UNIVERSITÉ DE STRASBOURG - FACULTÉ DES LETTRES

JÉRÔME NAPOLÉON
ET LA POLOGNE EN 1812

THÈSE
pour le doctorat ès lettres

présentée et soutenue devant la Faculté des Lettres de Strasbourg

PAR

ABEL MANSUY
Directeur du Lycée français de Varsovie

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, (V^e^)

1930

JÉRÔME NAPOLÉON ET LA POLOGNE EN 1812

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548014_0027

JÉROME NAPOLÉON
Roi de Westphalie.
Peint par Gérard (1811). Musée de Versailles.

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG - FACULTÉ DES LETTRES

JÉRÔME NAPOLÉON ET LA POLOGNE EN 1812

THÈSE

pour le doctorat ès-lettres

présentée et soutenue devant la Faculté des Lettres de Strasbourg

PAR

ABEL MANSUY

Directeur du Lycée français de Varsovie

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, (V^e^)

1930

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

INTRODUCTION

La guerre de 1812 ne doit pas être envisagée seulement comme un duel entre la France napoléonienne et la Russie. C'est une grande entreprise dont les associés participants sont nombreux. C'est parce qu'il y a une Angleterre et une Espagne engagées avec Napoléon dans une lutte chaque jour plus grave, qu'Alexandre ose prendre l'attitude qui fera éclater la « guerre nationale ». C'est parce que les intérêts de tant d'Etats sont plus ou moins enchevêtrés dans ceux de Napoléon que ces Etats ne pourront se refuser à marcher à ses côtés et qu'il commandera « l'armée des vingt nations ».

L'importance de ces alliés est telle pour l'Empereur que, faute de leur apport en forces et de l'appoint moral qu'ils fournissent, il eut dû renoncer à toute action contre la Russie. Quand il prépare cette guerre, on sent son activité entravée par les complications, les contradictions qu'entraîne la collaboration d'auxiliaires si différents de tendances et d'intérêts, certains étrangers, d'autres hostiles même au but qu'il pouvait se proposer.

Aucune coalition n'est facile à électriser et les éblouissants succès de l'armée d'Italie (1796-7) ont été pour ce motif plus faciles à remporter que la victoire de Wagram, point d'aboutissement de nombreuses collaborations. En 1812, le rôle des auxiliaires est capital : l'effort français est comme enlisé dans l'atonie générale qu'on constate en eux. L'incendie de Moscou et la catastrophe que fut la retraite, nous masquent trop, encore aujourd'hui, le fait que l'échec de l'entreprise était inclus dans le principe de son organisation. Elle reposait sur la plus large participation des alliés de l'Empereur qui, ne pouvant la lui refuser, ne la lui accordaient que pour cette raison. Ceci est clair, quand il s'agit de l'Autriche ou de la Prusse qui n'ont que de sérieux motifs de résister à Napoléon. Ceci n'est pas même douteux pour le Wurtemberg ou la Bavière dont les souverains pourtant doivent tout à l'Empereur. Ceci est tout à fait typique, quand il s'agit de la Westphalie et du Duché de Varsovie, créés par lui et voués de ce fait à partager jusqu'au bout sa fortune.

Jérôme Napoléon, roi de Westphalie est, de toute la famille impériale, l'homme le mieux placé pour suivre la question des

rapports polono-russes : témoin, pas absolument passif, de la création du Duché, — état jumeau de la Westphalie — il a reçu des Polonais des services qu'il a appréciés et il en a rendu à leur souverain, Frédéric Auguste, roi de Saxe; pour de multiples raisons, il ne peut avoir d'ambitions à satisfaire en Pologne. Il semble donc être pour les Polonais ce que les maîtres de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse ne peuvent être sincèrement, — un allié sympathique. D'autre part, une Pologne forte, capable de tenir en respect la Prusse, de résister à l'Autriche, est évidemment désirable pour le roi de Westphalie, comme une Westphalie solide est utile au Duché. On est donc en droit de s'attendre, en 1812, à une collaboration étroite, active, cordiale, féconde, entre le Duché et le roi Jérôme mis en contact journalier d'avril à fin juin, appelés sans doute à bénéficier de la guerre et paraissant inspirés du même esprit napoléonien.

Effectivement, Jérôme est alors dans le Duché le personnage central autour duquel, au premier acte du drame, se groupent et agissent les autres acteurs; il est celui dont les moindres gestes, la présence seule, suffisent à préciser, d'une façon inattendue, des situations jusque-là incertaines. Il faut, en tout ceci, tenir compte des intentions de Jérôme à l'égard de la Pologne, de l'état politique, social, moral de ce pays, de la ligne de conduite adoptée par Napoléon vis à vis des Polonais. Tout cela n'a d'ailleurs que la valeur toute spéculative de postulats, tant que le frère de l'Empereur n'est pas parvenu en Pologne. En ce pays, sa présence, sa personnalité, ses attributions provoquent des réactions infiniment plus fortes que les intentions peu claires de Napoléon et que les siennes même qui, affirmées sur place, n'ont pas paru vraisemblables.

Jérôme est le frère de l'Empereur, et son envoi en Pologne, si longtemps avant le 24 juin, dans la période de surexcitation de l'avant-guerre, ne peut pas ne pas être un évènement. Il est aussi le frère de Joseph que l'Empereur a transplanté de Naples à Madrid; le beau-frère de Murat transféré de Berg à Naples. Que Napoléon ou Jérôme le veuillent ou non, le roi de Westphalie paraît être candidat au trône de Pologne. Ceci, à la rigueur, suffirait à faire converger vers lui l'attention de tout ce pays. Mais il est, par surcroît, le chef de l'aile droite de la grande armée, aile presque seule appelée à opérer dans le Duché, ce qui met Jérôme et ses subordonnés en relations avec la majeure partie du territoire polonais et fait pratique-

ment de lui le chef de la région militaire où pourra se produire le premier choc avec l'ennemi. Il est, en attendant l'arrivée de l'Empereur, seul chargé sur ce terrain des opérations envisagées contre les Russes, de concert avec Davout, dont le rayon d'action d'ailleurs est plutôt la Prusse orientale. Il est enfin le chef des troupes du roi de Saxe, duc de Varsovie, des troupes promettant la collaboration la plus active, le dévouement le plus entier. Que cette aile formée des Westphaliens, des Saxons, des Polonais, constitue, en dehors de l'armée française, le groupe qui mérite le plus l'attention des Polonais, ce n'est pas douteux. Qu'elle ait pour chef Jérôme, frère de l'Empereur, ceci doit leur paraître un fait capital.

Ce n'est pas tout. Jérôme, la plupart du temps, réside à Varsovie : or, ni Davout, ni l'Empereur, souvent annoncés, ni aucun personnage de premier plan, ne paraîtront dans la capitale. Jérôme sera donc seul en relations directes et personnelles avec les gouvernants du Duché. Ceci donne à son séjour à Varsovie une extrême importance. Celle du séjour de Napoléon à Dresde a été soulignée par tous les historiens : cette réplique d'Erfart ne lui a cependant apporté que de plats hommages et la confirmation de la réalité des difficultés qui l'attendent. Celle de son séjour à Wilno n'a pas moins frappé : or, il s'est opéré, là surtout, un échange de déceptions entre Napoléon et les Polonais. Le long séjour de Jérôme à Varsovie est plus intéressant que ces brillants et décevants levers de rideau : ce n'est pas une courte rencontre. Le roi et son armée d'une part, les Polonais et leurs gouvernants de l'autre, doivent cohabiter, collaborer. Tâche difficile, prise de contact suggestive, quant aux tendances qu'elle révèle dans le personnel gouvernemental polonais sur lequel Napoléon doit s'appuyer, et quant à l'orientation que Napoléon et Jérôme doivent prendre. Jusqu'alors, on a glissé trop discrètement sur ces faits.

L'Empereur et le roi se rapprochent de la maison Czartoryska, la plus importante à gagner, puisque, depuis un demi-siècle, elle tient dans ses mains le sort de la Pologne. Jérôme est lié à cette famille par des liens de quasi parenté : il est jeune, aimable; ses qualités d'homme du monde le rendent propre à agir dans la société polonaise : personne dans la famille impériale, parmi les chefs d'armée, les diplomates français accrédités jusqu'alors à Varsovie, ne peut rivaliser avec lui sur ce point. Cet essai de séduction place une fois de plus Jérôme, d'avril à fin juin, au centre même des relations franco-polonaises.

Cette situation est unique : mais cela ne signifie pas qu'elle soit brillante, enviable et qu'elle doive être génératrice de grands et heureux événements. Elle a un caractère provisoire, officieux plus qu'officiel; les pouvoirs du roi, ici effectifs, ne consistent là que dans un simple prestige moral; comme diplomate, il semble sans mandat précis autre qu'une entente cordiale à établir. C'est là un des nombreux côtés faibles de son rôle.

L'ordre dans lequel se présenteront les difficultés qu'il rencontrera, importe d'ailleurs extrêmement. Il est évidemment impossible d'exposer l'histoire des Cent jours sous forme de tableau en négligeant l'ordre chronologique. Il n'est pas moins nécessaire de s'en tenir à cet ordre pour le séjour de Jérôme en Pologne.

Au départ de la Westphalie, ses intentions et sa situation à l'égard de la Pologne paraissent claires. Mais à chaque pas qu'il va faire, et à raison de ce nouveau pas, sa position se modifie. A peine est-il sur les terres du roi de Saxe, duc de Varsovie, que sa présence risque de prendre une signification gênante. Sa candidature non posée paraîtra de plus en plus probable, fera l'objet de commentaires de plus en plus aigres, à mesure que son séjour se prolonge, que d'autres questions non solutionnées irritent les esprits. A peine est-il dans le Duché, que le problème des approvisionnements s'élargit ainsi : la Pologne à recréer est-elle l'ancienne Pologne ou un nouvel Etat à institutions napoléoniennes ? Question grave, puisqu'elle rend plus désagréable celle de la candidature au trône qui obsède force gens, et qu'elle équivaut pour la noblesse, menacée dans sa situation, à celle-ci : avons-nous, oui ou non, des raisons de faire la guerre à la Russie ? Un fait insignifiant oblige à constater qu'en Pologne, comme en Espagne et en France, la question religieuse est de nature à influer fortement sur les sympathies de ce pays pour Jérôme et Napoléon lui-même. Jérôme précédé à Varsovie par ces sentiments populaires latents et indistincts d'abord, mais bientôt extériorisés, arrive dans la capitale, — tel Tartuffe au troisième acte, — en personnage dont tout le monde a parlé et auquel on demande dès son apparition des déclarations sensationnelles et des actes. Les ministres, les sénateurs, les fonctionnaires, le public se jettent à sa rencontre. L'aimable discrétion qu'il met à s'abstenir, ajoute aux déceptions antérieures. Il faut bien voir que la réception du 4 mai au Palais Brühl met Jérôme face à

face avec les autorités polonaises et que si personne encore n'en a parlé, cette journée est néanmoins une date de quelque importance.

Du moins ce jeune prince qui aime la vie, va sans doute donner de splendides soirées au cours desquelles la « société » polonaise saura le charmer et l'amener à se livrer. Nullement : cette partie du rôle de Jérôme, réduite à la réception de quelques personnes, permit de constater que ses dons d'homme du monde étaient réels, sans rien fournir de ce qu'on désirait au sujet de l'Empereur.

Ces accrochages successifs qui se commandent l'un l'autre ou s'enchevêtrent, ne facilitent pas l'exécution des ordres auxquels Jérôme et ses subordonnés doivent satisfaire. Dans la triple tâche qui s'offre à lui, fin mai, — approvisionner son armée, opérer une feinte sérieuse contre le front sud des armées russes, amener les Czartoryski à se compromettre avec lui aux yeux de la Russie et de l'Europe, — il échouera et l'Empereur avec lui; il échouera et ne pouvait qu'échouer.

Là s'arrête le prologue de la guerre de 1812. Le rôle de Jérôme n'est pas fini; mais il sera désormais d'autre nature : en tout cas, il cessera d'être celui du personnage autour duquel se cristallisent les relations de la Pologne avec Napoléon. Du 10 avril au 17 juin, la prise de contact progressive entre, d'une part Jérôme et son armée, de l'autre les paysans polonais, les administrateurs, le clergé, la noblesse, la capitale, les gouvernants, les femmes, les chefs du parti russe en Pologne, est l'histoire de malentendus échelonnés qui en séparant les deux meilleurs alliés de l'Empereur, attestent l'existence d'un malentendu capital lequel n'est ni d'un côté ni de l'autre le fait du hasard, d'accidents, d'inadvertances, de maladresses, mais tient à l'état social, politique, moral, du pays.

La marche des troupes de Jérôme du 17 juin au 19 juillet sera celle d'une armée dont des causes multiples retardent la marche qu'il faudrait accélérer, d'une armée qui s'enlise. Mais cet enlisement matériel a été précédé d'un enlisement moral qui s'est accentué d'heure en heure du 10 avril au 17 juin et qui n'a pas été sans donner à tous un sentiment des difficultés à vaincre, très supérieur à celui des résolutions à prendre. A la mi-juin 1812, Jérôme et les Polonais sont des collaborateurs déçus, sans entrain et auxquels l'objet de l'entreprise échappe. L'idée que l'on se fait à cette date du génie de l'Empereur, est celle que l'on a d'un dieu dont on

attend un miracle. Ce genre de miracle que réalise la presque unanimité des impondérables sur une Marne ou une Vistule, était au-dessus des forces de Napoléon, seul sur le Niemen : s'il avait pu alors avoir assez de confiance en son frère pour le consulter et le croire, il est probable qu'il n'y eut pas eu de guerre de 1812.

PREMIÈRE PARTIE

JÉRÔME ET LA POLOGNE AVANT LA GUERRE DE 1812.

CHAPITRE PREMIER.

Le Prince Jérôme : Premier contact avec la Pologne. (1806-1807).

La venue du roi Jérôme en Pologne en 1812, même si on lui donne son maximum de portée, n'offre rien de paradoxal. Le début du règne de Stanislas Auguste avait vu une candidature au trône polonais plus étrange que celle fort problématique de Jérôme Napoléon, celle du Landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric. Mais si le roi de Westphalie, successeur du Landgrave à Cassel, avait voulu invoquer des arguments en sa propre faveur, il n'eût pas eu besoin de remonter jusque 1767 [1]. Il lui eut suffi de rappeler que ses premiers pas dans la carrière militaire avaient serré de si près ceux des fondateurs du Duché de Varsovie que certains politiques avaient eu peine à ne pas le confondre avec eux.

Le 22 novembre 1806, Dombrowski étant à Poznan, Murat approchant de Varsovie, Jérôme s'apprêtant à marcher de Breslau sur Kalisz, le 32e bulletin de la Grande Armée annonçait : « Le Prince Jérôme avec le corps des alliés assiège Glogau; une de ses divisions investit Breslau; il prend possession de la Silésie » [2]. Tout faisait prévoir alors la libération de la Pologne jadis annexée par la Prusse. A cette date, Thadée Mostowski, ancien sénateur, dit dans un court mémoire à Maret, ministre secrétaire d'état : « La Pologne ne saurait avoir un roi allemand, ni polonais, mais il lui faut nécessairement un Prince français » [3]. Mostowski toutefois est à Paris [4] et, peu désireux de compromettre santé, fortune

(1) FORST-BATTAGLIA (Dr. Otto), Eine unbekannte Kandidatur auf dem polnischen Thron. Landgraf Friedrich von Hessen-Kassel und die Konfederation von Bar (Schriften zur Europ. Geschichte seit dem Mittelalter hrsg. v. Dr. Herbert Schönebaum, Leipzig, Karl Schröder Verlag, Bonn u. Leipzig 1922. Voir aussi Kwartalnik historyczny 1926, p. 204-206 article de Wl. Konopczynski.

(2) Correspondance de Napoléon 1er publiée par Napoléon III : tome XIII, p. 671, n° 11270, Berlin 16 novembre 1806; p. 712 n° 11.317, Posen 28 novembre, 35e bulletin.

(3) HANDELSMAN, Napoléon et la Pologne. Paris, Alcan 1909, IV,-280, p. in-8°, p. 177. Annexes : Archives nationales AF, IV, 1692, dos. 2 n° 51.

(4) *Archives nationales, AF,* IV, 1687, dos. Pologne n° 16 notes sur des candidats.

et avenir, il refusera de venir à Varsovie exercer les fonctions de Directeur du Trésor que lui offre la Commission provisoire de Gouvernement [5]. Une proposition aussi vague émanant de ce Polonais lointain et peu résolu, était sans portée. Une autre fut faite vers le même temps, sous couleur d'« Observations sur le rétablissement de la Pologne et les différentes dispositions des Polonais à cet égard, conformément à la domination sous laquelle ils vivent actuellement ». D'après l'auteur, « les Polonais doivent souhaiter ardemment que Napoléon le Grand leur accorde un Roi choisi dans sa propre Famille ». Tout irait bien si, « faisant reparaître tout à coup en Pologne, à côté du Général Dombrowski, le Général Kosciuszko, il déclarait lui-même au plus tôt aux Polonais qu'il veut leur donner pour souverain son propre frère ». Joseph et Louis étant pourvus, Lucien n'étant pas candidat, ceci devient précis. Mais le hardi promoteur de cette candidature la date de Berlin et signe discrètement, « un ancien employé du Bureau des Affaires étrangères de Pologne » [6]. Ce n'est pas même un folliculaire à la solde de Napoléon, — il donne à la Pologne une extension que l'Empereur n'eut pu, ni par suite voulu, réaliser. — Il écrit, quand Napoléon est encore à Berlin, pour Napoléon et non pour ses compatriotes.

Il y a aussi le mémoire de Zajaczek réclamant pour son pays « une Constitution française, un Code civil et criminel français et surtout un Roi français » [7]. Mais Zajaczek ne connaissant pas Jérôme, il y en a plus ici pour Murat et Davout sans doute que pour ce prince. Fabian Szaniawski n'aborde pas cette question, non plus que Horodyiski [8], Wybicki, Potocki, Neyman, ni la Commission de Gouvernement [9].

Le corps bavarois et wurtembergeois que commande Jérôme va prendre successivement Glogau, Breslau, Brieg, Schweidnitz, Neiss, Kosel, Glatz, assurant de l'arrière la sécurité du champ d'opérations principal : ceci sera l'œuvre des généraux Hédouville, Vandamme, Lefebvre-Desnoëttes, de Per-

(5) Rostworowski (Michel), Materialy do Dziejow Komisyi Rzadzacej z r. 1807, tom. 1, Dziennik Czynnosci Komisyi Rzadzacej, Krakow 1918, 814, p. in-8°, 44e séance, p. 36, 7 février, 221e séance, p. 337, 17 août.

(6) Handelsman, Napoléon et la Pologne, p. 167-176. Arch. nat., AF IV 1687, dossier Pologne n° 9.

(7) Handelsman, Napoléon et la Pologne, p. 77.

(8) *Arch. nat. AF IV* 1687, dos. Pologne n° 6, Vienne 17 février au 14, n° 41, A.S.E. M. le Secrétaire et Ministre d'Etat Maret, André Horodyiski, 18 février 1807, 21 p.

(9) Handelsman, Napoléon et la Pologne, p. 180 à 210.

nety, de Deroy, Montbrun. Un riche butin — drap d'habillement, équipements, armes, munitions, grains, eaux de vie, — va servir à ravitailler la Grande armée réduite au dénuement en Pologne et en Prusse : le mérite de ce travail d'approvisionnement revient à De Pernety, à Demuy, à l'administrateur Lesperut. Un fait pourtant demeure : Jérôme qui à 21 ans (août 1805) fait une croisière de Toulon à Gênes par Alger; qui en 1806, après Trafalgar, se risque jusque près du Cap, les Anglais ayant sorti force croiseurs et escadres pour prendre le frère de Napoléon [10], ne paraît pas s'être autant désintéressé des opérations de Silésie que Masson l'insinue [11]. En lui, on ne retrouve pas la mollesse physique de Joseph et de Louis. Son biographe a pu dire : « La carrière des armes était la seule qui pût convenir à son tempérament, à sa position, à l'avenir de sa famille, aux nécessités de la politique, aux idées de l'époque » [12]. Si Napoléon l'a jeté dans l'aventureuse carrière de marin, c'est qu'il a cru un temps « qu'il n'y avait plus de gloire à acquérir que dans la marine ». Il l'en retire, lorsqu'il comprend que la mer est désormais interdite aux flottes françaises, et il emploie aussitôt ailleurs ce jeune homme qui a « de l'esprit, du caractère, de la décision et assez de connaissances générales... pour pouvoir se servir du talent des autres » [13]. Ce mot de Napoléon, épigramme autant qu'éloge d'un débutant, est tel qu'il pourrait s'appliquer au perpétuel débutant que fut le vaincu d'Austerlitz et de Friedland, auquel les réalités de la guerre échappèrent longtemps [14].

Jérôme, prince français de par un senatus consulte du 24 septembre 1806, mis de suite en relief, rejoint l'Empereur le soir d'Iéna, le suit à Berlin où il ose lui présenter la princesse de Hazfeld, dont il sauve ainsi le mari [15]. Chef de l'« armée des alliés » en Silésie (nov. 1806-juillet 1807), il est le futur gendre du roi de Wurtemberg, quand le vice roi Eugène est déjà celui du roi de Bavière : ces deux rois créés

(10) Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine. Paris, Dentu, 7 vol. in 8°, 1861-1866, tome 1er, p. 325-373, 383 et tome 2, p. 2 et 3, *Morning Chronicle*, 4 sept. 1806. Arthur Lévy le loue de ses manœuvres hardies (Napoléon intime, Paris, Nelson 1892, 554 p., p. 239.

(11) idem, tome 2, p. 175, 395-6, 411, 504, 511, 528-530.

(12) idem : tome 1er, p. 22.

(13) idem, tome 1er, p. 26 et 357-8. Napoléon à Decrès. Milan, 29 mai 1805.

(14) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, Paris, Plon, 1923-5, 3 vol. in-8°, tome 1er, p. 170-176, p. 214-5.

(15) Mémoires de Jérôme, tome 1er, p. 484-6 et tome 2, p. 27, note.

par Napoléon remplissent leurs devoirs envers lui, y ayant profit. La fiancée, Catherine de Wurtemberg, petite-fille du fameux Brunswick, arrière petite nièce de Frédéric II, est nièce de la tsarine mère d'Alexandre 1er et de la reine d'Angleterre [16] : c'est un beau mariage. Jérôme, frère de Napoléon, doit avoir une personnalité napoléonienne, et aussi un trône. C'est en ce sens qu'il faut entendre ces mots : « V. M. sait mieux que personne que ce dont j'ai le plus besoin, c'est d'acquérir de la gloire. Combien ne serais-je pas à plaindre si, au retour de cette campagne, je ne pouvais dire autre chose sinon : « J'ai commandé des Bavarois et suis resté à l'arrière-garde ». Quant à moi, je sens plus que personne le besoin d'acquérir de la gloire, parce que j'en ai acquis moins que personne » [17]. Son commandement en chef est donc une forme de candidature à un trône : il s'exerce sur des troupes allemandes, en Silésie, parfois en Pologne, ce qui ouvre des perspectives de trois côtés.

Dans l'ouvrage de Masson, Jérôme paraît manquer de tact, d'activité, faire figure de frelon; en lisant les lettres de Napoléon et de son frère, on voit Jérôme sans cesse maintenu en haleine par l'Empereur [18], exécutant ses ordres, ayant une haute idée de ses subordonnés et initiateurs français [19], encore que leur avidité surprenne, irrite sa naïveté [20] et lui fasse craindre pour l'esprit d'un pays qu'il est peut-être appelé à gouverner. On lui obéit d'ailleurs [21], d'autant mieux que — l'on s'en doute — ses ordres émanent en fait de l'Empereur, de Berthier, Duroc, Davout, Murat.

La chute des places de Silésie attira l'attention des Polonais périodiquement sur le frère de l'Empereur [22]. Mais c'est trop peu : Napoléon veut le leur montrer. Jérôme est à Kalisz du 29 novembre au 5 décembre avec 2 divisions pour renforcer, si besoin est, la Grande Armée. Le 17 décembre, nouvel ordre au Prince de partir de Breslau, d'être à Varsovie

(16) Las Cases, Le Mémorial de Sainte-Hélène, Paris, Garnier sd. 4 vol. in-12, t. 3, p. 434. Mémoires de Jérôme, t. 3, p. 22 et 28.
(17) Mémoires de Jérôme, t. 2, p. 140, Lobenstein, 13 oct. 1806; p. 139, Kalisch, 3 décembre.
(18) Corresp. de Napoléon, t. 13, 14, 15; 3 lettres le 24 mars, 3 le 5 avril 1807, etc.
(19) Mémoires de Jérôme, t. 2, p. 201, 203, 245, 405, 434, 534.
(20) idem, p. 185, 191, 215, 217, 301, 304, 411, 449, 463, 485.
(21) idem, tome 2, p. 435-7, p. 443-5.
(22) Glogau, 1er décembre; Breslau, 8 janvier; Brieg, 16; Schweidnitz, 16 février; Kosel, Neiss, mai; Glatz, juin.

le 21 ou le 22, les Wurtembergeois étant à Lowicz. Jérôme va donc à Varsovie, même à Pultusk où l'on s'est battu (14 déc.), mais où il tombe en pleine accalmie (31 décembre), d'où il revient à Varsovie (2-3 janvier), puis à Breslau. Après Eylau, les 12, 16, 19, 22 février, Duroc lui demande de la part de l'Empereur l'envoi de 8 à 10.000 hommes [23]. Napoléon lui écrit le 25 : « Je vous ai mandé de m'envoyer la moitié des troupes bavaroises et les diriger sur Varsovie. Je suppose que ce corps va arriver incessamment. Je n'attache aucune importance à la place de Kosel ». Jérôme envoie les troupes et écrit le 3 mars : « Je prierai V. M. puisqu'il n'y a plus rien à faire en Silésie, de se rappeler ma personne et de me donner un commandement quelconque à son armée » [24]. Jérôme s'est mépris : l'Empereur ne veut pas laisser le champ libre aux Prussiens en Silésie; mais l'armée des alliés, devenue le 9e corps de la Grande Armée, n'opère pas sur un champ de bataille séparé : comme les autres corps, elle fait la première guerre de Pologne. Précisément la lettre de Duroc à Jérôme du 16 est portée à celui-ci par le prince Sapiéha (Paul), avec une communication du Prince Joseph Poniatowski, Directeur de la guerre à Varsovie. Le princier aide de camp rapporte à Duroc [25] une réponse du chef du 9e corps qui écrit en même temps à Poniatowski de son q. g. de Breslau le 19 à minuit. Dans cette lettre au Directeur de la guerre, Jérôme accuse réception de sa missive du 16 reçue la veille; il note qu'il a retenu Sapiéha jusqu'au 19 et lui confie ses dépêches pour Varsovie [26]. Cette courte note de service, où les formules de courtoisie sont réduites au strict minimum, atteste que les deux princes ont franchi le stade des cérémonies d'entrée en relations : l'Empereur les a présentés l'un à l'autre en janvier; ils ont eu plus d'une fois à s'écrire. Bien que le Prince Joseph ne s'occupe

(23) Corresp. de Napoléon 1er publiée par Nap. III, tome XIII, p. 604, 651, à Davout 7 et 13 nov. tome XIV, p. 130, à Berthier 17 déc. — Mémoires du roi Jérôme, tome 2, Berthier à Jérôme, Jérôme à Berthier, p. 181, 192; 3 lettres de Jérôme à Napoléon, p. 212-3; Duroc à Jérôme, p. 429, 433, 437, 482.

(24) Opérations du 9e corps de la Grande Armée en Silésie sous le Commandement en chef de S. A. I. le Prince Jérôme Napoléon (1806-7) par A. Ducasse, Paris, Corréard, 2 vol. in-8°, 1851, tome 2, p. 14, 83.

(25) Mémoires du roi Jérôme, t. 2, p. 440.

(26) Archiwum glowne Akt dawnych : n° 2019. Liasse renfermant la correspondance de 3 princes français avec le Prince Poniatowski, folio 24. Dans la même liasse, un autre billet accusant réception d'une lettre et d'un envoyé du Prince de Bénévent loue la célérité avec laquelle un capitaine Dziekowski a rempli sa mission (Breslau, 18 mars 1807).

pas des opérations, il ne peut guère ignorer les mouvements de troupes, ni ce que représente pour lui et pour Napoléon, comme ressources militaires de tout genre, le corps du prince Jérôme.

Du Casse a pu écrire : « C'est par l'occupation des places de la Silésie, le grenier de la Prusse, que la Grande Armée put être pourvue de munitions de bouche et de guerre [27] dont elle aurait manqué complètement sans cette conquête ». Un relai de 400 chevaux aide aux convois de Breslau à Piotrkow, un autre de là à Varsovie; un autre de Glogau à Thorn [28]. Par ces deux routes affluent à Varsovie en traversant la Pologne d'énormes approvisionnements expédiés sur des ordres signés du Prince Jérôme : 13.367 quintaux de farine du 16 au 23 janvier et cela continue [29]; du biscuit, 15.000 rations par jour, 100.000 d'un seul coup [30]; 1.200 bœufs envoyés en 12 jours à Thorn [31]; 130.000 pintes d'eau-de-vie de vin et de grain [23]; 100.000 paires de souliers, 9.000 en une seule fois [33]; des habits pour les malades ou les cavaliers à remonter venus en Silésie, pour l'ensemble de l'armée. L'Empereur a demandé à son frère 8.000 habits d'infanterie, 8.000 culottes, 8.000 vestes à manches, 250.000 chemises qu'on lui envoie par convois de 20.000 [34]. Jérôme expédie sous bonne escorte des contributions en argent : 600.000 francs, puis 5 millions, puis 2, puis 1 et 1/2 [35]. Il expédie des munitions : le 31 janvier 700.000 cartouches, et 130.000 pierres à feu; le 1er février 800.000 cartouches, le 2 février 6.000 coups de canon [36]. 4.000 coups un autre jour, 113 milliers de poudre en un envoi [37]; des canons, mortiers, obusiers en quantité [38], avec poudre, affûts, munitions; des chevaux de chasseurs, de cuirassiers, 400 un jour, 1.400 ensuite, puis 1.500 [39] etc., des selles, gibernes, équipements, des sabres, des fusils français, prussiens, saxons. Tout cela s'achemine de Silésie en Pologne. Et, de Pologne en Silésie, viennent des malades sortis des hôpitaux de Varsovie

(27) Du Casse, Opérations du 9e corps, tome 1er p. VIII.
(28) Mémoires de Jérôme, t. 2, p. 420, 433.
(29) Id., p. 408, 410, 450, 457.
(30) Id., p. 394, p. 215.
(31) Id., p. 457-8.
(32) Id., p. 415, 479, 482.
(33) Id., p. 215, 484.
(34) Id., p. 397, 491, 497.
(35) Id., p. 400, 470, 471.
(36) Id., p. 420.
(37) Idem, p. 471, p. 504-5.
(38) Id., p. 460, 470, 471-2, 480, 497.
(39) Id., p. 466, 470, 488.

(1980 le 30 mars, 2343 le 7 avril) que l'on renvoie à Varsovie guéris, équipés, encadrés [40]. A la fin, les paysans charroyeurs s'enfuient avec leurs chevaux pour ne pas continuer; Jérôme doit réquisitionner 30 bateaux portant autant que 3.000 chariots; il déclare à l'Empereur qu'il ne peut se démunir davantage sans courir un danger; Napoléon du moins lui demande encore du blé [41].

Les Polonais peuvent d'autant moins ignorer tout ceci, que munitions, armes, équipements sont souvent pour eux [42]; que Jérôme réclame à cor et à cri 6.000 recrues polonaises de Varsovie qui ne viennent pas [43]; que par contre il habille et arme pour eux la légion polaco-italienne (légion à pied et lanciers) venue d'Augsbourg [44]; qu'enfin de déplorables aventuriers, tels que Sulkowski, agissant en marge des organisateurs de l'armée polonaise, ont envahi la Silésie après avoir pillé une ville polonaise et ont voulu exploiter cette mine aux ressources en apparence inépuisables [45]. La Commission de Gouvernement du Duché saisie d'une plainte à leur sujet, en référera à Maret, ministre secrétaire d'État [46]. Sulkowski intriguera près de l'Empereur pour avoir le commandement de troupes polonaises imaginaires devant Kosel. Le tout finit par de vaines injonctions de Poniatowski à Sulkowski d'avoir à comparaître et de Jérôme au même à restituer [47]. Il n'y a donc ni frontières, ni cloison étanche entre la Silésie et la Pologne où le commandement de Jérôme ne peut pas ne pas paraître considérable. 240 lanciers polonais se sont même battus sous Lefebvre-Desnoëttes près de Schweidnitz [48].

Tout le travail réalisé sous le fanion de Jérôme prend d'autant plus de relief que les naissantes autorités polonaises paraissent très hésitantes sur l'attitude à tenir vis-à-vis de Napoléon. Elles ont encore des ménagements à l'égard des

(40) Id., p. 473, 484, 477.
(41) Idem, p. 504-5, 509, 519, 531.
(42) Idem., p. 440, 463, 471, 489.
(43) Idem., p. 390, 10 avril; p. 510, 29 avril, p. 530, 20 mai; p. 536, 29 mai.
(44) Idem., 20 mai, p. 530. Et Du Casse, Opérations du 9e corps, t. 2, p. 121, 3 mai.
(45) Du Casse, Opérations du 9e corps, tome 2, p. 128-130. Rapport de Lesperut contresigné par Lecamus. Breslau, 9 avril 1807.
(46) *Rostworowski*, Materialy do dziejow Komisyi Rzadzacej z R. 1807, t. 1er, p. 128, 115 séance, p. 131, 117e séance.
(47) Du Casse, Opérations du 9e corps, t. 2, p. 29, Finkenstein 10 avril; p. 112, 19 avril devant Glatz; p. 121, Breslau, 3 mai.
(48) Mémoires du roi Jérôme, tome 2, p. 527; Frankenstein, 16 mai, Jérôme à Napoléon.

anciens employés prussiens. Après Eylau, Alexandre Potocki, Directeur de la police de Varsovie, réduit de moitié la pension alimentaire du Général Gouverneur Gouvion Saint-Cyr, et la Commission assistant Potocki exige des commandants français la suspension de toutes nouvelles réquisitions qu'elle déclare d'office non obligatoires [49]. La municipalité de Bydgoszcz se plaint des autorités françaises au Directeur de l'Intérieur qui écrit à Maret. La Commission de Gouvernement prend souci d'un ukaze du tzar visant l'organisation d'une milice et la levée en masse. Le Directeur de l'Intérieur juge devoir 1° faire représentation à l'Empereur du tort qui est fait au trésor public en introduisant du vin dans les hôpitaux français sans payer la douane; 2° lui demander de renoncer à faire sur la Vistule un pont sur pilotis, vu les difficultés; 3° prier que, vu la misère des invalides prussiens, leur pension leur soit payée sur le trésor de l'Empereur. Ce même Directeur refuse catégoriquement au Général Le Marrois de fournir des bois pour le pont de Modlin [50]. Le résident français Vincent a dû écrire au secrétaire d'Etat saxon Breza le 16 juin 1807 : « Les autorités constituées par le gouvernement provisoire doivent à son exemple agir toujours pour le bien et dans l'intérêt de l'armée de S. M. Toutes les fois qu'elles refusent en s'isolant, de convenir aux mesures ordonnées par S. M. ou jugées nécessaires par les autorités chargées de l'exécution de ses ordres, elles s'éloignent positivement du but pour lequel elles sont établies » [51]. Le Te Deum que Napoléon fit chanter le 26 février à Varsovie pour stimuler les concours utiles, contribua moins à la victoire de Friedland et à l'érection du Duché que ne le firent les collaborateurs de Jérôme, en mettant tant de ressources à la disposition de l'Empereur. De cela, le Prince Joseph Poniatowski, Directeur de la Guerre n'était pas seul à être informé. L'ordonnance du 18 avril 1807 émanant de la Commission de Gouvernement et décrétant que, sur l'ordre de Napoléon, on sera levé 15.000 hommes, précise qu'ils serviront à compléter les unités existantes et à « fournir 6.600 hommes à la [illegible] commandée par le Prince Jérôme et se trouvant à Breslau ». Elle est signée Malachowski président

(49) *Rostworowski*, idem, p. 46, 51e séance, 13 février.
(50) *Rostworowski*, Materialy do dziejow Komisyi Rzadzacej tome 1, p. 71, 71e séance, 27 février; p. 74, 74e séance, 2 mars; p. 105, 96e séance 20 mars; p. 146, 126e séance, 15 avril.
(51) HANDELSMAN, Pomiedzy Prusami a Rosia. Varsovie, Wende 1922, 248, p. in-8°, p. 6, note 1. Voir les 29 premières pages.

et Luszczewski, secrétaire général. Les frais de voyage du général Grabinski et des officiers rejoignant la Légion sur l'ordre de Jérôme furent acquittés par ladite commission [52].

A l'expiration du commandement de Jérôme, il y eut le mariage et l'avènement à un trône allemand. De Berlin, Napoléon a écrit au roi de Wurtemberg le 30 octobre : « En confiant vos troupes à mon frère, j'ai voulu montrer l'intérêt que je leur porterai dans toutes les combinaisons militaires » [53]. Désormais, Napoléon fait dans les Bulletins de la Grande Armée une part si obstinément belle à Jérôme qu'on ne peut pas n'en pas être frappé. Cela commence le 16 novembre avec le siège mis devant Gross-Glogau, l'investissement de Breslau, la prise de « possession de la Silésie ». Puis on annonce la présence de Jérôme à Kalisz avec le corps bavarois [54]. A noter que depuis le 1er décembre, Murat a ordre de faire imprimer dans les journaux polonais les Bulletins de la Grande Armée [55] ce qui intensifie la publicité faite par l'Empereur à son frère. La Gazeta Warszawska le 12 décembre reprend l'affaire *ab ovo*, en annonçant de Berlin, 2 novembre que le Prince Jérôme à la tête des Bavarois et Wurtembergeois se rend en Silésie. Le 20, elle annonce du même coup le siège de Glogau et sa prochaine reddition. Le 6 janvier, elle note la venue de Jérôme à Kalisz [56]. Dans le 38e bulletin, il a sa part du succès qu'est la reddition de Glogau : la Gazette détaille la capitulation en 18 lignes [57]. Dans le 41e bulletin on voit « l'ennemi brûler les beaux faubourgs de Breslau, beaucoup de femmes et d'enfants périr..... Le prince Jérôme a donné des secours aux malheureux habitants. L'humanité l'a emporté sur les lois de la guerre qui ordonnent de repousser dans une place assiégée les bouches inutiles que l'ennemi veut en éloigner » [58]. Jérôme est donc aussi humain qu'habile : ce sont là des qualités royales. La campagne de Pultusk se traduit ainsi : « S. M. désirant que le prince Jérôme eut l'occasion de s'instruire, l'a fait appeler

(52) *Rostworowski*, p. 611; p. 239-240, 176e séance, 13 juin.
(53) Correspondance de Napoléon 1er, publiée par Nap. III, tome XII, p. 540, n° 11.116.
(54) Idem. tome XIII, p. 671 et 712, 32e et 35e bulletins, 16 et 28 novembre.
(55) Idem, tome XIV, p. 2.
(56) *Gazeta Warszawska* (1806), n° 99, page 1560; n° 102, p. 1601, 1807; n° 2, p. 21.
(57) *Gazeta Warszawska*, 1807, n° 2, p. 23 et Corresp. de Napoléon, tome XIV, p. 45, n° 11292, 5 décembre.
(58) Corresp, de Napoléon, tome XIV, p. 110, n° 11468, 14 décembre.

de Silésie. Ce prince a pris part à tous les combats qui ont eu lieu et s'est trouvé souvent aux avant-postes »[59]. Dans le 48e bulletin, « la belle ville de Breslau est réduite en cendres par le corps du Prince Jérôme dont les troupes ont mérité ses éloges et l'estime de l'armée française ». Or Jérôme ne faisait que quitter Varsovie, quand parut ce bulletin. Dans le 49e, Breslau s'est rendu au Prince qui va assiéger Brieg, Schweidnitz et Kosel[60]. La Gazeta Warszawska aura quatre colonnes pour la seule reddition de Breslau : le nom de Jérôme y sera cinq fois cité; le gouverneur s'est confié « au bien connu et chevaleresque bon vouloir de S. A. I. le prince Jérôme »; le jeune commandant en chef entré au bruit des salves d'artillerie a reçu le clergé, les magistrats, le soir la ville était illuminée[61].

Mais le point culminant, c'est assurément la « Communication officielle » insérée en grosses lettres en tête de la Gazette du 14 février, datée de Varsovie 11. La bataille d'Eylau y est annoncée, mais sous une forme trouble et en second lieu. C'est une victoire, mais une surprise : l'ennemi a eu l'initiative. L'événement dont le récit a mérité de passer avant celui de la victoire de l'Empereur, est la prise de Schweidnitz, place silésienne aux confins de la Saxe et de l'Autriche. La nouvelle en vient d'être apportée à Varsovie par le prince de Hohenzollen, aide de camp de Jérôme, qui a remis lui-même au gouverneur la sommation d'avoir à se rendre[62] : son caractère d'authenticité est donc absolu. En réalité, la sommation, remise le 6, donnait jusqu'au 16 aux assiégés pour se rendre : le 8 et le 15 eurent lieu deux tentatives du Prince de Pless pour débloquer la place[63]. Si la reddition eut lieu effectivement le 16, il était donc très risqué de l'annoncer le 14. Ceci n'en prouve que mieux combien, en l'absence de nouvelles ou de bonnes nouvelles du front principal, celles venues de Silésie étaient utiles à l'Empereur.

C'est assez que les Wurtembergeois aient tué 50 hommes à la garnison de Neiss, pour avoir les honneurs du 67e bulletin. Lefebvre a ceux du 68e avec la mention, aide de camp du

(59) Idem, 46e bulletin, p. 148, n° 11514, 28 décembre.
(60) Idem, p. 173, 214, nos 11549, 11593, Varsovie 3 et 8 janvier.
(61) *Gazeta Warszawska*, 1807, supplément au n° 7, 23 janvier, p. 107, Breslau, 12 janvier.
(62) *Gazeta Warszawska*, n° 13.
(63) Mémoires et corresp. du roi Jérôme, tome 2, p. 262-267.

Prince Jérôme[64]. Dans le 69e, l'Empereur satisfait des envois opérés par son frère écrit : « Le Prince Jérôme, Commandant des troupes de Silésie, fait preuve d'une grande activité, montre des talents et une prudence qui ne sont d'ordinaire que les fruits d'une longue expérience ». L'affaire de Franckenstein mentionnée au 71e, reparaît dans le 72e, Napoléon ayant appris que son frère parti « au premier coup de canon » avait pris part à l'action. Le 83e bulletin, daté de Tilsit, ne contient que la capitulation de Neiss, le défilé de 6.300 prisonniers devant Jérôme et la liste des prises. Tout, dans ces bulletins n'est pas exagéré, mais la tendance est claire. Napoléon écrit à son frère le 26 mai : « Je vous ai déjà demandé un récit général de toutes vos campagnes de Silésie : cela peut être important »[65].

Bulletins et Gazettes vont à Vienne où le ministre anglais Adair les lit; dans le camp russo-prussien par des Polonais dévoués à Antoine Radziwill, mari de Louis de Prusse, à Adam Czartoryski, à Bennigsen marié à Mlle Andrzejkowicz; par les Lubomirski, les Czetwertynski à Mme Naryschkine, née Czetwertynska, c'est-à-dire à Alexandre, sur qui son influence constante est toute puissante[66]. Bref, Novossiltsov, collègue et ami de Czartoryski, voit, dès le 17 mars 1807 Jérôme roi de Pologne et dans le soulèvement de ce pays le début d'une révolution menaçant l'Empereur et l'Empire[67]. A Vienne, Adair, sur le Niemen, Alexandre ont cru que Napoléon allait marier Jérôme à la fille de l'électeur de Saxe et lui donner le trône de Pologne[68]. Le résident français à Varsovie, Vincent rapporte : « On se flatte que S. A. I. le prince Jérôme réunira à la couronne de Westphalie celle de Saxe en épousant la princesse héréditaire et aura de cette manière l'expectative du duché de Varsovie »[69]. Cela ne peut se soutenir : Duroc a signé le 9 septembre 1806 le contrat de mariage de Jérôme avec Catherine de Wurtemberg. Le grand-père maternel de Catherine, le duc de Brunswick a été, depuis lors, tué à Iéna;

(64) Corresp. de Napoléon, tome XIV, p. 670, 714, nos 12175, 12223; 25, 29 mars.
(65) Corresp. de Napoléon, t. 15, p. 34, 144, 176 (23 avril); p. 456, 25 juin, p. 336, de Finckenstein.
(66) Nicolas Michailovitch (Grand Duc), L'Empereur Alexandre 1er, 2 vol. in-4°, Pétersbourg 1912, t. 1er, p. 56-7. Sa correspondance a disparu.
(67) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, t. 1er, p. 206 et 200.
(68) Handelsmann, Napoléon et la Pologne, p. 7 et 131.
(69) Handelsmann, Instructions et dépêches des résidents de France à Varsovie. Cracovie 1904, 2 vol. in-8°, t. 1er, p. 2, 22 juillet 1807.

mais elle a reçu de tels cadeaux de Paris que Napoléon victorieux a pu écrire au père de la fiancée : « Dites toutes ces nouvelles à la Princesse Catherine; comme je la considère de la famille, j'espère qu'elle y prendra part à double titre ». Les deux Napoléons continuent à soigner les relations avec le père [70]; une lettre de Durant, notre ministre à Stuttgart, avant Tilsit, prouve que rien n'est changé [71] et Napoléon surveille en aîné, en père, les amourettes de Jérôme : « J'apprend avec plaisir, écrit-il, la bonne contenance que vous tenez. Une certaine dame de Stuttgart seulement se plaint que vous êtes trop galant pour les dames de Breslau; est-ce vrai ? » [72]. Il est « prêt à déclarer dans un article secret que ce mariage (saxon) que l'on a cru être dans sa pensée, n'est point dans sa politique et que, quand il y eut été, il y aurait renoncé du moment que la conséquence immédiate serait de placer le trône de Varsovie dans ses mains... Appeler le Prince Jérôme au trône de Saxe et de Varsovie c'est presque dans un instant bouleverser tous nos rapports » [73].

Masson a vu ici une allusion à une proposition qu'aurait faite Alexandre de marier Jérôme à la Grande duchesse Catherine sa sœur [74]. Waliszewski n'y veut pas croire [75]. En fait, Marie Feodorovna et surtout Catherine tenaient le tsar par trop de choses pour qu'il se risquât sérieusement à pareille proposition sans y avoir été autorisé par elles, voire poussé. Il leur eut été plus facile de lui assurer le sort de Pierre III, qu'à lui de les contraindre : il ne l'ignorait pas. Schilder croit que l'offre fut faite [76] : mais alors c'était un simple coup de sonde dans les arrière-pensées de Napoléon. Tatischeff le croit aussi [77]. Sachant décidé le mariage wurtembergeois, le tsar offrait trop, mais sans risque.

Le 5 janvier, le Prince Poniatowski a écrit à Napoléon :

(70) Corresp. de Napoléon, t. 13, p. 462, Halle 20 octobre; p. 540, 30 octobre, Bulletins : p. 15, p. 458, Tilsitt, 24 juin. — Mémoires de Jérôme, t. 2, p. 421, 392, 402, 415, 475, 498, 506.

(71) Driault, Tilsit. Paris, Alcan 1917, 491 p. in-8°, p. 184.

(72) Mémoires de Jérôme, t. 2, p. 492. Napoléon à Jérôme, Finckenstein 13 avril.

(73) Corresp. de Nap., t. 15, p. 479, Tilsit, 4 juillet.

(74) Masson (Frédéric), Napoléon et sa famille. Paris, Ollendorf, 11e Edition 1914, t. 4, p. 7-8.

(75) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, t. 1, p. 233.

(76) *Schilder* (Général), Imperator Alexandr I, ievo jizn i tsarstvovanie. Petersbourg, Souvorine 1897, 4 vol. in-4°, t. 2, p. 199.

(77) Tatischeff (Serge), Alexandre 1er et Napoléon. Paris, Perrin 1891, 640 p. in-8°, p. 519.

« V. M. qui est roi d'Italie, ne pourrait-elle pas être roi de Pologne ? ou... ne pourriez-vous pas donner cette couronne à un des membres de votre famille ? » [78]. Est-ce une allusion à Jérôme qui précisément vient de se montrer à Varsovie ? En est-ce une à Murat qui contre le désir de Zajaczek, de Dabrowski, de Napoléon lui-même, l'a hissé à la Direction de la guerre du nouvel Etat ? Murat par sa belle allure à cheval, ses uniformes, sa renommée de grand chef de cavalerie, a séduit la foule le jour de son entrée dans Varsovie. Mais les légionnaires sont mécontents; les recrues polonaises ne sont pas encore sensibles à son ascendant. Les Mémoires de la Comtesse Potocka nous disent assez clairement qu'il en impose peu aux sphères aristocratiques [79]. La folie de son attitude comme grand duc de Berg vis-à-vis de l'Empire français, ses tractations avec la Prusse, l'irritation de Napoléon contre lui [80], permettent peu de voir en lui le candidat de l'Empereur : avec un mégalomane intrigant aussi enfiévré, Napoléon pourrait souvent s'attendre à voir la Pologne impliquer la France dans des guerres, ou même en guerre avec elle. Que Pauline écrive, si elle veut, à Murat : « Tout le monde dit que vous serez roi » [81]. Cela prouve que, comme tout le monde en France, elle en est encore à l'impression de la joyeuse entrée de Murat : c'est tout. Dès le 2 décembre 1806, Napoléon lui envoie en pleine poitrine cette phrase : « Faites bien sentir que je ne viens pas mendier un trône pour les miens : je ne manque pas de trône à donner à ma famille » [82]. Le « Retirez-moi cela, vous avez l'air de Franconi » jeté à Murat en juin 1807 est une interdiction nette de tout acte de candidature à Varsovie. Pour Murat une vice royauté en Pologne, pareille à celle d'Eugène en Italie, serait dangereuse. Quant à Jérôme, au frère de l'Empereur, il est bien jeune pour gouverner si loin : ce qu'il demande surtout dans ses lettres, moins peut-être par affection que par la conscience qu'il a de son inexpérience, c'est d'être près de l'Empereur [83].

(78) *Askenazy* (Szymon), Ksiaże Józef Poniatowski, Varsovie, Biblioteka Polska, 3e édition 1922, 309 p. in-8°, p. 250.
(79) Potocka (Ctesse Anna), Mémoires, Paris, Plon, 1911, 424, p. in-12, p. 102-3, 127-9, 136-7.
(80) Masson, Napoléon et sa famille, t. 3, p. 275-285.
(81) Murat, Lettres et documents, Paris, Plon 1914, 8 vol. in-8°, tome V, p. 64-65.
(82) Corresp. de Napoléon, t. XIV, p. 13, n° 11350.
(83) Mémoires de Jérôme, t. 2, Jérôme à Napoléon, 13 oct. 1806, p. 139; 12 janvier, p. 394; 21 janvier, p. 404; 31 janvier, p. 421.

Il y a le mot de M. de la Blache, neveu de Talleyrand, envoyé en Perse, accueilli par le Schah au printemps 1807 en ces termes : « Pourquoi Napoléon ne met-il pas un de ses frères sur le trône de Russie? Nous serions amis et voisins. — Il mettra peut-être son frère Jérôme sur le trône de Pologne, répond l'envoyé français »[84]. S'agit-il là d'un projet de Napoléon exposé à Talleyrand avant le départ de son neveu, de suppositions exprimées par Talleyrand même, ou d'une simple hypothèse émise par l'envoyé, et dont peut-être l'idée ne lui est venue qu'en répondant au Schah ? Si Napoléon avait dès longtemps arrêté un projet de ce genre, il y en aurait des traces plus sérieuses que ce mot d'un chargé de mission en Perse.

Schilder, après le prince Kourakine, affirme que c'est Alexandre et non Napoléon, qui aurait eu l'idée de la création du Duché de Varsovie[85]. A cette affirmation discutée par MM. Handelsmann, Driault, Waliszewski s'est trouvé mêlé le nom de Jérôme qui y est étranger[86]. Le Grand duc Nicolas Michaïlovitch se refuse à voir dans le tsar « le véritable créateur du duché »[87] encore que Schilder - ou plutôt Kourakine — n'ait vu là pour le Tsar qu'un moyen d'en préparer l'annexion, quand les circonstances seraient favorables. C'est prévoir d'un peu loin 1814. Que penser alors de cette suspicion constante chez Alexandre à l'égard du Duché ? D'autre part, Joseph et Louis étant déjà rois et Jérôme fiancé à la fille d'un roi, il semble bien que Napoléon projette de donner un royaume à son cadet qu'il ne place pas au-dessous de ses frères. Il ne ménage pas les éloges à Jérôme et, ce faisant, il est persuadé que c'est la bonne méthode pour qu'un jeune homme les mérite. Il ne lui ménage pas non plus les bourrades; mais il nous faut en prendre et en laisser, car il écrit au roi Joseph : « Le Prince Jérôme se conduit bien, j'en suis fort content et je me trompe fort, s'il n'y a pas en lui un homme de premier ordre. Vous pouvez croire cependant qu'il ne s'en doute guère, car toutes mes lettres sont des querelles. Il est adoré en Silésie. Je l'ai jeté exprès dans un commandement isolé et en chef; car je ne crois pas au proverbe que pour savoir commander,

(84) Driault, Tilsit, p. 146.
(85) *Schilder*, Imperator Alexandr I, t. 2, p. 199.
(86) Handelsmann, Napoléon et la Pologne, p. 128. — Driault, Tilsit, p. 133. — Waliszewski, Alexandre 1er, t. 1, p. 232.
(87) Nicolas Michailovitch (Grand Duc), L'Emp. Alexandre 1er, t. 1, p. 56-7.

il faut savoir obéir » [88]. Si Alexandre a parlé du Duché, où il espérait ainsi amener Napoléon à exposer ses projets, ou c'est Napoléon qui dans le débat l'a acculé à émettre une formule proche de celle qui était la sienne, formule de compromis, intermédiaire entre rien et tout, et que devait incarner, non un prince français, mais également un personnage intermédiaire entre rien et tout, Frédéric-Auguste. Si Alexandre a fait une proposition relative à Jérôme, celui-ci a-t-il pu et voulu autre chose que ce que voulait l'Empereur ? Certainement non. Enfin Jérôme en contact journalier avec le général Hédouville, ministre de France en Russie de 1801 à 1804, pouvait-il avoir une grande confiance dans Alexandre ?

La déception des Polonais se plaignant que Napoléon n'ait pas alors reconstitué la Pologne intégrale, est à base d'espoir plutôt que d'appréciation mathématique des réalités; les pseudo reproches de Talleyrand manquent de sincérité [89]; ceux des historiens postérieurs sont surprenants. Tout le monde constate que l'armée française saturée de gloire, atteinte de nostalgie, fatiguée, ne veut plus que « la paix et la France », que Berthier et bien d'autres seraient « contents d'aller pisser dans la Seine » [90]. Tout le monde constate que la paix est le but auquel doit aspirer Napoléon à Tilsit. On sait que, le 23 décembre 1806, Stadion communiquait à Andréossy notre ministre à Vienne le refus de l'Autriche d'échanger la Galicie contre un morceau de Silésie; que Francois 1er faisait arriver au quartier général russo-prussien le 25 juin 1807 le baron de Stutterheim avec mission de s'opposer au « rétablissement d'un royaume de Pologne » [91]. On sait que le tsar, attiré par Czartoryski en 1805 à Pulawy pour y « assassiner la Prusse », plongé là dans une ambiance d'où il devait sortir roi de Pologne, en avait jailli avec une telle force, qu'il s'était trouvé tout à coup à Berlin, entrainant avec lui un Czarto-

(88) Correspondance de Napoléon, t. XIV, p. 645, n° 12150. Osterode, 24 mars au Mal Lefebvre; t. XV, p. 235, n° 12533, Finkenstein 4 mai, au Roi de Naples.

(89) Mémoires de Talleyrand, tome 2; 507 p. in-8°, p. 132-3. En 1812, il dira le contraire.

(90) Sorel, L'Europe et la Révolution française, tome 7, p. 137-138 et 132. *Askenazy* reconnaît que la campagne a été très impopulaire même dans l'armée : que Napoléon n'a ni flatté, ni illusionné les Polonais, qu'il a exigé brutalement 40.000 h., et qu'il a fait cela sans enthousiasme et sans confiance (O sprawie polskiej, w. r. 1812, p. 7).

(91) Lutostanski (Karol), Les Partages de la Pologne et la lutte pour l'indépendance. Lausanne, Paris, Payot 1918, XIX-712-XLIX, p. in-folio, p. 250, 251, 255-6.

ryski dont « l'unique pensée avait toujours été l'union de la Prusse et de la Russie » [92]. Les efforts de Czartoryski en 1806-1807 n'avaient pas empêché Alexandre de continuer à se dérober à la même invite à se déclarer roi de Pologne. L'offre a Alexandre par Napoléon de la Pologne, si elle eut été acceptée, eut autorisé Napoléon à supprimer la Prusse, donné à Alexandre un trop redoutable voisinage, et des sujets qui à cette date eussent bien compliqué sa tâche de gouvernant. Au reste, simple coup de sonde de Napoléon répondant à celui d'Alexandre. On sait qu'en 1806 (novembre), Napoléon a offert au roi de Prusse de lui rendre ses provinces polonaises accrues peut-être de la Galicie et destinée à former dans la monarchie prussienne restaurée l'élément prédominant; d'abandonner et même de combattre Alexandre, à la tête d'un royaume réorganisé et plus fort : or en février 1807 un assaut de Bertrand en vue d'obtenir une réponse, est repoussé [93]. A cette date, Frédéric Guillaume propose de créer un royaume de Grande Pologne pour lui-même, un de Lithuanie pour le tsar, un de Galicie et Lodomérie pour François 1er : trois royaumes de Pologne au lieu d'un, donc le maintien des partages [94]. En juillet 1807, à l'instigation de la Prusse, des Polonais proposent à Napoléon de consulter les habitants du duché pour savoir s'ils veulent rester sujets de Frédéric-Guillaume; l'Empereur répond : « Trop tard » [95]. Il n'y a donc pas eu réellement de candidature prussienne.

Il n'y a donc pas eu en 1806-7 de candidat étranger à une couronne royale ou ducale d'un état polonais indépendant.

Le Polonais qui eût mérité à tous égards de devenir sous un nom quelconque le chef de la nation renaissante, Dombrowski, n'est pas appelé à jouer ce rôle : le Prince Joseph, aidé de Murat, l'a même écarté du Ministère de la Guerre pour lequel il était tout désigné et malgré le désir soutenu qu'avait Napoléon de l'y installer [96]. Le Prince Joseph de son côté poussé par Wybicki à hausser ses ambitions jusqu'à la couronne, a

(92) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, tome 1, p. 162-168. Askenazy, Napoléon a Polska, tome 3, p. 347-350.

(93) Vandal, Napoléon et Alexandre : l'Alliance franco-russe sous le Premier Empire, tome 1er : De Tilsit à Erfurt. Plon 1891, XXIII, 527, p. in-8°, p. 13-14. Bourgeois (Emile), Manuel historique de Politique étrangère, Paris, Belin, 8e édition, 4 vol. in-16, tome 2, Les Révolutions, 1925, 806 p. p. 288.

(94) *Askenazy*, Xiaże Józef, p. 252.

(95) Handelsman, Napoléon et la Pologne, p. 259.

(96) *Askenazy*, Xiąże Józef, p. 248-251; p. 256-257.

contre lui Dombrowski, Zajaczek et tous les « Jacobins »; dans le parti russe, ce que prisent en lui les Czartoryski, c'est son dilettantisme désintéressé; son nom de Poniatowski évoque contre lui dans le peuple l'écrasant souvenir de Stanislas Auguste. Kosciuszko, réputation militaire surfaite, intellectualité que jugera peu favorablement Mickewicz, personnalité inférieure à celle de Pulaski en Amérique, général peu entreprenant, peu prudent, peu doué en 1794 [97], qui se confine ensuite dans une jalouse inactivité, quand le grand Dombrowski fait des légions le palladium de la patrie, est, de l'enfance à la mort, l'homme lige des Czartoryski qui le caressent à Paris et lui font une légende en Pologne [98]. Ce pur républicain qui craint plus pour sa patrie l'absolutisme de Napoléon que celui d'un tsar, s'est refusé à venir à Varsovie à l'appel du libérateur de son pays. « Un sot » [99] a dit Napoléon comprenant que, Kosciuszko paraissant à Varsovie, il y avait toutes chances pour qu'il y parût l'homme nécessaire qu'on ne peut pas ne pas mettre à la tête du pays et que ceci eût suffi pour que la Pologne fut refaite à tout jamais. Il a manqué l'occasion qu'on ne retrouve plus, parce que, Hamlet tenu en lisière par René-Czartoryski, il est noyé par ce dernier et les siens dans les fantasmagories sur « l'ange blanc Alexandre » et « l'ange noir Napoléon » [100]. En paraissant, il eût rejeté dans l'ombre ses créateurs, les Czartoryski, il eût été le Napoléon ou le Washington de la Pologne, il eût été Kosciuszko, il eût été Pilsudski : ce ne fut qu'un autre La Fayette [100 bis]. Ses protecteurs plus habiles, après avoir eu l'idée de l'appeler à Pulawy en 1805, y avaient renoncé. Maintenant que Napoléon l'appelait, ils l'arrêtaient au seuil de la voie triomphale, lui faisant préférer le plaisir de faire pièce au Corse, à la gloire de regrouper le peuple polonais autour de Kosciuszko.

Un seul candidat polonais ; Adam Georges Czartoryski, l'ami et ex-ministre du tsar, l'amant de la tsarine Elisabeth. L'entourage du tsar et parfois le tsar lui-même voient en lui l'homme qui ne met en avant la candidature d'Alexandre ou celle de son frère Constantin que pour faire surgir la sienne,

(97) *Skalkowski* (A. M.), Kosciuszko w swietle nowszych badan. Poznan, Fiszer i Majewski, 1924, 50 p. in-8°.

(98) *Askenazy,* Xiąże Józef, p. 250; Napoléon a Polska, t. 3, p. 336.

(99) Corresp. de Napoléon, t. XIV, p. 334, n° 11836, A. M. Fouché, Lilbsadt 20 février 1807. — « C'est un pauvre homme, dit Napoléon à Gourgaud à Ste-Hélène; on n'a jamais rien pu en faire ». (Journal inédit de 1815 à 1818, t. 1, p. 136-7).

(100) *Askenazy,* Napoléon a Polska, t. 3, p. 334-337 et 348.

(100 bis) En 1799, il est pourtant chargé à sa demande d'organiser la désertion des Polonais sous les drapeaux de Russie et d'Autriche (Lefebvre, Guyot et Sagnac : La Révolution française, Alcan 1930, 577 p. in-8°, p. 435).

quand toute autre sera devenue impossible [101]. Ils lui font confiance, en s'en défiant; lui laissent émettre des suggestions et s'y dérobent, quand elles deviennent pressantes : ceci contribue à développer le parti russe en Pologne; de nombreux Polonais ont pu ainsi tomber à Austerlitz en fidèles sujets du tsar [102]. Adam Czartoryski déteste Napoléon sans l'avoir jamais vu : dans sa famille aussi bien qu'à Pétersbourg, on avait porté le deuil du duc d'Enghien [103]. Il n'est le candidat, ni d'Alexandre, ni de Napoléon : il attend que sa candidature se pose d'elle-même; en attendant, il s'applique à grandir son rôle et sa personne. Pourtant cette candidature flotte en l'air : elle se devine et parfois s'affirme. Lucchesini, bénéficiaire des partages de la Pologne, la dénonce dans un moment de peur hypertrophiée, en juillet-août 1806 [104]. Falkowski a relevé que dans ses tractations avec Murat, le Prince Joseph aurait posé d'abord comme conditions à son ralliement à Napoléon la reconnaissance immédiate de la liberté de la Pologne et d'Adam Czartoryski comme son roi » [105].

Mais il eût dû ajouter que Napoléon répondit à Murat : « Quant à ce que Poniatowski vous a dit de mettre le Prince Czartoryski roi, c'est pour se rendre important : La Russie, je vous assure, n'a jamais rêvé à se dessaisir de la Pologne »[106]. L'inconnu que M. Handelsman croit être Malachowski, écrivant à Wielopolski, le 2 janvier 1807, appelle le Prince Adam « le futur roi » [107] : c'est déjà, alors, un futur passé. Alexandre redoutait la candidature du Prince Adam et celui-ci le sachant, Napoléon affectant de la bagatéliser et le Prince Adam le sachant aussi, ce prince ondoyant et faible n'est pas l'homme qui la posera quand même, en affirmant son indépendance et celle de sa nation. Czartoryski s'épuisera à

(101) *Askenazy*, Napoléon à Polska, tome 3, p. 333-4.
(102) *Idem*, p. 355.
(103) Potocka (Ctesse Anna), Mémoires, p. 55.
(104) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, t. 1er, p. 195.
(105) *Falkowski* (Juliusz), Obrazy z zycia kilku ostatnich pokolen w Polsce. Zupanski, Poznan 1877, 5 vol. in-8°, tome 1er, p. 274.
(106) Correspondance de Napoléon, t. XIV, p. 13, n° 11350, Posen 2 déc. 1806. Au grand duc de Berg à Varsovie. Comparer ceci avec la légende, arrivée à son maximum de naïveté en 1862, dans la bouche du P. Félix, panégyriste du Prince Adam : « Le Prince Adam se persuada que la Pologne ne pouvait revivre que par la puissance même qui l'avait fait mourir, c'est-à-dire par la Russie. La droiture de son âme ne lui permettait pas un doute sur celle de son tout puissant ami. ». Félix : Le Prince Adam Czartoryski. Paris, Dillet 1862, 116 p. in-16, p. 41-45.
(107) *Handelsman*, Pomiedzy Prusami a Rosia, p. 37.

jouer sans fin les Tantales : l'homme qui, en 1805, a proposé à Alexandre marchant contre Napoléon de jeter d'abord le gros de ses forces sur la Prusse [108], n'avait pas le sens des réalités et n'était fait ni pour être roi, ni pour être ministre. Son retour d'Austerlitz avec Alexandre qu'il réconforte, est plus comique que tragique : il sacrifie son amour-propre à l'espoir qu'il doit taire, de son impossible royauté. En 1807, il est difficile de le prendre au sérieux : il est typique qu'il n'ait plus été là quand on dut « noter l'air de Tilsit »; il était arrivé d'ailleurs à Alexandre de signer telle convention qu'Adam ne soupçonna pas même[109]. Sa seule force vient de ce que, chef de la noblesse polonaise, on n'a pas d'intérêt à le maltraîter. Mais ce n'est là qu'une force sans emploi pour un candidat qui n'a jamais eu l'audace de jouer cartes sur table. Waliszewski, jugeant cet homme d'action, dit : « Ainsi vaticinait Czartoryski » [110]. Bref, Czartoryski, lui non plus ne paraît pas avoir posé sa candidature en 1807 [111].

La Pologne est alors, au point de vue des candidatures l'intervalle entre les tranchées, le *no mans land*. Cette carence générale s'explique par l'énormité de l'œuvre à accomplir pour relever un pays que ses ennemis avaient mis un quart de siècle à anéantir, contre lequel ils s'étaient unis pour en assurer la destruction et restaient unis pour en empêcher le relèvement. Des étrangers inconscients, des ambitieux enfiévrés à l'idée d'une couronne, pouvaient en rêver : un instant suffisait pour faire évanouir le mirage. Il eut fallu un homme de foi qui fût un audacieux et un organisateur : faute de cet homme, aucune solution n'était possible pas même le *statu quo ante bellum*. Les faits, non les hommes, sont à incriminer : quand tant de Polonais avaient partie liée avec les copartageants, Napoléon qui devait encore fort peu aux Polonais [112], se de-

(108) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, t. 1, p. 157-9.

(109) Idem, t. 1, p. 114 : la convention du 10 octobre 1801. Comparer avec la légende : « La situation du Prince Adam fit de lui le seul Polonais pouvant servir encore efficacement son pays et elle lui prépara pour l'avenir les éléments de la plus puissante et de la plus féconde influence. Il mit la main sur les ressorts du gouvernement, eut le secret de tous les cabinets d'Europe (Félix : Le Prince Adam (Czartoryski, p. 45).

(110) Waliszewski, idem, t. 1, p. 71.

(111) Le seul fait qu'il est associé à Novosiltsov dans sa politique panslaviste, atteste qu'il se disperse trop pour tendre fermement vers son but (G. Vernadskij, Alexandre 1er et le problème slave pendant la 1re moitié de son règne. Revue des Etudes Slaves, tome 7, fascicules 1 et 2, 1927, Prague mars 1926, p. 94-111).

vait de songer d'abord à son Empire, et de n'en pas sacrifier le repos pour relever une Pologne intégrale que tant de Polonais ne voulaient pas et où tant d'habitants n'étaient pas Polonais. Il ne s'agissait pas « de restaurer l'ancienne Pologne avec les malheureuses traditions dont elle était morte. Il fallait plus de temps pour fonder la Pologne nouvelle » [113]. Napoléon ne pouvait que déposer sur les bords de la Vistule un germe de Pologne dont il assumerait la protection et qu'on verrait végéter et périr ou s'enraciner et grandir. Le 11 décembre 1806, il avait fait espérer au roi de Saxe un morceau de Pologne. En juin-juillet 1807, Hardenberg conçoit un projet d'abandon par la Prusse de sa part de Pologne dont on ferait un royaume pour le roi de Saxe et de ses pays westphaliens qu'elle céderait à Napoléon, en échange de quoi elle eût reçu la Saxe, Bamberg, Wurzbourg, Brème, Lubeck, Hambourg et la suzeraineté d'une confédération du nord de l'Allemagne [114]. La création du Grand Duché de Varsovie et son attribution au roi de Saxe, mise au point de ces deux projets, sont justifiés par eux : le vainqueur et le vaincu ont tendu vers une même solution provisoire du problème.

Jérôme fut roi de Westphalie : ici aussi, solution pleine de bon sens et qui eut pu devenir féconde avec un régime de paix durable. Un empire français puissant entouré d'états feudataires : la Hollande sous Louis et Hortense; le Grand duché de Berg sous Murat et Caroline; la Westphalie sous Jérôme et Catherine de Wurtemberg; le Grand duché de Bade dont le prince héritier a épousé Stéphanie de Beauharnais; la Bavière dont le roi a donné sa fille à Eugène vice roi d'Italie; le Wurtemberg dont le roi est le beau-père de Jérôme; l'Italie gouvernée par Eugène; Naples ayant pour roi Joseph. Tous ces États, appuyés à la France, n'ayant aucun intérêt commun contre elle, tirant d'elle leur force, d'autre part la couvrant, la renseignant, étant ses clients; ce faisceau d'unions matrimoniales ajoutant aux relations officielles l'intimité d'affections dont quelques-unes furent réelles; l'édifice napoléonien en construction paraît d'une architectonique si belle et si puissante qu'on ne peut s'imaginer que l'Empereur au lieu de créer la Westphalie pour Jérôme, ait songé sérieusement

(112) Driault, Tilsit, p. 204 : « Napoléon qui en somme ne devait rien aux Polonais. »
(113) Idem, p. 205.
(114) Sorel, L'Europe et la Révolution française, tome 7, p. 126 et 171.

à jeter son frère en sentinelle perdue à Varsovie entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Sans doute, il y a le mot de Napoléon à Goltz, successeur de Hardenberg : « Sans l'empereur Alexandre, la dynastie royale de Prusse aurait perdu le trône et j'aurais donné la Prusse à mon frère Jérôme » [115]. Mais il n'implique pas forcément que l'Empereur ait eu des conceptions de rechange : il eut pu seulement donner aux siennes plus d'ampleur ; l'Etat de Berg fut devenu probablement plus grand et la Westphalie se fut étendue d'un seul coup jusqu'à l'Oder.

Après Iéna, note Sorel, Napoléon ayant décidé que l'électeur de Cassel cesserait de régner, manda le 17 octobre 1806 à son frère Louis d'occuper cet Etat dont il ferait un royaume pour Jérôme qui épouserait une princesse de Wurtemberg [116]. Napoléon ignorait encore de quelles complications serait chargée la question de Pologne. Plus il est entré dans le sujet, plus il a dû craindre d'exposer le jeune Jérôme à jouer sinon les Conti, du moins les Henri de Valois en face des mécontentements mobilisés en Pologne contre un Napoléon par les copartageants. Ce *finale* auquel on eut pu s'attendre et que Napoléon n'eut pas admis, eut été pire que tout comme solution du problème polonais. Jérôme fiancé à une princesse allemande, vainqueur de troupes prussiennes à la tête d'une armée allemande dans la très germanisée Silésie, avait au contraire tout ce qu'il fallait pour devenir un roi allemand, « le roi providentiel, élu pour le bonheur des peuples » [117].

(115) Driault, Tilsitt, p. 196.
(116) Sorel, L'Europe et la Révolution française, t. 7, p. 103.
(117) Bourgeois (Emile), Manuel historique de politique étrangère. 2e volume, (1925). Les Révolutions (1789-1830), p. 297.

Chapitre II.

Jérôme, roi de Westphalie et les Polonais. 1807-1811.

Jérôme, roi de Westphalie et mari de Catherine de Wurtemberg eut certainement comme principale préoccupation de rester prince français en faisant figure le roi allemand; mais les circonstances ne lui permirent guère de perdre de vue la Pologne. La présence de soldats polonais aux côtés du roi, ses relations de famille russes et polonaises, les mésaventures de Frédéric Auguste, roi de Saxe, grand duc de Varsovie, imposent fréquemment à son imagination des visions de Pologne; au reste, dans l'état Varsovien frère jumeau de l'état Westphalien, on s'intéresse aux faits et gestes de ce jeune roi un instant entrevu.

La lettre de l'Empereur annonçant à Jérôme qu'à Tilsit il a été reconnu roi de Westphalie, le trouve prêt à marcher contre le roi de Suède précédé d'une avant-garde de 600 lanciers polonais [1]. Le 18 août, jour où est nommée la commission chargée d'organiser le nouveau royaume [2], le chef d'escadron Lubienski, avec 126 chevau-légers de la garde, arrive à Magdebourg, stationne jusqu'au 22 octobre près de Minden, puis se rend à Paris, après s'être bien plu en Westphalie [3]. Six autres détachements le renforcent ou le suivent [4]. Ces groupes qui contribuent en passant à maintenir l'ordre dans ce royaume

(1) Mémoires du roi Jérôme, tome 3, p. 3, Breslau, Jérôme à l'Empereur.

(2) Idem, tome 3, p. 34.

(3) Lubienski (Roger hr.), General Tomasz Pomian Hrabia Lubienski, 1899, Varsovie, Gebethner et Wolff, 2 vol. in-8°, tome 1er, p. 105-108.

(4) Rembowski (Alexandre), Sources documentaires concernant l'histoire du Régt des Chevaux-légers de la Garde de Napoléon 1er, 1898, Varsovie, Rubieszewski, in-8°, CLXVIII-829 p., p. 631 : 1er Gorajski (101 cavaliers) parti le 30 août de Varsovie; 2e Kozietulski (136) parti le 15 sept.; 3e Radziminski (123) parti le 16 nov.; 4e Dziewanowski (156) parti le 16 déc.; 5e Krasinski (175) parti le 12 janvier; 6e Dautancourt (198) parti le 3 mars.

encore à l'état protoplasmique, ne nuisent en rien au prestige du roi.

D'autre part, Skarbek remarque que quand « les guerriers des Légions polonaises reprenaient tous le chemin de la patrie », « quand chaque légionnaire était l'objet du respect et de l'affection du peuple » qui voyait « en lui un guerrier expérimenté et un Polonais qu'illustre son patriotisme », « une notable partie d'entre eux est restée près du corps français qui sous Jérôme Bonaparte avait assiégé les forteresses saxonnes » [5]. Lorsque le 10 décembre 1807, Jérôme fit sa royale entrée dans Cassel, sa capitale, les lanciers de la Légion dite de la Vistule, réarmée par lui en Silésie, caracolaient autour des carrosses sous les regards éblouis des Westphaliens [6]. Le 23 sont annoncés à Jérôme 3.000 recrues polonaises [7]. Le 13 janvier 1808, il y a en Westphalie 9.600 soldats polonais [8], chiffre considérable et qui fait l'objet d'une discussion entre l'Empereur et Jérôme, lequel doit entretenir en Westphalie pour assurer sa sécurité et soulager le trésor de l'Empire français 12.500 soldats français, sans parler d'une armée de 12.500 westphaliens [9]. Ces derniers touchent une solde inférieure à celle des Français : or, Jérôme estime que les Polonais doivent recevoir la solde française et le libérer ainsi de l'entretien de 9.600 Français, ce qui lui permettra de lever beaucoup de westphaliens, « le pays voyant avec peine, dit-il, que je me fasse garder par des étrangers » [10]. Napoléon, par contre, regarde les Polonais comme devant être à la solde westphalienne. Etrange conception : ce ne sont ni des Westphaliens, ni des mercenaires de Jérôme. C'est le maréchal Mortier qui les a ramenés de Pologne [11]. Le roi remarque avec raison que cela peut les mécontenter et prie son frère de lui laisser seulement 200 lanciers, vétérans d'Italie qu'il a choisis comme chevau-légers. Napoléon laisse 64 lanciers et 3 offi-

(5) Skarbek (Fryderyk hr.), Dzieje Xiestwa Warszawskiego. Poznan, Zupanski, 1860, 2 vol. in-8°, tome 1er, p. 159.
(6) Martinet (André), Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, Ollendorf, 1902, 285, p. in-8°, p. 31.
(7) Mémoires du roi Jérôme. tome 3, Jérôme à Napoléon, p. 119-120.
(8) Idem, tome 3, Jérôme à Napoléon Catharinenthal 13 janvier, p. 136.
(9) Idem, tome 3, Rapport de Beugnot, Jollivet et Siméon, 23 décembre, p. 91.
(10) Idem, tome 3, p. 120, 127, Jérôme à Napoléon, 23, 29 décembre.
(11) Rostworowski, Materialy do dziejow Komisyi Rzadzacej, t. 1, p. 415.

ciers déjà incorporés dans la garde de Jérôme, avec la perspective d'un renfort pris sur 1.800 recrues polonaises qu'on attend [12]. L'Empereur sentant que son frère ne se séparait des Polonais qu'à son corps défendant, a essayé de le séduire, tout en restant intraitable : « Si vous voulez que je vous estime, lui écrit-il, que je continue à vous protéger, à agrandir vos Etats, il faut que je voie... que vous voulez avoir une armée, être puissant... Gardez donc les Polonais, disciplinez-les, et attachez-les à vous et, au lieu de 20.000 hommes que vous devez à la Confédération, ayez-en 40.000 » [13]. Il n'oublie que de lui assurer les moyens pécuniaires de réaliser ce tour de force. Autre bizarrerie, en contradiction avec ce qui précède, avec ce que Napoléon fait lui-même; dans ses instructions à Jérôme touchant sa garde, il dit : « Il est très important que le quart de ces 1.200 hommes soient Français; il ne faut pas y mettre de Polonais » [14].

La légion de la Vistule ira en Espagne [15]; la Westphalie sera d'ailleurs traversée par des contingents du Grand-Duché qui s'y rendent aussi dès 1808 [16]. A défaut d'hommes, Jérôme se procure des cadres polonais : au début de 1809, un quart des officiers de l'armée westphalienne étaient français ou polonais [17]. Il semble qu'il ait été aidé dans ce recrutement par le Général Grabowski demeuré près de lui jusqu'au 12 mars 1808 et qu'il recommande à l'Empereur de comprendre parmi les généraux polonais « auxquels il a accordé des grâces en Pologne » [18]. De ces officiers quelques-uns nous sont connus : c'est d'abord le Comte Joseph Kalinowski, propriétaire wolhynien, combattant de 1807, dont Murat a recommandé au Prince Joseph de faire un chef d'escadron [19], puis qui, ayant enlevé une demoiselle Potocka, passe en Westphalie comme colonel

(12) Mémoires du roi Jérôme, tome 3, p. 219-220, 236, 241, 245, 247-8, 253; 4 janvier au 12 mars.

(13) Martinet, Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, p. 45-6, 30 janvier 1808.

(14) Mémoires du roi Jérôme, t. 3, p. 220, Napoléon à Jérôme, Paris, 5 janvier 1808.

(15) Correspondance de Napoléon (Picard), t. 2, p. 112, n° 1690, 10 mars 1808; p. 100 n° 1673, 4 mars 1808; p. 114, n° 1695, 10 mars; p. 150, n° 1758, Saint-Cloud, 28 mars; p. 152, n° 1762, 29 mars 1808.

(16) Gembarzewski, Wojsko polskie (1807-14), Varsovie, Gebethner, xii-362-53 in-folio, p. 65.

(17) Mémoires de Jérôme, tome 3, p. 333.

(18) Mémoires de Jérôme, tome 3, p. 253.

(19) *Archiwum* Glowne Akt dawnych, n° 2019 Correspondance de 3 princes français avec le Prince Poniatowski, folio 18, Finkenstein. 5 avril 1807.

de hussards et rentre en Wolhynie en 1810 [20]. C'est le chef d'escadron Czernicki (ou Czarnocki) du 1er hussard westphalien, venu des lanciers de la Légion de la Vistule, « ein famoser offizier » qui perdra une jambe à Mojaïsk, dit dans ses Mémoires le lieutenant westphalien Rüppel [21]. C'est l'officier comptable du dépôt du 8e corps en 1812 qui écorche indifféremment les noms allemands et français, communs et propres, et s'oublie parfois à noter en Polonais les noms des corps et les fonctions des rationnaires [22]. D'autres ne peuvent être indiqués avec certitude [23].

Des courriers militaires passent allant de Varsovie à Paris, de Paris à Varsovie : sur un ordre de l'Empereur de Valladolid 15 janvier 1809, son aide de camp Chlapowski remet une lettre à Jérôme à Cassel et se rend de là à Varsovie, où il en remet une autre à Frédéric-Auguste, et remplit sa mission qui est de voir en huit jours ce qui s'est fait, quel est l'esprit du duché, ce qu'on voit et dit en Galicie [24]. Jérôme a-t-il eu part à l'impression que traduit le rapport de Chlapowski du 4 mars 1809 ? [25]. C'est douteux; en ce cas, la note d'incertitude qui y domine, ne l'eut pas engagé à quitter la Westphalie pour la Pologne. Cette impression ou d'autres plus optimistes ont pu lui être communiquées grâce aux nombreuses allées et venues de Polonais passant par Cassel.

D'autre faits nouveaux et pour Jérôme assez séduisants, ramènent de temps en temps son esprit vers l'Orient européen. Puisque le roi Frédéric de Wurtemberg est le frère de l'Impératrice douairière de Russie Marie Féodorowna, puisque Jérôme est l'heureux mari de Catherine de Wurtemberg, n'est-il pas le cousin germain d'Alexandre 1er. Quelle extraordinaire promotion ! et quelle incroyable ascension que celle de Jé-

(20) Gajewski (Franciszek), Pamietniki. Poznan, Rzepecki, s. d. 2 vol. in-8°, tome 1, p. 22-23.

(21) Ruppel (Eduard), Kriegsgefangen im Herzen Russlands (1812-14), Berlin, Poetel 1912, 222 p. in-8°, p. 32; et Gembarzewski : Wojsko polskie, XLIX.

(22) *Archiwum* Glowne Akt dawnych, n° 1773 et 1774. Wojsko Westfalskie, mai et juin 1812.

(23) Commandant Zablocki, chirurgiens Lewkowicz et Mankowski (Rembowski : Sources documentaires, p. 604, 607), Cdt Kirkor (Gembarzewski : Wojsko Polskie, p. L.).

(24) Kwartalnik historyczny, 1910, p. 537-618. Skalkowski Adam : Z nieogloszonych listow, not i dekretow Napoleona, p. 551.

(25) *Archives* nationales, AF IV 1687, pièce 91. Paris, 4 mars 1809. Rapport de M. Chlapowski, officier d'ordonnance sur ce qui se fait dans le Duché de Varsovie, l'esprit qui l'anime, etc.

rôme; à 12 ans il était le frère du héros des campagnes d'Italie, à 16 le frère du Premier Consul; à 20 le frère de l'Empereur des Français; à 21 capitaine de vaisseau; à 22 commandant de corps d'armée; à 23, roi gendre de roi, cousin germain par alliance des Romanofs. En vertu de la vitesse acquise par son frère, la carrière de Jérôme avait pris une allure vertigineuse qui dépassait en rapidité celle de l'Empereur. Et sans doute, Jérôme savait que ses succès n'étaient fonctions que de ceux de l'Empereur, que ce crescendo s'arrêterait en tout cas. Ce dont il faut s'étonner, ce n'est point qu'il ait fait des folies de jeune homme, mais qu'il ait gardé un peu de bon sens. Il faut mesurer le délire auquel Jérôme était exposé, à la fureur des princesses légitimes qui collaboraient malgré elles à son élévation. La tsarine douairière, fille d'un duc de Wurtemberg, veuve du fils de Catherine d'Anhalt-Zerbst a vu son hostilité contre Napoléon « portée à l'exaspération par la nouvelle du mariage de Jérôme avec Catherine de Wurtemberg, union qui de la mère du tsar fait la tante d'un Bonaparte » [26]. Napoléon en effet n'a pas assuré ce mariage sans l'envisager aussi sous cet aspect. Il en fait part à Alexandre, ajoutant : « Je saisis avec un véritable plaisir cette occasion pour exprimer à V. M. ma satisfaction des rapports d'amitié et de confiance qui viennent d'être établis entre nous et pour l'assurer que je n'omettrai rien pour les cimenter et les consolider. Je compte sur la plus parfaite réciprocité de sentiments de la part de V. M. » [27]. Et Alexandre répond : « J'attache le plus grand prix à ce nouveau lien qui nous unit et je désire bien vivement qu'il puisse contribuer à consolider de plus en plus les rapports d'amitié et de confiance qui se sont établis entre nous » [28]. A l'instigation de Napoléon, Jérôme et Catherine ont notifié leur mariage à l'Impératrice mère; et l'Empereur a pris copie des réponses faites par la Tsarine à l'un et l'autre époux. Il a écrit à Jérôme : « Il est nécessaire que vous envoyiez un ministre en Russie que vous recommanderez exclusivement à l'Impératrice mère » [29]. Ainsi, Napoléon, outre son ambassadeur près du tsar en aura un près de sa mère, ce qui avec le temps peut devenir précieux.

(26) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, t. 1er, p. 242.
(27) Corresp. de Napoléon, tome 15, 21 août 1807, n° 13674.
(28) Tatischeff (Serge), Alexandre 1er et Napoléon p. 229, St-Pet. 2 nov. 1807.
(29) Mémoires de Jérôme, t. 3, p. 107-8, 7 décembre 1807.

Jérôme, neveu par alliance de Marie Féodorowna, offre un appui dynastique intéressant pour un politique aussi attentif que Napoléon : à lui seul, il légitime le divorce de l'Empereur dont les alliances de famille ne peuvent décemment être inférieures à celles de son cadet, de sa créature : il est de même un argument en faveur de celui de cet entêté de Lucien. Jérôme se trouve être plus utile que tous les Napoléonides à la grande politique impériale, du seul fait de sa docilité [30].

Ce n'est pas tout : Catherine n'avait été jusqu'alors que lointainement la nièce de son impériale tante. Son père, Frédéric de Wurtemberg, étant passé, après une brouille avec le roi de Prusse, d'une garnison silésienne à Pétersbourg, y avait fait figure de parent pauvre, de général à la suite, sans espoir de couronne, même ducale. Marie Féodorowna avait été cause des mauvais traitements qu'il avait infligés à sa femme, de l'abandon de celle-ci, indirectement de sa mort. Depuis lors, Catherine avait vu son père devenir Duc, puis par la grâce de Napoléon, roi de Wurtemberg; elle était devenue reine de Westphalie, belle-sœur de l'Empereur qui avait voulu que l'enfant née à Pétersbourg fut vraiment traitée en reine par sa tante. Il y a une lettre de Catherine à Napoléon où transparaît la joie née de ces multiples et splendides promotions [31]. Alexandre voulant procurer à Napoléon le plaisir de l'accabler de bons procédés, lui envoie son oncle le Prince Alexandre de Wurtemberg dont il lui recommande la personne et les intérêts : « Des arrangements de famille faits par le roi son frère sont cause qu'il se trouve privé, ainsi que son autre frère le Prince Ferdinand, qui est au service d'Autriche, à peu près de toute leur fortune. V. M. peut faire changer leur sort. J'envisage comme un devoir de parenté de le recommander aux bonnes grâces de V. M. » [32]. Il s'agit d'intervenir près du beau-père de Jérôme en faveur de son oncle, à la prière du fils de sa tante, la tsarine mère. Voilà Jérôme et Napoléon lui-même

(30) C'est 6 jours après avoir accusé réception du mariage de Jérôme, qu'Alexandre rompt avec l'Angleterre : avec un peu de bonne volonté on peut établir là des relations de cause à effet. En 1808, quand Alexandre annonce à Caulaincourt le départ de son ministre près de Joseph roi de Naples, il lui exprime le plaisir qu'il éprouverait à voir Louis et Jérôme en accréditer près de lui (Tatischeff : Alexandre 1er et Napoléon, p. 230 et 265).

(31) Mémoires de Jérôme, t. 3, p. 29-30, 392-3, 112.

(32) Tatischeff, Alexandre 1er et Napoléon, p. 410. Pétersbourg, 28 mai 1808.

dans les Wurtembergs jusqu'au cou, en relations intimes avec le tsar et sa famille.

Erfurt ! Une atmosphère trouble, derrière un décor d'alliance cordiale. Marie Féodorowna, certaine qu'on doit tout craindre d'un usurpateur sorti de la Révolution, la tête pleine des drames dont est si riche la cour russe depuis un siècle, issue elle-même d'un famille rude et violente, a fait, avant le contact, redouter à Alexandre le sort des Bourbons d'Espagne à Bayonne [33]. Chez sa sœur Marie, Grande-Duchesse de Weimar, le tsar écrit à sa mère : « Nos intérêts m'ont *contraint* ces derniers temps à une étroite alliance », avec Napoléon. « Nous verrons sa chute avec sérénité... Si la Providence a décidé la chute de cet immense Empire..., le plus sage serait d'attendre le moment » [34]. Talleyrand chargé de voir si, en cas de divorce, l'Empereur pourrait épouser une sœur du Tsar saisit cette occasion pour dire à Alexandre : « C'est à vous de sauver l'Europe et vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon ». Si un serrement de mains d'Alexandre après un vers d'Œdipe, semble permettre à Napoléon d'espérer, certains propos du Tsar l'inquiètent fort. « Croira-t-on, dira-t-il, ce que j'ai dû débattre avec lui ? Il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté et j'ai dû passer plus d'une heure et user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le repos et le bonheur des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il : car il est fin, faux, adroit » [35]. Simple manifestation du goût russe pour les paradoxes destructeurs; d'ailleurs une hérédité très spéciale présidait à la succession au trône en Russie; enfin Alexandre trouvait bon de plaider l'inutilité qu'il y avait pour Napoléon à s'assurer des successeurs. La réponse du Tsar au sujet de sa sœur fut « assez encourageante » [36], mais comme la question n'était pas encore de celles qu'on pouvait régler séance tenante, on passa aux affaires urgentes et Alexandre écrivit à sa sœur : « Tout

(33) Schilder, Imperator Alexandr, t. 2, p. 229.
(34) Nicolas Michailovitch (Grand Duc), L'Empereur Alexandre 1er, t. 1, p. 83. Et à sa sœur Catherine : « Bonaparte prétend que je ne suis qu'un sot. Rira le mieux qui rira le dernier » (Nicolas Michaïlovitch : Perepiska Imperatora Aleksandra 1 s siestroï velikoï kniaginieï Ekaterinoï Pavlovnoï. Petersburg, 1910, xxx-320 p. in-8°, p. 17. Il y a erreur sur la date ou le lieu de cette lettre. Weimar 26 mai 1807.
(35) Las Cases, Mémorial de Ste-Hélène. Paris, t. 2, p. 29.
(36) Tatischeff, Alexandre 1er et Napoléon, p. 519.

ce que je puis vous dire de plus agréable d'ici, c'est qu'on ne pense plus à vous » [37].

Jérôme et Catherine ont été invités à venir respirer cet air empoisonné. A Cassel, le bruit courra qu'on a parlé à Erfurt de la restauration de l'ancien royaume de Pologne, que cet Etat doit échoir à Frédéric Auguste et la Saxe à Jérôme. Inquiétude générale, vaine d'ailleurs [38]. Cependant Masson commente ainsi l'invitation : « Aussitôt branle-bas à la cour, tout mis en jeu, toilettes, diamants, uniformes, équipages ». Pourquoi pas ? Il n'y a nul indice que ce souci de se présenter en rois, et en rois jeunes devant leur « cousin germain » ait déplu à Napoléon. « A l'arrivée, Catherine, si proche d'Alexandre, par suite précieuse, est reçue à miracle. Le jour de la grande chasse de Weimar, Jérôme est indisposé, mais Catherine doit venir quand même assister à tout entre son beau frère et son cousin germain. Sa présence donne une apparence de famille, un air d'intimité auquel Napoléon est sensible » [39]. A Weimar encore, Alexandre ouvre le bal avec la reine de Westphalie et ce premier tour ayant fait valoir son élégance et sa bonne mine, il récidive [40]. Jérôme porte ce grand cordon de Saint-André dont il fut le premier français à être décoré avec Murat, Talleyrand et Berthier et dont seuls après eux seront honorés Champagny et Caulaincourt [41]. A table, à Weimar, lorsque Napoléon sortira la phrase « Quand j'étais lieutenant d'artillerie »... Jérôme est assis entre Alexandre et le roi de Wurtemberg [42]. Au contact de ce jeune Corse si primesautier une réelle familiarité s'établit; au moment du départ d'Erfurt, Jérôme dit au Grand-Duc Constantin : « Voyons, dis-moi ce que tu veux que je t'envoie de Paris. — Ma foi, rien : ton frère m'a fait présent d'une magnifique épée; je ne désire rien de plus. — Mais, encore une fois, je veux t'envoyer quelque chose : dis moi ce qui te ferait plaisir. — Eh bien ! envoie moi six « demoiselles » du Palais-Royal » [43]. Si le projet de ma-

(37) Nicolas Michailovitch, Correspondance d'Alexandre 1er avec sa sœur Catherine, p. 20, lettre 18. Erfurt 20 sept. 1808.
(38) Kleinschmidt (Dr. Arthur), Geschichte des Königsreiches Westfalen. Gotha, Andreas Perthes, 1893, viii-678 p. in-8°, p. 188.
(39) Masson, Napoléon et sa famille, t. 4, p. 307.
(40) Vandal, Napoléon 1er et Alexandre. De Tilsit à Erfurt. Paris, Plon 1891, xxiii-527 p. in-8°, p. 445.
(41) Idem, p. 108 et Almanach impérial Paris, Testu, 1812, 975 p. in-12, p. 193.
(42) Idem, p. 444.
(43) Constant, Mémoires.

riage russe dont Napoléon laissa entrevoir le désir, était réalisable, c'était plutôt par des intermédiaires comme Catherine et Jérôme, que par le trop habile Talleyrand. S'il y eut de la part d'Alexandre une réponse « assez encourageante », c'est au couple royal westphalien qu'il en faudrait savoir gré. Or, le 22 novembre 1809, Maret chargeant Caulaincourt « d'aborder la question franchement et simplement » avec le tsar, lui écrira : « Dans l'entrevue d'Erfurt, l'Empereur Alexandre doit avoir dit à l'Empereur Napoléon qu'en cas de divorce, la princesse Anne, sa sœur, était à sa disposition » ! Cette façon de reprendre une conversation au point où elle s'est interrompue, exclut toute idée de propos en l'air. Lefebvre, secrétaire de la Légion de France à Cassel, parfois confident de Jérôme, note que si cette lettre a été signée par Maret, elle a été dictée par Napoléon lui-même [44]. Or, le 22 novembre 1809, Jérôme est à Paris depuis le 5 et Catherine, appelée par lui, vient d'y arriver [45]. Il est vraisemblable que Napoléon au moment d'évoquer ces souvenirs chez Alexandre, a vu et questionné son frère et sa belle-sœur, spectateurs et acteurs dans le lever de rideau d'Erfurt.

Autre fait, point négligeable : par Catherine, Jérôme est encore apparenté en Pologne aux Czartoryski, à la « Famille ». Louis de Wurtemberg, frère du roi Frédéric, frère de Marie Féodorowna, oncle de Catherine, avait épousé (1784) Marie Czartoryska, sœur du Prince Adam, futur ministre et ami d'Alexandre 1er, futur candidat *in petto* au trône de Pologne. Voilà donc Jérôme neveu d'une Czartoryska. Depuis lors, il est vrai, Louis passé du service de la Prusse à celui de la Pologne a. en Lithuanie, (1792) donné de traitreux avis aux Russes, abandonné ses troupes, traversé Varsovie portant sur lui ses ordres prussiens et rejoint Berlin sans encombre [46]. La princesse Marie, négligée par lui, injuriée, tirée du lit par les cheveux [47], en avait profité pour divorcer, et Louis s'était

(44) Lefebvre (Armand), Hisoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire. Paris, Amyot, 2e édition, 1869, 8 vol. in-8°, t. 5, p. 11.

(45) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 313 et 316. Lettres de Lefebvre à Champagny, Cassel 3 et 16 novembre 1809.

(46) Niemcewicz (Julian Ursyn), Pamietniki (1809-1820), Poznan, Zupanski, 1871, 2 vol. in-8°, t. 1, p. 239.

(47) *Sto lat Mysli Polskiej*, Zyciorysy, Streszczenia, Wyjatki, pod redaksja Chrzanowskiego, Gallego i t. d. (Cent ans de Pensée polonaise : Biographies, études, extraits rédigés par Chrzanowski, Galle, etc.) Varso-

remarié avec Henriette de Nassau qui ne fut pas plus heureuse [48]. Mais, du premier mariage, il reste un fils qui a nom Adam comme tout Czartoryski, mais qui est Wurtemberg; que sa mère a élevé, que son père a repris, qui n'a pas encore la férocité de son père ou de son oncle [49] et paraît en relations avec sa cousine la reine Catherine [50]. Ce mariage rompu n'empêchait pas Alexandre 1er à Pulawi (1805) d'appeler « petite tante » Marie de Wurtemberg. Catherine et Jérôme peuvent donc attribuer à ce lien de parenté un reste de valeur.

Or, en 1809, Katt ayant (3 avril) opéré un coup de main sur Stendal; l'Autriche ayant envahi la Bavière le 12; Dörnberg, colonel des Chasseurs de la Garde westphalienne, ayant préparé le 22 l'enlèvement de Jérôme qu'il aurait, à la faveur d'un soulèvement de paysans, livré aux Anglais; le major Schill ayant quitté Berlin le 28 pour insurger la Westphalie. Napoléon écrit le 29 à Jérôme : « Vous devez sentir combien il est fâcheux que vous n'ayiez pas gardé la Légion de la Vistule. Vous auriez 9.000 hommes d'infanterie, 1.500 de cavalerie, dévoués qui vous auraient mis à l'abri de tout évènement » [51]. Jérôme n'en pouvait douter.

Bignon, alors à Carlsruhe, comme ministre de France, publiera en 1838 à la fois à Leipzig et à Paris, ce récit de l'affaire Dörnberg : « Jérôme n'est point indigne de son nom. Il réunit les 3 ou 4.000 hommes qui composent sa force, fait appel à leur loyauté, déclare que ceux qui veulent le quitter, sont libres. Un cri général de dévouement répond à ce témoignage de confiance. Eblé jette la terreur dans les insurgés par quelques coups de canon et une charge de cavalerie achève de les disperser. Vingt-quatre heures plus tard, rien n'annonçait qu'il eut existé la moindre agitation dans le pays [52]. Norvins, chambellan de la reine, arrivé depuis peu à Carlsruhe, comme chargé d'affaires de Westphalie, riche en relations à Cassel, place dans son récit le Général Wolf à la tête des cavaliers

vie, Gebethner et Wolff, 1906, 9 vol. in-8°, t. 2, p. 358-369 : Marie de Wurtemberg.

(48) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 397.

(49) Servant la Russie en 1831, il fera canonner le château de Pulawi où se trouvent sa mère et sa grand-mère (*Cent ans de pensée polonaise*, t. 2, p. 361).

(50) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 84.

(51) Idem, t. 3, p. 414, Burghausen 29 avril 1809.

(52) Bignon, Histoire de France sous Napoléon, Paris, Didot et Leipzig, Brockhaus 1838, 14 vol. in-8°, t. 8, p. 229.

qui mettent en déroute les bandes de Dörnberg [53]. Le récit du « témoin oculaire » qui a pu servir à Bignon, tant il est pareil, encore que Jérôme soit pour lui « Buonaparte », abonde en mots flatteurs pour le roi : par lui nous savons que Wolf est ce « juif qui servait dans les chevau-légers de la garde » [54]. Les Polonais ont donc joué leur rôle dans cet événement bien westphalien. Le secrétaire de la Légation de France à Cassel, Lefebvre, écrira dans son Histoire des cabinets de l'Europe des phrases identiques avec un éloge de Jérôme « admirable de sang-froid, de grandeur d'âme dans ces difficiles conjonctures », et aussi des troupes, surtout « du détachement de cuirassiers parti le 22 pour dissiper la révolte et qui résista aux paroles par lesquelles on essaya de l'entraîner », de la cavalerie qui le 23 « chargea avec vigueur » [55]. Sorel remarque : « Devant le péril instant, Jérôme montre un courage personnel qui ne lui manqua jamais, mais c'est le courage du sous-lieutenant surpris qui se débat; ce n'est point le sang-froid du chef d'état, du chef d'armée » [56]. Masson, pourtant hostile, n'a pas nié la fermeté du jeune roi armant employés français, domestiques et tenant en respect la garde qui n'ose bouger [57]. L'historien allemand Kleinschmidt a montré Jérôme que Catherine supplie d'abandonner le pays, l'envoyant à Strasbourg, et déployant sur place l'intrépidité qui le caractérisait [58].

Tout ceci est fort bien; mais, eut-il été Bayard, Jérôme, à la tête de ses laquais armés de vieilles pertuisanes, se fut fait asommer et désarmer comme un simple Don Quichotte, s'il n'avait eu quelques cadres solides et un noyau de troupes sûres. Un quart de cadres franco-polonais résolus, se risquant

(53) Norvins (J. de), Mémorial publié par de Lanzac de Laborie, Paris, Plon, 1897, 3 vol. in-8°, t. 3, p. 257, 259, 293. Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 319. — Norvins, Histoire de Napoléon, Paris, Furnes, 1839, 646 p. in-8°, p. 384.

(54) Un témoin oculaire : Le royaume de Westphalie, p. 119, 152-153; « noble résolution, conduite chevaleresque ».

(55) Lefebvre, Histoire des cabinets de l'Europe, t. 4, p. 158. Si d'ailleurs Lefebvre n'est pas le témoin oculaire, il a dû l'approcher de bien près.

(56) Sorel (Albert), L'Europe et la Révolution française, 7e partie, p. 354.

(57) Masson, Napoléon et sa famille, t. 4, p. 311.

(58) Kleinschmidt, Geschichte des Königsreichs Westfalen, p 239-249 et p. 49. Persönlicher Mut und Unerschrockenheit in der Gefahr sind immanente Eigenschaften einer charakterfesten. Natur und nur Verleumder konnten Jerome diese absprechen ihn feige nennen; bei Dörnsberg Aufstand verlor er ein Moment die Fassung, doch raffte er sich rasch wieder auf und benahm sich mannlich.

à fond, un quart d'Allemands convaincus qu'on ne pouvait rien contre les Français [59], un quart d'irrésolus, c'en était fait du dernier quart trop surveillé pour agir. Quelques artilleurs bien en main, un escadron de chevau-légers polonais chargeant à propos et que les cuirassiers sentent à côté d'eux [60], et l'équipée Dörnberg prenait fin. Quelques mois plus tard, Jérôme dira très franchement au Polonais Pakosz : « Je me suis trouvé dans de pénibles circonstances sans confiance dans d'autres soldats que mes lanciers polonais et mes propres serviteurs » [61].

Après Dörnberg, Schill, qui sera tué le 31 mai à Stralsund, ce qu'apprendra Jérôme le 14 juin [62]. Or, le général Candras, attaqué par Schill en Poméranie, se sera trouvé un jour ne pouvoir « plus compter que sur 140 chevaux du 4e régiment de chasseurs polonais, braves gens, mais très peu nombreux [63]. C'est toujours la même note.

Enfin Jérôme prend part à la guerre de 1809 : c'est un fait qu'« investi d'une mission de confiance », il sera « plus lent, plus irrésolu que les Autrichiens, maladroit et soldat à regret » [64]. Le « témoin oculaire » a vu à l'arrière des choses amusantes [65]. Masson a épuisé tout ce qu'on pouvait déverser de ridicule sur sa victime de prédilection : il a été très spirituel [66]. Ce n'était pas pour Jérôme le moment de l'être, avec des soldats peu sûrs, démoralisés par une propagande prussienne intense, marchant moins contre l'Autriche que contre le duc de Brunswick-Œls qui a chassé de Dresde Frédéric-Auguste et s'apprête à chasser Jérôme de Cassel. Parmi ses généraux, certains sont des apprentis, jaloux l'un de l'autre, sans esprit de coordination; Kellerman et Junot, vieux routiers placés en réserve, dédaignent leurs suggestions. Et pourtant, les états feudataires, Hollande, Westphalie, Saxe, jouèrent alors le rôle pour lequel ils avaient été créés, s'entr'aidant et

(59) *Idem*, p. 239, Cte de Malsburg, Pce de Hesse — Philipstadt, etc.
(60) Kleinschmidt parle aussi des cuirassiers et des chevau-légers, p. 241 et 242.
(61) Niemcewicz, Mémoires, t. 1er, p. 22-23.
(62) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 147. Jérôme à Napoléon, Leipzig, 27 juin 1809.
(63) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 106. Liebert au Major Général, Stettin, 30 mai.
(64) Bourgeois (Emile), Manuel historique de Politique étrangère, t. 2, Les Révolutions, p. 423.
(65) Un témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 116-117. Kleinschmidt dit « so lächerlich », p. 285.
(66) Masson, Napoléon et sa famille, t. 4, p. 316-323.

couvrant l'Empire. On trouve naturel que le roi de Saxe ait fui de Dresde à Francfort, tandis que les Autrichiens prenaient sa seconde capitale Varsovie. Et c'est Jérôme qui, ayant reconquis à Frédéric-Auguste Leipzig et Dresde [67], entre les incursions de Schill et de Brunswick-Œls, fait figure de personnage ridicule. Ridicule, il l'est pour Napoléon, pour nous; il ne le fut pas pour tout le monde.

D'abord, Jérôme, au lieu de se précipiter au secours de Frédéric-Auguste, « s'absorbe dans les noces de son excellent ami Furstenstein avec Mlle de Hardenberg, nièce du ministre prussien. Rien n'est trop beau pour une telle alliance. Fêtes sur fêtes : la merveilleuse corbeille est un don du roi et c'est au palais royal qu'on soupe et qu'on danse » [68]. Il est entendu que Jérôme est un fou. Pourtant, s'il s'agissait d'un autre, on pourrait dire : roi récent, sans racines encore sous lui, inquiété par des incursions, des soulèvements, il a trouvé moyen de marier son ministre, compatriote et ami dans une des familles les plus influentes du pays; il a donné au ralliement de cette famille le plus grand éclat et par là découragé les dissidences dans la masse qui s'est persuadée que de si hautes personnalités devaient avoir des raisons solides de croire à l'avenir de la monarchie. Jérôme eut donc dix fois raison de réaliser ce mariage sous cette forme avant de partir en campagne.

Le 14 juin, il a appris la fin de Schill, le 15, la prise de Dresde par les Austro-Brunswickois, le départ de Frédéric-Auguste de Leipzig pour Francfort, « ce qui a mis le désordre dans toute la Saxe » [69]. Le 16, le roi quitte Cassel; le 24 D'Albignac à la tête de 1.000 cavaliers se fraye un chemin jusqu'à Leipzig où Jérôme entre le 26, écrivant à l'Empereur : « Je ne dois pas cacher à V. M. qu'il serait urgent que le roi de Saxe revint dans ses Etats, vu que l'esprit y devient très mauvais [70] et que les Autrichiens s'y conduisent très bien. J'ai écrit au roi de Saxe à cet effet ». Cette même lettre montre Jérôme obligé d'impressionner l'ennemi par de courts et

(67) Norvins dit pompeusement : L'armée du roi de Westphalie forte de 15.000 avait expulsé les Autrichiens de Leipzig et de Dresde (Histoire de Napoléon, p. 391.

(68) Masson, Napoléon et sa famille, tome 4, p. 314.

(69) Mémoires du roi Jérôme, tome 4, p. 147, Jérôme à Napoléon, Leipzig, 27 juin.

(70) Kleinschmidt (p. 286) dit : « Besonders klagte das Volk über die schlechte Auffûhrung des sachsischen Truppen ».

et vifs combats d'avant-garde que livrent presque seuls des cavaliers sûrs et bien entraînés. Il ajoute : « Si j'avais 1.800 Français, je pourrais faire une diversion très avantageuse pour la Grande Armée en entrant en Bohême » [71]. D'Albignac agit de même entre Leipzig et Dresde : alors que Jérôme conseillait de grouper toute l'armée avant d'engager une action générale. D'Albignac craignant peut-être cette action pour l'esprit des Westphaliens, même renforcés, des Hollandais « ne put empêcher les chasseurs carabiniers et les *chevau-légers de la garde* de charger. Cette affaire coûte à l'ennemi 500 hommes, à nous 20 » [72]. Il y a donc encore ici des Polonais. Le 1er juillet, à 9 heures du matin, Jérôme entre à Dresde et s'empresse d'avertir Frédéric-Auguste que l'ennemi a évacué la capitale. Et Frédéric annonce son retour rapide à Dresde où il veut retrouver son libérateur [73].

Le 13 juillet, Jérôme est avisé de la victoire de Wagram, d'une descente anglaise à Cuxhaven, d'une insurrection près d'Osnabrück, puis, le lendemain, de scènes tumultueuses à Hanovre; le roi Louis de Hollande lui confirme le débarquement et en fait prévoir d'autres [74]. Ceci est d'une extrême importance. Lefebvre soulignera l'erreur que fut Walcheren; il a la hantise du danger qu'aurait été une descente de 4.000 Anglais dans un Hanovre qui contenait une multitude d'anciens soldats autrefois à la solde de l'Angleterre, ce qui eut porté l'armée d'invasion à 70.000 hommes [75]. Jérôme pouvait-il moins s'en soucier que Lefebvre ? Bref « se figurant la campagne finie, prenant son désir pour une réalité, remarque justement M. Emile Bourgeois, le roi renvoie simplement ses troupes » [76] et rejoint Cassel. Il y est le 20, s'attirant de l'Empereur la rude et fameuse mercuriale du 25 dont Masson a pris texte pour le foudroyer à son tour. Or, à peine Jérôme l'a-t-il reçue, que le duc de Brunswick-Œls surprend le 30 dans Halberstadt le 5e de ligne westphalien et Meyronnet, comte de Wellingerode; le 1er août, il est dans Brunswick sa

(71) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 148-9.
(72) Idem, p. 151-3. Jérôme à Napoléon, Dresde, 1er juillet.
(73) Bonnefons (André), Un allié de Napoléon, Frédéric Auguste, Paris, Perrin 1902, xx-514 p. in-8°, p. 295.
(74) Masson, Nap. et sa famille, t. 4, p. 318 et Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 175-6.
(75) Lefebvre, Histoire des cabinets de l'Europe, t. 4, p. 276 et 283.
(76) Bourgeois (Emile), Manuel historique de politique étrangère, t. 2, p. 423.

capitale : l'armée westphalienne donne des signes multiples de démoralisation [77].

Mais, le 4 juillet, Napoléon ayant donné à Jérôme l'ordre d'entrer en Bohême et lui ayant envoyé le 4e chasseurs polonais de Stettin qui vient d'opérer contre Schill, contingents de Berg, de Hollande, Westphaliens, Polonais agissent concentriquement, encore que tardivement, contre Brunswick en marche vers le bas Weser où les Anglais d'Heligoland l'aident le 7 août à s'embarquer [78]. La rapidité de sa marche et les Anglais lui évitent le sort de Schill et de sa propre arrière-garde. Le 4e chasseurs polonais se promène alors à travers la Westphalie : il est à Magdebourg le 1er septembre [79]. Numériquement parlant, c'est peu de chose; mais c'est encore un appoint moral, appréciable en de telles circonstances.

Par contre, il faut bien s'avouer que, vus de Varsovie, en 1809, Jérôme et Frédéric-Auguste incarnent fort différemment l'idée qu'on s'y fait d'un roi. Quand les Autrichiens envahissent le Duché de Varsovie et la Bavière, Frédéric-Auguste lance (24 avril) un manifeste : « Cette injuste agression nous force à nous joindre à notre noble Protecteur et aux Princes nos alliés... Cette invasion dans le Duché a eu lieu sans déclaration de guerre, et on a répandu parmi nos sujets un appel tendant à les détacher de leur monarque légitime. Tels sont les procédés dont use l'Autriche » [80]. Ce document plaintif ne paraît pas avoir précisément électrisé les Saxons : loin de se lever en masse pour délivrer la Pologne, ils se laissèrent envahir sans grande résistance. La Gazette de Varsovie qui a inséré ceci le 6 juin, signale dans son numéro du 27, ce déplacement royal : « Aujourd'hui, 13, S. M. le Roi de Saxe est parti vers Eisenach pour quelque temps : ce soir, il est passé par Gotha avec 10 voitures » [81]. D'après le numéro du 4 juillet, des voitures du roi sont arrivées le 17 à Francfort et on en

(77) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 192-3, 197-8. Un témoin oculaire, p. 122.

(78) Idem, p. 183, Napoléon à Jérôme, 4 juillet; p. 185, Jérôme à Berthier, 20 juillet; p. 200, Jérôme à Berthier; p. 179, Jérôme à Napoléon; p. 204. Pour les reproches de l'Empereur voir Lecestre, t. 1, p. 327, n° 479, 17 juillet et p. 331, n° 485, 25 juillet.

(79) Gembarzewski, Wojsko Polskie, p. 140-1. La Gazette de Varsovie (n° 64, 2e supplément du 12 août, p. 1168) dit le 28 juillet.

(80) *Gazeta Warszawska*, 1809, n° 45, 6 juin, p. 761, Leipzig, 24 avril.

(81) *Idem*, n° 51, 27 juin, supplément, p. 902, Corresp. de Leipzig, 13 juin.

attend d'autres [82] : ce n'est plus une villégiature, c'est un déménagement. Un corps autrichien réuni à « la bande du Prince de Brunswick-Œls », a occupé, Dresde, Leipzig et arrive aux frontières de la Westphalie; le 24 juin les Saxons battus à Stötteritz se sont enfuis jusque Schönau [83]. Les Polonais, occupés à chasser seuls de leur pays une armée autrichienne, peuvent ainsi apprécier les rares vertus de chef de leur monarque légitime.

En même temps la Gazette de Varsovie fait mention des troubles survenus à Cassel, des déclarations de Jérôme affirmant qu'il ne quittera pas sa capitale, que l'affaire Dörnberg est liquidée, annonçant que Schill est en fuite, que 4 de ses compagnons ont été fusillés en attendant les autres, que le roi a mis sa tête à prix pour 10.000 frs [84], que ce Schill et sa bande à la solde de l'Angleterre ont abusé du nom du roi de Prusse, qu'au reste le roi de Westphalie, en plus de ses 15.000 westphaliens dispose de deux divisions, l'une française, l'autre hollandaise [85]. Puis la Gazette nous montre Jérôme, avisé que sa frontière est menacée, faisant avancer ses troupes, partant avec sa garde. A Mülhausen, lieu de la première concentration, « impossible de décrire la joie des habitants voyant pour la première fois leur roi et l'ardeur de troupes sentant leur roi à leur tête ». Les Saxons et les Hollandais arrivant, « l'ennemi n'avance plus depuis trois jours ». Nous espérons qu'il va bientôt quitter la Saxe [86]. L'entrée de Jérôme à Leipzig est un triomphe : « A peine ce Roi a-t-il su notre pays attaqué, qu'il a réuni 16.000 hommes et s'est hâté de venir généreusement au secours de la Saxe opprimée : aussi l'ennemi s'est-il retiré au plus vite. Au grand contentement des habitants rassurés, le roi a fait son entrée l'après-midi escorté de courtisans et de militaires nombreux, en allié fidèle de no-

(82) *Idem*, n° 53, 4 juillet supplément, p. 948, Corresp. de Francfort, 18 juin.

(83) *Idem*, n° 53, 4 juillet, p. 934-5, Corresp. de Cassel, 18 juin. Le chef du corps saxon est le colonel Thielman « dans la suite assez mal famé comme général » (Mémoires de la Comtesse de Kielmannsegge sur Napoléon 1er, d'après le manuscrit original des archives du Comte Guerrino zu Lynar, traduit de l'Allemand, par Joseph Delage, Paris-Neuchatel, Attinger, 1928, 2 vol. in-8°, t. 1, p. 28).

(84) *Gazeta Warszawska*, n° 45, Supplément au 6 juin, p. 772-3. Corresp. de Cassel des 25 avril, 6 et 14 mai; n° 52, 1er juillet, Corresp. de Magdebourg, 10 juin.

(85) *Idem*, Supplément au n° 45 et n° 50, 24 juin, p. 877.

(86) *Idem*, n° 53, 4 juillet, p. 934-5, Corresp. de Mülhausen, 19 juin, de Leipzig, 24 et 25 juin.

tre Monarque. Il a passé devant la Petertsthore, dans la plaine de Rosplatze, la revue de troupes dont la tenue et les évolutions ont excité l'admiration des assistants. Les habitants lui ont constitué une garde d'honneur. Civils et militaires ont joyeusement crié : « Vive le Roi ! ». Et la Gazette insère le texte intégral de la proclamation de Jérôme à ses troupes : « Soldats. La rapidité de notre marche et la concordance de nos mouvements ont produit sur l'ennemi l'effet d'une bataille perdue. Avant-hier encore, il harcelait nos alliés, menaçant de l'incendie et de la destruction nos villes et nos villages; aujourd'hui, il se retire inquiet devant nous. C'est à peine s'il a pu supporter l'éclat des armes de nos avant-gardes. Il lui avait fallu huit jours pour venir de Dresde à Leipzig; il ne lui en a fallu que deux pour retourner de Leipzig à Dresde. Il nous croyait encore sur les rives de la Fulda que nous avions déjà franchi celles de la Saale. Il ne savait pas que nous ne connaîtrions ni difficultés ni dangers, quand il nous faudrait voler au secours de notre vertueux allié, le roi de Saxe. Soldats, vous vous êtes acquis des droits à l'estime et à l'amitié des valeureux Saxons et vous, en pareil cas, pourrez sûrement avoir en eux la chevaleresque confiance qu'ils ont mise en vous » [87]. L'accent de ces paroles est français, napoléonien; encore que l'Empereur les ait blamées de loin sans connaître la situation [88], elles répondent à ce qu'il fallait dire. Ecrites dans la joie que dût causer à Jérôme au lendemain de l'affaire Dörnberg ce succès facile, mais réellement inespéré un mois plus tôt, ces lignes ne sont pas d'un homme qui délire. Mises sous les yeux des Varsoviens leur valeur s'est renforcée du contraste qu'elles offraient avec une proclamation de Frédéric-Auguste, adressée aux Polonais, datée de Francfort 24 juin, contresignée de Luszczewski, ministre de l'Intérieur du Duché et insérée dans le supplément du même numéro de la Gazette. Pour terminer, cet intéressant numéro annonçait, non sans malice, que, le 21 juin, le roi de Saxe avait déjeuné avec le Grand-Duc de Wurzbourg, chez le Prince Primat à Francfort [89]. Grand roi pour qui un déjeuner est un événement et

(87) *Gazeta Warszawska*, n° 54, 8 juillet, p. 954-6. Corresp. de Leipzig, 26, 27, 28 juin.

(88) Brotonne, Lettres inédites de Napoléon 1er, p. 185, Schönbrunn, 25 juillet 1809, Napoléon à Jérôme. Kleinschmidt (p. 287) blâme aussi ce ton.

(89) *Gazeta Warszawsk*, n° 54, 8 juillet, supplément, p. 961 et 966.

qui laisse à d'autres le soin de reconquérir son royaume ! Les Varsoviens étaient trop fins, pour n'en pas plaisanter.

La Gazette de Varsovie ayant annoncé en même temps que l'occupation de Dresde par Jérôme, une insurrection de paysans westphaliens près de Marbourg qu'aurait dissipée du reste la garde départementale et dont l'envoi d'un régiment par le Duc de Valmy préviendrait le retour [90], Jérôme prenait en Pologne figure de héros ferme sachant risquer son trône pour celui d'un allié; cet allié n'en paraissait que plus piteux. Il fallait réagir; la Gazette fut donc tenue d'insérer le communiqué officiel suivant, daté de Leipzig 5 juillet : « On sait que Sa Majesté notre très gracieux souverain n'a quitté Leipzig, que quand on a su la prise de Dresde et qu'il ne s'est rendu à Eisenach que quand il eut appris qu'une seconde colonne marchait sur Leipzig. Il allait à Eisenach, pour rester près de ses Etats. S'il est allé jusqu'à Francfort, c'était uniquement pour assurer la liberté de sa personne dans l'intérêt de ses sujets, et son libre retour dans le pays : telles sont réellement les causes du départ du roi pour Francfort. Et comme il y a des gens qui ont courte vue et d'autres qui ont de mauvaises pensées, c'est par ordre supérieur que les faits précités sont portés à la connaissance du public » [91]. Pour remettre les choses en l'état, le pavé de l'ours : le saxon qui a rédigé cela, dut bien amuser les Polonais.

La Gazette intéressée à rassurer son public sur les entreprises des amis de la Prusse, s'étend sur celle de Brunswick-Œls qui « s'était juré de recruter 40.000 hommes en Saxe, n'en leva pas 40 et finira comme Schill », ceci emprunté au Moniteur westphalien [92]. Elle relève le fait que les Autrichiens avaient promis à leurs soldats qu'ils n'auraient pas à se battre, 30.000 westphaliens étant prêts à se joindre à eux contre leur roi, et que pour insurger les paysans westphaliens, on leur avait promis l'arrivée de 30.000 autrichiens [93]. Cette situation assez analogue à celle du Duché de Varsovie, suffit à expliquer l'intérêt que prend la Gazette aux affaires westphaliennes. Elle suit Jérôme, pas à pas vers Chemnitz, à Freiberg, à Lichtenstein, le voit surveillant Brunswick « qui doit vouloir en-

(90) (*Gazeta Warszawska*), n° 55, p. 977-8. 11 juillet, Corresp. de Dresde, 1er juillet, et supplément, Corresp. de Magdebourg, 28 juin.
(91) *Idem*, n° 56, 2e supplément du 15 juillet, Leipzig, 5 juillet.
(92) *Idem*, n° 57, 18 juillet, p. 1017, De Cassel, 29 juin.
(93) *Gazeta Warszawska*, n° 57, De Cassel, 1er juillet.

trer en Westphalie », nettoyant le territoire saxon des Autrichiens qu'il contenait et paraissant avoir un autre dessein important : sans doute l'attaque sur la Bohême [94] que lui prescrivait alors Napoléon. Derrière tout cela, Brunswick-Œls et sa troupe en apparence dispersée par groupes de 20 à 30 hommes, sont insaisissables [95]. De Cassel viennent dès le 6 juillet, des phrases suggestives : « La libération du royaume de Saxe par les armes de notre aimé Monarque va si rapidement que nous espérons le voir arriver d'un moment à l'autre, non que la distance et les opérations aient détourné son attention du gouvernement de l'Etat (suivent deux décrets) » [96], mais l'on sent que le retour de Jérôme à Cassel ne serait pas contraire à ses intérêts. Le 11, tout en annonçant que les Autrichiens se renforcent à Theresienstadt et fortifient Prague; que Jérôme ordonne au Colonel Thielman de rejeter en Bohême les patrouilles ennemies, la Gazette rapporte très tranquillement de Cassel : « Etant donné que cette guerre se réduit maintenant à la poursuite de coureurs isolés, il est clair que le roi, après avoir donné des ordres convenables, va rentrer dans sa capitale » [97].

Ce qui semble étonner la Gazette, ce n'est pas que Jérôme, lieutenant de l'Empereur, quitte de lui-même le théâtre des opérations [98] : elle l'ignore et quand elle publie cet entrefilet le 25 juillet, on est en plein armistice. Mais ce sont les choses qui se passent en Saxe. Que l'arsenal de Magdebourg ait envoyé 12 fourgons de munitions d'artillerie à la Saxe le 4 juillet, soit; mais que la cavalerie saxonne, réfugiée à Magdebourg et sans chevaux, n'ait quitté cette ville que le 2 juillet pour rentrer en Saxe en voitures, voilà qui paraît peu honorable [99]. Que, le 1er juillet, le courageux roi de Saxe, averti par Jérôme de la libération de Leipzig, annonce de Francfort son retour avec sa famille « pour un jour qui n'est pas encore fixé » et se fasse précéder par ses bagages [100], ce n'est pas brillant. Mais

(94) *Idem*, n° 57, 18 juillet, Supplément, p. 1027; n° 58, Supplément, 22 juillet de Leipzig, 4 et 6 juillet, p. 1045.
(95) *Idem*, n° 59, supplément, 25 juillet, 1068.
(96) *Idem*, n° 58, supplément, p. 1049-50, Cassel, 6 juillet.
(97) *Idem*, n° 59, supplément. Corresp. de Cassel, 11 juillet.
(98) Gouvion St-Cyr en Espagne, où il n'y a pas d'armistice, fera pis : il quittera l'armée sans permission, sans passer son commandement à un maréchal, et cela devant l'ennemi. (Corresp. de Nap., t. 20, 16 oct. et 14 nov. 1809, nos 15.958 et 16.004, p. 1 et 38).
(99) *Gazeta Warszawska*, n° 57, 2e supplément, 18 juillet, p. 1032, de Magdebourg, 4 juillet.
(100) *Idem*, n° 58, 22 juillet, supplément, p. 1045.

que le 19, ce roi, pressé d'embrasser son sauveur, en soit encore à faire savoir de Francfort « qu'ayant reçu la nouvelle de l'armistice, il fait ses préparatifs pour rentrer dans ses Etats et ira d'abord à Leipzig » [101], c'est lamentable. Le 24 juillet, Frédéric-Auguste et le Prince Primat, assistent à un Te Deum en l'honneur des victoires de l'Empereur, et le soir à la représentation de Titus. Entre ces deux auditions, ces deux comiques assistés de la reine de Saxe soulignent en un grand diner leur triomphe, par des toasts bien appropriés aux circonstances. Frédéric-Auguste boit au Prince Primat, premier personnage de la Confédération du Rhin; le Primat boit « Au roi de Saxe modèle des souverains et à la reine de Saxe en laquelle s'unissent les vertus et les charmes » [102]. La Gazette du 12 août nous apprend que Frédéric-Auguste avait amené à Francfort outre ses bagages et les bijoux de sa femme, son parc d'artillerie, qui n'a repris le chemin de la Saxe que le 23 juillet [103] : évidemment ce parc ayant une certaine valeur, il était bon de ne le faire voyager qu'en des temps calmes. Jérôme et le Colonel Thielman eussent peut-être été contents de s'en servir; mais peut-être l'eussent-ils abimé. Toutes ces nouvelles sont insérée par la Gazette sans commentaires : elle respecte les rois et fait, à bon droit, confiance à ses lecteurs et lectrices polonais. Si désireux qu'on soit d'habiller Jérôme en bouffon, il n'aura jamais dans ce rôle le naturel de Frédéric-Auguste.

Et voici précisément qu'une des bouffonneries reprochées par Napoléon à Jérôme [104], nous apparaît comme un simple acte de prudence. En entrant à Leipzig, Jérôme était accompagné de son corps diplomatique, ce contre quoi s'est emporté l'Empereur qui fait remarquer que lui n'a emmené que son ministre des affaires étrangères et l'a laissé à Munich. La Westphalie n'est pas la France et entre l'affaire Schill et la randonnée de Brunswick-OEls, Jérôme se demandait que faire de ces ministres étrangers qui eux-mêmes ne devaient pas se sentir plus en sécurité à Cassel que Catherine qui s'en était allée à Strasbourg fin avril. Les envoyer à Strasbourg eut été se déconsidérer presqu'à l'égal de Frédéric-Auguste. A la suite

(101) *Idem*, n° 62, supplément, 5 août, De Francfort, 19 juillet, p. 1127.
(102) *Idem*, n° 63, 8 août, supplément, p. 1149.
(103) *Idem*, n° 64, supplément, p. 1168.
(104) Brotonne, Lettres inédites de Napoléon 1er, p. 185. Schönbrunn, 25 juillet 1809.

de l'armée, ils étaient à l'abri : leur entrée à Leipzig près du roi, sauvait leur dignité ! Qu'on s'imagine au contraire quels précieux otages eussent été aux mains d'un nouveau Dörnberg, le nouveau marié, Lecamus, comte de Furstenstein, les Ministres de France, de Bavière, de Wurtemberg, de Hollande et de Saxe [105] dont la Gazette de Varsovie annonce à ses lecteurs l'entrée à Leipzig. Le même journal note d'ailleurs, lors du retour du roi à Cassel, un fait que l'auteur des Mémoires du roi Jérôme eut dû relever. Il n'y avait pas alors à Cassel de représentant attitré du « cousin » de Pétersbourg et d'Erfurt, pas de Ministre de Russie; il y avait pis : quand le 3 mai Schill entrant en Westphalie avait affirmé que Blücher et 14.000 Prussiens le suivaient, il avait ajouté que l'armée russe du « Grand-Duc Constantin, après avoir repris le duché de Varsovie pour le roi de Prusse, allait entrer sous dix jours sur le territoire westphalien » [106]. A la vérité, rien de tel ne s'est produit : les petites trahisons masquées de Galitzine en Gallicie ont suffi aux Russes en 1809. Mais voici qu'en l'absence de Jérôme est arrivé à Cassel, l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie en Westphalie; et il s'appelle Repnine. La Gazette qui nous donne les détails de la cérémonie de remise des lettres de créance [107], paraît avoir été plus impressionnée par ce nom redoutable en Pologne, que Jérôme et son entourage. Encore une fois l'intérêt que le public varsovien prend au sort de Jérôme est basé sur sa propre expérience. Le Gouvernement westphalien n'hésite pas d'ailleurs à affirmer ses sympathies pour celui du Duché qui lui semble un allié sincère et agissant. La Gazette garnit deux colonnes et demie de son n° 64 à l'aide d'un extrait du Moniteur Westphalien tout à l'éloge du Prince Poniatowski et de l'armée polonaise [108].

Les relations étant telles, inutile de penser que l'incursion de Brunswick-Œls en Westphalie ait couvert Jérôme de ridicule, tout au moins en Pologne. La Gazette qui depuis longtemps en a fait prévoir la possibilité et annoncé l'issue, note

(105) *Gazeta Warszawska*, n° 54, 8 juillet, p. 954.
(106) Mémoires du roi Jérôme, tome 3, p. 40. Jérôme à Napoléon. Cassel, 5 mai. En juin un officier du duc de Weimar explore la Saxe à cause du départ de la grande duchesse de Russie princesse héréditaire de Weimar. Mémoires de Jérôme, tome 4, p. 247. Thielman à D'Albignac.
(107) *Gazeta Warszawska*, n° 63, supplément, p. 1149.
(108) *Idem*, n° 61, 12 août, 2e supplément, p. 1168.

ce qu'avait de précaire cette aventure : Brunswick-Œls a occupé sa capitale, mais en y entrant par surprise à 10 heures du soir; ses troupes y ont logé sur les remparts à la belle étoile, aucun homme n'a dormi sous un toit; lui-même a dormi sur le rempart enveloppé dans son manteau; le lendemain, ne croyant pas prudent d'attendre le choc des troupes westphaliennes, il est parti après avoir publié une proclamation recommandant le calme, l'ordre et l'obéissance aux autorités actuelles [109]. Le Directeur de l'Académie de Halle félicite les étudiants d'avoir été assez avisés pour résister aux tentatives d'embauchage de Brunswick-Œls [110]. Après avoir été acculé à prendre de force des vivres, de l'argent, des voitures, des chevaux pour gagner au plus vite la côte, il échappe à grand peine, son arrière-garde ayant été happée par les troupes de Jérôme qui « non seulement occupent Hanovre, mais tiendront aussi garnison dans les villes Hanséatiques, notamment à Hambourg; le roi Jérôme va se rendre de sa personne dans les villes de la Hanse » [111]. La réputation de Jérôme en Pologne a donc plutôt gagné que souffert en 1809, et les sympathies du roi pour ce pays se sont accrues.

Par contre, ses soucis n'ont pas pris fin : sa situation effective est une moyenne proportionnelle entre les idées qu'on s'en fait à Varsovie, à Dresde, à Berlin, à Cassel et à Paris. Après ses sujets rebelles, après le Prussien Schill, après son cousin dépossédé Brunswick-Œls, voici maintenant son frère, l'Empereur Napoléon, qui, sans notification préalable, fait passer une ligne de douanes à travers son royaume, nuisant au commerce de ses sujets, à la liberté des communications. Les douaniers commettent d'horribles abus, vendent des marchandises confisquées, les confisquent à nouveau et les revendent encore [112]. Jérôme éprouve un dégoût dont on peut sourire, mais qui se conçoit.

C'est le moment que choisit Frédéric-Auguste pour se rappeler à son bon souvenir. Après s'être longtemps tapi dans

(109) *Idem*, n° 65, 15 août, supplément, p. 1183, de Hanovre, 31 juillet et de Brunswick, 2 août.

(110) *Idem*, n° 66, 19 août, p. 1202, etc., 4 colonnes, de Cassel, 5 août.

(111) *Gazeta Warszawska*, n° 66, 19 août supplément, de Brunswick, 8 août; n° 67, 22 août, p. 1219; n° 67, supplément, de Brême, 7 août, p. 1225; n° 68, supplément, 26 août, p. 1245, de Cassel, 12 août.

(112) Mémoires du roi Jérôme, tome IV, Reinhard à Champagny, Cassel, 12 octobre 1809, p. 302; Lefebvre à Champagny, Cassel, 30 octobre, p. 303-313.

Francfort, le digne homme est redevenu roi de Saxe et souverain d'un duché agrandi, récompense bien due à ses vertus. Le Prince Joseph lui a conquis une deuxième capitale polonaise, Cracovie, à la fois sur l'Autriche ennemie et sur la Russie alliée : quels sujets sympathiques ces Polonais ! et fidèles ! même à ce perpétuel absent ! Quel objet de réflexions pour Jérôme ! Or voilà que Frédéric-Auguste lui dépêche, en témoignage d'amitié et de gratitude et aussi pour procurer des armes au Duché, non un Saxon, mais son aide de camp polonais, Pakosz. A celui-ci, le jeune roi fait don d'une tabatière; puis tout en lui refusant les armes, il se livre à des confidences qu'il pousse assez loin : « Je n'ai rien à moi; vous pouvez m'en croire; mon frère me fait payer le moindre fusil, sans égard pour la gêne dans laquelle se trouve mon pays et sans tenir compte du mécontentement du peuple. Mon frère enserre mon Etat, et quand il doit me donner quelque chose, il me le vend ». Après quoi, aveu de son peu de confiance dans les Westphaliens et de son estime pour les Polonais [113]. Ceci se passe en octobre.

Dans le même temps, il se rassure sur les intentions de la Russie et voit avec joie s'établir des relations intimes entre Repnin et Reinhard, ministre de France [114].

Le 2 novembre, il part pour Paris où l'appelle l'Empereur. Le 3 Lefebvre, remplaçant Reinhard alors à Hanovre pour l'affaire des douanes, écrit à Champagny : « Tous s'accordent à désirer une situation meilleure qui arrache le royaume de Westphalie à l'état de marasme et de consomption où il se trouve... Mais *ce qui comblerait les vœux du roi, ce serait* à ce que j'ai pu voir, *d'être appelé par le choix de S. M. I. à régner sur la Pologne,* soit qu'il ait quelque raison d'espérer que cette couronne pourrait tomber dans ses mains, soit que ce ne soit qu'une idée passagère, inspirée par la lecture du traité de paix avec l'Autriche. Il est certain que, depuis que S. M. en a connaissance, elle m'a parlé avec chaleur et même une sorte d'enthousiasme de ce pays et qu'Elle est toujours revenue à la charge, il est vrai par forme de conversation et sans y attacher d'autre intention; mais comme elle a également entretenu M. de Furstenstein dans le même sens et avec la même vivacité, je ne serais pas étonné, quand cette idée serait

(113) Niemcewicz, Mémoires, tome 1, p. 178.
(114) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 313.

devenue chez S. M. la base d'un calcul et la matière d'une espérance et ce n'est que dans ce cas que je me crois tenu d'en parler à V. A. » [115]. Ce départ du roi, puis de la reine pour Paris remplit dès lors « toute la ville de Cassel de bruits et de conjectures. Tantôt il s'agissait de vastes agrandissements tantôt d'un changement de trône » [116]. Dans toute l'Allemagne des rumeurs analogues couraient, annonçant le renversement des Hohenzollern, le passage de Jérôme à Berlin, ou le retour de la Pologne à ses anciennes limites jusqu'à la Baltique [117]. Jérôme allait-il être roi d'un état westphalo-prussien ? Il eut préféré une Pologne agrandie.

Ce rêve fut vivement mis en pièces par de rudes réalités.

Il s'était établi entre Jérôme et Lefebvre une sympathie qui n'existait pas entre le roi et Reinhard. Or, si Jérôme est revenu à la charge plusieurs fois, c'est qu'il a rencontré en Lefebvre, un interlocuteur plutôt effrayé que content des articles du traité relatifs à la Pologne. Tous les Polonais ont reproché à Napoléon d'avoir trop peu fait à cette date pour leur pays, ou trop peu montré ce qu'il voulait faire, pour qu'on pût lui accorder une confiance sans réserve. Lefebvre date de 1809 et du traité de Vienne une rupture entre France et Russie qu'il atribue à un geste trop explicite de Napoléon. Son raisonnement est le suivant : Trois puissances restent irréconciliables, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse; on ne peut se fier à l'alliance de la Russie. Il s'agit de la remplacer par une autre assez forte pour tout contenir à la fois, maîtriser le nord tandis que nous maîtrisons le midi. Ni le Duché de Varsovie, ni la Saxe, ni la Westphalie ne sont de taille à remplir un tel rôle. Seule le pourrait une Pologne réorganisée sur ses anciennes bases, comprenant le Duché, la Gallicie, la Wolhynie et la Lithuanie. « Cependant si le rétablissement de la Pologne était la plus glorieuse et la plus profitable de toutes les entreprises, il n'y en avait pas qui fût hérissée de plus de difficultés, qui exigeât dans la conception plus de maturité, dans l'exécution plus de patience, de dissimulation et d'audace, de passion. Il importait surtout que l'esprit le plus pénétrant ne put deviner le dessein de l'Empereur... jusqu'à ce qu'il put le dévoiler sans péril. Ce jour n'était pas encore venu. Nous n'avions ni la tête ni les bras libres de soucis et

(115) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 315, Cassel, 3 novembre 1809.
(116) *Idem*, t. 4, p. 317, Reinhard, à Champagny, 5 décembre.
(117) Driault, Tilsit, p. 441.

de travaux. Il nous fallait toutes nos ressources, toutes nos armées, le concours de toutes les forces du continent et sur nos derrières une sécurité absolue. Ce n'est point ainsi que se conduisit Napoléon. En donnant 1.500.000 âmes au Grand-Duché de Varsovie et 400.000 à la Russie, il livra son secret au monde. Il manifesta hautement son intention d'achever l'œuvre commencée à Tilsit, le rétablissement de l'ancienne Pologne. Il agita, passionna les peuples du Grand-Duché, de Lithuanie, Wolhynie, Gallicie, répandit l'anxiété dans toute la Russie, conspira avec elle pour précipiter le grand conflit du midi de la civilisation avec le nord de la barbarie. Alarmant l'Empereur Alexandre, il le rejeta violemment sur la pente qui l'entrainait vers nos ennemis. A dater de ce moment, il ne fut plus maître de sa destinée; l'avenir lui échappa » [118]. Ces idées offrent de l'intérêt, en ce sens qu'elles ont pu être exprimées devant Jérôme par leur auteur sous la forme atténuée et discrète de simples appréhensions, contre lesquelles il est revenu à la charge avec chaleur, et qu'elles l'ont, sinon fait changer d'avis, du moins amené à réfléchir. Bogdanovitch, dans son Histoire de la Guerre nationale, datera aussi du traité de Schoenbrünn la scission entre les deux alliés et signalera comme une offense la mention que, dans le territoire concédé par l'Autriche à la Russie, ne pourra être comprise la ville de Brody [119], le seul point ayant quelque importance à cause de son commerce [120]. Soloviev qui date du même moment la rupture réelle entre Alexandre et Napoléon, montre combien l'apparente confiance du tsar qui n'a voulu à Schœnbrunn avoir d'autre plénipotentiaire que Napoléon lui-même, a été mal récompensée [121] : en fait, Napoléon n'ayant pas été dupe de cette suprême habileté, et ayant agi en conséquence, les deux rivaux étaient face à face et sans masques.

Au reste, les conversations avec Lefebvre n'ont pris fin que parce que Napoléon va parler du projet de mariage russe à Jérôme et à Catherine. A cette affaire se mêle intimement la négociation qui a pour objet d'obtenir la signature de Napoléon au bas de ce texte : « Le royaume de Pologne ne sera

(118) Lefebvre, Histoire des cabinets de l'Europe, t. 4, p. 357-359.
(119) Lutostanski, Les partages de la Pologne et la lutte pour l'indépendance, p. 284. Traité de Schœnbrunn, par. 5 de l'Art. III.
(120) Bogdanovitch, Istoria Otietchestvennoï voïny 1812, Petersbourg, Strugonnikov, 1859, 3 vol. in-8°, t. 1er, p. 14.
(121) Soloviev (Serge), Imperator Alexandr I : Politika — Diplomacia. Petersburg, Stasiulevitch 1877, 560 p. in-8°, p. 203-204.

jamais rétabli ». M. Waliszewski a été jusqu'à dire : « Alexandre aura poursuivi ces deux buts à la fois : mettre son allié en posture disgracieuse de prétendant éconduit et lui escamoter un engagement compromettant dans la question polonaise ». Cette double offense publique, cette double revanche de Schœnbrunn eût fait du Corse un ennemi trop averti, irréconciliable et cela sans profit réel pour le Grec, le Byzantin. Deux offenses ne sont pas un but. Quand Roumiantsov, le 30 décembre, informe Caulaincourt que le tsar ne pourrait donner suite à la demande en mariage, si elle n'était présentée officiellement [122], il tend sans doute un piège, mais il pose surtout un ultimatum : pour avoir la fiancée russe, il faut abandonner la Pologne. Cela ne semble avoir été écrit nulle part, mais si ce n'est pas là le fond du débat, le conflit se réduit à une absurde question de prestige. Le mariage russe envisagé de ce point de vue, est pour Jérôme d'un grand intérêt.

D'autre part les liens de parenté entre Catherine de Westphalie et Marie Féodorowna valent que le problème soit abordé sous l'angle des relations qu'ils permettent.

Il y a lieu de remarquer d'abord que le divorce qui doit précéder ce mariage, s'il satisfait Jérôme, hostile comme tous les Bonapartes à Joséphine, inspire une sorte d'effroi à Catherine qui jusqu'alors, elle non plus, n'a pas donné d'héritier au roi de Westphalie. Napoléon l'a toujours traitée avec des égards tout particuliers, elle n'en craint pas moins pour elle-même le divorce [123]. Or, Napoléon ne pense à rien de tel : il convoque à Paris, non seulement Jérôme, mais Catherine, et c'est pour leur demander d'accentuer le rôle qu'ils ont joué à Erfurt. L'Empereur croit avoir pris à Erfurt « un engagement de tacite honnêteté » à ne point chercher d'autre parti avant d'avoir repris et poussé à fond l'entretien avec la Russie. Caulaincourt lui a écrit le 1er février 1809 que « la première démarche ostensible, comme l'officielle, s'adressent » en pareil cas à l'Impératrice-mère. Or, se jugeant trop fort et trop grand pour employer cette voie, et tenant pour impossible qu'Alexandre, maître de son Empire, ne le fut pas de sa famille, Napoléon chargera néanmoins Caulaincourt de s'adresser au tsar, lui-même. Mais il ne

(122) Waliszewski : Le règne d'Alexandre 1er, p. 302 et 304.
(123) Kleinschmidt, Geschichte des Königsreiches Westfalen, p. 347.

négligera rien de ce qui peut disposer favorablement Marie Féodorowna. Caulaincourt ayant signalé Kourakine [124] comme l'homme qui écrit « au moins une fois par semaine à l'Impératrice-mère », Napoléon multiplie les caresses à Kourakine, fantoche aussi nul que peu intéressant. L'attitude de l'Empereur vis-à-vis de Jérôme et surtout de Catherine, est pour le même motif de plus en plus cordiale. Le Baron de Brockhausen, ministre de Prusse à Paris, est si frappé de ces bons traitements, qu'il en avertira Frédéric-Guillaume III [125]. Evidemment, Napoléon demande alors à Catherine, non de suivre Joséphine, mais d'agir sur Marie Féodorowna avec l'aide de tous les Wurtembergs qu'elle pourra mobiliser et faire manœuvrer en vue d'un enveloppement stratégique de l'Impératrice mère. Le Grand-Duc Michaïlovitch a vivement reproché à la famille Czartoryska et aux héritiers de Caulaincourt de n'avoir pas livré les secrets des correspondances qu'ils détenaient [126]. Il suffit de parcourir le volume que le Grand-Duc a publié sous prétexte de nous faire connaître la correspondance d'Alexandre 1er avec sa sœur Catherine, pour s'apercevoir qu'il nous en a caché l'essentiel [127]. Sorel, Vandal, Driault, Waliszewski ont basé leurs raisonnements, et à juste titre sur les documents qu'ils ont lus. Il est des cas où l'absence de certains documents finit par prendre un sens. Pourquoi a-t-on supprimé ou évité de publier la plus grande partie des lettres échangées par Alexandre avec sa sœur à cette époque, si ce n'est parce qu'elles révéleraient des défaillances de volonté en face de l'assaut donné par Napoléon et les siens ? Le « refus filé » du 4 février y perdrait son allure d'opposition irréductible à Napoléon : il prendrait figure de décision mesquine, prise après des tergiversations et suivie d'un dépit qui reste inexplicable, si l'on eut été fermement et délibérément résolu à refuser.

(124) Vandal : Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 174-5, 180, 176.

(125) Kleinschmidt : Geschichte des Königsreichs Westfalen, p. 348 : « Man muss bedenken dass dieser Bruder des Kaisers augenscheinlich am besten von der Familie behandelt wird. Er macht sich seine Gesellschaft zu einer Art Gewohnheit, denn er erscheint öffentlich nur mit ihm. Die Kônigin steht ebenso gut bei dem Kaiser angeschrieben, er zeichnet sie sehr aus, macht ihr Besuch und behandelt sie herzlich ».

(126) Nicolas Michailovitch, L'Empereur Alexandre 1er, p. 56 et 85.

(127) Nicolas Michailovitch, Perepiska Imperatora Alexandra I s siestroï Iekaterinoï Pavlovnoï. Comparer notamment la correspondance au sujet du projet de mariage de Catherine en 1807, projet d'ailleurs inconsistant, avec celui d'Anne en 1812. Pour ce dernier une seule lettre, rien ensuite sur le mariage autrichien conclu, sur sa célébration, sur leur commun dépit.

Le 22 décembre, le Baron de Brockhausen fait savoir à Frédéric-Guillaume III, par dépêche chiffrée qu'en cas de succès de sa demande en mariage, Napoléon enverra Jérôme épouser par procuration la Grande-Duchesse Anne à St-Pétersbourg selon le rite catholique. Une autre correspondance chiffrée apporte sous une forme plus dubitative la même nouvelle de Dresde [128]. Or, Jérôme et Catherine quitteront Paris le 1er janvier et seront à Cassel le 6 [129]. Quand on voit le brouillon Murat, si peu estimé de Napoléon, assister au Conseil de famille du 29 janvier et y parler haut, comment ne pas s'étonner de n'y pas voir Jérôme qui vient d'être si bien traité ? Pourquoi Jérôme a-t-il fait voyager Catherine à cette vitesse ? Tout ceci semble indiquer que les souverains de la Westphalie ont à jouer un rôle plus actif que celui de figurant dans la revue à grand spectacle du 29 janvier. Et pourquoi Napoléon choisit-il ce moment pour annexer le Hanovre à la Westphalie (14 janvier) ? [130]. Précisément l'affaire avait été amorcée à Erfurt, où Alexandre avait déclaré par lettre ne prendre « aucun intérêt à l'exécution de l'article du traité de Tilsit » comportant un dédommagement à la Prusse en cas d'annexion du Hanovre à la Westphalie [131]. A l'agrandissement de la Westphalie, ne correspondra donc aucun agrandissement de son ennemie la Prusse : ceci, Jérôme le doit au bon vouloir d'Alexandre qui le met dans la position d'un aimable obligé. Napoléon ajoute à la puissance, c'est-à-dire à la dignité de ce frère qui l'aide en ce pas difficile, du seul qui soit en état de le faire, et qui en cas de réussite le représentera au moment de la première cérémonie près de la famille impériale.

Le 18 février, quand l'échec du projet sera connu, Catherine de Westphalie écrit à son père : « C'est M. de Wolfradt qui vous remettra cette lettre. Je puis donc avec plus de liberté vous parler de la grande nouvelle qui occupe tous les esprits. Je vous avouerai que je suis bien fâchée de toute manière que la première alliance projetée n'ait pu avoir lieu. Il me paraît que nous y trouvions un bien autre avantage personnellement;

(128) (Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 347 et note 4.

(129) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 351. — Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 441. Jérôme à Napoléon, Cassel, 9 janvier 1810.

(130) *Idem*, p. 351, 356-360. Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 444-482.

(131) Tatischeff, Alexandre 1er et Napoléon, p. 457. Erfurt, 14 octobre 1808.

d'ailleurs *je suis désolée de voir ma tante éprouver un aussi grand désagrément* » [132]. Qu'est-ce à dire ? Pour Catherine, la tsarine-mère était-elle donc favorable au mariage ? La reine a-t-elle pris pour argent comptant de belles phrases ? Est-ce sérieux ?

Alexandre s'étant abrité derrière sa mère, et celle-ci derrière sa fille aînée Catherine, il faut revoir la question en partant de celle-ci. La grande-duchesse singe la grande Catherine dans l'« application studieuse par laquelle elle se prépare à régner un jour »; elle a « beaucoup d'empire sur son Auguste Frère » qui lui écrit avec l'exaltation d'un amant plus qu'avec la tendresse d'un frère. « Il n'y a pas de doute qu'en cas d'événement, il y aurait un mouvement général pour cette princesse : il n'en coûterait pas beaucoup de gagner les troupes ». Dès novembre 1809, un général dit des gardes : « Les janissaires sauront faire raison à la nation de cet homme faible qui se plaît à l'avilir » [133]. La haute société russe, — la nation, — depuis un siècle s'est habituée à être régie par des femmes : en face d'Anne la sanglante, d'Elisabeth, de Catherine, qu'ont été les tsars ? Elles ont longtemps régné, sont mortes dans leur lit; eux ont peu régné, mal fini. Ce n'est pas de l'histoire ancienne. Paul a régné cinq ans; Alexandre en est à la 8e année d'un règne où les hontes ne manquent pas. Le règne des femmes est autrement intéressant pour les dignitaires, amants possibles qui espèrent régner sous leur nom. Or, en 1807, elle a voulu épouser François 1er. Le tsar le lui peint « vieux, laid, sale » et, « traitant ce sujet avec une sorte de douleur » dit : « Il m'est cruel de penser qu'un ange tel que vous, tombera en partage à un être comme l'Empereur ». Elle répond : « C'est un triste époux. Mais la race princière étant divisée en trois — les ânes bonnes gens, les gens d'esprit méchants, les Jean sans terre, le choix est facile. Si sa diablesse de moitié lui a fait faire toutes les sottises, pourquoi ne pourrais-je lui faire faire quelque chose de raisonnable? » [134]. Ce serait le premier grand mariage des Roma-

(132) Nicolas Michailovitch, L'Empereur Alexandre 1er, t. 1er, p. 378-9. Saint-Julien à Metternich, 29 mars/10 avril 1810. D'après Rabbe, Napoléon aurait affirmé qu'il y aurait eu concurrence entre la Russie et l'Autriche pour lui donner une épouse (Histoire d'Alexandre 1er, Paris, Treutter et Wurtz, 2 vol. in-16, 1826, t. 2, p. 16).

(133) Nicolas Michailovitch, L'Empereur Alexandre 1er, t. 1er, p. 378-9. St-Julien à Metternich, 28 nov. 1809 et 10 avril 1810.

(134) Nicolas Michailovitch, Correspondance d'Alexandre 1er avec

novs : elle gouvernerait à Vienne. La chose ne se fit pas. La rumeur l'ayant (1807) fiancée à Napoléon, elle eût régné à Paris. Survient la scène de Bayonne: Napoléon lui fait peur; elle dit : « J'aimerais mieux être la femme d'un pope que souveraine d'un pays sous l'influence de la France » [135]. Elle épouse le Grand-Duc d'Oldenbourg, presque Jean sans terre et pense devenir une Catherine II : ce sera sa carrière. Quant au mariage de sa sœur Anne en 1810, Alexandre, tout en consultant Catherine, en la laissant consulter par sa mère, veut l'y rendre hostile : « Mon opinion est que vu tous les embarras, les tracasseries, la mauvaise volonté et la haine qu'on porte à l'individu, il y a moins d'inconvénients à décliner qu'à accepter de mauvaise grâce » [136]. Or Catherine sera néanmoins pour le mariage d'Anne avec Napoléon [137].

La tsarine-mère est donc seule en cause : c'est le personnage important pour la reine de Westphalie et pour Napoléon. Elle a fait le mariage oldenbourgeois pour soustraire sa fille à l'opprobre de partager sa couche avec « l'infâme usurpateur corse » [138]. Ne dirait-on pas que les Anhalt Zerbst, les Holstein Gothorp étaient les plus hauts potentats du globe ? Elle était duchesse point régnante en Wurtemberg; la tsarine Elisabeth est fille d'un margrave de Bade. Et qui donc n'avait pas usurpé le pouvoir en Russie ? A de tels mots, un homme peut se tenir; ils n'empêchent pas une une femme de changer d'avis. Napoléon l'a connue « des plus passionnées » contre lui, surtout « livrée aux contes ridicules » répandus sur lui à plaisir : « Comment, dit-elle, marierai-je ma fille à un homme qui ne peut être le mari de personne ? Un autre homme viendra-t-il donc dans le lit de ma fille, si l'on veut avoir des enfants ? » [139]. Napoléon impuissant eût-il divorcé, recherché une union brillante, dit, répété qu'il était pressé d'avoir des enfants ? Il y a la question religieuse, la chapelle orthodoxe aux Tuileries : Champagny a levé par avance ces difficultés. D'ailleurs la tsarine était née luthérienne; Fran-

sa sœur Catherine, p. 8, 26 avril 1807; p. 9, 5 mai; p. 12, 11 mai; p. 14, 13 mai; p. 15, 19 mai; p. 16-17, 23 mai.

(135) Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 254-255.

(136) Nicolas Michailowicz, Corresp. d'Alexandre avec sa sœur, p. 27, 23 déc., 1809.

(137) Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 254-5.

(138) Tatischeff, Alexandre 1er et Napoléon, p. 519.

(139) Las Cases, Mémorial de Sainte-Hélène, t. 2, p. 576.

çois 1er qu'elle avait voulu pour gendre était plus catholique que Napoléon; d'ailleurs, c'est Alexandre qui imagine tout cela, avant, prétend-il, d'avoir parlé du mariage à sa mère. Il y a le divorce de Napoléon : la tsarine-mère en avait parlé à son cercle à Gatchina, en termes judicieux, approuvant, louant [140]. Il y a la jeunesse d'Anne : Alexandre s'est marié à 16 ans, sa femme en ayant 15 [141]. Il y a les doutes sur la fécondité des grandes duchesses : l'aînée Marie a eu à Weimar en 1805 un gros garçon [142]. Il y a l'autorité toute puissante d'une tsarine-mère; or elle écrit à Alexandre : « Vous êtes souverain, despote, maître de vos peuples et de votre famille. Vous pouvez disposer du sort de votre sœur, même de votre mère » [143]. Il y a l'horreur du parvenu corse; or elle aurait dit : « On se trompe sur l'opinion que j'ai de l'Empereur Napoléon : je suis mère, je voudrais que mes fils lui ressemblent, non seulement comme grand capitaine, mais comme homme d'Etat : on ne gouverne pas mieux » [144]. La préférence donnée par Napoléon à la maison régnante de Russie, loin d'être une offense est l'hommage le plus grand qu'elle ait jamais reçu. Bien des nobles le prennent ainsi et les avis que demande autour d'elle Marie Féodorowna, l'inclinent vers ce mariage. Elle résiste : pourquoi ? En mère, pour se rendre elle et sa fille plus intéressantes. Alexandre pressé par Caulaincourt dit : « L'impératrice ne met aucune opposition réelle ». La reine de Westphalie aurait donc raison.

Le responsable du refus du 4 février 1810, le seul serait Alexandre [145]. La demande dictée par Napoléon est du 22 no-

(140) Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 257. On n'aurait invoqué ensuite ceci que comme un prétexte. Caulaincourt écrit à Champagny, le 18 février 1810 : « Après avoir approuvé même les formes du divorce, elle se serait en définitif gendarmé contre l'idée de marier sa fille à un prince divorcé; ce ne serait qu'un piège que l'empereur Napoléon tendrait à la Russie... : la princesse pourrait être renvoyée au bout de quelques années; si l'Empereur avait voulu ce mariage, il n'aurait pas abreuvé l'empereur Alexandre de dégoût à cause des Polonais. L'empereur Napoléon ne tient pas du tout à la Russie. L'alliance actuelle n'est qu'une chose de circonstance pour paralyser le nord, pendant qu'il soumet le midi ». (Arch. Aff. Etr. : Fonds Russie, 1812, folio 287).

(141) Alexeiev (F. N.), Aleksandr, iego litchnost, pravlenie i intimnaïa jizn. Londres 1908, 53 p. in-12, p. 45.

(142) Nicolas Michailovitch, Corresp. d'Alexandre avec sa sœur, p. 4, Pulavy, 22 sept. 1805.

(143) Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 278, note.

(144) Vandal, *Idem*, p. 257.

(145) Dès le début, il prédispose son frère Constantin contre cette union : « Que pensez-vous, lui dit-il, de ce fat de Caulaincourt qui

vembre : le 3 décembre, Caulaincourt peut en entretenir le tsar; le 3 janvier Alexandre qui était la veille à Gatchina, prétend n'avoir encore rien osé dire à sa mère, craignant de se lancer dans un dédale d'ennuis ? [146]. Ayant perdu tout un mois, quand Napoléon dit être pressé, il montre un mauvais vouloir évident. Mais, quand il dit cela à Caulaicourt, il ment : sa lettre de ce même 23/3 janvier à sa sœur en est la preuve irrécusable [147]. Et il ment pour empêcher l'ambassadeur d'en parler directement à la tsarine. De même, quand Caulaincourt le prie d'apprendre à sa mère que Napoléon a fait une demande expresse, Alexandre dit qu'il n'en fera rien : « N'étant pas sûr de la discrétion de sa mère, il fallait que ce secret restât avec lui, si la chose ne réussissait pas » [148]. Comment décider une mère à donner son consentement sans lui faire part de la demande ? De quelle chose autre que ce consentement, — où la volonté du tsar, — peut dépendre la réussite de cette affaire ?

On lit dans le Mémorial : « Alexandre eut certainement donné sa sœur en mariage à l'Empereur, sa politique l'y eut déterminé, si même son inclination n'y avait pas été » [149]. La reine de Westphalie croit que l'échec de ce mariage fut un « grand désagrément » pour sa tante, mais ne dit mot d'Alexandre. Les Cases a-t-il compris ? Napoléon en exil ne se nourrit-il pas d'illusions rétrospectives ? La reine écrivant le 18 février 1810, a-t-elle bien réfléchi ? Elle trouve si beau pour sa tante et pour Anne ce mariage français qu'elle ne peut croire qu'Alexandre l'ait brisé de ses mains : « Je crains beaucoup écrit-elle, pour la nouvelle Impératrice qu'elle ne soit victime des mêmes intrigues qui l'ont appelée sur le trône au préjudice de ma cousine dont on redoutait les moyens » [150]. Elle n'est pas loin de considérer la rupture du mariage russe comme un épisode de la lutte entre Bonapartes et Beauharnais, simple supposition qui ne tiendra pas devant les faits. En somme, c'est Jérôme et Catherine qui sont les mieux placés pour juger de l'hostilité irréductible à laquelle est voué Alexandre à l'égard de Napoléon.

s'avise de me parler ici d'un mariage entre son maître et ma sœur (Mémoires du comte de Moriolles, p. 255).

(146) Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 258-9, p. 237.

(147) Nicolas Michailovitch, Corresp. d'Alex. avec sa sœur, p. 27, n° 31.

(148) Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 259.

(149) Las Cases, Mémorial, t. 2, p. 576.

(150) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 449.

Le récit du grand-duc Nicolas [151], si bref, comparé à l'histoire de Speranski qui y fait suite, si faussement clair, s'abstient d'indiquer le responsable. Le prince historien vient en aide au tsar au moment où il s'agit de sauver la face : ces précautions sont une présomption en faveur de Catherine de Westphalie.

En fait, qu'on se figure Alexandre entre Catherine Pavlovna de plus en plus disposée à régner à Moscou, Anne mariée à Napoléon, douce, bonne, soumise à son mari [152], devenue son instrument, et Marie Féodorowna acariâtre, despotique [153], affamée d'égards; entre Madame Narychkine et la tsarine Elisabeth qui le bernent. Son existence d'homme et de souverain n'eut guère été enviable. Il n'y a qu'une personne dans son Empire qui doive tout faire pour empêcher ce mariage, c'est lui.

L'affaire manquée, Catherine de Westphalie voit clair quand elle remarque : « Cet événement-ci va produire un tout autre ordre de choses et la situation entière de l'Europe me paraît devoir changer du tout au tout ». Au grand Conseil de fin janvier, Cambacérés avait fait prévoir que la guerre était inévitable avec la monarchie à laquelle l'Empereur n'aurait point demandé son impératrice [154]. Lefebvre, écho assez fidèle des sentiments de Catherine et de Jérôme écrira : « A tout prendre, ce fut un grand malheur pour Napoléon qu'il n'ait pu s'unir par les liens du sang avec Alexandre : même en admettant que cette alliance n'eut point détourné le cours des événements, elle l'eut certainement ralenti, en eut modéré la violence, eut ajourné la solution des graves difficultés que le dernier traité de Vienne avait soulevées entre les deux Empereurs. N'eut-elle produit que ce résultat, c'eut été immense : gagner du temps pour l'Empereur, c'était tout. Libre pour quelque temps du côté du Nord, il eut employé son génie et ses forces à pacifier l'Espagne, à vaincre l'Angleterre. Ces deux ennemis abattus, il fut devenu le dictateur de l'Europe. Sa puissance fut devenue si prodigieuse qu'Alexandre n'eut probablement pas osé la braver, heureux sans doute d'accepter les dépouilles de l'empire ottoman, en dédommagement

(151) Nicolas Michailovitch, Alexandre 1er, t. 1, p. 73.
(152) Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 277, Rapport de Caulaincourt, 1 février 1810.
(153) *Idem*, p. 228.
(154) Sorel, L'Europe et la Révolution, t. 7, p. 431.

de sa résignation au rétablissement intégral de la Pologne » [155].

Vandal a montré l'ambassadeur russe à Vienne, Schouvalof « terrifié » par le mariage autrichien, les gens de cour à Pétersbourg jetant la pierre à la tsarine-mère, les sombres pronostics des Russes [156]. Alexandre qui a envoyé son refus le 4 février, et en a reçu un de Champagny daté du 8, se prétend « joué par la Cour des Tuileries, l'accusant d'avoir mené de front deux négociations ». « La Russie en prit beaucoup d'humeur ». « Alexandre saisi s'écria : « Me voilà renvoyé au fond de mes forêts » [157]. Il est clair qu'Alexandre ayant joué au plus fin et d'ailleurs acculé, n'agissant que poussé par la peur, a dans la main un désistement de Napoléon à la main de sa sœur accompagné de l'annonce d'un mariage non moins brillant, et un refus de s'opposer au rétablissement de la Pologne. Il est clair que doublement blessé dans son amour propre, il n'y a plus aucun compromis à tenter avec lui. Cette situation qui est son œuvre, l'effraye : le voilà condamné à un duel à mort. Il reprend le regard fixe d'avant Austerlitz : Czartoryski reparaît à ses côtés [158].

Napoléon n'eut pu obtenir la main de la grande duchesse Anne que contre l'abandon de la Pologne. Avant la double négociation relative à ce pays et au mariage russe, Jérôme pouvait se bercer de l'espoir de régner sur une Pologne qui eut été l'état tampon, voire le trait d'union entre Napoléon et Alexandre. Depuis qu'une archiduchesse a été précipitée dans les bras de Napoléon, et que celui-ci a refusé de se déclarer opposé au rétablissement du royaume de Pologne, le duché n'est plus qu'un enjeu et un champ de bataille pour les deux colosses qui vont se mesurer : dès 1810 un trône en Pologne ne promet pas d'être pour Jérôme un siège confortable, moelleux et de tout repos. Pendant qu'il était à Paris, la rumeur publique à Cassel réunissait la Hollande à la France, plaçait Louis en Westphalie, l'envoyait lui, Jérôme, à Lisbonne [159] : on ne voit plus ensuite qu'il ait pensé à régner en Pologne,

(155) Lefebvre, Histoire des cabinets de l'Europe, t. 5, p. 19-20.
(156) Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 2, p. 296, 298.
(157) Las Cases, Mémorial de Sainte-Hélène, t. 1, p. 253; t. 3, p. 434-6; t. 2, p. 576.
(158) Waliszewski, Le règne d'Alexandre, t. 1, p. 312. Voir Czartoryski (Ladislas), Alexandre 1er et le Prince Czartoryski : Correspondance particulière et conversations (1801-1823) avec introduction par Mazade (Paris, Michel Lévy 1865, 371 p. in-8°, p. 102).
(159) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 348.

où pourtant il va avoir l'occasion de jeter les yeux à l'appel d'un Czartoryski.

La prise de contact de Jérôme avec la maison Czartoryski s'opère d'une façon plutôt désagréable, par la faute de Louis de Wurtemberg. Fin octobre 1810, le Prince Louis apparaît à Varsovie avec son fils Adam, auquel il veut, prétend-il, faire saluer sa mère la princesse Marie Czartoryska. Comme ce jeune homme eut pu voyager sans lui, Louis a aussi laissé entendre en partant du Wurtemberg, où il a des créanciers, qu'il va dans le duché demander des comptes à sa première femme. Ses créanciers le font filer : leurs fondés de pouvoir déposent à Varsovie au tribunal pour 38.000 ducats d'obligations que le Prince Louis a signées, puis obtiennent une déclaration de prise de corps et l'installation dans son auberge d'huissiers chargés d'empêcher toute évasion [160].

La Gazette de Varsovie a annoncé le 10 novembre l'arrivée de Louis de Wurtemberg sans faire de commentaires, et en même temps la présence en ville du Prince Adam Czartoryski, son beau-frère. Ce n'est pas d'ailleurs ce titre qu'elle lui donne, mais celui de « membre du Conseil d'Etat russe et de Curateur de l'Université de Vilna », comme si elle voulait insinuer que ce n'est pas le prince polonais qui est à Varsovie, mais le ministre en Pologne des volontés d'Alexandre. Cette liste des mondanités s'allonge des noms du « Comte Soltan, ancien maréchal de Lithuanie » qui s'affirmera très francophile en 1812, mais qui, en 1810, n'est encore qu'un incertain, du Comte Rzewuski, autre lithuanien [161] qui va partir avec Oginski à Pétersbourg, où Alexandre les appelle. Notre résident à Varsovie, en 1811, rangera d'abord Rzewuski parmi les gens dont « on ne dit ni bien ni mal »; puis avec « quelques autres individus » et enfin notera : « Ce sont toujours les mêmes personnes qui figurent comme émissaires de la Russie. De ce nombre sont Oginski, Rzewuski... et quelques autres aussi connus par leur dévouement à cette puissance » [162]. Peut-on croire que ces Polonais de Lithuanie sont venus acheter à Varsovie des colifichets à leurs femmes ? La Gazette du

(160) Niemcewicz, Pamietniki, t. 1er, p. 239-240. Handelsmann, Instructions et dépêches des résidents de France à Varsovie (1807-1813). Cracovie, 2 vol. in-8°, 1914, t. 1, p. 268. De Serra à Champagny, 15 nov. 1810.

(161) *Gazeta Warszawska,* supplément au n° 90, samedi 10 novembre, p. 1106.

(162) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 328, 333, 334. — Lefebvre, G. et S. : La révolution française, p. 107.

17 signale l'arrivée en ville le 15 du comte de Buxhowden, général de cavalerie russe et de son fils lieutenant de la garde impériale russe : « après s'être reposé, le général ira, dit-on, en France » [163]. La route de Pétersbourg à Paris ne passe pas par Varsovie, mais le général aura voulu voir une ville où il n'a pu entrer en 1806 à la tête de sa division. Faut-il noter qu'Adam de Wurtemberg est, si jeune, colonel de la Garde Impériale russe ? Sans doute, tous ces militaires sont venus danser à Varsovie.

Par hasard Buxhowden connait le Prince Louis; par hasard il descend à son auberge : il s'étonne de l'y trouver interné, confère avec lui, envoie des estafettes à Dresde, à Stuttgart — cela peut s'expliquer, — à Pétersbourg, à Vienne [164], — c'est au moins inattendu — tout cela pour 38.000 ducats.

A qui faire croire que tout ce monde se rencontre là par hasard ? Cette prise de corps a l'air de déranger des plans politiques. Buxhowden a de l'allure à la tête d'une division, et aussi d'une intrigue : fin 1806, il a fait sauter Kamienski pour assurer à Bennigsen le commandement de l'armée russe; en 1807, il a ameuté les Allemands baltiques et les salons de Pétersbourg contre Bennigsen [165]. Que fait-il donc à Varsovie ? Il y aura une histoire bien étrange de conspiration militaire dans le Duché en 1811; cette année sera celle de la plus grande désertion parmi les troupes du Duché [166]; celle aussi où le tsar devra faire son offensive sur Varsovie. Tout ce monde est-il étranger à ces préparatifs ?

Louis de Wurtemberg s'adresse au Ministre de la justice Lubienski, frère par mère d'Oginski et au Conseil d'Etat qui pensent « ne pouvoir arrêter la marche judiciaire » et font donner « par exprès connaissance au Roi de ce qui se passe ». Son aide de camp remet alors à M. de Serra, résident français (1810), une lettre « où il expose ce qui lui arrive et réclame la protection du ministre du souverain protecteur de la Confédération du Rhin dont le chef de sa famille, le Roi, son frère, est membre ». De Serra pensa — peut-être à tort — n'avoir pas à agir dans une affaire particulière qui ne regardait aucun sujet de S. M. l'Empereur et Roi et pour laquelle il n'avait ni instruction, ni commission particulière qui l'au-

(163) *Gazeta Warszawska*, n° 92, supplément 17 nov., p. 1643.
(164) Niemcewicz, Pamietniki, t. 1, p. 240.
(165) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, t. 1, p. 204-206, p. 209.
(166) Askenazy (Szymon), Xiaze Jozef, p. 185.

torisât à s'écarter de la règle générale. Il exprima au Prince Louis ses regrets de l'impuissance où il était de répondre à son attente, en référa à Bassano [167] et s'en tint là.

Le 15 décembre, la Gazette de Varsovie annonce que le Prince Adam de Wurtemberg « fils du Prince Louis qui est à Varsovie » est parti par Dresde pour Stuttgart [168]. Auparavant, il a envoyé un courrier de Varsovie à sa cousine Catherine, reine de Westphalie, à laquelle Louis « a écrit également, faisant la relation détaillée de son arrestation ». La bonne Catherine que cette affaire « a réduite au désespoir », écrit à ce sujet en janvier 1811 à son père, alors irrité contre son gendre et contre son fils qui ne veut pas revenir de Cassel à Stuttgart. Elle veut lui prouver une fois de plus que son mari est un gendre délicieux toujours prêt à rendre service : « Le roi (Jérôme) a pris beaucoup de part à ce qui vous arrive et il est bien décidé à faire pour mon oncle ce qui pourrait lui être utile, surtout puisque mon oncle s'est adressé à lui; mais il faut d'abord que nous sachions ce que l'on pourrait faire » [169]. Voilà Jérôme obligé de par sa situation de famille, à agir dans cette affaire dont sont avisés Pétersbourg, Pulavy, Varsovie, Vienne, Dresde, Cassel, Stuttgart et Paris.

Or, c'est le moment où, par le sénatus consulte du 15 décembre, Napoléon annexe la côte allemande de la mer du Nord à l'Empire français, et par suite, le duché d'Oldenbourg, propriété du beau-frère d'Alexandre et de Catherine Pavlovna, ainsi que la meilleure partie de ce Hanovre que Napoléon vient à peine de céder à Jérôme. L'Empereur de Russie proteste et agit. Jérôme de son côté ne peut se plaindre qu'en secret, sous peine de paraître s'associer à Alexandre, dont les plans ne sont pas moins dirigés à cette date contre le roi de Westphalie que contre l'Empereur des Français. En janvier 1811, D'Allonville soumet au tsar son Mémoire politique et militaire sur les circonstances présentes. Le plan de campagne que contient ce Mémoire, et qui recevra l'approbation du Ministre de la Guerre russe, Barclay de Tolly, comprend les mesures suivantes : « dissoudre le Gouvernement polonais, dissiper ou enrégimenter ses corps armés, en les envoyant sur les derrières, mais dévaster impitoyablement le Duché, si

(167) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 268.
(168) *Gazeta Warszawska*, n° 100, supplément, p. 1786.
(169) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 11 et 23 (Journal de la reine) et p. 84.

on se trouvait contraint de l'évacuer, afin d'ôter à l'ennemi les moyens d'y susbister; prendre l'offensive... gagnant si possible la Silésie, occuper de concert avec la Prusse la ligne de l'Oder, faire déclarer les Princes de l'Empire ou exciter une insurrection dans le nord de l'Allemagne; envoyer un corps auxiliaire dans la Prusse menacée tant par la Westphalie que par les cinq nouveaux départements français; l'aider à insurger le nord de l'Allemagne qui était si bien disposé lors de la guerre de 1809 » [170].

D'autre part, Alexandre fait de multiples avances à Saint-Julien, ambassadeur d'Autriche. Kochelev, le bras droit de Roumiantsov est chargé de lui dire : « Quoiqu'il fut de l'intérêt commun de ménager au commencement la Bavière, cependant si la récupération du Tyrol vous convenait, on y coopérerait en offrant à cette Cour, des dédommagements en Westphalie, ainsi qu'au Grand-Duc de Wurzbourg une transposition de ses Etats, si cela pouvait être agréé » par l'Empereur d'Autriche. En tout ceci, on ne vise que la mort de l'Etat westphalien.

C'est aussi le moment où Adam Czartoryski à l'instigation d'Alexandre opère des sondages sur les dispositions des Polonais et notamment de Poniatowski. Il est probable que ces sondages ont commencé, dès novembre. Précisément, Czartoryski va se trouver obligé de prier le tsar d'intervenir pour que les créanciers qu'il a à Pétersbourg, lui laissent des délais (février-mars) [171]. Jamais Adam ne s'est plus trouvé dans la nécessité de complaire à Alexandre. En avril, c'est-à-dire lorsque le tsar lui est venu en aide, Adam Czartoryski exerce une pression sur sa sœur Marie afin d'en obtenir qu'Adam de Wurtemberg revienne près d'elle « pour quelques mois ». Il est bien invraisemblable qu'il le fasse par amitié pour Louis de Wurtemberg. La princesse Marie écrit à son frère : « Je vous remercie de tout cœur pour tout l'intérêt que vous prenez à Adam; à ceci je réponds avec précision et en détail... Le retour si tardif de mon fils à présent ne peut plus être pour moi ni un bonheur ni un agrément pour cent mille raisons que tu sentiras, que je sens très profondément, mais qu'il serait

(170) Bogdanovitch, Histoire de la guerre nationale, p. 467. Le Mémoire de D'Allonville y est cité, p. 466-473.

(171) Askenazy, Xiaze Jozef, p. 186-187. Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, p. 320-1. Nicolas Michailovitch, Alexandre 1er, t. 1er, p. 357-359. Correspondance au sujet du banquier Rall.

trop long et même impossible de détailler ». Elle désire qu'on lui rende son fils entièrement : « Car, si on me l'envoie pour quelques mois seulement pour que je lui donne de l'argent — je trouve qu'alors cela ne fera de bien à mon fils, ni à personne »[172]. Mais pourquoi l'ami d'Alexandre qui aime sa sœur Marie, la tourmente-t-il à cette date, et cela après l'odieux mari divorcé, pour qu'elle garde près d'elle ce fils qui l'a négligée et ne lui reviendra pas en quelques mois ? Ne serait-ce pas qu'il est très utile à Alexandre d'avoir dans le duché un agent de plus, un colonel de sa garde dont les allées et venues, de Varsovie à Pulavy et ailleurs paraîtraient les plus naturelles du monde ? On voit fréquemment à Varsovie l'agent russe D'Anstedt, conseiller de légation, marié à une Polonaise dont la famille habite Varsovie, d'où prétextes à y passer de longs congés[173]. Il remplissait « sa mission occulte avec le caractère d'agent public que le traité de Tilsit avait reconnu pour la France seule »[174]. Mais Adam de Wurtemberg était mieux placé.

Faut-il souligner qu'outre la tsarine douairière, les princes Alexandre, Louis et Adam, la maison de Wurtemberg est encore représentée dans le monde politique russe par le Général prince Eugène (1788-1857), fils ainé du frère cadet de Marie Féodorowna (Eugène Frédéric Henri : 1758-1822) ? Faut-il noter que le prince Louis, feld maréchal en Prusse, général en Wurtemberg, âgé de 56 ans en 1812, s'abstiendra de marcher contre la Russie ? Que le roi Frédéric écrira le 24 mars 1811 à Napoléon une lettre qui est une invitation à ne pas se lancer dans une guerre contre la Russie[175], lettre dont le Général Bonnal a signalé l'importance[176] et à laquelle l'Empereur crut devoir faire une longue et sévère réponse[177]. Qu'enfin le prince Eugène fera capituler Vandamme à

(172) *Muzeum Ksiazat Czartoryskich* (Cracovie), Correspondance manuscrite A. D. 256. Xiezna Wurtemberska do swego brata X. A. C. t. 2 (1804-1815), Varsovie, 2 mai 1811.

(173) Ernouf, Maret, duc de Bassano, Paris, Charpentier, 1878, 691, p. in-8°, p. 291, note 1.

(174) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 66.

(175) *Politische und militarische* Correspondenz Königs Friedrich von Wurtemberg mit Kaiser Napoleon I (1805-1813) herausgegeben von Schlossberger, Stuttgart, Kohlhammer 1889, 348, p. in-8°.

(176) Bonnal (Général H.), La manœuvre de Vilna, Paris, Chapelot, 1905, 93 p. in-8°, p. 6-9.

(177) Corresp. de Napoléon, t. 22, n° 17553, p. 17-20, Paris, 2 avril 1811.

STANISLAS KOTSKA, Comte POTOCKI
Président du Conseil des Ministres du Duché
peint par L. David (1781). Château de Willanów.

Kulm ?[178]. En dépit du divorce qui sépare Marie et Louis, Wurtembergs et Czartoryskis sont étroitement unis par leur commune alliance avec la Russie.

Catherine et Jérôme jouent pour eux le rôle de paratonnerres : c'est tout. En la circonstance, Jérôme est assez bien placé pour obtenir quelque chose de Frédéric-Auguste de qui dépend la libération du Prince Louis. Dès février au plus tard, il a entamé une négociation tendant à la suppression des droits d'exportation entre la Westphalie et le Duché (Recht des Abzuges oder Abschosses und der Nachsteuer) : Frédéric-Auguste y a répondu par un décret dans le même goût[179]. Bref, le 29 juin le roi de Saxe duc de Varsovie signe un autre décret décidant que, les dispositions en usage dans le Wurtemberg interdisant tout recours aux créanciers étrangers du Prince Louis contre ses biens en ce pays, par mesure de réciprocité il interdisait à ses créanciers wurtembergeois tout recours contre son avoir dans le Duché[180]. C'était la fin d'une affaire par elle-même peu intéressante, mais qui, en surgissant et en se prolongeant au moment où les agents d'Alexandre en Pologne préparaient une invasion pour 1811, les força à interrompre momentanément leurs menées, dont la découverte paraissait imminente. « L'insurrection devait avoir lieu en 1811, dit Orchowski. La grande sécheresse de 1810 et la mauvaise récolte rendant difficile l'établissement d'approvisionnements pour la troupe, on remit le soulèvement à 1812 »[181]. La date où Buxhowden, Louis de Wurtemberg, et Adam Czartoryski agissent, exclut cette interprétation. Il est grand dommage que la police varsovienne n'ait pas fait main basse sur les valeurs et papiers de Louis dès le premier jour. Jérôme semble avoir eu moins de goût pour une intervention, que ne lui en attribue Catherine. A lui qui paie si volontiers et si largement ses dettes et celles de sa femme, l'attitude d'Adam de Wurtemberg et de la Famille dut paraître suspecte. Il n'avait pas la clef de l'aventure, mais elle était de celles où l'on sent que

(178) Journal des Campagnes du Prince de Wurtemberg (1812-14). Paris, Chapelot 1907, CCCXX, 254 p. in-8°. Clausewitz mentionne dans l'entourage de l'Empereur Alexandre à Vilna le prince d'Oldenburg, beau-frère du tsar, et dont la femme sera plus tard reine de Wurtemberg. (Der Feldzug, voir 1812), p. 23.

(179) *Dziennik praw Xiestwa Warszawskiego*, t. 3, p. 221-222 et *Gazeta Warszawska*, samedi 30 mars 1811, n° 26, p.447.

(180) *Dziennik praw Xiestwa Warszawskiego*, t. 3, p. 367.

(181) Limanowski (Dr. B.), Historya Demokracyi polskiej w epoce porozbiorowej, 2e édition, Varsovie 1922, 271 p. in-8°, p. 114-5.

l'on parle de tout, sauf de la question importante : il s'étonnait qu'on eut besoin de lui en cette affaire, et ce qu'elle contenait de mystère n'était pas propre à l'attirer vers Varsovie. Le voyage de Poniatowski à Paris jettera une lumière dans ces ténèbres.

Le reproche fait à la Westphalie d'avoir été un royaume éphémère ne signifie rien, sinon qu'il a été entraîné dans la chute de Napoléon. En 1811, malgré bien des ennuis, Jérôme pouvait envisager avec quelque joie l'œuvre accomplie. Les peuples allemands, dit M. Driault, n'avaient fait en 1809, « que des tentatives isolées, quasi individuelles. L'Allemagne n'était pas si guérie du cosmopolitisme qu'on l'a dit : Gœthe s'entendait bien avec Napoléon et Jean de Muller était un serviteur dévoué de Jérôme... Les Allemands sentaient les bienfaits des principes de la Révolution. Ils étaient un peu honteux de de leurs vieilles institutions. Les avantages de l'administration napoléonienne réels, se manifestaient dans tous les détails de leur existence, car ils sortaient d'une pesante servitude, d'une oppression intellectuelle, où leur cerveau avait été comme emmuré. Ils savaient sous cette dénomination étrangère ce que c'était que la liberté, si paradoxal que cela semble. Malgré les légéretés de la cour, le gouvernement de la Westphalie montra une activité remarquable par le seul fait qu'elle était inspirée de la France. L'agriculture libérée par l'abolition des droit féodaux, les paysans émancipés par l'achat des biens d'Eglise; la constitution de la petite propriété; voilà ce que signifie la domination napoléonienne en Allemagne. On écrit cela en une phrase et il y a là un phénomène d'une valeur inexprimable et qui gagna la masse à la cause française » [182]. Von Specht en paraissant dire le contraire, s'exprime de même, estimant que les Français avaient beau jeu en Westphalie où à la place d'institutions vieillottes, en ruines, de cadres morts, ils apportaient des choses neuves et vivantes, supérieures, et où ils arrivèrent pourtant à se faire détester [183].

(182) Driault, Le grand Empire. Alcan, 1924, 424 p. in-8°, p. 164-5, p. 189.

(183) Von Specht, Le royaume de Westphalie et sa destruction par Tchernichev, p. 18 (Korolevstvo vestfalskoïe i razrouchenie iego général-adjutantom Tchernichevim). Traduit par Kaznakov, Petersbourg, Weimar 1852, 221 p. in-8°. M. Chassé (Charles), (Napoléon par les écrivains, Paris, Hachette 1920, 263 p. in-8°, p. 27) a invoqué contre Napoléon et contre Jérôme le témoignage de Mme de Staël (Considérations sur la Révolution française) écrivant : « Mais fallait-il inonder la terre

Jérôme communicatif, peu distant, se mêle au peuple. A peine hors de danger (septembre 1809), il est dans le Harz : à Clausthal, en habit de mineur dans les galeries il charme les ouvriers par sa dignité affable, sa générosité. En 1811, avec Catherine et ses dames vêtues en mineurs, il voit plusieurs mines, distribue de l'argent : « Jamais, dit Catherine, je n'ai vu joie pareille à celle de ces braves gens ». Dans les usines ils se font expliquer les procédés de fabrication de divers métaux. Catherine note : « Depuis l'Empereur Othon, aucun souverain n'avait été à Clausthal » [184]. Cet intérêt porté par Jérôme à l'industrie, les progrès mêmes de cette industrie, attirent jusqu'à l'attention de la Gazette de Varsovie laquelle publie une coupure d'un rapport à Jérôme de son Ministre des Finances signalant que « l'acier des usines de Karshut vaut l'acier anglais et peut le remplacer dans une notable partie de l'Allemagne » [185].

Sans doute, Jérôme et Catherine aiment les bals, le théâtre, les chasses à courre [186]; mais ils aiment aussi à agir : leur grandeur ne les tient pas claustrés dans leur palais comme des principicules allemands; leur peuple les voit et se rend compte qu'ils ne lui veulent que du bien. En mai 1811, Jérôme est à Marbourg, ville universitaire où le travail des sociétés secrètes devait être intense. Or, il a été reçu très cordialement : « Sensible à l'empressement avec lequel le public s'est porté sur ses pas et aux démonstrations d'une joie sincère dont il a été le témoin, il a versé à pleines mains les pétitions reçues entre les mains du Ministre de l'intérieur en disant : « Il faut tout accorder ». Toutefois, cela ne se pouvait pas. Après avoir passé la revue d'un régiment, il est revenu à pied : il a reçu les autorités, le clergé. Des reliques ayant été partagées entre protestants et catholiques, le Roi,

de sang pour que le Prince Jérôme prît la place de l'Electeur de Hesse et pour que les Allemands fussent gouvernés par des administrateurs français qui prenaient chez eux des fiefs dont ils savaient à peine prononcer les titres, bien qu'ils les portassent, mais dont ils touchaient très facilement les revenus dans toutes les langues ? Pourquoi l'Allemagne serait-elle soumise à l'influence française ? Cette influence ne lui apportait aucune lumière nouvelle et n'établissait chez elle d'autres institutions libérales que des contributions et des conscriptions ».

(184) Mémoires du roi Jérôme, t. 4, p. 237, t. 5, p. 51-52. Un témoin oculaire : Le royaume de Westphalie, p. 193-4.

(185) *Gazeta Warszawska,* 1810, n° 83, 16 octobre, p. 1485, corresp. de Cassel, 29 septembre.

(186) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 58-59.

prenant texte de ce fait, a prêché fraternité et union »[187]. En juillet, il repasse à Marbourg avec Catherine qui note : « Nous avons été mieux reçus que dans les voyages précédents »[188]. Lors de l'inauguration du buste de Jérôme (3 sept. 1811), le Prorecteur Bauer dit que c'est là un jour inoubliable dans les annales de Marbourg[189]. L'installation d'un buste pareil, en marbre de Carrare, don de Jérôme à la bibliothèque de l'Université de Halle, fait assez de bruit pour atteindre la Gazeta Warszawska[190] : pourtant la manie niveleuse des Français leur avait fait supprimer les privilèges et juridictions propres aux universités, leurs biens mêmes, et Halle avait plus de mendiants que d'étudiants[191]. Reinhard, ministre de France qui va contrôlant tout derrière le roi écrit : « Sur les traces du roi, j'ai trouvé partout les routes en bon état, les arcs de triomphe encore debout; les habitants pleins du souvenir de Leurs Majestés, la population des mines et usines surtout heureuse », convaincue « qu'un souverain qui avait daigné s'informer de ses travaux, visiter ses ateliers, maintenir ses privilèges, jugerait toujours en connaissance de cause et avec un intérêt d'affection, de leurs besoins. J'ai trouvé les mêmes sentiments d'amour et de reconnaissance à l'université de Gœttingen, ce laboratoire universel des connaissances humaines où de plus en plus on cherche à se pénétrer de l'esprit des institutions françaises »[192]. Jérôme a décoré les professeurs les plus distingués, loué leurs travaux, rendu à l'université une partie de ses dotations et privilèges, déchaîné l'enthousiasme[193]. On le met dans les discours à côté des créateurs de l'Université, Georges III et Munchhausen; le professeur d'éloquence, Mitscherlich, l'appelle « den zweiten Stifter » de l'université[194].

(187) *Idem*, tome 5, p. 120-121, lettre de Reinhard ministre de France en Westphalie, au duc de Bassano, 30 mai 1811. Ceci fait douter de l'intention que Wachler professeur d'histoire à Marbourg attribue à Jérôme d'avoir voulu supprimer l'université de cette ville. (*Specht A. K. von* : Le royaume de Westphalie et sa destruction), p. 13-14.

(188) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 50, 2 juillet.

(189) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 335.

(190) *Gazeta Warszawska*, 1811, n° 81, 8 octobre, p. 1422, Halle, 19 sept.

(191) Un témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 194-6.

(192) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 130, Reinhard au duc de Cadore, 22 août.

(193) Un témoin oculaire, p. 194-6.

(194) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 335. Es existiert ein Folioband « Pietas Academiae Gottengensis in dedicanda Hieronymi Napoleonis sacra imagine exhibita ».

Les ombres ne manquent pas à ce tableau : mais il en est qui n'eussent pas inspiré au roi le désir de quitter la Westphalie pour régner plus près de la Russie. Entre 1808 et 1811, 27 étudiants sujets russes sont venus à Göttingen, incités à cela par d'anciens étudiants devenus professeurs à l'université de Moscou, diplomates, etc.[195]. Ils y ont trouvé Schlœtzer qui a travaillé à l'Académie des sciences de Pétersbourg et parle russe; Hugo, membre en 1805 de la commission de codification russe. Ils apprennent chez Heeren à détester la Révolution française, chez Sartorius à admirer la loi financière autrichienne de 1810, à honnir tout bouleversement, à croire que ce qui prend force dans un Etat, c'est ce qui a des racines dans le passé; à mettre l'acteur dans la classe des travailleurs utiles, le soldat dans celle des ouvriers improductifs; à admirer l'Angleterre dans Adam Smith[196]. Ils ont du reste peu besoin qu'on les pousse à ne pas sympathiser avec ce que représente Jérôme : à Kœnigsberg, Tourgueniev arrivant n'a eu qu'une pensée — voir la Wacht Parad et le roi de Prusse. Il trouve Sartorius trop peu allemand, se moque du professeur de théologie qui prie à genoux pour le roi Jérôme, mais lui, est tout remué quand il entre dans l'église russe de Cassel. Il estime que Jérôme est un désœuvré, encore qu'il n'en puisse juger; il sert de lien entre Sartorius et le chancelier Roumiantzov[197]. Bref, il y a des bagarres, à Göttingen, entre étudiants et policiers; des étudiants exclus, deux sont sujets russes[198]. Cet esprit contempteur et anarchique du Russe de tout âge et de toute condition qui s'est pris à avoir honte d'être *dobrodouchni*[199], il valait mieux l'affronter à Göttingen, qu'en Pologne même.

Jérôme qui, en 1809, veut, pour éviter le sort de Frédéric-Auguste, avant tout tenir sa capitale, en vient à s'absenter volontiers de Cassel et même du royaume[200]. Il y avait alors à Paris, il est vrai, des événements importants, le divorce de Napoléon, son mariage, le baptême du roi de Rome : mais, enfin, ces absences supposent une certaine sécurité. Partant en

(195) K. Tarasov, Outchebnié godi N. J. Tourguenieva v Gettingenie. (Journal Ministerstva narodnavo prosviechtchénia, 1916, septembre et octobre, p. 72-115, 145-185), p. 86-88.
(196) *Idem*, p. 86, 149, 96, 102-3, 108, 154-5.
(197) *Idem*, p. 75, 84, 83, 178, 107.
(198) *Idem*, p. 155.
(199) Bon garçon.
(200) Du 1er nov. 1809 au 6 janvier 1810; du 14 mars au 11 juillet 1810; du 24 mai au 28 juin 1811.

mai 1811, il demande à M. de Wolfradt s'il croyait que le royaume serait tranquille. Ce ministre ayant cru pouvoir l'assurer. « Mais, dit le Roi, vous n'avez pas prévu non plus ce qui est arrivé, il y a deux ans. On ne peut sans doute lire dans le cœur des hommes, réplique Wolfradt, mais il y a des pays dont je répondrais sur ma tête. Dans les autres, je ne vois aucun symptôme d'inquiétude; d'ailleurs l'état des choses est bien différent de celui d'alors. Toutes les autorités sont épurées : on peut compter sur les subalternes, ce qu'on ne pouvait faire il y a deux ans ». Le roi, l'ayant regardé fixement, répondit : « Cela suffit ». On dirait que l'âme de ce jeune monarque qu'on avait remplie d'inquiétude, s'est sentie soulagée par tout ce qu'il avait vu lui-même dans son trajet, où rien ne semblait confirmer les soupçons qu'on lui avait inspirés ». Dans le même temps, Catherine se rend à Ems avec huit dames et quatre cavaliers » [201].

Sans doute, si près de l'Empereur, on se croit parfois menacé de destitution, d'annexion de la Westphalie à l'Empire. Entre le traité du 14 janvier 1810 donnant le Hanovre, mais grevant ce don de charges qui semblent en annuler la valeur [202] et le décret du 22 janvier 1811 qui réunit à l'Empire les départements de l'Elbe et du Weser, il n'y a qu'un an. Il y a un moment pénible, mais des perspectives d'amples compensations : « La Silésie serait donnée à l'Autriche; le reste de la Prusse pourrait bien tomber en partage à la Westphalie » [203]. On apprend le 4 février que l'Empereur « ne peut offrir de dédommagement au Roi pour le moment, n'ayant rien »; mais il « assure verbalement et par écrit qu'il est très content de la Westphalie et de son gouvernement » [204]. Les « pauvres habitants des départements du Weser et de l'Elbe sont désespérés de leur changement » [205] : ils veulent rester Westphaliens. Jérôme en fait autant : « L'idée réellement gigantesque que l'Empereur a conçue de réunir les trois principales rivières d'Allemagne à la Seine, écrit Catherine, vient de mon mari; le Roi a fait venir, pour ce projet, M. Vilukind... qui assura que le plan était d'une exécution facile et l'on fit commencer les travaux. Le roi avait déjà dépensé

(201) Mémoires de Jérôme, t. 5, Reinhard à Bassano, p. 121.
(202) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 394 et suivantes.
(203) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 19. Journal de la Reine Catherine.
(204) *Idem*, t. 5, p. 25, Journal de la Reine.
(205) *Idem*, t. 5, p. 117.

un million »[206]. Des projets de longue haleine, des essais de réalisation ! Jérôme semble bien vouloir s'en tenir à la Westphalie.

Sans doute, on le verra encore se déclarer prêt à y renoncer. Le 13 mai 1811, il écrit à l'Empereur : Si les desseins politiques de V. M. exigent la réunion de la Westphalie entière à l'Empire français, comme ses agents se plaisent à en faire courir le bruit, je ne demande qu'à être mis le premier et sans intermédiaire dans le secret de ses intentions et bien persuadé qu'aucun mécontentement causé par ma conduite envers Elle, ne provoquera ses résolutions, je me ferai un devoir d'y concourir moi-même. Je suis avant toutes choses Français et Frère de V. M. et sa justice et sa bonté sauront bien me dédommager de tous les sacrifices qu'il lui paraîtra convenable de m'imposer »[207]. Mais on voit de quoi il s'agit : Davout menace de s'emparer de Magdebourg et de son territoire; quand il a amené en Westphalie 6.000 hommes de grosse cavalerie en plus des 12.500 Français qui y sont entretenus et que l'Empereur en a consenti le retrait, il n'en fait rien et introduit encore 475 hommes et 1.049 chevaux dans le district de Reuteln où ils vivent à discrétion. Il malmène maires et préfets; le gouvernement est en butte à ses propos. Il annonce hautement que son plan de conduite est de *presser le bouton* aux sujets de Jérôme pour leur faire désirer d'être réunis à la France[208]. En tout ceci, Jérôme ne fait que défendre le pays confié à ses soins.

Mais, l'armée, base — si peu sûre en 1809 — de cet édifice en construction, qu'est-elle devenue ? En toute saison, à tout moment, Jérôme l'alerte, la fait manœuvrer, la tient en main. Le 3 janvier 1811, à Catherinenthal, « le froid est tel, écrit Catherine, que je ne puis me résoudre à sortir... Le Roi, en rentrant de la manœuvre, m'a forcée de vouloir bien monter pour voir défiler les troupes. Elles avaient, malgré le froid, bonne mine et l'air content. Les soldats criaient tous : Vive le Roi ! avec une sorte d'effusion du cœur »[209]. Il est fier de ses troupes qui se présentent bien : autrement, que signifierait cette revue de 18.000 hommes dont il fait les honneurs à sa vieille maman, Madame Mère, venue villégiaturer avec eux

(206) *Idem*, t. 5, p. 22. Journal de la reine.
(207) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 113, 13 mai 1811.
(208) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 129, 135, 22 juillet et 6 nov. 1811.
(209) *Idem*, tome 5, p. 15; p. 133, 20 sept. 1811.

du 27 août au 6 octobre dans la très calme Westphalie [210]. Et il n'y a pas lieu de supposer le jeune roi endormi dans une décevante quiétude. Le lieutenant Rüppel est très fier qu'au bout de trois mois de formation le 2e Régiment de Hussards ait pu parader devant Jérôme et recevoir de la reine son étendard, très fier que le roi ait été content de la troupe, très fier de l'approcher en devenant aide de camp du Général Hammerstein; heureux le 15 novembre 1811 de commémorer la naissance du roi par un bal brillant et un grand banquet de Régiment [211]. Le Capitaine Karl von Giesse note que son aïeul a eu l'honneur de manœuvrer sous les yeux du Roi; il cite parmi ses amis. non seulement Ochs, Wiegand, mais le colonel Gissot [212], et résumant ses Mémoires antérieurs à 1812, écrit : « Als der König von Westfalen seine an der Küste gelegenen Gebietsteile bereiste und seine dortigen Truppen besichtigte, zeigte es sich recht, mit welcher Liebe und Verehrung die Hessen und Westfalen an ihm hingen, obwohl die meisten nicht aus freien Stucken seine Soldaten geworden waren. Jerome besass eine wunderbare Gabe seine Untertanen für sich zu gewinnen, die dem rechtmässigen Herrn des hessischen Landes mehr oder weniger gefehlt hatte » [213].

Jérôme n'a pas de raison de souhaiter une guerre : pour tous les Etats la paix est un bien inestimable; même pour des Etats qui comme la Prusse sont œuvres de guerre, un long règne pacifique est la garantie des succès du règne belliqueux qui suivra. Une Westphalie appuyée, elle aussi, sur son armée, mais jouissant d'une bonne paix, eut été aussi viable que la Prusse.

Quand, revenant du baptême du roi de Rome, Jérôme passant à Ems vient dire à Catherine : « La guerre entre la Russie et la France paraît inévitable » [214], il n'est pas autrement enchanté ! Il écrit à l'Empereur six jours après : « J'ai été

(210) *Idem*, p. 55-58.

(211) Ruppel (Edouard), Kriegsgefangen in Herzen Russlands (1812-1814), p. 14-15.

(212) Vandal, (Napoléon et Alexandre, t. 3, p. 328) remarque : En Westphalie, en Hanovre... on détestait la politique de l'Empereur, on pardonnait beaucoup à la verve joviale de nos troupiers, à l'humeur sociable de nos officiers et souvent ceux-ci étaient reçus dans l'intérieur des familles en hôtes moins subis qu'agréés. (Souvenirs manuscrits du Général Lyautey).

(213) Giesse (Friedrich von), Kassel-Moskau-Kustrin (1812-3). Tagebuch während des russischen Feldzuges geführt. Leipzig, Dyk 1912, XIII-345 p. in-8°; p. x.

(214) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 49, 29 juin 1811.

satisfait de ce que j'ai vu en route; mon retour a paru causer quelque plaisir dans la partie de mon royaume que j'ai traversée, Je ne puis cependant douter que les ennemis de V. M. et de la France ne continuent à tramer des complots et à nouer en Allemagne tous les fils d'une vaste conspiration prête à éclater au premier signal de guerre. J'ai eu l'honneur de faire part verbalement à V. M. des données principales... Je crois devoir encore lui adresser un extrait des rapports arrivés à la haute police de mon royaume ». En somme, Jérôme est plutôt *schwarzseher* et rien de tel ne se produira en Westphalie en 1812. Néanmoins sa conclusion est : « Je crois devoir répéter à V. M. qu'en cas de guerre mon plus grand, mon unique désir et de servir activement auprès d'Elle et de faire *la grande guerre*. Le commandement d'un corps d'armée formé d'un nombre suffisant de troupes françaises et des 16 ou 18.000 westphaliens que je puis mettre sur pied indépendamment de ma brigade de Dantzig, me mettrait à même de lui prouver mon zèle pour ses intérêts et mon absolu dévouement. J'ose espérer que V. M. m'accordera cette faveur due aux efforts que j'ai faits et ferai toujours pour lui être agréable et à mon inviolable attachement pour sa personne » [215].

Napoléon qui ne manque pas de moyens d'information, écrit à Davout le 2 décembre 1811 : « Quant à la Westphalie, le peuple de la Hesse qui est le principal, est bien loin de regretter l'électeur : l'armée est attachée au Roi » [216]. Une lettre de Jérôme (5 décembre) sur la fermentation des esprits en Allemagne, ayant provoqué une enquête de l'Empereur [217] et une missive de reproches [218], le roi y répond : « Je demande la permission à V. M. de lui représenter qu'Elle s'est trompée en pensant que je me défiais de mes troupes. Je l'ai toujours assurée au contraire que je *comptais entièrement sur leur fidélité* et je suis prêt à entreprendre seul avec elles, quand V. M. pourra le désirer, toute opération qui n'exigera pas un plus grand nombre d'hommes que je n'en puis mettre sur pied » [219]. Jérôme n'a cessé d'être en contact avec son armée : il la connaît, elle le connaît, il se sent son chef. Ce n'est plus

(215) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 127-8. Jérôme à l'Empereur, Napoléonshöhe, 4 juillet 1811.
(216) Correspondance de Napoléon, t. 23, p. 51-2, n° 18.300.
(217) *Idem*, tome 23, p. 79, n° 18.318. A. M. Maret, Paris, 10 déc. 1811.
(218) Corresp. de Napoléon (Lecestre), t. 2, p. 185, n° 912, Paris, 10 déc. 1811.
(219) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 141. Jérôme à l'Empereur, Cassel, 19 déc. 1811.

le marin amené soudain en 1806 au cœur du continent, en Silésie; ce n'est plus l'étranger inquiet parmi les recrues peu sûres de 1809 : en 1811, il est le roi de Westphalie. Il est de plus en plus affirmatif au sujet de ses troupes, ne tient pas à en commander d'autres : il avoue que son expérience est toute westphalienne. Ceci n'implique guère qu'il ait l'intention de régner ailleurs.

Et pourtant, à ce moment, il est au plus fort d'une crise morale dont il est tout ébranlé.

Chapitre III.

La crise d'avant-guerre en Westphalie.
(Décembre 1811-mars 1812).

Soudain deux événements sans valeur politique, mais survenus quand on passait de la période des bruits de guerre à celle de la préparation, jetèrent le trouble dans les âmes de Jérôme et de Catherine, attirant l'attention sur eux, prenant de loin figures d'attentats, tout au moins de funestes présages. Le 24 novembre 1811, un incendie détruisait le Palais royal de Cassel; le 24 décembre, le Général Morio, grand écuyer était assassiné. Une atmosphère d'avant-guerre chargeait d'effluves nerveuses les relations entre Jérôme d'une part, l'Empereur, les Polonais, les Westphaliens, la Prusse et les agents français de l'autre.

L'incendie qui prit naissance dans la chambre à coucher de Meyronnet, comte de Wellingerode, grand maréchal de palais, par sa faute, semble-t-il, et qui entraîna sa disgrâce [1], a tout l'air d'un accident. Les précautions prises sur le champ par Jérôme contre un attentat furent superflues : il n'eut qu'à se louer du zèle, du dévouement tant des habitants que des soldats [2]. Tout en agissant avec sang-froid, il n'en fut pas moins frappé. Reinhard écrit près de deux mois plus tard au duc de Bassano : « Je me rappelle l'expression avec laquelle le jour de l'incendie, S. M. me répéta deux fois : La salle du trône a croulé » [3]. Encore qu'arraché jeune à l'île natale, Jérôme restait Corse. Sa maison et son trône anéantis ! Quel symbole ! Morio qu'il vient de proposer, — en vain d'ailleurs, — à l'Empereur comme chef de son armée pour la prochaine

(1) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, Journal de la reine, p. 60 et 63.
(2) *Idem*, t. 5, p. 137, Jérôme à l'Empereur, 24 novembre.
(3) *Idem*, t. 5, p. 192, Reinhard à Bassano, 19 janvier 1812. La perte était du reste sensible. Jérôme avait transformé le Palais au point de le rendre méconnaissable, et en avait garni les appartements trouvés par lui « nus » ou meublés « d'antiquailles des temps du roi Arthus », d'un mobilier amené à grands frais de Paris. (Un témoin oculaire : Le royaume de Westphalie, p. 21-23, 178).

guerre, fut tué, non par un Westphalien, mais par un maréchal-ferrant français des écuries royales menacé de renvoi [4] : ce fait n'a donc de relations ni avec l'état politique de la Westphalie, ni avec la guerre de 1812. Mais Morio était le bras droit du Roi dans l'armée, un ami : le jour où le palais et le trône avaient été anéantis, c'est chez lui que le couple royal avait été chercher un abri. Or, un mois après, un sort tragique le faisait disparaître à son tour. Bref, toutes les nuits la reine rêve qu'on assassine le roi [5].

Le 5 décembre, Jérôme a écrit à l'Empereur la lettre la plus noire sur les dangers qui vont naître de la grande guerre annoncée : « La fermentation est au plus haut degré... on se propose l'exemple de l'Espagne, et si la guerre éclate, toutes les contrées entre Rhin et Oder seront le foyer d'une active insurrection. La cause puissante de ces mouvements n'est pas seulement l'impatience du joug étranger; elle existe plus fortement dans la ruine de toutes les classes, la surcharge des impositions, contributions de guerre, entretien de troupes, passages de soldats, vexations répétées. Le désespoir des peuples qui n'ont plus rien à perdre, parce qu'on leur a tout enlevé, est à redouter. Ce n'est pas seulement en Westphalie et dans les pays soumis à la France qu'éclatera cet incendie, mais aussi chez tous les souverains de la Confédération du Rhin. Ils seront les premières victimes de leurs sujets, s'ils ne partagent pas leurs violences. Je souhaite avec ardeur que V. M. ouvre les yeux sur cet état de choses et qu'elle le juge avec toute la supériorité de son esprit pour prendre les précautions qu'elle croira convenables... Les peuples sont indifférents aux hautes combinaisons politiques; ils ne sentent que le mal présent qui les presse » [6]. Bignon a appelé ceci faire « preuve d'un zèle éclairé, et digne d'éloges » [7]. Catherine qui a vu cette lettre, l'a trouvée « conçue en termes précis, véri-

(4) Mémoires de Jérôme, tome 5, Journal de la reine, 24 déc. p. 66-67; p. 154, Jérôme à Napoléon, 30 décembre; *Gazeta Warszawska*, n° 3 et n° 6, 11 et 21 janvier 1812.

(5) Mémoires de Jérôme, tome 5, Journal de la reine, 8 décembre, p. 63. Duviquet note : Le comte Morio était aimé de tout le monde : il le méritait à tous égards, était beau cavalier... La cérémonie du convoi fut des plus magnifiques : toute la population y assiste et chose rare pour un courtisan, il n'y eut qu'une seule voix pour louer les qualités du défunt. Son oraison funèbre par Siméon ne trouva point de contradicteurs » (Duviquet : Souvenirs, p. 242-244).

(6) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 247-8.

(7) Bignon, Histoire de France sous Napoléon, tome 10, p. 354-6.

diques et énergiques » et souhaite que l'Empereur n'ait pas à se repentir de ne pas vouloir croire » [8]. En somme, Jérôme voit que la guerre pourrait lui faire perdre la Westphalie et ne paraît pas curieux de gagner autre chose : il est pessimiste depuis le 24 novembre.

L'Empereur à la nouvelle de l'incendie, s'empresse d'écrire à son frère le 3 décembre : « J'ai appris avec peine l'accident qui vous est arrivé. Il est fort heureux que vous ni la reine n'ayez éprouvé aucun malheur ». Madame Mère, les sœurs de l'Empereur, le Cardinal Fesch, l'Impératrice envoient force choses jolies et utiles [9]. Mais le court billet de l'Empereur n'est parti que le 9, chargé d'un post-scriptum inattendu dont il y a deux versions. Dans l'une, on lit : « Faites-moi connaître l'état de vos troupes au 1er décembre... tout cela fort secrètement... Combien vous faudrait-il d'hommes pour occuper la Silésie ? Combien en avez-vous de 1807 ? Quelles sont les places à prendre ? » [10]. La seconde que la reine transcrit dans son Journal est ainsi conçue : « L'affaire doit bientôt commencer. Combien pourriez-vous me donner de troupes ? Je désire aussi le meilleur plan d'occupation pour m'emparer de la Silésie. Vous, mieux que personne, êtes à même de m'en donner, d'après les glorieux succès que vous avez eus dans ce pays en 1806 et 1807 » [11]. Catherine est si flattée de ceci, que Jérôme n'a pas pu ne pas l'être. De toutes façons, c'est le baume sur la blessure. Napoléon substitue aux visions d'incendie des souvenirs riants, guérit les vains regrets par la poursuite d'un but accessible, entraîne dans l'aventure Jérôme, qui y est hostile, en l'amenant d'abord sur son théâtre d'opérations de 1807.

Il écrit d'ailleurs à Davout : « Il sera avantageux que vous portiez plus d'aménité envers le Gouvernement westphalien et envers le Roi; il vaut mieux concilier qu'aigrir » [12]. Et, peu après, pris d'un grand désir d'équité, il réitère : « Comme une grande quantité de troupes va se trouver en Westphalie il est nécessaire de régler avec le Ministre de la

(8) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 62, Journal de la reine, 6 décembre. Vandal y voit « une lettre admirable de clairvoyance (Napoléon et Alexandre, t. 3, p. 451).

(9) *Idem*, Journal de la reine, 5 décembre.

(10) Correspondance de Napoléon, tome 23, p. 71, n° 18316.

(11) Mémoires de Jérôme, tome 5, Journal de la reine, p. 63, 12 décembre.

(12) Corresp. de Napoléon, tome 23 p. 51-52, n° 18300, Paris, 2 décembre.

Guerre de Westphalie ce qui est relatif à ces troupes. Le Roi doit payer et nourrir 12.500 hommes. Il est juste que la dépense de ce qu'il nourrira en sus soit prise en compensation..., juste aussi que les autres dépenses soient réglées sur un pied raisonnable... Adressez-vous à mon ministre à Cassel. Faites lui connaître que cette compensation étant juste, il s'occupe de la régler pour 1811... Il en résultera une petite convention militaire : cela sera très agréable à la cour de Westphalie et aplanira toute difficulté. J'ai voulu exprès vous charger de porter cette douceur pour que cela vous rapproche de cette cour, parce que la désunion n'est bonne à rien » [13]. Ces dispositions à regarder la Westphalie comme un Etat avec lequel on traite, s'accentuent dans une troisième lettre : « Je reçois votre rapport, d'où il résulte que la Westphalie devrait 600.000 francs par mois et qu'elle en dépense 735.000. Cela étant, le Roi n'avait pas tort de se plaindre... Il est bien urgent de faire cette convention sans délai afin que le Roi ait des bases fixes et soit satisfait » [14].

Faut-il remarquer que Davout a adressé à l'Empereur le 25 novembre un plan visant à l'anéantissement de la Prusse avec la coopération de troupes westphaliennes ? [15]. Pour donner à une telle coopération son maximum d'efficacité, il importe que la Westphalie se sente l'objet de réels égards. De là, les ordres de Napoléon à Davout.

Jérôme, rabroué pour sa lettre du 5 à l'Empereur, mais sensible à ses bons procédés, a envoyé le 13 décembre « des plans des camps d'occupation pour la Silésie ». Il a écrit le 19 à son frère qu'il était prêt à entreprendre une opération à la tête de ses troupes [16]. Le voilà dans l'engrenage.

Mais le but de l'Empereur étant moins de détruire la Prusse que de l'entraîner avec lui dans la guerre contre la Russie, il a appelé Krusemarck aux Tuileries, lui a témoigné son désir sincère de s'entendre avec la Prusse et sa résolution de la frapper sans pitié, s'il ne pouvait en obtenir une obéissance absolue. Il a prononcé la phrase « J'aime mieux voir le Roi à Berlin que d'y voir mon propre frère » [17]. Et dès le 21 décembre, Jérôme reçoit de son frère avis que « si la guerre

(13) *Idem*, t. 23, p. 79, n° 18320, 10 décembre.
(14) *Idem*, t. 23, p. 94, n° 18332, 15 décembre.
(15) VANDAL, Napoléon et Alexandre, t. 3, p. 278.
(16) Mémoires de Jérôme, t. 5, Journal de la Reine, p. 65, 21 décembre 1811; p. 141 Jérôme à l'Empereur, Cassel, 19 déc.
(17) VANDAL, Napoléon et Alexandre, t. 3, p. 283.

se fait, la Prusse sera pour nous, et point contre nous; que par conséquent cela détruit tous ses plans d'opérations » [18] en Silésie.

Le 24 décembre, jour du meurtre de Morio, l'Empereur ordonne à Davout : « Vous écrirez à mon ministre que l'intention de S. M. étant de faire chose avantageuse à la Westphalie, vous donnez ordre que la solde du surplus des troupes à la charge du Roi soit payée jusqu'à due concurrence et que vous priez le Roi d'acquitter le reste. Le Roi acquittera ou n'acquittera pas, puisque la note de mon ministre au ministre westphalien sera confidentielle et ne fera pas connaître la raison, mais se bornera à dire qu'une somme de tant a été envoyée pour la solde de 12.500 hommes et qu'il reste dû tant. Par le moyen, cela ne fera pas règle pour les autres princes de la Confédération, ni pour la *Westphalie qui, lorsqu'elle recevra une plus grande quantité de troupes, ne sera pas effrayée :* et ainsi vous aurez fait solder les troupes qui sont en Westphalie » [19]. Ainsi, plus de convention, une note et un amorçage. Enfin, le 25 décembre, l'Empereur s'est tout à fait ressaisi; Maret écrit à Reinhard : « *S. M. ne veut ni convention, ni liquidation contradictoire avec la Westphalie.* L'appareil d'une convention, quand il n'aurait pas l'inconvénient que S. M. veut prévenir, serait complètement inutile, et, quant à la liquidation que le concours d'agents westphaliens ne ferait que retarder, *la loyauté du gouvernement français est pour la Westphalie la meilleure garantie de son exactitude* » [20].

Entre temps, l'Empereur annonce à Jérôme une nouvelle destination, entraînant de nouvelles exigences. Le 17 décembre, il lui écrit : « Comme il paraît que la Prusse sera avec moi..., votre corps d'armée, *s'il doit être employé au delà de la Vistule,* doit être complètement organisé et muni de tout. Pour faire la grande guerre, vous ne pouvez pas avoir moins de 40 pièces de canon, 250 voitures, 1.200 chevaux d'artillerie... Je ne vois pas dans les états accompagnant votre lettre du 13 les caissons d'ambulances, de transports militaires pour vivres... Il est nécessaire que votre corps ait des sapeurs, des outils pour se retrancher ». Jérôme n'est plus qu'un chef de corps que l'Empereur envoie au delà de la Vistule.

(18) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 65, Journal de la Reine. L'Empereur n'a pas gardé le courrier 6 heures de temps.
(19) Corresp. de Napoléon, tome 23, p. 120, n° 18363.
(20) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 148-9, Bassano à Reinhard.

Pourtant, il reste roi, puisque l'Empereur écrit : « Je ne vois pas l'organisation du corps que vous voulez laisser à Cassel pour garder le pays, réprimer les insurrections, se porter où il serait nécessaire... Si vous devez vous absenter, qui est-ce qui gouvernera le pays pendant votre absence ? Quelles forces lui laisserez-vous pour le contraindre ? » [21].

En fait, Napoléon a oublié l'incendie et n'a prêté nulle attention à la mort de Morio : on brime plus que jamais les Westphaliens et leur roi. L'Empereur sacrifiant le particulier au général, asservi au but à atteindre, agit et fait agir sans souci des mécontentements passagers. Jérôme sans protection contre les réquisitions, sans moyens d'assurer le fonctionnement du gouvernement, pas encore chef d'armée et demeuré très roi, défend ses sujets, son royaume. Il écrit à la mi-janvier une lettre appuyée d'un rapport du ministre de la guerre, avisant l'Empereur « qu'à dater du 1er février, il serait impossible à la Westphalie de se charger des fournitures pour des troupes françaises excédant le nombre de 12.500 hommes et qu'il ne lui reste qu'à se résigner à ce que la France fasse nourrir dans le pays cet excédent par réquisition » [22]. Wintzingerode agent de Jérôme à Paris, remet une note à Maret, duc de Bassano où il souligne : « Il est physiquement impossible que nos finances suffisent à ce qu'on en voudrait attendre et tout aussi impossible que de l'état amené par les surcharges militaires, ne résultent des désordres désagréables même à l'Empereur et inévitables au Gouvernement royal de Westphalie » [23]. A Cassel même, après Furstenstein, Jérôme a expliqué sa situation à Reinhard : « Le trésor devait déjà 900.000 frs aux fournisseurs qui avaient déclaré qu'ils seraient obligés de cesser leur service au 1er février; la France pour subsistances fournies en excédents ou liquidations dans le département du Weser, devait plus de 3 millions, et réduction faite des payements à sa charge jusqu'au 31 janvier, en vertu des traités du 14 janvier 1810, et du 10 mai 1811, et même de 1.100.000 frs dûs pour solde des troupes westphaliennes en Espagne, il restait en faveur de la Westphalie une solde d'au moins un million; néanmoins, elle

(21) Corresp. de Napoléon, tome 23, p. 104-5, nº 18341.
(22) *Archives* du Ministère des Affaires Etrangères (français), : Fonds Westphalie. Correspondance pour 1812, vol. 9, folio 30-36. Reinhard à Bassano, Cassel, 18 janvier.
(23) *Arch.* du Min. des Aff. Etr. : Fonds Westphalie (1812). Paris, 16 janvier, Wintzingerode à Bassano.

avait acquitté fidèlement les charges imposées par les traités et échues au 31 décembre; elle acquitterait celles échues au 31 janvier et ainsi de suite; mais la dépense pour la nourriture de l'excédent des troupes françaises ne pouvait plus être supportée par elle » [24]. Jérôme est donc étranglé par des nécessités auxquelles il ne peut rien changer; mais Reinhard l'est aussi par la nécessité de faire exécuter les ordres de l'Empereur. De là, son invite à Maret du 18 janvier : « Je me permettrai d'attendre vos ordres définitifs et si j'ose m'exprimer ainsi *l'ultimatum* de S. M. I. » [25]. Un ultimatum peut faire plier Jérôme, mais ne changera rien au problème de la subsistance des troupes.

Il ne s'agit pas en effet de vaincre la mauvaise volonté du Roi : « Je sais, dit Jérôme, le 22 janvier que tous les mouvements sont la conséquence d'un plan général; que c'est une troisième ligne qui poussera peut-être en avant la seconde; que l'Empereur est content de moi (comment ne le serait-il pas, quand je lui suis tendrement attaché et que je remplis tous mes devoirs envers lui comme Roi et comme Frère ?); que, dans les événements qui semblent se préparer, je trouverai la récompense de mon dévouement; mais c'est la nécessité la plus absolue qui m'a dicté la résolution que j'ai prise » [26]. La récompense qu'il attend et désire, implique donc que la Westphalie ne soit pas sacrifiée. Reinhard ne le détourne pas de cette façon de voir : « Je priai S. M., dit-il, de considérer que plus le dénouement approchait et plus ces dernières dépenses seraient passagères; qu'elle annonçait elle-même l'espérance de recueillir la récompense de son dévouement, que la voie des réquisitions était sujette aux abus, qu'elle pèserait plus sur le pays que les fournitures faites méthodiquement ». Pour amener Jérôme à céder, il invoque donc lui aussi l'intérêt de la Westphalie.

Alors, Jérôme lui propose un moyen simple d'épargner son royaume : faire stationner partie de ces troupes dans d'autres Etats de la Confédération. Pourquoi la Westphalie « seule gouvernée par un frère S. M. I. est-elle plus maltraitée que les autres Etats de la Confédération, plus même que la Prusse ? Pourquoi les Petits Princes enclavés dans la Westphalie ou

(24) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 196-7, Reinhard à Bassano, 23 janvier.
(25) *Arch. du Min. des Aff. Etr.*, n° 303, folio 30-36.
(26) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, p. 197.

l'avoisinant n'ont-ils aucune charge à supporter ? Pourquoi évite-t-on même leur territoire pour accabler le sien ? » C'est évidemment qu'il est moins grave pour Napoléon d'exciter les murmures de son frère que ceux des autres confédérés. « S. M. a ajouté qu'Elle avait honte de faire ces réflexions devant ses ministres allemands; qu'elle n'en parlait qu'à M. de Furstenstein et à moi; mais que ces faits sautaient aux yeux, qu'elle me laissait juger de l'impression qu'ils devaient faire ». Jérôme a manifestement raison. Reinhard s'en tire en disant « que la Bavière et d'autres Etats de la Confédération avaient eu leur tour et qu'il savait de science certaine ou qu'ils n'avaient point à espérer de *compensations* ou qu'elles ne seraient accordées qu'à un taux *bien moins favorable que celui qu'on adopterait pour la Westphalie* » [27]. Récompense pour le roi, compensation à la Westphalie à proportion de ses charges, mais à un taux plus élevé que les autres pays allemands : tout cela ne fait qu'un. Le roi et la Westphalie seront récompensés en même temps, car quelle récompense plus belle pour le roi qu'une bonne compensation à la Westphalie. Ceci nous éloigne de l'idée d'un transfert de Jérôme en Pologne.

Ces promesses fallacieuses ou sincères, vagues ou précises, séduisantes ou non, ne peuvent d'ailleurs faire trouver en Westphalie ni un sou, ni un grain de blé de plus. Or, plus l'Empereur s'affirme comme devant être généreux dans l'avenir, plus ses exigences sont impérieuses dans le présent. Jérôme qui n'en peut mais, déclare le 22 janvier à Reinhard : « J'ai pris mon parti, je déclarerai à l'Empereur que n'ayant plus les moyens de gouverner, je ne puis être Roi; je rentrerai en France et je serai Prince français ». Ce qui prouverait au moins, dit Reinhard que le Roi a calculé les conséquences de son refus de continuer les fournitures » [28]. Napoléon répond par Maret, le 1er février : « Si le Roi veut descendre du trône, il en est fort le maître; S. M. n'est pas embarrassée de gouverner des Etats; c'est dans ce sens qu'il doit s'expliquer, et les menaces ridicules ne sont d'aucun effet... Il est de principe que partout où sont les troupes de l'Empereur, il faut qu'on les nourrisse... A dater du 1er février... puisque la Grande Armée est créée et que les troupes sont sur le pied de

(27) Mémoires du Roi Jérôme, t. 5, p. 199, Reinhard à Bassano, 23 janvier.

(28) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 201, Reinhard à Bassano, 23 janvier.

guerre, tout sera mené militairement » [29]. L'ultimatum est clair : obéir ou abdiquer.

Il a été précédé d'une longue lettre datée du 27 janvier où l'Empereur, en tant que Protecteur de la Confédération du Rhin, parlait de la concentration russe près du Duché de Varsovie, de la menace qui en résultait pour la Confédération; de la nécessité où il s'était trouvé de pourvoir à la défense de Dantzig, « un des boulevards de la Confédération »; de l'envoi de troupes qu'avait déjà fait dans cette place le roi de Westphalie sur l'invitation du Protecteur et comme membre de la Confédération. L'Empereur concluait : « Je désire en conséquence que le contingent de V. M. se réunisse et soit prêt à entrer en campagne le 15 février prochain. Je la prie de me faire remettre un état de son contingent » [30]. Alors que pareil appel était envoyé à tous les princes de la Confédération, Jérôme allait-il répondre en descendant du trône ? Les scandales de l'abdication de Louis, de la fuite de Lucien en Angleterre eussent été dépassés : quel exemple pour les membres de la Confédération si peu enthousiastes de cette guerre, si peu convaincus qu'Alexandre menaçait les Confédérés ! Quelle éclatante désertion ! Mais quelle bonne raison il en avait, puisqu'il ne faisait que défendre ses sujets foulés aux pieds ! La guerre de 1812 en eut été rendue beaucoup plus difficile, impossible peut-être. L'Empereur ramené à des conceptions moins grandioses, mais plus raisonnables, y eut gagné d'un côté; mais cette défection lui eut fait un tort moral immense. D'autre part, elle aurait eu peu de chances d'être interprétée comme un acte de courage. La seule issue pour le marin Jérôme était d'obéir au commandant du navire jusqu'au naufrage ou à l'arrivée au port. Le Ministre de Prusse à Cassel [31] et la reine Catherine dans son Journal [32] ont également

(29) Margueron (Colonel L.), Campagne de Russie, 2e partie, t. IV, Paris, Charles-Lavauzelle, s. d. 632, p. in-8°, p. 107 : l'Empereur à M. Maret.

(30) Corresp. de Napoléon, t. 23, p. 23, p. 221-223, n° 18458.

(31) Die Armee und die Kriegsrüstungen dürften wohl hinreichen, um die Einkünfte des Königreichs zu absorbieren; die Situation seines Souverains gleich täglich mehr der eines derangierten Privatmanns der es für gewiss erachten er werde entweder in der Lotterie das grosse Los gewinnen oder eine reiche Erbschaft machen (Chiffrierte Depesche Senffts an Friedrich Wilhelm, 20 januar 1812) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 471.

(32) « Si l'état de choses dure encore un mois, la Westphalie croulera » (Mémoires de Jérôme, t. 5, Journal de la Reine, 5 février, p. 161).

bien apprécié la situation. Jérôme doit tenter ce va-banque avec l'Empereur : il le fera.

En cette fin de janvier 1812, Napoléon lui-même pris dans un formidable engrenage, « esclave de ce maître sans entrailles, la nature des choses », « d'une volonté supérieure à la sienne », a fait violence à Jérôme : « Il ne pouvait démentir son passé, celui de la France. Malgré lui, dans ce conflit, c'est la rencontre de deux mondes, de la Révolution, de l'orthodoxie russe, de deux croisades en un mot » [33]. Alors que pèsent, en cette affaire, la Westphalie, Jérôme ? En dépit qu'il en ait, Jérôme curieux de grande guerre, mais opposé à celle là, est entraîné par Napoléon à être la grande vedette de la Confédération qui paraît partir en guerre pour sa propre défense : derrière lui, suit le Wurtemberg bougonnant, la Bavière qui surveille le Wurtemberg et ne peut moins faire que lui, la foule des petits princes qui doivent emboiter le pas et la Prusse qui veut éviter d'être la première victime de la Confédération. Il était temps : le 6 février Napoléon ordonne à La Riboisière de préparer les sièges éventuels de Spandau, Kolberg, Graudenz : la Prusse doit signer quatre conventions avant l'entrée chez elle des troupes françaises (24 février [34]. Ce n'est pas Dalberg, c'est Jérôme qui est le primat de la Confédération, l'entraîneur — malgré lui — de l'Allemagne dans la grande guerre. Voilà son rôle en février 1812.

D'autre part, Jérôme et Eugène apparaissent comme les premiers échantillons d'une seconde génération de lieutenants de l'Empereur destinés à succéder aux maréchaux fatigués et gâtés par les honneurs, dont parle M. Madelin [35].

En tout ceci, que pensaient les Polonais ? La Gazette de Varsovie a consacré une demi-colonne à l'incendie du Palais de Cassel. Quant au meurtre de Morio, elle en a fait un événement, l'a décrit avec un grand luxe de détails : on nous renseigne sur le maréchal-ferrant Lesage; on nous fait une biographie complète de Morio; nous apprenons que « sa digne épouse se préparait à donner le jour au fruit de leur tendre amour » [36]. Pourquoi tout cela ? Sa mort pour la West-

(33) Bourgeois (Emile), Manuel historique de politique étrangère, t. 2, p. 483.

(34) Lesage, Napoléon, créancier de la Prusse (1807-14), Paris, Hachette 1924, 366 p. in-8°, p. 306.

(35) Madelin (Louis), La France de l'Empire. Paris, Plon, 1926, 332 p. in-16, p. 216, 220.

(36) *Gazeta Warszawska*, n° 3, 11 janvier, samedi, p. 48, et supplément au n° 6, 21 janvier, mardi, p. 107-108.

phalie n'avait rien de comparable à ce qu'eut été pour le Duché, celle du Prince Poniatowski. Vers le même temps, l'annonce de la capitulation de l'armée turque cernée par Kutuzov prend 17 lignes; celle du mariage du maréchal Oudinot connu en Pologne depuis le combat d'Ostrolenka, deux lignes; l'état devenu soudain inquiétant du roi d'Angleterre, deux lignes et demie [37]. Morio n'est pas transfiguré en grand homme d'ailleurs : mais on veut prouver qu'il s'agit d'un crime d'ordre privé, que Le Sage n'est pas Staps. On est parfois surpris d'avoir à lire des correspondances dans ce goût : Recommandé spécialement à l'Empereur par le Prince de Tarente, le major westphalien Winkler qui s'est signalé au siège de Figueras, a été décoré de la Légion d'honneur ». Qu'importe aux Varsoviens ? Il s'agit de montrer que la Westphalie a des troupes en Espagne, tout comme le Duché et des officiers de valeur. On lit aussi : « Au concours de fin d'études des pages de Westphalie, le Roi présent, leur a posé quelques questions d'histoire et de géographie » [38]. Voilà un roi instruit et qui s'intéresse aux progrès de la jeunesse.

La première page du supplément au n° 14 (18 février) est remplie par un décret de Jérôme : « Cassel, 6 février : Il a été publié ici un décret royal en 29 articles dont voici les principaux : 1° Tous les Westphaliens qui prendront les armes contre nous, seront comme traîtres punis de mort et de confiscation des biens. 2° Ceux pris les armes à la main seront jugés par une Commission militaire, les autres par un tribunal. 3° Seront regardés comme portant les armes contre la Westphalie : *a*) quiconque aura servi une puissance en guerre avec elle. *b*) quiconque ici ou en pays ennemi sera trouvé porteur d'un congé émanant d'un chef d'armée ennemie, *c*) quiconque, servant dans l'armée d'une puissance étrangère, ne l'aura pas quittée pour rentrer dans sa patrie en guerre avec cette puissance, *d*) quiconque rappelé par

(37) *Idem*, supplément au n° 3, 11 janvier, p. 57; n° 6, mardi 21, p 97; n° 1, 4 janvier, p. 3.

(38) *Gazeta Warszawska*, n° 8, mardi 28 janvier, p. 132. Ceci a d'ailleurs semblé aussi intéressant à l'historien allemand Kleinschmidt qu'aux Polonais : « So besucht er in 1812 die Pagenschule, als das Examen stattfand; fragte als guter Mathematiker in Mathematik, Geometrie und Algebra ab und stellte Fragen aus Geschichte und Geographie, zeugte sich sehr befriedigt über die Kenntnisse der Pagen, ermunterte sie zu eifrigen Streben und war so ganz wohlwollen dass der preussische Gesandte heim schrieb : « Kinder unterhielten sich mit ihrer Vater » (p. 49).

décret d'une armée étrangère, ne sera pas revenu en Westphalie. 4° Ces dispositions s'appliquent aussi à quiconque s'est fait naturaliser dans un autre pays. 6° Tous les Westphaliens servant dans une armée étrangère avec ou sans permission doivent rentrer sans retard et en donner avis dans les trois mois suivant l'ouverture des hostilités. 21° Les Westphaliens en service dans une armée étrangère devant tous rentrer dans leur patrie, s'ils sont légalement rappelés, seront, s'ils ne se présentent pas, regardés comme morts civilement et leurs biens confisqués. Cet article concerne aussi les Westphaliens ayant à l'étranger des fonctions diplomatiques, administratives, judiciaires et ceux qui sont l'objet de poursuites judiciaires. 26° S'il ressort de l'enquête que les inculpés n'ont pas répondu à l'appel et que, là où ils sont, ils ont exercé des fonctions, nos tribunaux les déclareront civilement morts et confisqueront leurs meubles et immeubles. 27° Ces dispositions pourront s'appliquer à des Westphaliens n'exerçant à l'étranger aucune fonction, mais cela seulement, s'ils ont été nommément invités par un décret à comparaître. 28° Les Westphaliens mentionnés aux articles 26 et 27 auront 5 ans à dater de la conclusion de la paix pour réparer leur insoumission. Signé : Jérôme Napoléon »[39].

Ce qui intéresse ici la Gazette et ses lecteurs, c'est que Jérôme dans ce décret vise beaucoup plus la Prusse que la Russie : c'est en Prusse, non en Russie, qu'il y a de nombreux militaires et fonctionnaires Westphaliens. Pour tout bon Prussien, il n'existait pas de Westphaliens, et bien des Westphaliens se sentaient Prussiens, étant nés tels. Les sociétés secrètes entretenaient cet état d'esprit.

Cette situation rapprochait étonnamment de Jérôme les gouvernants du Duché, né en même temps que la Westphalie et du démembrement de la Prusse. Sur un ordre adressé de Dresde en 1811 au Comte Potocki, ministre de la Police du Duché, on s'était mis à surveiller les loges maçonniques à Varsovie et ailleurs « en y comprenant celles où l'on admet les dames », à raison de la « direction que pourrait prendre l'activité de ces associations vers quelque objet politique, de la part qu'elles pourraient avoir à l'opinion, des différents bruits répandus au sujet des événements publics et *de l'influence étrangère qui pourrait s'y manifester* ». En réponse

(39) Specht, (Le royaume de Westphalie et sa destruction, p. 23) a aussi donné le texte de ce décret en en soulignant l'importance.

à ces instructions, Gliszczynski, préfet de Bromberg, écrivait le 18 octobre 1811, au Baron Senfft de Pilsach, Ministre des relations extérieures de l'Etat polono-saxon : « La fidélité que je dois à S. M. m'engage à représenter à V. M. que la société de Francs-Maçons paraît mériter l'attention sérieuse du Gouvernement... Les institutions les plus respectables peuvent dégénérer et il peut s'y glisser des abus : ce sont ces derniers que je vous dénonce. Il paraît très inconcevable et impolitique que les loges du Pays, celles de Bromberg, Plock, Thorn, Gnesen, Lomza, etc., dépendent de la loge mère de Berlin. Le Gouvernement Prussien avait interdit autrefois sous peine d'emprisonnement dans une forteresse toute affiliation aux loges étrangères. Il est d'autant plus juste que nous émettions cette mesure, que l'influence des Francs-Maçons prussiens sur les Loges du Duché peut être suspecte à juste titre. L'opiniâtreté avec laquelle les loges affiliées à Berlin s'opposent à reconnaître pour Mère celle de Varsovie, ne prouve que trop combien le Berlinisme règne encore dans ces loges. Si les plaisirs résultant de la réunion des personnes distinguées par la conformité des sentiments d'humanité, des talents et une conduite morale, paraît être le but principal des loges françaises, ressusciter l'ancienne splendeur de la monarchie prussienne, créer un esprit national parmi la Nation allemande et les rêveries politiques, paraissent être le but secret chez les loges prussiennes. La police ne saurait contrôler la correspondance des loges et sous cette égide mystérieuse dont les anciens employés prussiens restés dans le Duché aiment à se couvrir, les conspirations contre la sûreté de l'Etat peuvent se tramer impunément. Le cosmopolitisme prétendu de ces loges paraît exclure l'esprit d'un patriotisme éclairé. Ayant exposé mes idées à MM. les Ministres de l'intérieur et de la Police sur cette matière délicate, sans qu'ils aient rien entrepris, j'ai cru devoir m'adresser directement à V. E. persuadé qu'elle s'occupera de faire cesser les abus mentionnés » [40]. Ces deux ministres, maçons eux-mêmes, étaient gênés d'agir en une affaire où ils étaient juges et parties. Potocki n'eut pas voulu sévir contre des dames aussi respectables que la « Princesse Générale » Czartoryska, mère de l'ex-ministre d'Alexandre 1er,

(40) *Archiv* Gosoudarstvennavo Soviéta : Diela Stats-Sekretariata Guertsogstva Varschavskavo i tsarstva Polskavo z 1807 po 1825 : 1811-138. O dostavlenii sviedenii o massonskich lojach. 3 feuilles 1° A. M. le Comte Potocki, Ministre de la Police du Duché de Varsovie, Dresde, 14 février 1811, 2° Rapport de Gliszczynski.

contre la Comtesse Potocka, femme de son cousin Stanislas Potocki, Président du Conseil de Ministres, et contre beaucoup de jeunes sœurs qui se recrutaient parmi les plus jolies dames du monde. D'autre part, Gliszczynski était bien placé pour juger des choses, ayant près de lui à Bromberg la loge Janus, fondée en 1784 par la loge berlinoise *York* et reconstituée en 1800, où d'ailleurs on travaillait en allemand. Les plus dangereuses encore étaient les loges fondées par des employés ou officiers prussiens qui avaient persisté de 1806 à 1809 et qui fermées alors, pouvaient exister clandestinement [41].

Frédéric Skarbek revenu de France en 1810 et dont les observations valent surtout pour la période de 1810 à 1812 dit dans son Histoire du Duché. « Le régime institué par les Prussiens était si différent de l'organisation de l'ancienne République polonaise et plus tard, les connaissances techniques nécessaires dans l'administration étaient devenues si étrangères aux Polonais qu'à l'origine du Duché, on n'avait pu se passer de beaucoup des employés prussiens alors sur place. Malgré notre répugnance pour eux, il en restait beaucoup dans toutes les municipalités. Toutes les affaires exigeant de l'application, les archives techniques, et beaucoup de fonctions judiciaires auxiliaires sont restées dans leurs mains. Presque tout le contrôle de la comptabilité publique, l'arpentage, les constructions, les douanes, l'accise, le service forestier de même. Beaucoup, ayant acquis des biens en Pologne ou ayant été dotés par l'Etat prussien, et un grand nombre *d'amtmann* détenant des biens nationaux en vertu de contrats de fermage à longue échéance, avaient dû rester dans un pays devenu ennemi. Ajoutez à cela, la classe moins cultivée, moins dangereuse, mais bien plus nombreuse des *kolonistes* allemands, introduits par les Prussiens et qui devaient mal voir le Gouvernement ducal que tout, religion, langue, droit, coutumes, différenciait d'eux » [42]. Il est typique qu'on puisse lire

(41) Zaleski (Stanislaw), O Masonii w Polsce od roku 1738 do 1822, na zrodlach wylacznie masonskich. Krakow, Anczyc 1908, 274-248 p. in-8°, p. 130-133 et 135-138. Les sujets de Jérôme, aussi bien civils que militaires sont, on le sait atteints du même mal. Il suffit de rappeler le barde Didier, ci-devant chanoine de Magdebourg, assistant la Comtesse de Recke, présidente du Tugendbund à Carlsbad, lorsqu'elle y relève la colonne d'Arminius, récitant une ode sur le martyre de la bienheureuse reine de Prusse et s'écriant : « Que ne puis-je la chanter à la tête de 200.000 hommes ! » Vandal, Napoléon et Alexandre, t. 3, p. 201-3.

(42) Skarbek (Hr. Fryderyk), Dzieje Ksiestwa Warszawskiego. Poznan, Zupanski, 1860, 2 tomes in-8°, tome 1er, p. 177-8.

dans un ouvrage récent et de valeur : « Treskow qui était Polonais et possédait de grands domaines dans le Duché de Varsovie » fut l'un des fondateurs de la Société d'acquéreurs des domaines et terres royales de Prusse [43]. Treskow est un Prussien qui rachète des biens prussiens. « On pouvait prévoir, poursuit Skarbek, que ces gens seraient les ennemis de l'Etat où ils avaient trouvé un asile et le moyen de faire fortune. La prudence grâce à laquelle, sous une apparence honnête, on cache des intentions indignes, les tinrent dans le calme tant que ne fut pas venu l'instant favorable à l'action contre nous. Les tristes vicissitudes par lesquelles passa notre pays, découvrirent leurs intentions et agissements, lors de l'entrée des troupes autrichiennes et la participation au Tugendbund de beaucoup d'anciens Prussiens du Duché, quand Napoléon préparait sa propre chute en voulant conquérir la Russie ». Le Duché souffrait donc du même mal que la Wesphalie.

Cette action de la Prusse en Westphalie et dans le Duché concordait [44] : certains agents correspondaient de l'une à l'autre région à l'époque où la Gazette insère le décret de Jérôme. La solidarité qu'elle tend à établir entre ce prince et les Polonais, est assez justifiée, par un avis du 8 juillet 1812 qu'adresse à Berthier le Général Michaud, Gouverneur de Magdebourg, et contenant traduction d'une lettre saisie à la poste, datée de Posen 1er juillet 1812, signée A. W. B., adressée à M. de Bulow à Schlœstedt, près Brunsweig. Ce document était des plus propres à faire regarder les Westphaliens vers Berlin : « La diète assemblée à Varsovie par ordre de Napoléon a été suspendue deux fois déjà. Les Polonais se flattaient que leur patrie serait restituée de la Baltique à la Mer Noire; qu'il leur serait permis de se choisir un Piast pour Roi, que ce seraient eux et non Napoléon, qui déclareraient la guerre aux Russes; ces espérances sont évanouies. On assure qu'Alexandre a nommé roi de Lithuanie le duc d'Oldenbourg et le Prince Czartoryski, roi du reste de la Pologne russe. En Pologne russe, il s'est formé trois Confédérations sous les Comtes Sulis-

(43) Lesage (Charles), Napoléon 1er, créancier de la Prusse, p. 299.
(44) Bourgin voit d'ailleurs dans la Westphalie et le Duché deux Etats sans vie propre dont l'un « hatte weder geschichtlich noch geografisch eine thätsächliche Berechtigung » et dont l'autre « war eine unvollständige Schöpfung, die nicht als Selbstzweck ausgesehen wurde, sondern nur als ein Element der Festlandspolitik, als eine Erweiterung Frankreichs nach Osten » (Napoléon und seine zeit., p. 94. Stuttgart. Perthes 1925, 131 p. in-8°.

trowski, Rzewusky et Werzycky, dont le dessein est de ne pas partager le bonheur des citoyens de Varsovie et de rester fidèles jusqu'à la dernière goutte de sang à leur empereur Alexandre... La pénurie d'argent est très grande dans le Duché qui n'est qu'un Etat de Papier. Le roi de Saxe ne s'y mêle pas des affaires d'Etat, les finances n'ont été soutenues jusqu'ici que par les soins des anciens fonctionnaires prussiens. Le désir général des habitants d'ici (Posen) est de redevenir sujets prussiens » [45].

La situation de Jérôme et du Duché les invite à se rapprocher. La Saxe, très antérieure à l'écrasement de la Prusse par Napoléon, n'était pas engagée à fond contre la Prusse comme les gouvernements de Cassel et de Varsovie, surgis de la défaite prussienne et irréconciliables avec Berlin du fait de leur existence même. Il y a une foule de choses que Jérôme est apte à comprendre en Pologne. Mais cela ne signifie pas que ces choses qui l'inquiètent souvent en Westphalie, le séduisent en Pologne, pays où il sera de plus éloigné de l'Empire français, en l'air.

Jérôme du moins doit être sympathique à une partie du public polonais : il est jeune, généreux, son peuple paraît heureux et, frère du Grand Napoléon, il sait aussi électriser une armée, Masson a noté du point de vue westphalien ce qu'avait d'extravagant la prodigalité de Jérôme au début de 1812 [46]. La Gazette de Varsovie voit les choses d'un œil moins pessimiste : « Cassel, 12 février : Aux Trois Rois, en place de fève, un diamant mis dans le gâteau échut au Ministre de la justice Siméon qui, en revanche a donné un grand bal masqué. Mardi notre capitale a été comblée de divertissements. Des troupes de masques se promenant dans les rues offraient au peuple un spectacle nouveau. On se croyait transporté dans le midi, un temps superbe ajoutait à l'illusion. Les bouchers, aux sons d'une musique de janissaires, ont escorté un bœuf enrubanné jusqu'au palais où ils ont remis des vers au Monarque qui les a reçus avec sa bonté habituelle » [47]. Heureuse Westphalie qui possède un tel roi ! Et quelle destinée on peut prévoir pour ce prince ! Le 17 mars, la Gazette insère

(45) *Archives nationales*, AF IV 1646, 8e dossier. Pièces relatives aux Polonais et renseignements sur les localités, 39 pièces, pièces 22 et 24.
(46) Masson (Frédéric), Napoléon et sa famille, tome 7 (1811-1812), p. 108-109.
(47) *Gazeta Warszawska*, supplément au n° 17, samedi 29 février, p. 299-300.

cette nouvelle : « Cassel 2 mars : Hier, les étendards ont été distribués à la Garde. Le Roi s'est rendu dans le Parc près de l'Orangerie où se tenaient en bataille toute la Garde, les 2e et 6e de ligne, le 1er Bataillon d'infanterie légère, les 1er et 2e cuirassiers, des gendarmes royaux, un détachement du 1er lancier et l'artillerie. Le Roi prit place sous un pavillon, le Ministre de la guerre tenait les étendards que l'évêque, premier aumonier, bénissait. Chaque colonel ayant reçu son drapeau, Le Roi fit cette proclamation : « Officiers, Sous-Officiers, et Soldats, Je vous remets ces nouveaux étendards à la place de ceux que les flammes ont détruits le 24 novembre. Ces nobles enseignes sont un témoignage de ma confiance en votre fidélité. De votre bravoure dépend leur gloire. Soldats, ces étendards vous conduiront au champ d'honneur; ils ont les couleurs de la patrie. Dieu les a bénis et votre Roi vous les donne. Plutôt mourir que de les abandonner, tel est le serment que vous devez prêter. Le jurez-vous ? » Tous les officiers s'écrièrent : « Nous le jurons ». Ce serment, tous les soldats de la Garde le répétèrent, après quoi sur toute la ligne retentirent les cris longtemps prolongés de : Vive le Roi ! Puis défilèrent devant le Monarque, la Garde sous son Capitaine Général, le Comte Heldring et les cuirassiers sous le Comte Lepel, aide de camp du roi. Ces belles troupes exécutèrent admirablement diverses évolutions dans un espace très restreint. D'un petit pavillon, la reine contemplait cette cérémonie, entourée de dames, de dignitaires du palais, de nombreuses personnalités des deux sexes. 300 officiers furent retenus à dîner » [48].

Pour les belliqueux soldats du Duché, pour la société polonaise si vive et si gaie, quel contraste entre ce Napoléon de 28 ans et ce roi de Saxe fatigué, pacifique et qu'on voyait si peu. Il est typique que le jeune margrave de Bade qui passe à Cassel alors, parle comme la Gazette : « les troupes westphaliennes, dit-il, défilèrent dans une fort belle tenue ». Le lendemain, suivant le roi à une autre revue, il note : « c'étaient de très belles troupes » [49]. Reinhard écrit à Bassano le 5 mars : « Le roi en voyant passer divers contingents confédérés a eu la satisfaction de reconnaître la grande supériorité de ses troupes, quant à l'instruction, la tenue, l'équipement. Il s'est

(48) *Gazeta Warszawska*, n° 22, mardi 17 mars, p. 386-387. Kleinschmidt dit 800 (Hist. du Royaume de Westphalie, p. 482).

(49) Chuquet (Arthur), Mémoires du Margrave de Bade. Traduction, Paris 1912. Fontemoing 268 p. in-16, p. 12-13.

assuré aussi que l'état nominal des autres contingents, par exemple celui de Bade, ne répond nullement à l'effectif, tandis que son Corps est composé du nombre d'hommes et de chevaux qui se trouve sur le papier et que son matériel de guerre est au complet »[50]. Holzhausen mentionnant la revue du 1er mars[51], ce petit événement nous semble avoir, mieux que la mort de Mario, mérité d'intéresser les Varsoviens. Jérôme, vu dans la Gazette, joue bien son rôle de Napoléonide et de vedette de la Confédération du Rhin[52].

Que penser de Jérôme à cette date ? Faut-il s'en tenir au portrait par Masson du fils de famille fêtard, bon danseur, dépensier et qui n'évite le conseil judiciaire, que parce que frère de l'Empereur ? N'est-il roi que grâce aux troupes françaises qui piétinent le pays[53]. Pourrait-on vraiment lui confier un Etat libre et ami, la Pologne ?

Siméon, nommé par l'Empereur co-régent de Westphalie, et gardé par Jérôme à son arrivée comme Ministre de la justice, écrit le 17 janvier 1808 à Thibaudeau, préfet de Marseille : « Le roi est aimable, a de l'esprit; dans toutes ses manières, on reconnaît l'Empereur. Il tient à merveille le Conseil. Il a de la sagacité, de la pénétration, de la mesure et du tact. Si les flatteurs ne le gâtent pas, si la jeune Cour ne l'investit pas d'intrigues, ce sera un grand prince »[54]. Pour un ancien député aux Cinq cents, un savant jurisconsulte, un membre du Ministère dont on dira en 1810, qu'il est le seul capable de diriger les affaires[55], ce sont là des compliments excessifs qui eussent indigné Masson : au reste, impression du début. Dès le 15 août, il avoue ses désillusions : « Si nous sommes un peu tranquilles, c'est bien grâce à Dieu et à l'Empereur; je veux dire à ses victoires, car il a donné à son frère un royaume ruiné, plus de charges que de revenus, une armée à créer, pas un général, des gens sans attachement pour nous.

(50) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 233. Le 25 janvier même tous les permissionnaires d'hiver étaient rentrés (Giess : Kassel-Moskau-Kustrin, p. 2).

(51) Holzhausen, Les Allemands en Russie avec la Grande Armée. Paris, Fournier 1914, 382 p. in-8°, p. 26.

(52) Duviquet remarque : « Les Allemands aimaient beaucoup cet appareil de faste et de grandeur. Le vieil Electeur ne les avait pas gâtés à cet égard. La garde royale était fort belle : en général la troupe westphalienne était magnifique et composée toute de beaux hommes » (p. 248).

(53) Un témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 7.

(54) Thibaudeau, Mémoires, Paris, Plon, 1913, IV-561 p. in-8°, p. 253.

(55) Un témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 18, 158.

Si nous ne sommes pas la proie du premier venu, il faut en rendre grâce à l'énergie du roi et à l'étoile de Napoléon »[56]. Les désillusions ne portent donc pas encore sur la personne de Jérôme. En 1810, il veut attacher à son armée le général Launay, gendre de Siméon (14 campagnes, plusieurs belles actions) et l'obtient de l'Empereur à l'insu de l'intéressé. Siméon lui-même n'a jamais voulu prêter serment au roi, afin de rester conseiller d'Etat de l'Empereur ». A Erfurt, Jérôme insistant pour l'avoir à soi, Napoléon veut que Siméon poursuive ses deux carrières; Siméon écrit deux fois en ce sens à l'Empereur; Jérôme tient bon : Siméon est effacé de la liste des conseillers français : « Bon gré, mal gré, dit-il, il me faudra devenir westphalien. on n'évite pas son sort. Maintenant que faire ? Quand j'avais deux carrières, je pouvais choisir. A présent que je n'en ai qu'une, il faut bien que je la suive »[57]. C'est une bonne note pour Jérôme que d'avoir mis tant d'énergie à conquérir ce collaborateur vieilli peut-être, mais sérieux et probe. Il ne lui a peut-être manqué pour bien gouverner que d'avoir bien connu le personnel administratif de l'Empire français et d'avoir pu y faire son choix : « Quoique fort jeune, dit le témoin oculaire, il avait l'esprit juste et le jugement solide. Toutes les fois qu'il n'était pas trompé par un intrigant ou obsédé par un Tigellin..., il était assez porté au bien; s'il avait eu un premier ministre qui à une grande probité eut réuni la connaissance des affaires et des hommes, il se serait fait aimer... Il aimait la vérité »[58].

Il ne parvint pas à garder Eblé comme Ministre de la guerre; mais ce ne fut pas sa faute. Quand Eblé, voulant nettoyer les écuries d'Augias, allait trouver le roi et lui disait hautement la vérité, il en obtenait satisfaction. Mais le Général fatigué de la bassesse de ce qui l'entourait et voyant que son Ministère ne pouvait guère lui rapporter de gloire[59], expliqua son cas en deux mots au roi : « V. M. ne peut rien faire pour moi, puisque je suis Français et elle voit très bien qu'en restant à son service je suis oublié de l'Empereur; je commence à vieillir et je sens le besoin d'avoir mon sort fixé ». Il y a donc ici question de solde et d'avancement. Et Jérôme écrit à son frère : « Je fais une perte; les hommes comme lui sont

(56) Thibaudeau, Mémoires, p. 262.
(57) Thibaudeau, Mémoires, p. 277.
(58) Un témoin oculaire, p. 28.
(59) *Idem*, p. 71 et 126.

rares. Je ne puis m'empêcher de recommander à V. M. ce militaire estimable et de l'assurer qu'elle n'a pas de sujet plus honnête, plus dévoué » [60].

Avec tout cela, il a tout ce qu'il faut pour choquer des Allemands et même des Polonais : « Vif, étourdi, léger comme un écolier qui vient d'échapper aux classes, il avait la manie de singer son frère en public; mais dans l'intérieur des jardins de son palais, on le voyait se livrer sans retenue à la folle gaieté des enfants..., mettre bas ses habits pour mieux remplir son rôle dans une partie de *cheval fondu* » à la grande stupeur « d'un essaim de curieux regardant des fenêtres d'une maison voisine » [61]. Il a parfois des gamineries stupides, ridicules. Le margrave de Bade, son hôte du 27 février au 4 mars, note : au retour d'une promenade à cheval à Napoléonshöhe, « le roi tira quelques coups de pistolet sur des porcs, ce qui m'étonna fort » [62]. Wachler, professeur d'histoire à l'université de Marbourg, lui reproche sa timidité au début, sa vanité ensuite, son manque de goût, une connaissance de la littérature française qui paraît superficielle, acquise peut-être au cours de conversations et au théâtre, pas assez classique, des lectures qui semblent se borner aux gazettes et aux Bulletins. Il sait quelque chose en mathématiques, mais n'a que des notions légères de l'art militaire qu'il n'a pas étudié. Et surtout, il n'est arrivé à apprendre en allemand que des phrases de conversation, se montre d'une servilité craintive vis-à-vis de Napoléon, reste parfois quelques mois sans assister aux séances du Conseil d'Etat, se relache de ses attentions du début pour les Allemands, bref n'est pas un chef dEtat dans le haut sens du mot, n'est pas même convenablement préparé à jouer son rôle [63].

Et pourtant, il agit autour de lui par une espèce de séduction qui s'exerce aussi bien sur les hommes que sur les femmes. Wachler doit avouer : « Sa mère Lœtitia affirma à Jeanne von Müller qu'il était le meilleur de ses enfants, on peut l'en croire... Il était spirituel, s'exprimait bien, librement, sans préparation; l'exposé de ses idées au Conseil d'Etat se distinguait, par sa précision, la sûreté de ses vues. Il était doué d'un tact extraordinaire en ce qui touche les convenances.

(60) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 303, 25 octobre 1809.
(61) Un témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 28.
(62) Mémoires du Margrave de Bade, p. 13.
(63) Von Specht, Le royaume de Westphalie, p. 11-12, 15-16.

Unissant l'esprit et la bonté, il eut fait le bonheur de ses sujets, si c'eut été possible sans travail. Suppléant à l'insuffisance d'indépendance par une magnificence visant à lui attacher ses sujets, il réussit mieux qu'on n'eut pu l'attendre à mettre dans sa dépendance et à s'attacher les familles les plus marquantes, les princes de Salm-Salm, de Löwestein-Wertheim, de Hesse Philipstadt » [64], ce dernier devenu le favori de Jérôme, depuis son attitude, lors de l'affaire Dörnberg [65]; le comte de Hammerstein, hanovrien qui a bien servi à la vérité, mais allié à des familles ayant des relations avec les ennemis extérieurs et qui en attendaient grâces, emplois et pensions [66]. Jérôme beau joueur en fait son premier aide de camp. Le margrave de Bade est surpris : « Le roi fut tout à fait courtois, prévenant, me dit qu'il espérait m'avoir sous son commandement, qu'il ferait mon éloge à l'Empereur, lui rapporterait combien il était content de moi et de nos troupes ». Courtois plutôt que sincère. « La cour fit sur moi une impression toute particulière. Les Français, abondaient; à côté, des aventuriers de tous pays. Je m'étonnais surtout de voir comment des personnes des plus vieilles familles d'Allemagne se pressaient pour rendre hommage à un roi éphémère ». Mot écrit après coup. On apercevait là « des hommes qui avaient fait la guerre d'Amérique — le Général Langenschwarz — ;le Général Ochs... aussi distingué qu'instruit, le comte de la Ville sur Illon, ancien major badois », devenu préfet du Palais à Cassel, et gendre du landgrave de Hesse-Philipstadt [67]. Ce roi léger qui attire à lui de grands noms et fait épouser de nobles allemandes à ses familiers français, n'est pas un sot. Dans Cassel passée de 18.000 habitants (1805) à 22.000 (1812), où affluent les fonctionnaires, les nobles, les riches, l'industrie, le commerce florissent, la valeur des biens s'est accrue, et l'on voit, notamment dans la classe moyenne, un bien-être qui n'existait pas auparavant » [68]. Tout ceci est l'œuvre du roi, œuvre qu'une longue paix eut pu rendre féconde.

Mais puisque Jérôme, le lazzo au cou, a accepté de jouer dans la guerre le rôle de vedette de la Confédération, où ceci va-t-il le conduire ? A régner sur une Westphalie agrandie

(64) Von Specht, Le royaume de Westphalie, p. 11-12, 15-16.
(65) Mémoires de Jérôme, t. 3, p. 369.
(66) Un témoin oculaire, p. 193.
(67) Mémoires du Margrave de Bade, p. 14-15.
(68) Von Specht, Le royaume de Westphalie, p. 95.

ou à être transplanté en Pologne ? Ni lui, ni ses sujets ne voient bien clair dans tout cela; chacun s'efforce de tirer de ce qu'il voit, des conclusions permettant le choix d'une ligne de conduite. Jérôme ne se départit pas de la sienne qui consiste, tout en obtempérant à l'ultimatum, à défendre pied à pied la Westphalie.

Le 6 février, nous apprenons d'une part que M. Pichon a fait au roi un rapport rappelant que « l'Empereur fait dépendre de l'exactitude avec laquelle la Westphalie remplirait ses engagements, les nouveaux avantages qu'on pourrait lui accorder ». D'autre part, M. Malchus, ministre des finances fait un contre rapport demandant que des compensations soient faites d'abord, sinon « on suspendait le paiement des créances françaises ». M. Pichon veut « encore discuter »; le Roi « refuse de l'écouter et la chose en reste là » [69].

Le 10, Reinhard fait part au Roi d'une note de Bassano du 5, renforçant l'ordre de l'Empereur du 1er, l'informe que le 1er « la Grande Armée a été créée et mise sur le pied de guerre » et lui fait connaître « les obligations sacrées et importantes qui en résultent pour la Westphalie ainsi que pour tous les Etats Confédérés ». Cet entretien qui fut long, « sans jamais s'écarter du respect dû à S. M. I. et plein de protestations de dévouement pour Elle « rappela trait pour trait celui du 23 janvier. Expressions « choisies avec une intention marquée »; impossibilité de pourvoir aux fournitures qui seraient faites pourtant pour l'armée française jusqu'à « la dernière extrémité »; demande à S. M. I., quand l'impossibilité serait absolue, de rembourser les sommes dues à la Westphalie; sinon d'« ordonner des réquisitions auxquelles les autorités ont déjà reçu l'ordre d'obtempérer et que le Roi faciliterait autant qu'il serait en lui ». Ceci arrêtera la rentrée des contributions, suspendra la marche du Gouvernement; le Roi s'y résigne; cessant de pouvoir gouverner », il cesserait de fait d'être Roi : mais jamais il n'apposerait sa signature à des ordres pour lesquels détournant à d'autres usages les fonds nécessaires à la marche du Gouvernement, il se détrônerait lui-même » [70].

Tout en rejetant des torts sur le Roi et le luxe de la Cour,

(69) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 214, Reinhard à Bassano, 6 février. Dépêche n° 311 (Arch. Min. Aff. Etr.).

(70) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 219-221, Reinhard à Bassano, 11 février, dépêche n° 314.

Furstenstein tient même langage à Reinhard : « Notre ruine est certaine : si S. M. I. croit que la faute en est aux Ministres, le Roi peut-être lui-même désirerait que S. M. plaçât près de lui des hommes du choix de la France pour se convaincre que nous ne pouvons lutter contre l'impossibilité » [71]. Ainsi, roi et ministres sont prêts à passer la main. L'homme du choix de la France est du reste près d'eux, c'est M. Pichon; et ils ont tout fait pour l'amadouer. Le 17 février, Reinhard écrit : « M. Pichon garde le silence, depuis qu'il habite le Palais le mieux meublé de Cassel » [72].

Ce qu'il y a de plus clair, c'est que Jérôme et ses ministres défendent la Westphalie au péril, non de leur vie, mais de leur situation, ou s'en donnent les airs, laissant l'Empereur responsable des mesures dont souffrira la Westphalie, gardant les sympathies des Westphaliens. Ils ne rêvent donc pas de quitter ce pays.

Que pensent les Westphaliens ? Hanovre, Magdebourg qui « par des regrets tiennent encore à l'Angleterre, à la Prusse », Brunswick « le Moscou de la Westphalie... plus ouvertement mécontente parce que moins malheureuse », Cassel, la résidence royale ? « Le malaise est partout, dit Reinhard, la fermentation nulle part... L'Angleterre est séparée par des barrières d'airain; la Prusse abimée mendie notre alliance : comment des vœux stériles, pourraient-ils éclore en actions ? J'ai recueilli quelques traits qui semblent indiquer qu'un véritable esprit de nationalité westphalienne commence à germer à Brunswick. On y sait discerner les défauts accidentels du gouvernement des bienfaits inhérents au nouvel ordre de choses... A Cassel, la majorité, c'est le gouvernement avec tous ceux qui lui sont attachés. Quatre ans ont façonné cette population apathique... Ses ressources lui viennent de la Cour; ses fardeaux sont compensés par des avantages... Depuis deux ans, aucun désordre en Westphalie, les impositions perçues avec rigueur se payent, la conscription n'éprouve aucun obstacle. Des preuves non équivoques d'attachement personnel au souverain ont éclaté dans plusieurs occasions et sur plusieurs points » [73]. Le ministre de la France

(71) *Idem*, p. 223.
(72) *Arch. du Min. des Aff. Etrang.*, Fonds Westphalie n° 315, folios 187-190, Reinhard à Bassano, Cassel, 17 février.
(73) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 183-187, dépêche n° 304, Reinhard à Bassano, 19 janvier.

croit donc Jérôme susceptible d'attacher à sa personne un peuple westphalien, et nullement acculé à chercher un autre royaume.

Ce qui est inquiétant, c'est autre chose : « La masse se persuade que les changements opérés ne sont que le commencement de l'exécution d'un système dont le résultat sera la destruction de la nationalité allemande [74]. Persuasion générale, indéracinable; impression profonde, douloureuse; on ne voit plus que l'Empire romain et celui des Parthes et ce qui fut l'Allemagne devenant le théâtre de la guerre de deux grandes monarchies, les invasions des Barbares en perspective. Aucun moyen de changer cette manière de sentir, quand même S. M. I. répandrait sur tout son empire la prospérité que les circonstances refusent encore. Mais les Allemands qui sont ainsi, sont avant tout Bavarois, Wurtembergeois, Westphaliens, et convaincus que l'avenir est hors de leur portée; que qui que ce soit, n'a le pouvoir ni l'obligation de changer les destinées de l'Europe, que c'est à la Providence seule à ratifier le plan de Napoléon ». Si, en Westphalie, on peut attendre une « réaction forte et pénible », ceci viendra, non de la conduite du roi, mais de l'attitude de la Prusse [75]. Et la conduite du Roi leur inspire la crainte, non le désir de le voir partir. « Le public de Cassel qui a entendu parler des dernières libéralités du Roi, témoin des plaisirs du Carnaval, prétend que la Cour jette l'argent par les fenêtres, parce que le Roi sait que Cassel ne sera plus longtemps sa résidence » [76]. Le Roi avait dit : « Tous les fonds de l'Etat sont insuffisants aux dépenses courantes; mais le moment presse; voilà ma liste

(74) A notre époque la thèse de Mlle Hélène Wegener (Die Relationen Napoleons I mit dem Königreich Westfalen, (1807-1813, Breslau 1905, 1 vol. in-8°) est à peine différente. Etudiant le but de la constitution de la Westphalie, elle y voit une mesure de centralisation, d'introduction des codes civil et pénal français, de l'impôt français, de la conscription. Elle rapproche cette constitution de celle reçue par la Bavière (1er mai 1808), de l'organisation donné au Duché de Bade, de la Patente d'organisation du Prince Primat du 16 août 1810; elle estime qu'il y a là une mesure tendant à l'assimilation, et devant aboutir au bout d'un délai plus ou moins long à l'annexion. Elle compare du reste à ce point de vue la Westphalie avec Naples, l'Italie et la Hollande (p. 6-7).

(75) *Arch. du Min.* des Aff. Etrangères, Dépêche 305, folios 53-54, Cassel 20 janvier, Reinhard à Bassano.

(76) *Idem, n°* 307, folio 73, Reinhard à Bassano, 23 janvier. C'est la sans doute ce qui a fait dire à M. Lacour-Gayet (Napoléon Paris, Hachette sd. (1920), 587 p. in-4°, p. 311) que les bourgeois de Cassel eussent donné le démenti à Napoléon affirmant que son frère gagnait en maturité.

civile de 6 millions. J'en consacre un pour l'entretien des troupes de mon Frère; plus de bals masqués, jusqu'à ce que j'aie pourvu à l'essentiel. L'emploi des capitaux que m'a cédés l'Empereur, sera pour l'armée ». Mais en fait, on montre, une avidité scandaleuse pour faire payer d'avance le cadeau de 400.000 frs qu'on a fait offrir par la ville à la Reine et on laisse les casernes à moitié achevées. On se fait remplacer par des domaines d'Etat, ceux qu'il a fallu restituer aux donataires Impériaux ». D'autre part, « l'idée qu'on a de la pompe asiatique de la Cour, aliène les esprits. On ne croit pas à la pureté des mœurs. On exagère sans doute, dans les contes qu'on en fait; mais cela attire une grande mésestime; et les impositions toujours nouvelles occasionnent des plaintes aussi toujours nouvelles et mènent au désespoir. Si le cœur compatissant du Roi savait la pure vérité, tout changerait bientôt. De plus, on s'imagine *que le Maître actuel pourra recevoir une autre destination*. Le manque d'héritier augmente les inquiétudes. La Cour vit dans une dissipation qui fait dire que le Roi n'agit ainsi que parce qu'il se voit au dernier jour de son règne » [77]. Ainsi, bien que Jérôme veuille des domaines en Westphalie, un malentendu est né. Il multiplie les dépenses pour faire marcher le commerce à Cassel et y entretenir sa popularité à tout prix; ses sujets voient là un indice de son indifférence, l'annonce de son départ et de leur annexion à l'Empire.

L'Empereur voudrait chasser de l'esprit de Jérôme cette idée qu'un Roi se rend plus populaire en dépensant qu'en économisant. Reinhard n'osant lui en parler, en entretient Furstenstein qui assure « que lui et d'autres serviteurs du Roi n'ont jamais cessé de faire des protestations à ce sujet. Mais S. M. avait répondu qu'elle dépensait sa liste civile ». A quoi Reinhard riposte que « cette liste empiétait parfois sur les revenus de l'Etat, tandis que le Roi eut trouvé gloire et avantage à la faire venir au secours de l'Etat » [78].

Mais Jérôme n'en démordra pas : il en conclut seulement certains jours que tout cela tend à le détacher de la Westphalie. Alors, il précipite le mouvement, il liquide, il veut se faire des amis : « Il y a eu pendant le Carnaval six

(77) *Arch. du Min.* des Aff. Etr., n° 309, folios 115-117, Reinhard à Bassano, Cassel, 30 janvier.
(78) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 222, Reinhard à Bassano, Cassel, 11 février; dépêche n° 314 (Arch. Min. Aff. Etr. folio 155-165).

bals masqués chez les Ministres et les Grands Officiers, deux bals masqués et deux bals parés à la Cour, et un bal paré chez Furstenstein ». Le Ministre Malchus a reçu du Roi « le 9 février 20.000 francs de sa cassette et 100.000 francs en obligations de l'emprunt forcé, bonnes à employer comme argent comptant. A ces faits connus du public, il faut en ajouter qu'on ne croit pouvoir expliquer que par la supposition que le Roi a cessé de prendre intérêt à son Royaume. Il a donné à Rondelard, son deuxième chirurgien 100.000 frs en obligations. Cet homme à qui le Roi n'avait presque jamais adressé la parole, est tombé des nues. M. de Blumenthal, ancien maire de Magdebourg, chambellan retiré, revenu à Cassel, a reçu 12.000 francs. Le Roi regarde la Westphalie comme perdue pour lui. Il met toutes les chances dans son armée et dans le commandement qu'il espère obtenir. Tous ses regards se tournent sur la Prusse et la Pologne. Mais l'impression sur le public, sur tous ses serviteurs honnêtes est inexprimable. Les conseillers d'Etat allemands sont sans la moindre influence. L'abattement est dans toutes les âmes » [79]. Masson a parlé du soulagement éprouvé par Jérôme au début de février à la nouvelle qu'il doit partir en guerre. Il voit là pour lui la seule issue à ses prodigalités du mois de mars [80], et ajoute : « Une seule préoccupation : durer jusqu'à la déclaration de guerre... Il lui faut la guerre » [81]. En fait, l'idée de quitter la Westphalie affole Jérôme et plonge les Westphaliens dans l'abattement. Ainsi le disent les faits, si l'on veut respecter l'ordre chronologique.

Jérôme ne veut pas quitter la Westphalie : il la regarde seulement comme perdue pour lui du fait de l'Empereur, dans les actes duquel il croit lire la volonté arrêtée de la traiter en pays déjà annexé. Le 5 mars, Reinhard est très explicite : « Ce prince, au lieu de se subordonner de bonne grâce à S. M. I. comme chef de sa dynastie dont il tient la couronne, comme Directeur des opérations, se plait à voir dans des dispositions qu'il croit attentatoires à sa Souveraineté un présage sinistre, et en tire des conséquences alarmantes pour

(79) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Westphalie 1812, n° 315, folios 188-190, Reinhard à Bassano, Cassel, 17 février.

(80) Dont plusieurs ont le caractère d'un cadeau d'adieu et dont une au moins est de février.

(81) Masson, Napoléon et sa famille, tome 7, p. 108-110.

son avenir et même pour la conservation de sa couronne [82]. Le public pense comme Jérôme : l'arrivée d'un courrier de Berthier émeut l'opinion [83], le départ du Roi pouvant n'être suivi d'aucun retour. Reinhard n'en croit rien : « Mes réponses, dit-il, sont faciles et courtes. Il m'en resterait à faire que le respect m'interdit, dont les Ministres possèdent les éléments; mais lorsqu'après mes premières répliques les mêmes plaintes reviennent, il m'est d'autant plus aisé de me renfermer dans le silence que le Roi finit constamment par l'expression de son respect et de son dévouement pour S. M. I. » [84]. Reinhard semble donc rassuré : dès l'instant que Jérôme professe de tels sentiments ni les Westphaliens ni lui n'ont rien à redouter. Napoléon exigeant trop de son frère, Jérôme effrayé croit que l'Empereur lui aussi « presse le bouton » pour lui faire lacher la Westphalie, alors que tout s'explique assez par les besoins que crée la grande guerre en préparation. Tout cela ne prouve, ni que Jérôme soit le candidat que l'Empereur met en avant en vue d'un futur royaume de Pologne, ni même que l'Empereur l'autorise à poser sa candidature, ni même qu'il y ait là une couronne à convoiter.

L'affolement du Roi n'a pas d'ailleurs pour uniques causes les exigences impériales prémentionnées. Il est abreuvé de dégoût comme chef de l'armée, de l'administration, comme chef de la politique étrangère de son royaume. Incontestablement l'armée est l'objet de ses soins attentifs. Il veut remplacer Morio par le Général Allix, colonel disgracié après Saint-Domingue qu'il a mis à la tête de son artillerie en 1808 [85], militaire simple, instruit, d'une rude franchise avec le Roi, étranger à toute coterie, baptisé « l'ours » par les courtisans [86]. Reinhard tout en raillant cet « excellent officier, très sourd au physique et au moral, et ne connaissant que ses mathématiques » « rend justice à la prodigieuse activité d'un général qui a créé tout l'établissement de l'artillerie, hommes, instruments, fonderies, pièces, école » [87]. Jérôme fait là un choix très sensé.

(82) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 233, Reinhard à Bassano, Cassel, 5 mars.

(83) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Westphalie n° 318, folios 216-218, Reinhard à Bassano. Cassel, 2 mars.

(84) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 233.

(85) *Idem*, tome 3, p. 265. Jérôme à Napoléon, 27 juin 1808.

(86) Un témoin oculaire, p. 61 et 146. Voir Duviquet, p. 247 : le dialogue entre Jérôme et Allix au bal masqué du 19 janvier 1812.

(87) *Arch. Min. Aff. Etrang.*, Fonds Westph., n° 301, fol. 5-11, Cassel,

Le 30 janvier 1808, Napoléon avait écrit à son frère : « Au lieu de 20.000 hommes, ayez-en 30.000 ». Le 30 octobre 1811, Jérôme ayant réalisé ce vœu s'attire de son frère le reproche d'avoir trop de troupes [88] : à sa réponse, Napoléon satisfait ou non, ne répond pas. Le Roi se prévaut de ce silence : à un certain moment, il aurait eu 33.000 hommes. Alors, le 5 février 1812, Bassano écrit : « Le Roi se plaint ? Ce n'est pas la France qui a fait porter à 33.000 hommes l'armée westphalienne » [89]. Quel comble que ce reproche à cette date ! Siméon alors de s'écrier : « Ah ! voilà ce que je lui ai toujours prédit » [90]. Et le 11 février, Siméon qui retenait Jérôme, est blamé par Bassano de l'avoir poussé dans la voie des armements [91]. Querelles périmées d'ailleurs. Fin février 1812, Jérôme a, en Westphalie, 19.955 hommes, 4.445 chevaux, 40 pièces de canon [92], 3.400 hommes à Dantzig; un bataillon de 600 hommes en Catalogne; un régiment de 600 cavaliers à l'armée du Midi (Espagne). Total : 24.555 hommes. Berthier lui demande 21.000 hommes sans ceux de Dantzig [93] : il les aura.

Que vaut cette armée ? « Vous paraissez douter, écrit Reinhard à Bassano, si le Roi est sûr de son armée. Il faut distinguer entre les officiers supérieurs et les subalternes. Parmi les généraux et colonels, il est des Français, des Allemands d'un talent distingué, d'une grande expérience. Leur habileté n'a pu se montrer que dans l'art de dresser les soldats. Ils y ont réussi : guidés par l'esprit militaire français, ils ont mis en jeu les ressorts nobles; pédantisme, injures, baton sont exilés, le soldat a le sentiment de son bien-être. Il n'en est pas de même des officiers subalternes presque tous jeunes, tenant en partie à des familles mal disposées, manquant d'expérience, d'instruction. L'armée laissée à son propre esprit, même ayant le Roi à sa tête, soutiendrait difficilement le premier choc. Quand à la masse des soldats les souvenirs de

9 janvier, à Bassano; n° 306, Cassel 23 janvier, post scriptum, à Bassano.

(88) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 497-8, Jérôme à Napoléon 30/10 1810.

(89) *Idem*, t. 5, p. 209, Bassano à Reinhard. Kleinschmidt dit (p. 374) de 30 à 35.000.

(90) *Arch. Min. Aff. Etrang.*, n° 314, fol. 160-165, Cassel, 11 février.

(91) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 218 et 223. Margueron, Campagne de Russie, p. 116. L'Empereur à Bassano, 2 février.

(92) Margueron (Colonel L.), Campagne de Russie, p. 239-240, Berthier à l'Empereur, 26 fév.

(93) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 316, fol. 194. Reinhard à Bassano, Cassel, 20 février.

l'enfance y réagissent encore, l'exemple de la division restée en Espagne est devant leurs yeux. On leur a entendu dire qu'ils n'iraient ni là ni en Pologne, qu'on pourrait les fusiller. Une résistance active me paraît impossible; mais leur force d'inertie pourrait causer quelque embarras; elle se manifesterait par des désertions. Il s'agira de bien manier la machine où chaque rouage engrenant dans l'autre ne peut produire que l'effet calculé, l'âme lui sera ensuite infusée sur le champ de bataille » [94]. En janvier, Reinhard plaisante Allix qui s'est « décidé à ne laisser dans l'arsenal qu'une quantité de troupes insuffisantes pour nous faire sauter » [95]. En février, Jérôme désire que les Westphaliens de Dantzig rentrent dans son Corps : il en résulterait « l'avantage d'une plus grande énergie d'esprit militaire » [96]. Le 1er mars, la revue et le passage des Badois nous édifient.

Le vice capital de l'armée, c'est la propagande prussienne qui la mine. Des embaucheurs paraissent çà et là; des soldats désertent; on voit « en pays hanséatique une foule de vagabonds que la Westphalie semble vomir ». Reinhard signale : « Nous avons, m'a dit M. de Furstenstein, des preuves certaines d'un véritable embauchage que se permet la Prusse dont les officiers écrivent à nos soldats, les engagent, leur ordonnent de déserter ». M. de Senfft m'avait raconté que la Police avait fait distribuer dans les casernes des lettres pour éprouver la fidélité des soldats. J'ai fait part de cette insinuation du Ministre de Prusse à M. de Furstenstein qui m'a répondu que ces lettres étaient originales, signées et que le Roi les avait transmises à S. M. I. Plusieurs Officiers prussiens sous des prétextes frivoles viennent en Westphalie, font parfois semblant de vouloir entrer à son service; plusieurs ont reçu des congés limités; M. de Senfft raconte le fait comme une preuve de la sécurité de la Prusse » [97]. Reinhard prend tout ceci assez philosophiquement. Ceci rend forcément platoniques les représentations que fait faire Jérôme à Von Goltz à Berlin par le Baron de Linden, son ministre [98].

(94) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 188, Reinhard à Bassano, 19 janvier.
(95) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 306, fol. 62. Post scriptum, 23 janvier Reinhard à Bassano.
(96) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 218. Reinhard à Bassano, 11 février.
(97) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 286, Rovigo à Bassano, Paris, 13 janvier, fol. 18, et 309, folio 109, Cassel 30 janvier.
(98) Kleinschmidt, Le royaume de Westphalie, p. 469. Cette affaire

D'autre part, Jérôme se répand près de Reinhard en plaintes contre M. de Saint-Marsan qui paraît être « plutôt ministre prussien que ministre de France » en Prusse, qui « appelé à Berlin le Sauveur de la Prusse », « cherche à excuser tout ce qui s'y fait ». « Un nombre incroyable d'officiers westphaliens servent en Prusse ». Le Roi de Prusse vient de nommer « le Prince de Hesse Barchfeld, sujet westphalien, Lieutenant-Colonel de ses gardes. Ce jeune homme paraît un très mauvais sujet. Le Roi en a cité des preuves méritant une animadversion éclatante » [99]. Dès lors, Saint-Marsan est coupable de laisser ainsi offenser Jérôme. Le 2 mars, Reinhard annonce que cette affaire « va s'arranger : le jeune prince ayant fait près du Roi Jérôme des démarches pour obtenir de servir en Prusse, cette permission sera probablement accordée » [100]. Peu brillante façon d'arranger les choses. C'était bien la peine de s'exposer au reproche paradoxal d'avoir trop de soldats, pour être forcé d'endurer les tentatives de débauche organisées par la Prusse sous l'œil bénisseur de Saint-Marsan.

Le pire, c'est que, quand Jérôme se défend contre ce mal prussien servi par des complicités si inattendues, Davout l'accuse de faiblesse, témoin ce rapport de Berthier : « Il y a dans les troupes prussiennes beaucoup de Westphaliens que le roi de Wesphalie a autorisé à y rester. Quelques-uns viennent, munis de permissions, voir leur famille : D'Alvensleben, commandant d'un bataillon prussien composé en partie de déserteurs westphaliens est venu à Magdebourg faire un emprunt : le préfet de l'Elbe son beau-frère lui en a facilité les moyens. M. le Prince d'Eckmühl pense que cette facilité à laisser venir des militaires au service de Prusse en Westphalie, peut-être une des causes de la désertion qui y existe ». Napoléon écrit en marge : « Ecrire à mon ministre en Westphalie, lui faire sentir la conséquence de cela » [101]. De Jérôme en Davout, on retombe par Berthier, Napoléon à Reinhard et Saint-Marsan. Jérôme jeune et sans appui contre tout

fait l'objet d'une correspondance entre Senfft d'une part et Von Goltz, le roi Frédéric Guillaume de l'autre qui dure du 26 janvier au 2 mars.

(99) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 312, fol. 146, Reinhard à Bassano, Cassel, 6 février.

(100) *Idem*, n° 318, fol. 218. Reinhard à Bassano, 2 mars, post scriptum.

(101) Dernières lettres inédites de Napoléon 1er, publiées par Brotonne, Paris, Champion 1903, 2 vol. in-8°, tome 2, p. 250, 11 et 18 février 1812. Les Alvensleben ont donné un ministre à la Prusse (Lefebvre : La Révolution, p. 287).

ce monde, enfermé dans ce cercle vicieux, était réduit à s'exaspérer sans espoir d'être aidé, ni même cru.

C'est loin d'être tout : le mal s'étend du monde militaire au personnel civil : un préfet westphalien, le Baron Schele a été destitué le 15 janvier 1811, pour être allé très en secret à Berlin [102]. L'affaire Barchfeld n'a pas pris fin, que le 1er mars 1812, le Ministre de Prusse apporte à Reinhard une lettre de Saint-Marsan réclamant ses bons offices en vue de réaliser une combinaison qui était une trouvaille de génie ou un attentat contre l'existence de la Westphalie, mais ne pouvait passer pour ce qu'elle voulait paraître, une affaire de pure convenance personnelle sans importance politique. Saint-Marsan ne voulait qu'obtenir pour M. de Bulow, ex-ministre des finances de Westphalie « la permission de servir en Prusse, où on lui destine le Ministère des finances ». Il s'agit donc de remettre les finances de Prusse à l'homme qui sait tout des embarras financiers de la Westphalie. Il fallait le cynisme prussien pour oser proposer cela; il eut fallu à Jérôme une dose de naïveté inouïe pour accepter : on manque de termes pour qualifier les personnalités qui cherchèrent à faciliter cette combinaison. La seule excuse à invoquer était la convention du 24 février qui faisait de la Prusse une alliée occasionnelle de la France. Mais en faisait-elle une amie ? Supprimait-elle les raisons si fondées de suspicion que la France et la Westphalie se devaient de ne pas oublier ? Pour la Westphalie, cette alliance, c'est la porte fermée à tout espoir d'agrandissement aux dépens de la Prusse : or la Westphalie, comme le duché de Varsovie, semble un état voué à une croissance rapide ou à la mort; et aux dépens de qui grandir, si ce n'est à ceux de la Prusse ? Parlant de Jérôme, Frédéric-Guillaume mande alors à Krüsemarck à Paris : « Seine Gesinnungen für uns sind nicht weniger als gut. Unsere Allianz mit Frankreich war für ihn ein Donnerschlag » [103]. En réalité, Jérôme pouvait s'attendre à ceci depuis le 21 décembre : mais la nouvelle

(102) *Gazeta Warszawska,* 1811, n° 11, mardi 5 février, de Cassel, 20 janvier. Il est curieux que les Mémoires de Jérôme soient muets sur ce fait. Peut-être est-ce ce Scheele qui est en question dans la lettre de Jérôme à l'Empereur du 16 janvier 1811 (Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 85). C'est d'un autre qu'il s'agit dans le Journal de la Reine (t. 5, p. 159, 7 janvier 1812).

(103) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 480 et 483-4. Dépêche chiffrée du Conseiller d'Etat Le Coq à Krüsemark, 14 mars 1812. (Geh. Staats-archiv in Berlin. Frankreich Rep. 1 n° 11a.

n'en avait pas moins dû être désagréable pour lui, et elle ne pouvait l'inciter à la confiance.

« La Prusse, dit Saint-Marsan, a en vue de choisir un Ministre des finances capable et agréable à la France. M. de Bülow a déclaré n'accepter qu'autant que la Prusse suivrait le système de la France. M. le Chancelier m'ayant demandé une lettre pour vous, j'ai déféré d'autant plus volontiers que M. de Hardenberg m'a dit dans le temps que quand M. de Krüsemark, ministre de Prusse à Paris a causé de ce projet avec M. le Duc de Bassano, ce Ministre lui répondit que S. M. I. verrait ce choix avec plaisir, en ajoutant quelque chose d'obligeant pour M. le Chancelier, proche parent de M. de Bülow. Ainsi cette affaire est ourdie depuis longtemps : Hardenberg, Krüsemark, ont mis Paris en branle. On argüe de paroles obligeantes; on attribue à Bassano une déclaration polie de non-opposition où paraît l'Empereur, mais au conditionnel. Et Saint-Marsan, manœuvré par Hardenberg, abonde en ce sens. « M. de Senfft de son côté était chargé par le Chancelier de demander cette permission au Roi Jérôme en audience particulière ». Hardenberg avait écrit « à cet effet une lettre d'introduction à Furstenstein, et le beau-père de M. de Bülow venu exprès de Berlin était porteur de la requête » de l'intéressé à Jérôme. De Senfft et le beau-père firent chacun leur démarche. Voilà une affaire bien présentée où tous les acteurs ont donné.

C'était trop peu. Tout pouvait se régler entre Furstenstein, Bassano et Hardenberg. Mais fort de l'exemple de Saint-Marsan, Reinhard intervient « officieusement » en faveur de la Prusse. Que Saint-Marsan l'ait fait pour rendre amicaux ses rapports avec le Gouvernement près duquel il est accrédité, soit, encore que ce fut là politique à courte vue. Mais que Reinhard ait pris parti pour Saint-Marsan et la Prusse contre le roi de Westphalie près duquel il est, lui, accrédité, contre un roi français, le frère de l'Empereur, voilà qui est absurde. Reinhard en « cause d'abord » à Siméon, Ministre de la justice — non des finances ou des relations extérieures, — donc à quelqu'un qui n'en devait rien savoir « d'abord ». Mais il s'agit de faire pression sur le Roi; Siméon est homme de poids; pressé lui-même, il témoigna « tout son désir que le Roi accordât la permission ». Fort de ce succès, Reinhard s'est « ensuite » rendu chez Furstenstein, et lui a avoué que son « devoir » à lui, Ministre de France, était « d'être neutre

dans cette affaire », « d'autant plus qu'elle se trouvait dans un certain contraste » avec une lettre du 28 février qu'il avait reçue de Bassano et communiquée la veille à Furstenstein. Un autre en fut resté là : mais Reinhard, cet aveu fait, se permet d'admettre « qu'on ferait tort à M. de Bülow de lui appliquer le contenu » de cette lettre et ajoute : « *Mon désir personnel* est qu'il obtienne ce qu'on réclamait » [104]. Initiative difficile à justifier.

Quel est donc ce Bulow pour lequel les diplomaties prussienne et française faisaient bloc ? Un homme qui chargé provisoirement des finances en 1808, était alors fort en état de mener une intrigue, mais qui, incapable d'application en affaires, s'endormait profondément, si un chef de division travaillait avec lui plus d'une demi-heure. Il bégayait fortement et on se perdait en conjectures sur l'origine de sa faveur. Or, il l'avait établie sur une base inébranlable en déterminant l'israélite Iacobson à prêter de temps en temps quelques millions, ce que l'on ignorait. On vivait au jour le jour avec des emprunts forcés et le secours des juifs. On avait à faire à des gens qui ne demandaient pas de comptes des exactions, pourvu qu'elles fussent à leur profit. M. de Bulow fit l'interim de la guerre : le Juif Simon Meyer qu'on fit munitionnaire, appela en Westphalie tous ses compatriotes, comme dans une autre Palestine. Qui était à la tête du service des finances ? Un juif. Des vivres ? un juif. Des hôpitaux ? un juif. Du casernement ? un juif. Dans son ministère, il évinçait les Français pour placer ses compatriotes, surtout ses affidés. Il avait fait des finances un grimoire, où lui seul se reconnaissait, pour rester longtemps en place. Il dissimulait certaines ressources pour tenir le roi en tutelle, avait des relations suspectes en Prusse, des créatures partout. On lui tendit un piège, il l'éventa et tout le pays en fit « un petit Necker ». Siméon même crut en lui [105]. Vainement, Provençal, le secrétaire général de Bulow, ancien pasteur des réfugiés français de Berlin, et son chef de bureau, Sigismond, sont signalés à Furstenstein par le baron de Linden, ministre de Westphalie à Berlin comme des espions prussiens [106]. Ce qui maintient en-

(104) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Westph., n° 321, fol. 260-265, Cassel, 9 mars, Reinhard à Bassano.

(105) Un témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 49, 53, 54, 136, 140.

(106) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 413-414.

core quelque temps Bulow, c'est que les Français de Cassel voudraient lui voir pour successeur le « capable » Pichon, Directeur général du Trésor, alors que le Roi voudrait éviter de paraître franciser à outrance et songe au Directeur général de la Caisse d'amortissement, le baron V. Malsburg [107]. Une mission à Paris perdit enfin ce ministre : d'après des personnes dignes de foi, il aurait insinué à Napoléon, d'annexer la Westphalie et l'Empereur aurait signalé à Jérôme ce manque de fidélité [108]. A en croire Kleinschmidt, il se serait rendu compte que la rupture entre la France et la Russie était inévitable et imminente. On l'aurait soupçonné alors de relations avec la Prusse; on aurait fait courir le bruit du débarquement par les Anglais d'un corps prussien sur la côte baltique, et mêlé à ceci son nom et celui de Provençal, le tout pour compromettre la Prusse et s'agrandir à ses dépens [109].

Averti par le Baron Bongars, chef de la Gendarmerie, qu'il avait perdu la confiance du Roi, ramené sous escorte dans sa terre à Brunswick (8 avril 1811), il a su s'en absenter malgré la police [110]. Senfft a fait tous ses efforts pour le voir avant son départ, signalé cet événement au roi de Prusse dans tous ses détails [111]. Reinhard s'est plaint qu'il y eut « dans un gouvernement manquant tellement de talents, encore un talent de moins ». Bulow reste, pour notre envoyé, le Ministre qu'il affirmait en 1811 être « véritablement attaché au roi », quoique « assez capable d'avoir enflé à dessein les budgets de certaines parties de son administration pour se donner les moyens » de payer ses fidèles; et qui a vendu des couvents pour 30 millions, peut-être pour 10 [112]. C'est l'homme qui a un correspondant à Posen. « Son tort principal, dit Reinhard, dont il doit s'être corrigé aujourd'hui, est d'avoir fait sentir non seulement à d'autres, mais au Roi une supériorité dont il fallait garder le secret, quand même elle aurait été suffisamment justifiée ». Elle ne l'était donc pas pleinement ? « Ce qui le justifie en grande partie » — on ne le peut donc

(107) *Idem*, p. 412-413.
(108) Un témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 155.
(109) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 417-8.
(110) Un témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 168-9.
(111) Kleinschmidt, Dépêche de Senfft à Frédéric Guillaume, 10 avril (1811), p. 417, note 2.
(112) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, Reinhard à Champagny, p. 102, 102-108, Cassel, 8 et 22 avril 1811.

complètement ? — « c'est que depuis qu'il est sorti, les choses sont allées de mal en pis; les bonnes idées qui depuis ont soutenu l'édifice chancelant, procurant des ressources, on le doit à son administration ». C'est donc un financier de talent; mais plus grand est ce talent, moins il est séant qu'il passe à la Prusse dont le mauvais vouloir pour la Westphalie n'est pas niable.

Mais il y a autre chose : Bulow n'a jamais cessé d'être l'ennemi du régime. Furstenstein qui l'a vu de près, dit à Reinhard : « Il avait voulu conserver les anciennes formes, n'exécutait pas les ordres du Roi, mentait, quand on lui en faisait reproche, cherchait à s'isoler des autres ministres pour lui proposer des mesures qu'on reconnaissait ensuite comme mauvaises; plus de six mois avant sa démission, il avait inspiré au Roi des défiances indéracinables ». Reinhard avoue lui-même à Bassano : « Sans vouloir trahir son maître, M. de Bulow peut avoir eu des arrière-pensées (et je l'en ai soupçonné moi-même) qui auraient contrarié les vues du Roi et peut-être aussi celles de la France ». Et c'est aux menées ouvertement prussiennes de cet homme que collabore le Ministre de France. Ici, Jérôme n'est plus Jérôme, c'est un Français qui se défend, le seul en toute cette affaire.

Furstenstein, désarçonné par Reinhard, se remit vite : « Tout en me parlant dans le même sens que moi..., il se prononça contre M. de Bulow beaucoup plus ouvertement que je ne lui avait entendu faire auparavant ». Il répondit à Senfft et au beau-père que Bulow « ayant été Ministre des finances en Westphalie, le Roi ne consentirait jamais à ce qu'un homme qui connaissait les secrets de son Etat entrât au service d'une autre Puissance ». Comme fiche de consolation, il leur « offrit (et comme il paraît du consentement du Roi) de céder sa place de Chancelier de l'Ordre de la couronne à M. de Bulow ».

Ce n'était pas là leur compte : De Senfft répondit que cette offre pourrait satisfaire Bulow, mais que son gouvernement « dans les nouvelles relations où il était entré avec la France... avait besoin d'un homme capable et jouissant de la confiance du Gouvernement français pour remplir les engagements contractés. Il insista à obtenir une audience particulière : l'affaire en était là, quand le Roi est parti pour Paris ».

Jérôme ne s'est donc pas laissé fléchir. Reinhard n'a plus qu'à laisser l'Empereur et Jérôme régler cette affaire, et il

confesse : « Rien ne pouvait être plus désirable pour moi », cette solution lui épargnant une dangereuse responsabilité. En fait, il continue à intervenir, insinue à Maret : si Bulow n'est pas nommé ministre des finances en Prusse, « une parole officieuse de vous, raffermira le Roi (Jérôme) dans sa détermination de le tirer de sa situation actuelle qui deviendrait désespérante. Humble plus que jamais, condamné à l'inaction et sans fortune, quoique le Roi ne veuille pas le croire, ce serait un homme totalement perdu » [114]. Reinhard, terreneuve de Bulow, insoucieux des dangers qu'il fait courir à un Etat napoléonien, oublie qu'il a écrit à Champagny que Jérôme, en mettant Bulow à pied, lui assurait une pension annuelle de 6.000 frs et une année de ses appointements (60.000 frs) à dater du 8 avril 1811 [115]. Il passe d'ailleurs à l'offensive : « Si S. M. I. ne voyait aucun inconvénient à ce que M. de Bulow servit en Prusse et si V. E. daignait y prendre quelque intérêt, quelques paroles officieuses suffiraient certainement pour faire envisager au Roi cette affaire sous le point de vue le plus convenable ». Ce petit capricieux de Jérôme, craignant d'être privé de dessert par Bassano, cédera. Pour en finir, une dernière giffle à cet enfant vaniteux que Reinhard regarde d'avance comme mâté : « Il était facile de prévoir que le Roi éprouverait une forte répugnance à accorder à M. de Bulow la permission d'occuper une place de la même importance que celle qu'il lui avait fait perdre. Peut-être son amour-propre l'emportait-il sur sa véritable dignité. De mon côté, je prévoyais et savais que sa susceptibilité porterait sur ce qui pourrait avoir l'air d'une intervention de la France et en effet, il a accusé M. de Bulow d'avoir cabalé pour l'obtenir » [116]. Mais vraiment est-ce parce que Reinhard est enrôlé dans cette cabale qu'il faut lui donner un autre nom ? Est-ce parce que les Ministres de France auraient compris leur rôle à rebours que Jérôme devrait accepter d'être la risée de la Westphalie et de la Prusse réunies ?

Napoléon a commis à l'égard de la Westphalie et des grands prussiens des erreurs manifestes. M. Driault a signalé l'instruction à Clarke, touchant Schulenburg et Stein [117]. Mais

(114) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 321, fol. 260-265, 9 mars.
(115) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 101, postscriptum du 9, à sa lettre du 8 avril. Senfft a signalé ceci aussi à Frédéric Guillaume (Kleinschmidt, p. 417). Le 10 avril..
(116) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 321, folio 260-5, 9 mars.

Napoléon n'était pas sur place, Saint-Marsan est un Caulaincourt de dernière qualité; Reinhard, est coupable. Quant à Jérôme, s'il se défend contre les audaces de Bulow, c'est que tout en jetant par instants le manche après la cognée, il ne lache pas encore la proie pour l'ombre, et se cramponne au sol westphalien.

Il est dans la main de Reinhard : Qui cela Reinhard ? Il y a de ce Mentor deux portraits bien différents, et tous deux de Frédéric Masson : « Reinhard, l'homme le plus ponctuel et le plus exact, le mieux informé et le plus instruit des choses allemandes, car il est lui-même de famille allemande, est né en Wurtemberg, a épousé une Hambourgeoise, a partout des parentés, des amitiés, des liaisons [118] ». Ceci est de 1808; Masson ayant entonné ce couplet de bravoure, se moque de Jérôme qui a essayé d'avoir barre sur cet homme. En 1812, voici l'autre Reinhard : « Il n'est dévoué qu'à ses intérêts; et s'il est patriote quelque part, ce n'est pas en France. Pour accuser le roi et ses ministres, clairvoyant et subtil; pour renseigner sur l'état de l'Allemagne, aveugle et muet. Quel besoin de dauber sur des amis, des parents, des concitoyens » [119] ! Clairvoyant peut-être, agissant contre la France assurément. c'est un homme qui par sa présence à Cassel et le rôle qu'il y a joué, sapait le prestige, non seulement de Jérôme, mais encore de Napoléon en Allemagne [120]. Or Masson. bien que l'appréciant à sa valeur, accepte sans les critiquer ses inculpations contre Jérôme, et l'auteur des Mémoires du roi Jérome croit l'avoir déjoué, en faisant des coupures dans sa correspondance.

Il faut le voir collaborant à cette duperie qu'est l'alliance prussienne, et, loin de se faire le protecteur de Jérôme, l'attaquant à la tête du corps diplomatique devant Bassano et l'Empereur. Il montre à Maret « la Prusse, son gouvernement divisé, succombant sous les embarras politiques et financiers, ses peuples aigris, attribuant leurs maux à la France. Si elle est admise dans le système français, le Gouvernement sera paralysé par le soin de ramener l'esprit national à son système, trouvera de grands obstacles, mais restera vainqueur. Si elle

(117) Driault, Tilsit, p. 200.
(118) Masson, Napoléon et sa famille, tome 4, p. 304.
(119) *Idem*, Napoléon et sa famille, tome 7, p. 107.
(120) Fort attaché d'ailleurs à Talleyrand. (De Lacombe, La vie privée de Talleyrand, Paris, Plon 1910, 435, p. in-8°. p. 106).

en est repoussée ou le repousse, elle sera exposée à une guerre acharnée et destructrice. Pour les deux hypothèses, il y aura une réaction sur l'Allemagne; légère... si la Prusse devient notre alliée; et dès que l'harmonie entre le Gouvernement et la Nation sera rétablie, la tranquillité de l'Allemagne sera garantie...; forte et pénible, si la Prusse, s'attachant à la Russie, rend la lutte quelque temps indécise. La Westphalie s'en ressentira dans les provinces autrefois prussiennes, peut-être aussi dans les dispositions de son armée » [121]. L'opinion contraire était tout aussi admissible : une guerre menée en 1812 contre la Prusse et Russie réunies aurait été sans doute l'occasion d'un succès décisif pour Napoléon. Reinhard est partisan de la manière douce dans les rapports avec la Prusse; au reste, il reconnaît : « Le Ministre de Prusse depuis quelque temps m'accable de confidences » [122]. « Homme tracassier que les malheurs de la Prusse ont rendu modeste, qui a toujours un air mielleux » [123]. M. de Senfft en dépit de ses ridicules en impose à Reinhard.

Le 23 janvier ce dernier écrit à Bassano : « Il paraît que... le Roi boude le corps diplomatique [124]. Entre les bals masqués qui se donnent chez les Ministres, il y en a à la Cour même dont les Ministres étrangers sont exclus. Cela fait beaucoup de peine au Ministre d'Autriche qui a été mon principal instigateur, mais qui n'en aime pas moins à savoir où passer ses soirées » [125] C'est une maladresse pour un roi même jeune de bouder le corps diplomatique, mais l'existence de bals non diplomatiques est-elle une preuve de bouderie ? D'ailleurs le Baron de Schall est amateur du jeu d'hombre, et aussi de bons dîners, voire de petites niches [126] : son goût pour le bal masqué semble avoir, au plus, mérité une remarque à Furstenstein, et nullement les honneurs d'une dépêche à Bassano. De petits riens, Reinhard a l'art de faire des montagnes de désagréments à Jérôme.

Cela n'empêche pas du reste Schall — « son naturel est

(121) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Westph. n° 305, fol. 54, Cassel, 20 janvier.

(122) *Idem*, n° 315, fol. 187-190, Cassel, 17 février.

(123) *Idem*, vol. 10, n° 336, fol. 50, Cassel 30 avril, Reinhard à Bassano.

(124) Voir également Du Casse, Les Rois frères de Napoléon, Paris, Baillère, 1883, 486 p. in-8°, p. 393.

(125) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 307, fol. 73, Cassel 23 janvier, ne se trouve pas à la dépêche insérée dans les Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 195-202.

bon » — de s'associer au Ministre de Russie, M. de Yakovlev, contre Reinhard dans des questions de préséance. Au sujet d'un duel entre les Ministres de France et de Russie à Naples, Yakovlev dit froidement à Reinhard : « Si vous avez peut-être des instructions secrètes, nous en avons aussi ». « J'ai lieu de croire, remarque Reinhard, que non seulement M. de Yakovlev, mais même le Ministre d'Autriche a des instructions secrètes à ce sujet et qu'elles le chargent de faire cause commune avec le Ministre de Russie. Ce n'est point que le rang me soit disputé; mais en me le laissant, ils affectent d'être inséparables » [127].

Décidément, le roi boude : un soir « à un cercle où le Corps diplomatique est invité, il n'adresse pas une seule parole à aucun membre de ce corps ». Il a tort évidemment. Lors de la revue du 1er mars, on met à la disposition du corps diplomatique « une chambre de valet de pied en désordre avec deux croisées, tandis qu'à deux pas est la Reine avec toute sa cour qu'il n'osait approcher » [128]. Reinhard en fait une affaire d'Etat. Le Roi étant parti pour Paris, il écrit à Bassano : « Ma situation devient pénible, puisque je suis le premier en ligne et qu'il semble à ceux qui supportent de pareils traitements, que le Ministre de France devrait savoir les en préserver. Je me suis en effet permis quelques plaisanteries sur le Pavillon de la Reine; mais je me propose d'en parler à la première occasion sérieusement à M. de Furstenstein ». N'eut-il pas été plus simple d'en parler à ce dernier avant d'en écrire à Bassano, et de faire laver la tête au maître des cérémonies, au lieu de la faire laver par l'Empereur au maître de la Westphalie ? Il a tout un réquisitoire à faire : « Le Roi ne voit en nous que des espions; il serait plus exact de nous considérer comme des observateurs instruits et impartiaux dont le devoir est de rectifier les rapports des espions. Je livre ces réflexions à votre discernement, à votre bienveillance. C'est moins pour me plaindre que pour me justifier au besoin que je vous en rends compte. Car j'ai quelque lieu de croire que le Roi a voulu me punir d'une indocilité à laquelle je ne

(126) *Idem*, vol. 10, n° 336, fol. 50.
(127) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 208, Reinhard à Bassano, 3 février.
(128) Leurs Majestés auraient pris un déjeuner sous leur pavillon, tandis que les diplomates mouraient de faim (Kleinschmidt, p. 412).

l'avais pas accoutumé, en me cachant son voyage » [129]. En principe, Jérôme eut dû avertir de ce voyage le Ministre de France; mais quel usage ce dernier eut-il fait de cette nouvelle, avec ses amis Senfft, Schall, et même avec Yakovlev, ce « brave homme » ? En fait, Reinhard se hâte d'accuser le roi pour parer aux accusations qu'il redoute.

Vraiment, Jérôme peut désirer échapper à la tutelle Saint-Marsan-Reinhard, au voisinage de cette Prusse qu'il rencontre à chaque pas. Mais pour fuir cette situation, est-ce en Pologne qu'il doit chercher un trône ? Eut-il ainsi évité le voisinage de la Prusse, son ingérence dans les affaires de ses voisins, l'appui qu'elle reçoit des Ministres de France ? Jérôme est un jeune homme, parfois un étourdi; ce n'est ni un « grand prince », ni un homme de sens rassis. Mais l'instinct de conservation parlait en lui d'un ton fort droit. Saint-Marsan, Reinhard, Senfft, Schall, Yakovlev n'ont cure de son royaume. Quand Jérôme est allé jusqu'au fond de son dégoût, il se reprend à vouloir s'attacher à la Westphalie : il veut qu'elle vive, c'est son principal tort aux yeux de ce corps diplomatique. Lui et la Westphalie sont deux indésirables : raison de plus pour ne pas se séparer. La Pologne est une autre indésirable aussi; mais alors pourquoi changer ? Au surplus, il connaît l'Histoire de la Pologne [130], peut-être mieux que Napoléon, — histoire intéressante pour un Français, mais peu pour un Roi.

Si Reinhard empoisonne l'existence de Jérôme, le général Bongars, placé à la tête de la police, est tout aussi propre à éloigner Jérôme de la Westphalie. « Serviteur fidèle et dévoué », d'une « activité pesante et étroite », il pêche par excès de zèle, « donne à ses rapports une importance dont il n'est plus le maître d'arrêter l'impression, — lorsque la vivacité du Roi l'emporte au delà des bornes : il a été forcé par le Roi de faire plusieurs arrestations qu'il aurait voulu différer ou empêcher ». Il fait arrêter le Baron de Harthausen, chanoine de Paderborn, neveu de M. de Windt, évêque du Palais, et menacer ce dernier par le Roi, pour des vers, un éloge du moyen-âge, des aperçus qu'il assimile à ceux de M. de Châteaubriand. Bref, tous les ministres parlent « avec indigna-

(129) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 322, fol. 265-267, Cassel 9 mars.
(130) *Arch. Dom.* XX *Czartoryskich*, bez liczby. Szafa 7, pólka 3. Listy Ordynatowej Zamojskiej, Lettre de la Comtesse Zamojska à son père le Prince Adam Casimir Czartoryski, 19 mai 1812.

tion de la Haute Police qui obsède le Roi et fait un mal incalculable au royaume » [131]. De fait, Jérôme est « préoccupé de ces idées au point d'en avoir le sommeil troublé ». « Les pièges gratuitement tendus, le danger continuel de fausses interprétations, des méprises provenant de l'ignorance de l'une ou l'autre langue, de la jalousie nationale, si difficile à contenir réciproquement; ces arrestations multipliées et trop précoces, ces procédures presque publiques fondées sur des lettres confiées à la poste, ont produit partout une espèce de terreur ». Le danger est d'autant plus grand que cette organisation policière s'étend « jusque dans les plus petits villages » [132].

En réalité, les ouvertures faites au roi par M. de Scheel, chambellan et Conseiller d'Etat de Westphalie pour des « puissances de première ligne » de janvier à mai 1811, lui avaient appris davantage [133] sur sa situation que toutes les tracasseries de Bongars aux habitants de la Westphalie.

Mais la question policière dépassait de très haut Bongars que, sans cela, on eut pu regarder comme « un imbécile faisant naître un danger qui n'existe pas ». Bongars agit sous « l'impulsion de la police de Hambourg. C'est Mgr le Prince d'Eckmühl qui doit tenir les fils dont la ramification peut s'étendre jusqu'à Cassel et à en juger par la sévérité qu'il a déployée, il faut qu'il ait des appréhensions fondées » [134]. Ainsi, c'est Davout qui assure le repos et fait les terreurs du prince et de ses sujets, Davout supérieur à Murat, roi et beau-frère de l'Empereur, à Bernadotte, prince royal de Suède, Davout qui a vice-régné à Varsovie, qui enserre l'Allemagne dans sa forte main, qui groupe, organise, pousse la Grande-Armée, sur qui repose la préparation de cette entreprise à la Xerxès dont la Pologne sera la base, peut-être le but, la Russie le champ d'action. Il y avait entre Davout et Jérôme une animosité ancienne : le frère du Maréchal et Jérôme, étant dans la garde consulaire, s'étaient, à Vincennes, battus sans témoins avec acharnement. Jérôme avait été blessé : Bonaparte, furieux, leur fit quitter la garde, Davout ne pardonna jamais à Jérôme

(131) Mémoires ddu roi Jérôme, tome 5, p. 192-195, 19 janvier Reinhard à Bassano.
(132) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 194.
(133) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 85-87. Jérôme à l'Empereur. Cassel 16 janvier 1811; p. 36-39. Journal de la Reine, 9 mai 1811.
(134) *Arch. Min. Aff. Etr.*, n° 305, fol. 50-51, Reinhard à Bassano, Cassel 20 janvier.

cette disgrâce de son frère [135] qu'il aime beaucoup, qui n'est que colonel en 1812 et qui, tombé malade, a dû demander un congé au lieu de partir en campagne. Davout, en mariant son frère, lui a donné 100.000 frs qu'il lui verse peu à peu, notamment à l'aide du revenu de ses dotations en Westphalie et à Nauheim [136]. Tout ceci rend très présent au Maréchal l'antagonisme entre son frère Alexandre et le roi Jérôme. La façon dont s'exercent en Allemagne les pouvoirs de Davout, a lieu d'impressionner Jérôme et ses sujets. De plus, le bruit se répand en Westphalie que Davout sera roi de Pologne [137]. Du moins, le 20 décembre 1811, l'Empereur écrit au Maréchal : « Il faudrait avoir un espionnage monté à Varsovie, un Polonais intelligent à la tête avec bon nombre d'agents. Ces individus viendraient vous joindre à votre Q. G.; ce serait une machine montée pour la guerre » [138]. Candidat ou non, voilà Davout bien placé pour handicaper Jérôme en Pologne; et son attitude hostile est propre à inspirer au roi de justes appréhensions.

Un capitaine de cuirassiers français ayant été tué à Brunswick [139], le maréchal y envoie vivre à discrétion deux régiments qui y entrent au pas de charge, mèches allumées. Jérôme jette alors à son ministre de l'intérieur ce reproche qu'inspirait la terreur : « M. de Bulow m'a fait perdre le Hanovre; vous allez me faire perdre Brunswick ». M. de Wolfradt en pleurs s'était retiré, serrant convulsivement la main de Reinhard et Furstenstein inquiet pressentait Reinhard à ce sujet [140]. Trois jours après, le roi qui sent le mécontentement général le soutenir contre Davout, expose les faits à Reinhard « avec un calme parfait, ne parlant qu'avec une grande estime de M. le Maréchal ». Et c'est le tour de Reinhard de trouver choquante la manière de Davout : « Je ne puis, dit-il cacher l'impression douloureuse que cet événement a produite

(135) Du Casse (Baron), Souvenirs d'un aide de camp du roi Jérôme. Paris, Savine, 1890, 315 p. in-16, p. 90-91, note.

(136) Blocqueville (Marquise de), Le Maréchal Davout raconté par les siens et par lui-même, Paris, Didier, 1879-1880, 4 vol. in-8°; tome 1er; p. 104, 115-119; tome 3, p. 38-39.

(137) Martinet (André), Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, p. 124.

(138) Brotonne (De), Dernières lettres inédites de Napoléon 1er, tome 2, p. 232.

(139) Par un bourgeois qui l'avait surpris en flagrant délit avec sa femme : Un témoin oculaire, p. 183-5.

(140) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 204-205, Cassel 3 février, dépêche 310, et p. 215, 6 février.

en temps de paix, dans un royaume ami, sous un roi qui ne peut être soupçonné de ne pas protéger les Français, au regret universel des militaires français témoins : fouler ainsi aux pieds ce qui est le plus sacré !... A quoi cela peut-il mener ? Il peut être nécessaire de faire un exemple, mais la circonstance a été mal choisie » [141].

Reinhard et Saint-Marsan ont le tort fréquent chez les politiques français, rare chez les Allemands, tort doublé de naïveté, de croire qu'on se donne barre sur un adversaire en lui sacrifiant, ici l'un de nos intérêts, là un autre. De même, Davout qui punirait un blessé-croix de guerre parce qu'il n'a pas les cheveux coupés, se montre dur pour quiconque a un particulier devoir de déférence envers l'Empire. C'est commode, mais odieux et démoralisant. Cela choque plus que les procédés de Reinhard; ce sont les mêmes, rendus plus blessants par les règlements militaires. Le Ministre de France et le Maréchal avilissent à tort un roi français devant ses sujets étrangers; ils découragent en Jérôme un jeune homme moyen, de bon sens et de bon vouloir.

Bientôt Davout amené à voir son erreur rétractera « ses ordres sévères pris sur de premiers rapports exagérés et démentis par tous les militaires intéressés à la cause ». Il s'en prend alors aux témoins, aux juges et Reinhard prouve la bonne foi des uns et des autres [142]. Ainsi donc, deux fois à propos du même fait les rigueurs de Davout ont porté à faux, blessant inutilement les Westphaliens. Le pire, c'est qu'après avoir déclanché les sévérités de l'Empereur, lequel veut faire de Brunswick « un exemple si sévère que les enfants des habitants s'en souviennent dans cent ans ». il s'expose à son courroux en provoquant des ordres contraires. Force lui est d'exécuter un décret mettant Magdebourg en état de siège et un ordre de faire juger toute insulte à nos troupes par une Commission militaire française [143].

C'est entre l'incident de Brunswick et la menace à Magdebourg que Jérôme répond le 8 février à la lettre de Napoléon du 27 janvier : « Toutes mes mesures sont prises pour

(141) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 216, Cassel 6 février, Reinhard à Bassano.

(142) *Idem*, t. 5, p. 224, 225, Cassel 11 février, Reinhard à Bassano.

(143) Marguerон, Campagne de Russie, t. 4, p. 116, Napoléon à Bassano, 9 février; p. 117 Davout à Napoléon 4 février, Décision du 9; p. 118, *idem*, Hambourg 6 février; p. 119, Napoléon à Berthier 9; Davout à Napoléon, 13.

que mon Corps soit rigoureusement prêt à l'époque fixée. Les soins que V. M. prend pour faire respecter les Etats de la Confédération imposent à tous les princes qui la composent, le devoir de seconder de tous leurs moyens les justes efforts de leur auguste protecteur; c'est dans ce sentiment, Sire, que moi et mon armée sommes prêts à combattre sous la direction de V. M. et pour la légitimité de sa cause » [144]. Tout ceci sans ironie : la situation en était assez riche, sans qu'on en mît dans les mots.

Le Général Michaud chargé de l'état de siège, agissant d'abord avec « mollesse », Davout lui adjoint un commissaire de police « ferme, sage, dévoué » [145]; puis lui fait signifier au préfet d'avoir à transférer ailleurs avant le 10 mars ses services, en avise le roi, arguant de ce que l'état de siège peut interrompre toute communication avec le dehors et fait part à Berthier de son peu de confiance en ce préfet [146]. L'avis à Jérôme se corse d'une phrase demandant « aux habitants de plusieurs maisons des faubourgs de les quitter parce qu'elles doivent être rasées » [147]. Jérôme fait le 4 mars « sur la manière indirecte dont il a été informé, quelques observations » à Reinhard qui invoque « l'urgence » et reconnaît ne rien trouver dans les instructions de Bassano qui appelle les autorités à quitter Magdebourg. C'est donc Davout qui est encore ici en cause. La situation du roi est d'ailleurs délicate vis-à-vis des habitants molestés : « il ne lui reste point de domaines pour indemniser ses malheureux sujets dont les maisons vont être démolies ». Pour calmer les appréhensions au sujet de l'augmentation du nombre des mécontents, Reinhard se fait Tartuffe avec Bassano : « J'ai lieu d'espérer que le cœur paternel du roi ne les abandonnera pas et déjà M. de Malchus m'a parlé de les indemniser en bons à employer en achats de domaines » [148]. Tout cela ne donne pas un toit.

A quoi attribuer les rudesses de Davout ? A l'aigreur de ses relations avec Berthier qui sape la confiance qu'à en lui

(144) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 217-218.
(145) Mazade, Corresp. du Mal Davout, Paris Plon 1885, t. 3, in-8°, p. 315.
(146) *Arch. Nat.*, AF IV 1642, 3e dossier 1er Corps, Rapports du Major Général, 58 pièces, pièce 22, Paris 2 mars.
(147) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Westphalie n° 318, fol. 213, Cassel 2 mars, Reinhard à Bassano.
(148) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 232, Cassel 5 mars, dépêche n° 319.

Napoléon ? [149]. A l'animosité du vieux jacobin, dédaigneux du jeune et trop peu méritant parvenu qu'est pour lui Jérôme ? A l'animosité d'un candidat au trône de Pologne qui en veut brimer un autre ? mais alors, il devrait laisser à Jérôme le goût de la Westphalie. De toutes façons, l'hostilité de Davout n'est pas ce qui incitera Jérôme à chercher fortune en Pologne, où il se sent exposé à de rudes heurts avec lui, alors qu'en Westphalie la dictature de Davout n'est qu'un fléau passager.

Une dernière question nous éclaire sur l'état d'esprit de Jérôme. Reinhard signale à Bassano le 6 février : « Le roi s'est chargé d'obtenir la permission de se faire naturaliser Westphaliens pour six de ses serviteurs auxquels il avait accordé des titres héréditaires..., les comtes de Furstenstein (Le Camus), de Wellingerode (Meyronet), les barons de Rotterode (Du Chambon), de Keudelstein (Laflèche), de Sorsum (Brugnière, secrétaire du Cabinet) et de Bongars. Le Comte de Höne (Salha) hésite encore » [150]. Le 18 juin 1811, Murat avait fait l'inverse par un décret exigeant de « tous les étrangers occupant des emplois, une demande de naturalisation avant le 1er août », faute de quoi ils seraient « censés avoir renoncé volontairement à ces emplois ». Il dit à Excelmans « que toutes les personnes attachées à sa cour, surtout celles qui remplissent les premières charges doivent faire sur le champ leur option et qu'il leur saurait mauvais gré d'hésiter ». Le résultat avait été qu'Excelmans, grand écuyer et une série de dignitaires s'étaient préparés à rentrer en France. Murat avait fait de cette naturalisation une arme contre les Français [151]. Jérôme au contraire se charge d'obtenir de l'Empereur le droit de naturaliser westphaliens ses favoris : c'est un témoignage de son affection, la preuve qu'il veut se les attacher, non s'en débarrasser. Reinhard précise : « Un assez grand nombre de français a déjà adressé des demandes en naturalisation. Le roi ne veut l'accorder que dans un petit nombre de cas et pense surtout qu'aucun Français *au service militaire* de la Westphalie ne doit le demander » [152]. C'est clair.

Justement le 10 février, l'Empereur ordonne à Bassano :

(149) Mme de Blocqueville, Le Maréchal Davout, t. 3, p. 138.
(150) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Westphalie, n° 311,, folio 139.
(151) Espitalier (Albert), Napoléon et le roi Murat (1808-1815) VI-519 p. in-8°, Paris, Perrin 1910, p. 133-137.
(152) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W., n° 311, fol. 139.

« Ecrivez à mes ministres à Cassel, à Naples, en Espagne... que je n'accorderai aucune permission de naturalisation à des Français au service des rois de Westphalie, de Naples, d'Espagne, mais des lettres patentes qui les autorisent à prendre du service chez ces puissances » [153]. Alors Reinhard nous apprend : « Le roi a consenti que ceux de ses serviteurs en faveur desquels S. M. s'était adressée au Grand Juge, me remissent leurs pétitions. Il a déclaré adopter en masse tous les Français à son service qui, avant de demander à S. M. I. la permission d'y rester, avaient dû s'assurer que le Roi voulait les conserver. Ainsi rien ne s'oppose à ce que les Français établis en Westphalie fassent par mon entremise près du Grand Juge les démarches prescrites par les Décrets impériaux » [154]. L'attitude de Jérôme en tout ceci est-elle d'un souverain qui se prépare à tirer sa révérence aux Westphaliens ?

De décembre à mars, l'horizon paraît de bien des côtés à Jérôme noir de menaces : le premier réflexe est de fuir l'orage, le second de s'accrocher à un abri, là où l'on est, pour plus de sûreté; de s'y en constituer un, si possible.

(153) Brotonne (Léonce de), Lettres inédites de Napoléon 1er, p. 398-9.
(154) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W. n° 317, Cassel 27 février, fol. 206.

DEUXIÈME PARTIE

ENTRÉE EN CONTACT

Chapitre IV.

Le départ du roi pour la zone des armées : commandement, régence, marche du 8e corps de Cassel à Kalisz (mars-avril 1812).

Cependant Jérôme part. Une triple question se pose : Comment s'effectue ce départ pour la Pologne ?

Qu'est-ce que cette Pologne dans laquelle il arrive ?

Quelles sont les relations de Napoléon avec ce pays où Jérôme sera amené dans une certaine mesure à représenter son frère ?

Le départ pour la zone des armées.

Le départ pour la guerre est lourd de questions : Jérôme envoie-t-il un contingent ? a-t-il un commandement ? pose-t-il une candidature ? Certains Polonais s'apprêtent à toute éventualité. Il ne s'agit encore que d'un commandement, et point immédiat : Jérôme n'a jamais autant songé à la Westphalie. Il part : cela donne à penser aux rois de Saxe et de Prusse dont il traverse les Etats. Il est à Kalisch, quand les Polonais le croient encore à Cassel.

Berthier considère les contingents de Bavière, Wurtemberg, Saxe et Westphalie « comme devant former des corps tout organisés »[1]. Pour Jérôme qui veut rattacher à son armée les Westphaliens déjà à Dantzig, son Corps n'est pas un agglomérat de parties interchangeables dans l'étendue de la Grande Armée, mais une unité nationale ayant un seul chef possible — le roi, un seul pourvoyeur — son ministre de la guerre[2]. Le roi invité à proposer des chefs pour ses unités, ne cherche pas, mais indique « De Hammerstein pour commander la bri-

(1) Margueron, La campagne de Russie, p. 134, 4 février, Berthier à l'Empereur.

(2) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 218, Reinhard à Bassano, 11 février, N° 314.

gade de hussards, De Lepel pour celle des cuirassiers. Ils ont chacun organisé ces corps ». Pour l'infanterie, il a « le Général de Division d'Ochs et 3 bons généraux de brigade; les colonels sont bons. Quant à la garde, les chefs en sont très bons ». Pour le commandement en chef, « l'Empereur ne voulant pas du général Morio, on prendrait avec plaisir le général comte Vandamme » [3].

Vandamme ayant déjà commandé sous Jérôme, celui-ci, devenu roi depuis lors, ayant dirigé sans lui des opérations en 1809, se croit à plus forte raison en état de s'en faire obéir en 1812. Berthier le 4 février propose Vandamme à l'Empereur avec un traitement de 102.750 frs, soit moitié de celui d'un maréchal d'Empire [4]. L'ordre de l'Empereur mettant Vandamme à la tête du contingent de Westphalie » est du 21 février : il commandera « sous les ordres du roi » [5]. Son traitement est réduit à 90.750 frs [6], puis à 78.750 frs [7] le 1er mars.

Mais jusque fin février le roi reste inquiet : toute la Cour, s'il était possible, voudrait joindre l'armée, dit Reinhard. Jérôme y choisit ses officiers d'ordonnance, les comtes de Löwenstein, de Badenhausen, chambellans, de la Lippe, le prince de Hesse-Philippstadt. C'est de sa part préjuger d'un rôle de Commandant en chef dont l'attribution n'est pas sûre. Le 29 Reinhard demande au Comte de Höne, ministre de la Guerre, « si le roi regardait son contingent comme devant être composé en entier de Westphaliens ? Sans doute a-t-il répondu, puisque nous n'avons aucune autorité sur les 12.500 Français. Du reste, le comte de Höne n'a point dissimulé que le mot *contingent* dont la France avait soin de se servir en parlant de *l'armée westphalienne* ne lui paraissait pas d'un heureux augure pour le désir du Roi d'obtenir un commandement particulier » [8]. Une semaine plus tard, Reinhard signale que « le Roi paraît confondre les dispositions concernant le Corps d'armée qu'il espère commander avec celles concernant le contingent qu'on

(3) *Idem*, t. 5, p. 144-145, note du 22 déc. 1811, Jérôme à l'Empereur.
(4) *Arch. nat.*, AF IV 1642, 15e dossier, Personnel, Rapports du Major général, 57 pièces, pièce 8, 4 février.
(5) Margueron, Campagne de Russie. Ordre au Major Général, 21 février, p. 230.
(6) *Arch. nat.*, AF IV 1642, 15e dossier, pièce 21, 28 février, Berthier à l'Emp.
(7) Margueron, Campagne de Russie. Décret, Elysée, 1er mars, p. 339.
(8) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W. n° 315. Cassel 17 février, fol. 187-190 et n° 316, Cassel, 20 février, fol. 194.

lui demande » [9]. Ainsi, Jérôme pourrait avoir un commandement et que ce ne fût pas celui de son armée !

Au reste, cette équivoque dissipée, Jérôme qui, en 1806 et 1809, a fait campagne à part, loin du théâtre principal des opérations, se fait des illusions : il a organisé son armée en vue d'une action séparée, avant-garde, corps d'armée, réserve [10]. Il s'agit bien de cela ! « Conformément aux ordres de l'Empereur », Berthier fait connaître au roi de Westphalie que « son corps d'armée se trouve composé de manière à n'être pas maniable à l'armée », que l'intention de l'Empereur est « que ce corps soit formé en 2 divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie :

1re Division : 9 bataillons d'infanterie, 1 régiment de hussards, et 18 pièces d'artillerie outre l'artillerie des régiments.

2e Division : 9 bataillons, 1 régiment de hussards, 18 pièces d'artillerie. Brigade de cavalerie : 2 régiments de cuirassiers, Chevau-légers lanciers de la Garde, Gardes du Corps, 2 batteries d'artillerie à cheval, soit 12 pièces;

Que le train, les administrations, les Equipages militaires doivent être répartis entre les 3 divisions; qu'il y aura donc 4 brigades d'infanterie dont 2 de 4 bataillons et 2 de 5; que par ce moyen, il aura un Corps d'armée d'une organisation très simple et facile à manier; que si les troupes qui sont à Dantzig rejoignaient, les divisions se trouveraient de 11 bataillons chacune; qu'enfin cela n'empêchait pas de réunir les 2 régiments de hussards avec les autres régiments de cavalerie pour former une belle division de 2.500 chevaux ou de mettre tel bataillon en avant-garde, mais que l'organisation permanente doit être en 2 divisions et une réserve de cavalerie ». Berthier fait en même temps observer qu'il faudrait porter chaque régiment de cavalerie de 550 à 800 ou 900 chevaux, ainsi que le Régiment de Lanciers, attendu que devant l'ennemi, ils seraient bientôt extrêmement réduits » [11]. Pour Napoléon et Berthier le contingent westphalien rentre donc dans la Grande Armée à l'état d'unité quelconque sans forme action, ni but particuliers. Le 2 mars, Reinhard écrit à Bassano : « Il résulte de tout ce que je puis recueillir des Mi-

(9) *Idem, n° 317*, 27 février, fol. 206.

(10) Margueron, Campagne de Russie, p. 239-241, Berthier à l'Empereur et inversement 26 et 28 février.

(11) *Arch. nat.*, A. F. IV 1642, 10e dossier, 8e corps, pièces 3, Paris 29 février. Voir dans Margueron, p. 241, l'ordre initial de l'Empereur à Berthier, 28 février.

nistres que S. M. n'a encore aucune certitude d'obtenir un Commandement particulier, ou du moins elle ignore quelle en sera la nature » [12]. Ceci ne l'empêche pas d'ailleurs de confier au Ministre de Prusse, Senfft, sous le sceau du secret que Jérôme recevra « ad honores » le commandement en chef de l'armée qui se réunit sous le maréchal, duc de Reggio [13].

Les ordres de mouvement commencent à se succéder avec précision, non sans se contredire; ils sont conçus en termes laissant tout espérer à Jérôme qui n'est pourtant l'objet d'aucune décision. Le 13 février, Berthier a proposé à l'Empereur « d'ordonner à S. M. le roi de Westphalie d'avoir son Q. G. et ses équipages à Halle le 1er mars, de faire commencer à ses troupes leur mouvement le 22 pour se réunir à Halle le 1er mars, et de faire occuper Dessau » sur le pont duquel elles passeraient l'Elbe » [14]. Jérôme doit-il donc commander son armée ? Le 22 février, ordre de Berthier à Jérôme : « Son corps d'armée doit être réuni du 10 au 15 mars à Halle; aucunes troupes westphaliennes ne doivent occuper Brunswick, Magdebourg et environs ;il peut occuper Halle et le pays de Dessau; c'est à ce pont que son corps est destiné à passer l'Elbe... Son Ministre de la Guerre est avisé du mouvement des troupes qui doivent traverser ce royaume, et invité à prendre les mesures pour assurer leurs subsistances et leurs logements » [15]. Berthier a-t-il parlé au chef d'Etat ou au chef de guerre ? Finalement le roi écrit à Berthier afin de connaître le plus tôt possible les intentions « de l'Empereur », « à l'égard de sa personne, attendu que sa maison militaire ne peut marcher qu'avec Elle ». Et à Jérôme pour qui cette guerre est avant tout un moyen d'imprégner ses troupes d'un solide loyalisme à son égard, Berthier a écrit le 28 février « pour lui demander, si son intention est de marcher à la tête de ses troupes » [16].

D'ailleurs, Jérôme, ayant demandé au début de février le Général Guilleminot comme chef d'Etat-major, Berthier annonce à l'Empereur le 2 mars : « Ce Général est employé près

(12) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W. n° 318, fol. 216-218, Cassel, 2 mars.
(13) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 482. (Chiffrierte Depesche Senffts an Friedrich Wilhem 2 März, Geh. Staatsarchiv. Berlin Hessen Rep. I n° 23).
(14) Marguéron, Rapport du Major Général à l'Empereur, 13 février, p. 196, *Arch. nat.* AF IV 1642, 15e dossier, pièce 10.
(15) *Arch. nat., AF IV* 1642, 10e dossier 8e corps, pièce 1, 22 février.
(16) *Idem, pièce 4*, 2 mars, Berthier à l'Empereur.

de moi; mais un adjudant-commandant, M. Revest a reçu l'ordre de se rendre au Corps westphalien pour faire les fonctions de Chef d'Etat-major sous les ordres du Général Vandamme » [17]. S. A. S. Alexandre, Prince de Neufchatel, vice-connétable, maréchal de l'Empire, Grand veneur de la couronne, avait été, avec Murat et le Prince Borghèse, témoin de Jérôme, lors de son mariage [18]. Mais comme Davout, comme tous ceux qui en principe ne pouvaient prétendre à des couronnes, n'étant pas alliés à la famille impériale, il savoure toutes les occasions qui lui sont offertes, de brimer en Jérôme le prince du sang. Entre lui et Davout, Jérôme aura de l'agrément.

Nous touchons pourtant au but. Le 3 mars, Napoléon enjoint à Berthier : « Ecrivez au Roi de Westphalie que je lui ai envoyé le Général Vandamme, et lui envoie le Général Tharreau pour commander une de ses divisions, que le Général Chabert, n'ayant servi que comme major, n'a pas l'aptitude nécessaire, que je fais choix d'un général de brigade capable pour être son chef d'état-major, qu'il fasse partir ses bagages, sa maison militaire pour Halle et vienne de sa personne avec très peu de monde à Paris. Il viendra incognito, n'y restera que deux ou trois jours, après quoi il ira rejoindre son corps d'armée » [19]. Enfin, voilà Jérôme pourvu du commandement rêvé.

En attendant qu'il en soit informé, il s'empresse d'assurer la prompte exécution des ordres donnés. Le 4 mars, Berthier rend compte à l'Empereur, d'après une lettre du roi Jérôme « que le corps westphalien serait réuni du 10 au 15 mars à Halle et dans le pays de Dessau » et lui transmet le tableau du mouvement de ces troupes envoyé par le Comte de Höne. Les unités formant la brigade d'avant-garde arriveront :

Les 1er et 2e régiments de hussards, à Dessau, le 6 mars;

Le 1er bataillon d'infanterie légère, à Dessau, le 14 mars;

2 compagnies de chasseurs carabiniers, à Dessau le 14 mars.

2° Les unités composant la Division d'Infanterie arriveront :

(17) *Arch. nat., AF IV* 1642, 10e dossier, 8e corps, pièce 4, 2 mars et Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 219, Reinhard à Bassano, 11 février.

(18) Martinet (André), Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, p. 10-12 et Mémoires de Jérôme, tome 3, p. 35.

(19) Margueron, Campagne de Russie, p. 353-4, et Du Casse, Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1812 en Russie, Paris 1852, Dumaine xii-291, in-8°, p. 15-17.

Les 3 bataillons de guerre du 2e de ligne à Achen, le 13 mars;

Les 3 bataillons de guerre du 7e de ligne à Cöthen, le 11 mars;

Le 3e bataillon d'infanterie légère à Osternienburg, le 6 mars;

Les 2 bataillons de guerre du 3e ligne à Lobejun, le 7 mars;

Les 2 bataillons de guerre du 5e de ligne à Vettin, le 10 mars;

Les 2 bataillons de guerre du 6e de ligne à Gropzig, le 12 mars;

Le 2e bataillon d'infanterie légère à Zorbig, le 6 mars;

3° La Brigade formée des 1er et 2e régiments de cuirassiers à Bernburg le 13 mars et le grand Parc d'artillerie à Alsleben, le 12.

Il ne reste alors à partir que la Garde royale dont le Roi n'a pas encore fixé le jour de départ [20].

Ce détail atteste les appréhensions de Jérôme. Le 5 mars il écrit encore à son frère au sujet des 3460 hommes de Dantzig. L'Empereur s'oppose à leur rentrée dans le corps westphalien : il veut par contre former la 2e brigade de la 2e division des 4 bataillons d'infanterie de la Garde de Jérôme; à quoi Berthier fait observer que cette garde ne comprend que 2 bataillons, un de grenadiers, un de chasseurs et déjà portés dans la 1re brigade » [21].

Depuis le 3 mars, l'armée westphalienne est le 8e corps de la Grande Armée, sa 1re division a le n° 23, sa deuxième le n° 24 [22].

Le 8 mars, Jérôme a reçu l'invitation de l'Empereur à se rendre près de lui : il part, précédé du rapport précité du 5 mars, adressé par Reinhard à Bassano, et signalant que « ce prince, au lieu de se subordonner de bonne grâce à S. M. I., se plaît à voir dans des dispositions qu'il croit attentatoires à Sa Souveraineté un présage sinistre... pour son avenir et la conservation de son royaume » [23]. Puis ce sont les histoires de

(20) Margueron, Campagne de Russie, p. 362, *Arch. nat.* AF IV 1642, 10e dossier, pièce 5, 4 mars.

(21) *Arch. nat.*, AF IV 1642, 10e dossier, pièce 6, Paris, 11 mars, Berthier à l'Empereur.

(22) Margueron, Campagne de Russie, p. 353.

(23) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 233, Reinhard à Bassano, Cassel 5 mars.

la revue du 1er mars, de l'affaire Bulow jetées en deux rapports abondants (9 mars) dans les jambes de Jérôme.

Voilà le roi Jérôme à Paris du 13 au 20 mars. « Jamais tel accueil, dit Masson, même en 1807. Et tout de suite la grande nouvelle : il aura le commandement en chef de l'aile droite de la Grande Armée, plus de 80.000 hommes, les Polonais (5e corps) que commande le Prince Poniatowski (40.000 hommes), les Westphaliens (8e Corps, Vandamme, 20.000 hommes), les Saxons (7e Corps, Reynier, 24.000 hommes). C'est l'armée qui devra défendre le Grand Duché du premier choc des Russes. L'Empereur a-t-il donc tout oublié de cette campagne de 1809, où si cruellement il a repris son frère ? Prétend-il récompenser en lui une obéissance qu'il n'a trouvée pareille chez aucun des siens ? Ayant formé le dessein d'un remaniement total de l'Allemagne par quoi la Westphalie et Berg doivent disparaître, prépare-t-il pour son frère de prédilection un établissement nouveau bien plus somptueux dans la Pologne rétablie ? *A la fois sans doute ces deux dernières raisons* et l'assurance qu'il a prise une fois pour toutes que Jérôme étant son frère, est égal à toutes les destinées, que ses fautes de 1809 ont été péchés de jeunesse comme toutes les autres qui précèdent et qu'il brûle de les réparer; que ses défauts mêmes lui serviront près d'un peuple léger, dissolu et vain; enfin que cela l'arrange. Dès lors, et malgré les concurrents qui se croient des droits acquis à la couronne de Pologne, Jérôme prend l'attitude du candidat de l'Empereur » [24].

En fait, Brunswick-Œls s'est chargé de justifier partiellement Jérôme, après que l'Empereur l'eut cruellement repris. Jérôme n'est pas égal à toutes les destinées; mais il a pu se défendre en 1810, et même contre Reinhard en mars 1812. Il est obéissant, bien malgré lui parfois, et l'avoue sincèrement. Masson s'est quelque peu aventuré en admettant qu'à la mi-mars 1812 il y ait une couronne de Pologne à donner; que le commandement de l'aile droite implique la candidature au trône de Pologne; qu'on puisse donner des « raisons » du choix par l'Empereur de son frère comme candidat et du reste que ce choix « arrange » Napoléon.

Si le traité franco-prussien du 14 février est pour Jérôme de l'avis des diplomates prussiens et de Kleinschmidt un

(24) Masson (Frédéric), Napoléon et sa famille, t. 7, p. 290-291.

« coup de tonnerre », ce voyage inopiné de Jérôme à Paris en paraît presque un autre pour eux. Lecoq écrit en chiffre à Krusemarck : « Haben Sie ein offenes Auge auf das Betragen und die Schliche des Königs Jerome... Weder die glücklichen Garantieen die unsere Allianz uns bietet, noch der geringe Kredit, dessen sich dieser Fürts gegenwärtig erfreut, dispensieren uns von der Sorge, seine ehrgeizigen Intriguen zu überwachen » [25]. La très avertie diplomatie prussienne croit donc les vues de Jérôme orientées ailleurs que vers la Pologne : elle a à Cassel tant de sources sûres de renseignements qu'on peut se fier à son flair.

Un témoin intéressant et digne de foi en cette affaire, c'est la reine Catherine. Si Jérôme n'a nulle sérieuse envie de quitter la Westphalie, elle a en moins encore : inquiète à toute rumeur sur leur exode possible d'Allemagne, elle fait un sort dans son Journal à toute nouvelle qui l'éloigne de cette perspective. Le 12 février, elle note : « On prétend qu'il n'y aura pas de guerre, que l'Empereur n'envoie tant de troupes en Allemagne que pour la soumettre entièrement et se faire élire Empereur d'Allemagne » [26]. Au bout des lettres que lui écrit son père, le roi de Wurtemberg, on ne voit point de Pologne : «Si la tranquillité devait-être troublée et que le roi votre époux y prit part personnellement, votre situation me peinerait... Vous avez un tendre père qui sera charmé de vous voir jouir chez lui d'une tranquillité que peut-être Cassel ne vous donnerait pas ». « Il est à prévoir que quelqu'assurés que puissent être les succès, les résultats seront nuls pour nous » [27]. Le 27 février, autre conte dans le Journal de Catherine : « On croit assez qu'on tiendra un congrès à Brunswick où les Empereurs et le Roi se rendront et que la Turquie serait la *pomme* que l'on se partagerait en rétablissant un royaume de *Pologne. Pourvu que ce royaume ne soit pas destiné à mon mari, le reste m'est égal* ». C'est très clair. Le 4 mars, « on prétend que le courrier, passé il y a dix jours, a apporté des propositions d'arrangement : l'Empereur irait pour la forme

(25) Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie, t. 7, p. 290-291. Chifrierte Depesche an Krusemarck 14 März 1812. (Geh. Staatsarchiv in Berlin. Frankreich. Rep. I, n° 11a).

(26) Mémoires de Jérôme, t. 5, Journal de la reine, p. 161.

(27) Schlossberger, Briefwechsel der Königin Katharina und des Königs Jérôme von Westphalien sowie des Kaïsers Napoleon I mit dem König Friedrich von Wurtemberg, Stuttgart, Kohlhammer, 1886. 3 vol. in-8°, tome 3e, p. 177, Stuttgart 2 Febr. 1812; p. 178-9, 16 febr. 1812.

occuper la Pologne, qui serait érigé en royaume indépendant; la Russie serait dédommagée de ses pertes en Pologne par la Valachie et la Moldavie; l'Autriche aurait la Silésie prussienne; le royaume de Prusse serait réduit au duché de Brandebourg et serait feudataire de la Pologne; la Westphalie agrandie jusqu'à l'Oder aurait Dantzig ». Le 5, « on assure qu'il n'y aura pas de nouvelle guerre... D'autres nouvelles disent qu'il est certain que le Roi de Westphalie ira à Berlin ». Le 20, Jérôme ayant écrit de Paris que tout va au mieux, elle se demande ce que cela peut signifier et ajoute : « Je désire que le Roi ne se repente jamais de préférer un autre royaume à celui-ci, ainsi qu'on l'affirme » [28].

Elle écrit à son père, le 26 mars, après le retour de Jérôme qui lui a causé une indigestion de joie : « Hier..., le roi arrive inopinément. Sa présence, la surprise que j'en ai éprouvée, a été inexprimable...; j'en étais aussi inquiète que je le pouvais être de ma propre situation, ignorant absolument ce que je deviendrais dans les circonstances actuelles; mon mari est extrêmement content de son voyage...; il m'a dit qu'on continuait à croire à la possibilité de la paix, néanmoins que tous les préparatifs se continuaient et que lui se trouvait dans le cas de se rendre sous peu de jours à son poste. *Quant à moi, je reste ici, c'est chose absolument décidée : l'Empereur et le Roi le désirent* et notre bien-être futur en dépend. Vous sentez d'après cela, qu'il n'y a pas à hésiter et que toute considération secondaire et qui ne tiendrait qu'à mon intérêt particulier cesse, dès le moment qu'il s'agit d'objets et de motifs majeurs » [29]. Quel ton ! Elle reste à Cassel pour y veiller aux intérêts de ce royaume en passe de croître; il s'agit d'objets et de motifs majeurs; l'Empereur et le Roi désirent qu'elle reste ! Elle écrit dans son Journal : « *Il est bien certain que le Roi garde ce royaume mais il sera agrandi* ». La voilà calme et sûre d'elle-même. — une grande reine. « On parle même de me donner la régence. Je m'y suis opposée jusqu'à présent, je ne m'en sens ni les moyens ni la capacité; mais il paraît que le Roi et l'Empereur le désirent tous deux : ce sera à mon corps défendant que je l'accepterai. Il y aura un Congrès à Dresde où l'Empereur ainsi que l'Empereur d'Autriche et tous les rois doivent se rendre. J'irai aussi et le Roi y vien-

(28) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, p. 161, 165, 166, 167, 173.
(29) Du Casse (Baron), Catherine de Wurtemberg princesse Jérôme. Correspondance inédite, Paris, Bouillon 1893, 398 p. in-8°, p. 61.

dra de Glogau »[30]. Elle mettra quelque coquetterie à se laisser faire une douce violence : elle est ravie — reine d'un grand royaume, régente, membre d'un congrès. Est-ce en Pologne qu'une diète encombrante lui eut fait, de gré, jouer ce rôle ? Le 5 avril, le Journal nous apprend : « On dit que le Roi de Saxe serait Roi de Pologne et que l'on réunirait la Saxe à la Westphalie, ce qui ferait un des beaux royaumes d'Allemagne »[31].

A qui faire croire que Jérôme endort Catherine dans une trompeuse sécurité et songe à la Pologne ? Masson, parlant du choix par Napoléon d'un roi d'Espagne en 1808, écrit : « Rebuté par Joseph, par Louis, Napoléon s'adresse à Jérôme : mais là, difficulté imprévue : la reine est protestante et tient à sa religion. Entre l'Espagne et sa femme que choisira Jérôme ? Il choisit Catherine et c'est elle qui l'apprend à son père. « Les affaires d'Espagne sont un bien grand exemple des funestes suites qu'ont les discussions de famille; mais elles ont pensé en avoir aussi pour mon repos : le trône a été offert au roi et, s'il l'eut accepté, je me trouverais dans la malheureuse perplexité de choisir entre mon époux et ma religion. Heureusement, il n'en est plus question; on va suivre un autre plan »[32]. La Pologne, aussi catholique que l'Espagne, n'a pas même intransigeance; il y a toujours régné un esprit de tolérance réel, puisque tant de sectes y prospèrent; mais ces groupes ombrageux, souvent aggressifs, donnent parfois à la Pologne une réputation d'intolérance qui est, à l'occasion, leur fait. Une étrangère, non catholique surtout, pouvait s'y tromper sans peine. Au reste, il faudrait chercher pour trouver dans l'histoire de Pologne une reine non catholique ? C'en eut été assez pour retenir Catherine sur le chemin de Varsovie.

Mais, si son mariage avec Jérôme a attiré sur celui-ci l'attention des Czartoryski, pour Catherine le problème doit se poser inversement. Son oncle Louis, marié à une Czartoryska, ayant subi ensuite l'injure méritée du divorce, et cela après avoir trahi la Pologne, n'a pas été sans calomnier à Stuttgart et les Czartoryski et la Pologne pour se justifier. Adam de Wurtemberg-Czartoryski part comme volontaire en 1812, mais

(30) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 174.
(31) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 174.
(32) Masson, Napoléon et sa famille, tome 4, p. 220.

aux côtés du prince royal de Wurtemberg[33], non aux côtés de Jérôme : ce jeune homme ne paraît pas rechercher la Pologne. Catherine doit donc avoir sur ce pays pas mal de préjugés qui l'empêchent de le voir comme il est.

Princesse et reine allemande, elle fait naturellement de l'Allemagne sa terre de prédilection. Quand Napoléon reprend à la Westphalie une partie du Hanovre, des sentiments allemands bouillonnent en elle. Que des lambeaux d'Allemagne soient partagés entre des princes allemands, c'est parfait; que les meilleurs morceaux échoient à son père ou à son mari qui, par elle, est allemand, rien de plus juste; mais toute attribution à d'autres qu'à des Allemands lui paraît un vol. A ce titre aussi, l'annexion, déguisée ou non, de la Westphalie à l'Empire et le transfert de Jérôme à Varsovie l'eussent peinée, troublée.

L'irréductible hostilité de la tsarine douairière à Napoléon, hostilité d'Allemande à la haine tenace, n'agit-elle pas également par des lettres adressées de temps en temps au roi de Wurtemberg ? Cette rancune se renforce de celle de la grande duchesse Catherine d'Oldenburg : depuis l'annexion de l'Oldenbourg, c'est le duel à mort entre elle et Napoléon. Alexandre y est entraîné par des menaces très claires. Le Comte Tolstoï dans la chaleur d'une dispute se rapportant au vœu général de la nation pour la liberté des mers et la paix avec la Porte, a dit à son maître : « Si vous ne changez pas de principes politiques, vous finirez par vous faire étrangler comme votre père ». C'est la peur qui porte ce souverain, non seulement à des déterminations qui contrastent avec la bonté de son cœur ou la sagacité de son esprit, mais ausi à celles qui répugent à ses principes ou choquent son amour propre... Des propos de cette force *tenus à Moscou* où l'on se permet de tout dire, peuvent lui être revenus »[34]. Le projet d'octroi par Alexandre aux provinces russes de Pologne de la Constitution du 3 mai 1791, s'est heurté à une opposition des seigneurs russes propriétaires dans ces provinces, dont l'un, membre du Conseil d'Empire, a osé lui faire « les représentations les plus vives et ne lui cacha même pas les dangers personnels auxquels ces innovations actuellement hors de sai-

(33) Schlossberger, Briefwechsel der Königin Katharine; t. 3e p. 178-9, Stuttgart, 16 februar 1812.

(34) Michailovitch (Nicolas), l'Empereur Alexandre 1er, t. 1er, p. 441, St. Jullien à Metternich, 28 septembre 1811.

son, *L'exposeraient* », ce qui eut comme résultat qu'Alexandre ne s'occupa plus de ce dessein et promit « de s'en désister entièrement » [35]. Près de Catherine d'Oldenbourg et de sa mère, il y a Alexandre de Wurtemberg frère du roi Frédéric et de Marie Féodorowna qui ne lâche pas Alexandre 1er d'une semelle et va l'accompagner à Vilna [36]. Il y a Eugène de Wurtemberg qui va faire campagne contre Napoléon en face du Prince royal de Wurtemberg et d'Adam, dans le corps de Baggowouth [37]. Le roi de Wurtemberg qui a servi la Prusse, la Russie, la France, est moins enthousiaste de la guerre qui se prépare, que curieux de tirer son épingle du jeu, et d'être en mesure de le faire : « On nous tient, dit-il, dans une parfaite ignorance... Ce n'est pas indiscrétion de ma part, ni pour pénétrer les intentions du roi votre époux; mais par une suite naturelle de ma vive tendresse pour vous, ma chère fille, que je vous conjure de me faire savoir quels sont vos projets » [38]. Cet autre Saturne dévorerait à l'occasion le royaume de ses enfants à force d'intrigues, s'il les voyait en partance pour la Pologne. Et quelle répugnance pour Catherine à régner sur cette Pologne qu'Alexandre 1er paraît vouloir tant disputer à Napoléon.

La seule question, ici est dans les rapports entre Jérôme et sa femme. Or Masson dit : « C'est le meilleur ménage : la femme, née princesse, a sur le bonheur que doit attendre l'épouse d'un souverain, des idées différentes de Julie ou d'Hortense ». Jérôme a des maîtresses; mais il adore sa femme; il s'évade avec elle du bal de l'Hôtel de Ville en 1810 par un escalier en sautant les marches quatre à quatre. Lors du bal Schwartzenberg les hommes perdent la tête : lui entraîne la reine par le jardin, lui fait escalader un mur et l'emballe dans

(35) Michailovitch (Nicolas), L'Empereur Alexandre 1er, t. 1er, p. 453-4, St. Jullien à Metternich, 3 janvier 1812.

(36) Schilder, Imperator Aleksandr I, t. 3, p. 75.

(37) C. G. F., Journal des Campagnes du Prince de Wurtemberg 1812-14, p. 1-3. Les relations entre tous ces Wurtemberg ont été telles que les vrais Russes jugeant inutile leur rôle, en ont été comme excédés : « Comme notre nation a été peu connue non seulement des étrangers, mais même de son propre gouvernement qui croit que sans les Finnois, les Prussiens et les *Wurtembergeois* qui remplissent *la Cour* et tous les départements, la Russie serait perdue » (Le comte Worontzow, Londres, Sep. 1812). (Nicolas Michaïlivitch, t. 1er, p. 107). Ce qui semble certain, c'est que la conduite de cette famille ne pouvait suggérer à Jérôme l'impression qu'elle eût sympathisé avec son installation sur un trône de Pologne.

(38) Schlossberger, Briefwechsel Königin Katherina, 5e volume, p. 179 Stuttgart, 15 Marz 1812, Lettre du roi de Wurtemberg à Catherine.

la première voiture [39]. Il est le plus galant, le plus empressé, le plus généreux des maris, fait autant et plus de présents à sa femme qu'à ses favorites. Aux fêtes qu'il donne, Catherine peut toujours croire qu'elles lui sont dédiées... Lui qui n'a jamais payé ses dettes, paie à présent celles de sa femme : car il a trouvé quelqu'un qui l'égale, sinon la surpasse en prodigalité; c'est à la royale, à l'allemande, fastueusement que Catherine s'endette ». D'ailleurs « de son mari, elle paraît trouver tout admirable jusqu'aux enfants qu'il a de ses maîtresses : elle s'en établit la marraine, la protectrice. Elle a pour lui une passion qui résiste à tous les désagréments qu'il lui donne du côté de la fidélité » [39]. Son Journal abonde en exclamations de bonheur qui ne paraissent pas feintes, et que tempère seulement le regret de n'avoir pas d'enfants [40].

Or, de ces deux époux empressés à se plaire, on ne voit pas que l'un ait pu songer à contrister l'autre en le déracinant de l'Allemagne.

La silhouette à croquer alors, c'est celle de l'affreux Reinhard qui, peu de jours avant, traitait Jérôme en roi de grand chemin prêt à plier bagage en abandonnant sa couronne. Que le ton est changé, avant même le retour du roi ! Il écrit à Bassano : « Le courrier arrivé ici le 20, a apporté la nouvelle des grâces que S. M. a accordées aux personnes qui avaient reçu du roi des titres héréditaires, et dont on ressentit d'autant plus de joie qu'on y voyait une preuve de l'amitié de S. M. pour son auguste Frère » [41]. On ne dirait pas qu'il s'agit de « toute la bande joyeuse », stigmatisée par Masson : « Comtes de l'Empire Le Camus, Salha et Meyronet; barons de l'Empire Marinville, Boucheporn, Bruguière, Ducoudras et Duchambon » [42]. Il poursuit : « Ce qui avait été divulgué sur le contingent westphalien semblait annoncer qu'il ferait partie d'un corps chargé de garder les côtes et dont le commandement serait donné au roi. Hier, on apprend que ce contingent se dirige sur Kalisch et sera admis à servir dans la ligne de la Grande Armée ». Ce qui avait semblé une oppression sans

(39) Masson, Napoléon et sa famille, tome 4, p. 482; tome 6, p. 49-41, p. 292-293.
(40) Mémoires du roi Jérôme, tome 5; p. 30, 22 mars; p. 48-9, 23 juin et 28 juin 1811; p. 157-8, 3 janvier 1812; p. 162, 21 février; p. 172-3, 18 mars; p. 174, 25 mars; p. 177, 6 avril.
(41) *Arch. min. aff. Etr.*, F. W. n° 326, folio 285, Cassel 23 mars 1812.
(42) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 294.

nom, un sujet de révolte, est devenu un honneur. « En attendant, les Peuples de ces Contrées regardent avec admiration le développement des préparatifs immenses dont ils seront les témoins étonnés. Un sentiment universel de sécurité ou pour mieux dire de confiance et d'enthousiasme, s'est communiqué surtout aux soldats de toutes armes, de toutes Nations. Ils s'enorgueillissent tous d'appartenir à un ensemble qui surpasse tout ce dont l'histoire offre le souvenir. Aussi dit-on que dans les troupes westphaliennes, depuis qu'elles sont en mouvement, il n'y a presque pas un seul déserteur » [43]. Le lieutenant, Giesse du 5e de ligne dit de même : « Les troupes du 8e corps, l'élite de la Nation, le plus pur de son sang, ne craignaient ni danger, ni fatigue; dévorées d'ambition, très bien et pratiquement vêtues, bien exercées, disciplinées, commandées par des hommes instruits, elles étaient animées d'un bon esprit qu'attestait le manque de désertion : on avait le droit d'en attendre quelque chose de grand » [44].

Le 25 mars, à 3 heures du soir, le roi, en parfaite santé, rentrait à Cassel [45], revenant officiellement d'une tournée dans ses départements. La Gazette de Varsovie du 24 insère cette note du Moniteur Westphalien : « Cassel 9 mars : Le roi Jérôme est parti cette nuit pour 10 jours avec les Comtes de Furstenstein, de Wellingerode, de Malsburg » [46]. Le 4 avril, elle relate de Halle, 20 mars : « Nous espérons ici incessamment le roi notre maître; déjà une partie de sa cour est arrivée » [47]. La Gazette de Cracovie reproduit la note du 9 mars en ajoutant l'ordre du roi Jérôme que, les dimanches et jeudis, on fasse jouer les eaux à Napoléonshöhe »; le 8 avril, elle annonce, de Cassel 25 mars, le retour du roi de Paris [48]. Seule, la Gazette de Lwow (Lemberg) journal de Galicie autrichienne, annonce, dès le 31 mars d'après le même Moniteur du 9, le départ de Jérôme, en ajoutant que c'est pour Paris et que le voyage durera 14 jours [49]. Ce journal ne prend pas moins d'intérêt à la Westphalie que ceux du Duché; mais ses nouvelles

(43) *Arch. Min. aff. Etr.*, idem, folio 285.
(44) Giesse (Friedrich), Kassel-Moskau-Kustrin, p. 17-18.
(45) *Arch. Min. aff. étr.*, F. W. n° 327, folio 289, Cassel 26 mars, Reinhard à Bassano. Kleinschmidt note la joie que Jérôme éprouve de revoir Cassel et celle des Casselois qui illuminent (p. 486).
(46) *Gazeta Warszawska*, n° 24, p. 419, mardi 24 mars.
(47) *Idem*, n° 27, p. 475, samedi 4 avril.
(48) *Gazeta Krakowska*, n° 25, 25 mars et n° 29, mercredi 8 avril.
(49) *Gazeta Lwowska*, n° 26, mardi 31 mars.

tout autres tendent à montrer aux Polonais que tout n'est pas pour le mieux avec un roi frère de Napoléon. Le 26 décembre 1811, son correspondant de Cassel — le Ministre d'Autriche peut-être — lui fait part de l'impôt personnel qui va frapper dès le 1er janvier les Westphaliens et les étrangers au-dessus de 16 ans. domiciliés en ce pays [50]. Le 6 février, avis des troubles du 19 janvier à Brunswick, et des mesures prises [51]. Le 17 mars, récit de l'exécution de Claus, marchand de citrons à Brunswick, le 10 février, par arrêt de la Cour d'assise, pour meurtre du Capitaine Gaiguenaille du 2e cuirassier français [52]. De Francfort 5 mars, il lui est envoyé un extrait de la Gazette de Magdebourg du 3, contenant le décret de mise en état de siège de cette ville, d'interdiction aux autorités civiles de donner des passeports et cartes de sûreté que seuls délivrent le Général gouverneur Michaud, le commissaire Schultz, le juge militaire Pfesdorf, décret contresigné du préfet Schulenburg [53]. Par un extrait de la Gazette de Magdebourg, les Galiciens apprennent que les faubourgs de cette ville, Neustadt et Sudenburg seront rasés, que le préfet invite les bourgmestres et habitants de la région à venir en aide aux sans-foyers en attendant qu'ils soient indemnisés par l'Etat [54]. Tout ceci n'est flatteur ni pour la Westphalie, ni pour le roi. La Gazette de Lwow soigne le sombre tableau de la conscription : le préfet de Brunswick a fait publier que pour compléter le corps des chasseurs carabiniers d'élite tous les forestiers et leurs fils y seront incorporés » [55]. Une seule mention favorable à Jérôme, relative à la création de chaires à l'université de Halle [56] et faite pour masquer le caractère tendancieux des autres. Le traité du 14 mars qui fait de Napoléon et de l'Empereur François deux alliés, ne modifie pas l'attitude de la Gazette.

Mais peut-on ne pas noter près de Lwow la présence dès 1811, d'Adam Czartoryski, l'ex-ministre sur qui repose la politique de sa maison, toujours attaché à la Russie par un titre de membre du Conseil intime, dont l'Empereur a refusé, dit-on, de le dégager malgré ses plus vives instances ? il n'est pas venu à Varsovie » depuis mars 1811, et « se tient en retraite

(50) *Idem*, n° 7, vendredi 24 janvier.
(51) *Idem*, n° 17, vendredi 27 février.
(52) *Idem*, n° 22, 17 mars.
(53) *Gazeta Lwowska*, n° 25, vendredi 27 mars.
(54) *Idem*, n° 27, 3 avril.
(55) *Idem*, n° 23, 20 mars.
(56) *Idem*, n° 23, 20 mars.

avec ses vieux parents à Sieniawa, sur le San, cercle de Przemysl, Galicie autrichienne ». Fin 1811, sa mère y a porté « tout ce qu'elle avait de précieux à Pulawi », prétextant à Bignon vouloir ainsi éviter « le risque d'un cinquième pillage », abritant les papiers compromettants. Toute la famille est alors « distribuée de manière à pouvoir se retrouver en bonne position près du vainqueur quel qu'il soit. Les parents, le fils aîné sont sur un territoire que l'on suppose rester neutre » [57] : là est le quartier général d'où l'on peut agir des deux côtés de la frontière ducale. Une branche de la Famille qui montre — depuis peu — « des sentiments très polonais, le Prince Eustache Sanguszko et son épouse qui ont toutes leurs terres en Wolhynie et ne sont que temporairement dans le Duché », correspondra avec Sieniava et la Wolhynie. Pour « occuper » Adam, sa mère veut marier cet « original », tâche peu aisée, et a trouvé « la jeune veuve d'un autre Sanguszko, fille du Comte Branicki un des confédérés de Targowitsa, vendu au cabinet de Pétersbourg et en ayant reçu d'immenses possessions en Wolhynie, en Ukraine ». Mariage « un peu étrange » quand le prince « affectait de se rendre indépendant de la Russie, il s'y rattache par une alliance avec un homme dévoué à cette puissance, par une grande fortune toute située dans les pays soumis à la domination russe » [58]. Vainement on donne comme but à ce mariage « de relever par l'acquisition d'une grande fortune la maison Czartoryska dont les biens, considérables, croulent sous les dettes qui les surchargent ». « C'est M. de Nowosiltsoff, son ancien collègue du Ministère russe qui, dit-on, traite cette affaire pour le Prince Adam » [59]. Ce projet dont Bignon, notre résident à Varsovie prévoit la rupture en cas d'une guerre malheureuse pour les Russes et qui tomba après la victoire d'Alexandre, permet de correspondre en territoire russe et avec Vienne.

Du côté varsovien, il y a Pulawy où vont parfois Marie de Wurtemberg, sa sœur Sophie Zamojska, le Comte Zamojski et Constantin Czartoryski, colonel du 16e régiment du duché, tous résidant à Varsovie, tous appelant de leurs vœux « le rétablissement de la Pologne, vœux qui semblent sincères en y faisant entrer l'espoir secret de voir la famille jouer un grand

(57) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Pologne 1812, 329 folio 213, Bignon à Bassano, 8 février 1812.

(58) *Idem, Pologne* (1808-1812). Supplément n° 17, folio 245, Bulletin du 29 octobre 1811, Bignon à Bassano.

rôle ». Bignon voit souvent les deux princesses, — c'est « une de ses sociétés habituelles » — très répandues, ne paraissant pas faire de politique, en fait agents inévitables, yeux et oreilles de leur frère au cœur du Duché. Constantin « n'a pas assez d'étoffe pour être capable de grandes vues » [60]; mais Adam et lui ayant été amants en titre, l'aîné de l'impératrice femme d'Alexandre, le cadet de la femme du grand-duc Constantin [61], qui croira que le titre de chef du 16e de ligne suffise à ses ambitions ? Bignon constate : « on est au mieux avec tout le monde. C'est une marche que les principales familles, placées entre diverses puissances ont été depuis longtemps dans le cas de tenir. Il est assez difficile de leur en faire un très grand crime » [62]. Assurément; mais le dispositif qui a sa tête à Sieniava et d'un côté son point de liaison à Pulawy, son épanouissement à Varsovie, de l'autre son relai en Wolhynie et son aboutissement à Pétersbourg, permet l'observation et l'action. L'exposé de Bignon à Bassano du 8 février est une réponse à une question de Napoléon qui, quand il mobilise, s'inquiète de la Famille. Il lui est difficile, quand il a cette préoccupation, de ne pas penser à Jérôme. Qu'on cherche après Davout, adonné à une autre tâche, un proche de l'Empereur, un général, un diplomate mieux préparés que Jérôme à suivre l'action de la Famille en 1812. Ceci suffirait à justifier sa destination, sans impliquer une candidature.

En février, 1812, on semble autant danser à Varsovie qu'à Cassel [63]; le 24 mars, le général Kniasiewicz écrit : « Bien qu'on se plaigne du manque d'argent, Varsovie a été assez gai pendant le carnaval » [64].

Cependant le 8e corps s'organise : le 8 mars, Vandamme, ayant remis ses ordres de service au roi partant pour Paris, en a été bien accueilli. Il trouve les troupes belles, bien tenues [65], « observant la plus stricte discipline : le service se fait bien,

(59) *Idem*, Pologne 329, folio 252-256, n° 181, 19 février, Bignon à Bassano.
(60) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Pologne, 329, folio 213, Bignon à Bassano, 8 fév. 1812.
(61) Waliszewski, Le règne d'Alexandre 1er, tome 1er, p. 443.
(62) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Pologne, 329, folio 213.
(63) *Idem*, Fonds Pologne, 329, fol. 213, Bignon à Bassano.
(64) Drzewiecki (Jozef), Pamietniki, Krakow, Gebethner 1891, 367, p. in-8°, p. 222.
(65) Du Casse, Le Général Vandamme et sa correspondance, Paris, Didier 1870, 2 vol. in-8, tome 2, p. 346.

on travaille l'instruction avec beaucoup de zèle » [66]. Son état-major commandé par le colonel Revest comprend le lieutenant-colonel Von Kalm (police), l'inspecteur des postes Emmermann, l'inspecteur des hôpitaux Isoard, le médecin chef Merrem, le Pharmacien chef Boutry les officiers d'état-major Von Stockmayer, Von Longe, Von Lamberty, Von Linden; les aides de camp Zeron, Mynherr, Delude. Le Général baron d'Ochs, assisté du colonel Humbert, commande la 1re division : la 1re brigade (Général Damas) comprend le 3e bataillon d'infanterie légère (Lieutenant-colonel Von Hessberg), le 2e régiment de ligne (Colonel Von Fullgraff), le 6e de ligne (Colonel Ruelle). La 2e brigade (Général Von Wickenberg) comprend le 2e bataillon d'infanterie légère (Lieutenant-colonel Boedicker), le 3e de ligne (Colonel Bernard), le 7e de ligne (Colonel Lageon). Le général Tharreau qu'un accès de goutte empêche de se montrer dans Cassel [67], commande la 2e division, assisté du Colonel Von Borstel. Sa 1re brigade (Général Meyronnet, Comte de Wellingerode) comprend le bataillon des grenadiers gardes (Colonel Legras), les chasseurs gardes (Major Picot), les chasseurs carabiniers d'élite (Major Müldner). La 2e (Général Danloup-Verdun) comprend le 1er bataillon d'infanterie légère (Colonel Rauschenplatt), le 5e de ligne (Colonel Gissot); le 8e de ligne (Colonel Bergeron). La division de cavalerie (Général Chabert) comprend une brigade légère (Général baron Von Hammerstein), soit l'escadron des gardes du corps (Lieutenant-colonel Lallemand), le régiment des Chevau-légers (Colonel Müller), le 1er régiment de Hussards (Colonel Von Zand), le 2e Hussards (Colonel Von Hessberg); une brigade de cavalerie lourde (Général baron Lepel), soit 2 régiments de cuirassiers (Colonels Von Gilsa et Bastineller).

Les troupes techniques commandées par le Général Allix, comprennent un régiment d'artillerie (Colonel Von Pfuhl), le corps du Génie (Colonel Ulliac), le Parc de réserve (Lieutenant-colonel Schultz), le train des équipages. En résumé : état-major 254 hommes, Infanterie 16.000 (22.315 dont il faut déduire le 1er de ligne, 3.400 hommes destiné au Xe corps, Colonel Plessmann et le 4e, Colonel de Rossi, restant à Cassel), cavalerie 3.374 hommes et 3.659 chevaux, artillerie et génie

(66) Margueron, La Campagne de Russie, p. 466, note 1. Situation des troupes, 15 mars.

(67) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W. n° 326, fol. 285, Cassel 23 mars, Reinhard à Bassano.

977 hommes, train 558 hommes et 1.196 chevaux, 54 canons; 46 fourgons, 14 forges de campagne, 80 voitures avec 324 hommes et 1.206 chevaux. Total 21.484 hommes et 6.061 chevaux [68].

Ces troupes groupées pour le départ entre l'Elbe, la Mulde, la Saale, dans les états du duc d'Anhalt « de façon qu'il n'y ait un seul village qui en soit exempt », motivent, dès le 16 mars une lettre du duc à Vandamme, « comme à l'un des plus anciens et plus chéris généraux de l'Auguste Protecteur de la Confédération du Rhin », implorant son assistance pour être délivré du fléau de la disette qui menace ses sujets, en faisant « partir les troupes au plus tôt ». « Par cette marque insigne de sa bienveillance et de son humanité, V. E. s'acquerra des droits sur la reconnaissance d'un cœur accoutumé à révérer ses qualités éminentes et rares » [69]. Avant donc sa sortie de Cassel, Vandamme voit son corps traité en indésirable. N'ayant d'autres décisions à prendre que celles qui lui étaient dictées de Paris, Vandamme ne broncha pas, célébra chez Reinhard l'anniversaire de la naissance du roi de Rome, puis partit le 21 mars pour son Q. G. de Dessau [70]. Le 22, il exprime dans un ordre du jour sa satisfaction de commander le 8e corps, parle aux soldats de la sollicitude bien connue de leur souverain sous les yeux duquel ils vont combattre et des succès qu'ils ne peuvent manquer de remporter sous le Grand Napoléon. Le 24, il fait passer l'Elbe à ses troupes sur plusieurs points [71] : le 8e corps s'était mis en mouvement avant même le retour du roi de Paris à Cassel. En somme, Jérôme n'en a plus la responsabilité directe. Il s'agit pour lui de diriger cet organisme qui a nom « l'aile droite de la Grande Armée ».

Le 10 mars — avant l'arrivée du roi à Paris — le Major Général en donne à l'Empereur une première ébauche. L'aile droite présente un total de 69 bataillons, 83 escadrons, 1.854 officiers, 74.283 hommes, 1.344 chevaux d'officiers, 15.721 chevaux de troupe, 9.412 chevaux du train et 159 bouches à feu. Après divers flottements et remaniements, nous la voyons le 25 mars ainsi constituée :

(68) Giesse (Friedrich), Kassel, Moskau, Küstrin, p. 9-17.
(69) Du Casse, Le Général Vandamme, p. 348.
(70) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W. n° 326, fol. 285, Cassel 23 mars Reinhard à Bassano.
(71) Du Casse, Le Général Vandamme, p. 349. Margueron, La Campagne de Russie, 16 mars, p. 446, Napoléon à Berthier et p. 468 *idem*.

1° Le 5e corps d'armée, polonais, commandé par le Prince Poniatowski, composé de 3 divisions d'infanterie et de 2 brigades de cavalerie.

2° Le 7e corps, saxon, commandé par le Général Reynier, composé de 2 divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie.

3° Le 8e corps, westphalien, commandé par le Général Vandamme, composé de 2 divisions d'infanterie et d'une brigade de hussards.

4° Le 4e corps de réserve de cavalerie, commandé par le Général Latour-Maubourg, comprenant la 4e division de cavalerie légère (Général Roznecki : deux brigades, chacune de 3 régiments polonais) et la 7e division de grosse cavalerie (Général Lorge : 2 régiments de cuirassiers saxons, 2 de cuirassiers westphaliens).

5° Et *pour mémoire* une division de cavalerie prussienne [72].

Le 19 mars, avant que le roi ait quitté Paris, Berthier lui a constitué un état-major d'armée dont le Général Comte Marchand est le chef et où figure Eblé comme Commandant de l'artillerie de l'aile droite [73]. Le 22 mars, décision définitive à ce sujet : le Général Marchand est nommé « chef de l'Etat-major de l'aile droite de la Grande Armée. Il doit être rendu le 1er avril à Glogau, en même temps que les adjudants commandants, Mériage et Pelet placés sous ses ordres et qui recevront à Glogau de nouveaux ordres sur leur destination ultérieure, qu'ils ne connaissent point et qu'il est prescrit au Général Marchand de tenir secrète. Le Général Allix commandera l'artillerie de l'aile droite sur l'ordre de l'Empereur [74].

Marchand, militaire éprouvé, dans la force de l'âge, a 47 ans : brigadier en 1800, nommé divisionnaire après Austerlitz, il a reçu le grand Cordon de la Légion d'honneur après les campagnes de 1806-1807. La Gazeta Warszawska du 3 février 1807, reproduisant le Bulletin du 28 décembre, note qu'il a chassé l'ennemi de Mlawa [75]. Antoine Ostrowski men-

(72) Margueron, La Campagne de Russie, p. 421-422, 10 mars; p. 437, 12 mars, l'Empereur au Major Général; p. 506, 24 mars, l'Empereur au Major Général; p. 508 et 510, 25 mars, le Major Général à l'Empereur.

(73) *Arch. nat., AF IV* 1642, 15e dossier, pièce 32, Paris, 19 mars, Berthier à Jérôme.

(74) *Arch. nat., AF IV* 1642, 15e dossier, pièce 38-39, Paris 22 mars, Berthier à l'Empereur. Voir aussi Margueron : La campagne de Russie, p. 491, 493-4, 20 mars, l'Empereur à Berthier.

(75) *Gazeta Warszawska*, n° 10, p. 151.

tionne outre ce fait, dans la biographie de son père, que le général Marchand, à la tête de la 23e division, a, fin décembre 1806, repoussé les Prussiens de Brodnica à Kunisbrock [76]. Son passage en Pologne a donc retenu l'attention et il connaît un peu le pays. Il a depuis lors participé avec distinction aux opérations en Espagne.

Le groupe étant constitué et commandé, il reste à déterminer son rôle. Dès le 16 mars, l'Empereur écrit à Berthier : « Si les Russes commençaient les hostilités et entraient dans le Grand-Duché, le 5e corps qui est de près de 40.000 hommes, serait appuyé par le 7e fort de 20.000 et le 8e également fort de 20.000. Le roi de Westphalie qui sera rendu le 1er avril à Crossen à la tête de son contingent et suivra sa marche jusqu'à Varsovie, prendra alors le commandement de ces trois corps et par eux verrait à couvrir Varsovie. Il est nécessaire que l'on ignore jusqu'au dernier moment que le roi de Westphalie doit commander ma droite. Si, au contraire, les Russes ne font aucun mouvement, le Prince Poniatowski placera alors Saxons et Westphaliens entre Kalisch et Varsovie pour les nourrir plus facilement. Le Prince d'Eckmühl doit au contraire se faire annoncer à Varsovie avec tout son corps d'armée, comme s'il était destiné à s'y rendre [77].

Les dispositions particulières varient sans cesse et dès le 16 mars Berthier reçoit l'ordre de « diriger les Westphaliens non sur Crossen, mais sur Sorau et Spremberg » où ils devront « prendre du repos et poursuivre sur Kalisch par Glogau où ils n'arriveraient que le 5 ou le 6 » [78]. Mais ce qui est frappant, c'est que le commandement de Jérôme paraît ne devoir devenir une réalité qu'au bout d'un temps assez difficile à apprécier. « Le 1er avril, le Prince d'Eckmühl donnera l'ordre aux Saxons de partir de Guben, pour se porter sur Kalisch; au Prince Poniatowski de réunir tous les Polonais sur Varsovie, en faisant venir sur Varsovie tout ce qui serait du côté de Posen et de Thorn; de sorte qu'en cas d'événement le Prince Poniatowski ait pour défendre le duché les 3 divisions polonaises et le corps saxon, qui de Kalisch pourra se porter rapidement sur Varsovie... Prévenez directement le Général

(76) *Autor Pomyslow o potrzebie reformy towarzyskiej*, Zywot Tomasza Ostrowskiego, Paryz, Marylski, 1836-1840, 2 tomy in-8°, t. 1er, p. 251. Cet auteur est Antoine, fils de Thomas Ostrowski.

(77) Margueron, La Campagne de Russie, p. 469, L'Empereur au Major Général, Paris, 16 mars.

(78) *Idem*, p. 465, note 1 L'Empereur au Major Général, Paris 16 mars.

Reynier qui commande les Saxons de l'ordre qu'il va recevoir du Prince d'Eckmühl... Instruisez également le Prince d'Eckmühl du mouvement du corps westphalien et que ce corps doit se rendre sur Kalisch et de là sur Varsovie. Le Prince d'Eckmühl activerait la marche de ce corps selon les circonstances, c'est-à-dire si les Russes commençaient les hostilités et menaçaient Varsovie, ce que je ne pense pas. S'il n'y a rien de nouveau, le corps westphalien se reposera quelques jours et je lui enverrai moi-même des ordres avant le 10 avril pour continuer son mouvement »[79]. Tant que l'Empereur est à Paris, loin des armées, le commandement de Jérôme est inexistant. Berthier écrit ce même 16 mars à l'Empereur au sujet de Reynier : « Le Ministre de la guerre du roi de Saxe m'annonce que le Roi a fait reconnaître le Général Reynier commandant en chef du corps saxon sous le commandement supérieur du Prince d'Eckmühl et que le Prince Poniatowski avec le corps polonais a été mis pareillement sous le commandement supérieur de ce prince. Le Prince d'Eckmühl a été informé de ces dispositions »[80]. Il n'y a donc en attendant d'autre commandant en chef que Davout.

Le 25 mars, nouveaux ordres à Berthier, mais rien de changé : « Ecrivez au roi de Westphalie qu'il est nécessaire qu'il soit rendu de sa personne le 10 avril, à Glogau où il trouvera le Général Marchand et les généraux employés à l'aile droite et que le 12 il soit à Kalisch; qu'il ne doit donner aucun ordre, ne prendre aucun commandement que sur son corps d'armée, à moins que les Russes n'aient fait un mouvement et déclaré la guerre en attaquant le Grand-Duché, auquel cas il devrait se rendre sur le champ à Varsovie et prendre le commandement de la droite composée des 5e, 7e et 8e corps. Il sera muni d'ordres non cachetés pour le Prince Poniatowski et le Général Reynier leur annonçant qu'ils sont sous ses ordres avec leurs corps. Si les Russes ne font aucun mouvement, vous écrirez au roi qu'il doit rester à Kalisch ignoré et commandant son seul corps. Vous instruirez de ces dispositions le Prince d'Eckmühl. Vous le préviendrez que le roi de Westphalie doit être rendu le 12 à Kalisch, que les Saxons s'approcheront de Pulawy et de Sandomir et que le corps westphalien sera réuni le 12 à Kalisch avec le roi; que le Gé-

(79) Marguerон, La Campagne de Russie, p. 464-467, L'Empereur à Berthier, Paris, 16 mars.

(80) *Idem*, Rapport du major général à l'Empereur, 16 mars, p. 471-2.

néral Marchand remplira les fonctions de chef d'Etat-major; que si les Russes n'attaquent point et ne déclarent pas la guerre en violant le territoire prussien ou polonais, mon intention est que le roi de Westphalie reste inconnu à Kalisch et ne prenne aucun commandement que celui de son corps; que dans le cas contraire, il se rende à Varsovie pour prendre celui de l'aile droite; qu'il est à cet effet porteur d'ordres pour le Prince Poniatowski et le Général Reynier; qu'il est donc nécessaire qu'aussitôt que le Prince d'Eckmühl apprendrait la déclaration de guerre par la marche des Russes sur les frontières du Grand-Duché ou de la Prusse, il en prévienne le roi de Westphalie » [81]. Ainsi les pouvoirs de Jérôme sont prévus uniquement pour le cas de guerre, les mouvements à faire alors sont indiqués; ses rapports avec Davout sont aussi déterminés : c'est par lui que le Roi saura que ses responsabilités commencent.

Jérôme est rentré à Cassel le 25; le 26 « on dit que le roi pourrait se rendre à l'armée dans cinq ou six jours » [82], ce qui répond aux intentions de Napoléon du 16 mars. Le 29, « une partie de son cabinet » part; le 30, c'est le tour des officiers d'ordonnance : le temps « continue à être pluvieux »[83]. Furstenstein ne peut assez exprimer « combien le roi est satisfait de son voyage » [84]. Et cette satisfaction ne se manifeste pas par des accès de gaminerie; Reinhard, pour en parler, emprunte le ton de Siméon : « Le roi est revenu de Paris avec un sentiment intérieur de confiance. L'intervalle depuis son retour jusqu'au départ pour l'armée a été remarquable par un certain calme avec lequel les affaires ont été conduites. Sans doute, le temps est venu où ses grandes qualités d'âme et d'esprit se montreront dans tout leur éclat. Son énergie retrempée dans la vie des Camps, sa noble émulation, animée par l'étude du plus parfait des modèles, le rendront de plus en plus digne de sa haute destinée » [85]. C'est là l'opinion qu'à Napoléon de Jérôme à Ste-Hélène [86].

(81) Margueron, La campagne de Russie, p. 523, l'Empereur ou Major général, Paris, 25 mars.

(82) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W. 1812, n° 327, folio 289. Cassel 26 mars, Reinhard à Bassano.

(83) *Idem*, tome 10, n° 328, Cassel 30 mars.

(84) *Idem*, tome 9, n° 327, folio 289.

(85) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W. tome 10, n° 330, Cassel 6 avril, fol. 10-12.

(86) « Jérôme en murissant, eut été propre à gouverner; je découvrais en lui de véritables espérances ». Et M. Arthur Lévi estime que

Mais précisément, plus il est près du départ et plus on voit qu'il tient à être et à rester roi de Westphalie. Le 5 avril, il demande à Reinhard comme « une chose agréable à Lui et à S. M. I. de contredire les bruits par lesquels on pourrait chercher à répandre qu'il ne reviendrait pas et que la Westphalie changerait de souverain ». Je répondis, écrit Reinhard que c'était là ce que j'avais fait constamment et qu'il ne pouvait ignorer combien des bruits semblables s'étaient accrédités en diverses époques et encore lors de son dernier voyage de Paris » [87]. Au reste, ce dont on avait à se soucier, c'était moins de rumeurs que de la situation financière d'un Etat obéré dès le temps de paix, du déficit de 17 ou 1.800.000 francs qui se trouverait au bout de chaque mois et irait en s'accumulant. Vous devriez, ajouta le roi, en parler dans votre correspondance. — C'est Sire, ce que je n'ai cessé de faire ». Je pris la liberté de lui demander s'il n'en avait pas été question à Paris. Oui, dit-il, j'ai la certitude que l'Empereur ne m'abandonnera point; mais, en ce moment, les dépenses pour la guerre doivent passer avant tout » [88]. Ces préoccupations financières vont peser assez lourdement sur la conduite de Jérôme. Partant en guerre pour la Pologne, il évitera de faire retomber sur la Westphalie les dépenses d'entretien qui lui semblent incomber à l'Etat bénéficiaire de la guerre.

Il songe surtout à l'organisation de la régence. Il en a été question à Paris entre lui et l'Empereur et il fait part à Reinhard de la décision prise, lorsque le passage d'un courrier de France lui laisse supposer que cet agent est averti : « Pendant son absence la Reine aura la direction (nominale) des affaires » [89]. Si le mot « nominale » a été dit par Jérôme à Reinhard, il semble que la Reine n'en ait rien su. Après la séparation, Catherine écrit à son père : « Je ne saurais vous rendre combien je me sens triste, isolée; vous devez être bien persuadé qu'il m'eût été bien doux de recevoir vos consolations dans ces cruels moments; mais je dois en faire sacrifice à la tranquillité du Royaume. Le roi m'a chargé de la direction supérieure des affaires; je ne saurais donc m'en éloigner pour le moment. Les précautions que le roi a prises pour la

parlant ainsi Napoléon « lui a rendu pleine justice » (Napoléon intime, Paris, Nelson 1892, 554 p., p. 244.

(87) *Arch. Aff. Etr., F. W,* t. 10, n° 328, Cassel, 30 mars, Reinhard à Bassano.

(88) *Idem,* F. W. n° 330, Cassel, 6 avril, folio 10-12.

(89) *Arch. Aff. Etr.,* F. W. n° 328, Cassel, 30 mars.

sûreté de ce pays, la certitude que j'y reste pour le surveiller, ont produit le meilleur effet, en tranquillisant tout à fait les esprits; aussi j'espère, du moins sous ce rapport, n'avoir aucun souci. Vous savez combien, de tout temps, j'ai été éloignée de me mêler d'affaires. Je n'ai donc nullement désiré cette preuve de confiance de l'Empereur et du Roi (car cela a été convenu dans son dernier voyage). J'ai même fait beaucoup d'objections et je n'ai cédé que parce que c'était leur volonté réunie et pour répondre autant qu'il pourra être en moi à leurs vues » [90].

Le 5 avril, Furstenstein informait le Corps diplomatique, sans oublier M. de Yakovlev, ministre d'Alexandre, que « S. M. le Roi son maître se proposait de s'absenter de sa Capitale et de ses Etats pour *quelques mois* et que pendant son absence la direction supérieure des affaires était confiée à S. M. la Reine. Le départ du Roi aura lieu demain matin et le soussigné devant avoir l'honneur de l'acompagner, les affaires du Ministère des relations extérieures seront signées par M. le Ministre de la Justice » [91]. Le Corps diplomatique est avisé que la Reine sera assistée d'un Conseil où, outre les membres du Conseil des Ministres, le Conseiller d'Etat Pichon, Intendant général du Trésor et le Général Bongars, chef de la Haute Police, auront également séance [92]. Cette notification était délicate à faire; on sait le retard que mettra l'Empereur à signifier à Kourakine sa rupture officielle avec la Russie. Jérôme ne pouvait ici devancer Napoléon : « On avait, note Yakovlev, d'abord voulu notifier que S. M. se rendait à l'armée pour y prendre un commandement; mais le Roi, après en avoir parlé au Ministre de France et jugeant que cette phrase pouvait me donner de l'ombrage, la fit changer et on annonça simplement que S. M. comptait s'absenter de sa capitale pour quelque temps. J'ai cru devoir témoigner à cet égard verbalement que j'appréciais cette marque de ménagements et d'égards » [93]. Au fond, il est enchanté que ces façons de biaiser lui permettent de rester là, de renseigner son gouverne-

(90) Du Casse, Catherine de Wurtemberg, princesse Jérôme. Correspondance inédite, p. 62.

(91) *Glavny Archiv Ministerstva Inostrannych Diél*, n° 3686. Le Comte de Furstenstein à M. de Iakovlev, Cassel 5 avril.

(92) *Idem*, n° 3175, Léon de Iakovlev à M. le Chancelier de Roumiantzov, Cassel, 25 mars/6 avril 1812; pol. 9 apr. 1812. (reçu le 9/21 avril).

(93) *Idem*, n° 3536, Cassel 1/13 avril 1812, Iakovlev à Roumiantzov, pol. 18 apr (reçu le 18/30 avril).

ment par courrier diplomatique, les nécessités de la concentration de la Grande Armée empêchant une rupture à ce moment. En fait, le chancelier Roumiantzov aura le 21 avril en mains la dépêche Yakovlev annonçant le départ de Jérôme pour l'armée, soit le jour où Alexandre quittera Pétersbourg pour Vilna. En une telle journée, on n'eût pu rien imaginer de plus propre à affermir au tsar dans sa résolution de rejoindre son armée.

Si Yakovlev n'est pas fâché de rester à Cassel, Reinhard en voudrait bien partir pour éviter d'avoir à prendre position, lors de troubles ou de complications possibles. Mais Jérôme l'a avisé le 29 mars d'avoir à rester près de la reine, parce qu'il « convenait, dit Reinhard, que je donnasse l'exemple à mes autres collègues qui pourraient vouloir profiter de cet intervalle pour s'absenter ». Voilà le grand mot laché : le Ministre de France parti, aucun autre ne fut resté; en Westphalie et à l'étranger, personne n'aurait plus cru à l'existence du royaume; et, cette existence, Jérôme tient à l'affirmer plus que jamais. « Je répondis au roi qu'il suffirait même qu'il m'énonçât ce désir, pour m'y conformer et que je me sentirais très honoré de résider auprès de S. M. la Reine. Cependant... » : Reinhard est dévoué, mais... « Je pris la liberté de ne point dissimuler que j'avais espéré obtenir la permission de me rendre pour quelques semaines sur les bords du Rhin où, après une absence de quatre ans des affaires personnelles m'appelaient ». Le roi répond à cette diplomatique demande que, pour le moment, c'était non, mais « qu'après un mois, cela pourrait se faire ». Il espère bien que dans un mois il sera question d'autre chose. Reinhard le pense aussi et insiste : « Mais, ajoutais-je, ce qui, dans les événements qui se préparent, me tient bien plus à cœur, c'est de pouvoir jouir du bonheur de me présenter à S. M. I. et même j'ai déjà soumis ce vœu à M. le Duc de Bassano ». Cette fois, voila Jérôme pris : comment refuser un congé déjà demandé à Maret et qui n'a d'autre but que de permettre à Reinhard de saluer l'Empereur ? « Vous n'auriez, me dit alors le Roi, qu'à demander à M. le Duc la permission d'accompagner la Reine lorsqu'elle ira à Dresde » [94]. Cette fois, Reinhard est bien battu, le voilà enchaîné au char de la reine du 5 avril à fin mai au bas mot et sans savoir s'il aura ensuite une permission. Au reste, Jé-

(94) *Arch. Aff. Etr.*, F. W. n° 328, Cassel 30 mars, Reinhard à Bassano.

rôme enguirlande Reinhard de caresses, comme si c'était une jolie femme. Le 5 au soir, « S. M., dit le Ministre, me parla encore avec sa bonté ordinaire et lorsque je lui exprimai mes vœux pour son bonheur et sa gloire, Elle daigna me dire qu'Elle m'avait voué un attachement indépendant de la place que j'occupais » [95]. Quel enjoleur ! Il a du moins réussi à grouper et fixer dans son royaume avant son départ un faisceau de sérieuses responsabilités : la Reine, Siméon, Reinhard. Chose curieuse, il emmène son Ministre des relations extérieures, plutôt évidemment pour négocier au nom de la Westphalie que pour y renoncer.

Furstenstein a, le 5, annoncé au Corps diplomatique le départ du roi pour le 6 [96]. La reine écrit le 8 à son père ; « Le roi est parti hier au soir » [97]. En réalité, Jérôme partit dans la nuit du 5 au 6, à minuit. MM. le Comte Furstenstein et Bruguière, les Généraux de Hammerstein et Chabert composaient sa suite » [98]. Il fit une traite de 16 heures jusqu'à Erfurth, d'où il écrivit le soir même à la reine [99]. Le 7, il est à Leipzig : à ce moment se produit un facheux événement. L'incendie de l'arsenal de Magdebourg, illumine d'une étrange lueur le départ du roi pour la guerre. A la vérité, cette place n'était pas dans les mains des autorités westphaliennes : Magdebourg comme Dantzig, est un des formidables entrepôts de guerre où l'Empereur accumule tout ce qu'il prévoit nécessaire aux besoins de l'armée en campagne. On a vu la manière dont le Général Michaud en avait usé avec le préfet et les habitants des faubourgs. Le 24 mars, l'Empereur a donné ordre à Berthier d'en tirer un équipage de siège de 100 bouches à feu avec charrettes, voitures, camions, boulet, poudre, artifices, et de l'expédier du 1er au 5 avril à Bromberg par eau [100]. Le 25, il ordonne que Jérôme y envoie son 4e régiment, et que le Gouverneur Michaud y garde en outre 2.000 Français des bataillons de marche qui passeront par la ville [101]. Plus l'Empereur donne d'importance à cette place, plus l'incendie causa d'émotion. Reinhard à vrai dire n'en écrit que le 16 avril à Bas-

(95) *Arch. Aff. Etr. F. W.* n° 330, Cassel 6 avril, Reinhard à Bassano.
(96) *Glavny arch. Min. Inostr. Diel*, n° 3686, Furstentein à Iakovlev.
(97) Du Casse, Catherine de Wurtemberg, Corresp. inédite p. 62.
(98) *Arch. Aff. Etr., F. W.*, n° 330, fol. 10-12, Cassel 6 avril, Reinhard à Bassano.
(99) *Idem, n° 391, fol. 16-18,* Cassel 10 avril, Reinhard à Bassano et Du Casse, Catherine de Wurtemberg, Corresp. p. 63, Cassel 11 avril.
(100) Margueron, La campagne de Russie, p. 505, Paris 24 mars.
(101) *Idem,* p. 521, l'Empereur au Major Général.

sano [102]; mais le 13 déjà, de Thorn où il est, Davout peu « facile à émouvoir » en écrit à sa femme et en est tout ébranlé [103]. Ce même 13, Yakovlev écrit à Roumiantzov que « beaucoup de matériaux et de fusils ont été consumés » et suppose que le Chancelier « aura des nouvelles plus précises de Berlin vu que le Q. G. s'y trouve, alors qu'ici ces sortes de nouvelles sont tenues secrètes » [104]. Cet incendie ajoute à l'impression produite par celui du palais de Cassel. Coïncidence fâcheuse, la Gazette de Varsovie du mardi 7 avril annonce de Cassel que le 7 février, la Commission militaire de Westphalie a condamné à mort 8 personnes pour conjuration contre la sûreté de l'Etat, espionnage et raccolage illégal, mais que le roi a commué la peine pour deux à 10 ans de fers [105]. Toutes ces nouvelles ont un son bien lugubre. Heureusement, Jérôme ne les entend pas encore.

De Leipzig, par Eilenburg, Torgau, il rejoint à Kœnigsbrück la grande route d'étapes de Dresde à Varsovie par Glogau et Kalisch [106]. Tous ces noms évoquent pour lui des souvenirs agréables. Or, comme il traverse la Saxe, voici qu'au passage Frédéric-Auguste le fait complimenter par son grand maréchal », acte de courtoisie sans doute bien naturel [107]. La situation est délicate pourtant : Jérôme se rend en Pologne avec une armée pour rétablir un royaume dont Frédéric-Auguste est déjà le souverain — non le roi, — souverain napoléonophile, mais inconsistant, hors d'état de créer une nation par le fer et le sang et de rien mériter de ce fait. Tant qu'il s'agissait d'endormir les inquiétudes d'Alexandre, ce roi soliveau, âgé, toujours absent, était ce qu'on pouvait rêver de mieux. Mais, en 1812, il faut un porte-drapeau plus pimpant, un chef plus agissant. L'Empereur va-t-il donc lancer ce vieillard dans la guerre sans autre perspective que de se voir réduit à la Saxe ? Va-t-il le déraciner de son pays récemment

(102) *Arch. Aff. Etr.* F. W. n° 333, fol. 19-20, Cassel, 16 avril.
(103) Blocqueville (Mme de), Le maréchal Davout. La Russie et Hambourg, p. 136.
(104) *Glavny Ach. M. inostrannych diel*, n° 3536, Cassel 1/13) avril, 1812, pol. 18 apr.
(105) *Gazeta Warszawska*, supplément au n° 28, p. 493-4.
(106) Margueron, La Campagne de Russie p. 567, route n° 7.
(107) Handelsman (Marcel), Instructions et dépêches des Résidents de France à Varsovie (1807-1813) Gebethner, Cracovie 1914, 2 vol. in 8 tome 2 p. 81. Par son grand chambellan et son ministre Siméon, Jérôme s'est excusé de ne pas passer par Dresde pour saluer Frédéric Auguste : il doit se hâter. Siméon ne l'a salué que par son secrétaire, accompagnant le grand maréchal de la Cour von Eckstädt (*Kleinchmidt* p. 491).

transformé pour lui d'électorat en royaume, où sa famille règne depuis longtemps, et lui confier une Pologne agrandie, vouée à une rivalité active avec la Russie ? Hypothèses invraisemblables. Mme de Kielmannsegge a assisté à Paris, fin 1809, à ce spectacle symbolique : « A l'issue d'une brillante représentation devant un parterre d'hommes qui devaient appartenir à l'histoire, le roi de Saxe que la goutte tourmentait, soutenu par le roi de Westphalie et le Comte Senfft, descendit à grand'peine l'escalier. En attendant sa voiture, il se plaça près du poêle : sur une centaine de personnes, aucune, excepté moi, ne songea à lui faire place. Une seconde, son visage reflèta le manque d'égards auquel on l'avait exposé dans cette cohue; il en prit rapidement son parti » [108]. Jérôme devait-il en Pologne soutenir ainsi le royal goutteux pour l'abandonner ensuite ?

Le 4 mars, l'Empereur écrit à Bassano : « Je désire que vous m'envoyiez le traité de la limite de la Silésie que je me suis réservée » [109]. En échange d'un pan de l'empire russe cédé après guerre à la Prusse entre Memel et Riga, n'aurait-il pas avec un pan de Silésie dédommagé le roi de Saxe de la perte du Duché ? Les Saxons en 1809 eussent préféré voir agrandir non le duché, mais la Saxe [110]. Précisément la convention franco-prussienne du 24 février (art. 13) ne prévoit-elle pas en cas « d'heureuse issue de la guerre contre la Russie... une indemnité en territoire » à la Prusse [111]. Ce n'eut pas été une combinaison contre nature.

Il y a l'attribution à Frédéric-Auguste de la Westphalie et de la Saxe : solution au moins improbable.

De toutes façons, Napoléon se préparant à tenir à Dresde des assises solennelles avant de commencer la guerre, ce n'eut été ni le lieu ni l'instant de léser Frédéric-Auguste. Ce qu'on peut croire, c'est que la conception des bénéfices que ce roi doit retirer de la campagne, n'est pas la même chez lui, chez les Polonais et chez l'Empereur; c'est que Jérôme est informé de la situation de Frédéric-Auguste, mais non pas forcément de la solution qui interviendra. Probablement, cette solution chez l'opportuniste qu'est Napoléon, n'est pas même arrêtée. Jérôme est envoyé à Varsovie pour effacer les impressions fa-

(108) Kielmannsegge (Ctesse de), Mémoires, t. 1er, p. 44.
(109) Brotonne, Lettres inédites de Napoléon 1er, p. 399-400.
(110) Bonnefons, Un allié de Napoléon p. 303.
(111) Margueron, La campagne de Russie, p. 272.

lotes qu'a laissées le Saxon : il le peut. Ensuite ? on verra bien. Ce qu'il y a de vague dans la situation de Jérôme à l'égard du roi de Saxe en Pologne peut être une gêne pour lui ou le servir, et par là servir son frère. Il faut voir ce que donnera la guerre. Les courants, les événements sont les vraies matrices des solutions appropriées.

Avec tout cela, que Jérôme, envoyé dans la Pologne à recréer, y ait le Commandement de l'aile droite de la Grande Armée, c'est un fait, sinon actuel, du moins prochain; mais il y a à ceci des raisons militaires et politiques qui n'impliquent pas que Jérôme soit le candidat de l'Empereur au trône de Pologne.

Napoléon veut amener à pied d'œuvre sa gigantesque armée; Davout est la cheville ouvrière de cette concentration : il commande dans l'Allemagne du Nord depuis 1810. Ce n'est pas trop du souvenir d'Auerstaedt, de sa solide expérience, de sa rude manière pour maintenir en respect la Prusse frémissante, organiser et faire vivre le gros de l'armée qu'on va jeter sur le Niemen. Lui seul peut, doit mener à bonne fin ce travail : il faut pour cela unité de direction et, se sachant irremplaçable, il n'est pas de trempe à accepter qu'on lui adjoigne n'importe qui, et moins Jérôme qu'un autre. L'Empereur ne pouvait donc mettre son frère ni au centre, ni à l'aile gauche où les heurts entre Davout et lui eussent été quotidiens, et cela en Prusse, chez l'allié malgré lui. Donc, l'Empereur ayant besoin de contenir les Russes, de prévoir une agression sur le duché, le 8e corps devait être envoyé dans les Etats du roi de Saxe.

Aucune interversion momentanée n'est possible : il y a déjà trop de déplacements de troupes : cette zone sera bien assez désapprovisionnée par les masses qui y arrivent. Du reste, étant donné le principe napoléonien de la marche à la capitale pour frapper les imaginations, le coup porté dès l'abord sur Wilno et le centre russe, doit l'être par des troupes bien en mains, ayant senti la poigne de Davout.

Davout lui-même, habile à dissimuler concentrations, progressions et tout ce que cela suppose, inspire pourtant des inquiétudes à Alexandre 1er, à Roumiantsov, et Lauriston, notre ambassadeur, a peine à les rassurer. Le 18 mars, il écrit : « Je suis parvenu à faire entendre d'abord que les mouvements du Prince d'Eckmühl pour se placer derrière l'Oder étaient naturels, que, quand on porterait trois divisions sur la

Vistule, ce serait, non attaquer, mais être à portée de défendre le duché. J'ai fait entendre depuis que, si une grande portion de l'armée se plaçait sur la Vistule et l'autre derrière l'Oder, ce serait une position prise seulement pour la protection du Duché : car si l'Empereur Napoléon voulait attaquer, toute son armée passerait la Vistule. L'Empereur Alexandre m'a dit : « Mais je suis sur ma frontière et vous êtes au delà de la vôtre ». J'ai observé aussi à S. M. que la confédération du Rhin, ainsi que le Duché, étant sous la protection de l'Empereur Napoléon, il devait se placer dans une position qui lui donnât les moyens de la défendre; que ce serait une protection illusoire, s'il ne tenait pas son armée à portée de la secourir. Cette explication paraît avoir produit son effet; mais chaque fois qu'on reprend le mouvement de quelques troupes de la Confédération ou même de la Garde, il faut recommencer à rassurer : je ne puis être certain que les Russes ne feront pas quelque imprudence » [112]. Le 25 mars, nouvelle discussion de Lauriston avec Alexandre, puis avec Roumiantsov, pour un mouvement sur Kœnigsberg [113]. Le 28, Roumiantsov signale à Lauriston la marche du Prince d'Eckmühl au delà de Stettin vers la Vistule, sous prétexte de manque de vivres derrière l'Oder, la marche des Bavarois et Wurtembergeois en Saxe, le départ du roi de Westphalie pour Paris; l'arrivée prochaine à Paris des rois d'Espagne, de Naples et du Vice-Roi » [114]. Et cela continue : ceci gêne fort Davout. En rapports étroits avec Poniatowski et Bignon, il craint d'attirer l'attention sur sa collaboration avec eux, en allant à Varsovie : « Depuis le commencement de ma mission, dit Bignon, j'avais avec le Prince d'Eckmühl des rapports journaliers. Ma correspondance était dirigée sur son Q. G. (Hambourg) par la route militaire traversant la Prusse ». « La nouvelle position du Prince Poniatowski à la tête du 5e corps nécessitait d'actives communications entre lui et le commandant en chef de l'armée français du Nord. On avait d'abord annoncé que ce maréchal se rendrait à Varsovie; mais il valait mieux se rencontrer sur un point intermédiaire le plus promptement, le plus discrètement possible. Nous partimes le le prince et moi

(112) *Ach. Aff. Etr.*, Russie, 1812. Le Cte de Lauriston, ambassadeur n° 125, folio 188.

(113) *Ach. Aff. Etr.*, Russie, Le Cte de Lauriston, ambassadeur, n° 130, fol. 204-206.

(114) *Idem*, n° 132.

dans la nuit du 25 avril; nous passâmes le 26 à Plock avec le maréchal et le 27, au matin, nous étions de retour à Varsovie » [115]. Voilà à quelles précautions on devait avoir recours 20 jours après que Jérôme avait quitté sa capitale. Qu'on s'imagine ce qui se serait passé, si les glissements successifs opérés en Prusse et au nord du Duché par Davout, avaient été exécutés par le stratège amateur qu'était encore Jérôme. Dans quel embarras eut été Lauriston ? La guerre eut pu éclater deux mois plus tôt que ne la désirait Napoléon. Cette région, surveillée par les espions de la Russie, ne pouvait être mise qu'entre les mains de Davout. Jérôme n'avait rien à faire là.

Il y a plus : se figure-t-on le 8e corps séjournant en Prusse le temps qu'il passa dans l'Etat Polono-saxon ? Ou l'hostilité des populations et des troupes prussiennes à l'égard de leurs ex-compatriotes westphaliens eut été telle, qu'elle eut équivalu à l'état de guerre. Ou les soldats westphaliens en contact journalier avec des ennemis de Napoléon, auraient été soumis à des suggestions dangereuses : les refus d'obéissances, désertions, attentats se fussent multipliés. La gendarmerie westphalienne, en janvier 1812, avait arrêté 143 militaires, déserteurs, insoumis ou mutilés volontaires [116] c'est-à-dire pour l'ensemble de l'armée, en temps de paix, une arrestation sur 150 hommes. Que fût-il advenu en Prusse du contingent westphalien, pendant trois mois, à la veille d'une guerre maudite par une population ennemie de la France et pressurée par les réquisitions ? Se figure-t-on le jeune roi Jérôme foulant les populations prussiennes à l'aide de troupes regardées comme prussiennes par les habitants ? Quelle humiliation pour Frédéric-Guillaume que Jérôme n'a vaincu sur aucun champ de bataille, et qui, enchaîné à l'alliance de Napoléon pour sauver ce qui restait de Prusse, eût dû subir en Prusse même les abus de pouvoir de ce parvenu de 28 ans ? Un maréchal, — et Davout encore, — soit ! Mais Jérôme qu'avait effrayé Schill ? Un soulèvement de la Prusse n'eut pas été invraisemblable. Vraiment, la présence prolongée de Jérôme en Prusse était impossible et l'Empereur ne pouvait mieux faire que de le diriger vers la Saxe [117] et le duché. Ce faisant, il ne dési-

(115) Bignon (Baron), Souvenirs d'un diplomate, La Pologne, p. 194.
(116) *Gazeta Warszawska*, supplément au n° 35, p. 618, 2 mai 1812.
(117) Et encore vint-il à Dresde des plaintes au sujet des excès des troupes westphaliennes. (Kleinschmidt, p. 491-2).

gnait pas tant Jérôme comme candidat au trône polonais qu'il ne s'évitait de grosses difficultés en Prusse.

Etant donné les relations westphalo-saxonnes depuis 1809, l'entrée du roi de Westphalie dans les Etats du roi de Saxe, à la veille d'une guerre contre la Russie, offrait au contraire peu de motifs d'inquiétude. Le 8e corps, encadré entre les belliqueux Polonais enthousiastes de l'Empereur et les Saxons glorieux de leur prétendu rôle à Wagram, avait des chances de se bien tenir.

Jérôme n'est pas que le chef du corps westphalien, un York, un de Wrède : il est le roi qui fournit à l'Empereur ce contingent et vient courir avec lui les risques de la guerre, jouer sa propre armée sur un coup de dés. Les rois de Bavière, Wurtemberg et Saxe ne l'ont pas fait : il doit donc avoir un rôle proportionné à la valeur de sa démarche. Les Saxons qu'il a secourus en 1809, les Polonais qu'il vient de renforcer, peuvent-ils être choqués de relever de lui qui d'ailleurs est le frère de Napoléon ? Mais, s'il commande à d'autre chefs de corps, encore faut-il qu'ils puissent et doivent accepter de lui obéir. De quels maréchaux obtenir cela ? Quand aux généraux, Gouvion Saint-Cyr en mal de maréchalat, est un mauvais coucheur. Mais Vandamme a déjà servi sous Jérôme. Reynier a 41 ans, de solides qualités, mais le mauvais œil : c'est « ein ausgesprochener Pechvogel ». Fait brigadier en Hollande (1795), c'est pour Moreau un bon chef d'état-major, mais on bat en retraite (1796). Divisionnaire, il se montre très capable en Egypte, ne s'en brouille que mieux avec Menou et, au retour, a la malchance de tuer en duel le Général Destaing. Résultat : disgrâce de 1800 à 1805. Il prend alors Naples sous Joseph Bonaparte. Murat en le demandant ensuite à l'Empereur comme ministre de la guerre à défaut du général Belliard, dit qu'il se voit « dans la nécessité de mettre un homme qui a donné bien du mécontentement ». Reynier doit donc pouvoir obéir à Jérôme, d'autant que nul maréchal ne veut pour lieutenant cet irascible guignard. Il va commander les Saxons : il les a déjà eus après Bernadotte, après Wagram. Bon soldat, militaire de valeur, encore que subordonné aigri, il a une occasion de se refaire une réputation. Suisse de Lausanne, il ne peut se froisser d'avoir à obéir dans l'armée française à un prince français [118] Poniatowski, prince, neveu du roi, doit savoir aussi se subordonner à un roi qui aura sûrement pour lui les plus grands égards; à un roi frère de l'Em-

pereur qui engage cette grande partie, d'où l'on verra surgir à nouveau le royaume de Pologne. Tout amour-propre personnel doit momentanément céder devant la préoccupation du but à atteindre. Le prince Joseph mourra en héros : en attendant, la vertu qu'il paraît pousser à son point le plus émiment, est un tact élégant et discret. La nécessité de donner à l'aile droite une organisation raisonnable et de concilier en elle diverses difficultés, suffit à expliquer ces arrangements sans qu'on recoure à l'idée d'une candidature de Jérôme au trône de Pologne.

Jérôme traverse donc la Saxe à toute allure, y étant entré le 7 et devant être le 10 à Glogau. Il suit la route d'étapes Hoyerswerda, Spremberg, Muskau, Serau, Sagan : le voici en Silésie prussienne. Le 10, il va de Sprottau à Glogau. Là sont arrivés, depuis le 1er, Marchand et les adjudants commandants Pellet, Mériage, le Général Lorge : Vandamme y a séjourné du 5 au 8 [119]; les pages partis le 24 après s'être en chemin amusés comme des pages sont à Glogau le 8 [120]. Le roi Jérôme a donné rendez-vous en cette ville à son ministre à Berlin, M. de Linden qu'accompagne le Général von Knobelsdorf, chargé des compliments du roi de Prusse pour le roi de Westphalie, ce qui cause à ce dernier une grande satisfaction [121]. Cette entrevue n'a lieu d'ailleurs qu'au delà de Glogau, que Jérôme n'a fait que traverser, continuant sa route vers Kalisch [122].

Pourquoi Jérôme ne s'arrête-t-il pas dans cette ville où de bons souvenirs l'invitent à faire halte; où il eut été à l'aise

(118) Ernouf (Baron), Maret, duc de Bassano, p. 325. — Espitalier, Napoléon et le roi Murat, p. 28. — Sauzey (Cdt), Les Allemands sous les Aigles françaises, Paris, Chapelot (1902-1912), 6 vol. in-8°, t. 3, Les Saxons p. 61. — Osten-Sacken, Der Feldzug von 1912, Berlin, Possische Buchhandlung 343 p. in-8°, p. 134. — Exner (Moritz), Der Antheil der Königlich sächsichen Armee am Feldzuge gegen Russland, 1812, Leipzig, Duncker et Humblot 1896, 172 p. in-8°, p. 16. — Baumgarten-Crusius (Oberst), Die Sachsen 1812 in Russland nach Tagebuchern von Mitkämpfern. Leipzig, Wigand, 1912, 253 p. in-16, p. 13. — Francastel (Albert). Les dessins de Dutertre à Versailles (Napoléon, revue des études napoléoniennes) janvier-février 1925, p. 93-94.

(119) Margueron, La Campagne de Russie. Ordres de l'Empereur du 20 mars, p. 491, 494; du 12 mars 437; de Berthier à Vandamme, 25 mars p. 525.

(120) Boltenstern, Am Hofe Königs Jeromes. Erinnerungen eines westfälischen Pagen und Offiziers (von Lehsten). Berlin, Mittler, 1905, VIII-150, p. in-8°, p. 69-70.

(121) Kleinschmidt, p. 492, Goltz an Senfft 11 april und Goltz an Fr. Wethelin 18 april.

(122) *Gazeta Warszawska*, n° 33, Varsovie, 25 avril, p. 569.

pour entrer en contact avec son chef d'Etat-major ? C'est que précisément Glogau est un carrefour fort encombré : routes de Meissen, Dresde à Glogau par Kœnigsbrück, Sagan; de Magdebourg à Glogau par Torgau et Bautzen coupant la précédente; de Breslau à Glogau; de Glogau à Varsovie par Kalisch; de Glogau à Dantzig par Posen et Thorn; de Glogau à Custrin et Stettin ou à Berlin [123]. A Glogau s'entrecroisent colonnes en marche et convois : ils s'y épousent, s'y séparent, s'y regroupent. L'embouteillage y est un état endémique.

Le 1er avril, on y voit les premiers régiments bavarois; deux brigades doivent aussitôt dépasser la ville pour faire place à d'autres troupes qui se croisèrent là [124] « dans une confusion telle, dit Gouvion Saint-Cyr, que je puis assurer n'avoir de ma vie rien vu de pareil ». Le 2, Reynier déboucha à Glogau avec les Saxons et fut surpris d'y trouver encore les Bavarois : son étonnement augmenta encore, en voyant arriver des officiers westphaliens chargés d'y faire le logement du roi Jérôme, de sa cour et de son corps d'armée. Déjà les autorités prussiennes ne savaient où donner de la tête pour trouver logements et subsistances, quand on apprit l'approche du 4e corps (italien) qui talonnait les Bavarois... Le désarroi toucha à son paroxysme, lorsque survint un officier prussien annonçant le passage de troupes de cette nation qui se rendaient de Berlin à Breslau... et lorsqu'un aide de camp du maréchal Ney arriva avec mission d'étendre jusqu'à Glogau et à ses environs la zone des cantonnements du 3e corps » [125].

Le 3 et le 4, l'écheveau semble s'être démêlé : le 4 avril les pontonniers du 4e corps stationnés à Glogau reçurent l'ordre de partir sans délai [126]. Mais déjà arrivaient des Westphaliens, le 5 Vandamme est là en personne : son corps va mettre quatre jours à passer. Dès le 6, survient de Wrède avec la 2e division bavaroise [127]. On ferme les portes de la ville à 6 heures du soir [128] : on limite ainsi l'excès d'entassement dans

(123) Margueron, La Campagne de Russie, p. 567, 571, etc.
(124) Sauzey (Lt Colonel), De Munich à Vilna, à l'état major du Corps bavarois de la Grande Armée en 1812, d'après les « Papiers du Général d'Albignac ». Paris, Chapelot 1911, XXIV-240 p. in-8°, p. 25-26.
(125) Gouvion Saint-Cyr, Mémoires, Paris, Ancelin 1831, 3 vol in-16, tome 3, p. 26.
(126) Margueron, La campagne de Russie, p. 531, Napoléon à Berthier, 28 mars.
(127) Sauzey, Les Allemands sous les aigles françaises Paris, Chapelot 1902-1912, 6 vol. in-8°, 5e vol : Nos alliés les Bavarois, 422 p., p. 202.
(128) Giesse, Kassel-Moskau-Küstrin, p. 23.

les rues. Le chef de bataillon Lossberg a été arrêté avec sa troupe en avant de Glogau par Vandamme qui a passé en revue les hommes et les a fait mettre en grande tenue pour entrer. Cela n'empêche pas Lossberg de faire allusion à des excès commis en ce point, où des troupes de diverses nations se croisaient, excès inévitable même avec une très sévère discipline [129], et d'ailleurs sans gravité. Sans doute, le 7, a dû partir de Glogau un régiment de la division Dessaix qui se rend à Posen [130]. Mais Bavarois et Westphaliens ont continué à s'y enchevêtrer, ainsi que le 8. Les ordres de Berthier à Vandamme du 25 mars fixaient le 9 comme un jour où il ne devait plus rester un Westphalien à Glogau, parce que la tête de l'armée d'Italie devait y arriver [131]. De plus le 1er régiment de chevau-légers polonais, deux détachements de chasseurs et de gendarmes d'élite de la Garde arrivés le 29 à Dresde et y ayant séjourné deux jours, avec deux batteries d'artillerie ont dû, — ordre de l'Empereur, — continuer leur route sur Glogau, y être le 9 et le 10 [132], quand apparaissent les Italiens : et cela va continuer. Le chef d'Etat-major exemplaire de la Grande Armée, devenu celui d'un groupe d'armées, s'est trouvé débordé, a commis des impairs. Gouvion Saint-Cyr n'hésite pas à le rendre responsable de l'encombrement auquel mit fin Davout en invitant certains corps à ralentir leur marche, en imposant à certains autres des marches forcées... L'imprévoyance du Major Général ne fut pas même aperçue hors du rayon de l'armée » [133]. En attendant, elle se faisait sentir à Glogau et Jérôme, renonçant, de gré ou non, au logement préparé pour lui, profita d'une éclaircie pour se tirer de ce chaos : il devait être à Kalisch le 12 et savait que les routes de Pologne ne lui permettraient pas de courir comme il l'avait fait en Saxe.

Il ne se peut guère du moins qu'il ait ignoré la présence dans le corps bavarois, comme chef d'Etat-major, de d'Albignac que Gouvion Saint-Cyr n'a point dédaigné, qu'il s'attachera à nouveau, quand il sera ministre de la Guerre et qui

(129) Lossberg, Briefe des westfälischen Stabsoffiziers F-W. von Lossberg vom russischen Feldzug des Jahres 1812. Berlin, Eisenschmidt 1910, 202 p. in-8°, p. 4.

(130) Margueron, La Campagne de Russie, p. 464, Napoléon a Berthier.

(131) *Idem*, p. 525, Berthier à Vandamme, 25 mars.

(132) Margueron, La campagne de Russie, p. 517, Napoléon à Berthier, 25 mars.

(133) Gouvion St-Cyr, Mémoires, *idem*, p. 27.

commandera l'Ecole militaire de 1818 à 1821 [134]. Ceci à la veille d'entrer en campagne est la justification par une compétence des sympathies de Jérôme pour un homme que Napoléon, puis Masson, ont maltraité [135].

Avant de s'éloigner de Glogau, il écrit à Poniatowski, généralissime de l'armée du Duché qu'il arrivera à Kalisz le 12, qu'il envoie à Varsovie le Comte d'Oberg qui devra lui rapporter l'état du 5e corps [136]. Lorsque son commandement deviendra effectif, il sera donc renseigné sur les éléments composant l'aile droite.

Pour traverser la ville « le roi était dans une voiture de voyage, entouré de ses aides de camp à cheval et de lanciers polonais : les coups de fouets et d'éperons stimulent les chevaux; bientôt on laisse derrière soi les fortifications. Mais la capacité de réalisation des chevaux de poste est à bout : la lourde voiture du roi enfonçait dans un sable profond, jusqu'aux essieux et malgré tous les efforts des postillons et des chevaux, on n'avançait plus que pas à pas. Enfin, le roi, perdant patience, sauta de voiture, se fit donner le cheval d'un officier polonais et l'on continua en un galop bourdonnant jusqu'à Rawicz notre premier gite de nuit en terre polonaise. « Les chevaux de poste ne purent suivre qu'à grand peine. Le roi garda le cheval prêté et fit compter à l'officier 50 napoléons d'or ».

Le 11, on fit l'étape de la même façon : « seize petits chevaux polonais étaient attelés par quatre à la voiture et ne purent cependant avancer qu'au pas. Le roi, abandonnant encore le véhicule, remonta à cheval et on avança plus vivement, tandis que l'attelage, disparaissant presque sous les puissantes selles de poste, suivant à grand'peine. A Zduny, le roi et son escorte rejoignirent ses chevaux de selle partis auparavant de Glogau et toute l'armée westphalienne » [137].

Voici Jérôme en Pologne, avec son armée qui y vient pour une grande guerre contre le Russe, le Cosaque. Il ne s'agit plus de marches militaires sur de bonnes routes allemandes : voici les pauvres chemins évoquant l'idée de la guerre dans la brousse. Il s'agit d'avoir la troupe en mains, de l'habituer à

(134) Sauzey, De Munich à Vilna, p. VIII, X, XI et 27, 28.
(135) Mémoires de Jérôme, Napoléon 28 mai 1809, t. 4, p. 93; Masson, Napoléon et sa famille, t. 4, p. 293-4
(136) *Archiwum Glowne Akt dawnych*, n° 2019. Correspondance de 3 princes français : ce n'est pas un original, mais un simple résumé.
(137) Boltenstern, Erinnerungen eines westfälischen Pagen, p. 69-70.

d'autres formations, de lui donner l'esprit d'un corps qui se garde. Ces exercices agissent, souvent à l'excès, sur une unité qui n'a pas vu le feu : les hommes sont dupes de mirages que, seules, trouveront ridicules les personnes qui connaissent la guerre par ouï dire. « Nous avançions vers le nord, dit le page Lehsten, par petites étapes militaires, avec les précautions nécessaires. On croyait déjà avoir à craindre des surprises de Cosaques. L'avant-garde en avait vu déjà. On avait pris des formations de guerre » [138]. On fait des marches de nuit comme exercices et pour éviter que la multiplicité des mouvements de troupe donne aliment aux commérages des bavards ou aux rapports des espions. Une nuit, le Comte de la Ville sur Illon, qui a fait la guerre en Egypte, en Allemagne et qui, gouverneur du palais de Jérôme, est toujours prêt à brimer les pages étourdis, défend froidement à Lehsten de « chanter à haute voix; ce qui pourrait trahir notre présence à l'ennemi ».

Cependant, la traversée de « mauvais villages polonais imposait déjà maintes privations ». La nuit du 11 au 12, à peine avait-on pu draper d'un tapis une lamentable chambre pour le roi. Les hauts dignitaires de la cour avaient dû chercher abri dans des granges et des étables ». Le lendemain, ce fut tout à fait le bivac pour Lehsten qui s'enorgueillit fort de cet exploit [139]. Le roi et sa suite d'ailleurs ne devaient pas être seuls à pâtir : « Le fourrage, surtout l'avoine, commençait à manquer : on donna comme *ersatz* aux chevaux du blé ou du seigle qu'ils mangèrent avidement. Le lendemain, beaucoup se mirent à crever : ils éclataient littéralement. Des chevaux de l'écurie royale même périrent victimes de cette imprudente façon de les nourrir » [140].

Jérôme devait être à Kalisz le 12, son corps y devait arriver le 15. Le 13, il écrit à l'Empereur : « Sire, je suis arrivé hier soi à Kalisch » [141]; mais le 21, il lui écrit à nouveau : « Arrivé à Kalisch depuis huit jours... » [142], ce qui remettrait son arrivée au 13. Le major Lossberg parlant le 15 dit que cette arrivée a été portée à la connaissance des troupes le 13 [143]. Giesse affirme que son régiment parti de Iu-

(138) Boltenstern, Erinnerungen eines westfälischen Pagen, p. 70.
(139) *Idem*, p. 70-71.
(140) *Idem*, p. 70-71.
(141) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, p. 303.
(142) *Idem*, t. 5, p. 436.
(143) Lossberg, Briefe von russischen Feldzug des Jahres 1812, p. 7.

troszin le 13 fut passé en revue au début de l'après-midi, après avoir fait 2 milles à peine, par S. M. le Roi qui voulait arriver à Kalisz le jour même [144]. Enfin la Gazeta Warszawska du 2 mai, insère une correspondance de Kalisz, 16 avril, ainsi conçue : S. M. le roi de Westphalie, est arrivé ici le 13 à 9 heures du soir » [145]. Passé à Glogau le 10, comme le lui demandait l'Empereur, et ayant fait diligence, il est arrivé à Kalisz avec un jour de retard, sans qu'on puisse l'accuser de s'être endormi dans aucune Capoue, et bien que ces chemins qui retiennent par les pieds hommes et chevaux, lui fussent connus. Du moins, il s'est arrêté çà et là pour voir en quel état était sa troupe et, à peine arrivé, écrit le 13 au soir à Napoléon : « J'ai rencontré toutes mes troupes en route, à une ou deux journées d'étape de cette ville. Dans un, deux et trois jours, elles seront arrivées à leur destination et la dislocation en sera faite dans les environs. Leur bon esprit s'est maintenu; il n'y a presque pas de malades, malgré le temps affreux qu'elles ont essuyé. Les chevaux sont en excellent état, ainsi que les équipages et l'artillerie; une semaine de repos aura tout réparé » [146]. Vandamme avait de même écrit à Cassel qu'il n'y avait « dans l'armée en marche « ni déserteurs ni malades » : encore que ce phénomène soit normal chez les troupes en marche comparées aux troupes en station, on avait, à Cassel cependant, cru « ces heureuses nouvelles un peu exagérées, au moins quant aux malades » [147], à raison des temps de pluie et de neige qu'il avait faits.

(144) Giesse, Kassel-Moskau-Küstrin, p. 25-26.
(145) *Gazeta Warszawska,* Supplément au n° 37, samedi 9 mai, en tête. Kleinschmidt a adopté cette date, p. 492.
(146) Mémoires de Jérôme, tome 5, p. 303-304.
(147) *Arch. Min. Aff. Etr.,* F. W. n° 331 Cassel 10 avril, fol. 16-18, Reinhard à Bassano.

Chapitre V.

Le Duché de Varsovie en 1812 : Le roi, les ministres, les corps d'Etat, l'administration, la situation politique, sociale, religieuse.

Le Duché de Varsovie, lorsque Jérôme y pénètre, évoque parfois l'image d'un Piémont de cette autre Italie à recréer qu'était la Pologne. Cette conception n'est pas dénuée de toute vérité, mais bien des faits s'insurgent contre elle, quand on entre dans le fond même de la question : ce qui manque à la masse et à trop de dirigeants, c'est l'esprit du Risorgimento.

D'autre part Napoléon a donné au Duché un Statut constitutionnel qui marque une étape dans la série qu'inaugurent les constitutions de l'an VIII et de l'an XII. Mais, alors que ces actes viennent en France après dix ans d'excès démagogiques dont on veut éviter le retour en renforçant le pouvoir exécutif, en sectionnant et restreignant le législatif, le Statut s'adresse à un pays où la révolution reste à faire, où même elle est loin d'être prête. Cette phrase « Tous les citoyens sont égaux devant la loi » sonne en France comme une simple affirmation du fait que la restauration d'un pouvoir fort n'entraînera pas la destruction des conquêtes utiles de la Révolution. En Pologne, elle semble le coup de clairon sonnant l'éveil des masses opprimées encore en léthargie; elle fera dans les milieux éclairés fermenter bien des têtes généreuses ou ambitieuses; mais elle excitera l'hostilité de l'aristocratie menacée dans ses privilèges et sa fortune, restant pratiquement une formule assez vaine pour la masse pauvre et illettrée.

Dans cet Etat, germe d'une nation, que sont le gouvernement et les diverses classes composant la société ?

Le gouvernement, dit le Statut, réside dans la personne du Roi qui exerce dans toute sa plénitude les fonctions du pouvoir exécutif, a l'initiative des lois, nomme le Président du Conseil des Ministres. Les affaires des divers ministères sont discutées dans ce conseil, puis présentées à l'approbation du

Roi, devant qui les ministres sont responsables. Le roi convoque, proroge, ajourne la Diète, convoque les Diétines ou assemblées de districts et les assemblées communales, préside le Sénat, quand il le juge convenable. Les membres du Sénat et les présidents des assemblées communales sont nommés par lui [1]. Ce chef d'Etat est donc en principe un monarque de style napoléonien. En fait, c'est tout autre chose et ce n'est pas des pouvoirs dont il est revêtu qu'il tiendra sa force.

Frédéric-Auguste a 62 ans : devenu électeur à 13 ans, il a appris presque aussitôt à fuir devant les Prussiens; sans l'aviser, Léopold, Frédéric-Guillaume et le Comte d'Artois ont choisi, pour y faire leur déclaration, Pilnitz en Saxe, le sachant trop trembleur pour protester; ses troupes furent aux côtés de l'armée prussienne qui reprit Mayence. Il est l'homme qui veut éviter de se compromettre et se compromet deux fois sur trois : sous le Directoire il refuse asile à Louis XVIII dans ses Etats; sous le Consultat, il demande à Louis Bonaparte d'éviter la Saxe et laisse d'Antraigues s'installer à Dresde. En 1806, quand son beau-frère l'électeur de Bavière s'alliait à Napoléon, quand Talleyrand offrait à Frédéric-Auguste d'être roi, celui-ci s'alliait à la Prusse. Après Iéna, une seule idée : fuir en Silésie avec ses trésors. En 1809, accueil enthousiaste à Bernadotte qui emmène le gros de ses troupes sur le Danube [2] et l'oblige ainsi à en lever d'autres : il fuit. Son hagiographe dit de lui : « Sa timidité avait résisté à sa générosité ». Cette formule nébuleuse ne lui messied pas [3].

Venu quatre fois à Varsovie en cinq ans de règne, en dernier lieu de septembre à décembre 1811, il est étranger à l'élément le plus actif du pays, l'armée, « la plus précieuse possession, la véritable richesse de la Pologne. Jamais il n'y eut d'armée plus nationale, car il s'agissait pour elle de recomposer la nation » [4] : et il ne s'en doute que vaguement. Il méconnait les mérites de soldats qui ont cru à la Pologne, quand personne n'y croyait plus, auxquels seuls on doit l'intérêt pris par Napoléon à ce pays : « Il est un peu étrange, dit Bignon, que parmi le nombre assez grand de cordons distribués

(1) *Dziennik Praw*, Statut Constitutionnel, articles 6, 8, 9, 24, 61.
(2) Bonnefons (André), Un allié de Napoléon, Frédéric Auguste, Paris, Perrin 1902, 514 p. in-8°, p. 51-53, 60, 67, 95, 111-113, 128, 165-167, 183, 284-5.
(3) *Idem*, p. 75.
(4) Bignon (Baron), Souvenirs d'un diplomate. La Pologne, Dentu 1864, 436 p. in-16, p. 116-117.

par le Roi, il n'en ait point été donné aux généraux Zajaczeck et Dombrowski. De quelque manière que l'esprit de coterie les juge, ce sont toujours deux hommes qui ont figuré honorablement dans la révolution de 1794, qui ont constamment servi sous les drapeaux de S. M. I. et ont reçu des témoignages éclatants de sa munificence » [5]. Cette armée est pour lui un sujet de satisfaction, mais surtout d'étonnement. « Depuis deux ans qu'il n'était venu à Varsovie, dit encore Bignon, l'armée avait pris un aspect beaucoup plus important par le nombre, l'instruction, l'éclat de sa tenue. Quelques sommes venues de France avaient permis d'accélérer les travaux des places. Le roi ne les supposait pas aussi avancés, quand il alla visiter Modlin. Il me disait en riant : « Ce terrain est vraiment admirable; il y croît à vue d'œil des soldats et même des forteresses : c'est dommage que l'argent n'y pousse pas de même » [6].

Il s'entête du reste à des mesures qui n'aideront pas à entretenir cette armée : le conseil d'Etat, les ministres lui en représentent les fâcheux effets... « Si le Roi avait des moyens surnaturels pour faire vivre l'armée et le gouvernement pendant trois ou quatre mois sans recettes provenant du pays, il aurait raison de persister. En attendant, il est malaisé de prévoir comment on s'en tirera » [7]. Public, généraux, soldats, le sentent : Frédéric-Auguste n'est pas le chef qui veut tout faire pour ses hommes. « Quand il les passait en revue, les troupes rendaient de grand cœur hommage aux vertus de cet excellent prince; mais leur génie tutélaire, le vengeur de leur cause, le libérateur futur de leur patrie, ce n'était pas en lui qu'elles le voyaient. Souvent les manœuvres commencées au cri de : Vive le Roi ! se terminaient par celui de : Vive l'Empereur ! » [8]. De ceci, il pouvait être frappé, non étonné. Et la prochaine campagne ne pourra qu'approfondir le fossé qui sépare le vieux roi de Saxe de la jeune armée polonaise.

Chose non moins grave, il a contre lui les femmes. « Si quelques hommes sages, remarque Bignon, étaient touchés de ses intentions, les autres étaient ingrats par légèreté. Les

(5) Handelsmann, Instructions et dépêches, tome 1, p. 423.
(6) Bignon (Baron), Souvenirs d'un diplomate, p. 117, décembre 1811.
(7) Handelsman, Instructions, tome 1er, p. 429, Varsovie 8 octobre 1811. Skarbek (Dzieje Xiestwa Warszawskiego t. 2, p. 90) le montre en 1810, donnant aux contribuables un délai de 11 mois pour se libérer, et cela quand le trésor public est vide.
(8) Bignon, Souvenirs d'un diplomate, p. 117.

femmes surtout ne prenaient nul souci de dissimuler ce sentiment. Si je donnais une fête pour l'anniversaire du roi : « C'est fort bien, disaient-elles, encore cette année pour le roi de Saxe; mais l'année prochaine que ce soit pour le roi de Pologne ». L'austérité de sa Cour leur convenait peu. Elles se plaignaient que pendant les trois mois passés à Varsovie, le roi ne les eut pas fait danser une seule fois »[9]. Si l'on a parfois dansé au Zamek (château) en d'autres circonstances devant le roi, c'était si court, qu'on allait achever la soirée dans la maison voisine, chez le Prince Joseph Poniatowski : au reste les toilettes de rigueur étaient telles qu'elles semblaient faites pour qu'on ne pût danser; la danse la plus recommandée était le menuet que les nouvelles danses françaises avaient détrôné, et que les dames de Varsovie ne savaient plus. On prenait entre temps un café à la mode sous Auguste II, dont le parfum emplissait la salle de souvenirs vieillots[10]. La Comtesse Potocka écrit sans façon : « En attendant mieux, nous avions un monarque d'une rare moralité qui s'occupait du bien-être de son pays avec une sollicitude sage et paternelle. Le roi et la reine déjà avancés en âge avaient un entourage qui ressemblait à la Cour endormie et surannée de la Belle au bois dormant. On eut dit que tous les rouages étaient arrêtés depuis cent ans »[11]. Oh ! ces réceptions royales à Varsovie, revues passées par le roi, la reine, la princesse Amélie qu'escortaient chambellans et ministres tant polonais que saxons, des invités rangés en demi-cercle, les dames d'un côté, les hommes de l'autre, après quoi l'on jouait au whist ou au trois sept, en buvant de la limonade dite de Saxe, le maréchal Malachowski frappant le parquet de sa canne, quand on élevait la voix et le roi disant chaque fois, bonhomme : « Laissez-les s'amuser »[12]. A la première réception, dit Niemcewicz, il y avait 9 dames; à la deuxième 14, y compris deux chanoinesses, surtout des personnes qui n'étaient pas de la haute société. Le roi ayant en vain attendu de 6 à 7 qu'il en arrivât pour jouer avec lui, murmura : « A ce que je vois, les dames m'abandonnent »[13]. Ceci

(9) *Idem*, p. 215.

(10) *Wyjatki z pamietnikow Wspolczesnych* (1792-1815) : Gazeta Warsawska 1852, N° 213, 212.

(11) Potocka (Comtesse Anna), Mémoires (1794-1820), publiés par Stryenski, Paris, Plon, 11e édition 1911, XXXI-424 p. in-12, p. 292-3.

(12) Kozmian (Kajetan), Pamietniki. Warszawa, Bibljoteka Dziel Wyborowych 1907, 6 tomes in-16, t. 6, p. 44.

(13) Niemcewicz (J. U.), Pamietniki, Poznan, Zupanski 1871, 2 vol. in-8, t. 1, p. 279.

se passait fin septembre; le 13 novembre, Mme Nakwaska, femme du préfet de Varsovie, écrit à sa sœur : « La Cour est toujours aussi ennuyeuse. Voilà déjà trois semaines que je dois jouer aux cartes. Hier, je devais jouer avec la reine au whist. Imagine-toi ma tête : je me trompais à tout moment et parfois si grossièrement qu'à me regarder on n'eut pu s'empêcher d'éclater » [14]. La reine Marie Amélie de Deux Ponts, femme sans horizon, « concentrée dans ses devoirs d'épouse », mais treize ans stérile, a des charmes dans les toasts officiels du Primat Dalberg; mais Niemcewicz et Kozmian la traitent en vieille fée : « La reine doit aller six ans avec les mêmes robes : la robe de satin blanc richement brodée dans laquelle elle se montre dans ses appartements, est très sale » [15]. Voulant faire plaisir à la castellane de Poloniec, elle lui envoie « ses petits chiens, pour qu'on les lui montre » [16]. Que dire de l'infante Marie-Auguste-Amélie, très montée en graîne, 30 ans en 1812, la vieille fille ? Le Prince Joseph qui, en l'épousant eut doublé ses droits au trône de Pologne, avait reculé, encore que courageux. Pour qu'une jeune dame d'honneur vienne au bal pendant l'avent, il faut l'intervention de Bignon près du P. Schneider, confesseur du roi. On conçoit ce que dit Bignon : les Polonais « aimeraient mieux, disent-ils, payer plus d'impôts encore et avoir au milieu d'eux un souverain qui tint une cour brillante à leurs dépens. Les femmes surtout, en parlant de la patrie, respirent le rétablissement d'une cour où elles puissent reprendre l'influence qu'elles ont eue. Quel rôle y a-t-il pour elles dans une cour où préside la sagesse austère du roi de Saxe ? Ce sont des hommages, des plaisirs qu'il leur faut. Le maréchal de la Diète, Soltyk a dépensé 5.000 ducats en dîners énormes, mais c'est chez moi qu'ont été les soirées agréables. En attendant, selon le langage des femmes, que l'Empereur leur rende la Pologne, au printemps; c'est à l'agent de S. M. à leur donner des bals, l'hiver » [17]. De ceci, Napoléon avait connaissance : nul doute qu'il n'ait, en mars, chapitré à ce sujet Jérôme qui certes n'avait pas besoin de l'être et était, de tous ses agents,

(14) Falkowski (Juljusz), Obrazy z zycia kilku ostatnich pokolen, Poznan, Zupanski, 1877, 5 tomes in-8°, t. 3, p. 282.
(15) Niemcewicz, Pamietniki, t. 1, p. 280.
(16) Kozmian, Pamietniki, tome 6, p. 38-39.
(17) Handelsman, Instructions et dépêches, tome 1er, p. 483-484, 27 déc. 1811. Bignon à Bassano.

le plus capable de réussir là où Frédéric-Auguste était si piteux.

La dévotion surannée, spécifiquement saxonne, du roi, est impropre à le rapprocher des Polonais. Il « édifie ses sujets »; partant en chasse ou en voyage, il se lève plus tôt pour « remplir ses devoirs religieux »; à Pilnitz, l'été, « il retourne ordinairement après dîner dans sa chapelle » [18]. Pour lui la piété était chez un fonctionnaire une garantie de régularité, de conscience, de loyauté politique. Ceci ne lui attirait à Varsovie que quelques habiles résolus à le mener par le nez. Le Comte Lubienski, élève des jésuites, ayant de la religion comme du patriotisme une conception « barométrique » [19] a su, par le P. Schneider, devenir le ministre préféré : ayant à son passif d'audacieuses trahisons qui eussent dû lui fermer toute carrière, il a apporté de Dresde en 1811 « le choix d'un maréchal de la Diète à sa convenance », mais dont la nomination causa des tempêtes; et pour lui-même « l'espoir d'être nommé président du gouvernement..., idée qui semble avoir été celle du Roi » et que Bignon lui fit voir comme « la plus déplacée des démarches ». Le Comte Zamojski fait du roi et de la reine les parrain et marraine de son dernier né et fait accepter 1.000 ducats au P. Schneider [20] au grand émoi de Lubienski.

Quand on cherche partout de l'argent, le ministère ordonne au préfet de Kalisz de fournir 200.000 florins en engageant la vieille argenterie de l'abbaye de Czestochowa qui en vaut près de 1.200.000 et que les moines cèderont volontiers contre une indemnité en domaines. « Sous les règnes précédents, le trésor de Czestochowa a été d'un secours précieux. Stanislas-Auguste en a tiré plusieurs millions et jamais il n'a été question d'appliquer cette ressource à un plus digne usage qu'aujourd'hui ». Néanmoins, le roi, pris de scrupules, fait suspendre l'ordre donné [21]. C'était là interpréter à rebours la vénération des Polonais pour leur sanctuaire national.

Lors de la diète de 1811, le roi s'est montré inapte à régler l'antinomie entre les institutions démodées auxquelles l'aristocratie tient et les nouvelles dont Napoléon exige la mise progressive en vigueur. Il a changé le personnel ministériel;

(18) Gley (G.), Voyage en Allemagne et en Pologne, Paris, Gide, 1816, 197 p. in-8°, p. 85.
(19) Falkowski, Obrazy z zycia. Poznan 1882, tome 2, p. 100-106.
(20) Handelsman, Instructions et dépêches, t. 1, p. 470, 16 déc. 1811, p. 480, 24 décembre.
(21) *Idem*, tome 2, p. 73, 9 avril 1812.

mais, en nommant aux finances Thadée Matuszewicz, il a mis dans la place un agent de la « Famille », un champion de l'aristocratie. Bignon avoue : « Le roi est le plus respectable des souverains, mais ses vertus ne sont pas celles qu'il faudrait pour le pays et les circonstances. Il peut être propre à entretenir le mouvement d'une machine bien montée; mais point à mettre en jeu une machine nouvelle, surtout à faire tourner dans un même sens les rouages mal agencés encore de l'administration du duché. Dans la sainteté de ses sentiments paternels, ce bon prince ne se donne aucun repos, toutes ses heures sont remplies; mais c'est une activité inactive qui ne produit point de résultats ». Ses conseillers saxons, Manteuffel, Marcolini, Senfft, manœuvrent en vain pour faire tomber le ministre de la police Alexandre Potocki; sans ascendant sur le roi, ils ne peuvent le persuader de s'assurer des « parleurs principaux de la Diète par des caresses, des dîners, des promesses, quelques grâces », ce que suggère aussi le président du Conseil Stanislas Potocki. Résultat : des attaques rejaillissant jusqu'au roi. Bignon constate alors qu'il est d'autant plus urgent de « mettre arrêt au triomphe absolu de la haute noblesse qu'elle est déjà maîtresse de toutes les avenues, qui conduisent au Roi. M. de Senfft se trouve naturellement lui être livré par ses liaisons journalières et domestiques » [22]. Dès 1810, paradoxe inoui, le Comte Zamojski beau-frère d'Adam Czartoryski membre du Conseil intime du tsar, est parvenu à se faire charger par le roi d'une mission extraordinaire près de Napoléon [23]. En 1810, le but réel du voyage royal en Pologne a été Pulawi, capitale des Czartoryski : Frédéric-Auguste a été ainsi à Canossa. Pendant les débats de la diète de 1811, loin de dominer la situation, il passe des moments pénibles. A la fin, les « antisaxons » au cercle de la Cour remarquent malignement chez le roi un air de satisfaction qu'il n'avait pas au début : « C'est, disent-ils, le chagrin de nous quitter ». « Propos, note Bignon, injustes pour un prince qui se consacre aux travaux les plus assidus pour améliorer la situation du pays. Le roi se voit arrivé à la fin d'une corvée pénible, il est juste qu'il sente le besoin d'un peu

(22) Handelsman, Instructions et dépêches, t. 1, p. 425, 6 octobre 1811; p. 443, 7 novembre; p. 471-475, 16-19 décembre; p. 479, 24 décembre.

(23) Bonnefons, Un allié de Napoléon, p. 317. — Handelsmann, Pod znakiem Napoleona, Warszawa, Wende, s. d. 300 p. in-8°, p. 117-143.

de repos et en jouisse un peu d'avance » [24]. En somme Bignon, tout en critiquant les antisaxons, confirme leur impression : pour Frédéric-Auguste, gouverner la Pologne est une corvée. Dès 1808, le Varsovien, né malin, a appelé son roi, « le Médecin malgré lui » [25]. Peu sûr de lui, le vieillard ne voit, comme les Polonais d'ailleurs, qu'un remède à tous les maux : « Lorsque dans nos conversations, écrit Bignon, il est question de l'état du Duché..., le roi voit toujours au fond du tableau l'Empereur venant au secours de ce pays, le soutenant dans sa détresse... Le fond de sa pensée se réduit aux termes suivants : « Je fais pour le mieux, du reste je m'en remets au ciel et à l'Empereur » [26].

Le pire, c'est que le roi étant rarement dans le Duché, les affaires doivent aller lui demander une solution à Dresde : « Le respect qu'on porte à ce vertueux prince très jaloux de son autorité, ne permet pas le moindre empiètement sur ses prérogatives; on ne fait absolument rien sans ordre de Dresde; la délicatesse du Roi qui veut tout voir, porte une longueur mortelles dans les déterminations, il se forme un arriéré d'affaires toujours croissant. Les torts du Roi, si ce sont des torts, tiennent à ses vertus. C'est le désir de faire tout bien qui l'empêche de tout faire; ce n'est pas à Varsovie qu'on est le plus capable d'apprécier ce qu'il y a de précieux dans cette manière de procéder méthodique et circonspecte. Cependant cette réserve bonne et qui est dans le tempérament du Roi, s'y trouve doublement renforcée par son âge et la distance, en sorte que le bon côté de la chose disparaît, tandis que son mauvais devient plus sensible » [27].

Les choses se gâtent tout à fait, quand le premier ministre saxon M. de Senfft en réfère pour une affaire varsovienne « à un conseiller saxon qui démontre qu'en Saxe, en telle année, on a agi de telle façon et en conclut qu'on doit aujourd'hui agir de même dans le duché, tout cela sans s'apercevoir de la différence des temps, des pays, de leur situation et même des puissances environnantes. En attendant, les choses restent en

(24) Handelsmann, Instructions et dépêches, tome 1er, p. 484, 27 décembre.
(25) Bonnefons, Un allié de Napoléon, p. 239.
(26) Handelsmann, Instructions et dépêche, t. 1er, p. 459, 4 décembre.
(27) *Idem*, tome 1, p. 316, 15 avril 1811. Un conflit ayant éclaté entre le Conseil d'Etat et le Ministre des Finances Węglenski au sujet d'un projet de loi, Frédéric remet la rédaction de ce projet à son voyage plus ou moins prochain à Varsovie (Kozmian, Pamietniki, t. 6, p. 47).

l'état, le peuple souffre : le mal devient plus grand, le remède plus difficile » [28]. Avec ce système, on arrive au chaos : « Le roi lui-même agit en ces affaires contre sa propre manière de voir. On ne sait d'où partent les mauvaises mesures prises. Des projets mal digérés sont envoyés d'ici, refaits à Dresde par des financiers tout aussi mal habiles et le roi croyant satisfaire au désirs du duché sanctionne sans les appprouver des dispositions ruineuses pour ses sujets ». De ce fait, on roule à l'abîme. « Il est difficile à un gouvernement gêné de s'arrêter, quand il a fait un mauvais pas et qu'un nouveau dans le même chemin lui présente des ressources faciles. S'il est un souverain dont le caractère doive rassurer contre une telle chance, c'est le roi de Saxe, mais s'il est une nation propre à se laisser entraîner à des expédients ruineux, c'est la nation polonaise et, qui répond que l'ascendant du roi sera toujours assez fort pour modérer sa marche ? »

Or, les Polonais s'en prennent à leurs gouvernants immédiats : « On crie beaucoup contre les ministres du Duché; mais ceux-ci rejetant tout sur les ordres de Dresde, c'est le roi qu'on accuse; c'est au souverain allemand qu'on impute toutes les souffrances actuelles » [29]. Ce pauvre homme passe pour si peu désiré de ses ministres, que des bruits d'une guerre « prochainement inévitable » courant à la veille de son voyage à Varsovie, on prétend « que ce sont les ministres du Duché qui font courir ces bruits afin que leur transmission à Dresde effraye le Roi et le détourne de venir à Varsovie..., idée un peu étrange, mais enfin, dit Bignon, elle circule et m'a paru assez remarquable pour être recueillie ».

Chacun cherche l'homme qui jouerait à Varsovie le rôle que le roi ne peut jouer de Dresde. « *On* voudrait que le résident de S. M. fut le surveillant des ministres, prît une part active aux affaires. *On* appelle l'ascendant français autant qu'*on* repousse l'autorité saxonne. *On* voudrait presque n'obéir qu'à l'Empereur ». Mais l'action d'un résident ne pouvant être qu'indirecte et officieuse, d'autres vont plus loin : « *On* me répète souvent, dit Bignon : pourquoi l'Empereur ne nous donne-t-il pas un gouverneur général et qui soit français ? *On* laisse entendre clairement qu'*on ne voudrait* ni du Prince Poniatowski, ni d'aucun Polonais ou Saxon. J'élude ces questions

(28) Handelsmann, Instructions, t. 1, p. 422, 4 octobre 1811.
(29) *Idem*, Instructions et dépêches, t. 1, p. 376, 17 juillet 1811; p. 371-2, 12 juillet; p. 410, 411, 10 août 1811.

indiscrètes par des périphrases constitutionnelles; mais *les hommes qui ont la volonté de marcher droit*, ont la conviction que le bien ne s'opérera ici que par une action directe de S. M. l'Empereur » [30].

Tout ceci, c'est le son de cloche des interlocuteurs de Bignon, qui ne sont pas le peuple — Bignon ne parle point polonais, — qui sont gens du beau monde et de trois sortes : les francophiles sincères et de toujours, dont le langage est modéré; les admirateurs récents de l'Empereur qui par position sont tenus d'être les plus outranciers; les Polonais non encore ralliés qui prennent le langage des précédents pour donner des coups de sonde dans les projets français et savoir comment s'orienter. Il y a intérêt du moins à les voir parler à Bignon.

« Quelques personnes désireraient bien un vice-roi; mais serait-ce un prince de la maison de Saxe ? On n'aurait rien gagné à un tel arrangement. Il ne se permettrait aucun acte qui n'eût été approuvé par le Roi. Un Polonais ? difficulté plus grande encore. Les rivalités seraient aussitôt en jeu et quelque fut la personne choisie, il y aurait nombre de mécontents. Cependant, le besoin d'une augmentation d'autorité, d'un principe immédiat de force qui agisse sur toutes les parties du Gouvernement est senti... par des personnes rarement d'accord sur tout le reste, le Comte Stanislas Potocki et le Prince Joseph Poniatowski. Les ministres, le Conseil d'Etat ont demandé au Roi de leur donner une plus grande latitude. La place de président du Conseil est absolument nulle » [31]. Skarbek dit de même : « Le Conseil des ministres ne tranchait rien; ses délibérations n'étaient qu'une simple entente entre les membres sur les projets à soumettre au roi » [32]. Au reste nul coup d'Etat n'eut été nécessaire pour nommer ce Vice-roi, dont l'existence est prévue par le Statut constitutionnel du Duché, ainsi que ses rapports avec les ministres, le Conseil d'Etat, et dont les pouvoirs sont « révocables à la volonté du roi » [33]. Une espèce d'aboulie générale, fait qu'on ne s'y résout pas.

A la veille de l'arrivée du roi, Bignon signale : « L'ad-

(30) Handelsmann, Instructions et dépêches, tome 1, p. 360, 24 juin 1811 et p. 398, 28 août 1811.
(31) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 318, 15 avril 1811.
(32) Skarbek, Dzieje Xiestwa Warszawskiego, t. 1er, p. 198-9.
(33) *Dziennik Praw Xiestwa Warszawskiego*, t. 1, 326 p. in-16, Varsovie 1810, Imprimerie des Pijari. Articles 6, 7, 8, 12, 82.

ministration offre ici de grandes difficultés. Il y a une disette effroyable de travailleurs : il s'en faut beaucoup que ce soit l'intelligence qui leur manque, c'est l'esprit d'ordre, de suite, de persévérance... La présence du roi pourra bien donner quelque impulsion; mais l'effet en sera temporaire... On est presque obligé de convenir avec les habitants qu'il leur faut un souverain à Varsovie ou un gouverneur général ferme et investi d'une grande autorité ». La présence du roi à Varsovie ne fait pas même subir d'éclipse à cette idée : « M. de Senfft et moi, dit Bignon, sentons combien il serait utile d'avoir à la tête du Gouvernement un personnage plus énergique que le Comte Potocki; mais nous n'en apercevons aucun qui réunisse les conditions qu'un tel poste exige; un nom distingué, de la richesse, de la tête. On est donc obligé de s'en tenir au Comte; mais il continuera à y exister une anarchie résultant de l'indépendance des divers ministères dont l'action locale est sans surveillance et la responsabilité à Dresde. Quelques personnes ennemies du Comte Stanislas ou mécontentes de son peu d'influence pour le bien, voudraient que le Roi nommât un vice-roi, mais alors la question devient plus embarrassante » [34].

Il y aurait une solution plus radicale : profiter des événements pour installer, non un vice-roi, mais un roi qui ne fut pas FrédéricAuguste. Napoléon ne se fait pas d'illusions sur ce fantoche [33] : à une date où il ne lui sert de rien de paraître en garder, le 28 octobre 1813, à la veille de la bataille de Hanau, il harangue les officiers polonais à cheval autour de lui, les rassure sur l'importance que semblait avoir pour eux le fait que Frédéric-Auguste était resté à Leipzig, au lieu de suivre l'armée dans sa retraite; et contre l'attente de leur chef, Sulkowski, il les entraîne ainsi jusqu'en France. Il y a plusieurs versions de ce discours; mais elles varient peu en ce qui concerne Frédéric-Auguste. On lit dans le texte publié à Paris par Skalkowski : « Vous êtes inquiets de n'avoir point des ordres de votre roi. Il est resté à Leipzig. C'est moi qui l'ai voulu. Il a désiré me suivre, mais si je l'avais amené, les Saxons se seraient donné le duc de Weymar pour roi. Au reste le roi de Saxe, votre duc de Varsovie, n'était qu'un souverain

(34) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 408-9, 6 août 1811; p. 448, 16 novembre 1811.

(35) Wybicki (Jozef), Lycie moje, p. 293. A Dresde, le 22 juillet 1807, dans le palais royal même, il dit à Wibicki : « Je sais que ce n'est pas un roi pour vous; ce n'est pas un soldat ».

de circonstance. Je savais bien qu'un Allemand ne vous convenait pas. C'est moi qui suis votre duc. Le roi de Saxe est un homme sans épaules. Ce n'est pas l'homme qu'il vous fallait » [36]. Le texte publié antérieurement à Lwow par M. Askenazy est plus complet et non moins édifiant : « Vous sentez-vous obligé de retourner dans votre pays, parce que le roi de Saxe est resté ? mais enfin, le Roi de Saxe n'a jamais été votre Roi; ce n'était qu'un Roi provisoire. Quand la paix a été faite à Tilsit, je ne pouvais donner le duché ni à un Français, ni à un Polonais à cause de la jalousie des autres puissances. Vous avouerez que c'est moi qui ai été votre véritable Duc. C'est un pauvre diable que le Roi de Saxe, un honnête homme, il est vrai, mon ami particulier, mais faible par ses moyens et sa puissance. Que peut-il contre sa nation, son armée, ses généraux... Enfin MM. les Polonais, quoique votre Roi soit resté, vous ne devez pas vous en affliger, car il ne pouvait faire autrement et puis il n'était qu'un Roi provisoire, c'est moi votre véritable Duc. Et quand même le Royaume de Pologne aurait existé, le Roi de Saxe n'y aurait jamais été Roi, on aurait établi cela suivant les circonstances... Vous me parlez du Roi de Saxe, qu'il est votre souverain, qu'il ne vous a pas donné des ordres pour me suivre; mais il vous a rendus à moi; il m'a voulu suivre lui-même... Qu'aurais-je fait de lui ? D'ailleurs, MM., c'est moi qui suis Duc de Varsovie. Je le lui ai donné au traité de Tilsit pour ne pas donner d'ombrage à la chose; c'était un prince vieux, Allemand. Mais si j'avais fait un royaume de Pologne, pour une nation comme la vôtre, j'aurais donné un tout autre Roi. Le roi de Saxe est un brave homme, vertueux, mon ami, je l'aime, mais c'est un vieillard sans énergie » [37]. Dans toute cette affaire, Frédéric-Auguste ne pèse donc pas lourd; mais pour l'opportuniste déterminé qu'est l'Empereur, il y a les circonstances, ces circonstances qui vont de la préparation de la guerre à la conclusion de la paix. Si

(36) Supplément à la Correspondance de Napoléon 1er. L'Empereur et la Pologne, préface d'Adam Skalkowski. Paris, Bureau de l'agence polonaise de presse, 1908, 52, p. in-8°, p. 44.

(37) Kwartalnik historyczny 1899, p. 73-83. Szymon Askenazy, Napoléon, a wojsko polskie w 1813, p. 76-81. N'est-ce pas encore à Frédéric Auguste que Napoléon fait allusion lorsque, pendant la retraite de Russie, il dit à Caulaincourt : « Certainement, je voulais la Pologne; mais je ne pouvais la vouloir avec un roi qui aurait tremblé devant la Russie et qui au bout de deux ans se serait mis sous sa protection » (Revue des Deux Mondes, 1er juillet 1928, p. 41, En traineau avec l'Empereur).

insignifiant que soit le roi, il entre, lui, ses tenants et aboutissants pour quelque chose dans ces circonstances : Napoléon doit en tenir compte, ne pas se le mettre à dos. Précisément l'instinct de conservation rend clairvoyant le vieux roi qui paraît avoir médité sur ce sujet; et Bignon qui l'observe, constate : « Il n'est pas aisé de dire de quel œil le roi envisage par rapport à sa personne les changements qu'une guerre pourrait amener; mais... il regarde les peuples polonais placés sous son administration comme un dépôt que lui a confié S. M. I. C'est pour lui un devoir religieux de consacrer tous ses instants à leur bonheur; mais dans cette pureté de ses intentions, son âme élevée n'est point indifférente au plaisir de régner sur une nation nombreuse. Tout ce qui porte ici une empreinte de puissance au-dessus de ce que lui offre la Saxe, fait sur lui une impression flatteuse » [38]. Si neutre, si inutile, si nuisible qu'il soit à l'état varsovien, il ne désire donc point le quitter. Un divorce discret et de donne compagnie paraît chaque jour plus inévitable entre le Duché orienté vers la Lithuanie et la Saxe tourné vers l'ouest. Le roi n'est pas l'homme autour duquel peuvent se cristalliser les bonnes volontés, qui déchaîne les enthousiasmes, électrise les masses hésitantes. Il n'y a pas entre lui et la Pologne le mariage de raison qui peut être fructeux, pas même l'interadaptation née de la cohabitation. Il fournit un contingent inférieur au contingent polonais, en vue d'une guerre qui doit rendre la liberté à de nombreux Polonais. Il dort royalement au Conseil d'Etat et ne s'éveille que quand Staszic parlant des routes à réparer accumule les onomatopées donnant la sensation des plus affreux cahots [39]. Mais il lui déplairait de ne plus régner sur les Polonais.

Il garde du reste des partisans parmi les traditionnalistes

(38) Handelsmann, Instructions et dépêches, tome 1, p. 459, 4 décembre 1811. Ceci ne concorde guère avec l'opinion du Baron Fain qui affirme : « On sait que le roi de Saxe ne tient pas à la souveraineté du grand duché; il s'en est plusieurs fois expliqué sans réserve »; mais un envoyé qui lui sera dépêché avec des instructions « l'assurera de nouveau que de la part de la Saxe, aucun sacrifice ne restera jamais sans compensation ». (Baron Fain : Manuscrit de 1812, contenant le précis des événements de cette armée pour servir à l'histoire de l'Empereur Napoléon. Paris, Delaunay 1827, 2 vol., in-8°, t. 1er, p. 50). C'est Fain qui se trompe, plutôt que Bignon. Napoléon dira lui-même à Gourgaud : « Le roi de Saxe tenait beaucoup à la Pologne. A Leipzig, après la bataille, il m'engageait à ne pas abandonner les Polonais ». (Journal inédit de 1815 à 1819, t. 1er, p. 338).

(39) Kozmian, Pamiętniki, tome 5, p. 111.

pour lesquels les rois Saxons Auguste II et Auguste III représentent quelque chose : lors de la première diète, il avait pu rappeler que cinquante ans ne s'étaient pas écoulés depuis que sa famille avait cessé de régner sur la Pologne. Niemcewicz avait pu rappeler aussi qu'en 1792 la diète avait, par acclamation, proposé de faire de Frédéric-Auguste un roi de Pologne [40]. Lors de la diète de 1811, Thomas Ostrowski, président du Sénat, avait cru devoir s'adresser à lui en ces termes : « Monarque chéri et si désiré » [41]. Il parle polonais, avec difficulté, lentement, quoique grammaticalement; on doit lui traduire les rapports importants, ce qui lui donne l'occasion d'être induit en erreur par de mauvaises traductions [42]; mais il parle. Le discours du trône à la dernière diète comme à la première [43] émeut les Polonais parce qu'il est en leur langue et cela se conçoit. Au Conseil d'Etat, fréquemment, Kochanowski se mettant à parler en français pour faciliter les choses au roi, celui-ci l'interrompt chaque fois pour dire : « Parlez polonais, je vous prie : M. Rzadkowski ne comprend pas » [44]. Ceci plait infiniment.

Aux gens désireux de fêtes de cour, d'autres « plus raisonnables disaient : Remerciez Dieu d'avoir un roi qui évite la dépense » [45]. Kozmian, référendaire au Conseil d'Etat qui parle ainsi, est en état de juger de la situation aussi bien que Bignon.

En somme, chef d'Etat sans prestige, sans autorité, mais point d'appui possible d'une résistance à une influence étrangère; chef d'Etat fait pour une aristocratie républicaine par cela seul qu'elle ne tient ni à obéir, ni à assumer des responsabilités, mais seulement à agir à sa guise au mieux de ses intérêts personnels.

Le Statut est muet sur les attributions des sept ministres du Duché : ministre secrétaire d'Etat, placé à Dresde près du Roi; président du conseil; ministres de l'intérieur et des cultes, de la police, de la justice, des finances, de la guerre. Tout au plus parle-t-il d'eux en tant que membres du Conseil d'Etat.

(40) Skarbek, Dzieje Xiestwa Warszawskiego, t. 1, p. 224 et 223; et Bonnefons, Un allié de Napoléon, p. 226.
(41) Skarbek, Dzieje Xiestwa Warszawskiego, t. 2, p. 104.
(42) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 348, Bignon à Bassano, 12 juin 1811.
(43) Skarbek, Dziege Xiestwa Warszawskiego, t. 1, p. 224, tome 2, p. 104.
(44) Kozmian, Pamiętniki, tome 6, p. 46.
(45) Kozmian, Pamiętniki, t. 6, p. 43-44.

Ces ministres ont succédé à la Commission provisoire de 1807 dont les Varsoviens appelaient les membres « les sept frères dormants » [46]. Il reste quatre frères dormants parmi les ministres à portefeuilles.

Le ministre d'Etat, Stanislas Breza, a 60 ans en 1812 : jadis membre de la diète de 4 ans (1788-1791), il a trouvé en Frédéric-Auguste un protecteur capable d'assurer sa tranquillité au milieu des malheurs de la Pologne et a su en 1798 devenir comte saxon. Son dévouement au roi est donc absolu : il restera près de lui jusqu'à la chute du duché. Le premier résident de France à Varsovie, Vincent, l'a signalé comme ayant, étant membre de la Commission provisoire gardé trois semaines en portefeuille, quand les vivres manquaient à Varsovie, les ordres à adresser aux départements en vue des subsistances pour les troupes et les habitants. Il s'est abstenu d'avertir le ministère varsovien de l'acceptation des lettres de créance du deuxième résident, De Serra, ce qui oblige celui-ci à passer outre à toute reconnaissance; pour lui faire plaisir, le ministère de la justice Lubienski attaque De Serra. Le troisième résident, Bignon, le déclare soumis aux volontés de Lubienski qui le nourrit d'idées noires au sujet de la France, et de l'occupation militaire du duché par nos alliés [47]. Il est l'intermédiaire naturel, non seulement des officiels polonais avec le roi de Saxe, mais encore de tous les agents saxons intriguant en Pologne. Jérôme ne le verra pas; mais dès son arrivée, ses faits et gestes seront signalés à Breza.

Le président du Conseil est le comte Stanislas Kostka Potocki, « un des beaux noms de Pologne et un véritable grand seigneur » [48]. Il a 60 ans : long, très maigre, goutteux depuis longtemps, délicat, il soigne infiniment son régime [49]. Il a été écuyer de la couronne, puis un des membres marquants de la diète de quatre ans [50], qu'il quitta du reste en 1789 pour aller en mission à Paris. Général d'artillerie, il donna une fois

(46) Handelsmann, Pomiędry Prusami a Rosja, p. 7.
(47) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 37, 9 oct. 1807; p. 38, même date Vincent à Talleyrand et note; p. 64, 29 mars 1808, De Serra; p. 170, 9 mai 1809, Lubienski à Brera; p. 175; 19 déc. et 485, 28 déc. 1811, Bignon à Bassano; t. 2, p. 48 note 2, et 88 note 2, Lubienski à Brera; 20/2 et 6/5/1812.
(48) De Pradt, Histoire de l'ambassade dans le grand duché de Varsovie, p. 83,
(49) Potocka (Ctesse), Mémoires, p. 43 et 72 et Fredro : Tozy potory, p. 205.
(50) Oginski, Mémoires, t. 1, p. 26 et 64.

sous le prince de Wurtemberg, près de Mir (1792) et ne brilla pas[51]. Marié comme son frère Ignace à une princesse Lubomirska, fille de la « Princesse Maréchale », donc nièce du vieil Adam Czartoryski, il avait eu pour belle-mère une violente ennemie de Napoléon[52]. Il avait pour ami Lapicki, chapelain de Koscinszko. Tout ceci le rapprochait peu de l'Empereur. Mais il s'était trouvé comme par hasard à Varsovie à l'entrée de Murat; l'enthousiasme de la foule l'avait gagné[53]; il s'était présenté : l'on en fit tout naturellement un membre de la Commission de gouvernement, un sénateur, puis en 1809 un Président du Conseil. Il vaut un peu plus comme Président du Conseil que comme général; mais ses collègues « se rejetant sur leur responsabilité personnelle, ne répondent pas à ses demandes, ou ne répondent qu'évasivement ou souvent déclarent attendre la décision royale »[54]. Son cousin Alexandre Potocki lui fait encaisser ses sottises[55]. Parfois, le roi « après lui avoir fait l'honneur de lui demander son avis, néglige ses indications pour se déterminer par les conseils du ministre de la justice »[56] qui fait de son mieux pour lui enlever la présidence. Au reste, aussi vaniteux qu'inconsistant et inégal, ce qui lui attire ce mot de Senfft, dépité de se voir enlever la première place dans l'église St-Jean : « M. le Comte, je cède ma place à l'âge, à l'autorité; à la vanité jamais »[57]. Avec cela, indéracinable dans ses fonctions, ayant par ailleurs tant de si aimables qualités : « Il faut convenir, dit Bignon, que le Comte Stanislas, actuellement le plus grand propriétaire du Duché, homme estimable à qui on ne peut reprocher que le tort d'une vanité peut-être puérile, a droit à de légitimes égards et mérite d'être traité avec un peu plus de considération »[58]. Il est le propriétaire du Palais Potocki, qui est au faubourg de Cracovie et du Palais royal de Willanów, dont lui, sa femme et sa belle-fille, la Comtesse Anna, née Tyszkiewicz, s'entendent à faire les honneurs de magnifique et hospitalière façon. Chaque semaine, on y reçoit et aussi bien que *Pod Blacha*,

(51) Falkowski, Obsary z zycia, t. 1, p. 160.
(52) Potocka (Ctesse), Mémoires, p. 54-57.
(53) Dembowski (Léon), Moje Wspomnicuia, t. 1, p. 83 et 200.
(54) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 357, 24 juin 1811; p. 367, 2 juillet.
(55) *Idem*, p. 365, 29 juin 1811.
(56) *Idem*, p. 416, 12 sept. 1811.
(57) Falkowski, Obsary z zycia, t. 1, p. 160.
(58) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 421, 1er octobre 1811.

chez le Prince Joseph : les bals, les assemblées, les grands dîners se succèdent dans un décor Louis XV [59]. « Homme de goût, grand seigneur, il s'était fait remarquer par ses manières élégantes dans toutes les cours de l'Europe. Plusieurs séjours en Italie avaient contribué à développer en lui ce noble amour du beau qui constitue pour ainsi dire un sens de plus » [60]. Napoléon, revenant en décembre 1812, fait demander « le Comte Stanislas Potocki et le ministre des finances ». Le Comte se répand en compliments, parlant « des dangers courus par l'Empereur, de son bonheur de le revoir bien portant, si bien, que l'Empereur en vient à plaisanter sur ce que le repos n'était fait que pour les rois fainéants » [61]. A une époque plus critique encore, à la veille du combat de Hanau, Napoléon parlant aux Polonais, demandera où est « M. Stanislas » [62]. En fait, l'Empereur aime à s'entretenir avec cet aimable conteur, d'une éducation parfaite, auquel ses dons naturels, ses relations de famille, sa fortune assurent une influence personnelle considérable sur ses compatriotes et chez lequel accourent tous les étrangers résidant en Pologne [63]. C'est à raison de ses qualités d'homme du monde, et non parce que président du conseil, qu'il a fait partie des députés », que Frédéric-Auguste a envoyés à Napoléon pour le féliciter en janvier 1810. Le rude Davout même est sous le charme : le noble comte lui demande ses commissions pour la maréchale, à laquelle son mari écrit : « Reçois le bien... invite-le à venir voir ton beau Savigny ». Le bruit ayant couru en avril 1812, que Davout doit se rendre à Varsovie, le comte lui fait offrir sa maison [64].

Cet agréable mondain, doué d'une mémoire prodigieuse, est surtout un homme instruit et qui se pique de répandre autour de lui les lumières. Directeur de la Commission d'éducation, s'honorant de l'être, « consacrant tous ses soins à une si noble tâche, grâce à lui, en peu de temps, cinq cents écoles s'étaient élevées » [65]. Le Moniteur ne fait qu'une fois en 1812,

(59) Falkowski, Obrazy, t. 2, p. 38, 180.
(60) Potocka, Mémoires, p. 42.
(61) Caulaincourt, En traineau avec l'Empereur 1812, II A travers la Pologne. Revue des deux Mondes, 15 juillet 1928, p. 268 et 271.
(62) Askenazy, Napoléon a wojsko polskie w 1813 (Kwartalnik historyczny) 1899, p. 79-80.
(63) *Żywot Tomasza Ostrowskiego*, t. 1er, p. 298.
(64) Mme de Blocqueville, Davout, Années de commandement, p. 331. La Russie et Hambourg, p. 137.
(65) Bignon, Histoire de France sous Napoléon, t. 10, Paris, Didot Nr. 38, p. 374. Koźmian, Mémoires, 5e partie, p. 62-63.

mention du Président du Conseil du Duché de Varsovie, et c'est pour annoncer que par un décret du 2 décembre 1811, la « Chambre d'Education » vient d'être remplacée par une Direction chargée de surveiller tout ce qui a rapport à l'Instruction publique. « S. M. le Roi de Saxe donne une preuve éclatante de sa satisfaction aux membres de la Chambre en les plaçant tous dans la nouvelle direction. L'ancien président est nommé directeur en chef de l'éducation avec des pouvoirs très étendus » [66]. Membre de la Société des Amis des Sciences, il offre souvent sa maison pour les séances de cette société et loge parfois, dans les ailes, certains de ses membres : Niemcewicz, le collectionneur Sierakowski, Lipinski secrétaire de la chambre d'éducation [67]. Orateur né, il a la parole facile, abondante, coulant de source; improvisateur merveilleux, les figures des réthorique, les expressions choisies et colorées se présentent à lui en nombre parfois excessif : son éloquence est verbale et peu nourrie de faits [68]. Sa plume n'est pas moins alerte : c'est lui qu'on a appelé à Tilsitt pour y rédiger sous les yeux de Napoléon « les amendements convenables ou indispensables à la Constitution du 3 mai, qu'il voulait rendre », à la Pologne « avec des formes tant soit peu impériales » [69]. C'est lui qui lance une adresse aux Polonais, quand l'archiduc Ferdinand menace Varsovie, dont s'éloigne le Prince Joseph. C'est pour cette facilité qu'on l'apprécie au Conseil d'Etat [70] et à la Société des Sciences où il se charge des discours de circonstances et des éloges funèbres [71].

Nullement engoncé dans des formules, familier, enjoué, variable, aimable et bon, toujours disposé à écouter ceux, qui venaient réclamer ses conseils, son humeur facile et son extrême politesse contrastaient singulièrement avec une vivacité, une irritabilté, qui souvent prêtaient à rire... Il se mettait en colère comme un enfant et s'apaisait de même... Il semblait comique de voir cet homme d'Etat s'emporter au point de jeter cartes et jetons à la tête de son partenaire » [72]. Parlant

(66) Moniteur universel, Samedi 15 février 1812. De Varsovie, 27 janvier.
(67) Falkowski, Obrazy, t. 2, p. 180.
(68) Dembowski, Moje wspomnienia, p. 83 et 95.
(69) Potocka (Comtesse Anna), Mémoires, p. 156.
(70) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 31 et 17.
(71) *Roczniki Towarzystwa Królewskiego Warszawskiego Przyjacieli Nauk;* tome XI Nr. 7, p. 393-447. Oraison du Prince Joseph 30 avril 1816; tome XIV, p. 98-123, oraison de Thadée Matuszewicz.
(72) Potocka, Mémoires, p. 43.

idéalement le français et émaillant son polonais de nombreux gallicismes, il n'en est pas moins bon polonais. Le Français qu'il aime le moins, c'est Talleyrand, qui aurait demandé à quelqu'un de la Commission de Gouvernement (1807) un pourboire de 7 à 10 millions, en échange de quoi : « Oui, oui ! Messieurs, nous aurions eu la Prusse royale et Warmie, Messieurs, et Dantzig et Białystok et la Silésie, Messieurs, et ensuite les deux Galicies. Et avec ce pays, Messieurs, ayant 200.000 soldats et des forteresses, Messieurs, nous aurions été, Messieurs, respectés de toute l'Europe » [73]. Cette antipathie à l'égard de Talleyrand ne l'éloigne d'ailleurs pas de Jérôme.

En politique, son expérience de la vie semble lui avoir ôté toute croyance et tout désir d'action ferme : il est typique, que Skarbek ait pu écrire l'Histoire du Duché de Varsovie, sans parler du Président du Conseil du Duché. Chose curieuse : Potocki est maçon et amateur de réunions secrètes, moins il est vrai pour y tramer de terribles complots, que par un certain snobisme romantique, spécifiquement polonais. Napoléon, n'ayant pas espéré briser la franc-maçonnerie, l'avait asservie en y jetant, comme à l'assaut, les grands hommes de la grande armée : Les ateliers s'étaient multipliés aux armées dans la zone des combats et à l'arrière [74]. C'est ainsi qu'en 1807 s'était ouverte à Varsovie sur l'initiative du Colonel Stasia Potocki, parent du Ministre, la loge « Bracia Polacy zjednoczeni » [75], dépendant du grand Orient de France, toute pénétrée de la religion de Napoléon : les affiliés portaient un ruban gris comme la fameuse redingote. Sur le sceau, on lit l'inscription « A l'aide d'un bras puissant »; un sabre y est gravé avec deux mains unies, les lettres F-is M-bus (fidis manibus) et, dans des nuages une « N ». En 1808, le Président est le Général Aksamitowski. En 1810, 12 loges en Pologne relèvent du Grand Orient de France; la *Gwiazda Wschodnia* naît et devient le Grand Orient de Pologne. Il se fonde même pour les femmes la loge « Eden », où entrent Mmes Stanislawa Potocka, la Princesse Czartoryska, d'autres encienes maçonnes et beaucoup de jeunes et belles personnes, Mmes Chodkiewicz, Osińska, Wielhorska, Zwanowa [76] voire

(73) Dembowski, Moje wspominenia, t. 1, p. 322.

(74) Lantoine (Albert), Histoire de la Franc-maçonnerie française. La Franc-maçonnerie chez elle, Paris, Nourry, 1925, 514 p. in-8°, p. 234.

(75) La loge « Les frères polonais unis ».

(76) Zaleski (Ks. Stanislaw, O Masonie w Polsce od roku 1738, do

Anna Potocka, belle-fille du Comte Stanislas [77]. De militaire, la franc-maçonnerie devient mondaine. Gutakowski, président du Conseil d'Etat et du Conseil des Ministres de 1807 à 1809, puis président du Sénat, grand Maître du Grand Orient étant mort le 1er décembre 1811, vainement le général Roznieckí prit la suppléance et Thadée Matuszewicz s'arrogea le soin de faire l'éloge funèbre : ce fut Stanislas Potocki, qui le 17 mars 1812 fut élu Grand Maître [78]. En fait, ce n'est pas un militant : grand seigneur dans le sens, qu'à ce mot au 18e siècle, encyclopédiste, voltairien, délicieusement paresseux, aimant le madrigal et le pamphlet, il semble être né pour devenir un dignitaire de la secte. Mais il n'apportera pas grand appui à la maçonnerie, et elle n'aura pas grande influence sur lui. Il lui suffit de la primauté qu'elle lui donne et des allocutions qu'elle lui fournit l'occasion de faire; il lui plaît de faire pièce ainsi au Pape et au clergé, qui sont ses bêtes noires. Mais s'il n'avait pas été maçon, il n'en eut pas moins été l'auteur du Voyage à la ville des Ténèbres, et n'en eut fait ni plus ni moins [79]. A la vérité, ceci le rapproche encore des Bonapartes, puisqu'en France, c'est Joseph Napoléon qui est Grand Maître du Grand Orient [80]. Il connaît d'ailleurs Jérôme depuis 1807, l'ayant vu à Breslau et à Dresde [81]. De tous les gouvernants polonais, cet amateur distingué est celui avec lequel Jérôme pourra le plus facilement sympathiser : personnage point redoutable au jeune roi, c'est surtout au point de vue mondain, qu'il peut lui offrir un utile appui.

Quelqu'un de moins redoutable encore, c'est le ministre de l'intérieur, Jean-Paul Luszczewski, traité de comte par les monarques dans leur correspondance, mais sans qu'il en ait eu diplôme ou confirmation officielle [81]. Il avait été secrétaire de la Diète de quatre ans, puis en 1806 de ceux qui étaient allés au devant de Murat, et s'étaient à Poznan donnés d'un seul coup à Napoléon [83] : on en avait fait alors un secrétaire de la Commission de Gouvernement, et (1807) un ministre de

1822 na źródłacl wyłacznie masońskich. Kraków, Anczyc 1908, 274+248 p. in-8, p. 133-142. Gwiarda Wschodnia = l'Etoile d'Orient.

(77) Potocka, Mémoires, p. 70-84.

(78) Zaleski, O masonie w Polsce, p. 143-151.

(79) *Kwartalnik historyszny*, 1889, p. 358-9.

(80) Lantoine, Histoire de la Franc-maçonnerie française, p. 240, 259.

(81) *Gazeta Warszawska*, 1807, supplément au Nr. 59, samedi 25 juillet

(82) Cieszkowski, Senatorowie Księstwa Warszawskiego, p. 49.

(83) Dembowski, **Moje wspomnienia, p. 295.**

l'intérieur [84]. C'est un petit homme obèse, qui louche et fort éloigné d'avoir belle apparence, *szlachtic, a nie pan* (un noble, non un seigneur); mais bien fait pour son emploi, travailleur, le plus travailleur de tous les ministres, avec de la patience, du tact, un passé sans ombres. Il s'était montré très utile lors de la Diète de quatre ans, puis s'en était retourné, aux temps prussiens, dans son village de Mazowie, où il avait dignement vécu en famille, gérant ses terres, plus heureux que dans les dignités, s'essayant parfois à la littérature. Ce n'était pas un aigle : tranquille, modeste, sans ambition, un peu mou, minutieux, taillé pour être secrétaire, plus encore que pour être ministre. Il le sentait du reste, avait longtemps refusé de l'être, n'avait cédé que sur les instances du roi de Saxe et avait réussi en peu de temps à monter une administration à la française. Cette administration, on lui reprochera de ne l'avoir pas simplifiée, rendu meilleur marché : du moins elle mit dans le pays un ordre qu'on n'y avait jamais vu, elle se maintint sous d'autres noms après le Duché, même après le Royaume et fut plus coûteuse en apparence qu'en réalité. Il avait eu, il est vrai, grand'peine à mettre cette machine en route : comme il était aimable, poli, sociable, partout estimé, il avait force amis et connaissances, qui l'assiégeaient et auxquels il n'avait pas la force de résister. Ses bureaux étaient remplis de ses voisins et amis de la campagne, de personnes, qu'on lui avait recommandées au village. Il en souffrit beaucoup : peu de ces gens étaient préparés à un service public, à un travail de bureau. Or, comme il avait l'ambition d'assurer le bon fonctionnement de son ministère, il rédigeait tout lui même, et en recopiait une grande partie de sa main, et, comme il n'était plus jeune, ceci le mit au tombeau. Au reste, couvrant toujours ses subordonnés, il en arrive à défendre contre vents et marées le Préfet de Plock, Rembielyński, lequel s'était fait amener *manu militari* quelqu'un, qui ne s'était pas présenté. Peu à peu toutefois, ses clients, honteux de leur nullité en face de son zèle, démissionnèrent, furent remplacés par des compétences : aussi son successeur Mostowski, trouvera-t-il le mécanisme presque au point et tel, qu'il fonctionnera à merveille jusqu'en 1830. En somme, citoyen de grand mérite et de peu de poids aux yeux de l'aristocratie, ministre que ses

(84) Falkowski, Obrazy z życia, t. 1, p. 273. Rostworowski, Materjały etc., 15 janvier 1807, p. 6, et 5 octobre 1807, p. 480.

collègues combattent à l'occasion [85], auquel ils font endosser les mesures impopulaires [86], qui n'a plus que trois mois à vivre et qui n'a ni le temps, ni la force, ni le prestige nécessaires pour se poser en champion du régime qu'il incarne. Il est, ce comte pour rire, l'objet de peu d'appréciations chez les mémorialistes aristocratiques; il n'est pas du cercle des clients de la Famille : c'est un comparse silencieux et effacé. Bignon l'a exécuté en ces termes dans un rapport du 24 juin 1811 : « Lors même qu'il a pris un parti, il manque de force pour donner suite à l'exécution et il ne pourrait rendre compte du résultat d'une seule des mesures, qu'il a été dans le cas d'ordonner. Les observations, que je viens de présenter forment le jugement même, que portent de M. Luszczewski les personnes, qui lui veulent le plus de bien. On peut l'employer utilement pour la discussion au Conseil d'Etat; mais il manque tout à fait de moyens comme ministre. Si jamais on songe à quelque réforme, le choix d'un autre ministre de l'intérieur en doit être le premier acte et comme son indispensable début ». Le 1er octobre Bignon ajoute : « Son seul tort ,mais ce tort est grave, surtout au Ministère de l'intérieur, est de manquer de vigueur pour soumettre les préfets à une obéissance exacte et assurer la pleine exécution des lois ». Mais, telle est l'ambiance et la difficulté de trouver des chefs de service, que Bignon entortillé dans les intrigues et les sollicitations des Polonais e nvient à dire : « Le département de la police ne serait peut-être pas mal entre ses mains. Pour adoucir ce changement, on lui donnerait en outre la place de directeur général des postes, qui est vacante ». Ceci peint le milieu. Luszczewski mourra à la tâche le 4 juillet 1812 [87]. Les incidents, qui, auparavant, l'auront mis aux prises avec les subordonnés de Jérôme, ne seront pas prémédités.

Le chef de l'aile droite de la Grande Armée devait de même pouvoir affronter les regards du Comte Ignace Sobolewski, ministre de la Police depuis le 27 novembre 1811 [88]. Cet homme politique a 42 ans : il a été secrétaire, puis membre de la Commission de Gouvernement [89]. Koźmian, lui attribue toutes les qualités : grand patriote, le meilleur des économistes et

(85) Falkowski, Obrazy z życia t. 2, p. 114-119.
(86) *Szescioletnia Korrespondencya*, p. 148-165, p. 171.
(87) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 355 et 421, t. 2, p. 161.
(88) *Idem*, t. 1, p. 454.
(89) Cieszkowski, Senatorowie Księstwa Warsawskiego, p. 63.

des administrateurs, il a voyagé en Angleterre, en France, a lu les livres les plus nouveaux, les plus utiles. D'une modestie extraordinaire, ne heurtant personne, toujours prêt à céder, même s'il a raison, estimé comme spécialiste, aimé comme homme, il est bon mari, bon père, bon citoyen, bon fonctionnaire, bon polonais, aime la campagne et y passe en travaux agricoles les jours libres, que ses fonctions lui laissent. Sans ambition, ni soif de distinctions, sans jalousie pour qui que ce soit, il est en bons termes avec Staszic, avec le Prince Joseph, avec Adam Czartoryski jeune, qui sur le conseil de Matuszewicz, l'aidera à devenir après 1815, ministre secrétaire d'Etat de Pologne à Pétersbourg [90]. Bignon avait dit de lui avant sa nomination : « Actif, laborieux, jaloux de s'instruire, il peut n'avoir pas encore aujourd'hui l'aplomb nécessaire pour régir un département » [91]. Or son prédécesseur, Alexandre Potocki, nul, paresseux [92], à la solde du Prussien Zerboni [93] et bien soutenu par l'aristocratie, a orienté ses services d'une façon spéciale : des paysans ayant refusé la corvée, il y eut procès gagné par le seigneur et emprisonnement de 20 paysans; la nuit, on met le feu à la prison, 17 paysans périssent et Potocki trouve cela parfait. Le Comte Zamoyski, marié à une Czartoryska, faillit succéder à Potocki : on voit la tendance. Résultat : le 31 décembre 1811, Bassano engageait Bignon à organiser lui-même un service de police secrète [94]. Napoléon a également chargé Davout de créer un organisme de ce genre. Ce n'était pas du luxe : Sobolewski n'était ni de taille, ni à créer un service, ni a rien changer à l'orientation antérieure. Que de ce digne homme, on ait cru devoir faire un ministre de la police en un tel temps, c'est ce dont on doit le plus s'étonner : là, où il eut fallu Fouché et Savary réunis, on trouve Joseph Prudhomme. On peut rendre hommage à ses vertus, mais il faut avouer que Jérôme doit s'attendre avec lui à plus de surprises que de services.

Comment présenter le Prince Josph Poniatowski, ministre de la guerre en avril 1812 et faire abstraction de ce qu'il sera

(90) Kozmian, Pamiętniki, 5e partie, p. 12-13.
(91) Handelsmann : Instructions t. 1, p. 359, 24 juin 1811.
(92) Le prince Joseph le secoue un jour de séance, en disant : « Il est permis aux ministres de dormir en séance, non de ronfler (Falkowski, Obrazy z zycia t. 2, p. 123.
(93) Askenazy, O sprawie polskiej w r., 1812, p. 11.
(94) Handelsmann, Instructions, t. 1, p. 412, 10 sept. 1811; p. 480, 11 oct.; p. 485.

pendant la campagne, la retraite, en 1813 et lors de sa fin héroïque dans l'Elster ? Après tout, on peut se figurer Clémenceau avant 1918, Washington avant la guerre de l'indépendance, César avant la guerre des Gaules, et cela sans manquer à leur mémoire. Il est par sa grand-mère, Constance Czartoryska, proche parent de la « Famille », d'Adam Czartowski feld-maréchal autrichien, de son fils Adam l'ex-ministre d'Alexandre. Ses aïeux paternels sont lithuaniens; son grand-père, castellan de Cracovie a servi en condottière Charles XII et Leszczynski, puis les Saxons. Son père, né à Dantzig, sous l'occupation russe de l'allemand Minnich, pratiqua le même condottiérisme en Autriche pendant la guerre de Sept ans, épousa la comtesse tchèque Thérèse Kinska [95] et fut fait par Marie-Thérèse, prince tchèque et général maître de camp. Bref, le prince Joseph naquit à Vienne (1763) : son père étant mort jeune, il eut dans son oncle, le roi Stanislas-Auguste un tuteur aimant et un modèle dangereux. Elevé par l'allemand Königsfeld, le français Hennequin, l'anglais Plumkett, il parlera bien le polonais sans l'écrire parfaitement : lors du premier partage de la Pologne (1772), ce n'est qu'un autrichien.

Du premier au deuxième partage, le sort de ce prince du sang polonais le ramène en Pologne sans paraître en faire un Polonais convaincu. Sa sœur aînée Thérèse se marie au prince Tyszkiewicz (1779) il vient alors à Varsovie, en Lithuanie, mais entre (1780) avec la permission du roi dans un corps de carabiniers tchèques, forme et commande (1784) un régiment de lanciers galiciens, ce qui implique qu'il reconnaît le premier partage. En 1785, il est aux chevau-légers de Joseph II avec Mack plus tard célèbre. En 1786, il va de Vienne, — par Berlin où il se présente à FrédéricGuillaume II, — à Varsovie où son oncle le couvre de décorations. En 1788, nouveau voyage à Varsovie : son oncle le charge d'aller saluer Catherine II à Kiev. Rentré en Moravie, aide de camp de Joseph II, type accompli de l'officier de salon viennois, il est introduit par la famille de sa mère dans le cercle des *Indissolubles* qui compte, outre des polonais et des allemands, la Comtesse de Thun, dont il tombe épris et le Prince Charles de Ligne. Il lit bien, danse agréablement, aime la musique facile. Entre temps, il fait la guerre au Turc et sauve la vie à Char-

(95) Askenazy, Xiąze Jozef, p. 10-12.

les de Schwarzenberg son ami; puis en 1789 le voilà Général-major dans l'armée polonaise, non sans avoir signé un *Quitierungsrewers* par lequel il s'engage à ne servir « jamais une autre puissance contre la Sérénissime Maison d'Autriche ». Le voilà donc polonais... avec restriction; au reste un cavalier accompli, le Prince Charmant [96].

Il assiste à la proclamation de la Constitution du 3 mai 1791. Mais, chef de troupes insubordonnées, sans matériel, munitions ni uniformes, il regrette l'armée autrichienne et recule devant les troupes russes bien pourvues. Des pamphlets l'accusent de trahison, de grandes dames prennent sa défense; le discrédit dans lequel le roi est tombé, rejaillit sur lui. Fin août 1792, sur le conseil même du roi, il quitte l'armée, passe de Varsovie à Lwów, en Poznanie, à Dresde, en Bohême : en octobre il est à Vienne. Pendant le deuxième partage, il reçoit de son royal oncle des subsides parfois puisés à la caisse des copartageants. Mais le chancelier Kaunitz et la cour de Vienne le recevant avec une ostentation inquiétante, l'ambassadeur russe Razumowski demande son éloignement. Son oncle voudrait le voir en Italie, en Angleterre ou en Hollande : en juillet 1793, il est à Bruxelles; après avoir été lui aussi condottière, le voilà émigré [97].

De 1793 à la mort de Catherine II (1796), ce prince de trente ans essaie de jouer un rôle en Pologne, mais sans inspirer plus de confiance qu'auparavant. Dans les Pays-Bas autrichiens, il retrouve Mack et voit l'archiduc Charles : on chasse, on joue la comédie. François II fait à Bruxelles une joyeuse entrée : on amène Dumouriez à trahir; on s'amuse, en attendant d'écraser Paris. Le Prince Joseph fait, chez sa sœur qui l'a précédé là, connaissance d'Henriette de Barbentane, comtesse de Vauban, dont le mari a trahi en Pologne les confédérés de Bar, trahira les Vendéens pour Fouché et enfin vivra aux crochets de Poniatowski, amant de sa femme. Le Prince dans les rets de cette point jeune Astrée, toute en spasmes, en grimaces, en évanouissements, jouant à la victime, à l'incomprise [98], est pris pour toute la vie. C'est à ce moment qu'éclate l'insurrection de Kościuszko (printemps (1794). Il accourt en Pologne : Kościuszko le reçoit fraîchement. Il

(96) Askenazy, Xiąże Józef, p. 12-32.
(97) Askenazy, Xiąże Józef, p. 32-54.
(98) Trembicka (Françoise), Mémoires d'une Polonaise pour servir à l'histoire de la Pologne de 1764 à 1830, Paris, Laclieze, 1841, 2 vol. in-8°, t. 2, p. 37-38.

veut changer ses talons rouges pour un bonnet rouge : il est le « citoyen général », bat les Prussiens, puis se laisse surprendre par eux et cède son commandement à Dombrowski, sentant perdue sa réputation d'homme et de chef d'une insurrection : il n'était en rien préparé à ce rôle. Après l'écrasement de Kościuszko à Maciejowice, le départ du roi pour Grodno, l'assaut de Praga par Souvorov, il fait visite à ce dernier, sans lui inspirer confiance, se promène en simple habit sans décoration, comme un jacobin, aide à vivre d'anciens officiers. Aussi Catherine II le traite-t-elle en suspect. Que faire alors ? Il rentre à Vienne, flanqué de sa sœur et de Mme Vauban [99].

Ce n'est pas de 1796 à 1804 qu'il prend figure de héros : Paul 1er le remet en possession de nombreux biens, le nomme général-lieutenant russe, lui donne un régiment de cuirassiers, lui fait prêter serment à Vienne devant Razumowski; son oncle lui fait 700 ducats de pension mensuelle, meurt en 1798, ce qui amène le prince Joseph à Pétersbourg et lui vaut d'être nommé par Paul, prieur dans l'ordre de Malte. Puis le prince rentre à Varsovie devenue ville prussienne, y donne, à Łazienki, asile à Louis XVIII, y reçoit avec sa sœur et la Vauban *Pod Blacha* et à Jabłonna, des Berrys, des Condés [100], des marquis de Carabas aussi. On mange du Jacobin et de l'usurpateur corse à tous les repas; on mène en somme une vie tranquille et agréable, pendant que Dombrowski, Zajaczek, les légions, se font du mauvais sang en Italie en vue de l'indépendance d'une Pologne qui « oublie d'exister » [101].

Le gros ennui alors, c'est la liquidation de l'héritage de Stanislas-Auguste [102], les procès subséquents, les chicanes du

(99) Askenazy, Xiąże Józef, p. 52-66.

(100) Mme Nakwaska cite le duc d'Angoulème, le duc de Berry, Grammont, Montmorency, Fleury, Polignac, d'Avaray, d'Agout (Wyjątki z Pamiętników, Gazeta Warszawska, 1852, N° 205).

(101) Prince de Ligne, Œuvres posthumes inédites, publiées par Félicien Leuridant, Paris, Champion, 1921, 128, p. in-8°. Lettres à M. de Gentz, Vienne, 20 février, 1806, p. 45.

(102) Le 11 février 1809, il demandera encore l'appui de Frédéric Auguste en vue de régler avec la cour de Russie quelques affaires de cette succession (Skalkowski, Correspondance du Prince Joseph Poniatowski avec la France, Poznań 1923, imprimerie de l'université de Cracovie, 2 vol. in-8°, t. 2, p. 33. Ces ennuis n'ont pas cessé en 1812, le 5 janvier Poniatowski écrit à Bignon pour que la protection de Napoléon l'aide à « finir cette affaire avec la cour de Vienne avec qui plusieurs fois elle a été commencée et rompue par diverses circonstances et la guerre ». Le 14 janvier le baron de Serra écrit de Dresde dans le même sens à Bassano et souligne le fait que « le Prince a vu

fisc prussien. Joseph Poniatowski écrit au prince Antoine Radziwill, marié à Louise de Hohenzollern, voit à Berlin, en 1802, le roi et la reine de Prusse, admire le roi, l'administration prussienne, le bien-être général, fait de la musique, reçoit l'Aigle rouge et l'Aigle noir ainsi qu'une pension de 6.000 thalers reversible sur sa sœur. Il est question pour lui d'un hôtel à Berlin : on parle devant lui de faire du prince Louis Ferdinand, frère de la princesse Radziwill un roi de Pologne pour contrarier les menées d'Adam Czartoryski au profit d'Alexandre 1er.

Rentré à Varsovie, le prince Joseph se meuble, se monte en équipages, cuisines, reçoit, s'habille, aime Mme Czosnowska, joue gros jeu, dort peu, dépense deux fois plus qu'il n'a de revenus, aidé en cela par sa sœur, des usuriers et des actrices. Sa situation paraît sans issue : mais il paraît la préférer à celle des fous qui sèment leurs os en Lombardie, à Naples, en Egypte, à St-Domingue. En 1804, il a 41 ans : que pense-t-il de la Pologne ? et que pense de lui la Pologne ? Peu de chose. Il vit sa vie et pense bien vivre, en banqueroutier, comme son oncle. Du moins ne peut-on nier qu'il ait bien manœuvré avec tous les copartageants. Commodément assis au milieu des ruines de la Pologne, il est bien posté pour attendre les événements [103].

De 1804 à Tilsit, s'étend une période décisive : les trois copartageants de la Pologne sont bousculés de main de maître, le flot des Jacobins français et polonais poussé par l'usurpateur corse déferle sur la Pologne. Le Prince Joseph garde une attitude d'une discrète élégance. 1805 : Alexandre 1er partant triomphalement pour Austerlitz rêve, à Pulawy chez les Czartoryski, de prendre Varsovie à la Prusse. Le Prince Joseph pressenti doit diriger l'action. Soudain Alexandre part pour Berlin, devient l'allié de la Prusse : le prince libéré de

dans la réussite de cette affaire une manière d'assurer et de faire plus exactement honneur à des engagements qui sont sacrés pour lui ». Le 22 mars 1812, notre ministre à Vienne, Otto, écrit à ce sujet en faveur du « Prince Joseph Poniatowski comme héritier bénéficiaire du feu roi Stanislas Auguste » à son chargé d'affaires qu'il autorise à agir, étant donné que le Prince a invoqué l'appui du gouvernement français : ses qualités professionnelles, sa position, ses services inspirent au gouvernement un véritable intérêt. Vous êtes autorisé à l'exprimer, mais avec la mesure que commandent nos relations avec la cour de Vienne ». *Archives du Ministre des Affaires Etrangères,* Pologne, Supplément 1808-1812, N° 17, folios 46, 44, 84.

(103) Askenazy, Xiąże Józef, p. 68-96.

l'ennui d'avoir à trahir quelqu'un, reçoit sans gêne force généraux russes. Puis c'est Austerlitz, le retour discret d'Alexandre en Russie. Pour un homme d'action, le tsar dût paraître au Prince bien inconsistant (1806). Antoine Radziwill approuvé par Frédéric-Guillaume, a un nouveau plan de partage de la Pologne agrémenté d'un projet de création de légions prusso-polonaises : le rôle de Joseph Poniatowski consistera à préparer l'entrée solennelle du roi dans Varsovie. Tout à coup, Iéna, Murat devant Varsovie, Dombrowski et des Légionnaires à Poznań : le spectre de Banco. Frédéric-Guillaume ose de Grudziadz charger « son cousin » Poniatowski de créer et commander une milice citoyenne [104]. Joseph le fait, — peut-on jamais prévoir ce qui arrivera ? — pour Varsovie, non pour le roi. Mais Poznan ayant acclamé Murat, et le roi de Prusse reculant sans cesse, Joseph ne mit pas sa milice en bataille devant Varsovie : il reçut Murat. Si c'eut été Davout qui suivit de près, sa carrière se fut arrêtée là. Mais c'était Murat : Joseph parla d'un trône et Murat devint près de Napoléon le protecteur déterminé du neveu de Stanislas-Auguste. Poniatowski rallié jadis à tous les copartageants de la Pologne, maintenant au créateur du Duché de Varsovie, est directeur, puis ministre de la guerre : de Dresde, Napoléon lui envoie la légion d'honneur. Cette décoration s'ajoute à celles reçues d'autres souverains : elle ne signifie pas encore que l'Empereur ait en lui une confiance sans réserve [105].

De 1807 à 1810, il progresse. Reçu froidement à Dresde en août 1807, ce prince charmant de 44 ans inspire de l'amour à la princesse de Saxe au point que Berlin craignant un mariage et un couronnement, s'émeut. Du moins, le voila *persona grata* en Saxe. Ministre de la guerre à Varsovie, il a près de lui Davout et leur collaboration n'est guère faite de confiance. Des Polonais disent : « Il a fait introduire dans l'armée le règlement de la cavalerie autrichienne pour faciliter aux Autrichiens les moyens de nous battre ». On avait projeté de donner la cocarde française aux nouvelles troupes polonaises : il s'y opposa formellement. Davout croit sentir autour de lui un travail mystérieux. Par le cabinet noir qu'a organisé le frère du général Zajaczek, le maréchal surprend une correspondance suspecte de Mme de Vauban avec Vienne [106]. Enfin

(104) *Idem*, p. 99-110.
(105) Askenazy, Xiąże Józef, p. 260 et 211.
(106) *Idem*, p. 261, 131-132.

(mai 1808) la maréchale Davout arrive et fait la paix entre le Prince et son mari. Ce charmeur gagne même les femmes qui ne sont pas à séduire : il reçoit le commandement de l'armée [107].

Il n'en reste pas moins toujours un je ne sais quoi autour de la personne du Ministre généralissime. Quand la situation se tend en Espagne, Adam Czartoryski se montre à Pulawy, d'où il est facile de correspondre avec Joseph; Antoine Radziwill se montre à Varsovie même. Des fidèles dont s'entoure Poniatowski, les uns, Fiszer, Wielhorski sont fort bien; d'autres Kamieniecki, Rautenstranch, douteux. Stanislas Potocki et Niemcewicz lui reprochent l'indiscipline des troupes en garnison et lui proposent Davout en exemple [108]. Lubienski parle de mouvements dans l'armée. Vincent a entendu parler de vêpres siciliennes préparées contre les Français. Les émigrés polonais — ces jacobins — reprochent au Prince ses relations de famille par delà le cordon autrichien,

(107) Le prince Joseph et Davout s'entretiennent par lettres de la santé de la maréchale. Lors de la délivrance de Mme Davout, Joseph écrit : « Je suis charmé que ce soit un fils, qui augmente Sa famille, parce qu'il suffit de connaître Ses qualités et son cœur, pour désirer de voir perpétuer la race de l'Etre privilégié, qui les possède. Je prie V. E. d'être persuadé, qu'Elle ne peut jamais s'exagérer mes sentiments et je sens trop, ce que sa confiance a pour moi de flatteur, pour ne point la justifier toute entière ». Un autre jour : « Ayant toujours cru de mon devoir de ne point laisser ignorer au militaire polonais les titres, que V. E. s'est acquis à sa reconnaissance, je la prie de croire, qu'il n'est personne d'entre ceux qui le composent, qui n'apprécie le bonheur, de servir sous Ses ordres et ne sache que le meilleur moyen de le Lui prouver, c'est de redoubler de zèle et de dévouement envers Son Auguste Souverain ». Et le 1er janvier 1809 : « Il ne me reste qu'à souhaiter à V. E. de jouir longtemps du noble prix de Ses travaux, avec la certitude si douce pour un cœur comme le Sien, que ces souhaits sont partagés par tous ceux, qui ont le bonheur de La connaître et que des peuples entiers auxquels Sa vigilance et Sa justice épargna les maux de la guerre ont rangé Sa mémoire avec celle des bienfaiteurs de l'humanité » (Skalkowski. Correspondance du Prince Joseph avec la France, t. 2, p. 67, 1). Voir Askenazy. Xiąże Józef, p. 133. Mme de Blocqueville fait de Davout dès lors un champion de la candidature du Prince Joseph au trône de Pologne. Le bruit ayant couru, que Davout travaillait à devenir roi de ce pays, Napoléon lui en dit un mot, et Davout de répondre : « Et Vous l'avez pu croire, Sire ! Poniatowski est là... tout dévoué à Votre service; c'est à lui, je n'ai cessé de le dire à V. M., que revient ce trône » (Madame de Blocqueville : Le Maréchal Davout. Années de commandement, p. 261).

(108) *Archives nationales*, A. F. IV, 1687. Relations extérieures (Pologne, etc), 123 pièces, pièce 9, Rapport de Chlapowski : L'esprit des troupes est excellent, mais les hommes n'ont pas beaucoup de confiance dans leurs propres généraux. Ils disent du Prince Joseph qu'il est attaché à l'Autriche, qu'enfin c'est un homme faible, gouverné par Madame Vauban, ancienne émigrée française ».

et, avec des goûts militaristes, trop d'indolence. Son ami Talleyrand a eu d'étranges pourparlers avec Alexandre à Erfurt; son ancien camarade Schwarzenberg est allé à Pétersbourg chercher la certitude que le tsar ne gênerait pas l'Autriche dans une guerre prochaine contre Napoléon et le duché. Quand l'archiduc Ferdinand menace Varsovie, quoique le Prince ministre ait annoncé l'orage et que la faiblesse de ses effectifs vienne des prélèvements opérés par Napoléon, il n'est pas épargné. Varsovie s'affole, se voyant défendu contre les Autrichiens par cet ex-général autrichien, né à Vienne d'un maître de camp autrichien et d'une autrichienne. Quand Joseph quitte la ville, il s'entend appliquer l'épithète de traître [109].

Comme en 1807, voici venir des journées décisives dans la vie de cet homme au passé multiforme. S'il renonce à la lutte contre Ferdinand, le cas que fera de lui une Autriche victorieuse sera maigre. Une campagne sérieuse est encore ce qu'il y a de mieux à faire pour en imposer aux Autrichiens. De plus, il y a Napoléon : Poniatowski est resté ébloui par Austerlitz, Iéna, Auerstaedt et Friedland; moins il est un foudre de guerre et plus cela l'impressionne. Il marche donc, se défend à Raszyn, exécute la diversion galicienne conseillée par l'Empereur [110]; elle réussit et sans le concours de Dombrowski; il se sent pousser des ailes; cette fois il est quelqu'un. Lors d'Essling, il a son Quartier Général à Pulawy, foyer de toutes les intrigues, de toutes les mauvaises nouvelles : l'atmosphère est débilitante et lourde : il s'en échappe pour aller occuper Cracovie (15 juillet) en dépit des Russes. Le voilà acclamé, consacré Polonais, restaurateur d'une plus grande Pologne, anti-autrichien, anti-russe, lieutenant de l'Empereur des Français en Galicie [111]. Ni Napoléon, ni Stanislas-Auguste n'iront à Cracovie : c'est le Prince Joseph, qui y symbolise la Pologne renaissante, c'est Cracovie, Wawel, le

(109) Askenazi, Xiąże Józef, p. 152, 144.

(110) Mais déjà en germe dans son plan du 4 février 1809, c'est-à-dire avant le début des hostilités (Skalkowski, Correspondance, t. 2, p. 31).

(111) Le 15 mai 1809, il prie Davout de « ne point perdre le souvenir des sentiments, que pour la vie » il lui a voués. Le 11 décembre, il lui demande d'agréer l'expression de son « vrai et profond dévouement ». Le 25 janvier 1810, il lui écrit : « V. E. ne doute certainement pas, que ce soit avec un plaisir toujours nouveau pour moi, que je saisis les occasions de lui réitérer l'expression de mon attachement inviolable ». Madame de Blocqueville, le Maréchal Davout, Années de commandement. Appendice F., p. 445, 449, 450). Il y a en tout ceci un accent de sincérité, qui frappe chez ce Polonais épris plus encore que ses compatriotes de formules élégantes.

Saint-Denis de la Pologne, qui aura ses cendres. Son entrée à Cracovie est postérieure à Wagram : qu'importe ! Cette campagne est son vrai titre de gloire. Elle fait honneur à son sens pratique, à son esprit de décision, elle est son premier acte manifeste de patriotisme polonais.

Or, si forte est l'inquiétude qu'il inspire, que la cour de Dresde s'inquiète de le voir créer à Lublin, à Radom, un gouvernement provisoire qu'il met sur le pied d'égalité avec le roi, de le voir user de cette formule plus royale, que militaire : « Naczelny Wódz łaskawie oświadczyc raczył » [112], comme s'il voulait régner sur sa conquête. Fin juillet d'autre part, après Znaim, mais avant la paix de Vienne, le Prince russe Galitzin, qui a si étrangement manœuvré contre les Polonais qu'il devait appuyer, ose envoyer dire au Prince Joseph par son ami le Prince Eustache Sanguszko qu'Alexandre 1er veut le duché de Varsovie, les 2 Galicies et être roi de Pologne et que si Poniatowski s'y prête, il recevra de grandes terres et de grands privilèges [113]. La réputation militaire du Prince a accru sa valeur marchande; mais il y a des gens, qui persistent à le croire un condottière à acheter. Il fera figure menaçante à Sanguszko [114], mais ne dira rien à Napoléon. Attitude chevaleresque ou acte de prudence ? l'un et l'autre. Le politique versatile qu'est Kollontaj, lui fait l'injure de vouloir être reçu par lui [115]. Même après cette belle et claire campagne de Galicie, il reste la victime et le prisonnier de son ondoyant passé. Quand il rentrera en janvier 1810 dans ce Varsovie, qui l'a insulté et eut voulu l'acclamer, il le fera discrètement, dédaigneux d'une foule aux réflexes trop prompts.

A cette date, on doit avouer, qu'il est très français. Mais si le grand Staszic, napoléonien convaincu, voudrait voir à la

(112) « Le commandant en chef a bien voulu daigner déclarer. »
(113) Askenazi : Xiąże Józef, p. 163 et 173.
(114) Sanguszko fait un récit suspect de cette rencontre avec Poniatowski, motivée par un voyage en vue de trouver à Lancut ses enfants malades, qui étaient bien portants en réalité. Le Prince Joseph l'a bien accueilli, puis de plus en plus froidement traité, et lui aurait refusé un passeport. En 1810, à Varsovie, le héros aurait préféré un dîner offert par Sanguszko aux réceptions officielles préparées, aurait fait cadeau au même Sanguszko de son portrait, don de la ville de Cracovie, et Sanguszko l'aurait refusé. En 1812, Joseph aurait offert au fils de Sanguszko son sabre, qui fut de même refusé et qui fut celui, perdu à Leipzig. Sanguszko. (*Xiąże Eustachy*) *Pamiętnik* (1786-1815)., II-176 p. in-8°, p. 54-57.
(115) Askenazy, p. 176.

tête de la Pologne le « roi — héros » Murat[116], c'est à plus forte raison avec ce personnage prestigieux, mais trouble et inquiet, que l'on voit le Prince Joseph en coquetterie. Murat n'a pas participé à la guerre de 1809, il est en disgrâce près de l'Empereur, et prépare contre la Sicile une expédition, que Napoléon désapprouve; et le Prince Joseph lui écrit : « Conservant toujours la reconnaissance la plus vive des bontés, dont V. M. a daigné me donner les témoignages les plus flatteurs, c'est pour moi un devoir bien cher à mon cœur, que de profiter de chaque occasion pour Lui en réitérer le sincère hommage... Daignez croire, Sire, que je ne désire rien tant, que de voir V. M. convaincue des sentiments, que je Lui ai voués. En apprenant les préparatifs de l'expédition qu'Elle projette, j'ai regretté que les circonstances et l'éloignement me privassent d'une occasion si heureuse pour combattre sous ses yeux et prendre part aux Victoires, qui L'attendent. Privé de l'avantage de Lui donner cette preuve de dévouement, j'aime d'autant plus à espérer, que V. M. daignera agréer l'expression de mes vœux et l'hommage renouvelé du plus profond respect ». De même quelques mois plus tard : « Je crains, que les lettres, que j'ai eu l'honneur d'adresser à V. M. aient au moins tardé à lui parvenir. Ce retard me serait d'autant plus pénible, que professant envers Elle les sentiments de la plus vive reconnaissance pour les bontés, dont Elle a daigné m'honorer, je ne désire rien tant, que de La voir convaincue, combien ils sont gravés dans mon cœur. Daignez, Sire, au milieu de la Gloire, dont Vous ne cessez de Vous couvrir, Vous rappeler quelquefois un de Ses plus sincères admirateurs et ne point douter, qu'il mettra toujours son bonheur à Lui offrir l'hommage de son profond respect »[117]. Le Prince Joseph savait faire vibrer chez Murat toutes les cordes sensibles.

De 1810 à 1812, l'idée d'un Poniatowski attaché à la France prend corps. Quand le tsar veut amener Napoléon à signer l'engagement de s'opposer à tout rétablissement de la Pologne, il demande que Poniatowski ne soit jamais vice-roi. Quand en 1811, Alexandre cherche à détacher les Polonais de Napoléon, Senfft écrit dans ses Mémoires : « On ne pouvait compter pour

(116) Askenazy, O sprawie polskiej w r. 1812. Kraków. Nakładem Akademji Umiejętności 1912, 24 p., in-8°, p. 11.

(117) *Archiwum główne Akt dawnych*, N° 2019, Correspondance de trois Princes français : Varsovie, 5 juillet 1810, folio 50 et Varsovie 28 décembre 1810, folio 51.

cela sur la participation du Prince Joseph sondé par quelques allusions, mais qui, avec un génie trop peu entreprenant, était trop captivé par Napoléon pour entrer dans des vues contraires à la France ». Il avertit l'empereur, Frédéric-Auguste, le nouveau résident Bignon de l'offensive russe qui se prépare. Il vient au baptême du Roi de Rome, est cordialement fêté à Paris; l'empereur lui fait prêter de quoi acquitter les dettes de Mme Tyszkiewicz [118]. « La ravissante Pauline ne se montra pas indifférente à notre héros et il put ajouter sur ses tablettes galantes une victoire de plus » [119]. Tout ceci le rapprochait certainement de Napoléon. Et Bignon glorifie « tout ce qu'il y a de loyauté et d'honneur dans ce noble personnage », son « héroïsme du respect pour la vérité » [120].

Pourtant, derrière ce décor lumineux, il y a toujours des choses troubles. En février 1811, Adam Czartoryski venu à Varsovie a tâché de lier Joseph au tsar par un acquiescement signé de lui à un projet de restauration de la Pologne sous Alexandre : et effectivement le Prince s'est refusé à se compromettre par une signature et à faciliter de tels projets [121]. Mais il n'a rien révélé de ceci : il n'a pas coupé les ponts derrière lui. De l'offensive non plus militaire , mais morale opérée par les Russes sur les anciens jacobins polonais, le clergé attentif à la lutte de Napoléon contre le Pape, les magnats, il n'a pas cru pouvoir parler. Un instinct d'élégance l'avertit de ne pas s'engager dans une voie où l'on aboutirait à dénoncer des compatriotes à l'Empereur des Français.

D'ailleurs, si Adam a osé tenter Joseph en février 1811, c'est que, fin 1810, celui-ci avait paru sensible aux caresses des Czartoryski, au moment où les Wurtemberg et les Buxhowden allaient arriver dans le Duché. Alors qu'on s'étonne du nombre des permissionnaires et des déserteurs de l'armée, Joseph va faire des manœuvres dans le sud-est. Il est le 22 septembre à Zamosc : beaucoup de dames sont invitées à dîner dont sans doute Mme Zamojska, née Czartoryska. Après l'inspection des troupes et de la forteresse, on va goûter à Iasinice dans l'orangerie, on danse longuement : illuminations, transparents disant la gloire du prince. Le 25, il est à Pulawy où toute la famille Czartoryska réunie le reçoit également : il

(118) Askenazi, Xiąże Józef, p. 180 et 281.
(119) Potocka (Comtesse), Mémoires, p. 298.
(120) Bignon, Histoire de France sous Napoléon, t. 10, p. 63.
(121) Askenazy, Xiąże Józef, p. 182-188.

amène le 2e chasseurs qu'il devait inspecter à Kozenice, le fait manœuvrer jusqu'à 5 heures du soir pour le plaisir de ses hôtes charmés de la belle tenue des hommes, de la régularité des mouvements. Le vieux prince Adam, feld maréchal autrichien, invite à dîner tous les officiers. Le prince Joseph ne quitte Pulawy que le 28 [122], il s'y plait évidemment; rien n'a été négligé pour le séduire. L'hiver, l'aimable escadron féminin de Pulawy s'est transporté à Varsovie [123]. L'intelligence ouverte et accueillante de Poniatowski lui fait comprendre trop de choses et les lui fait trouver naturelles; il dit à Bignon : « La situation des Polonais est sans exemple dans l'histoire; leur malheur vient précisément de ce qu'ils sont condamnés à loger dans leur cœur deux consciences » [124]. Il se rend à Paris, flanqué de deux compagnons peu indiqués : Constantin Czartoryski, le propre frère d'Adam, et Michel Radziwill, frère d'Antoine [125]. Est-il leur allié, leur complice, leur otage ? Viennent-ils là pour être gagnés à la cause française ou pour surveiller ses actes, s'introduire sous son couvert dans la place et jouer les Tchernitchew ? Etrange escorte.

Bignon, nouvel arrivé, écrit : « Si le Prince Poniatowski a eu autrefois quelques détracteurs, il les a forcés au silence et il est aujourd'hui entouré de l'estime universelle ». On a eu antérieurement des doutes sur ses sentiments. Il n'y en a plus depuis la campagne de 1809; même parmi ses ennemis, il n'y a personne qui élève le moindre soupçon sur la sincérité de son attachement à son pays, de son dévouement à l'empereur » [120]. Tout cela n'empêche pas que de 1811 à l'arrivée de Jérôme, nombre de personnalités militaires tiennent à séparer leur action de celle de Poniatowski; et que d'autre part, qu'il le veuille ou non, son administration soit entachée de vices venant de ce qu'il est l'homme d'une classe et d'un parti.

Pendant que le Prince est au baptême du roi de Rome, le général Wielhorski, ministre suppléant constate que plus de 3.000 déserteurs se promènent dans le Duché et qu'on ne peut les faire rentrer au corps. Zajaczek et Dombrowski voudraient

(122) *Gazeta Warszawska*, n° 79, supplément du 2/10/1811, p. 1411-1412.
(123) *Kronika rodzinna* 1887, n° 22, Z Pamiętnika Zofji z Czartosgskich Zamojskiej, p. 714.
(124) Askenazy, Xiąże Jósef, p. 190.
(125) Askenazy, Xiąże Jósef, p. 190.
(126) Handelsmann, Instructions, t. 1, p. 354, 24 juin; p. 381, 28 juillet.

le voir ministre à titre définitif. Bignon lui reconnaît « ce qui manque à presque tous les Polonais, de la résolution, de la fermeté. Si le Prince avait été ici, la mise sur pied de campagne de l'armée ne se fut pas effectuée avec tant de promptitude et les mesures adoptées pour les travaux de fortification n'auraient eu ni cette étendue, ni cette énergie » [127]. « Je dois rendre à M. le général Wielorski la justice qu'il porte à tout cela une force de résolution, une persévérance d'activité précieuse en ce pays où, après un premier élan, on se laisse aisément retomber dans la tiédeur et l'apathie ». Wielhorski a trouvé nécessaire une réforme de l'approvisionnement et de la paye, mais s'est abstenu : « c'était un coup trop fort pour un intérimat ». Du moins « on est assez d'accord ici sur l'utilité de séparer comme en France du Ministère de la guerre, la partie administrative... On suppose que le Prince ou du moins les personnes qui l'entourent ne verraient pas avec plaisir cette diminution de ses attributions et on n'est pas sûr en conséquence que le Roi s'y détermine ». Cela ne se réalisa que six mois après et il put paraître alors que le Prince l'avait voulu [128].

Bassano informe Bignon le 31 juillet 1811, que le 5e régiment d'infanterie polonais n'a jamais reçu de sabres pour ses officiers sous-officiers et grenadiers [129]. Le 4 novembre, le Conseil d'administration du 7e chasseurs se plaint au Prince Joseph, que depuis le 1er avril les recrues de ce corps sont sans chaussures ni chemises, ce qui fait qu'on ne peut les exercer, et que beaucoup tombent malades : ils n'ont d'ailleurs reçu aucune solde [130]. La comptabilité est tenue d'une façon effrayante : « Le Ministère ayant heureusement à faire à d'honnêtes gens, s'est trouvé leur avoir fait des avances, dont il ne se souvenait plus et que le payeur avait négligé de porter sur ses livres ». Relativement à la paye, « la considération accordée à tels ou tels commandants faisait obtenir aux uns ce qui était refusé à d'autres. Il y a des régiments auxquels il est dû jusqu'à 13

(127) *Idem*, p. 369, 382; 5 et 23 juillet 1811.

(128) *Idem*, p. 386, 408. — Moniteur universel, samedi 15 février 1812. De Varsovie, 27 janvier : « Sur la proposition du Prince J. Poniatowski, S. M. le roi de Saxe a établi une direction de l'administration de la guerre et a nommé pour remplir ce poste M. le Conseiller d'Etat et Général de Division, Michel Wielhorski.

(129) Handelsmann, t. I des Instructions et dépêches, p. 396, 31 juillet 1811 et 354, 23 juin 1811.

(130) *Archiwum Głowne Akt dawnych*, liasse 599-606, fol. 305.

mois de solde, d'autres auxquels il n'est dû que 4 ou 5 » [131]. Ceci se passe en 1811 à une date où l'on ne peut arguer des charges que constitue pour le pays le séjour de la Grande Armée. Des soldats du 2e Chasseurs passant dans la Garde Impériale demandent au Prince qu'on leur fasse verser sinon leur solde, du moins leur masse [132]. Le général baron Pelletier, inspecteur de l'artillerie polonaise, se débat en vain en avril 1812 pour obtenir que 50.000 florins lui soient versés pour l'habillement d'un bataillon supplémentaire, et n'ayant encore rien vu venir le 29 mai, serait content si l'on voulait bien accorder 15.000 florins. Le 30, on apprend, que les corps de l'artillerie et génie n'ont absolument rien reçu, manquent totalement de fonds, et de plusieurs effets d'habillement : les pontonniers manquent de capotes, de pantalons de drap. Pelletier prie qu'on leur donne au moins un mois de masse [133]. Ce qui manque encore au régiment d'artillerie, par suite de l'incurie du Ministère à la date du 2 juin, tiendrait toute une page [134]. A la même date la division Kamieniecki de l'aveu du chef d'Etat-major de Poniatowski manque encore d'ustensiles de campagne [135]. Le 10 mai 1812, il manquera encore 2.206 chevaux à l'armée polonaise [136]. Le désordre est donc très apparent [137].

On se montre dur aux vieux soldats réclamant une pension pour avoir servi au temps de la Pologne : on répond à l'un, qui a servi 22 ans que « les services rendus dans l'ancien royaume de Pologne, qui n'a aucun rapport avec l'actuel

(131) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. I, p. 434, 22 octobre 1811.

(132) *Archiwum Główne Akt dawnych*, 606 fol. 311, 17 mars 1812.

(133) *Archiwum Główne Akt dawnych* : liasse Nr. 1653, Nr. 632, 19 avril 1812; Nr. 633, 21 avril; Nr. 676, 21 mai; Nr. 2905, 30 mai; Nr. 2942, 3 juin; le 21 juin ces corps n'ont pas encore touché leur masse pour avril Nr. 688.

(134) *Idem*, Nr. 1653 de liasse, pièce Nr. 2928, Pelletier à Wielhorski.

(135) *Idem*, liasse Nr. 1650, pièce 363, Fiszer à Wielhorski.

(136) *Idem*, liasse 1653, rapport de Roznieckí, 10 mai.

(137) Avec tout celà, une clairvoyance évidente, une franchise, qui rend ses avis de la plus grande utilité. Il écrit le 16 janvier 1812 : « J'ignore les communications qui existent entre S. M. l'Empereur et S. M. le roi de Saxe, mais ce qui est certainement difficile à expliquer, et ce qui fait à tout moment naître des entraves, c'est qu'à côté de l'urgence des mesures indiquant la possibilité d'une guerre prochaine, je trouve dans le Duché toutes les restrictions, formalités, réformes qu'on peut se permettre aussi bien dans la paix la plus profonde ». (*Archives des Affaires étrangères* : Pologne. Supplément (1808-1812) Nr. 17, folio 49.

duché, ne peuvent constituer des titres pour ce dernier »; on paie en promesses des commerçants, qui ont fait des fournitures pour la forteresse de Modlin; et on accordera encore des frais de représentation le 15 juin 1812 au Général de brigade Hauke, commandant la place de Zamość [138]. Une lutte violente s'est engagée entre le Prince Joseph et le Ministre des finances, Matuszewicz, tout à l'honneur de ce dernier : « les faiseurs » du Prince lui font voir dans les changements demandés « une diminution d'autorité, une marque de défiance sur sa gestion, une entrave, qui l'arrêterait à l'avenir dans ce qu'il jugerait utile au bien-être des troupes, les formalités nouvelles exigeant une précision de travail, à laquelle le prince ni ses bureaux ne sont pas accoutumés » [139].

Il y a des questions de prestige, d'égards : on sent tout l'entourage du prince en gants et uniformes de fantaisie. Autour de lui piaffent les nobles généraux, comtes Stanislas Potocki, Michel Grabowski, Thadée Tyszkiewicz, Stanislas Mielzinski, Princes Michel Radziwill et Antoine Sulkowski, les colonels Comtes Malachowski, Zamoyski, Pac, Tarnowski, Adam Potocki, princes Constant Czartoryski, Dominique Radziwill [140]. Du moment où Joseph est devenu le chef de l'armée polonaise, vieux militaires et jeunes gens aspirants à un grade ont afflué vers la *Blacha* : il a formé son Etat-major de ses anciens compagnons, et aussi de ses intimes; les plus vieux ont reçu des grades égaux ou supérieurs à ceux qu'ils avaient; il a fait des jeunes, ses aides de camp; ses secrétaires ont changé leur plume pour un dolman de hussard [141]. L'armée ne rappelle pas les légions de Dombrowski. Bignon, ébloui, le justifie en accusant les autres ministres de « conduire le pays à la ruine ». Sans doute il ne met pas assez d'économie dans la tenue, mais ce luxe est « dans le goût du pays; c'est une des jouissances de l'amour-propre national; le prince n'a fait que s'y conformer... Les calculateurs sévères lui en font un crime..., reproche étouffé par le caractère national. La nation entière s'enorgueillit de la belle tenue des troupes. On se croit riche en voyant les officiers brillants; on se distrait

(138) *Archiwum Główne :* liasse 502, folio 132, avril 1812, fol. 133, 136, 137, 138, 139, 140.

(139) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. I, 6 octobre, 1811.

(140) Falkowski, Obrazy z Życia, t. 3, p. 367-8. Gembarzewski, Wojsko Polskie p. 42-47.

(141) Nakwaska, Wyiątki z Pamiętników Współczesnych, Gazeta Warszawska 1852, Nr. 210.

de la gêne particulière où on se trouve, par l'espoir que cette armée doit sous les auspices de l'Empereur rendre à ce pays une plus imposante existence. Il y a des dépenses qu'il serait possible de supprimer : les frais d'entretien de 2 régiments de hussards suffiraient presque à 4 régiments de hulans. Cette réforme serait utile au point de vue financier, mais peut être déplacée sous le rapport politique. Ainsi le tort du prince, s'il en a eu, est tout à fait dans la manière d'être de sa nation. L'orgueil polonais a été flatté et la confiance dans ses destinées en reçoit plus d'exaltation » [142]. En 1792, Louis de Wurtemberg faisait passer ses troupes en revue par sa belle-mère, sa femme et sa belle-sœur; et ses manœuvres consistaient à prendre d'assaut une redoute contenant ces dames et un plantureux déjeuner. En 1910, Mme Adam Potocka et ses sœurs mobilisent de l'artillerie et le 15e régiment de cavalerie pour agrémenter de tableaux vivants un bal, qui dura jusqu'au jour et dont rêve encore Mme Nakwaska en 1820 [143]. Il reste dans l'armée du Prince Joseph des survivances du règne de Stanislas-Auguste.

Par contre, les corps moins favorisés abondent en déserteurs. Or, « ces déserteurs trouvent protection chez les seigneurs dans les villages desquels ils se retirent; dans un pays où tout est subordonné aux liaisons de famille, le préfet ni les commandants militaires n'osent ou ne veulent prendre de mesures, qui puissent nuire à leurs relations. C'est une vieille habitude, un principe obligatoire entre gentilshommes polonais, d'avoir beaucoup de ménagements les uns pour les autres. Cette disposition des esprits rend à peu près inutiles toutes les injonctions aux généraux et aux préfets. On songe à mettre en mouvement quelques colonnes mobiles pour ramasser les déserteurs; il est probable, que les officiers chargés de ces petites expéditions pourront être plus d'une fois arrêtés par des considérations de cette nature ».

Ainsi donc, un an avant la guerre, il y avait 3.000 hommes en état de désertion et la chose paraissait sans remède avec un ministre comme le Prince Joseph, pleinement solidaire d'une classe aristocratique, hostile à toute répression. Bignon, admirateur du beau Prince, s'inquiète parfois des persistances

(142) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. I, p. 354-5, 24 juin 1811; p. 382, 23 juillet, Nr. 210.

(143) Nakwaska, Wyjątki z Pamiętników. G. Warszawska 1852, Nr : 200, 217.

du vieil homme, qui s'affirme dans le neveu de Stanislas-Auguste et l'ami des Czartoryski. « Il y a une lutte sourde et cachée de toutes les grandes familles contre la classe inférieure, contre la petite noblesse — jusqu'à présent le véritable tiers-état; — d'une aristocratie, qui veut conserver les avantages, dont jouissaient jadis les grandes fortunes contre les principes d'égalité, établis par la Constitution et que réclament les hommes de quelque énergie, qui ne sont pas les créatures des premières familles. Aujourd'hui les Czartoryski, les Potocki, les Poniatowski et autres sont d'accord dans une tendance vers le maintien de cet ancien ascendant des grandes maisons » [144]. Il y a donc solidarité naturelle entre le Prince Joseph et les Czartoryski.

Et sans doute, on peut s'endormir avec Bignon sur cette idée, que personne ne doute plus du dévouement du Prince Joseph à la France,

Pourtant, Bignon en convient, — « on ne peut nier, que ce ne soient presque tous les hommes de quelque talent, qui sont comme vendus de vieille date aux grandes maisons, en sorte que ce parti doit assez vraisemblablement finir par l'emporter, à moins qu'il ne se forme un contrepoids, qui tienne la balance dans un plus juste équilibre. Ce contrepoids, il semble que ce sera la France, qui devra travailler à l'établir : c'est à la France qu'il conviendra de pouvoir compter dans ce pays sur une nation et pour qu'il y existe une nation, d'y voir former un corps de cultivateurs propriétaires, qui, se joignant à la petite noblesse, présente une masse, dont l'intérêt toujours le même, toujours d'accord avec le système français fasse cesser la prédominance de l'intérêt de famille de sa nature variable selon les personnes et les circonstances. Ce but, vers lequel il pourra être utile à la France de diriger ce Pays, ne doit sans doute pas être annoncé trop ouvertement, puisque ce serait blesser des passions et contrarier les esprits d'un grand nombre d'individus sans une utilité présente. Ce doit être l'ouvrage de la patience et du temps » [145]. Ainsi donc la France est l'adversaire de l'aristocratie polonaise, la France seule peut empêcher le triomphe de cette aristocratie, et encore a-t-elle besoin de patience et de temps. Or, le temps est re-

(144) Handelsmann : Instructions et dépêches : t. I, p. 369, 5 juillet 1811, p. 383, 30 juillet 1811.

(145) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 384-5, 30 juillet 1811.

fusé à Napoléon : il a besoin d'agir vite en Pologne et contre une Russie, qui précisément est la championne des privilèges de l'aristocratie. Quel jeu pour les deux consciences, dont parlait le Prince Joseph.

Qui dira son découragement au début de 1812, quand, tant de choses manquant à son armée, il doit attendre deux mois et demi de Clarke, Ministre de la guerre français, non le remboursement, mais une promesse de remboursement de 183.618 fr. 96, qui reviennent au Trésor du Duché pour le complément des dépenses des troupes d'augmentation du Duché, qui ont été à la charge de la France pendant la campagne de 1809 ? » [146]. Or, les ordres d'en haut pressent de plus en plus son aimable nonchaloir. Qui dira son état d'esprit de chef, qui va partir en guerre contre les intérêts de sa caste ? Il croit en la victoire de l'Empereur, il ne croit même qu'en cela : il obéira donc et jusqu'au bout à ses ordres. Mais, dès la fin de janvier 1812, il a écrit à l'Empereur pour justifier Adam Czartoryski de n'être pas passé au parti français [147].

En somme, on ne peut voir dans le Prince Joseph un chef de parti, ni un prétendant à la couronne de Pologne. On ne saurait dire, que l'armée est pour lui, encore moins qu'elle est contre lui; dans le pays, il est une personnalité très haute, mais la grande noblesse n'en ferait pas son roi; et les modernisateurs de la Pologne ne voient pas en lui leur idéal; le parti russe lui est franchement hostile. Fin novembre 1812, Napoléon, qui a compris presque tout cela, dit à Caulaincourt : « Croyez-vous que les Lithuaniens se fussent arrangés de Poniatowski ? L'état de la Cour de Pétersbourg, la protection souveraine d'un grand empire auraient toujours bien autrement plû que la petite cour de Mme Tyszkiewicz à Varsovie ». Et à l'idée de cette royauté du Prince Joseph, Napoléon associe celle de « la jalousie des grandes familles amenant de nouveau le démembrement » [148]. Si l'Empereur voit ainsi les

(146) *Archiwum Główne Akt dawnych*, XII, 449, folio 501, minute d'une lettre du Prince à Clarke, Varsovie, janvier 1812; folio 486, réponse de Clarke. Paris 17 mars 1812, qui prévient le Prince que le Comte Daru a été chargé spécialement par S. M. de lui faire un rapport au sujet de ce payement. J'ai lieu de penser qu'il se réalisera très promptement ».

(147) Askenazy, Xiąże Józef, p. 196.

(148) Revue des deux Mondes, 1er juillet 1928. Mémoires de Caulaincourt, publiés par le Duc de la Force. En traineau avec l'Empereur, p. 40-1.

choses, il a bien dû en entretenir un peu Jérôme lors de son voyage à Paris en mars 1812.

Jérôme, qui amène son ministre des relations extérieures, Lecamus, comte de Furstenstein, a quelques éléments d'appréciation lui permettant de juger de l'entourage si divers du Prince Joseph. Le 10 septembre 1811, le Comte Busche de Hünefeld, son ministre à Pétersbourg avait adressé à Furstenstein une dépêche chiffrée annonçant l'entrée à Reval de transports anglais, escortés par une chaloupe royale anglaise, dont le capitaine était un M. de Finsch, fils d'un général russe et attaché au service de l'Angleterre. Finsch avait un frère « fort lié avec le Prince Casimir Lubomirski », venu quelques mois auparavant à Pétersbourg, où il avait été « parfaitement bien reçu par l'Empereur », qui « l'honorait d'une confiance toute particulière et lui avait donné la clef de chambellan ». « On m'a positivement assuré, dit Busche, et j'ai des données à n'en pouvoir en douter, qu'il s'est embarqué à Abo pour l'Angleterre. Il était acompagné d'un anglais nommé Képler, professeur de mathématiques dans une université de Pologne. Plusieurs jours de suite avant son départ, il avait eu de longues conférences avec l'Empereur. Les gazettes anglaises ont mentionné son arrivée, sans cependant prononcer son nom. Le Prince Lubomirski, âgé de 26 à 28 ans, est un homme d'une bonne tournure, d'une figure assez intéressante, ne manquant pas d'esprit naturel, ni de finesse. Avec ces avantages, il a pu paraître d'autant plus propre à remplir les intentions de l'Empereur, qu'il avait fait antérieurement à Londres une longue résidence... On m'assure d'une assez bonne source, qu'il doit avoir été très intimement lié avec le Prince Joseph Poniatowski, actuellement à Paris; ils ont servi ensemble en Autriche et dernièrement à Varsovie » [149]. Toute cette histoire Lubomirski est bien connue [150]. Ce qui l'est moins, ce sont les rapports entre ce Wolhynien et Joseph : d'ailleurs, le fait qu'ils auraient servi ensemble en Autriche est erroné. Il a pu y avoir confusion avec un Lubomirski (Alexandre) d'Opole, qui a rencontré Joseph à Pulawy [151] et avec Henri Lubomirski qui rejoignit en 1809 le Prince Ministre et vécut ensuite à

(149) *Arch. Aff. Etrangères.* Paris, Fonds Russie (1789-1812). Supplement, t. 17, n° 142, folios 307-308. Copie d'une dépêche chiffrée, adressée à M. le Comte de Farstenstein et signée Comte de Busche.

(150) Oginski, Mémoires, t. 3, p. 45, 85, 112. — Handelsmann, Instructions, t. 1, p. 328, 334 et note 4. — Bignon, Souvenirs, p. 94.

(151) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 185.

Vienne [152]. Il est du reste admissible que Joseph ait été lié à Casimir par les Czartoryski. Mais qu'il y ait erreur ou non sur la personne, la note reçue par Furstenstein donnait une idée juste des relations cordiales subsistant par dessus les frontières des partis et des états entre le Prince Poniatowski et des Polonais de son rang. Jérôme n'était pas homme à prendre ceci au tragique, ni peut être au sérieux : pourtant il était averti.

Enfin, Jérôme était-il si ignorant des potins de Paris qu'il ne sût pas quels rapports unissaient Talleyrand et Mme Tyszkiewicz sœur du Prince Joseph ? Et Talleyrand cachait-il son antipathie pour Jérôme ? Il est justement question alors de nommer Talleyrand ambassadeur à Varsovie. Jérôme, sans trop s'émouvoir de tous ces faits, sera donc quelque peu sur ses gardes avec le Prince Ministre, personnage de tout premier plan, en passe de devenir son surbordonné, un subordonné souple, puissant sur son sol natal, redoutable à force d'aisance, de nonchalance, d'entregens, sans cesse soupçonné et en fait impeccable. La vertu de Poniatowski n'est pas celle cuirassée et invulnérable d'un Bayard ou d'un Drouot qui effraye, dès le premier essai, les tentateurs et les fait pour jamais renoncer à la suborner. Gaînée d'une soie brillante, d'apparence fragile, elle semble solliciter les attentats : aussi y aura-t-il encore des Sanguszko, des Czartoryski pour l'entourer de réseaux barbelés, devant lesquels elle paraît destinée à capituler, n'étant pas de ces vertus cyniques qui peuvent se promener en lambeaux. Mais, de fait, en 1812, comme en 1811 et en 1809, le Prince Ministre reste d'une correction dont on ne saurait assez dire le prix : si Jérôme eut une situation difficile en Pologne, on ne voit pas que ceci ait pu être le fait de ce chevalier sans reproche.

Moins purs sont les traits du comte Félix Lubienski, ministre de la Justice. Il a cinquante-quatre ans : c'est un des esprits les plus souples d'Europe, un homme digne d'être rapproché de Metternich, d'Alexandre 1er, de Fouché et de Talleyrand. A vingt ans, il est député à la diète, à trente député encore à la diète de quatre ans. C'est un favori de Stanislas-Auguste, puis un chaud patriote qui mérite hardiment la défaveur du roi, en lui présentant l'acte de confédération d'ailleurs en partie rédigé par lui. Au deuxième partage, en 1793, il

(152) Handelsmann, Instructions, t. 1, p. 183, note 3 et t. 2, p. 7-8.

opère une volte-face parfaitement cynique, d'ailleurs préparée de longue main et fort réussie. Très partisan de l'alliance prussienne dès 1790, il a couru après le roi de Prusse à Berlin, l'a poursuivi jusqu'à Francfort; s'arrange là pour paraître lui avoir sauvé la vie, l'accompagne au siège de Mayence, se trouve là à point pour le féliciter de la reddition, ce qui lui vaudra plus tard de voir ce roi se détourner pour lui faire visite à Szczytno en Grande Pologne [153]. En 1794, après Maciejowice, Lubienski n'y va pas par quatre chemins : « Assez de ce patriotisme : la Pologne est tombée pour toujours et il ne reste à un homme de bon sens rien autre chose à faire que de s'accommoder de cette situation, de rester Prussien et de gagner une fortune à ses enfants » [154]. Varsovie pris par les Prussiens, il trouve un prétexte pour aller à Berlin : repoussé du Palais royal, parce que Polonais, il fit sa cour à la maîtresse du roi, Mme Reitz, à son maréchal de la cour le comte Massan, au ministre Hoym, gouverneur de la Silésie, qu'il sut sauver de la disgrâce royale. Et bientôt, il eut son couvert mis à la table du roi « tous les jours ». C'était peu : il obtient du roi, tout en paraissant « un brave homme désintéressé », l'échange d'une terre de peu de valeur contre celle de Guzow, dont il fit d'ailleurs un éden pour les colons allemands qu'il y a appela. Frédéric-Guillaume III, à son avènement en fit un comte prussien; la belle reine Louise allant en 1798 à Nieborow, passe déjeuner à Guzow, où l'on fait danser devant elle deux petites paysannes polonaises et deux fillettes allemandes, comme pour souligner l'œuvre de germanisation opérée [155]. Le propriétaire de Guzow reçut donc l'Aigle rouge [156]. En 1806, convaincu que la Prusse tenait la Pologne pour des siècles, Lubienski bâtit à Guzow un temple luthérien pour ses Allemands [157].

Tout à coup, Iéna, Napoléon à Berlin, Murat en marche sur Varsovie : la Pologne va renaître. Lubienski accourt de Guzow, demande patriotiquement audience à Murat toujours prêt à mordre au premier hameçon qu'on lui tend; se sert de cette audience pour en imposer à ses anciens collègues de la diète, Gutakowski, Stanislas et Alexandre Potocki, Luszczewski,

(153) Cieszkowski, Senatosowie Ks. Wasszawskiego, p. 48. — Lubienski Hr Feliks), Pamiętnik (Określił i opracował Chomentowski). Warszawa gebethner, i Wolff 1876, 260 p., in-16, p. 132-145.
(154) Falkowski, Obrazy z zycia, 2 t, p. 92-95.
(155) Lubienski, Pamietnik, p. 146-167.
(156) Cieszkowski place ceci en 1793 après la diète de Grodno.
(157) Falkowski, Obrazy z zycia t. 2, p. 95-100.

Gorzenski, Rzutkowski qui le prennent avec eux pour aller en députation à Poznan saluer Napoléon. Là, il pousse Gutakowski en avant, marche le deuxième, les autres suivent[158]. Et le voilà au retour membre de la Commission Provisoire, puis Directeur, enfin Ministre de la Justice avec un uniforme brodé d'argent. Le spectre du comte prussien décoré de l'Aigle rouge et protecteur des colons allemands a beau le suivre comme son ombre; sa morgue, sa violence, son impuissance parfois à se dominer, son dédain de la masse et même de gens considérables auront beau lui attirer des ennemis comme Malachowski, Stanislas Potocki, Gutakowski, Niemcewicz qui l'attaqueront sans cesse. Il trouvera moyen de conduire sa barque contre vents et marées dans le port le plus sûr.

Il se met à aller chaque jour à l'église, muni d'un gros livre de messe; ne manque pas une procession, porte le dais, reçoit chez lui force prêtres, et un beau jour l'abbé Schneider, aumônier du roi de Saxe, quand ce roi vint à Varsovie. A ce confesseur il donna le spectacle de la vie pieuse qu'on menait chez lui et fit connaître ses grandes idées sur le gouvernement. Schneider fit de lui le ministre préféré du dévot Frédéric-Auguste : le souvenir d'un parent, le Primat Lubienski, dévoué à la Saxe, le concours d'autres parents, Bielinski et Iablonowski, firent le reste. Sous un tel pavillon, Lubienski vogua malgré les plus forts courants. Il mit dans ses services des Polonais, mais sortis d'écoles allemandes, ou ayant servi sous le roi de Prusse, gens à idées allemandes, très dégagés des préjugés ou traditions nationales, prêts même à choquer les sentiments religieux du pays et qui pousseront Lubienski lui-même parfois dans des voies despotiques, propres à rendre plus aigus les conflits[159].

Après cela, qu'il ait fait entourer l'adoption du Code Napoléon de tout l'éclat dont on pouvait renforcer sa consécration : Te Deum, remise solennelle du premier exemplaire par l'évêque Albertrandi au Ministre devant le grand autel de la cathédrale, parade devant le Palais Krasinski, inauguration d'une plaque commémorative, tout cela importe peu. Pratiquement, en faisant du curé l'officier d'état-civil, il a réduit à néant la reconnaissance du droit au divorce, que n'admet pas l'Eglise[160].

(158) Lubienski (Félix), Pamiętniki, p. 174.
(159) Falkowski, Obrazy, t. 2, p. 100-106. — Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1er, p. 363.
(160) Falkowski, Obrazy z życia, t. 2, p. 106-108.

Par sa rigidité affectée « à suivre de point en point la Constitution », il « indispose beaucoup de gens dans le Duché »; il viole d'ailleurs la loi en donnant « aux juges de paix, qui presque tous sont des gens riches, mais sans connaissances des lois... des coopérateurs versés dans ce genre d'affaires..., subalternes à modiques appointements, qui deviennent une autorité supérieure aux juges ». « La haine qu'on porte au Ministre de la Justice devient une cause de rejet pour ce qui est présenté par lui : c'est un aveu que l'on fait ouvertement; on trouve dans le Code criminel français des dispositions, dont on affecte de croire, que le Ministre pourrait abuser » [161].

Pourquoi cet habile homme s'y est-il pris si mal et de façon si combattive pour faire adopter notre Code ? Falkowski regrette ironiquement, que son cynisme altier n'ait pas été mis à profit au Ministère des finances, où il eut pu déployer envers et contre tous, mais au profit de l'Etat, les qualités, dont il fit preuve en administrant Guzow [162].

Avec son air de défendre à outrance le Code Napoléon, il n'est pas l'homme de Napoléon : il a vu dans l'appui qu'il reçoit du roi de Saxe un contrepoids imprévu à l'influence française.

Il est au mieux avec Breza, ministre secrétaire d'Etat à Dresde, qui a osé écrire « qu'il fallait se montrer en apparence bien disposé envers les Français, mais qu'au fond il fallait tergiverser et éluder tout ce que le résident français pourrait indiquer et désirer pour les intérêts du Duché ». M. de Serra, résident de France, avait percé à jour ce jeu, ayant connu Lubienski en un temps trop proche de sa volte-face prusso-française pour n'en avoir pas été bien informé. « Après avoir rempli les tribunaux de ses parents, de ses créateurs, de gens peu capables, après avoir écarté bien des hommes estimables, il est à présent en scission avec ces mêmes tribunaux, qu'il voudrait gouverner. Serviteur zélé de la Prusse jusqu'au dernier moment, ainsi que son cousin M. Lubienski, qu'il a fait nommer préfet de la ville à l'étonnement de tout Varsovie, il aurait voulu placer partout des ex-employés prus-

(161) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 405, 2 août 1811; Bignon à Bassano, p. 432, 15 octobre; p. 464, 14 décembre 1811...

(162) Falkowski, Obrazy z życia, t. 2, p. 114. Il a chargé son propre secrétaire l'abbé Szaniawski de la traduction du Code qui fut si mal faite (Grinwasser, Le Code Napoléon dans le Duché de Varsovie. Revue des Et. napoléoniennes ,1917, p. 140).

siens. Il l'aurait fait sans l'éclat que les gazettes ont donné à ce penchant mis trop imprudemment en évidence... Il est connu enfin par le Conseil d'Etat, qui n'entend que des plaintes contre lui; mais, plus actif que ses collègues, il passe par dessus tout, par sa correspondance assidue avec la Cour et ses intelligences particulières avec M. Breza. Tous les deux s'étayent de l'appui des confesseurs... Autant ce ministre de la justice récalcitrait à faire les démarches d'office pour assurer les créances prussiennes, lorsqu'elles appartenaient à S. M. l'Empereur, autant il est empressé, à présent qu'elles sont cédées au Duché d'y comprendre ce qui n'en fait pas partie ». Cette communication de Serra à son gouvernement est suivie d'autres tout aussi peu édifiantes [163].

Au reste Lubienski rend à Serra la monnaie de sa pièce. Dans une belle lettre à Breza du 9 mai 1809, il se réjouit un peu tôt, d'être débarrassé de ce « véritable désorganisateur », de cet « anarchiste ». Le 8 juillet 1809, il écrit encore au même : « Le résident de l'Empereur cherche seulement à noircir les gouvernants, à soulever contre eux les partis, affaiblissant par là la confiance en eux, anéantissant l'obéissance au roi. La volonté du monarque et la constitution doivent être nos règles; le roi est le juge des ministres. Qu'ils ne remplissent pas leur devoir ou outrepassent leurs pouvoirs, le résident français n'a qu'à s'occuper des intérêts de son gouvernement, mais jamais à s'immiscer dans le gouvernement intérieur; si la constitution est violée, il peut faire une note au roi, mais ne monter personne contre le roi et le gouvernement ». Lubienski a été en guerre sourde, mais violente contre Serra, pendant tout le temps où celui-ci séjourna à Varsovie.

Bignon, successeur de Serra s'est laissé quelque temps séduire par le zèle de Lubienski. On serait ému, si l'on n'était agacé de le voir écrire naïvement à Bassano. « M. Lubienski n'est pas riche : il a des dettes et une nombreuse famille. On lui croit l'intention de payer ses dettes et de bien établir ses enfants. On suppose que cette double pensée est le mobile de toutes ses actions et cette croyance n'a rien que de très vraisemblable; mais il n'y a pas là de raison suffisante pour lui jeter la pierre et le décrier comme on le fait » [164]. Orgon ne

(163) Handelsmann, Instructions et dépêches : t. 1er, p. 98, 27 juin 1808, p. 135, 1er janvier 1809; p. 132, 12 janvier; p. 148, 26 mars; p. 239; 30 juin 1810.

prenait pas mieux la défense de Tartuffe. Bignon aura peine à en démordre, même lorsqu'il sera sous la table.

Antoine Ostrowski, établissant un parallèle entre son père Thomas et Lubienski, a essayé de les montrer incarnant le premier l'opinion nationale, l'autre celle des Polonais à idées modernes, françaises. Mais il montre aussi Lubienski arrivant à grand'peine à tirer du code et des principes administratifs français, ce qu'il y avait çà et là de bien, et l'appliquant tout chaud à la Pologne encore que cela ne s'y adapte guère. Il voit en lui le chef des jeunes gens, qui ont fréquenté les universités allemandes, exercé dans les cours de justice prussiennes. Tout en faisant l'éloge de la science profonde du Ministre, de ses habitudes austères, de ses audaces, de son acharnement au travail, de sa constance dans ses entreprises, de son tact extrême, il note que Lubienski élevé par les Jésuites était généralement accusé d'honorer leurs principes et de pratiquer leurs méthodes. C'est un vieil ami d'Ostrowski, dont il ne diffère que par la tactique adoptée, et dont le salon est aussi fréquenté par les personnes appartenant à la cour de Saxe. Il a exercé une influence incontestable, et la plus caractéristique, quoique parfois masquée, sur la justice et l'administration du pays. C'est tout au plus s'il ne gouvernait pas despotiquement. A proprement parler, il fut le ministre dirigeant [165]. Il avait donc les réalités du pouvoir, dont l'élément représentation ne pouvait être enlevé à Stanislas Potocki.

En 1811 et 1812, Lubienski se prépare à une nouvelle évolution : sans cesser d'être saxon, il devient russe. Il a assisté à Varsovie au lent, sourd et puissant travail d'infiltration de la « Famille » dans le gouvernement du Duché, qu'elle tend à absorber; il sent agir, jusqu'à Dresde, les Czartoryski. Son énergie comme gouvernant lui donne figure d'homme, qui vaut qu'on le gagne. Il a du reste un pied solide dans la place à occuper. Sa mère, mariée trois fois avait eu de son premier mari un fils, Michel Oginski [166], qui réside en Lithuanie ou à Pétersbourg et a partie liée avec Alexandre 1er. Or Michel Oginski revenant de Paris, où il a joué le rôle d'agent de renseignement du tsar, a traversé le duché de Varsovie en fé-

(164) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 170, note; p. 197, note; p. 342-3. Varsovie, 1er juin 1811. Niemcewicz (Pamiętnik, t. 1er, p. 182) note, que Lubienski ayant loué aux Juifs sur le marché aux chevaux le palais des Bielinski, s'était fait ainsi de gros revenus.
(165) Żywot Tomasza Ostrowskiego,, t. 1er, p. 297-300.
(166) Falkowski, Obrazy z życia, t. 2, p. 97.

vrier 1811, non sans être passé par Dresde, y avoir vu Kollontaj et bien d'autres [167]. Il a vu au passage son frère Lubienski [168] et sait par là ce qui se passe dans le gouvernement. Coïncidence bizarre, — Bignon écrit à Bassano le 17 avril 1811 : « La rentrée en Podolie de la plus grande partie de l'armée russe employée contre les Turcs ne peut plus être révoquée en doute. Un des fils du ministre de la justice du duché, M. Lubienski, arrivé d'Ukraine depuis quelques jours, le confirme encore » [169]. Fort bien, mais que faisait là dans l'ouest de l'Empire russe le fils du ministre Lubienski, le neveu d'Oginski, lequel Oginski est alors en Lithuanie, qu'il ne quittera, que pour aller à Pétersbourg, où il arrivera le 21 avril [170]. Au reste, rien à chercher depuis 1811 dans les Mémoires de Lubienski, d'ailleurs tripatouillés par Chomentowski, qui ne s'en est pas caché dans la préface [171].

Le 20 septembre 1811, la question du remplacement du Ministre des finances étant posée, nous apprenons que M. de Senfft, ministre des Affaires étrangères de Frédéric-Auguste, « sans le vouloir se trouve enchaîné peut-être à un peu de partialité pour M. Matuszewicz », créature des Czartoryski et, dit Bignon, « mon intention n'est point de l'en blâmer. La chose est toute naturelle. La famille Czartoryski, toujours prête à se replier dans tous les sens, a mis de la coquetterie à se trouver une relation de parenté avec Mme de Senfft et de cette cajolerie adroitement conduite, il est résulté une sorte de liaison, qui oblige ce ministre à quelque démonstration d'égards et de complaisance. Il est tout simple qu'entre deux concurrents, qu'il juge d'un mérite à peu près égal, il se laisse aller à un penchant pour celui dont la nomination est désirée par une famille à laquelle il est bien aise de se rendre agréable. Les intentions de M. de Senfft n'en sont pas pour cela ni moins droites, ni moins pures » [172].

(167) Oginski (Michel), Mémoires sur la Pologne, t. 3, p. 19-23.
(168) Askenazy, Xiąże Józef, p. 196.
(169) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, Bignon à Bassano.
(170) Oginski, Mémoires, t. 3, p. 34.
(171) Lubienski (Félix), *Pamiętnik*. Le titre nous apprend, que la rédaction est de Chomentowski, określił i opracował Chomentowski.
(172) Handelsmann Instructions et dépêches, t. 1er, p. 147, 20 septembre 1811. Senfft a été ministre de Saxe à Paris, Mme de Senfft est une personne, quue la Comtesse de Kielmannsegge, l'amie et agent de Napoléon a remise à sa place plus d'une fois. Le couple ne semble avoir été que médiocrement sympathique. La Comtesse Kielmannsegge

Lubienski, qui intrigue alors pour devenir président du Conseil, comprend la chose de façon moins évangélique : l'événement signifie mainmise des Czartoryski, c'est-à-dire du parti russe sur le gouvernement du Duché. Lubienski fait en même temps l'impossible pour faire nommer un de ses fils Directeur des postes; il a trois de ses fils à la diète « et on juge bien, qu'ils ne sont pas inactifs » [173]. Le 25 décembre, « il a été adressé au Comte Soltyk, maréchal de la Diète, une lettre anonyme, par laquelle on l'assurait, qu'il y avait vraiment dans la Diète un parti vendu à la Russie ». Et le bonhomme Bignon ajoute « On sent le peu de foi, que mérite une lettre anonyme sur un sujet semblable » [174]. Pourtant un jour viendra, où commençant comme Orgon parlant à Damis sur un ton d'algarade, il finira par le classique : « Voilà, je vous l'avoue... » « C'est une chose singulière que la légèreté, avec laquelle on s'accuse ici réciproquement de faits très graves, sans pouvoir appuyer d'aucune preuve ces sortes d'accusations. V. E. sait combien de haine existe contre le ministre Lubienski. Le ministre est frère utérin de ce Russe forcené, de cet Oginski, que nous voyons si souvent figurer comme le plus actif instrument du cabinet de Pétersbourg. Hé bien ! quoique M. Lubienski soit de tous les ministres celui, que le roi de Saxe aime le mieux et peut-être le seul qu'il aime, quoique ce ministre ait plusieurs fils au service de la France et qu'il se soit signalé par sa fermeté à défendre de toute modification ce qu'il y a de populaire dans le Code Napoléon, plus d'une personne m'a souvent dit avec un air de mystère, que ce même ministre est en correspondance régulière avec son frère Oginski et qu'il y a plus d'intelligence entre eux qu'on ne l'imagine. Les gens qui me tiennent ce langage ne font aucune difficulté de me donner à entendre qu'il ne serait pas du tout étrange que, selon l'événement, M. Lubienski se déclarât un jour pour la Russie. Il faut avouer que pour nous, Français un pareil soupçon paraît peu admissible, mais il peut en être autrement entre les Polonais. Ne se connaissent-ils pas mieux que nous ne pouvons les connaître ? Leur habitude de se lier successivement à divers partis, de marcher sous diverses couleurs, d'obéir

écrit : « Le Comte Senfft avait été nommé ministre du roi de Saxe. Quand la Comtesse et lui suivirent le monarque à Dresde, personne ne les pleura ». S'il a lu la note de Bignon, Napoléon a dû hausser les épaules (Mémoires de la Comtesse Kielmannsegge, t. 1er, p. 62 et 66).

(173) Handelsmann, Instruction, t. 1er, p. 435, 26 octobre 1811.

(174) *Idem*, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 481, 25 décembre 1811.

à différents maîtres, ne les porte-t-elle pas à jouer presque toujours un double jeu, de manière à se trouver, quand le sort se prononce, sous les drapeaux de la victoire ? Ce n'est pas là le beau côté du caractère de cette nation, mais c'est un de ses traits principaux, suite nécessaire de la nature de son ancien gouvernement. Je cite l'exemple d'une famille, parce qu'une seule peut faire juger des autres » [175]. Enfin, Bignon a compris.

En 1812, Lubienski a l'air d'un homme très âgé, un teint maladif, un visage donnant l'impression de l'accablement. Malgré ces apparences, il a gardé l'énergie de l'homme toujours aux aguets en un temps si riche d'événements et de coups de surprise [176]. Il est garé contre tout danger d'échec d'une guerre franco-polonaise en Russie. D'autre part son fils Thomas s'est présenté à Napoléon dès son arrivée à Varsovie en décembre 1806 : il est entré alors dans la garde d'honneur polonaise de l'Empereur. Il est à Eylau, devient commandant en second de cette garde, puis chef d'escadron du régiment des Chevau-légers de la garde [177]. Après Somo-Sierra, il est officier de la Légion d'honneur; après Esling et Wagram, baron de l'Empire [178], la guerre de 1809 finie, c'est lui qui de Linz à la frontière bavaroise escorte Napoléon, lequel se montre familier avec lui. Sa femme, Constance Ossolinska a d'ailleurs souvent tenu compagnie à l'impératrice Joséphine [179]. Ce personnage bien attaché à la fortune de l'Empire a reçu une dotation en Westphalie, près de Hanovre [180] et les intérêts qu'il a en ce pays, en font un homme bien renseigné sur le roi Jérôme. Il a eu à Paris de bonnes relations avec son oncle Oginski, est venu en janvier 1812 à Varsovie embrasser son père [181]. En correspondance fréquente avec tous les siens, il a traversé la Westphalie du 10 au 24 mars, est passé par Hanovre, Brunswick, Magdebourg, a habité chez un baron Alvensleben

(175) Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 52-3, 29 février 1812.
(176) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 363-4.
(177) Lubienski (Roger Hr.), général Tomasz Pomian Hsabia Lubienski, t. 1er, p. 73, 76, 84. — Skalkowski (Adam), Z nieogloszonych listów, nót i dekretow Napoléona : Décret concernant les nominations au régiment des chevau-légers polonais de la garde. Finckenstein, 7 avril 1807 (Kwartalnik historyczny, 1910, p. 551).
(178) Lubienski (Roger), général Tomasz, t. 1er, p. 129-135, 177.
(179) Zaluski (Jozef), Czwarte Wspomnienie o pułku lekkokonnym polskim gwardyi Napoleona (Czas : Dodatek miesięczny 1859, avril, t. 16, p. 61).
(180) Lubienski (Roger), général Tomasz, t. 1er, p. 201.
(181) Lubienski (Roger), général Tomasz, p. 208, 221, Paris, 3 février.

qui a chance d'être parent du chef de bataillon prussien recruteur de déserteurs westphaliens [182]. De Magdebourg, il est passé par Berlin où il est resté du 28 mars au 28 avril; où il a vu l'intendant général Mathieu Dumas, le général Corbineau, le maréchal Oudinot, mais aussi, dès le 29, le maréchal Kalkreut venu à lui les bras ouverts, et une Peterson, partant à Pétersbourg, qu'il a chargée d'un bonjour pour Oginski. Dès le 30, il a fait visite à Antoine Radziwill dont la femme, Louise de Prusse est charmante pour lui. Là, on l'invite avec le prince de Solms, le comte de Schwerin : il y dîne souvent. Le prince Antoine, compositeur de valeur, se montre excellent exécutant : le 26 avril, il accompagne les chevau-légers de Lubienski jusqu'au premier village, chantant avec leur chœur, buvant avec eux; puis ramène à Berlin Lubienski traité en parent par lui et par sa femme, invité encore une fois avec le prince et la princesse Guillaume, frère et belle-sœur du roi [183]. Il y a dans tout ce monde une action d'interpénétration indescriptible, indéchiffrable sur le moment et que des événements décisifs seuls pourront cristalliser selon un mode déterminé.

Ce à quoi songe le vieux Lubienski à l'arrivée de Jérôme en Pologne, c'est au rôle probable réservé au jeune roi, à la façon de gagner son appui, sans se livrer à lui, ni rompre aucun des liens assurant une situation solide de tant de côtés. Luszczewski fera la sottise de mourir à la tâche. Lubienski traversera sans peine la crise de trois années qui commence; puis il se retirera à Guzow, où il vivra jusqu'en 1842, patriarche fêté par ses 80 enfants, petits et arrière petits enfants [184]. Dans son ministère, l'exercice de la justice l'intéresse moins que l'affermissement de sa situation, l'extension de sa clientèle. Dans la carrière des Bonapartes, ce que guette sa curiosité, c'est le moment où ils cesseront de dominer un champ d'action sans cesse élargi. Ni dévoué, ni ouvertement hostile, en avril 1812, il observe.

Mais le grand homme du Ministère, le plus habile, le plus audacieux, le plus franc, le plus insaisissable, le plus sincè-

(182) *Idem*, p. 225. Pour ce recruteur, voir ci-dessus, p. 112.

(183) *Idem*, p. 227-231. Louise, Antoine, Guillaume adoraient le prince Louis tué la veille d'Iéna, étaient ses confidents et sympathisaient avec Phüll et Scharnhorst (Kircheisen, Pourquoi la guerre éclata en 1806 entre la France et la Prusse ? Revue d'histoire diplomatique, juillet-septembre 1929, p. 245).

(184) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1er, p. 363-4. — Cieszkowski, Senatorowie Księstwa, p. 48.

rement et ardemment patriote, mais le plus irrémédiablement inféodé au parti Czartoryski, c'est le ministre du trésor, Thadée Matuszewicz. C'est le plus jeune ministre, le plus agissant, le plus plein de vie, le plus riche en moyens : il a 47 ans, il est de taille moyenne, a les cheveux chatains, les yeux bleus, le nez droit, en massue, le visage contracté. Sa voix agréable porte; de ses lèvres affluent de belles phrases d'où jaillissent des idées classées, le tout servi sans l'amas de fleurs de rhétorique qu'entasse Stanislas Potocki, sans prétention à enflammer l'auditoire, avec un sang-froid absolu. Ses discours semblent le fruit d'un long travail et à la diète de 1811, ses réponses improvisées à des interpellations inattendues offrent le même caractère parce que, très travailleur, il est en général bien documenté.

Lithuanien, il est entré à 23 ans comme député de Brzesc à la diète de quatre ans et aussitôt son nom s'y est mêlé à ceux des plus grands magnats de Pologne : une bonne part des meilleures décisions est due à son éloquence précise [185]. Il est membre de la Commission des Affaires étrangères et enlève le vote de la constitution du 3 mai 1791. Pendant l'insurrection de 1794, il est chargé de négocier avec l'Autriche. Après le dernier partage, il ne retourne plus dans la Lithuanie devenue russe, mais se fixe en Pologne autrichienne près de Sandomir, où il traduit l'*Imagination* de Delille, des odes d'Horace, l'épisode de Ninus et d'Euryale dans l'Enéide. Il se rappelle ainsi à l'attention du Prince feldmaréchal Czartoryski, son ancien collègue à la diète, chef de la « Famille » et propriétaire du fameux Pulawy, chanté aussi par Delille. Il est chargé d'aller présenter à Pétersbourg au tsar Alexandre le pupille de Czartoryski, le Prince Dominique Radziwill, après quoi il revient vivre à Iiasieniec à deux milles de Pulawy, sous l'égide de Czartoryski, passant pour riche en terres héritées de sa mère, puis de sa femme, regardé comme avare, astreint en réalité à un régime de sévères économies [186]. Témoin réfléchi des nombreuses allées et venues qui, de 1795 à 1809, semblaient faire de Pulawy la capitale d'une Pologne virtuelle, il verra dans ce Pulawy le Palladium de son pays, dans la « Famille », la dynastie non couronnée, qui gouvernait réellement les destinées

(185) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1er, p. 93-96. — Falkowski, Obrazy z zycia, t. 3, p. 381-2. — Oginski, Mémoires, t. 1er, p. 26.
(186) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1er, p. 93-96. — Falkowski, Obrazy z życia, t. 3, p. 381-2.

de la nation et avait droit de régir de même son esprit. Il y verra l'inoubliable réception d'Alexandre 1er en 1805; depuis 1802, le prince Adam toujours en uniforme gris bleu de feldmaréchal autrichien, sans autre décoration que la toison d'or; une ambiance russo-autrichienne, à moins qu'elle ne soit austro-russe, une domesticité haute et basse de provenance austro-allemande [187]; la France absente de tout cela, Napoléon apparaissant dans le lointain comme un cataclysme, un cyclone, un séisme, dont il n'y avait qu'à attendre patiemment la fin; le Prince et la Famille paraissant éternels, omnipotents et bienfaisants comme le Saint Empire romain ou l'Eglise catholique.

Fin mai 1809, le Prince Joseph et le Général Rożniecki ayant occupé Lwów et le Comte Stanislas Zamojski, gendre du vieux prince Adam étant devenu chef d'un gouvernement central de Galicie, Matuszewicz en était devenu membre [188]. Ce gouvernement réuni à Lublin par le Prince Joseph avait délégué à Napoléon, pour demander la réunion de la Galicie au Duché, Ignace Potocki, frère de Stanislas, Miączyński et Matuszewicz [189]. A Varsovie, le 17 juin, Potocki en part le 29 pour Poznan sans ses collègues; de là, ils se rendent à Berlin, sont à Francfort le 15 juillet et se présentent à l'empereur en Autriche, le 3 août. La victoire de Wagram ayant eu lieu le 6 juillet, cette députation peu pressée fut médiocrement reçue par Napoléon, Potocki étant mort et Miączynski tombé malade, ce fut Matuszewicz qui eut à essuyer les rebuffades de l'Empereur. Mais il fut le premier à savoir que Radom et Lublin, c'est-à-dire Pulawy et Zamość, les terres des Czartoryski et des Zamojski, étaient incorporées au Duché.

Il crut devoir revenir à Varsovie par Dresde. Frédéric-Auguste, à cheval sur l'étiquette saxonne, ne voulait pas recevoir un homme qui n'était ni ministre, ni sénateur. Matuszewicz néanmoins réussit à obtenir une audience, où le roi apprit bien des choses utiles avant son départ pour Paris qui avait lieu le lendemain. L'habile homme se proposa pour accompagner le prince et l'aider à terminer les négociations relatives à la Galicie : le roi refusa, se privant ainsi d'un auxiliaire informé, intelligent, mais un peu trop empressé. Matuszewicz arrivé à Varsovie s'y heurta à la jalousie de Miączynski et du prince Alexandre Sapieha son ami. Malgré tout, il arrivait avec une connaissance précieuse de l'entou-

(187) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1er, p. 101-104 et 118.
(188) Falkowski, Obrazy z życia, t. 3, p. 68.
(189) *Idem*, p. 220.

rage de Napoléon et du fait que, vue de près, la paix n'avait pas été une opération facile pour le vainqueur qui paraissait en avoir envie et besoin [190] : le 4 février 1810, un décret royal le nommait membre du Conseil d'Etat pour représenter la région récemment annexée [191].

Le Duché avait alors pour ministre du trésor Jean Weglenski, petit noble galicien qu'on avait vu à Paris, à Venise depuis la chute de Kosciuszko et qui manquant d'argent en France, de moyens en Pologne pour fomenter une révolution sociale, était rentré en Galicie après avoir changé deux fois de nom. Devenu intendant des Potocki de Galicie et en apparence bon intendant, il les ruina en réalité; devint à point nommé l'adjoint du vieux Dembowski, ministre du trésor du Duché en 1807 et le remplaça à sa mort [192]. Cet étrange ministre ne peut, ni résoudre le problème monétaire, ni remplir la caisse du trésor. Par contre, les vices de sa gérance s'étant révélés, le prince Joseph Czartoryski, beau-père de Jean Potocki, annonça que si le trésor était gouverné comme les biens des Potocki, la banqueroute était sûre. L'élévation inespérée au ministère d'un homme auquel « on ne pouvait pardonner de n'être qu'un szlachcic sans le sou », excitait des jalousies et des haines qu'il eut dû essayer de faire taire par sa conscience au travail. On surveilla sa gestion, on la critiqua, on lui reprocha d'avoir changé de nom [193]. Il avait peu de tact : sentant contre lui les Czartoryski, il se retourna comme un sanglier et fit front brutalement, aveuglément sur les chefs de la maison. Le 25 février 1811, M. de Serra, résident de France à Varsovie déjà désigné pour Stuttgart, envoie à Bassano cette dépêche : « Le ministre des finances du Duché au retour de la course qu'il a faite dans le département de Lublin, s'est rendu chez moi pour me dire qu'il avait passé par Pulawy, séjour du Prince Czartoryski, possesseur de grandes terres dans les trois duchés russes et autrichiens (sic); que le maître de poste à lui très connu et confident du prince, ce qui est bien possible dans les usages du pays, lui avait assuré que, d'après la correspondance du château, on y était inquiet et persuadé d'une

(190) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 183-189.
(191) *Idem*, p. 207. — Falkowski, Obrazy, t. 3, p. 351. — Handelsmann, Instructions t. 1, 7 mai 1810, p. 226.
(192) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 2, p. 159-165, 9 juin 1809. — Oginski, Mémoires t. 2, p. 102.
(193) Niemcewicz, Pamietniki, t. 1er, p. 274-276.

rupture prochaine entre la France et la Russie; que, ce cas advenant, on était décidé à faire voyager le fils aîné qui a été ministre en Russie et réside maintenant, depuis plusieurs mois chez ses parents, qu'on y avait reçu la nouvelle de Pétersbourg et de Vienne que des troupes françaises allaient passer en Suède pour garnir les côtes de ce royaume contre les Anglais et la contrebande » [194]. Cet espionnage d'un Polonais à l'égard de « la Famille », cet avis donné à un résident français devait être regardé comme un cas de haute trahison de la part de la « société » (społeczeństwo) polonaise, surtout du parti aristocratique qui envahit les avenues du pouvoir. C'était une imprudence de s'être confié à un résident qui n'allait plus être là pour le soutenir. Il eut fallu plus d'envergure et de solidité que n'en avait Weglenski, pour risquer un tel coup dont une indiscrétion orale ou écrite pouvait révéler qu'il était l'auteur. Le Prince Joseph savait mieux s'y prendre. L'homme qui signale nettement Pulawy comme un centre d'informations où se recoupent les nouvelles de Pétersbourg et de Vienne est perdu. Il a toujours été attaqué, mais cette fois tout le monde le lâche : on dirait que sa révélation a été accompagnée d'indiscrétions ou de menaces de sa part : « Les personnes qui s'intéressent le plus à lui, dira bientôt Bignon, successeur de Serra, ne le défendent pas elles-mêmes sur son habileté. Ici les fonctionnaires publics sont presque tous les créatures connues de quelques grandes maisons. M. de Węglenski est un client de la maison Potocki. Malgré cette liaison, le Comte Stanislas, son protecteur, n'hésite pas à convenir avec moi de la nécessité d'un autre choix » [195].

Węglenski sentant le terrain glisser sous ses pieds, soit pour se rendre populaire, soit pour amoindrir le poids des impôts, présente un vaste projet de réformes, propose de remplacer préfets et sous-préfets par des membres des conseils de départements qui ne seraient pas payés et se relayeraient tous les trois mois dans ces fonctions, etc. Le roi s'effraye de mesures qui lui semblent trop démocratiques, presque révolutionnaires. Des personnes obligeantes ne négligent rien pour accroître ses craintes [196].

(194) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 284, 25 février 1811.

(195) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 356, 24 juin 1811.

(196) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 274-5 et Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 398-403, 29 août.

Or, depuis longtemps, l'homme de « la Famille » a dressé ses batteries : le 12 avril, Matuszewicz était parti pour Paris, où il voulait parler du régime des terres dans la région récemment annexée, et où il allait par « pure curiosité » [197]. Il n'en revint qu'en septembre; mais, si « Paris lui a retourné son sac, il ne lui a pas perdu la tête. Il a tout vu avec sang-froid, bon sens, a assisté aux fêtes en l'honneur du roi de Rome, à l'opéra et au ballet donnés dans le parc de Saint-Cloud, où, une averse étant survenue et le couple impérial étant à l'abri, tandis que danseuses, chanteuses, instrumentistes, auditeurs étaient trempés, le spectacle continua jusqu'à la fin » ce qui fit trouver à Matuszewicz que l'absolutisme de Napoléon avait atteint les limites de l'absurde [198].

D'autre part, il fait sa cour à Maret qui lui demande un exposé sur l'état du Duché et il remet un rapport saisissant sur la situation misérable du pays [199]. Il parle longuement avec l'Empereur qui cherche les moyens d'attirer à lui les provinces polonaises rattachées à la Russie, et lui propose la réunion d'une diète confédérative de toute la Pologne. Napoléon tout plein de Rulhière et du souvenir des confédérations de Bar, Radom, Targowica, repousse d'abord un procédé qui a eu de si lamentables résultats. Matuszewicz lui démontre que le mal fut seulement dans l'opposition entre les confédérations et le roi et qu'elles étaient le vrai moyen de mettre fin au *liberum veto*. L'empereur se rallie alors à son idée et après avoir lu le rapport sur la situation économique, promet une aide financière : un prêt de 10 millions est consenti par la banque Lafitte [200].

Ce qu'il y a de curieux en tout ceci, c'est que Matuszewicz n'est pas ministre du duché : il a travaillé pour la Pologne, pour le parti aristocratique, et, ce faisant, pour lui-même, et il a réussi. C'est bien l'homme de talent, habile, patriote, vertueux qu'exalte Kozmian : s'il a remporté un tel succès sans avoir aucun pouvoir, que ne ferait-il pas, ministre ? [201].

Bignon voit monter avec une indicible appréhension derrière Matuszewicz le flot irrésistible de la *gens* Czartoryska,

(197) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 324, 385.
(198) Niemcewicz, Pamietniki, t. 1er, p. 273-4.
(199) *Idem*, p. 274, 277.
(200) Kozmian, *Pamiętniki*, 6e partie, p. 13. — Falkowski, Obrazy z zycia, t. 3, p. 375-7.
(201) Kozmian, Pamiętniki, 3e partie, p. 142.

cette *gens Julia* de la Pologne. Les Czartoryski depuis longtemps, a dit Mickiewicz, « dédaignant tout travail législatif qui ne produit que des articles de loi, tendaient à occuper tous les postes importants, toutes les positions légales afin d'infuser peu à peu leur esprit dans les formes existantes et de façonner le pays suivant leur idée », poursuivant « à l'insu » de Stanislas-Auguste « le même but que lui, s'emparer du gouvernement » [202]. Bignon sent que leur homme lige entre en conquérant au Ministère des relations extérieures et aux Tuileries, que Senfft est gagné à Dresde. Il informe donc Maret avec d'infinies précautions : « Les ministères des finances et de l'intérieur sont ceux sur lesquels l'attention publique se porte... Il y a dans le Conseil d'Etat et ailleurs des hommes que l'opinion désigne et dont quelques-uns, dit-on, ne dissimulent pas trop leurs velléités ambitieuses : de ce nombre, M. Matuszewicz. Il est à Paris et aura sans doute été présenté à V. E. Ce n'est pas un homme sans mérite, mais il faut dire, sans vouloir lui en faire un crime, qu'il doit sa fortune à la maison Czartoryski, et, pour lui, c'est dans cette maison qu'existe la patrie » [203]. C'est très clair.

Mais Paris se laissant néanmoins influencer par Matuszewicz, Bignon récidive et précise : « Tout est tellement combinaison dans ce pays, qu'il ne serait pas déplacé de dire que le séjour de M. le conseiller d'état Matuszewicz à Paris, motivé en apparence par une pure curiosité, tient au désir de faire prévaloir les idées des grandes familles, comme à une ambition individuelle qui s'y rapporte intimement. Les personnes d'opinion tranchante disent tout haut que M. Matuszewicz est allé chercher un ministère à Paris. Comme il est de ceux qui prétendent au premier poste vacant, on suppose que travaillant à plaire en France et y réussissant peut-être, puisqu'il ne manque de lumières, ni de talents, il reviendra fort de la considération obtenue à Paris, offrir au Roi, plus de raisons de se déterminer en sa faveur. Or, mettre M. de Matuszewicz dans une première place, ce serait rendre tout pouvoir à la maison Czartoryski, à qui il doit sa fortune, à qui il est dévoué sans réserve. Ce ne sont pas là mes propres pensées; ce sont celles qui se manifestent autour de moi, mais dans lesquelles

(202) Mickiewicz (Adam), Histoire populaire de la Pologne, Paris, Hetzel, 1867, XXIV — 617 p. in-12, p. 354-6.

(203) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 359, 24 juin 1811.

je reconnais un fonds de vérité. Ce serait une conclusion trop sévère, même injuste que de chercher à fermer l'accès des emplois supérieurs à M. Matuszewicz et aux hommes du même parti. La plupart d'entre eux sont en état de rendre de bons services; mais en les employant, il est essentiel de les connaitre et *si l'autorité passe toute entière* en leurs mains, il ne sera pas indifférent de surveiller leurs opérations » [204].

Bignon a tout dit, mais ce tout était insuffisant : Węglenski donna de lui-même sa démission. Et Frédéric-Auguste qui pourtant craignait dans les Czartoryski de perpétuels candidats au trône de Pologne, nomma par décret du 30 septembre, Matuszewicz, ministre des finances. « C'était, dit Falkowski, une révolution : le nouveau ministre devint rapidement l'oracle du Conseil d'Etat, de la Diète, et à un certain moment de toute la nation » [205].

Vainement, un jaloux comme Linowski, ou son collègue Félix Lubieński qui ne peuvent lui pardonner son triomphe, lui tendent des embûches : son ascension, depuis la réunion de la nouvelle Galicie en 1809, est devenue peu à peu un mouvement irrésistible. Au conseil d'Etat il forme avec Stanislas Potocki un duumvirat auquel tout le monde obéit [206]. Rapidement même, Potocki qui vieillit, tourne au coadjuteur de Matuszewicz, en dépit de sa qualité de président du Conseil [207]. Appuyé sur Napoléon, sur le Roi, surtout sur les Czartoryski, que ne fera-t-il pas ? Pour son début, il se met en tête de forcer le Prince Joseph à ordonnancer régulièrement ses dépenses, au lieu de se contenter d'en rendre compte en gros et plus tard. Il taille des croupières à Lubieński, gagne chaque jour en aplomb, en absolutisme : lui et Lubieński « ne semblent d'accord qu'en un point, c'est d'aimer à n'avoir pour collègues que des hommes sans moyens, ni caractère, attendu que c'est un moyen pour eux de s'assurer une autorité plus étendue et moins contestée » [208]. Il trouve en Staszic au Conseil d'Etat, un homme qui a des théories, un système, de l'obstination dans le caractère, et l'oreille de ses collègues : il l'attaque avec vigueur. Le pacifique Sobolewski, loin de lui en

(204) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 385, 30 juillet 1811.
(205) Falkowski, Obrazy z życia, t. 3, p. 381.
(206) Kozmian (Kajetan), Pamiętniki, 6e partie, p. 12.
(207) Falkowski, Obrazy, p. 383-384.
(208) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 423-7, 6 octobre 1811; 431-2; p. 445-447; p. 439, 2 novembre 1811.

vouloir, de lui avoir soufflé le ministère des finances, s'arrange pour avoir avec lui les rapports de la plus étroite amitié [209].

Bignon en est réduit à se réjouir de l'échec probable de la candidature du Comte Zamojski au Ministère de la Police, qui n'aura pour elle que Matuszewicz. Il en est réduit à dire en faveur de Lubieński : « Si la diète avait attaqué M. Lubieński, ou bien elle l'aurait abattu, ou bien il aurait été obligé de se joindre à ses rivaux. Dans l'un et l'autre cas, l'ascendant des grandes familles eut de nouveau prévalu dans sa plénitude... Assurément, je me plais à rendre à M. Matuszewicz toute la justice qui lui est dûe; mais, même avec du dévouement pour son pays et de bonnes intentions, on peut être porté à favoriser plus ou moins, selon ses relations personnelles, le système aristocratique ou le système populaire et il est incontestable que M. Matuszewicz a été jusqu'à présent dans le premier de ces systèmes. Il était d'autant plus urgent de mettre arrêt au triomphe absolu de la haute noblesse, que déjà elle est maîtresse de presque toutes les avenues qui mènent au Roi. M. de Senfft se trouve naturellement lui être livré par ses liaisons journalières et domestiques [210].

Pure illusion du reste que cet arrêt du triomphe absolu de la haute noblesse [211]. Elle marque le pas, en attendant un nouveau progrès : c'est tout. Pure illusion aussi que les fissures qu'on croit voir se produire dans cette classe. Quand le Prince Joseph va jusqu'à « dire qu'il regrettait le prédécesseur de M. Matuszewicz », c'est simple mauvaise humeur de grand seigneur duquel Matuszewicz prétend exiger l'exactitude qu'on demande à un bon employé : quand il y aura lieu, on les retrouvera associés dans leurs doléances communes au résident de France [212].

Matuszewicz qui s'est expliqué avec l'Empereur au sujet de la Confédération du Royaume de Pologne à Paris, qui va être tantôt chargé de l'organiser, qui sait que nul autre n'est en situation de le faire comme lui, sait déjà ce qu'elle sera :

(209) Kozmian (Kajetan), Pamiętniki, 5e partie, p. 13.

(210) Handelsmann, Instructions, t. 1er, p. 478-9, 24 décembre 1811.

(211) Kozmian et Falkowski regardent le triomphe de Matuszewicz comme étant tout à fait exceptionnel dans les fastes parlementaires (Falkowski, Obrazy, t. 3, p. 405-6) et Niemcewicz dit que ce qui fut fait de bien à la Diète fut dû à Matuszewicz (Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 291).

(212) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 40, 11 février 1812, p. 69, 2 avril 1812.

la charpente du grand édifice de la Pologne nouvelle qu'il voit comme une continuation de la Pologne ancienne, et en haut de laquelle se dressera l'effigie d'un roi qui n'est pas Jérôme Napoléon. Etant l'homme des Czartoryski, il ne peut concevoir comme roi que le « futur roi » de janvier 1807. A cette date, Adam Czartoryski était candidat à un trône de Pologne encore impossible à installer. Quand, réfugié en France après 1831, il ne peut qu'être pénétré de l'impossibilité qu'il y avait à rétablir un royaume indépendant de Pologne, il fait encore tout ce qu'il faut pour s'attirer des émigrés Polonais en France, le reproche d'aspirer à la couronne de Pologne et de sacrifier à ce but le repos et la vie de ses concitoyens en les envoyant mourir pour la France ou l'Espagne [213]. En 1812, quand tout annonce le rétablissement d'un royaume de Pologne, l'activité grandissante de Matuszewicz n'est-elle pas le signe visible des aspirations d'Adam à la couronne ?

Jérôme entrant en Pologne est donc en face d'un gouvernement peu homogène avec lequel il est difficile, sans instructions précises, de suivre une ligne de conduite déterminée : un roi lointain qui tient, sinon à gouverner, du moins à régner; un ministre d'Etat hostile; un président du Conseil sympathique, représentatif, mais peu actif et peu écouté; un ministre de l'intérieur travailleur, mais sans autorité, un ministre de la police débonnaire; un ministre de la guerre loyalement attaché à la France, mais discuté dans l'armée et dans le Conseil même; un ministre de la justice inquiétant et retors, un ministre des finances plein d'allant, qui mène tout et tous, entrainant le gouvernement dans le sillage des Czartoryski. Vincent disait en 1807. « Je ne crois pas qu'on puisse compter entièrement sur les membres même du gouvernement... leurs biens, leurs parents sont en Russie, en Galicie; cette position délicate leur dictera toujours une conduite ambiguë. Je n'aperçois, dans mes rapports avec ce gouvernement, ni franchise, ni volonté décidée : cette espèce de duplicité sera plus sensible encore, quand les puissances voisines auront eu le temps de semer les défiances et fomenter des partis » [214]. Cette prédiction n'a pas été pleinement démentie par les faits.

(213) Zwierkowski (Walenty), Dążność Czartoryskich do korony Polskiej, Poitiers, F. A. Saurin, 1839, 10 p. in-8° (Bibliothèque Polonaise du Quai d'Orléans, dans le recueil intitulé : Vingt-huit brochures sur la Pologne.

(214) Handelsmann, Instructions, t. 1er, p. 9-10, 6 août 1807.

En regard de l'exécutif, trois assemblées font figure de pouvoir législatif : le Conseil d'Etat, le Sénat, la Diète. Le Conseil d'Etat comprend les ministres, 4 référendaires et des conseillers nommés par le roi en nombre non limité, dont le droit de voter à la Diète est une prérogative essentielle, ce qui permet au ministère d'y avoir toujours une majorité. Il rédige les projets de loi ou règlements administratifs proposés par chaque ministre, les soumet au roi et en assure le vote [215]. Ce n'est pas un corps de représentants; il n'aura aucun rôle à jouer devant Jérôme. Mais ses membres tirent de leur titre une grande influence; leur esprit importe donc : le général Wielhorski, l'abbé Staszic ont des sympathies évidentes pour nos idées, Linowski grincheux, Rzadkowski qui ne sait pas le français, sont moins portés vers elles; Kozmian, chroniqueur de ces temps, est loin de nous. Son admiration pour Isabelle Czartoryska, donnant des fêtes à la veille des partages n'a d'égale que son mauvais vouloir pour les Polonais qui, comme Dombrowski, ont acquis à leur pays l'appui de Napoléon. D'un côté, c'est l'attirail romanesque de Pulawy : la Princesse générale ajoute à la beauté des revues de troupes en y amenant ses filles et les plus jolies personnes de Pologne; ce ne sont que bouquets, amusements, chants, bals costumés. De l'autre, Kozmian parle avec dédain de « ces émigrants, vagabonds, prétendus patriotes persécutés, que personne n'avait expulsés de leur pays, mais qu'un esprit inquiet poussait à chercher aventure au loin, protecteurs non sollicités de la Pologne qui, groupés en légions, ont projeté de sauver la patrie, en ont tiré des collectes, ont exposé aux persécutions les imprudents, gâté nos affaires par leurs discussions et sont revenus, forts de leur connaissance du français, exiger sur un ton de gens lésés des emplois dans le Duché » [216]. Jérôme a peu de bienveillance à espérer de ce référendaire et de ses collègues.

Le Sénat qui sanctionne les projets de loi discutés par la diète, comprend 18 membres, 6 évêques et 12 laïques nommés par le roi : ils n'élisent même pas leur président que nomme le roi [217]. Ce n'est donc pas plus que le sénat conservateur français une émanation de l'opinion. Si certains sénateurs, un Wybicki, nous sont acquis, d'autres, un archevêque

(215) Skarbek, Dzieje Xiestwa Warszawskiego, t. I, p. 140 et 231.
(216) Kozmian, Pamiętniki, 3e partie, p. 112. — Grinwasser (Le Code Napoléon) dit : La majorité réactionnaire du Conseil d'Etat... p. 145.

Raczynski ne nous veulent aucun bien. Niemcewicz, secrétaire du sénat et autre chroniqueur du temps, se défie des libérateurs de son pays. Membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, de la Société des Sciences, écrivain justement réputé, c'est une sommité. Il a vu l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre, fait deux séjours aux Etats-Unis. Aide de camp de Kosciuszko, blessé comme lui, prisonnier avec lui à Pétropavlovsk; aide de camp aussi du vieil Adam Czartoryski, hôte de Pulawy entre deux séjours en Amérique, ni Kosciuszko, ni la Famille ne le rapprochent des Bonapartes. Ce petit sénateur jovial, coutumier des plaisanteries et des farces les plus incongrues [218], très populaire, est, à notre égard, tout en points d'interrogations ?

Le président du Sénat, Thomas Ostrowski a 77 ans [219] : ancien colonel et chambellan du dernier roi, invité par Murat en 1806 à présider une Commission militaire, il « élude » la chose, Napoléon ne s'engageant pas assez vis-à-vis des Polonais. « Homme prudent et politique expérimenté », il renvoie à Murat sa nomination, mais fait entrer son fils dans la commission. Depuis 1809, le duché prenant tournure, il s'arrange pour devenir président de la diète, puis du sénat [220]. Il prend en face de Lubienski, homme de progrès et réformateur, l'attitude du représentant de l'esprit national, pur de tout alliage étranger. Les aristocrates fréquentant son salon, fréquentent aussi la cour de Saxe. Il croit être le citoyen auquel le pays doit de n'avoir pas perdu sa personnalité, quand la

(217) Statut constitutionnel, articles 23-26. Pour Raczynski, voir Grinwasser, p. 138.

(218) Dembowski, (Moje Wspomnienia, t. 1er, p. 360-2. — *Sto lat Mysli* Polskiej, Varsovie, Gebethner et Wolff, 1906, 10 vol. in-8°, t. 1er, p. 260-2. — Revue de littérature comparée (janvier-mars 1928) : Kozlowski (Niemcewicz en Amérique et sa correspondance inédite avec Jefferson (1779-1810), p. 29-45. Niemcewicz est membre de l'American Philosophica Society, traducteur du poème de Pope « The Rope of the Fock ». La Rochefoucault-Liancourt qui l'a vu à New-York dit : « Il est par la noblesse des sentiments, l'agrément de l'esprit, l'étendue des connaissances, un homme intéressant avec distinction. On dit qu'il tient le premier rang parmi les poètes de son pays. » (p. 29-32). Czartoryski écrit à son fils aîné le 20 octobre 1802 : « Niemcewicz nous est arrivé. Songe avec quel plaisir je l'ai reçu. Il n'a en rien changé; il a retrouvé son humour parmi ses anciens amis. » (*Listy Księzny z Hr. Flemingów*, publiées par Séverine Duchinska : Kronika rodzinna 1887, Varsovie, Gebethner et Wolf).

(219) Falkowski (t. 2, p. 143) le fait vivre à la cour de Lunéville et à Versailles où Leszczynski l'aurait recommandé. Boyé (La cour de Lunéville) n'en dit rien.

(220) Cieszkowski, Senatorowie... p. 54.

destruction par Lubienski d'une législation désuète l'y exposait; le sage qui empêche ses compatriotes de suivre derrière Napoléon « la folle du logis ». On se pique chez lui d'habitudes patriarchales. Ni « homme de guerre, ni révolutionnaire..., ennemi des moyens violents, ami vrai du peuple, il calcule mathématiquement » [221] ce qu'on peut tirer de l'empereur. Il ne confond pas Dieu avec Napoléon comme tels prédicateurs; apporte, dans ses hommages et dans ses rapports avec l'empereur ou des agents, de la réserve; comme homme ou fonctionnaire ne compromet pas sa dignité. Il a fait de même avec Stanislas-Auguste, Frédéric-Auguste et plus tard Alexandre. C'est un républicain doué des vertus d'un Caton, d'un Aristide et d'un chrétien [222]; en somme, personnage difficile à séduire, à enthousiasmer. Il y a plus : en 1798, il a été fait comte par le roi de Prusse. Quelle comparaison faire entre ce bienfait et les charges temporaires reçues dans le duché [223]. Et comme on conçoit l'indignation de son fils, quand à l'entrée des Français, Wybicki a osé enlever du Château de Varsovie le portrait de Frédéric-Guillaume en s'écriant : « Precz z tym balwanem » [224] ! Le souvenir de ce que doit cette famille à la Prusse, fera accepter à un comte Ostrowski d'être, de 1915 à 1918, corégent de Pologne sous la tutelle de Guillaume II.

La Diète ne se réunit que tous les deux ans sur convocation du roi; sa session ne dure que quinze jours; elle n'en a eu que deux, en mars 1809 et décembre 1811; la troisième n'aura lieu qu'après que Jérôme aura quitté Varsovie pour entrer en campagne. Son action se borne au vote de la loi de finances, aux modifications à la législation civile ou au système monétaire. Elle compte 160 députés dont les 3/5 de nonces élus par les diétines ou assemblées des nobles de district, et les 2/5 de députés des communes (dont 8 pour Varsovie). Elle est présidée par un maréchal élu dans son sein, mais qui doit être nommé par le roi. Les membres du Conseil d'Etat et de la Commission des nonces ont seuls droit de prendre la parole. Ainsi, les députés des communes sont toujours assurés d'être en minorité et n'ont aucune possibilité de faire prévaloir ou

(221) Zywot Tomasza Ostrowskiego, t. 1er, p. 237, 297-300; t. 2, p. 10-13.
(222) *Idem*, t. 2, p. 16-18, 25-6.
(223) Cieszkowski, Senatorowie... p. 55.
(224) Zywot Tomasza Ostrowskugo, t. 1er, p. 238 « A bas cet imbécile ! ».

d'exposer leurs idées. D'ailleurs le roi nomme le citoyen qui préside les assemblées communales. D'ailleurs le mot citoyen, souvent employé dans le texte français du statut, traduit le mot polonais *obywatel* qui signifie surtout propriétaire terrien, c'est-à-dire en général noble. Qualifier d'*obywatel* un serf, un ouvrier agricole affranchi, voire un paysan ayant sa cabane et son champ est une idée qui ne viendra à personne, sinon par dérision. En fait, les assemblées communales sont donc dirigées par les nobles. De plus, il ne peut y avoir dans les diétines et assemblées communales aucune discussion, aucune délibération, pétition ou remontrance : on ne doit s'y occuper que d'élections. Les assemblées communales ne sont pas convoquées en même temps dans toute l'étendue d'un district : il y a un intervalle de 8 jours entre les réunions de chacune d'elles, sauf à Varsovie où l'on peut en convoquer deux à la fois [225]. Aucun grand mouvement ne peut donc se produire pendant ces élections parmi les non nobles, surtout parmi les paysans. Niemcewicz a imaginé l'histoire d'un paysan qui, un jour d'élection aurait dit : « Assez longtemps la noblesse a gouverné pour le malheur de la Pologne; essayons à notre tour ». Le discours aurait fait sensation et la diète aurait élu le paysan (1809). En réalité, Rembowski ne trouve qu'un député non noble dans cette diète et c'est un marchand de Czenstochowa [226]. Donc, même les députés des communes sont nobles; il n'y a pas un paysan à la diète; les bourgeois n'ont qu'un représentant. Au Conseil d'Etat, un seul roturier, l'abbé Staszic; au Conseil des ministres, aucun [227]. Cette situation place la Pologne de 1812 loin en arrière de la France de 1789.

Si soucieux que Napoléon se soit montré d'empêcher un retour à l'anarchie [228], ce n'est pas lui qui est responsable de cet état de choses, mais bien un état social qui eut dû être changé d'abord, si l'on voulait moderniser la forme du gouvernement. L'Empereur a divisé le pays en départements, districts, communes qu'administrent des préfets, sous-préfets, des bourgmestres ou des *vojts*. Préfets et sous-préfets sont nobles, les nobles étant souvent seuls à pouvoir remplir ces fonctions. Même noble, on ne devient guère préfet que si l'on est

(225) *Statut constitutionnel*, art. 21, 22, 35, 36, 39, 46, 62, 63, 59.
(226) Rembowski Z zycia Konstytucyjnego w Księstwie Warszawskiem, Varsovie, Fiszer 1905, 258 p. in-8°, p. 63, 64.
(227) Rembowski, Z zycia Konstytucyjnego, p. 46-7.
(228) Wybicki (Jozef), Zycie moje. Kraków, Drukarnia ludowa 1927, 356 p. in-12, p. 292.

hostile à l'émancipation des masses. André Horodyjski, partisan énergique du Code Napoléon, des institutions françaises, de la suppression de la corvée, de l'élévation du paysan au rang de propriétaire, voulant être préfet à Cracovie, Stanislas Potocki, maçon, président du Conseil, le plus démocrate des ministres écrit à Breza : « Je n'ai rien contre Horodyjski; je lui crois même du talent; mais il est d'une secte, a tenu à un parti qui, faisant patte de velours, n'attend que l'occasion de sortir ses griffes ». Et Horodyjski ne fut pas nommé [229]. M. Grabski tout en disant que ce temps fut « un stade de sérieux affaiblissement des « Familles », des autorités politiques nées; de mise au premier plan du mérite, de l'intelligence », conclut : « Mais qui sont ces gens de mérite envahissant la bureaucratie ? La szlachta (petite noblesse) qui seule a une tradition politique et l'expérience des affaires » [230].

Dans les bourgs où l'on peut le rémunérer, il y a un bourgmestre, maigrement payé par la communauté, mais nommé grâce à un propriétaire, et mieux rétribué par lui que par le pays. Dans les villages où l'argent manque, où l'on trouve difficilement quelqu'un pouvant lire une circulaire ou y répondre; où un employé étranger au lieu pourrait ne pas craindre de faire tort au propriétaire (obywatel), c'est ce dernier, généralement noble qui est le wojt. Ainsi, non seulement le pouvoir central est aux mains des nobles, mais il en est de même des pouvoirs locaux. Et le fonctionnement de tout l'organisme napoléonien en Pologne se trouve faussé de ce fait [231].

Le portrait des gouvernants fait prévoir celui des gouvernés. On lit au titre IV du Statut : l'esclavage est aboli. Ce principe allait à l'encontre des intérêts de la noblesse. Un décret royal règle l'application de cette mesure. Le serf peut quitter la terre où il vit, mais doit en avertir son maître, les autorités et ne rien emporter : qu'il reste sur place ou s'installe ailleurs, il doit passer un libre contrat avec le possesseur des terres sur lesquelles il travaillera [232]. Devenu fermier, il a des redevances à payer. Si d'ailleurs il a changé de propriétaire, il n'a plus à compter sur un traitement bienveillant de la part

(229) Limanowski, Historja demokracyj polskiej, p. 111, note 33.
(230) Grabski (Stanislaw), Uwagi o biezacej historicznej chwili Polski, Varsovie, Barzynski, 1923, 160 p. in-8°, p. 33.
(231) Skarbek, Dzieje Xięstwa Warszawskiego, p. 138, 198.
(232) Dziennik Praw, t. 1er, p. 10-12 (21 décembre 1807).

du nouveau. Martin Badeni dit, en 1808, des paysans : « On leur enlève leurs chaînes, mais leurs bottes aussi » [233]. Les anciens serfs qui ne se lient par aucun contrat, deviennent des vagabonds errants d'un village à l'autre et misérables : leur départ du lieu d'origine le dépeuple; et là où ils apparaissent, ils font figures d'indésirables plus nuisibles qu'utiles. On leur a ôté le servage, mais non la corvée; on leur a donné l'égalité, mais non la terre : ils ont perdu la protection de leurs maîtres qui ont perdu toute influence sur eux. Ces gens sans terre et sans appui deviennent les ennemis de leurs anciens patrons. Un certain nombre des jeunes profitent de leur liberté pour entrer dans l'armée et y sont un élément vivant; les autres sont dans le pays un ferment de désordre.

Entre le paysan resté fermier dans une situation aussi fâcheuse que celle du serf, et le noble mécontent, apparaît une classe formée de militaires, d'employés subalternes, de marchands, d'artisans, de propriétaires non nobles auxquels s'ajoutent quelques prêtres. Ces gens qui ne vivent pas au compte d'un noble constituent un embryon de bourgeoisie [234]. Biernacki, député à la diète, très favorable aux paysans, divise le peuple en trois classes : noblesse, bourgeoisie, paysans [235]. Cette bourgeoisie renforcée de quelques nobles, se penche vers le paysan misérable pour le défendre. En 1808, l'abbé Miètelski ose dire dans un sermon que s'il y a de bons maîtres parmi les nobles, ils ne sont qu'une poignée dans la masse des possesseurs de terres; que si la constitution du 3 mai 1791 avait mis le bas peuple sous la protection des lois et de l'Etat, elle n'avait pas été, comme le Statut du duché jusqu'à proclamer ce peuple libéré de la servitude [236]. Il note que les nobles avouent l'illégalité de leur pouvoir sur les paysans, mais par un intérêt mal entendu, arrêtent l'application de la loi, se demandant : N'est-il pas nuisible de donner aux paysans la liberté avant l'instruction ? Les résultats matériels ne seraient-ils pas fâcheux ? Et Miételski de répondre : « Ce qu'on risque, c'est que les villages soient plus peuplés, les champs mieux cul-

(233) Limanowski (Dr B.), Historija Demokracyi polskiej, p. 107-110. — Grinwasser : Le Code Napoléon, p. 144.

(234) Skarbek, Dzieje Księstwa Warszawskiego, t. 1er, p. 190-1, p. 175, 145.

(235) Biernacki (J. G.), Uwaga nad zaprowadzic sie mianym Rządem Polski. S. l. Grünauer 1812, 30 p. in-16, p. 5.

(236) Voir pour la situation du paysan, Grinwasser : Le code Napoléon dans le duché, p. 146-149, 153.

tivés, les récoltes plus riches. La liberté a peuplé les marais de Hollande, bâti Venise en mer, planté l'Helvétie sur ses rochers, Dantzig sur son ilot. Comme dit Jérémie. soyez justes pour vos semblables, délivrez-les de l'oppression; faites en vos frères; cessez de les mépriser. Faites plus : vous possédez la terre, ils ne peuvent vivre sans cela; devenus libres, ils n'ont pas même gagné la place où ils se dressent; n'abusez pas de leur misère. Vous vous êtes laissé prévenir par cette loi; ayez votre revanche, agissez en gens de bien humains, facilitez leur l'acquisition de la terre » [237]. L'abbé Kollontaj estime « bons le Statut et le Code Napoléon qui rapprochent la Pologne de l'Empereur d'Occident, les mots devoir, responsabilité, récompense, punition n'ayant de sens que pour l'homme libre. On eut pu réaliser plus tôt ce bienfait : c'est une honte pour la nation qu'il aît dû venir du dehors ». Et encore n'a-t-on pas tout tiré des prémisses incluses dans le Statut : « Des ministres indignes ont fait dévier une affaire bien commencée : la question paysanne reste un boulet aux pieds du peuple » [238]. Le plus grand des Polonais d'alors, prêtre, mais point noble, Staszic a fait mieux : prêchant d'exemple, il a sur ses économies acheté à Hrubieszow une terre et l'a donnée en toute propriété à quelques centaines de paysans [239]. Il n'en passa que mieux pour une sorte de phénomène, un type d'original estimable, mais excentrique [240].

Dès 1807, Surowiecki justifie le paysan de son manque de soin : « Peut-il en être autrement, quand il sait que sa cabane même n'est pas à lui ? S'il est voleur, fait-il autre chose qu'exercer une reprise sur ceux qui le dépouillent ? Le servage étant supprimé, le paysan doit pouvoir acheter de la terre, en user à son gré » [241]. Et Surowiecki fait assez d'impression pour qu'on l'appelle à Dresde, où il travaille au Ministère [242]. En 1808, Klimontowicz émet l'idée de grandes

(237) Rembowski, Z zycia Konstitucyjnego, p. 54-55.

(238) Kollontaj (Hugo), Uwagi nad terazniejszem polozeniem tej czesci Ziemi Polskiej Ktora od pokoju Tylzyckiego zaczęto zwac Ksiestwem Warszawskiem. Leipzig, 1808, 222 p. in-16, p. 200-204.

(239) Staszic (Stanislaw), Pisma pedagogiczne. Lublin, Gebethner, 1926, 352 p. in-8°, édité par Kukulski et Chrzanowski. I Autobiographie de Staszic, p. 7-8.

(240) Kozmian (Kajetan), Pamiętniki, 5e partie, p. 21-115.

(241) Rembowski, Projekta reform wloscianskich w Ksiestwie Warzawskiem (1807)-1812) (Przewodnik naukowy, 1905, p. 507-520 et 605-628, p. 512).

(242) Limanowski, Historja Demokracyj, p. 111. Rapport de Suro-

ventes de terre aux paysans autour de Chelm [243]. Biernacki déclare pénible pour l'amour-propre national, la pitié des étrangers à l'égard des paysans polonais, de leurs défauts, de l'improductivité de la terre, de l'aspect chétif du bétail, et affirme qu'à la liberté du paysan gagneront le paysan et le noble [244]. Le baron Manteuffel l'assure : « Si l'on donnait aux paysans de la terre et de l'instruction, ils seraient partout actifs et aisés » [245]. Plusieurs historiens polonais, russes, allemands ont du reste confirmé cette opinion en parlant de la Pologne agonisante d'avant les partages [246].

La difficulté, c'est que, dans l'ensemble, les nobles sont loin de reconnaître la nécessité de la suppression du servage. Ils ne ménagent pas leurs reproches directs ou indirects à Napoléon : « Quel besoin d'une nouvelle Constitution aux Polonais, qui en ont déjà une mieux adaptée à leur mentalité ! Quel profit, de donner la liberté à la masse, qui n'y est pas préparée, n'y connaît rien, en mésusera, tout cela en ruinant les propriétaires terriens et l'agriculture ! A quoi bon le Code Napoléon à un pays, qui avait déjà ses vieilles lois » [247]. En

wiecki, intitulé Uwaga względem poddanych w Polsce i projekt do ich uwolnienia, Varsovie, 1807.

(243) Rembowski, Projekta reform., p. 608. Projet intitulé « Projekt zawarcia umowy wlascicieli z wloscianami » par Jakob Klimontowicz.

(244) Rembowski, Idem, p. 610. Aloiz Prosper Biernacki (Odrowaz); « O zamianie zaciągów na daniny zbozowe lub pieniężne » Wloclawek, 1808.

(245) Rembowski, Idem, p. 618. Rapport pod dniem 25 pazdziernika 1808, tajnego radcy finansów barona Manteuffla względem dóbr narodowych Ksiestwa Warszawskiego.

(246) Bobrzynski (Dzieje Polski, t. 2, 3e édition, p. 280, 348, 353) estime que le paysan ayant perdu tout sentiment de dignité, a aussi perdu tout esprit d'initiative : c'est une masse morte que rien ne peut plus électriser. — Kostomarow (Poslednia gody Rietchi Pospolitej, t. 1er, p. 18 etc.) ajoute que de là sont résultés la décadence de l'Etat, la démoralisation des nobles, enfin les partages. — Pour Sybel (Geschichte der Revolutionszeit, Stuttgart, 1898, t. 2, p. 212), le servage a rendu le paysan indifférend, hostile parfois à l'Etat polonais. — Pour Warszawski (Die Entwicklung der gutsherrlichen Verhältnisse in Polen, p. 122-3), si la Pologne n'a pu évoluer et vivre, c'est faute d'avoir modernisé son armée, ses finances, d'avoir eu un tiers état. — Pour Rutkowski, le servage fut la cause indirecte de la chute de la Pologne. L'infériorité militaire tenait en partie à l'état du trésor qui tenait en partie à l'organisation agraire, donc au servage. Ce pays était de ceux où l'Etat percevait le moins d'impôts, les paysans étant seuls à en payer. La corvée enfin était la principale ressource des seigneurs (Rutkowski Jan : Poddanstwo włoscian w XVIII wieku w Polsce i niektórych Krajach Europy. Poznan, Gebethner, 1921, 156 p., in-8°, p. 456, 138, 141, 155). Voir aussi Handelsmann, Rozwój narodowości nowoczesnej, Varsovie, Gebethner, 1923, 1267 p. in-16, p. 125 et 208.

1809, cette opposition se renforce par l'annexion au Duché de territoires où se trouvent les principales possessions des familles Zamoyska et Czartoryska. La formule qui fait loi est : « En donnant des terres aux paysans, nous ruinerons les propriétaires et nous ne contenterons pas les paysans » [248]. M. Handelsmann a suffisamment caractérisé la tendance de l'influence de ces deux familles sur l'ensemble de la noblesse du Duché, pour qu'il n'y ait pas à y ajouter [249]. Peu à peu on évite, en parlant de la misère du peuple, d'en rendre le noble responsable. En 1811, Owidzki se répand en considérations sur les coupables, qui laissent retomber tout le poids des impôts sur les paysans; mais il attaque surtout les usuriers, agioteurs, capitalistes, spéculateurs et plaint même les propriétaires terriens, qui manquent de « métal » [250]. En 1811 encore, Godlewski, député de Mariampol, arrive à faire signer par 136 membres de la diète sur 160, une adresse au Roi contre les abus de pouvoir des ministres, l'insubordination des préfets à leur égard et le peu de considération des employés pour la misère du peuple [251]. Ce n'est pas la classe noble qui est attaquée, ce sont les fonctionnaires. Skarbek, historien, mais comte, reconnaît la nécessité d'affranchir les paysans, mais proclame que c'est impossible, dangereux et conclut qu'il faut moins songer à les affranchir qu'à les protéger contre les abus de pouvoir de leurs maîtres [252].

Bref, le mouvement qui s'est produit dans les sphères éclairées, n'a pas soulevé la masse paysanne. Le major Lossberg de l'armée de Jérôme nous rapporte à ce sujet une conversation typique avec un noble polonais, son hôte, ancien officier. Cet « homme cultivé » pense comme le major que « c'est par une toute autre organisation seulement que ce peuple pourra prendre rang parmi les nations civilisées : actuellement, un propriétaire isolé a beau voir les défauts de son pays; il n'y peut remédier. Seule l'action conjuguée de

(247) Kollontaj, Uwagi, p. 81-82.

(248) Rembowski, Z życia konstytucyjnego p. 90-91. — Grinwasser a bien montré le rôle de Zamojski et celui de Szaniawski devenu adversaire du Code, p. 165-7.

(249) Handelsmann, Les idées françaises et la mentalité politique en Pologne au XIX[e] siècle. Paris. Alcan 1927, 218 p. in-16, p. 2-22. Voir le Robotnik du 29 mai 1930.

(250) Owidzki (Joachim), Spostrzeżenia, uwagi i myśli Obywatela w zaciszu domowem przyszłemu Sejmowi podane. Lublin, Pruski 1811, 62 p. in-16, p. 25-28.

(251) Rembowski, Z życia konstytucyjnego p. 156-157.

(252) Skarbek, Dzieje Xięstwa, t. 1, p. 187-189.

la noblesse et du clergé arrachera le campagnard à sa situation désespérée : avant tout, il doit posséder sa terre en propre; du moins un si haut degré de servitude doit être amoindri. Tant que le paysan n'a rien à espérer, il ne se rend pas compte de son état. Il ne forme pas une classe : ce n'est qu'un outil, sans volonté, de la noblesse à laquelle le clergé qui en dépend, prête une aide intéressée ». Et Lossberg ne conclut pas qu'une révolution de 1789 est imminente, même possible, mais signale « combien il serait dangereux pour le gouvernement d'avoir contre soi le clergé et la noblesse que le paysan suit sans réserve. De ce paysan, il est facile de faire, vu son éducation, son genre de vie, sa bravoure innée, un bon soldat obéissant aveuglément à ses supérieurs en toutes circonstances » [253].

Le Statut et le Code Napoléon ont provoqué des velléités de réformes; mais aucune réforme réelle n'en est encore sortie en 1812. Les serfs sont devenus des vagabonds ou de misérables tenanciers, presqu'aussi esclaves que jadis. C'est pour des motifs de ce genre notamment que Zajączek avait raison de dire, dès 1807, qu'il eut fallu un roi français, c'est-à-dire point embarrassé de scrupules au sujet des ennuis qu'une réforme causerait à la noblesse. Poser des principes, c'était peu : il eut fallu mettre là l'homme qui eut voulu et réalisé un changement radical. Frédéric-Auguste voit sans joie poser ces nouveaux principes; il n'est pas homme d'action, il est absent. Non seulement, il n'y a pas de roi français, mais il n'y a pas du tout de roi. Le personnel ministériel composé de riches terriens, semble vouloir réaliser les nouveautés annoncées, mais atermoie et se dit absorbé par le règlement quotidien de difficultés administratives. La noblesse — donc, les fonctionnaires — voit d'un mauvais œil le développement possible des idées que supposent le Statut et le Code : suppression du droit d'aînesse, partage des fortunes, etc. La présence de Napoléon, même celle d'un de ses proches, est donc plus inquiétante que réjouissante pour la noblesse; et si le prestige de l'Empereur empêche toute affirmation de mécontentement devant lui, la jeunesse et la réputation de Jérôme seront im-

(253) Lossberg, Briefe von russischen Feldzug des Jahres 1812, p. 7-8. Kobierczyko, 17 avril 1812. — Une preuve qu'on peut tout faire avaler au paysan, c'est l'audacieuse proclamation du roi de Prusse (24 juillet 1807) aux Polonais qui cessent d'être ses sujets : « Il fallait que ce que des liens formés par des siècles, ce que les vertus de nos ancêtres, des traités, l'amour et la confiance avaient jadis uni, fut rompu » (D'Angeberg : Recueil des traités, p. 485).

puissantes à le protéger contre un mauvais vouloir insaisissable, mais réel. Les impondérables vont jouer contre lui.

L'état politique et social dans la catholique Pologne, est d'ailleurs compliqué par la situation religieuse.

Si Napoléon en 1812 a encouru la désaffection du clergé français, s'il a contre lui le clergé espagnol, on ne saurait s'étonner que le clergé polonais voie en lui autre chose qu'un bienfaisant libérateur.

Dombrowski qui n'était pas un dévot, avait engagé le clergé à remercier avec lui la Providence qui amenait Napoléon en Pologne, et à lire trois dimanches en chaire un vibrant appel aux Polonais à servir sous le héros invincible grâce auquel ils allaient bientôt adresser dans la liberté et la paix leurs actions de grâce au Très Haut [254]. Là était la note juste, le clergé pouvant beaucoup pour le ralliement du peuple à l'idée de renaissance de la patrie sous l'égide de l'Empereur. Mais il eut fallu organiser le clergé en organisant le duché même. Et sans doute, c'est à l'église de Pologne que sont consacrés les trois premiers articles du Statut proclamant « la religion catholique, apostolique et romaine, religion de l'Etat », divisant le duché en 6 diocèses, un archevêché et 5 évêchés; mais affirmant : « tous les cultes sont libres et publics ». Là toutefois s'est arrêtée l'action de l'Empereur : l'organisation de l'église en Pologne est l'une des choses qui portent le moins l'empreinte de sa volonté.

Quand Varsovie était capitale de la Pologne, il n'était pas le siège d'un diocèse; son premier évêque date des temps prussiens (1797). Or, cet évêque, Miakowski, étant mort en 1804, l'archevêque de Gniezno, Ignace Raczynski, arguant du titre de primat de Pologne, se mit à administrer le diocèse sans y faire nommer d'évêque [255]. On était devant une table rase : en y nommant en 1807 un évêque, ou, comme l'obtiendra Alexandre en 1817, un archevêque; en choisissant pour ce poste, un prêtre ayant la largeur de vues d'un Staszic et en organisant un clergé nouveau adopté au nouveau régime, on eut donné à ce germe de Pologne napoléonienne une puissance de vie et de rayonnement contre laquelle les efforts des copartageants se fussent brisés.

(254) Moscicki, Dzieje porozbiorowe Polski w aktach, p. 91-2, 2 déc. 1806.

(255) *Podreczna Encyklopedja Koscielna*, Varsovie, Gebethner, t. XLI-XLII, 1915, p. 141, Warszawa.

Mais ni les ministres, ni le roi, ni Napoléon ne semblent avoir rien voulu réaliser dans cet ordre d'idées. L'autorité suprême du Duché fut donc Raczynski nommé jadis évêque de Poznan (1793), puis archevêque de Gniezno (1805) par le roi de Prusse. Il habite, non son palais archiépiscopal en ruines, mais le château de Ciązno [256]. De ce coin, d'où il ne voit rien, où il ne peut comprendre l'évolution en cours dans la vie de la Pologne et de l'Europe napoléonienne; où lui parviennent surtout les plaintes de ses subordonnés; où il est plus près du dévot roi saxon que de Varsovie, il préside aux relations entre le clergé et les pouvoirs civils. Entre Ciązno et Dresde, à Breslau, son parent, le comte Raczynski, est le principal meneur d'un foyer d'agitation antifrançaise; cet ancien maréchal de la diète, dévoué à la Russie, à la Prusse, suspect à Davout reçoit les mécontents du duché [257]. Dans le primat de Gniezno, le résident, De Serra, voit « un des hommes qui, regrettant le régime prussien, nous feront beaucoup de mal, si l'occasion s'en présentait et s'ils peuvent cesser de craindre. Couvrant d'une bigoterie affectée sa conduite passée, méprisé par tous les gens estimés, il vient de dire dans une des premières sociétés, qu'un saint ecclésiastique lui a révélé que le monde va finir dans 12 ans, que l'Antechrist existe; qu'il doit se servir de ses armes spirituelles pour aider à l'édification, à la réforme des hommes » [258]. Près de lui, « l'abbé Wolicki, nonce de Posen à la diète, homme à talents, protégé par tout ce qu'il y a d'hommes en place de la Grande Pologne où nous n'avons guère de chauds partisans », a osé dire pendant la session de 1809. « C'est aux légions polonaises que nous devons notre embarras actuel. Si l'empereur ne les avait pas vues en Italie, il n'aurait jamais pensé à notre pays; nous serions tranquilles ». Raczynski et Wolicki jouissent de la faveur du Roi [259]. L'empereur informé de tout ceci a mérité, le reproche, non d'avoir partout imposé ses fidèles, mais d'avoir toléré les agissements de trop d'ennemis.

Lubieński s'était servi de l'évêque in partibus Albertrandi

(256) Korytkowski (Jan), Arcybiskupi gnieznenscy prymasowie i metropolici Polscy od roku 1000 az do roku 1821 czyli do połączenia arcybiskupstwa gnieznienskiego z biskupstwem Poznanskiem. Poznan, Drukarnia Kuriera Poznanskiego, 1892, 6 tom in-4°, t. 5, p. 377, p. 253-258.

(257) Bonnefons, Un allié de Napoléon, p. 333.

(258) Handelsmann, Instructions, t. 1, p. 145, Varsovie, 16 mars 1809.

(259) Handelsmann, Instructions, t. 1er, p. 145, note 2 et 146.

pour donner le 1er mai 1808 à la promulgation du Code Napoléon tout l'éclat désirable. Albertrandi étant mort le 10 août Raczynski aussitôt délègue pour administrer le diocèse l'évêque in partibus Zachariasiewicz. Puis il écrit : « Quand Moïse reçut de Dieu lui-même sur le mont Sinaï les lois destinées au peuple d'Israël, il n'ordonna pas de cérémonie de promulgation. Le ministre a dû trouver bien admirables celles de Napoléon pour les avoir entourées d'une pompe plus grande que la procession de la Fête-Dieu. Chacun s'est étonné que ce livre de lois dût être béni dans une église et devint ainsi un livre saint. Le bon clergé catholique en a conclu qu'il serait le bouclier de notre sainte religion. Quel fut son étonnement de voir qu'il n'y était pas fait mention de la religion et n'a servi qu'à imposer au clergé des fonctions civiles. On en vient à dire qu'on aurait dû, non le bénir, mais l'exorciser » [260].

En mars 1809, Raczynski présente au roi un Mémorial de protestation contre le Code et les abus qu'il provoque, signé des sept évêques ou fonctionnaires épiscopaux. Puis il se plaint des ministres et administrateurs des caisses publiques, qui laissent des mois — jusqu'à deux ans — des prêtres sans traitement, quand les employés civils sont payés [261]. Il se plaint des fonctions civiles confiées aux prêtres et qui les ont distraits de leurs devoirs religieux ou atteints dans leur dignité sacerdotale. Devenus employés de l'Etat-civil, ils ont dû donner le pas à l'acte civil sur les cérémonies religieuses [262] : des autorités civiles ont interdit au curé de baptiser un enfant malade avant d'établir son acte de naissance [263]. Les maires sont chargés de publier les actes de divorce, de marier les divorcés, l'Eglise ne reconnaissant pas le divorce [264]; mais ces officiers laïques de l'état-civil apprennent aux citoyens que le mariage

(260) *Wielka Encyklopedia*, Varsovie, Drukarnia gazety Handlowej 1904, t. 35-36, p. 939-41, Kodeks Napoleona, w Polsce. Albertrandi, membre de la Commission de traduction officielle, devait savoir à quoi s'en tenir (Grinwasser, Le Code, p. 141).

(261) *Szescioletnia Korespondencja wladz duchownych* z rządem swieckim Xięstwa Warszawskiego, służaça do Historji Kościoła Polskiego, s. l., s. n. 1816, 570 p. in-16. Anonyme, mais publié par Raczynski, p. 28-40. Mémorial au roi, 3 mars 1809; p. 79-80. Mémorial au roi, 18 mai 1810.

(262) *Dziennik praw*, t. 1er, p. 195-201. Décret du 23 février 1809 sur la taxe à percevoir par les employés laïques ou religieux pour l'Etat civil, Art. 1 et 2.

(263) *Szescioletnia Korespondencja*, p. 197, 25 avril 1810, lettre au Ministre des cultes.

(264) *Dziennik praw*, t. 1er, p. 195-201, même décret, art. 4.

civil conclu, il n'est pas nécessaire de célébrer un mariage religieux [265]. Les pouvoirs civils nomment comme fonctionnaires des prêtres sans prendre avis de leurs supérieurs et font choix de sujets indignes [266]. Peu à peu les préfets et les sous-préfets en viennent à demander aux ecclésiastiques non seulement d'enregistrer les naissances, mariages et décès, mais encore de les renseigner au sujet des couples vivant en désaccord et dont on veut faciliter le divorce; un tribunal exige que le mariage civil et religieux soit accordé à des divorcés. Les curés reçoivent ordre d'opérer le recensement des feux de leurs paroisses, celui des conscrits, la mensuration des hommes de 16 à 50 ans. Le préfet de Kalisz leur enjoint (22 mars 1810) de lire du haut de la chaire où ils doivent parler de Dieu, ses circulaires relatives aux veaux, aux cochons et aux lapins [267].

Il en résulte une mainmise progressive et parfois arbitraire, scandaleuse des autorités civiles sur le clergé catholique que l'on brime, parfois au profit des autres confessions. Tout ceci rend fort impopulaires, la nouvelle Constitution, le Code Napoléon, et les institutions françaises en général. Des fonctionnaires remanient les paroisses, les démembrent sans en parler à l'évêque; d'autres font peser sur les prêtres, même sans terres, des contributions en impôts ou en fourrages pour l'armée [268]. Un sous-préfet interdit aux Augustins de prendre des novices, « le gouvernement ne voulant pas que s'accrût le nombre des paresseux »; une administration de district distribue les bénéfices sans l'avis de l'évêché : on prend l'église des religieuses dites Norbertanki pour en faire un magasin à foin; on expulse d'un cloître deux chartreux pour le louer au fabricant de toile Mulochot qui y installe une brasserie [269]. Gliszczyński, préfet de Bydgoszcz, malmène les prêtres catholiques, et se montre aimable pour les pasteurs allemands; Orlowski, sous-préfet de Kutno, convoque tous les prêtres du district pour les obsèques de Malachowski, les renvoie à jeun et ouvre un bal (un vendredi). Un noble de Łęczyca giffle publiquement le curé, et l'archevêque ne peut obtenir satisfaction

(265) *Sześcioletnia Korespondencya władz duchownych*, p. 202.
(266) *Idem*, p. 199, p. 215, p. 203.
(267) *Idem*, p. 212-215, 220; voir aussi l'établissement des listes électorales pour les diétines, p. 211.
(268) *Idem*, p. 217, 190.
(269) *Idem*, p. 208, 212, p. 404.

des pouvoirs civils. Un prêtre de Wigier suspendu pour mauvaises mœurs par le consistoire en appelle au tribunal civil. A Krotoszyn, la procession solennelle des Aigles polonaises s'arrête devant l'église uniate, puis devant la synagogue, puis très tard devant l'église catholique et le fonctionnaire présent, ne la trouvant pas assez illuminée, insulte le curé et le frappe du sabre. Une maison de tolérance ayant été placée à côté d'une église et le prêtre ayant demandé qu'on la transportât ailleurs, le sous-préfet de Plock le traite de fanatique et lui dit que, dans un pays de liberté de conscience, on devrait même pouvoir faire de telles choses dans l'église. A Slesin, un noble fait don aux juifs d'une maison pour en faire une synagogue, vient trouver le curé à la sacristie pour le forcer à assister à la consécration, le menace de l'y faire amener par les habitants, voire de le chasser de sa cure [270].

Raczyński, fait non seulement archevêque, mais prince par le roi de Prusse (3 mai 1805), ne tarde pas à se plaindre que sous le masque de la tolérance et du libéralisme, des fonctionnaires sans foi, empoisonnés par les principes de la Révolution française attaquent la religion et corrompent la société polonaise [271]. De 1808 à 1812 il multiplie les Mémoires de protestation : dès 1809 parmi les signatures des suffragants qui escortent la sienne, on voit celles de François Malczewski, évêque de Cujavie et de Grégoire Zachariaszewicz, vice-administrateur du diocèse de Varsovie [272], qui, sous la direction de Raczyński « combat vaillamment l'incroyance, l'athéisme, et l'anticléricalisme que développent dans toute la société polonaise des fonctionnaires sectaires et autoritaires » [273].

Raczynski cherche du reste en France les moyens de combattre cette influence française qu'il juge si pernicieuse : il a fait traduire du français une brochure « Sur les esprits forts » par laquelle il a réussi à vaincre la suffisance, le sans-gêne avec lequel en conversation on soufflétait à la française toute modestie, on attaquait la sainteté des mystères de la foi et des rites religieux, et a ramené dans la société l'ancien ton de bienséance et de délicate politesse. Il a traduit lui-même

(270) *Idem*, p. 330-1, p. 202, 203, 204, 206.
(271) Korytkowski (Ks Jan), Arcybiskupi gnieznieńscy prymasowie i metropolici polscy, t. 5, p. 253-259.
(272) *Sześcioletnia korespondencja*, p. 40.
(273) Korytkowski, p. 265. Grinwasser : Le Code Napoléon, p. 156, note 4.

« Des erreurs du temps présent », œuvre de l'évêque français Jamin, l'a envoyée au roi Frédéric-Auguste qui fit exprimer à l'archevêque tout le contentement qu'il avait éprouvé à lire ce livre. Quelques mois après la police de Varsovie n'en confisquait pas moins l'ouvrage, ce dont se plaignit amèrement l'archevêque au roi (20 février 1812). En septembre 1810, revenant des eaux de Karlsbad, il s'est arrêté à Dresde, y a vu Frédéric-Auguste, et vraisemblablement encouragé par son accueil, il a redoublé d'ardeur à son retour contre ce qu'il appelle la persécution de l'église et de la foi [274]. C'est par le clergé surtout que Frédéric-Auguste règne dans le Duché, et le clergé polonais en sera par là rendu plus défiant à l'égard de Jérôme.

A l'époque où apparaît ce dernier, on est en plein conflit au sujet d'un décret interdisant aux curés d'assigner qui que ce soit en justice pour leurs biens ou les biens des églises, sans une permission du Conseil de préfecture alors qu'un laïque peut assigner un prêtre en se contentant d'aviser la préfecture (15 février 1812). Le 12 février 1813, Raczyński demandera au roi et obtiendra le retrait de ce décret, que le clergé regarde comme un encouragement à l'accaparement arbitraire des biens ecclésiastiques et à la suppression de fondations, consacrées par des siècles. Le clergé menacé dans son bien-être est inquiet, surexcité. Or, il ne se trompe pas; il ne rend point responsable de ce décret le roi, au nom duquel il est promulgué, ni le ministre de l'intérieur et des cultes qui l'a signé, mais le ministre de la justice Lubieński, l'homme souple et double, dont l'extrême dévotion a conquis le roi et dont le zèle à servir le Code Napoléon paraît faire un champion en Pologne des idées françaises. Raczyński voit en lui un successeur des Pharisiens, un autre Siéyès, dans le fond un ennemi de l'église rejetant sur les autres l'odieux des mesures qu'il fait prendre; et il regrette la bienveillance avec laquelle était traitée l'église catholique par le précédent gouvernement encore que prussien et protestant [275]. Cet état d'esprit est éminemment défavorable à tout ce qui peut toucher de près ou de loin le roi de Westphalie, le frère de l'empereur des Français.

(274) *Idem*, p. 272, 260 et 41-48. Voir aussi *Podręczna Encyklopedja Kościelna*, tom 33-34, 1914, 399 p. in-8°, voir Raczyński.
(275) *Sześcioletnia korespondencja*, p. 148-165, note 1, p. 149, p. 171.

Ainsi donc, ni le roi, ni les ministres les plus influents, ni les corps constitués — Conseil d'Etat, Sénat, Diète — ni les fonctionnaires, ni la noblesse, ni le clergé, ni l'ensemble de ces forces morales qu'on appelle en France l'opinion publique et qui constituent sous une forme moins large ce qu'on appelle en Pologne « spoleczenstwo » ne sont attachés sans arrière-pensée à Napoléon et ne sont prêts à faire à son frère un accueil d'une cordialité sans réserve. L'armée inquiète et divisée en autant de fractions peut-être qu'il y a de chefs d'unités, a besoin pour retrouver sa cohésion et acquérir le moral si élevé dont elle fera preuve, de la secousse violente que lui donneront l'arrivée de l'Empereur, ses ardents bulletins, ses ordres d'offensive vigoureuse. Le peuple illettré et miséreux ne peut voir dans les troupes étrangères qui s'avancent, que des envahisseurs dont les intentions lui échappent totalement. Peu de choses dans cette Pologne sont de nature à inspirer au roi Jérôme le désir d'abandonner pour elle la Westphalie, ou simplement à faciliter sa tâche de chef de l'aile droite.

Chapitre VI.

Napoléon 1er et la Pologne.

La situation de Jérôme et celle de la Pologne sont à connaître. Mais les intentions de Napoléon dominent la prise de contact de son frère et principal lieutenant dans le duché avec ce pays qui est l'occasion de la catastrophe où vont sombrer les forces et le prestige de l'Empire.

La question de Pologne a été pour Napoléon la pierre d'achoppement, non la grande préoccupation de sa vie. De 1796 à 1800, n'étant pas chef d'Etat, il n'a pas à y apporter de solution. De 1800 à 1806, éloigné du territoire polonais, il est hors d'état de rien modifier aux résultats des partages. De 1806 à 1813, il est trois fois amené à pied d'œuvre, mais sans l'avoir voulu. Chaque fois, cette intervention involontaire doit, d'après lui, être vers la solution définitive un pas de plus, pas toujours risqué pour lui, jugé trop court par les Polonais, qui de lui ont toujours douté ou attendu des miracles. Il a échoué, non pour s'être dérobé devant l'occasion, — qui ne s'est jamais présentée, quoiqu'il en ait dit, — de recréer la Pologne d'un seul coup, mais pour n'avoir pu éviter de convaincre ses adversaires qu'il profitait de chaque succès pour la recréer, pour avoir été amené par eux à fonder si vite une nouvelle Pologne, quand ils avaient mis vingt-cinq ans à détruire l'ancienne. Il a donc dû souvent agir autrement qu'il ne l'avait compté, s'appuyer sur des forces qu'il eut voulu combattre, en négliger dont il eut dû se servir.

Il passe pour s'être, en Pologne, surtout appuyé sur l'armée : or cette armée en 1812 ne ressemble en rien au noyau existant de 1796 à 1806. Les politiques polonais qui approchent l'Empereur, ne sont pas moins différents en 1806 et en 1812. La répercussion dans la Pologne de 1812 des questions confessionnelles posées par lui en 1806, ne fut pas celle qu'il avait es-

comptée. Sa politique financière trouvera dans le duché peu de sympathies. Et quiconque en Pologne pouvait rapprocher ces divers faits, en venait presque fatalement à douter du bon vouloir de l'Empereur.

Ce bon vouloir, réel pourtant, tient dans le cadre de ces trois formules : ne faire d'avance aux Polonais aucune promesse précise qu'on ne puisse tenir; n'admettre aucune combinaison où la Pologne nouvelle soit sacrifiée; ne pas sacrifier la France à la Pologne.

En 1796, de Constantinople, Oginski pose la question de Pologne devant Bonaparte qui n'a pas encore qualité pour la résoudre, a bien des ennemis à vaincre, et, près de soi, un seul polonais. Bonaparte donne cette réponse orale qui, venue à nous par Sulkowski et Oginski, contient des exhortations, des promesses, un geste de doute aussi, n'engage pas son auteur et a pu prendre du relief en voyageant : « Que dois-je répondre ? que puis-je promettre ? J'aime les Polonais, j'en fais grand cas. Le partage de la Pologne est un acte d'iniquité qui ne peut se soutenir. La guerre finie en Italie, j'irai moi-même à la tête des Français forcer les Russes à restituer la Pologne; mais les Polonais ne doivent pas se reposer sur des secours étrangers, ils doivent s'armer. Toutes les belles paroles qui les illusionneront, ne mèneront à rien. Un peuple ne peut se lever que les armes à la main » [1]. C'est l'époque des phrases vaines.

L'ère des légions rapproche Bonaparte des Polonais; mais moins qu'on le croit. Il engage le Congrès de Milan à accueillir Dombrowski, à former une légion polonaise le 4 janvier 1797 : le pacte entre la Lombardie et Dombrowski est du 9; l'appel de ce dernier aux Polonais du 20. Le 9 février, il y a sous les armes 1127 Polonais [2], deux bataillons; le 30 avril, Bonaparte passe en revue 4 bataillons; mais l'armistice est déjà signé et c'est en vain que Dombrowski est allé à Graz demander au vainqueur de marcher sur Vienne pour soulever la Pologne. Léoben est trop loin de ce pays; les légions qui n'ont encore rien fait, sont un appoint trop faible. Compromettre pour elles les résultats acquis, eut été une folie. L'intervention de Kniasiewicz, lors du traité de Campo Formio ne pouvait avoir plus de succès près de Bonaparte qui ré-

(1) Oginski, Mémoires, t. 2, p. 211 (10 août), p. 229 (15 sept.).
(2) Borejko-Chodzko (Léonard), Histoire des légions polonaises, Paris, Barbezat, 1829, 2 vol. in-8°, t. 1, p. 202, 203-5, 207-8, 209.

pète : « J'aime le peuple polonais », mais pose des questions embarrassantes : « Quels sont vos moyens d'action ? Comment contenterez-vous le roi de Prusse » [3]. Ce n'est qu'une prise de contact.

Retour d'Egypte, il écrit à Dombrowski après l'héroïque campagne contre Suvorov : « Dis à tes braves compagnons qu'ils ne cessent d'être présents à ma pensée; je compte sur eux; j'apprécie leur esprit de sacrifice à la cause que nous défendons; je serai toujours leur ami, leur collègue » [4]. Des caresses, mais pas de promesses d'ailleurs impossibles à tenir.

En 1800, le rôle intéressant est tenu par la légion du Danube (Kniasiewicz) : les Autrichiens en font déserter une partie; ses 3.000 hommes font leur devoir à Hohenlinden [5]. Mais Hohenlinden et Marengo sont encore moins proches de la Pologne que Léoben. Si Lebrun a parlé en 1800 de refaire une Pologne avec Louis XVIII pour roi [6], il a dit une sottise. A Lunéville, la France et l'Autriche refusant toute aide aux ennemis intérieurs de l'autre puissance, donc l'Autriche aux émigrés français, la France aux Polonais, le rapprochement franco-russe de 1801 rend chimérique l'idée d'une restauration imminente de la Pologne. Bonaparte devenu chef d'Etat, qu'il le veuille ou non, ne peut rien pour la Pologne.

Il ramène en Italie les légions qu'il disloque, en fait l'enjeu de diverses combinaisons, veut assurer leur sort, tout en faisant oublier leur but. Dombrowski veut les conduire dans les Balkans, y opérer des diversions utiles à la France, puis à la Pologne. Bonaparte y voit du désavantage, peu de profit : les Polonais ayant refusé de servir l'Etrurie, et ayant une organisation coûteuse, il les prend et les envoie à Saint-Domingue [7] où leurs pertes comme les nôtres seront cruelles. Il voyait en eux, tant qu'ils étaient en Europe des auxiliaires italiens, non des Français et leur refusait nos drapeaux. Il

(3) Askenazy, Napoléon a Polska, t. 2, p. 120-1, 201.
(4) *Corresp. de Napoléon*, t. 6, p. 51, Paris, 25 décembre 1799.
(5) Askenazy, Napoléon a Polska, t. 3, p. 193, 221. — Askenazy, O sprawie polskiej w r 1812. Cracovie, Académie des Sciences, 1912, 24 p. in-8°, p. 3, 4, 5. Pour Bonaparte la solution est alors : la Pologne aux mains de la Russie. Les émigrés polonais crient : « Vive Bonaparte, Vive Paul ! qu'il y ait un roi de Pologne, n'importe qui, pourvu qu'il y ait une Pologne. »
(6) Askenazy, Napoléon a Polska, t. 3, p. 215.
(7) *Idem*, t. 3, p. 250-283. — *Corresp. de Napoléon*, t. 7, n° 5768, p. 338, 25 sept. 1801; n° 5785, p. 349, 7 oct. 1801; n° 6017, p. 541, 29 mars 1802; t. 8, n° 6445, p. 136, 28 nov. 1802; n° 6447, p. 138, 23 nov. 1802.

demande à Talleyrand qu'il ne soit pas, dans l'état des Puissances inscrites sur l'*Almanach national,* fait mention de la Pologne, cela étant « d'une inutilité absolue »[8]. Il arguë de la disparition de Venise et de la Pologne pour faire nommer par le pape des cardinaux français. Il trouve peu convenable que dans la République italienne, moitié des troupes soient des Polonais autrichiens[9]. Tout ceci implique, sinon que Bonaparte soit indifférent à la Pologne, du moins qu'il lui est utile, de 1801 à 1803, de paraître ne s'en soucier nullement.

L'attitude de l'Angleterre et de ses alliés de 1803 à 1806 l'invite à moins de discrétion. Il commande à D'Hauterive une brochure sur les « Changements survenus en Europe depuis 25 ans », relevant ce que la Russie et l'Autriche ont gagné, la France perdu par le partage de la Pologne. En expulsant les Russes sans passeports, il ajoute : « On peut avoir des égards pour les Polonais pas trop mauvais. Le prince Sapieha en est. Ayez l'état des Polonais qui sont à Paris ». Il se méfie assez des Polonais agents de la Russie; mais au moment de guerroyer en Autriche, il écrit à Eugène : « Ayez toujours un dépôt pour recruter les Polonais. On en augmenterait sur le champ la légion »[10]. Cette légion continue donc à se recruter en 1805; mais les Polonais restent nombreux chez les Austro-russes. On fait prisonnier un général Przybyszewski à Austerlitz[11]. Et sans doute, il n'est pas plus question de la Pologne à Presbourg, qu'à Lunéville et à Campo-Formio. Mais si, de l'Italie, Napoléon pouvait vite intervenir dans la Dalmatie, embryon de Yougo-Slavie arraché à l'Autriche, par contre pour défendre une Galicie libérée, il eut fallu réaliser chaque fois cette double merveille, Ulm et Austerlitz. Chimère que tout cela ! Tant que Napoléon n'a pas mis le pied sur le sol polonais, un projet de reconstitution, même partielle, de la Pologne ne peut paraître sensé, ni à Napoléon, ni aux Polonais.

Avant la campagne de Prusse, la légion polonaise se bat pour Joseph Bonaparte à Naples, sans toutefois être brillante. Napoléon ordonne de n'employer de Polonais ni en montagne,

(8) *Corresp. de Nap.*, t. 7, n° 5955, p. 487, 14 février 1802, n° 5816, p. 374, 17 oct. 1801.

(9) *Idem*, n° 6204, p. 677, 25 juillet 1802; t. 8, 6596, p. 280, 21 février 1803.

(10) *Idem*, t. 9, n° 7883, p. 553, 29 juillet 1804; t. 10, n° 8081, t. 9, A. Fouché, 3 oct. 1804; n° 8588, p. 401, 5 avril 1805; t. 11, n° 9225, p. 253, 16 sept. 1803.

(11) *Idem*, t. 11, p. 565, n° 9550, 33e bulletin, Austerlitz, 1er déc. 1805.

ni en Calabre, de les caserner à Naples, Tarente : « En les mettant à Naples, il sera convenable d'y placer le général Dombrowski; vous en serez plus sûr, quand il sera là ». Influence toute morale d'ailleurs : « Dombrowski laisse ses malades dans un tel dénuement qu'ils n'ont pas de paillasses. Il est incapable de commander une province : un major français y vaudrait mieux. L'idée que des malades sont aussi abandonnés et manquent de tout, est terrible » [12]. Pourtant, Napoléon, prêt à fondre sur la Prusse, ne cesse de penser au recrutement polonais. Il y a tant de déserteurs qu'on peut espérer former plusieurs légions. Il fait rédiger des proclamations « provoquant à la désertion *sans jamais prononcer le nom de Pologne* »; promettre aux soldats d'être « employés *sur le continent,* traités comme les Français, aux sous-officiers de conserver leurs grades s'ils le méritent ». Il met à Landau Zajączek à la tête de la Légion [13] et appelle à lui Dombrowski [14]. La Prusse est battue; Napoléon touche enfin le sol polonais. Mais ce n'est pas un fait prémédité : il a fallu que la Prusse lui déclarât la guerre et tombât foudroyée par deux désastres en un jour pour amener là Napoléon [15]. La création du Duché paraissant la punition efficace à infliger à la Prusse, punition point passagère, l'état nouveau étant un embryon susceptible de vie, la question de Pologne se posa pour l'Empereur et eut un sens précis.

Le duché, né de la majeure partie de la Pologne prussienne va-t-il rester tel ou grandir, n'être que le vivant châtiment de la Prusse ou être une menace lancinante pour l'Autriche et la Russie. A Tilsit, Napoléon a pris ses précautions pour que la menace ne parût pas exister [16]. Il est pourtant dans la

(12) *Corresp. de Nap.*, t. 13, p. 32, n° 10578, 31 juillet, A Joseph; p. 81, n° 10635, 12 août, idem; p. 108-9, n°s 10672, 10673, 20 août; p. 248, n° 10.807, 17 sept. 1806.

(13) *Idem*, t. 13, p. 302, n° 10858, 22 sept. 1806. — Brotonne, Dernières lettres, p. 227, n° 485, Mayence 1er octobre 1806.

(14) Wybicki (Jozef), Zycie moje, p. 261. Dombrowski est touché par cet appel le 5/10/06.

(15) Et il l'a regretté à Ste-Hélène : Je n'aurais pas dû passer la Vistule; c'est la prise de Magdeburg qui m'a porté à entrer en Pologne. J'ai mal fait : cela m'a entraîné dans de terribles guerres, mais la pensée du rétablissement de la Pologne était belle » (Gourgaud, Journal inédit de 1815 à 1818. Paris, Flammarion, 2 vol. in-8°, t. 2, p. 111).

(16) Askenazy a montré combien c'était vain, en citant le mot de Karamzine : « La Pologne sous aucune forme ne peut subir aucun changement; il eut mieux valu consentir à ce que Napoléon prît la

nature du Duché d'être une menace. Napoléon le sent, en est gêné : il donne à Davout pour instructions de faire comprendre qu'il ne se laissera pas orienter dans cette voie par les Polonais : « Faites mettre dans les journaux de Varsovie que la meilleure intelligence règne entre l'Autriche et moi; faites-le mettre de toutes les manières, prenant pour texte le séjour du grand duc de Wurzbourg à Fontainebleau, la prochaine remise de Brauneau et en parlant de l'ambassade de Vienne. La meilleure intelligence règne également entre les Russes et moi. Mais dans les circonstances où nous sommes et dans le pays où vous êtes, où l'on désire la guerre, il faut porter une grande attention à redresser constamment les esprits ». Mêmes instructions à Bourgoing, à Dresde : « tenir un langage pacifique, ôter toute alarme aux Autrichiens, calmer les Polonais galiciens en disant que je suis bien avec l'Autriche, la Russie; faire que ces puissances soient contentes de son langage » [17]. Il honore les Polonais en baptisant deux bateaux, la Ville de Varsovie, le Polonais [18]; mais il n'y a pas de bateaux « Pologne ».

Il évite d'autre part de laisser croire aux Polonais qu'ils sont pour lui des jouets sans valeur. Bourgoing doit « faire connaître en toute occasion au Roi, aux gens du pays que je ne laisse les troupes françaises que pour leur plaire; qu'aussitôt qu'il aura vu le pays, et qu'il sera prouvé qu'elles n'y sont plus nécessaires, je les ôterai tout à fait. Tel doit être son langage constant ». Il réitère à Frédéric-Auguste : « Une division de mes troupes dans le Duché s'est déjà rapprochée de l'Oder; l'autre évacuera aussitôt que V. M. le jugera utile » [19]. Une combinaison financière lui fait utiliser en Espagne une partie de l'armée ducale, et ne voulant pas que cela parût une réédition de Saint-Domingue, il consent de lui-même que les Polonais ne puissent « être embarqués pour un service de mer ou de colonies » [20]. La violation du territoire du duché par les hussards de Neypperg et les efforts des Russes

Silésie, Berlin même, que de reconnaître le Duché de Varsovie ». « Que les étrangers pleurent le partage de la Pologne; nous, nous avons pris ce qui est à nous » (O sprawie polskiej w 1812, p. 13).

(17) *Corresp. de Nap*, t. 16, p. 136, n° 13293, 28 oct. 1807, p. 143, n° 13302, 27 oct.

(18) *Idem*, p. 368, n° 13535, 7 février 1808; t. 17, p. 181, n° 13925; p. 253, n° 14005; t. 18, p. 16-17, n° 14402 et 14403.

(19) *Idem*. t. 16, p. 143, n° 13302; p. 227, n° 13389, 16 déc. 1807.

(20) *Idem*, t. 17, p. 20, n° 13755, A Davout, 17 avril 1808.

pour récupérer des Polonais prisonniers passés au service de France provoquent de sa part des ordres énergiques [21]. Il veut qu'on respecte le duché. L'autoritarisme de Davout à l'égard du roi de Saxe et des fonctionnaires polonais, l'agace [22]. Plus il prévoit que la guerre d'Espagne lui coûtera, plus il fait croire à la force des Polonais. Il écrit à Davout : « Je vous ai donné le commandement de la Pologne et de la Silésie : vous auriez une armée de 100.000 hommes. Saxons et Polonais valent bien les Autrichiens ». « L'armée polonaise doit occuper tous les postes, mon intention étant de retirer mes troupes sur la gauche de l'Elbe. Il n'y a rien à craindre pour la Pologne; d'ailleurs cela regarde le roi de Saxe qui enverra autant de troupes que cela est nécessaire... Eviter tout mouvement pouvant faire penser aux Russes que nous nous méfions d'eux. Je suis au mieux avec la Russie et n'ai rien à craindre des Autrichiens » [23].

La guerre de 1809 éclate, du fait de l'Autriche, non de Napoléon. Il en profite pour recruter des Polonais parmi les prisonniers dès avril, former une 2e légion à 6 bataillons, dont il envoie une partie en Espagne [24]; et pour infliger à l'Autriche le même châtiment qu'à la Prusse : il lui faut ôter à l'Autriche l'envie de récidiver et fortifier d'autant l'allié varsovien dont l'action n'a pêché que par faiblesse de ressources et qui y a suppléé en faisant appel aux Galiciens. Il ampute l'Autriche d'un morceau de Galicie, opération plus difficile que celle qui a suivi Iéna. Le tsar se sent menacé, à son tour et ceci affaiblit de plus en plus son goût pour l'alliance française. Avant même que l'Autriche ait tiré l'épée, Napoléon écrit à Caulaincourt : « Il serait possible que la Pologne Autrichienne pût devenir un objet d'inquiétude à Pétersbourg; mais elle n'est un obstacle à rien. On pourrait la partager entre la Russie et la Saxe ou former un état indépendant », donc l'enlever à l'Autriche sans l'annexer de suite au duché, rassurer le troisième copartageant pour qu'il ne passe pas à l'Autriche. Et plus la guerre approche, plus Napoléon est accommodant. « Si nous sommes unis, nous ferons ce que nous

(21) *Idem*, t. 17, p. 51, n° 13785; p. 54, n° 13791; p. 100, n° 13845; p. 150, n° 13892, Bayonne 18 mai 1808.
(22) *Idem*, t. 18, p. 203, n° 14646, 4 janvier 1809.
(23) *Corresp. de Nap*, t. 17, p. 539, n° 14269, 23 août 1808; t. 18, p. 21, n° 14410, 25 oct. 1808 et p. 216 n° 14.664, A. Clarke, de Valladolid.
(24) *Corr. de Nap* (Picard), t. 3, p. 29, n° 3119, 25 avril. — *Corr. de Nap*, t. 19, p. 263, 326, n°s 15504, 15572.

voudrons. Vous êtes autorisé à signer toute convention qu'on voudra proposer. Si la Galicie est conquise, l'Empereur peut en garder la moitié, l'autre peut être donnée au duché de Varsovie. Enfin je ne veux point d'agrandissement; je ne veux que la paix maritime et l'Autriche armée est un obstacle à la paix » [25]. C'est lui qui oriente les troupes du duché vers la Galicie, avant que la campagne soit commencée; il veut aussi y voir les Russes [26] pour des raisons stratégiques, mais aussi parce qu'il les voudrait confiants et voudrait pouvoir clamer très haut que leur collaboration a été effective, pouvoir les en payer. Il s'irritera contre Jérôme qui lui dit que la Russie trahit [27].

A Matuszewicz, il dit sans ambages : « Aujourd'hui que la Pologne est partagée, comment la rétablir ? Vous êtes si loin; votre climat est plus froid que nous ne pouvons le supporter; les nations sont essentiellement égoïstes, il leur faut un ennemi qu'elles soient accoutumées à regarder comme tel et à combattre. Que fait la Russie à la France ? sa puissance ne m'arrêterait pas; j'irais bien, moi; mais les éléments, la nation, l'armée... J'ai fait le Duché, j'y était engagé d'honneur : je l'ai insurgé, je ne devais pas le laisser sous la verge d'un caporal prussien. Je l'ai voulu, j'ai été vainqueur, je l'ai fait. Mais j'ai été bien aise de faire la paix de Tilsitt; j'avais 150.000 Autrichiens à dos; ce fou de roi de Suède, il vous a perdus. Si avec 20.000 hommes il avait voulu faire une diversion, j'aurais passé le Niemen, insurgé la Lithuanie; vous seriez aujourd'hui bien autre chose. Aujourd'hui, je ne dois pas vouloir la guerre avec la Russie; si Alexandre m'avait écouté à Erfurt, s'il avait, comme je le lui ai dit, rappelé son ministre à Vienne, il n'y aurait pas eu de guerre. Ce duché est un épouvantail pour la Russie, c'est lui qui met de la gêne, du froid entre Alexandre et moi; cependant, au lieu de se joindre contre moi, il a fait la guerre telle quelle... Il ne faut pas vous bercer d'espérances chimériques. En politique, on ne se gouverne pas par la métaphysique, le sentiment, je suis porté par inclination, par intérêt à rétablir la Pologne; mais je ne dois pas vouloir la guerre avec la Russie. Je ne me suis

(25) *Corr. de Nap.* (Lecestre), t. 1er, p. 288-291, n° 419, 6 mars 1809; p. 296-9, n° 427, 24 mars. A. Caulaincourt.
(26) *Corr. de Nap.*, t. 18, p. 360, n° 14848; p. 372, n° 14864; t. 19, p. 215, n° 15452.
(27) *Idem*, p. 285, n° 15525, Schœnbrünn, 14 juillet 1809.

engagé à rien avec la Galicie, je n'ai rien promis ». Il ajoute, il est vrai : « Mais voilà la prudence humaine; on raisonne, les circonstances changent, et on se laisse entraîner ». Ceci pour ne pas « ôter l'espérance » [28] aux Polonais plutôt que pour leur donner des assurances. Mme de Staël, critique repenti de Napoléon, lui fait dire en 1817 : « J'ai négligé le parti que je pouvais tirer des Polonais, c'est la plus grande faute de mon règne. Je savais cependant qu'il était essentiel de relever ce pays pour en faire une barrière à la Russie, un contrepoids à l'Autriche... Quoique mon caractère ne m'ait jamais porté à faire les choses à demi, je n'ai fait que cela en Pologne et je m'en suis mal trouvé » [29]. Ceci, même avec les explications incriminant les circonstances et les Polonais, ne répond pas aux réalités. Napoléon ne pouvait, plus qu'il ne l'a fait, user ses forces à faire des créations nouvelles, partir en guerre encore et toujours : il lui fallait aussi sacrifier les projets au besoin d'une vie plus ou moins normale. Même pour lui, la guerre est un mal : *primo vivere.*

Bref, obligé de mal payer aux Russes une collaboration douteuse, il est gêné pour taxer l'Autriche. Il écrit à François II : « On propose que V. M. conserve la Pilica, et continue à être à une demi-marche de Varsovie. On n'a d'autre but que de jeter une pomme de discorde entre la France et la Russie ». Il se fâche, puis il cède : « La Galicie a 4.800.000 habitants; la moitié est de 2.400.000 : voilà ce que les Autrichiens doivent Ils offraient 1.474.000. J'ai renoncé à la moitié de la différence pour aplanir les difficultés » [30]. Là dessus, le tsar reçoit 400.000 âmes, une aumône, quatre fois moins que ce duché-pygmée, offense méritée, mais offense. Alors que le duché prend figure d'état viable, le tsar auquel rien encore n'a été pris, auquel deux fois il a été donné un morceau de Pologne, sans qu'il l'ait gagné, prend figure de mécontent.

L'affaire du mariage russe se présente aussitôt. Napoléon y prélude au sujet de la Pologne par des actes rassurants pour Alexandre. Dans l'exposé de la situation de l'Empire au 1er décembre 1809, Montalivet, ministre de l'Intérieur, dit que l'Empereur n'a jamais pensé à rétablir la Pologne, que rien n'eut

(28) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 187-8.
(29) Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue. Editions Albert Morancé, 100 p. in-8°, p. 41.
(30) *Corresp. de Nap.*, t. 19, p. 577, n° 15837, projet de note, Schœnbrünn, 23 sept.; p. 630, n° 15888, 1er oct.

été plus facile que d'annexer toute la Galicie, mais qu'il n'a pas voulu donner d'inquiétude à son allié le tsar; que ce qu'il a fait pour les Polonais, l'a été moins par politique que pour ne pas exposer à la vengeance des gens qui s'étaient dévoués à la cause de la France. Il désire que les habitants du duché se contentent de voir exister le pays, tel qu'il est sous le sage gouvernement du roi de Saxe, et n'inquiétent pas leurs voisins. C'était là une arme à deux tranchants et qui blessait les Polonais [31]. Le 3 décembre, Napoléon parlant au Corps législatif, panse de même les blessures d'amour-propre d'Alexandre : « Mon allié et ami, l'Empereur de Russie a réuni à son vaste empire la Finlande, la Moldavie, la Valachie et un district de Galicie. Je ne suis jaloux de rien de ce qui peut arriver de bien à cet empire. Mes sentiments pour son illustre souverain sont d'accord avec ma politique ». Ici, pas un mot sur le duché, bien que Napoléon parle de la Suisse, de la Hollande, de la Suède : il cherche à dissimuler les progrès de la Pologne, plutôt qu'à les souligner. Il avertit Berthier d'éviter dans ses notes sur les opérations d'Espagne de prononcer le mot « polonais » [32]. De Napoléon, il circule une lettre à Alexandre disant qu'en « aucun cas les sujets polonais du tsar ne devront compter sur la protection de l'Empereur des Français » [33]. Alexandre répond à ces procédés en disant de Napoléon : « Mes vœux sont pour tout ce qui peut asseoir et perpétuer sa dynastie » [34].

Le mariage russe va-t-il donc empêcher le rétablissement intégral de la Pologne ? C'est certain. Ce mariage souhaitable pour la Russie, hommage rendu par Napoléon, chef du plus puissant Etat de l'Europe aux Romanofs alliés jusqu'alors à des principicules, était une assurance tacite qu'à la création d'une grande Pologne, Napoléon préférait une alliance intime avec la Russie. Pour Napoléon, beau-frère d'Alexandre, quel besoin d'une Pologne plus vaste que celle de 1809 ? Le tort du tsar est d'abuser des avances de Napoléon sur ce terrain, et de vouloir l'enchaîner avant même qu'il sache s'il épousera la grande duchesse. Napoléon époux, sans conditions, d'une

(31) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 198, 29 déc. 1809. — Falkowski, Obrazy z życia, t. 3, p. 439.

(32) *Corresp. de Nap.*, t. 20, p. 56, n° 16031; p. 155, n° 16151, Paris, 20 janvier 1810.

(33) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 194-5. — Lutostanski, Les Partages de la Pologne, p. 282, n° 184. Schœnbrünn, 10 oct. 1809.

(34) Bignon, Histoire de France, t. 9, p. 104.

Russe, n'eut anéanti, ni laissé anéantir la Pologne; mais elle fut restée entre les deux géants un Danemark peu inquiétant. Que fallait-il de plus à la Russie ? A peser les considérants, on prend peu d'estime pour Alexandre qui a entravé la simplification de l'Europe, donc la prospérité de la Russie. Mais visiblement nous ignorons l'essentiel dans cette affaire. Cette union qu'Alexandre eut dû réaliser par tous les moyens lui inspirait une sorte de terreur : il se voit satellite dans l'orbite de l'astre napoléonien, peut-être un Charles IV, un Ferdinand VII. Et il règne un tel esprit parmi les officiers russes que certains osent dire devant Szumlanski que, leur fallut-il étrangler le tsar, ils feraient la guerre aux Polonais, le rétablissement de la Pologne annonçant pour eux la décadence de Moscou » [35]. La comparaison entre les projets français et russe de convention relative à la Pologne est suggestive. Napoléon accepte la formule : « Le royaume de Pologne ne sera jamais rétabli » qui obligerait le tsar autant que lui. Le tsar rectifie ainsi : « L'empereur des Français s'engage à ne favoriser aucune entreprise tendant à rétablir le royaume de Pologne, à ne donner aucune assistance à toute puissance qui aurait cette vue, ni aucun appui ou encouragement, direct ou indirect à toute insurrection ou soulèvement des pays qui composaient ce royaume ». Et ceci n'obligerait pas Alexandre. Napoléon pose dans l'art. 5 : « Il est établi en principe qu'à l'avenir ni la Russie, ni le duché de Varsovie ne pourront accroître leur territoire aux dépens des provinces de l'ancien royaume de Pologne, ou que, si le cas arrivait, ce ne serait qu'après un concert préalable entre les deux hautes parties contractantes ». Dans la rédaction russe, on se borne à déclarer « comme principe fixe et inaltérable que le Duché ne pourrait jamais s'accroître de territoires enlevés à l'une des parties qui composaient l'ancienne Pologne » [36]. Il eut fallu que la Russie prit un engagement identique, ce qu'elle évite. Ces obligations unilatérales sont inquiétantes, suspectes, inacceptables. Alexandre a préféré poser la question de Pologne sous sa forme la plus inadmissible que de réussir le mariage de Napoléon. Résultat, Napoléon doit renoncer à la convention et chercher une autre union.

Napoléon, prétendant sincère, est bon gré, mal gré, tenu

(35) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 199, Officier de liaison de Poniatowski, près de Galitzine.
(36) Bignon, Histoire de France, t. 9, p. 106-108.

à une attitude expectante vis-à-vis de la Pologne. En 1810, Napoléon prétendant évincé voit le Duché menacé, alors qu'il a, lui, une main prise dans le lazzo espagnol : avant l'histoire de l'Oldenburg, c'est nettement Alexandre qui fait de l'offensive.

Situation dangereuse pour Napoléon : s'il laisse libre action au tsar en Pologne, c'est la coalition de 1813 qui se forme dès 1811. De 1810 à 1811, rien n'atteste que Napoléon tende au rétablissement intégral de la Pologne [37]; mais tout l'invite à empêcher qu'elle soit écrasée ou séduite par Alexandre. Dès l'exposé de Montalivet, il charge Serra, Poniatowski et Chlapowski d'expliquer en Pologne que ce discours n'est qu'une nécessité de la situation et sans importance, quant aux sentiments de l'Empereur [38]. Puis, parant aux dangers qui menacent le Duché, il invite en secret le roi-duc à fortifier Modlin, Sierock, Praga et le questionne sur le matériel qu'il a « *pour armer* les troupes ou *les populations* ». Ceci « par pure précaution », ses « relations avec la Russie continuant à être fort bonnes ». Il écrit à Champagny : « Si le duché manque de fusils, je ne suis pas éloigné de lui en fournir 30.000 ». Puis : « Ces armes, je n'ai pas entendu les vendre, mais les donner, s'il en avait besoin. Faire comme si le roi de Saxe les avaient achetées; que cela n'ait pas l'air d'un projet d'armement et se fasse sans exciter d'alarme » [39]. Il dépensera un million par an aux places de Pologne. En janvier 1811, il veut que Bourgoing achète en Hollande 20.000 fusils « *pour armer les paysans du Duché de Varsovie* ». Le 27 février, il incite Senfft à « acheter à Vienne une très grande quantité de fusils très bon marché, à faire demander sous main à Vienne qu'on l'y autorise, vu qu'il a perdu ses armes à Iéna. Ils seraient expédiés à Dresde. Mettre de la réserve dans cette affaire où je ne dois être pour rien. Dire à Senfft que je n'ai aucune raison de croire à une rupture avec la Russie, mais dans la situation actuelle, il faut pouvoir disposer de 2 ou 300.000 armes en Pologne ». La Saxe en enverrait la moitié

(37) Askenazy souligne le fait qu'il y a dans l'armée russe du Danube une masse de Polonais, dont il est mort davantage au Caucase et dans les Balkans qu'au service français dans les Apennins et en Espagne (O sprawie Polskiej w r, 1812, p. 10-11).

(38) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 3, p. 439, Chlapowski, aide de camp de Napoléon.

(39) *Corr. de Nap.*, t. 21, p. 22, n° 16762; p. 63, n° 16812, 4 et 21 août 1810; p. 195, n° 16981, 3 oct.

dans le Duché [40]. C'est le lendemain qu'il envoie au tsar la fameuse lettre : « Des hommes suscités par l'Angleterre fatiguent les oreilles de V. M. de propos calomnieux. Je veux, disent-ils, rétablir la Pologne. J'étais maître de le faire à Tilsit : 12 jours après Friedland, je pouvais être à Vilna. J'eus désintéressé l'Autriche qui demandait à conserver ses communications avec la mer en sacrifiant ses possessions de Pologne. Je le pouvais en 1810, quand les Russes étaient engagés contre la Porte [41]. Je le pourrais en ce moment sans attendre que V. M. terminât avec la Porte l'arrangement qui sera conclu cet été. Puisque je ne l'ai fait en aucune circonstance, c'est que ce rétablissement n'était pas dans mes intentions ». Le 24 mars, il écrit à Davout : « Rien ne me permet de penser que les Russes se mettent avec les Anglais pour me faire la guerre; mais, quand, ayant fini avec les Turcs, leur armée sera près de la Pologne, ils pourront être plus exigeants : il ne sera plus temps de faire des mouvements qui les décideraient à brusquer une invasion. Donc, que nos mouvements soient faits en avril; cela fait, nous nous expliquerons et gagnerons du temps; mais alors je serai dans une position offensive. Tenez un langage pacifique. A moins que les Russes ne m'attaquent, je ne compte pas faire d'autres mouvements cette année; mais je veux me mettre en état. Je ne veux pas la guerre, mais prendre une position offensive, faire des mouvements qui, réalisés plus tard, pourraient faire éclater la guerre : car, les Russes, ayant leurs forces disponibles, ne voudraient plus croire à mes explications et marcheraient sur Varsovie. Faites sentir au Prince Poniatowski *la nécessité de belles gardes nationales.* Dites lui que vous avez 80.000 hommes, 15.000 à Dantzig, trois fois autant en arrière prêts à marcher, *si on attaquait le grand duché;* que *je ne veux pas attaquer,* mais me mettre en mesure, que l'espoir de prendre 80.000 fusils, des munitions, pourrait pousser les Russes à un coup de main sur Varsovie » [42]. Fait typique, tout ceci précède l'avis donné par Poniatowski des préparatifs d'offen-

(40) *Idem,* t. 21, p. 220, n° 17001, note sur les places de Pologne, 6 oct.; p. 425, n° 17283, A Clarke; p. 495, n° 17391, à Champagny.

(41) En 1810, des Autrichiens conseilleront à leurs gouvernements de pratiquer une alliance sincère et éternelle avec la France, et estimeront une restauration de la Pologne plus utile à l'Autriche que l'extension à l'ouest de l'immense empire russe (O sprawie polskiej w r, 1812, p. 9).

(42) *Corresp. de Napoléon,* t. 21, p. 497 -9, n° 17395, p. 594-8, n° 17516.

sive russe contre le duché [43]. Et cet avis ne bouleverse rien dans les décisions de l'Empereur qui s'en tient à l'idée qu'une défensive formidable, base facile d'une offensive, peut faire renoncer les Russes à leurs projets, et en imposer aux deux autres copartageants. Selon la formule, il veut montrer tant de forces, qu'il devienne inutile de s'en servir.

Le 5 avril, il mande à Lauriston : « Je ne ferai pas la guerre pour la Pologne, quoique je ne veuille souffrir aucun empiètement sur le grand duché. Présenter ainsi la question : l'Empereur fait son possible pour ôter tout soupçon, et aux ennemis des deux empires, prétexte pour troubler leur harmonie : réitérer ces assurances, employer toutes les formes pour prouver que la politique de la France n'est pas là, et a pour but unique l'Angleterre ». Le 6, exaspéré d'être entraîné à la guerre, il écrit au tsar : « Les Russes quittent la frontière où ils sont nécessaires et se rendent sur un point où V. M. n'a que des amis. J'ai dû penser aussi à mes affaires, me mettre en mesure. Le contre-coup de mes préparatifs portera V. M. à accroître les siens : ce qu'elle fera, me fera faire de nouvelles levées : tout cela pour des fantômes. C'est la répétition de 1807 en Prusse, de 1809 en Autriche » [44]. Le 16, il écrit au roi de Saxe : « Je suis fort dans l'obscur sur les dispositions des Russes. Leur langage est tranquillisant, mais les mouvements de leurs divisions de Moldavie portent à penser qu'ils en veulent au grand duché ». Et ses avis sont d'ordre défensif : « Si Zamość peut se défendre, il faut l'armer, l'approvisionner pour 6 mois; s'il ne peut se défendre assez pour qu'on vienne à son secours, évacuer son artillerie sur Varsovie et le faire sauter ». Evacuer « une partie des munitions par échelons de Varsovie à l'Oder » pour que l'armée en se retirant « puisse rencontrer des munitions suffisantes »; évacuer des armes sur Glogau, Kustrin, Dantzig. Ecrivant le 17 mai à Frédéric-Auguste, il prévoit l'abandon de la Vistule [45]. Le 5 juin, traitant Caulaincourt en naïf, il s'écrie : « Vous croyez donc que la Russie ne veut pas la guerre, resterait dans l'alliance et rentrerait dans le système continental, si je la satisfaisais sur la Pologne » ? Il dit et répète à Caulaincourt : « Je ne veux pas la guerre, je ne veux pas la Pologne, je

(43) HANDELSMANN, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 299, n° 186.
(44) *Corresp. de Nap.*, t. 22, p. 55, n° 17.571; n° 17.579.
(45) *Idem*, t. 22, p. 79-82, n° 17.612; p. 190, n° 17.731.

veux que l'aliance me soit utile » [46]. Le 2 juin, il prescrit à Maret : « Dites à Lauriston qu'il comprend mal : la Russie sait tout cela (armements); je l'ai dit à tous les Russes; il faudrait être aveugle pour ne pas voir les routes chargées de convois, de détachements. On ne peut dépenser 25 millions par mois pour un objet sans que tout soit en mouvement. Mais ces mouvements, je ne les ai ordonnés qu'après que la Russie m'eut fait connaître qu'elle pouvait saisir le premier moment favorable pour commencer les hostilités. La déclaration d'Alexandre qu'il est prêt, n'est-ce pas suffisant pour s'apprêter aussi ? Lauriston doit parler franchement : nous voulons la paix, mais sommes prêts à la guerre. Nous n'étions pas prêts : depuis Vienne, nous n'avons que désarmé et ne pouvions croire à une rupture avec la Russie. J'ai fait publiquement mes dispositions, j'ai tout déclaré au Prince Kourakine. Alexandre ayant dit être prêt depuis 2 mois, ceci suppose des mouvements ordonnés depuis quatre. On ne trouvera donc pas mauvais qu'on s'apprête. Si la Russie veut la paix, qu'elle finisse par un arrangement quelconque cette querelle ouverte par un manifeste. Le prétexte qu'on veut rétablir la Pologne est banal. Si on avait voulu la rétablir, on l'aurait fait; le projet de convention offrait toute sûreté... Si on a des inquiétudes, qu'on dise ce qu'on veut. Quant à la cession d'un district de Pologne, il faudrait que les Russes nous eussent ramenés sur le Rhin pour nous faire consentir à un démembrement si déshonorant. L'empereur veut la paix; elle lui est avantageuse, mais doit aussi être désirée par la Russie, si elle sait calculer. Conjurer le tsar de mettre un terme à cela, ne laissant cependant aucun espoir de toucher à la Pologne : pour l'Empereur, l'honneur est plus cher que la vie ». Il prescrit : « Faites connaître en Saxe que les paroles de la Russie sont bonnes : elle paraît effrayée, mais rien n'est décidé; son but paraît être d'obtenir pour l'Oldenburg la cession de deux districts de Pologne, ce que je ne veux pas faire, ce qui anéantit le duché. Il est possible que cela traîne; mais je suis constant dans mes dispositions : le Prince d'Eckmühl a 130.000 hommes, 2 divisions saxonnes, 3 polonaises, 1 westphalienne, et 12.000 hommes que fournirait la Confédération — 200.000 hommes; avec la deuxième ligne, on en réunirait en quelques jours 400.000 sur la Vistule. Ecrivez dans le même sens à

(46) Vandal, Napoléon et Alexandre 1er, 3e vol., p. 177, 178, 180, 188.

Bignon ». Le 15 juillet, il fait savoir à Lauriston : « Nous attendons que la Russie envoie ses pouvoirs, et efface l'apparence des brouilleries auxquelles ses notes ont donné lieu. Je suis prêt à diminuer la garnison de Dantzig, à cesser des armements qui me coûtent, si la Russie veut en faire autant : ils ne sont que défensifs et provoqués par ceux de la Russie » [47]. Le 15 août, c'est la scène à Kourakine : « Vous me supposez des projets en faveur de la Pologne, moi je commence à croire que c'est vous qui voulez vous en emparer [48]. Ne vous flattez pas que je dédommage jamais le duc d'Oldenbourg aux dépens de Varsovie. Quand votre armée camperait sur les hauteurs de Montmartre, je ne céderais pas un pouce du territoire varsovien, pas un village, pas un moulin. Je ne pense pas à reconstituer la Pologne; l'intérêt de mes peuples n'est pas lié à ce pays. Mais *si vous me forcez à la guerre, je me servirai de la Pologne comme d'un moyen contre vous* » [49]. Le 25 août, il explique à Lauriston que la vraie pensée d'Alexandre est de renouer avec l'Angleterre. Le 6 novembre, nouvelle allusion : « Si la Russie veut désarmer, je ne demande pas mieux de désarmer : cela tranquillisera la Prusse, tout le monde; mais il faut finir avec l'Oldenburg, ou expliquer le but de cette réserve et ne pas montrer un germe de mécontentement qui entre grandes puissances se résout toujours par la guerre. Alexandre se fait beaucoup de mal, et en fait à l'Europe en donnant aux affaires une direction dont on ne peut prévoir les résultats, quand il serait si facile de revenir à l'esprit de Tilsitt » [50]. En tout ceci Napoléon résolu à défendre l'existence du duché, ne semble venir que peu à peu à l'idée d'une grande Pologne moyen de guerre contre une Russie qui se rapproche de l'Angleterre.

En 1812, la création de cette Pologne grande puissance paraît devoir être la rémunération obligée du gigantesque effort qu'intensifie Napoléon. Il peut vouloir agrandir le pays

(47) *Corresp. de Napoléon*, t. 22, p. 312, n° 17.832; p. 321, n° 17.839; p. 384, n° 17.917.

(48) C'est le moment où Alexandre, par Czartwyski et Zamojski, offre de recréer une Pologne où entreraient les gouvernements de Minsk, Grodno, Wilna, Bialystok, Podolie et Wolhynie; mais où en même temps il persécute, dépossède les nobles de ces régions qui agissent comme s'il était sincère; et incorpore comme soldats au loin les non nobles (Askenazy : O sprawie polskiej, p. 11-12).

(49) Vandal, Napoléon et Alexandre 1er, t. 3, p. 213-4. — Bourgeois, Manuel de politique étrangère, t. 2, p. 482.

(50) *Corr. de Nap.*, t. 22, p. 516, n° 18.082; p. 652, n° 18.242.

dont les soldats « meublent bien » un champ de bataille. Mais comment réaliser cela ? En 1807, étant seul, il a amputé sans peine la Prusse des 4/5 de sa part de Pologne; en 1809, ayant des alliés, il n'a pris à l'Autriche que les 3/8 de la Galicie et avec quelles difficultés ? En 1812, embarrassé de tant d'alliés, qu'espérer ôter à la Russie et réunir à la Pologne ?

En février, Maret écrit à Lauriston « de proposer, toutefois sans rien écrire, *une entrevue sur la Vistule* ». Sans écrire, paraît peu sincère; mais il poursuit : « L'empereur veut porter 400.000 hommes, partie sur l'Oder, partie sur la Vistule, et les tenir dans cette situation digne de sa puissance *pendant la durée des discussions*. Quand les troupes seront ainsi placées, l'Empereur verra *avec un plaisir réel*, des négociations, une entrevue, tant ce qui peut aplanir les différends. On ne croira pas alors que c'est par faiblesse qu'il négocie : on pourra compter ses armées. Cet appareil formidable ne le portera pas à la guerre; il ne menace point, il répond à la menace. Avant de proposer une entrevue qui doit être votre dernier moyen, vous devez offrir un congrès entre l'Oder et le Niemen ». Napoléon, dit Bignon, s'est persuadé qu'en se montrant sur l'Oder et la Vistule avec les plus grandes armées que l'Europe eut jamais vues, il pourrait faire fléchir Alexandre [51]. Le 25 février, Maret réitère que l'Empereur est content que Czernichef connaisse les préparatifs français : « L'Empereur ne se soucie d'une entrevue, même d'une négociation que si les 450.000 hommes mis en mouvement et leur immense attirail font faire de sérieuses réflexions au cabinet de Pétersbourg, le ramènent sincèrement au système établi à Tilsit, et replacent la Russie dans l'état d'infériorité où elle était alors » [52]. Bignon avoue ne pas comprendre comment réaliser cela : pour le chancelier Romanzof, tout ce qui arrive « tient à l'affaire varsovienne » et Napoléon dit à Czernichef que « la Pologne n'entre pour rien dans les affaires » [53]. L'idée d'en revenir à Tilsit sans guerre, implique difficilement l'annexion au Duché d'une partie de la Pologne russe.

En mars et début d'avril, Fain atribue à l'Empereur l'opinion suivante : le rétablissement de la Pologne lui « a toujours paru désirable pour toutes les puissances de l'occi-

(51) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 426-7, 431.
(52) *Idem*, p. 433-5.
(53) Idem, p. 423, Lettre à Lauriston, 31 janvier et 433.

dent ». « L'Europe sans cela n'aura pas de frontières du côté de l'Asie ». Mais ceci qui est « le bien de tous » n'a pour lui « aucun avantage personnel » autre que l'honneur d'avoir rendu la Pologne « indépendante ». « L'entreprise est d'un intérêt trop éloigné pour que la France doive s'y jeter à l'aventure : elle ne saurait être le motif d'une guerre. La rupture avec la Russie peut être hasardeuse : il ne faut pas écouter un zèle inconsidéré pour la cause polonaise. La France avant tout. Les Polonais ne sont pas le sujet de la querelle; ils ne doivent pas être un obstacle à la paix ». Napoléon serait donc prêt à sacrifier la Pologne.

En fait, il voit les Polonais bénéficiaires d'une entente comme d'une guerre : « Ils peuvent être pour nous un moyen de guerre. Si la démonstration armée de nos troupes sur la Vistule intimide les Russes, on négociera : après un si grand développement de forces, nous aurons droit à des dédommagements; la reconstruction de la Pologne peut en devenir l'équivalent. Si une rupture éclate, les Polonais ne doivent pas seulement joindre leurs armes aux nôtres; il faut que dans cette grande occasion, la dernière peut-être qui leur soit offerte, ils se déterminent à agir d'eux-mêmes, pour leur compte. Cette guerre ne doit être considérée par eux que comme un moyen ajouté à leurs propres forces : il est bien convenu que la France ne sera pour eux qu'un puissant auxiliaire. Qu'ils se préparent à tenter les plus grands efforts et qu'aussitôt que les circonstances le permettront, toute la Pologne monte à cheval » [54].

Au moment où Napoléon envisage cette alternative doublement illusoire, il reçoit le 24 avril l'ultimatum d'Alexandre exigeant l'évacuation des Etats prussiens et de la Poméranie suédoise que Napoléon occupe depuis 1807, « la réduction de la garnison de Dantzig sur le pied où elle était avant le 1er janvier 1811 et la promesse d'une négociation avec la Suède. L'admission de ces conditions « peut seule rendre possible encore un arrangement entre les deux cours ». Elles ne serviront d'ailleurs que « comme base de l'arrangement à conclure... qui pourra contenir les engagements » 1° d'un système de licences à introduire en Russie 3° d'un traité d'échange de l'Oldenbourg contre un équivalent convenable [55]. Ainsi donc,

(54) Fain (Baron), Manuscrit de 1812, p. 49-51.
(55) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 468-472.

à l'étalage de forces que prépare Napoléon sur la Vistule, le tsar répond en l'invitant à s'avouer vaincu sans combat devant la Prusse, la Suède, les membres de la Confédération du Rhin dont les troupes composent la garnison de Dantzig, devant les Polonais du Duché, abandonnés en face d'une forte armée russe restée sur leur frontière; après quoi la Russie, maîtresse de l'heure, négocierait l'entrée chez elle des marchandises anglaises, l'échange de l'Oldenbourg avec un Napoléon sans gages et sans positions stratégiques. Et sans doute, ici, la Pologne n'est pas nommée, mais elle est visée. Le mot guerre n'est pas prononcé, mais l'admission des conditions « peut seule » l'éviter : si Napoléon n'accepte pas, il ne restera qu'à le contraindre. Il semble que pour la Russie ce soit non seulement une déclaration de guerre, mais encore l'annonce d'une offensive, la réalisation des exigences d'Alexandre ne pouvant s'effectuer que par un recul de Napoléon ou l'emploi de la force par le tsar.

Telle est la situation que doit envisager Napoléon le 24 avril : Congrès, négociations, entrevue sur la Vistule à la tête de 450.000 hommes, tout cela s'est évanoui. Il ne reste que la seconde alternative, l'entrée en guerre de la Pologne contre la Russie, avec la France comme auxiliaire. A Metz, le 11 mai, il dira à Vaublanc qu'il va mettre à cheval « toute la Pologne, oui, toute la Pologne, 16 millions de Polonais »; le 24, il dira à De Pradt : « Je ferai la guerre avec du sang polonais » [56].

Entraîné par saccades dans cette impasse, Napoléon créateur du Duché, y a-t-il fait ce qu'il fallait pour que d'un bond la Pologne montât à cheval au signal donné ? Les rapports avec les éléments dirigeants dans l'armée, avec les hauts fonctionnaires civils, le monde ecclésiastique, les débiteurs de l'Etat français en Pologne, ont, du fait même de l'intermittence de ces rapports, créé autour de sa personne une ambiance peu propre à déchaîner les enthousiasmes.

En 1806, il a eu la malchance de se faire précéder à Varsovie par Murat qui y fut son « Lieutenant par la grâce de Dieu » [57] et créa une situation irrémédiable. Le choix des gouvernants, le Statut accentuèrent l'orientation ancien régime. Les deux premiers résidents de France, Vincent et Serra

(56) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 51, 55-57.
(57) Skarbek, Dzieje Ksiestwa, t. 1er, p. 81.

se raidirent en vain contre ce courant qu'ils jugeaient défavorable à notre influence. Davout qui commande à Varsovie de 1807 à 1809, finit par s'accommoder d'un état de choses qu'il a d'abord jugé en vieux jacobin : les résultats militaires obtenus le font passer sur le reste. Le troisième résident, Bignon voit les divergences entre les principes et les hommes, mais cherche à vivre avec les hommes. Maret, ministre des relations extérieures, ami de la Pologne, l'est en fait des dirigeants que, seuls, il connaît. Bignon, bourgeois intelligent, confiné dans des rôles secondaires, bloqué entre Maret et les magnats, bon indicateur, mais prudent, n'est pas homme à précipiter une révolution. L'Empereur, quand il envoie Jérôme en Pologne, est plutôt disposé à aborder cette question de biais que de face, instruit qu'il est par ses fautes en Espagne. Depuis 1807, qu'il s'agisse de l'armée, des hommes politiques, des questions religieuses, financières, la situation de la France en Pologne est de plus en plus fausse : pour n'en pas pâtir, il eut fallu à Jérôme plus de sens pratique et de connaissance du milieu, qu'il n'en avait.

Napoléon devait s'appuyer d'abord sur les Polonais témoins et compagnons de ses exploits. S'il a récréé un embryon de Pologne, c'est à la fidélité des légionnaires qu'il a payé ce tribut de gratitude; c'est au patriotisme de leurs chefs que la Pologne doit sa renaissance. Or, les légionnaires, les émigrés polonais, les idées rapportées de France et pouvant faire converger institutions et intérêts polonais vers les nôtres, tout cela est vite mis à l'écart[58] : « Au moment de l'arrivée de S. M., écrit Davout, les grands ont été vivement alarmés, voyant autour d'Elle des généraux Polonais qui avaient suivi le sort de la France et qui, ayant montré aux Russes, aux Prussiens le plus de courage, pouvaient être appelés aux principales fonctions : alors c'en était fait de la prépondérance des patriciens. Le moment était décisif. Le Prince Poniatowski, homme douteux, léger, conduit par des femmes qui n'aiment pas la France, porteur d'un nom odieux aux vrais Polonais, fut mis sur les rangs; ce général que beaucoup de militaires accusaient peut-être injustement de plusieurs trahisons, reçut le poste de confiance de ministre de la guerre »[59].

(58) *Corresp. de Davout*, t. 2, p. 81-2.

(59) Grinwasser a été jusqu'à dire : « Napoléon paraissait s'être engagé à Tilsitt envers Alexandre à écarter du gouvernement les hommes compromis vis-à-vis de la Russie dans la dernière insurrection », Rev. Napoléon, 1917, p. 132.

Poniatowski ses ordres prussiens sur la poitrine a reçu Murat devant Varsovie et parlé du trône en homme sans ambitions. Murat se voit roi, dépeint le Prince comme un bon Polonais à Napoléon qui répond : « Non, il est léger, inconséquent : on a peu de confiance en lui à Varsovie ». Murat se croyant l'élu du neveu du feu roi, n'en démord pas. En vain Napoléon écrit à Davout : « Si Varsovie s'insurgeait, il serait bon d'y envoyer sur le champ Dombrowski pour y organiser les gardes nationales ». Murat riposte : « Former une nation indépendante sous un roi étranger donné par V. M. est le vœu général. Les grands seigneurs instruits par l'expérience disent : « Oui, nous sommes et serons Polonais : mais pourquoi avant de connaître les intentions de l'Empereur, et sur des proclamations de quelques militaires réfugiés en France qui n'ont rien à perdre, nous insurgerons-nous, hasardant notre existence ? ». Puis, il annonce : « Dombrowski est arrivé, la garde nationale va être organisée. Le Prince Poniatowski qui a pris son parti de très bonne foi, me présentera dans le plus court délai un projet d'organisation des troupes réglées à lever, en a accepté le commandement. Sa détermination et celle des autres magnats produira un grand effet, car je ne dois pas le dissimuler à V. V. : presque tous les grands avaient les yeux sur lui et attendaient le parti qu'il prendrait pour se décider ». L'arrivée de Dombrowski a hâté la conversion du Prince Joseph qui a craint de le voir chef de l'armée. Ce qui a préoccupé Murat, ce n'est pas d'entourer nos partisans du maximum de prestige, mais de nous rallier les grands.

Le Prince, chef improvisé des magnats, se garant contre les légionnaires et contre un retour offensif russo-prussien, exige de Murat un ordre exprès au nom de l'Empereur, de prendre le commandement. Et Murat répond. « Partout on demande un chef; l'amour de vos concitoyens, leur confiance en vos talents vous appellent au commandement de la force polonaise. Je vous ordonne donc de reprendre le rang et l'activité que vous aviez dans l'armée polonaise ». M. Askenazy a vu ici et bien vu « la date importante de la vie du prince ». Le voilà lancé et à l'abri derrière le cas de force majeure, l'ordre du Lieutenant de l'Empire. Napoléon ne s'y trompe pas : arrivé à Varsovie, il accueillit avec distinction les hommes les plus ardents, mais se montra plus que sévère pour le Prince qu'il blama de n'avoir repris son grade que sur un ordre positif. Cette scène eut lieu dans le palais où avait trôné Stanislas-

Auguste, où son neveu avait paru comme général, quand Napoléon était encore lieutenant [60]. Ce petit homme de 38 ans, empereur depuis deux ans, rabrouait chez lui ce prince du sang qui en avait 44. En fait, cette algarade ne souligne que la défaite de l'empereur. Joseph a atteint son but — un compromis tacite entre Napoléon qui lâche les légionnaires et l'aristocratie qui paraît lâcher les russo-prussiens. Il ne reste pas sur cette semonce : le 5 janvier 1807, il fait ainsi sa cour à l'Empereur : « V. M. qui est roi d'Italie, ne pourrait-Elle être roi de Pologne ? Ne pourriez-vous donner le trône à un membre de votre famille » [61]. Il écarte de soi tout soupçon d'ambition, quand, prenant la première place, il fait rentrer dans l'ombre les Jacobins.

Or, quand on voit ce que, non content des services passés, Dombrowski fait encore, on est de cœur avec lui : appels aux Polonais, aux Poznaniens, au clergé, à la szlachta, aux étrangers [62]. Devant Tczew, son fils étant blessé, il continue à diriger l'action, a 3 chevaux tués sous lui, est félicité par l'Empereur toujours son partisan [63] et qui écrit à Duroc : « On bouleverse par animosité ce qu'a fait Dombrowski ». Napoléon écrit le 29 avril à Talleyrand : « Les Polonais ne veulent point de Poniatowski. Si l'on pouvait l'appeler à l'armée et mettre Dombrowski au ministère, ce serait bien ». Joseph, averti par Murat, lui répond le 8 mai : « Exposé à mille désagréments par la vanité, l'astuce de ceux qui les premiers devraient seconder mes soins, j'aurais il y a longtemps abandonné une carrière semée de tant d'épines, si ces dégoûts n'étaient compensés par la satisfaction de voir ma vigilance donner des résultats avantageux au bien général. Mais je n'accepterais aucun commandement qui me mit dans la dépendance de ceux qui étaient jusqu'ici dans la mienne, que j'ai trop appris à connaître pour n'être pas certain qu'ils ne manqueraient pas de se venger de mes efforts pour les ramener à la subordination ». Quelle superbe ! Si l'on arme en 9 mois 25.000 hommes, Joseph lui-même n'a guère organisé qu'un corps de 3.000 hommes, ce qui fait douter qu'il ait travaillé jour et nuit. On voit d'ailleurs que ni Murat, ni Napoléon ne connaissent le combat de Powązki (1794) après lequel Joseph a résigné son

(60) Askenazy, Xiąze Jozef, p. 108, 248, 249.
(61) Askenazy, Xiąże Józef, p. 250.
(62) Moscicki, Drieje Porozbiorowe Polski, p. 81, 87, 88, 105, 109.
(63) Skarbek, Dzieje Xięstwa, p. 157-8.

commandement aux mains de Dombrowski [64]. La direction, puis le ministère de la guerre n'en échappent pas moins au chef des légions, au jacobin [65].

Le compagnon de Bonaparte enEgypte, Zajączek, chef d'un corps polonais indépendant, écrit le 19 avril à Joseph : « Je suis fatigué de votre correspondance. Le ton de vos lettres ne me convient pas; le plus sage est de ne pas nous écrire. Je suis général français, je commande les Polonais, parce que l'Empereur l'a voulu. Je ne dépends pas de vous pour le mouvement des troupes. Persuadez-vous une fois pour toutes que je n'ai et veux rien avoir à espérer que de Lui. Ma fidélité m'impose de ne recevoir que des officiers capables de servir la chose publique : toutes les fois que vous m'en enverrez d'incapables, je ne les recevrai pas. Je vous représente pour la dernière fois que ma troupe a mille besoins. Je vous en ai parlé dans plusieurs lettres : elles n'ont produit aucun effet » [65]. Le 3 juin, il récidive : Berthier prend son parti; Davout fixe les cas où Joseph ne peut rien sur Zajączek qui affecte de ne pas connaître le Directeur de la guerre, mais « S. A. le Prince Poniatowski, général de division, chevalier de plusieurs ordres » étrangers, qui refuse le serment au roi-duc et s'obstine à vouloir rester général français pour n'avoir pas à obéir à Joseph. Il ne cède que devant la volonté de Napoléon [66].

Entre temps, Talleyrand devenu l'amant de Mme Tyszkiewicz, sœur du Prince, rend définitif le triomphe de ce dernier auquel il écrit : « Tout ce qui est bonté, prévenance, noblesse, délicatesse est à la Blache, ne s'oublie jamais, ne se retrouve nulle part. Présentez mes respects à Mme votre sœur, à Mme de Vauban, recevez de nouvelles assurances de l'amitié la plus sincère » [67].

Ce n'est pas trop que ces puissants appuis. Déjà un groupe de jeunes magnats, en tête le Comte Vincent Krasinski, cherche à gagner Poniatowski, de vitesse dans la faveur de l'Empereur. Wybicki, dès le 3 novembre, a envoyé par les lignes prussiennes un appel à Krasinski qui malgré le danger se

(64) Askenazy, Xiąże Jósef, p. 114, Osterode, 23 février, p. 257,-9, p. 129, 113, 65.
(65) Gembarzewski, Wojsko polskie, p. 7.
(66) Davout, Correspondance, t. 2, p. 14, 18, 24, 125. — Askenazy, Xiąże Józef, p. 259-260.
(67) Askenazy, Idem, p. 257.

rend à Poznan : avec la rapidité que permettent fortune et jeunesse, en gens qui ne veulent rien devoir au Prince Joseph, ni aux Czartoryski, ils font une garde d'honneur à Napoléon. Moins lents à se former que les levées de Poniatowski et de Dombrowski auxquels il faut argent, vivres, matériel, ils répondent pleinement au vœu exprimé par Napoléon à Wybicki : « Je ne veux pas que vous ne leviez que des paysans; je veux que vos magnats aussi prennent les armes » [68]. Krasinski et ses amis seront à Eylau (9 février), même à Pultusk (décembre) [69]. Ils formeront le corps des chevau-légers de la la garde qui devront justifier qu'ils sont nobles, propriétaires, se monter, s'équiper à leurs frais [70]. Les décrets de formation du régiment et de nomination de Krasinski viendront plus tard (6, 7 avril) [71]. Mais ce n'est pas leur faute : Duroc en a référé dès le 31 janvier, et n'a obtenu réponse que le 19 février [72]. Puis le Prince Joseph fait traîner les choses : la présence de cette aristocratie autour de l'Empereur l'inquiète au point qu'il presse sur certains pour leur faire quitter la garde, met en prison des nobles qui veulent y entrer, et attaque ainsi Krasinski : « Peut-on, quand on se dit bon Polonais, chercher à lever des régiments pour la France ? A-t-on oublié le sort de nos malheureux compatriotes à St-Domingue » [73]. Napoléon se persuade qu'il n'y a pas moins à compter sur l'esprit de la noblesse que sur celui des légionnaires [74] : Krasinski auquel on le doit, échappe à l'autorité de Joseph.

Dès lors, en face de ces seigneurs empressés, que pèsent Dombrowski, Zajączek, jacobins attardés, mécontents, émigrés sans fortune, qui se croient des puissances en Pologne parce que Napoléon y a paru en maître et qu'ils ont servi la France. L'empereur invite Davout à ne pas les écouter : « J'ai vu tous ces Polonais des grandes familles être justement ceux qui se sont prononcés davantage : il n'est pas rare de les re-

(68) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 1er, p. 257-9, p. 270.
(69) Gembarzewski, Wojsko polskie, p. 330.
(70) Rembowski, Sources documentaires du Régiment des chevau-légers, p. 4.
(71) Skalkowski, Z nieogloszonych listow, not, dekretow (Kwartalnik historyczny, 1910, p. 551).
(72) Rostworowski, Materialy Komisyi Rządzącej p. 26, 54, 56.
(73) Davout, Correspondance, t. 2, p. 76-77.
(74) Voir la carrière faite par Chlapowski, ancien élève à l'Académie militaire de Berlin et qui s'est rallié le 4 nov. 1806 (Mémoires, Paris, Plon, 1908, 349 p. in-16).

trouver dans les troupes polonaises » [75]. L'armée comme tout en Pologne est un compromis : les légionnaires en sont le noyau, une partie des cadres et veulent lui donner leur esprit; mais leurs chefs vont jouer un rôle effacé et le neveu du dernier roi, rallié à tous les copartageants, puis au créateur du Duché, la dirigeant, tendra à lui donner un autre ton.

De 1807 à 1810, le Prince pousse ses avantages. Ministre de la guerre, il a près de lui Davout « chargé de tout » et le résident Vincent qui constate : « Le gouvernement paraît très mal disposé pour Dąbrowski et Zajączek. On a cherché à éluder le décret par lequel S. M. leur accorde 50.000 frs de revenus en domaines, enflé la valeur de ceux qu'on a désignés ». « Le système des gouvernants est d'éloigner les individus ayant pris part aux révolutions de 1791, et 1794, tous ceux désignés sous le nom de partisans de la France. Des observations multipliées font croire ce plan le résultat d'une influence étrangère : ceux qui les suivent ne savent trop où ils vont. Le titre de protégé de la France, de membre des Légions, d'admirateur de ce qui se fait en France, d'apologiste de l'abolition du servage procure une sorte d'exclusion ». Vu « le mécontentement de l'armée, les propos des officiers, on ne saurait prendre trop de précautions, pour que cette armée nationale soit tenue en respect par nos troupes. On fait courir le bruit dans les départements qu'il y a eu une insurrection à Varsovie, que les Français ont été massacrés. Tout cela indique une fermentation sourde » [76]. D'après Davout « mille indices et ses indiscrétions déposent contre » le Prince Joseph : mauvais accueil aux volontaires lithuaniens, correspondance avec Neipperg, avec des Prussiens, omission des légionnaires sur la liste des militaires à décorer, intervention pour les Benonites [77]. Napoléon sait donc à quoi s'en tenir : mais il a aussi des chambellans polonais qui, s'ils sont rarement à Paris, y ont des relations agissantes [78]. Davout écrit un jour au Prince : « J'ai été poli envers vous; désormais, je cesserai de l'être ». Poniatowski répond : « Je fais peu de cas de vos politesses, quand elles ne sont pas appuyées sur l'estime que

(75) Davout, Correspondance, t. 2, p. 79, note, 22 oct. 1807.
(76) Handelsmann, Instructions, t. 1er, 6, 10 août et 9 oct. 1807, p. 10, 13, 37.
(77) Davout, Corresp. t. 2, p. 89, 110, 129, 159, 206.
(78) Skałkowski, Z nieogłoszonych listów, p. 559, Alexandre Sapieha, Michel Radzivill, Alexandre Potocki, Broniec.

vous me devez » [79]. C'est une lutte de tous les jours. Joseph est impopulaire : le bruit court qu'il quitterait le ministère si quelqu'un voulait le remplacer [80]. Enfin en mai 1808 arrive la maréchale Davout : elle fait la paix entre son mari et le ministre qui devient généralissime et triomphe des légionnaires sans avoir prouvé sa supériorité [81]. Chlapowski rapporte alors : « Les troupes n'ont pas beaucoup de confiance dans leurs généraux. Elles disent du Prince Joseph qu'il ne saurait seulement commander une manœuvre » [82]. Il a conquis Murat, Talleyrand, Davout; mais une partie de l'armée lui résiste encore.

La campagne de 1809 établit sa réputation de général, de fidèle de Napoléon. Mais rien ne prouve que Dombrowski ou Zajaczek eussent fait plus mal. En tout cas, leur effacement les aigrit. Lorsqu'en 1811, Alexandre cherche à détacher les Polonais de Napoléon, Senfft écrit : « On aurait pu plus facilement engager Dombrowski, Zajączek et Roznięcki » [83] que le prince Joseph. Il y a derrière ce mot plus qu'une simple supposition. Orchowski place à cette date une étrange histoire de complot : « Les généraux Dombrowski, Fiszer, Niewiadomski; le colonel Sierawski, Trzczinski étaient à la tête; on aurait pris les armes, chassé les oppresseurs. Mon plan d'émancipation et de transformation des corvéables en citoyens devait être adopté comme base de la reconstitution du pays : le misérable duché devenait la Nation polonaise ». Voici donc Dombrowski à la tête d'une insurrection tendant à créer l'état démocratique que Napoléon n'a pas réalisé : « Il fut décidé de faire venir Kosciuszko et d'en faire le chef de la force armée, Dombrowski avait conseillé d'appeler le jeune Adam Czartoryski pour diriger les affaires politiques et diplomatiques, ce à quoi on avait consenti à raison de son patriotisme connu ». Ainsi, Dombrowski veut confier l'armée à Kosciuszko dont l'hostilité à l'égard de Napoléon est irréductible; la diplomatie à l'ami d'Alexandre; réaliser l'émancipation des pay-

(79) Askenazy, Xiąże Józef, p. 261, 131.
(80) Nakwaska, Wyjątki z Pamiętników Współczesnych. Gazeta Warszawska, 1852, n° 205. — Drzewiecki Józef), Pamiętniki, p. 219, 2 avril 1808.
(81) Davout, Correspondance, t. 2, p. 257, 17 mai 1808; p. 269, 26 août.
(82) *Arch. nat.*, A F IV, 1687. Relations extérieures (Pologne etc.), pièce 9; 4 mars 1809.
(83) Askenazy, Xiąże Józef, p. 180.

sans, l'égalité des citoyens avec l'aide du chef de l'aristocratie. Cet imbroglio se rattache aux menées de fin 1810, et début 1811, de Czartoryski, Buxhowden, Louis de Wurtemberg : « L'insurrection devait avoir lieu en 1811. Comme secrétaire du Conseil exécutif, j'avais préparé pour Napoléon une apologie de notre conduite. Dombrowski avait déclaré qu'il signerait cette justification et la remettrait au terrible empereur. Des appels au peuple et aux nations de l'Europe étaient prêts. Nos groupements étaient d'intelligence avec les groupements allemands » [84]. Ce rappel par Dombrowski à Napoléon de l'idéal démocratique oublié par lui, cette collusion avec des groupements allemands, lisons prussiens, n'eussent guère plu à l'empereur. Ce soulèvement visant à faire de corvéables des citoyens, eut facilité en réalité l'invasion étrangère, puisque la fraction la plus démocratique du pays l'armée se fut trouvée en révolte contre le gouvernement. Le brave Dombrowski et ses amis justement aigris par notre abandon, étaient tombés dans un traquenard.

C'est alors que Poniatowski est cordialement fêté à Paris et qu'il informe Napoléon des menaces d'offensive russe contre le Duché. Le complot Orchowski-Dombrowski doit lui être inconnu, et sans doute il en devait être une des premières victimes. Il n'en impose pas à ses subordonnés. Le général Michel Sokolnicki est à Paris en même temps que lui, entre en conflit avec lui, voit l'empereur, quitte l'armée polonaise et passe à l'armée française [85]. « Zajączek, ni Dombrowski, écrit Bignon à Maret ne seraient fâchés d'être détachés à la tête d'un corps peu considérable, dont ils fussent les chefs absolus sans être subordonnés à aucun commandant supérieur de leur nation ». « Ils sont en première ligne dans un espèce de parti d'opposition. D'après le vieux esprit, tout ce qui tient à ces généraux déteste le cercle du prince Joseph et en est détesté. De là des jalousies, de l'aigreur, des propos inconvenants. Ils se persuadent que le Prince profite pour leur nuire du bon accueil reçu en France, supposition sans doute injuste. Ils sont

(84) Limanowski, Historya demokracyi polskiej, p. 114-115.

(85) Askenazy, Xiąże Józef, p. 193-4. — Cet ennemi de Joseph a voyagé en Westphalie (1810), n'a guère pu ne pas se présenter à Jérôme, et n'était pas de tempérament à lui cacher ses sentiments (Moniteur universel, n° 130, 9 mai 1812. Recherches sur les lieux où périt Varus avec ses légions, extraites d'un journal de voyage fait en 1810 par M. le Général Sokolnicki. Idem, n° 133, 12 mai; n° 135, 14 mai 1812.

peu satisfaits de le voir ministre et commandant en chef; prétendent que l'administration de la guerre gagnerait beaucoup en d'autres mains; seraient enchantés de voir arriver un général français dont la présence les dispensât de servir sous le Prince » [86]. Dans ses *Souvenirs,* Bignon note encore « une certaine froideur » entre ces généraux : « Plein d'estime et d'amitié pour tous trois, j'avais essayé de détruire ce vieux levain d'animosité injuste. Je les avais quelquefois réunis sans affectation à dîner, en petit cercle, et ils se trouvaient si bien ensemble que je devais croire à la sincérité de leur réconciliation. Mais chacun avait ses amis, ses partisans : ceux de Dombrowski et Zajączek détestaient ceux du prince qui le leur rendaient bien. Dans la guerre de 1794, ils avaient, comme le Prince, commandé des corps particuliers. Depuis, ils avaient eu de plus que lui d'importants commandements dans les armées françaises : ils auraient mieux aimé servir sous un maréchal de France que sous un prince qui avait été leur égal. Lui n'aurait pas mieux demandé que d'avoir des divisionnaires plus dociles » [87]. A l'arrivée de Jérôme, ces deux divisionnaires sont néanmoins sous les ordres du Prince, chef du 5e corps.

L'état moral de l'armée est donc incertain en ce qui regarde l'Empereur : l'action de Napoléon a cessé de s'exercer sur ses vieux compagnons d'armes; devenu lointoin de 1807 à 1812, moins chef de guerre, plus monarque régnant, il intéresse les milieux aussi mondains que guerriers de l'aristocratie; sa position devient proche de celle d'Alexandre. Elle a donc perdu en force.

Si Napoléon a trop peu fait acte de volonté pour mettre ses compagnons d'armes à la tête de l'armée polonaise, on ne pouvait s'attendre à ce qu'il mît plus de ténacité à imposer au Duché des gouvernants dévoués à la France et au nouvel ordre de choses.

L'exemple type, c'est celui de Wybicki : représentant des confédérés de Bar à Vienne, à Berlin, mais toujours estimé de Stanislas-Auguste, — il a ensuite aidé Dombrowski à soulever la Poznanie en 1794. Passé en France, il a tout fait pour réconcilier entre eux les Polonais, former les légions, il veut même réunir à Milan la diète polonaise. Il a alors 50 ans;

(86) Handelsmann, Instructions, t. 1, p. 353, 21 juin 1811; p. 381-3, 28 juillet.
(87) Bignon, Souvenirs d'un diplomate. La Pologne, p. 118.

patriote jusqu'aux moelles, esprit éclairé, il a la plume et même le vers facile; vif, bon, cordial, un peu chimérique, croyant à la résurrection de la Pologne par la Prusse, c'est l'« optimiste né ». C'est lui qui envoie à Dombrowski le plan des négociations à engager avec Bonaparte, qui réchauffe le moral du général polonais après Léoben; qui adresse au Directoire un Mémoire visant à faire participer la Pologne au traité, qui se rend en Italie pour voir Bonaparte et cherche à agir sur lui jus'à son départ de Milan pour Rastadt. Il est si peu abattu, quand tous les Polonais le sont, qu'il compose alors le *Ieszcze Polska nie zginela* [88] fait des appels aux Galiciens, demande aux gouvernants cisalpins de ne pas rompre leur contrat avec les Polonais, et fait promettre à Drzewiecki de n'aimer de jeunes filles qu'en Pologne. Il maintient le contact avec Kosciuszko qui répond à ses avances; fait avec Dombrowski, jusqu'à la débacle incluse, la campagne de 1799. Si Bonaparte consul ne le reçoit pas et le déçoit, ce n'est pas oubli ou dédain; c'est qu'il ne peut rien pour les Polonais et ne doit ni les désespérer, ni les illusionner [89].

En 1806, Napoléon, à peine à Berlin, mande Wybicki alors à Breslau, et qui, le 3 novembre, signe avec Dombrowski un appel sensationnel aux Polonais [90], un autre aux personnages influents du pays. C'est Wybicki qui prépare les réceptions de l'Empereur à Poznan, à Varsovie, organise l'administration à Poznan, Kalisz, Varsovie, partout le ralliement à la France [91]; lui qui lance la fameuse proclamation dans laquelle, mettant Napoléon au-dessus de Nemrod, Xerxès, Alexandre, du sénat romain, d'Annibal, des conquistadors et des banquiers de Londres, il finit par l'imposant « Siluit terra in conspectu ejus » [92]; lui qui enlève du palais de Varsovie le portrait du roi de Prusse, assiège le Prince Joseph et aide Murat à le rallier à nous [93]. Napoléon dit : « Sans Wibicki, il n'y aurait rien à

(88) Chant national de la Pologne commençant par les mots : « Non, la Pologne n'est pas encore morte ».

(89) Oginski, Mémoires, t. 2, p. 13, 102, 183, 204, 278, 280, 282, 289, 293. — Askenazy, Napoléon a Polska, t. 1er, p. 109-112, 152; t. 2, p. 57, 116-9, 157-8, 162, 172, 198, 200, 234; t. 3, p. 9-11, 33, 35, 48, 93, 205, 218, 242.

(90) Moscicki, Dzieje porozbiorowe Polski, p. 87.

(91) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 1, p. 257-8, 268. — Wybicki, Zycie moje, p. 264-270.

(92) Moscicki, Dzieje porozbiorowe, p. 103-4.

(93) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 1er, p. 273-4. — Wybicki, Zycie moje, p. 271.

manger » et le nomme membre de la Commission de gouvernement. Il eut pu et dû l'en nommer directeur. Mais la domination de Wybicki ne pouvait entrer dans la tête des magnats [94]. C'est Gutakowski fatigué, malade, qui assumera ce rôle : d'autres prendront en mains les divers services et deviendront ministres à la dissolution de la Commission. Wybicki, lui, est l'agent de liaison ou de la Commission avec le Ministre d'Etat Maret; de plus, c'est Maître Jacques, il rédige un Universal aux mobilisés de la *Pospolite Ruszenie,* examine et coordonne les propositions des cinq directeurs, fait un tableau des dépenses des 5 départements, présente un projet de « Chambre d'éducation ». Puis l'empereur demandant qu'un membre de la Commission assure à Plock l'administration, l'approvisionnement, les communications, c'est Wybicki qu'on envoie. Il part le lendemain, non sans avoir remis à la Commission un projet de budget et un autre sur les conseils de districts. On ne le reverra là qu'après Friedland [95]. Il assistera à Dresde à la rédaction du Statut : « enivré dès l'enfance des maximes des vrais républicains », admirateur passionné du Statut, il en dira : « La dernière diète a duré 4 ans et n'a enfanté qu'une constitution quelconque arrivée trop tard. Napoléon en marchant une heure dans sa chambre en notre présence et dictant au duc de Bassano qui écrivait en abrégeant et presque sur ses genoux, nous en a donné une très adaptée à notre temps et ajoutant un caractère d'indépendance à la représentation du pays » [96]. De cet homme dévoué, on ne fera qu'un sénateur.

Mais on le retrouve en 1809 pour le charger de la tâche ingrate de s'aboucher avec les débiteurs de l'État. Après l'invasion autrichienne de 1809, Serra écrit à Champagny : « La bonne conduite de la levée de Posen, l'affranchissement de toute la gauche de la Vistule de la présence de l'ennemi, sont dûs au dévouement de Dombrowski et à l'activité du sénateur Wybicki, qui en a été le premier organisateur » [97]. Et Na-

(94) Wybicki, Zycie moje, p. 280, 270. Pospolite Ruszenie = ban et arrière ban. Wybicki a été jadis « domestique » dans la maison d'André Zamojski, (Wybicki, Dodatek do Pamiętnikow Wybickiego, p. 23.

(95) Rostworowski, Materialy do dziejow Komissyi Rządzącej, p. 4, 15 janvier, p. 8, 18 janvier; 23, 29 janvier; p. 38, 58-9 et 20 février; p. 11, 21 janvier; p. 32, 65-4 et 24 février; p. 89, 95, 101-2, 104-10, 13, 18, 19 mars; p. 266, 26 juin. Il est félicité au retour.

(96) Wybicki, Zycie moje, p. 290, 292-3.

(97) Handelsmann, Instructions, t. 1er, p. 132, 168 (3 juin). — Wybicki, p. 296.

poléon porte au 17e bulletin : « Le sénateur Wybicki s'est distingué par son patriotisme et son activité » [98]. C'est beau, mais c'est maigre : c'eut été encore une fois le moment d'en faire un ministre. On requiert ses services, quand il faut un homme décidé à s'engager à fond : puis on le renvoie se reposer. En mai 1812, c'est Wybicki et Sobolewski que le roi charge de recevoir l'empereur à la frontière. Encore que peu en verve, Wybicki est l'homme de la situation : il fait le discours, Napoléon content fredonne une cracovienne [99]. Puis Wybicki disparaît. Enfin, pour provoquer chez l'Empereur de bonnes dispositions, en juillet, on le met à la tête de la délégation qui ira à Vilna provoquer la déclaration sensationnelle de Napoléon [100]. Wybicki est une façade, un paravent, un mannequin et il n'est si peu de chose que parce que Napoléon n'a pas dit qu'il fallait que cet homme sans cesse en dépenses et en voyage pour le service de la Pologne et de l'Empereur [101], fût quelqu'un. Napoléon reprochera aux Polonais : « Vous êtes légers, critiqueurs, difficiles à manier »[102]. S'il en était ainsi, il fallait leur imposer des chefs, non les blamer tout en les laissant se gouverner eux-mêmes, ce qui ne les empêchait pas — parce qu'ils le craignaient — de ne pas se croire libres, ce qui est très humain. La liberté qu'il laissait aux gouvernants polonais — et qu'il refusait à ses frères — c'était la liberté d'agir contre lui et de continuer à asservir le peuple.

Stanislas Potocki qui a le pouvoir, l'amitié de l'Empereur et fait figure d'ami de la France, ne paraît, bien que chef de la maçonnerie polonaise, avoir reçu de Napoléon aucune directive militante, ce qui d'ailleurs n'eut convenu ni à sa situation, ni à son tempérament. Napoléon laisse même entamer la situation de Potocki par Lubieński dont, il est vrai, le zèle en faveur du Code masque les intrigues saxonnes.

Mais ce qui est le plus paradoxal en face des longues éclipses de Wybicki, c'est l'ascension de Matuszewicz. Lors de sa rencontre avec l'empereur en 1809, il n'a pu lui inspirer de grandes sympathies; son voyage à Paris en 1811, sa manière d'aborder Napoléon est conforme à la bonne doctrine de

(98) *Corresp. Nap.*, t. 19, p. 99, n° 15316, Vienne, 8 juin.
(99) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 318, 337. — Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 90, 23 mai.
(100) Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 154.
(101) Wybicki, Zycie moje, p. 269, 271, 274, 279, 283, 288, 295, 296; — p. 258-9, 269, 275, 277, 278, 280, 284.
(102) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 188.

l'offensive napoléonienne avec surprise : et c'est Napoléon qui paraît vaincu. Bignon explique en vain que Matuszewicz, c'est Czartoryski mis à la tête de la Pologne. L'empereur va jusqu'à se laisser convertir par Matuszewicz au système des confédérations de Bar et autres. Lui, qui s'intéresse à Rulhière jusqu'à l'emporter en campagne [103], à en faire vérifier l'authenticité par l'Institut [104], qui y a lu l'histoire lamentable des confédérés de Bar, et dans la préface de Daunou la condamnation de ce « remède déplorable », de « ce désordre habituel », de cette « maladie permanente » [105] et qui, voulant éviter les erreurs anarchiques de l'ancienne Pologne, veut en fonder une nouvelle, il accepte les idées de Matuszewicz, et le traite en *persona grata* en dépit de Bignon. Frédéric-Auguste qui n'est pas enthousiaste de Matuszewicz, qui craint en lui l'agent de cette Famille toujours candidate au trône, le nomme pourtant ministre des Finances. « C'était une révolution : le nouveau ministre devint rapidement l'oracle du Conseil d'Etat, de la Diète et à un certain moment de toute la nation » [106]. Un mot de Napoléon eut suffi à empêcher cette nomination; le décret ne fut signé que parce qu'il répondait aux vues de Napoléon. Loin d'arrêter Matuszewicz dans son ascension, l'empereur l'a donc facilitée : il voulut gagner ce politique intelligent, osé; gagner par lui les Czartoryski, les détacher d'Alexandre, ôter par là à celui-ci toute emprise sur la Pologne, le rejeter « dans ses forêts ». De là, le rôle de premier ministre qu'il laissera de plus en plus jouer à Matuszewicz, au grand dam de Potocki.

D'autre part, si Napoléon cherche en lui le contact avec les Czartoryski, ce que ceux-ci cherchent à avoir dans le camp de Napoléon, c'est un homme habile, patriote, sincère qui jouant franc jeu avec l'Empereur mérite sa confiance, espère lui aussi unir Napoléon et les Czartoryski autour d'une œuvre de reconstruction de la Pologne, mais garde à ses maîtres un dévouement supérieur à tout et se trouve vis-à-vis d'eux dans la situation de Ruy Blas au dernier acte, s'il oublie pour Napoléon et la Pologne qu'il n'est que la créature de ses maîtres.

(103) Wybicki, Zycie moje, p. 273, 281.
(104) *Corresp. de Nap.*, t. 16, p. 551, n° 13715. A M. Cretet, St-Cloud, 2 avril 1808.
(105) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne, t. 1er, p. LXV et tome IV.
(106) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 3, p. 381.

Matuszewicz n'est venu à Napoléon ni à l'insu des Czartoryski, ni contre leur gré. L'empereur doit le comprendre, regarder cela comme une avance : il n'a donc pas à éviter cet homme pour chercher le contact avec Pulawy. Wybicki, pauvre hère qu'on enterrera dans un cercueil de bois, n'est pas fait pour un tel rôle. Il y a trop de choses entre les Potocki et les Czartoryski pour qu'on puisse user du Comte Stanislas. Ostrowski est trop vieux. Matuszewicz a pour lui d'être agréé, peut-être envoyé par la Famille : à cette avance apparente ou réelle, Napoléon répond en ayant Matuszewicz pour agréable. Jérôme mis à la tête de l'aile droite et partant avant les autres chefs pour le théâtre présumé des opérations, aura le temps d'approcher les Czartoryski, dont l'attitude éclairera l'Empereur, sans qu'il ait besoin de s'engager à fond personnellement. Jérôme qui est homme à entourer son commandement d'un certain apparât, se fera une situation mondaine qui, rendant normales certaines relations, facilitera une rapprochement. S'il n'y a rien de tel, Vandamme suffisait pour diriger le 8e corps, comme Reynier le 7e.

Napoléon s'illusionnait sur cette possibilité d'une alliance avec les Czartoryski : vue de Pologne en 1812, la chose était peu compréhensible. La richesse des Czartoryski, comme celle d'autres magnats, plus peut-être, est surtout en terres, en paysans. Ce qui leur manque le plus, c'est l'argent liquide : de là leurs besoins, leur dépendance à l'égard d'un monarque riche. C'est par là que le tsar les tient, eux, les Branickis, les Sangurszkos, etc. Napoléon vainqueur de la Russie, c'est le nivellement de l'Europe, l'affranchissement probable des paysans, la fin des grandes fortunes terriennes. Il ira vers d'autres projets grandioses, aura de l'argent pour les réaliser, pour faire des routes, des ports, des constructions, mais en aura peu à distribuer gracieusement à tout ce monde pour lui permettre de vivre dans l'oisiveté. Tout au plus récompensera-t-il des agents actifs et cela dans une mesure propre à satisfaire des gens partis de rien, non de grands seigneurs. Les Czartoryski ne peuvent donc guère abandonner le tsar; et leur accession au pouvoir dans le duché ne peut frapper le public que comme la preuve que leur puissance s'impose à Napoléon même. Ce public ne saura plus, s'il doit croire en la force de la France ou en douter, si l'avenir est à la démocratie ou à l'aristocratie : désorienté, depuis 1811, il cherche la pensée de Napoléon sans la trouver.

Michelet, romantique qui simplifie à l'excès l'histoire, attaquant les despotes et traitant souvent injustement les Français œuvrant à l'étranger, a trouvé, lui, la pensée de l'Empereur, et a exécuté Napoléon, ainsi que son œuvre, en quelques lignes : « Napoléon, on le sait, ne fit rien pour la Pologne, rien pour ses libertés intérieures ni extérieures. La loi française prenant le paysan polonais pour un fermier, le déclarait libre, c'est-à-dire libre de partir en quittant la terre qui le faisait vivre. Cette loi fut, par ignorance, très partiale pour le noble, lui reconnaissant des droits sans devoirs, le considérant comme propriétaire sans condition » [107]. Napoléon ne se serait donc jamais soucié de la situation intérieure de la Pologne : rien n'aurait donc pu contrarier son rapprochement avec les Czartoryski.

Sorel lui voit comme partisans en Pologne « une *aristocratie* crédule, aventureuse, belliqueuse, *prodigue de sa confiance* et de son sang », au contact de laquelle il perd ce qui lui reste d'esprit émancipateur : « S'il avait ressuscité Charlemagne et Barberousse; s'il avait fait l'Italie avec Rome pour capitale; s'il avait rétabli en sa personne Constantin à Constantinople, labouré les terres slaves et restauré la grande Pologne du temps où les Polonais s'emparaient de Moscou et touchaient à la mer Noire..., je vois bien alors l'Empire d'Allemagne, le royaume d'Italie, l'empire d'Orient, l'empire des Slaves, *mais la France et sa Révolution* ? » [108].

René Pinon reconnaît au contraire que c'est entre Napoléon et l'aristocratie que des difficultés existent : « Une partie de la noblesse ne voyait pas sans appréhension une Pologne avec le code Napoléon et l'abolition des privilèges » [109]. Handelsman voit malgré tout, en Napoléon un continuateur de la Convention et dans l'orientation française de certains Polonais un système révolutionnaire. Il estime que Napoléon et ses adversaires les idéologues français ne font qu'un en Pologne, et voit en eux des ennemis de la tradition patriarcale [110]. Zamorski qui a connu bien des contemporains de la guerre de 1812, dit hardiment que les nobles polonais sont ce qu'étaient en France les légitimistes ennemis de l'Empereur, et qu'ils voulaient à la fois empêcher la renaissance de la

(107) Michelet, La Pologne-martyr. Russie-Danube. Paris, Dentu, 1863, 265 p. in-12, p. 89.

(108) Sorel (Albert), L'Europe et la Révolution française, t. 7, p. 506, 559.

Pologne, et miner le sol sous les pas de Napoléon. Pour lui, Napoléon n'a jamais fait sentir son absolutisme à la Pologne, mais il n'a pas trouvé en Pologne les hommes nécessaires à sa politique libérale [111]. Montgaillard, porte-parole autorisé de l'Empereur, révèle au cours de la campagne de 1812 la pensée de Napoléon. « L'affranchissement des serfs, dit-il, est le premier bienfait que doivent solliciter les Polonais. Si jamais souverain eut droit de demander aux grands de Pologne le sacrifice de leurs anarchiques prérogatives, c'est l'Empereur dont la générosité et la protection se montrent avec tant de grandeur sur les rives de la Vistule. Sans doute les familles les plus illustres seront les premières à s'honorer aux yeux de l'Europe par le noble abandon de ces privilèges qui dégradent en Pologne la condition du cultivateur et de l'artisan; une juste compensation peut être établie entre les droits de l'humanité et les intérêts des privilègiés. L'agriculture exercée par des mains libres améliorera la fortune des nobles en les débarrassant de ce pouvoir arbitraire sous lequel gémissent leurs vassaux » [112]. Napoléon espère donc qu'une fois victorieux de la Russie, il pourra imposer l'affranchissement des paysans et convaincre de gré ou de force les nobles qu'il y va de leur intérêt. S'il veut rallier les Czartoryski, ce n'est pas pour épouser leur cause, mais pour les détacher d'Alexandre : quand ils en seront séparés et que le tsar sera vaincu, ils seront à sa merci, et rien ne pourra empêcher Napoléon d'opérer une révolution en Pologne. Mais ni les Czartoryski, ni les autres nobles ne sont « prodigues de leur confiance » dans le bloc enfariné du ralliement : renseignés par les victimes de la nuit du 4 août réfugiées en Pologne, ils sont rétifs à toute invite à suivre une direction analogue. La publication de Montgaillard est une lourde faute : elle révèlera aux nobles, à

(109) Pinon (René), Histoire diplomatique, p. 434.

(110) Handelsmann (Marcel), Les idées françaises et la mentalité politique en Pologne au XIXe siècle, p. 20-21.

(111) Zamorski, Polska od 1807 do 1815, p. 102.

(112) Montgaillard (M. de), Seconde guerre de Pologne ou considérations sur la paix publique du Continent et sur l'indépendance maritime de l'Europe. Paris, Lenormand 1812, 330 p. in-8°, p. 189. Tout ceci porte à faux : Xavier Branicki, magnat polonais d'Ukraine déclare avant la guerre : « Je ne suis pas Français, je ne suis pas Moskal, car je suis né Polonais; mais je ne suis pas Polonais, car il n'y a pas de Pologne » et il conclut, non en recommandant de sacrifier les fortunes à la restauration de la patrie, mais en conseillant l'indifférence aux magnats pour qu'ils conservent leurs fortunes (Askenazy, O sprawie polskiej, w r 1812, p. 21).

l'affût de tout ce qui paraît en français, les plans secrets de Napoléon contre eux, et les paysans illettrés même en leur propre langue ne sauront rien de ce que l'Empereur veut réaliser pour eux [113]. En attendant, Jérôme n'aura eu droit qu'à leur méfiance.

Chose non moins grave, l'attitude de Napoléon au point de vue religieux, déroutait la masse, froissait le clergé et une partie du public cultivé. Le procès et l'expulsion des Benonites par Davout avait bousculé les idées régnantes sur les privilèges d'un clergé dont la robe devait couvrir les fautes. On a vu ce que n'avait pas fait Napoléon pour organiser un clergé national attaché au nouvel Etat et qu'eussent guidé des chefs attachés à l'Empereur. Il ne paraît pas s'être rendu compte de l'état des esprits, quand il rédige le projet suivant de lettre au pape : « Je bénis tous les jours le Dieu de nos pères de ce qu'il m'a choisi pour rétablir son culte, pour le faire honorer en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne ». Il croit ainsi justifier son « mépris » pour une excommunication « fondée sur des assertions fausses » [114]. Mais quant à la Pologne, Raczynski se fût inscrit en faux, le roi prussien et luthérien ayant, d'après lui, mieux protégé le clergé catholique. Handelsman estime que le trait essentiel des institutions napoléoniennes en Pologne est « la laïcisation de notre organisme officiel ». Contre les partisans de la France impériale; il voit dressés « les efforts, on peut dire héroïques de l'épiscopat qui tâche ouvertement ou par des menées secrètes de retrouver ses anciennes positions et fait son possible pour gagner à sa cause le roi catholique ardent » [115]. Napoléon geôlier du pape ne peut prétendre aux sympathies du clergé polonais.

De plus, son attitude à l'égard des Juifs fit scandale dans un pays où leur culte est libre, où ils ont reçu asile en foule, mais où un abîme les séparait des chrétiens. Dès 1806, Napoléon cherche une solution à la question juive [116]. Il réunit

(113) Niedzielski démontre qu'en Lithuanie seule l'aristocratie voulait une Pologne (Rys dziejow Ksiestwa Warszawskiego, 2e vol., p. 40-60). D'autre part, l'amitié entre un Karpinski et Bagration montre que les Russes savent caresser les nobles polonais (Pamiętniki, Karpinskiego, Poznan, Stefanski, 1844, 204 p. w 16, p. 182).

(114) *Corresp. de Nap*, t. 20, p. 195-199, n° 16194, fin janvier 1810.

(115) Handelsmann, Les idées françaises en Pologne, p. 16. — Les Polonais s'étonneront qu'il n'y eut pas un prêtre attaché à la grande armée (Mansuy, Revue des Etudes franco-russes, février 1903).

(116) *Corresp. de Nap.*, t. 2, décret du 30 mai, p. 502, n° 10291; 22 juillet 10537, 10538, p. 700, t. 13, p. 122-6, 23 août n° 10606, p.158-160 n° 10725, 3 sept.

à Paris des députés juifs de tout l'Empire; il veut « faire des Juifs des citoyens utiles, concilier leurs croyances avec les devoirs des Français, éloigner les reproches qu'on leur fait, remédier aux maux qui les ont occasionnés ». Puis il convoque un grand Sanhédrin pour entériner les réponses de l'assemblée aux questions de l'empereur : ce tribunal suprême n'ayant pas été réuni depuis la dispersion des Juifs, Napoléon espère en faire un concile dont les décisions « s'empareraient de la conscience des croyants juifs » et qu'« avec d'habiles ménagements son autorité impériale ferait accepter » une constitution napoléonienne aux Juifs français d'abord, étrangers ensuite. Les Juifs anglais, italiens, allemands, hollandais, observent ce qui se passe et le synode orthodoxe de Moscou juge ainsi l'événement : « Pour achever d'avilir l'Eglise, Napoléon convoqua en France les synagogues, rendit aux rabbins leur dignité et fonda un nouveau Sanhédrin, le même infâme tribunal qui jadis osa condamner à la croix Notre Sauveut Jésus-Christ. Maintenant, il ose penser à réunir tous les Juifs que la colère de Dieu a dispersés et à les lancer à l'assaut de l'Eglise du Christ pour, ô audace indicible, dépassant tout les forfaits, qu'ils proclament que Napoléon est le Messie »[117]. La chose ne pouvait pas davantage rester inaperçue en Pologne : fin 1806, la Gazeta Warszawska annonce l'ouverture du Grand Sanhédrin (9 février 1807) et note qu'il y aura des rabbins de France, d'Amsterdam, de Riga. En 1807, elle signale qu'un Juif de Paris invite tous les Juifs à se ranger sous les drapeaux de Napoléon pour prendre Jérusalem et relever le temple de Salomon[118]. Sans doute, la Pologne n'est pas représentée au Sanhédrin; mais un juif français s'appelle Polack; un « Litwag », qui y est dit hollandais, est lithuanien d'origine. Dès le 5 mars 1806, on prévoit l'application de ses instructions aux Juifs de Pologne. Il vient de Pologne en France des Juifs en quête de pain et de liberté. Furtado et Michel Lévy venus de Paris et Nancy par la Pologne trouver l'Empereur à Tilsitt, ne durent pas ignorer leurs compatriotes de Varsovie[119]. Le fait que Napoléon est en Pologne, quand il prépare

(117) Anchel (Robert), Napoléon et les Juifs, Paris, Les Presses universitaires, 1928, XXXI-598 p. in-8°, p. 157, 159, 167, 189, 221-2.

(118) *Gazeta Warszawska*, n° 105, 30 déc. p. 1642; n° 1 de 1807, 2 janvier, supplément.

(119) Anchel, p. 360, etc.; p. 222 notes; p. 78, 532, 282. Ascher Lyon, député de Metz au sanhédrin, rabbin à Wallerstein (Bavière), est né en Lithuanie, p. 489.

et réalise le Sanhédrin, n'est pas négligeable. Il y avait 40.000 Juifs en France sous la Révolution, 79.000 en 1811 [120]. L'empereur, les voyant en masse compactes dans l'est européen, a pu vouloir en faire un puissant levier. Mais les Juifs n'ayant pas les mêmes intérêts que les Polonais, ceux-ci devaient médiocrement goûter cette politique. Pour eux, le Juif était un oriental, un asiate, un paria fanatique, portant la tare originelle qu'est le meurtre du Christ. Qu'un européen occidental, latin, intellectuel, catholique voulût réorganiser le peuple juif, c'était là chose suspecte, étrange, contre nature, qui suffisait à éloigner bien des gens de Napoléon. Quelque chose de cette horreur devait rejaillir sur Jérôme entâché de la même faute.

Enfin un malentendu profond existe entre Napoléon et les Polonais. Dombrowski et Wybicki ont clamé très haut le désintéressement, la générosité de l'Empereur, et l'on s'est attendu à voir les bienfaits pleuvoir comme une manne céleste prodiguée sans compter par un providentiel Créateur. Or Napoléon compte, et ne réussit que parce qu'il fait tout entrer en compte : ayant pris les finances de la France ruinées, il les laissera, après des désastres inouis, meilleures que celles de ses vainqueurs. Au plus fort d'une campagne, il examine le bilan du trésor. Il s'afflige que « sa manière de vivre dans les camps le détourne de ce premier objet de ses soins, de ce premier besoin de son cœur : une bonne organisation des banques ». Quand en 1805, il part en guerre, la Banque de France n'a que des valeurs véreuses : il ne sait avec quoi nourrir ses armées. Quand il revient d'Austerlitz à Paris, il ramène 80 millions et fait rentrer la Banque en possession de ses billets qui reprennent leur valeur nominale. Après Eylau, le 28 mars 1807, il se rend compte qu'Ouvrard et consorts ont soustrait 142 millions au trésor, presque la contribution qu'il va imposer à la Prusse, mais qu'il ne touchera pas de sitôt. Le 31 décembre 1807, Ouvrard lui échappe en déposant son bilan [121]. Résultat : son beau-frère Murat qui vient d'annexer des pays prussiens, ne sera pas exempté des contributions imposées à ces pays — 1 million 1/2 dont 2/3 sur le champ, le reste en 8 mensualités. Son frère Jérôme dont tous les États ont été soumis à ces contributions, reconnaît le 22 avril 1808

(120) Anchel, p. 2 et 371.

(121) Lévy (Arthur), Un grand profiteur de guerre sous la Révolution, l'Empire, la Restauration : G. J. Ouvrard, Calmann-Lévy, 1929, 259 p. in-16, p. 99, 114, 141, 151, 163, 170.

devoir à l'Empereur 26.364.248 francs [122]. A cette date où la Prusse après avoir versé 68 millions, chicane, atermoie, où l'Empereur met le pied dans le guêpier espagnol, il soutient une lutte incessante pour la défense de ses finances. Il le doit. Et c'est le moment où il règle ses comptes avec le Duché.

Skarbek dira : « Il regardait notre pays comme un butin, notre trésor comme son bien, ainsi que nos revenus publics antérieurs à la remise du duché au roi de Saxe » [123]. Zoltowski s'en tient [124] à l'opinion de De Pradt : « Il en était de l'esprit de Napoléon comme de sa bourse dont la magnificence et la lésine tenaient chacune un cordon ». Il y a donc entre la Pologne et lui un malentendu qui lui survivra. La générosité polonaise, large, est souvent à court de moyens; l'infinité des ressources de l'empereur vient de l'économie stricte, minutieuse, rapace, avec laquelle il gère tous les chapitres de son avoir. Tour à tour généreux et avare du sang du soldat français, Napoléon n'a pas un moindre devoir de ménager le contribuable français, quand d'autres contribuables sont en cause.

Il n'y a pas à faire étalage de générosité : son moyen d'être bon, c'est d'être puissant et d'apprendre l'effort à tous. Venu en Pologne avec une armée, il y a encore des dettes en 1808, 3 ou 4 millions. Ses agents assurent qu'il ne doit plus rien : il veut voir, n'être ni naïf, ni odieux, et il distingue entre les dettes contractées avant l'avènement du roi-duc, celles contractées après, celles contractées depuis le 1er janvier 1808 [125]. Il solde le corps français, laissé dans le Duché pour le protéger pendant qu'on l'organise, mais il sent la charge qui en résulte néanmoins pour le pays : « Je ne me refuse point, dit-il, à des mesures telles que mes troupes ne coûtent rien à la Pologne. Je leur donnerai la solde, les vivres de mes magasins ». Il fait à la fois demander aux députés polonais alors à Paris et à son résident à Varsovie, à combien se monte cette charge [126]. Il a commandé à Varsovie des caissons pour faire gagner les ou-

(122) Lesage (Charles) : Napoléon 1er, créancier de la Prusse, Hachette 1924, 366 p., in-8°, p. 10-12.
(123) Skarbek, Dzieje Xsieśtwa, t. 1er, p. 207.
(124) Zoltowski (Stanislaus von), Die Finanzen des Herzogthums Warschau, Posen, 1890-2, 2 vol. in-8°, t. 2, p. 4-6.
(125) *Corresp. de Nap.*, t. 16, p. 438-440, 24 février, A Champagny et Daru, nos 13.599 et 13.601.
(126) Idem, n° 13.599 et Handelsmann, Instructions, t. 1er, p. 58, 27 février.

vriers, puis constate : « J'ai beaucoup dépensé d'argent : je n'ai rien »[127]. En créant la Commission provisoire, il lui a prêté un million pour administrer sans attendre les levées d'impôts : il note ce million comme dû par le Duché. Il a pris des magasins de sel prussiens, et en les cédant au Duché, il a porté en compte 3.148.732 frs; pour du papier timbré, des cartes à jouer, etc. 4.352.176 frs; du matériel d'équipement 349.805 frs; 86 canons, des munitions, du matériel, 1.997.270 frs. Cette artillerie était, disait-on, le butin de Friedland : le roi-duc avait remercié pour ce « don précieux, témoignage de la satisfaction de S. M. Impériale et Royale ». Et cette note à payer avait causé une amère déception. Au total, cet Etat de 2 millions d'âmes était né avec une dette de 10.847.985 frs à l'égard de l'Empereur »[128].

Cependant, c'est Napoléon qui a avancé l'argent pour l'organisation des chevau-légers et qui les solde; c'est lui qui a fait les frais de création de la légion polacco italienne; c'est Jérôme qui l'a complétée et rééquipée en Silésie. Elle ne cesse d'être soldée par la France que pour l'être par la Westphalie et Napoléon veut voir Jérôme se l'attacher[129], donc la garder à son compte. Napoléon ménage le trésor polonais et le sien. Tout ce que le Duché peut faire, c'est de payer la solde des troupes polonaises, restées sur son territoire : le 1er mars, il n'y a encore aucun fonds assigné pour l'habillement et l'équipement; on n'entrevoit pas quand il y en aura; chaque jour les embarras croissent. Davout prie l'Empereur d'envoyer 80.000 paires de chaussures à l'armée polonaise[130].

Or les projets espagnols de Napoléon se précisant, il retire de Westphalie tous les Polonais pour les utiliser sur nos côtes : il les solde, doit même rabrouer Jérôme qui voudrait se faire rembourser par son frère ce que les Polonais lui ont coûté. Il dépense 471.300 pour eux (habillement, équipement[131]). Concluant des rapports de Davout que « l'armée polonaise est trop forte pour les finances de ce pays qui ont be-

(127) *Idem*, p. 520, n° 13687, Au général Dejean.
(128) Zoltowski, t. 2, p. 4-6. Voir aussi Finkel (Dr L.), Ksiestwo Warszawskie, p. 204.
(129) *Corresp. de Nap.*, t. 16, p. 101, n° 13.249 A Davoût, 13 oct. 1807; n° 272, n° 13.433, A Jérome, 4 janvier 1808; p. 349-51, n° 13.512, A Jérome, 20 janvier 1807.
(130) *Corresp. de Davout*, t. 2, p. 147, 1er mars 1808.
(131) *Corresp. de Nap.* (Picard), t. 2, p. 112 et 114, n° 1690 et 1695, 10 mars; p. 150, n° 1758, 28 mars.

soin de se remettre » et que pourtant « une armée un peu forte est nécessaire en Pologne pour former des officiers et des soldats », il propose au roi-duc de lui emprunter 8.000 Polonais, de leur faire passer le Rhin, de les habiller, armer, solder. De Bayonne, il équipe, approvisionne ceux qui sont déjà en France et, le 21 avril, quand les chevau-légers sont à sa porte, témoignant de ses soins, il invite les trois envoyés du roi, Potocki, Dzialynski, Bielinski et son ministre De Senfft, à le rejoindre [132]. L'Espagne, sa prochaine conquête, ne lui apparaît pas d'ailleurs comme pouvant lui apporter de suite les moyens de la conquérir. Il écrit à Murat le 23 mai : « Dans la situation où est l'Espagne, il lui faut de l'argent... Il faut encore aller un mois comme cela. Cependant, il faut se procurer de l'argent pour les besoins des ports et pour mettre de l'aisance dans l'administration... Moi, je n'en ai point. Si j'en avais, je n'hésiterais pas à en prêter ». Et il conclut à un emprunt à la Banque de France, gagé par l'argenterie et les diamants de la couronne d'Espagne [133].

Si Napoléon n'a pas d'argent, il lui en faut beaucoup et bientôt; il faut du reste alléger les charges du Duché. De cette antinomie sortent les deux conventions de Bayonne du 10 mai 1808. Par ces actes, il renonce à ses créances sur les produits du timbre, les effets d'équipement; à 497.270 frs représentant l'artillerie prise aux Russes; à 1.648.762 frs de sa créance pour le sel, ce qui ramène la créance totale de 10.847.983 frs à 4 millions remboursables de 1809 à la fin de 1813. De plus, il cède au roi-duc les créances prussiennes dans le Duché que l'Empereur s'étaient réservées en 1807, « celles qui sont présentement connues », évaluées 43.466.220 frs, plus 4 millions d'intérêts arriérés ou échus, et « celles qu'on pourrait ultérieurement découvrir » « sans exception, pour améliorer les finances du grand duché »; ceci contre 20 millions payables en 1809, 1810, 1811 [134]. Les 8.000 Polonais passés au service de France et tous ceux à envoyer pour tenir au complet cet effectif, seront aux frais de l'Empereur, dès qu'ils auront franchi l'Oder [135].

Cette convention a fait l'objet des récriminations les plus

(132) *Corresp. de Nap.*, t. 16, p. 494, n° 13.655, 16 mars 1808, et Champagny. — Picard, t. 2, p. 167, n° 1798. — Brotonne, Dernières lettres, p. 312, n° 683, 16 avril. — A. Berthier, Lettres inédites, p. 115, n° 274, 2 avril et Champagny.
(133) Lecestre, t. 1er, p. 194-5, n° 281.
(134) Articles 1, 4, 5 (1re Convention).
(135) Articles 3 et 7 (2e Convention).

amères des Polonais contre l'Empereur : certains sont allés jusqu'à s'abriter derrière le fils du grand Niebuhr, historien lui aussi, de la Banque de Berlin, financier du ministère prussien et qui a appelé cet acte « ein gevöhnlicher Raub » [136].

Pour juger Napoléon, il importe d'abord de ne pas séparer ses concessions dans l'affaire de ses créances propres (6 millions 847.983 frs sur 10.847.983) dont on ne dit rien, de la question des créances prussiennes dont on a fait grand bruit. Ceci noté, il faut voir toutes les pièces relatives à ces créances prussiennes.

La Prusse, faisant état de ses créances en Pologne dans ses comptes avec Napoléon, avait été la première à en enfler le chiffre jusqu'à 66 millions. Un inspecteur français d'enregistrement les évalua sur place à 43.466.220 frs, plus 4 millions d'intérêts [137]. Le 27 juin 1808, Lubieński table sur 46 millions 555.123 frs 60 [138]. Après rectifications, on descend à 41.817.301 frs, même à 39 millions. De Serra tombe à 36 en janvier 1809 [139]. Skarbek n'arrive qu'à 8.099.738 thalers, soit 29 millions 969.030 frs 60 [140]. La chute se poursuit : « Le roi de Prusse dira peut-être qu'il a bien cédé les créances provenant de ses caisses, mais ne peut céder celles ne lui appartenant pas : caisses de veuves, etc... Il paraît qu'il veut faire usage de cette restriction. Si l'on faisait soustraction des titres de créances autres que ceux des caisses royales, il en resterait bien moins au Duché que les 20 millions pour lesquels il a acquis cette créance. Si le gouvernement français n'a pas garanti dans la convention la quantité précise, il est censé avoir voulu en donner une égale à celle qu'il recevait, et surtout une garantie de qualité et légitimité de titre... C'est le roi de Prusse qui doit dédommager ce que les particuliers de ses Etats perdraient par l'abandon des créances prussiennes du Duché ». Sans doute; mais des nombreux Prussiens ou ex-employés prussiens restés dans le duché colportent que la Prusse ne renonce à rien; que même le duché peut retourner à la Prusse. Des débiteurs possessionnés en Prusse, se disent menacés par

(136) Zoltowski, t. 2, p. 31-32.
(137) Lesage, Napoléon 1er créancier de la Prusse, p. 150-3.
(138) *Diela Stats Sekretariata Gertsogstva Varchavskavo* i Tsarstva Polskavo, s 1807 po 1825 (Archiv gosadarstvennavo Sovieta) 1808; n° 177. Dielo o Konventsii zakloutchennoï, 10 Maïa 1808 v Bayonnié, 1re partie, 125 folios, folios 90-91.
(139) Handelsmann, Instructions, t. 1er, p. 131.
(140) Skarbek, Dzieje Xięstwa, t. 1er, p. 213.

la Prusse «d'exécution s'ils acquittent au gouvernement ducal les sommes qu'il leur demande pour des créances prussiennes hypothéquées sur leurs terres du Duché » [141]. Beaucoup de ces débiteurs sont des Prussiens installés par la Prusse en Pologne et leur hypothèque est un prêt par lequel leur gouvernement les aidait à s'installer là, prêt à longue échéance et qu'il eut annulé pour services rendus à la prussification. Quelques noms éclairent le tableau : Von Treskow (30.000 thalers), général Tempelhoff (25.000), Mme Kalkreuth (3.500), Von Pannwitz (38.000), Prince de Hohenlohe (72.000, puis 102.000), Schœnaich (166.000), Prince de Wurtemberg (20.000), Henckel von Donnersmark (21.000), Président Reibnitz (30.000), A. F. Golz, ambassadeur (12.000) [142]. Le défaut de la convention git en ceci qu'à première vue le gouvernement ducal est mieux placé pour recouvrir sur place ses créances, que Napoléon qui du reste veut éviter de jouer le rôle de créancier persécuteur des Polonais, mais qu'en fait ce gouvernement est sans force vis-à-vis de débiteurs prussiens puissants, résolus à ne pas payer et donnant un fâcheux exemple aux débiteurs polonais.

A côté de ces débiteurs prussiens, il en est de Polonais pour qui le prêt hypothécaire fait par la Prusse a le caractère d'un don dans la mesure où s'avérera leur fidélité à ce pays. Lesage a cité parmi les débiteurs le Prince Joseph (440.000 frs, en réalité 120.000 thalers) un parent de Lubieński (110.000 frs). Mais il y a Lubieński lui-même (30.000 thalers, sur son bien de Guzow, 8 juin 1899); la comtesse Oginska (49.000 thalers); la comtesse douairière Miélzynska (90.000), Dzialynski (30.000), Dembrowski (10.000), la comtesse Skarbek (10.500), le prince Giedroyc (12.400), un Nakwaski (5.000), le préfet Garczynski (16.666), un Chlapowski (15.500) [143]. On voit mal le zèle que ces personnages mettront à s'exécuter; on voit mieux leur souci d'entraver la procédure visant à leur faire payer leurs dettes pour que le Duché puisse s'acquitter envers Napoléon. « Lorsque je vois, écrit Serra, le roi retirer la connaissance de l'affaire, et l'exécution des mesures au Conseil d'Etat qui commençait à s'en

(141) Handelsmann, Instructions t. 1er, p. 131-2.

(142) *Diela Stats Lekretariata,* Prilojenie k dielou, n° 176, 51 folios. Wypis z Protokolu Sekretariata Stanu, 13 décembre 1808, folios 13 à 36. Voir Grinwasser (Le Code Napoléon, p. 152): Le gouvernement prussien fournissait des prêts abondants, ruinait les propriétaires, dénationalisait la propriété foncière.

(143) *Prislojenie k dielu,* n° 176. Wypis z Protokolu Sekretariatu Stanu, 13 déc. 1808.

occuper avec énergie et la remettre à une commission composée de membres, partisans, parents et affidés de débiteurs, à la demande du ministre de la justice, débiteur lui-même je ne puis rien augurer de favorable » [144]. Dès le débat, Serra a écrit à Lubieński : « Si nous ne devions pas nous entendre mieux, je devrais regretter d'avoir fait par surabondance de soins pour les intérêts du duché, ce que vous ne penseriez pas faire d'après mes observations fondées sur la justice. Quoiqu'il en soit, vous serez disposé à recevoir l'état des créances tel que nous vous le présenterons ou M. l'Intendant général sera forcé de suspendre la remise, de faire des actes conservatoires et de référer le tout à S. M. l'Empereur » [145].

On conçoit l'embarras du roi-duc. De Dresde, on n'avait en mai osé, ni faire un communiqué officiel, ni aviser le Conseil d'Etat. Après ce silence d'un fâcheux effet [146], on donna au nom du roi des ordres d'exécution fébriles, tracassiers, dans le goût, non du roi, mais de Lubieński et tendant à faire croire à une contrainte de la part de Napoléon. En réalité, fin janvier 1809, Champagny avise Senfft que l'Empereur « apprenant les difficultés que le Roi pourrait trouver et persuadé des soins que mettrait le Roi à remplir ses engagements, ne gênerait aucunement son Allié pour les paiements et les termes auxquels ils étaient stipulés » [147]. Napoléon n'a donc rien du créancier féroce qui fait vivre toute la Pologne sous la menace de la saisie.

Néanmoins, il n'y a plus de « créances prussiennes » : elles sont devenues les « sommes » ou « créances de Bayonne ». On ne parle que d'exécutions judiciaires. Au Conseil d'Etat, on propose d'employer 1 million de thalers de titres prussiens déposés à Kœnigsberg et Bialystok pour des particuliers, des orphelins, à payer les sommes de Bayonne; de répartir entre des propriétaires des fournitures de blé et fourrage à l'armée française à valoir sur ces sommes. Des versements à faire, celui desdites sommes devait venir d'abord, puis les revenus attribués au roi par la Constitution, puis la solde des troupes et seulement enfin les choses nécessaires au pays. L'argent de la

(144) Handelsmann, Instructions t. 1, p. 132, 12 janvier 1809.
(145) *Dielo o Konventsii* zakloutchennoï v Bayonnie 1re partie, folio 94, 25 juin 1808.
(146) Handelsmann, Instructions, t. 1, p. 87, 5 juin 1808.
(147) *Diela Stats Sekretariata* gertsogstva Varchavskavo, 1808, n° 176. Dielo ob ouplatié frantsuzkomou pravitelstvou n° 136, et M. de Bourgoing. Note signée, C. de Boze. Leipzig, 24 mai 1809.

solde des 8.000 hommes au service de France devait être affecté aux sommes. Des débiteurs, cités en justice, furent bientôt menacés de saisie, saisis, leurs biens mis sous séquestre, vendus en partie [148]. A la grande indignation de Napoléon, le roi-duc veut faire intervenir le roi de Prusse pour les contraindre, ce qui lui eut rendu « une juridiction sur ses anciens sujets » [149] et eut bien ridiculisé le roi de Saxe : Napoléon ne pousse donc pas les choses au pire.

Ce qu'il y a de terrible pour les débiteurs polonais, c'est que quand ils ont emprunté, il n'y avait plus ni Pologne, ni espoir d'en refaire une; que beaucoup songeaient moins alors à rembourser qu'à vivre longtemps tranquilles sur leur bien hypothéqué. La Prusse attendait patiemment leur ruine ou leur mort. Napoléon créancier, et son successeur, le roi de Saxe, désirent au contraire voir les débiteurs, — non succomber —, mais se relever peu à peu : or, en les violentant, ils perdraient ces gens frisant déjà l'insolvabilité. Bien des créances n'existaient en 1807 que parce que les débiteurs vivaient dans une insolvabilité calculée. Force gens n'ont éteint leurs hypothèques qu'en en contractant d'autres : un Gajewski a 181.362 thalers de dettes qui n'en font que 40.000, l'une couvrant l'autre; un Zaleski arrive de même à un total fictif de 573.418 thalers [150]. Mais ce beau temps est fini : il ne s'agit plus d'éteindre une dette par un emprunt; il faut rembourser et à bref délai. Et c'est Napoléon qui est le responsable de cette révolution : *inde irae*.

La guerre de 1809 étant venue troubler les dispositions du roi de Saxe, il demande de surseoir au paiement des bons et coupons dûs à l'Empereur [151]. Le 3 février 1810, une convention signée à Paris prolonge jusqu'à 10 ans les termes fixés pour ce qui est dû à Napoléon. La condition mise par le roi est que les intérêts arriérés soient payés par les débiteurs, le 24 juin 1811 : ceux qui le feront, ne paient plus désormais que la moitié des intérêts. Mais ceci est mené avec un désordre inoui : le décret d'application du 25 octobre 1811 est publié le 18 novembre; le dernier terme fixé aux débiteurs pour pro-

(148) Skarbek t. 1er, p. 210-213.
(149) *Corresp. de Nap.*, t. 21, p. 237, n° 17.019, 7 oct. 1810, et Frédéric Auguste.
(150) *Prilojenie k dielou* n° 176, Wypis z Protokolu Sekretariatu Stanu, 13 déc. 1808, fol. 13-36, Dépt Poznan, Plock.
(151) *Stats Sekretariat gertsogstva*, 1808 n° 176. Dielo ob ouplatié frantouskomou Pravitelstvou, folio 136 et M. de Bourgoing.

filer de ces avantages est le 1er janvier 1812. Beaucoup n'en eurent connaissance qu'après. Un formalisme bureaucratique déplacé rendit vains les efforts de certains disposés à payer. La délégation chargée du réglement des créances se réunissait peu, ne renseignait ou avisait ni directement, ni par les journaux : elle licencia sans les payer certains de ses employés. Le public crut comprendre qu'on supprimait purement et simplement cette administration [152]. Voilà où l'on en est, quand Jérôme entre en Pologne.

D'après Zóltowski, le Duché a reçu, du capital et des intérêts dûs, 2 millions en tout; d'après Niebuhr 97.427 thalers de capital et 521.287 thalers d'intérêts [153]. D'après Matuszewicz, la plupart des débiteurs n'avaient pu profiter des avantages offerts, « la majeure partie des terres hypothéquées étant aux mains du fisc pour les arrérages non des dettes, mais de l'impôt » [154]. Les sommes de Bayonne seront du reste restituées sous la forme « créances prussiennes » à la Prusse en 1815 [155]. Ce qui importe en tout ceci, c'est moins la question d'argent que la menace suspendue sur les débiteurs par la convention de Bayonne : au lieu d'aller d'emprunt en emprunt, de dormir sur ses hypothèques, il allait falloir tôt ou tard faire un effort, rembourser. Napoléon a beau être accommodant : les sommes de Bayonne sont « la cause suffisante des arriérés énormes dans les versements ordinaires du trésor, du tarissement des revenus », le contraire d'un « renfort financier », la « principale raison du besoin et des pertes irréparables du pays », une « réelle contribution de guerre ». Ainsi parle Skarbek [156], dont la mère était l'une des débitrices. La convention de Bayonne fut, non « ein gewöhnlicher Raub », mais le plus sûr titre d'impopularité de l'Empereur en Pologne.

Jérôme rencontrera sur son passage le souvenir des créances de Bayonne. Pour éviter le reproche d'âpreté, de lésine auquel l'expose la réputation de Napoléon, il lui eut fallu pou-

(152) *Stats sekrétariat gertsogstva,* 1812, n° 61, 152 folios : folios 18-19. Ob Outchrejdenii Kreditnoj Direktsii dla likvidatsii Obiazatelstv, osnovannich na Bayonnskoï Konventsii, décret de Frédéric Auguste, Dresde, 16 avril 1810. — fol. 20. Note de Breza, Dresde 26 mars 1812. — folios 62-3 : Note sur les motifs qui rendent l'institut des créances de Bayonne non seulement sans succès, mais qui encore le font déchoir de plus en plus, 30 mai 1812.

(153) Zoltowski, t. 2, p. 21.

(154) Zoltowski, t. 2, p. 31 (août 1811).

(155) Skarbek, t. 1er, p. 213.

(156) Skarbek, t. 1er, p. 213.

voir distribuer en arrivant les trésors de Golconde : or il est peu pourvu. Il n'échappera donc pas au danger qu'a attiré sur lui l'Empereur.

En somme, les sympathies qu'excite Napoléon en Pologne ne sont pas à la hauteur de l'ascendant qu'il exerce. Cet ascendant même sur un peuple que travaillent tant de courants hostiles, n'est pas si grand qu'on le croit généralement : c'est celui d'un génie qu'on regarde faire, ne sachant à quoi il tend, mais auquel force gens n'apportent, ni le concours actif d'une activité sympathique, dévouée, ardente, ni même leur appui moral; auquel beaucoup marchanderont une neutralité bienveillante.

Que Jérôme soit de taille à changer un tel état d'esprit, il n'y a pas à y songer; qu'il soit appeler à en pâtir, c'est certain; qu'il ait créé la situation parfois pénible dans laquelle on le verra, ce n'est pas soutenable; qu'il l'ait aggravé, il ne le semble même pas. Placé là comme entre Saint-Marsan, Rheinhard et Bülow, c'est un français moyen, jeune, bien intentionné et qui, point distrait ici par une cour frivole et désœuvrée, est amené à agir avec assez de bon sens et d'allant, ayant d'ailleurs tout contre lui. Le résultat a été nul : mais on ne voit pas qui, à sa place et en ces circonstances, en eut obtenu un autre.

TROISIÈME PARTIE

JÉRÔME EN POLOGNE.

Chapitre VII.

En Province :
De Kalisz à Varsovie par Cracovie.

Du 10 avril au 2 mai, Jérôme, sans autre arrêt sérieux que celui de Kalisz, voyage sans cesse à travers le Duché et sans avoir pu préméditer son itinéraire. Cette odyssée va le mettre rapidement en contact avec les réalités locales, en même temps qu'avec les difficultés qu'elles entraînent pour son commandement et sa personne.

Si sa réputation de prince qui a le napoléon facile et dont les largesses surprennent ses sujets, son frère même, l'a précédé en Pologne, il va la perdre en huit jours à Kalisz. Et le jour où il entrera à Varsovie, l'aimable prodigue passera pour un ladre parfait. L'extrême et toujours délicieuse courtoisie des Polonais s'est, dès l'arrivée, affirmée à son égard grâce au Prince Ministre de la guerre; mais les autres gouvernants sont dans un visible embarras, quant à l'attitude à prendre envers lui. Déjà en effet court le bruit de sa prochaine accession au trône de Pologne. A la même date, les gouvernants de la Westphalie se demandent aussi, si le roi n'est pas parti pour ne plus revenir et la reine a toutes les peines du monde à les persuader de donner, comme par le passé, tous leurs soins à l'administration du pays.

Dans le Duché, l'approvisionnement du 8e corps présente des difficultés croissantes : cette crise, il est vrai, est causée par une sorte de panique des fonctionnaires polonais, des chefs westphaliens et par l'insuffisance des transports. Mais elle s'aggrave du fait que les nobles se regardent et sont regardés par les préfets et sous-préfets comme non soumis aux réquisitions, au-dessus des lois, en un pays où Napoléon a décrété l'égalité devant la loi. Souffrir de la faim à l'occasion, enlever son dernier pain au paysan ou soumettre le noble à la règle commune, telles sont les trois alternatives qui s'offrent aux troupes de Jérôme, alternatives également redou-

tables, mais dont la dernière impliquerait l'état de guerre avec les autorités du Duché.

Jérôme sera l'hôte peu désiré d'un évêque polonais qui verra, en lui le frère d'un Empereur ennemi du Pape et créateur de cet *ersatz* de sacrement qu'est le mariage civil. Propagateur du Code Napoléon, le roi de Westphalie est un persécuteur des ordres religieux, un catholique qui met ses sujets juifs sur le pied d'égalité avec les chrétiens et parfois leur livre les dépouilles des couvents. Jérôme ne s'en doute guère; mais apparaissant comme un niveleur imbu d'idées révolutionnaires, il ne peut guère être sympathique au clergé polonais.

Le roi et certains de ses officiers entreront aussi en contact avec des membres de l'aristocratie dont le patriotisme n'a pas l'aspect que revêtirait celui d'une puissante classe moyenne. Prête à recevoir des biens, des places, des titres de quelque souverain que ce soit, cette noblesse assure ainsi sa pérennité et, étant l'épine dorsale du pays, elle en assure ainsi la continuité à travers tous les régimes, toutes les dominations, malgré toutes les catastrophes. A l'affût de tout changement, ses craintes lui donnent un flair trop subtil. Elle a vu de tels coups du sort de 1762 à 1812 qu'elle s'attend à tout avec la résolution de ne s'attacher à rien et de n'ajouter foi aux propos de personne. C'est un monde insaisissable que cette société très cultivée, très accueillante et d'une rare distinction, où Jérôme et les siens font leurs premiers pas. Au moment où le jeune roi va entrer à Varsovie, l'opinion publique polonaise a été travaillée de façon à atténuer les sympathies qu'il pourrait inspirer.

D'autre part, tandis que Jérôme et ses troupes ont parcouru ce terrain glissant, la lointaine perspective que semblait devoir être pour lui le commandement de l'aile droite, est devenue très vite une réalité. Chargé par l'Empereur d'une reconnaissance dans le sud de la Pologne, il a rencontré en revenant des ordres de concentration vers Varsovie qui donnent à ce voyage l'aspect d'une étude de terrain de manœuvre, à son commandement un caractère officiel, alors que les hostilités ne sont pas commencées. Pourquoi, chez Napoléon, ces dispositions nouvelles, directement contraires à celles des 16 et 25 mars ? Cette excursion à Cracovie, cette attribution officielle d'un commandement soulignent certaines vues qui ont déterminé l'Empereur à confier à son frère le rôle qu'on lui

voit et mettent en évidence l'un des éléments de la première phase de son plan de campagne. La nomination en pleine paix d'un chef de l'aile droite et de Jérôme à ce poste, est une double provocation à la Russie; la faible réputation militaire du frère de l'Empreur incite les Russes à une offensive immédiate et foudroyante.

A une date antérieure au 1er mai, Niemcewicz dépeint ainsi le séjour de Jérôme à Kalisz : « S. M. le roi de Westphalie depuis quelques semaines est à Kalisz avec toute sa cour et ses troupes : il ordonne qu'on approvisionne, et nourrisse gratuitement sa cour et son armée. Cette tête couronnée coûte 1.000 thalers par jour à la pauvre ville. Jusqu'alors, on a vu chez les rois de nobles injustices, mais pas de ces viles petitesses » [1]. Toute sa cour ! *Le Témoin oculaire* des faits et gestes de Jérôme dit précisément : « Ce n'était plus cette pompe asiatique qu'on avait vue en 1809 dans les plaines de Leipzick... Jérôme ne traînait plus à sa suite ni comédiens, ni femmes, ni chambellans, ni voitures... 40 à 50 chevaux de bât portaient ses équipages [2]. Masson qui nous a détaillé la garde robe du roi, depuis les 206 culottes jusqu'aux brosses à peau et au pot de nuit en argent, le tout placé sur 7 fourgons, a trouvé comme personnel de service 9 valets de pied et quelques huissiers [3]. C'était trop de domestiques pour un général en chef [4]; mais Napoléon lui-même ne va-t-il pas vouloir faire cette guerre confortablement ? Jérôme doit d'ailleurs séjourner à Varsovie. Quoi qu'il en soit, le chroniqueur polonais des actes de Jérôme est une autorité et il a fait provision de sépia pour peindre le roi.

Il y a lieu de jeter un coup d'œil sur ce coin de Pologne où, en quelques jours, Jérôme a réussi à se compromettre.

(1) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 308.
(2) Un témoin oculaire : Le royaume de Westphalie, p. 200-202.
(3) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 295-6.
(4) Fezensac écrit : « Chaque officier du q. g. de la Grande Armée avait au moins une voiture et les généraux plusieurs; le nombre des domestiques et des chevaux étaient prodigieux » (Journal de la campagne de Russie en 1812. Paris, Galliot 1850, 200 p. in-8°, p. 6. Fain ajoute : « Les rois généraux ont des états majors très exigeants et il ne faut rien moins que la supériorité de l'Empereur et sa présence pour en bannir tout le luxe inutile. Je vous prie de vouloir bien me seconder, écrit le 18 mai Berthier au Ministre de la guerre : l'aide de V. E. m'est nécessaire pour résister aux demandes des rois commandants de corps d'armée en ce qui est contraire à l'ordre établi par l'Empereur » (Manuscrit de 1812, Paris, Delaunay 1827, 2 vol. in-8°, t. 1er, p. 70, note 1). Jérôme n'est donc pas une exception.

Kalisz a fait bonne impression sur Saxons et Westphaliens : située sur la Prosna, au milieu de fertiles prairies, c'est une des meilleures villes de Pologne : elle a 14.000 âmes, d'importantes fabriques de toile, une église intéressante, Saint-Michel [5]. C'est le siège d'une préfecture : elle pourrait rivaliser, avec mainte ville allemande et contraste avec les bourgs polonais rencontrés jusque là [6]. Ce contraste précisément a un peu trop parlé en faveur de Kalisz à ces officiers allemands qui viennent de traverser une région inculte, de trouver abri dans un château en ruines [7] ou dans de misérables villages dont les maisons de bois semblaient plutôt des étables à porcs que des demeures humaines; Giesse a peint avec un réalisme qui donne des haut-le-cœur une de ces « spelunkes », où il a cantonné parmi des teigneux, des pouilleux, près du chien relavant les écuelles [8]; Lossberg a renchéri si possible, décrivant les cabanes à deux chambres, où les oies, les volailles et les porcs sont chez eux, même dans la deuxième, alors qu'un cochon d'origine germanique n'oserait pénétrer dans la première; affirmant que les soldats préféraient chercher asile contre les intempéries dans les granges, les greniers à paille ou à foin et évitaient les maisons, où ils avaient à défendre leur peau contre la vermine, où le linge de couchage n'existait pas. Ils avaient contemplé avec une pitié inquiète les pauvres paysans couverts de sales peaux de moutons, en loques, chaussés de bottes rapiéciées dont les morceaux recousus l'un sur l'autre indiquaient qu'elles devaient leur servir jusqu'à la fin de leur vie [9].

Par contre, un mémorialiste polonais bien informé, mais qui a visiblement pris Kalisz en grippe, se montre impitoyable à l'excès. Le jeune Gajewski, officier, neveu du préfet Garczynski écrit : « Le Kalisz d'alors, célèbre par la multitude de ses rats, était une misérable bourgade, malpropre pleine de juiverie, n'ayant pas d'autres maisons de pierre que le marché, l'Hôtel Wœlfl et l'Ancien Collège des Jésuites qu'occupait le préfet... Quel amas c'était, de chaumines et de boues ! La mairie à demi écroulée paraissait une ruine abandonnée

(5) Baumgarten-Crusius, Die Sachsen in Russland 1812, Tagebuch des Leutenants von Wolffersdorf, p. 25.
(6) Giesse, Kassel-Moskau-Kustrin, p. 29.
(7) Baumgarten-Crusius, Idem, p. 24.
(8) Giesse, Kassel-Moskau-Kustrin, p. 24, 30, 31.
(9) Lossberg, Briefe vom russischen Feldzug des Jahres 1812, p. 5-7, de même Ruppel, Kriegsgefangenen im Herzen Russlands, p. 19.

au milieu du marché, et les quelques dizaines de maisons de pierre qui l'entouraient, constituaient tout l'ornement du siège des autorités départementales. Les marchands et les propriétaires d'hôtel à Kalisz ont dû, hériter de l'habitude d'écorcher le monde : le propriétaire de l'Hôtel Wœlfl exigea de moi un prix atroce pour les quelques jours que j'y passai, quoique j'eusse très peu consommé, étant toujours chez mon oncle. Il eut dû faire une fortune extraordinaire, cet hôtel étant le seul de K., le prix des boissons et dîners y étant 4 fois plus élevé que dans les autres villes, et les Kalichois — aidés en cela par nos officiers — ayant pour les petits verres un goût bien connu. il était littéralement couvert d'argent, et n'en fit pas moins banqueroute plus tard ». Gajewski ajoute : « Sans mon oncle, je me serais enfui de grand cœur de Kalisz » [10]. Si le neveu du préfet de Kalisz, est ainsi maltraité, que faut-il espérer des relations du roi de Westphalie, de son entourage et de ses troupes avec la population ?

Quelles sont d'ailleurs les mœurs de cette contrée que les Westphaliens et leur roi vont scandaliser par leurs dépenses ? Gajewski venant de Dresde à Kalisz rencontre entre Poznań et Kalisz un ami d'enfance, Pierre Zablocki, qui le retient chez lui : « C'était pour la première fois de ma vie, dit-il, que je me trouvais parmi la jeunesse polonaise. Quelle différence avec les Saxons ! Ici règne la gaieté, un peu trop même; des coupes dont je n'avais pas même idée ! Et chacun devait absolument vider à fond la sienne, que cela lui fût bon ou le fit mourir. Le maître du lieu veillait à ce que personne n'enfreignît la règle. Le dîner était copieux : de la viande à l'excès, un service détestable, des mouches, des cris, un tintamarre; chacun parlait sans écouter les autres; des manifestations d'amitié, les vivats les plus divers. Tout le monde ivre, on m'emporta sans connaissance dans ma voiture. Quand je me réveillai, stupéfaction ! à côté de moi un officier prussien. « Je suis dit-il, le frère de Zablocki, je ne pouvais vous laisser voyager seul dans cet état ». Remerciements émus; arrivé à Kalisz, il ne me lâche plus, s'installe dans ma chambre, boit à mon compte et m'amène sans cesse de nouveaux camarades qu'il faut régaler » [11]. Bref, si les paysans sont dans la misère, ce n'est pas chez les hobereaux qu'on souffre du besoin.

(10) Gajewski (Franciszek), Pamiętniki, t. 1er, p. 152-153.
(11) Gajewski, Pamiętniki, t. 1er p. 152-3.

Autre chose : Gajewski a rencontré à Kalisz un homme qui eut une célébrité méritée, le major Fredro du 14e régiment de cavalerie. Fredro venu en congé à Kalisz semble fréquenter le préfet Garczyński, et s'ennuyer à Sieradź où il avait été mis en garnison par avancement. Il mène la vie la plus joyeuse qu'il peut, rayonne aux alentours, chasse, s'amuse avec les nobles, boit admirablement, cajole les femmes; et les femmes l'aiment, car il se moque d'elles. Très instruit, très amusant causeur, élevé dans les principes du 18e siècle, ne croyant pas à la vertu des femmes, il a des milliers d'amourettes et de correspondances amoureuses, ainsi que de nombreux cachets dont il use selon les circonstances; sur l'un était gravée près d'un homme brisant des chaînes, cette inscription : « Elles sont rompues ». Celui là lui servait chaque fois qu'il lâchait une femme. Aimé à Varsovie, il avait la nostalgie de cette société, où il avait passé sa jeunesse. Commandant du dépôt de son régiment, il ne fera pas la guerre de 1812, mais rejoindra à Cracovie le prince Joseph au début de 1813, puis Vandamme, avec lequel il sera fait prisonnier à Kulm [12]. Il n'y a pas d'indices permettant de croire qu'à Kalisz Jérôme ait éclipsé Gajewski, Zabłocki ou Fredro.

Encore un homme et un fait : Reynier a précédé Jérôme à Kalisz. « Il s'est dit, Niemcewicz, fâché de ce que Garczyński n'est pas venu à sa rencontre et a exigé en conséquence qu'une bouteille de vin fût donnée à chacun des officiers de la division » [13]. Que le fait soit vrai ou non, Niemcewicz, ni personne autre n'a cru pouvoir reprocher à Jérôme une telle susceptibilité, et un tel goût des représailles.

Le cas Jérôme ne doit pas être envisagé comme un fait personnel, mais comme la cristallisation autour d'un nom d'une inquiétude et d'un énervement communs à toute la contrée. Malgré l'insuffisance de la récolte de 1811, la misère des paysans, le peu de prévoyance des nobles, et aussi plus d'une fois leur manque de ressources [14], les troupes sont approvisionnées sur leur passage en viande et en pain par les employés polonais [15], ce qui ne peut manquer d'indisposer les ha-

(12) Gajewski, Pamiętniki p. 177-178. Gajewski le fait appartenir au 25e régt. de cavalerie qui n'exista jamais, Gembarzewski au 14e (p. X.).
(13) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 308.
(14) Baumgarten-Crusius, Die Sachsen in Russland 1812, p. 25.
(15) Lossberg, Briefe vom russischen Feldzug, p. 8.

bitants. Si ces troupes sont, par suite d'insuffisance de place, obligées de cantonner, loin des lieux fixés pour l'approvisionnement, il en résulte des à-coups dont le choc en retour atteint la population : elle fuit dans les bois avec ses bestiaux, les femmes embrassent les genoux des officiers en suppliant; les nouveaux corps survenants inspirent une terreur qu'ils ont peine à dissiper et parfois à s'expliquer. Il faut, ou rassurer par tous les moyens, ou se fâcher [16]. Il se peut que Jérôme ait exigé à son arrivée l'entretien de son Etat-major et des services, tant du 8e Corps (254 Officiers et hommes : boulangers, bouchers, poste, hôpitaux, pharmacie, estafettes) [17] que de l'aile droite et alors une dépense de 1.000 thaliers par jour ne semble pas excessive : mais ceci ne dura que peu de jours, la dislocation ayant été rapide.

Or, on ne voit pas dans sa course certainement rapide de Cassel à Kalisz, où Jérôme a pu recevoir des fonds pour l'entretien de l'Etat-major de l'aile droite encore inexistante. Ceci relève, à vrai dire des intendants et des ordonnateurs et c'est à cette date du 13 avril qu'il faut se placer pour apprécier les fautes commises dans le corps des administrateurs de l'armée. On lit dans les « Instructions dictées par l'Empereur sur les services administratifs de la grande armée » le 16 mars 1812 : « Un ordonnateur intelligent dont on me fera connaître le nom, doit spécialement être envoyé pour diriger l'administration des corps qui se rendent à Varsovie » [18]. L'Empereur lui-même a, ce même 16 mars, écrit à Berlin à l'intendant Général Dumas pour le charger de désigner et d'envoyer cet ordonnateur et en ce même temps pour qu'il obtienne du Prince Ministre Poniatowski que les 1.500.000 rations de farine et les 500.000 rations de pain demandées fussent prêtes au 1er avril. Or, ces deux ordres qui exigeaient une exécution immédiate, n'en ont pas reçu. Ce n'est que le 31 mars que Dumas écrit au Prince Joseph : « J'ai fait choix de M. l'Ordonnateur Trousset qui aura l'honneur de remettre cette dépêche. Les instructions que je lui donne pour remplir les intentions de S. M. portent qu'il se rendra auprès de V. E. et des diverses autorités de Varsovie pour recueillir les renseignements relatifs aux ressources que ses troupes y trouvent pour leurs logements,

(16) Baumgarten-Crusius, idem, p. 23. Giesse, Kassel-Moskau-Kustrin, p. 23-24, p. 25-30.
(17) Giesse, idem, p. 14.
(18) Margueron, La campagne de Russie, p. 463.

leurs subsistances en fourrages et aux moyens de transport qui leur sont dûs en cas de déplacement : il restera en conséquence dans le Grand Duché pour diriger toutes les opérations relatives à ces branches du service, duquel il doit constamment s'assurer qu'il sera pourvu dans toutes les circonstances. Il aura à surveiller la bonne qualité des fournitures de blé et à prendre les mesures que sa prévoyance pourra lui suggérer pour prévenir les plaintes ». Ce même 31 mars, autre lettre du même intendant au Prince Ministre au sujet des rations à tenir prêtes au 1er avril : « Il ne m'a pas été possible de vous adresser plutôt cette dépêche. M. le Commissaire ordonnateur Trousset qui se rend à Varsovie, aura l'honneur de vous la présenter. Je ne puis que prier V. E. de prendre les mesures les plus promptes pour que les farines et rations de pain soient rendus disponibles le plus tôt possible. M. l'Ordonnateur Trousset est chargé de vous seconder de tous ses efforts dans les opérations à faire et de veiller surtout à ce que les consommations de rations soyent faites avec le plus grand ordre et conformément aux Lois et règlements. Il aura aussi à s'assurer des bonnes qualités des farines et du pain afin que les intentions de S. M. soient exactement remplies » [19]. Toutes ces phrases ne pouvaient faire que les rations, et même l'ordonnateur fussent sur place avant le 1er avril. Le retard de l'intendant paraît difficilement excusable : en faisant le 20 mars, ce qu'il a exécuté le 31, on eût eu peine à être prêt. Le décalage de onze jours prend les proportions d'un désastre. Il eut certainement son contrecoup dans le département de Kalisz.

Mais Dumas accuse encore sa faute pour ce qui regarde Kalisz en particulier : alors que Trousset semble avoir pris le 6, possession de son poste à Varsovie, c'est seulement à cette date que l'intendant se décide à nommer un ordonnateur particulier à Kalisz et à en avertir le Prince Ministre, « M. l'ordonnateur Sartelon [20] se rendra en poste à Kalisz à l'effet d'y diriger le service administratif des troupes qui devront être stationnées dans cette place et aux environs. Je lui prescris de se concerter avec les autorités locales pour faire réunir les den-

(19) *Archiwum Główne Akt Dawnych*, Księstwo Warszawskie, Korespondencja generała intendenta armji Francuskiej, Dumas 1801-1813 r. Mr. 296 (420 pièces), 1812, pièces 10 et 9.

(20) Né le 16 octobre 1770, commissaire des guerres pendant la Campagne d'Egypte, ordonnateur, puis secrétaire général de l'administration de la guerre. Biographie moderne t. 3, p. 238-9.

rées de toute nature nécessaires à la subsistance des troupes. J'ai pensé qu'il était convenable de former un approvisionnement pour 12.000 hommes et 4.000 chevaux pendant dix jours et de maintenir continuellement ces approvisionnements à cette hauteur. Je donne des instructions en conséquence à M. Sartelon. Je le préviens également que les distributions seront faites par les soins des autorités locales. Je Vous prie, Prince, de vouloir bien donner des ordres conformes à cette disposition et de prescrire aux autorités de Kalisz à faire droit aux demandes, qui leur seront faites par M. Sartelon » [21]. Quand arriva l'ordonnateur, le département était traversé par les Saxons, les Bavarois, que suivaient les Westphaliens. Quand les ordres du Prince Ministre arrivèrent au Préfet, celui-ci avait déjà pris des dispositions, difficiles à annuler. Les ordres impérieux et tardifs de l'intendant général ne pouvaient faire qu'on réunit à coups de prescriptions des approvisionnements permanents pour 12.000 hommes, là où 70.000 hommes venaient de cantonner au moins huit jours. « Le Prince de Neufchâtel, écrira Vandamme à Jérôme le 23 avril, m'avait assuré qu'il existait des magasins à Kalisz. V. M. sait, qu'il n'y avait rien à l'arrivée du 8e corps » [22].

Serra, ministre de France à Dresde, fera annoncer le 23 mars par le roi de Saxe la nomination de Robinet comme ordonnateur à Poznan : le ministère polonais ne le sait que le 27. Alors, le Prince Joseph lit au Conseil une note de Davout, exigeant pour les troupes saxonnes et alliées qui vont entrer dans le duché, 2.700.000 rations de farine, 200.000 rations de fourrage, de l'eau-de-vie en proportion et, à Kalisz, ce qui sera nécessaire à 1.000 malades [23]. Tous ces ordres parviennent d'une façon très incohérente.

Du moins le préfet Garczyński est une des personnalités les plus solides de ce corps administratif, que le Grand Duché a formé pour le plus grand bien du Royaume de Pologne.

Excellent homme, très accueillant, dit son neveu Gajewski, il a pris dans ses bureaux de nombreux parents et amis, les a dressés et, sans s'en douter, préparés à devenir, Thadée

(21) *Archiwum Glówne Akt Dawnych,* Księstwo Warszawskie, Nr. 296. Korespondencja generała intendenta Armji Francuskiej Dumas 1807-1813, pièce 12.

(22) Du Casse, Le Général Vandamme et sa correspondance. Paris. Didier 1870, 2 vol. in-8°, tome 2, p. 350.

(23) *Archiwum Akt Dawnych,* Księstwo Warszawskie, vol. 71. Protokół Rady Ministrów 1812, 346e séance, 27 mars, folio 128-9.

Garczyński, comte et chambellan à la cour de Prusse, Bonaventure Garczyński, colonel de landwehr prussienne; Radowski, gendre du vice-roi Zajączek et héritier de sa terre d'Opatow [24]. En attendant, il a une équipe bien en main. Le 24 juin 1811, Bignon écrivait au Duc de Bassano : « On nomme parmi les préfets celui de Kalisz, M. Garczyński, comme un administrateur éclairé, ferme et intègre. Ce serait, selon toute apparence, le meilleur choix que l'on pût faire pour le Ministère de l'Intérieur » [25]. A la mort du ministre Łuszczewski (juillet 1812) on continuera néanmoins à le trouver indispensable à Kalisz comme préfet. Au début de 1813, après la bataille de Kalisz, il passera en Saxe avec quelques notables et employés de sa préfecture et y mourra du typhus, après Leipzig [26]. C'est un homme de tête, de beaucoup de sang-froid, peu commode, très adonné à sa tâche, l'homme de la circonstance.

Avec tout cela, Jérôme n'est pas très rassuré; les chefs de corps rencontrés en route, ou dont il a passé les unités en revue, ne semblent pas lui avoir tû les difficultés d'approvisionnement. Il a pu aussi juger de la misère du pays. A peine à Kalisz, il a fait venir le préfet : celui-ci qui, à l'arrivée des Saxons avait averti Reynier, le ministre varsovien et le roi de Saxe de la disette dans laquelle on se trouvait, réitère avec Jérôme [27] auquel il déclare « qu'il n'a pu assurer les subsistances que pour huit jours; que tous les approvisionnements de cette partie du pays ont filé vers Posen et Varsovie et que la récolte de l'année dernière ayant été entièrement mauvaise, les habitants eux-mêmes sont sans ressources, puisqu'on consomme leurs grains de semailles et leurs bœufs de labour ». Jérôme aussitôt avertit l'Empereur de ceci, ajoutant : « Je ne dois pas cacher à V. M. que j'ai beaucoup d'inquiétudes... Cet état des choses peut avoir des conséquences si importantes, que je m'empresse d'en rendre compte à V. M., persuadé qu'elle en est déjà instruite et qu'elle s'occupe des moyens d'y obvier. J'userai de mon côté de toutes les précautions pour ménager ce qui existe et tirer parti de ce que le pays pourra Vous offrir » [28].

(24) Gajewski, Pamiętniki, p. 152-153.
(25) Handelsmann, Instructions et dépêches, tome 1er, p. 359.
(26) Gajewski, Pamiętniki p. 300.
(27) *Arch. Min. Guerre*, 1812 N° 1244, Kalisz, 24 avril 1812. Le préfet du Département de Kalisz à S. E. M. le Comte Vandamme, Gal. Cdt le 8e corps de la Grande Armée.
(28) *Mémoires du roi Jérôme*, t. 5, p. 303-4.

La première chose à faire, était de débarrasser le département des troupes, qui n'avaient plus à y séjourner. Le 13 et le 14, il y a encore des troupes saxonnes au repos à si peu de distance de Kalisz que des officiers viennent visiter la ville [29]. Il est clair qu'il doit y avoir dès ce moment un commandement de l'aile droite, si l'on veut que les corps d'armée ne se coupent pas l'un à l'autre l'herbe sous les pieds, au propre et au figuré. Le 14, Jérôme confère avec Marchand et Vandamme, tandis qu'arrivent les troupes Westphaliennes. Marchand écrit à Reynier : Mon cher Général, S. M. le roi de Westphalie me charge de Vous faire part que *d'après les dispositions générales qui lui ont été communiquées,* Votre corps d'armée *doit être porté entre la Pilica et la Vistule,* la droite vers Sandomir, la gauche vers Pulawi. Ces pays Vous offriront de très bons cantonnements, où Vous pourrez placer Vos troupes comme Vous le croirez le plus convenable : *le roi désire, que Votre mouvement s'opère avec le plus de rapidité possible. S. M. vous prie* de lui communiquer l'état détaillé de l'emplacement des troupes aussitôt que Vous l'aurez arrêté, *afin de prendre les dispositions, qui pouraient devenir nécessaires* suivant le besoin des circonstances; *elle croit aussi convenable, que* Vous donniez connaissance *de Votre position au prince Poniatowski.* S. M. me charge de Vous annoncer que le 8e corps va être placé entre la Sosna et la Wartha, la droite aux environs de Sieradz, la gauche vers Dobra, le Q. G. de ce corps d'armée sera à Wartha; le quartier de S. M. à Kalisz. Le roi désirerait que Vous ayez la complaisance de lui envoyer un aperçu de l'état des subsistances dans le pays que Vous allez occuper » [30]. Voilà donc affirmée l'existence de l'aile droite, d'une façon d'ailleurs discrète et cordiale.

Tandis que ces ordres s'exécutent, les Westphaliens arrivent : Holzhausen a relevé dans une lettre de Lossberg l'impression, sous laquelle ils vivaient depuis leur entrée en Pologne, à la vue des villages, des steppes de sable et des bois de pins, « impression toute contraire à celle des enfants d'Israel, quand ils virent le pays de Chanaan. De ce moment cessèrent chants et plaisanteries dans le régiment (dans toute l'armée on fit la même remarque). Cette jeunesse de 22 à 26 ans pensait à ses heureux foyers qu'elle doutait revoir

(29) Baumgarten-Crusius : Die Sachsen in Russland, p. 25.
(30) *Archives du Ministère de la Guerre,* au Q. G. de Kalisz, le 4 avril 1812.

jamais »[31]. Ruppel a dit le lourd ennui, qui pesait pour les cavaliers et les chevaux sur ces longues marches dans des plaines de sable, marches que n'animaient point le bruit des sabots sur la pierre[32]. Le 15 avril, la 23e division (1re) se trouve rassemblée en avant de Kalisz : après les dernières journées passées dans la saleté, elle a fait toilette et par bonheur voilà qu'il fait beau temps. Voici le Roi : le soin qu'il a toujours pris de l'armée est connu, il est arrivé deux jours avant la troupe, il s'est sûrement préoccupé de ses besoins; dans ce pays éloigné, si différent de la Westphalie, le voir, c'est évoquer des souvenirs de Cassel et autres lieux aimés, d'un Heimat, qui pourrait devenir un Vaterland avec le temps : « Les soldats, dira la Gazette de Varsovie[33], par les acclamations les plus vives, attestèrent la joie, que leur causait la présence de leur monarque ». Reinhard, qui en aura des nouvelles à Cassel, l'écrira à Bassano : « S. M. a été reçue par l'armée avec enthousiasme »[34]. Après la revue, le roi réunit les officiers et leur fit un petit discours aimable, qui produisit sur eux une très bonne impression[35]. La Gazette de Varsovie et la dépêche de Reinhard nous en laissent deviner la teneur. Le roi est très content de l'état où il a trouvé l'armée. Les troupes ont fait route dans l'ordre le plus parfait, supportant avec constances toutes sortes de fatigues, n'ayant presque pas de malades et presque point de déserteurs — 49 sur toute l'armée. Tous les corps rivalisent d'endurance et de bonne volonté : leur conduite est digne d'éloges; leur bonne mine partout où ils passent, attire l'attention[36]. Et sans doute il a ajouté, c'est à la valeur des soldats qu'on juge le mérite des chefs.

Le lendemain, ce fut le tour de la 24e division. Si nous en croyons Reinhard et la Gazette de Varsovie, les choses se passèrent tout à fait comme pour la 23e. La garde royale constituait une bonne partie de cette 24e division. Néanmoins, les troupes fatiguées n'étaient pas très contentes d'avoir à se mettre en grande tenue. Par contre la ville leur produisit bonne im-

(31) Holzhausen. Les Allemands en Russie avec la Grande Armée p. 33. — Lossberg : Briefe von russischen Feldzug p. 5.
(32) Ruppel, Kriegsgefangen im Herzen Russlands, p. 22.
(33) *Gazeta Warszawska,* supplément au N° 37 p. 635.
(34) *Arch. Min. Af. Etr.,* T. W. N° 334, fol. 27-28, Cassel 24 avril.
(35) Lossberg, Briefe vom russischen Feldzug, p. 7.
(36) *Gazeta Warszawska,* supplément au N° 37 et Arch. Min. Af. Etr. N° 334.

pression, et leur parut très animée par la présence du quartier général [37].

Ce même 16 avril, nouvelle lettre de Marchand à Reynier. C'est Allix maintenant qui est chargé de l'artillerie de l'aile droite : « Nommé au commandement en chef de l'artillerie dans l'armée dont notre corps doit faire partie en cas d'hostilités, *l'ordre a été expédié à ce général* de se rendre auprès de Vous pour prendre les renseignements les plus détaillés sur tout ce qui a rapport à l'artillerie dans le corps que Vous commandez. Il est essentiel que S. M. connaisse tous les détails si nécessaires aux succès de l'armée. Vous voudrez donc bien donner au général Allix les moyens qui dépendront de Vous pour remplir sa mission le plus tôt possible » [38].

Le même jour [39] se présente à Jérôme le général Grabowski, envoyé par le Prince Poniatowski, agissant comme commandant en chef [40], non comme ministre, et porteur de la lettre suivante : Venant d'être informé de l'arrivée de V. M. à Kalisz, j'ai chargé M. le G. de Brigade Grabowski de lui offrir l'hommage de mon dévouement, ainsi que celui de l'armée polonaise. Daignez, Sire, en agréer avec bonté l'expression et croire, que je m'estimerai heureux de trouver l'occasion de donner à V. M. des preuves de ces sentiments, comme de ceux du profond respect que je Lui ai voué » [41]. Voici donc amorcées les relations du chef de l'aile droite avec le chef du 5e corps. Michel Grabowski, fils naturel du dernier roi, donc cousin du Prince Joseph, cavalier de belle tournure, aux cheveux noirs, aux traits réguliers est un des élégants qui font l'ornement des salons varsoviens, un ami du Prince et de la Comtesse Potocka, un de ces hommes, qui jeunes encore s'attirent l'affection de tous. « Colonel en 1806, brigadier à Dantzig, il

(37) Giesse, Kassel-Moskau-Kustrin, p. 29.

(38) *Arch. du Min. de la Guerre*, Kalisz 16 avril. C'est alors le colonel Ulliac, commandant en second l'artillerie et le génie westphaliens qui est le chef de ces services du 8e corps. (Lettres, interceptées par les Russes durant la campagne de 1812, publiées par Goriaïnov, annotées par Hennet et le Cdt Martin, préface de Masson. Paris, La Sabretache, 1913, XVI-440 p. in-8°. Lettre n° 4, p. 4 Mme Ulliac à son mari, 29 juillet 1812.

(39) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 435. Jérôme à l'Empereur, Kalisz 16 avril.

(40) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 81, Bignon à Bassano N° 354, Varsovie, 20 avril.

(41) *Archiwum główne akt dawnych* N° 2019. Correspondance de 3 princes français. Varsovie, 14 avril 1812. A. S. M. le Roi de Westphalie, folio 33.

se fera tuer à l'assaut de Smolensk [42]. Pour le moment, il est le messager le plus capable de préparer Jérôme à sympathiser avec le Prince Joseph, avec l'aristocratie polonaise, avec la Pologne. Avec cela, sa mission, toute de politesse, se complique d'une autre, moins engageante. Il est chargé de prévenir toute demande d'approvisionnement, que pourrait faire Jérôme, en l'informant « de la part du Prince, de l'embarras où il se trouve à Varsovie par suite du manque de vivres et surtout de fourrage » [43]. Evidemment, le chef du 5e corps n'oublie pas qu'il est ministre du Duché : il avertit les occupants d'être économes en matière d'approvisionnement. C'est son droit d'ailleurs, et même son devoir. C'est aussi une invite aux Westphaliens à rester le plus longtemps possible dans le Département de Kalisz où Garczyński se tirera d'affaire comme il pourra.

Ceci fait, Grabowski apporte des nouvelles militaires. « Il m'a aussi rendu compte, écrit Jérôme à l'Empereur, d'après les dernières nouvelles qu'il avait de la Russie, que les généraux Bagration et Elsen (sic) se trouvent chacun avec un corps de 30.000 hommes opposés à la droite; que l'armée russe, ayant déjà consommé les vivres, qui se trouvaient sur les frontières, s'était retirée, en emportant tout ce qui pouvait en être resté, sur la seconde ligne de magasins; qu'il règne beaucoup d'indécision et de division dans le conseil militaire de l'Empereur; que les troupes désertent, et qu'on a formé sur les frontières une ligne de Cosaques pour arrêter les désertions. Votre M. sera sans doute à même d'apprécier ces nouvelles mieux que moi » [44].

Tout ceci, exact ou erronné, intéresse le chef de l'aile droite et il transmet à l'Empereur.

Cependant « l'armée avance toujours » [45] vers des cantonnements, qui s'échelonnent de Sieradz à Dobra. Le 18 Vandamme rend compte au Major Général Berthier, que « conformément à ses ordres » il a « mis à la disposition de M. le Général de Division Lorge la brigade des cuirassiers westphaliens commandés par le Général Comte Lepel, avec 6 pièces

(42) Gajewski, Pamiętniki, t. 1er, p. 225. Dembowski, Moje wspomnienia, t. 1er, p. 217-218. Anna Potocka : Mémoires, p. 316.
(43) Mémoires de Jérôme : t. 5, p. 435.
(44) *Mémoires de Jérôme*, t. 5, p. 435.
(45) *Arch. Min. Af. Etrang.* F. W. N° 334, Cassel 24 avril, folio 27-28. Reinhard. à Bassano.

d'artillerie légère » [46]. L'exécution de ces ordres aboutit donc à la formation du 4e corps de réserve de cavalerie, l'un des éléments constitutifs de l'aile droite.

Du fait de la coexistence de différents corps d'armée sur le territoire exigu du Duché, du fait de l'existence d'un Etat-major de l'aile droite, du fait qu'il y a des ordres à exécuter, l'aile droite naît. En dépit de l'intention de l'Empereur « que le roi de Westphalie reste inconnu à Kalisz et ne prenne aucun commandement, que celui de son corps », transmettre des ordres et insister pour leur prompte exécution, c'est déjà commander. Quand Marchand le fait, il doit le faire au nom de quelqu'un; il invoque l'autorité du roi et signe le Général de Division, chef d'Etat-Major de S. M. le roi de Westphalie. Il y a là toutefois une situation, qui deviendrait rapidement embarrassante, s'il survenait des complications. A remarquer, que le 12, Marchand envoie à Berthier un compte rendu, qui ne concerne que le 8e corps : « S. M. a placé le 8e corps à cheval sur la rivière de Wartha, occupant les deux villes de Widawa et Sieradz sur la route d'étape de Varsovie. La meilleure discipline règne dans ce corps d'armée; tous les soldats sont animés par le désir d'avoir une occasion de se distinguer » [47]. Il se maintient donc encore dans la limite des ordres de l'Empereur en date du 25 mars.

Le 20, Marchand enjoint à Reynier :« S. M. me charge de Vous envoyer l'ordre de porter Votre corps d'armée à Radom et en avant : Vous aurez soin de ne pas dépasser par Votre gauche la rivière Radomka et par Votre droite la rivière... Vous occuperez le pont de Pawłowice sans occuper la ville, ni aucune partie de la rive droite de la Vistule. Vous tirerez Vos vivres de Sandomierz, Zawichost, Solec et de leurs territoires par la Vistule. *L'intention de S. M.* est, que Vous évacuiez totalement le pays sur la rive gauche de la Pilica, sans y conserver aucun établissement quelconque, comme aussi que Vous *renvoyiez de suite tous les chevaux et voitures appartenant au département de Kalisz, où va passer l'armée d'Italie.* Votre mouvement commencera le 23 » [48]. Cet ordre porte une empreinte, qui paraît personnelle; s'il suppose des instructions

(46) *Arch. Min. Guerre.* Kalisz 18 avril. Vandamme au Prince de Neufchâtel.

(47) *Arch. Min. Guerre,* Kalisz 19 avril 1812. A. S. A. S. Monseigneur le Prince Alexandre.

(48) *Arch. Min. Guerre,* Au Quartier Général de Kalisz, le 20 avril 1812.

concernant le passage du 4e corps, il suppose aussi une entente avec le préfet Garczyński. En fait, là, où ils ont passé « les Saxons ont tout enlevé, bestiaux, voitures et chevaux, et n'ont rien renvoyé » [49]. Obliger Reynier à restitution ne sera pas une affaire commode.

Ayant à obéir à des ordres, il demande que Jérôme justifie de ses pouvoirs, demande parfaitement légitime d'ailleurs. Et Marchand, ce même 20 avril y répond ainsi : « S. M. me charge de Vous adresser la lettre ci-jointe du Major Général d'après laquelle le corps Saxon que Vous commandez, se trouve sous les ordres directs du Roi. Quoique l'envoi de cet ordre soit officiel, S. M. veut qu'il n'ait pas de publicité et que vous le gardiez par devers Vous jusqu'au moment où la composition de la Grande Armée sera connue et où le roi prendra le commandement de l'aile droite. Veuillez envoyer à S. M. Vos rapports et Vos états de situation et entrer en correspondance avec moi. Le Roi désire encore, que Vous lui envoyiez un reçu de l'ordre ci-joint » [50]. Si Reynier veut être assuré des pouvoirs de Jérôme, celui-ci en échange veut être assuré, que Reynier ne pourra se dérober à ses ordres. Voilà donc une situation nette.

Son premier avantage est de permettre de voir plus clair dans la question des approvisionnements du 8e corps, resté dans le département de Kalisz. Vandamme, lui aussi, a vu Garczyński, a écouté son exposé de la situation du département, est entré en correspondance avec lui [51]. D'autre part, outre l'ordonnateur Sartelon, dont les pouvoirs ont un caractère régional, il y a à Kalisz un inspecteur aux revues, ordonnateur en chef du 8e corps, Dupleix. Masson a écrit hardiment à son sujet : « Outre qu'il ne connaît rien au métier, il ne quitte pas le roi, il fait figure à sa cour et ignore qu'il a une armée à nourrir » [52]. Reinhard au contraire en 1809 avait cru pouvoir affirmer que « dans l'administration militaire. Du-

(49) *Idem,* Au Quartier Général à Widawa, ce 22 avril 1812. Le Général Baron d'Ochs, commandant la 1re Division du 8e corps, au Général Comte Vandamme commandant en chef ledit corps sous les ordres du Roi de Westphalie.

(50) *Arch. Min. Guerre,* Au Général de Kalisz, le 20 avril 1812, Le Comte Marchand au Général Comte Reynier.

(51) *Idem,* Kalisz 24 avril, Le Préfet à Vandamme.

(52) Masson, Napoléon et sa famille, tome 7, p. 301.

(53) *Mémoires de Jérôme,* tome 4, p. 290. Reinhard au Ministre des Affaires Etrangères, Cassel 10 août 1809.

Le Général MARCHAND
Chef de l'État-Major de l'aile droite de la Grande Armée.
(Gravure de Forestier).

pleix jouit d'une bonne réputation » [53] ce contre quoi s'inscrit en faux le témoin oculaire [54].

Or, le rôle de l'ordonnateur en chef de l'armée westphalienne semble avoir été le suivant : il a fait prendre à Glogau des vivres de réserve; il est « convenu avec les chefs de corps qu'il les garderait le plus longtemps possible » étant donné, que la viande et le pain étaient fournis par les autorités polonaises; la viande salée touchée à Glogau était en tonneaux pour mieux en assurer la conservation; une grande partie du pain perçu était à demi biscuité. Dupleix constata, que tous les corps partis de Kalisz le 22 avaient encore cet approvisionnement. Il en conclut militairement « que ce que les uns avaient fait, les autres auraient pu le faire. S'il en a été autrement, les chefs de corps ont manqué de prévoyance » [55]. En quoi il a tort, les autorités polonaises ayant pu être hors d'état à certains endroits de faire leurs distributions, et les chefs de corps ayant pu être dans la nécessité de faire consommer à la troupe des vivres de réserve. A la vérité, il déclare avoir acquis la certitude, que depuis le départ de Glogau, les corps ont reçu journellement ce qui leur revenait »; d'autre part les réceptions faites dans cette place, représentaient quatre jours de vivres [56], c'est-à-dire paraient à un déficit possible, qui n'a pu être pour aucune troupe si considérable entre Glogau et Kalisz. Il ajoute : « Jusqu'ici les distributions de vivres et de fourrages se sont faites régulièrement, je dirai même avec profusion. Le 20, il affirme à Vandamme avoir « employé les moyens en son pouvoir pour assurer les divers services, et connaître les ressources locales » [57]. Le 22, répondant à Van-

(54) D... employé des vivres-buches, fournisseur poursuivi pour dettes, venu se cacher aux armées d'Allemagne, commis des bureaux de la guerre en Westphalie, commissaire des guerres, inspecteur aux revues, chef de division, conseiller d'Etat, intendant du trésor. Il avait tant dévoré d'affronts qu'il était parvenu à conserver sa place de chef de division du matériel. En faisant le chien couchant, il calculait qu'une chance pouvait amener le départ du Général Eblé; il calculait juste. L'administration de l'armée Westphalienne surpassait tout ce qu'on peut concevoir de plus mauvais en ce genre... On fit d'un certain chef de division de la guerre un intendant général. Après lui, venait tous les pillards aux ongles crochus, ils croyaient aussi bien que leur chef s'enrichir des dépouilles de la Russie » (Un témoin oculaire : Le royaume de Westphalie p. 32, 74, 202-3).

(55) *Arch. Min. de Guerre,* Kalisz 22 avril 1812, 8e corps, Subsistances N° 130. L'inspecteur aux revues, ordonnateur en chef du 8e corps, au Général Comte Vandamme.

(56) *Idem,* Kalisz, 22 avril 1812, à 5 h. du matin, 8e corps, N° 126, du même au même.

(57) *Arch. Min. de Guerre,* Rapport n° 108 à Vandamme.

damme, il avoue : « Ces ressources, je le crois, ne sont pas très grandes; mais je suis fondé à croire que le mal n'est pas à son comble. J'espère même que les agents que j'ai chargé les inspecteurs divisionnaires de mettre en campagne, parviendront à découvrir des denrées, sinon dans les cautionnements de l'armée, du moins à quelques lieues aux environs. La 1re division du convoi de biscuit arrive ici aujourd'hui; la 2e arrivera demain, la 3e après-demain. Il est nécessaire que je voie dans quel état sont le convoi et les chevaux de l'escadron du train. J'aurai soin de faire rapport à ce sujet à V. E. Je me porterai ensuite partout où je croirai que ma présence pourra contribuer à assurer les services » [58].

Le 22 encore, il répond à une lettre de Vandamme : « Je ne vois pas la pénurie dont me parle V. E. Pour la prévenir et la faire cesser autant que les circonstances et les ressources le permettent, 200 quintaux de seigle ont été envoyés hier à Sieradz. Aujourd'hui, l'on y dirigera 22 bœufs; demain matin à 6 heures, 2.000 rations de pain; après-demain 36 bœufs. Le même jour, 20 bœufs partiront pour Blasky, ainsi que 200 quintaux de seigle. Le Préfet qui m'avait promis bien positivement que le magasin de Widawa serait approvisionné pour l'arrivée des troupes, me donne encore sa parole qu'il le sera après-demain en vivres et fourrage. Mais comme je ne veux rien donner au hasard, j'y envoie demain 8.000 rations de pain qui y arriveront après-demain sous l'escorte de la gendarmerie. En prévenant M. Bénard de cette disposition par lettre ci-jointe, que je prie V. E. de lui envoyer, je le charge de me faire connaître sans retard la situation des magasins, les moyens employés pour les approvisionner et les ressources du pays. V. E. remarquera que toutes ces expéditions se font des magasins de Kalisz qui bientôt peut-être vont se trouver épuisés. Alors, il ne nous restera plus que notre farine et nos biscuits qui nous serviront 8 jours, passé lesquels je ne sais ce que nous ferons, si les troupes ne peuvent subsister dans leurs arrondissements, et si les nouveaux cantons, sur lesquels le préfet vient de frapper des réquisitions et dont plusieurs sont éloignés de 40 lieues des magasins, ne nous apportent point de denrées. Le 8e corps a devant et derrière lui d'autres corps qui, éprouvant les mêmes besoins, ne viendront pas à

(58) *Idem* Kalisz, 22 avril, 5 h. du matin, n° 126, Dupleix à Vandamme.

son secours. Si donc, il ne peut subsister dans les positions qu'il occupe, je défie qui que ce soit de le préserver de la disette. Je prie V. E. d'être persuadée que je partage ses craintes et sa sollicitude et même, en ayant fait mon devoir, je m'estimerais le plus malheureux des hommes si les troupes de S. M. venaient à manquer de vivres » [59].

En somme, situation pas brillante, mais péril pas immédiat. L'ordonnateur paraît connaître son métier, faire ce qu'il peut, sans se faire trop d'illusions. Il est arrivé à Kalisz avant les troupes, et n'accompagne nullement le roi dans sa randonnée à Cracovie : si bien que, quelques jours après, la situation des subsistances paraîtra meilleure. Quant à Garczyński, il fait « tous les efforts possibles pour procurer les subsistances aux armées » [60]. Si les activités conjuguées de Marchand, Vandamme, Dupleix et Garczyński n'avaient pas abouti à une détente, c'est qu'il n'y aurait rien eu à faire.

Cependant « les chambellans, transformés en officiers d'ordonnance, trouvent les lits mauvais à Kalisz, la chère détestable, la saison et le climat affreux ». Et leurs plaintes parvenues à Cassel passent dans la correspondance de Reinhard à Bassano [61]. On ne voit pas pourquoi ils eussent dû, moins que Gajewski, souffrir de l'hôtel Wœlfl.

Mais quelles sont les relations, entre Jérôme et les gouvernements polonais ? Il n'est pas que chef d'armée, il est roi de Westphalie; et le chef de l'armée polonaise l'ayant fait saluer, « le ministère ducal a eu pareillement l'idée d'envoyer une députation ». Mais Jérôme a ordre de se terrer à Kalisz dans un strict incognito, et les autorités ne peuvent décemment faire un tel pas qu'au nom du Duc-Roi qui du reste a déjà fait complimenter Jérôme : « Ces félicitations sans doute auront été faites au nom du Roi de Saxe et du Duc de Varsovie. Le ministère du Duché en se permettant l'envoi de députés en son propre nom ne blesserait-il pas la sensibilité de son souverain ? et il y a dans cette circonstance un motif particulier de délicatesse envers le Roi, qui a retenu le ministère. Les bruits populaires donnent un Roi à la Pologne. Tantôt, c'est S. M. le Roi de Naples, tantôt le Prince Vice-Roi, *tantôt S. M. le Roi de Westphalie* et, *dans ce moment-ci, cette*

(59) *Arch. Min. Guerre,* Kalisz 22 avril, Dupleix à Vandamme n° 130.
(60) *Idem,* Garczyński à Vandamme, Kalisz, 24 avril, n° 1244.
(61) *Arch. Min. Aff. Etr.,* F. W. n° 334, fol. 27-28. Cassel 24 avril, Reinhard à Bassano.

dernière supposition est la plus répandue. Dans cet état de l'opinion, le Roi de Saxe n'aurait-il pas pu voir une démarche, non ordonnée par lui, du ministère ducal, une sorte de promptitude peu décente à saluer le soleil levant » Bref, le ministère demanda des ordres à Dresde [62] : tout ceci se fit même hors séance, car il n'en est pas fait mention dans les procès-verbaux du Conseil des ministres [63], non plus que de la réponse qui put être faite.

La lettre de Bignon à Maret annonçant que « l'opinion » attribue à Jérôme le trône de Pologne, et que ceci a assez d'importance pour gêner le ministère dans son désir de s'acquitter de ses devoirs de politesse protocolaire, est du 20 avril. Le même jour une autre lettre du ministre de la justice Lubieński à son ami Breza, ministre secrétaire d'Etat donne à croire que l'entourage de Jérôme et que peut-être lui-même savent qu'il va abandonner la Westphalie pour la Pologne, que l'un et l'autre se conduisent comme s'ils le désiraient et en étaient sûrs : « Le roi deWestphalie est on ne peut plus aimable : ses troupes devant être au compte de notre pays, il promet que la Pologne sera plus grande qu'elle n'a jamais été. Ses ministres disent comme un secret que la Westphalie passera à notre roi et *que le roi de Westphalie sera roi de Pologne* » [64]. Habile insinuation. Jérôme et sa suite répandraient ce bruit pour assurer un bon traitement à l'armée westphalienne. Sans ajouter une grande foi à ces propos, Lubieński semble vouloir attribuer à Jérôme et à ses ministres la paternité des bruits qui circulent sur sa candidature au trône de Pologne et il fait part de ceci à l'homme de confiance du roi de Saxe. Le résident Bignon que personne n'a averti d'une telle candidature, et qui a des raisons de se méfier, s'informera. Après avoir pris contact avec l'entourage de Jérôme, il écrira à Maret : « On avait attribué aux personnes de la suite de S. M. des propos qui annonçaient assez ouvertement aux Polonais la prochaine réalisation des grands événements qu'ils désirent. Depuis que S. M. est à Varsovie, *je ne remarque point que ce bruit ait dû être fondé* » [65]. Etant donné

(62) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 81, n° 354, Bignon à Bassano.

(63) *Archiwum Akt Dawnych,* Księstwo Warszawskie, vol. 71. Protokoł Rady Ministrów 1812. Séances 345 (24 mars) à 354 (21 avril).

(64) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 87, note 2.

(65) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 87, Varsovie, 7 mai 1812.

ce que nous savons de Lubieński, sa lettre paraît donc être fort sujette à caution.

Le « bruit » de la candidature de Jérôme, de cet étranger, frère de Napoléon, au trône de Pologne, n'en est pas moins lancé dans tout le pays : et venant des ministres eux-mêmes, il est difficile qu'il ne soit pas pris au sérieux par le public. Ceci va donner au jeune prince une figure d'intrus : et plus il affichera son désintéressement, moins on y croira.

Pourtant, une autre correspondance, celle de Jérôme et de Catherine, confirme chez le roi de Westphalie une orientation autre que celle qui lui est attribuée par Lubieński. Dès le 6 avril au soir, il a écrit d'Erfurt à la reine : il lui a écrit une seconde fois avant Kalisz; puis de cette ville les 16, 19, 21 [66]. Un courrier de Cassel doit partir tous les quinze jours pour porter au roi le travail des Conseils. Mais sans attendre ce courrier, la reine écrit souvent : sa lettre du 12 visiblement n'est pas la première, il y en a les 14, 15, 22, 23, deux le 26; elle semble écrire presque tous les jours et Jérôme prend grand intérêt à cette correspondance d'une sincérité absolue, la seule, qui le renseigne bien. Le 12, elle entretient Jérôme des troupes restées en Westphalie, de Siméon, qui lui cache certaines choses, de la pénurie de grains dans le département de la Verra, des têtes un peu montées à ce sujet, des magasins ouverts pour parer au mal, de la répression qu'on pourrait exercer [67]. Le 13, elle a déjà travaillé une couple de fois avec Siméon et le maître des requêtes Comte Mervelt [68]. Le 14 elle lui envoie un « projet de décret relatif à la révision des usages dans les forêts, adopté par le Conseil d'Etat, le 10 »; parle d'une « rixe », qui a eu lieu à ce Conseil entre le Ministre des finances et le préfet de la Fulda, et fait mention de rapports envoyés le même jour au roi par Siméon et Bongars [69]. Le 15, nouvel avis au sujet des têtes montées aux environs de la Verra : « Je donnerais beaucoup pour n'avoir pas accepté la direction supérieure des affaires. Elle me donne

(66) Du Casse, Catherine de Wurtemberg, correspondance inédite, p. 65. Cassel 24 avril. Au roi de Wurtemberg, idem p. 63. Cassel 12 avril. — *Arch. Min. Af. Etr.* F. W. n° 355, fol. 31-33. Cassel 28 avril, Reinhard à Bassano.

(67) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 432-3.

(68) *Glavny Archiv.*, N° 3536, Cassel 1/13 avril, Jakovlev, à Roumiantsov.

(69) Du Casse, Catherine de Wurtemberg, correspondance inédite, p. 64, Cassel 14 avril, Catherine au roi Jérôme.

beaucoup de désagréments, de troubles, d'angoisses sans aucune espèce d'agrément ». Elle apprend à connaître les ennuis du pouvoir; mais à l'idée que ce pouvoir pourrait être menacé, elle se redresse : « Bongars croit qu'il pourrait y avoir quelques troubles; j'espère que non. Mais, quels qu'ils puissent être, je me sens la force de les maintenir, si tout le monde fait son devoir » [70]. Tout ceci pour rassurer Jérôme. En fait, il ne faut pas prendre cette situation au tragique; rien ne montre mieux combien peu le couple royal westphalien est acculé à la nécessité de chercher un autre trône, que cette dépêche du ministre russe à Cassel : « Malgré la présence et la marche de troupes nombreuses à travers ce pays-ci, on ne s'aperçoit pas encore que le bled manque ou renchérisse, comme c'est le cas dans le Midi de l'Allemagne ou en Suisse. La stagnation du commerce n'ayant pas permis depuis trois ans d'exporter le bled par les ports de mer, il y en a d'assez grandes provisions pour suffire à ces besoins; mais comme des entrepreneurs font en ce moment des achats de blé du côté de Marbourg, sans qu'on sache si cette spéculation se fait pour des particuliers ou pour le compte du Gouvernement français, on craint qu'il n'en résulte une disette pour le pays, surtout, si la prochaine récolte n'est pas abondante; elle sera en tout cas tardive, vu que la saison est extrêmement arriérée et qu'il y a encore beaucoup de gelées et de neige » [71]. En somme, crise, qui n'a rien de catastrophique, non actuelle, mais à prévoir.

En tous cas, Jérôme est informé, et, lui qui avait donné à Catherine un pouvoir « nominal », il l'engage maintenant à prendre la part la plus active et la plus réelle aux affaires. A sa lettre du 14, il répond le 19. « Tu dois exiger, ma chère Catherine, que toute la correspondance diplomatique te soit apportée régulièrement par Siméon. C'est à toi seule à juger de ce qu'on dit; mais cela n'appartient qu'à toi ». Il fait plus : il donne à la reine mission de tancer ce ministre : « Tu diras à Siméon, que j'ai appris avec étonnement et mécontentement qu'il ait permis la discussion indiscrète, qui a eu lieu au Conseil d'Etat entre le ministre des finances et le baron de Reinack et que je compte qu'une pareille scène ne se renouvellera pas ». En chargeant la reine de cette semonce, au lieu de la faire lui-même, il lui donne de l'autorité. Ce qu'il aprend par

(70) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 434-435.
(71) *Glavny Archiv.* N. 3925, Cassel 10/22 avril. Jakovlev à Roumiantsov.

les lettres des divers ministres lui faisant comprendre que Catherine reste bien à Cassel l'incarnation de la monarchie westphalienne, il encourage sa femme : « D'après tout ce qu'on m'écrit, on est *aux anges de ce que tu restes* et de la bonté que tu témoignes à tout le monde; rien ne pouvait me rendre plus heureux, car toutes les preuves d'attachement que l'on te donne, me sont aussi agréables, que si c'était à moi-même, mon attachement pour toi étant à l'abri de tout changement » [72]. L'attachement à la reine, c'est l'attachement au roi, à un roi que les spectacles entrevus en Pologne du 10 au 19 n'ont pu détacher de la Westphalie.

Autre fait : l'Empereur a nommé des commandants militaires des zones traversées par les troupes et convois de l'Armée. Reinhard a passé à Siméon une lettre du Général Michaud commandant à Magdebourg l'avisant du commandement qu'il a reçu du pays entre Rhin et Elbe. « Cette nouvelle, écrit le 22 Catherine à Jérôme, a occasionné beaucoup d'alarme ici; les ministres surtout craignent que ce ne soit une prise de possession » [73]. Toujours la même hantise de l'annexion et de l'attribution de la Pologne à Jérôme, mais propagée par des gens, qui tremblent de perdre leur situation. Or, Catherine apprécie fort sensément cette nomination. « Je crois, que ce titre ne peut comprendre, que ce qui regarde les hôpitaux, les magasins, les routes militaires et le recrutement des troupes; moi, je n'y vois qu'une facilité de plus de correspondre, car le ministre de la guerre se trouvait parfois embarrassé et ne savait à qui s'adresser. C'est cependant le Comte de Höne (Salha), qui a paru le plus troublé de cette nouvelle ».

Sa lettre du 23, réponse très circonstanciée à celle de Jérôme du 19, nous la montre très décidée à tout voir, très mise en goût d'agir par les suggestions du roi : « M. Siméon m'a apporté depuis ton départ une seule fois une dépêche chiffrée de M. de Busch et sans traduction... C'est aussi par manière de conversation qu'il m'a parlé du Général Michaud... Il me semble qu'il aurait dû me montrer la lettre. Enfin, aujourd'hui, il m'a rendu compte également, verbalement, des dépêches intéressantes de M. de Busch, qu'il t'expédie aujourd'hui. Il me semble encore, mon cher ami, que ce ne doit pas être ainsi que les affaires se traitent et qu'il devrait m'apporter

(72) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, p. 435-436.
(73) *Idem*, t. 5, p. 437. Cassel 22 avril.

les dépêches. M. Siméon m'a paru étonné, quand je lui ai communiqué tes ordres au sujet des comptes qu'il doit me rendre sur les dépêches officielles. Je dois te prévenir aussi, qu'il n'y a point de conseil des ministres depuis ton départ, ce dont je ne puis te dire la raison, parce que je l'ignore. Deux fois, seulement le conseil d'Etat s'est assemblé et M. Siméon m'a dit, que les délibérations du dernier avaient été trop peu importantes pour me faire un rapport. Il m'a dit aussi aujourd'hui, qu'il avait reçu une lettre du Comte de Furtenstein, qui lui disait que les ministres devaient journellement me faire leur rapport...

Je ne conçois pas non plus comment il se fait, que le ministre de l'intérieur n'ait pas eu pendant trois semaines le moindre rapport à me faire, car je ne l'ai vu qu'une seule fois au cercle. Enfin je t'envoie ci-joint le premier rapport militaire de situation, qui m'ait été remis par le Comte de Höne. Je sais aussi, que les ministres tergiversent pour faire connaître le décret, que tu as rendu relativement à la direction des affaires, que tu m'as laissée pendant ton absence ».

Jusqu'alors, elle n'a rien dit de tout cela à Jérôme, ne voulant pas paraître agir par un motif personnel, et comptant sur les instructions reçues par les ministres. « Mais puisqu'il paraît que tu veux que ces Messieurs me rendent compte journellement de ce qui se passe... si ton intention est qu'on me mette au fait des affaires, afin de pouvoir les faire connaître, je tiendrai à ce que tes ordres soient exécutés. Je te prierai donc de me répondre très catégoriquement :

Nr. 1. Si le ministre Siméon est tenu de me montrer les dépêches et notes officielles qu'il reçoit des ministres étrangers et de m'en faire un rapport par écrit. Nr. 2. Si le ministre Siméon doit t'expédier les notes et dépêches officielles, ainsi que son rapport directement ou si je dois en être chargée. Nr. 3. Si je dois également t'envoyer les notes officielles de nos ministres dans les cours étrangères, ou s'il en doit être chargé. Nr. 4. Si le Ministre Siméon doit me faire un rapport par écrit de ces notes officielles de nos propres ministres. Nr. 5. Si les Ministres de la guerre, des finances, de la justice, de l'intérieur, ainsi que les officiers de la Maison chargés d'une partie de l'administration, doivent me faire leurs rapports par écrit sur les différentes affaires dont tu désires qu'ils me rendent compte et si je dois t'envoyer ces rapports ou s'ils doivent le faire directement.

Enfin je te prie de faire écrire directement à ces Messieurs un double des résolutions que je te demande ici » [74]. Incontestablement, Catherine prend sa tâche très au sérieux.

Dès lors, on ne peut être que très étonné de voir Reinhard, — qui à la vérité ignore le contenu de ces lettres de la reine, — écrire le 30 au duc de Bassano : « Le roi est parti sans faire aucun changement important dans l'administration ou dans le Gouvernement... Il n'est pas vraisemblable que la direction de la Reine influera efficacement sur la marche de l'administration. Sa timidité et sa douceur naturelles, l'éducation qu'elle a reçue, les maximes qu'elle s'est faites, l'en détourneront. Son vrai département sera toujours celui des grâces » [75]. Ou Reinhard ne comprend pas que la question qui se pose, n'est pas d'opérer des changements dans le gouvernement, mais d'affirmer par l'intervention de la reine dans le gouvernement que le royaume de Westphalie existe toujours; ou il lui déplaît que la Reine ait si bien compris son rôle. Mais il y a pis : le même Reinhard par la dépêche précédente (28 avril) avise Bassano que « le Décret concernant la direction qui est confiée à la reine, lequel devait être publié le 28 avril, ne le sera point. M. Siméon avait fait à ce sujet quelques observations que le Roi a approuvées » [76]. Siméon a été bien osé et Jérôme bien accommodant : n'y aurait-il pas du Reinhard derrière tout ceci ?

En attendant, Catherine tient son point bon. Le 26 elle écrit au roi : « M. Siméon vient de me rendre compte des discussions qui ont eu lieu au Conseil d'Etat; je t'envoie le rapport qu'il en a fait. De plus, il m'a dit qu'à l'issue du Conseil d'État, le Ministre des finances lui avait demandé sur le champ un Conseil des Ministres sur une affaire très importante, la vente du domaine de Barby. Je crois que M. Siméon n'avait pas le droit de tenir un conseil des Ministres extraordinaire, sans m'en avoir préalablement prévenue comme le porte ton décret. Ainsi je te prie de lui en faire l'observation » [77]. Par la suite, loin d'abandonner ce ton, elle l'accentuera plutôt.

Le même jour, elle nous donne la clef de l'inaction de Siméon et de ses collègues : Tout le monde continue ici à crain-

(74) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 437-441.
(75) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 446-447.
(76) *Arch. Min. Aff. Etr.* F. W. n° 335, folio 31-33.
(77) Du Casse, Catherine de Wurtemberg, Correspondance inédite, p. 66.

dre que le royaume ne soit réuni à la France et surtout les ministres du royaume... [78] : ils basent leurs conjectures, leurs raisonnements à ce sujet sur le voyage récent que tu viens de faire à Paris; *ils prétendent qu'il est impossible que l'Empereur ne t'ait fait venir à Paris que pour te donner le commandement de l'armée.* C'est surtout M. Siméon qui en parait convaincu et le dit à qui veut l'entendre. « Conviction née de raisonnements basés sur des conjectures; Catherine fait de son mieux pour dissiper ces nuées : « J'ai beau assurer que tu ne m'aurais pas laissé la direction des affaires, si tu croyais à la possibilté d'un pareil changement; tout ce que je dis à ce sujet est vain ». Inquiète, elle se prend à ajouter : « *Je ne sais si leurs données à ce sujet sont plus certaines et plus récentes que les miennes* » [79]. Les lettres suivantes ne nous la montreront néanmoins que plus résolue, quoi que prétende Reinhard.

Le rapport si nourri que fait Reinhard à Maret le 30, est stupéfiant à ce point de vue : « La Westphalie, dit-il, n'a point dévié de sa première destination de servir d'Etat normal pour fondre ensemble et amalgamer les institutions françaises et allemandes; l'équilibre jusqu'à présent a été assez maintenu par la prédilection que le gouvernement accorde aux uns et l'ascendant que l'habitude donne aux autres. Pour qui a résidé dans le pays, les progrès que cet amalgame a faits, sont assez sensibles. Il n'a plus lieu seulement entre Français et Allemands, mais encore entre Allemands et Allemands. Les Français sont devenus plus tolérants et les Allemands moins étrangers. Il y a trois ans, une ligne de démarcation assez forte séparait encore Hessois et Hannovriens, Brunswikois et Prussiens. A peine aujourd'hui pourrait-on citer un fait où ces nuances se seraient fait apercevoir... Sans l'opinion, trop accréditée en ce moment, de l'instablilité de l'état actuel de ce royaume, les Westphaliens croiraient déjà avoir réacquis une patrie qu'ils préféraient à celle qui n'est plus ». Conclusion attendue : il faut mettre fin à cette nuisible opinion. Conclusion de Reinhard : « quoi qu'il en soit, cette situation intermédiaire les conduira sans secousses à leur destination définitive,

(78) Malchus, ministre des finances en dit autant (A. K. von Specht : le royaume de Westphalie et sa destruction par le Général, Aide de Camp, Tchernichev p. 36.

(79) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, p. 445, Catherine à Jérôme, 26 avril.

quelle qu'elle puisse être » [80]. Encore un qui pense à l'annexion. Au reste, depuis un an, Benjamin Constant, politique fameux entraîné dans le sillage de Mme de Staël, se promène en Westphalie de Hardenberg à Göttingen, de Brunswick à Cassel : il dîne chez Reinhard, il trouve Siméon, Pichon à la comédie, il dîne « avec tous les Hardenberg, du monde », étant le mari malgré lui de Charlotte de Hardenberg, une femme qui a du bon », « mais qui ne l'empêche pas de regretter Mme de Staël plus que jamais » [81]. La présence d'un tel homme à Cassel n'est pas faite pour y faire régner la confiance dans le régime.

Cependant la Gazette de Varsovie se donne la peine de mentionner un décret du 15 avril signé par Jérôme à Kalisz, supprimant la brigade de gendarmerie d'Osterwick (Saale) et créant deux brigades à cheval à Hanovre et à Hasselfed [82], mesure d'un intérêt nul pour Varsovie, communiqué tendant uniquement à montrer que, de Kalisz, Jérôme continue à gouverner la Westphalie.

Pendant qu'ici et là on épilogue, Jérôme a reçu le 21 avril de l'Empereur cette lettre : « Si, lors de votre arrivée à Kalisz, il n'y a rien de nouveau, si, après avoir bien établi votre contingent, et avoir pourvu à tout ce qui est relatif à l'approvisionnement, rien ne porte à penser que les Russes attaquent, vous pourriez vous rendre très incognito et comme pour faire une reconnaissance militaire à Cracovie et Sandomir. Les connaissances locales que l'on prend soi-même sont toujours bien précieuses. Vous pourrez même visiter les mines de Wieliczka. Si vous faites cette course qui n'a d'autre but que votre instruction, tâchez de bien garder l'incognito et qu'on ne sache que c'est vous, qu'après que vous serez parti. Vous visiterez la citadelle de Cracovie et vous reconnaîtrez les différentes situations de la rivière. Vous pourrez d'ailleurs avoir un officier à Varsovie qui puisse venir promptement à Cracovie, s'il y avait quelque chose de nouveau, en même temps qu'il enverrait l'ordre à votre contingent de se mettre en marche. D'ailleurs je suppose que cette course sera courte » [83].

L'auteur des mémoires du roi Jérôme atteint de napoléonite

(80) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, p. 449-450.
(81) Benjamin Constant Journal intime, Préface de Paul Rival, Paris, Stock 1928, XXXVIII-227 p. in-16 p. 181-186.
(82) *Gazeta Warszawska*, supplément N° 37, Varsovie samedi 9 mai et Moniteur Universel, N° 125, 4 mai. De Cassel, 26 avril.
(83) Mémoires du roi Jérôme, tome 5, p. 305-306, Napoléon à Jérôme St-Cloud, 10 avril.

à forme attendrie, sent son cœur se fondre à la lecture de cette « lettre curieuse qui contraste avec tant d'autres et où perce un intérêt paternel caché sous la sécheresse et la brusquerie du style habituel » [84] de l'Empereur. Même vue au microscope, cette lettre ne révèle rien de tel. D'autre part Frédéric Masson ayant distribué les rôles de la pièce « Napoléon et sa famille », et ayant décidé, une fois pour toutes, que Jérôme tiendrait l'emploi de comique, a fait de sa course vers Cracovie une pantalonnade de plus à inscrire au répertoire de ce joyeux arlequin. « Jérôme ne s'arrête point aux fadaises, et adopte avec joie l'idée » [85] de cette excursion. « C'est une joyeuse partie... Il a pris du bon temps ». Ceci n'empêche pas l'éminent historien de risquer cette réflexion pleine de reproches et vide de précisions : « Il y a bien à dire contre cette reconnaissance opérée au travers des Etats d'un souverain allié, par celui qui va commander ses troupes et qui est destiné à prendre sa place; mais par là le plan de l'Empereur achève de se dessiner » [86]. Par cette reconnaissance, Masson a donc cru que Napoléon rendrait apparente la candidature de son frère au trône polonais. C'est tout juste aussi probant que le voyage de Jérôme à Paris et la nomination de Michaud.

En fait, — et Napoléon pouvait s'y attendre, — le jour où Jérôme reçoit de l'Empereur cette injonction, coïncide avec celui où Alexandre 1er part de Pétersbourg pour se rendre à l'armée. Le plan qui se dessine en réalité, n'est pas politique, mais stratégique. Le moment n'est pas venu de tirer les marrons, mais de les mettre au feu. On va d'abord faire la guerre; l'Empereur termine ainsi sa lettre : « Ma garde est entièrement partie; je ne pense pas que les Russes fassent aucun mouvement. Les dernières nouvelles du 29 mars portaient qu'ils se mettaient en mouvement, mais qu'ils protestaient toujours qu'ils ne voulaient pas attaquer » [87]. Tout de même on tend vers une collision : l'heure est venue de prévoir comment se produira le choc. Il n'y a donc rien à dire contre aucune espèce de reconnaissance opérée dans le pays qu'on est venu défendre.

Il ne s'est rien produit de nouveau depuis que Jérôme est à Kalisz : en tant que chef de l'aile droite, il peut dire qu'il

(84) *Idem*, t. 5, p. 305.
(85) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 298.
(86) *Idem*, t. 5, p. 298-300.
(87) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 306.

est « absolument oisif ». J'ai, répond-il à l'Empereur, assuré les vivres de mon corps d'armée pour quinze jours, en faisant passer la Pilica au corps du Général Reynier, et je pense que lui-même il trouvera plus aisément à s'approvisionner par Sandomir et la Haute Pologne » [88]. Masson pour l'accabler sur ce sujet de l'approvisionnement, n'a pu que lui emprunter les termes de sa lettre du 13 à l'Empereur, et affirmer qu'il ne s'inquiète pas de ses troupes. En fait, tout ceci porte sur l'alimentation du 8e corps : or, Vandamme, Tharreau, Ochs, et l'ordonnateur Dupleix ne sont-ils pas là ? ou n'y sont-ils que comme des instruments inertes, incapables d'agir, si Jérôme ne leur donne l'impulsion. Manquent-ils de pouvoirs, de savoir-faire ? De quel droit attendre de Jérôme ce que ces compétences éprouvées ne sauraient donner ? Dans la région, n'avons-nous pas Sartelon et surtout Garczyński ? S'il faut parler au nom de l'aile droite, Marchand n'a-t'il pas qualité pour le faire ? Et Jérôme ne sait-il pas par Grabowski, que le département de Varsovie n'est pas mieux doté que celui de Kalisz ? Et les Bavarois, qu'il a à sa gauche, les Italiens, qui vont arriver, sont-ils plus assurés de leurs subsistances ? Et qu'eût dit Masson, si Jérôme prétextant ce problème de l'approvisionnement, avait renoncé au voyage d'instruction à Cracovie ? Il y a pis : qu'eût dit l'Empereur ?

Jérôme conformément à l'ordre reçu, envoie donc un de ses aides de camp à Varsovie [89]; et écrit à son frère : « Je laisse à Kalisz le général Marchand, qui, seul a mon itinéraire, en sorte que, si cela est nécesaire, il me dépêchera un courrier sur le point où je serai. Je l'ai autorisé aussi à ouvrir les lettres du major-général, qui pourraient arriver en mon absence ». « Je vais m'empresser avec plaisir de remplir la mission, que V. M. me donne... Ce voyage aura beaucoup d'intérêt pour moi. Je partirai demain matin à la pointe du jour pour Cracovie, où j'espère être entré le 23 au soir. J'y passerai deux jours pour visiter la forteresse et les mines de Wieliska, je descendrai ensuite la Vistule jusqu'à Sandomir, je verrai Lublin et Pulawy et reviendrai à Kalisz à travers les cantonnements que je visiterai aussi à mon retour. Je compte être de

(88) Mémoires de Jérôme, p. 437, t. 5. Jérôme à l'Empereur. Kalisz 2 avril.
(89) Niemcewicz, Pamiętniki t. 1er, p. 307.

retour à Kalisz le 1er mai. Mon corps d'armée continue à être en bon état et à avoir très peu de malades » [90].

Masson a présenté ce voyage à travers la Pologne comme une équipée d'étourneaux, qui se croient des personnages historiques, promènent leur sotte suffisance à travers cette région incomprise par eux et aboutissent, en fait de reconnaissance, à une aventure galante suspecte.

Or, Jérôme, ayant officiellement annoncé à Cassel par estafette qu'il quittait Kalisz pour « faire une tournée de revues » [91] et ayant reçu de la reine des reproches, sur ce qu'il ne veut rien lui raconter de la vie qu'il mène, commence à Cracovie une lettre, qu'il continue plus loin, et où il lui envoie, en bon mari, une provision de cette bonne humeur, dont il est si riche et qui agit si heureusement sur la santé de Catherine [92]. « Rien n'est plaisant comme tout ce voyage... je veux ne t'en rien laisser ignorer. Je suis parti de Kalisz le 22 à 4 heures du matin dans ma calèche; à côté de moi, Fürstenstein, Vely et Colin sur le siège, Triat à cheval, servant avec son mauvais allemand d'interprète polonais... Chabert et le prince de Salm suivant dans une calèche, le baron de Sorsum et Garnier précédant ». L'Empereur ayant ordonné l'incognito « j'ai pris, dit Jérôme, le nom du général de division Bruyère », et comme c'eut été pour un simple divisionnaire de trop brillants subordonnés qu'un Comte, un Général, un Prince et un Baron, tous ceux-ci étaient « dans le plus strict incognito ». Et tout de suite une bonne galéjade : « Jusqu'à Garnier, qui voulait se débaptiser; nous l'avons cependant persuadé de garder son nom, l'histoire moderne étant peu connue des Polonais ». On juge de la scène scandée des éclats de rire de tout le groupe, Garnier y compris. « Tu vois, poursuit Jérôme, de ton cabinet notre cortège, mais pour bien te le figurer, il faut voir six *cognas,* autrement dit chevaux, dont le plus grand est presque de la taille des petits chevaux d'Ouesssant qui sont à Schönfeld, nous voir riant tous comme des jeunes gens et

(90) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 436-7. Jérôme à l'Empereur. Kalisz, 21 avril.

(91) *Arch. Min. d'Aff. Etr.,* t. 10, N. 335 folio 31-33. Reinhard à Bassano Cassel 28 avril.

(92) *Arch. Min. d'Aff. Etr.,* t. 10, N. 334, fol. 27-28, 24 avril. « La reine a été un peu indisposée. Les nouvelles qu'elle reçoit du Roi sont le meilleur remède. Elle ne devait pas recevoir hier au soir; mais après l'arrivée du courrier, il y a eu contre ordre et assemblée » Rheinard à Bassano.

trouvant plaisant de nous faire demander des nouvelles du roi de Westphalie ».

Ce ne furent là pourtant que des passe-temps de voyageurs émoustillés au départ par l'air du matin. L'allure de leur course n'implique guère qu'ils aient baguenaudé à tous les carrefours. Parti le 10 de Glogau, Jérôme était arrivé le 13 à Kalisz à 9 heures du soir, ayant fait 36 lieues et demie. Parti de Kalisz le 22 au matin, il arrivera à Czenstochowa le matin du 23, en ayant fait 40. Sans doute, sur une route encombrée de colonnes que parfois l'on passe en revue, de convois, le tout allant à une allure déterminée, stationnant quelquefois, s'arrêtant au bout d'un certain nombre d'heures, on ne va pas comme peut faire un petit groupe sur un chemin libre. Encore faut-il reconnaître, que ce chemin, étant uniformément mauvais, la traite fournie était sérieuse.

A Czenstochowa, on voit la forteresse, la basilique et dans cette même matinée du 23, on repart. « Je fus couché, dit Jérôme, à Siewers, dans un château assez beau en apparence, mais où l'on ne trouvait pas même de la bonne eau; je ne te parle ni de lits, ni de vin, etc., choses, chez nous indispensables, mais ici absolument du plus *inutile luxe* ».

Dans cette après-midi du 23, on n'avait fait que 15 lieues. Jérôme renonce alors à la voiture. Le 24 « je pris le parti de venir à Cracovie à cheval. Je fis ces 23 lieues en 6 heures, sur des chevaux tellement grands, que mes pieds trainaient à terre; mais n'importe, c'est le cas de dire, que n'est pas le plus mauvais qui est le plus petit; du reste Fürstenstein, Chabert et compagnie étaient tellement près *de leur peau* qu'il n'en restait plus. Mon entrée dans cette ville est digne de figurer dans Don Quichotte; pour y arriver, figure-toi trois pieds de boue, mon *cogna* n'en ayant que tout au plus quatre, bien crotté, mais en bonne humeur; c'est ainsi que je descendis dans le meilleur soi-disant hôtel, où j'ai été obligé de passer trois grandes heures à faire nettoyer comme on dit l'indispensable » [93].

Et alors l'aventure galante signalée par Masson : « A peine suis-je à Cracovie, que l'on m'annonce une très jolie comtesse, arrêtée par un commissaire autrichien, qui lui refuse le visa de son passeport pour Vienne et qui l'adresse à moi, pour lui faire obtenir, comme un simple général. Je reçois la

(93) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 441-443.

comtesse française et lui persuade assez difficilement, que je n'y puis rien, n'étant ni ministre, ni préfet à Cracovie; je la décide de renoncer à Vienne et à passer par Breslau et Dresde; du reste la jolie comtesse ne me parut nullement jolie et je la jugeai un peu *comtesse d'occasion* ». Ainsi, d'aventure point: seulement une histoire de passeport; et qui fut courte. Jérôme vit en effet « le Préfet et d'autres personnes » [94], la ville, la forteresse, cela après ses 6 heures de course et le nettoyage de ses effets. Le lendemain 25, à 9 heures, il partait à cheval à Wieliczka (trois lieues).

Si l'on ne voit pas, que Jérôme ait beaucoup le temps de s'esbaudir, du moins est-il tout au plaisir de se donner du mouvement : il a passé sur divers points la Warta, la haute Vistule en deux endroits. De Cracovie, il a exprimé, à la reine, son opinion sur Czenstochowa « qui passe pour une forteresse et où les Russes ont eu dans la guerre contre les Polonais la sottise de perdre 6.000 hommes. Je suis convaincu, qu'il ne faut que peu de jours pour prendre une pareille place, qui n'en est réellement pas une; aussi disais-je assez plaisamment au commandant, que si j'étais chargé de m'en emparer, je ne ferai autre chose, qu'abattre l'église dans la place, qui se trouverait comblée ». « Cela fait rire » écrit Frédéric Masson, qui paraît scandalisé de tant de gaminerie [95]. Czenstochowa est le lieu le plus sacré de l'histoire polonaise, le Palladium de la Patrie autour duquel s'est constitué le sentiment national en face du Tatar et du Luthérien. Czenstochowa est une Jeanne d'Arc de pierre. Toute plaisanterie à l'adresse de « ce miraculeux endroit » semblera toujours sacrilège à qui connaît la valeur de ce symbole. Mais la valeur militaire de la citadelle, avait quelque peu baissé depuis Kordecki et les Suédois. Si Jérôme est irrévérencieux à l'égard de ces vénérables fortifications, c'est que Czenstochowa a été prise aux Prussiens le 18 novembre 1806 par cent cavaliers français [96]. En fait d'irrévérence, Voltaire a fait pis dans ses lettres au Maréchal de Richelieu, ou à Catherine II [97], comparant l'église Notre-Dame de Czenstochowa au temple de Sortine, et se moquant de la Dame de Czenstochowa mise à la raison

(94) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 309.
(95) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 442. — Masson : Napoléon et sa famille, t. 7, p. 299.
(96) *Gazeta Warszawska*, N° 57, 5 décembre p. 1519, 100 cavaliers du 12e chasseurs : la place était défendue par 500 h. et 25 canons.
(97) Ferney, 8 juin 1772.

par deux régiments russes, lamentables flatteries à une grande aventurière en apparence libre penseuse, en fait agissant en excellente luthérienne doublée d'une très bonne orthodoxe au grand dam du catholicisme. Sur ce point précisément Jérôme est aussi correct qu'on peut le désirer d'un Napoléon : « L'église est ce qu'il y a de réellement intéressant : elle est digne d'une très grande capitale, bâtie toute en pierre de taille, le dedans en marbre ou stuc. C'est là que se trouve cette fameuse vierge miraculeuse... elle a des habits, qui valent 4 ou 5 millions, brodés en perles et diamants; le nombre des pélerins est souvent de trente mille; chacun apportant un petit tribut, qui forme aux révérends pères un très gros revenu » [98].

A Cracovie même, Jérôme est accusé par Niemcewicz d'avoir « annoncé à haute voix qu'il y aurait un royaume de Pologne. Puisse Dieu réaliser cette prophétie » [99] !

Si le fait est vrai, cette affirmation du Général Bruyère n'engageait que lui et ne pouvait produire qu'un bon effet.

A Wieliczka, Jérôme est enchanté : « J'ai joui d'un des plus beaux et des plus merveilleux spectacles de la nature. J'ai chargé le baron de Sorsum d'en faire une description, que je t'enverrai : j'aime mieux, dit-il à Catherine, que tu lises ses vers que de te condamner à lire ceux que je ferais » [100]. De Sorsum (Brugnière) étant son secrétaire, homme instruit et de talent [101] le fait en soi n'a rien de grotesque [102].

Soudain, « en sortant des mines, où je passai 4 heures, je fus reconnu; car ma figure ayant presque parcouru le monde, un nègre de Saint-Domingue assura m'avoir servi dans ce lointain pays, il y a dix ans ». C'en était fait de l'incognito... Rentré à Cracovie, Jérôme n'y peut plus rester : « Me voilà pour éviter les honneurs et les ennuis obligé de partir encore à cheval le lendemain, 26, à 5 heures du matin » [103]. Chose curieuse : ce fameux incognito, dont s'est moqué Masson, a été assez scrupuleusement observé. La Gazette de Cracovie ne

(98) Mémoires de Jérôme : t. 5, p. 442.
(99) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 309.
(100) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 443.
(101) *Glavny Archiv.* N° 4602 « Note des personnes, qui se trouvent auprès de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie dans son voyage en Pologne » : secrétaire général du Conseil d'Etat, rédacteur au Moniteur Westphalien. — Norvins dine tous les lundis avec Brugnière « poète agréable », en compagnie de Jean de Müller (Mémorial de Norvins, publié par De Lanzac de Laborie. Paris Plon 1897, 3 avril au 8, t. 3, p. 244).
(102) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 299.
(103) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 443-444.

dit pas un mot du voyage; la Gazette de Lwów, toujours prête à relever pour l'Autriche et la Russie les moindres faits qu'il faudrait taire, n'en parle pas davantage. La randonnée de Jérôme n'apparaît dans le journal de Niemcewicz qu'à une date postérieure au 30 avril.

Il y avait quatre jours que le roi avait quitté Kalisz : en rentrant par une route autre, c'est-à-dire moins discrète, il ne pouvait espérer y arriver que le 28 dans la nuit. En poussant jusque Sandomir, il prolongeait son absence de deux journées à l'aller et de deux au retour; il ne pourrait donc être le 1er mai à son poste, comme il s'y était engagé. Il pouvait encore moins être question d'aller jusqu'à Lublin et Pulawy. Il s'était du moins rendu compte de ce que voitures et cavaliers peuvent donner dans un raid de vitesse, sur les routes du pays; il avait vu la forteresse de Czenstochowa, la citadelle de Cracovie, reconnu plusieurs passages sur la Warta et sur la Vistule autour de Cracovie. Précisément au cours de la guerre de 1809, n'avait-on pas vu cette ancienne capitale de la Pologne, évacuée par les Autrichiens sous la poussée de l'armée du Prince Joseph et presque disputée à cette dernière par l'armée russe alliée ? Les Russes la convoitaient donc; ils en eussent fait volontiers l'extrême pointe de leurs possessions dans une Pologne repartagée.

L'incognito de Jérôme ayant pris fin d'une façon inattendue, l'essentiel de sa mission étant rempli, le temps lui ayant été très mesuré, il se dirigea vers Piotrków, où il comptait reprendre la route de Kalisz. Piotrków étant à 45 lieues de Cracovie à vol d'oiseau, Jérôme sur le chemin du retour n'y put pas parvenir le 26; le 27 avant d'y être arrivé, un courrier lui apportait un ordre de l'Empereur « de se porter avec toute l'armée sur Varsovie » sans revenir à Kalisz.

Cet ordre adressé en réalité au roi par Berthier est du plus haut intérêt, surtout si on le rapproche de la lettre adressée par Napoléon le 10 à Jérôme : il est daté de Paris, 19 avril. Il débute ainsi : « Sire, L'Empereur ordonne, que V. M., fasse mettre en mouvement vers les premiers jours de mai son corps d'armée, qui est le 8e et qu'elle le dirige de manière à se rapprocher de Varsovie et de la Vistule. L'Empereur ordonne aussi, que V. M. se rende de sa personne le 3 mai à Varsovie. Arrivé dans cette ville, Sire, *Vous enverrez au Prince Poniatowski, au général Reynier, les ordres ouverts, qui étaient joints à ma lettre du 25 mars et V. M. prendra le commandement du*

5e, *du* 7e, *du* 8e *corps d'armée et du* 4e *corps de cavalerie.* Ce dernier corps, que le général Latour Maubourg va commander, se compose, Sire, de la 4e division de cavalerie formée de 6 régiments polonais à Varsovie et de la 7e division de grosse cavalerie, commandée par le général Lorge, formée de deux régiments saxons et des deux régiments de cuirassiers westphaliens réunis à Kalisz ».

Que se passe-t-il ? L'Empereur a envoyé Jérôme en reconnaissance sur la haute Vistule où à première vue il ne semble pas qu'on ait à prévoir des hostilités immédiates. De plus, après avoir répété le 16 et le 25 mars, que Jérôme ne prendra son commandement de l'aile droite, que lorsque les Russes auront commencé les hostilités, le voilà, qui l'en investit au moment, où il est probable que cette reconnaisance est en cours d'exécution.

Le major général poursuit : « L'intention de l'Empereur, Sire, est qu'alors Vous appuyiez Votre gauche sur Modlin, Votre droite sur Pulawy, que Vous vous mainteniez dans cette position, reposant Vos troupes, en passant la revue, organisant Votre artillerie et Vos magasins, ayant soin que la place de Zamość soit bien approvisionnée, et puisse au besoin, soutenir un long siège; enfin, réunissant même le plus de magasins de vivres qu'il sera possible, pour qu'ils puissent servir à l'armée en cas de mouvement. Vous vous mettrez en correspondance, Sire, avec le général autrichien, qui commande à Lemberg, afin qu'en cas d'hostilités de la part des Russes, soit sur le territoire autrichien, soit sur le territoire du grand duché de Varsovie, les deux corps puissent s'entendre. Dans cette position, Sire, Vous devez laisser sur Votre gauche le 5e corps d'armée, au centre le 7e, et sur la droite le 8e corps ».

Ce secteur, appuyé à deux places fortes, paraît un front défensif. Le major général continue : « Si V. M. cantonne son infanterie sur le Bug au delà de la Vistule, il est nécessaire, que les troupes les plus éloignées ne soient pas à plus de deux journées de la Vistule; des détachements de la cavalerie polonaise seulement pourront être en avant pour épier les mouvements de l'ennemi. Mais V. M. ne doit rien faire, qui puisse inquiéter les Russes et Votre langage, Sire, doit être très pacifique. Si les Russes attaquent, V. M. doit se contenter de réunir tout son corps pour la défense de Varsovie ». Le rôle de l'aile droite est donc alors celui d'une armée, qui se dispose à soutenir un choc, non à le provoquer, encore moins à aller

au-devant. C'est l'enclume, sur laquelle on jette le fer. Et voici le marteau : « Ayez soin, Sire de correspondre fréquemment avec le Prince d'Eckmühl, qui commande la gauche ».

Quelques indications propres à mettre de la clarté dans le problème embrouillé des subsistances : « V. M. mettra ses soins à organiser ses transports et ses subsistances de manière à pouvoir porter 20 jours de vivres pour tout son corps d'armée; Vous ne devez rien prendre, Sire, dans le pays situé au delà de Modlin et sur la gauche de la Narew; ce pays est destiné à nourrir le 4e corps (italien); Vous tirerez tous Vos moyens de Cracovie et de toute l'ancienne Galicie; mais Vous ne devez rien tirer de Posen, ni de la Grande Pologne, destinée à approvisionner Plock et Thorn ». La route, que suit Jérôme en allant de Cracovie à Varsovie est donc, comme par hasard celle par laquelle il doit s'approvisionner à moins que l'approvisionnement ne se fasse par la Vistule même.

Le major général termine ainsi : « V. M. ne doit point loger au Palais à Varsovie, mais faire préparer ce palais pour l'Empereur. Du reste, Sire, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire plus haut, le langage de V. M. doit être très pacifique, parce que tout peut encore s'arranger » [104]. Ceci est exact; l'Empereur feint de croire, que tout peut encore s'arranger, et si cela ne s'arrange pas, il serait heureux de voir son adversaire prendre le rôle d'agresseur, — ce qui donnerait à Napoléon le beau rôle, — et déployer son offensive sur un terrain étudié par Lui. Moralement et stratégiquement l'Empereur trouve du profit à une discrétion modeste et ne détesterait pas qu'on parût hésitant, timide même, pour enhardir l'ennemi à entrer dans le guépier. C'est la tactique d'Austerlitz.

Il y a là un moment intéressant dans la succession des plans préparés par Napoléon au début de la campagne. La phrase de la lettre de l'Empereur à Berthier du 16 mars : « Le prince d'Eckmühl doit se faire annoncer à Varsovie avec tout son corps d'armée, comme s'il était destiné à s'y rendre » a perdu toute sa valeur, puisque fin avril Bignon, Poniatowski et Davout ne se rencontrent qu'en grand secret hors de Varsovie. Il en est de même de l'autre phrase de la même lettre : « Il est nécessaire qu'on ignore jusqu'au dernier mo-

(104) *Arch. Ministr. de Guerre*, Paris, 19 avril 1812. A S. M. le Roi de Westphalie.

ment que le roi de Westphalie doit commander ma droite ». Le général Bonnal a écrit : « Dans le cas d'une offensive russe sur Varsovie comme dans celui où les troupes de cette puissance seraient maintenues en cordon le long des frontières de la Prusse et du grand duché, la manœuvre de Napoléon par le Niemen, aurait pour effet de rejeter l'aile droite ennemie sur l'autre aile et de précipiter le tout, après une grande bataille dans les marais de Pinsk, ou sur le Bug et la Vistule... Napoléon ordonna une série de manœuvres politiques et militaires pour attirer le gros de l'armée russe du côté de Varsovie » [105]. Le colonel Camon a dit de même : « Le mouvement de l'armée française sera une sorte de grande conversion à droite comme celle de 1805 et dans laquelle Jérôme formera le pivot mouvant. Jérôme attirera à lui, sans se compromettre, les Russes vers Varsovie » [106]. Le général polonais Kukiel a noté entre le 1er avril et le 15 mai : « Si les Russes marchent sur Varsovie, ils se heurtent au puissant groupe de corps, constituant une armée distincte, — du roi Jérôme. Alors Davout, avec son corps qui est proprement une armée, se jettera sur leur flanc et leurs derrières » [107]. Clausewicz est muet pour cette date[108] : et ceci vient de ce que, si en 1810-1811, l'armée russe songeait à une offensive dans le duché, en présence des gigantesques préparatifs de Napoléon, en avril 1812, elle n'y songeait plus guère [109]. Thiers a raconté l'ennui de Divov ayant, en venant de Paris à Pétersbourg, à faire rapport sur la désagréable histoire Tchernischev, et ayant à ajouter, qu'il a rencontré partout des troupes en marche, et notamment celles de Davout au delà d'Elbing [110]. Des nouvelles de ce genre arrivent de partout aux Russes. Napoléon ne peut guère en dou-

(105) Bonnal (Général A.), L'esprit de la Guerre moderne. La Manœuvre de Vilna, Paris, Chapelot 1905, 93 p. in-8°, p. 26-27.

(106) Camon (Lieutenant Colonel), La guerre napoléonienne. Les systèmes d'opérations. Paris, Chapelot 1807, 372 p. in-8° p. 123.

(107) Kukiel (M.), Wojny Napoléońskie, nouvelle édition, Varsovie, Cracovie militaire, 1927, t. 1er, 318 p. in-8°, p. 199.

(108) Clausewitz (Carl von), Der Feldzug von 1812 in Russland, der Feldzug von 1813 bis zum Waffenstillstand und der Feldzug von 1814 in Frankreich. Berlin, December 1862, XII-404 p., in-8°.

(109) Bogdanovitch dit : « Les gens qui se souviennent de Hollabrunn, Czarnowo, Pultusk, Eylau, Heilsberg et parmi eux Bagration et Benningsen sont convaincus de la nécessité d'une offensive, Barclay au contraire. Mais personne, pas même lui, Ministre de la guerre, n'ose affirmer la nécessité de se retirer : quiconque l'eut dit, eut été traîté en traître » (Istoria otietchestvennoï voïny 1812, Petersbourg, Strugonnikov 1859, 3 vol. in-8°, 2e vol. p. 108).

(110) Thiers, L'Empire t. 3, livre 25. Paris, Lheureux, 1866, p. 36.

ter : ce pouvait être un jeu en 1796 de masquer le déplacement d'une brigade, en 1812 il eut fallu escamoter à la fois plusieurs corps d'armée, chose impossible. Ce n'est donc guère en essayant de cacher les troupes en marche qu'on agira sur l'ennemi, mais en montrant ostensiblement des choses propres à le tenter. Si le 21 avril l'Empereur Alexandre est en possession de la dépêche de Jakovlev annonçant le départ de Jérôme pour l'armée; il sait par le même moyen dans les premiers jours de mai la présence du roi à Kalisz [111] et ses correspondants dans le duché iront plus vite à le renseigner.

La composition de l'aile droite et son commandement sont propres à inciter les Russes à tenter sur elle une offensive, qui la mettrait hors de cause et paraîtrait leur livrer le Duché. Infliger une défaite aux Polonais au début de la campagne, serait détruire leur esprit d'offensive, amoindrir leur valeur aux yeux de Napoléon, donc ôter beaucoup de l'intérêt, qu'offre pour lui la reconstitution de la Pologne. Battre les Saxons, c'était terrifier Frédéric-Auguste, c'était souligner ce qu'avait d'artificiel la diarchie polono-saxonne, c'était faire ressortir pour les Polonais l'avantage qu'il y aurait à l'union avec la Russie sous le tsar : étant donné les opinions si contradictoires au sujet de la valeur des Saxons, cela pouvait sembler facile. Battre les Westphaliens, c'était ôter toute confiance aux habitants de la Westphalie dans l'avenir de ce royaume, l'ôter de même aux Polonais du duché, qui en seraient témoins, au reste même de l'Europe : étant donné l'absence de traditions, le manque d'âme nationale de cette armée, c'était tentant.

Quant aux chefs, c'était mieux encore. Qu'eût pensé le prince Joseph, si on l'eût, dès le début, laissé écraser sous des forces supérieures. Quelle situation en face de ses compatriotes ? A qui eut-on pu les rallier dans le camp français ? Reynier, l'homme au mauvais œil, le malchanceux, ne paraît pas un adversaire sérieux; il n'a ni le mordant de Ney ou d'Oudinot, ni la décision de Davout, il connaît très peu sa troupe, pas du tout le pays. Vandamme est quelconque. Mais Jérôme surtout paraît une proie facile. Le général Bonnal s'est écrié : « Que dire du choix de Jérôme, le moins expérimenté des généraux français ». « L'esprit familial, poussé jusqu'à

(111) *Glavny Archiv.*, N° 3175, 25 mars/6 avril reçue le 9 avril, portant N° 27; N° 3736, portant N° 28; le N° 29 manque; le N° 30, qui y fait allusion est arrivé le 10 mai.

la démence, avait fait choisir à Napoléon deux parents médiocres pour commander son centre et son aile droite. Le Prince Eugène n'avait brillé qu'au second rang sous Masséna; le prince Jérôme allait faire ses premières armes ». « Si Davout eut commandé les 3 corps de droite, Ney les deux corps du centre et Oudinot les 3 corps de gauche, Napoléon se tenant au point le plus favorable pour diriger l'ensemble, les opérations auraient probablement pris une toute autre autre tournure » [112]. Tout ceci est puissamment raisonné, s'il s'agit d'entamer une vigoureuse offensive contre un ennemi qui attend de pied ferme.

Mais il s'agit de provoquer une offensive de l'ennemi, de l'attirer sur un terrain connu. Avant Borodino, il y a Smolensk, il y a la manœuvre de Vilna; avant Vilna, il y a la manœuvre de Varsovie à laquelle les Russes n'ont prêté nulle attention, mais que Napoléon avait tout fait pour rendre intéressante à ses adversaires. A l'aide de quelques prisonniers et d'espions, on connaît vite le chef qui commande un corps. La redoutable fourche dont le général Bonnal nous montre la solidité, n'eut d'aucune sorte incité les Russes à venir se placer entre ses branches.

Du 10 avril à la fin de mai au contraire Napoléon nourrit l'espoir que la physionomie novice de Jérôme, les disgrâces et l'obscurité de Reynier en feront des appâts attrayants pour les Russes, s'ils ont l'esprit tant soit peu offensif. Plus les coups portés sur les 7e et 8e corps seraient prononcés, plus l'ennemi prêterait le flanc au coup de massue que lui asséneraît Davout. Si même Jérôme et Reynier devaient reculer de Varsovie et Radom jusqu'à Cracovie, les choses n'en iraient pas plus mal : l'armée russe serait prise dans un immense coup de filet par une conversion de l'aile gauche. L'important, c'est que Jérôme connaisse les lieux et recule sans se laisser rompre et que le Prince Joseph garde le contact à la charnière avec l'aile gauche; chose possible. Jérôme d'une part a un bon chef d'état-major, Marchand; et s'il faut un bouc émissaire, Reynier ou Vandamme sont là pour jouer ce rôle. L'envoi de Jérôme en reconnaissance à Cracovie le 10 avril et l'ordre prématuré

(112) Bonnal, La manœuvre de Vilna, p. 87 et 37. Emil Ludwig s'est posé la question : « Warum vertraut Napoléon dem windigen Dilettanten, der sich im letzten Kriege lächerlich gemacht hat, eine ganze armee an, und sei es auch unter dem Rat erfahrener Generale ? » (Napoléon, Berlin, Ernst Rowohlt, 1927, 695 p. in-8°, p. 387).

du 19 lui donnant le commandement ostensible de l'aile droite, n'ont aucun sens, s'ils sont sans rapport avec la manœuvre de Varsovie.

Quand Napoléon sera à Dresde, il s'en tiendra encore à son opinion sur l'offensive probable des Russes. Metternich en témoigne ainsi : « Napoléon était convaincu que l'armée russe viendrait l'attaquer. Quant à moi, j'étais persuadé que l'empereur Alexandre, au lieu de passer la frontière, attendrait les attaques de l'armée française et qu'il les déjouerait en se retirant devant elle. J'exprimai cette opinion; Napoléon essaya de la réfuter en m'opposant des raisons stratégiques et en alléguant la manière de voir et d'agir du Tsar qu'il croyait connaître à fond; mais ses arguments étaient favorables à mes suppositions plutôt qu'aux siennes » [113].

Jérôme du reste, ou veut rassurer Catherine, ou ne s'est pas bien rendu compte du rôle qui lui est réservé. En tout cas, il écrit à la reine : « Tout est à la paix; on négocie » [114].

Le 16/28 avril, un rescrit d'Alexandre faisait entrer la Podolie dans la 2e circonscription militaire dont l'administration relevait directement du général d'infanterie, prince Bagration, commandant en chef la 2e armée de l'ouest : cette mesure était prise en vue de faciliter « la défense de l'Empire » [115].

Que s'est-il passé au 8e corps en l'absence de Jérôme ? Masson dit : « Ce que son armée est devenue pendant qu'il courait la poste, fait le moindre de ses soucis. Le 23 pourtant, Vandamme lui a écrit : « Nos maux vont en augmentant; notre position devient de plus en plus difficile; le pays entier est dans la disette. Plus nous approchons de la Vistule, plus notre situation empire. Déjà des habitants meurent de faim, d'autres se nourrissent des glands ». Il n'en a pas moins pris du bon temps » [116]. Outre qu'on voit mal où Jérôme a pu prendre ce bon temps, Masson a pu lire dans la lettre du roi à la reine : « Nous craignons de manquer de vivres, ce qui m'aurait fait exécuter ce mouvement, même lorsque l'Empereur ne l'aurait pas prévu » [117]. Jérôme se soucie donc de ses troupes.

(113) Mémoires, documents et écrits divers, laissés par le Prince de Metternich, chancelier de cour et d'état, publiés par son fils le Prince Richard, classés et réunis par M. A. de Klinkowstroem, Paris, Plon 1880, 1er vol. (1773-1815) XI-372 p. in-8°, p. 121.

(114) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 444.

(115) Vojenski (K.), Akty, dokumenty i materialy dla istorii 1812 goda, Petersburg, Stolzenburg, 1909, t. 1er in-8°, p. 532.

(116) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 300.

Mais on ne peut assez répéter que le mal est général. Le général Konikof, ministre de Russie à Dresde, écrira au Chancelier Roumiantsov, le 4 mai : « Le colonel Vieth a été envoyé d'ici il y a quelques jours à Berlin auprès du général Dumas, intendant général de l'armée avec des représentations sur les difficultés où l'on était en Saxe de pourvoir à l'entretien des troupes en marche, vu le manque de subsistances surtout dans les contrées où elles passent le plus. Il était en conséquence question d'obtenir des changements aux dispositions relatives à cet objet [118]. La situation dont parle Vandamme n'a donc rien d'exceptionnel; ce n'est pas l'incurie de Jérôme qui l'a créée. Davout écrivait déjà à Berthier le 5 avril : « J'ai communiqué au général Dumas différentes lettres du duché de Varsovie sur la pénurie de bêtes à cornes. Ce gouvernement est absolument sans fonds pour faire des achats de viande. On est obligé de prendre par réquisition les bestiaux destinés au labourage. Ces mesures, si elles continuent, plongeront les habitants dans la plus grande misère » [119].

Il y a plus : à regarder de près les documents, nous voyons que les administrateurs du 8e corps n'ont rien négligé de leur devoir, et le préfet Garczynski a également rempli les siens. Tandis que Jérôme galope, le Général Baron d'Ochs, commandant la 1re division, écrit à Vandamme : « Je viens de m'assurer par moi-même que les ressources des nouveaux cantonnements de ma division sont à peu près nulles. Au magasin, il n'existe pas assez de pain et de viande pour la consommation de demain. Je viens d'autoriser chaque commandant à faire tuer ce qu'il pourrait trouver pour la subsistance journalière de sa troupe. Si la mesure n'est pas très régulière, V. E. sentira que je n'avais pas le choix des moyens, car la chose ne peut souffrir de délais. Je viens d'envoyer demander du pain à Sieradz. Cette ville peut en fabriquer plus qu'il n'en faut pour la consommation de la 2e division, tandis qu'ici les moulins, fours, blés et la farine manquent totalement. Je prie très instamment V. E. de vouloir bien ordonner qu'il soit envoyé des bestiaux sur pied à la division, si elle doit plus longtemps séjourner dans les cantonnements vraiment déserts qu'elle occupe aujourd'hui. « Cette lettre du 22 et d'autres pareilles peut-être ont déterminé Vandamme à écrire à Jérôme

(117) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 444.
(118) *Glavny Archiv.* N° 4445.
(119) Correspondance de Davout, t. 3, p. 339.

sa lettre du 23, et à Marchand, lequel alarmé lui répond : « Je voudrais pouvoir vous indiquer positivement le jour où le roi sera de retour. Il serait instant que vous le vissiez dans la position où nous sommes [120]. Le rapport du Général d'Ochs, contient du reste une explication de la situation et un post-scriptum rectificatif. Si la 1re division est dans un tel manque de tout, c'est que les Saxons qui l'ont précédé « ont tout enlevé, bestiaux, voitures et chevaux et n'ont rien renvoyé ». Etant donné qu'il n'y avait pas lieu de croire les Westphaliens moins exigeants que les Saxons, à Widawa, Q. G. de la 1re division, « il n'y a aucune espèce d'autorité locale. Le bourgmestre lui-même s'est enfui ». Dans l'impossibilité où l'on était d'obtenir des vivres des autorités absentes, il ne restait qu'à se servir. D'ailleurs cet état de choses ne dure pas, d'Ochs rouvre sa lettre pour annoncer que Garczyński « va envoyer de Wieluń 400 scheffels de farine, 70 bœufs, 200 quintaux de foin » [121]. Le 24, d'Ochs écrit à Vandamme qu'on tient à sa « disposition à Wieluń, 6.000 rations de pain, 40 vaches, 400 rations d'avoine, de l'eau-de-vie, de la bière, et des légumes en proportion » pour le lendemain. De plus, Dupleix envoie 8.000 rations de pain qui vont arriver incessamment : « La troupe, dit-il, a souffert un peu, mais n'a pas manqué. Hier, j'ai pu faire distribuer un quart de ration de pain, aujourd'hui une demi-ration; demain elle aura ration entière, sans toucher ce que j'attend de Wieluń et Kalisch. J'ordonne de faire cesser de suite la mesure, ruineuse sans doute, mais impérieusement commandée par les circonstances, de prendre les bestiaux et la farine dans chaque cantonnement ». De plus, autorisé par Vandamme, il décongestionne la région Widawa-Dombrowna, en envoyant à Radomsk, la 1re brigade : et il expédie là un officier d'état-major qui se rendra compte d'abord « des ressources de ces contrées », où il ne peut pas « s'exposer à jeter des troupes sans avoir la certitude qu'elles trouveront à y vivre » [122].

L'autre divisionnaire, le Baron Tharreau écrit de son côté à Vandamme : « Les distributions en tout genre... se sont faites assez régulièrement jusqu'à ce jour. La situation des

(120) *Arch. Min. Guerre*, Marchand à Vandamme, Q. G. de Kalisch 25 avril.

(121) *Arch. Min. Guerre*, Ochs à Vandamme, Q. G. de Widawa, 22 avril.

(122) *Idem*, Au Q. G. à Dombrowna, 24 avril, Ochs à Vandamme.

magasins qui doivent alimenter ma division et les versements annoncés me laissent sans inquiétude pour le temps présumé que nous resterons dans ces cantons. La répartition des divers articles de subsistances ne sont pas faites dans les magasins en raison des besoins des troupes qui y doivent prendre. Il faut donc faire des échanges et des versements de l'un dans l'autre. Comme ils n'appartiennent pas au même district, les sous-préfets paraissent s'y opposer. C'est une mauvaise difficulté à laquelle je remédierai. Le préfet pouvant et devant prendre les mesures pour égaliser les charges, il sera donné des récépissés par les gardes magasins qui lui seront envoyés et ce sera à lui à frapper les *retardataires* ». Conception fort juste : mieux vaut que ce soit une autorité locale et civile qui sévisse, qu'une autorité étrangère et militaire. Mais c'est difficile à réaliser : « Il y a 8.000 rations de pain à Warta qui ne fournit qu'à 800 hommes : le sous-préfet ne veut pas verser sur Sieradz, où les farines manquent vu le défaut de vent, ces jours derniers. L'ordonnateur Walter fera exécuter le versement de tout ce qui est superflu. Warta manque d'avoine : on en envoie d'ici, où il y en a en quantité supérieure à nos besoins actuels ». Le problème est donc, dans bien des cas, une question de répartition et de transports. En dépit des à-coups qui n'ont pu manquer de se produire, Tharreau, du reste, n'a pas « reçu de plaintes sur la conduite de la 2e division » [123].

D'ailleurs, Vandamme, le 24, a lancé l'ordre du jour suivant : « Westphaliens, C'est à vous que je m'adresse... et je pense que ce ne sera pas en vain. Nous sommes en Pologne, pays allié et particulièrement affectionné du grand Napoléon, peuple soldat et brave qui partout a mêlé son sang à celui des Français... Ces contrées offrent en ce moment peu de ressources; nous y souffrons déjà et nos maux vont augmenter, mais des secours nous arriveront. Votre Roi connaît notre position. S. M. l'exposera à Son Auguste Frère et bientôt nos privations cesseront. Vos généraux s'occupent de vous; des administrateurs sages qui ont la confiance de votre souverain, travaillent à vaincre les difficultés. De votre coté, il faut une grande patience, de la sobriété, de la confiance. Un militaire doit savoir souffrir sans se plaindre. La valeur n'est pas la seule vertu qui distin-

(123) *Arch. Min. Guerre,* Sieradz, 24 avril, Tharreau à Vandamme.
(124) Du Casse, Le Général Vandamme et sa correspondance, tome 2, p. 351.

gue le vrai soldat, Vous prouverez aux Polonais que vous savez patienter avec vos amis. En mon particulier, je vous témoignerai toute ma satisfaction » [124].

Ces exhortations furent d'autant plus efficaces que les vivres arrivaient de divers côtés. Le chef d'escadron de gendarmerie, De Kalm, grand prévôt du 8e corps, ayant demandé au Président du Tribunal de Kalisz et au Commandant de la Place » s'il était venu à leur connaissance que des désordres aient été commis par des troupes du 8e corps, ils ont déclaré qu'il ne leur était parvenu aucune plainte, ni même entendu dire qu'il en existât ». Par contre, le Préfet pressenti également a dit « que MM. les Sous-préfets des arrondissements de Warta et Sieradz, se sont plaints des mauvais traitements qu'ils ont éprouvé eux-mêmes ainsi que leurs délégués à Błaszki et Widawa, et les habitants de leurs arrondissements par la même occasion ». En particulier, Garczyński a invité De Kalm « d'avoir soin que les troupes cantonnées dans les susdits arrondissements délivrent à leurs hôtes qui les nourrissent, les rations de vivres qu'elles reçoivent des magasins et à ce que MM. les officiers ne prétendent pas de leurs hôtes du vin et du café, attendu que ce ne sont pas des productions du pays et qu'il est presque impossible à l'habitant de s'en procurer ». Le prévôt se rendant compte du bien fondé de ces observations, envoie le 26 « le capitaine de Motz avec deux brigades pour parcourir les cantonnements et prendre dans les deux arrondissements les informations les plus exactes sur les plaintes portées » [125].

Les incidents avec les sous-préfets soucieux de l'approvisionnement des habitants de leurs arrondissements continuent : « Le sous-préfet de Wielun a formellement refusé de rien livrer de ce qu'il avait promis » pour la première division. Il a l'ordre de tout diriger sur Kalisz. Si ces approvisionnements sont destinés pour Widawa, il faut avouer qu'on ne cherche pas pour y arriver les voies les plus courtes [126]. En fait, l'ordre avait été donné le 19 à ce sous-préfet de fournir au magasin de Widawa « 328 quintaux de seigle, 2.850 bois-

(125) *Arch. Min. Guerre,* Q. G. royal à Kalisz, 25 avril Le grand Prévôt au Général Comte Vandamme n° 272. Tout au plus peut-on remarquer en ce qui regarde le vin que depuis janvier les droits d'importation du vin dans le Duché avaient été diminués (Moniteur : samedi 15 février, De Varsovie, 27 janvier).

(126) *Arch. Min. Guerre,* Dombrowa, 25 avril n° 84, Ochs à Vandamme.

seaux d'avoine, 200 quintaux de foin et 100 quintaux de paille ». Mais l'ordonnateur de la 1re division ayant fait savoir qu'il n'y avait à Widawa « ni moulins ni fours, il devenait inutile de lui fournir du seigle » : cette denrée fut versée sur un point où l'on pouvait fabriquer du pain qui s'expédiait ensuite sur Widawa » [127], avec un certain retard évidemment.

Tout finit par s'arranger. Dans la nuit du 24 au 25, constate le général d'Ochs, « un convoi de 7.320 rations de pain est arrivé de Kalisz. La 2e division est également venue à mon secours et m'a envoyé 4.000 rations de pain et 10 bœufs. Voilà la subsistance assurée pour un jour » [128]. Ceci s'est fait du reste à la connaissance et sur l'ordre de Dupleix, « ces dispositions ont été combinées et dictées par la connaissance des ressources locales et les besoins des troupes » [129]. L'officier envoyé de la 1re division à Radomsk, y a d'ailleurs trouvé « 6.000 rations de pain préparées par les soins d'un autre officier parti il y a trois jours. De nouvelles réquisitions ont été frappées pour les jours suivants. On y trouve de l'eau-de-vie, du fourrage en abondance. Je mets en conséquence, dit le général, la 1re brigade en mouvement (26) pour aller occuper ces nouveaux cantonnements » [130].

La 2e brigade restée près de Widawa doit dès lors se trouver dans l'abondance. Le 26 en effet Dupleix écrit à Vandamme : « J'ai fait expédier hier pour le magasin de Widawa 10.000 rations de pain. J'en fais partir aujourd'hui une pareille quantité et ces versements se succéderont tant que les besoins l'exigeront et que les magasins de cette place pourront suffire à de pareilles fournitures ». A noter que l'agent attaché à la brigade des hussards n'a fait aucune demande ce qui fait présumer à Dupleix qu'elle a ce qui lui est nécessaire. A noter enfin que « la brigade des cuirassiers a reçu l'autorisation de se porter en avant, où elle trouvera plus de ressources », mais que Dupleix n'a point été informé officiellement de ce mouvement » [131].

(127) *Idem*, Kalisz, 27 avril n° 172, Le chevalier Dupleix au Général Vandamme.
(128) *Idem*, Dombrowa, 25 avril n° 84, Ochs à Vandamme.
(129) *Arch. Min. Guerre*. Kalisz, 27 avril N° 172, Dupleix à Vandamme.
(130) *Arch. Min. Guerre*. Dombrowa, 25 avril N° 84, Ochs à Vandamme.
(131) *Idem*, Kalisz 26 avril N° 166, Dupleix à Vandamme.

Cette crise passée, on peut dire, que les craintes excessives des sous-préfets et des généraux avaient été pour quelque chose dans son éclosion. Quant à ces derniers, Dupleix fait remarquer à Vandamme : « Si des officiers ont été chargés de faire des réquisitions de denrées et de les diriger sur tel ou tel point, cela s'est fait sans la participation des agents de l'administration militaire, qui ne peuvent, ni ne doivent être responsables des mesures prises à contre temps par MM. les Généraux. Vous le savez, M. le Comte; pour que les divers services d'une armée marchent avec régularité et qu'il ne se fasse pas de consommations abusives, il faut qu'au zèle et à l'expérience des administrateurs militaires, se joigne la bonne volonté des autorités locales et la protection de l'autorité militaire. V. E. a rappelé ces principes dans divers ordres du jour, mais cela n'a pas empêché les doubles consommations, l'enlèvement continuel des moyens de transport, la vente d'une partie des denrées prises dans les magasins » [132].

A l'affolement des sous-préfets et des chefs d'unité se sont ajoutées des difficultés provenant des transports. Ces transports sont réalisés par le train des équipages ou par des moyens locaux. Dupleix a passé en revue le train, et trouvé présents 168 hommes et 309 chevaux : 11 hommes et 22 chevaux sont restés en route; les chevaux sont maigres, ayant fait depuis Dessau bien des marches forcées, ils sont mal pansés, ont besoin de repos; les harnais sont fatigués. L'ordonnateur prescrit repos, réparations, mais en même temps l'exécution de divers transports indispensables [133]. Quant aux moyens locaux, la conduite des Saxons, arrivés les premiers dans le pays et par suite plus à leur aise pour toutes choses, les a raréfiés, sans que rien puisse justifier ces procédés. Résultat : il m'est physiquement impossible, dit Dupleix, de réunir un nombre de voitures proportionné à nos besoins. Hier, je n'ai pu me procurer que la moitié des moyens de transport nécessaires pour conduire le pain à Widawa, en sorte qu'il n'en est parti que 5.000 rations au lieu de 10.000. Aujourd'hui la maison du Roi et une partie de l'état-major général se mettent en marche pour Varsovie. Tout le monde veut des chevaux de réquisition, l'on ne sait où les prendre » [134]. Le

(132) *Arch. Min. Guerre.* N° 172, Kalisz 27 avril, Dupleix à Vandamme.
(133) *Idem,* N° 166, Kalisz, 26 avril, Dupleix à Vandamme.
(134) *Arch. Min. Guerre,* N° 172, Kalisz 27 avril, Dupleix à Van-

perpétuel charroyage auquel vont être condamnés paysans et « *cognas* » pendant quatre mois, et qui leur fera parfois traverser la Pologne, ne s'arrête pour le compte d'une unité, que pour reprendre de gré ou de force pour le compte d'une autre. A la fin, ce sera le bagne qu'on évite, à tout prix. Et pourtant sans lui, les troupes privées de subsistances n'auraient eu d'autres ressources que le pillage.

Si paradoxal que cela paraisse, il y avait en effet de quoi piller. Dans une lettre déjà citée, Tharreau écrit à Vandamme : « La disette se fait sentir bien plus fortement qu'elle n'est dans la réalité. J'ai la certitude, que les autorités ménagent par crainte les grands propriétaires, où sont véritablement les moyens qui doivent pourvoir à la subsistance de l'armée. On pèse sur le malheureux paysan, qui ne peut avoir que de quoi vivre et on laisse les greniers et les écuries des riches bien garnis et sans même fournir aucun moyen de transport. On en a déjà fait connaître un assez grand nombre à l'administration et s'ils ne s'exécutent pas, il faudra les atteindre forcément. Je joins à ma lettre le rapport de l'ordonnateur Walter » [135]. Wandamme ayant reçu une autre lettre identique, envoie le tout à Dupleix, qui en avait appris autant par ailleurs. « J'étais déjà informé, que ce n'était pas par une disette réelle dans le pays, que les approvisionnements manquaient pour la subsistance des troupes, mais parce que les nobles et les riches ne recevaient aucune réquisition et qu'elles portaient toutes sur la classe malheureuse du paysan qu'on privait du nécessaire pour laisser aux autres le superflu » [136].

Tharreau en signalant à l'administration comme coupables des nobles qui ne s'exécutent pas, et en se promettant de les atteindre, a engagé le fer. Geste dangereux ! Nakwaski aura beau dire que depuis Napoléon « dans cette partie de la Pologne... l'égalité devant la loi est générale et que le paysan y est aussi libre qu'en France » : il reconnaît le contraire à la page suivante [137]. Sans doute les décrets royaux posté-

damme. Frédéric-Auguste avait décrété (30/4/1811) la création dans le Duché d'un corps de 100 h., 50 voitures, 250 chevaux pour transporter les subsistances de l'armée; mais outre que c'est peu, cet organe devait être au service du 5e corps; Dziennik praw t. 3, p. 292-302.

(135) *Idem.* Sieradz, 24 avril, Tharreau, à Vandamme.

(136) *Arch. Min. Guerre,* N° 166. Kalisz 26 avril, Dupleix à Vandamme.

(137) Nakwaski H., Question de l'émancipation des paysans de la Pologne. Genève, Henri Georges, 1860, 61 p. in-8°, p. 17-18.

rieurs au Statut auraient pu progressivement améliorer la situation; mais si nous voyons comment on procède pour cette réquisition d'ordre militaire qu'est la garde nationale, nous ne pouvons douter qu'il y ait à la base de tout le système une inégalité de droits voulue par les gouvernants. Le décret du 10 avril 1811 reconnaît dans ce corps deux éléments, l'un sédentaire, l'autre mobile. Le premier comprend tous les gros propriétaires, fonctionnaires, savants, artistes, marchands, industriels et les paysans cultivant plus d'un demi *włók*. Pour eux, il ne sera pas établi de rôle; ils ne sont tenus qu'à défendre la commune, si toutefois une décision du Conseil municipal ou un ordre quelconque les y invite [138]. L'autre élément comprend toute sorte de valetaille, les manœuvres et les paysans ou autres habitants possédant moins d'un demi *włók* : tous ceux-ci peuvent être appelés à se porter sur un point quelconque du territoire pour le défendre, par décret du Ministre de la guerre [139].

Garczynski dont le patriotisme n'est pas suspect, ne peut pourtant, étant noble, penser qu'on puisse réquisitionner chez les nobles : forcé par Tharreau d'y penser, il recule en songeant à l'indignation qu'il exciterait chez tous les *dziedzici* (propriétaires nobles) ses pareils. Quand, dans son émotion, Vandamme s'est mis à écrire, le 23, de tous côtés, il n'a pas oublié Garczynski auquel il a fait « un tableau effrayant ». Le préfet n'a pas eu alors l'idée de toucher à cette réserve de la nation que sont les greniers des propriétaires nobles. Il a demandé au Ministre de l'Intérieur de faire venir un autre département au secours de celui de Kalisz, ceci sans conviction « puisque la disette est générale et que chaque département est obligé de nourrir les troupes qui y cantonnent ». Pour lui, comme pour Frédéric-Auguste, il n'y a qu'à faire intervenir le *Deus ex machina,* le grand Napoléon duquel on croit devoir tout attendre : « Il n'y a d'autre moyen que de supplier S. M. l'Empereur et roi de nous faire secourir par les fournitures de Silésie, parce que le Duché ne sera pas en état de nourrir des armées si formidables et je ne doute pas de l'heureuse issue, quand MM. les Généraux auront la bonté de constater la misère dans ce pays-ci »[140]. Garczynski passe donc franchement à côté de la question.

(138) Dziennik Praw, t. 3, p. 257-280, art. 4, 11, 12, 13.
(139) *Idem,* art. 5, 26, 34.

MARIE DE WURTEMBERG
Nee Princesse Czartoryska.
Tableau du Musée Czartoryski (Cracovie); auteur inconnu.

Telle est la situation en présence de laquelle se trouvent les ordonnateurs Walter, Dupleix, Sartelon, les généraux Tharreau, Vandamme, le major Lossberg, toute l'armée westphalienne, toutes les armées auxquelles Napoléon fait traverser le Duché. Il leur faut, ou se contenter par instants de demirations pour éviter de poser une question sociale dont elles n'ont cure, ou réquisitionner le contenu des greniers des grands propriétaires ce qui dressera contre elles et contre l'Empereur toute la noblesse polonaise, donc les chefs du gouvernement, de l'administration et de l'armée docilement suivis par le peuple, ou enfin se contenter de priver de ses dernières ressources le paysan affolé qui fuira dans les bois à l'approche des armées.

Zamorski a écrit la note suivante à laquelle sa brièveté donne un relief bien dur : « L'armée russe ayant levé dans les pays polonais annexés par les Moscovites une quantité extraordinaire de grain, l'armée de Napoléon fut privée de tous moyens de subsistances et *les transports venus du Duché de Varsovie derrière l'armée furent si maigres,* qu'en vérité la susdite *grande armée,* qui, *depuis le moment de son entrée sur la terre polonaise avait commencé à connaître le besoin,* vit ce besoin devenir avec le temps une véritable famine. *La négligence du Ministère en ce qui regarde la préparation des approvisionnements pour l'armée,* fut *la cause de cette famine qui contraignit Napoléon à partir pour Moscou* dans les profondeurs de l'Empire et fut *l'une des raisons de l'anéantissement de l'armée* » [141].

Le préfet Garczynski n'est pas de ces gens qui méritent d'être taxés de négligence : ses relations avec les chefs du 8e corps le prouvent. Les rapports de Sartelon à l'intendant général Dumas attestent qu'il a parfaitement secondé les vues de cet ordonnateur ». Mais quand Garczynski voit les Saxons quitter son département en prenant tout, il change « tout à coup de manière d'être », encore que Sartelon ait pour lui tous les égards dus à un préfet [142]. Précisément, les incidents entre les chefs d'unités ou les ordonnateurs du 8e corps et les sous préfets lui apprennent par surcroît les exigences élevées par les troupes de l'Empereur vis à vis des greniers des grands

(140) *Arch. Min. Guerre,* n° 1244, Kalisz, 24 avril, Garczyński à Vandamme.

(141) Zamorski (Bronislaw), Polska od 1807 do 1815 roku. Lwów, Zamorski, 1870, 219 p. in-8°, p. 93 note *.

(142) *Archiwum Główny Akt Dawnych,* X. W. liasse 296, pièce 40, Posen, 10 mai 1812, Intendant Général Dumas à Prince Poniatowski.

propriétaires. A peine le conflit a-t-il pris-forme, que sa solution locale a perdu tout intérêt pour Dupleix, puisque le 8e corps doit poursuivre sa marche. Mais Dupleix n'a guère pu laisser ignorer à Sartelon la façon dont les nobles échappaient aux réquisitions. Or Sartelon reste à Kalisz et voici venir les Italiens (4e corps). Il avise Garczynski des nouveaux besoins à satisfaire : le préfet faisant comme toujours des objections, Sartelon a pu répondre en indiquant où l'on trouverait des subsistances. En tous cas, Garczynski se fâche : « Je prends écrit il pour plaisanterie votre demande à l'égard de l'arrivée de ce corps d'armée, dont Vous êtes chargé d'assurer le service ». Il n'y satisfera pas, « bien assuré que si le Général Dessoles [143] aura quelque chose à demander, il aura la bonté de le faire immédiatement ». Il conclut : « J'espère, M. l'Ordonnateur, que Vous aurez la complaisance de vouloir bien faire cesser la correspondance inutile, qui m'interrompt au milieu des plus pénibles travaux et Vous prendrez cette réponse pour la dernière de ma part ». [144] Pareil traitement a été épargné à Dupleix et Vandamme, du fait de leur exode. Sartelon fera intervenir l'intendant Dumas près du Prince Joseph pour qu'on lave la tête à Garczynski [145]. Ce n'est pas celà qui améliorera la situation et si le préfet a éprouvé du ressentiment contre Reynier au moment où les Saxons quittaient le département, il n'en éprouvera pas moins contre Vandamme et ses sous ordres dont Sartelon lui révèle toutes les prétentions. A Varsovie on n'ignorera rien de tout ceci et Jérôme absent et qui n'en peut mais, qui toutefois est ici le chef suprême, en prendra pour son grade. Tout ceci est humain et n'empêche pas Garczynski d'être le plus consciencieux des préfets.

Ceci posé, il faut voir les premiers battements de l'aile droite : ordres, contre ordres et quelque peu de désordre.

Marchand ayant reçu le 26 avril les ordres adressés le 19 par Berthier à Jérôme, a prévenu aussitôt le roi d'avoir à se diriger vers Varsovie et d'y être le 3 mai. Il écrit le 27 à Reynier, cantonné à Radon et jusqu'à Pulawy, de se rapprocher de Varsovie, ayant tout son corps sur la rive gauche de

(143) Chef de l'Etat Major du Vice-Roi Eugène.

(144) *Archiwum Główny Akt dawnych*, X. W. liasse 296, Revues et intendance générale de la Grande Armée (1807-1813), pièce 41. Kalisz 4 mai. Le préfet de Kalisz à M. Sartelon Commissaire Ordonnateur.

(145) *Idem*, p. 40.

la Pilica; à Vandamme de tenir le 8e corps entre la rive droite de la Pilica et Pulawy, formant l'extrême droite de la Grande Armée, tirant ses vivres par la Vistule de la région de Cracovie, communiquant avec le 7e par des bacs sur la Pilica, et préparant ce qu'il faut pour y jeter des ponts. Les mouvements devaient commencer pour le 7e corps le 2; pour le 8e, le 3 mai. Des postes seront établis sur la Vistule, mais sur l'expresse recommandation du Major Général, on évitera tout ce qui pourrait causer le moindre ombrage aux Russes.

Les instructions du Roi portant que le service de son Q. G. sera toujours fait par sa garde, Marchand demande à Vandamme de faire partir pour Varsovie de Kalisz le 1er mai les chasseurs gardes, puis de Warta, le 2, les gardes du corps et chevau-légers [146].

Mais, à peine Marchand a-t-il transmis ces ordres, que Jérôme en a reçu d'autres, annulant ceux-ci. Le 8e corps passe au centre de l'aile droite, le 7e constitue l'extrême droite. Le roi écrit donc de Piotrków à Vandamme le 28 : « Le général Reynier aura sa droite appuyée à Pulawy, sa gauche à Ryczywól. Vous vous porterez avec le 8e corps le long de la Vistule, la droite appuyée à Warka sur la Pilica, la gauche à Willanowa près de Varsovie » [147]. Le 29, de Zlaczew, Vandamme exprime à Jérôme son mécontentement : « Le placement des troupes était réglé, les ordres de mouvement expédiés, les mesures prises pour assurer les subsistances. Il faut contremander tout ce que j'ai prescrit. Rien ne jette le découragement et la négligence parmi les troupes, comme l'incertitude sur les ordres à exécuter; rien, plus que les mouvements continuels et inutiles, ne peut contrarier le service, s'opposer au bien-être du soldat. Les séjours que les autres corps ont employés à leur repos, aux réparations toujours si nécessaires, l'ont été chez nous en marches et contre-marches et ne nous ont procuré presque aucun des avantages que nous pouvions en espérer. Je supplie V. M. de ne point permettre le moindre changement sans qu'il ait été mûrement pesé. Dans l'anxiété où nous nous trouvons, il est de toute prudence de ne pas fatiguer les troupes et d'éviter de détruire nos résultats, vu les

(146) *Arch. Min. Guerre.* Le Comte Marchand au Prince Vice-Connétable, Kalisz, 26 avril 1812; Le Général Comte Marchand, chef de l'E. M. de l'aile droite de la Grande Armée au Général Comte Vandamme. Au Q. G. de Kalisz, 27 avril.

(147) Du Casse, Le Général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 352.

peines infinies, qu'il faut prendre pour rassembler les faibles ressources que la prévoyance et l'activité la plus soutenue peuvent encore découvrir » [148]. Vandamme a dix fois raison. Masson en profite pour tomber sur Jérôme. Qui incriminer ? Jérôme ou Berthier ? Si l'ordre est de l'Empereur, l'exécution de Vandamme, Jérôme n'est qu'un organe de transmission, une boîte aux lettres : dès lors on doit lui obéir.

D'ailleurs, le mouvement n'étant pas encore commencé, il n'y aura pas de contremarches. Le roi prescrit : « Vous commencerez votre mouvement le 2 mai. Vous ne devez point faire de marches forcées ». Il a donc souci d'éviter à la troupe des fatigues inutiles : il est curieux que Masson ait cru devoir inscrire ceci au passif de sa victime [149].

Jérôme écrit en même temps : « Les gardes du corps et chevau-légers lanciers de la garde devront rester avec moi à Varsovie où je serai le 2, le Général Wolf recevra désormais ses ordres de moi directement, vous devez l'en prévenir ». Et Vandamme de réclamer : « Je vois avec extrêmement de peine diminuer chaque jour le nombre des troupes qui restent directement sous mes ordres. Elles vont tout à l'heure se trouver réduites à rien. Nous ne pouvons nous attendre à recevoir, de longtemps ni la brigade Danloup-Verdun, ni le régiment de Magdebourg. Je suis donc presque restreint à la division Ochs, et s'il faut agir, mon inquiétude sera d'autant plus vive que je n'aurai qu'une très faible portion de cavalerie et que la totalité du corps se forme d'officiers et de soldats tous animés de la meilleure volonté, mais encore jeunes et inexpérimentés » [150]. Ici encore Vandamme a raison : il a perdu les cavaliers passés dans le 4e corps de réserve de Latour Maubourg; et ce retrait de la garde semble une nouvelle amputation. En fait, Varsovie n'étant qu'à 10 kilomètres de Wilanów, à la première alerte, la garde royale pourra serrer sur le 8e corps. D'autre part, Vandamme recevant ses ordres du roi et la garde accompagnant Jérôme, il serait absurde que ces ordres aillent chercher Vandamme à 25 kilomètres pour revenir à Varsovie même. Il faut d'ailleurs que la garde Westphalienne fasse son service près de Jérôme, pour qu'il apparaisse bien comme roi de Westphalie, non comme prétendant au trône de Pologne. Le ton du passage précité de la lettre du

(148) Du Casse, Le Général Vandamme et sa corresp. t. 2, p. 355.
(149) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 300.
(150) Du Casse, Le Général Vandamme et sa corresp. t. 2, p. 355.

roi a paru déplacé à Masson[151] : il avait du temps à perdre.

Pourquoi Napoléon a-t-il interverti les emplacements des 7e et 8e corps ? Si Jérôme doit être au centre de l'aile droite, le corps Westphalien doit être — en entier, et non coupé en deux, — près de son roi. Si l'offensive russe doit se produire, il faut que les Westphaliens soient épaulés au corps polonais, au corps le plus solide, à celui qui fait charnière avec l'aile gauche. Ils pourront céder ainsi sous la pression russe sans être écrasés. Quant aux Saxons et à Reynier relégués à l'extrême droite, il y a de moindres inconvénients à les sacrifier.

Le chef de l'aile droite est en liaison avec le Prince Joseph commandant du 5e corps, comme il l'est avec Vandamme et Reynier : par l'aide de camp qu'il a à Varsovie, il a demandé 6 officiers polonais qui seront près de lui[152]. Le Prince ministre, chef militaire de la région où marchent et stationnent les troupes de l'aile droite, a d'ailleurs pris contact avec le chef du corps saxon, comme avec celui du corps westphalien. Le 20 avril, il a envoyé à Reynier le sous-lieutenant Laski « qui connaît les langues », pour lui être attaché. Le même jour, il communique les demandes de Reynier touchant les subsistances au Ministre de l'intérieur, qui les transmet au préfet de Radom[154]. Le 27, il le renseigne sur les cantonnements que le 7e corps va occuper après les Polonais, ainsi que sur les positions et mouvements possibles des Russes près de Brześć sur lequel ils « paraissent se porter en force »; « mais aucun de leurs mauvements n'est encore assez prononcé pour permettre d'avoir un jugement quelconque sur leurs projets »[155]. Le 28 déjà, il se voit dans la nécessité de passer des paroles courtoises à un ton fort sec : « Le colonel Seydlitz, commandant la place de Łęczyca vient de me faire connaître que le magasin de fourrage de cet endroit venait d'être enlevé par force par ordre de MM. les Généraux Thielmann et Gutschmidt. Je n'ai pas besoin de vous dire, M. le Comte, combien une telle régularité est pernicieuse dans toutes les circonstances; elle le devient encore plus dans celles, où

(151) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 300.
(152) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 308.
(153) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie, 20 avril à M. le Général Comte Reynier.
(154) *Idem*, même date, 2e lettre à Reynier.
(155) *Idem*, Varsovie, 27 avril à M. le Général Comte Reynier, commandant le 7e corps d'armée.

nous nous trouvons, puisque le magasin mentionné, faisant partie d'une des routes d'étapes établies par ordre exprès de S. M. l'Empereur, des mesures de ce genre doivent nécessairement influer sur l'ensemble des dispositions. Ce sera ici le cas, car une partie des approvisionnements de Łęczyca étant destinée pour les troupes du 8e corps, celles-ci se trouveront par là dans une disette à laquelle, vu la pénurie générale, il sera impossible de remédier et, sous ce rapport, je n'ai pu me dispenser d'en faire mon rapport à S. A. S. le Major Général. Je suis persuadé, M. le Comte, qu'il suffit de vous en donner connaissance pour prévenir que ces irrégularités se renouvellent » [156]. Bignon écrira le 14 mai au duc de Bassano : « On s'attendait à des ménagements de la part des Saxons, comme étant avec les peuples du duché les sujets d'un même souverain. On a été surpris de les trouver aussi exigeants que les autres allemands et cette exigence a blessé davantage » [157]. Il y a plus à dire : elle a blessé davantage dans le cas présent, parce qu'elle a été la cause loyalement constatée par le Prince Joseph des exigences westphaliennes les jours suivants et qu'elle a été d'un fâcheux exemple pour tous les Allemands.

Cependant, Jérôme, arrivé très tard le 27 à Piotrków, petite ville de 3.000 habitants, y est très mal. A quelques lieues de là sur la route de Varsovie [158], à Wolborz, se trouve la résidence d'été de Mgr. François Habdank Malczewski, depuis six ans évêque de Kujavie (Kalisz) et futur archevêque de Varsovie [159]. Le 28 au soir ou le 29 au matin, Jérôme vient s'installer chez l'évêque : il est là d'ailleurs, par rapport à l'ensemble de l'aile droite dans une position assez centrale pour expédier des ordres et recevoir rapidement des rapports. Ce palais épiscopal est la demeure confortable où après une semaine de randonnées presque ininterrompues, le jeune roi savourera deux ou trois jours de bien-être.

« Le magnifique château de l'évêque, remarque Von Lossberg, contrastait d'une façon nettement désagréable avec les maisons de la soi-disant ville de Wolborg. Son Eminence eut mérité de sévères critiques pour n'avoir pas travaillé à amoin-

(156) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie, 28 avril.
(157) Handelsmann, Instructions et dépêches des résidents de France à Varsovie, t. 2, p. 88. A. E. Pologne 330 fol 17, N° 250.
(158) Mémoires du roi Jérôme, t. 5, p. 444.
(159) Cieszkowski, Senatorowie Księstwa Warszawskiego i Królewstwa Kongresowego, Varsovie, Filipowicz 1891, 75 p. in-8°, p. 12.

drir la misère du troupeau que, comme pasteur, il tenait en charge du Christ. Toutes ces maisons, à de rares exceptions près, attestaient la grande pauvreté que nous avons si souvent constatée chez les habitants. Ceci frappait d'autant plus que, — je puis l'affirmer sans la moindre exagération — j'avais trouvé ce dénuement sans cesse croissant en approchant de la Vistule. On voyait alors et combien le paysan dépend de son seigneur, et combien peu il est attaché à un bien dont le noble peut l'expulser à sa guise. Tous les animaux domestiques portent ici les stigmates de la plus affreuse misère... Les cochons à longs poils... ont l'air de porcs épics. Alors qu'au début je n'entrais chez les Juifs qu'avec répugnance, je fus très content d'être logé dans une maison juive, les Juifs parlant allemand, une chambre propre et un bon lit m'étant assurés, choses auxquelles on doit à peu près renoncer en ce pays » [160].

Jérôme en proie aux mêmes réflexions que Lossberg et que sans doute les derniers de ses grenadiers, profita royalement de la somptueuse villégiature et « n'épargna ni la cuisine, ni la cave de l'évêque » [161]. Niemcewicz qui a reproché au jeune prince d'avoir forcé Kalisz à le nourrir grassement, lui et sa cour, « pendant quelques semaines », alors qu'il n'y a passé que 8 jours, a pris fort mal l'attaque brusquée de Jérôme sur les réserves alimentaires de l'évêque, et semble être passé à côté de l'incident typique du séjour du roi à Wolborz. Niemcewicz dit qu'il était là « avec la reine » [161]. Or Catherine est à Cassel. Quelle est cette histoire dont Niemcewicz, pourtant mal disposé pour le frère de l'Empereur, ne relève pas le caractère ? Est-ce un lapsus de Niemcewicz ou une pantalonnade de Jérôme, une vraie, compensant l'aventure galante qui nous a glissé des mains à Cracovie ? Aurait-il introduit sous le nom de la reine, « une créature » sous le toit de l'évêque ? Le « témoin oculaire » du règne de Jérôme raconte qu'« une infâme sans pudeur... voulant brocanter sa fille de 14 ou 15 ans, Jérôme l'avait vue et s'en était accommodé (1811). Le Comte de Hö... conduisit à bien ce maquignonnage épineux. Il fut stipulé par le Ministre de la guerre que la demoiselle aurait un mari, le mari une place, la mère et la fille une somme et un trousseau... On déterra un D'Esc... qui était employé

(160) Von Lossberg, Briefe vom russischen Feldzug des Jahres 1812, Czersk, 9 mai, p. 9.
(161) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 310.

dans les postes et se dévoua volontairement pour les menus plaisirs de S. M. » [162]. Reinhart signale au duc de Bassano : « On parle beaucoup à Cassel de la nomination à la place de receveur général du Département de la Fulde, d'un sieur Alexandre, économe de la maison des pages du Roi. C'est le père d'une demoiselle fort jeune et fort jolie qui, après avoir épousé pour la forme, dit-on, un sieur Escalonne employé aux postes de l'armée, est partie pour le Quartier Général de Kalisz. Son départ ayant coïncidé avec celui du Roi, le public voit en elle la Maîtresse de Camp de S. M. » [163]. Masson a noté l'arrêt fait par la jeune hétaire à Glogau [164]. Que Mme Escalonne amenée à Kalisz et n'y ayant plus trouvé Jérôme ait été dirigée sur Varsovie, par Wolborz, il n'y a rien là que de vraisemblable. Quel dommage que Frédéric Masson n'ait pas soupçonné cette rencontre de Don Juan et de sa victime chez l'évêque ! Et quel dommage que Niemcewicz n'ait pas démasqué « la reine » ! Il est vrai que de la part de Henri IV, de Napoléon lui-même ou de Stanislas-Auguste, cela eût paru d'un intérêt fort piquant. Il est vrai que Wolborz est un coin perdu où ces sortes d'amours ne pouvaient faire scandale, que Malcewski est un homme auquel le règne du dernier roi de Pologne a fourni bien des spectacles pareils; qu'un prélat qui avait vu le 18e siècle, mais non la révolution française, devait peu s'effrayer, moins encore se scandaliser de telles choses. Staszic, le plus grand, le plus respectable des ecclésiastiques polonais d'alors, ne répondra-t-il pas à une dame qui lui disait : « Vous avez renoncé aux femmes ». — « Pardonnez Madame, j'ai renoncé au mariage; mais jamais aux femmes » [165].

S'il n'y eut point de scandale des amours de Jérôme à Volborz il y eut celui de la voracité et du sans-gêne, tant du roi que de son entourage. Marchand et son état-major sont là, Vandamme également. Marchand réitère à Reynier les ordres déjà donnés par Jérôme : le chef des Saxons doit placer son corps « le long de la Vistule, la droite à Pulawi, la gauche à

(162) Le royaume de Westphalie, Jérôme Bonaparte, sa cour, ses favoris et ses ministres, par un témoin oculaire p. 176. Voir aussi Duviquet : (Souvenirs, p. 256) d'autant plus scandalisé qu'il avait cru ces personnes « fort honnêtes ».

(163) *Arch. Aff. Etrang*, Reinhard à Bassano, 2 mai 1812, folio 58. Voir aussi Kleinschmitt, Histoire du royaume de Westphalie, p. 491.

(164) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 297.

(165) Kozmian (Kajetan), Pamiętniki, 5e parti, p. 112.

la Pilica », faire en sorte que du 8 au 9 mai son établissement soit entièrement terminé, mettre son Q. G. « le plus près possible de la Pilica afin que la communication avec le Roi soit prompte, que les ordres n'éprouvent aucun retard », faire connaître où il l'aura établi, ainsi que les emplacements de son corps, en faisant mention des Q. G. de ses généraux de division et de brigade, Marchand renseigne Reynier sur les positions que va occuper le 8e corps et ajoute : « Il serait important d'établir au moins un pont sur la Pilica pour communiquer facilement avec le 8e corps. Je vous engage à faire rassembler sur cette rivière les bateaux qui seront nécessaires pour cet objet. Le roi a également le projet de faire jeter deux ponts sur la Vistule vis-à-vis le front de chaque corps d'armée ». Puis ce sont des instructions relatives aux subsistances : « Tous les vivres pour les trois corps d'armée doivent être tirés de Galicie : aussi, je vous prie de faire protéger le convoi par eau et de donner des ordres sévères pour que la destination ne soit jamais détournée, sous quelque prétexte que ce soit ». Enfin, c'est l'annonce de l'installation du Q. G. du Roi à Varsovie le 4 mai, de sa prise officielle de commandement à cette date de l'aile droite qui comprendra les 5e, 7e, 8e corps, et 4e corps de cavalerie; c'est la recommandation au nom du Major Général « de tenir toujours un langage pacifique, de ne rien faire qui puisse effrayer les Russes. Telle doit être la base de votre conduite en ayant néanmoins continuellement l'œil ouvert sur leurs démarches » [166]. Ces instructions de Marchand, il faut le remarquer, n'ont été rédigées qu'après un examen par le Roi des dispositions à prendre : son projet d'installation de ponts qu'il fera vite réaliser, sera du reste regardé comme prématuré par l'Empereur qui en sera « fort contrarié » [167]. Jérôme a, de même, conféré avec Vandamme venu pour « lui présenter ses hommages et recevoir ses ordres » [168].

M. de Pràdt, archevêque de Malines, aumônier de l'Empereur, ambassadeur de France à Varsovie, passé à Wolborz le 3 juin, a recueilli des échos du passage de Jérôme et de

(166) *Arch. Minist. Guerre,* Wolborz, 30 avril 1812. Le Comte Marchand.

(167) Du Casse, Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de 1812 en Russie. Paris, Dumaine, 1852, 303 p. in-8°, p. 57, Lettre de Berthier à Jérôme, 5 juin.

(168) Du Casse, Le Général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 353-4.

Vandamme en cette « très belle maison de campagne » dans son histoire de l'Ambassade dans le Grand duché de Varsovie. En partant, Jérôme aurait « fait charger en totalité sur ses chariots le vin de Tokai » de Mgr l'évêque que De Pradt aurait trouvé « très estomaqué du procédé ». Vandamme le lendemain se voyant, et pour cause, refuser du Tokai par « le secrétaire chanoine de Cujavie, décoré du cordon et de la croix de son chapitre », lui aurait « appliqué de larges soufflets et fracassé la mâchoire » que ledit secrétaire aurait « montrée » à De Pradt. Tout dans ce récit a le caractère de ragots, à commencer par la date à laquelle De Pradt place les faits : les 1er et 2 juin [169].

Une chose demeure et elle est plus importante que tous ces contes. Jérôme pas plus que Vandamme n'a la sympathie des dignitaires du clergé dont-il a été l'hôte. C'est cet état d'esprit qui a grossi de menus incidents, inspiré Niemcewicz et De Pradt. A quoi l'attribuer ? Aux dispositions du clergé polonais à l'égard des institutions impériales et de cet Empereur qui violente le Pape [170], et aussi à certains faits de la politique intérieure westphalienne qui n'ont guère pu rester ignorés en Pologne.

Jérôme vient justement de réduire au minimum les pensions des bénéficiers ecclésiastiques et ci-devant membres des chapitres, lesquelles ne pourront en Westphalie être ni inférieures à 1.000 francs, ni supérieures à 8.000 et croîtront en raison inverse des revenus des bénéficiers [171]. D'autre part, ses besoins d'argent, et le mauvais état des finances d'un pays neuf comme la Westphalie, où tout était à créer et sur lequel pesaient de nombreuses charges, le préparaient à être accommodant avec les Juifs : il lui était d'ailleurs difficile, là comme ailleurs, de ne pas mettre ses principes en harmonie avec la politique de l'Empereur [172].

Masson n'a pas épargné Jérôme à ce sujet; mais Rambaud montre que ce roi avait trouvé, à son arrivée à Cassel, les grands juifs en bonne posture : le marchand Jacobson, membre du

(169) De Pradt, Histoire de l'Ambassade dans le grand Duché de Varsovie en 1812, Paris. Pillet 1815, 4e édition, 239 p. in-8°, p. 73.

(170) Mansuy (Abel), Le clergé et le régime napoléonien dans le Duché de Varsovie (1807-1813). (Revue d'histoire moderne et contemporaine (1903-4), t. V, p. 97-106 et 161-171.

(171) Moniteur universel, 1812, n° 114, 25 avril, De Cassel, 15 avril.

(172) Rambaud (Alfred), Le royaume de Westphalie et Jérôme, Paris 1872. *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. p. 392, 399.

Conseil d'Etat du Duc de Brunswick et Mayer Anselme Rothschild, premier du nom, principal administrateur des biens de l'électeur de Hesse. Il semble que Rothschild ait poussé le dévouement à Guillaume de Hesse jusqu'à entrer dans le Tugendbund : il est son trésorier de guerre, lui procure 600.000 florins en 1809 pour soudoyer des troupes contre Jérôme; le peu de confiance qu'eut Rothschild en Dornberg semble avoir été l'une des raisons de l'échec de celui-ci. Le primat Dalberg s'est laissé persuader par Rothschild d'accorder aux Juifs les droits de citoyens de la ville de Francfort. Jérôme a donc trouvé les Juifs au cœur même des positions de ses ennemis et de ses alliés allemands. Les progrès accomplis par les Rothschild alors sont assez formidables dans l'ensemble de l'Europe pour qu'ils aient pu faire passer à Wellington en Espagne des sommes considérables en livres par la France et par Mollien lui-même qui ne s'en douta pas. Jérôme ayant affaire à une telle puissance, n'a pas trouvé politique de faire arrêter la famille Rothschild comme Bacher, son ministre à Francfort l'y poussait [173]. Il s'est borné à tenter d'effrayer ceux des Juifs qu'ils savaient hostiles, en même temps qu'il multipliait les bons procédés à l'égard de l'ensemble des Juifs westphaliens.

Il y a sur son territoire 3.019 familles juives dont 101 à Cassel, 54 à Brunswick [174] : sur 2 millions de sujets, ce n'est pas énorme; mais le cas qu'il en fait, le soin qu'il en prend, sont sans proportion avec ce nombre. L'idée de Jérôme, comme de Napoléon, est que les Juifs ne doivent pas former « un corps à part », mais « se fondre dans la nation » (décret du 31 mars 1808), qu'« aucune différence ne doit être faite entre les Juifs et les Chrétiens » (décret du 27 mars 1809). Le Moniteur Westphalien insère à ce sujet un couplet en l'honneur de l'égalité qui « n'est plus un système insolent contre lequel on appelle comme jadis la vengeance des lois, les foudres de l'église et la majesté du trône » [175].

Ces choses ne pouvaient que frapper l'opinion en Pologne

(173) Corti (Egon Cesar Comte), La maison Rothschild. L'essor (1770-1830). Traduction française de Raffegeau. Paris, Payot 1929, 432 p. in-8°, p. 72, 74, 78, 81, 99-100, 107. Rothschild a des associés jusque parmi les Juifs de Cassel pour le règlement de ses affaires avec l'Electeur.

(174) Horwitz (L.), Die Israeliten unter dem Kónigreich Westfalen. Berlin, Calvary 1900, 106 p. in-8°, p. 79, 94-106.

(175) Holzappel (Rudolphi), Das Königreich Westfalen, Magdeburg, Lichtenberg 1895, 215 p. in-8°, p. 778. — Moniteur, cité par la *Gazeta Warszawska* du 12 mars 1808 : n° 21, p. 525.

où les différences de mentalités entre chrétiens et juifs étaient si tranchées, et où la fusion de si nombreux juifs dans la nation eut été dangereuse pour elle à ce stade de sa renaissance. Or, la présentation des députés juifs de tous les départements à Siméon, puis au roi Jérôme par le « conseiller privé du trésor, Israël Jacobson » et le ministre d'Etat, Comte de Furstenstein; le discours de Jacobson comparant Jérôme à Cyrus bienfaiteur du peuple de Dieu, lui offrant les prières des Juifs au Très Haut, des soldats pour son armée, des marchands pour ses villes, des cultivateurs pour ses campagnes, le félicitant de sa vaillance et de sa sagesse; la réponse de Jérôme assurant aux Juifs qu'il les traîtera comme ses enfants, le rôle de Jacobson, connu en France et dans d'autres pays : tout cela trouve place dans les colonnes de la gazette polonaise [176].

En 1809, dans le même numéro de la gazette où nous apprenons l'exécution de 4 compagnons de Schill, nous lisons que le roi de Westphalie a supprimé 6 couvents de nonnes dont les biens ont été vendus : 4 de ces couvents ont été achetés par le Président Jacobson [177]. Que pourrait-on imaginer de plus choquant que cette nouvelle pour les Polonais ? En 1810, il est encore supprimé 9 couvents dans des conditions qui semblent analogues [178]. Partout où il y a assez d'enfants juifs en Westphalie, « eine öffentliche Lehranstalt errichtet werden sollte »; et la première école de ce genre a été ouverte à Cassel le 15 août 1810. Un décret de Jérôme établit que chaque tribunal doit posséder un livre de Moïse en hébreu pour que les témoins juifs puissent prêter serment selon leur rite. Il y a à Cassel un consistoire israélite dont le budget pour 1812 (94.731 frs) [179], est assez considérable, étant donné le peu d'importance de la colonie juive. Tout ceci et le rôle de Jacobson près de Bulow et de Jérôme ne pouvait être ignoré à Varsovie, où ce côté de la physionomie du roi de Westphalie devait prendre un relief extraordinaire aux yeux des chrétiens et des Juifs. Vu le petit nombre des Juifs de Westphalie et le grand nombre de ceux qui vivaient en Pologne, la politique de Jérôme pouvait paraître mériter le reproche que Har-

(176) *Gazeta Warszawska*, n° 21, 12 mars 1808, p. 525-6. Cassel 12 février.
(177) *Idem*, n° 52, 1er juillet, Correspondance de Brunswick, 14 juin.
(178) *Idem*, n° 86, 27 octobre, Supplément.
(179) Horwitz, Die Israeliten unter den Königsreich Westphalen, p. 71-73, p. 49-50, p. 15, 19, 89.

denberg adressait à celle de Napoléon en 1807, « politique de caresses à tous les Juifs du monde en vue de les attacher à sa cause » [180]. Et les Polonais devaient la juger à peu près comme Chateaubriand qui estime que « de conséquence en conséquence, elle a fait tomber les finances du monde aux échoppes des Juifs et produit par là une fatale subversion » [181].

Tout ceci, connu à Kalisz, Cracovie, Piotrków, Wolborz et sur tout le parcours suivi par l'armée westphalienne était de nature à faire naître des incidents plutôt qu'à accommoder ceux que le hasard pouvait créer. Le bruit fait en province par un incident grossi ou imaginaire comme celui de Wolborz, précédant Jérôme à Varsovie, compromettait l'union morale entre Polonais et Français.

A ces impondérables s'ajoutent ceux qui commencent à agir dans les rapports entre ce roi et l'aristocratie polonaise. A Wolborz, Jérôme reçoit la visite du Comte Antoine Ostrowski, fils du président du Sénat, propriétaire de la terre d'Ujazd voisine de la résidence de l'évêque et du château d'Hélénów situé entre Rawa et Varsovie. Ce grand seigneur vient saluer le frère de l'Empereur, et aussi se procurer un poste de Westphaliens pour protéger Ujazd contre les « violences » de Vandamme auquel son « goût pour le pillage » commence à faire une réputation, contre les exigences fanfaronnes de ses troupes que le roi ne peut contenir, parce qu'elles viennent de traverser la zone démunie par Reynier des approvisionnements qui leur étaient destinés.

Jérôme reçut avec une extrême amabilité le noble polonais, eut avec lui un long tête à tête « jasa beaucoup, beaucoup » et dit notamment : « Ma venue dans votre pays est entière-

(180) Le 11 mars 1812 d'ailleurs, le roi de Prusse promolgue un édit en 39 articles, réglementant la situation dans ses Etats des Juifs qui devront être considérés « comme régnicoles et sujets prussiens ». La Prusse a voulu visiblement concurrencer Jérôme; et le Moniteur français a marqué le coup en insérant l'édit in extenso pour bien faire remarquer que Paris était attentif. (n° 101, vendredi 10 avril, de Berlin, 28 mars). Depuis longtemps, la Prusse en a comme agents (Lefebvre : La Révolution, p. 69 et 86).

(181) Anchel, Napoléon et les Juifs, p. 222. Mémoires d'Outre tombe. Dès le début du règne de Jérôme, les flatteries outrées des Juifs westphaliens le desservent plus, près des chrétiens, qu'elles ne lui assurent de force réelle. Voir Kleinschmitt, p. 22, l'inscription faite par un Juif (Unsere Ketten sind gelöst) et l'Ode :

O frère du Héros que la gloire environne,
De tes faits glorieux, l'inébranlable cours,
T'a de la Westphalie obtenu la couronne,
Sème des fleurs, graud Roi, sur nos paisibles jours.

ment désintéressée : je suis heureux de régner en Westphalie, d'y vivre avec la princesse à laquelle le sort m'a uni. Si je cours les hasards de la guerre, ce n'est que dans le but de servir votre sainte cause, comme l'ont fait les chevaliers qui aux temps des croisades versaient leur sang pour la délivrance du Saint Sépulcre ». Ce désintéressement sincère, mais trop romantique inquiéta, plus qu'il ne rassura, le sceptique comte prussien : « Tout ce qu'il me dit dans ce goût, dit Ostrowski, *me convainquit qu'il rêvait de la couronne de Pologne*. Il me demanda des renseignements sur le pays, sur son esprit, me demanda d'assister le lendemain à la revue qu'il devait passer à Lubochnia » [182]. Raisonnement curieux, mais assez naturel : Antoine Ostrowski a 30 ans, il avait 13 ans au dernier partage de la Pologne et n'a guère rencontré d'idéalistes depuis lors dans sa caste. Il a été étudiant à Leipzig, membre de la Commission administrative militaire, puis de la Diète. Il ira prochainement à Dresde saluer Napoléon [183] : il voit en l'Empereur un génie, mais aussi un homme des plus immoraux et qui eût été un plus grand génie encore, s'il n'eût pas été un despote; il estime que, parlant au sentiment chevaleresque des Polonais, Napoléon sera d'autant plus dangereux que son influence sera plus grande [184]. Cette peur qu'inspirent aux magnats la mystique napoléonienne, le romantisme politique de l'Empereur, son verbe éclatant, se conçoit sans peine : depuis que Kosciuszko s'est tû, — depuis 18 ans — la Pologne n'a entendu que des balbutiements et devant la splendeur des mots, des idées et des gestes, l'âme ardente et délicate de la Pologne, est prête à se passionner, à échapper à la coalition des égoïsmes prudents. Antoine Ostrowski croit donc d'autant plus à la candidature de Jérôme, que celui-ci met plus de soin à affirmer son désintéressement. Son siège est fait : on n'y changera rien.

Il invite donc à déjeuner à Ujazd le futur roi de Pologne : Jérôme prétextant sa hâte de se rendre à Varsovie, se récuse poliment. Antoine récidive alors, invitant le roi au nom de son père Thomas, président du Sénat, à s'arrêter pour dîner à Hélénow qui est sur la route de Wolborz à Varsovie, et cette fois Jérôme déclare qu'il lui est très agréable de pouvoir ne pas refuser. Antoine le précède de quelques heures à Hélénow et lui fait fête. Là d'ailleurs, Antoine prétend que le

(182) *Zywot Tomasza Ostrowskiego*, t. 2, p. 184-5.
(183) Cieszkowski, Senatorowie Ksiestwa Wasszawskiego, p. 55.
(184) *Zywot Tomasza Ostrowskiego*, t. 2, p. 16.

Conseil des Ministres, et le Prince Joseph entouré de nombreux généraux seraient venus officiellement présenter leurs hommages au Roi [185]. Encore qu'il n'y ait nulle trace de cette démarche dans les procès-verbaux du Conseil des Ministres, ce n'est pas impossible; mais c'est peu vraisemblable, sauf en ce qui touche Poniatowski. Le page Lehsten a fait d'une visite du Prince à Jérôme à Kalisz un récit trop vivant pour n'être pas vrai, mais qu'un défaut de mémoire a dû lui faire mal situer. La scène a dû se passer à Hélénow : « Grandiose, dit le page, est l'impression que nous avons tous reçue de la première apparition du Prince, aussi bien du fait de sa personne que de son costume d'une magnificence orientale, de son étalon arabe et de sa selle. Il nous plût extrêmement, fut très affable et dût remarquer la joie que sa venue nous causait, car il parla volontiers avec nous, les pages, qu'il appelait toujours en français « ses petits amis » [186]. Tout ceci dût avoir lieu le 1er mai. Ce qui est à retenir c'est qu'Antoine Ostrowski reconnaît avoir eu plaisir à recevoir Jérôme, et reconnaît aussi que le roi ne cessera ensuite de lui montrer à Varsovie une grande affabilité, le recevant au Palais Brühl et le priant d'y venir chaque jour, deux fois si possible [187].

Cette sincérité n'a-t-elle été que posthume ? Ostrowski devant ses égaux, a-t-il eu honte d'avouer la cordialité de ces relations ? Ou ces échanges de politesses entre Jérôme et Antoine ont-ils paru à nombre de Polonais si surprenants qu'ils n'ont pu y croire et ont accepté les versions les plus fâcheuses qu'on en a données alors ? « De Wolborz, dit Niemcewicz, le roi s'invita à Ujazd chez Antoine Ostrowski et lui dit d'aviser son père Thomas qu'il se rendra chez lui à Hélénow et s'y reposera, ajoutant qu'il n'emmène rien avec lui et compte trouver là bonne table et du vin. L'envoi par estafette de cette nouvelle au vieil Ostrowski frappé de paralysie depuis quelques jours, n'était pas agréable. Il n'en fallut que plus vite envoyer cuisiniers, vin, argenterie, literie, linge. Telle est la façon dont voyage ce roi, dinant sans merci et la façon dont se conduisent les troupes de tous les peuples, faisant le désert et ne payant jamais » [188]. Une telle déformation des faits est fort instructive. Béranger s'excusant dans son *Autobiographie* d'avoir été

(185) *Idem*, tom 2, p. 184-185.
(186) Boltenstern, Mémoires d'un page, p. 71.
(187) *Zywot Tomasza Ostrowskiego*, t. 2, p. 185.
(188) Niemcewicz, Mémoires, t. 1er, p. 310.

hostile à l'Empereur, reconnaît : « Je me rendais moins bien compte que je ne l'ai fait depuis, des nécessités que lui imposait la lutte à soutenir contre les entreprises sans cesse renaissantes de l'aristocratie européenne » [189]. Le général Sarrasin qui fait profession de grouper, donc de connaître tous les éléments contraires à Napoléon, ose affirmer : « Si une nation de plus de quinze millions d'âmes avait souffert un triple partage, lorsqu'elle avait des ressources immenses pour défendre sa liberté et l'intégrité de son territoire, on ne pouvait rien attendre de *ses débris contenus* par un puissant empire, autant que *par les prêtres et les nobles polonais jaloux avant tout de conserver leurs propriétés* » [190]. Raisonnement d'un traître et contre lequel il faut protester, mais qui confirme l'existence des difficultés révélées par le passage de Jérôme.

A chaque pas, le prestige prussien enlise dans les sables polonais pleins de mirages le moral des Westphaliens. A Kalisz, les pages visitant l'école des cadets, ont jugé qu'on les tenait misérablement, mais que cette « éducation spartiale avait formé de solides chefs de guerre dont le général Diebitsch Zabalkanski » [191]. Simple légende : cette école n'avait été fondée par le roi de Prusse qu'en 1795 et pour jeter vite la jeunesse polonaise dans le creuset prussien. De 125 cadets qu'elle comptait en 1805, elle est tombée à 40 en 1812 et n'aura fourni à l'armée polonaise (1808-1813) que 70 officiers [192]. Le comte de Malsburg, gouverneur des pages qui se plait en Pologne à orner de légendes prussiennes leurs étapes, est parent du ministre qui a signifié à Paris en 1806 l'alliance de la Hesse avec la Prusse et sa rupture avec la France [193]. A la vérité, les pages apprécient l'hydromel polonais; mais quand, prenant la route de Varsovie, ils sont conduits par Malsburg dans la belle terre dite « Arcadie », près de Lowicz, la vieille princesse Radziwill, propriétaire, ne leur fait admirer château, jardin, grottes idylliques, bellevues, ermitages, métairies et jolies servantes parées de gracieux ajustements, que

(189) Chassé (Charles), Napoléon par les écrivains. Paris, Hachette 1920, 263 p. in-8°, p. 15.
(190) Sarrazin (Général), Histoire de la guerre de 24 ans du mois d'avril 1792, jusqu'au 20 novembre 1815, ou le général Bonaparte démasqué. Bruxelles, Paris, Didot. Londres, Dulac. Hambourg, Hofman, 1840, 502 p. in-16, p. 278.
(191) Boltenstern, Mémoires d'un page p. 71.
(192) Gembarzewski, Wojsko polskie, p. 225-233.
(193) Bignon, Histoire de France, t. 6, p. 32.
(194) Boltenstern, Mémoires d'un page, p. 72.

pour demander au gouverneur de lui laisser le page Lehsten comme sauvegarde et comme fils : « Il est encore trop jeune pour faire la guerre; j'aurai soin de lui et le marierai à une de mes nièces » [194]. Telle était la façon dont une princesse polonaise, — mais parente de Louise de Prusse, — exaltait l'ardeur guerrière de jeunes Westphaliens partis pour assurer la reconstitution du royaume de Pologne, trop jeunes pour la guerre, mais non pour le mariage.

Jérôme a mis le pied en Pologne le 10 avril : il a vécu à Kalisz du 14 au 22 non compris; les trois premiers jours passés là semblent avoir été plutôt remplis; les cinq autres n'ont pu être tout à fait vides. Pourtant ces huit jours ont produit l'effet de « quelques semaines » remplies de « viles petitesses » et au cours desquelles on a « fait danser la sarabande aux troupes de tous les peuples, ravageant partout et ne payant nulle part ». Est-ce bien à cet Alcibiade que s'adressent ces reproches qu'il n'a que partiellement mérités ? Ne serait-ce pas une façon commode de critiquer celui qui a mis en mouvement tous ces peuples ? Jérôme est jeune, il ne fait pas de façons; on se décharge sur lui de la bile qu'excite un autre.

L'armée Westphalienne, la maison du roi, le roi approchant de Varsovie, tout se prépare pour leur installation dans la ville. « Dès la fin d'avril, dit Niemcewicz, tous les jours affluent des voitures et la cour du roi de Westphalie. Tout cela est traîné par des chevaux de réquisition de pauvres paysans, qui tombent plus d'une fois d'inanition. Sont arrivés le Prince de Hesse Philipstadt, beau-fils du dernier landgrave de Hesse Cassel, maintenant maréchal de la Cour du roi qui a détrôné son beau-frère; avec lui le Maréchal de La Ville, confident du roi auquel il rapporte tout, et fournit même des demoiselles. M. de La Ville a exigé de la commission des logements le registre des maisons, et a fixé lui-même les quartiers, même les services de table et toutes les commodités dûs aux chambellans, à leurs gens et aux autres employés [195].

Enfin le roi et ses pages sont en vue de Varsovie, capitale de 76.000 habitants » [196]. Après le désert et la solitude, dit le

(195) Pamietniki Niemcewicza, p. 309.

(196) Malte-Brun (Tableau de la Pologne ancienne et moderne, pour servir de complément à l'Histoire de la Pologne par M. de Rulhières. Paris, Henri Tardieu 1807, XII-498 p. in-8°, p. 128) donne à Varsovie 74900 habitants en 1804, 80.000 en 1807. Ce qui donne de la valeur à

page Von Lehsten, on voyait des maisons isolées, des fermes de type polonais. Le nombre de ces maisons — ou mieux de ces baraques en bois — misérables, en ruines, augmentait sans cesse, ainsi que celui des moulins à vent. Dans un lointain arrière-plan les tours d'une église faisaient présumer qu'il y avait là une grande ville. Des maisons en meilleur état tendaient à former une rue : mais il n'y avait pas encore de pavé. Enfin, voici la ville, de hautes maisons; mais des vitres brisées, des jalousies qui pendent, et donnent un air misérable aux plus beaux bâtiments. Une grande place déserte et vide, couverte d'un pied de sable — excellent pour faire du cheval — est entourée par plusieurs palais, le palais comtal de Brühl, le palais princier Radziwill, le palais de Saxe. C'est le premier qui fut le quartier du roi. Mais cette place même laissait à désirer : à côté de ces splendides palais s'entassent des maisons faites de solives à la polonaise et plus ou moins en ruines » [197]. Le page ne voit pas Varsovie en beauté : Cassel était mieux tenu : avant les embellissements apportés par Jérôme, Siméon en faisait déjà ce portrait : Cassel est une jolie ville très bien bâtie, entourée de jardins et de superbes promenades. Si ce n'était l'hiver, ce serait un pays enchanteur. Sous un climat plus tempéré, on y accourrait comme dans un Elysée. Je n'ai rien vu de mieux nulle part » [198]. Le contraste devait être frappant. M. le Comte Renaud Przezdziecki décrit ainsi le Varsovie d'alors : « Servant d'hôpitaux et de casernes les vieux palais de Varsovie tombent de plus en plus en ruines, tandis qu'on ne bâtit plus rien de nouveau aussi longtemps que durent les guerres » [199]. D'après Dembowski, la ville était d'une saleté incroyable. Toutefois, les Juifs qui habitaient toutes les rues avant 1808, furent alors refoulés des principales, ce qui permit de nettoyer ces artères. Malheureusement, beaucoup de

Malte Brun, c'est qu'il a des collaborateurs polonais : Niemcewicz, Stibilowicz, Moczinski.

(197) Boltenstern, Mémoires d'un page p. 72-73.

(198) Mémoires de Thibaudeau, p. 231, lettre de Siméon à Thibaudeau, 26 septembre 1807. Daviquet arrivant le 23 octobre 1811 à Cassel, écrit : « C'est une fort jolie ville de 22.000 habitants aux rues larges, propres, bien pavées ». Il décrit le « vieux château sur une esplanade, en bas le parc ou orangerie » s'inscrit en faux contre « l'aspect piteux » attribué à la Westphalie. Tout a « bien changé depuis la description qu'à faite l'auteur de Candide du château du Baron Thinder ten Tronckh » (Duviquet p. 234).

(199) Przezdziecki (Comte Renaud), Varsovie. Varsovie, Bibljoteka Polska 1925, 388 p. in-8°, p. 17.

palais des grandes familles étaient si entourés de murs, qu'on ne pouvait les voir : presque tout le jardin de Saxe était entouré de maisons de bois; à part la caserne Mirowska, les palais Krasinski et Gutakowski, il n'y avait près de Zelazna Brama, Grzybowska, Zabia, que des maisons de bois; il en était de même vers Leszno, Dluga, Bielanska [200]. L'aspect de la ville n'était donc pas très flatteur.

Avant d'y faire entrer Jérôme, escorté de son ministre des Affaires étrangères, il y a lieu de voir où en sont ses relations avec la Russie et avec le Duché.

Il y a entre le ministre de Russie à Cassel et le Gouvernement Westphalien un échange de notes aigres-douces : le Moniteur Westphalien s'est fait l'écho d'un article de la Gazette de Hambourg sur le rôle en Allemagne de médecins ou chirurgiens au service de la Russie. Jakovlev estimant ses assertions « fausses, dénuées de tout fondement », « forgées à dessein, dictées par la malveillance », y voit « des sorties aussi indécentes qu'il serait facile à les réfuter, dirigées dans un papier officiel contre une puissance, dont le Ministère réside près de S. M. le Roi », et se déclare persuadé que Siméon « recommandera plus de circonspection au rédacteur et sentira, qu'il est du devoir « du Ministre de Russie » de diriger sur ce point l'attention « du chef du gouvernement westphalien. Siméon, d'autre part établit dans sa réponse une distinction un peu subtile entre le Moniteur « papier officiel pour ce qui concerne les actes du Gouvernement » et non officiel « pour les articles, nouvelles de littérature et autres ». Il « aime à croire que le Gouvernement russe est trop porté à remplir les engagements pris en son nom par ses agents à l'étranger, pour ajouter foi aux assertions contenues dans cet article ». Pourtant, il ne semble pas croire que l'attitude des médecins incriminés ait été tout à fait correcte, puisqu'il dit : peut être les faits dont on se plaint sont personnels aux Agents subalternes et ignorés de l'autorité suprême » [201].

(200) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1 r, p. 207-212. Malte-Brun dit : « La ville consiste dans une longue rue étroite et sale à laquelle aboutissent des rues de traverse. Mais dans les faubourgs, les rues sont larges et propres. On y trouve beaucoup de grands palais, construits surtout du temps des rois saxons; des églises et des monastères d'une belle apparence » (p. 126-7).

(201) *Glavny Archiv Ministerstwa Inostrannich diel.* Cassel 1 mai. Jakovlev à Siméon fol. 196 N° 4354; Cassel 4 mai, Siméon à Jakovlev, folio 195, N° 4441.

Précisément, vers le moment où Jérôme a quitté son royaume, « un jeune homme nommé Stelzer, dont le père est établi à Moscou » a été « arrêté en arrivant sur le territoire westphalien »; porteur d'un passeport où il est qualifié de « marchand russe », passeport « délivré à Breslau, visé à Dresde par le ministre westphalien Siméon », il s'est fait passer « à Leipzig pour un officier russe », semble un Westphalien soumis à la conscription et prétend « avoir quitté la Russie sans passeport » [202]. Tout ceci implique qu'il y a des allées et venues assez louches entre la Russie et la Westphalie.

Du moins, l'on sent que Siméon, comme Furstenstein, a des instructions conciliantes : si l'on sent des deux cotés que la rupture est inévitable, Roumiantzov sait par Jakovlev que le coup attendu ne sera pas immédiat. Le 30 avril (date française) le Chancelier a reçu de ce Ministre des nouvelles récoltées dans l'entourage de la reine Catherine et qui confirment cette impression : « Il y a des nouvelles de Paris ici, qui font présumer que l'Empereur Napoléon quittera sa résidence le 25 (avril), qu'il ira par Mayence et Aschaffenbourg à Wurtzbourg et qu'il touchera le territoire westphalien à Schmalkalden. Comme ce chemin ne conduit pas directement à Dresde, on a formé la supposition, que l'Impératrice accompagnera l'Empereur jusqu'à Wurtzbourg, pour y rester près de son oncle le Grand Duc, mais cette nouvelle demande confirmation »[203]. Cet itinéraire et le fait que Marie Louise accompagnerait Napoléon, indiquent qu'on n'est pas encore au moment de l'attaque brusquée.

Le 9 mai (28 avril russe) Roumiantzov recevra de Jakovlev une lettre du 10/22 avril, annonçant « qu'outre les préparatifs qu'on fait à Wurtzbourg pour recevoir l'Empereur Napoléon, deux hôtels y sont préparés pour les rois de Bavière et de Wurtemberg. Les lettres de Paris ne mandent encore rien de positif sur l'époque du départ de l'Empereur, qui paraît devoir être retardé. Un courrier arrivé aujourd'hui de Kalisz à S. M. la Reine, l'informe que le Roi y continue son séjour » [204]. Tout celà est fort rassurant. En fait, Jérôme étant arrivé le 2 mai à Varsovie, si le service de renseignements de Rou-

(202) *Idem*, folio 204, N° 5010. Cassel 4 mai 1812. Non signé (mais c'est Jakovlev) à Kanikoff.

(203) *Glavny Archiv.* fol. 187, N° 3536. Jakovlev à Roumiantzov. Cassel 1/13 avril 1812, polutch. 18 avril.

(204) *Idem*, fol. 189, N° 3925. Cassel 10/22 avril, polutch. 28.

miantzov était bien fait, la présence de Jérôme à Varsovie, devait être connue à Vilna le 9.

Malgré les moyens dont peut disposer Jakovlev, le gouvernement russe n'a donc pas tiré un gros avantage de sa présence prolongée à Cassel. Il transmet une seule nouvelle militaire intéressante au sujet de la Westphalie, et encore compte-t-il qu'en Prusse on sera mieux renseigné sur ce point : « Des lettres arrivées de Magdebourg mandent que le feu y a pris à l'intérieur de l'arsenal, que beaucoup de matériaux et de fusils ont été consumés. Je dois supposer, que V. E. en aura des nouvelles plus précises de Berlin, où il sera plus aisé d'en obtenir, vu le Quartier Général qui s'y trouve, qu'ici, où ces sortes de nouvelles sont tenues secrètes [205]. Au reste M. le Baron Léon de Jakovlev éprouve même de la difficulté à recevoir de son gouvernement la correspondance pouvant « renfermer les ordres pour les circonstances actuelles » [206]. Ainsi donc le gouvernement westphalien se défend comme quelqu'un, qui a envie de vivre.

A Dresde, où l'on est près du Duché, théâtre probable des opérations, et où les relations officielles avec Varsovie sont fréquentes, M. de Kanikov aura des renseignements plus précis sur Jérôme et son armée : il en recevra cependant d'erronnés sur les points essentiels, sur ceux où Jérôme aura eu précisément mission de donner le change.

En somme, du 12 avril au 2 mai, Jérôme et son gouvernement ont rempli le rôle qu'on leur avait assigné, rôle subalterne d'ailleurs, le rôle qu'on attribue à des gens auxquels on refuse toute initiative.

Comment l'opinion publique varsovienne est-elle préparée à l'arrivée de Jérôme Napoléon ?

Le 7 avril, la Gazeta Warszawska avait transmis de Cassel 25 mars la nouvelle de la condamnation à mort le 7 mars « de huit personnes convaincues de complot contre la sûreté de l'Etat, espionnage et raccolage illégal: deux ont vu leur peine commuée par le Roi en prison perpétuelle, quatre à quinze ans de fers [207]. Le même numéro annonçait que Jérôme revenant de Paris était rentré dans sa capitale en parfaite santé : il ne put guère être en lecture à Kalisz avant le 11. Or, Jérôme, deux jours après, apparaissait dans cette

(205) *Glavny Archiv.*, fol. 187, N° 3536, Cassel 1/13 avril 1812.
(206) *Idem*, fol. 186, N. 3175, Cassel 25/6 avril, polutch., 2 avril.
(207) Supplément au N° 28, mardi 7 avril, p. 493.

ville. Si les Kalichois n'ont pas été frappés par le caractère mystérieux, inattendu, des actes du roi, par la ressemblance entre la rapidité de ses mouvements et celle que le monde entier reconnaissait à son impérial frère, c'est que rien n'était capable de les frapper.

Le 11 avril, dans la Gazette, autre histoire plus vieille encore d'exécution militaire en Westphalie : « Le Sage, meurtrier du général Morio, est mort sous le glaive du bourreau le 31 janvier ». Suivent huit lignes de détails poignants [208]. Le 18 avril, récit catastrophique de l'incendie de Magdebourg, qui avait eu lieu le 7 : « Aujourd'hui à 4 heures du matin le tocsin a réveillé les habitants en sursaut : on vit alors l'arsenal tout en flammes, impossible à sauver et d'où l'on ne pouvait tirer la moindre chose, le feu durant depuis quelques heures... Comme le feu poussait sans cesse les flammes vers l'ancien palais du Prince Louis, transformé en hôpital, on craignait d'abord pour ce bâtiment, qu'on parvint à sauver. Comment le feu a-t-il pu prendre si brusquement et s'étendre ? Ce qu'on peut dire, c'est qu'il y avait là un bâtiment servant de forge aux maréchaux de la garnison française » [209]. Quel pays que cette Westphalie ! complots, espionnage, meurtres, exécutions capitales, prison perpétuelle, fers, incendies ! Que penser de son roi, qui est là, à Kalisz, dont on parle, mais sur lequel la Gazette se tait pour des raisons d'ordre stratégiques, que le public peut croire autres.

Le 21 avril, la Gazette note de Cassel 8 avril : « Le roi averti que le tribunal du district de Cassel s'était jugé compétent pour juger une affaire intentée par MM. Thiele contre le prince de Waldeck, membre de la Confédération du Rhin et que, grâce à l'arrêt rendu, la partie plaignante pouvait exercer une reprise sur les revenus de ce prince en Westphalie; considérant que les membres de la Confédération jouissent sans réserve de leurs droits de souveraineté, et, dans les affaires particulières, ne relèvent pas des tribunaux des autres monarques, a déclaré le tribunal de Cassel incompétent, sa sentence nulle et sans effet » [210]. Ce communiqué ne sert dans la Gazette qu'à dissimuler le départ du roi, antérieur à une date où l'on donne Jérôme comme occupé à trancher à Cassel de graves questions juridiques et diplomatiques.

(208) *Gazeta Warszawska*, N° 29. Samedi, 11 avril 1812, p. 508.
(209) *Supplément* au N° 31 , Samedi 18 avril, p. 543.
(210) *Gazeta Warszawska*, supplément au N° 32, mardi 21 avril 1812, p. 560-561. Voir Moniteur Universel N° 105, 14 avril, de Cassel, 6 avril.

Ce même 21 avril, le Conseil des Ministres à Varsovie est invité par un décret de Frédéric-Auguste relatif à deux sujets westphaliens MM. Krebs et Jetzmann, à payer à l'un le capital, à l'autre les intérêts qui leur sont dûs pour des prêts hypothécaires faits par eux sur des biens fonciers dans le département de Bydgoszcz (Bromberg). Ces Westphaliens ont tout l'air d'anciens Prussiens, bénéficiaires des partages de la Pologne : leurs créances devenues wesphaliennes, de prussiennes qu'elles étaient, paraissent encore plus antipathiques avec le faux nez allié qu'elles se sont mis. L'affaire, non pas réglée séance tenante, mais soumise à l'examen des Ministres de l'Intérieur, de la Justice et des Finances [211], n'est pas faite pour assurer aux Wesphaliens les bonnes grâces des gouvernants polonais.

Le 22 avril, la Gazette de Cracovie a reproduit l'histoire de la condamnation prononcée le 7 mars à Cassel [212] ». Le 17 avril la Gazette Lwów (Galicie autrichienne) s'était déjà empressée de la faire [213]. Cette nouvelle, après avoir traversé la frontière pour aller de Varsovie à Lwów l'a retraversée de Lwów à Cracovie. Précisément, Jérôme étant à Cracovie le 24, le numéro du 22 y était encore en lecture.

Le 25, en première page, la Gazette de Varsovie rapporte de Berlin 16 avril : « Avant-hier est entré ici, venant de Glogau, le Ministre de Westphalie près la cour de Berlin, le baron Linden ». Après cette note peu claire, on lisait une longue circulaire du roi de Prusse sur le passage des marchandises russes dans son royaume et enfin, précédant l'annonce de la venue prochaine de ce roi à Breslau, ce court entrefilet au verso : Glogau 10 avril. Le roi de Westphalie est passé par ici et le prince de Wurtenberg est parti de Leipzig pour la Silésie » [214]. Le 25, de Glogau Jérôme est passé par Kalisz, Czestochowa, Cracovie, il est à Wieliczka.

Le 2 mai, on lit à la sixième page du supplément de la Gazette dans les « Nouvelles diverses », avant l'annonce de l'entrée à Bordeaux, de plusieurs bateaux de blé : « S. M. le roi de Westphalie est entrée dans le duché de Varsovie » [215].

(211) *Archiwum Akt dawnych,* Protokół Rady Ministrów, 354e séance, 21 avril.
(212) *Gazeta Krakowska,* N° 33, 22 avril 1812, mercredi.
(213) *Gazeta Lwowska,* N° 31, 17 avril, vendredi.
(214) *Gazeta Warszawska,* N° 33, samedi 25 avril, p. 569.
(215) *Idem,* supplément au N° 35, p. 620.

Ceci s'imprime le jour où, Jérôme entrant à Varsovie, sa présence en Pologne devient un secret de Polichinelle, qui n'est plus à garder.

Le 5 mai enfin en tête de la Gazette, paraît en caractère gras cette note : Varsovie, 2 mai : S. M. le Roi de Westphalie est arrivée cette nuit en cette capitale et il est descendu dans le palais dit de Brühl, préparé en vue de le recevoir [216]. Ce numéro dût passer rapidement à Vilna par des émissaires russes ou des colporteurs juifs. Sans doute même, ces agents, pour transmettre la nouvelle, n'attendirent pas qu'elle fut dans la Gazette. Les allées et venues du roi en province pouvaient être de peu de retentissement et on eût pu les nier : le séjour chez l'évêque Malczewski, les rencontres avec Antoine Ostrowski, l'arrivée dans la capitale, les réceptions antérieures au 5 mai, rendaient la publication de cette nouvelle plus utile que dangereuse.

Au reste, la gazette de Lwów, gazette polono-autrichienne, gazette d'un pays doublement allié, trouve moyen en ces temps où la censure est bien organisée, de publier, dès le 8 mai, et l'arrivée de Davout à Thorn et celle de Jérôme à Varsovie d'après des nouvelles de Berlin », notant en italiques que « les journaux de Varsovie n'y font aucune allusion » [217]. S'il en est ainsi, c'est une indiscrétion : si, à Varsovie, des faits de ce genre sont publiés avec quelque retard, c'est qu'ils offrent un intérêt stratégique. L'indiscret ici n'est pas Jérôme, mais l'autorité autrichienne qui laisse connaître aux Russes ce que l'intérêt semble commander qu'on leur laisse ignorer le plus longtemps possible. A la vérité, Napoléon a peut-être compté sur ces indiscrétions : elles n'en sont pas plus pour cela des indices de bon vouloir. Lwów au reste se trouve sur le prolongement de la route de Varsovie à Pulawy et à Sieniawa, résidences des Czartoryski ? Jérôme ignore tout cela : mais il y a déjà sur son flanc droit une menace d'offensive morale austro-polono-russe. La surveillance exercée par lui sur la Bohême et la Moravie pendant l'hiver 1806-1807, son rôle en Saxe pendant l'été 1809, n'en font pas un personnage sympathique à l'Autriche et à ses amis : et l'on sait qu'il n'est pas redoutable.

(216) *Gazeta Warszawska,* n° 36, mardi 5 mai, p. 627. Dès le 17 avril, Davout écrit à sa femme : « Le palais de Brühl où nous avons logé, est désigné pour le roi de Westphalie » Ceci suppose que la désignation fut faite dès que l'arrivée de Jérôme dans le Duché a été signalée (Mme de Blocqueville : La Russie et Hambourg, p. 137).

(217) *Gazeta Lwowska,* n° 37, vendredi 8 mai.

Chapitre VIII.

A Varsovie : Relations avec le résident de France, les gouvernants, l'armée, l'administration, la société.

Jérôme parvint à Varsovie le 2 mai « tard dans la soirée » [1], la gazette dit « cette nuit » [2]. Ce ne fut donc pas une entrée à effet, sensationnelle, royale, mais celle d'un voyageur, d'un courrier important, d'un chef prenant discrètement possession de son Q. G. Il lui eût été facile pourtant depuis Hélénów de se hâter pour arriver en ville de jour, ou d'attendre au lendemain pour se faire voir, bien voir, tel un Valois entrant à Milan ou à Florence, tel un roi de Westphalie entrant à Leipzig ou dans une de ses bonnes villes. Peut-être avait-il ordre d'éviter une manifestation de ce genre.

Préalablement averti par lui, le Prince Ministre de la guerre avait, le 1er mai, annoncé en séance du Conseil, pour le lundi 4, l'arrivée du roi et de 1.000 chevaux, le reste de l'armée Westphalienne devant rester entre Willanów et Warka. Et les Ministres fort émus de l'avis, avaient jugé qu'une arrivée si rapide causerait de gros ennuis : invraisemblance qu'on pût trouver des fourrages en supplément, quand on n'en avait pas en réserve; nécessité de terminer au Palais Brühl les préparatifs pour faire recevoir le roi par le Comte Potocki, président du Conseil, pour présenter au « Monarque » toutes les autorités, quand le jour d'audience serait fixé. L'argent manque : il est justement question d'un moratorium pour le paiement des dettes du trésor [3]. L'arrivée de Jérôme le 2 au soir n'en parut que plus une entrée précipitée à la Napoléon, entrée d'un homme qui ne sait pas attendre et va plus vite qu'il ne le promet.

(1) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 311.
(2) *Gazeta Wasszawska*, n° 36, mardi 5 mai, p. 627.
(3) *Archivum Akt dawnych*, Protokól Rady Ministrow, séance 357, 1er mai 1812. Etaient présents le Président du Conseil, les ministres de la guerre, de l'intérieur, du trésor et de la police.

Voilà donc le roi dans la capitale de la Pologne : cela suppose une entrée en relations avec le résident de France et le gouvernement du pays; l'exercice immédiat de son autorité sur toutes les troupes, même polonaises placées sous ses ordres, l'espoir d'une entente entre le ministère ducal et le chef de l'aile droite pour solutionner le problème compliqué des subsistances, un effort de la part de Jérôme pour acquérir sur la société de Varsovie un certain ascendant utile au prestige de l'Empereur et à ses desseins.

La façon rapide et sûre dont s'oriente Jérôme dès les premiers jours et la lettre de Bignon à Bassano du 7 mai, attestent que le roi a pris, dès que possible, contact avec notre résident. Qui donc est Bignon ? Est-ce l'homme qu'il faut dans ce poste ? Sait-il voir, comprendre, agir ? Connaît-il la Pologne ? Connaît-il Jérôme ? Leur collaboration est-elle possible ? Peut-elle être fructueuse ?

Bignon est un normand dans le plein épanouissement de ses facultés : il a 41 ans. Volontaire pendant la Révolution, il a pris les armes contre les Anglais en Normandie et fini sa carrière militaire comme secrétaire du général Huet, chef de la force armée en Seine-Inférieure. Nommé en 1797 par Talleyrand secrétaire de la légation près des cantons suisses, et passé, un an après, au même titre en Cisalpine, il y trouve le désordre, puis la panique. Rentré en France, il attaque à propos le Directoire, fait l'éloge des Cisalpins et de Bonaparte : bref, le voilà (décembre 1799) secrétaire d'ambassade à Berlin, puis chargé d'affaires après le départ de Beurnonville. Ce provincial très terne, sans talents de société et qui ne fréquente le monde qu'avec répugnance, a été poussé par Beurnonville à se montrer dans les salons, à la cour; et bientôt il fait des vers de circonstances, organise des bals masqués, se défait de sa gaucherie, apprend les usages du monde. Dès 1802, il ne cache pas ses ambitions à Talleyrand : le 13 juin 1803, il est nommé ministre à Cassel [4]. Il est chargé de faire de l'Electeur « l'homme d'armes de la Confédération » dont le projet exerce sa sagacité. Mais il a fort à faire avec les intrigues anglaises et prussiennes : l'Electeur lui glisse entre les mains, tombant malade en 1804 pour éviter de rencontrer Napoléon, passant ouvertement à la Prusse pendant le voyage de Bignon à Paris

(4) Handelsmann, Rezydenci Napoleonscy w Warszawie (1807-1813). Krakow, Gebethner 1915, 349, p. in-8°, p. 165-177.

en 1806. Au lendemain d'Iéna, Bignon est appelé par Clarke à Berlin (21 octobre) [5] tandis que le roi Louis de Hollande et Mortier font fuir devant eux Guillaume de Hesse (31 octobre) [6].

Bignon devient alors le bras droit de Daru comme commissaire impérial en Prusse. Il entrevoit Jérôme qui part pour la Silésie, il suit de Berlin la campagne de ce prince et le transfert des approvisionnements de Breslau en Pologne [7]. Le baron Malsburg et le général Lepel étant venus négocier à Berlin le rétablissement de leur maître, Napoléon après en avoir parlé avec Bignon se résout pour la négative [8]. En somme, venant de Cassel, et connaissant la Prusse, Bignon semblait devoir être le ministre de France idéal près de la cour de Wesphalie : ce fut un malheur pour Jérôme que Daru l'ait retenu jusqu'en octobre 1808 et que Reinhard ait alors occupé la place. Du moins, Bignon a déjeuné à Custrin avec le tsar à la rencontre duquel il est allé; et à Erfurt, où il s'est rendu, le rôle du couple westphalien entre les deux empereurs n'a guère pu lui échapper [9]. Chose curieuse : Bignon s'intéresse à cette date à Mlle Paterson et ne semble pas croire que la bonne reine Catherine puisse être utile à Jérôme et à Napoléon même [10]. On dirait qu'il prévoit dans quel engrenage dangereux l'Empereur est entré du fait du mariage wurtembergeois.

Nommé ministre à Carlsruhe, près de la cour hostile d'où est sortie la tsarine Elisabeth, femme d'Alexandre 1er et maîtresse d'Adam Czartoryski, mais où brille la nièce de Napoléon, Stéphanie de Beauharnais, il trouve là un parti français et un antifrançais, une constitution française, le Code Napoléon et aide adroitement Stéphanie à organiser des divertissements : il est « le tout puissant Bignon »; [11] il est aussi bien

(5) Bignon, Histoire de France, t. 4, p. 127-131.
(6) *Idem*, t. 5, p. 389. Rambaud, Le royaume de Westphalie et Jérôme. (Revue des Deux Mondes, 15 sept. 1872), p. 391-395.
(7) Bignon, Histoire de France, t. 6, p. 12, 14, 22, 51, 55, 142, 143.
(8) Rambaud, Le royaume de Westphalie et Jérôme, p. 397-398.
(9) Bignon, Histoire de France, t. 8, p. 2, 25, 26, etc.
(10) « Ce fut un tribut fâcheux payé par l'Empereur aux préjugés des anciennes dynasties, de ne pas oser faire asseoir sur le trône de Westphalie l'épouse américaine de son frère Jérôme. Il eut tort de ne pas compter davantage sur sa puissance. Comme il avait fait adopter les rois plébéiens il eut aussi fait adopter les reines. La morale y eut gagné et la politique n'y eut rien perdu ». (Histoire de France, t. 8, p. 138-141) ». C'est aussi l'opinion de Norvins qui estime d'ailleurs que Napoléon aurait dû épouser Catherine et non Marie-Louise. (Mémorial, p. 235, tome 3).
(11) Norvins, Mémorial, t. 3, p. 259.

placé pour comprendre la situation de Jérôme en Westphalie dont il entend souvent parler.

D'ailleurs à peine la guerre de 1809 a-t-elle commencé, qu'il est appelé à être administrateur-général des finances et domaines en Autriche : il joue à Vienne le même rôle qu'à Berlin de 1806 à 1808, après quoi il espère devenir comte, n'est que baron et revient à Carlsruhe où il compose plus que jamais des poésies de circonstances, lutte contre les antifrançais, travaille l'opinion, musèle la presse, la réduit à l'incolore *Karlsruher Zeitung*. Il y a certainement plus de liberté en Westphalie sous Jérôme qu'en Bade au temps de Bignon [12]. Ce qu'il dit de Jérôme et de la Westphalie n'est pas négligeable : il croit comme la reine Catherine, qu'Alexandre consent à donner sa sœur à Napoléon, que la tsarine mère y consent en principe, et qu'il eut fallu attendre. Il blâme à deux reprises Jérôme d'avoir par des mesures financières violé la constitution de la Westphalie, mais estime que c'est le royaume de Westphalie qui a fait faire aux Hessois l'apprentissage de la liberté. Il estime que Jérôme a bien fait de supprimer les petites universités d'Hehnstaedt et de Renteln au profit de Gœttingen et Marburg; il le blâme d'avoir entretenu une trop nombreuse armée. Ayant suivi de près l'affaire du Sanhédrin, il peut juger de la politique juive de Jérôme en Westphalie et plus tard de l'effet qu'elle produira en Pologne [13].

La Pologne, Bignon n'a pas manqué d'occasion d'y penser depuis son voyage à Strasbourg à Bâle en 1797 avec trois Polonais qui entrevoyaient le rétablissement de leur pays avec l'aide de la France ayant là Bignon comme ambassadeur. Il a été témoin en Cisalpine de l'âpre lutte de Dombrowski contre Souvorov; il a fait, lors de son premier séjour à Berlin la connaissance du prince Joseph [14]; et, lors de son retour à Berlin de 1806 à 1808, il a vu les sollicitations dont Napoléon a été l'objet de la part des Polonais et la réaction produite en Prusse par la création du Duché de Varsovie. Pendant la guerre de 1809, il a vu arriver près de l'Empereur la tardive délégation polonaise dirigée par Matuszewicz. Un rapprochement s'est fait dans son esprit entre la constitution du royaume de

(12) Bignon, Histoire de France, t. 8, p. 196 et Handelsmann, Rezydenci Napoleonscy w Warszawie, p. 190-192.
(13) Bignon, Histoire de France, tome 9, p. 66, 72, 81; p. 21-24, 233, 235; p. 235-239; tome 6, p. 102-3, 269, tome 9, p. 234.
(14) Handelsmann, Rezydenci Napoleonscy, p. 166, 173-175.

Westphalie et celle du duché de Varsovie. D'autre part il a perçu le risque personnel qu'eut couru pour sa vie le tsar en acceptant qu'un grand Etat polonais se reconstituât au flanc de l'Etat russe encore amorphe. Son attention a été retenue un instant par l'activité d'un publiciste polonais comme Kollontay qui fait l'objet d'un débat entre les deux empereurs [15].

Nommé le 5 décembre 1810 à Varsovie avec un titre moindre qu'à Carlsruhe (résident) et un traitement double [16], il doit avoir là un rôle d'observation et d'action, un de ces rôles d'apparence secondaire qu'on confie à des hommes de peu d'envergure et de beaucoup de savoir-faire. Quittant Paris fin février 1811, en même temps que Tchernischev, il se trouve au lever de l'Empereur en même temps que l'agent russe, ce qui ne lui paraît pas fortuit. L'Empereur lui parle de l'esprit des Polonais comme pour lui « faire la leçon de les calmer » et il a compris que ces paroles n'étaient pas évidemment pour lui seul. Il n'a d'ailleurs pas « d'instructions secrètes contraires à cette déclaration publique » [17]. En fait, les Instructions publiées lui demandent de montrer de la vigilance et nullement de faire de l'agitation en Pologne [18]. La chose lui eut été du reste difficile le 26 mars 1811, lorsqu'il arrivait à Varsovie avec la réputation d'un antipolonais dans un pays qui vivait sous l'obsession d'une invasion imminente et où il n'avait comme ressources documentaires que les papiers illisibles de M. de Serra son prédécesseur.

Quant Jérôme arrive à Varsovie, il n'y a guère que treize mois que Bignon l'y a précédé, — Bignon n'a nulle part séjourné longtemps; — mais comme il s'oriente vite, il a pris pied partout et peut-être fort utile à Jérôme. Il est au mieux avec le Président du Conseil, Stanislas Potocki qu'il appelle « un homme de bien » dont il apprécie les efforts en vue de donner au serf polonais « une instruction propre à le mettre en état de jouir de la liberté qui lui était rendue » [19]. Il est entré dans la maçonnerie polonaise et lorsque sont prononcés les éloges funèbres du Grand maître du Grand Orient de Pologne, Gutakowski, on lit une traduction française d'une élégie polonaise, traduction dont Bignon est l'auteur (17 janvier

(15) Bignon, Histoire de France, t. 6, p. 387-391; t. 8, p. 352, t. 9, p. 119-120.
(16) *Idem*, t. 9, p. 372. Il a 80.000 frs, Bourgoing 50.000 à Dresde.
(17) *Idem*, t. 9, p. 372; t. 10, p. 12, note 1.
(18) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, p. 290-293.
(19) Bignon, Histoire de Pologne, t. 10, p. 373-4.

1812) [20]. Il a envoyé en 1811 à Bassano une liste des principaux membres du Tugendbund [21] : il n'est pas impossible qu'il l'ait dûe à ses relations maçonniques. Chargé en fait d'organiser à Varsovie le service des renseignements en prévision de la guerre probable avec la Russie, il est certainement aussi bien informé que Sobolewski dont il a percé à jour l'insuffisance. Il estime le Prince Joseph qui de son côté a confiance en lui et avec lequel il a eu de fréquents et sérieux entretiens [22]. S'il a muselé la presse dans le Grand Duché de Bade, il a trouvé à Varsovie une situation nette qui ne l'oblige à rien de tel : depuis le séjour de Davout en Pologne, l'habitude a été prise de n'insérer dans les gazettes pour tout ce qui regarde les nouvelles de l'extérieur que des extraits du Moniteur [23]. Bignon n'a rien eu à changer à cette habitude prise : il serait seulement curieux de savoir quelle influence il a pu avoir sur le choix de ces extraits. Il n'est pas homme à s'en désintéresser. Or, dès le début de 1812, Jérôme prend de l'importance dans ces extraits, surtout comparé à Murat et à Eugène, candidats également possibles au trône de Pologne. Bignon aurait-il eu à ce sujet des instructions de l'Empereur ? Il n'y a nulle part fait allusion. Mais il y a au sujet de ces candidats dans les Mémoires de Caulaincourt ce mot intéressant de l'Empereur : « Jérôme, auquel j'avais pensé » [24]. S'il a pensé à Jérôme, il a pu demander à Bignon d'y faire penser les Polonais. A la vérité, il n'y a pas trace d'instructions de ce genre et, si en 1809 la Gazette de Varsovie mettait Jérôme plus haut que Frédéric-Auguste, ce n'est pas qu'il se soit agit de détrôner ce dernier.

Il a suivi de près les débats et les intrigues de la diète en 1811 : il a fait cas de l'intelligence et de l'énergie d'un Lubienski, mais il a assez de prudence normande pour ne pas s'approcher de lui [25]. Il soutient le gouvernement, mais comprend l'attitude de l'opposition : « Les membres de l'opposition lui exprimaient le désir que le principe de leur conduite ne fut pas mal jugé par l'Empereur qui ne pouvait les blâmer d'avoir fait usage d'une liberté dont il leur avait rendu l'exer-

(20) Zaleski, O Masonii w Polsce, p. 147-150.
(21) Bignon, Histoire de Pologne, t. 10, p. 133.
(22) *Idem*, t. 10, p. 63, p. 365.
(23) Handelsmann, Rezydenci napoleonscy, p. 214.
(24) Caulaincourt, Mémoires. Revue des Deux Mondes, 1er juillet 1928, p. 41.
(25) Handelsmann, Rezydenci Napoleonscy, p. 206.

cice. Au fond s'ils avaient été sévères, leur sévérité était juste. La hardiesse de leur langage faisait constater à l'intérieur la réalité de l'indépendance que le pays avait reconquise et devenait un objet d'envie pour les provinces polonaises soumises à la Russie et à l'Autriche » [26]. Et Bignon ajoute : « Je ne sais si, dès lors, je ne portais pas en moi le germe de l'esprit qui depuis, en France, m'a placé sur les bancs de l'opposition, mais j'avoue qu'à Varsovie, malgré mon attachement pour quelques-uns des ministres et surtout pour le Prince Poniatowski, je trouvais les plaintes de leurs adversaires fondées et leurs demandes légitimes » [27]. Il juge donc très librement de la politique intérieure polonaise.

Il a les yeux ouverts sur les voisins du duché, connaît notamment la situation financière de l'Autriche, toute l'action russe à Vienne de Rozumowski et de Novosiltsov, les tentatives pour marier l'archiduc Charles à la sœur de la tsarine Elisabeth. Il connaît la Prusse, et, en Prusse, les idées de la Princesse Louise Radziwill, la correspondance qu'elle entretient « assurément pas dans l'intérêt français », avec l'impératrice d'Autriche [28].

Il a pratiqué le monde à Varsovie : il a repris la maison occupée par De Serra son prédécesseur (maison Tepper, ensuite Grabowski, rue Miodowa actuelle, alors rue Napoléon); mais il en a fait une demeure fastueuse et y a donné des soirées aussi nombreuses que belles, des bals réussis, notamment un bal costumé dont « plus d'une beauté maintenant sur son déclin a gardé de doux souvenirs », dit Madame la Préfète Nakwaska [29]. « Conçu et mis au monde sur les plus petites dimensions » [30], maigre, noiraud, à peine grisonnant alors que son prédécesseur était un Céladon à cheveux blancs et frisés, ses abondants cheveux ébouriffés encadrant un front intelligent, ses grands yeux bien ouverts, à la fois chercheurs et parlants,

(26) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 380.
(27) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 380, note 1. Cette opposition n'avait pas l'intransigeance qu'on s'imagine exister dans le pays du liberum veto : « Ceux qui dès le matin et tout le jour discouraient à la tête de l'opposition et criaient le plus vivement et le plus fort, s'amusaient le soir le plus gaiement du monde chez le maréchal de la diète, les Zamoyski ou à la Préfecture. (*Gazeta Warszawska* 1852, n° 215. Wyjatki z Pamietnikow Wspolczesnych de Mme Nakwaska).
(28) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 111, 122, 124-127, 132.
(29) *Gazeta Warszawska* 1852, n° 217. Wyjatki Pamietnikow Wspolczesnych Pani Nakwaskiej.
(30) Handelsmann, Pod znakiem Napoleona, p. 222, note 1. Biographie pittoresque des députés 1820, p. 428.

escortant un long nez volontaire au-dessous duquel une grande bouche active s'entr'ouvre sans cesse, tandis que le menton froisse col et jabot, cette tête expressive surmonte un corps agile qui « tourne sur lui-même avec grâce et facilité, passe et repasse entre les robes à queue sans effleurer les garnitures ». Silhouette un peu vulgaire d'où s'échappe « une voix douce, insinuante », personnage qui donne une impression de clarté, de bon sens, de logique, d'énergie, de conscience, de curiosité prévoyante et un peu méfiante, qui n'en impose point, mais qu'on sent tout à son métier et à son maître [31], même lorsqu'il danse [32] et qui, tel quel, a plus gagné de sympathies en un an que Serra en trois.

Il a d'excellentes relations avec le Président du Conseil, et avec Mme Stanislawa Potocka. Il en a eu dès son arrivée avec le Prince Alexandre Sapieha [33]. Il voit souvent les sœurs d'Adam Czartoryski, Marie de Wurtemberg et Sophie Zamojska : c'est là, dit-il, « une de mes sociétés habituelles » [34]. Il s'est cru obligé d'avoir « plusieurs conversations » avec la Princesse Czartoryska leur mère, venue à Varsovie fin 1811 : il a attaché du prix à ces entretiens avec une femme qui « a trop vécu et passé par trop d'épreuves pour qu'on puisse lui supposer les brillantes illusions qui flattent les imaginations plus jeunes et moins expérimentées » [35]. Il a fréquenté les maisons de la comtesse Chodkiewicz, des princesses Dominique et Louise Radziwill, et visiblement Mme Nakwaska, femme du préfet de Varsovie, est une habituée de son salon. Bassano le 27 janvier 1812 lui a envoyé une provision supplémentaire

(31) Handelsmann, Rezydenci Napoleonscy, p. 192 et portrait, p. 164, *Gazeta Warszawska* 1852, n° 217. —Wyjatki z Pamietnikow Wspolczesnych. — A. Mansuy, La Colonie française de Varsovie en 1812, (Revue des Etudes napoléoniennes 1915). — Handelsmann, Pod znakiem Napoleona, p. 222, note 1.

(32) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Pologne 329, fol. 213. Varsovie, 8 février 1812. « Quoique j'eusse senti dernièrement le besoin de modérer mes dépenses, j'ai encore donné depuis un grand bal où a figuré le danseur Duport et dans le moment où je reçois la lettre de V. E., toutes les dames sont en mouvement pour un bal à costumes que je donne après demain. Je continuerai encore malgré le carême; on n'est pas ici très scrupuleux sur ce point là. Je tâche de répondre aux intentions de S. M. I., tout ce que je fais, se rapporte constamment au bien de son service.

(33) Handelsmann, Pod znakiem Napoleona, p. 237, note 2. Lettre à Sapieha du 20/4/1811.

(34) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Fonds Pologne 329, fol. 213, Varsovie, 8 février 1812.

(35) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 369.

pour couvrir ses dépenses de l'hiver » [36]. Mais c'est Bignon qui a pris l'initiative et qui a montré tout le parti qu'on pouvait tirer de la femme en Pologne. Dès le 17 octobre 1811, il écrivait à Bassano : « S'il est un pays où les femmes ne doivent pas être négligées en ce qui tient à l'opinion, c'est assurément celui-ci et on ne peut voir qu'avec plaisir la direction généreuse de leurs sentiments sur ce qui touche l'amour-propre national et l'indépendance de leur patrie. C'est vraiment une chose noble en soi que cette espèce d'audace avec laquelle les femmes regardent la guerre comme le seul moyen de salut pour leur pays, osent en provoquer la prochaine explosion ». « Ces sentiments, ajoutera-t-il plus tard, éclataient chez toutes les femmes de la haute société. Peut-être s'y mêlait-il des pensées ambitieuses et s'y joignait-il un espoir secret de prendre place auprès du trône qui serait rétabli et d'avoir de nouveau à Varsovie une cour capable de rivaliser de splendeur avec les autres de l'Europe; mais, dans cette ambition même, il y avait encore du patriotisme et de la générosité » [37]. Tout ceci est parfaitement vu et compris : Bignon connaît la femme polonaise. Il paraît donc devoir être pour Jérôme, candidat ou non au trône de Pologne, le Mentor rêvé qui va pouvoir le guider à Varsovie dans le monde tout court, aussi bien que dans le monde politique.

Mentor peut-être, mais pas Minerve sous les traits de Mentor. Bignon a failli compromettre sa carrière en prenant trop à cœur, à Berlin, les intérêts de la replète Mme Chevalier, actrice, retour de Pétersbourg, et en la mettant en route vers Carlsruhe, quand il y fut nommé ministre. Napoléon coupa court à cette idylle en invitant Bignon à choisir entre sa démission et l'interdiction à la Chevalier de l'approcher de moins de 40 lieues [38]. Mais cette histoire le suit; Niemcewicz écrit en 1811 : « M. Bignon s'est marié (plus tard, il se trouva que c'était seulement sa concubine) avec la célèbre actrice Chevalier, maîtresse du tsar Paul qui par son adresse avait tant influé sur le rapprochement de ce prince avec Napoléon. On dit qu'elle a apporté en dot à son mari 4 millions » [39]. Falkowski prend le temps de noter que Bignon ne l'amena pas

(36) *Arch. Aff. Etr.*, Fonds Pologne 329, fol. 213, Varsovie 8 février 1812.
(37) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 368, 371-273.
(38) Handelsmann, Rezydenci napoleonscy, p. 186, note 3.
(39) Niemcewicz, Pamietniki, t. 1, p. 248.

avec lui à Varsovie et semble croire encore au soi-disant mariage [40]. Tout ceci mettait Bignon dans une situation assez fausse vis-à-vis de la société varsovienne.

Il rendit cette situation plus délicate encore par un nouvel exploit. De Pradt écrira en 1814 que Bignon aurait « par des manœuvres longtemps soutenues, forcé le divorce de la femme du chef d'Etat-major du Prince Poniatowski, ce qui faisait un scandale horrible, les circonstances étant affreuses » [41]. Il ne s'agit pas ici de Mme Fiszer [42] mais de Mme Rautenstrauch.

Au retour d'un voyage de Rautenstrauch à Paris, « sa femme se plaignit de ses procédés, se retira dans un couvent, demanda le divorce. Le juge rapprocha les deux époux, elle rentra dans sa maison, puis forma une nouvelle demande pour cause de mauvais traitements. Rautenstrauch se rendit à l'armée sans s'opposer au divorce et reçut même 1.000 ducats pour laisser courir l'action ». L'affaire était en cours à l'arrivée de Jérôme et le divorce fut prononcé en juin. Mme Rautenstrauch, sans fortune, avait dû son éducation et jusqu'à son trousseau à la Princesse Czartoryska : « peu recherchée dans les sociétés qu'elle fréquentait beaucoup, et que sûrement elle ne déparait point », elle passait pour « très bien ». « On a vu avec quelque surprise qu'elle usait des voitures et des gens de M. Bignon. Quelque relâchés que soient la haute société et les casuistes de Varsovie, l'ensemble de cette conduite n'a pas échappé à quelque blâme » [43]. « Abandonnée ensuite par le mari trompé, cette femme d'une rare beauté mourut à Vilna, tandis que lui se remariait et continuait à mener une vie de débauche » [44]. Cette passion satisfaite avec tant d'audace, ne paraît pas avoir valu à Bignon de reproches graves des Polonais qui semblent en avoir conclu qu'il s'attacherait davantage à leur pays [45]. Mais Jérôme ne put guère

(40) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 3, p. 280-1.
(41) De Pradt, Histoire de l'ambassade, p. 143-145. « Ayant emmené ensuite avec lui cette femme en Lithuanie, elle fit les honneurs de sa maison, de celle du Duc... A son départ, abandonnée à son malheureux sort, elle est restée en Pologne ».
(42) D'abord Comtesse Kwilecka, puis divorcée, remariée à Fiszer, aussi spirituelle que laide; on la comparait à Mme de Staël; elle mystifia le savant général Ricard et n'était pas femme à se laisser manœuvrer (*Falkowski*, t. 2, p. 191).
(43) Handelsmann, Pod znakiem Napoleona, p. 277-8.
(44) Gajewski, Pamietniki, p. 25-6.
(45) Voir Handelsmann, Pod znakiem Napoleona, p. 277.

l'ignorer et dès lors l'autorité devait manquer à Mentor pour engager le Télémaque napoléonien à modérer ses passions.

D'autre part, si la comtesse Potocka ne dit mot de cette histoire, elle reproche à Bignon de n'être pas « né dans un salon » : « nous ne sûmes pas apprécier cet envoyé, comme il le méritait, dit-elle. Mais aussi M. Bignon se masquait à plaisir et il eut été bien difficile de deviner sous cette enveloppe bourgeoise et vulgaire, la supériorité et les talents dont il donna plus tard des preuves éclatantes. Condamné par sa position à tenir maison, il faisait les honneurs de chez lui d'une manière fort maladroite, — je m'en veux d'avoir trouvé plus d'une fois à en rire » [46]. Ainsi, il sait organiser de belles soirées [47], mais il y paraît dépaysé : on peut réussir à Berlin, à Carlsruhe et faute d'une certaine aisance naturelle, ne pas réussir pleinement à Varsovie. Alternativement le Lovelace qui enlève la femme d'un chef d'Etat-major et le bourgeois qui fait rire de lui les petites comtesses, Bignon ne peut vraiment en imposer à Jérôme qui se trouve par suite livré dans le monde à ses propres impulsions. Il est curieux qu'en dépit des contes à dormir faits sur Jérôme, ce jeune homme assisté d'un tel conseiller n'ait pas à Varsovie aggravé sa double réputation d'étourneau et de Don Juan. Mais il est évident que, mettant son exacte connaissance de la géographie politique polonaise à la disposition du roi, Bignon en fut le plus précieux collaborateur.

D'autre part, se tournant du côté polonais, le commandant de l'aile droite de la grande armée, roi de Westphalie, frère de l'Empereur, à peine arrivé à Varsovie « fait appeler de suite le Prince Poniatowski, ministre de la guerre » [48] commandant de l'armée varsovienne, neveu du dernier roi. Le Prince vient de suite : le roi lui montre les ordres écrits de l'Empereur le nommant chef de l'aile droite et lui demande d'assurer les mouvements, le logement, la nourriture de l'armée westphalienne et de son état-major. Le Prince Ministre

(46) Potocka (Anna), Mémoires, p. 299-301.

(47) Il donnera encore un grand bal à Cracovie à la fin de carnaval 1813, et notant qu'une satire « Tancujacy Krakow » parut alors contre les femmes, Mme Nakwaska dit : « Cette affectation de gaieté pour convaincre de la confiance qu'on gardait en Naopléon, était voulue et entretenue surtout par les Français... Je ne sais si M. Bignon agissait par conviction personnelle, ou pour obéir à des ordres supérieurs, mais il ne nous laissait pas de repos ». (Nakwaska, Anna z Krajewskich : Krakow i Warszawa w 1813. Bluszcz, 4 février 1928 et 11 février).

(48) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 311.

ne cache pas les difficultés de la situation, et s'efforce d'obtenir du roi qu'il défende à l'ordonnateur Trousset de s'opposer à ce qu'on use momentanément du foin rassemblé par un soumissionnaire pour l'armée prussienne sur le territoire du Duché et qu'on restituerait ensuite. Il avertit le roi de l'ordre qu'il a donné pour qu'on lui envoie de Cracovie des approvisionnements supplémentaires, ordre dont l'exécution a été entravée par une réquisition de quelques dizaines de mille korcy (boisseaux) de blé opérée auparavant par Reynier au profit du 7e corps. Il annonce enfin qu'il a fait faire aux troupes westphaliennes déjà arrivées en ville une distribution de viande [49]. Et Jérôme, tout en remerciant le Ministre d'avoir fait ce qui dépendait de lui, semble l'avoir chargé de demander au chef du gouvernement de réaliser ce qui n'avait encore pu l'être.

Il est douteux qu'à cette heure tardive le Prince Joseph ait trouvé comme avec Murat l'occasion de parler du royaume et du futur roi de Pologne en affirmant son désintéressement. Rien dans son attitude ne démentait celle adoptée depuis 1806, si propre à lui assurer les sympathies d'un jeune roi envoyé par l'Empereur à Varsovie, chargé d'un si haut commandement et que certains ministres disaient candidats au trône. Il a répondu de suite à l'appel du roi, a fait son rapport en lieutenant zélé et sincère, a encadré tout cela de l'ambiance de politesse et de distinction natives au milieu de laquelle il se meut et qui ne le quitte pas. Jérôme content d'avoir obtenu d'emblée de ce prince royal l'obéissance et les égards dûs au Commandant de l'aile droite et au roi, entretiendra désormais avec lui des relations qui auraient pu se gâter pour plus d'une cause, mais qui resteront toujours d'une courtoisie parfaite et que Poniatowski a caractérisées lui-même en des circonstances trop significatives pour que son témoignage fût suspect. Le 5 janvier 1813, alors qu'il n'échappe pas au Prince Joseph que Napoléon vient de subir le plus grand désastre des temps modernes, alors que l'intérêt ne peut plus guère l'inviter à orner une missive de phrases louangeuses, ni même à écrire à ce roi lointain dont l'aide ne peut être que médiocre et aléatoire, il mande de Varsovie à Jérôme : « Le départ du capitaine Szymaniecki me fournissant l'occasion

(49) *Archivum Akt dawnych*, Protokół Rady Ministrów, Séance 358, 3 mai 1812, folios 189-190.

bien désirée de me rappeler au souvenir de V. M., Elle me permettra d'en profiter pour Lui offrir en même tems l'hommage de ma reconnaissance pour toutes les bontés qu'Elle a bien voulu me témoigner dans le tems où j'avais le bonheur de servir sous Ses ordres. Daignez, Sire, être persuadé qu'Elles ne cesseront jamais d'être présentes à ma mémoire et agréer avec bonté l'expression du plus profond respect » [50]. Jérôme répondit et sans doute sur le même ton, puisque Joseph lui écrit à nouveau le 28 février : « Ne voulant point laisser partir M. Szymaniecki sans me rappeler au gracieux souvenir de V. M., c'est avec le plus vif empressement que je saisis cette occasion pour mettre encore à ses pieds l'expression de ma reconnaissance pour les bontés dont Elle daigne m'honorer ». Il lui parle de la retraite des troupes alliées, du peu de temps qu'on a pu tenir à Kalisz, à Posen, de sa marche « embarrassée » vers Cracovie, des efforts qu'il fait « sans relâche » pour réorganiser les troupes polonaises « en attendant avec impatience le moment où elles se trouveront en état de signaler encore leur zèle pour la cause commune » [51]. Ce n'est pas encore le héros de Leipzig et de l'Elster, mais du 2 mai 1812 au 28 février 1813, il faut signaler l'élégance de son attitude à l'égard de Jérôme.

La nuit du 2 au 3 mai fut agitée au Palais Brühl. Le page Lehsten écrit : « Dans les meubles et les tapis les plus magnifiques, cela grouille à notre grand dégoût de punaises et autres désagréables habitants » [52].

Le dimanche 3, Jérôme entra en contact direct avec la capitale. Dès 9 heures du matin, le Comte Potocki, président du Conseil est au Palais Brühl : échange de politesses [53] et tout de suite conversation relative à la nourriture des troupes et au fourrage [54]; demande par le roi d'un entretien important à ce sujet avec le ministre de l'intérieur le lendemain. On fixera les besoins pour un mois et les moyens d'y satis-

(50) *Archiwum Glówne Akt dawnych*, n° 2019. Correspondance de 3 princes français, folio 43. A. S. M. le Roi de Westphalie.
(51) *Idem*, folio 45. A. S.M. le Roi de Westphalie. De Kozeszowice entre Czestochowa et Cracovie.
(52) Boltenstern, Mémoires d'un page, p. 72-3.
(53) Jérôme en juillet 1807 a vu Potocki à Breslau, à Dresde (*Gazeta Warszawska*, 25 juillet, supplément n° 59. — Wybicki : zycie moje, p. 293).
(54) Niemcewicz, Pamietniki, p. 311.

faire. Il est d'ailleurs décidé que les autorités seront présentées au roi le lendemain [55].

Stanislas Potocki réunit le Conseil en séance extraordinaire : y assistent Luszczewski, Poniatowski, Matuszewicz, Sobolewski. Le prince Joseph parle pain et fourrage, propose de prendre 12.000 quintaux de foin dans les magasins des fournisseurs de la Prusse, de ne pas faire de litière aux chevaux, de moins garnir les paillasses, d'envoyer paître n'importe où le parc à bœufs pour ménager la paille, de faire venir 15.000 boisseaux de seigle par eau du département de Cracovie. Luszczewski a ordonné qu'on facilite l'entrée par le Bug de froments,de seigles, de pois pour faire de l'eau-de-vie et demande un acompte pour une maison juive chargée de fournir 10.000 quintaux de foin. A quoi Matuszewicz réplique que très gêné par les dépenses militaires et les travaux de fortifications, il ne peut donner aucune aide. Cette séance d'ailleurs finit brusquement, Jérôme appelant à lui le Président du Conseil [56].

Le roi demandait au Comte de loger chez lui son Etat-major dont les services devaient fonctionner sans retard et dans un local spacieux. Niemcewicz a conté ceci d'une façon assez tragique : « Vers midi, le Préfet de Varsovie reçut du général Marchand avis que sur l'ordre de son roi, il se transférait à l'instant au Palais Potocki. C'est une chose bizarre que l'ordre d'un roi étranger soit exécutoire, quand la maison du chef du gouvernement est exemptée par notre roi de tout logement en quartiers et quand le propriétaire en a refusé l'usage au maréchal Davout. Néanmoins ce général s'y est transporté avec tout son Etat-major, s'est emparé de tout l'étage supérieur et d'une aile. La maîtresse de la maison a dû faire ses paquets » [57]. Ce que ne dit pas Niemcewicz, c'est que Jérôme ayant vu deux fois le propriétaire ce jour même, l'a pressenti et ce qui est sûr, c'est que cette réquisition n'a en rien gâté les relations du Comte avec le frère de l'Empereur.

Le même jour, le comte de la Ville-sur-Illon, « maréchal de la cour » de Jérôme « déclare au Préfet que le roi donnerait 200 francs par jour, mais qu'en échange lui-même et sa cour devraient être nourris à une table convenablement

(55) *Protokół Rady Ministrów*, Séance 358, folios 189-190.
(56) *Idem*, folios 189-190.
(57) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 311.

royale. O cieux ! » [58], gémit Niemcewicz. Il est difficile de savoir si c'est le roi ou le comte qui a fixé ce prix. De plus, n'était-ce pas un fait courant en Pologne que certaines ambassades « devaient être logées et entretenues aux frais du souverain près duquel elles étaient accréditées », à charge de revanche pour les ambassades de Pologne en ces pays ? [59]. Or, il ne s'agissait même pas d'une ambassade d'une durée indéfinie, mais d'une cour réduite à un petit nombre d'aides de camp et d'un roi qui doit à bref délai partir en guerre pour rétablir le royaume de Pologne. Au reste, qui donc est ce préfet qui deux fois en un jour fournit de la chronique à Niemcewicz ?

Fort différent de Garczynski, François Nakwaski, jadis page de Stanislas-Auguste, puis son écuyer, enfin son chambellan, conseiller de préfecture en 1807, est devenu préfet de Varsovie en 1810. Il a 41 ans et en vivra 77 [60]. Le contraste violent entre la nonchalance de l'entourage aimable et désenchanté du dernier roi et l'effort intensif, soutenu, exigé par les préparatifs qu'imposent les Français, rend ces derniers et notamment Napoléon peu sympathiques dans la maison du préfet. On n'y croit pas au succès et peut-être a-t-on raison, car on se connaît soi-même et on croit connaître que le public n'est taillé, ni pour fournir un effort comparable à celui des Français de 1792 à 1798 — dont d'ailleurs peu de gens en Pologne soupçonnent encore la vigueur en 1812, — ni pour fournir un travail d'organisation et des sacrifices pécuniaires proportionnés à un but dont on trouve plus commode de douter. Dès le 31 mars, Mme Nakwaska écrit de la façon la plus indiscrète au sujet de la répartition des troupes qui vont arriver dans le Duché. La femme polonaise étant reine et impératrice dans sa maison, M. le Préfet doit dire tout à sa femme et sa femme prouve son importance en faisant dans ses lettres état de ce qu'elle sait : « Nos régiments se concentrent autour de Varsovie : les Saxons, Bavarois, Würtembergeois, Italiens occuperont les départements de Bydgoszcz, Kalisz, Poznań et même une partie de celui de Varsovie. Les troupes du Prince Joseph constitueront le 5e corps, Haucke restera commandant de Zamość. Des magasins de Dantzig, on a réquisitionné la moitié du froment. Mon mari a tant d'affaires en

(58) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 312.
(59) Przezdziecki (Comte Renaud), Varsovie, p. 208.
(60) Cieszkowski, Senatorowie Xięstwa, p. 53.

tête, qu'on en peut devenir fou. Avoir 40.000 soldats dans son département et les nourrir tous en une année de disette comme celle-ci, quand nos paysans sont déjà réduits au pain de son ! Il semblait que les maux si grands que nous avions supportés, ne pouvaient empirer; mais, à ce qu'on voit, le mal peut empirer sans fin ». Le 5 avril, la préfète écrit : « J'ai la tête bourrée de choses désagréables auxquelles il ne m'est pas possible de ne pas penser. Nos troupes avancent; Westphaliens et Saxons viendront les remplacer. Je ne sais quand viendront les Français; mais ils viendront et il faudra les nourrir tous, quand le pays est dans la misère. Les cœurs éclatent à la pensée de cette misère dont on entend parler du matin au soir. Dans notre département, on prendra par réquisition tout ce qui est nécesaire aux troupes. Mon mari est abimé de travail »[61]. Le 19 avril, elle poursuit : « Nous sommes tous dans l'attente, mais de quoi ? Personne ne peut le dire. Nous attendons quelque chose d'inconnu, n'escomptant de toutes façons rien de bon. Jadis, dans des moments aussi critiques l'enthousiasme nous soutenait; maintenant tous sont désenchantés, personne ne nourrit d'espérances. Je puis même affirmer que la vraisemblance d'une fin heureuse pour nous de cette guerre ne produit déjà plus aucune impression sur les esprits; tous les cœurs sont accablés et le mal général. Il y a des moments même où je donnerais la part de bonheur qui me reste à prétendre, pour être loin de cette malheureuse terre ». C'est un principe que chez les administrateurs doit régner un optimisme de commande : ce n'est pas par là évidemmeent que l'on pèche dans cette maison. Le 26 avril nous apprenons : « Tout va d'un pas de tortue, sauf la misère qui fait des progrès gigantesques. Nos troupes n'ont déjà plus que pour quelques jours de vivres; pour les chevaux il n'y aura plus dans quelques jours ni avoine, ni foin, ni paille, absolument rien. Il arrivera ce qu'il plaît à Dieu. Nous avons un temps froid, chaque matin une gelée blanche : on craint à nouveau pour les récoltes et alors ce sera la fin de tout. Nous mourrons de faim tous : ainsi finiront nos ennuis et la guerre cessera faute de combattants. Mon mari est très malheureux : il travaille du matin à la nuit et par les réquisitions, il se fait de tous côtés des ennemis; c'est

(61) Falkowski, Obrazy z życia, t. IV, p. 3-4.

toute la récompense que recevra son zèle » [62]. Visiblement cet homme est un geignard dont la femme s'érigeant en prophétesse de malheur, ne serait pas longtemps en bons termes avec l'Empereur : tout ceci est proprement du défaitisme.

Le 3 mai, les indiscrétions continuent, le pessimisme ne décroît guère. Jérôme commence à faire figure d'indésirable. M. le Préfet ne sait plus ou donner de la tête : « Le roi de Westphalie nous est tombé hier comme une bombe... Ses troupes, 16.000 hommes, s'étendent de Wilanów à Warka sur dix milles. Nos troupes continuent à être concentrées dans le département, si bien qu'il nous faut nourrir 50.000 hommes, quand les magasins sont épuisés. La nouvelle d'aujourd'hui est que le corps du duc d'Abrantès, 40.000 hommes, vient par Kalisz, à Plock. Les généraux disent qu'on n'a encore jamais vu une si énorme armée sur le pied de guerre. Il est vrai que les préparatifs en vue de la lutte sont gigantesques. Puisse tout cela finir par une sérieuse guerre. Si cela se résout par la paix, nous sommes perdus ». Quelle indiscrétion dans ces rapports à des personnes privées ! Si les Russes n'ont pas été informés de tout par leurs partisans en Pologne, c'est qu'ils n'ont pas voulu l'être. Si la guerre est la seule issue possible, pourquoi ce préfet ne se taît-il pas et n'impose-t-il pas silence à sa femme ? Vraiment, s'il s'agissait de bâtir « par le fer et par le feu » une nouvelle Pologne, n'eut-il pas mieux valu remplir les administrations d'émigrés polonais revenus de France, au lieu de les confier à ce personnel qui en est resté aux habitudes du temps de Stanislas-Auguste ?

Jérôme paraît à ce couple un personnage fort encombrant : « C'est tout au plus, dit la préfète, si mon mari n'est pas devenu fou, quand on lui a énuméré tout ce qu'il fallait pour ce roi : On ne sait pas s'il paiera; en tout cas, il faut tout lui fournir, depuis les meubles jusqu'aux plus menus ustensiles ». Qu'eût-on dit de son sybaritisme, s'il avait apporté avec lui meubles et ustensiles ? « S. M. dort sur mon matelas : on n'a pu en effet en trouver d'aussi larges qu'il le voulait. Monsieur François (son mari) lui a offert alors très galamment le mien et moi je dors sur un lit sans matelas » [63]. Jérôme coucha donc le 3 sur le matelas de la préfète, mais on pouvait être assuré qu'il n'aurait jamais ni ses

(62) Falkowski, Obrazy z życia, t. IV, p. 4-5.
(63) Falkowski, Obrazy z życia, t. 4, p. 9-10.

sympathies ni celles de son mari par suite. Incarnation visible et présente de Napoléon et de la France, il est exposé à devenir le bouc émissaire sur lequel pleuvent les imputations et reproches qu'on n'ose proférer contre Napoléon.

Au-dessous de Jérôme et de la Préfecture d'autres incidents analogues se produisent. D'après Niemcewicz, il est également demandé à la municipalité de faire que « tous les officiers et chambellans soient nourris dans les logements où ils sont en quartiers, et soient pourvus de vin, de café et de rhum » [64]. Si cet ordre fut donné, il témoigne certainement d'une méconnaissance des lieux où l'on se trouvait, ces boissons d'usage courant en France et en Westphalie étant des produits de luxe dans le Varsovie d'alors. Une conversation du Président de la municipalité avec Marchand eut éclairci l'affaire. Ce président, Stanislas Węgrzecki, est, il est vrai, un homme assez difficile : il a 47 ans, et en vivra 80. Antoine Ostrowski voit, en lui un patriote éprouvé, un fonctionnaire soucieux des intérêts de la ville, résolu, énergique, très populaire. Mais en 1809, il a, au dire de Niemcewicz, perdu la tête et obligé les habitants à satisfaire aveuglément aux exigences les plus injustes de l'armée autrichienne, donnant ainsi une faible idée des fonctionnaires polonais [65]. En 1810, le Général Zajączek s'est plaint à Nakwaski du mauvais vouloir de Wegrzecki dans une affaire de police. Le 5 avril 1812, Wegrzecki reçoit du Préfet une note l'engageant à persuader le public que les mesures qu'il aura à appliquer n'ont rien de mystérieux ni de partial [66]. En mai, Niemcewicz l'accusera à nouveau d'avoir perdu la tête : il semble alternativement faible et violent, mais faible surtout à l'égard des Autrichiens.

Mais pour ce dimanche, 3, comme dit Niemcewicz, « ce n'est pas encore assez : le maréchal du roi, général La Ville, a occupé la poste et ouvre toutes les lettres. Et c'est ainsi que quiconque vient chez nous, commande et gouverne » [67]. En fait, au moment où tout annonce la guerre, mais où rien encore n'est rompu, où Davout dissimule de son mieux le glissement de la Grande Armée vers l'Est, l'arrivée de Jérôme

(64) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 312.

(65) Cieszkowski, Senatorowie Kiestwa, p. 68. — Zywot Tomasza Ostrowskugs, t. 2, p. 186. Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 49.

(66) *Archiwum główne Akt dawnych*, 1812, n° 1. Akta zazalen na prezydenta Municypalnosci, Warszawa 9 czerwea 1810. — N° 167. Akta zarzadzen Municypalnosci wydanych w czas przechodu wojsk skombinowanych, 1812.

(67) Niemcewicz, Pamietniki, p. 311-2.

à Varsovie, événement voulu par l'Empereur, qu'on ne peut taire, dont on veut tirer un effet, est de ceux dont il faut surveiller les répercussions. N'est-ce pas à Napoléon à savoir le premier où en est l'opinion publique ? Jérôme ne doit-il pas pouvoir en juger séance tenante pour savoir quelle conduite tenir ? Au reste, cette guerre imminente et qui doit profiter à la Pologne, n'étaient-ce pas les Français qui avaient l'entière responsabilité de sa conduite et par suite devaient avoir tous les moyens de la faire, donc « commander et gouverner » ?

Tant de nouveautés, dès le premier jour et un dimanche, ne laissèrent pas de causer de l'émotion en ville.

Soudain, à deux heures, sur un cheval arabe, paraît, place de Saxe, Jérôme en uniforme vert à revers ponceau, chapeau approprié à la Napoléon. De taille sensiblement supérieure à l'Empereur, il lui ressemble pourtant étrangement d'allure et de visage. Il est suivi de ses aides de camp et chambellans : le cortège défile le long de la belle voie qu'est le faubourg de Cracovie jusqu' au Château royal. Mais au lieu d'y entrer, il tourne à droite et traverse la Vistule : dès le lendemain de son arrivée, cette après-midi de dimanche, Jérôme va inspecter la forteresse de Praga. C'est un roi, non pas un Frédéric-Auguste, mais un Bonaparte : il s'occupe sans débrider des choses pour lesquelles il est venu. Ayant examiné la place, « il dit qu'elle ne valait pas trois gros », jugement sévère, venant d'un Napoléon, d'un roi qui possède le fameux Magdebourg, qui a pris Glogau et Breslau, bref qui doit s'y connaître. Niemcewicz esquisse bien une objection : « Pourtant cette forteresse nous a coûté 2 millions et a été faite sur l'ordre et selon les plans de Napoléon » [68]. Deux millions, c'est peu; d'ailleurs elle pouvait ne pas répondre aux plans : en fait, Praga en 1813 n'arrêtera pas les Russes comme le fera Modlin.

Au reste, il est le chef et le Prince Joseph lui écrit ce même jour : « M. le Général de Division, comte Marchand, chef de l'Etat-major de l'aile droite de la Grande Armée, vient de me faire parvenir une lettre de S. A. le Major général d'après laquelle le 5e corps fait partie de cette aile placée sous les ordres de V. M. Je fais publier de suite par un ordre du jour cette disposition et je la prie d'être convaincue qu'ainsi

(68) Kozmian (Kajetan), Pamiętniki, 6e partie, p. 78. Fredro (Comte Alexandre), Trzy po trzy, 228 p. in-8°, 1880, Gebethner et Wolf, p. 205. Niemcewicz, Pamiętniki, p. 311-312.

que toute l'armée Polonaise, je m'estimerai heureux de Lui prouver notre entier dévouement. Daignez, Sire, agréer avec bonté l'hommage de mon profond respect » [69]. Effectivement, « le soir parut un ordre du jour » [70], daté du 4, émanant du Prince Commandant en chef le 5e corps, et faisant connaître, que « S. M. le Roi de Westphalie prend le commandement de l'aile droite de la Grande Armée », dont il énumère les corps et les chefs. Un ordre complémentaire mentionnait les attributions de Marchand, Allix, Mériage et Pelet [71]. Niemcewicz voit déjà Jérôme à la tête de 150.000 hommes et lui subordonne les Bavarois [72] : d'autres que lui sans doute sont éblouis. Jérôme investi à ce point de la confiance de l'Empereut et la justifiant par son activité, sa sévérité, est évidemment quelqu'un. Ceci ne peut être en contradiction avec le but que se proposait Napoléon en envoyant son frère à Varsovie.

D'autres bruits courent dans le « monde » varsovien, dont une lettre de Mme la Préfète Nakwaska nous donne, le 3 même, des échos. Les habitudes de la cour de Jérôme sont celles des anciens rois de France : il y a de grandes et de petites réceptions; le Préfet a reçu, dès le 2, une autorisation de paraître aux grands levers et aux grands couchers, les levers ayant lieu à 10 heures du matin, les couchers à 9 heures du soir. On ne sait pour combien de temps le roi est à Varsovie, mais Mme Nakwaska a déjà réussi à faire la connaissance d'officiers westphaliens, d'en apprendre et d'écrire à sa sœur, qu'il attendra l'Empereur dans la capitale polonaise. On dit que, dès avant cette date, il donnera des dîners, « ce qui nous sera, remarque cette sémillante personne, une occasion de sortir nos toilettes » [73].

Décidément, le frère de l'Empereur fait impression : une foule dense entoure le palais Brühl où se tient le Roi : elle contemple les voitures, qui remplissent la cour; la suite nombreuse et somptueuse, qu'elle entrevoit, l'étonne ». Et Niemcewicz de noter aigrement : « Partant en guerre, ne pourrait-on s'arranger sans tant de chambellans et de courtisans ?

(69) *Archiwum Główne Akt dawnych*, Nr. 2019. Correspondance de trois princes français, folio 40, 3 mai 1812.
(70) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 312.
(71) *Archiwum Główne Akt dawnych*, XW. liasse 555, Rozkazy okólne oryginalne, fol. 115.
(72) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 311-2.
(73) Falkowski, Obrazy z życia, t. 4, p. 10.

Il est vrai, que tout cela ne coûte rien, que tout cela mange, boit et se loge gratis » [74].

Pourquoi Napoléon, qui a si vertement attrapé Jérôme en 1809 pour s'être ainsi entouré en partant en guerre, a-t-il laissé Jérôme agir si royalement cette fois ? Un mot à Reinhard ou à Jérôme et rien de tout cela ne se fut produit. Mais ne faut-il pas admettre que Napoléon veut voir son frère le représenter dans la capitale polonaise comme il sied à un roi, à un prince du sang impérial, au propre frère de l'Empereur ? Ne connaît-il pas les aptitudes de son frère à déployer dans le domaine de la représentation des qualités d'aisance, qui produiront le meilleur effet sur la bonne société de Varsovie. Jérôme n'a rien du faraud de village, du fils du cabaretier de la Bastide, du Franconi, qu'est Murat; rien du bonhomme Joseph, de l'hypocondriaque Louis. Encore sur les bancs de l'école, quand son frère était Premier Consul, il a reçu jeune l'empreinte du monde, y évolue avec une facilité, un naturel non douteux. Le transporter tout de go à Varsovie, en le laissant dans un cadre, même réduit, de dignitaires de cour, c'est le laisser maître de ses plus sûrs moyens de séduction. La campagne une fois commencée, on verra bien ce qu'il y aura lieu de faire de tous ces gens à ramages. En attendant, Jérôme en 24 heures avait fortement secoué toute la capitale polonaise et avait imposé à l'attention de toutes les classes de la société la personnalité du frère de l'Empereur.

Avec tout cela, il n'oublie pas qu'il est roi de Westphalie : par une ordonnance qu'il a rendue à Varsovie le 3 mai, le comte de Schulenbourg-Embden, préfet de l'Elbe, a été nommé conseiller d'Etat [75]. La Gazeta Warszawska enregistre cette petite chose comme pour souligner les préoccupations du roi.

On n'oublie pas non plus ailleurs son existence; on surveille ses déplacements. Yakovlev écrira le 4 mai de Cassel à Kanikof : « Quoique la Gazette de Berlin annonçait l'arrivée du Roi à Varsovie, on n'en a ici que de ses nouvelles de Kalisz; d'après ses lettres du 26 de cette ville, le Roi n'en était parti que pour faire l'inspection de ses troupes, mais V. E. aura à ce sujet des nouvelles plus positives » [76].

Le 4 mai, le Palais Brühl, préparé quelques jours aupa-

(74) Niemcewicz, Pamiętniki, 3 mai, p. 311.
(75) *Gazeta Warszawska*, Nr. 44, mardi 2 juin, p. 776. Cassel 16 mai.
(76) *Glavny Archiv*, Nr. 5010. Lettre non signée, mais de l'écriture d'Jakovlev.

ravant pour recevoir le roi de Westphalie, fut le cadre où il se rencontra officiellement avec l'ensemble du Gouvernement et des autorités polonaises. Il y a là un événement assez important, à côté duquel les historiens en général sont passés sans l'honorer d'un regard : Masson lui-même, qui eut pu s'en emparer pour faire un vaudeville, paraît l'avoir ignoré.

Ce nom seul, Palais Brühl, devait éveiller dans l'esprit de Jérôme les souvenirs les plus doux. Quand le 1er juillet 1809, il était entré à Dresde à la tête de sa garde et des cuirassiers saxons, au bruit des cloches et des salves d'artillerie, aux acclamations du peuple, au chant des Te Deum, une réception solennelle au Palais Brühl avait été l'évènement central de cette glorieuse journée [77] Qu'allait apporter à Jérôme le Palais de Brühl varsovien ? Quelle comparaison faire entre sa courte expédition en Saxe, qui lui avait demandé un mois et deux jours, qu'il avait faite aux portes de ses Etats et ce que Napoléon a appelé la deuxième guerre de Pologne, ce que l'histoire appellera la campagne de Russie ? En 1809, il commandait à 16.000 hommes : ses généraux s'appelaient Rewbell, Bernterode, Bongars, En 1812, il va commander à 80.000 hommes, ses sous ordres s'appellent Vandamme, Marchand, Reynier, Latour Maubourg, Prince Joseph Poniatowski.

Le palais Brühl, demeure des Ossoliński, des Lubomirski, de Janusz Sanguszko, enfin du Comte Brühl, ministre et favori d'Auguste III, restauré par lui dans le style rococo saxon, était et reste l'un des beaux édifices de Varsovie. [78] Derrière les quatre piliers porteurs de gracieuses statues, œuvres du saxon Deybel, encadrant des grilles et une porte en fer forgé, que couronne le chiffre du favori, s'étend une cour large et profonde entre de légers pavillons. Au fond se dresse le Palais, dont le fronton central relevé par le Comte Brühl s'adorne de ses armes et de celles de sa femme. Le tout est d'un 18e siècle assez cosmopolite.

Le puissant favori avait déployé dans ce palais tout le luxe possible sans y gagner la moindre popularité. Après sa mort, son fils avait aussitôt loué cette belle demeure à l'ambassadeur de Russie pendant l'interrègne qui avait précédé l'élection de Stanislas Auguste. Le comte de Kaiserling, les princes Repnin

(77) Martinet (André), Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, p. 72.
(78) Voir les gravures et plans du Palais dans *Konarski* : (Palac Bruhlowski w Warszawie. Varsovie, Société des amateurs d'Histoire, 1915, III p. in-8°, p. 42, 60, 72, 96 et suivantes.

et Wolkonski, le comte de Saldern se succèdèrent dans ce palais devenu le centre d'un travail politique qui tendait de plus en plus à assujettir la Pologne à l'influence russe. En 1775 les héritiers du Comte Brühl vendirent ce splendide hotel au Prince Poninski, grand trésorier, qui y reçut avec force honneurs le mystificateur Cagliostro. Le roi de Pologne ne le racheta à son trésorier ruiné que pour y loger encore l'ambassadeur russe Stackelberg. L'ambassade russe étant partie en 1794, le palais servit de prison aux Russes faits prisonniers : on exécuta, en face, des dignitaires polonais traîtres à leur patrie. Le dernier partage effectué, les gouverneurs prussiens Von Vedensen, puis Köhler, y résidèrent. En 1806, le Général Gouvion Saint Cyr, nommé gouverneur de Varsovie les y remplaça. [79] Napoléon à quelques pas de là sur la place de Saxe passa ses troupes en revue. Cette maison, qui garde l'air aimable des choses du 18e siècle, n'évoquait guère pour les Varsoviens que des souvenirs pénibles. [80] Mais Jérôme n'y pouvait être sensible : le dernier seul comptait pour lui; l'histoire moderne ne commençait elle pas à ses yeux avec celle de son génial frère ? L'empereur et lui même n'était ils pas doués d'une espèce de puissance magique, qui leur faisait effacer les mauvais sorts ?

Donc, le 4 mai 1812, à 10 heures du matin, toutes les autorités avaient été invitées à se présenter au roi en son domicile. Nous avons longtemps attendu, [81] dit Niemcewicz, secrétaire du Sénat. Tous ces personnages eurent le temps de se donner en spectacle les uns aux autres.

Les premiers arrivés avaient été les militaires, convoqués comme il sied pour 9 heures 1/2 par Fiszer, chef d'Etat-major général du Prince : tous les généraux, les colonels et administrateurs militaires de même rang en tenue de parade et en bottes s'étaient rendus à cheval devant le petit palais *Pod Blacha* [82] et de là avaient défilé par la place de Saxe jusque dans la cour du Palais Brühl. Le Prince Joseph précédait, la czapka en tête, en dolman amarante de lancier, re-

(79) Przezdziecki (Comte Renaud), Varsovie, p. 207-208.

(80) A noter pourtant les « diners patriotiques » organisés en 1809 par Thomas Ostrowski, président de la Diète, pour la « crême de la société varsovienne ». Konarski (Kazimierz), Palac Brühlowski w Warszawie. Varsovie, Soc. des amateurs d'Histoire, 1915, III p. in-8°, p. 89.

(81) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 312.

(82) *Archiwum Główne Akt dawnych*, liasse 555. Rozkazy ogólne oryginalne (1809-1812), folio 105. Rozkaz dzienny, 3 mai 1812.

vers et parements de même teinte, culotte à broderie d'argent, épaulettes de grande tenue. Derrière lui, Fiszer, petit, blond, son grand nez émergeant de sa longue figure, toujours sa courte pipe à la bouche, difforme, juché sur une grande jument, miniature caricaturale, qui imite le Prince comme Berthier imite l'Empereur, bras droit de Poniatowski, mais bras emmanché dans une épaule plus haute que l'autre [83]. Avec celà un beau passé : ancien aide de camp de Kościuzko, fait prisonnier à Maciejowice, libéré en 1797, passé à Paris, devenu sous Kniaziewicz colonel à la légion du Danube, où il fut blessé et fait prisonnier. Rentré en Prusse méridionale, il a été l'un des premiers à prendre les armes en 1806 et sera tué à Taroutina le 8 août 1812 [84]. Personnage sympathique, avec lequel Jérôme et Marchand seront souvent en contact, il contraste avec son sous-chef d'état-major, Rautenstraucht, maigriot au teint jaune blafard, aux cheveux roux, d'air maladif, humble, flatteur, laquais de tout le monde, adroit, prompt, consciencieux, quand c'est son intérêt, paresseux, vindicatif, aimant l'argent et les femmes, avide d'honneurs, ignorant l'amitié, ayant su gagner la confiance du Prince, intermédiaire obligé de ses amourettes, capitaine en 1806, brigadier en 1809; il passera à Alexandre aussitôt que le Prince Joseph aura péri. Fredro rappelant qu'il est fils de tanneur, dit : « L'Etat-major relié en maroquin jaune, par M. Rautenstrauch » et ajoute : « Difficile d'être plus hideux, mais de grandes capacités comme chef de bureau ». Il sera Général-lieutenant russe, aura tous les ordres russes, recevra mille faveurs des tsars, « deviendra un knout dans la main du Grand Duc Constantin, se constituera un sérail de ballerines et mourra à 75 ans dans les bras de sa sultane favorite » [85]. Rien d'un enthousiaste des Bonapartes.

Puis venaient sans doute les trois généraux de division, Dombrowski gros de corps, de visage, figure sans expression, personage d'allure point militaire, ce qui ne l'empêche pas d'être le grand soldat que l'on sait; Zajączek, grande silhouette, belle et martiale figure qui dans quelques années laissera voir au contraire une absence totale de caractère; Kameniecki qui ne sera sous les ordres de Jérôme que jusque

(83) Fredro, Trzy po trzy, p. 116.
(84) Fredro, Trzy po trzy, p. 115-116 et Gembarzewski, Wojska Polskie 1807-1814, p. 14.
(85) Gajewski, Pamiętniki, t. 1er, p. 24-26 et Fredro, p. 115.

Grodno. Ensuite Wielhorski, ministre suppléant; Hebdowski chef du recrutement; Roznieçki, agressif, petit, laid, blond, le cavalier parfait [86]. Enfin la troupe des aristocrates de l'armée, princes, comtes, tous bien montés et bien montant, en élégants uniformes de fantaisie richement brodés.

Tandis que plastronne ce brillant escadron, voici les autorités civiles du Duché, les Ministres d'abord, mais point tous semble-t-il : l'imposant et très décoratif Stanislas Potocki est là et va faire en parfait grand seigneur les présentations. Là aussi est Matuszewicz : son regard clair et vif, son air résolu disent qu'il a un but et sait comment l'atteindre. Sobolewski fait figure de brave homme. Luszczewski fatigué et pressé de besogne, semble compter les minutes qu'il va perdre à cette réception. Lubienski ne paraît pas être venu : pendant tout ce début de mai, il s'abstient d'assister au Conseil du Cabinet. Sa santé lui procure un alibi commode : il pourra faire remarquer aux Saxons et aux Russes qu'il s'est abstenu de toute participation à la réception de Jérôme.

Il y a là aussi vraisemblablement une délégation du Conseil d'Etat, encore que le référendaire Kajetan Kozmian n'en parle pas dans ses Mémoires. Il y en a une du Sénat : Niemcewicz nous dit qu'il en faisait partie. Le sympathique Wybicki devait donc être là, le vieil Ostrowski également, si toutefois il était remis de sa congestion, le comte Zamojski gendre du vieil Adam Czartoryski assurément. Rien ne permet de supposer que des membres de la Diète de 1811, laquelle légalement a cessé d'exister, aient cru nécessaire qu'elle fut représentée en cette circonstance. Par contre M. le Préfet Nakwaski, et M. Wegrzecki, président de la Municipalité de Varsovie appelés à être en relations avec le roi Jérôme ou son entourage, paraissent avoir été présents.

Au total, probablement, tant militaires que civils une quarantaine de personnes. Le trait commun à tous ces hommes, remarquables ou non, c'est qu'aucun d'eux vraiment n'est un *homos novus*. Fort peu comprennent, beaucoup ne veulent pas comprendre cette vérité simple : « Il ne s'agissait pas seulement de restaurer l'ancienne Pologne avec les malheureuses traditions dont elle était morte » [87], mais d'en fonder

(86) Fredro, Trzy po trzy, p. 115 et 205. Gembarzewski, Wojsko polskie, p. 26 et 38.
(87) Driault (Edouard), Tilsitt, p. 205.

une nouvelle. Plusieurs sont fort habiles et eussent fait figure dans n'importe quel grand Etat. Tous ont beaucoup vécu, beaucoup douté; ils voient bien un Messie, mais se demandent s'il est venu pour eux; même s'il en était ainsi, peu sont résolus à le suivre. Jérôme qui paraît son précurseur et annonciateur, n'est peut-être qu'un jeune homme en quête d'un trône. Bref, tous, en attendant longuement dans le salon, sont par avance tous yeux et toutes oreilles : ni un mot, ni un geste de Jérôme n'échappera à ces esprits aux aguets. Il a assez d'intelligence naturelle pour s'en douter et Bignon l'a documenté.

Qui sont maintenant, de l'autre côté de la porte du salon du Palais Brühl, ces gens qui se préparent au rôle de messagers d'avenir indéfini et que Jérôme range autour de lui, qu'il s'efforce de styler avant ce premier contact dont l'importance est indéniable ? Si nous en croyons Frédéric Masson, il s'agit d'une bande d'aventuriers sans vergogne, affamés de titres de noblesse, de décorations, de pensions, de domaines, sans dignité morale, sans courage militaire, sans valeur, compagnons de plaisirs et parasites éhontés d'un roi jeune, prodigue, qui aurait besoin d'un conseil judiciaire, figurants d'un vaudeville effarant, personnages de mardi-gras dont les habits de fête dissimulent mal les personnalités falotes.

Ce n'est pas le lieu de revenir sur les faits cités par Masson à la charge de ces personnages. Il suffit de dire que dans toutes les armées alliées de l'Empire français, on pouvait trouver des individus et même des collections aussi surprenantes d'allures que celle là. Il n'empêche que lorsque se produit la menace d'un Dornberg, ceci forme un ensemble qui se tient, agit et en impose. Quand on voit ce qu'ont été un Murat, un Masséna, un Thiébaut, un Coignet, il ne faut pas songer à étudier l'Empire français à la loupe, voire au microscope, en espérant le trouver sans taches. C'est, comme toutes choses, un grand corps formé d'atomes très divers, d'êtres doués de défauts variés et multiples, lesquels se compensent, et se neutralisent comme leurs qualités et qui constituent néanmoins un tout d'un aspect très pren[illegible]

Il y a un témoin à décharge d'une sûreté abs[illegible] et d'une sincérité irrécusable : c'est Yakovlev qui, inform[illegible] e chancelier Roumiantsov de tout ce qui se passe à la co[illegible] Cassel, lui a transmis une « Note des personnes qui se [illegible]ent au-

près de S. M. le Roi de Westphalie dans son présent voyage en Pologne » avec des appréciations sur chacune d'elles.

Le premier personnage présenté par Yakovlev, c'est « le comte de Fürstenstein, Ministre d'Etat et des Affaires étrangères, français de naissance, qui jouissant d'un crédit et d'une confiance particulière et bien méritée, s'est fait estimer généralement par la droiture et la loyauté de son caractère » [88]. Lecamus, comte de Fürstenstein, rencontré par Jérôme à Saint-Domingue et qui l'a accompagné aux Etats-Unis comme secrétaire, l'a suivi dès lors partout : sur *l'Ering* avec Mlle Paterson de Baltimore à Lisbonne; de là, à Milan où il « commence à montrer une véritable valeur personnelle » en prouvant à Jérôme la nécessité de rompre avec sa femme et de devenir « un prince français » (6 mai 1805). Il fait avec son maître la périlleuse croisière sur le Vétéran (décembre 1805) [89], il est son secrétaire des commandements dans la campagne de Silésie [90]. Jérôme promu roi, il deviendra son ministre des affaires étrangères. L'auteur des mémoires de Jérôme dit : « Homme d'un certain mérite, il se forma assez vite aux affaires; dans le principe, il dut la grande faveur dont il jouit à la cour de Cassel à ses anciennes relations avec le Prince plutôt qu'à ses talents et à son entente de la politique ». Ce n'est pas d'un lyrisme débordant comme éloge. Pourtant, il faut reconnaître que Lecamus n'est pas une nullité : il marie une de ses sœurs au Général Morio, une autre à Pothau directeur de la police, puis directeur général des postes; sa famille devient la plus influente du royaume, où elle constitue le noyau du parti français et entre en lutte avec le parti allemand : lui-même, on l'a vu, entre l'affaire Dörnberg et la campagne de Saxe, en année 1809 si troublée, fait ce tour de force d'épouser une Hardenberg [91]. Le 13 juin 1809, au lendemain de ce mariage, Reinhard évidemment impressionné par les manœuvres heureuses du ministre de Jérôme reconnaît : « De tous les ministres d'Etat, M. de Fürstenstein est le seul avec lequel je n'ai pu établir des rapports de confiance et qui garde toujours avec moi, et même assez bien, l'attitude de ministre. Je dois dire que M. de Füurstenstein

(88) *Glavny Archiv : Novia diela* N° 4602, 28 avril/2 mai, C. 5 Cassel, ad. N° 33, 2 fol.
(89) Mémoires de Jérôme, tome 1, p. 131, 167, 169, 298, 380, 409.
(90) Mémoires de Jérôme, tome 2, p. 461.
(91) *Idem*, tome 3, p. 175-176.

a gagné dans mon esprit; ce n'est pas un homme supérieur et beaucoup de choses qu'il n'a point acquises, lui manqueront encore longtemps; mais il a et acquiert de la mesure : il peut prendre de la maturité et il a des qualités d'un homme de bien. Il a la confiance du Roi sans avoir beaucoup d'influence, soit qu'il ne veuille pas user son crédit, soit que le Roi ait trop le sentiment de sa propre supériorité; mais il serait à désirer que tous ceux qui entourent ce monarque valussent M. de Fürstenstein »[92]. Sans doute, Reinhard ne tardera pas à se ressaisir : moins de deux mois après, il nous apprend que Fürstenstein, « avec de l'esprit naturel, des formes agréables, un caractère facile, n'a pu et ne pourra jamais remplir les lacunes de son instruction. Le sentiment de son insuffisance lui donne une réserve qui s'accorde assez bien avec le poste qu'il remplit. Son défaut le plus impardonnable est de dilapider son temps et de n'en réserver aucun pour l'étude. L'âge et l'expérience pourront donner de l'aplomb à sa légèreté; mais comme il n'a, ni n'acquiert aucune connaissance positive, qu'il est mal secondé, il commet des fautes, souvent, qui sont remarquées et notées par ceux à qui il a affaire. Hors les affaires de cour et celles de son département, son influence, on peut l'en croire, est à peu près nulle, et même sous ces deux rapports, beaucoup de choses se font contre son gré ou à son insu. Cependant il est devenu nécessaire au Roi qui a pris avec lui une habitude d'intimité et qui presque littéralement a besoin de sa présence pour s'endormir. M. de Fürstenstein ne fait guère d'autre mal que de ne faire guère de bien. C'est un excellent favori, c'est un mauvais ministre »[93]. Si Champagny a rapproché ces deux dépêches, il a pu s'étonner des variations de Reinhard autant que de celles de Fürstenstein. En fait, c'est fort simple : nous sommes alors après la réception par Jérôme de la mercuriale envoyée le 25 juillet par l'Empereur, et Brunswick-Oels venant de traverser impunément la Westphalie, on s'attend à un nouveau coup de foudre de Napoléon : c'est le moment d'assommer ce créole intrigant qui joue au comte et au ministre allemand. Que Holzapfel ait emprunté presque mot pour mot à Reinhard ses appréciations sur Fürstenstein[94], cela prouve peu au point de

(92) *Idem*, tome 4, Reinhard à Champagny, Cassel 13 juin 1809, p. 240.
(93) Mémoires de Jérôme, t. 4, p. 213, 8 août 1809, Reinhard à Champagny.
(94) Holzapfel, Das Königreich Westfalen, p. 138.

vue strictement objectif. Le Suisse souffrant d'un prurit d'ambition et d'indépendance qui s'appelle Benjamin Constant, amant fantasque et incurable de cette ennemie furieuse de Napoléon qui a nom Mme de Staël, dîne chez Fürstenstein et n'a pas un mot grincheux à son adresse [95].

Jérôme eut-il dû se soucier d'avoir à la tête de ses relations extérieures un émule de Talleyrand ? Pourquoi faire ? A quoi cela eut-il abouti ? A quoi a servi à Murat d'avoir pour ministre le rusé Gallo qui, avec les Campochiaro, les Zurlo, les Maghalla, se précipite dans les fissures survenues dans les relations de Joachim avec Caroline ou avec Napoléon, travaillant à en faire des abîmes, et qui a assez d'entregens et assez peu de scrupules pour jeter des ponts dangereux entre le roi de Naples et les ennemis de l'Empire français [96]. Jérôme est bien mieux servi et mieux protégé contre tant de folies par la réputation de droiture et de loyauté de son ministre qu'il ne l'eut été par l'habileté d'un demi Talleyrand. La réserve que donne à Fürstenstein le sentiment de son insuffisance, ne l'engagera à donner à Jérôme que des conseils de prudence à Varsovie : le roi de Westphalie n'a pas besoin d'autre chose.

Près de Fürstenstein se tient le directeur du Cabinet du roi « le baron de Sorsum (chevalier Bruguière), secrétaire du cabinet français, homme instruit et de talents qui a acquis l'habitude du travail dans les quartiers généraux de l'armée française où il a été précédemment employé ». Ses relations avec Jean de Müller, on l'a vu plus haut, permettent d'accepter comme ressemblant ce portrait. Sorsum a près de lui M. Tilleul, auditeur au Conseil d'Etat, placé sous ses ordres.

Un autre groupe de serviteurs de Jérôme, c'est celui que forment « le Gouverneur de Palais, Comte de la Ville-sur-Illon », « le Préfet du Palais M. de Boucheporn », « le Maître de la Garde-robe, le chambellan Baron de Marinville ». Yakovlev souligne le fait que le premier est « marié à la Princesse de Hesse Philipstadt » : ceci s'inscrira certainement à son actif, lors des présentations. Boucheporn est donné uniquement comme « frère du maréchal de la Cour » [97], que le Témoin oculaire définit « bon homme, mais fort vain, fort

(95) Benjamin Constant, Journal intime, p. 181.
(96) Espitalier, Napoléon et le roi Murat, p. 134, 139, 144, p. 151, 155, 171, etc.
(97) *Glavny Archiv :* Novia diela, 4602.

inepte ». Le Témoin explique d'ailleurs pourquoi des médiocrités sont aux côtés de Jérôme : « la famille Boucheporn avait eu autrefois des relations avec celle de Bonaparte en Corse ». L'inévitable clientèle corse s'est incrustée fortement chez Jérôme Bonaparte comme chez les autres membres de la famille. De Marinville, point de bien à dire : « à peu près de l'âge de Jérôme, il appartenait à une famille aisée de Paris, avait passé sa jeunesse dans les mauvais lieux et remplissait auprès du roi l'emploi du conseiller Bonneau, portant le mouchoir aux femmes de la cour, aux grisettes et faisant même plus au besoin » [98]. Jakovlev s'est borné à dire de lui « autrefois l'un des secrétaires du cabinet, français de naissance ». Il fait pendant, en plus léger, à Rautenstrauch.

Ce groupe moins intéressant que le précédent, devait néanmoins, grâce surtout à Ville-sur-Illon, faire, sur le moment, bonne impression.

Venaient alors le général de division Marchand, chef de l'Etat-major de l'aile droite de la Grande Armée et ses adjoints les adjudants commandants Mériage et Pelet. Pour Marchand, Jérôme saura que dire en le présentant : il tient de son frère que si Marchand n'est pas maréchal, il en vaut quatre; du reste il a eu dès longtemps sujet de s'informer de lui, ce général ayant reçu en dotation un domaine à Calbe (Westphalie) [99]. Mériage en 1809 venant de Jassy par la Galicie est passé par Varsovie où il s'est entretenu, le 7 avril, avec le Prince Joseph de la situation politique et militaire sur les confins austro-russes [100]. Vandamme n'est pas là; mais il y a le Général Chabert « français et capitaine général de la garde westphalienne qui passe pour un officier de mérite et s'est distingué au service de la France dans les campagnes qu'il a faites en Italie et en Allemagne » [101] Il y a aussi, l'un des grands favoris, Meyronnet comte de Wellingerode, capitaine général des Gardes, l'ancien enseigne parti sur l'Epervier avec Jérôme pour les Antilles qui, depuis lors, ne l'a jamais quitté sur les mers, en Silésie; que son aventure

(98) Témoin oculaire, Le royaume de Westphalie, p. 27, 26.

(99) Kleinschmidt, Geschichte des Königreiches Westfalen, p. 504 semble très fier qu'un tel homme ait dirigé l'armée Westphalienne. Holzapfel, Das Königreich Westphalen, p. 134 relève le nom de Marchand parmi les possessionnés.

(100) Correspondance du Prince Joseph Poniatowski avec la France, t. 2, p. 87.

(101) *Glavny Archiv :* Novia diela, N° 4602.

d'Halberstadt a déconsidéré au point de vue militaire et réduit au rôle de grand maréchal du Palais; que l'incendie du château a trouvé malade et fait mettre en disgrâce [102]. L'auteur des mémoires de Jérôme le présente comme un homme « fort obligeant, cherchant toujours à rendre service et qui, sans être d'une haute portée, ne manquait ni d'esprit ni de bravoure ». Reinhard dit : « Distingué par des formes douces et aimables, éprouvé par le roi depuis huit ans, il passe pour se prévaloir de la confiance de S. M. pour faire entendre des vérités que quelquefois d'autres n'oseraient dire » [103]. Le Témoin oculaire estime qu'il « mérite la faveur de Jérôme : ce n'était pas un génie, mais il avait de la bravoure et de l'esprit naturel; on ne recourut jamais en vain à son obligeance, il fit beaucoup de bonnes actions, par conséquent beaucoup d'ingrats ». Lui aussi s'était dès le début « trouvé impatronisé, on ne sait trop comment, dans la famille Bonaparte » [104]. Un favori, mais un ami sincère, malheureusement un malchanceux, par surcroit plus mal portant que jamais. Il ne commencera même pas la campagne et rentrera à Cassel le 6 juin « dans un état à peu près désespéré » [105]. Ce n'est pas lui qui poussera Jérôme dans la voie des fanfaronnades et des aventures.

Puis voici le colonel baron Borstel westphalien et le major Gautier, les chef et sous-chef de l'Etat-major westphalien, et enfin la brillante suite des aides de camp, des officiers d'ordonance, des écuyers d'honneur. En tête des premiers, le Prince de Hesse Philipstadt, grand Chambellan de la cour, nommé colonel des chasseurs carabiniers pour sa fidélité lors de l'affaire Dörnberg [106], le propre cousin du landgrave de Hesse, rallié de marque qui est là comme un témoignage parlant du prestige de Jérôme. Puis le Prince de Salm-Salm et le colonel Prince de Malsbourg qui a découvert la conspiration Dornberg, l'a révélée au roi aussitôt, assez profondément attaché à Jérôme pour lui reprocher, au risque de lui déplaire, ses prodigalités auxquelles il aurait pu avoir part « et peut-être y eut-il trouvé une excuse dans son peu de

(102) Mémoires de Jérôme, t. 105, 131, 380, 409, t. 2, p. 28, t. 5, p. 138 et 63.
(103) Mémoires de Jérôme, t. 3, p. 181, t. 4, p. 287.
(104) Témoin oculaire (Un), Le royaume de Westphalie, p. 25.
(105) *Archives Min. Affaires Etrangères*, F W 1812, vol. 10, N° 344, Cassel 8 juin, Reinhard à Bassano.
(106) Mémoires de Jérôme, t. 3, p. 369.

fortune », — assez peu Hessois d'ancien régime pour faire « de l'Empereur son idole » [107]. Il fait fonctions de grand écuyer : ni lui ni les autres aides de camp « n'ont encore eu l'occasion d'acquérir de réputation militaire » [108], mais leur attitude politique n'est-elle pas très parlante, éloquente même pour des Polonais bien informés de ce qu'ils sont.

Le groupe des officiers d'ordonnance, faisant fonctions de chambellans au Palais Brühl, était à peine moins décoratif : il y a George de Löwenstein-Wertheim, « pauvre prince, pauvre mari et pauvre officier », mais dont la femme, la comtesse Ernestine de Puckler-Limbourg, dame du palais, et maîtresse de Jérôme « par beaucoup d'esprit de conduite, s'était faite une existence à part qui ressemblait un peu à celle d'une favorite en titre » [109]. La comtesse est restée à Cassel, mais peut-être la verra-t-on en Pologne [110]. Le comte d'Oberg, le baron de Bodenhausen, hanovriens, le baron de Schlicher, hollandais ont précédé tout le monde à Glogau [111] et doivent être connus.

Les écuyers d'honneur « placés dans des régiments » sont là également. Ce ne sont pas des comparses quelconques : c'est le baron de Mohrenholz, fils du premier mari de Charlotte de Hardenberg dont Benjamin Constant est le troisième mari. Charlotte paraissait parfois à la cour de Jérôme où ses deux divorces et ses promenades à travers l'Europe à la poursuite de Benjamin Constant, fiancé récalcitrant entre les mains de Mme de Staël, avaient dû faire quelque bruit [112]. Ce jeune homme près de Jérôme est le symbole d'un ralliement qui permet à une branche de la famille de Hardenberg de retrouver son équilibre moral. Le baron de Busche-Munch est un proche du ministre de Westphalie à Pétersbourg, le baron de Busche-Hennefeld. Le baron de Hammerstein est le frère cadet du général de Hammerstein qui a 200.000 francs de rente, est le chef de la famille la plus influente de Westphalie, et a gagné à Jérôme une grande partie de la noblesse [113].

Somme toute, suite assez imposante : des militaires fran-

(107) *Idem*, t. 3, p. 369.
(108) *Glawny Archiv*, N° 4602.
(109) Chuquet (Arthur), Mémoires du Margrave de Bade, p. 12-13.
(110) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F W tome 10, n° 63, fol. 127-128. Bulletin 30/VI 1812.
(111) Kleinschmidt, Geschichte des Königreichs Westfalen, p. 487.
(112) Benjamin Constant, Journal intime, p. 155-180.
(113) Mémoires de Jérôme, tome 3, p. 283.

çais de valeur, de grands noms de vieilles familles allemandes, entre eux des Français ayant eu assez d'habileté pour devenir des agents de liaison solides entre la France et la Westphalie. Ensemble point disparate, composé d'éléments divers sans doute, mais entre lesquels il n'y a point de cloisons étanches, et dont tous sont sympathiquement attirés vers la personne de Jérôme, du chef, du roi, qui se présente bien ici comme roi de Westphalie et rien d'autre.

Cette double revue passée des deux côtés de la rampe, il ne reste plus qu'à donner ce lever de rideau qui fut court. Enfin, la porte s'ouvre; « le roi sort : svelte, élégant, très ressemblant à son frère, avec cependant un regard plus doux. Sa cour est apparue toute en broderie et aussi son écurie : en tout cela, un grand air et beaucoup d'ordre. Il a passé en revue le personnel civil et militaire ». C'est donc une audience toute en présentaions, une suite de conversations entre Jérôme, Stanislas Potocki et chacune des personnes qu'ils se présentent. Ni avant, ni après ces présentations, Niemcewicz qui est là, ne fait mention d'aucun discours : ce jeune roi, susceptible d'intempérances de langage, a su s'abstenir. Puis « après un léger salut, il est rentré dans ses appartements ». Niemcewicz est favorablement impressionné par la personne de Jérôme, par la tenue de son entourage; mais plus son impression est heureuse et plus il eut voulu voir Jérôme s'engager, se livrer, jouter avec ses partenaires polonais. Jérôme a trop été un Napoléon; il a passé une revue et posé sans doute des questions, mais on n'a pu lui en poser, ni par suite deviner dans quel but l'Empereur l'a envoyé à Varsovie ? Quelles sont ses idées personnelles à ce sujet ? Y aura-t-il un roi de Pologne ? Est-ce lui ? Pourquoi a-t-il avec lui, outre un état-major, des chambellans et surtout son ministre des relations extérieures ? Niemcewicz est charmé et déçu. Jérôme s'est arrangé pour supprimer toutes les difficultés que comportait sa situation : c'est vraiment trop commode; « en somme, c'est assez facile d'apprendre à représenter » [114]. A son point de vue polonais, Niemcewicz a cent fois raison, mais Jérôme, à son point de vue personnel et au point de vue français, a agi avec tact et prudence. On ne fait pas de déclarations à l'étranger, — même quand on est chargé d'en faire, ce qui ne paraît pas avoir été son cas, — quand on

(114) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 312.

ne connaît pas encore le milieu dans lequel on doit évoluer. Il devait prendre son rôle par le côté facile : en face des vieux routiers de la politique qu'il avait devant lui et dont beaucoup avaient juré fidélité aux gouvernements les plus et les moins nationaux, quel jeu de dupes c'eût été, de faire des promesses ou même d'émettre des espoirs qu'on eut appelés promesses, quand il ne pouvait exiger de ces personnes aucun engagement, encore que leurs engagements fussent de si faible valeur ! Ou le roi a agi de lui-même très politiquement et il faut l'en féliciter, ou c'est Fürstenstein et Wellingerode qui lui ont conseillé d'agir ainsi et ils ont prouvé par là qu'ils n'étaient pas des sots. Bignon l'a sûrement guidé et l'Empereur lui avait sans doute fait ses recommandations à Paris : mais alors il s'est laissé docilemnt dirigé, comprenant qu'il le fallait; en face de cet imposant concours de personnages venus pour le saluer, il n'a pas été victime du vertige des grandeurs, et c'est déjà un grand point. Jérôme a donc bien mérité de Napoléon en une telle journée qui eut pu être fatale avec un Murat.

Jérôme a d'ailleurs ouvert une porte aimable dans le mur un peu froid de sa réception officielle : « le même jour, il a prié à dîner chez lui à six heures le Président du Conseil Stanislas Potocki et le Prince Poniatowski. Ils ont mangé à trois seulement. Le jeune roi a parlé de tout et bien et sensément ». On est de plus en plus surpris, quand on a vu Masson si persuadé qu'il avait affaire à un écervelé. Ainsi Jérôme s'est épanché au sujet de la Pologne dans une conversation toute intime avec le Président du Conseil et le Ministre de la Guerre. Il était là plus à l'aise, tout en sachant que ses propos passeraient ensuite de bouche en bouche : il n'a pas cherché à déchaîner l'enthousiasme, il s'est contenté de plaire à ses hôtes, à ces deux oracles, en parlant « bien et sensément » ceci en l'absence de tout guide, même de Fürstenstein. Et qui dit cela ? Niemcewicz dont la peu bienveillante sévérité a poursuivi le roi de Kalisz à Hélénów en passant par Wolborz et Ujazd. C'est curieux.

A la vérité, Niemcewicz qui n'a pas été long à savoir les choses, a encore des regrets à exprimer : « on n'a pas parlé cependant de notre misère, des oppressions subies par nous, des délits commis par les troupes de passage »[115]. C'est

(115) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 312.

croyable et regrettable. Mais qui eut pu aborder ce sujet ? Jérôme n'avait là dessus que des notions fragmentaires — celles concernant les Westphaliens et pas toutes : on lui cachait ce qu'on pouvait. — Potocki avait en mains tous les éléments, c'est à lui que va le reproche : mais il s'est dit que le jour était mal choisi pour des récriminations, qu'il fallait d'abord établir des relations cordiales; que, cela fait, les questions épineuses pourraient être abordées et tranchées sans peine. Ce Polonais de haute marque était avant tout un homme d'infiniment de tact.

La question des approvisionnements pourtant n'est pas de celles dont on peut remettre à plus tard la solution. Or, nous prenons cette fois Dupleix en faute : il a voulu voir peut-être Varsovie et les premières réceptions. Il reçoit le 4 de Vandamme cette lettre : « Je suis étonné de ne point vous voir encore arriver ici et ne puis deviner pour quels motifs vous tenez constamment à rester en arrière. Ce n'est cependant point là que vous parviendrez à assurer les subsistances de l'armée. Vous donnez des ordres, mais je vous le répète, ce n'est point par correspondance qu'il est possible de sortir aujourd'hui du pas difficile où nous nous trouvons. C'est en avant que vous devez être, en Galicie, sur tous les points qui peuvent présenter quelques resources, que vous devez vous transporter et faire agir par des employés sûrs dont l'intelligence et l'activité vous soient connues. Toute l'administration reste tranquille au moment où nous sommes dans les transes les plus cruelles. Généraux et officiers font le métier des administrateurs et ce n'est que par des mesures illégales et souvent peu certaines qu'ils cherchent à nourrir leurs troupes. Je serais fâché de faire sentir mon autorité à l'administration, mais je serai contraint de sévir, si désormais le service n'est pas mieux assuré ». Vandamme concluait en disant que, les autorités locales promettant sans cesse et ne tenant pas leurs promesses, il ne répondait plus des troupes, si on les laissait sans vivres [116].

D'autre part, l'état-major ne chôme pas, même en ce jour de grande réception. Jérôme tient à préparer un prochain mouvement en avant. Marchand prescrit le 4 à Vandamme : « D'après les ordres de S. M. le roi de Westphalie, vous vou-

(116) Du Casse, Le général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 356-7.

drez bien porter la cavalerie du 8e corps sur la rive gauche [117] de la Vistule à six milles en avant de ce fleuve et la placer de manière à ce qu'elle couvre le front de vos deux divisions d'infanterie. Cette disposition n'aura lieu qu'après la construction des ponts sur la Vistule entre Varsovie et Pulawy ». Cette lettre se croise avec une lettre de Vandamme au Roi, prévoyant la même éventualité, lettre suivie d'une autre sur le même sujet au Major général. Nous y apprenons que dans le 8e corps, « il n'existe que 100 cartouches par homme et 200 coups par pièce. Il manquerait 6.000.000 de cartouches et 15.200 coups en comptant sur 20.000 hommes y compris la brigade qui vient de Dantzig et 38 bouches à feu, en calculant qu'il faut 400 cartouches par homme dont 200 dans la giberne et à la suite de l'armée et 200 dans les dépôts à l'arrière, 600 coups par bouche à feu dont 200 aux pièces, 200 au parc de réserve et200 aux dépôts ». En faisant connaître cette situation au Roi, Vandamme a prié S. M., de prendre les mesures qu'elle jugerait convenables pour compléter notre approvisionnement auquel il serait plus difficile de pourvoir, si nous sommes destinés à avancer davantage [118].

Le même jour Marchand enjoint semblablement à Reynier. « D'après les ordres de S. M. vous voudrez bien porter votre cavalerie sur la Wieprz de manière à couvrir le front de vos divisions d'infanterie. Vous établirez des communications avec le Général qui commande à Zamość et avec la cavalerie du 8e corps qui se trouve à votre gauche. Vous devez également vous mettre en communication avec le Général qui commande l'extrême-gauche de l'armée autrichienne. L'officier porteur de cette lettre ne vous la remettra qu'après son retour du quartier général de Lemberg où il a été envoyé. Vous pourrez prendre de lui tous les renseignements qui vous paraîtront nécessaires tant sur cette armée que sur le pays qu'il aura traversé et sur l'établissement de vos communications. Votre cavalerie ne commencera son mouvement qu'après la construction des ponts sur la Vistule entre Varsovie et Pulawy [119]. Puis, ayant reçu de Reynier un rapport qu'il soumet au Roi, Marchand écrit le matin du 5 au même Reynier :

(117) Marchand a sans doute voulu dire : rive droite.

(118) *Archives du Min. de la Guerre,* Au Q. G. à Varsovie, le 4 mai 1812, Marchand à Vandamme; Wolborz 4 mai, Vandamme à S. A. Mgr Alex. Bertier P-ce de Neuchâtel.

(119) *Arch. Min. Guerre,* Au Q. G. à Varsovie, 4 mai 1812, Marchand à Reynier.

« J'ai fait part au roi des dispositions que vous avez prises tant pour l'emplacement de votre corps d'armée que pour assurer sa subsistance et protéger l'arrivage du convoi destiné pour Varsovie. S. M. a été très satisfaite des moyens que vous employez pour tous ces objets. Je ne saurais trop vous recommander de penser à Varsovie qui ne peut tirer des vivres que par la Vistule. Les fourrages sont au moment de manquer entièrement. Je vous prie de donner des ordres sévères pour qu'on respecte absolument les convois qui seront destinés pour cette ville, d'autant que nous avons 12.000 chevaux à nourrir. Le Général Allix a reçu ordre d'établir 4 ponts sur la Vistule dont 2 sur le front de votre corps d'armée; donnez des ordres pour que les ouvriers pontonniers soient mis à sa disposition » [120].

Mais c'est peu de commander aux Westphaliens et aux Saxons; le moment est venu d'exercer *coram populo* le commandement qui a été donné à Jérôme en Pologne sur les Polonais et rendu officiel et public par les ordres du jour des 3 et 4 mai; ce même mardi 5, le chef de l'aile droite de la Grande Armée se rend à une heure de l'après-midi dans la plaine de Wola pour y passer en revue une division polonaise : trois régiments d'infanterie, 2 de cavalerie et de l'artillerie [121]. Coïncidence curieuse : c'est dans cette plaine entre Wola et Powązki que se faisaient jadis les élections des rois au milieu d'un appareil non moins guerrier qu'électoral. Sans doute, bien des gens virent dans le choix de ce lieu une muette, mais très parlante suggestion; beaucoup d'autres, sans supposer la chose faite avec intention, ne purent néanmoins s'empêcher d'évoquer, à ce propos, ces souvenirs historiques. De fait, la région située à gauche de la Vistule et ou nord-ouest de Varsovie, ayant été assignée par l'Empereur à l'armée du Duché, on ne pouvait guère près de Varsovie la faire manœuvrer qu'à Wola. Quoi qu'il en soit, l'endroit donnait à cette solennité militaire un incontestable cachet. De plus, cette journée de printemps étant belle, le public y vint en masse pour voir les troupes (Division Zajączek) et le roi : on y vit même de grandes dames, la Comtesse Zamojska [122] et

(120) *Arch. Min. Guerre,* Varsovie, 5 mai, Marchand à Reynier.

(121) Niemcewicz (Pamiętniki, t. 1, p. 313) dit 2 régts d'infanterie; il ressort du récit de Bialkowski (Pamiętniki starego żołnierza 1806-1814, Gebethner 1903, 500 p. in-8°, p. 206-8) qu'il y en avait trois.

(122) Zamojska (Zofia z Czartoryskich), Pamiętniki (Kronika Rodrinna n° 22, 15 listopada 1887, p. 673-746), p. 714.

vraisemblablement aussi sa sœur, son inséparable Marie de Wurtemberg, l'ex-tante par alliance de Jérôme.

Le roi fit exécuter aux troupes « des évolutions de sa composition » dit Niemcewicz, qui, faites pour la première fois « ne furent pas très réussies comme on peut s'en douter ». Très bluffeur, ce jeune général. Du reste, « il passa dans les rangs sans rien dire; mais, par l'allure et les gestes, il copiait son frère ». Les choses se passèrent tout autrement : le capitaine Antoine Białkowski nous apprend que le 12e régiment qui est le sien, le 8e et le 3e furent passés en revue par Jérôme après quelques exercices. Le roi ordonna au 3e « de faire face à droite par compagnie, puis de serrer à demi les intervalles et enfin de se former en carré » [123]. Białkowski trouve la manœuvre facile, mais constate que les unités se trouvèrent tellement confondues que le régiment n'était plus qu'une masse incapable de manœuvre et que les officiers durent reprendre les hommes un à un pour les remettre en ligne. Non seulement le roi manifesta son mécontentement, mais le public se mit à crier aux hommes : « Fainéants, galafres ! Qu'est-ce que le pays a à attendre de vous, quand, n'étant pas encore devant l'ennemi, vous vous embrouillez à ce point ? Tant d'efforts et de sacrifices qu'on fait pour vous ! Vous nous faites honte ». Et plus tard quand on rencontrait en ville des officiers de ce régiment, ils étaient l'objet des critiques des passants.

La même manœuvre exécutée par le 8e fut supérieurement réussie. Quelques autres corps méritèrent également l'approbation du roi et les applaudissements de la foule. Le 12e marcha sur une seule ligne formée des trois bataillons, baïonnette au canon au pas de charge et s'arrêta net en un alignement parfait. Jérôme les forma ensuite en colonnes d'attaque, leur fit exécuter des feux de compagnie. Chaque fois, il exprimait plus hautement sa satisfaction. Enfin, il appela le colonel Weissenhoff et l'embrassa cordialement aux applaudissements du public qui, entourant le 12e d'infanterie, le remerciait au nom de la ville et du pays. Une semaine après, Weyssenhoff était promu chef d'état-major de Zajączek [124]. En somme, Jérôme s'est bien acquitté de sa tâche : l'inter-

(123) Bialkowski, Pamiętniki starego żołnierza, p. 206-208.
(124) Weyssenhoff (General Jan) Pamiętniki, Varsovie, Gebethner et Wolff 1904, 251-V p. in-12, p. 136 et note.

prétation que donne de ses actes Niemcewicz n'en est que plus symptomatique.

Il faut d'ailleurs constater que l'aile droite n'est pas une fiction, que Jérôme et Marchand s'efforcent d'en faire une entité et la tiennent en haleine. La grande plaie de la situation, c'est la difficulté des approvisionnements. La solution est une question de délimitation des pouvoirs des administrateurs militaires, et de délimitation des zones territoriales où les divers corps ou services doivent puiser leurs ressources. Dans une région où les réserves alimentaires sont si restreintes, où une si grande partie échappe en fait aux réquisitions, tout chevauchement d'attributions ou de circonscriptions aboutit à une catastrophe locale dont le retentissement est douloureux. Or, ces chevauchements vont être formidables.

Depuis le 6 avril il y a à Varsovie un ordonnateur français, Trousset, chargé de faire tenir prêtes à tout instant 1.500.000 rations de farine et 600.000 rations de pain, chargé de recueillir tous les renseignements relatifs aux subsistances, fourrages, moyens de transport, de surveiller la bonne qualité des fournitures, de prendre les mesures que sa prévoyance pourra lui suggérer. Le 9 avril, nous le voyons collaborer avec le Prince Joseph à l'organisation du 14e bataillon du train des équipages et acheter des chevaux dans ce but : il a reçu de Davout 430.000 frs tant pour sa formation que pour celle du 16e qui sera rattaché à Danzig [125]. C'est là sans doute une question de transports; mais organiser à Varsovie le 16e bataillon pour Dantzig c'est perdre du temps et des ressources. Le 12 avril, Trousset met en mouvement les Généraux Poniatowski et Hebdowski pour savoir « où en est le complètement en hommes et en chevaux des divers corps polonais d'après les augmentations convenues avec l'Empereur et dont la levée se fait pour le compte et aux frais de S. M. et presser cette levée par tous les moyens propres à en accélérer le complément » [126]. Ceci est nettement en dehors des atributions de Trousset : et c'est si vrai qu'un commissaire des guerres envoyé spécialement pour surveiller l'application de la conven-

(125) *Archiwum główne Akt dawnych*, X. W, 296, Revues et intendance générale de la Grande Armée des années 1807, 1812, 1813 : 420 pièces, fol. 15. Berlin 9 avril 1812, Dumas à Poniatowski.

(126) *Archiwum główne Akt dawnych*, X. W. 453, Rozkazy dzienne, folio 252, n° 353. Ministre de la guerre à Gal Hebdowski.

tion du 25 février [127] entre la France et le roi de Saxe, est à Varsovie. Ce commissaire, Genet, est en liaison avec Hebdowski : il se rend sur place dans les régiments [128]. Trousset disperse son activité sans raison : pendant ce temps, il se fait dans le rayon confié à ses soins des approvisionnements considérables qui vont arrêter les siens et contre lesquels il eut dû protester. Il ne se pouvait guère que Dupleix ne vint pas à Varsovie et au Q. G. de l'aile droite pour se rendre compte de l'ensemble de la question approvisionnement; mais ceci fait, il devait dans les vingt-quatre heures rejoindre Vandamme.

A ce moment où la situation alimentaire de Varsovie est si médiocre, le ministre de l'intérieur, Łuszczewski, saisit le Conseil de la nécessité de subvenir aux frais d'entretien de la Cour de S. M. le roi de Westphalie, des généraux Marchand et autres : il est décidé que la charge doit retomber sur la ville et qu'on y doit satisfaire « par une contribution modérée sur les habitants tant propriétaires que locataires en vue de l'entretien du Q. G. des troupes alliées à Varsovie [129]. C'était une faute : la taxe eut dû peser sur les commerçants qui seuls profitaient de la présence des troupes et de la cour, alors que la cherté de la vie due à cet afflux de monde était déjà pénible aux locataires et aux propriétaires.

Aussi, au moment où Jérôme est acclamé à Wola, la ville est « toute en plaintes au sujet de l'entretien de la cour ». Les esprits étaient montés : une même nouvelle arrivée de la province par plusieurs voies se transforme en une série de faits distincts : « sans cesse parviennent des informations au sujet des pillages et violences commises par l'armée westphalienne. Partout on force, on emporte : à Nieborow, on a batonné l'économe et le maréchal (intendant). Le Général Vandamme, célèbre par ses exactions, autorise toute espèce de méfaits » [130]. Ostrowski s'en prend aussi à Vandamme « fameux par son goût pour le pillage », à « toute la racaille armée » qui est passée par Ujazd et y a « laissé des traces encore visibles de son brigandage ». Mais il parle de troupes arrivées là avant Jérôme, fait de Vandamme le commandant

(127) Pour cette convention, voir Margueron, Campagne de Russie, tome IV, p. 276-277.

(128) *Archiwum główne Akt dawnych*, X. W. 453, folio 250, Ministre de la Guerre à Général Hebdowski, 11 avril et folio 263, *id.* 24 avril.

(129) *Archiwum Akt Dawnych, Protokół* Rady Ministr., 359e séance 5 mai 1812, folio 191 verso.

(130) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 313.

des Saxons et s'étend en général « sur la fanfaronnade, l'insolence et les exigences des troupes allemandes qui ont fait plus de mal que des troupes ennemies » [131]. S'agit-il là du 8e ou du 7e corps : c'est difficile à dire. Pour le moment, c'est Vandamme qu'on incrimine, en attendant Jérôme, à défaut de Napoléon.

Un second conseil des ministres eut lieu l'après-midi : le ministre de la police, Sobolewski, proposa d'abattre des bœufs du parc de réserve pour hâter les distributions de viande. Le Prince Joseph s'y opposa, vu la nécesité de conserver pour les troupes en marche une réserve de 20 jours de vivres. On charge Łuszczewski de faire distribuer, dès le lendemain, la viande et l'eau-de-vie disponibles aux troupes polonaises. Le reste de la séance se passe à chercher les moyens d'approvisionner les troupes tant polonaises qu'étrangères. L'on fait un tableau effrayant de la dévastation, de la misère; on trouve invraisemblable que l'on puisse entretenir, dans le pays et par ses moyens, des troupes si nombreuses, surtout en cavalerie, le fourrage manquant » [132].

De fait, il eut fallu un dictateur puissant, Napoléon ou Davout, pour arrêter la mainmise par des intrus sur les approvisionnements en aval et en amont de Varsovie. Le 17 avril, le Général-major et conseiller intime prussien Comte Lothum écrit à l'Intendant Général Comte Dumas : « Pour effectuer les versements qui doivent avoir lieu dans les magasins de Thorn et de Modlin, des achats considérables ont été faits dans le Duché; cependant d'après les avis que j'en ai reçus, il y a lieu de craindre que le Gouvernement du Duché ne s'oppose au transfert de ces Provisions et ne les comprenne sous le séquestre général qu'il a mis sur toutes les denrées : une prohibition de ce genre mettrait le gouvernement prussien dans l'impossibilité de remplir ses engagements. Je n'ai pas besoin de vous faire observer que l'obligation de fournir les magasins français en pays étranger, suppose nécessairement la faculté de pouvoir faire ces achats dans ces mêmes pays. Cette opération loin de pouvoir être comprise dans les défenses d'exportations, *se borne à un commerce jusqu'ici très licite dans l'intérieur* et ne peut que tourner à l'avantage du Duché de Varsovie, vu que l'établissement des magasins effectué par

(131) *Zywot Tomasza Ostrowskiego*, t. 2, p. 184-187.
(132) *Protokół Rady Ministrów*, séance extraordinaire 360e, 5 mai soir.

notre intervention, lui épargne la nécessité de remplir ces mêmes magasins. J'ose prier V. E. de vouloir bien obtenir du Gouvernement du Duché qu'aucun obstacle ne soit porté aux versements des Provisions destinées pour les magasins de Thorn et de Modlin qui sans cela ne pourraient être pourvus dans les termes et les quantités dont on est convenu » [133]. La convention du 24 février avec la Prusse est muette sur la faculté de faire dans le Duché les achats de la Prusse, mais le Duché ayant été réparti par l'Empereur en zones dont chacune était affectée à l'approvisionnement d'un corps de la Grande Armée, Dumas aurait dû depuis longtemps prévenir Lothum d'avoir à éviter d'opérer ses achats en Pologne. Si ce général avait résisté, il n'y avait qu'à donner aux articles 8 et 9 de la convention une extension assez grande pour procéder en Prusse même d'office à ces achats [134].

Au lieu de cela, Dumas très galamment transmet au Prince Joseph la lettre de Lothum, et ajoute à son plaidoyer : « Je regretterais beaucoup que V. E. fût dans l'impossibilité d'accéder à la demande de M. de Lothum » [135]. Il fait cela, dès le 18, et récidive le 24, en notant que « les sieurs Meyer et Wolff qui se sont engagés à verser dans les magasins de l'armée à Modlin et Thorn les denrées achetées dans le duché de Varsovie pour le compte du gouvernement prussien, craignent que les défenses qui existent dans le duché de Varsovie *et les mesures auxquelles ce gouvernement pourrait se porter*, ne les mettent dans l'impossibilité de satisfaire à leurs engagements » [136]. Le bruit a couru, et peut-être n'était-il pas sans fondement que les agents prussiens ne se bornaient pas à acheter des denrées pour Thorn et Modlin, mais en ramenaient en Prusse. Pourtant le Gouvernement du Duché cède, le Prince Joseph l'écrit à Dumas qui s'empresse de le remercier en lui donnant cette assurance : « Je prendrai toutes les précautions qui dépendent de moi pour qu'on ne puisse en aucune manière abuser de la faculté accordée aux agents Prussiens chargés des fournitures des denrées destinées à l'approvisionnement de la Grande Armée » [137]. Le Prince Jo-

(133) *Archiwum Główne Akt dawnych*, X. W. n° 296, Revues et intendance générale, pièce 23, copie. Berlin 17 avril.
(134) Margueron, Campagne de Russie, t. IV, p. 272.
(135) *Archiwum Główne Akt dawnych*, X. W. 296, n° 22.
(136) *Idem*, n° 32, 1er mai.
(137) *Archiwum główne Akt dawnych*, X. W. 296, n° 32, 1er mai.

seph a dû recevoir ce billet le 4 : le bon billet qu'a La Châtre. Pouvait-il s'illusionner sur sa valeur et ne pas entretenir Jérôme de cette grave affaire traitée si légèrement par Dumas ?

Cet intendant général ne s'arrête pas en si bon chemin. Le 25 avril, il a écrit au Prince Joseph : « M. l'ordonnateur Clapier m'écrit de Dantzig le 19 pour me faire part des réclamations qui ont été adressées à S. E. le Général Rapp et à lui par le sieur Moreau, munitionnaire général, relativement au séquestre mis dans le Grand duché de Varsovie sur les denrées et bestiaux qu'il avait achetés pour assurer le service courant de la place de Dantzig et compléter les approvisionnements de réserve ordonnés par S. M. l'Empereur. Il résulte des observations du Sieur Moreau qu'il est dans l'impossibilité d'assurer le service courant de la viande et des fourrages pour plus de 12 jours, si l'on ne lève promptement les entraves mises à l'expédition des bœufs et avoines qu'il a fait acheter à Varsovie, tant pour son compte, que pour celui de la société Anders et Arons qui est chargée d'une partie des fournitures. V. E. jugera d'après cela combien il est important que le transport des denrées destinées à la place de Dantzig n'éprouve aucun empêchement et en conséquence je la prie de vouloir bien donner les ordres les plus prompts pour que ces denrées ne soient pas comprises dans les mesures générales de séquestre décrétées pour toutes celles du Grand Duché. V. E. sentira comme moi l'importance des mesures que je sollicite à cet égard, car s'il n'était pas apporté de changement à l'état actuel des choses, il en résulterait de grands inconvénients » [138]. Le Prince Joseph se fait donc l'avocat de Dumas, de Rapp et du Sieur Moreau au Conseil des Ministres qui cède : le 2 mai l'affaire est réglée, et le 10 Dumas priera le Prince de « donner les ordres les plus pressants pour qu'il soit accordé un libre passage à tous les approvisionnements pour le compte de l'armée française » [139].

De loin, tout ceci paraît fort simple au grand intendant. Heureusement le voici qui se transporte de Berlin à Posen et tombe à son arrivée en plein conflit : « J'ai appris que plusieurs bateaux chargés d'avoine pour le compte du gouvernement français et faisant partie des achats ordonnés par l'Empereur, ont été arrêtés sur divers points par les autorités

(138) *Archiwum główne Akt dawnych*, X. W. 296, Revues et Intendance pièce 31 Berlin 25 avril.
(139) *Idem*, pièce 39, Berlin 10 mai.

locales et les avoines distribuées aux troupes de passage. Je prie Votre Excellence de vouloir bien donner les ordres les plus sévères pour empêcher que pareilles mesures soient prises à l'avenir. Elles contrarient toutes les dispositions qui ont été faites par l'Empereur pour former des approvisionnements généraux et privent l'armée de ressources sur lesquelles on a lieu de compter pour les besoins à venir. Il importe donc d'employer les moyens les plus prompts pour prévenir la consommation prématurée des denrées et on ne pourrait jamais atteindre ce but, si les autorités locales ne secondaient les opérations qui seront ordonnées. Je serai infiniment reconnaissant à V. E. de vouloir bien me faire connaître les mesures qu'Elle aura cru devoir prendre pour empêcher les entraves que les Sous-Préfets de Lipno, Bromberg, Schneidemühl et autres qui ne m'ont point été désignés, ont déjà mises dans l'exécution des ordres qu'avaient reçus les agents de l'administration française [140]. Il est sûrement plus commode pour le sous-préfet de Bromberg de nourrir les Bavarois avec les approvisionnements qui vont vers Dantzig, qu'avec les réquisitions faites sur les nobles de la région; plus commode à Anders et Arons d'acheter des bœufs à Varsovie, de les transporter par eau à Dantzig et de rendre le bœuf cher à Varsovie en le rendant rare, que d'opérer leurs achats en Poméranie. On couvre toutes ces opérations du grand nom de l'Empereur; mais l'Empereur écrit un jour à Lacuée, ministre de l'administration de la guerre : « Il faudrait que le Général Rapp ne se mêlât pas de l'administration de Dantzig et avoir là un très bon administrateur qui correspondît avec vous. Levez toutes les difficultés relatives à l'approvisionnement de siège. Mais, si l'on s'en rapporte au Général Rapp, cela ira fort mal » [141]. En somme, le résultat des mesures prises par Dumas à la prière de Lothum et de Rapp, ce sera de faire le vide dans la région en aval de Varsovie, d'amener ainsi les habitants et les troupes de cette zone à s'approvisionner dans celle réservée aux Westphaliens.

Au reste, ce travail prussien dans le nord-ouest du Duché s'accompagne d'un autre assez louche. Qu'est-ce que cette proclamation de l'Empereur Napoléon répandue à profusion,

(140) *Archiwum główne Akt dawnych*, X. W, 296, n° 38. Posen 10 mai.
(141) Corresp. inédite de Napoléon (Colonel Ernest Picard et Louis Tuetey), Paris, Charles-Lavauzelle et C^ie^ 1925, t. 4 (1812) 641 p. in-8°, p. 153, n° 6793, Paris, 16 février.

on ne sait par qui ni comment dans presque toute la Pologne : « Polonais, je viens vous donner un roi et pour reculer vos limites. Votre royaume doit être plus grand qu'il n'a été du temps de Stanîslas; le grand duc de Würzbourg notre oncle sera votre roi. Le roi de Prusse nous a donné son amitié et a prouvé son attachement au bien commun pour avoir mis ses troupes à notre disposition. Réunissez-vous à elles et renoncez à votre ancienne haine contre les Prussiens; réunis à ces braves, conservez votre ancienne gloire ».[142] Ce style qui prétend être napoléonien, mais contient des germanismes, est bien suspect. Les intentions ne le sont pas moins : le mécontentement des Polonais antiprussiens devait être grand, celui des partisans de la Saxe ne devait pas l'être moins, la déception des colons et propriétaires prussiens devait être amère.

Le soir du mardi 5, les ministres ont été « au coucher » de Jérôme : mais à en croire Niemcewicz, ils n'ont pas parlé au roi de l'angoissante question des subsistances et s'en sont excusés le lendemain à leurs amis sur ce « qu'ils n'avaient pas eu le temps de l'entretenir de cela »[143]. En fait, qu'ils en aient parlé à Jérôme, Marchand, Wellingerode ou Fürstenstein, ou que Jérôme ait été averti par ses services, ce qui est sûr, c'est que le lendemain, 6, parut cet ordre du jour signé Marchand : « Il est parvenu à S. M. des plaintes réitérées de divers points occupés par les troupes, sur la conduite des soldats et même des officiers : des excès ont été commis, des demandes illégales ont eu lieu. Le Roi veut que l'Aile droite de la grande Armée soit prévenue de la ferme intention où est S. M. de maintenir vigoureusement l'ordre et la discipline; de réprimer tout abus et de punir sévèrement les infractions aux ordonnances militaires. Tout officier convaincu d'avoir ordonné ou toléré ces abus de pouvoir sera renvoyé au delà de l'Elbe et mis à l'ordre du jour de l'Armée, les délits plus graves seront jugés selon toute la rigueur des lois militaires. L'exécution de cet ordre est expressèment recommandé à Messieurs les officiers généraux et chefs de corps »[144]. Jérôme et son chef d'Etat major font donc ce qu'il faut pour obliger les militaires à respecter les pouvoirs de l'autorité civile.

(142) *Idem*, p. 325-6, n° 7164. Le texte imprimé a été francisé à tort; l'original est incorrect.
(143) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 313.
(144) *Arch. Min. Guerre*, Q. G. de Varsovie, 6 mai.

Mais, comme on ne peut exiger du soldat une pleine obéissance qu'en assurant sa subsistance, cet ordre du jour s'accompagne de mesures propres à la lui garantir. Marchand écrit donc à Reynier : « La pénurie extrême où nous nous trouvons et le manque total de vivres dont nous sommes menacés, a déterminé S. M. à envoyer un commissaire des guerres français pour presser l'exécution des réquisitions frappées dans les provinces de Cracovie et Lublin; acheminer sur le champ tout ce qui se trouvera réuni dans ces pays et sur les points non occupés par les cantonnements; faire les réquisitions nécessaires. Je vous prie de veiller soigneusement à ce que ce commissaire n'éprouve aucun obstacle de la part d'aucune autorité dans la mission qui lui a été confiée; de le faire aider s'il est nécesaire par la force militaire, enfin de protéger l'arrivage des denrées expédiées par tous les moyens possibles et même par des escortes, s'il le faut. Je vous réitère tout ce que je vous ai déjà mandé sur cet important objet » [145]. Mais, dès le lendemain, Marchand doit reprocher à Reynier d'aller lui-même à l'encontre des mesures qu'il doit faire respecter : « Par suite des dispositions arrêtées par S. M., je dois vous soumettre la défense expresse d'arrêter les bateaux chargés *de foin* et de paille *que vous avez fait partir illégalement de Cracovie,* puisque vous devez tirer vos subsistances du département de Radom dans lequel vos troupes sont cantonnées et où il existe encore de grandes ressources. Les denrées en magasin à Cracovie sont destinées à l'approvisionnement de Varsovie » [146]. Deux estafettes emportent chacune un exemplaire de cette note; une 3e, le même jour porte à Reynier l'avis suivant : « Le résident de France m'écrit pour se plaindre des entraves apportées aux approvisionnements de Thorn et *de Modlin,* le 1er ordonné par l'Empereur, *le* 2e *fait par la Prusse* en conséquence d'un arrangement avec la France. Les colonels des régiments cantonnés dans l'arrondissement d'Opatów se sont permis d'arrêter les 140.000 *korzec* d'avoine destinés pour Thorn dans les villages de Korice, Swikow et Menganowice, et réunis par le nommé Tyzenberg, agent de M. Frankel, chargé de ces achats. *Deux bateaux de fourrage destinés pour Modlin,* ont été arrêtés à Jedlin, département de Radom par vos ordres. Le résident de France réclame vivement contre

(145) *Arch. Min. Guerre,* Au Q. G. de l'Aile droite, Varsovie, 6 mai.

ces entraves; S. M. voit avec peine que les ordres qu'elle a fait expédier pour la liberté et la protection de tous les arrivages ne sont pas exécutés. Le Roi me charge de vous ordonner de lever de suite toute opposition à l'expédition de ces approvisionnements et de veiller à ce que de telles plaintes ne se renouvellent plus à l'avenir » [147]. Ainsi, le chef du corps saxon qui n'a aucun pouvoir dans le département de Cracovie, en fait partir illégalement des bateaux qu'il arrête ensuite au passage au lieu d'organiser subsistances et transports dans le département de Radom qui est son arrière-pays. Varsovie et ses environs que doit approvisionner Cracovie, n'ont plus aucune sécurité à ce sujet, et cela quand Anders et Arons exportent ses provisions à Dantzig. Napoléon approvisionne Thorn à Cracovie et la Prusse invoque cyniquement la convention du 24 février pour se fournir de fourrage dans ce même Cracovie. Jérôme qui a éprouvé en Westphalie les capacités d'infiltration des agents prussiens d'un bout à l'autre de son Etat, les retrouve sans joie, dans le coin de Pologne le plus éloigné de la Prusse, troublant l'approvisionnement de son armée.

Dans quelques jours, Frédéric-Guillaume n'en adressera pas moins à Napoléon ce chef-d'œuvre d'humilité aggressive, élastique et retorse, qui, vu de Varsovie, paraît un défi audacieux, et eut suffi à dégoûter Jérôme de régner en Pologne : « M. mon Frère, J'adresse le mémoire ci-joint à V. M. avec cet abandon que m'inspirent et les liens qui nous unissent et les sentiments de bienveillance dont V. M. m'a donné une nouvelle preuve par sa lettre du 3 avril et la mission de son aide de camp, le comte de Narbonne. J'ai apprécié avec une bien vive reconnaissance le témoignage flatteur de son amitié et ne puis mieux y répondre qu'en me servant dans mes relations du langage de la loyauté et de la franchise. J'ai ratifié les conventions du 24 février, parce que je croyais leur exécution possible : elle ne le sera pas, si on persiste à s'écarter de la base de ces traités. V. M. daignera se convaincre par la lecture de ce mémoire que les sacrifices demandés à la Prusse surpassent de beaucoup ses moyens. V. M. ne saurait approuver ces prétentions, parce qu'elles sont en opposition des traités, et réduisent mes sujets à la famine, au désespoir. Je me décide à faire les derniers efforts pour remplir mes en-

(146) *Idem*, 7 mai.
(147) *Idem*, 7 mai.

gagements, j'en appelle uniquement pour le reste à la justice et à l'amitié de V. M. Je suis avec la plus haute considération et le plus entier dévouement, Monsieur mon frère, de V. M. I. et R. le bon frère, ami et allié »[148]. En lisant ceci, il ne faut pas penser qu'à la Prusse piétinée par Davout, mais aussi au Duché vidé de ses produits par la Prusse de Bromberg à Cracovie, en dépit parfois du Chef de l'aile droite de la Grande Armée.

Le 10 à Cassel, la reine Catherine recevra de Jérôme une lettre daté du 6 : prenant la promenade du roi à Praga pour le passage du fleuve par le 8e corps, elle dit à Reinhard que « l'armée westphalienne a déjà passé la Vistule, que des déserteurs russes sont arivés à Varsovie, dont un officier polonais qui a donné des détails si instructifs que le roi en a fait un de ses officiers d'ordonnance »[149]. Ceci ne donnait guère une idée des difficultés au milieu desquelles Jérôme avait à se débattre.

A partir du 6 mai du reste, d'autres difficultés allaient se présenter dans un domaine où Catherine ne soupçonnait pas qu'on pût opposer de sérieuses résistances à son royal époux.

Cette journée du 6 qui devait commencer pour Jérôme par la réception « des dames des sénateurs », semblait en effet devoir être l'une des plus faciles, l'une de celles où sa jeunesse, sa bonne mine, son esprit et son affabilité naturelle allaient lui attirer les sympathies du beau sexe polonais, et par là un prestige, une influence considérable dans la société. Il a même pu lui sembler d'abord, à lui et à quelques personnes, qu'il avait réussi dès le premier contact. Niemcewicz note : « il a parlé courtoisement » avec les dames et signale le 7 : « ce matin à nouveau quelques dames se sont présentées au roi »[150]. Si nous en croyons Chuquet, c'est-à-dire Kleinschmidt, Jérôme aurait à Varsovie fait la cour aux femmes, tourné la tête à trois ou quatre d'entre elles. De cette ville se seraient répandues alors les descriptions les plus exagérées; les Polonais se seraient mis à admirer, à

(148) Correspondance inédite officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte avec les cours étrangères, les princes, les ministres et les généraux français et étrangers en Italie, en Allemagne, en Egypte. Paris, Panckouke 1820, t. 7, 467 p. in-8°, p. 448. Postdam, 10 mai 1812.

(149) *Arch. Aff. Etrangères,* Reinhard à Bassano, n° 336, folio 67, Cassel 10 mai.

(150) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 313-314.

adorer le roi [151]. Sans doute, les dons de séduction du plus aimable des Bonaparte ont exercé leur attrait et ne pouvaient pas ne pas l'exercer dans un milieu aussi délicat et raffiné que l'était la haute société polonaise. Pourtant, Jérôme tombant en aérolithe dans un monde très parisien d'aspect, mais resté très Louis quinzième ou plutôt très Stanislas-Auguste, et effectivement très polonais, c'est-à-dire très slave, était très exposé à des faux pas. La femme polonaise, non plus vue au milieu d'autres femmes aux Tuileries ou à Saint-Cloud, mais regardée chez elle dans son cadre social, dans son salon, en groupe, dans toutes les manifestations quotidiennes de la vie normale à Varsovie, cette femme d'esprit délié, fine, souple, ondoyante, mobile, a des traits dont la douce Madame Walewska ne pouvait donner une juste idée. Elle fait des conquêtes; mais ni violence, ni bonne grâce ne la peuvent conquérir. Ni son mari, ni son amant, ni un étranger ne la dominent : toutes les actions politiques sont venues expirer aux pieds de la mère, de la femme polonaise. C'est devant elles seules que la Prusse et la Russie ont échoué dans leurs tentatives de dénationalisation de la Pologne. Dans son intérieur, la femme polonaise est « plus que reine » et l'idée que tous les hommages ne lui seraient pas dûs à priori, à elle d'abord et avant tout et qu'elle pourrait en devoir la première à quelqu'un, est une notion latino-française simple vestige des traditions autoritaires et désuètes du pater-familias des premiers temps de la République romaine. Le Code Napoléon a été introduit en Pologne : mais la Pologne actuelle n'a pas maintenu les restrictions aux droits des femmes qui subsistent encore en France. Au corse, au français, au roi, au roi allemand, au Napoléon, au nouvel arrivé qu'est Jérôme tout ceci échappe et doit forcément échapper, encore qu'il soit plus apte que l'Empereur à s'orienter dans les milieux féminins. Il eut fallu trouver un moyen de s'arranger pour que ce fût Jérôme qui fit le premier pas vers l'élément féminin de la capitale et que ce premier pas fut l'hommage du roi, non du jeune homme, à la femme polonaise. C'eût été à Bignon à trouver la circonstance, le moyen, la manière, la ou les personnes auxquelles Jérôme eut fait sa première visite. Le 6 mai, au contraire, il a attendu les premières visites des dames de Var-

(151) Chuquet (Arthur), Lettres de 1812. Paris, Champion 1911, 368 p. in-8°. Les Westphaliens dans la campagne de 1812. (Traduction de Kleinschmidt), p. 315-337, p. 318-319.

sovie. Il en résultera des difficultés auxquelles on eut pu s'attendre et une Fronde de dames qui eut pu être dangereuse.

D'après Bignon, les dames ont été « enchantées de l'accueil gracieux du Roi, des choses aimables et obligeantes que S. M. leur a dites » [152] et il en fait état dans sa dépêche du 7 mai à Bassano. Sans doute, Jérôme, encore que roi depuis peu, a plus d'aisance que Frédéric-Auguste; mais Bignon a-t-il, dans ce que lui ont dit ces dames, fait la part de l'extrême politesse polonaise ? A-t-il voulu épargner à Jérôme une mercuriale de Napoléon ? En fait, la médiocre affluence des visiteuses atteste que le jeune prince n'a pas provoqué dans l'élément féminin le courant de sympathie qu'on pouvait croire inévitable.

Ce qui fit sensation et même scandale, c'est le mode de réception que Jérôme avait adopté. Mme Nakwaska note avec un empressement ironique dans une lettre du 10 mai : « Le roi a voulu faire la connaissance des dames de Varsovie et a adopté un mode de présentation très particulier. La dame qui veut lui être présentée, doit écrire un billet au grand chambellan pour demander d'y être autorisée. Le roi fixe le jour où il la recevra, invariablement à 11 heures du matin. Il faut donc être à cette heure en robe de cour à la porte du roi. Habituellement, il vient cinq ou six dames le même jour, mais le roi ne les reçoit pas ensemble. On les introduit une à une dans le grand salon au milieu duquel le roi debout attend : il parle deux ou trois minutes avec la dame introduite, puis en prend congé en la saluant d'une inclinaison de tête » [153]. Kajetan Kozmian dit de même : « Le roi Jérôme donnait le matin audience aux autorités, aux ministres et même aux femmes qui voulaient faire sa connaissance, mais ces audiences étaient particulières. Les dames assemblées attendaient dans un salon et le chambellan de service les introduisait tour à tour dans son cabinet où le jeune roi leur posait des questions en tête à tête. Je me souviens que Mme Alexandre Chodkiewicz s'indigna avec toute la vivacité de son tempérament contre ces audiences inconvenantes, (nieprzyzwoite) et contraires aux égards dûs (ublizajace), principalement parce que le Sieur Roi parlait à une dame présente à la troisième personne » [154].

Qu'est-ce à dire ? On eût pu craindre que Jérôme donnât

(152) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 88.
(153) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 4, p. 10-11.
(154) Kozmian, Pamiętniki, 6e partie, p. 78.

de trop éblouissantes réceptions à de nombreux et brillants essaims de beautés polonaises désireuses de faire montre devant lui de leurs toilettes, de leurs charmes et de leur esprit, de danser, — non de jouer au trois sept, — avec ce roi qui arrive précédé de la réputation d'un Don Juan. Il y avait là une occasion d'éclipser à jamais Frédéric-Auguste, et cela sans peine, en se jouant. Trop de Polonais d'ailleurs étaient passés par Cassel, y étaient venus en mission, y avaient servi, pour qu'on ne fut pas renseigné à Varsovie sur son inflammabilité et sur ses dons de séduction. Beau garçon, pas sot, en pleine fièvre de vie, « rassérénant les mines renfrognées qu'il pourrait craindre, le plus aimable et le plus gai des compagnons, alerte, brillant, d'un esprit vif qui saisit d'un coup d'œil et rend d'un trait le ridicule des êtres, d'une galanterie recherchée vis-à-vis des femmes, d'une éducation qui ne laisse rien à souhaiter, d'une magnificence à montrer aux peuples et qui, si elle est onéreuse aux créanciers, ne coûte rien à l'Empereur », voilà le roi qui reçoit les dames polonaises au Palais Brühl. C'est le prince qui « dans l'étourdissement des fêtes, seul, porte l'air de s'amuser, paraît le plus empressé, le plus leste, le moins empêtré de sa dignité »; le Roméo qui, s'évadant avec Catherine du bal de l'Hôtel de ville, « par un escalier dérobé, saute les marches quatre à quatre comme un écolier et dans ses habits de satin blanc, couvert de dentelles, de perles, de diamants, sous la toque de velours noir endiamantée où ondoient des plumes blanches, laisse la falote impression d'une princesse en travesti » [155].

A sa cour, le nombre des femmes d'une beauté remarquable était vraiment surprenant [156]. Or, taquin, il leur fait imposer par Fürstenstein de rester debout, jusqu'à ce que ceui-ci leur ait dit de s'asseoir. Poli avec toutes, merveilleux danseur, ingénieusement galant, si dans un bal masqué il change plusieurs fois de costume, c'est pour débiter des turlupinades à ses généraux, mais aussi pour nouer des intrigues amoureuses; s'il joue au naturel dans quelque comédie, c'est pour s'amuser, amuser les autres et avoir une occasion d'offrir à une aimable partenaire une parure de 200.000 francs. Masson a publié un essai de palmarès des personnes honorées par lui de ses napoléoniennes faveurs : dès le début du ma-

(155) Masson (Frédéric), Napoléon et sa famille, t. 6, p. 39-41.
(156) Margrave de Bade, Mémoires, p. 14.

riage une demoiselle d'honneur dont la reine exige le renvoi, puis une comédienne, rencontrée à Breslau, Mlle Henin, Mlle Heberti, Blanche Laflèche surtout qui a retrouvé le pouvoir qu'elle exerçait à Gênes sur le commandant Jérôme, et qui devenue baronne de Keudelstein convoitera un instant le frère de la reine Catherine qui allait sans le savoir sur les brisées de Jérôme; la Comtesse de Lœwenstein, et les dames qui accompagnent Jérôme aux eaux de Neudorf, tandis que la reine villégiature ailleurs. Or, le voici à Varsovie, loin de Catherine d'ailleurs si indulgente à ses caprices féminins; l'y voici pour 45 jours. Il a traversé la Pologne en 1807, il vient d'y faire des courses désordonnées pendant trois semaines, et sa curiosité naturelle de jeune voluptueux a dû l'amener à se renseigner sur l'éternel féminin en Pologne. Il a dû savoir, comme le remarque la comtesse Potocka qu'il tombait dans un pays « où la beauté des femmes n'est ni rare ni exclusive » [157]. « Médina, fou d'amour, emplit Naples d'esclandres » dit Victor-Hugo : c'est ce que l'on attend de Jérôme à Varsovie. Et de fait, emprisonné, comme tout homme, dans sa réputation, il n'échappera pas à l'emprise des commérages, — en style noble — de la légende qui l'accompagne.

La réalité est moins affriolante. D'abord, Jérôme se calmait : « déjà depuis quelque temps la chronique scandaleuse avait moins d'aventures à rapporter » [158]. Non point que Jérôme se soit cuirassé de vertu avant de partir en Pologne, mais parce que sa situation à Varsovie n'était pas celle qu'il avait à Neudorf ou Napoléonshöhe. On devine que l'Empereur a dû lui dire à Paris : « Et surtout, là-bas, pas de ces histoires de femmes qui compliquent inutilement mes affaires ». C'est donc en vain que Mme la Préfète Nakwaska attend depuis le 19 avril [159] le feu d'artifice rêvé : Jérôme n'est plus Jérôme, mais le suppléant de l'Empereur Napoléon. Il reçoit les dames debout, trois minutes, en tête à tête, parle cérémonieusement à la troisième personne : compliments, questions personnelles, renseignements utiles, un signe de tête, pas de baisemain et c'est fini. C'était scandaleusement décevant. La chose fit du bruit : longtemps après, la comtesse Potocka, écrivant ses Mémoires si pleins d'impressions justes et de prodigieuses

(157) Potocka (Comtesse), Mémoires, p. 318.
(158) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 447. Reinhard à Bassano, Cassel 30 avril.
(159) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 4, p. 4.

erreurs chronologiques, crut encore devoir y faire une place à cet événement. « Jérôme, dit-elle, fit le roi, annonça qu'il tiendrait cercle et recevrait les dames qui seraient désireuses de lui être présentées. Cela sembla parfaitement déplacé de la part d'un monarque de vingt ans qui se trouvait là en passant et jouait à la couronne comme les enfants jouent à la Madame ».

Le monarque de 20 ans en avait vingt-huit : à cet âge Henri IV et Louis XIV recevaient. Cette phrase est d'ailleurs un simple cliché de la comtesse qui dit aussi d'Alexandre 1er : « Il jouait à la Constitution comme les enfants jouent à la Madame » [160]. Elle poursuit : « Il y eut schisme : les unes y allèrent, le plus grand nombre se révolta contre les insinuations de l'Ambassadeur lequel prétendait qu'on ne pouvait *rien refuser au frère de Napoléon*. Le prince s'offensa du peu d'empressement que les dames lui témoignèrent ». L'ambassadeur de Pradt dont il est question ici, n'arrivera à Varsovie que le 5 juin; or ceci se passe les 6 et 7 mai : l'erreur est flagrante [161]. Ceci est écrit à l'époque où Jérôme exilé passe de Trieste à Rome, de Rome à Florence [162], où il est de bon ton de faire flèche de tout bois contre les Bonapartes, où les défaillances de mémoire ajoutent au romanesque du récit et ne portent pas à conséquence.

Il y eut schisme et c'est Mme Chodkiewicz qui l'a déchaîné. Cette dame qui ne sait pas que dans plus d'une cour on parle aux dames à la troisième personne, et qui trouve inconvenantes les audiences de Jérôme, est la femme d'un colonel qui descend du grand hetman Jean-Charles Chodkiewicz. Le colonel entré dans l'armée du Duché après 1809, commande la place de Varsovie. Sa femme est donc venue chez le roi à raison des relations officielles existant entre son mari et Jérôme. Lui, obsédé par la grandeur de son nom, avait essayé de s'illustrer dans les lettres : ne réussissant qu'à endormir les spectateurs de ses pièces de théâtre, il rêva d'être le La-

(160) Potocka (Ctesse), Mémoires, p. 318, 376.

(161) La comtesse Potocka écrit encore : « Les premières réunions de l'ambassade furent mornes et tristes : c'était le désert... L'arrivée du jeune roi de Westphalie mit un peu d'animation en ville. Il commandait un corps de réserve ». Or, Jérôme n'est pas arrivé après l'ambassadeur, mais l'a précédé de 34 jours; loin d'être en réserve, il doit subir le premier choc en cas d'attaque brusquée. C'est ainsi que la Ctesse Potocka écrit l'histoire, p. 317-8.

(162) Princesse Mathilde, Souvenirs des années d'exil (Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1927), p. 722-739.

voisier polonais, publia sept volumes déjà vieillis, quand ils parurent, devint général en 1813, et, assiégé dans Modlin, dut capituler. Parmi les chimistes, il passait pour un grand général; parmi les généraux, pour un grand chimiste. Quant à Mme Chodkiewicz, membre de la loge *Eden* et qui ne se confessait jamais, elle avait le genre de beauté dit appétissante : de beaux yeux, un teint vif, un corps potelé, de la gaîté, du tempérament. Elle n'invitait à ses dîners que des hommes dont la plupart étaient ses adorateurs; quiconque la voyait pour la première fois, suivait aussitôt le cortège. Elle avait déjà eu « diverses aventures rappelant les temps de Stanislas-Auguste. On pourrait écrire sur elle tout un volume », dit Gajewski. Patriote polonaise ardente, elle s'enflammera pour le prince russe Galitsine. Au temps où le général chimiste « sera assiégé par les Russes dans Modlin, sa femme vivra publiquement avec l'ennemi de la patrie dont elle sera la favorite déclarée » [163]. En attendant, elle fait en 1812 de la charpie pour les soldats polonais et westphaliens. Bignon a écrit là-dessus des phrases charmantes : « Dans toutes les maisons, on trouvait alors une table ronde autour de laquelle des mains délicates accoutumées à de tous autres travaux, préparaient des bandes de diverses formes pour les plaies diverses faites par le sabre ou les armes à feu. Dans ce tableau de femmes élégantes devenues sœurs de charité, il y a quelque chose d'attendrissant et de terrible, de cruel, mais de céleste tout ensemble. Je ne sais si dans notre état actuel de société, cet héroïsme d'épouses, de filles, de mères, faisant à l'amour de la patrie le sacrifice des plus douces affections, n'est pas plus digne de respect que le stoïcisme sauvage de ces Lacédémoniennes tant vantées qui, à force de combattre la nature, en avaient presque étouffé la voix ». On serait ému, s'il ne citait parmi les « personnes de la première distinction » qui avaient ce « quelque chose de céleste ». Mme la comtesse Chodkiewicz [164]. En fait, si Jérôme avait été moins inconvenant, c'est-à-dire moins réservé, elle aurait violemment affiché sa liaison avec lui, et Bignon en eut été au désespoir. Jérôme n'a rien perdu à s'en faire une ennemie.

Le cas de Mme Nakwaska, femme du préfet, différent, est tout aussi suggestif. Point belle, mais élégante, fraîche avec

(163) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 2, p. 197-199, 217. — Gajewski, Pamiętniki, t. 1er, p. 195-6.

(164) Bignon, Histoire de France, t. 10, p. 372 et note.

un nez retroussé et des yeux expressifs, elle est du petit nombre des personnes qui savent diriger la conversation de toute une société et la faire rebondir, quand elle tombe; des tours heureux, des réponses piquantes, un grand sens de la politesse et des devoirs de l'hospitalité [165] : quand on a de tels dons, on souffrirait d'être condamnée à un tête-à-tête limité à ce qui serait maintenant le temps légal d'une conversation téléphonique. Après avoir parlé des réceptions de Jérôme dans sa correspondance, elle est revenue sur ce sujet dans ses Mémoires : « Sans perdre de temps, il voulut connaître les dames polonaises dont, dit-il, il avait une idée extrêmement flatteuse. Les heures de présentation n'étaient pas très agréables pour des femmes. Quel plaisir de s'habiller à 10 heures ! Quelques élégantes pourtant saisirent précipitamment cette occasion de voir et de se faire voir de ce roi : il les récompensa de cette politesse en les invitant aux fréquents dîners qu'il donnait. Plus d'une fois mon mari indisposa ce prince en s'acquittant strictement de ses devoirs, défendant toujours le département et la ville contre les pillages et les réquisitions. Je ne me hâtai donc pas de remplir cette formalité de la présentation, à laquelle je pouvais me croire obligée comme femme du préfet. Un billet aimable mais impératif de Mme Stanislas Potocka, femme du président du conseil m'y détermina. La princesse Alexandre Sapieha et Antoinette Sulkowska devant aussi se présenter ce jour là, pour éviter les méprises et les plaisanteries du public au sujet des soi-disant tête-à-tête des dames avec le roi de Westphalie, nous allâmes dans la même voiture jusqu'au Palais Brühl en robes à queue, avec plumes et fleurs, à 11 heures du matin, riant de bon cœur de faire de si bon matin en toilette de bal une visite de cour. Et qui pensez-vous que nous trouvons dans l'antichambre du salon ? Personne sûrement... Eh bien donc nous trouvons... une chapelle improvisée et l'évêque in partibus de Malines en ornements épiscopaux, entouré du clergé, attendant humblement depuis deux heures le moment où sa Majesté le roi Jérôme daignera entendre la messe qu'il doit célébrer. Et la galanterie française ne permettant pas que des dames attendent, aussi longtemps que lui, Sa Majesté Royale, on nous expédia avant la sainte messe, et chacune, introduite dans le grand salon, eut tour à tour une audience du Roi, de-

(165) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 4, p. 12; et t. 2, p. 201.

bout près de la cheminée, un chambellan étant présent. Mince, jeune, bien fait, il posa des questions assez de circonstances, le tout en hâte, et sur un ton quelque peu hautain, mais moins accusé que chez l'Empereur. Il me semble que la disgrâce qui pesait sur mon mari, m'atteignit aussi, car je ne fus pas invitée par le roi, peut-être du reste à cause du départ de Varsovie du roi qui suivit de très peu ma réception » [166].

Un récit aussi circonstancié paraît précieux. Malheureusement Mme Nakwaska fixe la date de ces événements le 8 mai, jour qui lui a été assigné par le « Prince Ernest de Hesse, ministre de la cour » [167]. A cette date, l'archevêque — point in partibus — de Malines n'est pas encore là, et Jérôme n'est pas à la veille de son départ. Mais il ne peut être question du 8 juin : De Pradt alors ne fait que d'arriver; loin de vouloir forcer Jérôme à entendre une messe, il veut le forcer à quitter le Palais Brühl. L'abbé Gley nous montre du reste en lui le prélat le moins acharné qui soit à ce genre d'exercices [168]. C'est si bien le 8 mai qu'eut lieu la réception de Mme Nakwaska que dans sa lettre du 10 à sa sœur, elle parle des réceptions et ajoute : « Je me suis déjà acquittée de cette corvée et j'en suis très contente. Toutes les dames se présenteront, les unes parce que cela leur va, d'autres par simple curiosité ». Elle termine en français : « Au fait, il n'y a rien de plus drôle à mon avis » [169]. Pour conclure, il faut noter que dans ses Mémoires, elle renvoie à sa correspondance comme à une source » [170] « pouvant incontestablement fournir, à raison de l'exactitude des faits et des dates, des matériaux à l'histoire de cette curieuse époque qu'est la première moitié du 19e siècle » [171]. Or, cette correspondance, publiée en partie par Falkowski, contredit les Mémoires.

Outre le défaut de mémoire qui caractérise tous les chroniqueurs, Mme Nakwaska, en a un autre, sa partialité à l'égard de tout ce qui est bonapartisant, français et même francophile. Elle a passé sa jeunesse à Golab à proximité de Pulawi;

(166) Nakwaska (Anna), Wyjatki z Pamietnikow Wspolczesnych. Gazeta Warszawska 1852, n° 218.
(167) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow. Gazeta Warszawska 1852, n° 218.
(168) Gley, Voyage en Allemagne et en Pologne, p. 173-4.
(169) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 4, p. 10-11.
(170) *Idem*, t. 4, p. 12, Varsovie 17 mai 1812.
(171) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow. Gazeta Warszawska 1852. n° 216.

le grand événement de son enfance, c'est l'arrivée de la Princesse Générale Czartoryska et de ses filles pour les manœuvres d'automne de 1791 [172]. Un an après l'arrivée des Prussiens à Varsovie (1795), elle a 15 ans, les salons fermés pendant les troubles de 1792 à 1795 se rouvrent : les agents prussiens se montrent très aimables, accommodants et se mêlent à la vie de société. Mme Grabowska maîtresse de l'ex roi introduit dans les soirées la mode pétersbourgeoise des tableaux vivants. Jusque là, la France, c'est la gouvernante qui a ordre d'interdire qu'on parle polonais; qui, quand les hôtes arrivent, commande : « Ne bougez pas, tenez-vous droites »; c'est le « Qu'il mourût » d'Horace auquel on doit applaudir, les plaisanteries de Molière dont il faut rire sans les avoir comprises; c'est l'idée qu'une voisine, Rosalie Lubomirska, qui n'a pas assez aimé sa langue et son pays et trop les Bourbons, est allée chercher la mort à Paris. C'est aussi, Mme de Vauban régnant sur le Prince Joseph et de nombreux émigrés se faisant héberger à Varsovie, les gens de la Blacha trouvant « mauvais goût » au théâtre polonais [173].

De 1806 à 1812, c'est autre chose : Mme Nakwaska a dansé avec le Prince Borghèse faisant vis-à-vis à Murat; les femmes de Varsovie et les officiers français se sont convaincus du renouveau qu'apportait leur rencontre dans leurs habitudes. Napoléon a su trouver les Varsoviennes jolies et parler aux dames âgées. Talleyrand a offert des spectacles uniques à des assistances triées sur le volet. Mme Nakwaska est bien avec le monde de la *Blacha* par lequel on a bien des faveurs : les Polonais de la garde ont de splendides uniformes. Mais la médaille a un revers : le Français en quartiers de logement est d'une exigence insupportable [174]. Mme Nakwaska a souillé une robe de bal dans leur paille; la maréchale Davout réside trop à Skierniwice et pas assez à Varsovie. Les choses n'ont commencé à être à souhait que depuis la réunion de Lublin au duché (1809) : alors la famille Zamojska est revenue à Varsovie où grâce à elle une vie de société normale a repris; alors on a revu la famille Czartoryska; les carnavals de 1810, 1811, 1812, ont été animés, magnifiques. Du reste M. Nakwaski a été nommé préfet de Varsovie le 10 jan-

(172) *Idem*, n° 198, 200.
(173) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow. Gaz. Warsz. 1852, n° 203, 204, 200, 199, 202, 205, 206.
(174) *Idem*, n° 208, 209, 210, 211, 215.

vier 1810; les réunions du mercredi chez Mme la Préfète ont profité de cette vie apportée de Pulawi dans les cercles mondains. Il y a grand renfort de belles et jeunes femmes : aucune quête pour les pauvres, aucune loterie, aucun tableau vivant sans qu'on fasse appel au savoir-faire de Mme Nakwaska. Le prestige que lui donne l'ancienne amitié des Zamojski et des Czartoryski, fait qu'elle est appelée même à jouer le rôle de maîtresse de maison dans la demeure du comte Szoldrski, amant de la belle comtesse Sophie Czosnowska en participation avec le Prince Joseph et le capitaine Gavard. Pour elle, la France alors, c'est la Comtesse Anna Potocka qui prétend la langue polonaise trop rude et trop peu faite encore pour exprimer des sentiments délicats; c'est la correspondance française que, fatiguée du bal de la veille et encore endormie, elle doit entretenir pour son mari avec les autorités françaises en permanence à Varsovie — ennuyeux exposés à traduire au commandant français de la place, réponse à une lettre du résident, remise en français du charabia français d'un employé, — pensums sans profit ni honneur pour une femme [175]. Puis ce sont ces « Westphaliens, Bavarois, Saxons » commandés par Jérôme, « pires que les Français encore, ayant des exigences sans frein ». C'est le mécontentement de Jérôme au sujet de son appartement dans le palais Brühl, les multiples prétentions de De la Ville-sur-Illon, le lit, les meubles qu'il faut fournir et toujours dans les 24 heures et toujours sans payer. La logique des choses voudrait que Mme la Préfète, informée à souhait, accueillît cordialement en bonne patriote qu'elle est, le jeune chef de l'aile droite de la Grande Armée qui va rétablir la Pologne. L'illogisme féminin veut qu'elle trouve ridicule ce jeune passant qui se jette en travers des habitudes de la société varsovienne. La petite Anna Krajewska jadis éblouie par l'arrivée des princesses Czartoryski à Golab, maintenant dans l'enchantement de leur retour à Varsovie, demain toute à l'orgueil d'être la traductrice de « Malwina », roman de Marie de Wurtemberg [176], est inaccessible à Jérôme, si pleines d'à-propos

(175) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow, Gaz. Warsz, 1852, n° 215, 216, 217, 218.

(176) Malwina, czyli domyslnosc serca, 1816, Varsovie. Traduit par Mme Nakwaska sous ce titre « Malwina ou l'instinct du cœur, roman traduit du Polonais par une Polonaise. » Varsovie 1817, et publié ensuite à Paris sous cet autre titre « La Polonaise ou l'instinct du cœur, traduit du Polonais, de la princesse W... par Mme Nakwaska », Paris, Peytieux, 1822.

qu'aient pu être les paroles qu'il a échangées avec elle en trois minutes.

Mais il y a des femmes plus dangereuses pour lui. Ce sont celles qui entourent le Prince Joseph, non pas celles avec lesquelles ce Prince a des amourettes, non pas même Mme Czosnowska dont il a un fils auquel sa sœur la princesse Tyszkiewicz léguera son bien; mais Mme Tyszkiewicz elle-même et la vieille maîtresse en titre, Mme de Vauban. « De taille moyenne, blonde, très belle jadis, Mme Tyszkiewicz l'eut encore été malgré ses 47 ans, si elle n'eut remplacé un œil qu'elle avait perdu, par un œil de verre qui faisait grimacer ses traits. Toujours en amazone, coiffée d'un chapeau d'homme d'où sortaient de longues boucles voilant son œil, elle s'était liée à Talleyrand, lors de son passage à Varsovie en 1807 [177]. C'est par elle que le Prince Joseph s'était trouvé englué à Mme de Vauban. Son extérieur imposant, quelque chose de noble dans la démarche, son esprit, sa connaissance du grand monde depuis le berceau, donnait à tout salon qu'elle fréquentait un air de petite cour : le sien en était une. Avec cela un tempérament qui n'abdique pas : à 40 ans, elle joue le rôle de Rosine dans le Barbier de Séville, encore qu'elle soit borgne. En 1806, c'est elle qui présenta la société varsovienne à Murat au Zamek [178]. « Elle lâche la Pologne pour suivre Talleyrand à Paris et à Valencay, le caresse, va au devant de ses désirs, y va de sa bourse, chaque jour lui donne un petit sac contenant 500 frs qu'il accepte et dont il use pour jouer aux cartes » [179]. Talleyrand dira d'elle : « C'est là une de ces femmes dont la conduite a prouvé à l'Empereur que leur sexe pouvait être décrété de prise de corps et emprisonné pour dettes. Mais, comme il lui plaît de traduire ses sentiments à mon égard en faisant des largesses à un homme qui n'a pour elle aucune estime, je lui laisse cette consolation ». Avertie, elle ne fit que dire : « Oh ! je sais bien, mais j'aimerai sans cesse », et des trois vertus cardinales de Talleyrand, continua d'être « la charité » [180]. Elle n'est pas à Varsovie en 1812 et sera enterrée plus tard à Valencay dans la propriété de Talleyrand. Mais étant donné qu'elle est et veut être l'es-

(177) Dembowski (Léon), Moje wspomnienia, t. 1, p. 187-189.
(178) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow, Gazeta Warszawska 1852, n° 204, 207, 208.
(179) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 187-189.
(180) Kielmansegge (Ctesse), Mémoires sur Napoléon 1er, t. 1, p. 33, 115, 155.

clave de Talleyrand, étant donné les sentiments que professe Talleyrand à l'égard de Napoléon, et son mépris pour Jérôme[181], les relations que garde Mme Tyszkiewicz à Varsovie, ne peuvent être orientées dans un sens favorable à ce dernier. Mme Nakwaska jadis associée aux fêtes qu'elle donnait[182] en est un exemple; Mme de Vauban en est un autre.

Or, dans le petit palais *Pod Blacha*[183] qui flanque à droite le *Zamek* (Château royal), cette vieille femme qui règne sur le prince Joseph, prétend régner sur tout Varsovie. Elle s'était installée là avec son mari « descendant de l'illustre Vauban » et « dignitaire de la cour royale », aux temps consulaires où Louis XVIII s'était réfugié à Varsovie. Celui-ci partit et Vauban aussi, Mme de Vauban était restée *Sous la tôle*. Peu à peu, elle soumit la société varsovienne à une tyrannie inouïe jusqu'en 1813, date à laquelle l'entrée des Russes mit fin à son pouvoir ». Comment cette femme était-elle arrivée à asservir le Prince Joseph ? en vérité je ne le comprends pas, dit Dembowski. Ce n'était pas l'amour, car ni la personne ni l'âge n'y invitaient. De plus la liaison du Prince avec Mme Czosnowska, née Potocka, n'était un secret pour personne à Varsovie »[184]. « Elle réunissait toutes les beautés de Varsovie auxquelles le Prince tour à tour offrait son inconstant hommage. Loin d'en être jalouse, elle avait l'air d'applaudir à des passe-temps qui continuaient les traditions de la cour de France et ses propres souvenirs »[185]. Plus d'un jeune homme en se mariant suppliait sa fiancée de ne pas fréquenter *Pod blacha,* plus d'un mari l'exigeait absolument de sa femme. La malheureuse fin du règne de Stanislas-Auguste était trop présente dans chaque cœur pour qu'on put pardonner à l'ami de Mme de Vauban des mœurs si nouvelles[186]. En

(181) Il dit dans ses Mémoires : Jérôme peu de temps après sa nomination...; il régna seul, c'est-à-dire qu'il eut une cour et un budget ou plutôt des femmes et de l'argent. Il s'abandonnait tellement à tous ses penchants que j'ai entendu dire au grave et véridique Reinhard qu'à l'exception de 3 ou 4 femmes respectables par leur âge, il n'en était presque aucune au Palais sur la fidélité de laquelle S. M. n'ait acquis des droits. Le luxe de la cour, ses désordres faisaient détester la France et l'Empereur, t. 2, p. 22-25.

(182) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow. Gazeta Warszawska, 1852, n° 212.

(183) Sous la tôle : le toit de ce palais était en effet couvert non de tuiles, mais de tôle.

(184) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 71.

(185) Trembicka (Françoise),Mémoires d'une Polonaise, tome 2, p. 37.

(186) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow, Gaz. Warsz. 1852, n° 205.

réalité, les intimes du Prince ne s'attaquaient guère « qu'au petit nombre de femmes dont la réputation cloche ou a déjà fait naufrage ». Pourtant Mme Trembicka félicite Mme Walewska qui « débuta là », d'avoir, quelles qu'aient été les erreurs de sa conduite », « échappé à la dépravation de la *Blacha* » et d'être « restée si peu dans cette enceinte souillée, qu'elle conserva intactes une douceur, une bonté, une absence de goût de l'intrigue qui plaideront en sa faveur » [187].

Mme de Vauban avait été « une brune au teint basané caractéristique du midi, avec de petites taches noires sur le visage et des traces de petite vérole. Nerveuse au plus haut point, grimacière encore plus, éternellement couchée sur une chaise longue, couverte de dentelles brabançonnes et entretenant dans ses appartements, été comme hiver une température de serre chaude, elle n'avait que les os et la peau. Ainsi faite, elle domina tellement notre héros que sa mort à lui, seule, l'arracha de ses griffes » [188]. Mme Nakwaska la voit « polie, capricieuse, affable, impétueuse, communicative, circonspecte, selon ce qu'il fallait, grande et maigre, de teint blême avec un visage ne manquant pas d'expression, gardant des traces de charmes dont elle semblait continuer à ne pas douter, avec un sourire tant soit peu railleur, une parole tranquille, une santé qu'elle semblait avoir affaiblie par son genre de vie antérieur : avec tout cela exerçant sur le propriétaire de la *Blacha*, et sur les personnes des deux sexes un empire difficile à comprendre » [189]. Mme Trembicka la peint « sèche de corps et de cœur, vaporeuse, mais grande dame » [190]. En 1808, le jour de sa fête, on la compare à Mme de Maintenon; en 1805 la Comtesse Krasinska lui trouvait déjà « l'air d'une poire sèche ». En 1812, c'est une affreuse vieille « qui ne peut exciter aucun sentiment tendre » [191].

Le Prince Joseph n'était maître ni de sa maison, ni de son bien : elle touchait ses rentes et en réglait l'emploi. « Consolation à laquelle elle succombait généralement et qui cicatrisait toutes ses blessures, la bourse du prince était à sa dis-

(187) Trembicka, Mémoires d'une Polonaise, t. 2, p. 38. Mme Trembicka plus tard femme du général Kamieniecki est citée par Nakwaska comme une des personnes très assidues à la Blacha (Nakwaska, n° 205 de la G. W. 1852).
(188) Dembowski, Moje Wspomnienia, p. 72.
(189) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow, n° 204.
(190) Trembicka, Mémoires d'une Polonaise, t. 2, p. 37.
(191) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 1, p. 35 et t. 2, p. 178.

position, elle y puisait à pleines mains et retourna en France enrichie de dépouilles polonaises pour se plaindre au soleil de son pays des rigueurs du nôtre » [192]. Il semble qu'ayant placé à fonds perdu sur les biens du prince les sommes importantes qu'elle avait réalisées sur les débris des siens, elle en ait retiré des intérêts considérables [193]. Bref, le Prince « ne pouvait inviter chez lui qui il lui plaisait; il ne lui était possible d'aller qu'où elle lui permettait ». Vrai type de la maîtresse de maison française qui tout régit et régente.

Finalement, « sa position semble si bien établie que des dames *collets montés* ne rougirent pas de la courtiser, ce qu'il faut attribuer en partie à la royauté du prince dans les cœurs d'une nation si susceptible d'entraînement et de fascination, et plus encore au sens très oblitéré de la moralité en ce temps » [194]. Quand Napoléon arriva à Varsovie et « qu'on vit Talleyrand chaque jour dans cette maison, les maris qui avaient en horreur la société de Mme de Vauban, furent les premiers à envoyer leurs femmes chez elle [195]. Elle tint dès lors, dit Gajewski, tout Varsovie sous sa rude férule, recevait les premières dames de la ville, leur rendait visite et une fois par semaine ouvrait son salon à la jeunesse élégante qui, ayant vieilli sous son règne, s'était déjà renouvelée, en 1812. Le départ de Mme Tyszkiewicz pour la France lui assura l'héritage de relations de cette princesse. Elle rendait visite sans descendre de voiture, et quiconque ne voulait pas perdre ses bonnes grâces, devait alors sortir et faire salon avec elle près du marchepied de sa voiture. Quand on va *Pod Blacha,* il faut marcher dans sa chambre sur la pointe des pieds et parler à mi-voix. Elle exige que toutes les dames arrivant à Varsovie se présentent à elle, que celles qui y habitent en permanence, viennent à ses jours de réception dans sa serre chaude, sinon viennent se justifier le lendemain en personne, ou écrivent pour donner les raisons de leur absence [195]. Elle avait toujours des billets de loterie, des fleurs artificielles, des broderies, un travail, une nouveauté parisienne à la mode qu'on devait acheter cher, pour aider à la publication d'un ouvrage ou subvenir aux besoins d'auteurs problématiques,

(192) Trembicka, Mémoires d'une Polonaise, p. 38.
(193) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow, Gaz. Warsz, n° 204.
(194) Trembicka, Mémoires d'une Polonaise, p. 38 et suivantes.
(195) Gajewski, Pamietniki, t. 1er, p. 23. — Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1er, p. 72. — Falkowski : Obrazy z zycia, t. 1, p. 146. — Nakwaska : Gazeta Warszawska, n° 204.

nourrir une famille pauvre dont le nom n'était pas révélé [196]. Elle avait créé un théâtre français installé au Palais Radziwill où des amateurs français ne jouèrent qu'en notre langue — jusqu'en 1806. Et elle avait si bien agacé les Polonais par sa manie de tout franciser qu'on lui jeta ces vers :

Jeszcze Polak po polsku i pisze i czyta,
Bo nie cała Warszawa jest blachą okryta [197].

M. Askenazy a noté le peu de cas que Napoléon demandait en 1807 à Davout de faire de Mme de Vauban [198]. Par contre, le Comte Neipperg, le futur amant de Marie-Louise et l'un des agents les plus dangereux de la cour de Vienne, ayant habité Varsovie, n'avait pas hésité à s'y introduire dans les bonnes grâces de l'amie du Prince Joseph [199]. Et le directeur des postes deVarsovie, Zajaczek, frère du général, avait après Eylau intercepté une lettre très suspecte de Mme de Vauban à Neipperg, commandant du cordon autrichien [200]. Dembowski pense que si l'Autriche n'est pas repartie en guerre au printemps 1807, c'est que Neipperg informé par la Vauban, c'est-à-dire aux sources que possède le Prince Joseph, a pu démontrer à son gouvernement que l'armée française n'avait pas été détruite à Eylau. Talleyrand, le 9 mai 1807, prenait soin d'associer à Mme Tyszkiewicz dans ses hommages, cette Mme de Vauban dont les charmes flétris n'évoquent cependant rien pour lui [201]. Il est typique que Mme Nakwaska rende hommage à l'énergie avec laquelle Mme Vauban oubliant ses spasmes et autres faiblesses de Française délicate, s'est mise à la tête des femmes du grand monde pour organiser les secours aux blessés en 1809. Il est plus typique encore de voir la Préfète proclamer hautement qu'elle a passé trop d'heures agréables à la *Blacha,* qu'elle y a gagné trop de relations, y a trop aiguisé son esprit dans ses visites matinales à Mme de Vauban pour confirmer de son témoignage le mal qu'on en a dit « Jeune elle a aimé le monde, la coquetterie, les excès; plus âgée, la considération, le profit, les hommages. Quiconque

(196) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow, Gazeta Warszawska 1852 n° 205.
(197) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 1er, p. 147-153. Le Polonais lit et écrit encore en polonais, car tout Varsovie n'est pas encore couvert de tôle.
(198) Askenazy, Ksiaze Jósef, p. 133.
(199) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 313-4.
(200) Askenazi, Ksiaze Jósef, p. 131.
(201) *Idem*, p. 257, pièces justificatives.

de nous est exempt de ces goûts, la blâme. Je reconnais humblement que je ne m'en sens pas capable » [202]. Qu'on accepte ou non ce jugement porté sur l'amie du Prince Joseph, il faut avouer qu'il est d'une personne étroitement liée à Mme de Vauban. D'autre part, Mme Trembicka remarque : « Les vétérans féminins de cette espèce de cour ont porté jusqu'au dernier instant un caractère de commérage, d'intrigue, de fausseté qui faisait mal. Ma chère, tout le monde porte un masque à la Blacha, disaient les dames habituées à ce genre. Et à force d'en recouvrir une physionomie peut-être honteuse d'elle-même, elles en bannirent toute vérité d'expression » [203]. Jérôme n'est guère accoutumé à jouer avec des femmes de cette force.

Le 14 avril, l'Inspecteur général du service de santé, Lafontaine, avait publié dans la Gazette de Varsovie l'appel suivant : « On manque de charpie et de bandages, c'est à moi qu'incombe le devoir d'avoir recours à toi, beau sexe, au nom de vos dignes fils et frères ! pour que vous fournissiez ces choses au plus vite, convaincues que de véritables Polonaises sont toujours prêtes à rivaliser pour apporter de l'adoucissement à leurs maux ». Le 12 mai, la Gazette insère cette note : « Le 8e régiment d'infanterie ayant reçu de Mme la Comtesse de Vauban 1.500 bandages, de la charpie et de l'amadou, lui adresse publiquement ses remerciements ».[204] Le 8e est un des régiments félicités par Jérôme. Mme de Vauban fait de la charpie avec ses nymphes et rappelle son existence.

Jérôme a-t-il fait une visite quelconque à la vieille dame avant le 6 mai ou après ? S'il ne l'a pas fait, elle a dû avoir une sérieuse crise de nerfs, et ceci a dû contribuer au « schisme » dans une large mesure. S'il lui avait rendu les hommages auxquels elle tient tant, tout l'élément féminin se serait rué sur ses ordres au Palais Brühl. Mais l'on voit que Jérôme s'est adressé à Madame Stanislas Potocka, à la femme du Président du Conseil : du moins Mme Nakwaska prétend que c'est Mme Stanislas qui invite les dames à faire visite au roi. C'est très protocolaire : Mme Chodkiewicz, femme du Commandant de place, Mme Nakwaska femme du préfet, Mme la Princesse Sa-

(202) Nackwaska, Wyjatki z Pamietnikow, Gazeta Warsz. 1852, n° 213, 214, 205.
(203 Trembicka, Mémoires d'une Polonaise, t. 2, p. 38.
(204) *Gazeta Warszawska*, 1812, 2e supplément au n° 30, p. 582 et supplément au n° 38, p. 675.

pieha femme d'un chambellan de l'Empereur, [205] Mme Sulkowska femme d'un général. A noter que, le 9, Jérôme dînera à Jablonna avec Joseph dans son chateau à 15 kilomètres de Varsovie [206]. Pourquoi pas *Pod Blacha ?* Parce qu'une demeure champêtre est plus agréable : en tout cas Mme de Vauban n'était pas présente.

Dans la maison du Président du Conseil, il n'y a pas que Mme Stanislas; il y a aussi leur belle fille, Mme Alexandre Potocka, née Annette Tyszkiewicz, l'auteur des Mémoires connus. La comtesse Anna Potocka a alors 35 ou 36 ans : petite, un peu bossue, ses traits masculins, ses sourcils épais, son front bas ne permettent pas d'abord de croire qu'elle ait fait tant de conquêtes. Mais les lèvres rient, le teint est frais, le regard pénétrant, gai, tendre parfois. Elle manie avec dextérité une arme à deux tranchants, l'esprit, dont elle accable ses rivales et leurs adorateurs; n'épargne personne, se fait une foule d'ennemis. Très versée dans toutes les littératures, mais ne connaissant de langue étrangère que le français, elle a le goût des arts, ne peint pas mal et se montre à Natoline architecte et ingénieur paysagiste. Très économe en attendant de devenir avare, elle a pour excuse d'avoir un mari sybarite, égoïste et ladre, des beaux parents qui reçoivent tout Varsovie, et chez lesquels elle peut tenir son « bureau d'esprit » pour leur plaisir et à leur grand honneur ».[207] Mme de Vauban l'ayant engagée dans sa troupe d'amateurs, tout ce qui est spectacle, l'attire. Elle est l'âme de toutes les soirées : c'est beaucoup à cause d'elle que le salon des Potocki est si fréquenté. [208] Elle s'entend à corser les réunions par des tableaux vivants où elle joue un des rôles marquants, et que l'on reproduit ensuite ailleurs. Spectacles suggestifs : un jour elle est femme arabe, un autre la bacchante couchée, tenant une grappe et qu'épie, parmi les fleurs, un satyre.[209]

Elle a un mari, épousé sans amour, et qui ne prend intérêt à rien de ce qui le fait sortir de ses occupations habituelles.[210] Tête vide, privé de dons intellectuels, avare et fier,

(205) Skalkowski (Adam), Z nieogłoszonych listów, not i dekretów Napoleona (Kwartalnik historyczny 1910, p. 559, Décret de Dresde, 22 juillet 1807.
(206) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 315.
(207) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 1, p. 122, 154-156.
(208) Nakwaska, Wyjatki z Pamietnikow, Gazeta Warsz. 1852, n° 207.
(209) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 341, 343.
(210) Potocka (Ctesse), Mémoires, p. 50-51, 184-5.

son ambition est d'être écuyer du futur roi de Pologne. Sa grande passivité amène sa femme à vivre sans lui et aboutira à un divorce.[211] Il a fait la guerre en 1807 et s'apprête à la recommencer. « Je m'attends, écrit le général Vincent Krasinski à sa femme à le voir se plaindre d'un mal de tête ou de cœur comme dans la campagne de 1807. »[212] En somme, tout le contraire d'un aigle. Le vif tempérament de sa femme, à laquelle il donne volontiers la clef des champs, attirant sur elle tous les regards, elle dût avoir des adorateurs.

Murat échoua, par excès de confiance en son prestige de bel homme, d'écuyer incomparable, de maréchal et prince de l'Empire, de tombeur de Prussiens, et aussi parce qu'alors s'établissait entre elle et Charles de Flahaut, fils de Mme de Souza et de Talleyrand[213] une sorte d'intimité ». « J'oubliais, dira la Comtesse Anne Potocka, et ce fut le plus grand de mes torts qu'une jeune femme ne doit avoir d'autre confident et d'autre ami que son mari. Mais aussi pourquoi le mien ne m'en faisait-il pas souvenir ? » Ce mari la laissa aller à Paris. Là elle fit visite à Mme de Souza : « Je fus choquée, note-t-elle, d'une sorte d'intimité qu'elle voulut, dès le 1er jour établir entre nous trois. Elle avait de la fatuité pour son fils. On lui eut pardonné de l'orgueil. Mais la présomption avec laquelle elle semblait présager ses succès n'était pas de bon goût... : nous nous quittâmes assez peu satisfaites l'une de l'autre ». Mais alors pourquoi ne rompt-elle pas ? C'est tout le contraire qui se passe : elle revient déjeuner chez Mme de Souza avec la Bédoyère et maintes fois avec l'abbé Morellet[214], savourant « le charme d'une affection pleine de mystère qui colorait les plus simples actions de ma vie... Ce court espace de temps resté dans mes souvenirs comme le plus heureux de ma longue carrière, que n'a-t-il pas duré ? » Mme de Souza la conduit chez une « magicienne » qui lui annonce : « Quelques mois après votre retour dans votre pays, vous deviendrez grosse ». Elle donna naissance à son fils Maurice en janvier 1812; d'ailleurs nous ignorons la date de son dé-

(211) Gajewski, Pamiętniki, t. 1er, p. 200.
(212) *Bibliothèque Krasinskich : Section des Archives* n° 4380. Correspondance du Général Vincent Krasinski 1812, fol. 25, Opserat 22 juin.
(213) Boulanger (Marcel), Le duc de Morny, prince français. Paris, Hachette 1925, 247 p. in-8°, p. 9.
(214) Fort avancé en âge, il parlait peu, ne venait dîner que pour satisfaire un appétit féroce; après le dîner il faisait la sieste, ronflait pendant une bonne heure (Potocka : Mémoires, p. 249).

part de Paris. « Charles » est-il pour quelque chose, lui qui était si beau, dans la naissance de cet enfant qui fut « beau » ? Elle a commis bien des erreurs chronologiques, même au sujet des événements les plus saillants de son existence. Justifions là des soupçons qu'elle semble se plaire à faire tomber sur elle-même, en reconnaissant qu'elle aime à risquer sa réputation au bord des abîmes ([215], [216], [217]).

Le Prince Joseph l'avait aussi attirée *Pod Blacha :* « il en perd, dit-on, le boire et le manger » écrit la Comtesse Krasinska; et l'intéressée reconnaît que le Prince avait pour elle « un sentiment plus tendre que l'amitié » [218]. Pendant son voyage de Vienne à Paris, elle affola l'imagination du pauvre vieux M. de Narbonne, tout cela pour ne le payer que d'un « rire inextinguible ». On s'imagina même à Saint-Cloud que Napoléon, quoique nouvellement marié, pensait à elle [219]. Après 1815, le Prince Serge Galitsine s'étant un jour assis très près d'elle, elle lui dit : « Monsieur, éloignez votre fauteuil; vous me causez des maux de cœur : tout Russe sent le musc ou le goudron ». Et le prince de répondre : « Il paraît, Madame, que vous les avez flairés de bien près » [220]. Divorcée, elle se remariera avec ce Dunin Wasowicz qui attaché au Cabinet de l'Empereur [221] avait ramené Napoléon en traîneau d'Oszmiana à Varsovie : elle-même étant fort riche et Wąsowicz n'ayant rien que sa jeunesse, ce fut par patriotisme qu'elle fit ce mariage. Gajewski ajoute « qu'on pourrait beaucoup dire encore sur cette dame dont les mœurs s'inspiraient de l'époque de Stanislas-Auguste » [222].

Jérôme n'a pu échapper aux coups de langue dont, par précaution, elle honorait tout le monde; mais il ne fut ni son plastron comme Murat, ni sa conquête comme Flahaut. Dès le début du reste, si Mme Stanislas fait pour lui les invita-

(215) Potocka (Ctesse), Mémpires, p. 112-3, 204, 229, 237, 238, 248, 250-5, 263, 290, 38-40.
(216) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 2, p. 235-6.
(217) Boulenger (Le Duc de Morny, p. 2) déclare Flahaut « chastement adoré par cette jolie femme la Comtesse Potocka, *née Poniatowska* de haute vertu ».
(218) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 2, p. 37 et 179.
(219) Potocka (Ctesse), Mémoires, p. 192-5, 288.
(220) Gajewski, Pamiętniki, t. 1er, p. 200.
(221) Denniée (Baron), Itinéraire de l'Empereur Napoléon pendant la campagne de 1812. Paris, Paulin 1842, 212 p. in-16°, p. 178.
(222) Gajewski, Pamiętniki, t. 1, p. 200.

tions aux dames, Jérôme rend des services appréciables à cette famille qui, possédant le château royal de Willanów, craint les exactions que les troupes westphaliennes pourraient commettre dans cette demeure et dans la propriété environnante. Précisément, Vandamme était encore le 4 à Wolborz [223], d'où Jérôme paraît avoir reçu des rapports désagréables à son sujet. Etant donné que le 8e corps se range le long de la Vistule, il semble que Vandamme se dirige sur Willanów : au fait, pendant plusieurs jours, on ne sait où il est. Dès le 6, Marchand lui écrivait pour le prier d'indiquer où il établirait son Q. G. Les jours suivants, quand le roi demandera où est Vandamme, Marchand ne pourra que répondre qu'il l'ignore [224]. Dès le 6 au soir, Jérôme aurait écrit au Comte Stanislas pour lui exprimer son désir d'habiter Willanow. Le lendemain, il aurait dit à Bignon : « Si ce brigand de Vandamme vient à Willanow, il le détruira et le pillera de fond en comble. Il est donc préférable que j'y sois » [225]. Marchand interdit à Vandamme de venir à Willanow : en même temps Jérôme ayant demandé l'établissement d'une ligne de postes de correspondance entre Varsovie et la Pilica pour que la communication avec Reynier fut prompte et assurée, Vandamme n'en fait rien. Il ne tient pas pour le moment à ce que les nouvelles parviennent trop vite : « Dans toute l'Espagne et l'Allemagne, il est fameux par ses vols, ses atrocités, ses brigandages. Le même jour, il justifia les craintes du Roi; s'étant transporté à Obor, il mit au pillage le château, le presbytère, le village. Rien ne se peut comparer à la grossièreté et à la corruption des rustres westphaliens. Ils ont affreusement batonné M. Radolinski, homme considérable et grand propriétaire. Partout ils violentent les femmes, battent les hommes ». Bref, « le 8, le roi de Westphalie part à cheval pour Willanow qu'il élira sans doute pour demeure. Il le fait en partie par attention pour la famille Potocki : en s'installant là, il empêche Vandamme d'y avoir son Q. G. » [226]. On remarquera que Vandamme et ses soldats prétendent traiter le châtelain d'Obor et Radolinski comme les villageois : il en résulte des excès dont Jérôme veut limiter l'importance et le retentisse-

(223) *Arch. min. guerre,* Lettre de Vandamme à Berthier du 4 mai.
(224) Du Casse, Le général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 359.
(225) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 314.
(226) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 314.

ment, en s'arrangeant pour qu'on ne touche pas aux biens des plus grands seigneurs.

Une véritable guerre de mouvements commence alors entre lui et Vandamme, et dont l'enjeu est Willanow. Malgré la lettre de Marchand, Vandamme, s'est rendu à Willanow, et s'en prendra à Marchand des ordres qu'il a reçus et des termes dans lesquels ils sont conçus [227]. Le 9, Jérôme est fort loin, à Modlin et Jablonna : le chef du 8e corps n'osant rester à Willanow cherche aux environs et découvre Natolin qui, comme par hasard est encore une propriété de la Comtesse Anna Potocka. Le 10 au soir « la famille Potocki reçoit de Vandamme une lettre qui la plonge dans la terreur : il veut loger à Natolin. C'est une maison qui n'est pas grande, mais étonnamment belle, disposée avec le plus grand goût, pleine de beaux meubles; ses fenêtres ont des vitres en verre de glaces, des rideaux de châles : tout peut être la proie de l'avidité scélérate du général Vandamme » [228].

A la place d'une faisanderie, le Comte Stanislas Potocki avait dans ce site vraiment beau, fait construire par Merlini un pavillon composé de quelques pièces décorées d'un joli stuc et proche déjà du style empire. Une coupole aplatie surmonte une loggia, sorte de salon d'été qui paraît comme creusé dans la maison. Une belle colonnade en hémicycle donne sur une haute terrasse gardée par des sphinx, d'où l'on a une large vue sur une vallée boisée. Dans le parc rustique, on rencontre un pont qui débouche au pied de la statue d'une dame romaine représentant Nathalie Potocka, princesse Sanguszko. On y trouve aussi un temple grec, une métairie hollandaise : de là, un chemin de campagne mène à Willanow [229]. Mme Alexandre Potocka ne pouvant s'entendre avec sa belle-mère, y était venu habiter avec son mari, dès sa deuxième année de mariage et avait commencé à transformer « cette délicieuse campagne ». « Je dessinais tous les plans, dit-elle, m'intéressais à tous les détails. Mon beau-père était mon guide et semblait fier d'avoir fait de moi une artiste. Je ne connus plus d'autre fantaisie; mon amour propre, mes prétentions se trouvaient concentrées à Natoline, dans ce petit chef-d'œuvre qui me semblait digne de l'immortalité. Lorsque

(227) Du Casse, Le général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 357.
(228) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 316.
(229) Przezdziecki (Renaud), Varsovie, p. 346-347.

nous manquions d'argent, je vendais des diamants afin d'acheter du marbre et du bronze. Mon mari semblait partager mes goûts et, quoique froid, peu susceptible d'enthousiasme, jouissait avec orgueil de mes créations » [230].

Précisément Jérôme n'est pas à Varsovie : il a pris à cheval le chemin de Natolin à 4 heures de l'après-midi, mais n'a poussé que jusqu'à Królikarnia. En fait, Vandamme ne se montre pas à Natolin : mais le 12 le général Tharreau vient avec onze officiers occuper cette villa et ordonne qu'il lui soit servi chaque jour 24 bouteilles [231] et un dîner convenable. Pendant ce temps, Jérôme visite le parc de Lazienki, tandis que les plaintes au sujet des dommages, vols et violences des Westphaliens se multiplient. Les jeunes Potocki, Alexandre et Anna, ont ce jour là à déjeuner Fürstenstein et Niemcewicz. Ce dernier qui a été en Amérique, a connu à Elisabethstown des Martiniquais que Fürstenstein-Lecamus connaît. Une certaine intimité s'établit : Niemcewicz en profite pour parler des excès des troupes westphaliennes. Fürstenstein de s'étonner que les ministres polonais ne lui en disent rien. Le même soir, il en entretient Jérôme, et Niemcewicz se félicite de l'initiative qu'il a osé prendre [232]. D'autre part est arrivé une lettre de Vandamme au roi, dans laquelle il se plaint des fausses interprétations qu'on donne à ses intentions et à sa conduite, et des préventions de Marchand contre lui [233]. En fait, il semble que ni lui ni ses troupes ne se livrent à aucun brigandage, mais ils réquisitionnent d'autorité, et qu'ils s'agissent de Willanow, de Natolin ou d'Obór, dans cette plaine de peu de ressources, ils veulent s'assurer des ilots où elles sont certainement nombreuses.

Dès le 12, Jérôme, informé, essaie de mettre les choses au point. Il fait écrire à Vandamme une fois par Marchand, et deux fois Fürstenstein. Ce dernier fait observer au chef du 8e corps « que tout ce que S. M. ordonne doit être ponctuellement exécuté, que toute négligence à cet égard est sujette à de nombreux inconvénients, qu'il faut que S. M. soit assurée que ses ordres trouveront toujours le commandant de l'armée sur le point qu'il lui a été prescrit d'occuper ». « Quels

(230) Potocka (Ctesse Anna), Mémoires, p. 87.
(231) Il n'est pas dit « de vin ».
(232) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 315-316.
(233) Du Casse, Le général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 357-9.

que soient vos sentiments particuliers à l'égard du chef de l'Etat-major, S. M. pense qu'ils doivent être étrangers au service et que les ordres qu'Elle le charge de transmettre doivent être exécutés avec autant d'exactitude que si Elle les adressait directement. S. M. espère que, comme militaire, vous sentirez la justesse de ce raisonnement et que vous n'attribuerez point ses observations à un mécontentement personnel » [234]. Marchand de son côté signale à Vandamme que ce n'est pas une bonne méthode que d'opposer un mutisme absolu aux ordres donnés : il en résulte que ces ordres « restent sans exécution. D'après cela, il est impossible que le service puisse se faire et les inconvénients les plus graves peuvent en résulter. Je ne connais pas les raisons que vous avez d'en agir ainsi; mais si cela doit durer, je vous prie de me le dire franchement, parce qu'il est juste que je puisse me justifier, si je suis hors d'état de remplir le poste qui m'a été confié. Il serait indispensable que vous me fissiez connaître la dislocation de votre corps d'armée en m'indiquant les différents Q. G. de vos généraux afin que je puisse répondre aux questions de S. M. » [235].

Jérôme rassure d'ailleurs Vandamme sur le caractère des remarques qu'il lui fait : « S. M. n'est point portée à donner aucune fausse interprétation, ni à vos intentions, ni à votre conduite, et vous avez la preuve de sa confiance dans la demande qu'Elle a faite de vous pour commander ses troupes » [236]. Et dans sa seconde lettre Fürstenstein dit à Vandamme : « S. M. désire de vous voir demain à son lever à 9 heures 1/2 » [237]. Il est donc improbable que Jérôme ait traité Vandamme de brigand : mais il veut éviter que des réquisitions trop dures indispose l'aristocratie. Marchand du reste a reçu l'ordre de faire aussi sa paix avec Vandamme : sa « profession de foi » est que n'ayant aucune prétention, ne cherchant que le bien du service, il « se renferme absolument dans les ordres et volontés du roi ». « Je vous prie de mettre de côté toute prévention, parce que vous ne pouvez trouver en moi qu'un bon et franc camarade » [238].

(234) Du Casse, Le Général Vandamme et sa Correspondance, t. 2, p. 357-8.
(235) *Idem*, p. 359.
(236) Du Casse, Le Général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 357.
(237) *Arch. Min. Guerre*, Furstenstein au Général Vandamme, Varsovie, 12 mai.
(238) Du Casse, Le Général Vandamme, t. 2, p. 359.

Pourtant quelques sanctions sont prises et qui sont celles que Jérôme peut prendre : il nomme le colonel des Grenadiers de la garde, Legras, général de brigade, et alors, bien qu'il n'en soit pas fait mention, il semble que Meyronnet, comte de Wellingerode, malade et sans autorité sur les troupes, n'ait plus de commandement. Le major Müldner remplace Legras. Jérôme qui ne peut pas leur manifester autrement son mécontentement, intervertit les divisionnaires : Ochs passe à la 2e division et Tharreau à la 1re [239].

Ceci fait, Jérôme retourne à Królikarnia et juge opportun de faire une gracieuseté à la famille qui se comporte le mieux avec lui : il envoie chercher à l'improviste pour déjeuner Mmes Stanislas et Alexandre Potocka, ainsi que plusieurs Polonais. Les dames l'ont trouvé fort civil (grzeczny); les hommes dans leurs conversations avec lui ont trouvé qu'il faisait preuve d'un clair bon sens (czysty rozsądek), avait la compréhension facile, du bon vouloir et un bon cœur; et Niemcewicz qui, à Varsovie, habite une aile du Palais Potocki, et, à la campagne, Ursynow, propriété située entre Natolin et Królikarnia, aussitôt informé, écrit le soir dans son Journal : « S'il doit nous gouverner, Dieu veuille lui donner toutes les qualités » [240]. Et ce dut être vraiment une délicieuse journée, tant pour Jérôme que pour ses invités, arrivant par le pont que gardent des lions de marbre, et par l'allée menant directement au palais dont les murs blancs, le péristyle à colonnes ioniques et la haute coupole apparaissaient au fond d'une pelouse. De là, sur l'autre façade s'étagent pittoresquement des terrases descendant vers la plaine de Willanów : la vue s'étend ample et large sur la vallée de la Vistule. Cette résidence élevée par le même Merlini qui fit Natolin et Lazienki, à l'emplacement d'une garenne, dans le style de Stanislas-Auguste qui n'est autre que l'aurore du style empire, évoque elle aussi les charmes de la campagne romaine. Le propriétaire Thomatis de Valère avait été jusqu'à planter des vignes, et construire des cuisines rappelant la belle tombe de Cecilia Metella sur la voie Appienne. Stanislas-Auguste et toute la haute société de Varsovie se rendait jadis aux fêtes champêtres qu'on organisait là. En 1812, Królikarnia appartenait au prince Mi-

(239) *Arch. Min. Guerre,* Furstenstein au Général Vandamme, Varsovie 12 mai.
(240) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 315-6.

chel Radziwill, palatin de Wilno[241]. Et Jérôme en y venant, en empêchant son occupation par des troupes, des services, ou des officiers se rendait sympathique à la puissante famille des Radziwill dont les biens immenses couvraient une grande partie de cette Lithuanie où il allait faire campagne. Il ne manquait pas alors à Varsovie de représentants de cette illustre lignée et ils ne pourraient qu'être sensibles à cette délicate attention. Mme Alexandre Potocka ne pouvait qu'être ravie de cette réception champêtre, évocatrice du temps idéal de Stanislas-Auguste. Mme Stanislas ne l'était pas moins. Il y avait toujours lutte entre la jeune femme et la belle-mère qui, maîtresse de maison, seule à inviter et à payer, se refusait à passer au second plan derrière sa tumultueuse belle-fille[242]. Jérôme était à son aise : il pouvait flirter sans se laisser entraîner trop dangereusement.

Les 13 et 14, Jérôme est obligé d'être à Varsovie; mais le 15, il part soudain à Willanow pour la nuit : de là, il va voir Natolin[243]. Il ne semble pas qu'il ait eu à y regretter des dévastations. Tharreau et son état-major pensaient à des réquisitions : rien ne les invitait à des destructions. Après le départ de son mari pour l'armée, la Comtesse Potocka viendra avec ses enfants dans sa « délicieuse résidence » : elle y recevra magnifiquement MM. de Pradt, de Brévannes et de Pannat, sans faire allusion au moindre ravage, ce qu'elle n'eut pas manqué de faire, s'il y avait eu lieu[244].

Jérôme revint donc au galop à Willanów où il passa les 15, 16 et 17 mai. « Là, dit la Comtesse Sophie Zamojska, née Czartoryska, il a donné de petits dîners de huit à dix couverts, où on a invité 3, 4 dames de celles qui se sont fait présenter; l'étiquette est comme à Paris, qu'on n'invite pas mari et femme ensemble. Il paraît que même deux sœurs ne sont point priées le même jour et jugez comme j'ai été *strapiona*[245], quand tout à coup ma sœur et mon mari ont reçus des cartes à 2 heures, qu'à 5 heures ils étaient priés de venir dîner avec le Roi à Willanow, *a ia z długim nosem zostałam*[246] avec la terrible

(241) Przezdziecki (Renaud), Varsovie, p. 342-4.
(242) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 3, p. 181.
(243) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 318.
(244) Potocka, Mémoires, p. 322-325.
(245) Affligée.
(246) Et j'ai fait un nez grand comme cela.

perspective que j'y serois priée un autre jour sans eux » [247]. Voilà de grandes dames — d'incontestables grandes dames — bien impressionnées par ce cadet de l'Empereur. Terrible perspective ! Mme Nakwaska écrit de même à sa sœur : « L'invitation arrive avant le dîner, et il faut aussitôt monter en voiture et partir. On peut penser quelle perplexité, quand un tel honneur tombe sur la tête à l'une d'entre nous. Il y a 2 ou 3 messieurs, on est en tout 8 personnes à table » [248]. Les privilégiés ainsi invités font un bruit énorme autour de la réception dont ils ont été honorés. Marie de Wurtemberg, l'ex tante de la reine Catherine a été invitée le 15, elle « mande » sans tarder, au vieux Prince Czartoryski, son père « comment son dinné s'est passé » [249].

La comtesse Zamojska fut effectivement invitée le lendemain : « Je fus priée, dit-elle, avec la Princesse Sulkowska... Nous y allâmes ensemble, *dodawałysmy sobie odwagi iedna drugiej* et nous avons fini par être tout à fait à l'aise, car le Roi est on ne peut plus aimable, il cause beaucoup et parfaitement bien sur des choses intéressantes et agréables. Après dinné, il nous fit promener jusqu'à 10 heures du soir *po miesiącu* [250]. Nous n'avons cessé de parcourir tous les coins de Willanów, toujours marchant très vite et sans cesser de causer un seul instant, *na wolowej skorze bym nie spisała* [251] tout ce qui s'est dit, mais en général *bardzo dobrze i zabawne rzeczy powiedział* [252], ne manquant jamais de dire des choses aimables pour le pays et la nation et les femmes polonaises, *z okazyi Willanowa mowił o historyi Polskiej, którą zdaje się umiec doskonale*[253], il a cité différentes époques, a parlé de nos Rois, des grands hommes et même sans estropier les noms, *o wszystkim bardzo dobrze i rozsądnie mowi* ». « *Przytym* on voit *jak się rozgada* [254] qu'il est bien jeune et qu'il aimerait

(247) *Arch. Dom. XX Czartoryskich* w Krakowie : bez liczby. Szafa 7, połka 3. Wycinki z listow, zawartych w obwolucie zołtym z napisem na grzbiecie : Listy Ordynatowej Zamoyskiej do Xiecia. Lettre de la Comtesse à son père datée du 19 mai 1812.

(248) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 4, p. 12.

(249) *Arch. Dom. XX Czartoryskich*, Même lettre du 19 mai.

(250) Nous nous sommes données du courage l'une à l'autre...; au clair de lune.

(251) Je ne copierais pas sur une peau de bœuf.

(252) Il conte très bien et de façon amusante.

(253) A propos de Willanow, il a parlé de l'histoire de Pologne qu'il semble connaître parfaitement.

(254) Il parle de tout très bien et sensément. De plus... quand il s'échauffe.

beaucoup à être gai et à s'amuser, il a beaucoup parlé chevalerie » [255]. Niemcewicz qui continue à suivre de près les faits et gestes du roi, s'en tient le 17 à sa précédente appréciation : « le roi qui est depuis trois jour à Willanów a prié à nouveau quelques dames à dîner. Il paraît que sa conversation est agréable, courtoise, spirituelle, familière » [256].

Au reste, si la comtesse Zamojska ne s'est rendue qu'avec crainte à cette terrible invitation, c'est que le grand homme du Ministère et le dévoué serviteur de la Famille, Matuszewicz « qui a eu plusieurs conférences avec » le roi Jérôme, en a parlé à cette dame comme d'un homme qui est loin d'être un freluquet à tête vide : « Il parle de tout très bien et sensément, *wchodzi w kazdą rzecz z uwagą i sądzi najlepiej* » [257]. Tous ces juges dont les sympathies pour Jérôme sont très mitigées, sont ici cinématographiés dans une attitude qui plaide franchement en sa faveur, très différents en cela des auteurs de mémoires qui après sa chute et celle de l'Empereur l'accablent sans merci [258].

Les sujets de conversation entre Jérôme et ces dames ne manquaient pas dans cette villégiature royale de Willanów où sont toujours présents, tel Louis XIV à Versailles, Sobieski et sa reine française, Marie Casimir de La Grange d'Arquien ! Tant d'élégances françaises s'y affirment à la polonaise : dans le cabinet des miroirs, Marie Casimire, — Marysienka, — trônant en « Flore » au plafond, couronnée de roses et entourée de trois amours qui sont ses trois fils; dans le salon amarante, parmi les personnages planant dans les nues, Marysienka encore, personnifiant l'Eté qui préside aux moissons; ailleurs Marysienka à cheval, coiffée à la turque, ailleurs entourée de tous les siens, ailleurs environnée des médaillons de grandes dames françaises, Mmes de Lafayette, de Lude, etc. Dans une salle, le portrait en pied du Roi Soleil lui-même, peint dans la manière de Rigaud; dans une autre des Gobelins représentant le Loup et l'Agneau, fable de M.

(256) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 319-320.

(257) Il entre dans chaque chose avec attention et juge le mieux du monde. *Arch. dom. XX Czartoryskich,* même lettre du 19 mai.

(258) La princesse Mathilde rend de même hommage à son père, sans lequel elle eut été élevée à coups de gifles, qui lui a fait éviter de « mépriser ceux qui ne sont pas de naissance illustre. Le soin a été très développé en nous, l'occupation préconisée. Mon père estimait les travailleurs; il répétait souvent ce commun proverbe qu'il n'y a pas de sot métier, mais de sottes gens. » (Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1927, p. 730).

de Lafontaine : presque partout la France se marie à la Pologne dans ce cadre italianisé. De multiples souvenirs d'une cour brillante et francisée par certains côtés, jaillissent de ces murs, des allées du parc, de ses charmilles. Jérôme y entend conter par ses invités des deux sexes les galantes aventures dont fut témoin Willanów, et les fêtes somptueuses que devait plus tard illustrer le pinceau de Brandt.

Bref, à un certain moment, si nous en croyons Niemcewicz qui le tient sans doute de Mmes Stanislas et Alexandre Potocka, évidemment présents, Jérôme « a promis que la reine Catherine elle aussi se rendrait à Varsovie aux environs de novembre » [259]. Qu'est-ce à dire ? On le lui a donc demandé avec insistance : il a poliment résisté, puis promis. Qui a lancé cette idée ? La comtesse Anna Potocka, rêvant d'une cour qui ne serait pas le château de la Belle au bois dormant, où l'on jouerait la comédie, où l'on donnerait des tableaux vivants, où la reine ne porterait pas la même robe six ans, où l'on aurait chance de voir réapparaître « Charles » ? Ou l'une des princesses Czartoryska à laquelle l'accueil fait à ce ballon d'essai permettrait de juger des desseins des Napoléon en Pologne, et d'augurer de ceux que peut réaliser son frère Adam ? Publier la lettre complète de la comtesse Zamojska, et celle surtout de Marie de Wurtemberg sur ce sujet, serait d'un extrême intérêt. Le moment et le cadre étaient bien choisis pour faire dire à Jérôme, s'il songeait à transformer ces réunions intimes en brillants galas de cour, si le *König* pensait à devenir *Król* [260].

Enfin, après s'être promené dans tous les coins de Willanów avec ses invités « à 10 heures, dit la Comtesse, il nous mena dans la cour, fit avancer nos voitures et prit congé de nous : j'avoue que j'étais rendue ».

Le 17, jour de la Pentecôte, Jérôme offrit aux Varsoviens, tant invités par lui que curieux, un spectacle militaire en face du bel hémicycle de Willanów « dans les magnifiques et verts pacages de Błonia » où il passa en revue, dit Niemcewicz, ses gardes, 5.000 hommes tant d'infanterie que de cavalerie, bien vêtus et superbes, hommes et chevaux. Mais ces soldats westphaliens paraissaient sans âme et la charge des ulhans dans l'arène fut vraiment lamentable » [261]. La Comtesse Za-

(259) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 320.
(260) En polonais, roi.
(261) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 319.

mojska écrit de son côté : Dans ces prairies « cela faisait un effet charmant, et la troupe est fort belle *i ludzie piękni i konie śliczne,* l'infanterie est très belle, mais la nôtre me paraît plus belle encore. C'est peut-être une prévention patriotique. Après la revue le Roi a invité à un déjeuner chez lui tous les généraux et colonels de notre armée qu'il avait fait prier d'assister aux manœuvres » [262]. Jérôme a voulu rendre sympathiques aux Polonais de marque ces soldats westphaliens qui ont si mauvaise réputation près des riches du pays : il n'y a pas complètement réussi. Ce sont de beaux hommes, mais sans âme et qui paraissent trop préoccupés de se bien nourrir. C'est du reste par le récit de cette revue que la Comtesse commence sa lettre à son père, préférant l'ordre d'importance à l'ordre chronologique.

Et c'est par un mot de caractère politique également que cette lettre finit : « L'Empereur de Russie est à Wilna, le Grand Duc Constantin est tout près de nos frontières. Le roi (Jérôme) nous disait l'autre jour : « Il se fâche beaucoup. On dit qu'il veut venir nous chasser d'ici. Nous verrons, nous verrons : moi, sans me fâcher, je lui ferai voir que cela n'est pas si facile. S'il veut me faire visite, à la bonne heure. Pour des grands dinnés, il en aura tant qu'il voudra » [263]. Jérôme peut se permettre ces paroles : il a reçu ce jour même un mot de Berthier l'assurant de la part de l'Empereur, avoir reçu de Lauriston avis de Roumiantzov qu'Alexandre (24 avril) n'était pas disposé à commencer les hostilités [264]. D'autre part, ce Constantin à tu et à toi avec Jérôme à Erfürt, grand amateur de revues comme Jérôme, pas plus foudre de guerre que Jérôme, encore que très bravache, et qui n'a risqué sa vie ni à Eylau ni à Friedland, alors que Jérôme sera blessé à Watterloo, peut être sans aucun doute traité sur ce ton de pair à égal par le frère de Napoléon. Mme Zamojska ayant écrit ceci deux jours après l'événement, à son père, son frère Adam, l'ancien ministre du tsar, en sera informé cinq minutes après. Novosiltsov ou le tsar lui-même ne tarderont guère à connaître les paroles de Jérôme. Elles pouvaient déclancher une attaque brusquée ou une visite non

(262) *Arch. dom. XX Czartoryskich,* même lettre du 19 mai. Les hommes sont beaux, les chevaux superbes.

(263) *Idem,* lettre du 19 mai.

(264) *Archive du Min. de la Guerre,* A. S. M. le Roi de Westph. 10 mai 1812, Copie non signée : c'est une réponse à une lettre de Jérôme annonçant à l'Empereur que le tsar était arrivé à Vilna le 27 avril. L'Empereur fait dire que c'est impossible.

moins brusquée de l'impulsif Constantin, si toutefois Alexandre l'y autorisait, ce qui était la chose la moins vraisemblable du monde. Une telle lettre devait néanmoins inquiéter le tsar, plus par les détails qu'elle contenait sur Jérôme et son entourage, et l'estime qu'ils inspiraient aux Polonais que par cette invitation juvénile à une bataille ou à un banquet.

Mme Zamojska a trouvé Fürstenstein « fort aimable »; elle a vu dans Marchand « un provençal qui a une figure fort honnête et agréable », *iuz niebardzo młody, zdaje sie zacny i grzeczny człowiek*; (a) elle juge le Général Lorge « un peu bavard, mais parlant bien; on en dit du bien »; note la présence de quelques princes allemands, un de Hesse et d'autres venus là « comme chambellans et à d'autres places; *to wszystko w przedpokoju siedzi, służą i drżą przed krolem* (b), qui a parfaitement l'habitude de sa place ». Et elle revient une seconde fois sur les Princes de Salm, de Hesse *i rozmaite Westfalczyki dość prystoyne* (c) que je n'ai fait qu'entrevoir » [265]. Cette revue du 17 mai à Willanów, préparée par les réceptions des 15 et 16, paraît avoir été une solennité militaire et mondaine réussie : l'entourage du roi a paru digne d'un roi, et le roi n'en a pas pâti.

Vandamme commandait les troupes participant à la revue; mais sa personne n'est l'objet d'aucune appréciation. Il a une nouvelle histoire désagréable : il a pris en réquisition le papier trouvé dans une fabrique de papier timbré à Jeziorna, au sud-est de Willanów; le Ministre du trésor, Matuszewicz, s'est adressé à l'autorité dont dépend Vandamme — Marchand ou Jérôme — et le papier est restitué [266].

En dépit du schisme et des personnes qui ont pu le fomenter, le séduisant Jérôme a fait son chemin dans l'opinion du 2 au 17 mai. Il a conquis certainement Mmes Stanislas et Anna Potocka; la Princesse Sułkowska est venue en personne qui veut faire oublier les fâcheux souvenirs du Sułkowski de 1807. Mais il y a là la Princesse Marie de Wurtemberg, la Comtesse Zamojska, il y a même la Princesse Dominique Radziwill. Qui sont ces dames et par suite quel résultat réel

(265) *Archiv. dom. XX Czartoryskich*, lettre du 19 mai : *a*) plus très jeune, mais distingué, semble-t-il, et courtois; *b*) tout cela attend dans l'antichambre, sert et tremble devant le roi; *c*) et divers Westphaliens d'assez belle mine.

(266) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 320. Et la lettre du 19 mai.

auront eu pour Jérôme ces belles journées de la Pentecôte de 1812 ?

La princesse Marie de Wurtemberg, quoique divorcée, a gardé ce nom : elle reste la mère d'Adam de Wurtemberg, cousin germain de la reine Catherine de Westphalie; d'autre part, il ne s'est rien passé entre elle et le tsar depuis 1805, époque où il l'appelait gentiment : Ma petite tante. Son fils, on l'a vu, est colonel des hussards de la garde impériale russe, et son rôle en 1811-12 entre son père, sa mère, Buxhowden, Jérôme est plutôt louche [267]. Elle croit bien qu'il lui échappe autant que son peu intéressant mari. Elle cherche des distractions à Vienne l'hiver, à Pulawy l'été. En 1806, le vieux prince Adam s'était confiné à Sieniawa en Galicie, et son fils Constantin s'étant mis dans le duché à la tête d'un régiment, la princesse Marie, sa sœur Sophie et son beau-frère Zamojski sont venus à Varsovie pour se rendre compte du cours des événements. Marie sans mari et sans enfants s'est alors décidée à rester : elle reçoit, se met au diapason d'Anna Potocka. Le 6 mai 1808, à une fête en l'honneur du Prince Joseph, une jeune fille en costume catalan chante un solo qu'un chœur d'hommes accompagne au son des tambourins et des castagnettes : c'est Marie de Wurtemberg qui a 44 ans. « Tout comme Mme Chodkiewicz, dans le petit appartement qu'elle a à Leszno, elle ne reçoit que des hommes ». Pendant le carnaval de 1811, Mme Nakwaska, après avoir décrit une foule de jolis costumes, écrit : « La Princesse de Wurtemberg, Mme Fiszer et Mme K. se distinguaient par leurs accoutrements fantasques et fort laids. La première avait sur la tête une sorte d'assiette, garnie d'un voile bordé d'une grossière broderie d'or : cela frappait les danseurs et les spectateurs à l'entour; on craignait de s'approcher d'elle » [268]. Chez elle, nulle magnificence, c'est dans les autres salons qu'elle fait montre d'esprit et d'élégance : sa maison n'est fréquentée que par la coterie des gens en relations avec Puławy, c'est un groupe assez fermé, son accès est une distinction octroyée à des gens qu'on veut honorer [269]. D'autre part, Marie de Wurtemberg a accepté la surveillance morale des pensionnats de demoiselles du 4e arrondissement de Varsovie [270]. Signe parti-

(267) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 16, 108, 189, 278. — Sto lat myśli Pols i, t. 2, p. 361.
(268) Falkowski, Obrazy z życia, t. 2, p. 58 et t. 3, p. 289.
(269) Nakwaska, Wyjątki z Pamiętnikow. G. W. 1852, n° 215.

culier enfin : elle a été vue par Bignon faisant des bandes et de la charpie.

Quand elle quitte Varsovie, c'est pour aller à Gruszcyn, propriété de son beau-frère Zamojski à Maciejowice, qu'elle a prise à ferme. Elle y habite une charmante villa au milieu des bois : un coin planté de fleurs qui avance dans la Vistule, est appelé le cap des roses. C'est là qu'elle écrira plus tard son roman autobiographique, Malwina, dont Mme Nakwaska sera la traductrice [271]. En somme, personnage bien romantique et résolu à l'être le plus longtemps possible; personnage déchu de hautes ambitions, un peu inquiétant, avec lequel il était bienséant et habile de montrer un empressement flatteur, et dangereux de se montrer confiant; à tout prendre, une porte utile sur Pulawy, à condition que Pulawy consente à s'ouvrir à un Napoléon.

Le comte Zamojski avait écrit le 13 avril à son beau-frère Adam Czartoryski : « Le roi de Westphalie est arrivé, dit-on, aujourd'hui à Kalisz, il semble que l'Empereur nous arrivera comme une bombe » [272]. Elle écrit à son tour le 16 à son frère : « La garde de l'Empereur a déjà passé Glogau, *ale on jeszcze z Paryza nie wyruszył*. Le Roi de Westphalie est à Kalisz, *on ma byc, ale nie pewnie,* on croit très positivement que la guerre se portera en avant » [273]. Encore une fois, ces nouvelles qu'Adam n'a pas de raison de garder pour lui n'étant lié par rien à Napoléon, ont pu s'en aller de Sienawa en Russie par des voies rapides. Qu'elle fasse ou non de la politique, Marie de Wurtemberg est un personnage à n'approcher qu'avec circonspection. Sa lettre à son père après les visites à Willanów ne peut être dénuée d'intérêt.

Faut-il remarquer que le nom de Malwina est emprunté à la littérature ossianique, non à la littérature polonaise. Sans doute, il a déjà servi à intituler un roman de Mme Cottin en 1803 [274]; mais à lire l'œuvre de Marie de Wurtemberg on per-

(270) Falkowski, Obrazy z życia, t. 3, p. 359.

(271) Dembowski, Moje wspomnienia, t. 1, p. 363. — Sta lat Mysli Polskiej, t. 2, p. 359.

(272) *Arch. dom XX Czartoryskich*, A. D. n° 267. Listy Stanisława hr. Zamojskiego do szwagra X. A. C. tome 1 (1802-1823). Fin de lettre du 13 avril 1812.

(273) *Idem*, *A. D.* n° 256. Listy Xiezny Wirtemberskiej do brata X. A. C. Tom 2, (1781-1815). Mais il n'a pas encore bougé de Paris...; il doit y être, mais ce n'est pas sûr.

(274) Thieghem (P. Van), Ossian en France, Paris, Rieder, 1917, 2 vol. in-8°, t. 2, p. 24-5, 28-29, 492.

çoit çà et là des souvenirs moins anciens et moins lointains. Willanów y est décrit. Au chapitre 19, intitulé Tournois, Marie imagine qu'en mai on a organisé « des tournois à l'antique que des chevaliers bardés de fer se sont mesurés par manière de jeu dans les vertes prairies de Willanów. Le lieu ne pouvait être plus heureusement choisi, plein qu'il est des souvenirs de Jean III, cet éternel chevalier, aussi galant que brave, qui, au retour de ses victoires, se promenait dans les splendides galeries du palais où, à l'ombre d'antiques peupliers, déposait aux pieds d'une beauté ses couronnes de laurier... Ces souvenirs aiguillonnaient les passions les plus nobles dans les âmes de nos chevaliers. Les bruits d'une guerre prochaine que l'armée formé de la fleur de la jeunesse attendait avec un désir de gloire et un sûr attachement à la patrie, ajoutaient encore à l'importance de ces jeux dont ils faisaient une sorte de préparation à de vraies et sanglantes batailles » [275]. Si ceci ne fait pas allusion à la revue de Willanów du 17 mai 1812, on voit mal à quoi cela pourrait se rapporter. Il y aurait à étudier de près les personnages qui jouissent du spectacle : « Les dames, but et ornement de tels jeux, s'étaient assises sur des bancs et des degrés exhaussés. Magnificence des bijoux, vêtements flottants, velours, broderies, or, pierreries, tout ce que la magie du costume peut ajouter à la beauté, se trouvait réuni dans ce cercle, sur lequel, quand on y avait attaché la vue, il était difficile de l'en détacher, et encore plus difficile de faire un choix, parmi tant d'attraits dont chacun paraissait digne de la primauté... » Tel dût être à peu près le spectacle que purent offrir les tribunes de la revue. Il y a un portrait de Malwina qui, s'il n'est pas celui de la princesse Marie à l'époque de la revue de Gołąb, pourrait être celui de la princesse Dominique Radziwill ou même de Sophie Zamojska en 1812. A quel autre moment a-t-on vu, en ces temps, à Willanów, « la foule se pressant autour des barrières, ou se massant çà et là dans la prairie et sous des arbres aux rameaux étendus; la route royale couverte de voitures, de chevaux, de piétons de diverses conditions, et partout une telle multitude qu'on avait droit de penser qu'il n'était resté per-

(275) Wirtembergska (Maria Anna z XX Czartoryskich Księżna), Malwina, czyli domyslność serca avec préface et observations de K. Wojciechowski, prof à l'université de Lwow. Cracovie, nakładem krakowskiej spółki wydawniczej s. d. 192 p. in-16, p. 129.

sonne en ville »[276]. Elle fait assister et participer aux jeux Constant et Władysław Zamojski, Roman Sanguszko, Léon Sapieha dont le plus âgé n'a que quinze ans, et qui tous entrent dans la vie avec une parfaite ignorance des malheurs qui les attendent, et avec des espérances pleines d'enchantements[277]. Or, Léon Sapiéha, tout au moins, est rentré de Paris avec sa mère; et sa mère, s'étant présentée à Jérôme[278] fut invitée à la revue. Enfin, dans le chapitre intitulé le Fantôme, il y a promenade dans le parc le soir au clair de la lune : Malwina voit derrière son héros, Melsztynski, qui vient à elle, un fantôme et entend un grand cri, c'est l'annonce de l'issue malheureuse de la guerre dont on vient de proclamer l'imminence[279]. Il n'y a nulle probabilité qu'une telle scène ait eu lieu du 15 au 17 mai : mais si Jérôme a « beaucoup parlé chevalerie » et promené son monde au clair de lune jusqu'à 10 heures du soir, il n'en faut pas plus à une imagination romantique, comme point de départ. Tout ceci nous oblige à regarder le passage de Jérôme à Willanow comme un fait qui n'est pas resté inaperçu.

Sophie Czartoryska, comtesse Stanislas Zamojska, est inséparable de sa sœur. Elle a 33 ans, et bien qu'elle ait eu sept enfants en quatorze ans, elle est restée d'une beauté et d'une amabilité si attirantes qu'il semble à son neveu Léon Sapieha qu'il n'y a rien d'égal à elle sous le soleil et que longtemps encore elle sera le terme de comparaison obligé pour juger du beau.[280] La taille est haute et souple, les traits assez réguliers, les yeux bruns pleins de vivacité et de charme, le sourire plus affectueux que gai ou spirituel, la voix douce, agréable. Il y a dans sa personne une politesse hautaine où se révèle la conviction qu'elle est une grande dame, ce que rien n'est venu démentir. C'est l'étoile qui brille à l'horizon varsovien; toutes les femmes jeunes, belles et spirituelles se contentent d'aspirer à en être un reflet; sa distinction extérieure même paraît inimitable, alors qu'il sera si facile d'imiter les « lionnes » de la génération suivante.[281] Jeune on l'a vue rivaliser avec sa sœur, « jouer des

(276) Malwina, p. 130.
(277) *Idem*, p. 131.
(278) Sapieha (Leon Xiaze), Wspomnienia z lat od 1803 do 1863. Cracovie et Warsovie, Gebethner et Woff, 1912, XXXVII-375 p. in-8°. p. 1, 8, 9. — Nakwaska, Gazeta Warsz. 1852, n° 218.
(279) Malwina, p. 137-140.
(280) Sapieha (Léon), Wspomnienia, p. 8-9.
(281) Nakwaska, Wyjątki z pamiętników, G. W. 1852, n° 215.

cymbales et du tambourin, danser avec la grâce et la légèreté d'une sylphide, — silhouette qui paraissait détachée des fresques d'Herculanum. — On l'avait vue aussi en Indienne très richement vêtue, et trop peu couverte. »[282] En 1798, elle est venue avec sa sœur Marie à Varsovie où toutes deux, — encore que Pulawy n'eut jamais appartenu à la Prusse, — rendent leurs devoirs au couple royal de Prusse, en grande tenue de cour, paniers, etc.[283] Elle s'est plu à faire de nombreux séjours à Vienne (1799, 1800, 1801, 1806, 1807, 1808) a trouvé l'Angleterre fort agréable, s'est arrêté à Paris en 1802 et en 1804[284], date à laquelle la princesse Sapieha s'étant trouvée en soirée avec elle et Mme Récamier, n'hésite pas à la proclamer « incomparablement plus belle, mieux faite et plus aimable à tous points de vue que cette tant vantée beauté parisienne »[285]. Ses nombreux séjours à Pulawy, à Łancut chez sa tante la Princesse maréchale (Lubomirska) dont le château sera tout prochainement un des gîtes d'étapes de Mme de Staël[286], entretiennent en elle des sentiments qui ne sont pas précisément bonapartistes. Sans doute, elle a mis ses quatre fils à la pension Maraine à Paris[287] mais les Français se font bien des illusions sur la valeur de tels gestes. Parmi le petit nombre d'amies dont elle cite les noms dans ses mémoires, il y a Mmes Bagration et Bezobrazov[288]. Son mariage l'a laissée Czartoryska : son mari est déjà le fils d'une Czartoryska dont l'entrée dans la famille Zamojska avait été regardée par celle ci comme un évènement providentiel.[289] Elle même écrit fièrement le 10 février 1811 : « Je suis la seconde de ma maison à avoir ce sort et j'espère que mes enfants porteront dignement ce nom estimé (Zamojski) »[290]. Mais il ressort de la phrase même qu'elle n'est pas moins fière d'être Czartoryska. En tout cas, la cordiale intimité qui unit Czartoryski et Za-

(282) Falkowski, Obrazy z życia, t. 1er, p. 113, 191, t. 3, p. 289.
(283) *Idem*, t. 1, p. 113.
(284) Zamojskiej, Z pamiętnika Zofii z Czartoryskich p. 713. Kronika rodzinna n° 22, 15 nov. 1887.
(285) Falkowski, Obrazy z życia, t. 1, p. 226. Lettre de Mme Sapieha, à Mme Krasinska, Paris, 20 mars 1804.
(286) Mme de Staël, Dix années d'exil. Paris, Gillequin, 192 p. in-16, p. 132.
(287) Sapieha, Wspomnienia, p. 8.
(288) Zamojska (Sophie), Pamiętnik, p. 713-4.
(289) Wybicki, Dodatek do pamiętników Wybickiego. Poznan, Zupanski, 1847 31 p. in-8°, p. 24.
(290) Niejecki, Herbarz Polski. Lipsk, Breitkopf i Hoertel, 1845, 11 vol. in-8°, t. 11, p. 73.

mojski, assure une identité de vues qui se poursuivra jusqu'en 1831 et excitera les colères des émigrés polonais en France [291].

Sa beauté, son activité, sa situation de famille normale qui tranche avec celle assez fausse de sa sœur, en font une des personnalités les plus représentatives du parti Czartoryski. De 1809 à 1812, la maison louée par elle à Varsovie, puis son célèbre *Palais bleu* ont été les sièges de réceptions magnifiques. En 1812, Bignon la voit avec sa sœur faire de la charpie. Elle est en général la zélatrice empressée qui organise soirées, représentations, quêtes en ville, tout ce que l'on voudra au profit de toute espèce d'œuvres de bienfaisance [292]. Elle est à Powązki le jour où Jérôme y a passé en revue les troupes polonaises et en a gardé un souvenir printanier [293]. Elle a, comme sa sœur, accepté l'invitation de Jérôme à Willanów. Et Jérôme a été bien inspiré ou bien conseillé en l'invitant avec d'autres personnes. Les conversations avec elle sans doute ne sont pas sans risques : il lui apprendra toujours quelque chose d'utile à Adam Czartoryski et n'en tirera rien. Mais le seul fait qu'il aura vu les deux sœurs, reste de nature à inquiéter le soupçonneux Alexandre 1er toujours disposé à se demander : Qui trompe-t-on ? Quelque chose de pire que quelques mots imprudents dits devant ces grandes dames, c'eut été de rester sans relations avec elles.

Frédéric Loliée, décrivant le congrès de Vienne, y montrera, parmi d'autres vedettes, la Comtesse Zamojska : « la blonde Polonaise de qui le regard des hommes ne parvenait plus à se détacher, quand il avait commencé de parcourir la blancheur de son teint, la sveltesse de sa taille, et tout l'éclat répandu par sa jeunesse » [294]. Et un député polonais de la dernière diète de 1831, pensera à elle, lorsque, décrivant ce même congrès, il dira amèrement : « Il se trouvait là aussi plusieurs de nos familles et quelques élégants qui, entraînés

(291) Développement de la Protestation de 3076 émigrés polonais contre l'immixtion de la famille Czartoryski dans les affaires de Pologne. Traduit du journal polonais publié sous le titre « Wiadomosci Polskie » du 10 janvier 1855. Bruxelles, typographie Dehon, 1855, 12 p. in-8°, p. 3-4, 6-7.

(292) Nakwaska, Gazeta Warszawska 1852, n° 215.

(293) Zamojska (Sophie), Pamiętnik, 714. Il est assez extraordinaire que Powazki et Willanow soient les deux seuls noms qui émergent de sa mémoire de janvier à juin 1812.

(294) Loliée (Frédéric), Talleyrand et la Société européenne. Paris Emile Paul, 8e édition, 1927. 365 p. in-8°, p. 37.

par le Prince Czartoryski, furent présentés aux diplomates comme une sorte de représentation nationale polonaise. Comme si une petite coterie composée de femmes spirituelles et jolies et de jeunes gens de la haute société », pouvait prétendre à ce rôle [295]. La beauté de Mme Zamojska, bien propre à troubler les diplomates et les rois, a été à Willanów comme ailleurs un appât, mais si visible et si universellement tentant, qu'il ne pouvait agir, comme l'eut fait le charme d'une femme de moins de beauté et de plus d'esprit.

Précisément, Jérôme sans mettre aucune affectation à paraître éviter de céder aux séductions de cette belle personne, eut la chance d'être attiré vers une autre dont le prestige physique n'était pas moins grand, et qui semble avoir été étrangère à toute préoccupation politique. La princesse Dominique Radziwill, avait eu grand peine à épouser son mari dont elle était la cousine. Le jeune prince Dominique avait été attiré dans la maison du Comte Mniszek, enivré des semaines, fiancé à Mlle Mniszek et marié en cet état : puis il s'était retrouvé chez lui à Nieswiez dégrisé, marié et en proie aux attaques de sa cousine qu'il devait épouser et qui détermina sa rivale, après force aventures, à divorcer en acceptant une pension annuelle de 200.000 zlotys. En mai 1812, le prince Dominique est à la tête du 8e régiment de lanciers, créé et entretenu par lui, il se prépare à marcher avec l'avant-garde de Napoléon qui entrera à Wilna. Ils ont une fillette; la princesse elle-même, jeune, de taille moyenne, d'une beauté merveilleuse, blonde avec un teint d'anglaise, des traits réguliers, un profil de statue [296] est telle que toutes les prétentions des dames les plus sûres d'elles-mêmes, doivent s'évanouir à sa seule apparition. Jérôme, sur ses gardes, évite d'inviter deux fois la même dame. Or Mme Nakwaska nous apprend qu'à Willanów « une seule des dames présentes a conquis le cœur du roi : c'est la princesse Radziwill. Deux fois déjà elle a été invitée à dîner. Voilà aujourd'hui le seul objet de distraction pour le petit nombre des personnes élues » [297]. Il se peut réellement qu'il ait été épris; mais prendre sa femme à Dominique Radziwill, quand on est surveillé par les Comtesses Po-

(295) Un membre de la dernière diète polonaise : Le Grand Duc Constantin à Varsovie, pendant le congrès de Vienne. Paris, Librairie Slave Renouard, 1847, 60 p. in-16, p. 30.

(296) Dembowski, Moje wspomnienia, t. 1, p. 160-166.

(297) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 4, p. 12. Varsovie 17 mai 1812.

tocka, Zamojska et la princesse de Wurtemberg, que la guerre est imminente et qu'on sent derrière soi l'Empereur prêt à froncer le sourcil ! Il n'était pas Bignon, et Radziwill n'était pas Rautenstrauch : si inflammable qu'il ait été, il n'était pas homme à encourir de telles responsabilités. Lorsqu'il entrera dans la demeure vraiment souveraine des Radziwill à Nieswiez, ce sera pour y vivre des heures pleines d'agitation et de souci. Mais la vision conjuguée de la blonde Mme Radziwill effaçant tout son entourage à Willanów et celle de son mari bousculant les Russes sur la route d'Antokol, n'y sera pour rien.

Si la campagne avait été heureuse et s'il l'avait poursuivie jusqu'au bout, on eut pu le féliciter du tact qu'il avait montré. Aux dîners qu'il offre, il déploie les qualités aimables dont Mme Potocka parle chaque fois à Niemcewicz. Mais finalement, ces réunions toutes de politesse et dont l'intrigue galante est exclue, paraissent à la longue monotones : « Il fallut se borner à des dîners passablement ennuyeux; l'étiquette observée avec une rigueur toute particulière en excluait les hommes aimables que leur position sociale n'autorisait pas à s'asseoir en présence du roi [298]. Nous ne pouvions nous faire, nous autres à ces exigences impériales — nous avions des habitudes trop républicaines » [299]. Napoléon a pu être content : son cadet avait eu de la tenue, on lui reprochait même d'en avoir eu un peu trop.

Le lundi de la Pentecôte (18 mai) vit, cette année là comme toujours, l'excursion traditionnelle des Varsoviens à Bielany, lieu charmant entre la Vistule et les bois, bien choisi pour les « Fêtes vertes ». Mais Niemcewicz qui a fait comme tout le monde cette promenade printanière, en revient avec des idées noires : « Au lieu des centaines de calèches qu'on rencontrait habituellement, il n'en a vu que quatre qui fussent convenables, peu de voitures, peu de peuple. Rien ne peint mieux la misère et la tristesse générales » [300]. En réalité, on manque de chevaux, un grand nombre étant réquisitionnés; d'autre part, en dépit qu'il en ait, Jérôme, au lendemain de la revue de Willanów, a attiré à lui une grande partie de l'affluence des promeneurs qui, pour voir le frère de Napoléon, ont tourné le dos à Bielany. Les promeneurs auraient du reste mieux fait

(298) Voir les Mémoires du Margrave de Bade, p. 13.
(299) Potocka (Ctesse), Mémoires, p. 319.
(300) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 320.

de ne pas courir après Jérôme qui est parti pour Bielany, « mais incognito, à cheval, sans escorte, seulement avec M. de Fürstenstein (qui paraît ne jamais le quitter, et qui est très aimable) et quelques aides de camp. Il s'approcha de notre calèche, dit la Comtesse Zamojska, causa avec ma sœur et avec moi et après avoir parcouru le bois qu'il trouva charmant, il est allé à Lazienki, où il va demeurer à présent » [301]. Cette promenade et cette rencontre paraissent l'épilogue des journées précédentes.

Mme Potocka en a vu un autre : elle dit que Jérôme « voulut essayer de donner un bal ». Mais elle en est toujours à sa chronologie en forme de manoir à l'envers : « Les mêmes difficultés qui avaient arrêté M. de Pradt, se présentèrent ». Encore une fois, Jérôme est antérieur à de Pradt. Et en mai ou en juin, il y a assez de jeunes officiers dans Varsovie pour faire danser les belles qui le désiraient. Donc, ou ce bal eut lieu et on y vit bien des « individus en état de faire un tour de valse » [302] ou ce bal doit être placé sous le règne de M. de Pradt.

Cependant, toute espèce de ragots courent sur le compte du jeune roi. Kajetan Kozmian trouve que Jérôme ne s'est pas conduit « royalement à Varsovie, car il y a vécu aux frais de la ville et s'y baignait, à ce qu'on disait, chaque jour dans du lait et du vin » [303]. La comtesse Potocka, dans sa vieillesse, réédite cette histoire en ces termes : « On prétend que tous les matins il prenait un bain de rhum et tous les soirs un bain de lait; ses gens mettaient, disait-on, la liqueur en bouteilles et la vendaient au rabais ! » A la vérité, elle prend soin de dire préalablement : « Il n'y avait choses ridicules qu'on ne racontât sur les habitudes de ce jeune roi » [304]. Mme Nakwaska, quand elle fait de De Pradt un « évêque in partibus de Malines » qui attend pendant deux heures en costume sacerdotal dans une antichambre que Jérôme veuille bien entendre la messe, affirme que ce prince envoyait vers elle et son mari « son chef d'Etat-major, M. Delaville, pour élever mille prétentions : il voulait se baigner tantôt dans du vin, tantôt dans du lait, tantôt dans de l'eau de Cologne, et le tout gratis,

(301) *Archiv. XX Czartoryskich*, Lettre du 19 mai.
(302) Potocka (Ctesse), Mémoires, p. 319, 317.
(303) Kozmian (Kajetan), Pamiętniki, t. 6, p. 78.
(304) Potocka, Mémoires, p. 319-320.

aux frais de la ville » [305]. Le prince Léon Sapiéha qui a neuf ans en 1812 et qui écrira ses mémoires cinquante ans plus tard, écrit sans sourciller : « Si les Westphaliens se conduisaient mal, c'est que l'exemple leur venait de haut : lorsque Jérôme Bonaparte était à Varsovie, il ordonnait qu'on lui fournît chaque jour des bains de vin de champagne. Après le bain, il faisait vider la baignoire en sa présence afin que ce champagne ne servit pas pour le bain du lendemain » [306]. Tous ces contes ont aussi peu de valeur que possible. Le procès de tendance qui vise à représenter Jérôme comme un efféminé est du reste difficile à gagner, quand on voit avec quelle facilité Jérôme, au lieu de se complaire nonchalamment au lit, au bain, au contact du linge délicat, se déplace facilement, se lève tôt, monte à cheval, galope, passe des revues, participe à des manœuvres. Bluffeur, il l'est; il veut parfois étonner par son luxe. Mais ses réceptions de dames à onze heures, son grand lever à dix heures sont parfois bien oubliés par lui : à sept heures du matin à l'occasion, il a déjà enfourché son cheval. Le commandant du 8e corps, ou plutôt de l'aile droite de la grande armée et même le jeune Corse plein de vie, ici, faisaient tort au roi.

Autre accusation : « On prétendit même depuis, que, peu difficile sur les créatures qu'il admettait à son intimité, il se trouva si bien dans un pays où la beauté des femmes n'est ni rare ni exclusive, que l'ambassadeur reçut un jour l'ordre de le faire partir » [307]. Ce propos, Mme Potocka le donne pour ce qu'il vaut, comme une histoire racontée après le départ de Jérôme : jusqu'alors on n'a pas trouvé de correspondance échangée entre l'Empereur ou Bassano et de Pradt à ce sujet. Q'il ait fallu user de la voie diplomatique pour le rappeler à ses devoirs militaires et lui faire transporter ailleurs son Q. G. en l'arrachant aux délices de Capoue, cela semble inadmissible. Il y a un ordre de Berthier, daté de Dantzig 10 juin, qui enjoint à Jérôme de porter son Q. G. le 16 à Pultusk, le

(305) Nakwaska, *Wyjątki* z Pamiętników, Gaz. Warsz. 1852, n° 218.
(306) Sapieha (Leon), Wspomnienia, p. 11-12. Le Comte Joseph Krasinski enfin conte que Jérôme « voulait se donner des forces, prenait chaque matin un bain dans un tonneau de vin rouge que la ville devait lui fournir. On dit même que ses laquais mettaient le vin en bouteilles et le vendaient aux marchands, ce qui fit que longtemps après le départ du roi, tout le monde craignait encore de boire du vin rouge » (Ze Zpomnien *Jozefa Krasinskiego : Biblioteka Warszawska*, 1912, t. 3, p. 57.
(307) Potocka, Mémoires, p. 318

18 à Ostrolenka[308]. Jérôme à la vérité n'est pas parti le 16, mais dans la nuit du 16 au 17 et peut-être le 17 à quatre heures du matin[309]. Etant donné les ressources de Pultusk, il a préféré faire une bonne demi-nuit à Varsovie qu'une plus longue à Pultusk. Il n'y a qu'une bonne étape de Varsovie à Pultusk : il l'a vite franchie à cheval. Ce retard insignifiant n'a pu provoquer l'intervention d'un ambassadeur.

Ceci n'empêche pas qu'il ait pu recevoir au Palais Brühl « des créatures ». Le 23 mai, Niemcewicz parle d'un « berceau de verdure qu'on dispose pour le roi dans le jardin de Brühl, de rideaux de mousseline qu'il a envoyé demander à la ville pour ce berceau et que la ville a réquisitionné chez Mme Tarnowska propriétaire de Niemcewicz, laquelle a dû les enlever de ses fenêtres et les envoyer à S. M. le Roi ». Et Niemcewicz de s'écrier avec indignation : « Voilà le prince qu'on nous promet pour Roi »[310]. Evidemment Jérôme n'avait pu prévoir que Mme la Comtesse Tarnowska serait invitée à fournir les rideaux destinés à abriter ses fantaisies d'un jour, à moins que ce ne soit ses relations avec Mme Escalonne.

Un accusateur très sûr : c'est le page Von Lehsten. Après de belles considérations sur Napoléon, il avoue « Les belles Polonaises me donnaient plus à penser que la politique ». Son mentor, le comte de Malsburg lui a infligé quelques jours d'arrêts, « ordre du roi ». Pas d'explications. Le page perplexe se rappelle enfin s'être entretenu au théâtre avec une gentille blondine aux yeux bleus qui lui traduisait vivement en français les mots d'esprit de la pièce. Le Comte de Ville-sur-Illon l'avait signalé au roi. A son retour, à déjeuner, le roi aperçoit le page en petits souliers et grands bas derrière sa chaise : « Eh bien ! comment se porte votre petite blonde ? ». Vandamme qui fait vis-à-vis au roi, répond : « Voilà un roi qui en sait trop pour ses pages ». Jérôme se montrait bien sévère en effet pour ces jeunes gens et le page en justifiant son maître, l'accuse : « Peut-être qu'encore trop jeune pour résister aux fréquentes séductions auxquelles un jeune homme était alors particulièrement exposé, il lui semblait qu'il devait effacer le mauvais exemple donné par lui en redoublant d'atten-

(308) Du Casse, Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de 1812 en Russie, p. 67.

(309) *Gazeta Warszawska*, supplément au n° 49, p. 865. Varsovie, samedi 20 juin. Niemcewicz, Pamiętniki, p. 342, 17 juin.

(310) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 324, 22 mai.

tion et de sévérité à notre égard, en s'efforçant à tous points de vue de faire de nous des jeunes gens bien élevés ».[311] S'agit il du mauvais exemple donné en Westphalie ou à Varsovie ?

Holzhausen a parlé comme tout le monde, mais sans citer ses sources, des loisirs dont disposait Jérôme et a écrit : « Lorsque en juillet, il commit la lourde faute d'arriver trop tard pour couper la seconde armée russe commandée par Bagration, le corps westphalien murmura que son roi avait, dans les bras des belles Polonaises, trouvé trop court le temps passé à Varsovie et à Grodno »[312]. Ce qui s'est passé à Varsovie n'a pu avoir aucun effet sur l'issue de la campagne; d'autre part le troupier, en fait de commérages et de lancements de rumeurs sans fondements, est supérieur aux bonnes femmes les plus imaginatives. Quelques pages plus haut, Von Lehsten dit : « En somme, Jérôme devait s'ennuyer à Varsovie; car des grandes fêtes et *des plaisirs* d'autrefois, il n'était plus question ». Tout ceci ne concorde pas pleinement : « le service de cour avait été rétabli, comme il fallait »; si Jérôme eut des aventures, elles n'ont guère pu échapper aux pages[313].

Il faut admettre tout au moins qu'il s'imposait une tenue correcte aux yeux du public et en exigeait autant de son entourage : « Rien, dit Von Lehsten, ne lui était plus odieux que de nous voir, nous pages, en relations familières avec des subalternes, écuyers, valets de chambre, laquais ». Ce page étant tombé malade à Pulawi, on le mit au retour dans une voiture; un laquais s'étant trouvé mal y monte aussi, d'autant qu'il pleut à torrents. A l'étape, le roi voit les deux jeunes gens : « Pourquoi mes pages vont-ils avec les laquais ? Qui a ordonné cela ? 24 heures d'arrêts au page, une punition au laquais »[314]. En vain d'ailleurs Jérôme surveille les fréquentations de cette jeunesse : elle lui glisse entre les doigts. Lehsten prend à l'Hôtel de Saxe, près de l'aimable fille d'un castellan, des leçons de polonais qu'interrompra malencontreusement l'ordre de départ du 15 juin. Mais le roi a raison : « le jeune page Comte de Schulenburg, resté à Varsovie après le dé-

(311) Bolenstern, Erinnerungen eines Pagen, p. 76-777.
(312) Holzhausen (Paul), Les Allemands en Russie avec la Grande Armée, p. 34.
(313) Boltenstern, Erinnerungen eines Pagen. Il se contente de dire « Ob nun die Vergnügungen in stillen Genuss bestanden, kann ich nicht beurteilen », p. 73-74.
(314) Boltenstern, Mémoires d'un Page, p. 77.

part de Jérôme, abandonné à lui-même, s'adonna à la débauche et vida trop vite la coupe des plaisirs » [315].

Quant au roi, il semble qu'on ait surtout parlé de ses prouesses amoureuses avant son arrivée et après son départ. Qu'il se soit quelque peu amusé dans l'intimité, c'est croyable : il a près de lui « la demoiselle Alexandre, mariée Escalon » venue de Cassel exprès, restée, semble-t-il à Varsovie jusqu'au départ de Jérôme, et bien faite pour être un instrument commode de ses plaisirs. Ledit sieur Escalon apparaît pour la 1re fois sur les comptes du Dépôt westphalien à Varsovie les 9 et 10 juin avec un détachement du 7e régiment, détaché aux convois. On le retrouve du 12 au 15 inclus; puis il disparaît totalement [316]. Le 30 juin, Reinhard s'étonne à Cassel de voir « Mme Escalonne revenue subitement avec sa mère, pendant qu'on était encore occupé à expédier d'ici des cadeaux que le Roi, disait-on, lui destinait. On ne sait pas encore comment expliquer cette séparation soudaine, lorsque Mme Escalonne paraissait encore jouir d'une faveur trop prononcée pour faire croire que le moment était arrivé où S. M. s'en dégoûterait » [317]. Le dégoût de Jérôme coïncide en fait avec son départ vers des bourgs sans confort, où l'on arrive par des chemins affreux vers les célèbres boues de Pultusk pour la pénible concentration qui précédera l'attaque de l'armée géante sur le Niémen. Escalon détaché aux convois a dû être chargé de la réexpédition d'un bagage devenu encombrant.

Cinq jours après l'arrivée du roi à Varsovie, Bignon avait ainsi présenté à Bassano l'attitude du roi et de sa cour : « Pendant le séjour de S. M. à Kalisz, on avait attribué aux personnes de sa suite des propos qui annonçaient assez ouvertement aux Polonais la prochaine réalisation des grands événements qu'ils désirent. Depuis que S. M. est à Varsovie, je ne remarque point que ce bruit ait dû être fondé. Il me semble que l'exemple de la juste mesure observée par le roi est assez bien suivi par sa cour. En général, on est frappé ici du ton prudent et réfléchi du langage de S. M. en qui on n'aurait pas été surpris de voir un peu plus de jeunesse peut-

(315) *Idem*, p. 78.

(316) *Archiv główny Akt dawnych*, n° 1773, Wojsko Westfalskie (Maj) n° 1774, Wojsko westfalskie, Czerwiec.

(317) *Archiv Aff. Etr., Fonds* Westph. : Reinhard à Bassano, n° 63, fol. 127-8, 30 juin 1812. Rien d'inédit sur le couple Escalon dans Turquan (Joseph), Un joyeux souverain, le roi Jérôme frère de Napoléon. Paris, Taillandier s. d. 300 p. in-8°.

être. On aime à retrouver dans le roi des traits qui rappellent l'Empereur »[318]. Ceci, c'est l'impression du début.

On ne peut prendre les mémoires de la Comtesse Potocka pour un répertoire de dates sûres : mais il faut reconnaître quelque valeur aux impressions que lui ont laissées choses et personnes vues. Or, ce chroniqueur réputé pour son esprit incisif conclut : « C'est à tort qu'on a accusé Jérôme d'être dépourvu de moyens : il avait l'esprit prompt et juste. Avec un degré de légitimité de plus et un degré de puérile vanité de moins, il eut passé pour un prince distingué; mais, enfant gâté de la fortune, il usait et abusait de ses faveurs. Ce fut l'histoire de presque tous les membres de cette famille. Chacun, pris *séparément* possédait des qualités incontestables; mais la grandeur de Napoléon les écrasait »[319]. Ces lignes écrites après la chute de l'Empire et de la Westphalie, événement dont a sûrement pâti la réputation de Jérôme, donne à penser qu'en juin 1812, l'impression laissée par le prince sur la société polonaise ne lui était pas défavorable.

Après s'être d'abord, comme il convenait, lié au Président du Conseil, Jérôme a déjà eu « plusieurs conférences » antérieurement au 16 mai, avec le grand homme de la Pologne, l'homme d'Etat et l'homme de confiance du parti Czartoryski, Matuszewicz[320]. Quel en a été le sujet : la guerre prochaine ? La restauration du royaume ? Le ralliement des Czartoryski à Napoléon ? Nous ne savons. Mais l'opinion de Matuszewicz sur Jérôme exprimée en toute sincérité à Mme Zamojska et transcrite par elle fidèlement au chef de la Famille, frappe par son importance : « Il parle de tout très bien et sensément, entre dans chaque chose avec attention et juge le mieux du monde » Il pouvait sembler alors que Jérôme avait bien répondu aux espoirs que Napoléon avait fondés sur lui. En fait, le 16 mai, tandis que Jérôme s'apprêtait à recevoir les Princesses Czartoryska, une attaque violente était déclanchée contre lui à Varsovie, par Matuszewicz lui-même.

(318) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 87-8, Varsovie 7 mai.

(319) Potocka, Mémoires, p. 319.

(320) *Archiwum XX Czartonyskich*, Wyimki z listów zawarbyek w obwolucie zóltzur z zapisem na grzbiecie : Listy Ordynatowij zamoskiej do Xięcia IIa Z. P. Szafa 7, polka 3. Lettre du 19 mai.

Chapitre IX.

Jérôme, chef de l'aile droite de la Grande Armée.

Le roi Jérôme n'a pas été qu'un figurant destiné à jouer devant le gouvernement du Duché dans des réceptions officielles le rôle d'un Sosie de Napoléon; d'un annonciateur et d'un lieutenant de l'Empereur, envoyé là pour faire prendre patience au public en attendant que le rideau se lève sur le grand drame; d'un candidat sans s'en douter ou sans l'avouer, que ne présente personne, mais dont la venue semble indiquer qu'il y a un trône à convoiter.

Il n'a pas été non plus qu'un mondain couronné appelé à occuper les esprits des dames et à intéresser les salons varsoviens à son aimable, mais très primesautière personne qui, se méfiant de ses entraînements, se tient le plus qu'elle peut sur la réserve.

Il a dû souvent aussi se soucier des relations à établir ou à régler entre la portion de la Grande Armée qu'il commande et celles, dont Davout, Gouvion Saint-Cyr, Eugène ont la responsabilité. Il a eu quotidiennement à se préoccuper des rapports entre ses troupes ou leurs services et les autorités du Pays. Il a à exercer, son commandement sur ses subordonnés et sur leur corps. Il ne peut perdre un instant de vue l'Empereur qui approche, qui est à Dresde où vient Catherine, qui fait à mainte reprise annoncer son arrivée, dont les agents traversent Varsovie, dont les ordres commencent à affirmer sa volonté d'action. Tout ceci s'enchevêtre : les faits réagissent l'un sur l'autre d'une façon qui n'est pas toujours heureuse; les rouages grincent. Il est clair pour tout le monde, pour les généraux français, pour les gouvernants polonais, pour Jérôme même, que lui Jérôme n'a ni les pouvoirs, ni les moyens, ni l'autorité nécesaires pour se risquer à des initiatives qui se tourneraient contre lui. Il est dans la situation d'un lutteur, auquel il n'aurait été permis que d'encaisser et dont les yeux seraient parfois bandés, ce qui l'empêcherait

alors de savoir de qui viennent les coups. C'est là un rôle ingrat, que seul un Davout eut été capable d'assumer, à raison de la crainte justifiée qu'il inspirait. Marchand, qui a plus d'une des qualités de Davout, n'a ni le grade, ni les titres de gloire, ni l'indépendance, qu'il eut fallu avoir pour dominer la situation. Les autres collaborateurs de Jérôme perdent par moment leur sang-froid au moment le plus inopportun. Le jeu des chefs des partis polonais s'intensifie : plus le séjour de Jérôme se prolonge, plus ils s'en inquiètent et voient en lui l'intrus au profit duquel doit être fait l'effort prodigieux qu'on prépare. Tous les éléments qui redoutent la guerre, tous ceux dont la sympathie pour la France ou Napoléon est médiocre, tous ceux aussi qui, tout naturellement, veulent la Pologne aux Polonais, tout cela s'aigrit contre le prince qui a si bien appris l'histoire de Pologne, contre le conducteur apparent de la partie que l'on voit, de cette grande machine dont les rouages crient.

Le rôle, qu'est forcé de jouer Jérôme à Varsovie ne peut en rien se comparer à celui qui pouvait incomber à un chef de corps, dont le quartier est à Kalisz, à Plock (1) ou Radom. Dans ces petites villes, nulle opinion publique, un préfet impressionné par le déploiement de force militaire qu'il a sous les yeux, ne disposant d'aucun moyen de pression morale ou autre sur les occupants, et n'hésitant pas dans son choix entre les suggestions du lointain gouvernement de Varsovie et les ordres précis, impératifs du chef de guerre qui lui parle. Jérôme au contraire doit compter avec l'esprit chatouilleux et frondeur qui caractérise une capitale, avec le vif sentiment que cette capitale a de sa dignité, de sa responsabilité de gardienne du prestige national en face d'un roi d'un soldat, d'un étranger. Il a devant lui, non un préfet modeste, qui peut toujours mettre ses fautes sur le compte des nécessités auxquelles il a été contraint, mais des ministres qui font figure, qui devront toujours songer à sauver la face, que le public assiège de réclamations, de suggestions, auxquels ce public rappelle sans cesse qu'ils sont les gouvernants et qu'ils ne doivent pas se laisser manœuvrer; que l'honneur du pays est engagé, qu'ils doivent être ménagers des deniers de leurs concitoyens, leur apporter aide et appui en toute circonstance.

(1) Malte Brun (Tableau de la Pologne, p. 112) donne à Plock 2.580 habitants.

Ces gouvernants qui sont de vieux routiers, qui ont vu bien des révolutions, trafiqué de bien des choses, qui ont en Pologne et hors de Pologne des ramifications nombreuses et savent beaucoup de choses, peuvent oser beaucoup.

Ce n'est pas trop que la qualité de frère de Napoléon pour les faire réfléchir, les retenir un peu. Ils n'auraient fait qu'une bouchée de Murat; Vandamme, Reynier, Gouvion Saint-Cyr, tranchants à l'excès, eussent pu par contre créer de redoutables conflits, d'où serait né dans le pays un esprit d'hostilité général à notre égard. Davout sans doute, Eugène peut-être, seuls eussent pu mieux faire que Jérôme et Marchand : tandis que le chef d'Etat-major fait de son mieux pour que les ordres de l'Empereur ou de Berthier reçoivent le minimum d'entorses, le Roi assure les dirigeants polonais de son bon vouloir. Les résultats sont loin d'être parfaits : mais les principes mêmes de l'entreprise napoléonienne, étaient si vicieux, qu'on vivait dans l'anormal, le paradoxal et dans l'attente de l'impossible.

Or donc, arrivé dans la nuit du 2 au 3 mai, le chef de l'aile droite a vu le dimanche 3 les fortifications de Praga, reçu le 4 les autorités; passé, le 5, une division polonaise en revue; eu, le 6, sa première réception de dames, et pris des dispositions au sujet des approvisionnements et de la discipline des troupes. Au cours de l'après-midi de ce jour, la traversée de Varsovie par deux régiments de chasseurs westphaliens magnifiquement montés est l'occasion pour le public de constater que « leur literie et leurs ustensiles sont amenés derrière eux sur une foule de pauvres charrettes de paysans attelées le plus souvent d'un pauvre bœuf ou d'un cheval plus misérable encore ». Quel contraste ! A dire vrai, cette misère ne peut dater de l'arrivée de Jérôme en Pologne : et le résultat de cette guerre ne devra-t-il pas être de constituer une Pologne prospère, pareille au pays westphalien ? D'ailleurs d'où sortent ces attelages, des terres des Ostrowski, des Zamojski ? ou des granges des paysans ? Niemcewicz remarque avec humeur : « On a envoyé dans la région de Cracovie pour savoir quelles sont là les ressources en argent et les réserves en blé. En un mot, on gouverne comme chez soi » [2]. Qui cela « on » ? Jérôme et son Etat-major. Agissant dans quel but ? En vue d'approvisionner l'armée qui va rétablir la Pologne. Lubienski écrit à son ami Breza : « Entre autres malheurs, il faut noter.

(2) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 313-4.

que parmi les Westphaliens, il y a beaucoup de Prussiens qui, ne supportant pas les Polonais, ne les appellent pas autrement que *Polnische Schweine*, ce qui est une occasion perpétuelle de querelles. De plus, les Westphaliens se permettent de léser les paysans, dont nos soldats froissés commencent à prendre la défense : et quoique les Westphaliens soient toujours plus nombreux, les nôtres les battent. Ceci, quand la guerre aura commencé, peut amener de bien tristes incidents » [3]. Sans doute : l'étrange, c'est seulement que cette constatation soit faite par Lubienski, qui plus que personne a rempli les administrations de Polonais prussianisés, sans parler des Prussiens authentiques.

Le 7, Jérôme passe en revue la 2e division d'infanterie (17e de la Grande Armée) polonaise, de la cavalerie, de l'artillerie. Toutes les unités étaient belles : les évolutions ont été superbement exécutées [4]. Jérôme et l'armée polonaise continuent à avoir lieu d'être contents l'un de l'autre. La 1re division (16e) reçoit l'ordre de se concentrer à Praga pour se rendre le 8 à Radzymin [5] : les jours suivants les autres divisions en feront autant [6]. Le 5e corps abandonne donc la rive gauche de la Vistule : pour lui c'est déjà presque l'entrée en campagne.

Cependant aux environs de Varsovie, ce ne sont que plaintes contre les exactions et les violences des troupes [7]. La cause étant la difficulté de nourrir hommes et chevaux, le moyen d'y mettre fin est d'assurer régulièrement l'approvisionnement. Ce même jour le général Marchand exige donc du ministre du trésor Matuszewicz qu'il verse 10.000 zlotys à une dame Jakubowicz, qui s'était engagée, le 15 avril, à fournir 100.000 quintaux de foin, dont on lui paierait d'avance le prix, soit 100.000 zlotys en numéraire ou partiellement en billets de caisse [8]. Or le général Dessoles à Poznan s'est refusé net à

(3) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 88, note 2.
(4) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 314.
(5) *Archiwum Główny Akt Dawnych*, liasse Nr. 1681. Stanislas Potocki. Komendant Miasta Stołecznego Warszawy do J. O. X. Czartoryskiego, Pułka 16 P-ty w Warszawie 7 maja.
(6) *Rkp. Bibl. Jagiell.*, Nr. 3733, Rys Działań Wojsk Polskich korpus 5-ty Wielkiej armji pod Wodza X-cia Poniatowskiego w Wojnie 1812, składających, przez Antoniego Siemońskiego, 11 folios.
(7) Niemcewicz, Pamiętniki p. 314. Niemcewicz ne nommant pas les Westphaliens, faut-il penser qu'il s'agit de toutes sortes de troupes ?
(8) Le gouvernement ducal par décret du 1er décembre 1810 a émis un papier monnaie sous le nom de Billets de caisse; ces billets ont été mis en circulation en juillet 1811; il y en avait de 1 thaler ou 6

laisser sortir ses billets de caisse, les gardant pour des besoins locaux. Matuszewicz s'informe, cherche avec Luszczewski un terrain d'entente avec la fournisseuse; mais ne répond pas à Marchand » [9]. Par contre il y a à la date de ce jour un brouillon de lettre du Prince Joseph à Jérôme, dont la fin manque, mais qui est une invitation à tirer le soldat polonais de la misère, c'est-à-dire peut-être à venir en aide au trésor polonais de façon quelconque : « Venant de mettre sous les yeux de votre Majesté les Livrets de situation du 5e corps, je regarde comme mon devoir essentiel de ne point me borner à ce tableau matériel de l'armée Polonaise, mais d'appeler en même temps Son attention sur ses besoins.

Accoutumé aux privations, dès le premier moment de son existence, le soldat polonais, qui a su les supporter avec résignation pendant plusieurs années pour se montrer digne de la protection du Régénérateur de sa Patrie, pourrait les trouver douces au moment où il a le bonheur de pouvoir Lui donner les preuves de sa reconnaissance et de son dévouement sous les yeux de Son Auguste Frère. Mais si cet élan généreux, qui porte à entreprendre même au delà de ses forces, s'est si constamment soutenu dans le Soldat Polonais, l'œil éclairé de V. M. ne lui permettra point d'oublier, qu'il est un degré de misère auquel rien ne saurait résister et un état de choses où les soins les plus attentifs et les plus suivis ne ne peuvent empêcher une dissolution, que tout concourt à assurer. Tel est, Sire, la position, dans laquelle se trouve le 5e corps au moment où il se réjouit de l'avantage de passer sous les ordres de V. M. Privé pendant longtemps de sa patrie, employé au plus rudes travaux, dont Elle reconnaîtra les traces dans les Places fortes du Duché, créées pour ainsi dire dans l'espace d'une année, le Soldat Polonais, accablé de fatigue et de misère, remplit encore les hôpitaux et ne se plaint de ses souffrances que parce qu'elles l'empêchent de voler à

zlotys polonais, 2 thalers ou 12 zlotys, 5 thalers ou 30 zlotys. On avait d'abord voulu les gager sur les salines de Wieliczka; on leur donna comme garantie le plus sûr des revenus de l'Etat, le produit des douanes. Mais le gouvernement les discrédita lui même en ne les acceptant dans ses caisses que pour 4 gros de moins par thaler, lui faisant perdre ainsi sa valeur nominale (Zoltowski Stanislaus von), Die Finanzen des Herzogtums Warschau (1806-1815) Posen 1890-2, 2 vol. in 8°, tome 1, p. 59-60.

(9) *Archiwum Akt dawnych.* Protokół Rady Ministrów, Séance 362, 12 mai, folio 206.

la défense de sa Patrie » [10]. Si le ministre de la guerre polonais ne peut sur le territoire polonais parvenir à alimenter l'armée polonaise, que peut faire Jérôme pour elle de pratiquement utile, sinon demander que le Ministre du trésor français se substitue à Matuszewicz, ou que l'intendant Général Dumas fasse diriger une partie de ses approvisionnements sur le secteur du 5e corps ? Il n'y a que par l'Empereur qu'on puisse obtenir de telles décisions.

Le 8 mai, Jérôme est parti pour Willanów, dont il veut éloigner Vandamme. Pendant ce temps les troupes polonaises défilent dans Varsovie, vers Praga et Radzymin, comme c'était prévu. Par contre, des lanciers westphaliens et un escadron de gardes du corps sont venus s'installer à Varsovie : « Bientôt, soupire Niemcewicz, nous n'aurons plus un seul Polonais dans notre capitale » [11].

En rentrant, le roi prépare son courrier pour Cassel : grave affaire. Son ministre des finances Malchus lui a demandé de ratifier un projet de vente du domaine de Barby « dont il est offert 1.050.000 francs argent comptant ». Il s'agit « de couvrir la dépense de 4.200.000 francs arrêtée pour le courant de ce mois » [12]. C'est une ressource sur laquelle l'administration westphalienne compte. Si Jérôme joue sa chance sur la Pologne, il n'a besoin que d'argent et de soldats : que lui importe ce domaine ! Or, il ne ratifie pas. Résultat : Malchus devra proposer au Conseil d'Etat l'augmentation de la contribution foncière; on prévoit un emprunt forcé, le troisième depuis l'avènement du roi. La suspension du paiement des intérêts des dettes pour le premier semestre ne paraît pas douteuse; on en proposera pour la deuxième fois la capitalisation [13]. Jérôme doit penser que si, pour aider à réaliser une Pologne, la Westphalie prend de telles mesures, le gouvernement ducal doit s'imposer bien d'autres sacrifices.

Le 9, à 7 heures du matin, Jérôme traverse déjà Praga au bruit des salves d'artillerie : il galope vers la forteresse de Modlin [14]. A cette place, en cas d'attaque russe, était réservée le rôle de point d'appui pour les armées défendant le

(10) *Archiwum Główne Akt dawnych*, Nr 2019, Correspondance de 3 princes français avec le Prince Poniatowski. Varsovie, 7 mai 1812.
(11) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 314.
(12) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 465. Catherine à Jérôme, Cassel 15 mai.
(13) *Arch. Aff. Etrangères*, F. W. Reinhard à Bassano, Cassel 15 mai.
(14) Niemcewicz, Pamiętniki t. 1, p. 315.

Duché : on a vu quelle activité avait déployé Wielhorski pour en hâter les travaux et l'étonnement qu'elle avait causé à Frédéric-Auguste. Ces travaux ne sont pas terminés : en mars, trois ouvrages, regardés comme urgents par le colonel Mallet, n'étaient pas encore commencés. Fin mars, 18.000 paysans, qui devaient y être employés, n'étaient pas encore sur place; le million annoncé de Paris pour les payer, n'était pas encore là. La Prusse y envoyait de la poudre et devait y envoyer des fourrages. L'armement comprenait déjà 127 bouches à feu; les approvisionnements 17.400 boulets, obus et bombes, 82.000 livres de poudre, 731.857 cartouches d'infanterie, 800 gabions et force matériel [15]. Le 9 mai, outre des soldats, 9.000 paysans y travaillent. C'est un élément si important de la défense du duché, que le chef de l'aile droite se devait de l'examiner.

Il y avait là comme garnison trois régiments d'infanterie et deux de cavalerie [16]. La journée dut comprendre une visite de la forteresse, une revue de la garnison, et les évolutions d'une nombreuse cavalerie réunie pour des exercices d'ensemble. Le Ministre de la Guerre, chef du 5e corps était là et présentait les troupes.

De la forteresse, Jérôme fut « content » : c'était tout autre chose que Praga. Il inspecta minutieusement les troupes de la garnison, examinant jusqu'aux gibecières. Il demanda pourquoi les hommes n'avaient pas tous des pantalons identiques ? Le Prince Joseph répondit : « Dans l'état d'indigence où nous sommes, c'est un bonheur qu'ils soient habillés d'une façon quelconque ». Ayant vu un trou à la capote d'un soldat, il dit à son officier : « Coudre ne coûte rien; Monsieur, Vous mériteriez pour cela quinze jours d'arrêt » [17].

Quant au rassemblement de cavalerie, s'il en faut croire Von Lehsten, il comprenait 12 régiments polonais, 5 westphaliens, 2 chasseurs français, 3 saxons, 1 bavarois et 1 wurtembergeois. A cette date en effet, Gouvion Saint-Cyr est dans le rayon de Plock à l'ouest de Modlin, Reynier au sud de Warka. « Inoubliable » dit le page, fut cette revue de 24 régiments rangés sur six colonnes de quatre. A un trot allongé le roi et le prince Joseph escortés d'une suite brillante par-

(15) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 57, 66, 78, 85, 16.
(16) Niemcewicz, Pamiętniki t. 1, p. 315.
(17) Niemcewicz, p. 315.

coururent le front de ces magnifiques troupes, aux cris de : Vive le Roi ! Vive l'Empereur ! Puis Poniatowski se plaça face au milieu du dispositif : son clair et retentissant commandement est, en un instant, répété en trois langues par mille voix. Au cri de : Marche ! ce corps jusqu'alors rigide part au galop. Le pivot à l'aile gauche est le 1er cuirassier westphalien : un puissant nuage de poussière s'élève, le cri de Halte ! et devant nous se dressa la ligne infinie de 24 régiments de centaures richement parés ». Poniatowski fait ensuite retourner les régiments pour qu'ils puissent prendre du champ. Puis ils reviennent sur lui, au pas, d'abord, au trot, enfin les trompettes sonnent le galop : comme les vagues de la mer, la ligne puissante s'approche, les fanfares éclatent et Von Lehsten enthousiaste écrira : « Oui, une œuvre humaine peut égaler la Toute Puissance, un tel choc peut atteindre la violence de la tempête et il faut du courage, du calme et de la réflexion pour tenir contre une telle attaque ». A quarante pas du Prince et du Roi, le cri de Halte ! immobilise cette masse en plein élan.

L'exercice se poursuit par une attaque en nuée de douze régiments de cavalerie légère et se termine par le défilé au galop en ordre serré de tous les corps, qui rejoignent alors leurs cantonnements. La dernière manœuvre « montra sous le jour le plus favorable l'habileté des lanciers polonais dans le combat singulier : ils donnèrent un excellent exemple de l'emploi de leur arme. Il n'y a que les Polonais pour cela : le soldat allemand ne s'applique pas à manier sa lance. Le régiment de chevau-légers westphaliens, qui contenait pourtant beaucoup de Polonais, jettera ses lances à Smolensk et attaquera au sabre » [18]. Cette journée eut donc entre autres résultats, celui d'inspirer aux Westphaliens une juste estime pour la cavlerie polonaise et une certaine émulation, que l'Empereur n'avait pas été probablement sans espérer, en les envoyant dans le Duché.

Du reste, les corps ont été groupés, non par nationalités, mais par armes : hussards, lanciers, grosse cavalerie. Il semble qu'on leur ait voulu donner le sentiment de leur valeur technique, plutôt que tout autre, et de la force qu'ils constituaient non par eux-mêmes, mais parce que groupés dans ce

(18) Boltenstern, Erinnerugen eines Pagen, p. 74-76. C'est le même sentiment d'admiration que chez Ruppel (Kriegsgefangèn im Herzen Russlands p. 23.

puissant organisme qu'est la Grande Armée Impériale. Les hommes reçoivent toujours un choc moral du fait qu'on les fait agir en masse. Poniatowski lui-même dut être pris par cette séduction, qui se dégage de l'exercice du commandement d'une grande force : le chef appartient à la masse, comme la masse au chef. De tels spectacles, dont il est le metteur en scène et l'animateur, attachent le chef à l'œuvre.

Jérôme fut ravi et déclara — suprême éloge dans la bouche du frère de Napoléon, — qu'il allait écrire à l'Empereur « que l'armée polonaise non seulement est bien disposée, bien exercée, mais encore à l'aplomb de l'armée française ». Après quoi, Jérôme et Joseph s'en furent dîner chez ce dernier dans son petit château de Jablonna [19]. situé entre Modlin et Praga.

Qui a donné l'ordre d'opérer à cette date ce puissant groupement de cavalerie sur la rive droite de la Vistule [20] ? C'est là une manœuvre visant l'emploi d'une masse de cavalerie contre une attaque brusquée possible des Russes. Quelques-uns de ces corps sont venus d'assez loin : une partie a dû repasser aussitôt sur la rive gauche. Berthier seul, c'est-à-dire Napoléon a pu avoir assez d'autorité et d'initiative pour ordonner une opération de ce caractère à droite du fleuve avant la visite de Narbonne à Wilna, avant les fêtes de Dresde, avant la rupture. D'autre part ce rassemblement non daté chez le page, ne peut être l'entrevue de Jérôme avec Eugène, qui eut lieu à Modlin le 26 mai. La personne d'Eugène s'y fut ajoutée, il eut fallu en supprimer celle du Prince Joseph; les Wurtembergeois et Bavarois sont remplacés fin mai entre Modlin et Plock par des Italiens : le récit ne tiendrait plus debout. Cette journée du 9 d'ailleurs, commençant par des salves d'artillerie et finissant à Jablonna, ne semble pas une journée ordinaire. Jérôme a-t-il reçu un ordre transmis oralement, ou un ordre de Berthier maintenant perdu : s'agissait-il de pousser les Russes à quelque imprudence ? Il est difficile d'admettre que Jérôme ait pris de lui-même une telle initiative.

Le soir, en rentrant au Palais Brühl, vraisemblablement enchanté de sa journée, Jérôme apprend que d'Haupoult, officier du Quartier Impérial vient d'arriver et a visité les ap-

(19) Niemcewicz, p. 315. D'où Jérôme rentrera à 9 heures à Varsovie.
(20) *Siemonski* (*Rys działań Wojsk Polskich*) fait allusion aussi à de grandes concentrations et à de grandes manœuvres sous Varsovie au début de mai, sans préciser les lieux, ni les dates.

partements du Palais Royal [21]. Le lendemain, 10, le bruit se répand de la prochaine arrivée de l'Empereur. Jérôme sait à quoi s'en tenir : c'est une feinte. Il faut que Varsovie, tout le Duché et finalement la Russie croient que Napoléon a une grave raison de venir à Varsovie, que les opérations vont avoir lieu de ce côté.

L'affaire s'annonce d'ailleurs de divers côtés. Kanikof a écrit au chancelier Roumiantzow le 8 mai de Dresde : « On a expédié avant-hier d'ici à Varsovie par des routiers plusieurs barils et caisses de vin des caves du Roi, ainsi que des ballots contenant de la vaisselle et du linge de table. Plusieurs personnes ont cru que c'était pour le roi de Westphalie. M. de Senfft m'a dit à cette occasion, que le château de Varsovie n'étant pas suffisamment pourvu pour une résidence du Souverain, le Roi a jugé à propos d'y faire envoyer ces effets, qui y resteront. Il m'a fait entendre cependant, que cette mesure a été motivé en même temps par la supposition, qu'on était dans le cas de faire que l'Empereur Napoléon pouvait venir à Varsovie, quoique on n'ait pas d'avis à cet égard » [22]. D'Hautpoult dut arriver à Varsovie à peu près en même temps que la nouvelle de l'envoi des barils. Il y avait là de quoi faire jaser tout Varsovie et mettre en mouvement les informateurs d'Alexandre 1er.

Le même jour, Niemcewicz note, que les régiments polonais s'avancent jusque près de la frontière russe [23] : ce sont les seuls qui pourraient le faire sans exciter de protestations, et ce pourrait être une suite logique de la revue du 9. Mais Siemonski, capitaine au 16e d'infanterie, chroniqueur de la campagne, fait cantonner de cette date jusqu'à la fin du mois, la division Zajączek (16e) dans le rayon de Radzymin-Okuniew, la division Dombrowski (17e) entre Zakroczym et Płońsk, la division Kamieniecki (18e) aux environs de Praga et Jablonna. L'artillerie sous le Général Pelletier et la cavalerie sous Kaminski, sont réparties dans les intervalles existant entre les divisions d'infanterie. Le corps de cavalerie indépendante de Roznieckí, qui fait partie du 4e corps de réserve de cavalerie de Latour-Maubourg, se tient entre Stanislawów et Karczew [24]. En somme la 17e division au nord-ouest de Mod-

(21) Niemcewicz, p. 315.
(22) *Glawny Archiw*, N°. 4517.
(23) Niemcewicz, p. 315.
(24) Siemonski, Rys Działań Wojsk.

lin, la 18e entre Modlin et Varsovie, la 16e au nord-ouest de Varsovie; la division de cavalerie seule franchement à l'est, mais assez proche de la capitale, et à une distance respectable de la frontière. C'est là un dispositif d'attente et d'ordre défensif, plutôt qu'offensif.

Si la blonde Mme Czosnowska a pris part au dîner de Jablonna, cette soirée est pour nous dénuée d'intérêt; si Jérôme et Joseph ont été en tête-à-tête, il est difficile que l'échange des soucis, que leur causait, à l'un la situation financière du Duché, à l'autre celle de son royaume, ne les ait pas éclairés l'un et l'autre sur l'impossibilité d'une aide financière même momentanée de la Westphalie au Duché, et sur le peu d'intérêt qu'il y aurait à abandonner la Westphalie pour régner sur un pays, qui est dans un tel dénuement.

Le 10 d'ailleurs Jérôme ne dut pas avoir à subir d'autres demandes de secours du prince Joseph, auquel l'Intendant Général Dumas a écrit de Posen le 8 : « M. l'Inspecteur Chevillard doit Vous avoir annoncé que le Payeur général de l'armée venait d'envoyer un de ses préposés à Varsovie, pour acquitter toutes les dépenses auxquelles donne lieu l'augmentation de l'armée polonaise et qui sont au compte de la France. Cette mesure me met à même de faire expédier à Varsovie par M. l'ordonnateur Trousset les ordonnances, qui jusqu'alors n'avaient pu être délivrées qu'à Posen par M. l'Ordonnateur Robinet. Je viens en conséquence d'ouvrir à M. l'Ordonnateur Trousset un crédit de 1.200.000 francs, qui joints aux 200.000 francs, que M. le Maréchal Prince d'Eckmühl a fait déjà mettre à Votre disposition, forment l'ensemble de 1.400.000 frs accordés jusqu'ici par S. M. l'Empereur et Roi. J'ai lieu d'espérer, qu'au moment de cette mesure, qui place auprès de Vous l'ordonnateur et les fonds et au moyen de la présence de l'inspecteur, toutes Vos inquiétudes sur les payements à faire pour les levées requises par la Convention du 25 février, vont cesser et que désormais rien n'arrêtera les opérations à faire à ce sujet. Je Vous préviens d'ailleurs, que j'ai demandé à S. M. de nouveaux fonds, qui me seront sans doute accordés par le Budget du mois de mai et que je les mettrai à la disposition de M. Trousset aussitôt qu'il me sera possible » [25]. Voici donc de l'argent, ayant il est vrai, une af-

(25) *Archiwum Główne Akt dawnych*, X. W. 296, Revue et intendance générale de la Grande Armée. Pièce 37, Posen 8 mai.

fectation précise et des gardiens vigilants. Mais peut-être pourra-t-on opérer des virements.

Du côté des Westphaliens, toujours mêmes ennuis : « Ces rustres, dit Niemcewicz, insolents seulement en chambre, sont souvent accrochés par les nôtres et il n'y a pas de jour où l'on ne coupe les oreilles à quelques-uns » [26]. C'est le moment où Vandamme veut s'installer à Natoline. A 4 heures, Jérôme fait un temps de galop dans cette direction.

A la tête des Saxons, Reynier affirme plus que jamais le manque de souplesse de son caractère. Il s'est opposé à ce qu'Allix commandant en chef l'artillerie de l'aile droite communique directement avec le chef de l'artillerie du 7e corps, et Marchand doit lui écrire le 10 : « S. M. me charge de Vous faire connaître, que Vous paraissez être dans l'erreur relativement aux rapports, qui Vous lient avec la partie de l'Armée qu'Elle commande. Les 5e, 7e et 8e corps, le 4e grand corps de cavalerie et la Division prussienne du Général Kleist ne forment point chacun une armée indépendante, mais sont essentiellement soumis au commandement général du Roi comme Général en chef de l'Aile droite. D'après ce principe incontestable, le Général commandant l'artillerie et l'ordonnateur en chef peuvent et doivent, chacun dans leur partie, transmettre directement leurs ordres aux commandants d'artillerie et aux chefs d'administration de chaque corps et ceux-ci sont tenus de leur obéir et de leur donner tous les renseignements qu'ils désirent, sauf à Vous en rendre compte. S'il en était autrement, le commandant en chef de l'artillerie et l'ordonnateur en chef ne pourraient plus être responsables envers le Roi de leurs opérations générales, puisqu'elles seraient soumises à l'approbation des généraux commandants les corps d'armée, ou contrariées par eux. En conséquence S. M. m'ordonne positivement de Vous informer, que son intention est, que MM. les Généraux commandants les corps d'armée ne s'opposent point à l'exécution des ordres que le Commandant en chef de l'artillerie, ou l'ordonnateur en chef se trouvent dans le cas de donner ou de transmettre pour l'utilité générale de leur service, puisqu'ils sont toujours en conséquence des ordres directs de S. M. et que les contrarier, c'est compromettre les opérations de l'Armée » [27].

(26) Niemcewicz, p. 315.
(27) *Arch. Min. Guerre*, Q. G. de Varsovie, 10 mai 1812.

La Division prussienne Kleist est jusqu'alors partie intégrante de l'Aile droite et même Jérôme estimant, qu'en cas d'événements elle serait trop éloignée de lui, vient d'ordonner à Kleist de partir de Breslau pour venir cantonner à Piotrków [28], où le Roi sera plus à portée de savoir quelque chose de ce corps. De tous ses lieutenants, Kleist est peut-être celui avec lequel Jérôme peut prendre le ton le plus désinvolte : c'est ce même Kleist, qui en 1806 tenant Magdebourg avec 22.000 hommes s'est laissé berner par Vandamme, a capitulé devant 3.000 Français, et puis s'en est venu à Breslau toucher son tiers de solde et faire sa cour chaque jour au Prince Jérôme [29].

Le 11 est le jour où Tharreau occupe Natolin; deux nouvelles compagnies de la Garde westphalienne arrivent à Varsovie; les plaintes au sujet des dommages, des vols et des violences dus aux Westphaliens se multiplient [30]. Le soir Niemcewicz en entretient Furstenstein chez Alexandre Potocki.

Un ordre de Berthier arrive détachant la Division Kleist de l'aile droite, lui ordonnant de rejoindre le corps de Grawert : Jérôme envoie à Piotrkow un ordre destiné à la diriger vers Plock [31].

Dans le 7e corps le service des ponts ne dépendant pas comme dans l'armée française du chef de l'artillerie, la soumission de celui-ci au Général Allix, n'a eu aucun résultat pratique. Marchand autorise donc Allix à ordonner « à tout officier, commandant le corps des pontonniers saxons ou toute troupe affectée au service des ponts, de se mettre lui, sa troupe, le matériel et le train aux ordres de M. le Commandant de l'artillerie du 7e corps et de n'obéir qu'aux ordres qui lui seront donés par ce Commandant ou par le Colonel Ulliac, directeur des ponts de l'Aile droite » [32]. Marchand renouvelle cet ordre et celui donné la veille au Commandant de l'artillerie saxonne; il ajoute : « S. M. a fait connaître à cet égard ses instructions à M. le Général Reynier. Je me plains de la lenteur avec laquelle Vous satisfaites aux ordres donnés pré-

(28) *Arch. Min. Guerre*, Q. G. de Varsovie 11 mai 1812, Marchand à Berthier.
(29) Barante (Baron de), Souvenirs (1782-1866), Paris, Calmann-Lévy 1890, 1er vol., p. 184, 186.
(30) Niemcewicz, p. 316.
(31) *Archives Min. Guerre*, Marchand à Berthier, Q. G. de Varsovie, 11 mai.
(32) *Arch. Min. Guerre*, Q. G. de Varsovie, 11 mai, Ordre signé, Allix.

cédemment. Si Vous continuez de servir avec la même inexactitude, je serai forcé, et je le ferai à regret, de rendre compte à S. M., qui probablement Vous ôterait le commandement dont Vous paraissez ne pas connaître tous les devoirs. Je donne ordre à M. le Colonel Ulliac de se rendre à Stezica et d'y faire jeter un pont sur la Vistule : il a ordre d'y employer le corps des Pontonniers saxons. J'ordonne à l'officier qui les commande, de se mettre pour cet effet sous ses ordres » [33].

Quant au 5e corps, il est venu à l'adresse de Jérôme et du Prince Joseph un ordre de Berthier détachant du corps polonais le régiment des cuirassiers polonais, qui devra entrer dans la division Lorge. Jérôme, encore sous l'impression flatteuse de la revue de Modlin, transmet, « décidé que ce régiment sera réuni à la brigade de cuirassiers westphaliens (Brigade Lepel), qui se trouve la plus faible » et fait répondre par Marchand à Berthier, que l'ordre a été donné. [34] Poniatowski répond seulement à Berthier, qu'il ne manquera pas de se conformer à ses ordres; mais que le régiment n'est guère qu'à l'état de dépôt un peu fort. « Il serait sans doute utile d'avoir au moins un régiment complet de cette arme et j'avais déjà, il y a quelque temps, proposé à S. M. le Roi de Saxe d'en achever la formation, mais Elle n'a point jugé convenable d'ordonner cette mesure. Dans les circonstances actuelles, elle est d'autant plus difficile, que le trésor du Duché, entièrement épuisé et n'ayant presque aucune rentrée, ne saurait même fournir à la solde des troupes. »[35]

Cet aveu nécessaire ne dut pas mettre le Prince en belle humeur. Cependant le roi Jérôme a voulu voir Lazienki, propriété du neveu de Stanislas-Auguste : et peut-être avaient-ils pris rendez-vous, le 9, pour cette visite. Jérôme voit donc Lazienki, son parc accidenté et boisé, qui entre Królikarnia et Varsovie évoque plus que tout autre lieu les souvenirs de Stanislas-Auguste; la Maison Blanche faite pour ce roi et où Louis XVIII a vécu en 1801 : le petit Palais posé « entre deux étangs sur un ilot terrasse, palais de rêve, blanc et léger, mirant ses

(33) *Idem*, Q. G. Varsovie 11 mai, Marchand au Commandant de l'artillerie de 7e corps.

(34) *Idem*, Au Q. G. de l'Aile droite de la Grande Armée, Varsovie le 11 mai 1812 Marchand à Berthier.

(35) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie le 11 mai 1812, Joseph Prince Poniatowski à S. A. S. M-gr. le Prince de Wagram et de Neuchatel, Major général.

murs ensoleillés dans l'onde bleue. » La façade méridionale, donnant sur la terrasse ornée de statues et d'orangers se joue dans la lumière, se déploie en plusieurs plans, avance, recule, s'ouvre en portique aux colonnes corinthiennes; « tandis que la terrasse même finissant par un large escalier, qui descend dans l'étang, donne à l'ensemble l'aspect d'une réplique de « l'Embarquement pour Cythère ». Vainement la façade nord, gardée par deux lions accroupis, prétend à « un caractère plus sobre, plus solennel, par son uniformité classique, surgissant directement de l'eau, qui vient baigner ses marches de pierre » à l'ombre des grands arbres, sous l'étang verdâtre. L'ensemble est d'une élégance souriante, qui ne rappelle que Lancret, Boucher ou Watteau. Et l'intérieur répond pleinement au cadre.

Le Prince Joseph y montra sans doute à son hôte le « Baiser à la dérobée » de Fragonard, le très beau buste de Mme du Barry par Houdon, le grand panneau de la salle de Salomon montrant le vieux roi d'Israël devenu idolâtre sous l'influence des femmes. Parmi ces femmes, il put montrer une Sapieha, une Potocka, une Radziwill et sa propre sœur Tyszkiewicz, que leurs costumes stylisés n'empêchent pas de reconnaître. Il put montrer de même, parmi les beautés prenant leur bain, sur la paroi d'un boudoir à la Maison Blanche, Mme Grabowska, femme morganatique de Stanislas Auguste, mère du général Michel Grabowski venu à Kalisz saluer Jérôme.

Mais ces romanesques évocations d'une histoire récente et d'un art proche du nôtre, furent gâtées par un retour à une réalité moins agréable. Le Prince Joseph mit sous les yeux du chef de l'aile droite une lettre que lui avait « directement écrite » Davout, lequel lui donnait des ordres comme à quelqu'un relevant de lui.[36] Le chef du 5e corps sait mettre une aisance princière dans sa modestie, dans l'affirmation de son esprit de discipline, l'expression d'étonnement de son regard interrogateur. Le 1er avril, Davout avait au nom de l'Empereur donné à Poniatowski des ordres affirmant clairement son autorité sur le corps polonais.[37] Le maréchal est alors le lieutenant de l'Empereur dans toute la zone des armées et

(36) *Voïenno outchony Archiv*, otd 2, n° 4305, Quinze lettres du roi de Westphalie J. N. au Mal. Davout, Pce d'Eckmühl, 1re lettre, Varsovie 12 mai 1812.

(37) Marade, Corresp. de Davout, t. 3, 16 mars, p. 333, l'Empereur à Berthier.

semble devoir l'être aussi longtemps que Napoléon ne sera pas sur les lieux. Le 2 mai, Jérôme arrive à Varsovie porteur d'ordres pour le Prince : il y a une aile droite, le chef en est le roi, l'armée polonaise en fait partie. Le Prince « a donné officiellement connaissance » à Davout qu'il est sous les ordres du Roi.[38] Cet avis a été reçu au plus tard le 7 par Davout : et le 8 ou le 9, d'Elbing où il est, le maréchal continue à commander au Prince Joseph qui voit tous les jours son chef, Jérôme.

Le premier mouvement du roi fut de répondre lui-même á Davout : « Mais, peu porté, dit il, par un juste sentiment des convenances, à me livrer à de futiles démêlés, J'ai préféré passer cela sous silence ».[39] Il laisse donc le chef du 3e corps répondre à Davout : il le laisse sous l'impression de son propre énervement et d'une sorte d'impuissance en face du maréchal qui a « vice régné » à Varsovie en 1808. Le commandement de Jérôme dans le gracieux décor de Lazienki prendrait volontiers figure d'un titre de parade, auquel ce jeune homme tendrait vainement de donner une apparence de réalité. Un fait de ce genre autour duquel se groupent les vices de sa situation, contribue à opérer peu à peu contre Jérôme la mobilisation des impondérables qu'il attirait cependant à lui en grande partie.

Le 12 mai, tout se gâte à l'envi. D'abord Jérôme reçoit directement de Davout une lettre de supérieur à subordonné, et cette fois répond, séance tenante : « Mon Cousin, Le Prince Poniatowski avait déjà mis hier sous mes yeux la lettre que Vous lui avez directement écrite... J'ai préféré passer cela sous silence. Votre lettre d'aujourd'hui est trop claire pour que je puisse encore faire de même. Il me paraît, qu'en cas d'hostilités, Vous pensez que c'est à Vous de couvrir Varsovie et de prendre le commandement en chef. Cependant, les instructions que j'ai reçues directement moi-même de l'Empereur, m'ordonnent particulièrement de couvrir Varsovie, et dans ce cas, si les opérations militaires nécessitaient l'action simultanée des deux corps d'armée et que ce fut à l'un de nous deux à prendre le commandement, je ne pense pas que l'on pût mettre en question à qui il appartiendrait. En résultat, Mon Cousin, sans vouloir rien préjuger

(38) *Voïenno outchony Arch*, n° 4305, même lettre.
(39) *Voïenno outchony Arch.*, idem, même lettre.

sur ce qui peut avoir lieu, je me borne aux instructions que j'ai reçues; elles me donnent — et Vous en avez été positivement instruit, — le commandement de l'aile droite composée des 5e, 7e, 8e corps et du 4e grand corps de cavalerie. Ce principe étant reconu, il me paraît que Vous ne pouvez avoir écrit au Prince Poniatowski ainsi que vous l'avez fait, sans supposer que je ne commande que pour la forme. Cependant, je crois avoir donné des preuves en plus d'une occasion, que si je sais par devoir et par plaisir obéir à l'Empereur, je sais également commander à ceux qui sont sous mes ordres. Je vous prie donc, Mon Cousin de vouloir bien à l'avenir ne plus correspondre directement avec les généraux que l'Empereur a mis sous mon commandement, par la raison toute simple que je ne corresponds pas avec les vôtres. Sans doute, il est nécessaire de bien s'entendre pour marcher d'accord vers le même but et pour cela Vous n'avez qu'à communiquer franchement avec moi, comme je Vous y ai invité, et comme je Vous en ai donné l'exemple; mais je ne souffrirai dans aucun cas que personne commande à ma place. J'espère, Mon Cousin, que Vous ne verrez en ceci que l'expression sincère du désir que j'ai, que tout soit bien convenu entre nous, afin de ne point nous exposer à des méprises qui pourraient être plus que fâcheuses dans la circonstance actuelle. Cette lettre n'étant à d'autre fin, je prie Dieu qu'il Vous ait, mon Cousin, en sa sainte et digne garde, Votre affectionné et bon cousin, Jérôme Napoléon » [40]. De l'apprenti général en chef, Jérôme, au stratège éprouvé qu'est Davout, le ton de cette lettre est, à plus d'une ligne, déplacé et hors de mesure; mais moins Jérôme a de titres à imposer son autorité à ses subordonnés, et plus il faut éviter tout ce qui est de nature à lui en ôter. Il faut respecter son commandement ou le lui enlever, mais non pas le regarder au milieu de circonstances si hérissées de difficultés, comme un enfant auquel on a donné un hochet. Il proteste contre un tel traitement en termes juvéniles, plus ou moins justes; mais il a raison. Si sa réponse a trop de virulence, c'est qu'on peut être sûr qu'une première attaque réussie de Davout, serait suivie d'autres plus fortes. Jérôme a donc tenu à riposter : au moment où Berthier taille des croupières au Prince d'Eckmühl, c'est de nature à rendre Davout prudent. Le plus désagréable en tout ceci, c'est que

(40) *Voïenno outchony Arch*, otd. 2, n. 4305, Varsovie 12 mai 1812.

le Prince Joseph soit mêlé au débat. Les différends des maréchaux en Espagne ont été fâcheux : du moins avaient-ils lieu entre Français. Ici, le chef d'un corps allié entre dans un conflit d'autorité comme témoin et presque objet du litige. Ceci, trop fréquent à l'étranger, ne profite jamais aux Français.

Le malentendu semble avoir porté sur le point suivant : dans ses instructions à Berthier, Napoléon dit le 25 mars : « Si les Russes n'attaquent point et ne déclarent point la guerre... mon intention est, que le roi de Westphalie reste inconnu à Kalisz et ne prenne aucun autre commandement, que celui de son corps; dans le cas contraire, qu'il se rende à Varsovie pour prendre le commandement de la droite; il est à cet effet porteur d'ordres pour le Prince Poniatowski et le Général Reynier; il est donc nécessaire qu'aussitôt que le Prince d'Eckmühl apprendrait la déclaration de guerre par la marche des Russes sur les frontières du grand duché ou de la Prusse, il en prévienne le roi de Westphalie » [41]. Davout en est resté là, comme d'ailleurs Frédéric Masson, qui écrit : « A Petrikau, Jérôme trouve un ordre de l'Empereur prescrivant la concentration sur Varsovie et il en conclut qu'il prend le commandement » [42]. Sans doute, la guerre n'est ni commencée, ni déclarée; mais l'ordre de concentration des trois corps amène la nécessité d'un chef commun. L'envoi de Jérôme à Varsovie, son installation au Palais Brühl, semblent indiquer une situation supérieure. Pour un simple rôle décoratif ou une situation militaire moindre, il eut suffi de le faire résider à Willanów. Enfin Bignon, Bassano, Berthier, l'Empereur se seraient émus, si Jérôme avait outrepassé ses pouvoirs. Or ni avant, ni après l'incident Davout, on ne voit que Jérôme ait été tancé pour ce fait.

Napoléon a dit le 16 mars : « Il est nécessaire, qu'on ignore jusqu'au dernier moment, que le roi de Westphalie doit commander ma droite ». C'est donc qu'il ne s'agit pas d'une fiction, mais d'un commandement réel, dont l'attribution voulue par l'Empereur comporte des dangers. Etant donné les mouvements qui se font, les responsabilités qu'ils entraînent, il faut une unité de direction à l'aile droite. Il faut un chef, un chef avoué par l'Empereur, reconnu par les autorités locales, par les chefs de corps. Ceci étant, il n'y a plus et ne

(41) Correspondance de Davout, t. 3, p. 336, note 1.
(42) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 299.

peut plus y avoir de secret. La nomination de Jérôme comme chef de l'aile droite est rendue publique le 3 en fait, le 4 officiellement. Or, Kanikof écrit de Dresde à Roumiantsow dès le 22 avril-4 mai : Les Westphaliens sont placés non pas comme on l'avait supposé à la droite, mais à la gauche des Saxons, qui se trouvent maintenant à l'extrémité de l'aile droite. *Les chefs de l'administration militaire ici m'ont dit*, que les troupes saxonnes, westphaliennes et celles du duché de Varsovie, sont maintenant sous les ordres du Roi de Westphalie. L'artillerie réunie des deux premiers corps est commandée par le général westphalien Allix ». Ainsi les Saxons le savent, le disent au Ministre de Russie et la nouvelle passant par Vienne en arrive à Wilna le 13/25 mai. Et il n'y a pas à incriminer Jérôme : la dépêche de Kanikof contient un renseignement faux, que Napoléon veut précisément faire passer aux Russes et il vient d'un subordonné de Jérôme : « Un payeur de l'armée westphalienne, qui venait de Kalisz, passé il y a deux jours par Dresde, allant à Cassel a dit ceci, que le Q. G. du roi se transportait à Pulawy » [43]. Le même 25 mai, à Wilna, on recevra une seconde dépêche de Kanikof, confirmant la première en ces termes : « Le roi de Westphalie se trouve à Varsovie où il établit dit-on, pour le moment son Quartier Général. *Le comte de Senfft m'a confirmé qu'il commande les troupes saxonnes, westphaliennes et varsoviennes, qui forment ensemble l'aile droite* » [44]. M. de Senfft parle donc du commandement de Jérôme comme d'une chose qu'il n'y a lieu ni de contester, ni de cacher. Il n'y a plus là qu'un secret de polichinelle, qu'il était utile de taire en avril, qu'il est utile de proclamer haut en mai. Davout le connaît depuis longtemps; au reste; peut-il croire aux secrets, lui qui écrit à Berthier au sujet du traité du 24 février avec la Prusse : « Quant au secret à garder sur ce traité, je ne puis que Vous réitérer ce que je Vous ai déjà dit : il est très public. Plusieurs commissaires prussiens en ont eu des copies que j'ai lues et c'est de cette manière que j'en ai eu une copie lorsque j'étais à Stettin » [45]. C'est donc en pleine connaissance de cause et pour faire sentir le poids de son bras, que Davout traite Jérôme en subordonné.

Est-il candidat ? Non, en ce sens, qu'il ne songe pas à se

(43) *Glawny archiw*, N° 4445.
(44) *Idem*, N° 4517, 26 avril 8 mai.
(45) Correspondance de Davout, t. 3, p. 341, Thorn, 16 avril.

présenter comme tel, s'oppose à toute manifestation faite en ce sens, et se contente d'être Davout. Le 8 avril, il écrivait à sa femme : « J'ai trouvé dans tous les villages polonais que j'ai traversés, les maires avec les bannières et la population dehors. J'ai écrit au préfet de Posen pour lui observer, que de tels honneurs ne se rendent qu'à l'Empereur et au Roi de Rome et que je le prie, à Posen et ailleurs d'empêcher ces inconvenances » [46]. Mais il a de sérieux partisans, notamment Kamieniecki, chef de la 18e division, qui le 14 octobre 1809, a organisé une fête anniversaire des batailles d'Iéna et d'Auerstaedt et qui finit son toast à la santé de l'Empereur par le cri : Vive le Duc d'Auerstaedt [47]. Mme la comtesse de Blocqueville tient de « Henri comte de Kra... » fils ou neveu d'Antoine Kra... qui enleva si héroïquement le passage de Samo-Sierra les propos suivants : « La grande majorité de la Pologne honorant les grands talents militaires et la fermeté de caractère du maréchal Davout... voulait le faire roi de Pologne absolument. L'Empereur en fut jaloux et protégeait le prince Joseph Poniatowski... Les Polonais persistaient dans leur projet, ce qui vexait l'Empereur. Le colonel Lagowski voulait avec ses amis, secrètement, par une négociation, *offrir la couronne de Pologne à Davout*. Un de ses amis, qui avait quelques connaissances à l'état-major de l'Empereur, lui conseilla de laisser tout cela aux temps plus propices, attendu qu'il s'exposait à être fusillé s'il persistait dans son projet. On voulait faire une insurrection contre la Padolie (sic); ou voulait détacher les cosaques de la Russie et après avoir couronné Davout comme roi de Pologne, prier S. M. d'ordonner sous peine de mort, au feu prince (Czartoryski) de faire sans délai *hommage à Davout* et de ne plus la paralyser... J'ai plusieurs fois rencontré dans des auberges et même des cabanes de la Pologne russe, en Lithuanie, le portrait de Davout, devant lequel les paysans s'inclinaient comme devant leur roi. Les partisans de Davout voulant faire son nom po-

(46) Blocqueville (Mme de), La Russie et Hambourg, p. 135.

(47) *Idem*, Années de commandement, p. 269, Voir aussi Zaluski (Joseph), La Pologne et les Polonais défendus par un ancien offficier de chevaux-légers polonais de la garde de l'Empereur Napoléon 1er contre les erreurs et les injustices des écrivains français, MM. Thiers, Ségur, Lamartine, Paris, Dumineray, 1856, p. 118, 134-137, 160. Quand en avril 1812, Davout a dû « par ordre faire courir le bruit » qu'il doit doit se rendre à Varsovie, le Comte Stanislas Potocki lui fait offrir sa maison » (Mme de Blocqueville, Russie et Hambourg p. 137).

pulaire en Lithuanie et même dans le midi de la Pologne, ont distribué une grande quantité de ses portraits. Le colonel Lagowski, qui avait à cœur de prolonger en Pologne la dynastie de Davout, protégea sous main cette idée dans les colonies militaires. Quand elles envoyèrent une députation de 22 officiers au Gouvernement national polonais en 1831, deux d'entre eux voulaient proposer d'offrir la couronne polonaise à la postérité de Davout et, à défaut de fils, à une de ses filles, qui devait épouser un Polonais de son choix, devenir reine de Pologne et laisser des héritiers de ce grand nom, tant le conspirateur Lagowski avait travaillé cette idée » [48]. Nous sommes ici en pleine légende, en plein carbonarisne polonais. Davout n'eut pas écouté deux minutes Lagowski qui, loin de pouvoir lui offrir la couronne de Pologne, n'était pas même colonel, mais simple capitaine [49]. Le fait qu'il pouvait craindre d'être fusillé pour ceci, atteste le peu de poids de l'homme. Un seul texte semble partiellement confirmer ces contes, la note des Mémoires de Langeron affirmant qu'au lieu de rétablir la Pologne, Napoléon voulait ériger les trois grands duchés de Varsovie, de Lithuanie, de Volhynie, destinés au roi de Saxe, au maréchal Davout, au Prince Poniatowski [50].

En réalité, Davout semble n'avoir d'autre ambition que de rester égal à lui-même, tout en éprouvant un plaisir évident à froisser sans merci les vanités plus ou moins creuses passant à sa portée. Et ce sentiment qui se conçoit chez un homme de sa valeur, l'expose en l'occurence à être malfaisant, quand il se croit utile.

Pendant que la position de Jérôme est attaquée du côté français, on sent sourdre dans les phrases de Niemcewicz le désir qu'a la population de voir partir cette aile droite qui se repose sur elle et l'écrase, que l'on voudrait en plein envol : « Et les troupes sont toujours sur place et Dieu sait combien de temps elles vont y rester. Les uns disent qu'elles attendent le nouveau foin, d'autres la nouvelle moisson. La grandeur des préparatifs, la multitude des troupes, 400.000 hommes en voie de transport, le fait d'emmener avec soi des artisans aussi

(48) Blocqueville (Mme de), Années de commandement p. 274-276.
(49) Gembarzewski, Wojsko polskie. Liste des noms des officiers de l'armée du Duché p. XXIII. Voir aussi *Archiwum główne Akt dawnych*, XII, n° 425 Dyzlokacja Wojsk 1808-1813, contenant la liste des généraux et colonels en exercice le 25 mars 1812.
(50) Langeron, Mémoires, Campagnes de 1812, 1813, 1814, Paris, Picard 1902 CXX, 524 p. in 8, p. 71 note 2.

bien pour le superflu que pour le nécessaire — des horlogers, des paveurs, — des vivres, 400 voitures chargées de tablettes de gélatine, tout cela annonce une guerre longue, à perte de vue, presque inconcevable... On construit un pont près de Góra : il faut donc s'attendre à ce que les sauterelles passent de l'autre côté et que d'autres prennent leur place » [51]. Ici Jérôme et ses soldats ne sont plus seuls en cause : c'est tout l'effort demandé par Napoléon qui pèse au chroniqueur polonais. Ce n'en est que plus redoutable pour Jérôme en qui s'incarne tout l'odieux des exigences élevées sur place.

Le 12 est ce jour où Vandamme repoussé de toutes les résidences des magnats polonais et se vengeant de ce traitement en laissant ignorer à Jérôme et Marchand le lieu où il a pris quartier, est invité par Marchand et Furstenstein à faire la paix et à se présenter le lendemain au lever du Roi, Le 12 voit la reprise de l'affaire Iakubowicz. Matuszewicz perdant espoir de s'entendre avec la livreuse de fourrage et et de recevoir des fonds, a déclaré à Marchand ne pouvoir lui donner satisfaction, vu le refus du Général Dessoles et l'urgence d'autres dépenses. Marchand n'admet pas qu'on ne puisse payer 100.000 zlotys, déclare qu'il y a mauvais vouloir et que le ministre aura à répondre de ses actes. Matuszewicz riposte que cette somme représente le quart de la totalité de l'encaisse du trésor, qu'il y a d'autres dépenses aussi pressantes et que pour décider de l'urgence d'une chose, en l'absence du roi de Saxe, c'est le Conseil des Ministres qui tranche. Ce Conseil se réunit et Luszczewski y apporte une nouvelle lettre de Marchand demandant d'urgence du fourrage. Il n'a pas répondu, mais proposé à Jérôme d'user momentanément du dépôt du foin acheté par des fournisseurs prussiens et mis en réserve. Jérôme a avisé ses services et Luszczewski sait déjà que l'ordonnateur Trousset ne permettra pas, même s'il en reçoit l'ordre, qu'on touche à ce magasin : il demande donc à la livreuse 5.000 quintaux de foin à crédit sur des fonds attendus de Cracovie, et compte avoir dans 10 jours un convoi venu par la Vistule. Quand au Prince Joseph il déclare qu'on ne peut changer la destination des fonds déjà insuffisants pour les besoins de l'armée, mais que le besoin de fourrage pour les alliés et les Polonais est tel, qu'en n'y satisfaisant pas on peut causer des pertes irréparables. Décidé qu'on

(51) Niemcewicz, 12 mai p. 317.

n'avancera pas les 100.000 zlotys, mais qu'on les versera à mesure des livraisons.

Après quoi Lusczewski rapporte que là où ils passent ou cantonnent, les Westphaliens prennent sans autorisation et de force toute sorte de provisions, privant les habitants de nourriture, prenant les attelages pour emmener les vivres et les gardant. Les rapports oraux et écrits parlent de serrures forcées, maisons pillées, habitants battus, femmes violées, excès que même un pays ennemi ne doit pas éprouver de troupes victorieuses. Un colonel Zand [52], non seulement n'a pas puni de telles violences, mais encore a déclaré les avoir lui-même ordonnées. Les Westphaliens ont déjà ainsi ruiné les départements de Kalisz et de Varsovie, ôté tout moyen d'alimenter les troupes qui y sont et y pourront venir, ne laissant plus là que la misère et le désespoir. Et le ministre ajoute : « Autant, il m'est pénible de présenter ce triste tableau, autant il m'est agréable de présenter le rapport du préfet de Plock qui fait l'éloge du corps bavarois commandé par le Général Gouvion Saint-Cyr, pour sa conduite si convenable avec les habitants, pour l'ordre et l'économie qu'il observe ». Le Conseil invite en conséquence son président à faire part à S. M. le Roi de Westphalie de ces plaintes et des preuves à l'appui. Quant au Prince Joseph, il communiquera au Roi toutes les données trouvées dans les rapports des commandants de place [53].

Le soir, le bruit court que « le Général Dessoles use de la caisse du Département de Poznan au profit du lazaret français; que Marchand paie les fournisseurs de ses troupes avec des assignations sur le trésor polonais; qu'un vainqueur ne procéderait pas en pays conquis autrement que notre cher tuteur, gens, bétail, provisions, argent étant son butin; que le ministre des finances ayant démontré l'impossibilité de fournir ce qui est exigé, il va être accusé de mauvais vouloir par devant le Prince de Neufchâtel et l'Empereur ». Autre bruit : « Il y a des nouvelles sûres de l'arrivée à Vilna du tsar de Moscovie. Quittant Pétersbourg, il a écrit au Général Lauriston, ambassadeur de France : « A Pétersbourg ou à Vilna, toujours l'allié de Napoléon ». Et Niemcewicz de s'écrier : « Qui trompe-t-on ? » [54]. Depuis les partages, la Pologne a la

(52) Colonel du 1er hussard (Brigade Hammerstein). Ducasse, Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1812, p. 99.

(53) *Archiwum Akt dawnych*, Protokół Rady Ministrow, séance 362, 12 mai 1812, folios 201-204.

hantise de voir ses ennemis se réconcilier sur son dos. Sorel dira : « L'intérêt que prit Napoléon à la Pologne se subordonna toujours à ceux de sa politique en Russie, en Autriche, en Prusse. Et dernièrement Martel : « Il semble qu'il ait toujours hésité à consolider l'œuvre qu'il avait ébauchée ou à la sacrifier à l'amitié d'Alexandre » [55]. Pour réagir en tout cas contre cette continuelle diffusion de soupçons, d'inquiétudes, de rumeurs désagréables, ce n'était pas trop que la bonne santé, la jeunesse et l'optimisme naturel de Jérôme.

Le 13 mai est un jour de mise au point : il s'agit pour tout le monde d'agir avec prudence. Jérôme a dû avoir avec Vandamme un entretien sur les subsistances, la discipline, la nécessité de ménager l'aristocratie, surtout les biens des Potocki, la préparation de la revue du 17 : le chef du 8e corps semble avoir été retenu à déjeuner par le roi. Jérôme informé entre temps par Furstenstein des plaintes dont Niemcewicz s'est fait l'écho, au sujet de ses troupes et de ses officiers, cherche à donner l'exemple de la modération. Comme son séjour promet de durer, il estime devoir modérer ses exigences : « il a commencé à se nourrir lui-même ». Sans doute, il ne donne pas encore « la table à sa cour, la ville doit nourrir ce monde. Mais on s'est entendu avec M. de la Ville, préfet du palais pour 6 ducats par jour, d'autres exigent plus ou moins ». Le nouvel impôt pour l'entretien de ces dignitaires « sera réparti sur tous les habitants de Varsovie ». Jérôme s'applique, non seulement à plaire aux grandes dames, mais encore à flatter le public en se mêlant à lui : « le soir, le roi et toute sa cour se sont promenés en tous sens dans le Jardin de Saxe » [56].

Le Prince Joseph a reçu M. Chevillard, inspecteur aux revues, qui lui a fait adresser à tous les chefs de corps et de services une circulaire l'autorisant à vérifier effectifs et livres pour s'assurer si, selon le traité du 25 février, l'augmentation de 20 hommes par compagnie a été réalisée, si la solde, la masse sont payées [57]. Les démêlés du Prince avec Lubienski en 1811, sa récente histoire du régiment de cuirassiers,

(54) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 317.
(55) Martel (René), La Pologne et nous, Paris, Delpeuch 1928, 448 p. in 16, p. 37.
(56) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 318.
(57) *Archiwum główne Akt dawnych*, liasse 1681, Prorkaz ogóluy n° 614, signée du Prince, date du 13 mai.

prouvent que pour lui comme pour bien d'autres, c'était là le genre de revues le plus désagréable.

On parle d'ailleurs plus que jamais de l'arrivée de l'Empereur. Kanikof, à Dresde, note comme un fait impliquant que Jérôme doit rester longtemps à Varsovie : « Le roi de Saxe a nommé maréchal de la cour du Duché, M. Broniec et 2 chambellans de sa cour qui sont à Varsovie pour faire le service près du roi de Westphalie pendant qu'il séjournera dans cette ville » [58]. Et tout à coup, Niemcewicz signale le 13 mai : « Il a été fait savoir à Broniec, maréchal du Palais, qu'il doit tenir le château prêt à recevoir l'Empereur » [59]. Le Conseil des Ministres, réuni en séance extraordinaire, voit déjà arriver non seulement l'Empereur, mais ses équipages, sa garde et en revient aux fourrages. Si cela manquait, « le mécontentement de ce Monarque pourrait entraîner les conséquences les plus désagréables, tant pour les gouvernants que pour le pays ». Décidé donc, non qu'on prendra des mesures actuellement inefficaces, mais qu'on préviendra les autorités compétentes, Dumas, « de l'impossibilité de nourrir plus longtemps les troupes alliées sans un secours de la France, du manque de toutes choses auquel peut être exposée la garde impériale en entrant dans le pays, de la nécessité d'obvier à ceci par des mesures appropriées » [60]. Jérôme sait que tout ceci n'est qu'une feinte visant à donner le change aux Russes sur le point où l'Empereur veut attaquer : il ne peut donc que se réjouir de voir le Conseil prendre des décisions à ce sujet. On peut être sûr qu'une nouvelle ainsi prise au sérieux, ira jusqu'à Alexandre, ne fut-ce que par l'intermédiaire de la Famille.

A son audience du soir, c'est-à-dire à son grand coucher, apparaît le Président du Conseil dont il a si aimablement invité la veille à Królikarnia la femme et la belle-fille, dont il va le surlendemain et pour trois jours habiter le château de Willanów. Le vieillard parla de la venue imminente de l'Empereur; il dut aussi, et non sans gêne, présenter au roi, — le Conseil des ministres l'en ayant « requis », — le tableau rédigé par lui et lu en séance, de la conduite des Westpha-

(58) *Główny Archiw*, n° 4784, Dresde 12 mai.

(59) Niemcewicz, p. 318. Le bruit de l'arrivée de l'Empereur traverse la frontière du Duché, le général Ilovaïski l'annonce le 15 mai à l'ataman des Cosaques Platov. (*Rousskaïa Starina*, Mai 1912, p. 430-444, En mai 1812).

(60) *Archiwum Akt dawnych*, Protokół Rady Ministrów, Séance 363, 13 mai, folios 204-206.

liens dans le Duché, suivi d'un exposé des mesures que le Ministre de l'intérieur proposait pour parer au mal et qu'il porte à la connaissance du Monarque » [61]. Le procès-verbal de la séance suivante du Conseil ne rend pas compte des résultats de cette audience. Le comte Potocki n'ignorait pas ce que Jérôme avait fait pour que ses domaines soient respectés. Le roi a pu le renvoyer à Marchand pour qu'il se rende compte des ordres donnés; il a pu ajouter que si l'on échangeait moins de lettres, si l'on délibérait moins en agissant plus dans des affaires comme celle de Iakubowicz, les troupes seraient pourvues à temps et ne seraient pas obligées de s'approvisionner elles-mêmes d'une manière que tout le monde doit regretter.

Le lendemain 14 des lettres de Dresde apportent des nouvelles rassurantes. Le poids de la visite impériale sera réduit pour la capitale au minimum : « Frédéric-Auguste a ordonné à sa maison de préparer l'argenterie, les caves, les cuisines pour l'entretien de l'Empereur tant en route qu'à Varsovie; attention aussi noble qu'habile » remarque Niemcewicz [62]. Effectivement, Napoléon pourrait-il à Varsovie détrôner au profit de Jérôme ou de qui que ce soit, le roi qui l'y héberge ? L'événement paraît proche. Le roi de Saxe a désigné les wojewodes Wybicki et Sobolewski pour recevoir Napoléon à la frontière du Duché avec mission de l'accompagner et de lui faire rendre partout les plus grands honneurs. Batowski, l'homme auquel Talleyrand aurait demandé un pourboire pour rétablir la Pologne, est chargé des fonctions de chambellan de l'Empereur. La Garde est déjà à Poznan. « Le manque de vivres est si grand, que nos troupes même, dit Niemcewicz, ayant vidé leurs magasins et leurs réserves, vivent à discrétion, c'est-à-dire, prennent tout ce qu'elles trouvent dans les maisons » [63]. Ceci excuse beaucoup les Westphaliens.

Le 15, Jérôme part pour Willanów où il reste 3 jours. Avant son départ, un avis officiel est arrivé de la nomination d'un commandant de place français à Varsovie, le Général Dutaillis, qui doit s'entendre avec le Gouvernement du Duché, organiser la police militaire parmi les troupes françaises et al-

(61) *Archiwum Akt dawnych*, Protokół Raly Ministrów, séance 363, folios 204-206.
(62) Niemcewicz, 14 mai, p. 318.
(63) *Idem*, 15 mai, p. 319.

liées [64]. Il y a déjà un commandant de place polonais — le colonel Chodkiewicz, un commandant d'armes, le général Stanislas Potocki [65] : mais Varsovie, ne contenant plus comme troupes polonaises, que des dépôts insignifiants, ils devaient avoir peu d'autorité sur la garnison; la nomination de Dutaillis s'imposait donc. Il a commandé la place de Munich en 1809, il est depuis lors devenu sénateur de Seine-et-Marne : arrivé le 5 mai à Dresde, il aurait dû en partir le 8 pour Varsovie. Amputé du bras droit, impropre à un service actif, ce n'est cependant pas un personnage négligeable : c'est un ami intime du Prince de Neuchâtel [66]. Quand Jérôme rentrera, il le trouvera exerçant depuis le 17 des fonctions, qui sont d'un gouverneur et d'un préfet de police [67]. Si Kanikof est informé des puissantes relations de Dutaillis, Jérôme et même les ministres polonais en doivent bien savoir quelque chose. Son arrivée paraît annoncer une répression ferme des désordres causés par les troupes [68], mais aussi une diminution de pouvoir des autorités du Duché, une nouvelle mainmise par les Français sur la capitale. A peine installée, on lui attribuera un projet d'arrêté portant « qu'on ne nourrirait plus les officiers français et alliés. Lui-même, il n'a pas voulu recevoir sa table de la ville » [69]. Or en 1807, Gouvion Saint-Cyr, gouverneur de Varsovie et du département, était entretenu aux frais de la ville et du département [70]. Ce bruit semble plutôt traduire les désirs de la population que les intentions du nouvel arrivant.

En même temps est annoncée la venue du Général de Latour-Maubourg, chef du 4e corps des réserves de cavalerie.

(64) *Protokół Rady Ministrów*, Séance 364, 15 mai, le Prince Joseph n'est pas présent.

(65) *Archiwum główne Akt dawnych*, liasse 1681, Ordre du jour de St. Potocki du 3 mai à son ancien régiment le 16e après qu'il est nommé général.

(66) *Główny Archiw*, N° 4517, Dresde 8 mai, Kanikof à Roumiantsow.

(67) Niemcewicz (p. 319) dit d'un ministre de la police.

(68) Il est précédé d'un ordre du jour du Prince Joseph, invoquant la décision par laquelle l'empereur avait créé le 16 avril à Magdebourg un dépôt pour tous les déserteurs étrangers, avertissant les commandants de place de les saisir et les pouvoirs civils de faire de même avec le concours de la garde nationale, en vue de les faire parvenir à Magdebourg (*Archiwum Główne Akt. dawnych*, X. W. liasse 298, 15 mai, Rozkaz Okólny, imprimé).

(69) Niemcewicz, p. 319.

(70) Rostworowski, Materjały do dziejów Komisyi Rządzącej z r. 1807, 28 janvier p. 22.

Autre figure, autre symbole : sept régiments polonais (2e, 3e, 7e, 11e, 14e, 15e, 16e) [71] vont être détachés de l'armée du Duché et joints aux cavaliers saxons ou westphaliens pour constituer le 4e corps. Cette opération de dépeçage une fois commencée, elle ne s'arrêtera plus : aux 1er et 2e corps de réserve de cavalerie sont rattachés les 6e, 8e, 10e régiments de cavalerie polonais; le 9e régiment de cavalerie, les 5e, 10e et 11e d'infanterie forment la division Grandjean du 10e corps (Macdonald) [72]; les 4e, 7e, 9e régiments d'infanterie formant la Légion de la Vistule et revenant d'Espagne [73] traversent alors Dresde et vont entrer dans le 9e corps (Victor). Le régiment des chevau-légers polonais de la Garde également revenu d'Espagne [74], échappe aussi au commandement du Prince Joseph : son ambitieux et ombrageux chef, le Général Vincent Krasiński, fera tout pour être directement attaché à la personne de l'Empereur. Le 3 mai, encore sous Glogau, il est impatient de « marcher le plus tôt et trouver l'occasion de servir notre Empereur et notre patrie. Tu n'as pas d'idée, écrit-il à sa femme, comme le temps m'est long sans lui et toi ». [75]. Il est tel chroniqueur polonais de cette guerre, dont l'aigreur contre Napoléon a commencé à la vue de ce déchiquètement de l'armée polonaise [76]. Combien ceci devait être amer pour le Prince Joseph !

Napoléon avait sans doute des raisons très sérieuses d'agir ainsi : ce 4e corps de cavalerie est l'avant-garde de l'aile droite, ses mains tendues en avant, ses yeux; pour opérer en avant de puissantes et lointaines reconnaissances, il faut une

(71) Łagowski (Piotr), *Pamiętniki wypadków* r. 1812 od m. kwetnia, Rękopis 5 6/29 (*Section des manuscrits de la Bibliothèque de l'université* de Varsovie) Łagowski diffère de Skarbek dans cette énumération en ce qu'il y ajoute le 1er chasseurs à cheval et en retranche le 14e lanciers. Ces 7 régiments sont chacun à 750 hommes sauf le 16e, qui est à 650, leurs chefs sont les colonels Comtes Przebędowski, Tyszkiewicz, Łaciński, Zawadzki, Comte Adam Potocki, Krzyński, Comte Tarnowski (15 avril 1812).

(72) Łagowski met dans le corps de Macdonald le 8e lanciers (Colonel Prince Dominik Radziwill), le 10e Hussards (Colonel Kamiński) (15 avril 1812).

(73) Skarbek (Comte Frédéric), Dzieje Xiestwa Warszawskiego, r. 2, p. 180-181.

(74) *Glawny Archiw*, N° 5.046. Dresde 17 mai, Kanikof à Rumiantsof.

(75) *Bibliothèque Krasińska*, Correspondance du Général Vincent Krasiński avec sa femme N° 4380, 1812, lettre 15, Oberherrendorf sous Glogau, 3 mai 1812.

(76) Gnoinski (Bolesław Zygmunt), Ze wspomnień mojego dziadka. Pamiętnik z wojny 1812, Piotrków, Trybunalskie wydawnictw Kroniki Piotrkowskiej 1910, 100 p. in-16, p. 4-5.

cavalerie où les Polonais dominent, où ils puissent mettre à profit leur connaissance de la langue, des mœurs, du relief du pays. Les 1er et 2e corps de cavalerie, qui joueront le même rôle pour l'armée que commandera en personne Napoléon, doivent de même avoir des corps polonais d'éclaireurs. Quant aux régiments d'infanterie rattachés à Macdonald et à Victor, ils seront fort utiles à ces maréchaux commandant de troupes surtout prussiennes ou allemandes : ils seront l'élément agissant sur la fidélité duquel on peut compter et sans lequel le chef du corps d'armée risquerait de n'être qu'un otage entre les mains du subordonné douteux. Tout ceci n'était pas contraire à l'intérêt de la Pologne.

Il n'empêche que cela blessait le sentiment polonais et il n'est pas sûr, que l'intérêt de Napoléon et de la Pologne eut été plus mal servi par la réunion de toute l'armée polonaise en une seule masse, qu'eut commandée le Prince Joseph. Au lieu de ce rêve, qu'on s'imagine l'état d'esprit de Poniatowski, réduit à commander le 5e corps, à obéir à un jeune roi de 28 ans, que Davout traite légèrement : cette revue de Modlin, où il a présenté les troupes à Jérôme, devient presque pour lui un souvenir pénible. Et voici maintenant qu'il va falloir partager l'autorité avec Dutaillis et Latour-Maubourg.

Brochant sur le tout, voici l'intendant général Dumas, qui écrit au Prince Joseph à l'instigation de Dupleix en faveur de la dame Jakubowicz. Dumas n'envoie ni argent, ni ordres, ni conseils permettant une fourniture rapide de fourrage. Il a appris que « cette dame a même consenti à assurer un service important de fourrages jusqu'à l'arrivée des denrées attendues de Galicie, si le Gouvernement saxon lui accordait un acompte sur les sommes considérables, qui lui sont dues » et il prie le Prince de « vouloir bien faire les démarches nécessaires pour faire accorder les secours qu'elle sollicite ». S'il faut aller à Dresde pour avoir la solution et mettre là-bas en mouvement la machine dont « tous les rouages étaient arrêtés depuis cent ans », il faut se résigner à voir périr les chevaux des quatre corps d'armée. Il y a un point sur lequel Dumas s'exprime clairement : « Il m'est interdit de toucher aux approvisionnements formés par le Gouvernement prussien en exécution de la convention du 24 février. Je ne puis dans aucun cas donner mon assentiment à ce que le gouvernement effectue des versements à Varsovie et encore moins

à ce qu'ils soient mis en distribution sous quelque prétexte que ce soit, puisque ce serait non seulement une violation de la convention, mais encore une désobéissance formelle aux ordres donnés par l'Empereur, qui veut, que l'aile droite de l'armée tire sa subsistance de la haute Vistule et de la Gallicie ». Sa conclusion est pour prier le Prince de » prescrire aux autorités locales de redoubler d'efforts pour assurer par leurs soins le service des fourrages » et « d'avoir la bonté de lui faire connaître les résultats de ses démarches qui, je l'espère, procureront à l'armée les ressources, dont elle éprouve le plus grand besoin » [77]. Ainsi, il y a des magasins militaires pleins de fourrages, mais on ne doit pas y toucher; il y a à la campagne des maisons de riches propriétaires où l'on ne réquisitionne pas. Et l'on s'étonne des résultats : les magasins militaires sont assez bien gardés pour qu'on n'y puisse toucher, mais les particuliers ne pourront éviter la réquisition qu'en risquant le pillage. On s'imagine l'état d'esprit de Poniatowski après lecture d'une telle lettre.

Le 15, autre lettre du même Dumas au même prince : ordre est donné à l'ordonnateur Trousset « de faire confectionner d'ici au 31 juillet prochain, s'il est possible, 300 voitures à la Comtoise, destinées au complètement du matériel des trois dernières compagnies du 15e bataillon des Equipages militaires, qui arriveront incessament à l'armée sans matériel ». Il faudra « faire marcher ces travaux de front avec ceux du 16e bataillon ». Dumas demande à Poniatowski de « coopérer de son influence à faire hâter la confection pour qu'à leur arrivée à l'armée ces compagnies puissent trouver leur matériel disponible sur la Vistule ». Il y a peu ou point de bois de charronnage autour de Varsovie, qu'importe. Il n'y a pas d'argent : « J'ouvrirai à M. Trousset les crédits nécessaires pour payer ces voitures ». Toujours le futur, et la conviction, qu'avec le « concours » du prince, on obtiendra des résultats satisfaisants [78]. Les corps, que durent servir ces compagnies des équipages, étaient appelés eux aussi à beaucoup souffrir. Le Prince Joseph, sentant monter le flot des impossibles réalisations, était fort à plaindre.

Au reste, on parle de l'arrivée de l'Empereur à Dresde. Le

(77) *Archiwum Główne Akt dawnych*, X. W. 296 Revues et intendance générale de la Grande Armée, pièce 48. Posen 14 mai 1812.
(78)) *Archiwum Główne Akt dawnych*, X. W. 296. Revues et intendance générale de la Grande Armée, Pièce 47, Posen 15 mai 1812.

ministre de Russie en cette ville en a vent le 8 mai et, le, 12, l'annonce pour le 15 [79]. Lubienski en a dû être informé aussitôt par Breza. Les 13 et 14 arrivent à Dresde plusieurs équipages de l'Empereur, des voitures chargées de vaisselle, d'effets, les bureaux de Bassano, deux aides de camp de Berthier. Le bruit court, que la reine de Westphalie viendra : Kanikof s'en émeut, s'enquiert près de Siméon, ministre de Westphalie en Saxe, qui prétend ne rien savoir [80]. Si Kanikof croit devoir parler de ceci à Roumiantsof, on peut s'imaginer l'intérêt qu'y prennent les ministres du Duché. Les dames à Willanów expriment à Jérôme le désir de voir la reine à Varsovie : il la leur promet pour novembre. Personne ne comprend, mais tout le monde cherche à comprendre.

Pendant ce temps, les services de l'aile droite continuent à fonctionner : en attendant l'arrivée de Latour-Maubourg, Jérôme a groupé près de Plock la cavalerie légère polonaise, qui doit faire partie du 4e corps de réserve, il a demandé à Reynier de préparer l'établissement de la sienne, et a « approuvé entièrement » ses dispositions. Marchand écrit à ce dernier : Sitôt que le pont volant, que Vous faites préparer à Pulawy sera établi, l'intention du roi est que Vous fassiez de suite porter votre cavalerie sur la Wieprz... Le Roi pense également qu'il sera indispensable de couvrir le pont que Vous établissez sur la Vistule par une bonne tête de pont. Vous ne ferez passer de l'autre côté que l'infanterie nécessaire pour la garder afin de ne pas donner de l'ombrage aux Russes » [81]. D'autre part Allix rapporte, que Reynier ne se prépare pas à établir « le pont dans l'endroit qui avait été désigné par le Roi d'après deux renseignements, que S. M. avait fait prendre sur les lieux ». Marchand écrit donc à Reynier pour le ramener à la conception du roi : « L'établissement de ce pont à *Borch* présente de très grandes difficultés : dans ce point la rive droite de la Vistule est très marécageuse. Il serait nécessaire d'établir une chaussée assez longue à travers les marais, au lieu qu'au-dessus du Wieprz, sur le point fixé par le Roi, il y a un espace où l'on peut mettre facilement 8.000 hommes en bataille et couvert par la nature du terrain de manière qu'on ne peut y arriver que par deux chemins qui existent déjà. D'ailleurs, quand le point que Vous avez choisi serait plus propre à rece-

(79) *Główny archiw*, Nr. 4517, 4784.
(80) *Idem*, Nr. 4893, 2/14 mai, Kanikof à Roumiantsof.
(81) *Archiv. Min. Guerre*, Marchand à Reynier, Varsovie 14 mai.

voir le pont, que celui qui Vous a été désigné par le général Allix, d'après l'ordre qu'il a reçu du Roi, ce ne serait point une raison pour s'écarter des intentions de S. M., parce qu'à la guerre une fois qu'un ordre est donné, quelqu'inconvénient qu'il présente, il doit être exécuté; sans cela... on serait toujours dans l'incertitude sur l'exécution d'une disposition prise ou d'un mouvement ordonné, ce qui est la chose pire que l'on puisse rencontrer à la guerre. Vous savez tout cela aussi bien que moi et Vous avez dû souvent Vous trouver dans le même cas de Vous convaincre, que ce qu'il y a de plus nuisible dans les armées est le défaut d'ensemble. Il faut donc que tout aboutisse à un centre commun et le centre, c'est le Roi pour l'aile droite. C'est un principe dont il n'est jamais permis de s'écarter sans s'exposer aux inconvénients les plus graves. Et je Vous le répète, Vous le savez tout aussi bien que moi, c'est surtout ce principe à l'observation duquel le Roi tient le plus fortement. Ainsi, l'intention formelle de S. M. est que le pont sur la Vistule soit établi à Stezica... Les ordres du Général Allix pour ce qui a rapport à l'artillerie doivent être respectés comme étant donnés en conséquence de S.M. » [82]. Jérôme, Marchand, Allix, sont évidemment dans le vrai. En tout ceci, ils ne commettent qu'une erreur : Napoléon a prévu la construction de ponts, il ne l'a pas ordonnée. Dans l'empressement de Jérôme à faire construire des ponts à Góra devant le 8e corps, à Stezica devant le 7e, il y a quelque chose de la hâte qu'il a, de voir ses troupes cantonner dans des régions encore pourvues de ressources, peut-être plus encore que de l'ardeur du chef qui veut sans retard courir à l'ennemi.

Il se passe alors, Jérôme étant à Willanoów du 15 au 18, une étrange chose au Conseil des ministres. Le Conseil tient ses séances tous les deux jours : parfois, si le programme est chargé, ou s'il y a urgence, il se réunit deux jours de suite. Il y a eu séances les 1er, 3, 5, 8, 10, 12, 13 et 15 mai. Le 16 veille de la Pentecôte a lieu une séance extraordinaire, dont Niemcewicz rend ainsi compte : « Le conseil des ministres ayant estimé que son autorité n'est pas respectée, que le soldat étranger gouverne en autocrate dans la ville et dans le pays, que les observations et les plaintes du Conseil au roi de Westphalie ne produisent aucun effet, et n'ont amené aucune

(82) *Arch. min. guerre,* Au Q. G. de Varsovie 15 mai 1812, Marchand à Reynier.

punition, a envoyé, sur la proposition du Prince Joseph, son aide de camp en courrier à Dresde pour signaler au roi notre lamentable situation, l'anarchie générale, les rapines, les meurtres commis par les troupes westphaliennes; que si le roi ne leur vient pas en aide, les ministres, jugeant qu'ils ne servent à rien, qu'ils attirent seulement sur eux par leur impuissance les malédictions du peuple, se démettront de leurs fonctions » [83]. Cette séance semble donc la suite de celle du 12 au cours de laquelle on a adressé à Jérôme des plaintes au sujet de ses troupes et un avis des mesures qu'on se proposait de prendre pour parer au mal.

Ce qui surprend dans ce compte rendu de Niemcewicz, c'est que tout semble indiquer ici une initiative résolue et poussée à fond du Prince Joseph contre le roi Jérôme. Ceci n'est guère dans la manière du Prince : et se pourrait-il, que profitant de l'hostilité de Davout contre Jérôme, il ait cru devoir se signaler aux sympathies de ses compatriotes en portant à ce dernier un coup, qui attirant sur lui la colère de l'Empereur, le mettrait hors de cause, comme candidat possible ?

Le Conseil du 16 a été effectivement réuni à la demande du Ministre de la guerre, mais le motif avoué est autre : le Prince déclare qu'on ne peut plus payer la solde des troupes, catastrophe effroyable en un tel moment, qui briserait chez le soldat ce ressort moral, sans lequel il n'y a pas de confiance, et qui aurait les plus graves répercussions partout, jusque dans les hôpitaux, lesquels deviendraient « l'habitacle de la misère, du désespoir et de la mort ». Il attire l'attention de ses collègues sur la situation « devenue dernièrement telle, qu'ils seraient des criminels de vouloir continuer à en prendre sur eux la responsabilité, quand il est douteux qu'ils puissent remplir leurs devoirs.» Et il propose de « *déléguer le Ministre du trésor,* comme étant à la source des revenus et des dépenses pour présenter à Notre Roi le tableau véridique de la situation du pays... et en recevoir l'appui de l'Empereur son allié, afin que celui-ci, qui a déjà dans le duché son Intendant Général, y comprenne dans son administration le gouvernement militaire, qu'il connaisse la véritable situation du pays, les sacrifices que le peuple a faits jusqu'alors et est encore prêt à faire avec la plus grande abnégation. Et puisque

(83) Niemcewicz, Pamiętniki, t. I, p. 324, à la date du 24 mai.

nous avons dépassé les limites de la possibilité et de la vraisemblance, *tous les Ministres* déposeront aux pieds du trône les pouvoirs, qu'ils ne sont plus en état de bien exercer, comme l'exigeraient l'honneur, le devoir et l'attachement au Monarque ».[84]

Il ne peut être question de nier la disproportion existant entre les ressources du gouvernement du Duché et les charges, qui pèsent sur lui à cette date. Ce qui étonne seulement, c'est que cette impossibilité de payer la solde n'ait pas paru un fait actuel, lors de la séance du 15, et que ce spectre de banqueroute se soit tout à coup présenté au Prince dans la nuit du 15 au 16. Sans doute, les troupes polonaises commencent à la date du 15 à recevoir la ration de campagne[85], ce qui implique un surcroît de dépense. Mais ce surcroît a dû être prévu et calculé à une date assez antérieure, pour que cette journée du 15 n'ait pas eu des effets aussi catastrophiques. Cette démission du Ministère entier proposée par un ministre qui n'est pas le Président du Conseil, offre quelque chose d'assez anormal aussi. Un seul personnage surnage au milieu de ce naufrage général, Matuszewicz, qui, chargé d'exposer la situation au roi et à l'Empereur, sera sans doute chargé de constituer un nouveau gouvernement. Et dès lors, il apparaît qu'à ce moment décisif le Prince Joseph impressionné par les besoins croissants de l'armée et le manque de ressources permettant d'y satisfaire, s'est laissé manœuvrer par l'habile et audacieux Matuszewicz.

Stanislas Potocki directement menacé comme chef du gouvernement, répondit en faisant remarquer, que l'Empereur pouvait arriver à Dresde, et qu'au lieu d'envoyer là le ministre des finances, il suffirait d'envoyer par un courrier au nom du Conseil un exposé rédigé par Matuszewicz du tableau loyal fait par le ministre de guerre de la situation du pays et des immenses besoins, auquels il est invraisemblable qu'on puisse encore satisfaire sans aide et sans conseil.[86] Il était d'autant plus difficile de prétendre que Matuszewicz avait amplement le temps de se rendre à Dresde, que tout semblait annoncer l'arrivée imminente de l'Empereur à Varsovie, et que, la veille, on avait pris note d'un décret royal du 9 mai

(84) *Protokół Rady Ministrów.* Séance 365, 16 mai, folio 211.
(85) Bibliothèque de l'Université de Varsovie : *section des manuscrits.* Nr. 56/29 Lagowski Piotr, Pamiętniki wypadków r. 1812, mai 15.
(86) *Protokół Rady Ministrów,* Séance 365, 16 mai, folios 211-212.

relatif à la réception du « César des Français, roi d'Italie, Protecteur de la Ligue du Rhin, dans le duché de Varsovie et dans sa capitale ».[87] Bref, les ministres écartèrent l'idée d'une démission collective « non parce qu'il leur était désagréable de quitter leurs fonctions, mais parce qu'ils se faisaient scrupule d'abandonner des affaires dans un état si critique ».[88] Le coup tenté par Matuszewicz n'a pas réussi : Potocki reste en selle, la Famille Czartoryska n'a pas encore conquis la totalité du pouvoir. Ce sera pour une autre fois.

En attendant que Matuszewicz rédige son rapport, et que le courrier parte, le Conseil cherche séance tenante des ressources pour payer la solde jusqu'à la fin du mois. Il faut 700.000 zlotys. Chose bizarre, le Prince Joseph trouve tout de suite 200.000 zlotys, Matuszewicz 100.000; Sobolewski, ministre de la police en déniche quelques dizaines de mille. L'on déterre le décret royal du 24 avril, relatif à l'utilisation du trésor du couvent de Czestochowa[89] et une résolution du 1er mai du Conseil à ce sujet. On propose d'accepter et d'exiger des contribuables en retard le tiers de l'arriéré d'impôts dû par eux. On décide d'interdire aux préfets de rien laisser sortir des caisses départementales. On demande enfin au ministre des finances de faire, dans le rapport qu'il va rédiger, mention de l'argent redû au Duché par le Gouvernement français depuis 1807.[90]

Ainsi donc, on avait de quoi conjurer tout danger immédiat : il n'y avait pas catastrophe brusque ressemblant à une bataille perdue, à un tremblement de terre, à un raz de marée. On eut pu remettre au 19, c'est-à-dire après la Pentecôte, cette séance du 16. Pourquoi donc tout ce bruit ?

Il s'agissait de la conquête du pouvoir à Varsovie; il s'agissait aussi pour Matuszewicz d'être à Dresde, d'y jouer un rôle d'observateur, et d'y agir. Sans doute il y aura là des tractations d'importance capitale pour la Pologne. On y règlera son sort. Et sans doute il y a là Frédéric-Auguste, le souverain du Duché et son ministre des relations extérieures Senfft; il y a là Breza; mais aucun membre du Gouvernement résí-

(87) *Idem*, Séance 364, 15 mai, folio 209-210.
(88) *Idem*, Séance 365, folios 211-212.
(89) Représentant une valeur d'un million de zlotys (*Zółtowski*, Die Finanzen des Herzogtums Warschau, 2 vol., p. 88-89).
(90) *Protokół Rady Ministrów*, Séance 365, 16 mai, folio 212. Les ministres l'évaluent à 7 millions, *Zółtowski* (t. 2, p. 114-5) l'évalue à 7.500.124 fr. 77.

dant à Varsovie. On verra un M. d'Olindski, sujet russe, gentilhomme lithuanien, s'y faire présenter à Napoléon par Kanikof; le colonel autrichien Kinski s'y faire présenter à l'Empereur par le prince hongrois Esterhazy. Le Duché à Dresde pendant le séjour de Napoléon, n'est représenté que par M. Batowski, grand échanson du Duché, ministre du roi de Saxe en Espagne [91]. C'est là une situation intolérable, qui rappelle trop Tilsit : il faut qu'il y ait là un Polonais de marque, invité ou non. Le Prince Joseph ne peut quitter son poste; Lubienski est trop détesté de ses collègues; Stanislas Potocki, chef du gouvernement, est trop purement décoratif, trop peu agissant, trop hypnotisé par le génie de l'Empereur et pour le moment trop Jéromiste, soit par lui-même, soit par sa femme et sa belle-fille, soit par Willanów, qu'il met en ce moment à sa disposition. Pour la Diète, le Sénat, le Conseil d'Etat, la noblesse entière, il ne peut être question, comme représentant de la Pologne à Dresde, que de Matuszewicz. Et il faut faire vite : décider de tout cela le 19 seulement, pouvait-être esquisser un geste devenu vain. D'où cette séance brusquée du 16.

L'inquiétude est grande partout au sujet de cette guerre, dont on voit les immenses préparatifs et qui ne paraît pas devoir rapidement se déclancher : « Je ne sais pas jusqu'à quel temps nous resterons ici : on nous laisse sans ordres », écrit le Général Krasiński. « Je ne peux concevoir quelle est la raison de notre séjour prolongé ici : déjà dans l'année 1809 nous nous sommes battus après la prise d'Esling le 22 mai et aujourd'hui nous restons tous dans une inactivité désespérante. On parle de la paix et je commence à y croire » [92]. « Si cela finit par la paix, dit Mme Nakwaska, nous sommes perdus » [93]. Il faut, en tout cas, en finir vite, autrement le poids des armées écrasera le pays; en finir et donner aux Polonais une Pologne, — non telle qu'elle plaira à l'Empereur d'Autriche, au roi de Prusse, même au roi de Saxe, — mais une Pologne telle que les Polonais la veulent. Il faut en finir et leur donner un chef, un roi qui soit des leurs, non plus Frédéric-Auguste, encore moins Jérôme Napoléon.

(91) *Glavny Archiv*, Nr. 5080, Dresde 6/18 mai. Nr. 5478, Dresde 14/26 mai, Kanikof à Roumiantsof.

(92) *Bibliothèque Krasinska*, Correspondance du Général Vincent Krasinski, Nr. 4380, lettre Nr. 15, 3 mai; lettre Nr. 18, 22 mai 1812.

(93) Falkowsky, Obrazy z życia : t. 4, p. 10. Lettre de Mme Nakwaska.

Matuszewicz, il y a seize ans, a perdu sa femme, morte en donnant le jour à une fillette. Cette enfant, élevée par les princesses Czartoryski, est devenue une délicieuse jeune fille, dont les jeux, les badinages et les rires ensoleillent la cour des Czartoryski. Son père a toujours été l'homme de la Famille; mais à mesure que grandit Sophie Matuszewicz, et que sa situation grandit dans cette maison, il est clair que le ministre des finances est plus attaché aux bienfaiteurs de sa fille. En 1813, le vieil Adam Czartoryski ne voudra pas aller aux eaux à Bardyow sans avoir près de lui Sophie Matuszewicz. Le 18 octobre 1816, Adam Czartoryski, l'ancien ministre, au bal chez l'Empereur Alexandre à Varsovie, déclarera à Sophie un amour, qui durera dix mois. En attendant, le 18 mai 1812, Sophie, son futur fiancé, la Princesse Isabelle, quatre autres jeunes filles et quelques invités, vont quitter Sienawa pour aller excursionner de l'autre côté du San et y faire un pique-nique [94].

Pour qui et pourquoi, deux jours avant ce pique-nique, Matuszewicz a-t-il tenté ce coup d'état au conseil des ministres ? Il y a un homme qui peut se croire placé pour faire la paix entre Alexandre et Napoléon, pour bâtir la Pologne nouvelle sur la réconciliation entre l'orient et l'occident européens, un homme autour duquel toute la classe riche et cultivée peut se grouper pour assoupir les velléités d'éveil de la basse classe anémiée physiquement et intellectuellement : cet homme c'est l'ancien ministre d'Alexandre, Adam Czartoryski. Sans doute, il est impossible de proposer sa candidature soit à Napoléon, soit à Alexandre. Mais ce qu'il faut faire, c'est abattre toute candidature qui offre quelque chance de réussite, pour que le nom d'Adam Czartoryski soit au bon moment le seul qu'on pût mettre en avant. Plus Matuszewicz avoue à la comtesse Zamojska d'estime pour Jérôme, plus ce dernier apparaît comme un obstacle à abattre. Niemcewicz, qui est aussi un ami de la Famille, et qui est secrétaire du Sénat ne peut guère se tromper, écrivant huit jours après la séance du Conseil des ministres du 16, quand il donne ce qui s'y est fait, comme dirigé contre Jérôme. Il a oublié dans son récit de faire mention de Matuszewicz et veut, que ce soit le Prince Joseph qui ait çonçu et exécuté cette attaque contre

(94) Kicka, Pamiętnik Zofji z Matuszewiczów Kickiej (1796-1822) Cracovie, Czas, 1910, 143 p. in-8°, p. 11, 18, 63-64, 80-83.

ce Roi. Le procès-verbal officiel de la séance, ne fait pas allusion à Jérôme, mais met en vedette le nom et le rôle de Matuszewicz. Il faut compléter l'un par l'autre les mémoires de Niemcewicz et le procès-verbal.

L'attaque avait des chances de réussite : le Prince Joseph, chargé de l'engager, ne pouvait guère se dispenser de la soutenir; Lubienski attaché à Frédéric-Auguste semblait ne pouvoir se prononcer que contre Jérôme [95]; Stanislas Potocki ne semblait pouvoir compter au maximum que sur le faible Sobolewski. En fait, le Prince Joseph ne songeait qu'à l'intérêt du service; Lubienski était trop prudent pour se compromettre dans une attaque de fond contre le frère de l'Empereur; c'est pourquoi, non seulement on ne démissionna pas, mais encore on ne laissa pas trace des attaques contre Jérôme dans le procès-verbal de la séance. Et suprême habileté, on chargea Matuszewicz de rédiger la note qui par le Roi de Saxe devait arriver à l'Empereur, lui en laissant tout l'honnêur et toute la responsabilité.

Cette note n'est insérée, ni analysée dans aucun procès-verbal, mais c'est elle que Niemcewicz semble avoir vue : Il en semble avoir mesuré toute l'importance et, nerveux, note avec angoisse le 24 mai : « Il n'est encore venu aucune réponse à ce courrier » [96]. Quelle qu'en soit la forme, cette note est d'une grande audace : au moment où Napoléon réédite Erfurt à Dresde, elle est l'acte du représentant d'un gouvernement non invité à figurer dans ce parterre de rois et qui, se présentant néanmoins, frappe du poing sur la table et dit : « Vous nous avez oubliés, nous, qui sommes l'enjeu et le but de la partie qui va se jouer. Nous vous faisons savoir dès aujourd'hui, que nous y sommes aussi partenaires ».

Ce qui va se passer à Dresde, ne peut donc être indifférent au sort de Jérôme en Pologne. Napoléon est arrivé dans la capitale saxonne avec Marie-Louise le 14 mai à 11 heures du soir et il en partira dans la nuit du 28 au 29 [97].

Catherine de Westphalie à Cassel, le 10, avait ses paquets faits, « se proposant d'aller à Dresde » à moins qu'elle ne« reçoive des nouvelles directes de S. M. I. » [98]. Ayant reçu une

(95) Wybicki, Dodatek do Pamiętników Wybickiego, p. 23.
(96) Niemcewicz, Pamiętnik t. 1, p. 324.
(97) *Glavny Archiv.*, Nr. 5081, Dresde 16 mai Kanikof à Jakovlef; Nr. 5535, Dresde 28 mai, post-scriptum du 29 à 3 h. 1/2, Kanikof à Roumiantsof.
(98) *Arch. Aff. Etr.*, F. W. Reinhardt à Bassano 10 mai, Nr. 336.

invitation de l'impératrice [99], elle part pour Dresde le 15 mai, à 11 heures du soir, précédée par son écuyer, M. de Colli-gnon [100]. Elle a emmené 65 chevaux de poste et deux four-gons [101]. L'accompagnaient, le grand Maître de sa cour, de Gilsa, le baron de Boucheporn, la comtesse Bocholz, grande maîtresse et deux dames du palais [102], la princesse de Philip-pstadt et la comtesse Lobenstein; le médecin de la cour, Zadig, le directeur des postes Seybolo, Mme Mallet, trois valets de chambre, trois femmes de chambre, une chambrière, une couturière, six laquais, en tout 25 personnes. Le Grand Duc de Wurtzbourg en aura près de lui une douzaine. L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche, tout bien compté, n'en auront près d'eux que 44. Napoléon en aura 46 et Marie-Louise 176 [103]. En somme, Catherine est au moins aussi bien accompagnée que l'Impératrice d'Autriche et si le luxe, dont Napoléon en-toura l'Impératrice des Français froissa sa belle-mère, celle-ci dût concevoir par surcroît quelque dépit de la façon, dont faisait figure la reine Catherine de Westphalie. Quant à la reine de Saxe, elle dut voir aussi Catherine d'un œil médio-crement sympathique.

Catherine arriva à Dresde le 17 au soir [104], c'est-à-dire avant le rapport Matuszewicz. Jadis, elle s'était fort bien tirée du voyage de Hollande et avait donné à la rencontre d'Erfurt l'air d'une réunion de famille. Dans ces deux cas, elle avait eu son mari près d'elle : cette fois, elle est seule. D'ailleurs, elle n'est pas là comme belle-sœur de Napoléon, mais comme reine de Westphalie. Elle est descendue au Palais royal, où un appartement lui a été préparé : elle avait voyagé jusque là incognito. Mais l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche, ayant fait leur entrée au bruit du canon et des cloches, aux accla-

(99) Lettres de l'Impératrice Marie-Louise et de la reine Catherine (Revue des Deux Mondes, 15 mai 1928, p. 402. Marie-Louise semble avoir de l'affection pour Catherine, elle écrit le 8 mai de Saint-Cloud : « Il y a plus d'un mois, que je n'ai reçu de Vos nouvelles et ce silence commencerait à m'inquiéter, si je n'étais pas aussi sûre de Votre amitié ».

(100) *Arch. Aff. Etr.*, T. W. Reinhard à Bassano, Cassel 15 mai Nr. 340.

(101) *Idem*, Cassel 21 mai, Nr. 342.

(102) *Glavny Archiv*, Nr. 5050, Jakovlef à Roumiantsof, Cassel 17 mai.

(103) Supplément au Nr. 45 de la *Gazeta Warszawska* du samedi 6 juin, p. 797-798, Dresde 22 mai. Lire évidemment Comtesse de Loe-wenstein.

(104) *Glavny Archiv*, Nr. 5080, Dresde 18 mai, Kanikof à Roumiantsof.

mations du peuple, l'incognito de Catherine cessa. A huit heures eut lieu un dîner d'apparat, où les dignitaires de la cour de Saxe étaient de service : les dames, la cour, le corps diplomatique y assistaient. A la table dressée dans la salle d'audience de la reine, en fer à cheval, les familles impériales, la reine de Westphalie et la famille royale de Saxe, en tout 16 personnes, prirent place dans l'ordre suivant : les deux couples impériaux au milieu; à gauche de Napoléon l'Impératrice d'Autriche, à côté d'elle se belle-fille Marie-Louise, puis l'Empereur François; à droite de Napoléon, la reine de Saxe, près d'elle le Grand Duc de Wurzbourg, plus loin la princesse royale Augusta, puis le prince Antoine, enfin les princesses Amélie et Marie-Anne. A gauche de l'Empereur François était assise Catherine de Westphalie, puis le roi de Saxe, la princesse Thérèse, le prince Maximilien, enfin les princesses Marie et Elisabeth » [105].

Le 20, l'Empereur, puis l'Impératrice d'Autriche reçurent le corps diplomatique et les personnes distinguées du pays. Le lendemain, la même présentation eut lieu chez la reine de Westphalie. Kanikof ajoute : « L. L. M. M. l'empereur et l'impératrice d'Autriche dînent tous les jours chez l'Empereur des Français et successivement le roi, et la reine de Saxe, la reine de Westphalie, les Princes de la Confédération, les Ministres d'Etat, les premiers dignitaires » [106]. Le 24 mai, concert à l'ancien Opéra : vers dix heures sont entrés les deux empereurs, la reine de Westphalie, le Prince de Wurzbourg, toute la maison royale de Saxe et tous les seigneurs de chaque cour [107]. Napoléon quittera Dresde le 29 à 3 heures du matin; le couple impérial autrichien le 30 à midi, partant pour Prague; Marie-Louise, le jeudi 4 juin à 5 heures. La reine de Westphalie, qui part le même jour un peu après, « doit avoir remis son départ pour passer ce temps avec cette princesse » [108]. Effectivement le 2 juin à neuf heures et demie l'impératrice, la reine de Westphalie et le grand duc de Wurzbourg sont allés voir la forteresse de Königstein. Leurs Majestés furent reçues là au bruit du canon par le Roi et la famille royale. Après le déjeuner, on a visité la citadelle, puis on a fait sur l'Elbe une

(105) Suppléments aux NNr. 43 et 44 de la Gazeta Warszawska, 30 mai et 2 juin, p. 765, 782-3, Dresde 18 et 20 mai.
(106) *Glavny Archiv*, Nr. 5431. Kanikof à Jakovlef, Dresde 25 mai.
(107) Supplément au Nr. 45 de la Gazeta Warszawska du samedi 6 juin. Dresde 25 mai 798.
(108) *Glavny Archiv*. Nr. 5741, Kanikof à Jakovlef. Dresde 31 mai.

promenade en gondoles. Au son du canon à Pilnitz et de deux chœurs de musique, Leurs Majestés revinrent à Pilnitz et de là à Dresde. Le 3 vers cinq heures, l'impératrice, la reine de Westphalie et le duc de Wurzbourg se sont rendus dans les jardins des princes Antoine et Maximilien. Le 4, Catherine, « reprenant son incognito », s'en alla vers Cassel par Leipzig [109], où elle s'arrêta pour quelques emplettes. Elle arriva à Napoléonshöhe, le 6, à sept heures du matin, « en très bonne santé; elle envoya le même jour de longues dépêches au Roi ». Le soir les habitants de Cassel illuminèrent. Le lendemain, dimanche, le Conseil d'Etat se réunit sous sa présidence [110].

En quoi a consisté son rôle à Dresde, il est difficile de le dire. Les choses ne semblent pas avoir toujours marché à souhait. Rentrés à Cassel, les courtisans de la reine se déclarèrent « enchantés des leçons d'amabilité, que cette Princesse a reçues de S. M. l'Impératrice des Français et de la reine de Saxe » [111]. Or, ou elle n'a pas compris ces leçons, ou elle a voulu les oublier, ou les courtisans se sont mépris n'étant que « des courtisans du second ban ». Elle écrit en effet à son père au sujet de Marie-Louise. « J'ai eu beaucoup de peine de me séparer d'elle, car elle m'a traitée avec la plus grande amitié » [112]. Elle écrit à l'impératrice elle-même sur un ton de grande sincérité : « Ma très chère sœur. Je ne pourrais Vous exprimer à quel point j'ai du regret de Vous quitter, dans le moment surtout, où la similitude de nos peines pouvait me faire espérer d'adoucir les Vôtres en les partageant aussi sincèrement. Si, dès le premier instant, j'ai ressenti pour Vous l'amitié d'une sœur, Je puis Vous assurer, qu'elle s'est augmentée d'après celle que Vous avez bien voulu me témoigner à Dresde... Je vous prie de me donner bien souvent de vos nouvelles, de me parler avec détail de l'Empereur. Dans ma solitude j'ai besoin d'être consolée par là et d'apprendre que les personnes que j'aime et révère. jouissent de tous les succès que je leur désire » [113]. Elle a également fait savoir au roi

(109) Supplément au Nr. 47 de la *Gazeta Warszawska* du samedi 13 juin, Dresde 4 juin, p. 831.
(110) *Arch. Min. Aff. Etr.* T. W. Nr. 344, Cassel 8 juin, Reinhard à Bassano.
(111) *Gazeta Warszawska* Nr. 49, samedi 20 juin, Cassel 6 juin, p. 861. Arch. Aff. Etr. Nr. 344. Cassel, 8 juin.
(112) Du Casse, Catherine de Wurtemberg p. 68, Au roi de Wurzbourg, Napoléonshöhe 7 juin.
(113) Lettres de l'Impératrice Marie-Louise et de la reine Catherine. (Revue des Deux Mondes, 15 mai 1928, p. 403).

de Wurtemberg : « Etant venue ici pour voir l'Empereur et l'Impératrice, je passe aussi la plus grande partie de mon temps avec eux; et Vous apprendrez sans doute avec plaisir, qu'ils m'ont reçue à merveille. L'Empereur est venu me voir le lendemain de mon arrivée et est resté plus de trois quarts d'heure chez moi. J'ai donc pu, ce qui s'appelle causer avec lui et ma satisfaction a été extrême de voir qu'il approuve le zèle que j'apporte à me bien acquitter de mes nouveaux devoirs et qu'il daigne le compter comme un moyen de remplacer les lumières, qui peuvent me manquer » [114]. Napoléon s'assure que la maison royale de Westphalie remplit toujours le rôle pour lequel elle est faite.

En sa qualité de régente, a-t-elle été amenée par l'Empereur à participer à la place de Jérôme et en son nom, à quelque arrangement diplomatique ? C'est tout à fait improbable. Elle écrit en effet à Jérôme le 26 mai : « M. Siméon sort de chez moi pour me dire, que le Duc de Bassano lui a dit aujourd'hui de me demander un décret pour la sortie des bestiaux du royaume de Westphalie. Je crois bien, que tu ne t'y refuseras pas plus que l'Empereur d'Autriche et le roi de Saxe; mais j'ai répondu à M. Siméon, que je ne pouvais accorder personnellement chose pareille sans avoir ton agrément préalablement. Je crains bien que l'Empereur ne m'en veuille; mais je préfère tous les inconvénients au malheur de te déplaire » [115]. Il s'agit de la chose la plus importante pour l'armée, l'alimentation, et d'une mesure peu dangereuse pour un pays d'élevage. Si Catherine ne veut pas décider elle-même dans une affaire, où il est si évident que Jérôme n'hésitera pas, l'Empereur pourrait moins encore l'entrainer dans des pourparlers comportant des engagements précis et graves.

Elle est d'autant moins accessible à de telles suggestions, qu'antérieurement au 26, Napoléon lui a parlé de Jérôme sur un ton de mécontentement, qui l'a fait pleurer : « Ce n'est pas en faisant la cour aux femmes, a dit l'Empereur, et en tournant la tête à trois ou quatre d'entre elles, qu'on gagne l'estime et le *dévouement d'une nation* » [116]. La note Matusze-

(114) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 472, Catherine à son père, Dresde 22 mai.

(115) Du Casse, Catherine de Wurtemberg. Correspondance inédite, p. 66-7.

(116) Kleinschmidt, Geschichte des Königreiches Westphalen, p. 505. Chuquet, Lettres de 1812, p. 320. Du Casse, Cath. de Wurtemberg, p. 66-7.

wicz et quelques échos des réceptions de Królikarnia et de Willanów ont produit leur effet. L'empereur a dit à la reine, que Jérôme ne sortait pas de Varsovie, ne voyait rien par lui-même, qu'il ne lui donnait pas les satisfactions qu'il avait de Davout et même d'Eugène; qu'il s'amusait trop et obtenait trop peu des autorités du Duché [117]. En fait, il ne faut pas exagérer l'effet de ces offensives de papier dirigées de Varsovie ou d'Elbing contre Jérôme, bien moins efficaces que ne l'eut été l'envoi en mission à Dresde de Matuszewicz. Kanikof écrira à Roumiantsof le 25/7 juin, c'est-à-dire après le départ de l'Empereur, de Catherine, de tous les hôtes de la Saxe : « Les candidats qu'on nomme ici pour le trône de Pologne sont les rois de Saxe, de Westphalie, de Naples et le grand duc de Wurtzbourg; mais *la pluralité des conjectures est pour le roi de Westphalie* » [118]. Cette impression finale des fêtes de Dresde ne peut être négligée.

Intéressantes sont les instructions un peu tardives de Jérôme à sa femme pour son séjour à Dresde. D'abord il annonce l'envoi d'une « boîte à portraits pour le marquis Piatti, chef de service » près de Catherine; et de présents de la valeur de « 2.400 frs pour chaque chambellan », « de 1.800 pour chaque gentilhomme, de 6 à 800 pour les pages et l'officier commandant » l'escorte de la reine. Les libéralités aux fonctionnaires de la cour de Saxe ont-elles plu ou non à Frédéric-Auguste naturellement assez ladre ? Les propos de l'entourage de Catherine en font douter.

« Je suis bien heureux, poursuit-il, que l'Empereur et l'Impératrice t'aient vue avec plaisir : tu sais que tout ce qu'on fait pour toi, m'est plus sensible que ce que j'éprouve moi-même. Ecris-moi dans les plus petits détails la manière dont Vous aurez passé votre temps dans cette entrevue qui, j'espère, aura de bons résultats. Si tu trouves une circonstance favo-

(117) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 481-2. Jérôme à Catherine, Pulawy 31 mai, 8 h. du matin : 1°) Je ne conçois rien à ce que t'a dit l'Empereur; je suis continuellement en route et je t'écris de Pulawy, extrême droite de mon armée; je reçois des lettres de l'Empereur, qui sont *très aimables* et *très confiantes* et par contre le prince de Neufchatel m'écrit que l'Empereur a désapprouvé ce qu'a fait le Vice-Roi et les lettres *peu convenables du prince d'Eckmühl.* Tu vois que c'est bien différent de ce qu'il t'a dit. 2°) Je n'ai pas voulu donner une seule soirée; je me couche de bonne heure, je me lève de même et fait toutes mes affaires; mais je ne puis donner des ordres aux ministres du grand duché, parce que le roi de Saxe, avec raison, le trouverait mauvais ».

(118) *Glavny Archiv,* Nr. 6052.

rable pour parler à l'Empereur du mauvais état de nos finances (puisque nous avons près de 2 millions de déficit par mois), tu peux le faire; mais il ne faut pas oublier que dans ce moment où il a toutes les affaires de l'Europe dans la tête, il ne faut pas l'importuner par le tableau de ce déplorable état, auquel il ne peut rien dans ce moment et dont il nous dédommagera amplement à la fin de cette campagne. Tu ne dois pas également lui donner l'état de situation des troupes à moins qu'il ne te le demande [119] ». Il y a un contraste visible entre l'attitude du couple royal, préoccupé, non de la Pologne, mais des finances de la Westphalie, et celle de Napoléon qui veut que Jérôme gagne le dévouement de la nation polonaise.

Catherine a questionné Jérôme sur la durée de son séjour à Dresde et sur son retour immédiat ou non à Cassel. Jérôme répond : « Il n'y a pas de doute que tu doives rester à Dresde, tant que l'Impératrice y sera; mais, à moins que l'Empereur ne désire positivement que tu l'accompagnes à Prague, tu ne dois pas songer à ce voyage 1° parce que tu pourrais te trouver dans une fausse situation en Bohême auprès des deux Impératrices et que telle chose qui est bien, quand l'Empereur est là et que nous sommes en France, serait déplacée, quand Il n'est plus présent et que tu es en pays étranger. Tu es naturellement princesse française et traitée comme telle, quand tu es en France; tu ne peux être que souveraine et traitée comme telle, quand tu es dehors. 2° Parce que ce voyage coûterait fort cher et que tu sais que nous devons viser à beaucoup d'économie, pour payer les dettes qui nous restent et subvenir aux dépenses que je suis obligé de faire dans ce pays où il faut tout payer comme à Cassel et où tout est fort cher : un bouteille de mauvais vin coûte 10 frs ». Rien ici qui indique l'intention de rester en Pologne; par contre Jérôme et Catherine doivent améliorer leur situation en Westphalie.

Chose curieuse, il est question d'un voyage à Varsovie : « Tu peux compter sur tout ce que l'Empereur t'a dit, et dès qu'il a promis à l'Impératrice de la faire venir à Varsovie, il lui tiendra parole. Tu ne dois pas douter combien je serai heureux de te revoir et tu peux regarder cette lettre comme une permission de partir de Cassel en même temps que l'Im-

(119) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 469-71, Jérôme à Catherine 21 mai.

pératrice partira de Paris »[120]. La nouvelle de ce projet de voyage de Marie-Louise et de Catherine à Varsovie mérite d'être mis en relief, puisqu'il émane de l'Empereur. Jérôme en est avisé après qu'il a promis à Willanów de faire venir la reine. Envoyer là Jérôme, c'était l'amener à y entraîner Catherine : et si Napoléon a « pensé » à Jérôme, il doit penser à faire venir la reine à Varsovie. Cette idée du voyage des deux belles-sœurs en Pologne, peut faire penser de plus en plus Napoléon à Jérôme pour ce pays : mais cela reste fort vague.

L'Empereur à Dresde songe plutôt à compléter ses moyens d'assurer le succès de la campagne qu'à épiloguer sur les résultats de ce succès encore insaisissable. On peut croire la reine écrivant à son père : « Je ne puis rien Vous dire d'ici, malgré la réunion de tant de souverains : ils ont gardé pour eux les résultats de leurs délibérations ». Elle répète une semaine plus tard : « Je ne puis vous donner de nouvelles, malgré le voyage que je viens de faire, d'abord parce qu'il n'y a encore rien de sûr et que tout se passe en *on dit* et ensuite parce que dans le siècle où nous sommes, il est dangereux de s'occuper même de ceux-là; je suis bien impatiente de sortir de ce moment d'incertitude[121].

Kanikof a écrit à Roumiantsof : « Malgré cet étalage de grandeur et de domination, qui entourait ici l'Empereur des Français, il semble que sa présence a produit une impression peu agréable sur le public de cette ville. L'idée de la guerre, qui l'a conduit ici, répand un mécontentement général; elle est déjà onéreuse pour ce pays, par les impositions qu'elle exige avant d'avoir commencé et elle présente encore des maux plus grands, si elle se fait. On dit même qu'une grande partie de ses généraux est contre cette guerre et qu'ils y vont avec beaucoup de répugnance. Plusieurs personnes prétendent, et le Prince Esterhazy est du nombre, que ce souverain sent lui-même combien l'entreprise dans laquelle il est embarqué, est grave et hasardeuse et qu'il ne serait pas fâché de s'en retirer, s'il pouvait le faire convenablement. Il doit l'avoir témoigné lui-même au Duc de Weimar dans une conversation qu'il a eue avec ce prince »[121 bis]. Catherine a éprouvé quel-

(120) Mémoires de Jérôme, t. 5, même lettre, p. 470-471.
(121) Du Casse, Catherine de Wurtemberg. Correspondance inédite, Dresde 31 mai, p. 67 et 7 juin, p. 68.
(121 bis) *Glavny Archiv.*, Nr. 6052, 25/7 juin.

que chose de pareil : « Le départ de l'Empereur, écrit-elle le 31 mai, ses adieux, nous ont fait bien de la peine; en mon particulier, j'en ai pleuré; enfin, il est à craindre, que tout espoir d'accommodement ne soit évanoui et qu'il n'y ait plus aujourd'hui qu'à attendre les événements. Et elle s'inquiète au sujet de son frère; elle demande à son père de lui conserver ses « bontés paternelles, qui sont plus que jamais nécessaires à son esprit agité » [121 ter]. « J'ai à peine pris le temps de me reposer, écrit-elle le 7 juin; les ministres s'étant présentés et comme les affaires marchent avant tout, il faut leur sacrifier jusqu'à son repos. Je tâche de m'occuper d'affaires le plus possible, pour me distraire des violents chagrins du moment actuel. Non seulement je me trouve seule, isolée, mais dans des circonstances critiques et dans un moment où je ne puis prévoir l'instant de ma réunion avec le roi » [122].

Il n'y a pas un éclair de joie en tout ceci, aucun sursaut de cette allégresse qui fait vibrer les jeunes gens qu'un but nouveau est venu animer et passionner. Qu'a-t-elle appris à Dresde, qui puisse ainsi l'oppresser ? Ce que l'Empereur a reproché à Jérôme, l'existence de la note Matuszewicz ? Elle sent, en femme, on ne sait quelle absence de bon vouloir autour de Jérôme.

Précisément, ils ne semblent jamais avoir été plus unis. En dehors de ses quelques réceptions, Jérôme paraît avoir éprouvé le même sentiment d'isolement que Catherine ». A Okuniev, dit le page Von Lehsten, il y avait un grand camp. Le roi y allait très souvent en voiture : en somme Jérôme devait s'ennuyer à Varsovie » [122 bis]. « Il m'écrit presque journellement, écrit Catherine le 31 mai; mais lui-même est en course et sera maintenant plus que jamais tantôt ici, tantôt là ». « Le seul adoucissement que j'éprouve à ces peines réunies, reprend-elle le 7 juin, c'est l'exactitude avec laquelle il me donne de ses nouvelles. J'en reçois tous les jours des courriers ordinaires, indépendamment des courriers extraordinaires, des lettres de 4, 5 et 6 pages » [123]. De son côté, elle lui a écrit le 15, jour de son départ de Cassel, le 18 dès le lendemain de son arrivée à Dresde, le 23, le 25, deux lettres le

(121 ter) Du Casse, Catherine de Wurtemberg, p. 67.
(122) *Idem*, p. 68.
(122 bis) Boltenstern, Erinnerungen eines Pagen, p. 73-74.
(123) Du Casse, Cath. de Wurt. Correspondance, p. 67-68.

26; le 27, et deux autres lettres encore avant de quitter la Saxe [124].

Pourquoi Napoléon a-t-il fait venir Catherine à Dresde ? Pour affirmer, semble-t-il, aux yeux de l'Empereur d'Autriche, des rois de Prusse et de Saxe, qu'il y avait toujours un royaume de Vestphalie, qu'il était un état allemand allié et attaché à l'empire français, qu'il tenait, lui, l'Empereur, cet état en grande considération.

Napoléon avait besoin d'éviter que cette réunion comprit trop de gens, qui lui fussent peu attachés. Ce n'était pas trop de Frédéric-Auguste et de Catherine, pour contrebalancer l'influence que pouvait avoir l'entourage de François 1er ou de Frédéric-Guillaume sur les princes allemands. A remarquer, que Napoléon prit soin de réduire au strict minimum le séjour du roi de Prusse à Dresde : encore ce séjour a-t-il assez duré pour que la comtesse de Lœwenheim, la favorite de Jérôme ait été cause d'un incident entre Catherine et Frédéric-Guillaume [125]. Il était du reste plus commode d'avoir à Dresde Catherine princesse allemande, que Jérôme, qui eut été le seul prince français, c'est-à-dire trop en vedette. Sans doute, enfin, l'Empereur « pensant » à Jérôme et Catherine pour la Pologne, voulait-il se rendre compte une fois de plus de ce que pouvait Catherine. Et sans doute l'épreuve a été satisfaisante, puisque Catherine a été « contente de l'Empereur », ce qui signifie que Napoléon lui a témoigné sa satisfaction, puisqu'enfin le voyage de l'Impératrice et de Catherine à Varsovie reste décidé [126].

Pendant que sur la scène de Dresde se joue cette pièce à grand spectacle, à Varsovie on broie du noir au sujet de Jérôme. Le 17 mai pendant que Jérôme passe sa garde en revue à Willanów et que Catherine approche de Dresde, Niemcewicz écrit : « L'esprit si mauvais dans les troupes autrichiennes, est, si possible, encore pire dans les troupes westphaliennes, composées de divers peuples, Hessois, Hanovriens,

(124) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 465, p. 469, 473, 481, 474, 475, 484. La lettre de Catherine à Jérôme des Mémoires p. 474, n'est pas celle de Du Casse. Corresp. p. 66-7.

(125) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 484, Jérôme à Catherine, Pulawy, 31 mai soir.

(126) *Idem*, t. 5, p. 486. Jérôme à Catherine. Varsovie, 3 juin. Du reste, bonne amie, dès le moment que l'Impératrice viendra, tu peux te mettre en route : personne au monde n'éprouvera plus de bonheur en voyant un être que l'on chérit, que je n'en goûterai en t'embrassant.

Prussiens. Ils marchent sous les ordres de gens, qui leur ont fait tort, pour se battre dans une guerre, qui ne les intéresse pas. Tous les vœux vont à leurs ennemis : je tremble qu'ils ne lâchent pied devant les cosaques. Le cœur des citoyens bat en pensant à l'importance des approvisionnements de réserve; d'eux dépend notre existence ou notre perte » [127].

Le 18, le roi, ayant exprimé le désir de passer la nuit à Lazienki au lieu de rentrer en ville, De la Ville-sur-Illon envoya un mot au président de la Municipalité, Węgrzecki, pour lui demander 20 lits avec la literie nécessaire [128]. Jérôme se croyait évidemment à Paris ou à Cassel : il oubliait qu'il était à Varsovie, un lundi de Pentecôte, c'est-à-dire un jour où l'on ne trouve rien ni personne, dans un pays où, fort longtemps, lits et literie ont été moins que modestes; où il couchait, sans doute sans le savoir, sur le matelas de Mme Nakwaska; dans un pays, dont Mme de Staël dira quelques semaines après : « Partout des débris de magnificence à côté de la plus grande misère. Ce contraste se retrouve souvent en Pologne; il n'y a pas de lits dans les maisons mêmes où règne l'élégance la plus recherchée » [129]. Węgrzecki envoya ce qu'il put, c'est-à-dire quelque chose d'assez misérable. Jérôme lava la tête à son préfet du palais : celui-ci furieux et croyant à du mauvais vouloir, se précipita le 19 au matin à l'Hôtel de ville où était réunie la municipalité, empoigna Węgrzecki par la poitrine et se mit à aboyer après lui. Le malheureux se défendit sur ce qu'il avait déjà été fourni 40 lits pour le Palais Brühl et que la ville, étant pauvre, ne pouvait faire davantage. D'après Ostrowski, cette scène n'aurait été qu'un incident d'une longue lutte entre le Roi, qui s'efforçait de recevoir le plus possible et la municipalité, qui voulait fournir le moins qu'elle pouvait. La Ville-sur-Illon aurait dit : « Ne savez-Vous pas, Monsieur, que le roi, au cas où Vous lui opposeriez une plus longue résistance, est à la tête de 100.000 hommes et que sur un signe, il saurait réfréner le mauvais vouloir de la municipalité et de son président ». A quoi Węgrzecki aurait répondu avec flegme : « Je connais très exactement le chiffre des troupes que commande actuellement S. M.; mais je pense qu'il serait bien aussi, que Vous avertissiez le roi, que moi président de la ville, j'ai également, prêts à répondre

(127) Niemcewicz, t. 1er, p. 320.
(128) *Idem*, t. 1er, p. 321.
(129) Mme Stael, Dix années d'exil : Départ de Vienne, p. 131.

à mon appel 100.000 habitants pour repousser par la force toute injustice ». Ceci avait calmé l'intendant de Jérôme. D'après Niemcewicz, Węgrzecki aurait provoqué la Ville-sur-Illon en duel, et remis à Łuszczewski un rapport, que celui-ci n'aurait pas osé transmettre à Jérôme. De ceci d'ailleurs nulle trace dans les procès-verbaux des séances du Conseil des ministres. Niemcewicz conclut : Węgrzecki aurait dû non provoquer, mais arrêter la Ville-sur-Illon pour insulte faite à des magistrats réunis et dans l'exercice de leurs fonctions » [130].

Le registre des procès-verbaux des séances du Conseil municipal n'existant ni à l'Hôtel de ville, ni aux Archives principales des actes anciens où sont les papiers de la Municipalité, il est difficile de juger de l'authenticité de ce récit. Quelques jours auparavant, De la Ville-sur-Illon, faisant des reproches au « Président de la Police » de Varsovie, Zabłocki, paraît du moins très courtois. Agissant comme « commandant du Q. G. de S. M. le Roi », il écrit à Zabłocki : « J'ai l'honneur de Vous inviter d'avoir la bonté de donner Vos ordres que les haubergistes et les hôtels garnis soient plus exacts à Vous rendre compte des étrangers, qui logent chez eux, car il en viennent touts les jours et même à la Cour, qui ne se trouve point sur Votre liste, que Vous m'envoyez le matin. Il paraît que les portiers ainsi que les hommes employés aux barrières ne rendent point compte de toutes les personnes qui viennent en ville ou en sortent. Dans la liste que Vous m'envoyez le matin, je ne vois jamais le nom d'aucune femme. Je désire avoir la liste non seulement de tous les hommes, mais aussi de toutes les femmes étrangères, qui viennent en ville et qui n'y demeurent point ordinairement. Agréez, je Vous prie, etc. » [131]. La réponse de Zablocki, faite le lendemain, après envoi d'ordres dans les auberges et aux barrières, est d'un fonctionnaire consciencieux, poli, empressé à faire ce qu'on lui demande [132].

Par contre, dans le dossier des plaintes adressées au Préfet contre le président de la Municipalité, se trouve à la date du 1er juin une lettre de ce préfet au Ministre de l'Intérieur débutant ainsi : « Deux semaines ne se sont pas encore écou-

(130) Niemcewicz, t. 1er, p. 321. Ostrowski, t. 2, p. 186.
(131) *Archiwum Główne Akt dawnych*, R. 1812, Nr. 246 Meldowania różnych Osób, Nr. 126 Varsovie le 14 mai 1812.
(132) *Idem*, même pièce : au verso et sur l'autre feuille les minutes des ordres et de la réponse en français.

lées, depuis que j'ai eu à porter plainte contre l'activité insubordonnée et contrariante dans l'exercice de ses fonctions de M. Węgrzecki, président de la Municipalité, au sujet d'un rescrit, et déjà aujourd'hui il offre matière à une nouvelle plainte » [133]. Nakwaski ne paraît donc pas très satisfait du chef de la Municipalité varsovienne, et nous pourrions en l'absence de tous autres documents douter du récit souvent tendancieux de Niemcewicz et d'Ostrowski, qui ici paraît un peu trop scénique pour être vrai. Quoi qu'il en soit, Jérôme ne semble avoir pu pousser à un incident aussi regrettable.

Cependant le roi s'occupe avec un zèle méritoire de faire construire à Stezica le pont que Reynier veut construire en amont du confluent du Wieprz et de la Vistule. Il est prêt à lui donner l'ordre de démolir ce qui a été fait; puis il lui fait expliquer le but à atteindre : « avoir le moyen de faire passer la Vistule à tout le 7e corps, de manière à appuyer sa droite au Wieprz, et sa gauche au 8e corps ». Il admet qu'étant donné l'ignorance où était Reynier de ceci, son raisonnement pouvait se défendre. Il accepte même qu'on poursuive les travaux en amont du Wieprz, puisque Reynier assure qu'en cas de nécessité il ne lui faudrait que vingt-quatre heures pour le transporter à Stezica. Il donne des ordres pour faire cesser tout frottement entre Reynier et Allix [134]. Tout commence donc à marcher à souhait de ce côté.

Or, à peine a-t-il pris ces mesures, qu'il reçoit par Berthier ces ordres contraires de Napoléon : Ecrivez au roi de Westphalie à Varsovie qu'il a eu tort de jeter des ponts sur la Vistule; que c'est une opération militaire, que de jeter des ponts sur un fleuve aussi considérable que la Vistule; que je l'aurais prescrite, si je l'avais jugé convenable; que, si ce n'est pas encore fait, il ne faut pas le faire; que des bacs et quelques bateaux de réserve sont suffisants; que des ponts occuperaient un grand nombre de bateaux nécessaires à la navigation et aux approvisionnements de l'armée; s'ils sont jetés, qu'il les laisse » [135]. En somme ce pont, dont Napoléon ne voulait nullement et que Jérôme voulait plus au nord, se cons-

(133) *Arch Główne Akt dawnych*, R. 1812. Nr. 1 Akta zażaleń na Prezydenta Municypalności Miasta Stołecznego Warszawy od czerwca 1810, pièce 6.

(134) *Arch. Min. Guerre*, Willanow 17 mai. Marchand à Reynier, Varsovie 19 mai, Marchand à Reynier.

(135) Correspondance de Napoléon, t. 23, p. 475 Nr. 18700. A. Berthier, Dresde 17 mai.

truit et le plus au sud possible : c'est Reynier qui a eu le dessus. Le roi et l'Empereur s'en accommodent, parce que cela constitue après tout l'amorce d'une opération feinte dans le sud du Duché. Pourtant le succès remporté par l'entêtement de Reynier, l'incitera, comme le craignait Jérôme, à d'autres interprétations des ordres donnés, qui seront de graves accrocs dans la trame du plan général, et ceci se produira au moment le plus inopportun.

Quant au 8e corps, l'Empereur ayant défendu « de ne plus rien toucher aux magasins de Varsovie », son chef, Vandamme est forcé de lui créer des magasins à Góra Kalwaria à l'aide de ce qu'il pourra « tirer des départements de Lublin et de Cracovie, par le fleuve et les routes voiturables. Le roi a ordonné à M. Dupleix, ordonnateur en chef de ses troupes d'aller en personne faire les réquisitions nécessaires pour la consommation journalière et l'approvisionnement de 20 jours de réserve ». Et Vandamme correspond avec Reynier dans un esprit tout amical pour assurer la protection des convois [136].

L'Empereur, ayant envoyé le capitaine d'Hautpoult à Zamość pour avoir un rapport circonstancié sur cette forteresse, point d'appui au sud de l'aile droite, demande aussi à Jérôme de le renseigner sur le nombre des fours de cette place, sur le pont et les fortifications de Praga, sur l'état du pont de Modlin. Le 17, Napoléon attendait encore les « observations » de Jérôme sur Modlin; il ne les réclame plus le 23. Ce même 17, l'Empereur demande à son frère de voir « aussi en quel état sont les ouvrages, qui avaient été commencés à Serock » [137]. Jérôme paraît d'ailleurs s'être déjà préoccupé de cette question à en juger par la note suivante non datée du Prince Joseph au Roi : « Il avait été convenu avec le Maréchal Prince d'Eckmühl que, dans le cas d'une invasion des Russes sur le territoire du Duché, la plus grande partie du 5e corps se porterait à Sierock. Dans cette position l'on couvre Varsovie et l'on est en mesure de se porter contre le corps ennemi soit qu'il vint de Brześć ou de Bialystok. Pour faciliter cette opération, on a jugé nécessaire de réunir des matériaux pour jetter des ponts sur la Narew et de relever des ouvrages existant autrefois à Sierock et près de Wierzbica, qui seraient des

(136) *Arch. Min. Guerre,* Au Q. G. à Obory 19 mai, Vandamme à Reynier.

(137) *Archiwum Główne Akt dawnych,* Nr. 2019. Correspondance de trois princes français, fol. 42. Note remise à S. M. le Roi de Westphalie.

têtes de pont et permettraient de déboucher plus aisément. Dans cette vue, on étendrait ces ouvrages autant que possible, en faisant en avant de petits réduits et des abattis : cette dernière mesure aurait lieu en même temps que le mouvement de l'armée. On s'occupe en ce moment à relever l'ouvrage de Wierzbica et à jetter un pont sur la Narew. Cette disposition était d'autant plus nécessaire qu'un régiment de cavalerie se porte actuellement entre la Narew et le Bug » [138].

Napoléon mande à Berthier : « Ecrivez au roi... qu'il se rende à Pultusk de sa personne pour y voir le pays; j'avais fait établir une manutention à Pultusk, je désire qu'il fasse connaitre si elle existe encore et combien il y a de fours; s'il y a des ponts à Ostrolenka et à Pultusk et dans quel état se trouvent les ouvrages de campagne que j'ai laissés à ces têtes de ponts » [139].

Pendant ce temps, la division Kleist passant de l'aile droite à l'aile gauche a quitté la zone de commandement de Jérôme et vient *contrarier* les mouvements du corps du vice-roi Eugène (4e corps) [140].

Le 20 mai, lendemain de leur conflit, Węgrzecki et La Ville sur Illon doivent à nouveau s'affronter. Latour-Maubourg arrivé à Vorsovic, exige que la Municipalité nourrisse et loge les 30 personnes qui l'accompagnent [141]. Ce petit homme maigre, grisonnant, poli, aimable, a un parler bref qui ne semble admettre aucune objection [142]. La Ville sur Illon voit donc Węgrzecki et retient 13 chambres. Niemcewicz continue ses jérémiades : « Les outrages privés deviennent de plus en plus des dommages publics. L'affluence de troupes si nombreuses, leur stationnement quatre semaines à la même place a vidé tous les magasins; des réquisitions plusieurs fois répétées ont vidé les granges privées; des milliers d'ordres se croisent, se contrecarrent et quand ils sont devenus inexécutables, ils causent un pillage général. *Chaque corps* fourrage pour soi, défonce les greniers et ce qu'il n'avale pas, il le prend sur ses charrettes et file à quelques milles de là. *Partout,* la population a quitté

(138) *Archiwum Główne Akt Dawnych,* N° 2019. Correspondance des trois princes français, fol. 42, Note remise à Sa Majesté le Roi de Westphalie.
(139) Corresp. de Napoléon, t. 23, p. 475, A. Berthier, Dresde 17 mai.
(140) *Arch. Min. Guerre,* Plock 18 mai 1812, Eugène à Berthier.
(141) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 321.
(142) *Archives de l'Université de Varsovie,* Lagowski :Pamiętnik wypadków r. 1812. A la date du 20 mai.

ses hameaux et s'est cachée dans les bois; le chaume des toits a été enlevé. On ne voit que la terre nue et le ciel... Dieu veuille qu'à un prix si élevé nous arrivions enfin à acheter une patrie et que les souffrances des générations actuelles puissent assurer le bonheur de celles qui suivront » [143]. Bignon qui ne souffre pas de ceci comme les Polonais, écrira trois jours après : « Le mal de ce pays va toujours croissant. L'esprit d'exagération qui se mêle à tout grossit encore les désordres que commettent nécessairement des troupes dont les subsistances n'ont point été assurées. Le mal est très grand, il faut en convenir; mais, plus d'une fois cependant, j'ai reconnu pour faux des faits qu'on m'avait présentés comme très positifs » [144]. C'est Bignon évidemment qu'il faut croire, plutôt que Niemcewicz intoxiqué par les geignards entendus de tous cotés. Pourtant, cet esprit d'exagération, naturel ou entretenu, est à lui seul un fait aussi redoutable que les désordres qui l'ont fait naître. C'est une digue difficile à rompre. Toute cette ambiance réagit contre Jérôme.

Ce même matin du 20, autre histoire pénible. Jérôme, la veille, avait ordonné aux cuirassiers saxons, westphaliens et polonais de se rendre à Wola pour être passés en revue. Puis vers 11 heures du soir, il avait ordonné qu'on ne leur fit pas dépasser Willanów. Or, ils étaient déjà presque arrivés quand l'ordre leur parvint : De Lorge et d'autres généraux se firent scrupule de les faire retourner. D'autre part Jérôme, non averti, est à Willanów à 8 heures du matin, n'y trouve personne et rentre à Lazienki de mauvaise humeur, tandis que les troupes fatiguées l'attendent en vain à Wola [145].

Il vient de recevoir une nouvelle lettre de Davout et y répond : « Mon Cousin, l'Empereur m'a annoncé son arrivée à Dresde le 16 et le Prince de Neuchatel me fait connaître que S. M. s'y considère dès ce moment comme à son Q. G. : je suppose que Vous en êtes également instruit. Je viens de recevoir Votre lettre d'Elbing en date du 15. Je m'aperçois que

(143) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 321-322.

(144) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 89, 23 mai. Les lettres d'I. P. *Odental* à Bulgakov publiées par Dolgov (*Rousskaïa Starina*, avril 1912) montrent comme tout aussi triste la situation en Lithuanie. « A Vilna, en avril, on donne 18 roubles en argent pour 100 roubles en assignats. En mai, la vie est si chère que, quand l'Empereur a vu le compte des dépenses après la semaine sainte, il a voulu partir, pendant que sa présence était cause de tout ».

(145) Niemcewicz, Pamiętniki, t. I, p. 321.

vous avez mal interprété le sens de la mienne en supposant que j'aie voulu Vous faire entendre que Vous deviez agir d'après mes instructions et que vous étiez sous mes ordres. Je vous ai dit seulement que, par les instructions que j'avais personnellement reçues, j'étais chargé du commandement de l'aile droite et du soin de couvrir Varsovie en cas d'attaque des Russes. D'après cela, puisque vous m'informiez que vous aviez également ordre de couvrir Varsovie, je pensais qu'il fallait, *si* les opérations militaires nécessitaient *cette* action simultanée des deux corps d'armée et que *l'un de nous* dût avoir le commandement, il me paraissait qu'*alors,* il était dans les convenances qu'il m'appartint. Du reste, mon Cousin, vous vous souviendrez que ce n'est pas moi qui ai donné lieu à cette question tout à fait oiseuse. J'ai purement désiré Vous faire connaître que, de même que je n'avais pas la prétention d'adresser des ordres aux généraux qui servent sous vous, il était naturel que vous n'en donnassiez pas à ceux qui servent sous moi et qu'il était plus régulier et plus expéditif que nous communiquassions franchement et directement comme chargés de concourir au même but. Je n'ai apporté dans cette discussion ni humeur, ni amour-propre; j'ai cru qu'il était utile de s'expliquer pour bien s'entendre. Toute mésintelligence pourrait devenir funeste. J'ai dans le temps adressé au *Major général* copie de vos lettres et de ma réponse, non pour me plaindre, mais pour l'inviter à tracer positivement la ligne que chacun de nous devait suivre; vous avez de votre côté jugé convenable d'en entretenir *l'Empereur directement.* J'en suis fâché parce que je pense que, vu sa prochaine arrivée, cette explication entre nous n'avait aucune espèce d'importance, puisque le commandement appartient à lui seul, lorsqu'il est présent. Le Prince Vice-Roi m'ayant fait connaître qu'il avait reçu l'ordre d'occuper la droite de la Narew, j'ai retiré les troupes que j'avais sur cette rive. Cette lettre n'étant à d'autre fin, etc. » [146].

Et le conflit ne s'arrête pas là. La lettre de Davout a été apportée par son aide de camp, Dentzel, chargé de plus par le maréchal sur l'ordre, dit-il, de l'Empereur, de réquisitionner le blé existant sur le Bug, et de le faire emmagasiner à Modlin. Luszczewski répond à Dentzel avoir déjà opéré sur

(146) *Voïenno outchony Archiv,* ot. 2 n° 3405. Quinze lettres de Jérôme au Maréchal Davout, Varsovie 20 mai 1812.

les ordres de Napoléon cette réquisition pour Modlin, les troupes et la capitale. Mais Dentzel ne se tient pas pour battu et va voir Bignon qui demande par note à Lusczewski d'aider l'action de la commission, nommée par Davout et présidée par Dentzel : un M. Bagien qui va venir, répartira comme il convient, sur les indications de l'intendant général, ce blé qui sera payé par la Prusse ou la France. Luszczewski objecte que si les autorités françaises agissent ainsi, le gouvernement ducal ne pourra suffire aux énormes distributions courantes. A quoi Dentzel répond qu'en cas de besoin, on pourra prendre ce qui manquera, dans les magasins de réserve, comme il lui semble que cela s'est fait à Thorn : « les réquisitions opérées par la commission portent jusqu'alors sur 56.000 korcy dont il veut bien ne retenir que 21.000, les autres restant à la disposition du Gouvernement du Duché et Dentzel renonçant — comme compensation aux 21.0000 qu'il prend — à du seigle « qu'on lui a dit exister sur le haut du Bug ». Les compensations de Dentzel sont aussi vagues que ses exigences sont précises.

L'affaire, portée le même jour au Conseil des ministres, les trouve très récalcitrants : ils estiment que 35.000 korcy ne les mèneront pas jusqu'à la récolte et que ce seigle du haut Bug que ne peut atteindre Davout, mais que leur enlèveront facilement Reynier et Schwarzenberg, est un objet d'échange illusoire. Le Prince Joseph observe qu'il s'agit actuellement d'alimenter les troupes, non de leur créer des réserves, mais que si l'on met les approvisionnements dans les magasins pour les en retirer, dès que besoin est, comme il s'agit toujours de satisfaire aux besoins des mêmes troupes, il n'y a rien de changé; enfin, qu'il doit être seulement bien entendu avec l'intendant général que la réquisition a été faite [147]. En somme, Dentzel, alias Davout, a eu gain de cause. Ses réquisitions se substituent à celles des ministres du Duché au nord-est de Varsovie, c'est-à-dire dans la région où l'aile droite se trouve déjà en grande partie, où elle sera bientôt en totalité, où elle va évoluer pour prendre ses dispositions de combat, où Davout ne viendra nullement. Avec Davout c'est toujours ainsi : il n'y a rien à faire, le Prince Joseph le sait, il a cédé et, cédant, il réduit la lettre de Jérôme à Davout à n'être qu'une

(147) *Protokół Rady Ministrów,* 367e séance 20 mai, folios 216, 217.

protestation toute platonique. Jérôme, sans pouvoir vis-à-vis du Gouvernement du Duché, ne serait pas dans son rôle en soutenant ce gouvernement contre un maréchal de France : que peut-il donc ? Rien, si ce n'est écrire tous les jours à sa femme des lettres de quatre, cinq ou six pages. Le 20 au soir, il quitte Lazienki pour revenir au Palais Brühl [148]. L'Empereur étant à Dresde à son Quartier Général les ordres vont se multiplier : il importe donc que Jérôme soit lui-même près de son Quartier Général.

Le 21 mai, dit Niemcewicz « nos trois derniers régiments d'infanterie ont quitté Varsovie ». Le capitaine Bialkowski, relatant ce fait, est vibrant : revue sur la place de Saxe devant tout l'état-major et le Sénat, consécration des aigles, allocution militaire, remise des étendards surmontés de l'aigle polonais sans couronne ni globe, posé sur un petit piédestal, portant d'un côté les mots *Wojsko Polskie,* de l'autre le numéro du régiment; enfin défilé et marche par Praga vers Modlin [149]. Quant à Niemcewicz, il lui semble qu'on soit arrivé à la fin du monde et l'on dirait qu'il a refait son journal après la retraite de Russie : « C'était un triste spectacle. Combien d'entre eux ne reviendront pas : les pleurs des parents, qui les reconduisaient, le faisaient pressentir. Ce départ n'indiquait du reste aucun mouvement militaire : ils sont partis pour changer d'air, pour éviter des maladies contagieuses qui sévissent affreusement. Le 12e régiment de Weyssenhof a 800 hommes malades du scorbut ». Il est étrange que Bialkowski n'en dise rien. « Des Allemands ont occupé le corps de garde : le Polonais est sous la garde des Allemands » [150]. Ainsi donc plus de Polonais à Varsovie et cela ne signifie pas que la guerre doive commencer de suite, mais seulement que la ville sera de plus en plus rançonnée par les troupes étrangères. Niemcewicz et bien d'autres oubliaient que, s'il y avait beaucoup de Prussiens dans les troupes westphaliennes, on n'avait cependant pas en face de soi des troupes du roi de Prusse venues pour un nouveau partage de la Pologne, mais des corps de l'armée impériale venue au contraire pour affranchir de nouvelles régions de la Pologne. En fait, il y avait dans

(148) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 321.
(149) Bialkowski (Antoni), Pamiętniki starego żołnierza, p. 208, 209.
(150) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 322-3.

l'administration polonaise trop de Lubienski intéressés à créer ou à entretenir une confusion de ce genre dans les esprits [151].

Il est à noter que si les faits qui ont leur écho direct à Varsovie et qui se trouvent surtout intéresser les troupes de Jérôme, ont plus de retentissement, des faits de nature identique ont lieu dans le rayon qu'est en train d'occuper le Vice-Roi Eugène. A cette date du 21 le général Charpentier, chef d'Etat-major d'Eugène, écrit de Plock à Grouchy qui vient avec son corps de Kalisch : « Il faut régulièrement vous défier des rapports des autorités, qui cherchent à vous détourner de passer sur leur territoire, en vous indiquant d'autres routes, où elles prétendent que vous trouverez des ressources : nous avons été constamment trompés par de pareilles assertions. Envoyez à l'avance des commissaires des guerres et un officier sur les points que vous devez occuper, pour y réunir quelques ressources : le pays est dans une grande misère » [152]. Cependant ni les Westphaliens, ni les Saxons n'ont passé là.

D'autre part, il semble qu'il y ait encore dans l'attribution des fonctions importantes dépendant du Major Général quelque chose de provisoire et d'instable, qui n'est pas propre à favoriser le bon fonctionnement des services. Berthier a envoyé le colonel Bouvier à Varsovie pour commander le génie du 5e corps : en vue de l'adjoindre au Général Chasseloup, il le redemande à Jérôme, qui le lui renvoie le 21 mai [153].

Bignon lui-même agissant sur les ordres de son Gouverne-

(151) Noms relevés dans le personnel administratif de la ville de Varsovie sur 12 conseillers municipaux, 4, Peter, Lange, Villamorius, Kortum n'ont pas des noms polonais; sur 6 secrétaires, 4, Rother, Brauner, Ritter, Grem; les deux kancellistes s'appellent Blünke, Weigert; l'un des 2 copistes, Gnabs; le régistrateur, Grübsmacher, le buchhalter Petzhold, le kontroller Hoffmann, sur sept intendants de police, 3 s'appellent Kaulbars, Neubach, Delmert, sur sept secrétaires, 4, Beginn, Johlke, Putz, Braun, sur sept policmaysters, 3 Bayer, Stephani, Kemert; sur sept marktmeysters, 3, Freyhold, Langefeld, Dekt. L'inspecteur des travaux publics a nom Schütz; les membres du service sanitaire, Wolff, Seeliger, Roemer, Küntze; l'inspecteur de l'assistance publique, Herman. (*Archiwum Główne Akt Dawnych*, Akta, tyczące się Organizacyi Magistratu M. Warszawy w roku 1807 N° 64). En 1810 on trouve Neubach en conflit avec le Président de la ville Węgrzecki (*Akta zażaleń na Prezydenta Municypalności* M. St. Warszawy od czerwca 1810 : même archive N° 1 r. 1812). Il est donc resté des Allemands et en bonne place.

(152) *Arch. Min. Guerre,* Le Comte Charpentier à M. le colonel Comte Grouchy, Plock le 21 mai 1812, N° 11.660 .

(153) *Arch. Min. Guerre,* A Mgr le Prince Alexendre, le G-al C-te Marchand, Varsovie, 21 mai.

ment, ajoute aux difficultés croissantes : il a invité Luszczewski à faire cesser les entraves mises au transport des avoines achetées par la France dans le Duché pour approvisionner Thorn. Le ministre répond que ses ordres très précis aux autorités du département ne peuvent être exécutés qu'autant que les chefs de troupes « voudront bien révoquer les mesures d'opposition qu'ils ont adoptées ». Reynier notamment « a mis sous le séquestre militaire tous les dépôts qui se trouvaient sur le bord de la Vistule dans le département de Radom. On ne peut procéder à l'embarquement des denrées, qui restent à livrer » : 9.455 korcy d'avoine. En conséquence, Bignon demande le 22 à Marchand d'exiger de Reynier qu'il laisse expédier de la région de Lublin et Radom les avoines achetées par les Juifs Frenkel, Zucker et Eysenberg [154].

Ce même 22 mai, Jérôme exerce ses Westphaliens dans le jardin de Saxe, au cœur de la ville. La guerre ne peut plus être éloignée : il faut avoir les troupes en mains, elles n'en seront que plus disciplinées et, hors du rang, plus correctes avec l'habitant. Niemcewicz ne voit qu'une chose : les maladresses commises dans les évolutions, amenant de nombreuses réprimandes du roi [155]. Jérôme attire à lui tout ce qui lui est nécessaire : le 17 mai, il est parti de Cassel 800 hommes de dépôt westphaliens, et un dépôt de chevaux d'artillerie volante, pour rejoindre leurs corps en Pologne ». Dans le Duché, ils constitueront de nouvelles surcharges [156].

En attendant, les ministres polonais assaillis de plaintes, sont gagnés par l'énervement général. Le 22 mai, Stanislas Potocki expose au Conseil, que les vexations des troupes étrangères croissent sans cesse, les pouvoirs locaux ne prenant pas les moyens de les faire cesser [157]; que les officiers, les généraux se font entretenir par les habitants dans une me-

(154) *Idem*. Bignon à Marchand, Varsovie 22 mai et Etat annexé à cette lettre indiquant les quantités, les lieux, les noms des agents.

(155) Niemcewicz, Pamiętnik, t. 1, p. 323.

(156) *Glavny Archiv*, Nr. 5046, Jakovlef à Roumiantsof, 17 mai.

(157) Luszczewski a dû recevoir le 22 un rapport de Garczynski, préfet de Kalisz contre des soldats du 7e de ligne westphalien (brigade Wickenberg, division Tharreau) qui ont tué le paysan convoyeur Koprowski du village de Buszanina. C'est une vieille histoire, il y a eu exhumation, expertise par le praticien de Sieradz qui réclame ses honoraires, action judiciaire; mais ces histoires rétrospectives, ajoutées aux présentes, les aggravent et les rendent plus irritantes. (*Archiv Stats-Sekreteriata Gertsogstva Varchavskavo*, 1818, n° 60, Dielo s doneceniem o beztchinsvach, soverchennich otriadami saksonskich i vestfalskich voïsk v predielach gertsogstva, 20 folios, du 20 mai au 9 août. L'affaire Koprowski est la seule intéressant les Westphaliens).

sure excessive pour ces derniers; que continuer ainsi, c'est encourager les abus; que les personnes en quartiers, qu'elles soient civiles, militaires, officiers même, doivent comme les soldats toucher leur ration; qu'un avis à ce sujet donné par l'intendant général à l'ordonnateur général polonais Wassilewski, devait être publié par le journal; que ce n'est pas la volonté de l'Empereur qu'un pays si surchargé doive encore supporter l'entretien gratuit des officiers; qu'en conséquence Luszczewski devra s'entendre avec les autorités westphaliennes, selon la volonté de l'Empereur, pour organiser un nouveau régime, publier dans les villages et les villes le règlement établi, en vue non peut-être de supprimer les abus, comme on l'aurait dû faire au début, mais du moins d'améliorer la situation. Luszczewski, qui travaille plus que personne, incriminé par le Comte Potocki, qui en fait fort peu, mais parle avec facilité, se défend. Il a depuis longtemps signalé tout ceci : d'où une note, que le Comte a présenté au roi Jérôme. Ce roi ayant transmis l'affaire à Marchand, Luszczewski n'a pas manqué d'exposer à ce général de quel poids était pour l'habitant l'entretien des officiers. D'après le Général, les officiers doivent être nourris, mais pour éviter les abus on rédigerait un règlement qui serait communiqué au ministre, soumis au roi et enfin remis au ministre aux fins de publication. Luszczewski ne cesse, mais en vain, de redemander et ce règlement qui devait indiquer ce qui est dû aux militaires en quartier et la suppression pour les habitants de l'obligation de nourrir les officiers. Si d'ailleurs le Conseil juge qu'il en faille reparler au roi Jérôme, c'est le Président qui doit le faire au nom du Conseil ». Le bon Luszczewski, se jugeant de peu de poids, s'efface donc : il oublie que Potocki une fois déjà est intervenu comme Président. Le non moins effacé Sobolewski avise alors le Conseil que l'ordonnateur Wassilewski, ayant voulu imprimer et afficher la note de l'intendant général touchant la table des officiers, en a été empêché par le général Dutaillis, cette note parlant d'indemnités; or les officiers français seuls touchent des indemnités, et ceux des troupes alliées n'en touchant pas, doivent avoir droit à la table. Perdu dans ce maquis, le Conseil invite son Président, à demander au roi de Westphalie, sinon que les habitants soient dispensés de nourrir les officiers et officialistes westphaliens, du moins qu'il y ait des prescriptions allégeant cette charge.

Préalablement, le Président devrait voir le général Marchand pour préparer ce règlement » [158].

Il semble possible d'enrayer les excès westphaliens : Jérôme lui-même s'occupe de limiter ceux des grands chefs; à Marchand incombe le soin de mettre fin à ceux des officiers, et alors les hommes n'auront plus qu'à bien se tenir. En fait, la question n'est soluble pour les officiers que si Jérôme leur fournit une indemnité, comme l'Empereur le fait pour les siens. Marchand acculé là, d'ailleurs chargé de besogne et s'attendant chaque jour à un ordre de mise en mouvement de l'aile droite, ne se soucie pas de perdre du temps à organiser la vie en station du corps westphalien. Jérôme en pense autant et, de plus, sait son trésor en déficit de 2 millions par mois. Etant donné ceci et le sans-gêne des troupes saxonnes sur le territoire polonais de leur souverain, pourquoi Jérôme lancerait-il Marchand dans une enquête sur la situation matérielle des officiers westphaliens logés dans ce département de Varsovie que demain peut-être tout le corps d'armée aura évacué ? Encore quelques jours de patience sans doute et il ne sera plus question de cela.

En attendant, Luszczewski voit Varsovie « à la veille de manquer de grains pour sa consommation » et sans autre moyen d'éviter une catastrophe que d'en faire venir par eau de Cracovie, Radom, Lublin. Il a ordonné aux préfets d'accélérer ces envois « après avoir retenu la quantité nécessaire aux besoins des troupes » et prie Marchand d'enjoindre aux chefs de corps « de ne point mettre obstacle à ces transports dont les conducteurs seront munis de certificats des préfets, d'en respecter la propriété et celle des chariots, chevaux et bœufs chargés ou retournant à vide » [159].

Le même jour au Conseil, le Comte Potocki pousse un autre cri d'alarme. L'arrivée de l'Empereur est prochaine : or, les meilleurs appartements en ville ont été occupés souvent sans nécessité par les autorités westphaliennes. Où pourra-t-on loger décemment la cour impériale ? Potocki propose que Luszczewski confère avec ces autorités, et les fasse passer dans d'autres logis pour laisser les meilleurs à l'entourage de l'Empereur [160]. Marchand semble vouloir s'éterniser

(158) *Archiwum Akt dawnych*, Protokól Rady Ministrów, 368e séance, 22 mai, folios 218-222.

(159) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie 22 mai, Luszczewski, à Marchand.

(160) *Archiwum Akt dawnych*, Protokól Rady Ministrów, séance 368, 22 mai, folio 219.

au premier étage du palais Potocki, d'où Mesdames Stanislas et Alexandre ont dû partir pour se confiner au rez-de-chaussée. Le comte n'est pas homme à prier Marchand de s'en aller : il préfère infliger cette corvée à Luszczewski que cela fera mal voir des Français, mais si fatigué et vieilli que cela n'a plus d'importance. Veut-il juger par le degré d'empressement que montreront les dignitaires westphaliens, si Napoléon doit vraiment venir à Varsovie [161]. Croit-il à cette venue ? Est-il prêt à sacrifier ses relations avec Jérôme au besoin d'être le courtisan de l'Empereur ? D'autre part, le Château royal n'est-il pas assez grand pour l'Empereur et sa suite ? Alors pourquoi ces alarmes sans cause ? S'agit-il de simples chicanes visant Marchand et autres, et par dessus leur tête Jérôme ? C'est douteux.

Le 23, le roi a d'autres soucis : ayant appris que l'artillerie à cheval saxonne n'est approvisionnée qu'à 128 coups par obusier, il mande par Marchand à Reynier qu'elle doit l'être à 200 « et plus si faire se peut, car on ne peut pas fournir des munitions des autres corps à cause de la différence des calibres ». Reynier doit donc sans retard faire venir cela de son parc de réserve ou de la Saxe. D'autre part Marchand enjoint à Reynier de ne pas retenir les convois de Cracovie : « Nous avons ici toute la cavalerie, plus de la moitié de l'artillerie, une distribution de 8.000 rations par jour » à faire. « Ainsi, c'est sur Varsovie que vous devez diriger tous les fourrages; les vivres continueront à être acheminées sur Góra, d'où l'excédent vous sera transmis. La distribution des fourrages a manqué hier et nous nous trouvons au point de tomber dans le plus absolu dénuement ». Il avertit enfin le chef du 7e corps que le Roi passera en revue son corps d'armée du 30 mai au 2 juin [162].

Précisément Reynier lui donne avis du projet que les Russes semblent avoir d'entrer dans le Duché, et lui parle d'une prétendue victoire des Turcs sur les Russes. Marchand lui énumère les forces que l'Empereur a déjà sur place et lui montre « que les Russes pourraient payer cher un mouvement qu'ils feraient en avant ». « D'autre part « on n'ose pas

(161) Le 25 mai, le comte Liven écrit à Barclay de Tolly, annonçant la présence à Varsovie de Napoléon, indiquant même l'emploi de son temps. Les fêtes de Dresde battent alors leur plein (*Rousskaïa Starina*, mai 1912, p. 430-444. T. En mai 1812).

(162) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie 23 mai, Marchand à Reynier.

croire ici à la victoire des Turcs ». Il annonce enfin à Reynier : « Le Roi part après-demain pour aller à Modlin, où il doit avoir une entrevue avec le vice-roi. Je ne pense pas qu'il soit de retour ici avant le 27. Dans ce cas, je crois qu'il partirait le 29 pour aller voir la division de grosse cavalerie qui appuie sa droite au Wieprz et sa gauche à Karczew sur la Vistule. L'intention de S. M. est de voir ensuite la division polonaise de cavalerie légère qui est à Lukow et environs. De là le Roi irait peut-être coucher à Pulawy, d'où il partirait le lendemain pour voir vos deux divisions de grosse cavalerie. Je serai à portée de vous faire connaître le jour fixé, où S. M. pourrait voir vos deux divisions. Vous savez que les événements peuvent changer beaucoup à ces projets » [163]. On est donc déjà sur le qui vive.

Il est intéressant de collationner à ce moment divers renseignements réunis par les services de Bignon. Dans un rapport d'Ostrolenka daté du 15 mai : « Tous les renseignements confirment la marche des Russes par Grodno vers Bialystok. Il se trouve 2 ponts près de Grodno, un ancien, l'autre nouvellement construit. On dit que toutes les troupes qui étaient arrivées à Grodno, sont déjà entrées dans le district de Bialystok et il n'y est resté que les régiments de Platow, un régiment de Calmouks, et un détachement d'artillerie à cheval. Une division entière venant de Lida doit se réunir ces jours-ci dans le district de Bialystok [164]. Le 17 Bignon écrit à Bassano que « le séquestre apposé sur les terres du Prince Dominique Radziwill [165], s'exécute maintenant sur la totalité de ses biens et avec une grande rigueur. D'autres personnes en sont pareillement menacées, mais on est sans inquiétude sur les suites; on espère que ces menaces n'auront pas le temps de recevoir leur application » [166]. C'est donc que les hostilités paraissent imminentes. Dans un rapport de Lomza du 19, on lit : « Deux régiments de la garde de la division du grand duc de Constantin et le régiment de Platow se sont portés dans le district de Bialystok; ils cantonnent aux environs de Grodne ». Dans un autre rapport de Lomza du 20, on lit encore : « Le 17, il est arrivé de Grodno vis-à-vis de Losńce 4 officiers su-

(163) *Arch. Min. Guerre,* Marchand à Reynier, Varsovie 23 mai, (2e lettre).
(164) *Arch. Min. Aff. Etr.* N° 330, 1812, folio 22.
(165) Par les Russes en Lithuanie.
(166) *Arch. Min. Aff. Etr.* N° 330, folios 24-25, nouvelles transmises par M. Morawski, père de la princesse Dominique Radziwill.

péricurs, dont un des hussards de la garde, un du génie et deux de Cosaques; ils ont été plus de trois heures à observer la position de notre côté. Deux régiments de hussards de la garde, deux de Cosaques et un de chasseurs à pied sont arrivés à Grodno; ils font partie de la seconde division de Dolgorouki, qui doit se porter dans le district de Bialystok. Les divisions de Korsakow et de Zubrzycki composées de 12 régiments d'infanterie et d'autant de cavalerie sont en marche des frontières de la Suède pour se rendre dans le gouvernement de Grodno [167]. Le 22 Bignon écrit à Bassano, que ses agents « ont une peine extrême à trouver maintenant des émissaires. Les juifs n'osent même plus se hasarder sur le territoire russe » [168]. On est donc en droit de s'attendre à une action imminente. Et encore que Jérôme et Marchand ne puissent croire Constantin assez imprudent pour se risquer à une offensive, du moins ils doivent la prévoir.

D'autre part, Jérôme reçoit par Berthier l'ordre de l'Empereur de rapprocher la cavalerie polonaise de la Narew pour « laisser de la latitude au Prince Vice-Roi, qui a 80.000 hommes à nourrir par Plock, le chef de l'aile droite gardant la disposition de la région située à l'est de cette rivière pour nourrir ses troupes. Le roi de Westphalie est chargé de plus de rétablir la manutention de Pultusk, les fours d'Ostrolenka, de former un magasin de farine sur chacun de ces deux points et d'y en faire conduire de Varsovie » [169].

Tandis que Jérôme a de telles préoccupations, Niemcewicz est allé se promener en voiture à un mille de la ville, pour que « la vue de la verdure chasse ses idées noires » et il a « trouvé là au contraire la misère et les vexations. Ici déjà, plus d'ordres du Gouvernement ni des autorités militaires supérieures, mais ceux des chefs de corps, qui sont de prendre tout ce qu'on trouve. Le colonel Ox [170] a fait prendre à Willanów 40 bœufs, tant du château, que des paysans. Un autre détachement a pris à Natoline les dernières bribes de foin et d'avoine laissées là pour les besoins de la maison. Un troisième a mis au pillage Wolice.

Quand on s'est plaint de ceci au roi de Westphalie, il a ré-

(167) *Arch. Aff. Etrang.* Nr. 330; folio 27.
(168) *Idem*, folio 39.
(169) Correspondance de Napoléon, t. 23, p. 484 Nr. 18706, Dresde 21 mai à Berthier.
(170) Il n'y a pas de colonel Ox; ce ne peut être que le Général baron d'Ochs.

pondu : « Mon armée n'est pas une armée de demoiselles ». Si Jérôme défend les maisons de plaisance contre ses généraux, il a par contre de l'indulgence pour la mise en pratique du système *débrouille* au profit de l'homme de troupe ou de son cheval : le prince Joseph n'a-t-il pas dit lui-même, que la grande affaire d'actualité était, que la troupe soit nourrie ? Au reste Jérôme a autre chose à faire qu'à répondre à toutes les menues plaintes.

Mais Niemcewicz une fois lancé ne s'arrête plus : « Qui peut compter les autres vols ? et ainsi un peuple, qui verse partout son sang pour Napoléon et qui a 60.000 soldats, connait les mêmes outrages que s'il était une juiverie lâche et et sans armes » [171]. Nous passons donc en quelques lignes d'Ochs à Jérôme et de Jérôme à Napoléon. C'est l'Empereur, qui est la cause première, donc le coupable, plus que Jérôme même. Mais cet antinapoléonisme est-il spontané ? Niemcewicz a écrit le 20 mai : « Le manque de vivres n'est pas moindre en France et à ce qu'on affirme (mais peut-être cette affirmation est-elle née du mécontentement), Napoléon ayant acheté une masse énorme de blé à un prix insignifiant, l'a vendu très cher aux Anglais. Et maintenant les habitants doivent avoir recours aux bouillons rumfort et autres succédanés » [172]. Ici on est en présence d'un bruit tendancieux, lancé par une puissance hostile.

Le 24, Marchand envoie à Reynier et à Vandamme l'itinéraire que suivra le roi dans le voyage d'inspection qu'il va entreprendre à travers le rayon occupé par les 8e, 7e corps et 4e corps de cavalerie. Le 28 il ira coucher à Maciejowice, où il « sera charmé » de voir Reynier, et où il passera la revue des cuirassiers le 29 au matin. Il couchera le 29 à Lukow, où il passera le matin du 30 la revue de la division Rozniecky. Il demande à Vandamme qu'Hammerstein à Kock fasse tenir prête une escorte de 50 hommes avec 6 chevaux de troupes, pour les personnes de sa suite, et 40 des meilleurs chevaux de trait des environs, qu'il fera demander chez les seigneurs pour être attelés et conduire 6 voitures du roi jusqu'à Miechow. Là, Reynier est prié d'établir un relai de 34 chevaux d'artillerie, qui seront attelés aux mêmes voitures jusqu'à Pulawy, où Jérôme ira coucher le 30, et d'où, le lendemain,

(171) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 323.
(172) *Idem*, Pamiętniki, t. 1, p. 322.

ils le remmèneront jusque Kozenice. A Miechow et à Pulawy, des escortes de 50 hommes et 6 chevaux de troupes pour les courriers et écuyers de S. M. devront également être préparées par les soins du chef du 7e corps [173]. Le 31 au matin le roi passera vis-à-vis Pulawy la revue de la 2e division du 7e corps; le 1er juin au matin à Kozenice celle de la 1re division. Deux relais de 36 chevaux d'artillerie et de 6 chevaux de troupes ou de paysans seront alors préparés par Vandamme sur des points que le roi devra connaître à Kozenice; et deux escortes de 25 hussards auront été envoyées par Hammerstein. Le roi passera ce même 1er juin la revue de la 1re division westphalienne ou même du corps tout entier à Góra, ou dans tel emplacement que Vandamme jugera plus central et plus convenable, après quoi Jérôme rentrera le soir coucher à Varsovie [174]. Cette randonnée de cinq jours est donc organisée par Marchand, dès le 24; donc assez à l'avance pour être réalisée sans difficulté. Le nombre des chevaux demandés s'explique suffisamment par l'état des routes et la nécessité de parcourir en peu de temps des distances considérables.

Tandis que Marchand et Jérôme préparent cette rapide inspection qui fait présager des hostilités imminentes, se présente au roi un voyageur de marque, le comte de Narbonne, fils naturel de Louis XV, ancien ministre de Louis XVI, compagnon de route en 1810 et adorateur malheureusement platonique de Mme Potocka. Narbonne ne vient pas à Varsovie pour honorer d'un nouvel assaut les charmes de la jeune comtesse, que sans doute Jérôme n'invita pas ce jour là, mais dont peut-être il put malicieusement parler à ce vieux beau entre deux conversations sérieuses. Narbonne revient de Wilna, où il a porté à Alexandre une lettre ou plutôt « comme l'on dit » à Varsovie, un ultimatum; où il semble être allé risquer une tentative d'accommodement *in extremis*. Il revient en hâte vers Napoléon pour lui faire connaître le résultat de sa démarche; et, entre deux relais, il déjeune avec le frère de l'Empereur auquel il donne la primeur de son entrevue. Il apprend à Jérôme, qui en fera part au comte Potocki, par lequel la chose ira de suite à Niemcewicz, que le tsar l'a reçu très courtoisement; lui a montré ses cuirassiers et demandé, s'ils lui plaisaient. Narbonne, comprenant que c'était la guerre, a ré-

(173) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 322.
(174) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie 24 mai, Marchand à Rehnier, Varsovie 24 mai, Marchand à Vandamme (l'itinéraire est en annexe).

pondu : « La partie est si belle, que certainement l'empereur ne la refusera pas » [175]. Ainsi donc les Polonais craignant la paix pouvaient se rassurer : c'est bien à la guerre qu'on va et le compte rendu de Narbonne à Napoléon ne peut manquer de la déclancher. Tout ceci rapproche Jérôme et les gouvernants du Duché, si tant est qu'il s'en soit éloigné. Adam Czartoryski est aussitôt averti par les siens de la visite de Narbonne [176].

Précisément à la séance du Conseil de ce jour, Sobolewski, ministre de la police, a présenté un rapport du bourgmestre de Góra, qui se plaint que les autorités militaires westphaliennes aient arrêté les provisions envoyées de Sandomir à Varsovie par la Vistule. La conduite des soldats à l'égard des habitants les force à quitter leurs maisons; on leur prend en route chevaux et bœufs, on leur coupe leur blé en herbe. De cette séance, Stanislas Potocki se rend à l'audience du soir chez le roi, auquel il fera part de ces faits [177]. Jérôme écoute son exposé, fait des déclarations, témoignant du meilleur vouloir, et reconnaît même, que la bonne volonté de ses subordonnés ne répondait pas toujours de façon efficace à la sienne [178]. Il ne s'agit donc que de collaborer à une œuvre de police générale.

Cette fois Niemcewicz s'en prend « à la mollesse des ministres, notamment à celle de Luszczewski; s'il avait eu de la hardiesse dès le début, l'insolence n'aurait pas pris le dessus; mais *lui*, le *préfet* et le *président* de la ville, ayant perdu la tête, dès le premier jour, ont donné de l'audace à la racaille » [179]. Tout cela est facile à dire : mais Niemcewicz le constate lui-même, non sans inquiétude : « Il n'est encore venu aucune réponse au courrier » envoyé à Dresde après la séance du 16. Par contre le Tout Varsovie des sphères officielles et aristocratiques sait le rôle que joue à Dresde la reine Catherine : le dîner de gala du 18, et surtout la réception du corps diplomatique par cette princesse le 21, doivent donner beaucoup à penser aux ministres du Duché et faire beaucoup

(175) Niemcewicz, Pamiętniki t. 1, p. 325.
(176) Le Comte Zamojski écrit à son beau frère Adam Czartoryski, le 26 mai : « Ma femme et ma belle sœur Vous remarquerons des détails sur M. de Narbonne; n'ayant pas de temps du reste... » Muzeum *XX Czartoryskich* A. D. N° 267 listy Stanisława hr. Zamojskiego do Szwagra X. B. C. t. 1, 1802-1823, fin de lettre 26/5/1812.
(177) *Protokół Rady Ministrów*, séance 369, 24 mai, folio 223.
(178) *Idem*, Séance 370, 26 mai, folio 224.
(179) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, 325.

parler Mmes Potocka, Zamojska, de Würtemberg, de Vauban, Nakwaska et autres. Si Catherine et Jérôme allaient régner sur la Pologne ! Sans doute, on ne se presse pas de publier dans la Gazette le compte rendu des fêtes de Dresde; on attend un communiqué officiel; mais on n'en est que plus perplexe.

Le 24 mai vit donc comme le 16 une séance extraordinaire : il n'y est question que de la pénurie du trésor, qui ne pourra plus satisfaire que quelques jours encore aux dépenses causées par les travaux de fortifications et les troupes, et de la nécessité où l'on sera, de fermer la caisse à la fin du mois. Une seule espérance, — l'Empereur : un seul remède, l'envoi de Matuszewicz à sa rencontre à Poznań pour expliquer « à son Ministre ou au Monarque lui-même, s'il daigne accorder une *audience* », l'état réel du trésor, et le besoin impérieux que l'on a, d'utiliser les produits placés dans les magasins, ce qui permettra de garder un peu d'argent pour les fortifications et la paye des troupes. Tout ceci dans l'intérêt du pays et en vue de la réussite des plans de l'Empereur. Dans le cas où le courrier envoyé à Dresde une semaine auparavant rencontrerait à son retour le ministre Matuszewicz, ou si l'affaire avait été réglée à Dresde dans le sens désiré, ce ministre rentrerait à Varsovie [180].

A la vérité, tout ceci peut sembler inutile : Sobolewski et le sénateur Wybicki ont déjà été délégués pour présenter à l'Empereur à la frontière du Duché les hommages des Varsoviens au résurrecteur de la Pologne. Mais à cet endroit et en ce moment, ils peuvent être porteurs de compliments, non de doléances, et ils n'ont pas assez de cran pour le rôle qu'assume Matuszewicz. Sobolewski, homme « respectable et timide, marmottera à peine un demi mot ». Wybicki est un vieillard de 65 ans, dont l'entrée dans la politique est antérieure à la confédération de Bar, qui s'occupe de sciences et de littérature; et qui, rentré à Varsovie avec l'armée française, tout dévoué à l'Empereur, « tout en exagérations, se taira, dit Niemcewicz, sur notre situation critique et se répandra en protestations sur l'empressement du peuple à accepter tous les sacrifices » [181]. On leur a adjoint en renfort le prince Alexandre Sapieha « calomniateur par tempérament, homme

(180) *Protokół Rady Ministrów*, séance 369, 24 mai folio 223.
(181) Niemcewicz, t. 1, p. 325. Cieszkowski, Senatorowie Księstwa Warszawskiego p. 73.

mauvais et frivole, qui flattera pour se recommander et se pousser. De telles gens trouveront accès et seront crus, parce qu'ils parlent d'une manière, qui concorde avec l'intérêt de ceux, qui règnent[182]. Il n'y avait donc à compter sur aucun de ces trois personnages.

Stanislas Potocki, qui paraissait dès lors tout indiqué pour parler affaires à l'Empereur, ne semble pas avoir tenu à aborder fermement la question sérieuse. Ce fut donc Matuszewicz qui fut choisi — et cette fois à l'unanimité — pour exposer à l'Empereur l'épouvantable situation. Et, dit Niemcewicz, il est dommage, que cela ne se soit pas fait plus tôt ». Matuszewicz partit le 25 pour Poznan[183].

Trois jours auparavant, Napoléon avait écrit au Comte Mollien : « Je Vous préviens, que pour mettre le gouvernement du Grand Duché de Varsovie en état de payer la solde des troupes, je donne l'ordre à l'intendant général, de lui faire compter par le payeur général de l'armée une somme d'un million en deux paiements de 500.000 frs. Vous ferez porter ce million comme placement dans l'emprunt ouvert par le roi de Saxe à Paris chez les banquiers Perregaux, Laffitte et Cie et Vous aurez soin de faire remplacer cette somme dans la caisse du payeur »[184]. Ce versement ne s'est donc pas fait comme l'écrit Zółtowski[185] à la demande pressante de Matuszewicz, parti de Varsovie le 25 et qui ne verra l'Empereur que le 30.

Napoléon, au moment précis, où le secours le plus minime paraît un bienfait, accorde ce minimum d'aide, qui fait espérer une suite plus ample : puis il passe à d'autres questions.

Le 23 l'Empereur mande au Major Général d'avertir Eugène, Ney et Jérôme : 1° que le 4e corps doit appuyer sa gauche à la Drevenz, sa droite à Wizigrod, se placer sur trois colonnes de Lipno à Rypin et Lautenbourg, de Plock à Soldau, de Wizigrod à Plonsk et Nawa, en tenant ses masses près

(182) *Idem*, t. 1, p. 325, Le général Krasinski écrit à sa femme : « Tout ce que tu aimes, je l'aime, outre la chère Princesse Sapieha, que je n'aime pas plus à présent, que jadis et qui ne fait que crialler et pialler et dire des sottises à Varsovie (Opserat 22 juin) Correspondance du Général Vincent Krasinski, *Bibliothèque Krasinska*.

(183) Niemcewicz, t. 1, p. 325.

(184) Brotonne, Dernières lettres inédites de Napoléon 1er, t. 2,, p. 278, 22 mai 1812.

(185) Auf die dringende Bitte der warschauischen Minister, welche ihm nach Posen entgegengereist waren. Zoltowski, Die Finanzen des Herzogtums Warschau, tome 2, p. 90.

de la Vistule et ses trois manutentions (Thorn, Plock, Wizigrod) bien approvisionnées. 2° que la Wkra peut être la ligne de démarcation entre le 4e et le 5e corps; que tout le pays entre Wizigrod, Plonsk, Mlawa et la Narew doit être à la disposition du 5e corps; que Pultusk, Ostrolenka, Rozan et même Przasnitz doivent être occupés par ce corps, qui se nourrit par Varsovie [186]. Jérôme doit se douter, que ces dispositions en colonnes et ces délimitations de zones dans le sens de la longueur préparent un bond en avant. Le 25 à midi il commence à passer en revue sa garde au Jardin de Saxe et très en détail, comme on peut le faire, non en vue d'une parade à effet, mais en vue d'un départ en campagne. « C'est un vrai roi caporal », dit dédaigneusement Niemcewicz; il se tient, jacasse, prise comme son frère, pensant avoir le génie de Napoléon. Ce soir il a couru à Modlin; après-demain il ira jusque Luków. Celui qui l'a poussé à cela, c'est le général Roznіecki, homme inquiet, vain, intriguant sans cesse de tous côtés qui a voulu se faire valoir avec le corps de notre cavalerie qu'il commande. Et c'est pour que Roznіecki puisse faire le faraud, que nos chevaux doivent emmener au galop la voiture du jeune roi, et que nos escadrons doivent, quand s'ouvre la campagne voler à qui mieux mieux pour l'escorter » [187]. Encore que Roznіecki soit bien portraituré, il n'est pour rien dans tout ceci. Le 25 au soir Jérôme court à un rendez-vous avec Eugène : quand il ira à Luków, sa course intéressera autant les Westphaliens et les Saxons que la division Roznіecki.

Pendant que galope Jérôme, on annonce toujours l'arrivée de l'Empereur à Varsovie : le 26 arrivent 32 de ses domestiques, 60 de ses chevaux. On ne peut plus douter : Luszczewski se multiplie, s'entend avec Dutaillis au sujet des logements à donner aux personnalités accompagnant Napoléon. Un projet va être présenté à la Municipalité [188].

Ce jour là tombe à Varsovie pour 24 heures le colonel Thomas Lubienski venu de Prusse orientale pour embrasser le

(186) Du Casse, Mémoires sur la Campagne de 1812, p. 46-7. Remarquer que cette lettre commence ainsi : « Expédiez sur le champ un officier au Vice Roi pour lui faire connaître, que les dispositions contenues dans sa lettre du 10 mai, sont mauvaises. »

(187) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 325. Il dit ensuite (p. 326) que Jérôme serait parti pour Modlin le 26 de très bon matin.

(188) *Archiwum Akt dawnych*, Protokół Rady Ministrów, 370e séance 26 mai, folio 226. Niemcewicz, Pamiętniki p. 326.

ministre de la justice, son père, avant le départ imminent pour la campagne. Thomas voit Joseph Krasinski, aide de camp de Kniasiewicz, général de division et « sous-chef d'état-major du roi de Westphalie, commandant de l'aile droite ». Il voit aussi les princesses Eustache Sanguszko, Sulkowska, Sapieha, et passe une charmante soirée chez la comtesse Zamojska, toujours très belle, avec la princesse de Wurtemberg, Mmes Chodkiewicz, Stasiowa Potocka, etc.[189]. Intéressantes sont les relations de ce Lubienski avec le clan des dames Czartoryska, au moment où il vient pour se livrer à des effusions familiales. Un de ses frères va bientôt montrer quels liens étroits se nouent entre les Czartoryski et les Lubienski.

Niemcewicz continue à s'en prendre aux Westphaliens et à Jérôme : « Leurs pillages sont devenus tels qu'ils arrachent les restes de foin et d'avoine aux revendeuses après le marché, forcent les brasseries, prennent des drèches. Le « roitelet-lapin » tolère tout cela. Ses soldats volent chez les marchands de fer des faulx, des faucilles pour avoir, là où ils iront, de quoi couper nos moissons encore vertes. Belles perspectives d'avenir »[190]. Seul, Potocki, devant un Conseil de cabinet réduit à Luszczewski, Sobolewski et Lubienski, se porte garant du bon vouloir de Jérôme[191]. Stanislas Zamojski écrit à son beau-frère Adam Czartoryski : « Mamy tu trzpiota, który ma Krćla powierzchowność, ale nic wiecej ». Le Matuszewicz est parti. Le prince Joseph avait fait cette motion, il y a huit jours de l'envoyer au Roi en exposant l'état du désordre et de l'anarchie, accompagné de la démission du Ministère, si on ne leur offrait pas les moyens de porter remèdes. L'incertitude si l'Empereur serait à Dresde ou non, a fait que l'on s'est contenté de faire cette représentation par écrit. Ce dont je suis au désespoir, car chaque délai est mortel dans un tel moment. Dieu sait si on voudra prendre quelque mission avant qu'on se soit arangé ou qu'on ait rompu en visière avec la Russie; cependant les choses ne peuvent plus aller, et, — uniquement sous le rapport des subsistances pour les armées — exigent de l'ordre ». Ainsi Matuszewicz parti pour Poznan où il exposera à l'Empereur la situation telle qu'elle s'offrait à lui, lors de la fameuse séance du 16 mai, est « le Matuszewicz »

(189) Lubienski, Général Tomasz Pomian Lubienski, t. 1, p. 237-8.
(190) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 326.
(191) *Archiwum Akt dawnych*, Protokół Rady Ministrów, 370e séance. 26 mai, fol. 224.

l'agent de la maison Czartoryska. C'en est fait de son opinion flatteuse pour le bon sens de Jérôme. Zamojski décrète : « Nous avons ici un évaporé qui a l'extérieur d'un roi, mais rien de plus ». Le nom de Jérôme avoisine le souvenir de l'assaut du 16; Zamojski est au désespoir que l'affaire n'aiît pas réussi : chaque délai est mortel dans un tel moment, Dieu sait si l'on osera aller plus loin. Et il y a ces mots écrits en travers en marge de tout ce passage : « Gardez ceci pour vous » [192]. Au lendemain de l'attaque du 16, faite en son absence de Varsovie, Jérôme pouvait encore produire un bel effet sur les princesses nées Czartoryska : le 26, le clan a coordonné son action et il coupera désormais au frère de l'Empereur tous ses effets.

(192) *Archiwum Muzeum XX Czartoryskich*, A. D. N. n° 267, Stanilas Zamojski do X. A. C. fin de lettre 26/5/1812.

Chapitre X

Candidatures au trône de Pologne et menées politiques.

L'entrevue d'Eugène et de Jérôme à Modlin est celle d'un candidat malgré lui avec un candidat sans le vouloir et peut être sans le savoir, auquel Napoléon « pense » un peu. Ce ne sont pas les candidatures qui manquent : il y a celle de Murat dont visiblement l'Empereur ne veut pas; il y a celle du Grand Duc de Wurzbourg dont il accepte peut-être de paraître vouloir; à Dresde, on se demande, s'il n'y a rien pour les princes Saxons. Toutes ces candidatures semblent avoir encore à cette date l'inconsistance de celles de 1807. Cependant ces vagues rumeurs inquiètent l'hydre autrichienne qui dès lors commence à étendre ses tentacules pour étouffer cette Pologne dont elle est menacée. Son union se refait avec la Russie. Le ministre des affaires étrangères saxon, plus ou moins gagné, est en état de le savoir sans en rien laisser voir à son gouvernement. Au centre de ce triangle austro-russo-saxon, la Famille Czartoryski à laquelle il est difficile d'ignorer tout ceci, croit pouvoir asseoir on ne sait quelles espérances d'avenir que préciseront les évènements. C'est dans cette zone dangereuse qu'évolue l'aile droite de la Grande Armée.

La candidature d'Eugène est de celles dont on a déjà parlé. Le colonel Kamienski de la Garde Impériale revenant de France fin juin 1810, a donné comme sûr que Joséphine sur le point de divorcer avait demandé à Napoléon de faire Eugène roi de Pologne et que Napoléon avait répondu : « Moscou ne le permettrait pas et je ne pense pas à me fâcher avec Moscou pour les Polonais ».[1] Au début de 1812, au moment de la distribution des commandements, le bruit avait couru à Paris, dit Arthur Lévy, qu'Eugène serait probablement appelé au trône de Pologne, parce que les écouteurs aux portes entendaient souvent le nom d'Eugène accouplé à celui de Polo-

(1) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1er, p. 223.

gne, les troupes du vice roi ayant dû d'abord occuper la Pologne afin d'y couvrir la droite des armées. Les racontars de Paris avaient eu leur écho à Milan et ne réjouissaient pas le vice-roi. Après avoir exprimé à Lavalette son ravissement d'entrer en campagne, il ajoutait : « Une seule chose ne me ferait pas rire, ce serait celle qui pourrait appeler stablement ma chétive personne en Pologne. On a rapporté ce bruit ici. Moi, je ne pourrai me supporter si loin de l'Empereur. Je n'ai qu'une ambition, celle de vivre et de mourir le plus près possible de lui. Cette ambition en vaut bien une autre; mais je n'ai pas celle des trônes, cela est certain ».[2] Il sait d'autre part qu'il est question de Jérôme et écrit à sa femme le 26 avril : « On assure que le Roi de Westphalie pourrait bien devenir roi de Pologne ».[3] Mais cela ne l'occupe guère, puisque lui-même n'est pas candidat.

A Dresde où il est le 11 mai, « il a été accueilli comme un parent, étant marié avec la nièce de la reine. Le jour qu'il a été faire sa visite à Leurs Majestés, il a couché à Pilnitz où Elles étaient. Le lendemain matin, il revient à Dresde; un appartement au chateau du Roi lui avait été réservé, mais il ne l'occupa que pour y prendre un déjeuner et il partit aussitôt pour se rendre à Glogau ». Dans son rapport du 7 juin, Kanikof ne le cite pas parmi « Les candidats qu'on nomme ici pour le trône » de Pologne.[4]

Eugène est d'autant plus estimé à Varsovie, qu'il n'y a commis aucun impair, n'y ayant pas mis les pieds. Quand Niemcewicz a fini d'accabler Jérôme et ses subordonnés, il s'écrie : « La façon d'Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie est autre. Il s'est arrêté à Plock où il n'était pas connu; son propriétaire lui ayant demandé son billet de logement, il ouvrit sa bourse et dit : « Voilà mon billet et mes réquisitions : il a effectivement tout payé en argent ». Ou encore : « Au contraire, le vice-roi d'Italie, attire à lui partout les louanges et les bénédictions. A Plock, non seulement il paie tout et écoute tout le monde, mais encore il nourrit 50 indigents ». Ce qui est curieux, c'est que le jour où Niemcewicz note ce der-

(2) Levy (Arthur), Napoléon et Eugène de Beauharnais, Calmann Lévy, 1926, 339 p. in 12, p. 190-191.
(3) Du Casse, Mémoires et correspondance politique du Prince Eugène, Paris 1860, 7e vol. p. 330.
(4) *Głowny Archiv*, n° 4784, Dresde 12 mai, Kanikov à Roumiantsov, et 6052, Dresde 7 juin 1812.

nier fait, il signale en noyant ce détail dans ses reproches aux Westphaliens — que, « près de Kalisz, un corps italien a mis le feu aux quatre coins d'un village et l'a complètement brûlé ». D'ailleurs, il n'incrimine pas le vice-roi, mais Napoléon[5]. Si un fait aussi atroce avait pu être mis au compte des Westphaliens, Jérôme fut sorti de là fort maltraité.

Dès le 15, Eugène a écrit au Prince Joseph pour lui demander des renseignements sur « l'armée russe et l'état des choses dans les provinces limitrophes », ainsi qu'un officier polonais qu'on puisse attacher à son état-major. Et dès le 17, le Prince-Ministre répond : « La lettre que V. A. I. m'a fait l'honneur de m'adresser le 15 de ce mois, m'a fait éprouver une jouissance bien vive en me donnant la certitude qu'elle veut bien me conserver des bontés dont je sais sentir le prix mieux que je ne puis l'exprimer... V. A. I. daignera m'excuser si mon opinion diffère de la sienne, lorsqu'Elle se voit étrangère dans notre Païs. Ses vertus et ses qualités y sont mieux connues que l'une d'entre elles ne lui permet de le croire et elles sont plus appréciées encore par tous ceux qui auront le bonheur de L'approcher. Daignés, Monseigneur, être persuadé que ces sentiments sont profondément gravés dans le mien et que je m'estimerai heureux de prouver à V. A. I. le respecteux dévouement que je lui ai consacré ».[6] Il y a dans cette lettre du Prince Joseph des formules de politesse qui semblent des allusions. Dans une autre du 22 mai, le Prince Ministre annonce la prochaine arrivée de l'officier Polonais demandé, « Dowgiallo, qui sait le Russe et, possédant des terres en Lithuanie, connait en outre le païs ». Il ajoute : « Le Prince Radziwill, Lieutenant au 8e régiment de Lanciers m'a témoigné si vivement le vœu d'obtenir la même destination, que je n'ai pu refuser à ses instances de faire part à V. A. de sa bonne volonté. Si Elle daignait l'agréer, je m'empresserais de lui donner l'ordre de se rendre auprès d'Elle. Veuillez bien, Monseigneur, être convaincu que je m'estimerai infiniment heureux de trouver l'occasion de faire ce qui peut être agréable à V. A., que je la saisirai toujours avec un plaisir analogue au respectueux dévouement dont j'ose espérer qu'Elle daignera agréer l'hommage »[7]. Dowgiallo sera près d'Eu-

(5) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 321-324, 19-23 mai.
(6) *Archiwum Główne Akt dawnych*, n° 2019, Correspondance de trois princes français, folio 35.
(7) *Archiwum Główne Akt dawnych*, n° 2019 Correspondance de trois princes français, folio 36.

gène pour « être de quelque utilité » et Radziwill a l'air d'un attaché officieusement accrédité près d'Eugène qui ne l'a pas demandé, mais autour duquel des Polonais procèdent à de savantes manœuvres d'investissement. Ces Polonais ne sont pas de ceux qui sont inféodés à la Famille, mais de ceux qui croient qu'en désirant et même en proposant à l'Empereur de donner un roi français à la Pologne, ils lui prouvent la possibilité et la nécessité de s'engager à fond en vue de rétablir le royaume de Pologne. S'il y a quelqu'un en Pologne qui ait été bien placé pour croire à la sincérité de Jérôme, lorsqu'il affirme son désintéressement dans la question du rétablissement de la Pologne, ce n'est pas Antoine Ostrowski, mais c'est plutôt le Prince Joseph. Il semble que dès lors il peut orienter ses tentatives vers Eugène, et que ce soit déjà fait.

Bref, « l'arrivée du Vice-Roi à Plock ayant devancé de quelques jours celle de son armée, il les employa à faire des reconnaissances sur la Narew et à lier par un système de défense la ligne que présente cette rivière avec celle des lacs qui s'étendent depuis Augerburg jusqu'à Johannesburg, S. A. visita particulièrement la forteresse de Modlin, où le roi de Westphalie [8] s'était aussi rendu, la conférence entre ces deux princes semblait annoncer que les bords du Bug et de la Narew seraient le théâtre de la guerre » [9]. Elle annonçait seulement qu'ils se concertaient sur la conduite à suivre dans le cas où se produirait cette éventualité avant la venue de l'Empereur. Ils passèrent ensemble en revue quatre régiments d'infanterie polonaise dans la matinée, déjeunèrent en tête-à-tête [10], puis rentrèrent, le vice-roi à Plock, Jérôme à Varsovie [11]. Ont-ils parlé de la couronne de Pologne ? C'était un sujet difficile à aborder entre Bonaparte et Beauharnais. Au reste, savaient-ils quelque chose de précis des intentions de l'Empereur qui lui-même n'était vraisemblablement pas fixé et agissait en

(8) Le baron Fain place fin mai le roi de Westphalie à la tête de ses troupes à Modlin (Manuscrit de 1812 p. 70).

(9) Labaume (Eugène), Relation circonstanciée de la Campagne de Russie, Paris, Pankouke 1814, 402 p. in 8°, p. 17.

(10) Le prince Joseph n'est pas présent au Conseil des Ministres de ce jour; mais ses absences sont choses qu'on lui a souvent reprochées. Celle ci ne signifie pas qu'il ait accompagné Jérôme lequel devait tenir à parler seul à seul à Eugène : les deux princes français n'eussent pu d'ailleurs passer la revue avec Joseph sans le retenir à déjeuner. (*Protokół Rady Ministrów*, séance 370, folios 223-226. — Falkowski Obrazy z zycia t. 2, p. 124. — Askenazy, Xiąże Józef, p. 139, cherche au contraire à justifier ces absences).

(11) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 326.

opportuniste ? Avant d'entrer à Poznan en 1806, Napoléon n'avait pas encore pensé à faire de Frédéric-Auguste le souverain d'un duché de Varsovie. Avant Ulm, il n'avait pas pensé à faire un roi de l'électeur de Bavière. Avant le commencement de toutes hostilités, en mai 1812, pourquoi eut-il fait au sujet de la Pologne un choix nettement arrêté ? Eugène étant moins communicatif et ne pouvant dire grand chose de Plock, Jérôme put sans doute parler assez longuement de Varsovie : après quoi vraisemblablement la conversation eut pour objet la marche à suivre sur chaque rive de la Wkra, autour de la Narew et du Bug, plutôt que l'attribution de la couronne de Pologne.

La propagande en faveur d'Eugène va d'ailleurs son chemin. Ses troupes arrivent, il les inspecte à son tour et de Lipno situé au nom de la moyenne Vistule entre Plock et Thorn, un correspondant (29 mai), fera insérer dans la gazette de Cracovie du 10 juin : « Nous avons eu le contentement de voir le vice-roi d'Italie qui, passant en revue les 15.000 Bavarois du Général de Wrede, nous a fait connaître son génie et jusqu'à quel point il pousse la bienveillance dans ses égards pour tous. Le 20, le sous-préfet est allé à sa rencontre avec une escorte à un mille de la ville, où après l'avoir salué, il l'a amené. Les propriétaires rassemblés et les autorités civiles ont reçu avec joie le Héros, et lui ont cordialement témoigné leurs vœux, La revue passée, il dîna chez le Général de Wrede où l'on porta des toasts à l'Empereur Napoléon, au roi de Saxe et au Vice-Roi d'Italie. Après quoi le Vice-Roi prit la route de Thorn, laissant après lui le souvenir de ses aimables procédés à l'égard des habitants » [12]. Bignon signale dans une note du 13 juin : « Le préfet de Plock que je viens de voir m'assure que la conduite des corps français, allemands ou italiens qui ont passé dans son département, a été admirable. Le désordre est inévitable là où manquent les choses nécessaires aux premiers besoins de la vie, mais ces désordres n'ont point été aussi grands dans ce département qu'on eut pu le craindre. Son éloge retentit de toutes parts. Je ne crois pas devoir, Monseigneur me permettre d'opinions indiscrètes sur des questions à l'égard desquelles je ne suis point appelé à faire de rapports particuliers, mais je puis noter comme appartenant à la classe des observations générales, la manifes-

(12) *Gazeta Krakowska*, n° 47, 10 juin, Lipno 29 mai

tation d'un penchant de *prédilection très marqué dans ce pays pour le Prince Vice-Roi. Ce sentiment se montre à moi depuis longtemps et dans presque tous les partis.* Les hommes d'ailleurs les plus opposés entre eux sont d'accord sur ce point. On aimerait beaucoup mieux que la vice-royauté du prince Eugène fût en Pologne qu'en Italie. C'est dire assez que c'est S. M. l'Empereur et Roi que le vœu national appelle pour véritable souverain. Dans le cas que S. M. I. voudrait donner dès à présent un Roi aux Polonais, il faut que ce Roi, quel qu'il puisse être, ne soit qu'un instrument de S. M.; mais il faut que ce soit un instrument fort et vigoureux. La force dans l'autorité suprême est ici de première nécessité. Cette nation veut être gouvernée par des formes douces, mais avec une roideur, une fermeté effective qui domptent tout à fait l'insubordination naturelle des esprits » [13]. Ainsi le 13 juin il s'agit d'une opinion devenue « presque » générale et qui s'est montrée à Bignon « depuis longtemps ». Il semble notamment que le prudent et loyal prince Joseph ait été convaincu, dès le dîner d'Iablonna (9 mai), que Jérôme n'étant pas désireux de quitter la Westphalie, on pouvait chercher ailleurs un roi français de Pologne, et que la lettre par laquelle il a salué Eugène entrant dans le Duché, eut été quelque chose de plus expressif que celle présentée par Grabowski à Jérôme arrivant à Kalisz. Ceci rendrait tout à fait claire sa lettre du 17 mai à Eugène qui aurait donc été l'objet des sollicitations polonaises, dès le moment où il mit le pied sur le sol du Duché.

Cela concorde assez bien avec ce qu'il écrit le 17 juin de Rastenbourg à sa femme : « Tu peux être tranquille pour les affaires de Pologne; il est probable que cela s'arrangera sans que j'y entre pour rien. Les Polonais ont fait des démarches inconcevables; mais j'ai tenu bon et je ne leur ai pas caché la peine que cela me ferait. Il paraît certain qu'ils me désiraient fort et pour preuve de cela, je t'envoie deux lettres que j'ai reçues de deux d'entre eux; tu n'as pas besoin de les montrer à d'autres. A Varsovie, on parlait hautement qu'ils se flattaient de m'avoir pour Roi. A présent, j'ai presque la certitude que cela s'arrangera tout différemment » [14].

Le général baron de Comeau, chef d'état-major de l'armée bavaroise, croit que cette armée sera réunie à l'armée

(13) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 100.
(14) Du Casse, Mémoires et Corresp. d'Eugène, t. 7, p. 374.

d'Italie pour former un corps que commandera Eugène, gendre du roi de Bavière : « Cela me faisait croire, espérer même, écrit-il, que l'Empereur pensait faire le Vice-Roi, roi de Pologne, l'établir solidement, le soutenir et en faire une forte barrière. Cette chimère, cette illusion disparaît à la grande revue de Wilna » [15]. Après la grande revue de Wilkowyski qui précéda le passage du Niemen et la prise de Wilna, le corps Bavarois fut en effet nettement détaché du corps italien et il apparut que le commandement confié à Eugène ne le mettait pas particulièrement en vedette.

L'exposé qu'a pu faire Jérôme à Eugène le 26 mai sur les difficultés d'approvisionnement, la pauvreté du pays, l'état social en Pologne, n'a pu que confirmer Eugène dans son désir de continuer à régner dans son beau Milan sur la florissante et tranquille Italie. Les Polonais et parmi eux, et peut-être à leur tête, le prince Joseph, se sont engagés dans une impasse, en cherchant à pousser la candidature d'Eugène.

A Dresde, on avait aussi prononcé le nom de Murat. L'on croit en général que le malheur de Murat fut d'avoir régné sur des Napolitains, et non sur un peuple de cavaliers. En fait, il lui suffit de paraître en Pologne en 1806 pour mettre tout à l'envers. Les Français arrivant, c'étaient Wybicki, Dombrowski qui devaient aussitôt prendre le gouvernement en mains. Puisqu'Alexandre 1er était allé à Pulawy, que le prince Joseph s'était présenté à Murat avec des décorations prussiennes, il fallait appeler à soi les petits nobles, les paysans et leur donner les terres des grands propriétaires : on eut ainsi ébranlé sur leurs bases jusqu'à la Russie et l'Autriche, assuré le triomphe de la France en Europe. Au lieu de mettre les patriotes en place comme le lui demandait Napoléon, Murat s'est montré par avance très napolitain. Murat, prince du sang depuis deux ans et fils de cabaretier, était tout fier de se croire traité d'égal à égal par un prince qu'il remettait en selle, qui était né fils de général, mais non prince du sang, et dont le hasard seul avait fait très tôt un neveu de roi électif, neveu sans droits par suite. Alcibiade avait su en imposer à Franconi. Une fois la main donnée au séduisant dandy, il fallait renoncer à toute résolution, s'exposer aux railleries de la petite comtesse Potocka. Et l'aboutissement logique du ralliement de Murat à la haute noblesse polonaise, ne pouvait

(15) Comeau, Souvenirs des guerres d'Allemagne, p. 444.

être sa proclamation comme roi de Pologne sur le champ de Wola, à moins qu'il n'admît de régner aussi mal et aussi peu que Henri de Valois. Il ne pouvait être que le Monck du Prince Joseph ou d'Adam Czartoryski, ou un roi de comédie, jouet des partis polonais, voué, s'il voulait y échapper, à charger sans fin à la tête des lanciers rouges dans la plaine moscovite un ennemi insaisissable.

En fait, c'est en vain que Murat porte à Naples « un costume de Maréchal d'Empire excessivement brodé, une écharpe blanche et un bonnet polonais avec un panache blanc » [16] : la Pologne n'est pas pour lui. On se dérange même très tôt pour lui dire qu'il n'y aura jamais de Pologne. Alexandre 1er a envoyé à Bibikov, son ministre à Naples, un Polonais, un Potocki, qui déclare publiquement en 1809 : « Le duché de Varsovie ne devrait pas exister; il rentrera sous son ancienne domination, la Galicie ne sera jamais réunie; la Russie n'y consentira jamais. Notre armée en Galicie est très faible, mais nous en avons une de 150.000 hommes en Moldavie; elle est peut-être en ce moment plus près de Vienne qu'on ne pense » [17]. Le rétablissement du royaume de Pologne, c'est la guerre à mort avec la Russie; Murat, roi de Pologne, c'est la guerre à propos de tout et hors de tout propos. En 1811, la rumeur le désigne pour ce trône [18] : il en est loin alors, il est en pleine défaveur, il craint d'être dépouillé de son royaume de Naples par Napoléon : il est privé du commandement des troupes françaises dans son propre royaume. En 1812, l'Empereur lui pardonne parce qu'il a besoin de son grand maître de la cavalerie : mais celui-ci ne sait que le 4 mai qu'il participe à la campagne de Russie; il ne part de Paris que le 12 mai. Il arrive à Cassel le 16 à 3 heures du matin, se réjouissant de passer la journée avec Catherine, de se faire montrer Napoleonshöhe [19]; de produire son effet en arrivant en uniforme de lancier polonais. Or Catherine est partie pour Dresde depuis quelques heures : il ne saura pas d'elle si Jérôme est candidat au trône de Pologne. Un bain, un court repos et le voilà reparti escorté du baron Dery, capitaine de ses gardes et d'un aide de camp [20]. Le 12 mai on l'attendait à Dresde; le 14, on y prétendait savoir que la

(16) Espitalier, Napoléon et le roi Murat, p. 24.
(17) Murat, Lettres et documents, t. 8, p. 5.
(18) Espitalier, Napoléon et le roi Murat, p. 118.
(19) *Arch. Aff. Etr.*, Westphalie, Reinhard à Bassano n° 342, Cassel 21 mai.
(20) *Główny Archiv*, n° 5050, Jakovlev à Roumiantsov, Cassel 5/17 mai.

reine de Naples ne viendrait pas; le 17, il est toujours attendu à Dresde; mais les uns disent qu'il a pris par ailleurs pour aller à Poznan; selon d'autres, il serait parti de Mayence pour rentrer dans ses Etats [21] : déjà !

Le 23 mai, on écrit de Berlin à la Gazette de Cracovie : « Le 18 est passé à l'improviste par Potsdam le roi de Naples sous le nom de Baron Dery; il est descendu à l'hôtel de Russie, le meilleur de Berlin : pressé de rejoindre l'armée, il n'a voulu recevoir ni honneurs, ni garde. Il a eu la visite de M. de Saint-Marsan, ministre de France, du baron Hardenberg, chancelier de Prusse; il est allé incognito au théâtre. Le 19, le général Borstel est venu l'inviter à déjeuner à Charlottenburg chez le Roi. Il s'y est rendu à 1 heure et demie en voiture à huit chevaux avec MM. de Saint-Marsan et Dery. Là se trouvaient aussi les princes et les princesses du sang et les hauts dignitaires. A trois heures et demie, le roi et l'héritier du trône lui ont rendu sa visite. Le soir, le roi de Naples a été au théâtre avec le ministre de France, et, après un court repos, il a pris à une heure du matin la route de Cüstrin [22].

Il a vu le roi de Prusse, mais n'a pas vu Catherine de Westphalie, ne verra ni la reine de Saxe, ni la princesse Augusta dont il s'était fait le champion, lors du projet de remariage de Napoléon. Il ne reverra pas l'ironique visage de la Comtesse Anna Potocka : ni Dresde, ni Varsovie. Les princes et politiques de tous pays citeront à Dresde son nom parmi les candidats possibles, mais après ceux de Frédéric-Auguste, de Jérôme, et en ajoutant que « la pluralité des conjectures » est pour ce dernier ! [23]. Eh quoi ! tant de beaux coups de sabre donnés entre Iéna, Stettin et Poznan ! Tant d'héroïsme dans la sombre journée d'Eylau ! tant de chevalerie à l'égard du Prince Joseph, une cour si assidue faite aux dames, un si bel air de roi à cheval, de roi d'un peuple de cavaliers, et tout cela pour rien ? Au retour, Napoléon, parlant des Polonais, dira en traineau à Caulaincourt : « Murat leur eut convenu, mais il a si peu de tête » [24]. C'est pourquoi l'Empereur, écartant Murat de Dresde et de Varsovie, lui a laissé à peine toucher la Pologne et l'a

(21) *Idem*, n° 4784, Kanikov à Roumiantsov 30 avril/12 mai, n° 4893, Dresde 2/14 mai, n° 5046, Dresde 5/17 mai.

(22) *Gazeta Krakowska*, supplément au n° 41, 31 mai, de Berlin 23.

(23) *Główny Archiv*, n° 6052, Kanikov à Roumiantsov, Dresde 25 mai/7 juin.

(24) Caulaincourt, Mémoires, Revue des deux mondes du 1er juillet, p. 41.

dirigé vers la Prusse orientale. Du moins à Poznan, le roi de Naples fait ce qu'il peut pour se rendre intéressant : il rencontre un cavalier polonais de marque, le général Vincent Krasinski; il se jette sur lui : « Il veut m'acheter le *siwy kon,* écrit le Général à sa femme; comme il te déplait, je le vendrai » [25]. Le seul moyen dont ait disposé Murat pour poser sa problématique candidature, pour entretenir sa popularité en Pologne, a été l'achat d'un « cheval gris » auquel les Krasinski semblaient peu tenir.

Il y a aussi la candidature autrichienne : il y a presque toujours eu des candidatures autrichiennes à la couronne de Pologne ou à la main des rois de Pologne pour des archiduchesses. Après le mariage de Marie-Louise, il s'était trouvé en Autriche des gens pour conseiller une « alliance sincère et éternelle avec la France » contre la Russie et pour prétendre avec énergie que « la reconstruction de la Pologne peut être seulement profitable à l'Autriche : il ne manquait pas même d'archiducs candidats, Maximilien, Ferdinand, Charles » [26]. En réalité, le seul candidat dont on parle en 1812 est le grand duc de Wurzbourg, frère de l'empereur. Avec lui d'ailleurs, la tradition se doublait d'une apparence d'accord : ce prince, dès 1808, s'était rendu à Paris pour le 15 août; depuis lors, il avait été le trait d'union entre Vienne et Paris [27]. Il est le jeune oncle de Marie-Louise, celui de ses proches qu'elle préfère. Si Napoléon le faisait régner sur la Pologne, il serait encore plus attaché au couple impérial français. En 1809, Napoléon a pensé à lui comme empereur d'Autriche à la place de François qui eut abdiqué. En 1812, la combinaison qui en eut fait un roi de Pologne, eut dû plaire à François 1er. Mais cette combinaison eut attesté l'existence d'un accord parfait entre France et Autriche; elle eut été une invite pour l'Autriche à entrer activement en guerre, à admettre la restauration du royaume de Pologne; une certitude pour la Russie que l'Autriche liée à elle et à la France, va cette fois tromper la Russie, comme celle-ci a trompé la France avec l'Autriche en 1809.

Une propagande sérieuse a été faite pour ce candidat. Dès le 26 avril, le général Bourcier, écrivant de Hanovre au ministre de la guerre, joint à sa lettre la Proclamation de l'Empereur

(25) Krasinski, Correspondance. *Bibliothèque Krasinski,* n° 4380, lettre 18, 22 mai 1812.
(26) Askenazi (Szymon), O sprawie spolskiej w r. 1812, p. 9.
(27) Driault, Tilsitt, p. 221.

Napoléon déjà citée où il annonçait aux Polonais que le Grand Duc de Wurzbourg son oncle serait leur roi. « Ces proclamations, point signées, paraissant un peu douteuses, sont répandues avec profusion dans toute la Pologne » [28]. Le 10 mai, Thomas Lubienski en fait son profit à Iacobsdorf (Prusse orientale). Ce facteur ne paraît pas, à première vue, propre à enthousiasmer les Polonais : se débarrasser de Frédéric-Auguste pour prendre ce Grand Duc ! Mettre 500.000 hommes en ligne pour si peu. Marcher avec les Prussiens pour assurer au royaume de Prusse « une grandeur qui excèdera celle qu'il avait en 1803 », au roi de Prusse, le titre « d'Empereur du Nord » [29], et avoir soi-même le plaisir de vivre sous un roi autrichien. Tout cela paraît d'un médiocre intérêt. Or, le colonel Lubienski, content de la promesse de restauration du royaume que contient la proclamation, lève en son honneur toutes les punitions du régiment et met le document à l'ordre du jour. Puis il écrit à sa femme : « Cet Empereur (Napoléon) est réellement un homme extraordinaire : il fait toujours les choses auxquelles tout le monde a le moins pensé. J'ai plus d'une fois fois songé à tous les prétendants possibles au trône de Pologne, ou à ceux qu'il pourrait y asseoir, ce qui est tout comme; mais je n'ai jamais pensé au seul qui de toutes façons est le plus convenable. Bon, doux, ayant de la décision, parfait administrateur, vertu de premier ordre pour un roi de Pologne, très économe. Une seule chose lui manque : il n'est pas militaire : mais il aurait assez de gens pour le suppléer sur ce point... On dit ici que notre roi, — c'est déjà ainsi qu'on l'appelle — doit se marier avec la princesse de Saxe. On dit que l'Empereur d'Autriche a lancé la même proclamation aux Polonais; car, maintenant, il est sûr qu'il se joint à nous avec toute son armée. Il est dit aussi dans la proclamation que le roi de Prusse est notre sincère ami et que toute son armée marche avec nous ». Ainsi un colonel polonais des chevau-légers de la Garde Impériale accepte pour vraies de telles idées et les répand. Il ne peut d'ailleurs se tromper sur leur origine : Cette nouvelle m'a été communiquée par le propriétaire de la maison que j'habite, le vieux comte Osten-Sacken, Polonais : c'est tout au plus, si nous n'avons pas pleuré de joie... J'ai donné le papier à la gouvernante de la

(28) Voir plus haut p. 413.
(29) Picard et Tuetey, Corresp. inédite de Napoléon, t. 5, p. 641 p. p. 325-6.

maison, une vieille Prussienne qui nous a bien reçus et qui a pleuré de joie en voyant les troupes polonaises » [30]. Au milieu de cette confusion des nationalités et de cette cacophonie d'attendrissements, on finit par perdre le sens des réalités, du but poursuivi et des moyens de l'atteindre.

A noter ce que cette réclame peu jéromiste contient en germe de déceptions au sujet du succès de Napoléon : « Je suis encore une fois forcé de faire la guerre en Allemagne pour combattre le Nord. Soldats, je vous conduirai contre les Russes : au commencement de juin, nous serons à Pétersbourg » [31]. Son auteur savait assurément qu'au début de juin la guerre, loin de finir, ne serait peut-être pas encore commencée, et cette idée de combattre le Nord était bien propre à glacer les enthousiasmes.

Cette propagande suspecte fait qu'on parle beaucoup, sinon de la candidature, du moins du candidat. Les journaux polonais notent ses déplacements, soupèsent sa suite, indiquent sa place à la table des empereurs, signalent son séjour prolongé à Dresde, son départ avec l'impératrice des Français [32]. Toujours à l'affût des faveurs, Krasinski, commandant en chef des chevau-légers polonais, qui s'est attaché de suite à l'Empereur, en 1806, sans passer par le prince Joseph; qui va, de Poznan par Dantzig, Kœnigsberg à Kowno, galoper à la portière de Napoléon; qui est le chef direct de Lubienski; qui cultivera Alexandre 1er à partir de 1816 comme auparavant Napoléon, Krasinski s'intéresse au Grand Duc de Wurzbourg et s'arrange pour que son nom à lui, Krasinski, frappe souvent les regards de ce prince. La comtesse Krasinska, née Radziwill et dont les parents ont des ramifications étendues dans les milieux allemands, est restée à Paris : le Général lui fait parvenir ses lettres par S. A. I. le Grand duc de Wurzbourg à Wurzbourg [33]. On se met en faveur par les services rendus, mais aussi par les services reçus.

Le 7 juin, Kanikof, de Dresde, désigne encore à Roumiant-

(30) Lubienski (Général Tomasz Pomian), t. 1, p. 232-3.
(31) Picard et Tuetey, Corresp. inédite de Napoléon 1er, t. 5, p. 325-6.
(32) *Gazeta Krakowska*, suppl. au n° 42, 27 mai, n° 43, 31 mai, de Dresde 17 mai. — *Gazeta Warszawska*, suppl. au n° 43, samedi 30 mai, de Dresde 18; suppl. au n° 44, mardi 2 juin, Dresde 20 mai; suppl. au n° 45, 6 juin, de Dresde 22 et 25; suppl. au n° 47, samedi 18 juin, Dresde 4 juin.
(33) *Arch. de la Bibl. Krasinska*, Corresp. du Général Vincent Krasinski, lettres des 7 mai, 15 mai etc. L'adresse de la Comtesse est 10, boulevard Montmartre.

sof le grand duc de Wurzbourg parmi les candidats qu'on nommait là pour le trône de Pologne [34]. Or, à cette date, l'Autriche est liée à la Russie depuis 5 jours. Tout ceci peut néanmoins faire bénéficier l'Autriche de la campagne de Russie, si elle réussit, et orienter dans une impasse l'opinion polonaise au cas où le choix du roi dépendrait de l'Autriche.

L'action autrichienne sur le public polonais se fait sentir plus directement dans une autre proclamation où à la vérité le grand duc n'est plus nommé, mais où la puissance de l'Autriche paraît imposante. Ce libelle, conservé par un général russe, débute ainsi : « Soldats, vous avez combattu avec moi dans les trois parties du monde. Partout où je vous conduisais, la victoire était votre mot de ralliement. Je croyais enfin par la paix de Vienne procurer au continent le repos si longtemps désiré par vous; mais une nouvelle époque vous appelle au champ de bataille, puisque la Russie ne tient pas la parole donnée de fermer ses ports aux insulaires, nos misérables ennemis. Toutes mes représentations, les menaces que j'ai faites à l'Empereur Alexandre et à son cabinet aveuglé, ont été sans effet : ce dernier est absolument corrompu par les guinées pour lesquelles, depuis 22 ans, tant de millions d'habitants ont répandu leur sang en Europe. Je dois donc, les armes à la main arrêter les effets de cette influence hostile.

Soldats, faites voir encore une fois que vous êtes Français. *Cette grande lutte avec un colosse puissant sera opiniâtre*, mais *votre bravoure* accoutumée *sera seule votre boulevard.* Les aigles françaises flotteront une deuxième fois au-delà de l'Oder et de la Vistule, quoique l'ennemi soit dans la ferme conviction que je n'ai pas assez de troupes pour lui opposer des forces égales sans être obligé d'abandonner à nouveau l'Espagne à son sort. Mais je conduis en Pologne 200.000 hommes sans avoir besoin d'en retirer un seul d'Espagne. Outre mes alliés de la Confédération du Rhin qui sont forts de 120.000 hommes, *j'ai un allié puissant l'Empereur d'Autriche de qui les troupes ont un courage et une bravoure inébranlables dont vous avez même dans la dernière campagne acquis des preuves mémorables. Avec son secours et celui de son artillerie dont l'habileté a été depuis des siècles la frayeur de ses ennemis et a obtenu la première place en Europe, la victoire ne saurait être douteuse un seul moment* et cette fois

(34) *Glavny Archiv*, n° 6052, Dresde ce 25/7 juin.

aussi elle mettra au jour votre valeur éprouvée ». Qu'est-ce que ce couplet sur la bravoure de l'armée autrichienne, sur son artillerie, sur la victoire qui « avec son secours ne saurait être douteuse », ce qui signifie qu'elle le sera, si ce secours manque ou reste limité ? Quelle est cette armée française dont la bravoure seule sera le boulevard, dans une lutte nécessairement « opiniâtre » « avec un colosse puissant » ? La fin sonne le glas de l'effort français : « Soldats, *vous aller combattre encore une fois. Je vous promets sur ma parole impériale que ce sera la dernière* et alors *vous pourrez retourner au sein de vos familles* et au prix de votre amour persévérant pour la patrie et ma personne, *jouir du repos désiré*. Alors *vous pourrez avec orgueil jeter les yeux sur l'Europe que vous avez vaincue* et où votre courage héroïque restera après des siècles dans un souvenir éternel. *Après cette dernière lutte* qui vous procurera *les derniers lauriers* de votre victoire, je conclurai une paix qui sera digne de mon peuple et de moi » [35]. Autrement dit : les Français sont à bout de souffle, leur principale force est dans leurs alliés autrichiens; si cet appui leur manque, Napoléon ne pourra plus demander de miracles à ses soldats qui n'aspirent plus qu'au repos. Ceci, bien observé, n'était pas une impression à répandre dans les troupes françaises, ni dans les troupes polonaises, westphaliennes, saxonnes appelées à voisiner à l'aile droite avec l'armée autrichienne. C'est précisément pourquoi ce document fut semé dans la région par les Autrichiens ou les Russes, par les uns et les autres peut-être, par des agents en tout cas intéressés à miner l'esprit combattif de l'aile droite. Ceci en effet ne pouvait intéresser directement que cette aile et les habitants de la région où elle stationnait, en attendant que les Autrichiens l'y remplacent : ceci s'adresse d'ailleurs à un public intelligent capable d'interpréter un texte et à des gens susceptibles de comprendre français, à la noblesse polonaise dont les demeures s'échelonnent entre Lwów et Varsovie autour de Sieniawa, Radom, Lublin, Pulawy, Maciejowice. Ce lancement de tracts était une première forme d'offensive contre le moral déjà très atteint des populations et contre celui des troupes. Ceci se passe dans la zone du Duché où l'on ne commence à avoir quelques notions sur la France révolutionnaire et napo-

(35) Picard et Tuetey, Corresp. inédite de Napoléon 1er, t. 5, p. 395, n° 7291. Copie provenant d'un général russe, achetée en 1852 par le Ministre de la guerre à Mme Sichler.

léonienne que depuis la fin de 1809; que l'Autriche a administrée pendant quatorze ans. Tout ceci crée dans le rayon où cantonne l'aile droite un état d'esprit que n'ont pas connu les 4e et 6e corps relevant d'Eugène.

Un dernier soupçon de candidature : à Dresde, toute conversation insolite de Napoléon avec un personnage haut placé, éveille l'inquiétude des chercheurs de candidats au trône de Pologne. Le 17 mai, Kanikov se donne la peine d'écrire à Roumiantsov : « On a remarqué qu'aujourd'hui pendant la messe l'Empereur Napoléon a fait appeler le Prince Frédéric, neveu aîné du Roi, pour lui parler; ce jeune Prince sortit aussitôt de l'Eglise pour se rendre auprès de S. M. qui était dans son appartement » [36].

Tous ces problématiques candidats ne font qu'une très relative concurrence à Jérôme lequel ne fait jamais acte de candidat, a l'air d'ignorer qu'il soit celui de l'Empereur et ne semble avoir, en dehors de la direction de l'Aile droite, d'autre préoccupation que l'état de la Westphalie. Il s'agit d'ailleurs présentement de guerre, non de couronne.

Voici le 27 [37], arrivant à franc étrier M. de Flahaut, le beau Charles, l'amant de la reine Hortense, l'homme qui a assuré à la comtesse Annette Potocka « le charme d'une affection pleine de mystère » et fait de son séjour à Paris en 1810 « le temps le plus heureux » de sa vie qui fut longue. Hortense dit en 1812 poétiquement : « Je vis partir celui que j'aimais et mon cœur en fut navré » [38]. Flahaut, pouvait comme tout le monde perdre la vie dans un combat; il pouvait aussi retrouver l'âme sœur qui l'enlèverait à l'affection de l'ardente fille de Joséphine. Flahaut à Varsovie, près d'Anna Potocka : quelle émotion pour tous deux ! Elle ne fait pas l'ombre d'une allusion dans ses Mémoires à la présence de son ami à Varsovie le 27 mai 1812, elle qui parlera de la réunion de Flahaut avec Dombrowski à Sedan en 1814 [39]. Peut-être a-t-il laissé un billet de souvenirs et hommages : du moins il a remis à Jérôme un ordre de Berthier, une lettre de l'Empereur, et a poursuivi sa route sur Lwów, chargé d'une mission près de Schwarzenberg. A son retour, il rendra

(36) *Glavny Archiv*, n° 5046, Dresde 5/17 mai.
(37) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 326.
(38) Mémoires de la reine Hortense, publiés par le Prince Napoléon avec notes de Jean Hanoteau (Plon, t. 2, 1927, 391 p. in 8°, p. 149).
(39) Potocka (Anna), Mémoires, p. 354.

compte du dévouement de ce dernier et de l'impatience où il était de culbuter les Russes, ce que l'Empereur n'aura pas trop l'air de croire [40]. Kanikow écrit alors de Dresde : « Quoiqu'on prétende que le Prince Schwarzenberg ait pendant son ambassade à Paris pris d'autres sentiments que ceux qu'il avait auparavant et que c'était ce qui lui a valu la nomination au commandement du corps destiné à agir contre les Russes, il y a des avis secrets d'après lesquels il vaut bien mieux que ce soit lui qu'un autre qui ait eu ce commandement » [41].

Qu'il y ait eu une entente entre les gouvernements russe et autrichien en 1809 pour éviter de se combattre, c'est clair; qu'il y en ait eu une nouvelle le 2 juin 1812, c'est connu. Mais il ne semble pas que ces ententes aient été circonstancielles; il semble qu'il y ait eu une entente permanente entre les copartageants de la Pologne, entente qui entraînait une action permanente; l'emploi en commun de certain agent qu'on reprend ici, quand on a dû le sacrifier là ou qu'il s'y est brûlé; la prise en commun de certaines mesures.

En Galicie orientale, à Lwów, commande le Général Wintzingerode, solide gaillard de 42 ans qui a servi dans les troupes de Hesse, puis en Autriche en 1790, puis en Hesse encore en 1792, puis en Russie en 1797, en Autriche en 1799, d'où, en, 1805 on l'envoie en mission à Berlin pour attirer la Prusse contre Napoléon, après quoi il accompagne Alexandre 1er. De 1807 à 1812, il est rentré dans l'armée autrichienne où il est nommé feld maréchal-lieutenant. En 1812, il passera dans l'armée russe. En avril 1811, Bignon écrit : « On regarde comme un très mauvais voisin pour le duché le général Wintzingerode qui commande à Léopol. Ce général qui déjà deux fois a été au service de Russie et deux fois au service d'Autriche, employé aujourd'hui par cette dernière puissance, mais conservant une forte pension de la première, n'a pris, à ce qu'il paraît dans les deux pays que les sentiments d'une aveugle animosité contre la France, sans les avoir abjurés ensuite à l'exemple des chefs de ces deux Empires. C'est ainsi un homme qui conserve en 1811 les dispositions qui furent celles de la cour de Pétersbourg en 1806 et celles de l'Autri-

(40) Rapp, Mémoires des contemporains pour servir à l'histoire de la République et de l'Empire, Paris, Bossange frères 1823, 439 p. in 8°, p. 167.

(41) *Glavny Archiv*, n° 6021, Dresde ce mai.

che en 1809. Ce n'est point là par conséquent un ami pour le duché. On prétend que, par toute sa conduite, par les bruits qu'il fait répandre, il sème dans cet arrondissement des inquiétudes de toute espèce qui tendent à égarer l'opinion et à gâter l'esprit public. On croit que ce serait rendre un service véritable au duché et à la cause commune que de faire éloigner ce général de cette frontière et on se persuade que, dans l'état actuel d'intimité des cabinets de Paris et de Vienne, il ne faudrait pour cela que la plus légère insinuation de la part de S. M. l'Empereur et Roi » [42]. En avril 1812, la situation n'a pas changé, bien qu'alors soit signé le traité austro-français.

L'affaire Vandernoot en est un signe. Ce jeune agent qui sait le russe, l'allemand, le polonais, envoyé par Bassano à Bignon et qui a déjà fait du renseignement en Ukraine, est attaché au dépôt des chevau-légers de la garde [43]. Il s'est rendu en uniforme d'officier à Lwów : or, fin avril, le gouverneur de Galicie, M. de Goës, en fonctions depuis 1809, l'invite à quitter cette ville, en termes qu'« on peut regarder comme un ordre véritable... soit par suite de quelque penchant pour les Russes, soit par crainte d'être lui-même l'objet d'une observation importune ». La seule raison qu'ait donné Goës est « le système de neutralité adopté par la cour de Vienne, le principe qui fait refuser des passeports aux officiers russes, ne permettant pas de tolérer le séjour d'officiers français en Galicie. Rien ne prouve qu'en effet ont ait refusé des passeports à des officiers russes ainsi que le met en avant le gouverneur... J'avoue que je trouve injurieux pour l'uniforme de la garde impériale qu'un officier à qui on n'a point eu de reproche à faire, ait été forcé dans ce moment de quitter une ville qui appartient à S. M. l'Empereur d'Autriche. Cet acte d'expulsion me semble un abus d'autorité d'un gouverneur et il n'est pas à supposer qu'un procédé pareil soit la suite d'ordres supérieurs. Je crois donc pouvoir, sans sortir de la circonspection convenable , donner à M. Vandernoot un nouveau passeport pour retourner à Léopol. Ce passeport sera motivé sur des affaires de famille qu'il n'a pu terminer. Si l'autorité autrichienne prend ainsi le dessus et a pu faire partir un officier français, toute autre personne que j'emploierai là, pourrait courir d'autres risques, si elle venait à

(42) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, p. 314.
(43) *Idem*, t. 2, p. 14, 4 janvier 1812.

être découverte, et cependant Léopol est un point où il importe d'avoir un agent » [44].

Kanikov écrit à Roumiantzov : « A l'exception peut-être d'un très petit nombre de généraux et officiers, il semble que les militaires autrichiens ne sont guère contents de marcher contre les Russes. La seule idée d'agir pour la France et de concert avec les Français, blesse leur point d'honneur. Il y en a qui ont parlé là dessus d'une manière si hardie qu'ils on attiré sur eux la surveillance de la police, mais on craint de les punir. Tel est l'esprit de l'armée, lorsqu'on ne lui a pas encore fait connaître l'alliance contractée avec la France; mais du moment qu'elle sera rendue publique, il est à supposer qu'il pourra arriver bien des choses inattendues, car la haine contre la France a poussé de trop fortes racines dans l'armée » [45]. Niemcewicz confirme la chose en ces termes : « Alfred Potocki arrivé de Paris par Vienne dit qu'en dehors de François et de Metternich, tout le gouvernement autrichien, l'armée, la noblesse, le bas peuple, tout est contre les Français » [46]. C'est surtout par le sud-est de la Pologne, par la région intermédiaire entre Lwów et Varsovie que ces notions entrent avec le plus de force dans le pays.

Il suffit de voir combien sont fréquentes et intimes les relations entre Kanikov et Esterhazy, ministre de Vienne à Dresde, surtout pendant les fêtes de Dresde, pour comprendre ce qui se passe. Le 12 mai, parlant de l'alliance franco-autrichienne, le prince Esterhazy assure à Kanikov « que loin de la confirmer les dépêches du Comte Metternich lui annonçaient que sa cour était résolue de maintenir la neutralité » [47]. Le Prince de Cobourg, le 22, confie à Kanikov que l'Empereur François lui a dit n'avoir pu résister aux instances de la France en vue de ce traité du 14 mars, mais n'avoir pas changé d'avis au sujet de l'Empereur des Français dont les vues et les intentions n'ont pas cessé d'être regardées par lui comme dangereuses pour le repos de toute l'Europe » [48]. Le 28, Kanikov sait que Napoléon voulait « obtenir de l'Autriche encore 60.000 hommes de réserve et des provisions pour les troupes françaises »; mais « qu'il n'a rien été conclu ici, ni

(44) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 86, 28 avril 1812.
(45) *Glavny Archiv*, n° 6021, Dresde mai, sans date.
(46) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 327, 27 mai.
(47) *Glavny Archiv*, n° 4783, Dresde 30/12 mai.
(48) *Idem*, n° 5297, Dresde 10/22 mai, chiffrée et en russe.

rien accordé de la part de l'Autriche en supplément au traité signé à Paris au mois de mars » [49].

La dépêche du 29, uniquement consacrée à cette question, nous ramène au point géographique où il faut se placer pour la bien voir. « Les communications qui ont eu lieu entre les cabinets d'Autriche et de France et des conférences entre les Ministres d'Etat respectifs pendant le séjour des deux Empereurs à Dresde, avaient fait supposer qu'il s'agissait de quelque nouvelle négociation entre ces Cours. On a prétendu que la France demandait à l'Autriche une augmentation de troupes auxiliaires à lui fournir en cas de guerre et des vivres pour ses armées. Je n'ai vu M. le Comte de Metternich que par moment et je n'ai pas trouvé l'occasion d'avoir un entretien avec ce Ministre. Mais le Prince Estherhazy avec qui j'ai parlé sur ce sujet, m'a bien positivement assuré que l'objet des relations qui ont existé ici entre les deux ministères, s'est uniquement borné à des articles de détail relatifs au corps de 30.000 hommes que l'Autriche s'est engagée à fournir par le traité du 14 mars, objet qui a été discuté et réglé ensuite entre le Prince de Neufchâtel et le Général Klenau; mais qu'il était bien pertinemment instruit que Sa Cour n'a pris d'ailleurs aucun nouvel engagement et qu'elle n'a pas un seul homme à fournir en sus des 30.000 convenus. A l'égard de l'article des vivres, il m'a assuré également qu'il n'a point été accordé. J'ai demandé au Prince Esterhazy, si je pouvais mander à ma cour ce qu'il m'a dit, en citant son autorité; il m'a déclaré qu'il m'y autorisait avec le plus grand plaisir, bien persuadé, ajouta-t-il, que son gouvernement ne démentirait point l'assurance très vraie qu'il me donnait. J'ai appris aussi d'autre part qu'il a été tiré de la Galicie des quantités considérables de provisions pour l'armée française, qu'il en a résulté que le manque s'en étant fait sentir sur plusieurs points de cette province, ceci a été cause que le gouvernement a fait défendre d'exporter des subsistances hors du pays. On m'observait que cette prohibition n'a pas été levée, ce qui devait aussi servir de preuve qu'il n'a été pris aucun arrangement avec la France en faveur de cette demande » [50].

M. Emile Bourgeois a noté que « le lendemain du jour (14 mars) où François promettait de mettre 30.000 hommes en Ga-

(49) *Idem*, n° 5594, Dresde 16/18 mai.
(50) *Glavny Archiv*, n° 5651, Dresde 17/29 mai.

licie, Metternich communiquait le traité à l'envoyé russe Stackelberg et le commentait : « Le corps de Schwarzenberg n'opérera qu'en Bukowine et ne sera jamais augmenté ». C'était la neutralité modifiée : « Quelle garantie en donnerez-vous ? répondait l'autre : « L'intérêt de la monarchie », lui répliqua simplement Metternich qui devait d'ailleurs ajouter trois mois plus tard l'engagement écrit des deux Empereurs de se combattre pour la galerie seulement (2 juin) [51].

Et sans doute cette négociation a été surtout le fruit des conversations entre le tsar et M. de Saint-Jullien, envoyé de l'Autriche à Pétersbourg, par lequel Alexandre usera de tous les moyens de pression sur Metternich. Dès le 10 février l'Empereur de Russie a dit « qu'il n'avait en cas de guerre qu'un vœu, c'est qu'elle ne fut pas courte »; qu'il avait « rassemblé des forces suffisantes pour espérer pouvoir repousser une agression avec succès »; qu'il a peu de confiance dans les talents de ses généraux, mais qu'il espère beaucoup « des obstacles de localité que dans ses Etats offre un terrain boisé, marécageux, inculte, peu peuplé », des « difficultés d'approvisionnement, de la rigueur du climat ». Il est parvenu à donner à Saint-Jullien une étrange forme de confiance en son génie : « La conviction de son infériorité en talents militaires, le manque de numéraire métallique, la peur surtout qui paralyse en ce Souverain toutes conceptions vastes, toutes idées grandes, le confirment dans le système de guerre défensive qui sous différents rapports est peut-être le plus applicable à la situation de cet Empire » [52]. Il a accusé cette impression en disant le 10 mars : « Il fait compter tout ce qui est derrière les armées comme théâtre de la guerre » [53]. Le traité du 14 mars connu, Alexandre pousse sa propre peur jusqu'à en faire un épouvantail pour l'Autriche. Les yeux humides, les regards fixés en terre, il déclare à Saint-Jullien : « Il faut que l'Empereur François me force à entrer malgré moi en négociations avec Napoléon; sans doute, elles n'éprouveront pas beaucoup de difficultés, mais l'issue pourrait ne pas en être désirable pour l'Autriche » [54]. Ceci a amené Metternich à rassurer le tsar, ce qui aboutira à l'accord du 2 juin. Le 21 avril,

(51) Bourgeois (Emile), Manuel historique de politique étrangère, t. 2, p. 485-6.
(52) Le Grand Duc Nicolas, L'Empereur Alexandre 1er, t. 1, p. 480, 483, 486.
(53) *Idem*, p. 492.
(54) *Idem*, 31 mars/12 avril, p. 498-503.

Saint-Jullien annonçant le départ d'Alexandre pour Wilno, a dit à Metternich : « Très probablement, il se portera sur la Vistule et se fera proclamer Roi de Pologne » [55]. Mais, fin mai, il est infiniment probable qu'on en est revenu aux conceptions de février : l'Autriche sait que Schwarzenberg se trouvera au bout de quelques semaines de guerre le seul maître de la sécurité du Duché. Son action morale s'exerce dans cette région en fonctions de cette perspective.

Son action diplomatique à Dresde opère parallèlement. Le 30 mai, Metternich dit à Kanikov : « Vous étiez en 1809 alliés de la France dans la guerre contre nous; il est vrai que vous nous l'avez faite mollement et nous l'avons bien senti. Mais l'attitude de votre armée vers la fin de la campagne a décidé les affaires. L'Empereur a dit : « Nous sommes entre deux feux » et il signa la paix. Le traité de Vienne vous a valu le district de Tarnopol. Nous l'avons cédé sans garder de rancune. Convaincus du besoin que nous avions mutuellement de rester unis, nous vous avons dit : *oubli sur le passé,* mais nous vous avons déclaré qu'il nous fallait quelques années de tranquillité. Et cependant, c'est lorsque l'état de nos finances nous a forcé à réformer notre armée, que vous appelez les troupes françaises sur nos frontières. Sur quelques observations, dit Kanikov, que j'ai faites au Comte de Metternich à mon tour en réponse à ses assertions, il m'a exprimé que ces réflexions sur ce qui est passé et n'est plus à changer, ne devaient pas, selon son opinion, nous écarter de la route que la prévoyance et nos intérêts communs nous indiquaient. Il a ajouté qu'*un bon accord* et une confiance entière et mutuelle entre nous, était encore ce qui pouvait donner quelque espoir pour l'avenir » [56]. Kanikov est donc averti de l'accord que vont signer Metternich et Stackelberg.

Or, il y a en ce moment entre Kanikov et Senfft un curieux échange de renseignements. Louis Senfft von Pilsach a 36 ans : il a été ministre de Saxe à Paris de 1806 à 1809, puis ministre des Affaires étrangères de la Saxe. Il lâchera le roi Frédéric-Auguste, non après Leipzig, mais après Lutzen, et s'en ira à Lausanne d'où il passera au service de l'Autriche comme Ministre à Turin, à Florence, la Haye et Munich. C'est un homme prudent, averti et désireux, comme tout bon ministre des af-

(55) *Idem,* 9/21 avril, p. 504.
(56) *Glavny Arch,* 6052, Kanikov à Roumiantsov, Dresde 27 mai/7 juin.

faires étrangères, de tenir en mains les fils de toutes choses. Il demande à Bignon de ne correspondre qu'« avec lui seul », car dans le duché « la place de Président du Conseil est absolument nulle », et ce n'est que « dans les cas d'urgence » que Bignon pourrait « s'adresser au ministre, chef du département que regarderait l'affaire en question » [57]. Et, agissant ainsi, Senfft contribue certainement pour beaucoup à annuler la situation du Président du Conseil du Duché.

Quand Michel Oginski, frère utérin de Lubienski, rentrant de France en Russie passe à Dresde en 1811, Kanikov l'amène en persona grata à un bal donné par Senfft [58]. Ce dernier se complait à cultiver avec les Czartoryski des relations de parenté qui se traduisent pour les Czartoryski par « le versement d'une somme dont, les fonds leur manquant pour la payer, l'avance leur fut faite par le comte Zamojski ». La famille Czartoryski ayant « mis de la cajolerie à se trouver une relation de parenté avec Mme de Senfft, de cette cajolerie adroitement conduite, il est résulté une sorte de liaison qui oblige ce ministre à quelque démonstration d'égard et de complaisance. Les intentions de M. de Senfft n'en sont pour cela ni moins droites ni moins pures » pense Bignon [59]. Peut-être, mais c'est à Senfft que Matuszewicz doit d'être ministre des finances et pour un peu Lubienski lui aurait dû de remplacer Potocki; quand aux relations entre Senfft et Kanikov, elles semblent si bonnes, que c'est plaisir d'en parler.

On peut laisser de côté les nombreux cas où le pseudonyme *on* ne peut convenir qu'à Senfft comme personne qualifiée renseignant Kanikov. Il suffit de noter les renseignements auxquels son nom est nettement accolé. Le 4 mai, « le duc de Dantzig est encore ici; le comte de Senfft m'a confirmé hier que ce maréchal était nommé pour commander les vieilles gardes » [60]. Le 8, le comte de Senfft « m'a dit, ainsi que le général Gersdorf, qu'un courrier arrivé hier du corps saxon, en a rapporté des rapports du 3 mai datés de Radom où il était encore. Il semble cependant qu'on s'attend qu'il se rendra incessamment à Lublin. Le roi de Westphalie se trouve à Varsovie où, il établit, dit-on, pour le moment, son quartier

(57) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1er, 15 avril 1811, p. 318.
(58) Oginski, Mémoires, t. 3, p. 20.
(59) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 1, 20 sept. 1811, p. 417. 21 déc. 1811. p. 479.
(60) *Glavny Archiv.* n° 4445, Dresde 22 avril/4 mai.

général. Le Comte de Senfft m'a confirmé qu'il commande les troupes saxonnes, westphaliennes et varsoviennes qui forment ensemble l'aile droite. Le corps du Prince d'Eckmühl doit avoir passé la Vistule; d'après les dernières nouvelles, ce maréchal était à Plock [61]. Le 12 mai, à l'occasion de l'arrivée prochaine de Napoléon : « Le comte de Senfft m'a dit seulement à cet égard qu'il est à supposer qu'il compte s'arrêter quelque temps à Dresde. Le bruit ayant couru que les hostilités avaient commencé, le même jour Senfft a assuré à Kanikov « au contraire qu'ils n'ont rien reçu dernièrement concernant les armées » [62]. Le 17 juin : « Le régiment de cavalerie du Prince Jean a eu l'ordre de suivre l'armée et celui du prince Maximilien a reçu aussi l'ordre de se tenir prêt. J'ai parlé à ce sujet à M. de Senfft qui m'a nié ce qui avait rapport au régiment du Prince Maximilien, mais a avoué la marche de l'autre, disant que ce régiment a été regardé comme l'équivalent au déficit des malades de leur corps et a ajouté que d'autres états de la Confédération, et il m'a nommé la Westphalie et le Wurtemberg, envoyaient aussi des renforts à l'armée en supplément à leurs contingents » [63]. Le 20 juin, Senfft, interrogé par Kanikov au sujet de la réunion de la diète à Varsovie par l'ambassadeur De Pradt, lui répondra avec une ambiguité et un embarras qui paraîtront suspects à Kanikov et ne proviendront que de l'ignorance réelle où est le ministre saxon des intentions de l'Empereur. Senfft dira en réalité le fond de sa pensée à Kanikov, suppléant à son manque d'informations à l'aide de « quelques phrases dites d'un ton confidentiel par lesquelles il me faisait comprendre que le Roi n'a pas été consulté ni même prévenu sur les projets de l'Empereur Napoléon auxquels tenait la nomination de cet Ambassadeur et que S. M. n'a guère eu de part aux dispositions relatives à la Diète qui doivent avoir été dictées par l'Empereur des Français. Il avouait qu'en effet cette ambassade était de nature à exciter l'attention et que même le choix d'un ecclésiastique pour la remplir semblait annoncer des plans étendus » [64]. Ainsi, le roi est quelque peu froissé, De Senfft auquel échappent les affaires du Duché est inquiet, Alexandre est averti de tout et cela doit l'intéresser. Quand Senfft avertira Kanikov que la

(61) *Glavny Archiv*, n° 4517, Dresde 26 avril/ 8 mai.
(62) *Idem*, n° 4784, 30 mai/12 juin.
(63) *Idem*, n° 6609, Dresde 5/17.
(64) *Glavny Archiv*. n° 6739.

guerre a commencé, ce sera en de tels termes que ce dernier écrira à Roumiantsov : « D'après ce qu'il m'a annoncé, je ne me crois pas obligé de quitter cette ville... Je compte rester ici en attendant les ordres de S. M. » [65].

Il est difficile de croire qu'un homme aussi prudent que Senfft n'ait pas, en échange de ses confidences, obtenu des renseignements utiles de Kanikov qui n'a guère pu lui cacher ses conversations avec Metternich, ni lui en taire le sujet; l'annonce du traité secret austro-russe du 2 juin pouvait en termes plus ou moins discrets lui être faite. N'est-il pas parent des Czartoryski ? Ceux-ci ignorent-ils, peuvent-ils ignorer qu'un accord de ce genre est à la veille d'être conclu ? En tout ceci, Senfft a plus pour but sa sécurité personnelle que le service de Frédéric-Auguste qui a pu fort bien tout ignorer. Mais Senfft, c'est Breza et Breza, c'est Lubienski. Tout ce clan en sait assez pour prévoir la complicité de Schwarzenberg avec les Russes, en escompter par avance les effets. Senfft, Lubienski, les Czartoryski, sans collaborer ouvertement à ce travail, agiront de façon à le faciliter sans se compromettre.

Sur le flanc droit de l'aile droite de la Grande Armée, de Lwów à Varsovie en passant par Sieniawa et Pulawy, une offensive indéfinissable, insaisissable est imminente. Ce n'est pas la guerre, l'attaque avouée et brusquée : c'est une paralysie de tout, une contamination aboutissant à une sorte de maladie du sommeil, une fuite continuelle de renseignements utiles à l'ennemi. Le centre de cette toile soigneusement tissée est l'éternelle Famille, la grande candidate au trône de Pologne, dans laquelle il eut fallu résolument choisir un roi pour tout sauver ou qu'il eut fallu traiter de la façon que recommande Lagowski et qui, sans gagner nulle couronne, mène un jeu qui doit à nouveau faire sombrer la Pologne.

(65) *Idem*, n° 7124, Dresde 16/23 juin.

Chapitre XI.

La veillée des armes : La feinte contre la partie sud du front russe; l'arrestation de l'agent autrichien Lebzeltern; la tentative de rapprochement de Napoléon avec la maison Czartoryska; le départ de Jérôme pour la deuxième guerre de Pologne.

Les ordres apportés par Flahaut à Jérôme portaient sur deux points : il y avait une feinte à opérer, un ordre à exécuter.

De la feinte à opérer, il n'est question que dans la lettre de Napoléon à son frère : peut-être s'y est-il tout au plus ajouté des instructions orales de l'Empereur à Flahaut. Il s'agit de faire croire que l'aile droite est destinée à opérer au sud des immenses marais de Pinsk, en Podolie, Wolhynie, Ukraine et d'y retenir, voire d'y attirer des troupes russes qui manqueront beaucoup à Alexandre là où se produira le choc principal, au nord des marais, en Lithuanie. Il s'agit d'opérer cette feinte assez tôt et de la faire durer assez longtemps pour que le commandement russe ait le temps de mettre ses troupes en route vers le point supposé menacé. M. Borschak a donné les raisons politiques que pouvait avoir Alexandre de craindre une attaque dans cette région. (Elie Borschak : Napoléon et l'Ukraine. Revue des Etudes napoléoniennes 1922 (août-sept.) et Temps du 28 août 1930, Les Sympathies napoléoniennes en Ukraine). En fait, les grands seigneurs ukrainiens, presque tous polonais, n'avaient pas d'intérêt à instaurer chez eux un régime napoléonien.

De Dresde 26 mai, Napoléon a donc écrit à son frère : « Tenez un officier d'Etat-major vis-à-vis Brzesc aux débouchés... Faites commander à Lublin 100.000 rations de pain biscuité, et répandez le bruit de votre arrivée de ce côté avec 100.000 hommes. Il faut faire toutes les démonstrations pour faire croire que vous allez vous réunir aux Autrichiens avec 100.000 hommes; mais le vrai est que votre mouvement sera inverse, ce que je ne vous confie que pour vous seul et ce que je désire que vous teniez très secret, sans le communiquer même à votre chef d'Etat-major. Le 4e corps de cavalerie qui doit porter son quartier général à une ou deux marches de Praga, pourra pousser des postes de cavalerie légère jusque sur le

PULAWY

Apres les embellissements dus a la princesse Isabelle Czartoryska, et avant la revolution de 1831.

Bug, pour observer les mouvements de l'ennemi. Il est nécessaire que la grosse cavalerie ne dépasse pas la Liwiec. Ce corps sera toujours à même de manœuvrer selon mes projets généraux et de s'approcher du Bug et de la Narew, si je le juge convenable. Placer le Q. G. du Général Latour-Maubourg du côté de Stanislawow, où il pourra surveiller le chemin de Brześć... Le pain que vous ferez faire à Lublin, pour votre prétendu mouvement, pourrra servir au corps autrichien que je ferai serrer probablement sur ma droite. Manœuvrez et placez vos postes de cavalerie légère comme si vous alliez en Wolhynie. Envoyez des espions de ce côté et faites préparer votre logement à Lublin. Personne ne doit être dans votre confidence, pas même votre chef d'Etat-major »[1]. A cette lettre est joint un ordre de Berthier au Chef de l'Aile Droite, où une seule indication concorde avec celles de l'Empereur : « V. M. fera établir le Q. G. du 4e corps de cavalerie entre Praga et le Liwiec, sur la route de Brześć; la cavalerie légère de ce corps poussera des postes du côté des frontières; les bagages, caissons, l'artillerie seront sur la gauche du Liwiec. Ce corps doit être placé de façon à pouvoir se porter partout où il serait nécessaire pour soutenir la cavalerie légère de votre aile droite. Dans cette position, Sire, vous attendrez de nouveaux ordres »[2]. L'orientation apparente de la cavalerie reste ici, comme chez l'Empereur, dirigée vers la droite, vers le sud du Pripet. Tout ceci vise à donner sérieux aspect à la feinte voulue par Napoléon.

Quant à l'ordre réel à exécuter, il comprend, 1° l'interdiction pour Jérôme d'évoluer à l'ouest des positions extrême droites d'Eugène dont le Q. G. sera du 5 au 6 juin à Soldau et dont le corps « sera placé en 3 colonnes : celle de droite depuis Wyszogrod, Plonsk, Ciechanów, jusque Mlawa »; 2° le mouvement à commander au 5e corps : « L'intention de l'Empereur est que V. M. donne les ordres nécessaires pour que le Prince Poniatowski ait le 5 juin son Q. G. à Pultusk, que son infanterie occupe Modlin, Sierock, Sochoczin, Nowemiasto, Pultusk, Makow, Przasnitz et que sa cavalerie soit placée le long de l'Omulew jusqu'à Ostrolenka et Rozan »; 3° le mouvement du 8e corps, qui doit avoir son Q. G. du 5 au 6 à Praga, occuper « Karczew, Stanislawów, Kamienczyk, la gauche de la Narew et du Bug; sa cavalerie légère sera

(1) Du Casse, Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1812, p. 51-53.
(2) *Idem*, p. 52-53.

entre la Vistule et le Bug sans pourtant renforcer ni diminuer les postes qui sont près de l'ennemi; les bagages et états-majors de la cavalerie seront sur la gauche du Liwiec. Un pont devra être jeté près de l'embouchure du Bug pour communiquer avec Pultusk par la presqu'île »; 4° le mouvement du 7e corps : « V. M. ordonnera au 7e corps de le commencer le 6 juin pour s'approcher de Varsovie, mais il occupera toujour Pulawi avec de la cavalerie. Tous les détachements de cavalerie polonaise qui seraient devant Brześć ou dans toute autre position en avant, ne bougeront pas afin de ne faire aucun mouvement près de l'ennemi et de lui masquer autant que possible celui du 8e corps »[3]. Ce mouvement, étant la négation de la feinte vers Lublin et l'Ukraine, est celui qui nécessite en effet le plus de discrétion.

A ces ordres de Berthier, l'Empereur ajoute : 1° ces données sur l'approvisionnement des 5e et 8e corps : « L'intendant général aura donné des ordres pour rétablir les manutentions de Pultusk, Ostrolenka, Przasnitz et faire filer des farines sur Pultusk, Makow, Przasnitz, Ostrolenka et Praga »; 2° des avis sur les passages existants ou à créer sur les nombreux cours d'eau de la région : « Le commandement du génie aura donné des ordres pour jeter un pont à Pultusk, relever la tête de pont, l'armer, rétablir les batteries qui, de la rive droite défendent la gauche, rétablir les têtes de pont et redoutes établies à l'intersection de la Narew et du Bug. Il faut que vous établissiez sur le Bug un pont pour communiquer facilement dans la presqu'île, le plus près possible de Praga, en un point où les communications avec Pultusk ne soient pas gênées par les marais...; que les ponts sur Narew et Bug soient tels que les corps puissent facilement communiquer. Je vous recommande la tête de pont de Pultusk et Sierock sur la Narew et le Bug, parce qu'il serait possible que, dans un second mouvement, je laissasse l'ennemi maître du pays depuis les glacis de Praga, me contentant de conserver Praga, Modlin, la gauche de la Vistule et la droite de la Narew, depuis Modlin jusqu'à Sierock; de là, selon les circonstances, j'abandonnerais aussi la presqu'île et me tiendrais à la rive droite de la Narew jusqu'à Rozan et Ostrolenka; ou je garderais le Bug de Sierock à Brock. Il me semble donc convenable que le pont dans la presqu'île soit le plus

(3) Du Casse, Mémoires sur la campagne de 1812, p. 48-9.

près possible de Sierock. Quant au pont de Siérock, suppléé par celui de Modlin, on pourrait se contenter du pont sur le Bug, et du pont de Pultusk sur la Narew et supprimer le pont de Siérock, situé à Niewporewz... Faites-moi connaître le nombre de pontons de vos trois corps »; 3° des recommandations à Jérôme lui-même : « Indispensable que votre mouvement se fasse ainsi que les postes avancés de cavalerie ne soient pas dérangés; que ce qui est devant l'ennemi reste dans ses positions, — la guerre n'est pas déclarée, — pour empêcher la communication sur les frontières. Les douanes doivent avoir ordre de ne rien laisser passer du Grand Duché en Russie, en recevant tout ce qui arriverait... Il sera convenable qu'après avoir fait vos dispositions vous alliez voir Siérock, Pultusk, Ostrolenka, les bords de l'Omulew et veniez jusqu'à Brock. Faites reconnaître la Liwiec qui pourrait servir d'avant-poste, en cas que les avants-postes se trouvassent trop près du Bug. Ayez avec vous 2 jours de biscuit, pain biscuité, farines, sans toucher aux magasins généraux. Il est possible que, le 6, je commence des mouvements de guerre, sans cependant être en guerre, vu que j'ai 6 ou 8 jours de marche sur le territoire de Prusse ou du Grand Duché » [4]. Ainsi donc, Jérôme doit opérer une feinte sérieuse vers Lublin; mais le point capital pour les opérations réelles, qu'il s'agisse d'alimentation, passages, dispositions, c'est Pultusk.

La feinte est préparée depuis le 24, comme s'il en avait eu l'intuition, soit qu'il ait voulu prévenir des reproches comme il en a reçu de Napoléon par Catherine, soit qu'il en ait reçu des ordres antérieurs dans ce but, soit qu'il ait pris une initiative ici moins déplacée que le lancement des ponts sur la Vistule. Son voyage d'inspection jusque Pulawy aura l'air de l'ultime reconnaissance avant une action de guerre en direction de Lublin. Jérôme ne devant expliquer à personne le sens réel des ordres donnés, il s'arrangera pour donner lui-même à sa randonnée la meilleure publicité.

Cette publicité a d'ailleurs commencé deux jours avant son départ. La comtesse Zamojska écrit au vieux prince Adam le 26 mai : « Mon cher Papa,... Le roi de Westphalie est allé hier à Modlin où on dit qu'il doit avoir une entrevue avec le Vice-Roi; il revient ce soir et repart demain pour aller passer en revue différentes troupes; dans cette course, il couchera un

(4) Du Casse, Mémoires sur la campagne de 1812, p. 50-53.

jour à Podzamcze, puis à Pulawy; mon mari part demain pour le recevoir w Podzamczu; il a bien voulu lui dire qu'il espérait l'y voir, malheureusement la maison est absolument démeublée, dégarnie, nous envoyons d'ici des lits et autres objets essentiels; cela n'est pas facile, car on ne trouve pas de chevaux, et quand on en ramasse quelques-uns, on les prend sans autre forme de procès; mille circonstances fâcheuses font que nous sommes dans une anarchie complète, każdy sobie rozkazuje, każdy sobie bierze, il faut espérer qu'on remédiera bientôt à cet état de choses qui est aussi alarmant que possible » [5].

De son côté, le comte Zamojski, écrivant le même jour à son beau-frère Adam Czartoryski, après lui avoir parlé de « l'écervelé qui a l'extérieur d'un roi, mais rien de plus », ajoute : « Adieu, mon cher frère, Vu la conduite que vous vous êtes prescrite, nous avons engagé Constantin à faire une démarche pour avoir la permission de se trouver à Pulawy pour la réception du Roi; si on ne la lui accorde pas, c'est toujours une preuve de son empressement » [6]. Le prince feld maréchal autrichien Czartoryski et le prince Czartoryski, ancien ministre d'Alexandre, curateur de la circonscription académique de Wilna, conseiller d'Etat de l'Empire russe sont donc simultanément avertis que le frère de Napoléon va descendre dans leur château de Pulawy. Ils le sont même assez tôt pour que l'un d'eux au moins puisse venir de Sieniawa et le recevoir. Ils s'en sont abstenus; par contre le prince Constantin Czartoryski, colonel du 16e régiment d'infanterie qui représente dans le jeu la mise sur le cheval Napoléon, tandis qu'Adam représente la mise sur le cheval Alexandre, a comme rôle de prouver son empressement en demandant une permission pour recevoir Jérôme à Pulawy, Adam ne pouvant se départir du rôle qu'il s'est prescrit dans le scénario de 1812.

Le 26 précisément, Fiszer chef d'Etat-major du Prince Joseph, écrit à Son Altesse M. le Prince Czartoryski, colonel du 16e régiment : « N'ayant pas reçu jusqu'alors la situation de votre régiment, non seulement pour le 21, mais même pour le 16 de ce mois, j'ai l'honneur de vous demander, M. le Colonel, d'où peut venir cette irrégularité, de vous inviter à m'envoyer

(5) *Museum XX. Czartoryskich*, Wyimki z listów, zawartych w obwolucie żółtym z zapisem na grzbiecie, Listy Ordinatowej. Szafa 7, półka 3. « Chacun commande à sa guise, chacun prend ».
(6) *Museum XX Czartoryskich*, A. D. n° 267.

sans délai cet état, et à apporter désormais plus d'exactitude dans vos envois » [7]. La permission demandée semble néanmoins avoir été accordée : des notes de Weyssenhof, chef d'état-major de la 16e division, les 27, 30, 31 mai et 1er juin, sont adressées au major Bolesta, commandant le 16e régiment. Le nom du Prince comme commandant du régiment ne réapparaît que dans un ordre de Rautenstrauch du 2 juin [8]. Il semble donc que le Prince Constantin ait eu une permission de six jours, et ait vraiment rejoint Jérôme à Pulawy. Il sera alors aux premières loges pour renseigner son père et son frère. C'est d'ailleurs, sinon dans le service, du moins en famille, un correspondant soigneux.

En attendant, ce même 26 mai, le Comte Zamojski écrit une seconde lettre à son beau-frère Adam pour lui annoncer que, s'il quitte Varsovie pour quelques jours, ses précautions sont prises pour faire passer des nouvelles à l'ex ministre du tsar : « Roch est arrivé hier, quoique je dois partir demain pour Podzamcze pour recevoir le Roi, je voudrais qu'on le garde à Varsovie quelques jours de plus, afin qu'on puisse vous faire savoir si on apprend quelque chose de plus, car jusqu'à ce moment, on ne sait rien sinon que les troupes avancent » [9]. A lire tout ceci, il est difficile de ne pas admettre que l'ami d'Alexandre entretient par l'intermédiaire de sa famille dans le duché un service de renseignements régulier et actif. Il importe que l'absence de Zamojski ne crée pas une lacune dans les données qu'il reçoit, il importe que ces données soient précises. Il reste évidemment à Varsovie quelqu'un qui nantira « Roch » de cela.

Bref, Zamojski partit le 27 pour Maciejowice, lieu rendu fameux par la défaite et l'héroïsme de Kosciuszko, où son secrétaire Niemcewicz avait été lui-même blessé et fait prisonnier, où la famille Zamojska avait le château de Podzamcze. Niemcewicz a présenté ceci à sa façon : « Le roi avertit le Comte qu'il veut trouver là cuisine, cave, meubles et toutes les commodités. M. Zamojski ayant donc entassé sur des voitures lits, vins, confiserie, se hâta lui-même de le précéder là-bas pour le recevoir ». Et notre chroniqueur d'ironiser contre

(7) *Archiwum Główne Akt dawnych*, X. W. n° 1681.
(8) *Idem*, X. W. n° 1681, 1° Q. G. de Radzymin 27 mai, signé Fiszer, 2° Q. G. de Radzymin 30 mai, signé Weyssenhof n° 200; 3° n° 737, Q. G. de Radzymin 31; 4° n° 743, Radzymin 1er juin; 5° Varsovie n° 1618.
(9) *Muzeum XX. Czartoryskich*, A. D. n° 267, t. 1er (1802-1823).

ce roi qui va « en voiture passer des régiments en revue, vagabonder de château en château, ordonnant qu'on le nourrisse. Wolborz, Ujazd, Helenow, Wilanow, Iablonna, Lazienki, maintenant Maciejowice, Pulawy, Deblin, tout cela aura eu le bonheur de le nourrir et de l'abreuver » [10]. Avant le départ même, le voyage de Jérôme dans le sud-est fait du bruit. L'indignation de Niemcewicz est d'ailleurs symptomatique. Quand, en 1805, le tsar Alexandre s'arrêta à Pulawy, M. Zamojski, — pour qu'on pût mieux recevoir ce souverain d'un Etat qui avait démembré la Pologne, ce petit-fils de Catherine, dont on attendit en vain qu'il se proclamât roi de Pologne, — envoya à son beau-père toute sa valetaille, chargea ses voitures de volaille, gibier, fit apporter des huîtres par estafettes; et chaque jour arrivèrent en poste des courriers amenant toute espèce de provisions. Les cuisiniers — des Français — et pâtissiers de Maciejowice, rivalisant avec ceux de Pulawy, inventaient chaque jour du nouveau. On mangea dans des services d'argent et de vermeil ciselés, travail des plus célèbres artistes parisiens, propriété du comte Zamojski [11]. Il est vrai qu'en 1805 il s'agissait d'un tsar russe; en 1812, il n'était question que d'héberger une nuit un roi français qui courait les chemins alertant des troupes à la veille de partir en campagne pour la Pologne, un prince auquel d'ailleurs Mme Zamojska reconnaissait quelque esprit. Il semble qu'à l'origine de l'humeur de Niemcewicz, il y ait la mauvaise humeur de Zamojski.

Jérôme partit à son tour le 28 « avec des chevaux de notre artillerie, dit Niemcewicz, par d'immenses étendues de sable au grand galop; au grand galop à ses côtés et derrière lui, volent nos cuirassiers et nos dragons : tandis qu'il passait par Praga, on a tiré le canon; il ne fait pas grâce d'un seul coup et autant de fois qu'il lui prend envie de sortir de la ville, il faut gaspiller cent charges de poudre » [12]. En fait, le grincheux n'a pas noté ce fait depuis la revue de Modlin. Du moins, cette façon de souligner bruyamment son départ et d'en faire parler, ne manque pas d'à-propos. Son escorte du reste l'empêchera de passer inaperçu. Masson n'a pas manqué de se scandaliser du luxe de cette escorte : il a noté les six voitures du roi, les 40 meilleurs chevaux demandés chez

(10) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 327.
(11) Dembowski, *Moje Wspomnienia*, t. 1, p. 246-248.
(12) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 327.

les seigneurs, les 36 chevaux d'artillerie pour les relais, les 6 chevaux de troupe ou de paysans pour les courriers ou écuyers du Roi, l'escorte de 50 hussards. « Et ainsi Jérôme sans s'arrêter nulle part pourra dire qu'il a vu tous ses soldats » [13]. Et cette course folle ne paraît pas à Masson inférieure comme pantalonnade de Jérôme à l'excursion de Cracovie. Il est vrai que Niemcewicz ne savait pas et que Masson n'a pas cherché à savoir la raison de ce voyage qui en explique l'allure générale.

Après avoir couru 80 kilomètres dans le sable, Jérôme arriva à Podzamcze, n'y trouva pas « de meubles dignes de sa qualité de roi, manifesta son mécontentement au propriétaire en s'abstenant de lui parler et en lui tournant le dos » : ainsi parle Niemcewicz, mieux vaudrait lire Zamojski lui-même. Le lendemain matin, le roi passe en revue des cuirassiers [14], puis fait vers le nord-est par des chemins qui ne sont pas les meilleurs de Pologne, 65 kilomètres pour venir à Łukow. Il y arrive à 5 heures et demie au couvent des Pijari, en ressort à 6 heures, reçoit sur les marches de l'escalier les officiers qui lui sont présentés et qu'il invite à dîner. Le lendemain à 5 heures du matin, toute la division Roznіecki est en selle : Jérôme la passe en revue. Łagowski qui est là, donne au roi de 25 à 27 ans, lui trouve un visage aimable, un teint hâlé, de la vivacité dans les mouvements, une grande ressemblance avec son frère, une taille moyenne, un corps bien découplé [15]. Jérôme parle aux troupes, se félicite d'avoir à commander à des hommes si vaillants, les engage à avoir confiance en lui et leur promet leur patrie. Puis, dit Niemcewicz, « nos chevaux d'artillerie l'emportent à toute allure » par Kock et Miechow à Pulawy (30 mai) [16] : plus de 70 kilomètres. Il traversa la Wieprz, objet des discussions entre Allix et Reynier.

Jérôme arrive donc le 30 mai au soir à Pulawy, où vraisemblablement il est reçu par le prince Constantin. Le maître de la maison n'est pas là; mais, tel Louis XIV à Versailles, ce maître, même absent a une personnalité si marquée qu'elle reste inséparable de sa demeure. C'est uniquement la personnalité du prince qui donne une signification au voyage de Pu-

(13) Masson, Napoléon et sa famille, t. 7, p. 362.
(14) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 330, 1er juin.
(15) Łagowski, Pamiętnik wypadkow 1812 r. à la date du 28 et du 29. Il y a un décalage d'un jour dans cette partie du récit : c'est évidemment le 29 et le 30.
(16) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 330.

lawy. En 1812, le Prince Adam Czartoryski est un petit vieillard de 78 ans, maigriot, portant encore une perruque à la Louis XVI, presque toujours vêtu d'un uniforme autrichien gris bleu à col rouge brodé de galon, et ne portant comme ordre que la toison d'or. Pourvu d'un nez fortement aquilin, il a des yeux bleus foncés, peu vifs, mais aimables et doux; encore droit, il marche assez librement, gardant dans sa démarche quelque chose d'imposant; courtois avec tous, condescendant même avec les enfants, il parle nombre de langues, même le turc et l'arabe et a entre autres serviteurs un Turc de Stamboul. Autour de lui s'agite un personnel qui donne la sensation d'une cour, 4 secrétaires, 4 médecins, 2 architectes, 3 hommes de loi, 2 caissiers, 3 intendants de ses biens, 3 majordomes, 4 peintres et graveurs, 3 professeurs, 2 chefs d'écurie, 1 compositeur de musique, 1 chef d'orchestre, 1 chapelain [17] et une foule d'autres personnes ayant des fonctions plus ou moins indéterminées. Les dignitaires de sa maison assistent à son petit lever, les amis au grand lever où ils manœuvrent pour n'être pas couverts de la poudre dont on garnit sa perruque. Il y a petit déjeuner réel, petit déjeuner officiel où l'on fait semblant de manger. A trois heures, dîner : table pour quelques dizaines ou quelques centaines de personnes. A six heures, le Prince rend visite à la Princesse dans ses appartements, en présence de la princesse de Wurtemberg, non de sa sœur et de son frère Constantin. A 8 heures, thé; à dix heures collation, puis conversation et jeux jusqu'à minuit : la jeunesse pouvait rester sous la tutelle de la princesse de Wurtemberg jusque deux ou trois heures du matin. Tel est le cérémonial dont l'arrivée des Français en 1806, et surtout la guerre et l'annexion de 1809 avaient rompu la belle ordonnance, une partie de la famille s'étant transportée à Varsovie, le reste ayant préféré se transporter à Sieniawa que de vivre à Pulawy sans y régner.

Il y a là en effet un palais, une cour, une dynastie presque régnante. Le vieux prince, élevé par le Français De Monet, a voyagé en Allemagne, en Italie, en France et a surtout résidé en Angleterre, où il fréquentait la maison de lord Mansfield. Il est devenu général des terres de Podolie peu après son mariage, est allé à Pétersbourg, y est devenu l'ami de Pierre III qui lui donne le premier l'idée de se faire roi de Pologne et

(17) Dembowski, Moje Wspomnienia, p. 105-112.

le décore de Saint-André. Catherine II écrira encore à Stanislas-Auguste Poniatowski : « J'envoie en Pologne Kayserling avec ordre de vous faire élire roi, — vous ou votre cousin le Prince Adam Czartoryski ». Mais Catherine lui préfère Stanislas-Auguste et il vote lui-même pour ce dernier. Quand se forme la confédération de Bar, il s'écarte de la politique et part pour quelques années à l'étranger à la veille du premier partage [18]. Il est cependant depuis 1765 général-lieutenant des troupes lithuaniennes et chef du régiment de la garde lithuanienne. Rentré en Pologne, il devient en 1775 membre de la Commission d'éducation ce qui est peu dangereux et en 1781, maréchal (président) du tribunal de Lithuanie. Il se brouille avec Stanislas-Auguste : le parti Czartoryski qui se confondait d'abord avec celui du roi, s'en trouve donc amoindri. Alors voici le prince Adam austrophile, Stanislas-Auguste étant attaché à la Russie : il vend son commandement du régiment de la garde lithuanienne, passe au service autrichien, est nommé par Joseph II commandant de la garde galicienne, chef d'un régiment de cavalerie et feldzeugmeister. Elu en 1788 député de la wojewodie de Lublin à la diète de quatre ans, ce Polonais qui a un commandement dans l'armée d'un copartageant de la Pologne, doit être suspect ou à Stanislas-Auguste ou à Joseph II. En 1791, il a une nouvelle combinaison : il fait le voyage de Dresde pour offrir à l'Electeur de Saxe et à sa fille de la part des états la couronne de Pologne qui n'est pas vacante. Puis quand le roi est entré dans la confédération de Targowica, on voit le prince Adam disparaître pour la seconde fois : il est passé tout simplement en Galicie, où il assiste de loin au deuxième partage, tandis que son fils Adam prend part à la guerre comme officier [19]. Toujours, on escompte le bénéfice de deux attitudes.

Zajaczek écrira à Napoléon en 1807 : « Tantôt liguée avec la maison de Brandebourg, tantôt avec celle des Czars de Russie, cette famille a perpétué en Pologne une opposition factieuse... La confédération de Bar qui a coûté tant de sang à la Pologne et qui a accéléré le premier partage, a été l'ouvrage des Czartoryski. L'enlèvement du dernier roi de Pologne du milieu de sa capitale est également réputé pour un de leurs faits. Enfin la dernière révolution... a été opérée par les

(18) Dembowski, Moje Wspomienia, t. 1er, p. 105-112.
(19) Dembowski, Moje Wspomnienia t. 1er, p. 112-118.

Czartoryski : Kosciuszko, leur créature dévouée, n'a été que leur agent » [20]. Tous leurs biens situés dans la partie de la Pologne annexée par les Russes seront donc confisqués, bien que leur participation effective à la guerre ait été nulle. Le Prince Adam sauvera la situation en amenant à Catherine ses deux fils dont l'aîné Adam sera attaché au futur Alexandre 1er et le cadet Constantin à Constantin Pavlovitch, ce qui fera rendre les terres aux deux jeunes gens. Le grand historien polonais Lelewel dit : « La politique maison Czartoryski, ennemie des Saxons, nourrissait des espérances de rétablir la Pologne comme royaume par l'intermédiaire de quelque puissance. Le père prit l'uniforme blanc, le fils envoyé comme otage à Pétersbourg espérait entraîner un jour le nouveau tsar son ami dans les vues salutaires de la reconstruction » [21]. En 1802, François II nomme le vieil Adam feld maréchal autrichien, chevalier de la Toison d'or. En 1808, la diète de Hongrie à l'unanimité lui donne à lui et à sa postérité le titre de magnat hongrois [22]. Voilà un homme bien garé. On connaît la situation d'Adam près du tsar; Constantin depuis 1809 est dans le duché chef d'un régiment. Le vieux prince ayant son établissement principal à Pulawy, dans la zone de partage autrichienne, est, sans avoir eu à faire preuve de talents militaires ni d'héroïsme, feld maréchal autrichien. Tout cela n'est pas sot, tant s'en faut : mais qui peut compter avoir avec soi une telle famille ? En 1809, l'archiduc Ferdinand envoie au vieux prince une sommation d'avoir à lancer un appel aux troupes du Duché et à la jeunesse pour les engager à s'unir sous ses ordres et à marcher avec l'Autriche : le feld maréchal autrichien répondit en priant le prince Joseph de le faire prisonnier sur parole, ce qui lui ôtait tout moyen d'action [23]. On ne peut être ni plus spirituel ni moins dévoué.

La vieille princesse Isabelle Czartoryska, née Fleming,

(20) Askenazi, Ksiaże Josef, p. 250.

(21) Lelewel (Joachim), La couronne de Pologne et sa royauté, Rouen, Brière, s. d. (entre 1831 et 1839), 10 p. in-16 en français.

(22) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1er, p. 118.

(23) Falkowski, Obrazy z zycia, t. 3, p. 165-175. Voir le P. Félix : « Ce fut là, le caractère généreux de l'éducation du jeune Adam : l'amour de la patrie puisé dans la famille. Il garda surtout de son père et de sa mère cette profonde empreinte qui grava à jamais dans son âme la grande image de la patrie. L'un par ses exemples... ». « Cette famille où les douleurs et les joies de la Pologne excitaient des tressaillements si profonds et qui était pour lui comme une patrie dans la patrie... », p. 33 et 37.

d'origine hollandaise (son père vice-trésorier du Grand duché de Lithuanie avait encore des biens à Gertrugdensberg), mariée à l'âge de 14 ans, marquée de petite vérole, n'en fit pas moins courir toute la Pologne, tant elle avait de sociabilité : d'une mémoire étonnante, d'un esprit sarcastique, Polonaise de cœur, très européenne aussi, elle a beaucoup voyagé, en Allemagne, en France, en Angleterre où elle a terminé l'éducation de son fils Adam, où elle s'est liée à Lady Jersey, la future maîtresse du Prince de Galles (Georges IV). Les murs de son antichambre étaient couverts de caricatures anglaises; le parc de Pulawy arrangé d'abord à l'italienne, fut par elle transformé en jardin anglais [24]. Très croyante, elle a, comme son mari, Voltaire en horreur : de nombreux prêtres ont trouvé abri chez elle [25]. Tout cela ne l'aide pas à sympathiser avec les Napoléon alors. Très au courant du travail de son fils Adam dans l'armée polonaise et près du Prince Joseph, elle lui écrit : « Ne t'avance pas trop, évite d'avoir l'air d'un agent ou d'un conseiller. Ne sois pas confiant. Je crains des vengeances. Puis pour le coup de grâce, il y a l'étoile de Napoléon. Tout au moins ne dis rien à personne, *pas même à Matuszewicz,* il ne le faut pas » [26]. Elle est d'ailleurs très populaire dans toute l'aristocratie : grand-mère, elle n'avait pas encore perdu le goût de la danse; et Fredro nous la montre quittant Varsovie fin 1811, accompagnée jusque Willanów par une foule de nobles à cheval [27]. Telle est la presque reine de Pologne dont Jérôme franchit le seuil à Pulawy en son absence.

Qui en Pologne n'a pas quelque lien avec ces deux vieillards ? Zamojski est leur gendre; la sœur du prince a épousé un Lubomirski; de ce mariage était née Mme Stanislawa Potocka, femme du Président du Conseil. Le vieux prince Adam a pris en tutelle le Prince Dominique Radziwill; et l'éducation de celui-ci terminée, il a cru bon de le faire présenter à Pétersbourg au tsar par Thadée Matuszewicz. Constantin Czartoryski a du reste épousé en 1802 la princesse Angélique Radziwill. Les Kicki de Ryk, les Mniszek de Demblin sont souvent

(24) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 120-128.
(25) Debicki, z pamiętników Ksieznej Isabelli z Flemingów (Przewodnik Naukowy i Literacki 1885, p. 672-681, 769-777).
(26) Askenazy, Na rozdrozu 1812-13. Biblioteka Warszawska 1911, p. 210-211. Les relations de la Princesse avec Delille, ne la rapprochent pas davantage de l'Empereur.
(27) Fredro, Trzy po trzy p. 134.

à Pulawy en voisins. Mme Tyszkiewicz sœur du prince Joseph y a fait de nombreux séjours en amie. On voit là les Sanguszko, les Sapieha, les Grabowski, les Tarnowski [28]. Il n'a pas existé en Pologne de centre mondain et politique plus considérable et plus actif que celui-là.

Et l'on y a vu les personnalités les plus inattendues de l'entourage d'Alexandre : le capitaine de vaisseau Kruzenstern, revenu de son tour de monde (1807) [29]; le Corse qui cherche à donner le coup de stylet dans le dos de Napoléon, Pozzo di Borgo, qui plusieurs fois y demeurera quelques semaines [30], que le jeune prince Adam a recommandé au tsar dès juillet 1804, qui sera chargé par Adam de diverses missions et lui devra d'être officiellement nommé Conseiller d'Etat actuel dans l'empire russe [31]. Les yeux bleus sans expression de Mme de Krudener, illuminant un visage aux traits réguliers, mais pâle et ravagé, cherchèrent là aussi à produire leur effet. Elle voulut vivre, non dans une aile du palais, mais à l'auberge où Dembowski, chargé de la reconduire, lui récitait des passages de son roman *Valérie,* pour lui prouver combien Pulawy l'admirait [32]. Mme Bagration, femme du général que Jérôme va trouver en face de lui, d'ailleurs lithuanienne d'origine, est venue elle aussi à Pulawy avec la belle princesse Zubow et toutes deux avaient contribué à donner plus d'animation aux amusements qui faisaient le charme de cette résidence [33]. Le rôle de Mme Bagration près de Rasumowski et de Metternich à Vienne est trop connu pour que l'importance de ses fréquentations à Pulawy puisse être négligée.

En septembre 1805, s'étaient arrêtés à Pulawy le général Michelson et le quartier général de la garde impériale russe : Langeron, *Wintzingerode,* Czaplic, Miloradowicz. On logeait alors trois ou quatre généraux dans une chaumière : quatorze jours, ces généraux, colonels, dignitaires, se rassemblèrent au palais Czartoryski et y mangèrent. Puis arrivèrent les chancelleries des différents ministères; puis, le 4 octobre, Alexandre 1er. L'entretien de tout ce monde était au compte

(28) Dembowski, Moje Wspomnienia, p. 135-178.
(29) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 183.
(30) *Idem*, p. 178-9.
(31) Maggiolo (Vicomte Adrien), Corse, France et Russie, Pozz odi Borgo. Paris, Calmann Levy 1890, V-450 p. in-8°, p. 95, 104, 107-109, 112, 117, 119.
(32) Dembowski, t. 1, p. 179.
(33) Dembowski, t. 1, p. 183-4.

de la Famille Czartoryski; et l'on a vu que Zamojski y avait collaboré. Le tsar reste vingt jours passant des revues, réunissant son conseil, subissant avec bonne grâce les sollicitations des Czartoryski qui l'invitaient à se proclamer roi de Pologne. Les chemins étaient noirs de charrettes chargées de toute espèce de bagages militaires, tant et si bien qu'il fallait une journée à un régiment pour traverser avec ses voitures le pont de la Vistule [34]. De tout cela il ne semble pas qu'on se soit plaint alors. Puis tout à coup ce royaume de Pologne que pendant trois jours on avait cru rétabli, s'était évanoui dans le départ d'Alexandre pour Berlin : la fuite du tsar et du prince Adam après Austerlitz avait clos ce chapitre de l'histoire de Pulawy.

Etrange chose que ce voyage de Jérôme à Pulawy, étrange entrée que la sienne dans cette demeure princière vide de ses maîtres, et pleine d'images et de souvenirs hostiles. Sur la foi des racontars d'un payeur de l'armée westphalienne, Kanikov s'est hâté le 4 mai de faire savoir à son gouvernement que Jérôme transportait son quartier général à Pulawy [35]. Le vendredi 22 mai, la Gazette de *Lwów* se fait l'écho d'un bruit d'après lequel le roi de Westphalie aurait été récemment à Pulawy, domaine du Prince Czartoryski [36]. Pour les Russes et les Autrichiens, c'est un grave événement que la venue d'un personnage comme Jérôme à Pulawy. Sans doute en 1806, la retraite des Czartoryski de Pulawy à Sieniawa, a eu, comme leurs antérieures éclipses au temps des partages, l'aspect d'une manœuvre destiné à éviter pour eux toute complication et toute compromission [37]. En 1812, Sieniawa offre les mêmes avantages : l'âge des maîtres de Pulawy leur rend difficile un voyage précipité de Sieniawa pour aller recevoir à Pulawy le frère de Napoléon. En 1812, Adam, l'ami du tsar, ami bien berné, mais qui tient à l'être et n'ose se confier à Napoléon, Adam qui a 42 ans, eut-il risqué un voyage incognito de Sieniawa à Pulawy pour se compromettre avec ce Bonaparte de 28 ans réputé léger et qui, pour le forcer à passer au parti français, eut fait éclat de sa réception à Pulawy par l'ancien ministre du tsar ? L'un de ses conseillers les plus attachés, le sénateur Linowski, ne cesse de lui conseiller la neutralité, et

(34) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 1, p. 245-6.
(35) *Glavny* Archiv, n° 4445.
(36) *Gazeta Lwowska*, n° 41.
(37) Dembowski, Moje wspomnienia, t. 1, p. 278.

de l'engager à ne pas s'en départir au profit de la Russie, l'idée ne lui venant pas qu'Adam puisse avoir l'ombre d'une intention de s'en départir au profit de la France[38]. En tout ceci, neutralité ne signifie pas inaction, mais au contraire activité intense autant que prudente, s'exerçant d'une façon indépendante et secrète pour éviter de donner à Napoléon ou à Alexandre des gages à jamais compromettants.

Linowski d'ailleurs se trompe en pensant que le prince Adam peut garder une neutralité quelconque dans le conflit formidable qui va éclater. Alexandre 1er tient fortement la main droite d'Adam : les efforts répétés que fait ce dernier pour se dégager, ne pourront être interprétés par le tsar que comme des tentatives de désertion auxquelles il ne se prêtera à aucun moment.

Alexandre reconnaît que la situation de son ancien ministre est difficile; dans une lettre du 1er/13 avril, il lui disait : « J'ai su de source certaine que tous vos pas étaient épiés, que l'espionnage le plus adroit était organisé autour de vous. Je ne voulais donc pas vous exposer au moindre danger et j'ai cru que par une interruption de communication totale pendant un temps considérable, les soupçons qu'on avait sur vous se calmeraient et qu'alors, en y mettant encore plus de prudence et de circonspection que par le passé nous pourrions reprendre notre correspondance sans danger pour

(38) Iwaszkiewicz (Janusz), Litwa w roku 1812. Varsovie, Gebethner et Wolff 1912, 439 p. in-8°, p. 34-336. Lettre du 10 déc. 1811 : « *Vous convient-il de quitter le séjour neutre pour vous prononcer* ou vous transporter dans ce pays là ? *Voilà ce que je ne puis pas vous conseiller. Ecrivez, indiquez leur* ce qu'ils doivent demander, *trouvez leur* en homme d'Etat en Polonais une *marche prudente,* si vous pouvez vous fier à quelques honnêtes gens influents, c'est tout ce qu'il vous reste à faire. Car ne pouvant pas avoir la certitude de mener cette affaire entièrement à votre gré,... ne pouvant pas même calculer les chances différentes que la guerre ou même les négociations peuvent produire, vous vous trouverez compromis au point qu'il ne vous resterait aucune espérance de pouvoir disposer de vous même... Ainsi mon prince, tout compté, j'ose quoique avec un sentiment profond d'inquiétude vous conseiller *de rester à votre place, de prendre le prétexte de vos devoirs filials, de vous ménager des relations* avec les faiseurs de ce pays là, de *leur insinuer avec précaution* ce qu'ils doivent avoir en vue, s'ils sont réellement des honnêtes gens, *d'attendre les événements et de vous tenir au courant* ». Lettre du 25 mars 1812 : « Votre frère m'a dit que vous êtes dans l'inquiétude d'être appelé dans ce pays là (la Lithuanie). La vanité d'Oginski me rassure un peu là dessus ». Toute cette seconde lettre est une invite à une neutralité favorable à Napoléon : « Si vous êtes forcé d'aller dans le pays russe, il sera toujours bon de faire connaître vos raisons pour ne pas donner l'occasion de vous supposer de l'inclination où il n'y aura que de la nécessité ».

vous » [39]. Mais ceci dit, il parle à Adam, comme on parle à un agent : « Ni l'intérêt que m'ont inspiré les idées qui nous ont occupés, ni la résolution de les mettre en œuvre, quand les circonstances s'y prêteront, ne m'ont abandonné un instant. Les papiers ci-joints peuvent vous en convaincre, mieux que tout ce que je pourrais vous dire... Il ne s'agit donc que de déterminer la marche la plus avantageuse pour assurer le succès de nos plans et, pour que vous soyez mieux à même d'assurer votre jugement, je crois utile de vous donner quelques indications sur les opérations militaires. Quoiqu'il ne soit pas impossible que nous puissions nous porter jusqu'à la Vistule, même la passer et avoir le moyen d'entrer à Varsovie, il est plus prudent de ne pas baser nos calculs sur des chances aussi avantageuses; de là, la nécessité d'arranger nos démarches pour ne pas compter sur les ressources et l'effet que la possession de Varsovie pourrait nous procurer. C'est donc dans nos provinces qu'il faudra créer le centre d'action... Je me contenterai seulement de rappeler l'étendue immense de terrain que les armées russes ont derrière elles pour se retirer et ne pas se laisser entamer; et les difficultés qui, à mesure, augmenteront pour Napoléon, en s'éloignant si fort de ses ressources. Si la guerre commence, on est résolu à ne plus poser les armes. Les ressources militaires qu'on a rassemblées sont très grandes et l'esprit public est excellent, en différant essentiellement de celui dont vous avez été témoin les deux premières fois. Il n'y a plus cette jactance qui faisait mépriser son ennemi. On apprécie au contraire toute sa force, on croit des revers très possibles, mais on est décidé malgré cela à soutenir l'honneur de l'empire à toute outrance. Quel effet la jonction des Polonais ne ferait-elle pas dans ces circonstances ? C'est immense et cette masse d'Allemands menés par force suivraient certainement l'exemple des premiers. Ne serait-il donc pas possible de produire ce grand résultat ? La Suède a conclu une alliance offensive et défensive avec nous. Le Prince royal brûle du désir de devenir l'antagoniste de Napoléon contre lequel il a une ancienne inimitié personnelle... Comme Polonais, vous ne pouvez pas vous aveugler sur tous les malheurs auxquels votre patrie s'expose, si, suivant les étendards de la France, elle donnait à la Russie un droit

(39) Mazade, Mémoires du Prince Adam Czartoryski, Paris, Plon 1887, 2 vol. in-8°, 2e vol. p. 279 et suivantes.

de se venger d'elle pour tout le mal qu'elle lui aurait fait. Je désire que vous me donniez une liste d'individus sur lesquels nous pourrions compter pour l'exécution de nos plans. Il serait très avantageux, si, dans le nombre, il y avait des militaires du duché. Me conformant à vos conseils, j'ai mis jusqu'ici une grande modération envers ceux de vos compatriotes dans nos provinces qui sont notés pour être très malintentionnés pour la Russie, espérant que cette modération serait très appréciée. Cependant, elle a produit plutôt l'idée que c'est une sorte de crainte qui oblige à dissimuler envers eux. La guerre une fois commencée, il serait très urgent de déterminer la ligne de conduite qu'on suivra envers eux. La sécurité générale en dépend et je désire beaucoup que vous me donniez là-dessus vos idées. C'est à Vilna, mon cher ami, que je vous prie d'adresser votre réponse, la faisant passer par M. Lanskoy, gouverneur de Grodno ou de toute autre manière qui vous paraîtra la plus sûre, la plus prompte. M. Klutzchinski vous porte celle-ci... Adieu, mon cher ami, la Providence seule connaît l'issue réservée à tous les grands événements qui se préparent. Il m'aurait été bien doux de vous revoir à Vilna, pour où je pars dans 3 jours, ne fut-ce que pour peu de temps dans des moments aussi intéressants : je n'ose vous le proposer, sentant tout le danger qu'il y aurait pour vous. Ne prenez pour guide dans tout cela que votre prudence et croyez-moi de cœur et d'âme tout à vous, pour la vie. Mille respects à toute votre famille, à laquelle je porte une sincère affection ».

Ainsi donc, Alexandre révèle à Adam son plan de campagne défensive à outrance et son traité du 5 avril avec la Suède. C'est là une offensive hardie contre la conscience, belle de scrupules et timorée, de l'ex ministre qui ne pourra dès lors l'abandonner sans le trahir et mesure avec terreur le danger qu'il courrait en s'y risquant. La menace de vengeance contre la Pologne, si elle s'unit à la France est claire; la menace de représailles contre les Polonais de Lithuanie compromis avec la France à la forme d'une invite à Czartoryski de s'interposer, s'il veut rester persona grata, faute de quoi, ils seront frappés. Il y a un ordre direct du tsar au prince de fournir une liste de partisans sûrs parmi lesquels il devra y avoir des militaires du duché : ceci suppose dans le pays un travail de séduction incompatible avec la neutralité chère à Linowski. Alexandre associe à Adam dans sa « sincère affec-

tion » « toute la Famille », et ce mot resserre la solidarité entre cette Famille et Adam. L'invitation à garder une neutralité de surface en évitant de venir à Vilno, s'orne de l'indication de la voie par laquelle on peut correspondre. Le Prince Adam a reçu cette lettre à Sieniawa, fin avril : elle n'a traversé le duché que si ses porteurs l'ont voulu, s'acheminant de Grodno à Pulawy et de là à Sieniawa. Fin avril, Adam Czartorysky n'est donc pas un Polonais capable d'arbitrer le conflit entre Napoléon et Alexandre; c'est un agent, malgré lui peut-être, mais un agent du tsar, tenu vis-à-vis de lui à une sûre obéissance.

Si l'on en croît son beau-frère Zamojski, le Prince Adam est dans une position désespérante : « après avoir rêvé toute sa vie le rétablissement de la Pologne, il se trouve dans le moment de la délivrance de sa patrie, enchaîné de manière à n'y pouvoir prendre part. Sujet, ami, serviteur de l'Empereur Alexandre, six fois il a demandé sa démission et six fois la réponse de l'Empereur a été un refus. Tout récemment encore, il en a reçu une qui renfermait quelque chose de dur, même de cruel. L'empereur écrit au Prince Adam que c'est par rapport à lui qu'il a montré tant de ménagements pour les Polonais, mais qu'il ne se croira plus tenu à la même conduite, si le Prince s'obstine à vouloir le quitter, en sorte que cette lettre semble vouloir faire dépendre du prince Adam le traitement qu'on ferait ultérieurement aux habitants des provinces polonaises russes et jeter sur lui la responsabilité de cet état de choses. Le Prince Adam ne croit pas pouvoir se déclarer encore. » Bignon écrit ceci à Bassano le 13 juin, et sa conversation sur ce sujet avec Zamojski date de quelques jours seulement [40].

Adam Czartoryski fait lui-même allusion à deux de ces démissions en 1810, dont l'une a été publiée par Mazade [41]. La lettre du 25 janvier/6 février 1812 semble avoir été aussi une démission. La lettre du tsar du 13 avril est le dernier refus [42]. Le prince a démissionné encore le 22 mai 1812, le 1er juin [43]. Il est donc toujours fonctionnaire de l'Empire russe le 31 mai, puisque, à cette date, il n'a pu recevoir avis

(40) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 98.
(41) Mémoires de Czartoryski, t. 2, p. 242, 15/27 nov. 1810; p. 285 et suivantes, 4 juillet 1812.
(42) *Idem.*
(Mémoires de Czartoryski, t 2, p. 285-290.

que sa démission est acceptée. Il l'est encore, puisque le 4 juillet il écrira encore à Alexandre : « Je dois répéter mes instantes sollicitations et porter encore une fois aux pieds de V. M. I. ma demande formelle de démission. D'après l'article 6 de l'acte de la Confédération, tous les Polonais ayant des places militaires ou civiles en Russie sont sommés de quitter le service de cette puissance » [44]. N'ayant reçu aucune réponse, il la demandera encore quoique sur un autre ton de Karlsbad le 16 août et de Vienne le 9 octobre [45]. L'obstination que met cet incorrigible et amusant démissionnaire à ne croire une démission donnée que quand elle a été acceptée, ne permet pas le 31 mai de le regarder autrement que comme un fonctionnaire de l'Empire russe. « Toute sa famille » ne peut d'ailleurs agir qu'en conformité avec lui, sous peine de le compromettre.

Jérôme en arrivant à Pulawy tombe donc dans une tranchée évacuée d'avance par l'adversaire. Pulawy ne sera ni un salon où l'on fera assaut d'amabilités de part et d'autre, ni un cabinet où Jérôme pourra discuter les conditions de l'accession de la Famille aux vues de Napoléon. Si les relations de Jérôme avec les princesses Czartoryski (Sophie et Marie) eussent pu faire admettre la possibilité de la première alternative, en aucun cas il n'a pu espérer voir se réaliser la seconde. Or, la distance est si faible d'un acte de courtoisie à un geste diplomatique, que la Famille désireuse de s'épargner tout soupçon du tsar, devait renoncer à toute manifestation de politesse à l'égard du frère de Napoléon. C'est pourquoi il y eut tout au plus près de Jérôme un observateur de ses faits et gestes en la personne du prince Constantin Czartoryski.

Aussi bien, ce n'est pas par ses conversations directes ou indirectes avec l'ancien ministre d'Alexandre 1er, que Jérôme est chargé d'inquiéter le tsar. Il s'agit d'une démonstration militaire : il importe qu'Alexandre sache et le plus tôt possible que Jérôme vient d'arriver à Pulawy, qu'il a passé en revue les troupes de l'aile droite, comme si cette partie de la grande armée allait procéder à une offensive imminente. Il passera donc en revue les Saxons le matin du 31 en face du château : il donnera ordre qu'on prépare 100.000 rations de

(44) *Idem.*
(45) *Idem*, p. 290, 293.

biscuit à Lublin, et qu'on lui tienne prêt là un logement comme s'il allait y revenir. Il peut être tranquille : en répétant, comme une confidence de l'Empereur qu'il attend, d'un jour à l'autre, des ordres pour se porter sur Lublin avec toute son armée, y donner la main à Schwarzenberg, et pénétrer en Wolhynie par Zamosc et Wladimir à la tête de plus de 100.000 hommes [46], il est sûr que ce bruit sera recueilli par les espions qui pullulent autour de lui et franchira sans retard la frontière en direction de Wilno; qu'il ira aussi de Pulawy à Sieniawa et, passant par la maison de Lanskoy à Grodno, atteindra également Wilno par cette voie.

Jérôme de plus, par vanité de Bonaparte, et aussi pour souligner, et accuser l'importance de son séjour à Pulawy, lui donner l'apparence d'une certaine durée, a daté de cette résidence un décret intéressant le royaume de Westphalie. Et ce fait n'est resté inaperçu ni des agents russes, ni des Polonais, ni de Roumiantsov. Jérôme entretient alors une active correspondance avec Catherine. La reine a écrit de Dresde au roi les 23, 25, 26 au roi. C'est dans sa lettre du 23 qu'elle a écrit ces phrases qui ont retenu l'attention de la postérité : « Depuis que forcément je vois un peu plus clair en affaires, je me crois obligée de te dire qu'il est temps enfin de faire marcher les ministres à la française, puisque telle est notre constitution et de ne pas trouver des obstacles et des traverses dans tous les esprits; je crois aussi que tu devrais mettre plus de sévérité, plus de rigueur vis-à-vis de ces Messieurs, car ils ne marchent pas assez dans notre système » [47]. C'est sous l'impression de cette lettre que Jérôme a quitté Varsovie pour Pulawy. Le matin du 31, il a reçu à Pulawy même par le prince de Hesse arrivé en poste, la lettre de Catherine du 25 chargée de reproches de Napoléon qui l'étonnent d'autant plus qu'il se voit chargé par l'Empereur d'une importante mission de confiance [48]. Cette lettre et une lettre du 26 qui vient aussi d'arriver, concernent surtout des questions financières. Il s'agit de trouver de l'argent : la reine envoie à Jérôme, les rapports du conseil d'Etat du 20 mai, et du Conseil des ministres du 21, dont Pichon affirme qu'ils ne contiennent que des moyens impraticables de produire des ressources.

(46) Mémoires de Jérôme, t. 5, p. 317.
(47) Mémoires et Corresp. de Jérôme, t. 5, p. 473-4.
(48) *Idem*, t. 5, p. 481. Jérôme à Catherine, Pulawy, 31 mai à 8 h. du matin.

Malchus affirme qu'il est impossible d'exhausser les impôts, Pichon est convaincu du contraire; Malchus avance qu'on ne peut établir les contributions foncières sur le pied français; Pichon croit qu'on le peut en abolissant la corvée et en payant aux cultivateurs les transports militaires [49]. La lettre du 27 sera une longue recommandation de la reine à Jérôme qu'« avant de prendre aucune espèce de parti relativement aux finances » il eût « attendu et bien pesé les deux rapports du ministre des finances et de M. Pichon » qu'il leur a demandés [50].

Jérôme répond une première fois à Catherine à 8 heures du matin en faisant remarquer que « Pichon est beaucoup trop ambitieux, qu'il faut le retenir; que les autres ministres ont autant d'intérêt que lui que tout marche; qu'il faut éviter d'avoir l'air de protéger ou les Allemands ou les Français; voir souvent le ministre des finances et rassembler souvent les ministres en conseil [51] ». Puis, l'après-midi, il récidive, — il pleut [52] — : il a lu, relu ces rapports, et réfléchi. Il s'est « convaincu par les chiffres que, vouloir augmenter les impôts de 14 ou 15 millions est un rêve de M. Pichon qui se croit encore aux Etats-Unis ». Il s'est donc arrêté aux points contenus dans une lettre à Siméon que la reine devra lire avant de la transmettre. Il engage Catherine à ne pas se fier au trio Pichon, Bongars, Bercagny : « Comme ils parlent mieux, ils séduisent, mais n'ont jamais rien fait de bon que ce qui regardait la besogne que je leur ai confiée; quand ils ont voulu sortir de leur cercle, ils n'ont fait que des bêtises. Crois en mon expérience, chère amie, ne te laisse pas séduire par des paroles; juge toi-même et tu feras, après les avoir écoutés, mieux qu'eux tous [53] ». Et alors, Jérôme agissant en conformité avec le conseil qu'il donne, fait rédiger sous ses yeux et signe un décret fixant la contribution foncière au cinquième du revenu imposable [54].

(49) *Idem*, t. 5, p. 474-5. Cath. à Jérôme, Dresde 26 mai.
(50) *Idem*, t. 5, p. 476. Cath. à Jérôme, Dresde 27 mai.
(51) Mémoires et Corresp. de Jérôme, t. 5, p. 482.
(52) Boltenstern, Mémoires d'un page, p. 77.
(53) Mémoires et Corresp. de Jérôme, t. 5, p. 483, Jérôme à Cath., Pulawy 31 mai soir.
(54) « Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, vu l'art. 16 de l'acte constitutionnel et les art. 5, 6, 59 et 60 de la loi du 21 août 1808 sur la contribution foncière, considérant qu'il est urgent de faire disparaître les inégalités qui existent dans les rôles de perception jusqu'à présent en usage, sur le rapport de Notre Ministre des finances. Notre Conseil d'Etat entendu; Nous avons décrété et décrétons. Art. 1er

Jérôme eut pu sans doute attendre deux jours et signer ce décret au palais Brühl à Varsovie. Mais il peut trouver là à l'arrivée des ordres pressant l'exécution de ceux déjà reçus qui l'envoient vers Pultusk; puis il y a chez lui, comme chez l'Empereur, par politique et par simple esprit d'imitation une certaine gloriole à dater du château des Czartoryski un décret touchant les finances de la Westphalie. Ce décret de Pulawy, c'est son décret de Moscou : il n'est pas un de ces rois sédentaires qui ne sorte de leur Etat que quand un autre roi les invite ou qu'une invasion les force à s'enfuir. Les rapports des Ministres et du Conseil d'Etat vont à sa poursuite dans ses courses les plus rapides et il leur donne une suite précise sous forme de décret. De Pulawy comme de Cassel, il administre Hanovre, Brunswick. Partout où il est, il reste roi de Westphalie et a plaisir à « avoir décrété et à décrèter ». Le métier de général ne lui fait pas prendre en dégoût le métier de roi. Il ne sacrifie pas volontiers au désir d'avoir de l'argent pour guerroyer, l'avenir du trône de Westphalie. Ce fait, vu de Pulawy, est parlant : si l'Empereur a « pensé » à Jérôme pour la Pologne, Jérôme continue à penser avant tout à la Westphalie.

Ce décret ne restera pas un acte intéressant uniquement Jérôme et ses sujets. La Gazette de Cracovie publiera une correspondance de Cassel, 10 juin mentionnant le décret de

A partir du 1er janvier 1812, la contribution foncière sera fixée à 20 % ou au cinquième du produit net des biens fonds imposables. Art. 2. Ladite contribution continuera à être perçue par douzième. L'arriéré des six premiers mois de cette année sera réparti à sommes égales sur les six derniers. Art. 3. L'assiette en sera effectuée d'après les nouvelles évaluations faites par les experts sous la direction de l'agence des contributions directes. Art. 4. Les contribuables qui croiraient que par ces nouvelles évaluations leurs biens ont été imposés à plus de 20 % pourront s'adresser aux conseils de préfectures qui feront droit à leurs réclamations, s'il y a lieu. Les frais seront à la charge de la partie succombante. Néanmoins, aucun contribuable ne sera admis à réclamer, s'il n'a provisoirement payé la cote pour laquelle il a été porté sur les rôles. — Art. 5. En conformité de l'art. 59 de la loi du 21 août 1808 précité, la différence qui a jusqu'à présent subsisté en diverses parties du royaume dans la perception, de la contribution foncière, entre les biens fonds grevés et non grevés de rentes constituées en foncières et autres prestations en argent ou nature, cessera dès à présent. Les redevables payeront la contribution en entier et seront autorisés à retenir aux propriétaires le cinquième de la redevance dans le cas où la retenue peut être exercée conformément aux articles 59 et 60 de la dite loi du 21 août 1808. — Art. 6. Notre Ministre des finances est chargé de l'exécution du présent décret qui sera inséré au Bulletin des Loix. Donné à Pulhavi, le 31 mai 1812, la sixième année de notre règne. Signé : Jérôme Napoléon (*Glavny Archiv*, n° 5753).

Pulawy et datant du 1er juin sa mise en vigueur [55]. Le 12 juin, Iakovlev écrira à Kanikov : « Pour faire face aux dépenses multipliées qu'amène l'état actuel des choses en Westphalie, le roi a signé à Pulavi un décret qui augmente l'imposition foncière et la fixe au 5e du revenu [56]. Iakovlev a écrit à Pétersbourg au Comte Saltykov : « Les dernières nouvelles qu'on a reçues de S. M. le Roi de Westphalie sont du 31 mai de Pulavi où S. M. a signé un Décret portant fixation d'une nouvelle contribution foncière dont j'ai l'honneur de joindre copie. Quoique cette imposition paraîtra onéreuse à beaucoup de propriétaires, elle devenait cependant urgente vu les dépenses extraordinaires qu'amène l'état actuel des choses; non seulement on continue avec activité les armements pour compléter l'armée, mais on fait partir chaque mois au delà de 400.000 frs pour la solde des troupes westphaliennes en Pologne » [57].

Ainsi Iakovlev à Cassel, Kanikov à Dresde, le public de Cracovie et de la région, savent que Jérôme a signé un décret à Pulawy. La lettre et le décret reçus par Saltykov ont été enregistrés à l'arrivée le 4/16 juillet. Le gouvernement russe sait donc le 16 juillet que Jérôme résidait à Pulawy à la date du 31 mai. Tout le monde sait (ou a pu apprendre, à cette occasion) ce que c'était que Pulawy. Et Adam Czartoryski a beau habiter Sieniawa; entre le 10 juin et le 16 juillet 1812 l'idée de la rédaction d'un décret de Jérôme à Pulawy était néanmoins déconcertante. Cela ne suppose nullement une halte à Pulawy entre deux courses à une allure effrénée, mais un séjour paisible dans le château, une installation plus ou moins longue dans un milieu où le roi de Westphalie, bien reçu, règle à son aise les affaires de son royaume, tandis qu'à côté travaille son état-major, et que sans doute la famille Czartoryska lui prépare les soirées et réceptions qu'elle sait donner, quelque chose dans le goût du séjour à Pulawy d'Alexandre Ier en 1805. Cela donne à penser aux Polonais de Galicie dont beaucoup peuvent recevoir la Gazette de Cracovie; aux agents diplomatiques étrangers accrédités à Cassel et à Dresde lesquels savent ce que c'est que Pulawy, aux Russes en relations avec Iakovlev, Kanikov, Saltykov. Sans doute, les liens indissolubles qui unissent les Czartoryski à Alexandre sont bien connus. Mais

(55) *Gazeta Kzakowska,* n° 52, 29 juin.
(56) *Glavny Archiv.,* n° 6363. Cassel, 31/12 juin.
(57) *Glavny Archiv, n° 6318,* Cassel 30 mai/11 juin.

les convictions politiques dans la plaine polonaise sont si mal abritées contre des sautes de vent, elles trouvent de si peu sérieux points d'appui dans le sable sur lequel elles reposent; Napoléon a tant de ressorts pour faire agir les gens. Si les Czartoryski impressionnés par le déploiement des forces dont dispose l'empereur des Français, gagnés peut-être par quelque promesse propre à satisfaire leurs ambitions, étaient, tout en gardant une apparence temporaire de fidélité, passés en réalité au système français ! Il y a de tout cela un peu dans le nom de Pulawy au bas du décret du 31 mai. Et sans doute Jérôme eut pu passer une demi-journée de moins à Pulawy, se montrer en coup de vent une demi-heure à Lublin et signer plus tard son décret de Varsovie. Mais sans doute en paraissant satisfaire plus à la lettre aux désirs de l'Empereur, il eut en réalité produit un moindre effet.

Les moyens ne manquent pas de rétablir au plus vite la vérité : à l'est de Pulawy, il y a sur le Bug à Wlodawa un juge, M. Zawadzki qui par la *Zastava* (barrière) de Rupe fait en 1811 passer la correspondance de Czartoryski au tsar par Lanskoï. Des espions au service de la Russie, avertis du voyage de Jérôme, ont pu de Pulawy même faire parvenir à Rupe en une nuit la nouvelle de son arrivée et celle de son départ. En vingt-quatre heures, Constantin a pu renseigner son frère Adam du moment de l'entrée du roi à Pulawy et de sa sortie, et ainsi le mettre en position de se justifier par avance. De Sieniawa, Adam communique avec Lanskoï par le bourg d'Uscilug sur le Bug, grâce à M. Golembiowski de Poryk et au soldat de douane Froznow [58]. Il y a aussi M. Klutzchinski [59]. Effectivement, Czartoryski écrit à Alexandre, le 4 juin [60], « les événements » le « décidant » « à réitérer sa demande de congé absolu ». Il confiera « cette lettre à une personne très sûre » et dans une lettre postérieure au tsar, il dé-

(58) Mémoires et correspondance du Prince Adam Czaztoryski, T. 2, p. 254, lettre du 18/30 janvier 1811, Adam à Alexandre. — Tchernischeff, l'habile homme qui a la main dans tous les tiroirs de Napoléon, qui a poussé le tsar à entrer inopinément dans le Duché, à s'y proclamer roi de Pologne et à tourner contre Napoléon tous les moyens préparés dans ce pays pour lui faire la guerre, a pour mère une Lanskoï demoiselle d'honneur de Catherine qui l'a modelé à la Potemkine. Tchermischeff, Lanskoï, Czaztoryski, trois anneaux d'une même chaîne, dont le dernier est difficile à détacher des autres. (Sorel : L'Europe et la Révolution, t. 7, p. 515, 513.

(59) Mémoires et correspondance du Prince Adam Cz., t. 2, p. 279 et suivantes, Alexandre à Adam 1er avril 1812.

(60) *Idem*, t. 2, p. 285-9, Adam à Alexandre, 4 juillet 1812.

clarera ne pouvoir « douter qu'elle ne lui soit parvenue depuis longtemps » [61]. La même lettre du 4 juin semble d'ailleurs avoir eu un long post scriptum daté du 13 juin, et n'être partie qu'après cette date.

Czartoryski, c'est Hamlet avec ses grandiloquences, ses perpétuelles hésitations, ses reculades devant la décision à prendre lui-même; c'est Hamlet en face d'un royaume de Danemark devant lequel il gémit et qu'il n'aura jamais, parce qu'ayant sans cesse des velléités d'agir, il n'agira jamais. Il ne donne pas sa démission, il demande qu'Alexandre l'accepte; il veut abandonner Alexandre et rester son ami; il redoute Napoléon, mais les espaces sur lesquels compte Alexandre pour se défendre, lui inspirent quelque confiance; il a l'air de se croire dans une certaine mesure l'enjeu de la guerre et il s'en retire [62]. Il a quelque chose de Chateaubriand et de Mme de Staël dans sa façon de jouer au Titan entre Napoléon et Alexandre; pourtant il diffère totalement de ces deux orgueilleux, il est modeste. Il est prudent, et d'une prudence excessive, car il n'est rien et ni Napoléon ni Alexandre ne songent sérieusement à faire de lui quelque chose, en quoi ils auront tort, Czartoryski étant à cette date le seul roi de Pologne possible.

Pourquoi ni le Prince Ladislas Czartoryski, ni Charles de Mazade, ni aucun des Czartoryski depuis, n'ont-ils publié la lettre du 4 juin ? En quoi la situation du prince Adam s'est-elle avant cette date chargée de « difficultés croissantes ? » Pourquoi ne l'a-t-il envoyée qu'après le 13 ? A-t-il présenté dans cette lettre des faits précis ou s'est-il contenté de nébuleuses tirades ? S'il a précisé et mentionné la présence de Jérôme à Pulawy, il a, sans le vouloir, rendu service à Napoléon. Mais peut-être a-t-il noté que, ni ses parents ni lui n'ayant reçu Jérôme à Pulawy, ils ont offensé ainsi le roi et par suite Napoléon; que le mauvais vouloir de ces princes peut avoir les plus fâcheuses conséquences pour les chefs de la maison Czartoryska, s'ils persistent dans leur abstention, et pour la

(61) Mémoires et correspondance du Prince Adam Czartoryski, t. 2, p. 293. Adam à Alexandre, Vienne, 9 octobre 1812.

(62) Bielinski, le biographe de Czartoryski a noté combien les Russes ont été partagés dans leurs appréciations de son rôle comme ministre : Schilder lui donne la première place parmi les collaborateurs du tsar; Soloviov voit dans son projet de restaurer la Pologne, l'acte d'un fou furieux (Zywot Ks Adama Jerzego Czartoryskiego, Varsovie, Gebethner 1909, 2 vol. in-16.

Pologne elle-même à laquelle l'Empereur des Français jugera qu'ils ont donné mauvais exemple. Si la lettre a été conçue en ces termes, elle fait apparaître le voyage de Jérôme à Pulawy, comme ayant amené le prince Adam à exercer une nouvelle pression plus instante sur le tsar, pour obtenir que les Czartoryski entrent tous activement dans le mouvement qui va préparer la restauration de la Pologne. On peut écarter résolument l'idée d'une lettre qui n'aurait d'autre but que de renseigner l'Etat-major russe. Reste l'hypothèse d'une lettre toute en phrases vagues, en allusions dont Alexandre n'aurait pleinement compris le sens que lorsque, le 16 juillet, il aurait eu connaissance du décret de Pulawy : le vague d'une telle lettre, encore qu'il soit parfois dans le style d'Adam, eut été pour lui la plus dangereuse des choses, eut incité le soupçonneux Alexandre à se demander s'il ne s'était rien passé, ne fut-ce que par personnes interposées entre Jérôme et les Czartoryski. La première hypothèse est la plus vraisemblable.

De toutes façons, il faut publier cette lettre; il faut publier toutes les lettres de la maison Czartoryski sur cette période de son histoire. Même si leurs détenteurs actuels qui sont les héritiers du nom, et qui ont un héritage de gloire et de grandeur à conserver intact pouvaient — ce qui n'est pas sûr — avoir à craindre que le patriotisme polonais, du prince Adam Georges en parût diminué, ils le devraient. Jamais son renom ne sera attaqué à notre époque, comme il le fut entre 1830 et 1863 par les Polonais eux-mêmes. Nous sommes assez éloignés des faits pour comprendre qu'il n'y eut pas en 1812 en Pologne un groupe d'hommes qui avait le monopole du patriotisme polonais et un autre composé de traîtres à la patrie. Il y avait de part et d'autre des gens qui envisageaient les possibilités de reconstitution de la Pologne, les modalités de cette reconstruction, les chances de durée et de stabilité du nouvel Etat. Napoléon pouvait tomber au cours d'une bataille, être assassiné; même si son règne devait durer longtemps et dans les mêmes conditions, il pouvait avoir un successeur bien moins doué que lui ou moins préoccupé de la Pologne, et alors dans tous ces cas la Pologne se serait retrouvée en tête à tête avec l'éternelle Russie. Il y a donc quelque chose de juste dans l'idée de Czartoryski de vouloir normaliser les relations de la Russie avec la Pologne. Et il apparaît qu'il n'y a pas lieu de nous laisser ignorer la vérité sur toute l'histoire des partis politiques polonais à cette date.

Il y a trop de lacunes dans les publications faites sur cette période. Il est trop commode de ne publier qu'une partie de la correspondance du Prince Adam Georges. On ne peut s'imaginer que ce prince ait attendu son extrême vieillesse pour écrire des Mémoires qui s'arrêtent au lendemain d'Austerlitz [63], alors qu'au cours de son long séjour en France, il a eu tant de loisirs de le faire. Il est tout à fait étrange que les Mémoires de Dembowski s'interrompent à la veille de la guerre de 1812 pour ne reprendre qu'en 1830 [64]. Il est non moins bizarre que ceux de Lubienski soient muets sur l'année 1812. Ces seuls exemples suffiront. En France de même, le mauvais vouloir des héritiers de la famille Caulaincourt dans la communication des papiers de cet ambassadeur, fait douter de leur destruction réelle au cours de la dernière guerre : et la publication des fragments donnés par M. le Duc de la Force dans la Revue des deux mondes, fait désirer que ces papiers soient tous publiés.

Jérôme avant de quitter Pulawy écrit à la reine Catherine : « C'est un bel endroit, mais loin de ce que les vers de l'abbé Delille font espérer » [65]. D'abord Delille peint un paysage d'automne :

« Venez ici, vous tous, dont l'âme recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie;
Voyez ce mausolée, où le bouleau pliant
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux et sa feuille qui tombe,
Triste et les bras pendants, vient pleurer sur la tombe. »

Or, on est au 31 mai. Delille écrit encore au sujet des bords de la Vistule à Pulawy :

« Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux
De voir peints à la fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante ! »

Or, le temps est pluvieux. Delille admire les serres :

« Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts,
Jouissent du printemps et trompent les hivers;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore ».

(63) Mémoires et Corresp. de Czartoryski, t. 1, p. 411.
(64) Dembowski, Moje Wspomnienia, t. 2.
(65) Mémoires et Corresp. de Jérôme, t. 5, p. 484, 31 mai soir, Pulawy.

Or, il se peut que les serres aient été fort négligées, l'absence des maîtres durant déjà depuis de longs mois. A l'éloge de la Princesse Isabelle « dont le génie orna ce lieu charmant », succède celui de Marie de Wurtemberg :

« Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau :
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là, vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres;
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun;
Vos parcs sont séparés et vos vœux ne sont qu'un ».

Or, ni la mère ni la fille ne prêtent par leur présence un charme nouveau à ce parc. La description que fait le poète du Temple de Mémoire n'est pas faite du reste pour exciter les sympathies de Jérôme :

J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwell;
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette,
Par qui montait vers Dieu sa prière secrète.
Ah ! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs » [66].

Mme Delille écrira en tête de la sixième édition des œuvres de son mari : « L'inébranlable fermeté qui l'avait fait braver les menaces de la terreur, le fit résister aux séductions du pouvoir impérial et rien ne put le décider à consacrer à la gloire de Napoléon les accents d'une lyre qu'il avait vouée à retracer les malheurs de ses anciens maîtres » [67]. Tout ceci, et le sentiment pénible qui se dégageait du séjour dans une résidence dont les maîtres n'étaient pas venus le recevoir, suffit à expliquer l'opinion qu'a Jérôme de Pulawy.

Avant de passer la nuit à Kozenice, Jérôme dut à Gniewaszow passer en revue une division saxonne. Ici, incident personnel, désagréable pour le cavalier très passable que paraît avoir été Jérôme : il montait un beau et fougueux cheval anglais. Cette bête fit tant et si bien qu'elle tint le roi éloigné des troupes pendant qu'elles défilaient. Les officiers de sa suite eurent de même fort à faire avec les chevaux que leur avaient préparés les Saxons : vainement ceux-ci expliquèrent-ils aux

(66) Delille (Jacques), Œuvres complètes, Paris, Firmin Didot, 6e édition 1840, 914 p. in-8°, p. 8-9.
(67) Delille (Jacques). Œuvres complètes, Paris, Firmin Didot, préface, p. V.

Westphaliens que tout le mal venait du harnachement qu'ils avaient apporté, de têtières incommodes au lourd frein doré, alors que les chevaux du corps saxon étaient habitués à un harnachement très léger. Les officiers Westphaliens, au lieu de reprendre ces chevaux, préférèrent monter les chevaux de paysans de leurs guides, ce qui leur donnait près des spectateurs amusés des airs d'aventuriers » [68].

Le 1er juin Jérôme à Gora reprend contact avec le 8e corps et avec Vandamme. Ce général, tout comme Reynier et Rozniecki, est en droit de regarder cette tournée d'inspection de Jérôme comme le dernier coup d'œil jeté sur les troupes avant l'ordre de commencer le feu. Marchand lui a écrit le 29 : « L'Empereur veut que chaque corps d'armée ait à sa suite pour vingt jours de biscuits ou de farine, et, outre cette provision, du pain biscuité pour huit jours dans le sac du soldat. Faites-moi le plaisir de m'envoyer de suite l'état des moyens que vous avez en ce genre et dans le cas où vous ne seriez pas pourvu de tous ces objets, il est indispensable que vous donniez des ordres à votre ordonnateur pour que tout soit prêt dans le plus bref délai. Un auditeur au Conseil d'Etat, envoyé par l'Empereur, attend les renseignements que je vous demande ». Et il lui fait transmettre à Reynier une lettre analogue [69].

La veille de l'inspection de son corps par Jérôme, Vandamme lance donc cet ordre du jour : « Soldats, Le moment approche où je vous parlerai de combats et de victoires. Le grand Napoléon sera bientôt à la tête d'une armée formidable. Il ne vous reste que quelques jours pour vous préparer aux plus *grands événements qui fixeront enfin la destinée de nos beaux pays*. En ce moment les Rois font la revue de leurs légions afin que rien ne manque pour nous assurer la victoire. Officiers et soldats ressouvenez-vous de tous les ordres qui vous ont été donnés et soyez prêts au premier signal. Le général en chef : Comte Vandamme [70].

Un ordre de Marchand du 31 mai, parvenu avant la revue, le confirme dans cette conviction : « Je vous préviens, dit Marchand, que, d'après les ordres de l'Empereur, le 8e corps

(68) Baumgarten-Crusius, Die Sachsen 1812 in Russland (Tagebuch des Leutenant von Wolffersdorff), p. 27, 1er juin. Il est difficile de croire que cette revue ait eu lieu le 1er juin, si le 31 Jérôme a couché à Kozenice, et s'il a passé le 1er une revue à Gora.
(69) *Arch. Min. Guerre*, 29 mai 1812.
(70) *Arch. Min. Aff. Etr.*, F. W. vol. 10, n° 62, folio 126.

doit être placé entre la Vistule et Sierock et votre Q. G. fixé à Praga. Ce mouvement doit être effectué le 5 juin. Vous occuperez Karczew, Stanislawow, Kamenczyk et la gauche de la Narew. Votre cavalerie légère occupera la gauche du Bug sur votre front. Dès que le roi sera arrivé, je prendrai ses ordres définitifs pour vous les transmettre. En attendant, faites ramasser autant d'avoine et de foin qu'il sera possible pour former un magasin particulier pour le 8e corps à Praga. Si vous pouvez trouver assez de moyens de réquisition pour emporter les 20 jours de vivres que vous devez avoir à votre suite, je pense que le roi vous autorisera à les conserver. Donnez ordre au général Hammerstein de partir le 4 avec toute sa brigade pour être le 5 à Węgrów où il devra appuyer sa droite. Sa gauche ira près de Kamienczyk. Il devra emporter autant de vivres pour ses chevaux qu'il pourra en ramasser parce que je présume que le pays qu'il va occuper, est entièrement épuisé. Son Q. G. et l'artillerie devra être en arrière du Liwiec. Le 7e corps vous remplacera et le 4e de cavalerie serrera un peu sur votre droite. Le 5e passe entièrement sur la droite de la Narew d'Ostrolenka jusque Modlin et néanmoins ce mouvement ne doit pas encore être publié » [71].

Jérôme passa sa revue et se rendit compte de l'état des travaux du pont de Góra, Allix ayant fait demander au Conseil des Ministres 5.000 zlotys pour cordages et boulons [72]. Puis il rentra à Varsovie le 2 [73].

La situation qu'il y trouva après ces quelques jours d'absence ne lui était pas et ne pouvait pas lui être favorable. La Famille a fort bien compris le coup droit qui lui était porté et qu'il s'agissait par le voyage de Pulawy de donner à la Pologne et à Alexandre l'impression qu'une amitié se nouait entre Czartoryski et Bonapartes. Et elle riposte de façon à détruire l'équivoque que Napoléon et Jérôme ont voulu créer. D'abord, avant de quitter Varsovie, Zamojski a fait insérer dans le n° 42 de la Gazette de Varsovie une note datée de Sieniawa 22 mai et nous apprenant que « le séjour de S. A. le Prince Adam Czartoryski, Feld maréchal de S. M. I. et R. sur ses terres de Sieniawa est un merveilleux bienfait pour

(71) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie 31 mai, Marchand à Vandamme.
(72) Luszczewki observe à qui parle de réquisitionner ces cordages chez un fabricant, que celui-ci ne se laissera plus faire, n'ayant jamais été payé (*Archiv. Akt dawnych.* Protokół Rady Ministrów : séance 372, fol. 231-233, 1er juin).
(73) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 330, 2 juin.

les populations qui souffrent. Ces gens n'ayant pas de réserves alimentaires, il a fait venir 3.000 boisseaux de céréales. Depuis 6 semaines, on voit de 2 à 300 personnes venir recevoir des vivres de chacun de ses greniers. Dans chacune de ses fermes; on fait des soupes Rumford pour 2 à 300 personnes » [74]. Ainsi, il est dit nettement que les Czartoryski ne sont pas à Pulawy, mais à Sieniawa (Autriche) et que le voyage de Jérôme ne touche pas leurs personnes. Il est rappelé que le vieux Czartoryski se glorifie d'être feldmarschall autrichien. Il apparaît enfin que loin d'affamer le peuple comme Jérôme, il en est le père nourricier. Et pour qu'on ne l'oublie pas, il sera inséré dans le n° 45 de la gazette une correspondance de Wlodawa (30 mai), signée « Possessor L. B. » qui répond à celle du 22 et ajoute que le maître de Sieniawa ne se contente pas de répandre ses bienfaits sur les galiciens, mais arrache à la misère les gens du comté de Wlodawa, où il n'habite pas, agissant ainsi « en père et seigneur » [74 bis]. Ainsi donc, on fait savoir au public polonais et en même temps à la Russie, le 27 mai et le 6 juin que le vieil Adam habite Sieniawa.

Dès le 28, Niemcewicz s'est remis à attaquer le parasite Jérôme qui se promène dans toute la Pologne pour se faire nourrir et abreuver. Le 2, il mentionne les mauvaises relations qu'auraient eues à Maciejowice Jérôme et Zamojski, et conclut : « Dieu nous garde de cette demi cervelle ! [75] » Mais, vraiment, peut-on croire que Jérôme se rendant à Pulawy ait, à Podzamcze, tourné le dos à Zamojski, au lieu de lui parler ? Comment expliquer qu'il ne parle pas à Catherine de la mauvaise réception qu'on lui aurait faite là ? Zamojski au retour n'aurait-il pas tout simplement jugé bon de lancer cette histoire pour prouver clairement que la famille était loin de rompre pour Jérôme avec le tsar ? C'est une curieuse chose que le silence de tous les chroniqueurs polonais sur le séjour de Jérôme à Pulawy. Depuis lors d'ailleurs, il ne s'écrit plus un mot qui soit sympathique à Jérôme.

Des réponses sont enfin venues de Dresde au fameux message du 16 mai. Le 29, on a lu au Conseil des Ministres 22 notes émanant du Roi : dans la onzième, aucune allusion visible à Jérôme; mais il est parlé de la puissante protection de

(74) *Gazeta Warszawska*, n° 42, supplément au 26 mai.
(74 bis) *Idem*, n° 45, 6 juin.
(75) Niemcewicz, p. 330.

Napoléon, on voit dans la menace de démission des ministres une manifestation de doute, d'alarme ne répondant pas à la confiance du roi; on les invite à être fermes, courageux, confiants. La 20e est un décret du 26 mai par lequel Frédéric Auguste « considérant les circonstances extraordinaires qui font prévoir au Peuple de grandes destinées et peuvent exiger le déploiement des moyens les plus rapides, les plus étendus, sans délai d'adoption ni de mise à exécution; reconnaissant la nécessité de constituer à Varsovie un Pouvoir Central assez fort pour mettre en œuvre ces ressources en l'absence du roi; pleinement confiant en la fidélité et la sagesse des membres du Conseil, en leur dévouement au roi, à la Patrie; décide que ce conseil dans les événements subits que créeront les circonstances, pourra sous sa responsabilité gouverner, nommer aux places vacantes sauf confirmation royale, suspendre les fonctionnaires, exception faite pour les Ministres et les Juges. Les décisions du Conseil seront prises à la majorité des voix; elles ne cesseront d'être exécutoires que quand le roi les aura abrogées [76]. Le Conseil accueille ce décret par des remerciements et la promesse de « répondre à la confiance si glorieuse pour lui de son Monarque » [77]. A la vérité, un autre décret du 27 mai, reçu le 1er juin, suspend jusqu'au 8 juin l'exécution du décret du 26 [78]. D'autre part ce renforcement des pouvoirs du Gouvernement de Varsovie ne vaudra que par les initiatives qu'oseront prendre les ministres.

Il apparaît comme une mesure amoindrissant l'autorité de Frédéric Auguste. « Il est facile, dit Niemcewicz, de deviner que ce décret a été rendu sur l'ordre de Napoléon : il veut, sans garder même l'apparence d'un semblant pour Dresde, tout gouverner lui-même et ce sera tant mieux. Napoléon, jusqu'alors si prudent, si attentif à éviter la moindre mention de la Pologne pour ne pas froisser Moscou, médite certainement de ressusciter la Pologne, quand aujourd'hui, dans un décret public, il évoque nos grandes destinées. C'est le premier pas conduisant à la proclamation de sa reconstitution, le mot lâché pour raffermir l'esprit national refroidi par la souffrance, la préface de la déclaration de guerre à Moscou et

(76) *Archiv. Akt dawnych*, Protokól Rady Ministrów : séance 371, 29 mai, folios 226-231. Ce décret a été publié par *Voïenski* (Akty, dokumenty i materialy dla istorii 1812 goda, t. 1, p. 2).
(77) *Protokoł Rady Ministrow*, séance 371, 29 mai, folios 226-231.
(78) *Idem, Séance extraordinaire* 372, 1 juin, folio 231-233.

peut-être de l'abdication du roi... Après tant de tristes notes, je me hâte avec joie d'inscrire ici la première notification heureuse pour notre peuple qui ait été faite depuis longtemps » [79].

Dans la même séance du Conseil du 1er juin fut lu le décret du 23 mai annonçant le paiement par l'Empereur au gouvernement du Duché d'un million de francs dont moitié avant le 1er juin, et le reste au cours du mois, ainsi que l'attribution de cette somme au paiement de la solde des troupes du Duché [80]. Niemcewicz se livre à ce commentaire : « Quant aux dettes de la France à notre égard, qui ont été reconnues s'élever à 7 millions, on n'entend pas dire qu'il soit question de nous les payer. L'annonce de grandes destinées adoucit tout et fait tout supporter » [81].

Et il est plus que jamais question de l'arrivée de l'Empereur à Varsovie. Batowski, ancien collègue de Niemcewicz à la diète de quatre ans, envoyé par Frédéric Auguste comme maréchal du service d'honneur de Napoléon, annonce la venue imminente de l'Empereur. Ce polonais gâté par l'amour et la fortune, repu de crédit, de biens, d'emplois, jouant au personnage que la chance accable, qui baille, s'ennuie et souffre d'une indigestion de bonheur, s'en étant trop gavé pour pouvoir le digérer, trouve moyen de faire des récits pompeux « de la réunion des monarques à Dresde, du ton de maître du monde que Napoléon gardait parmi ces souverains, du courrier envoyé par lui au roi de Prusse qui est aussitôt arrivé, du but de la croisade actuelle, le rétablissement certain de la Pologne dans l'état où elle était dans les siècles les plus florissants de la Baltique à la mer Noire, but « dont parlaient à Paris ceux qui sont placés pour savoir ces choses ». Et tandis que Niemcewicz reconnaît : « Qu'importe qu'on ait été inutilement molesté, nous serons assez indemnisés de nos souffrances, si cela arrive », Batowski va plus loin, annonçant l'arrivée de l'Empereur [82]. Le Conseil des Ministres, le 1er juin, « vu les nouvelles reçues par le Président du Conseil de personnes dignes de foi, annonçant l'arrivée de S. M. l'Empereur des Français pour demain ou après-demain à Varsovie », prend les mesures requises en pareil cas [83]. Le 2, l'évêque

(79) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 327, 29 mai.
(80) *Protokoł Rady Ministrow*, séance 372, fol. 231-3.
(81) Niemcewicz, p. 328.
(82) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 329, 31 mai.
(83) *Protokol Rady Ministrow*, séance 372, fol. 231-233.

auxiliaire. Zachariasiewicz, vice administrateur du diocèse, est avisé par le Président de la Municipalité, mis en mouvement par le Préfet, que le clergé ait à se préparer à recevoir, conformément aux instructions données le 20 mai à cet effet, l'Empereur des Français, roi d'Italie qui arrive inopinément demain » [85]. Telle est la fièvre d'attente et de préparatifs au milieu de laquelle tombe Jérôme à son retour de Pulawy.

L'annonce de l'arrivée de Napoléon se double d'une autre, en apparence indifférente à son frère : « J'ai reçu, écrit Niemcewicz le 2 juin, une lettre de Mme de Senfft, femme du ministre de Saxe, m'avisant que le marquis de Pradt, archevêque de Malines, va arriver en qualité de grand ministre plénipotentiaire. M. Bignon a annoncé à haute voix cette nouvelle. Dans le jardin de Saxe en un autre temps un tel fait eut causé les plus vifs transports de joie; maintenant les âmes sont si abattues par la souffrance, qu'elles sont incapables de rien sentir avec trop de vivacité. Cette nomination est un pas important vers notre grandeur et notre indépendance : chaque Polonais doit s'en réjouir. D'abord, il faut prévoir que ce grand ambassadeur sera notre gouvernant : Napoléon mesurant les inconvénients résultant de l'éloignement du roi et de sa lenteur peut-être excessive, a voulu qu'il y ait sur place un gouvernement et qu'il soit à lui ». Mme de Senfft apparentée aux Czartoryski, excellente collaboratrice de son mari, mérite toute la confiance de Niemcewicz qui ajoute : « On m'écrit de Dresde que j'aille chez cet ambassadeur, que je le tâte et lui dise la vérité comme je la dis habituellement. Quoique j'aie horreur de la courtisanerie, j'irai et tâcherai par un mot de contribuer au bien public » [86]. Cet « on » paraît proche de celui que connaît Kanikov. Senfft et les *famuli* de la maison Czartoryski s'apprêtent donc à faire le siège en règle de De Pradt. Et il semble que le personnage en vaille la peine : l'Empereur a attaché à son ambassade comme auditeurs MM. Victor Broglie, Aubernon, Amédée de Brévannes, Brunet de Panat [87]; M. Lajard, premier scrétaire de la légation de France à Dresde, décoré de l'ordre saxon de la Réunion [88] devient premier secrétaire

(84) Niemcewicz, p. 329.
(85) *Akta Konsystorza Jeneralnego Archidyecezyi* Warszawskiej (1808-1839) Uroczystosci, vol. 1, n° 610. W. Warszawie, 2 Czerwca 1812.
(86) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 330-1.
(87) *Arch. Min. Aff. Etr. n° 330*, fol. 77, Dresde 28 mai, Décret, signé Daru.
(88) *Glavny Archiv.*, n° 5651, 17/29 mai, Kanikov à Roumiantsov.

de De Pradt. Kanikov est frappé de l'importance de cette « suite » et du « traitement considérable » attribué au nouvel ambassadeur [89]. Il ne l'est pas moins du silence que, contre son habitude, Senfft gardera relativement à De Pradt.

Le 7 juin, Kanikov en sera encore réduit à avouer : « On ne sait pas auprès de qui cet ambassadeur est accrédité et à qui il remettra ses lettres de créance. Mais on sait qu'il est déjà parti pour Varsovie ainsi que M. Lajard ». Senfft prétend « n'avoir pas de notions à donner à ce sujet » alors que De Serra ne nie pas l'ambassade [90]. Or, Senfft n'est pas un homme tombé en disgrâce et qui ne sait rien : il vient de recevoir de l'Empereur le grand cordon de la Légion d'honneur [91]. Ce que voit Kanikov, c'est que « la veille de son départ, l'archevêque de Malines, venu prendre congé du Roi le soir, est resté assez longtemps avec S. M. le duc de Bassano qui l'avait précédé à cette audience. On a vu l'archevêque s'y présenter avec un assez gros paquet qu'il a remis au Roi et qu'on a supposé avoir renfermé ses lettres de créance. Ces détails semblent prouver que le Roi est au fait des arrangements arrêtés auxquels cette mission a rapport et qu'il est intéressé à ce qu'elle présente encore de secret. La manière négative dont M. de Senfft m'a répondu, lorsque je lui ai parlé sur ce sujet paraît concourir à cette preuve. Il semble en conséquence, ou que ce Prince est destiné à être le nouveau roi de Pologne que l'Empereur Napoléon projette de créer ou qu'il renonce volontairment au Duché de Varsovie sans promesse apparemment d'un dédommagement. En même temps, il semble aussi que ces arrangements sont encore in petto et qu'ils le seront aussi longtemps que les négociations avec la Russie laisse la supposition de la possibilité d'éviter la guerre. Jusque-là, la mission de ce Prélat se bornera probablement à remplacer en qualité de Ministre de France à Varsovie le Baron Bignon qui doit être employé dans l'administration près de l'armée » [92].

L'activité et la discrétion de Senfft ici est tout à fait remarquable : Senfft ministre, intrigant, homme de prêtres voit dans De Pradt une carte que ni lui personnellement ni la Saxe n'ont

(89) *Idem*, n° 6052, 25/7 juin, Kanikov à Roumiantsov.
(90) *Glavny Archiv.*, N° 6052.
(91) *Idem*, n° 5741, Dresde 13/31 mai, Kanikov à Iakovlev : et une boîte avec son portrait.
(*Idem*, n° 6609, Dresde 5/17 juin. Kanikov à Roumiantsov.

besoin de retourner avant le moment de la jouer. Si Senfft a cherché à monopoliser les rapports du gouvernement du Duché avec Bignon, il lui importe encore plus de cultiver « l'aumônier du Dieu Mars ». Ce même 2 juin où Niemcewicz a reçu de Mme de Senfft avis de l'arrivée de De Pradt, où « on » l'invite de Dresde à tâter l'Ambassadeur, où Jérôme réapparaît à Varsovie, notre chroniqueur poursuit : « On voulait assigner le palais Brühl à cet ambassadeur; mais le roi de Westphalie a déclaré que, bien qu'il parte d'ici, il le garde néanmoins pour sa cour et que pour l'hiver il amènera sa femme et un théâtre français. En un mot il gouverne et décide comme s'il était dans son propre royaume » [93]. Ainsi avant même l'arrivée de l'ambassadeur à Varsovie, un conflit est amorcé entre lui et Jérôme au sujet du palais Brühl. Qui, encore une fois, est cet « On » ? Il est difficile que Senfft, ministre des affaires étrangères et Breza, ministre d'Etat du Duché à Dresde n'en fassent pas parties intégrantes. Si d'ailleurs Jérôme veut garder le Palais Brühl, il est en effet très probable qu'il pense au voyage de Catherine concomitant à celui de l'Impératrice. S'il pensait à être roi de Pologne, il ne se soucierait pas du palais Brühl, puisque la résidence des rois est le Zamek. Ce conflit en tout cas arrive à propos, au moment où l'on liquide les personnalités que leur expérience du pays met en garde contre les événements qui vont se produire en Pologne. Bignon et Jérôme vont disparaître en même temps et ils sembleront avoir disparu devant De Pradt du fait de leur insuffisance, et du mécontentement que leur conduite aurait excité chez l'Empereur. En particulier, l'ambassadeur de l'Empereur, acceptera dans le différend qui se prépare, de s'allier contre Jérôme à des personnalités du pays, trop contentes de pouvoir se servir de l'ambassadeur de France pour déconsidérer avant son départ l'homme qui avait assumé le rôle de compromettre les Czartoryski.

Maret a fait part le 29 à Bignon de la nomination de l'archevêque de Malines comme ambassadeur à Varsovie, et du projet qu'à l'Empereur d'employer Bignon à son Q. G. Le résident répond à Maret le 2 juin : « Je suis extrêmement flatté de la nouvelle marque de confiance dont S. M. m'honore. Je suis prêt à servir partout où S. M. l'ordonnera et servir sous ses yeux est pour moi une faveur de plus... A la fin de ma mission

(93) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 331.

en cette résidence, il est infiniment précieux pour moi de voir que S. M. ait été constamment satisfaite de la conduite que j'y ai tenue. Je ne puis maintenant former qu'un seul désir, c'est de mériter encore l'approbation de S. M. I. dans les fonctions nouvelles qu'elle daigne me confier. Je prie V. E. de vouloir bien mettre aux pieds de S. M. l'Empereur l'expression de mon dévouement et de ma reconnaissance. Je sens, Monseigneur, tout ce que je vous dois pour la bonté indulgente avec laquelle vous m'avez toujours encouragé et soutenu, j'aime à compter sur la continuation des mêmes sentiments de la part de V. E. et je ne cesserai point de m'en rendre digne »[94]. Dans cette lettre le ton de satisfaction baisse peu à peu du début à la fin : d'abord extrêmement flatté, Rignon parle comme un homme qu'on aurait attaqué, de la bonté indulgente qu'on a eue pour lui et finit par espérer qu'on continuera à le soutenir.

Le lendemain 3 juin, Bignon est dans un tel état, qu'il écrit deux lettres à Bassano. La 1re non datée est une offre de démission sous une forme mal déguisée : « ... Lorsque S. M. l'Empereur continue à m'honorer de sa confiance, je ne puis sans doute, Mgr que m'applaudir de ma destinée. Cependant, il faut avouer qu'elle est un peu étrange. Dans la position où j'étais à Varsovie, tout autre agent à ma place aurait pu se croire appelé à croître en honneurs au moment où les circonstances amèneraient le changement des destinées de ce pays. Des combinaisons très sages en décident autrement et ces combinaisons me sont contraires. Partout ailleurs, je vois les grâces se répandre, tandis qu'il semble que rien de ce qui est grâce et faveur ne puisse descendre vers moi. Errant de missions en missions, toujours sur la seconde ligne, je n'ai, après d'assez longs travaux en divers genres, qu'une existence sans couleur et indéterminée. Le titre de conseiller d'Etat fixerait mon sort. S'il est un moment où j'aie eu quelques droits d'y prétendre, surtout de grands motifs de le désirer, c'est celui-ci. J'aime à compter, Mgr, sur votre bienveillance et sur celle de M. le Cte Daru. Comment la recommandation de deux hommes qui ont la confiance de l'Empereur à un si haut degré serait-elle sans effet, lorsque S. M. elle-même me traite avec estime ? J'écris à M. Daru que je réclame en même temps et votre

(94) *Arch. Min. Aff. Etr.*, Pologne n° 330, folio 101. Lettre résumée en deux lignes par Handelsmann : Instructions et dépêches, t. 2, p. 93,

appui et le sien. Je voudrais vous devoir ce bienfait à tous deux : ma reconnaissance, pour être partagée, n'en serait pas moins vive » [95].

Quelques heures après, Bignon ayant senti le danger pour lui de cette affirmation de son mécontentement, se contente de parler de la « très vive sensation » produite à Varsovie par « la nouvelle qu'a reçue hier le Conseil des Ministres de la remise des lettres de créance » de De Pradt. « Je ne dissimule pas que l'opinion publique a regardé cette circonstance comme une sorte de disgrâce pour moi et que, par un sentiment vrai ou simulé d'attachement à ma personne, un grand nombre d'hommes des plus distingués m'ont fait des compliments de condoléances et de grandes démonstrations de regrets sur ce changement. Cette croyance m'est très indifférente, Mgr; mais il faut convenir cependant qu'il y a dans les mutations d'existence par lesquelles je passe, une bizarrerie qui me donne aux yeux du public l'air d'une prédestination invincible à un éternel subalternat. Je laisse sans chagrin cet aliment à la malignité et, puisque j'ai la flatteuse certitude d'être toujours honoré de la confiance de S. M. Impériale, j'espère justifier cette précieuse confiance jusqu'à vaincre un jour la contrariété même des apparences défavorables » [96]. On sent néanmoins combien Bignon a le cœur ulcéré.

A cette lettre, il joint trois pièces, parce qu'elles viennent de lui être « communiquées par le Prince Poniatowski et deux rapports provenants » de sa correspondance particulière. Il croit devoir en attendant l'arrivée de l'ambassadeur faire part des « nombreuses interprétations » que suggère la nomination de De Pradt : « On varie sur le choix du Roi destiné à la Pologne, tantôt c'est S. M. le Roi de Westphalie, tantôt le Roi de Naples, tantôt le grand Duc de Wurzbourg. Dans la supposition qui concerne ce dernier prince, on le marie avec la princesse Auguste de Saxe et M. l'archevêque ambassadeur serait destiné à bénir le mariage » [97]. Il essaie encore de continuer à remplir ses fonctions d'agent diplomatique, d'informateur ; il va même s'y remettre incessamment avec un zèle

(95) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 93, note 1. — Voir *Arch. Aff. Etr., Pologne* 330, folio 102 : « J'ai eu l'honneur de répondre *hier* à la lettre du 29 mai... ».

(96) *Arch. Aff. Etr.*, Pologne 330, folio 110, Varsovie 3 juin. Handelsmann a publié des fragments de cette lettre faisant suite à celui là. (Instructions et dépêches, t. 2, p. 94).

(97) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 94.

redoublé; mais, pour le moment, il est plutôt un organe récepteur qu'un appareil émetteur. Durant ces quelques jours de dégoût, on conçoit qu'il ne lui vienne pas à l'idée de s'enquérir du voyage de Pulawy et de faire un rapport à ce sujet. Et ensuite tant d'autres questions seront devenues actuelles, qu'on négligera de parler de cette feinte pour s'occuper des réalités.

Jérôme, lui-même a bien d'autres sujets d'ennui. De divers côtés, des généraux pour soutenir le moral de leurs troupes qu'affaiblit cette longue attente, leur ont adressé des proclamations où ils rappellent que la guerre est imminente. L'Empereur s'en est irrité : il a paru le 1er juin un ordre de lui, défendant tout bavardage au sujet de la guerre, ce qui fait dire à Niemcewicz qu'« à la force la plus puissante, il joint la ruse la plus subtile ». Jérôme ne peut douter que parmi les généraux incriminés, il faille compter Vandamme, dont la proclamation était très belliqueuse. Iakovlev écrira à Kanikov, le 12 juin, qu'on a eu connaissance de ces proclamations à Cassel et « nommément d'une du Général Vandamme qui doit être conçue en termes tout à fait hostiles » [93]. Que toute cette littérature pour l'usage interne ait pu être regardée comme intempestive par Napoléon qui eut tout au moins voulu qu'elle fût ignorée à l'extérieur, ignorée des Russes surtout, cela se conçoit. Que Jérôme ne soit pour rien dans les intempérances de langage de Vandamme, mais soit exposé à en endosser la responsabilité, c'est probable.

Il y a pis d'ailleurs; Berthier a écrit le 1er juin à Vandamme : « L'Empereur m'ordonne de vous témoigner son extrême mécontentement sur les excès commis par les troupes du contingent de S. M. le Roi de Westphalie. Dans tous les lieux où elles ont passé, les plaintes sont générales à cet égard. L'Empereur vous ordonne de rétablir l'ordre dans le corps que vous commandez, de faire fusiller ceux qui se rendraient coupables de délits à l'égard des habitants, de renvoyer en Westphalie ceux de MM. leurs officiers qui se permettraient d'exiger des traitements ou des fournitures qui ne seraient point autorisés pour les autres corps d'armée » [99]. Ce sévère avis, venant de Posnan, a dû passer par Varsovie et Jérôme n'a guère pu en concevoir autre chose que de l'ennui, et comme chef et comme roi.

(98) *Glavny Archiv.*, n° 6363, Cassel 31/2 juin, Iakovlev à Kanikov.
(99) Du Casse, Le général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 362.

Le même jour, l'Empereur envoie à Jérôme la missive suivante : « Mon frère, Je suis depuis hier à Posen. Vous avez reçu une lettre de moi contenant des instructions générales qui ont dû être précédées par des ordres de l'Etat-major général à exécuter du 1er au 7 juin. L'ordonnateur de la rive droite vous aura fait connaître les mesures que j'ai prescrites à l'intendant général pour l'approvisionnement de Pultusk, de Modlin et de Varsovie. Il est nécessaire qu'il y ait 10.000 quintaux de farine à Pultusk et 25.000 à Modlin pour l'approvisionnement de l'armée qui suivra le cours de la Narew : il faut en avoir en outre 25.000 quintaux à Varsovie. Je fais tirer ces approvisionnements des différents magasins qui sont le long de la Vistule depuis Plock. L'ordonnateur vous aura également fait connaître mon ordre du jour relatif au 16e bataillon d'équipages et les mesures prises pour avoir 600 voitures du pays à la suite de votre corps. Pressez l'exécution de ces mesures. Nous sommes, dans une saison, où les chevaux ne peuvent pas périr de faim. L'herbe doit être déjà bonne à manger. Je pars probablement cette nuit pour Thorn où je serai demain et après, et où je recevrai de vos nouvelles. Je désire que vous reconnaissiez l'Omulew, Pultusk, Ostrolenka, Nowogrod, Lomza; mais, si vous allez si loin, il faut y aller incognito. Tenez un officier à Tikoczin et un à Terespol, vis-à-vis Brzesc, pour vous faire des rapports sur ce qui se passe à Bialistok et sur la frontière russe. Faites reconnaître la ligne de Johannisburg à Nowogrod. Accréditez par tous les moyens le bruit de votre marche sur Lublin. Accréditez aussi le bruit de ma prompte arrivée à Varsovie. Que le général Reynier fasse courir le bruit qu'il va passer le pont de Pulawy pour se porter sur Zamosc; prévenez-en le commandant de Zamosc, afin que des dispositions soient faites pour recevoir ce corps. Vous donnerez l'ordre à l'officier que vous aurez en observation à Tikoczin, d'envoyer des rapports sur Osterode et Thorn et par estafette, toutes les fois que cela sera important. Le département dont le chef-lieu est Siedlce, doit vous fournir des ressources. Il est important que vous ayez vos 20 jours de vivres, indépendamment des magasins de Pultusk, Ostrolenka et Modlin » [100].

L'ordre relatif aux voitures et aux chevaux nécessaires pour les conduire est arrivé à Varsovie le 30 et a été porté à

(100) Du Casse, Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1812, p. 53-55.

la connaissance du public qui a dû se préparer à fournir. Le 3 juin, on réalise : « Varsovie, dit Niemcewicz, a l'aspect d'un camp. On a réquisitionné 1.600 chevaux et des voitures. Qui ne veut pas en vendre, s'expose à ce qu'on les lui prenne. Les commissaires français taxent à leur guise, les pauvres doivent vendre pour rien. Les juifs ne se sont jamais donné autant de mouvement. La cour du palais Radziwill est pleine de voitures, de chevaux, de poussière » [101]. Et sur Jérôme, auteur visible de tout ceci pèse la réprobation, non seulement de Niemcewicz, mais encore des victimes.

Autre histoire : « Quelques dizaines de chalands chargés de provisions envoyées de Cracovie par ordre du gouvernement, ont été retenus par Vandamme à Obory. Avec un brigandage aussi éhonté, fulmine Niemcewicz, comment maintenir l'ordre et assurer le nécessaire aux habitants » [102]. Et avec les ressources aléatoires dont dispose Vandamme, comment alimenter les troupes et satisfaire aux ordres de l'Empereur pour constituer des approvisionnements de réserve ?

Vandamme se sent si peu coupable des faits reprochés par Berthier le 1er juin, et si peu répréhensible pour l'arrêt de ces bateaux, qu'il osera répondre le 4 au Major Général : « Rien ne pouvait me faire plus de peine que la lettre que V. A. m'a écrite de la part de l'Empereur pour me témoigner l'extrême mécontentement de S. M. sur les excès commis par les troupes westphaliennes. *Il paraît exister un plan contre le* 8e *corps* et je vois avec une grande affliction qu'on est parvenu à faire entendre à l'Empereur une foule de plaintes qui joignent à la noirceur la plus complète, l'exagération la plus outrée. J'affirme que jamais des troupes ne se sont conduites avec plus de réserve et de soumission que celles du 8e corps. Elles sont encore jeunes, inexpérimentées; mais ont été continuellement maintenues dans le devoir et ont montré peu de dispositions à s'en écarter. S'il s'est commis quelques abus, inséparables de la marche d'une armée, ils doivent être rapportés à des causes qui nous sont étrangères et n'ont pu être produits que par l'absence des autorités locales, l'ignorance de celles à qui nous pouvions encore nous adresser, le défaut d'administration, le manque de moyens de transport, surtout parce qu'on n'avait pris aucune mesure pour nous recevoir et que le soldat n'a eu qu'à partager la misère de la plupart

(101) Niemcewicz, t. 1, p. 331, 3 juin.
(102) *Idem.*

des habitants. Le moindre excès a toujours été puni sévèrement; la justice rendue, dès que réclamée; les énormes torts qu'on nous suppose, se réduisent à quelques poules tuées, quelques bœufs emmenés, et chaque fois les corps ont été contraints de payer le dommage. J'ai accueilli toutes les plaintes présentées; je puis même dire que j'en ai mendié. Les officiers de gendarmerie ont été chargés d'examiner scrupuleusement tous les crimes imputés à nos soldats; vérification faite, on a sans cesse reconnu que, dans les réclamations, on portait un esprit d'exagération ridicule et constamment on a obtenu la rétractation des dénonciateurs même. Les archives de l'état-major et de la prévoté contiennent les pièces attestant ces faits. Les autorités de ce pays semblent s'être tracé une conduite qu'elles suivent fidèlement. Quand nous sommes arrivés, on élevait des plaintes graves contre le corps saxon; on cherchait à nous persuader que tout était dévasté, qu'il ne restait aucune ressource; d'après les éloges que nous avions reçus dans le duché de Dessau, en Saxe, en Prusse, on se félicitait que nous vinssions remplacer le 7e corps. Maintenant, c'est contre nous qu'on se déchaîne; mais on se prépare aussi à ne point épargner l'armée d'Italie dont on témoigne une peur extravagante et à laquelle sans doute on ne manquera pas de faire supporter les imputations les plus mensongères. Je puis assurer V. M., et je la prie d'en présenter la certitude à l'Empereur, que tous les généraux du 8e corps ont été attentifs à prévoir et punir rigoureusement les plus légers délits; que la gendarmerie, parfaitement organisée, a très activement surveillé, que les officiers d'Etat-major porteurs d'instructions très sévères ont parcouru les cantonnements pour y faire régner le bon ordre, faire connaître les intentions de l'Empereur, annoncer une punition exemplaire à qui montrerait une conduite blamable. Nous n'avons eu réellement à réprimer que la désertion; plusieurs exécutions ont eu lieu. La retenue, les bonnes dispositions du corps me faisaient me féliciter d'en avoir le commandement et j'étais loin de m'attendre qu'il se trouverait en butte à des accusations aussi perfides. V. A. veuille avoir l'assurance que les reproches faits au 8e corps, n'ont aucun fondement; qu'il est dans des principes et un esprit tout autres que ceux qu'on a voulu lui prêter; qu'il est incapable des excès qu'on lui suppose; qu'Elle veuille bien aussi se persuader que j'apporte mes soins continuels, presque minutieux à contenir mes troupes dans le strict devoir; que

c'est au maintien de la discipline la plus exacte que j'applique une partie des efforts que je ferai toujours pour prouver à l'Empereur qu'il peut voir en moi le sujet le plus dévoué, le plus respectueusement attaché » [103]. L'argumentation de Vandamme, le ton de sa lettre, la façon dont il couvre ses subordonnés et sa troupe, sont d'un chef [104].

Ses actes n'en causent pas moins une réelle perturbation dans les approvisionnements si précaires de la capitale, des troupes qui y cantonnent ou l'avoisinent. A une rectification d'ordre envoyée à Vandamme l'après-midi du 3, Marchand ajoute : « Nous n'avons plus ni foin, ni avoine et si vous ne donnez pas l'ordre qu'on nous envoie 40 bateaux arrêtés à Góra, la distribution manquera après-demain » [105]. L'affaire du reste aura des suites : le gouvernement du Duché, ayant la perspective de pouvoirs étendus, se prépare à en user contre Vandamme. Depuis le 13 mai, Jérôme semble revenu de ses préventions contre ce dernier : néanmoins la proclamation belliqueuse, les reproches de Berthier, l'arrêt mis sur les chalands, ne peuvent que l'indisposer contre son lieutenant. Il pense aussi à son voyage de Pulawy; à Bignon qui s'en va, à son successeur qui s'avère assez encombrant. Il a besoin de mouvement pour faire diversion à ses ennuis, pour chercher en prenant l'air à voir un peu clair dans ce fouillis d'hommes et de nouvelles à travers lequel l'avenir se dessine de façon si indistincte. Il monte en selle, prend par l'allée Ujazdowska, en direction de Góra. Peut-être espère-t-il apprendre que des chalands sont en route, que cette famine dont on lui rebat les oreilles, n'est une fois de plus qu'un fruit de l'imagination des badauds. Au bout de l'allée, il se heurte à la barrière de l'octroi fermée pour empêcher la contrebande.

(103) Du Casse, Le Général Vandamme et sa correspondance, t. 2, p. 363.

(104) Ségur peint assez bien l'inutilité de ces blâmes venus d'en haut : « A Thorn, les cris des Polonais que nos alliés pillent impitoyablement et insultent, se firent entendre. Napoléon adressa des reproches au roi de Westphalie, même des menaces. Mais on sait qu'il les prodigue vainement, que leur effet se perd au milieu d'un mouvement trop rapide; que d'ailleurs, ainsi que tous ses autres accès, ceux de sa colère sont suivis d'affaissements; qu'enfin lui-même peut se reprocher d'être la cause de ces désordres qui l'irritent ». (Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812. Paris, Baudouin 1824, 2 vol. in-8°, p. 113).

(105) *Arch. Min. Guerre,* Varsovie, 3 juin 1812, Marchand à Vandamme. Ce dernier, à la réception de ce papier, y écrit au crayon : « Nous n'avons que 8 bateaux de foin et 3 de paille; le reste est parti ».

Encore un obstacle : dans l'état d'esprit où il est, en présence d'employés qui ne le connaissent, ne le comprennent, ni ne lui ouvrent, il a un accès de colère corse. « Furieux, il ordonne qu'on coupe la barrière et qu'on la brule sous ses yeux. Comment peut-on à l'égard de l'Etat se conduire si despotiquement » [106], gémit Niemcewicz auquel cette histoire est parvenue deux jours après. Si le fait s'est réellement passé ainsi, on ne peut que donner raison à Niemcewicz et aux employés de l'octroi. Ce geste grotesque, s'il eut lieu, est le plus grand méfait que l'on puisse reprocher à Jérôme en Pologne : il est plus ridicule qu'odieux.

Cette journée du 3, si agitée, est d'ailleurs importante pour toute l'aile droite à laquelle Jérôme vient, selon les ordres de l'Empereur, d'assigner de nouvelles positions : Le 5e corps doit être entièrement sur la rive droite de la Narew le 6 juin. Le 4e corps de cavalerie se mettra en mouvement le 6 : sa gauche sera à Sokolow et sa droite ne pourra être plus loin qu'à une marche de Siedlec. Il tiendra le pays jusqu'au Bug, gardera par des postes la gauche de cette rivière depuis Bankowo et établira quelques escadrons à Bialla pour observer le haut Bug jusqu'à Wlodawa. Son Q. G. restera à Siedlce. L'artillerie sera cantonnée entre Minsk (Mazowiecki) et Kaluszyn, ces deux bourgs lui étant destinés. Le 8e corps se mettra en mouvement le 6 au matin : les divisions d'infanterie seront établies, la droite à Karczew, la gauche à Kamienczyk; elles seront réparties entre le Bug, la Vistule et une ligne passant par Karczew, Rycice, Stanislawow, Dobre et Kamienczyk. La 24e brigade de cavalerie légère aura la droite à Wegrów, la gauche au Bug : elle occupera le pays situé entre cette rivière et la Liwiec, fera le service des avant-postes de Nur à Kanabrod. Le Q. G. du 8e corps sera établi à Praga. Les troupes de la 24e division ne quitteront Varsovie qu'après avoir été relevées par la division saxonne. Les chevau-légers et les gardes du corps resteront au Q. G. de S. M. [107]. L'après-midi du 3, Marchand rectifie cet ordre en prescrivant à Vandamme de commencer son mouvement le 5 et de démonter le pont de Góra « sitôt après le passage » de ses troupes [108].

A Reynier, Marchand avait écrit dès le 31 mai : « D'après

(106) Niemcewicz, Pamiętniki, t. 1, p. 333.
(107) *Arch. Min. Guerre*, Ordre de mouvements, 3 juin, d'après les dispositions arrêtées par S. M. Signé Marchand.
(108) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie 3 juin, Marchand à Vandamme.

les ordres de l'Empereur, le 7e corps se rapprochera de Varsovie et commencera son mouvement le 5 juin. Donnez des ordres en conséquence. Votre corps sera placé entre la Pilica et Varsovie : vous remplacerez le 8e qui se porte entre Praga et Sierock. Et néanmoins vous continuerez à occuper le pont de Pulawy par de la cavalerie. Je pense que vous établirez votre Q. G. à Obory, où est actuellement le général Vandamme. J'attends l'arrivée du Roi pour savoir si son intention est que vous laissiez quelque infanterie au pont de Baranow, et je m'empresserai de vous la faire connaître. Vous allez occuper un pays entièrement épuisé; ainsi faites-vous suivre par les ressources que vous avez et formez un magasin de tout genre à Góra. Vous ne pouvez guère compter sur nous, nous sommes peu approvisionnés et l'Empereur veut que nous fassions préparer sans délai à Varsovie 5 millions de rations de farine. Vous donnerez ordre à votre cavalerie de partir le 5 pour venir se placer entre Miechow, Kurow et Pulawi » [109].

Le 3 juin, Marchand envoie encore à Reynier un ordre de mouvement et une lettre : « Le 7e corps commencera son mouvement le 6 pour se rendre, la 21e division à Varsovie, la 22e entre Góra et Varsovie; le régiment de hussards par escadrons séparés à Pulawy, Kock, Ryky, Zelechow, Maciejowice, Garwolin, Barysów et Osiecki; le régiment de uhlans du prince Clément et le régiment de chevau-légers de Polenz à Kolbierz et Dobrzenice. Le Q. G. du 7e corps s'établira à Varsovie. Le pont construit en face du 7e corps sera relevé; les bateaux chargés d'approvisionnements descendront à Varsovie » [110]. Et Marchand précise dans la lettre : « D'aprés les nouvelles dispositions arrêtées par le roi, votre corps devra se mettre en mouvement le 6, pour se rapprocher de Varsovie : une division passera la Vistule sur le pont que vous avez fait établir à Baranów, suivra la rive droite du fleuve jusqu'à Karczew où elle s'établira en colonne dans la direction de Minsk qu'elle ne devra pas occuper : mais elle occupera les villages de Karczew à Kerzen et Nieczowna. L'autre division viendra s'établir à Varsovie où sera votre Q. G. Rien à changer pour la position que je vous ai indiquée pour votre cavalerie. Votre parc pourra être placé dans les villages en arrière de Varsovie, à moins que vous n'aimiez mieux le laisser à Jeziorna pour être à portée d'avoir le fourrage que vous devez faire

(109) *Arch. Min. Guerre,* Marchand à Reynier, Varsovie 31 mai.
(110) *Arch. Min. Guerre,* Ordre de mouvement, 3 juin.

descendre par la Vistule pour nourrir les chevaux; il n'y a rien ici. Vous devez, au départ, rompre le pont que vous avez établi à Borowa. Je vous préviens que celui de Góra sera également rompu dans quelques jours » [111].

Ordres vains : Reynier jugeant inutile de retarder si longtemps la marche de son corps et se figurant que le rôle de l'aile droite était de franchir le Bug pour entrer en Lithuanie, a mis son corps en mouvement le 3 sans attendre les ordres complémentaires annoncés [112]. Jérôme, informé le 4, avise aussitôt Berthier. Ainsi, du fait de Reynier, voici enchevêtrés le 7e et le 8e corps, et plus que jamais compliqué l'approvisionnement des 2 corps; voici l'annonce d'excès certains des troupes; voici surtout révélés dès le 3, le fait que l'Empereur ne médite aucune attaque en Wolhynie, puisque les troupes faisant face à cette province vont vers le nord. C'était en vain que l'Empereur avait écrit le 1er juin à Jérôme : « Accréditez par tous les moyens le bruit de votre marche sur Lublin. Que le Général Reynier fasse courir le bruit qu'il va passer le pont de Pulavi pour se porter sur Zamość ». Et ceci se passait dans la région où l'on pouvait le moins se permettre d'étourderies, près de Pulawy.

Jérôme trouva à la lourde erreur de Reynier un remède qui sans être pire que le mal, ne valait pas mieux. Marchand écrit le 5 au coupable : « Le roi vient de décider à l'instant que la division de votre corps qui devait venir à Varsovie passerait la Vistule sur le pont de Baranow pour venir par la rive droite camper entre Fallencia et Zerzen qui sont entre Karczew et Varsovie. Votre parc, vos équipages devront suivre la même route et pourront s'établir à Karczew. Le roi pense que vous établirez votre Q. G. dans une belle maison située entre Karczew et Minsk. Je vous prie de me faire connaître le plus tôt possible le lieu où vous l'aurez établi » [113]. L'idée juste, c'est d'empêcher que Varsovie voie trop tôt et sans nécessité les Saxons ou même leur chef : Jérôme évite ainsi la publicité que ferait Varsovie au mouvement prématuré de Reynier. L'idée malheureuse, c'est de faire marcher, cantonner le 7e corps à droite de la Vistule dans une zone où l'ennemi a des agents de renseignements plus nombreux et aux aguets. Du Casse qui dans tout ceci se pose en avocat de Jérôme, s'est

(111) *Arch. Min. Guerre,* Varsovie 3 juin, Marchand à Reynier.
(112) Du Casse, Mémoires sur la campagne de 1812, p. 55-6.
(113) *Arch. Min. Guerre,* Varsovie 5 juin. Marchand à Reynier.

abstenu de citer cette pièce [114], qui ne fait pas honneur à l'ingéniosité et à l'esprit de décision du frère de l'Empereur, près duquel, ce jour-là, Marchand nous paraît insuffisant.

Cependant, Napoléon arrivant à Thorn, le 5, écrit à Jérôme avant d'en avoir reçu avis de l'impair de Reynier : « Je crois vous avoir fait connaître ce que vous avez de mieux à faire au début de la campagne. D'abord faire croire que vous allez entrer en Wolhynie, et y tenir le plus possible l'ennemi, pendant que, le débordant sur son extrême droite, j'aurai gagné sur lui 12 ou 13 marches dans la direction de Pétersbourg. Je me trouverai sur son aile droite, passerai le Niémen et lui enlèverai Wilna, premier objet de la campagne. Le mouvement de Schwarzenberg sur Lublin ne démasquera pas entièrement ce dessein : l'ennemi pourra croire que, réunis à Zamosc, nous partirons de là pour entrer en Wolhynie. Quand l'opération sera démasquée, l'ennemi prendra un des partis suivants : se rallier dans l'intérieur pour être en force de livrer bataille ou prendre l'offensive » [115]. Jérôme apprend ainsi que, plus que jamais, Reynier doit figurer près de Pulawy tant que Schwarzenberg n'est pas à Lublin. Il en est avisé, quand il va recevoir de Berthier « le plan d'opérations » qu'il va suivre. Or, la région où il devra agir, n'est pas en direction de Lublin, mais de Pultusk : il a depuis une semaine ordre de s'y rendre pour l'étudier et a été jusque-là trop préoccupé pour le pouvoir. Mais l'heure est venue : après avoir reçu, le 6, cette lettre contenant du reste force prescriptions relatives à son futur champ d'opérations, il part vers Pultusk.

Marchand autorisé à lire le courier du roi, lit le 7 au matin cette lettre de Berthier : « Sire, L'Empereur a reçu la lettre par laquelle V. M. fait connaître que le Général Reynier sera à Karczew le 6 et son corps en bataille sur la route de Minsk. Cette disposition est contraire à l'ordre que j'ai donné à V. M. de Dresde le 26 mai disant que le mouvement du Général Reynier commencerait le 6 pour s'approcher de Varsovie. Or, si le 6, Reynier était à Karczew, vous auriez démasqué le mouvement le 3, ce qui serait une grande faute. Quoi qu'il en soit, *en quelque endroit que soit le Général Reynier, vous le ferez marcher sur Lublin, de manière que lui, sa cavalerie légère, une batterie d'artillerie et quelques bataillons de grenadiers, y soient le* 10 *juin ou le* 11; *qu'il ait avec lui ses construc-*

(114) Du Casse, Mémoires sur la campagne de 1812, p. 56.
(115) *Idem*, p. 65.

teurs de fours; qu'il fasse construire vingt fours et qu'il fasse marquer votre logement. Une partie légère de votre service y arrivera vingt-quatre heures après, avec un fourrier de votre maison et deux chambellans. Le reste du corps du Général Reynier sera en colonnes de Lublin à Varsovie, de manière à pouvoir se porter rapidement sur Varsovie, soit que l'ennemi marche sur cette ville par Brzesc, Ostrolenka ou Nur. D'ailleurs, si l'ennemi ne fait aucun mouvement, lorsque le mouvement général de l'armée se trouvera entièrement démasqué, le général Reynier doit revenir à marches forcées sur Varsovie; il est donc nécessaire qu'il soit en colonnes. Vous ferez jeter un pont à Pulawi, ayant le but de servir de retraite au Gal Reynier et au corps autrichien pour passer la Vistule et se porter par la rive gauche sur Varsovie, si jamais l'ennemi marchait sur la Vistule et interceptait ainsi la route de Varsovie au corps du Gal Reynier ou au corps d'armée autrichien. Le deuxième but du pont de Pulawi, c'est d'agir sur l'ennemi. Un pont sur une rivière comme la Vistule est toujours une grande nouvelle et un fait que le plus mauvais espion peut rapporter. C'est là la raison qui a fort contrarié l'Empereur lorsque vous avez fait jeter ce pont il y a un mois : il ne le devait être qu'aujourd'hui. Si ce pont a été levé, vous aurez soin de le faire rétablir, de sorte qu'il soit en état du 10 au 12 juin. L'Empereur suppose qu'il y a un pont sur la Pilica, de manière que le mouvement de Pulawi à Varsovie soit facile, si jamais on était forcé de passer par la rive gauche.

Aussitôt que le corps autrichien sera sur Lublin et qu'il n'y aura plus à craindre qu'il ait besoin du pont de Pulawi, vous aurez soin de le faire lever. Vous tiendrez en conséquence de l'artillerie, de la cavalerie avec un officier qui fera lever ce pont aussitôt que le prince de Schwarzenberg le lui aura fait dire, et s'il l'oubliait, vous auriez soin d'y veiller. Le Prince de Schwarzenberg reçoit ordre de partir du 9 au 11 juin pour Lublin; de bivouaquer tous les soirs et marcher en trois colonnes parallèles à trois lieues de distance. Sa cavalerie légère devra communiquer le plus tôt possible avec celle du Général Reynier. Il est donc probable que, du 14 au 15, il sera à Lublin : il mangera tous les vivres préparés pour vous. Le général Reynier se reploiera alors sur Praga, où arrivera lui-même Schwarzenberg. Ainsi du 20 au 25 juin, plus ou moins, le corps autrichien serait à Varsovie. Comme l'Em-

pereur est pressé que vous receviez cet ordre, je vous l'expédie de suite. Je vous enverrai demain des instructions plus détaillées sur la manière de manœuvrer selon les différentes hypothèses. Envoyez trois officiers d'état-major le long du Bug, le premier vers Chelm, les autres de Chelm à Térespol pour voir et avoir l'air d'observer le Bug à dessein et par là faire croire qu'on le veut passer. Faites croire qu'avec les Autrichiens vous marchez en Wolhynie avec 150.000 hommes » [116].

A la réception d'instructions si nettes, Marchand envoie trois lettres à Reynier : la première pour qu'en hâte il défende de lever le pont de Pulawy qui doit lui servir encore et pour lui annoncer copie dans une heure des ordres du Major général [117]; la deuxième pour lui mander de faire à Berthier « directement un rapport journalier de tout ce qui se passerait de nouveau dans son corps » et pour lui faire passer à Schwarzenberg une lettre « qui n'est pas pressante, mais renferme des papiers très importants. Elle ne doit être confiée qu'à des mains sûres pour la remettre, à moins que vous ne préfériez la remettre vous-même » [118]. La troisième est ainsi conçue : « D'après la lettre que je vous ai écrite ce matin, et en l'absence de S. M. je vous transmets les ordres expédiés par S. A. le Major Général; vous vous mettrez en marche sur le champ pour Lublin avec votre cavalerie légère, 3 ou 4 bataillons de grenadiers et une batterie d'artillerie. Vous y serez rendu le 10 ou le 11 au plus tard. Vous amènerez vos constructeurs de fours et ordonnerez de suite la construction de 20 fours. Vous ferez marquer le logement de S. M. et annoncerez la prompte arrivée d'une partie de sa maison et que son service doit y être rendu 24 heures après vous. Vous établirez votre corps en colonnes de Lublin à Varsovie pour le porter rapidement sur cette ville, si l'ennemi prenait cette direction de Brzesc ou Nur. Je pense que votre corps doit être placé entre Lubartow et Karczew. Vous laisserez dans ce cas des instructions aux commandants de vos cantonnements pour qu'ils se rendent sur Varsovie par la Vistule ou le pont de Pulawy, suivant les mouvements de l'ennemi. Si les Russes ne marchaient pas, vous devrez revenir à marches forcées sur Varsovie, lorsque le mouvement

(116) Du Casse, Mémoires sur la campagne de 1812, p. 55-58.
(117) *Arch. Min. Guerre*, Varsovie 7 juin, Marchand à Reynier.
(118) *Idem*, même date.

général de l'armée sera démasqué : il est d'autant plus nécessaire que votre corps soit en colonnes.

Le Prince Schwarzenberg reçoit l'ordre de partir du 9 au 11 juin pour Lublin. Sa cavalerie légère doit communiquer le plus tôt possible avec vous. Le corps autrichien sera du 14 au 15 à Lublin; alors vous vous reploierez sur Praga, où les Autrichiens arriveront du 20 au 25. Si le pont de Pulawi était déjà relevé, vous le ferez rétablir sur le champ. Ce pont a deux objets : agir sur l'ennemi et servir de retraite à votre corps ou au corps autrichien pour vous porter sur Varsovie, si l'ennemi marchant sur la Vistule interceptait les communications par la rive droite. Le pont sur la Pilica doit être soigneusement gardé pour ce même objet. Vous enverrez des officiers de votre état-major reconnaître le Bug et ses passages offensifs, comme si vous deviez le passer avec les Autrichiens. Vous annoncerez aussi la marche de l'aile droite réunie à l'armée autrichienne sur la Wolhynie. J'ai déjà écrit au gouverneur de Zamość et au préfet de Lublin qu'ils fassent réunir des vivres pour 30.000 hommes. Pressez ces approvisionnements qui serviront pour vous et le corps autrichien.

Le contenu de cette lettre a été copié presque littéralement sur les instructions que S. A. le Major Général a envoyées à S. M. Veuillez me faire connaître le plus tôt possible l'emplacement détaillé de votre corps et faire établir des postes de correspondance pour que je puisse vous faire connaître le plus rapidement possible les mouvements qu'exécuteront les autres corps d'armée, s'ils venaient à recevoir des ordres » [119]. Etant donné la forme des avis reçus, il est inadmissible que Reynier aît cru de bonne foi que le mouvement ordonné sur Lublin était une « manœuvre inutile sortie du cerveau du roi de Westphalie », précisément absent de Varsovie, quand Marchand reçoit et transmet les ordres de Berthier.

Quand cette injonction à revenir vers Lublin lui parvint, Reynier était à Wiazowna, sur la droite de la Vistule, à la hauteur de Willanów : Karczew est à 15 kilomètres derrière lui. C'est le 7 même qu'il l'a reçue et qu'il répond, à Marchand : « J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez écrites pour me prévenir des ordres du Prince de Neuchatel. J'ai tout de suite envoyé l'ordre de conserver le pont de Baranow; à la cavalerie légère qui devait loger demain à Zelechow, de s'arrêter

(119) *Archiv. Min. Guerre,* Varsovie, 7 juin. Marchand à Reynier.

et rétrograder sur le champ sur Lublin; à la 1re brigade de la 2e division qui loge aujourd'hui à Zelechow de suivre le mouvement. L'autre brigade sera entre Zelechow, Maciejowice et Garwolin. La 1re division qui achève demain de passer la Vistule à Gury, sera entre Garwolin, Osieck et Karczew. Le parc d'artillerie passera après-demain matin le pont de Gury et se placera jusqu'à nouvel ordre à Dziecznów. Le pont de Gury sera levé après son passage et les bateaux mis à la disposition du commissaire ordonnateur du 8e corps, descendront à Varsovie, si l'on n'envoie pas l'ordre de faire remonter la Vistule à tous ceux qui seront inutiles à Varsovie, tandis qu'il en manque sur la haute Vistule pour envoyer des vivres à Varsovie. Je serai demain matin à Garwolin et peut-être à Zelechow, si je trouve les relais que je fais commander, pour me rendre promptement à Lublin, où je serai le 10 au soir ou le 11. J'ai reçu du Bug avis que le corps du Prince Bagration était déjà en marche pour Brześć : le mouvement général de l'armée et celui des Autrichiens sont déjà trop connus dans le pays pour qu'on puisse espérer que ma marche sur Lublin fasse changer ces dispositions. Je fais établir des postes de correspondance à Karczew, Osieck, Garwolin, Zelechow, Serokomla et Kock pour que les dépêches me parviennent promptement. Le général Lecoq, commandant la 21e division s'établira à Osieck au centre de ses cantonnements » [120]. Ainsi, Reynier exécute le mouvement rétrograde ordonné, mais croit irréparable le mal fait. La même impression est donnée par la note de lui qu'a utilisée Du Casse : « Cette manœuvre inutile... nous fit perdre beaucoup d'hommes par la chaleur. Du reste le Général en chef (Reynier) en sentant l'inutilité, marcha d'abord sur Lublin avec son Q. G. et laissa les troupes marcher plus tranquillement. On voulait menacer les Russes de passer le Bug à Chelm; mais ce n'était pas ainsi qu'il fallait s'y prendre » [121]. La stratégie de Reynier est autant d'un désenchanté que d'un fantaisiste.

Un peu d'énergie pourtant eut suffi pour faire illusion. Il repasse par Pulawy : là viennent d'arriver de Sieniawa le vieux prince Adam et la princesse Isabelle, laquelle écrit le 10 à son fils Adam après avoir vu Reynier : « Je suis arrivée ici hier. On croit que Napoléon en revenant de Thorn passera par ici. Renier l'a fait savoir et quoiqu'il ne l'affirme pas, il

(120) Du Casse, Mémoires sur la campagne de 1812, p. 60-61.
(121) Du Casse, Mémoires sur la campagne de 1812, p. 59, note 1.

conseille de se tenir sur ses gardes à ce sujet. Autant qu'on peut, tout est près ici, pour qu'il ait ce qu'il faut. J'ai même envoyé à Lublin pour des robes, car je ne puis me montrer avec des robes à trous. Renier mérite des autels de notre part. Nous lui devons l'intégrité de Pulawy... Depuis qu'on dit que N. doit passer par ici, tous mes propos et mes papotages ne roulent que sur lui » [122]. Si les récits de Reynier pouvaient à ce point trouver créance près de la princesse, la communication qu'elle en fait à son fils ne peut le laisser tout à fait sceptique. Et si des paroles agissaient ainsi, que n'eussent fait des actes ?

Les rapports sur les mouvements des Russes, collationnés par Bignon et transmis par Bassano à l'Empereur méritent alors grande attention. Le 23 mai, on parle de grands abattis d'arbres faits près de Borysow, Minsk et Pinsk pour obstruer les digues [123]. Le 27, un régiment de Bachkirs et un de Kalmouks sont partis de Grodno pour Bialystok; un régiment de Cosaques du Don, et celui de Tobolsk sont partis en hâte de Bialystok vers le sud [124] . D'Ostrolenka 28 mai, on signale de même la descente de Grodno vers Bialystok de deux régiments de Bachkirs, et l'existence près de Brześć de 15.000 Russes qui s'y retranchent. De Krylow 29, on annonce l'arrivée d'une colonne russe filant de Beresteczko, Horochow, Poritzk, vers Krylow, pourvu de son matériel de campagne, précédée de Bachkirs, Tartares et Cosaques : on a ramassé les paysans de Grzybowica pour leur faire élargir la route. Il y a là deux gués profonds de 2 ou 3 pieds; le Bug devant Krylow a été « tiré à sec ». « On peut inférer de tout cela que les Russes veulent entreprendre quelques opérations sur Zamość » [125]. De Krylow encore, le 30, un rapport groupe entre Horochow et Kamien, autour de Kowel, Luck, Olyka, la 2e division du Prince de Mecklembourg, la 18e du prince Szczerbatov, la 12e du Général Kolubakin et des troupes de Kaminski qui commande aussi un corps d'armée, 6 régiments de Cosaques et deux brigades d'artillerie [126]. Le 2 juin, le même officier de

(122) *Archiwum XX Czartoryskich*, A. D. n° 468. Listy Xieznej generalowej Z. P. dosyna Xięcia Adama Jesrego Cz. t. II, 1801-1815, Pul., le 10 juin 1812.
(123) *Arch. Aff. Etr.* n° 330. Pologne, fol. 41, Bignon à Bassano, Varsovie 25 mai.
(124) *Idem*, fol. 61. Rapport daté de Lomza 28 mai. L'auteur en conclut qu'ils se rendent en Turquie.
(125) *Arch. Aff. Etrangères*, fol. 83.
(126) *Idem*, fol. 90.

renseignements constate du même côté la présence de Bachkirs et Tartares, près du Bug, des divisions Lambert à Krzemieniec, Mecklembourg à Horochow, Szczerbatov à Kiselin, Kaminski à Kowel, Kapcewicz et Lewis plus au nord vers la Lithuanie, Essen à Grodno [127]; d'un parc d'artillerie légère de 80 pièces près de Kowel. Il signale que les Russes parlent sans cesse de leur entrée dans le Duché [128].

De Terespol, 3 juin, on annonce que ce jour une estafette a apporté de Wilno l'ordre de faire marcher jour et nuit sur Telza en Samogitie [129]. Sans doute, la tempête qui menace la Russie, semble si nettement venir de Prusse orientale, qu'Alexandre veut concentrer toutes ses forces en Lithuanie. La présence du tsar à Grodno et à la barrière de Lososna, signalée le 28 mai, sa venue à Kamieniec Litewski attendue le 1er juin; à Luck, le 2, ne sera plus, après le 3 [129 bis], l'objet d'aucune mention au sud du théâtre des opérations.

Le même rapport de Terespol constate : « Les officiers russes prétendent que le corps d'Essen doit ces jours-ci faire un mouvement vers Bialystok et être remplacé par 2 divisions venant de Wolhynie; plusieurs régiments de cavalerie se sont déjà portés vers Bialystok ce qui rend probable cette nouvelle. Un corps de réserve sera rassemblé à Sluck et doit déjà y avoir 2 ou 3 divisions réunies. Les deux chaînes d'avant-postes, la 1re de Cosaques et de hussards, la 2e de dragons doit avoir reçu ordre à l'entrée de nos troupes de se retirer sur Kobryn. Les préparatifs de cette retraîte sont apparents. Les magasins près de Brześć évacuent à force et dans peu le seront entièrement. Une colonne vient à marches forcées de Wlodzimir (Wolynski) vers Kobryn et plus près de Bsreść; on ignore si c'est pour y rester ou aller plus loin » [130]. On dirait que l'arrivée de Jérôme à Pulawy, annoncée, puis signalée, a suscité un ordre amenant au nord du Pripet le plus de troupes russes possibles avant l'attaque qu'on lui prête, en direction de Kowel. Le 4 juin, Bignon résume ainsi la situation : c'est toujours de Bialystok et Grodno à Wilna qu'est

(127) Roznieckí mieux placé pour en juger, voit le corps d'Essen autour de Kamieniec Litewski, Pruzana, Kobryn, *folio 83, 1er juin.*
(128) *Idem*, fol. 106.
(129) *Idem*, fol. 107.
(129 bis) *Idem*, folio 45, extrait d'un rapport de Lomza 31 mai; fol. 89, Ostrolenka 30 mai; fol. 83, rapport de Roznieckí 1er juin; fol. 106, Krylow 2 juin; fol. 109 Wisnice 3.
(130) *Arch. Aff. Etrangères*, folio 107.

concentrée la plus grande masse de troupes russes [131]. Le 5, Platov, venu de Bialystok par Briansk à Ciechanowice, reçoit à Kortków deux courriers, l'un de Grodno, l'autre de Brześć et repart de suite à Bialystok [132]. Or, le 4, on a pu savoir à Brześć le recul opéré par Reynier le 3; le 5, cette nouvelle a pu atteindre Platov.

De Brześć 7 juin, on annonce que le corps d'Essen a quitté les districts de Kobryn et Pruzana au début du mois pour aller vers Bialystok, et qu'Essen a son Q. G. à Bielsk. Une partie du corps de Bagration doit venir occuper le pays laissé libre par ce Général : déjà sont arrivés 2 régiments de chasseurs (26e division) et 2 de cosaques. On dit que Bagration était à Kobryn le 5, et que le corps de Kutusov doit remplacer celui de Bagration qui ira en Lithuanie [133]. Rozniecki à la même date est plus affirmatif encore : « Les nouvelles que je reçois, m'annoncent qu'il y a pour sûr un armistice avec les Turcs pour 4 mois. L'armée de Bagration marche sur Brześć et Kobryn; déjà plusieurs corps y sont. Bagration lui-même est depuis hier à Kobryn. Le corps d'Essen se dirige sur Bialystok où pareillement s'est rendu tout le corps du hetman Platov, et où semblent être dirigée la majeure partie des forces russes. Les pays limitrophes de l'Autriche sont presque dégarnis. On réunit à la vérité quelques corps de troupes sous les ordres de Tormanzov; mais elles sont si loin et tellement éparpillées qu'elles ne pourront former une armée que quand les Autrichiens auront eu la complaisance de le permettre » [134]. Bignon ne veut voir là qu'une seconde édition du rapport qu'il a reçu, enjolivée par Rozniecki. Cependant dans son communiqué du 9 juin, il donne lui-même comme nouvelles « que l'armée commandée par le Prince Bagration et réunie aux environs de Luck se rend à marches forcées vers Brzesc; la division Lambert qui avait été dans les environs de Krzemieniec, celle du duc de Mecklembourg dans les environs de Horochow, celle du Prince Szczerbatow qui avait été près de Kiselin, celle de Kaminski qui venait des environs de Kowel, toutes ces divisions se sont rendues du côté de Pruzana ainsi que l'artillerie qui avait été à Lubietow et Wielka Uchowicka et tous les régiments de Cosaques excepté celui de Barabanow qui reste

(131) *Idem*, fol. 112.
(132) *Idem*, fol. 152-3. Extrait d'un rapport de Lomza, 7 juin.
(133) *Idem*, fol. 150. Brześć 7 juin. Il annonce un armistice russo-turc.
(134) *Idem*, fol. 151.

dans le district de Wlodzimir. Il aura son Q. G. dans la ville de Wlodzimir et les Cosaques qui le composent seront distribués entre les troupes qui gardent actuellement les frontières du côté du département de Lublin et qui consistent en Tartares Baschkirs et Kalmouks. Ces cosaques sont des gens rassemblés au hasard sans discipline et presque sauvages, n'ayant pour toutes armes que des sabres, des piques, des arcs et des flèches. Le corps du Général Essen qui se trouvait aux environs de Kobryn et Brzesc, a dû se porter vers Bialystok où il n'y avait jusqu'à présent que des Cosaques réunis en très grand nombre, tandis que les troupes réunies du côté de Wilna se sont portées vers la Samogitie. On a répandu sur la frontière russe que la paix était faite avec les Turcs »[135]. La lettre jointe à ce communiqué émet des doutes encore sur l'ampleur de ce mouvement[136]; mais la suite ne le permettra guère. Or, évidemment la menace dirigée par Napoléon vers le nord et l'armistice russo-turc suffisaient à l'expliquer : mais le fait qu'il se précise et s'accuse entre le 5 et le 9 autorise à penser que le mouvement rétrograde de Reynier a engagé le commandement russe à ne pas hésiter un instant et à diriger vers le nord les forces qu'il a en face de Lublin.

Le 8 juin au matin Jérôme est à Varsovie : lui et Marchand ont en mains le rapport Roznieckl et la lettre de Reynier datée de Wiazowna. En les rapprochant ils peuvent conclure. Reynier a écrit : « J'ai reçu de la frontière du Bug l'avis que le corps de Bagration était déjà en marche sur Brzesc; le mouvement général de l'armée et celui des Autrichiens sont déjà trop connus dans le pays pour qu'on puisse espérer que ma marche sur Lublin fasse changer ces dispositions ». Ils en doivent être convaincus : la feinte sur Pulawy et Lublin ne donnera aucun résultat.

Pendant que cet échec se prépare sur la droite de Jérôme du 3 au 8 juin, son prestige personnel est mis en question au siège même de son quartier général. La situation à Varsovie est la suivante : l'Empereur a donné ordre que le décret par lequel le Roi a conféré des pouvoirs extraordinaires au Conseil des ministres, ne soit publié que le 15 juin[137]. Du 26 mai, au 8 juin, puis au 15, on recule sans cesse l'arrivée de cet

(135) *Arch. Aff. Etr.*, folio 172.
(136) *Idem*, folio 178, Bignon à Bassano 9 juin.
(137) *Arch. Min. Aff. Etr.*, folio 113, 2 juin, Thorn, Bassano à Bignon; folio 119, 3 juin, Bignon à Bassano. Protokol Rady Ministrow : séance 376, 6 juin, folio 239-241.

événement sensationnel par lui-même et par les conséquences qu'on en attend. Le 4 juin, Matuszewicz, retour de Poznan, fait sa rentrée au Conseil : il est l'homme qui a vu l'Empereur, a reçu de lui la promesse de sa puissante protection pour le pays; il en prend plus d'autorité que jamais. A la même séance, le Prince Joseph n'apparaît que pour faire ses adieux : il va se mettre à la tête du 5e corps. C'est la dernière fois également que paraît l'estimable Luszczewski : épuisé par le travail qu'il a fourni, il va retomber malade [138] et mourra le 4 juillet.

Pendant ce temps, approche de Varsovie, M. de Pradt, archevêque de Malines, ambassadeur de France, et, à en croire son Histoire de l'ambassade de Varsovie, peu réjoui de l'être : « La foudre fut tombée à mes pieds que je n'eusse pas senti un froid plus mortel courir dans mes veines, que ne fut celui dont je fus saisi par l'annonce de ma nomination. Tout Dresde me crut aux anges, j'étais au désespoir ». A l'en croire, il aurait remis à Bassano un mémoire pour demander son rappel, et ceci en vain : « Me voilà donc Ambassadeur malgré moi ». Ceci se passait le 24 mai : il ne put s'expliquer avec Bassano sur l'objet de sa mission que le 28 et ne reçut ses instructions qu'en montant en voiture.

Ces « misérables instructions » ne l'ont pas moins désespéré que sa nomination même. Il s'est demandé « de combien de pieds de rouge elles couvriraient le front de leur auteur, si elles étaient publiées aujourd'hui ! » Elles l'ont été par M. Handelsmann et l'on n'y trouve pas ce dont l'ambassadeur feint de s'être effrayé, pas même « qu'il fallait pousser les Polonais jusqu'au transport en évitant le délire ». Il n'a vu ni là, ni dans les 104 dépêches qu'il a reçues de Bassano, rien qui lui indique « en aucune manière l'idée de mettre toute la Pologne à cheval ». Par contre, il s'indigne que ces instructions « soient un cours de clubisme. Il n'était question que des moyens révolutionnaires en usage depuis 20 ans parmi ces perturbateurs du genre humain : adresses, pétitions, publications faites pour tenir les esprits dans une fermentation continuelle » [139].

Son voyage de Dresde à Varsovie l'a achevé : « Chaque

(138) *Protokol Rady Ministrow*, séance 374, 4 juin, folio 236-238; séance 375, 5 juin, p. 238-239.

(139) De Pradt, Histoire de l'Ambassade dans le Grand Duché de Varsovie en 1812, p. 51-70.

arbre me paraissait un cyprès. Il me sembla en passant l'Elbe que j'entrais dans un monde nouveau. J'étais également consterné par ce que je laissais derrière moi et par ce qui se présentait devant moi... L'Europe me parut finir au passage de l'Oder... La population juive qui marque fortement au milieu de celle du pays, conservant le costume asiatique, empreint ces contrées d'une couleur orientale très prononcée. La Pologne n'est plus l'Asie : ce n'est pas encore l'Europe. Son sol est maigre, son agriculture est dans l'enfance. Nous étions au mois de juin; le temps était superbe et la terre était triste. Les animaux me parurent hideux, rabougris; le cheval petit, laid, mais robuste, le peuple en guenilles, les juifs en haillons dégoutants, les hommes de sang polonais, d'une taille élevée, d'un beau coloris, l'œil privé de toute expression : toutes les habitations, autant d'asiles de la misère, de la saleté et des insectes; les villages écrasés sous le chaume et perdus dans la fange; les villes de bois sans régularité, sans ornements, sans approvisionnements au-dessus du plus grossier nécessaire; des châteaux à peu près comme en Espagne; les aliments aussi choquants pour le goût que pour l'odorat; les boissons nauséabondes ou malfaisantes : tout cet ensemble ne diminuait pas les noirs pressentiments dont j'étais obsédé et je me demandais, si une nation aussi peu avancée était bien susceptible de ce qu'on allait tenter pour elle. Hélas ! une réponse de mort se faisait incessamment entendre au fond de mon cœur ». C'est là du plus mauvais Chateaubriand; un morceau non de bravoure, mais de désespoir romantique, écrit après les événements et qui peut attester seulement la pusillanimité d'un homme qu'effrayent « un langage étranger à l'Europe, des costumes différents de ceux de l'Europe » [140].

Le 3 juin au plus tard, nous dit cet infortuné voyageur, « je m'arrêtai quelques heures à Wolburch, maison de campagne de M. l'évêque de Cujavie, à la porte de la ville de Petiskaw. Elle est très belle ». En ces quelques heures, il a recueilli sur Jérôme et Vandamme les ragots cités plus haut et dont ils auraient été les acteurs au moment où, en réalité, ils passaient la revue de Góra [141]. Tel est l'historien.

(140) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 71-73.

(141) De Pradt, *Idem*, p. 73-74. Martinet a noté que De Pradt avait déjà vu Jérôme et Catherine à Anvers où, en présence de Napoléon, de Marie-Louise, de Louis, d'Eugène et du couple westphalien, il avait béni un vaisseau de 80 canons. (Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie, p. 102).

Le matin du 5 juin un aide de camp du général de brigade Lucas Bieganski, commandant de place, attendait l'ambassadeur à la barrière pour le conduire à son logis. Et aussitôt éclate le conflit préparé par Senfft : « Le roi de Saxe, dit de Pradt, avait eu l'intention d'assigner pour mon logement le palais de Brühl; mais le roi de Westphalie s'en était emparé » [142]. Rien de tel : ce logement a été assigné à Jérôme avant même que ce roi fut arrivé à Varsovie. De Pradt par suite n'a pu être « logé que dans une très petite maison » [143], « couchant par terre, parce qu'il n'y avait pas de lit, rongé d'insectes parce que tout en était plein, privé de tout moyen d'arrangement..., n'ayant pu nous procurer que trois serviettes pour le seul repas que nous hasardions dans ce lieu de délices, mon secrétaire et moi » [144].

En fait, en attendant que le Palais Brühl ou même la Légation de France fut libre, « il eut pu, dit un témoin, habiter l'un des hôtels publics, plus d'une fois habités par des souverains ou des étrangers de distinction, tels les hôtels d'Angleterre, de Vilna, de Berlin. Il trouva bien plus commode et plus simple de se faire loger militairement; la maison de second rang qu'on lui avait assignée, était d'ailleurs spacieuse, décente et bien située. Le propriétaire absent n'avait pas laissé en évidence ce qu'il pouvait avoir de plus précieux, et le Prélat n'eut pas eu peut-être toutes les aisances qu'il aurait désirées »; le résident Bignon lui eut passé des serviettes, s'il avait su qu'il en manquât. Il pouvait d'ailleurs en faire acheter. Quoi qu'il en soit « on a peine à concevoir comment il a pu parler de ce logis d'une manière aussi vile qu'ignoble », « oubliant qu'on avait eu la charité de l'y recevoir quelques semaines pour l'amour de Dieu » [145].

Le même jour Bignon vint faire part à son successeur de toutes les notions qui pouvaient lui être utiles [146]. Marchand

(142) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 74-5.
(143) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 122. De Pradt à Bassano 5 juin.
(144) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 74-5.
(145) Gley, Voyage en Allemagne et en Pologne, p. 124-6. Bignon dit de son côté : « L'hôtel habité par moi, par M. de Serra et dont M. de Talleyrand s'était contenté en 1807 n'était pas pour loger un personnage comme M. de Pradt. Le seul local qu'il jugeait digne de lui était le beau palais de Brühl alors transitoirement occupé par le roi de Westphalie. Il n"avait pas même la patience d'attendre que ce prince fut parti et le duc de Bassano fut obligé d'intervenir pour empêcher un conflit : Souvenir d'un diplomate, p. 227.
(146) *Arch. Aff. Etr. Pologne*, folio 116, Varsovie 5 juin, Bignon à Bassano.

et Latour Maubourg, tous deux subordonnés de Jérôme allèrent à leur tour lui faire visite : « Ils en sortirent vivement offensés du ton de hauteur étrange avec lequel ils avaient été reçus et n'en firent point mystère. Le général Marchand qui est bien le plus galant homme du monde et à qui M. l'Ambassadeur dit des choses très dures à l'occasion des désordres commis par l'armée westphalienne, me parla, dit Bignon, avec beaucoup d'humeur de la singulière réception qu'ils avaient éprouvée, le Général Latour Maubourg et lui » [147]. Jérôme qui est roi, frère de l'Empereur, le premier occupant et de plein droit et que nulle autorité, ni française ni polonaise, n'a prié de vider les lieux, voyant d'ailleurs ses généraux rabroués par ce nouvel arrivant, prend une attitude de nature à supprimer toute équivoque : il déclare garder le palais où il demeure, quoiqu'il doive partir, ceci, répète-t-il, parce qu'il veut amener pour l'hiver la reine et un théâtre français [148].

Si amère qu'aît pu être la déception de l'ambassadeur au sujet de son logement, son attitude à l'égard des deux généraux était sans justification. Jérôme, les autorités polonaises ont fait rapport à l'Empereur au sujet de Vandamme et des désordres commis par ses troupes : Berthier le 1er juin a adressé un blâme officiel à Vandamme, auquel celui-ci a répondu par une lettre de justification le 4. Les reproches au corps westphalien avaient été lus aux troupes au rapport [149]. Tout donc a été fait. Si Marchand et Jérôme sont responsables, c'est devant Berthier : ce sont eux d'ailleurs qui ont signalé les faits. Ils n'ont donc pas de sorties à essuyer de la part de l'Ambassadeur qui n'a comme suppléments d'information à apporter que les contes tendancieux mal compris par lui au cours de ses agapes à Wolborz.

Le premier secrétaire, M. Lajard, a compris en homme qui est de la carrière comme Bignon, avec lequel il a été en contact dès le premier moment. Ayant « eu connaissance du mécontentement des deux généraux, il crut devoir en dire quelque chose à M. l'Archevêque. L'observation fut assez mal accueillie, on y regarde maintenant à deux fois pour en faire de nou-

(147) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 113, Varsovie 5 juillet.

(148) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 333, 5 juin. Tel est du moins le bruit qui court en ville et De Pradt écrit le 6 à Bassano que Jérôme « semblait occuper à demeure le Palais Brühl ». (Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 125.

(149) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 334, 6 juin.

velles ». De son côté, Bignon tâcha de calmer Marchand : « Je le fis dîner chez moi quelques jours après avec M. l'Ambassadeur pour faire oublier une première impression désagréable, ce qui pourtant n'a pas très bien réussi » [150].

Le conflit prend donc de l'extension. Pour sortir de cette situation, dit De Pradt, « je faisais fouiller toute la ville pour trouver un emplacement convenable au rang que j'occupais et à la représentation qui en était la suite » [151]. Il écrit le 6 à Bassano : « Le résultat de cette recherche nous a démontré qu'il n'en existait aucun dont on pût disposer avant six mois, tant est grande leur dégradation. Nous avons cru alors devoir visiter le Château et nous assurer si, outre le logement du souverain, il n'y en avait pas d'autre en état de recevoir S. M. le Roi de Westphalie. Nous avons reconnu qu'il en existait un très propre à cet usage et suffisamment pourvu de meubles. V. E. sent tous les inconvénients attachés à ce que l'ambassade manque d'un logement convenable à la dignité et à l'étendue de ses travaux. Elle en manquera tant que l'Hôtel de Brühl ne lui sera pas affecté. Pour répondre aux vues de S. M. en créant cette ambassade, ne serait-il pas possible que sur la représentation de V. E., S. M. I. invitât le Roi son frère à se placer dans le château de Varsovie et à remettre le palais de Brühl à son ambassadeur. On ne peut pas se flatter que le Roi cède à d'autre motif et que l'ambassade parvienne à s'établir convenablement » [152]. Ainsi alors que l'Empereur le 6 juin est occupé de tant de choses, son ambassadeur ne trouve rien de mieux de l'en distraire et de lui demander un ordre à Jérôme d'avoir à quitter le palais Brühl.

Du moment où il s'agissait du Château royal pour Jérôme, l'affaire ne pouvait plus guère rester circonscrite entre Français. Un préjugé s'établit dans le public polonais en faveur du nouvel arrivant, de l'envoyé de l'Empereur, de l'autorité française la plus sûre et la plus stable, aux dépens du roi des Westphaliens, du chef qui pressure la Pologne et qu'on dit désireux de la dominer, mais qui va partir et que peut-être on ne reverra plus. « Quand Napoléon, dit Niemcewicz, se conduit si magnanimement vis-à-vis de notre pays, son frère Jérôme, roi de Westphalie en montre le titre et l'orgueil sans

(150) Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 113.
(151) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 75.
(152) Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 125. De Pradt à Bassano, 6 juin.

aucune des qualités royales. Il n'a même pas mis à exécution l'ordre impérial d'avoir à renoncer à la contribution quotidienne qu'il recevait jusqu'alors de la ville pour lui et ses courtisans » [153]. Sans doute, mais il est difficile à Jérôme de vivre à Varsovie comme fait Eugène à Plock. Si l'Empereur avait voulu le voir vivre sans cour, il eut bien su le lui dire comme en 1809, et l'y contraindre : mais alors il n'eut pas eu de chambellans de Jérôme à envoyer à Lublin pour produire là un effet. Si l'Empereur exigeait vraiment que la suite de son frère ne fût plus entretenue par le Duché, il lui fallait l'entretenir lui-même ou faire venir des fonds de la Westphalie : quand Jérôme va-t-il en disposer ? La guerre pourtant ne peut tarder à commencer. Enfin, si la ville entretient la suite du roi, on voit aussi le dépôt westphalien fournir des provisions à l'ordonnateur Trousset, au payeur impérial Boutigny, à cette date même [154] et à divers passants qui ne sont pas attachés au 8e corps. Le dépôt français fait de même pour les chevau-légers de la garde Impériale détachés à Varsovie [155]. Il vaudrait mieux ne pas poser ces questions de gros sous.

Le 6, le comte Potocki fait connaître au Conseil des ministres le décret royal du 29 mai annonçant que l'empereur Napoléon a nommé ambassadeur près du Duché le Baron de Pradt qui a présenté ses lettres de créance à Frédéric Auguste; que cet ambassadeur est chargé d'abord d'exprimer le désir que le décret royal du 26 mai ne soit pas publié avant le 15 juin; que la volonté du roi est que l'ambassadeur soit regardé comme tel par les gouvernants du Duché; que cela est possible maintenant que l'on a copie de ses lettres de créance, qu'il a déposé sa carte chez le Président du Conseil et exprimé le désir d'assister à la séance du Conseil du 8. Cette séance aura lieu au palais du Gouvernement » [156]. Voilà donc l'ambassadeur en fonctions et qualifié pour demander officiellement un logement digne de lui.

Le 7, Niemcewicz note : « Ce matin, pour la première fois,

(153) Niemcewicz, Pamiętniki, 5 juin, p. 333.

(154) *Archiwum Główne Akt dawnych*, n° 1774, Wojsko Westfalskie du 5 au 6 juin.

(155) *Idem*, n° 1772. Wojsko francuskie, Saskie i Pruskie. Miesiac czerwiec 1812, 1-4 juin, 2, 3-4, 5-8, Sikorski.

(156) Les séances avaient lieu habituellement chez le Comte Potocki ce qui est noté chaque fois en tête du procès verbal. Le Palais du Gouvernement ou palais Radziwill, faubourg de Cracovie a encore ces noms, et il est actuellement le siège de la présidence du Conseil. *Protokol Rady Ministrow*, séance 376, 6 juin, fol. 239-241.

l'archevêque de Malines a reçu. C'est un homme d'environ 60 ans, au visage spirituel, aux yeux pénétrants, parlant avec une extrême facilité, un peu trop peut-être, quoique très bien; perspicace, plein de science, ayant de l'autorité, très aimable. C'est un bonheur que l'Empereur nous aît donné un tel homme au lieu d'un militaire qui serait habitué aux brigandages, aux moyens sévères, à une rapide obéissance dans son service, qui eut toujours gardé un ton dur, impératif, peu aimable. Cet ambassadeur sera notre plus haut gouvernant dans les circonstances actuelles : il ne doit pas humilier notre dignité nationale; ce ne sera pas Stackelberg qui régnait pour préparer les voies à la décadence; il gouvernera pour parer au mal et relever notre patrie » [157]. Ainsi donc, Niemcewicz a déjà « tâté » l'ambassadeur, et l'a paré en principe de toutes les qualités propres à rassurer les Polonais sur leur indépendance.

En réalité, ils ont, eux et Jérôme, à faire à un homme que torture une soif inextinguible de paraître. Ses instructions portaient : « Il emploiera les dix premiers jours du mois de juin à monter sa maison et il attendra jusqu'au 15 pour recevoir les autorités, la noblesse, les dames, avec les cérémonies d'usage » [158]. Le 9 Bassano écrira à De Pradt : « Il n'est pas probable que le séjour du Roi de Westphalie à Varsovie se prolonge... Le palais de Brühl sera sans doute à votre disposition, avant le moment où vous serez dans le cas de déployer publiquement votre caractère » [159]. Mais il aime tant ses fonctions, cet ambassadeur malgré lui, que, le dimanche 7, tout cela est en marche, et encore dans un logement qu'il a représenté comme si indigne de lui.

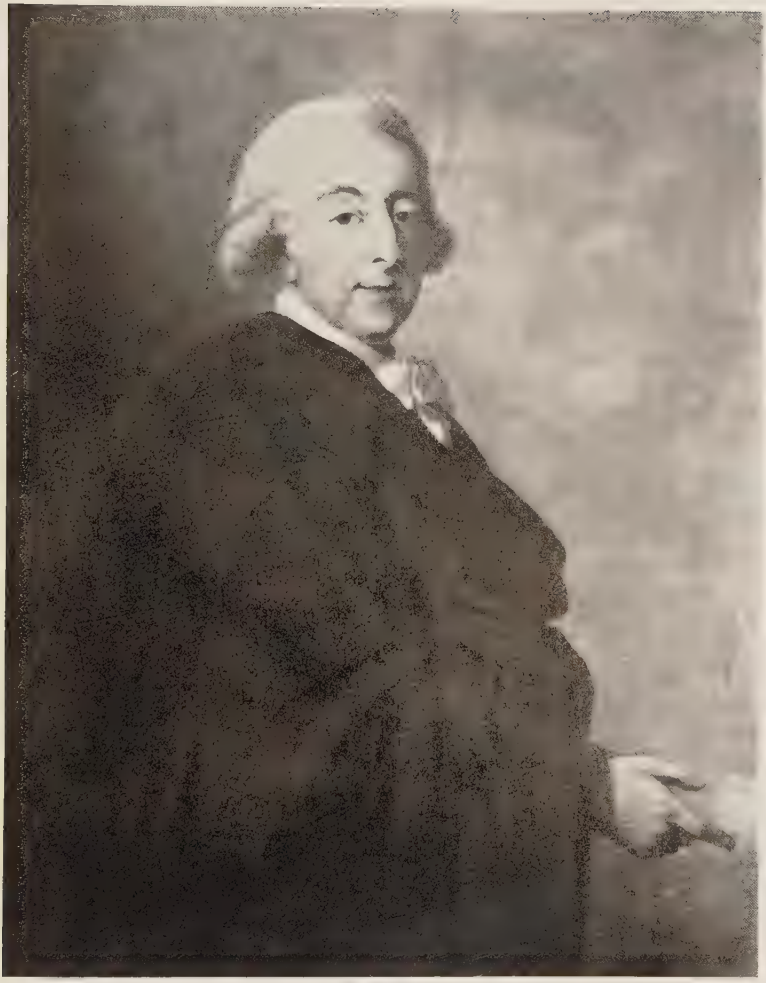
Son but est d'ailleurs visible : il veut faire agir les personnalités qu'il reçoit; il appelle les Polonais à la rescousse contre le frère de l'Empereur. Il a mis dans son jeu l'homme d'action du gouvernement, Matuszewicz et ce faisant, devient son obligé, en attendant de devenir peu à peu son prisonnier. Matuszewicz s'empresse donc d'écrire à Bassano le 7, tandis qu'aux environs de Pultusk Jérôme passe en revue diverses unités du 5e corps : « Monseigneur, V. E. a daigné m'accorder la permision de m'adresser à Elle, quand je le jugerai nécessaire et je me trouve heureux de pouvoir

(157) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 334-5, 7 juin.
(158) Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 121.
(159) *Idem*, p. 131.

en profiter pour lui exposer une circonstance qui me semble mériter son attention. M. l'Archevêque de Malines ayant personnellement tous les droits possibles aux soins et aux égards partout où il se trouverait, appelé dans ce moment à l'honneur de représenter le plus grand des Souverains en qualité de son ambassadeur, se trouve ici malheureusement beaucoup trop mal logé. Le pied à terre où il est descendu, où il reste encore, n'est pas tenable, non seulement sous le rapport des convenances, mais même sous celui de la plus simple et indispensable commodité. La maison manque des meubles les plus essentiels; l'ambassadeur lui-même est condamné à coucher sur la dure et sa suite éprouve des privations auxquelles la santé la plus robuste ne résisterait pas longtemps. J'en suis, Mgr, affecté à un tel point que j'ai formé la résolution d'en instruire V. E. Le fait est que notre capitale ainsi que tout le pays, porte toutes les marques de dégradation et de l'extrême épuisement. Là où un nombreux corps diplomatique et tous les seigneurs du pays trouvaient à se loger convenablement, il ne reste presque plus de maison apparente qui ne soit en partie ou auberge ou hôpital. Une seule réunit encore ce qu'il faut pour être habitée par un ambassadeur, c'est le palais Brühl, appartenant au Gouvernement; mais il est occupé par S. M. le Roi de Westphalie. Parmi les maisons des particuliers, il y a celle du Comte Stanislaw Potocki, placé à la tête de notre gouvernement, et celle du Comte Chodkiewicz qui serait forcé de l'évacuer avec sa femme et sa famille [160], s'il fallait faire place à l'ambassadeur; encore cette maison n'est ni assez grande, ni assez en ordre pour contenir commodément toute l'ambassade. Le Château, indépendamment du grand appartement pour l'Empereur, en contient un vaste et bien meublé. Je ne me permettrai pas d'avancer aucune idée sur la manière de disposer des maisons et logements que je viens d'indiquer, mais en rendant à V. E. un compte fidèle de ce qui reste immédiatement disponible, j'ai voulu la mettre à même d'en régler l'emploi ». Cette lettre partit de suite par une estafette de l'Empereur [161]. On peut en inférer que du moins le Ministère polonais eut pu de lui-même, sans attendre, four-

(160) Chodkiewicz « quoique père de famille » va obtenir de se rendre près de l'Empereur pour prendre une part active à la guerre. (*Arch. Aff. Etr., F. P.* folio 177, 9 juin Bignon à Bassano.

(161) *Arch. Aff. Etr., Pologne,* folio 148-9, 7 juin. Matuszewicz à Bassano.



Prince ADAM CASIMIR CZARTORYSKI
Peint par M^me^ Vigée-Lebrun (1793).
Galerie du Comte Alfred Potocki (Lancut).

nir à l'ambassadeur « les meubles les plus essentiels », un lit par exemple; que d'autre part les prétentions de De Pradt sur le palais Brühl étaient appuyées par Matuszewicz. Mme Chodkiewicz trop heureuse de faire pièce à Jérôme, n'eut pour rien au monde cédé sa maison à l'archevêque. Potocki logeait déjà Marchand et son état major : S'agissait-il donc de mettre Potocki hors de chez lui, comme on avait auparavant essayé de le mettre hors du ministère ? Etait-ce un moyen de lui faire abdiquer la présidence ? Potocki, sans un vaste appartement, c'est-à-dire sans moyen de recevoir, serait-ce encore Potocki ?

La lutte depuis longtemps en cours entre les familles Potocki et Czartoryski, bat son plein. Le président du Conseil envoie son fils Alexandre à l'Empereur : ce n'est pas un génie, et, quand il devait porter la lettre de Matuszewicz, il la laisse porter par l'estafette et ne part que le 8. Du moins il viendra avec une lettre de son père à Bassano, où l'habileté ne manque pas. Le comte Stanislas y dit combien il serait heureux de « se trouver aux pieds du Trône de S. M. l'Empereur et Roi ». Mais « S. M. le Roi de Saxe a voulu que je l'attendisse à mon poste. En attendant, je partage sur cet objet l'impatience générale et j'aime à me flatter qu'elle sera bientôt satisfaite. Il ne tient qu'à V. E. d'ajouter un nouvel intérêt à ce moment déjà si intéressant pour nous, en acceptant un quartier dans ma maison que nous nous faisons ma femme et moi un plaisir et un devoir de lui offrir. Je crois que nous méritons cette préférence, car dans ce pays où tous les vœux et tous les sentiments vous sont acquis, il n'en est pas de plus sincères ni de plus distingués que ceux que nous vous avons voués » [162]. Loger le ministre des affaires étrangères dont la visite à Varsovie était imminente, puisque l'Empereur était attendu, et qui, en tous cas, ne devait pas suivre Napoléon aux armées, était un coup de maître et digne de ces Potocki, qui étaient des gens du monde accomplis.

Ce geste qui sera vain, puisque Bassano ne viendra pas à Varsovie, n'avait plus d'ailleurs qu'une signification défensive. Par Matuszewicz, la maison Czartoryski a pris une offensive résolue. Le 6, Matuszewicz s'est arrangé pour rendre compte à Bassano de la séance du Conseil, où il a fait part des résultats de sa visite à l'Empereur : « Aussitôt qu'arrivé, j'ai de-

(162) *Arch. Aff. Etr., Pologne*, folio 159, St. Potocki à Bassano, Varsovie 8 juin.

mandé que le Conseil des Ministres se réunisse; j'y ai rendu compte de ce que j'ai eu le bonheur d'apprendre à Posen. Chacune de mes paroles était saisie avec avidité et jamais simple narration ne produisit autant d'admiration, d'enthousiasme et de reconnaissance. Que sera-ce, quand il me sera permis de parler de tout, haut et avec chaleur ? J'ai proposé pour Maréchal à la Confédération future le vieux Prince Czartoryski et cette motion fut unanimement applaudie. Ainsi, c'est en m'appuyant de l'opinion et du vœu de tous mes collègues que j'ai écrit hier au Candidat pour lui faire part d'un choix aussi flatteur et exaltant; le tour du fils viendra, quand il sera fait appel à tous ceux qui se sentent Polonais et qui sentent combien dans ce moment il est glorieux de l'être. J'ai rendu compte de toutes ces démarches à S. E. l'Archevêque de Malines arrivé ici hier; il les a jugées tout à fait conformes aux vues et aux intentions de l'Empereur » [163]. Matuszewicz, c'est Monck, c'est Warwick, c'est un faiseur de rois, c'est plus qu'un président du Conseil, c'est l'homme qui tend au vieil Adam le marchepied de la présidence de la Diète confédérative, c'est l'annonciateur du fils dont le tour viendra. Entre Potocki et Matuszewicz, la lutte n'est plus égale : ceci ne peut permettre à personne de penser que Jérôme puisse avoir un avenir quelconque en Pologne.

Au reste, de Poznan même, Matuszewicz a écrit au vieux prince Czartoryski, avant même d'avoir vu Bassano; et, quoiqu'il n'ait pu alors se « servir que de phrases assez vagues, elles ont suffi pour déterminer sur le champ le Prince, et lui, ainsi que son Epouse, n'attendaient qu'un second signal de ma part pour monter en voiture et venir ici ». Ce second signal, il dit l'avoir fait le 6 [164], mais il ressort de la précédente qu'il l'a donné le 5, et peut-être l'a-t-il donné le 4, car c'est merveille que les deux vieillards aient pu être touchés assez vite par cette missive pour qu'ils se soient trouvés à Pulawy, dès le 9 juin. Le prince Adam Georges n'est pas encore engagé dans le parti de Napoléon : il n'y entrera peut-être jamais; mais le vieux couple princier répondant à la confiance de l'Empereur en Matuszewicz, voici Napoléon qui fait le jeu de la Famille Czartoryska. Vraiment, Jérôme n'a plus grand rôle à jouer en Pologne : il est douteux que son frère pense encore à lui.

(163) *Arch. Aff. Etr.* n° 330, Pologne, folio 123, 6 juin 1812.
(164) *Idem*, Pologne 330, folio 186, 10 juin, Matuszewicz à Bassano.

Le 8 juin, Bignon qui sent tout cela et auquel peu de gens font encore attention, bien qu'il soit meilleur agent de renseignements que jamais, écrit modestement à Bassano : « M. l'archevêque de Malines rend compte à V. E. des difficultés qu'il éprouve pour trouver ici un hôtel propre à la grande représentation qu'exige la mission importante dont il est chargé. Il n'y a en effet que le palais Brühl qui puisse convenir; mais S. M. le Roi de Westphalie croyant que les convenances ne lui permettent pas d'occuper le Château, M. l'Ambassadeur se trouve dans une position très embarrassante, si une décision supérieure ne vient pas lever les scrupules du Roi » [165]. Vaine formule : ce n'est pas pour huit jours qu'on va procéder à une coûteuse installation de Jérôme au Château. Mais Bignon ne peut contrecarrer les idées de De Pradt.

Ce même jour, De Pradt se rend en qualité de « grand ambassadeur » au Conseil des ministres. Il y est amené en voiture par le Président du Conseil; il est reçu aux portes par MM. Lubienski, Matuszewicz, Sobolewski et Wielhorski, suppléant de Poniatowski. Il s'assied au bout de la table, face à Potocki et commence à s'informer des affaires [166]. Jérôme semble tout à fait annulé.

La feinte sur Pulawy a échoué; la situation du roi à Varsovie est devenue pénible, fausse; mais tout cela, c'est le passé. L'action prochaine de Jérôme, celle qui justifie son titre de chef de l'aile droite, est celle dont il a à se préoccuper au nord de Varsovie, de la Vistule et sur la Narew. L'Empereur et Berthier ont attiré son attention sur les approvisionnements, les communications, les mouvements à opérer dans cette zone. Ils l'ont fait le 26, le 1er; et le 5, Napoléon écrit encore à son frère : « Le Major général vous écrit pour vous faire connaître le plan d'opérations que vous avez à faire. Dans ce métier, sur un si grand théâtre, on ne réussit que sur un plan bien établi et avec des éléments bien d'accord. Il faut donc bien étudier vos ordres, ne faire que ce qu'on vous dit, surtout pour ce qui est mouvement combiné. Annoncez que je vais voir le dépôt de Dantzig, qu'après je reviens passer la revue du corps du Vice Roi, des Polonais à Pultusk et des autres corps à Varsovie : faites faire à Varsovie tout ce qui peut accréditer cette nouvelle. Etablissez

(165) *Arch. Aff. Etr.*, 330 Pologne, fol. 160. Varsovie 8 juin, Bignon à Bassano.
(166) *Archiwum Akt dawnych*, Protokol Rady Ministrów, séance 377, 8 juin 1812, fol. 241-244.

une bonne police aux frontières; faites que rien, courriers, postes, ne passe en Russie; envoyez tout ce qui viendra au Q. G. Donnez ordre au Prince Poniatowski de correspondre avec le Vice Roi et Rapp, pour leur faire connaître ce qu'il y a de nouveau. Il est nécessaire que vos trois corps correspondent avec le Major général. C'est lui qui ne doit correspondre qu'avec vous; mais les commandants de ces corps doivent lui envoyer le détail de leurs positions. Il y a assez de blé à Modlin; ce qui manque, c'est la farine. Pultusk, Ostrolenka et Varsovie doivent avoir assez de moyens de nourriture : j'ai donné les ordres nécessaires. Faites-moi connaître jusqu'où en juin et juillet la Narew est navigable. Porte-t-elle bateau en ce moment jusqu'à Nowogrod et Lomza ?

Si l'ennemi prenait l'offensive, pendant que l'extrémité de l'aile droite serait débordée, il pourrait marcher sur Varsovie, débouchant sur Ostrolenka et Pultusk ou en droite ligne sur Praga. Tous les dépôts doivent être réunis dans Modlin, mais sans précipitation. Votre corps est destiné à défendre Varsovie : le 5e corps à Ostrolenka, le 8e à Sierock et Praga, votre Q. G. à Pultusk, telle est la position que vous recevrez ordre de prendre vers le 10. Le 7e de retour de Lublin mettra dans votre main tous vos corps; et alors, si l'ennemi attaque par Ostrolenka ou entre le Bug et la Narew, le corps du Vice Roi est sur son flanc droit; s'il attaque par Brześć et Zamość ou vient droit sur Praga avec des forces considérables, le 8e d'abord, le 7e ensuite et enfin les Autrichiens gardent Praga et Varsovie; Modlin et Sierock seront couverts avec les 5e et 8e, plus tard avec les 5e, 7e et 8e. Pendant que l'ennemi serait sur les remparts de Praga et sur la Vistule, vous vous trouverez réuni à l'armée et par mon mouvement à droite toute son armée se trouverait débordée et jetée dans la Vistule... Vous devez calculer comme probable que tout votre corps finira par se porter de Pultusk sur Ostrolenka, Nur, Bialystok ou Grodno. Il est nécessaire que la tête de pont de Pultusk et les ouvrages de Sierock soient achevés et bien armés. On m'assure qu'il y a une tête de pont sur la rive gauche à Sierock : la faire mettre en état. Je me conserverai la rive droite; mais il est possible que j'abandonne toute la gauche; bien entendu, je ne l'abandonnerai qu'à des forces supérieures, non à une division de 12 à 15.000 hommes, ni à quelques régiments de cosaques » [167].

(167) Du Casse, Mémoires sur la campagne de 1812, p. 62-65.

Que connaît Jérôme de cette plaine où sont prévus de redoutables chocs ? Il a été deux fois à Modlin; assez souvent, d'après Lehsten, à Okuniew, d'où il a pu aller jusqu'au Liwiec; il a vu Pultusk en décembre 1806, ce qui n'offre rien d'utile en juin 1812. Entre le 26 mai et la réception de l'ordre du 5 juin, il n'a pu avoir que des velléités d'aller juger des lieux. Cette fois, il faut agir : le 6, il fuit Varsovie et le grand ambassadeur, voit les ouvrages de Sierock, le confluent du Bug et de la Narew, remonte la Narew jusque Pultusk, la quitte, puis la rejoint à Ostrolenka, à son confluent avec l'Omulew.

Détail curieux au retour : Fiszer, chef d'état-major du Prince Joseph, a adressé au chef du 16e régiment d'infanterie cet ordre : « J'ai l'honneur de vous faire connaître que S. M. le roi de Westphalie sera demain matin à 7 heures à Makow pour y voir le 16e régiment. Le Prince commandant en chef le 5e corps ordonne donc que le 16e en entier avec son artillerie régimentaire se présente demain 8 à 7 heures du matin au grand complet, sur la place près de Makow où il devra attendre S. M. » [168]. Et comme pour qu'on ne puisse douter de la personnalité du chef du 16e régiment, le général de brigade Paszkowski adresse à M. le Colonel Czartoryski, Commandant du 16e régiment, l'ordre de dislocation des trois bataillons du régiment dans les villages entourant Makow et de l'état-major à Makow même [169]. Ainsi donc, le 8 au matin, tandis qu'Adam Czartoryski et la princesse Isabelle sont sur la route de Sieniawa à Pulawy, d'où le vieux prince viendra à Varsovie pour présider la Confédération; et qu'une lettre de Matuszewicz à l'Empereur arrive à ce dernier, demandant la remise du Palais Brühl à De Pradt, Jérôme revoit à Makow le prince Constantin Czartoryski.

La coïncidence n'était pas que curieuse : elle était dangereuse. Constantin pouvait en quelques jours faire savoir une fois de plus au Prince Adam Georges son frère que la feinte de Pulawy n'était pas sérieuse, qu'il avait vu Jérôme en personne à Makow, que tout indiquait une action réelle sur la Narew. Et sans doute, on peut invoquer ici la force d'un honneur militaire supérieur aux liens de famille. Malheureusement, un mois auparavant, il écrivait à ce même prince Adam Georges ce petit rapport : « Demain nous partons d'ici, nous,

(168) *Archiwum Główne Akt dawnych*, X. W. n° 1681. Au Q. G. de Pultusk 7 juin.
(169) *Idem*, n° 1681. Au Q. G. de Makow 7 juin.

c'est-à-dire la division du Général Zajączek, dont le Q. G. sera à Radzimin : nous cèderons place aux Westphaliens qui approchent. Combien de temps serai-je là, je n'en sais rien : notre cavalerie avance jusqu'à la frontière. Aujourd'hui a lieu la revue par le roi de Westphalie de la 18e division (général Kamieniecki) et après-demain aura lieu à Modlin celle du Général Dąbrowski. Il me semble que d'ici peu les choses vont aller d'un pas rapide. De l'Empereur pas la moindre nouvelle, mais on doit s'attendre à le voir arriver d'un moment à l'autre. Adieu, mon cher frérot » [170]. Si Constantin croyait devoir entretenir Adam de ces détails le 7 mai, il devait le faire à plus forte raison le 8 juin : il lui écrit tous les 2 ou 3 jours. Si la France, la Russie, l'Autriche, la Prusse font de leur mieux pour se renseigner, cette cinquième puissance qu'est la Famille, se doit à elle-même de ne rien négliger. L'inspection de Jérôme à Pultusk, Ostrolenka, Makow qui ne doit pas être ébruitée, sera donc aussi connue à Sieniawa que le voyage à Pulawy : et ceci est beaucoup plus fâcheux.

Cependant, l'après-midi du 8, tandis qu'au Palais Radziwill, M. le Baron de Pradt, archevêque de Malines, ambassadeur de France, commence à prendre connaissance des affaires, voici qu'un officier vient l'inviter à aller trouver de suite le Roi de Westphalie [171]. Ce n'est pas du palais Brühl que Jérôme veut entretenir De Pradt.

Bassano a avisé Bignon du retour de Pétersbourg par Wilno et Varsovie d'un agent diplomatique autrichien, le chevalier Louis de Lebzeltern, auquel il devra remettre une lettre et faciliter le passage à travers la zone des armées. Bignon annonce le 8 au Ministre qu'il « prend toutes les précautions pour être informé sûrement du passage » de Lebzeltern [172]. Or, le 6, déjà, était passé au poste frontière de Terespol ce « Conseiller de la Légation autrichienne à la cour de Pétersbourg qui se rendait à Vienne en courrier et venait de Wilna. Je l'ai fait, dit l'agent placé à Terespol, escorter par des lanciers jusqu'au Q. G. de notre corps à Siedlce, ayant eu soin de recommander à ces soldats de voir s'il ne chercherait point à déchirer quelques papiers : et effectivement au premier

(170) *Archiwum XX Czartoryskich*, A. D. 264, tome I. Listów Konstantego Czar do X. A. C. (1812) n° 44 7/8. En 127 jours le prince Constantin a écrit 44 fois à Adam.

(171) *Archiwum Akt dawnych*, Protokół Rady Ministrow, Séance 377, 8 juin, folio 244.

(172) *Arch. Aff. Etr.*, folio 160, Varsovie 8 juin, Bignon à Bassano.

poste où l'escorte a été relevée, le Conseiller a enterré des papiers déchirés de dépêches. On a paru n'y faire aucune attention; mais, après son départ, on a ramassé les morceaux dans la terre fraîche : le tout m'a été apporté, et au même instant, j'ai envoyé le paquet au Général Latour-Maubourg; n'ayant pas le temps d'arranger tous ces petits morceaux de papiers, je ne puis rien dire de ce qu'ils contenaient, mais ils étaient en français » [173]. L'ordre du jour exigeant que tout courrier venant de Russie soit conduit au Q. G., la marche suivie était très régulière. Mais Lebzeltern « par excès d'inquiétude ayant cru devoir anéantir les papiers qui se trouvaient entre ses mains et les enterrer dans un jardin, le lancier polonais qui avait vu cette opération en avait prévenu ses chefs et les papiers retirés avaient été envoyés au roi de Westphalie », à peine rentré de Makow. A l'état-major de Jérôme, on a cherché à reconstituer les documents: « sans pouvoir rajuster les morceaux épars, on a démêlé des mots qui donnent à connaître que l'objet dont il serait question devait être de haute importance » [174].

La chose n'a pu d'ailleurs rester secrète : Lebzeltern « se voyant amené au Q. G. aurait fait résistance, ce qui aurait éveillé les soupçons; voyant qu'il n'y avait rien à faire, il aurait prétexté un besoin naturel et enfoui avec ses pieds les papiers dans le sable : un fidèle employé polonais qui observait, aurait déterré, empaqueté les papiers et les aurait envoyés au Q. G. de Varsovie, c'est-à-dire au roi de Westphalie » Et Niemcewicz, auteur de cette version, note dès le 8 au soir dans son journal [175] qu'il résulte du travail de reconstitution qu'il s'agit d'un « traité ou projet de traité entre Moscou et l'Autriche ». Il s'agissait évidemment de papiers complétant ou commentant l'engagement pris le 2 juin par les deux empereurs de ne se combattre que pour la galerie.

Tel était l'événement que Jérôme voulait soumettre à l'appréciation de l'ambassadeur. Le roi lui montra vraisemblablement les papiers, puis les envoya à l'empereur, en demandant ce qu'il devait faire de Lebzeltern qu'il garda à Varsovie jusqu'à réception de la réponse [176]. « De quel mépris sera saisi

(173) *Idem*, folio 154, Extrait d'une lettre de l'agent placé aux environs de Brześć. Terespol le 8 juin 1812.
(174) *Idem* : folio 158, Bignon à Bassano, 8 juin.
(175) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 336.
(176) *Arch. Aff. Etr.*, folio 158.

Napoléon, s'écrie Niemcewicz, en recevant cette preuve de duplicité et de trahison ! Quel magnifique article pour une déclaration de guerre » [177]. Or, Napoléon ne prendra pas texte de ceci pour déclarer la guerre à son beau-père : mais, le 11 juin, Bassano écrira à De Pradt : « J'avais engagé M. le Comte de Senfft qui est près de moi à faire revenir M. de Lebzeltern à Thorn pour apprendre de lui ce qu'il a vu dans son voyage. Je suis donc fâché du désagrément qu'il a éprouvé et de la circonstance qui retarde son arrivée. Je vous engage à donner au roi de Westphalie les renseignements que je vous communique et à lui faire connaître que cet officier dont la résidence a été très longue à Pétersbourg, a su gagner le suffrage de la cour de Vienne et de M. le Comte de Senfft » [178]. La naïveté de Maret dépasse les bornes. Il ne parle qu'en son nom, l'Empereur étant parti pour Dantzig, quand la lettre de Jérôme arriva à Thorn. En somme, Bassano jugeant la situation trop compliquée et sans issue, étouffe l'affaire. Quant à Jérôme, si, le 8, cet incident l'inquiète, le 12, invité à relâcher son prisonnier, il ne pourra qu'être plus inquiet encore sur l'issue d'une campagne qui se présente sous de tels auspices.

Il n'a plus désormais qu'à attendre les ordres de départ qui précisément lui arriveront le 12 et le 13, et fixent au 16 son exode de Varsovie.

Du 8 au 16, des relations normales s'établissent peu à peu entre Jérôme et De Pradt qui prétend n'avoir « rien laissé entrevoir » au roi de ses projets sur le palais Brühl. « Il me faisait, écrit-il le 11 à Bassano, l'honneur de me dire ce matin qu'il devait être attribué à l'Ambassade ». D'autre part, Potocki lui offre pour 15 « la plus grande partie de sa maison » [179] qu'il accepte. Il y a donc une détente. L'incident n'en a pas moins fait tort au roi et à l'ambassadeur. Le 11, Niemcewicz écrit : « Que le roitelet-lapin ne veuille pas céder la maison destinée au grand ambassadeur; que celui-ci, ne trouvant pas dans une ville en ruines d'autre maison convenable, s'installe dans les salons de Potocki, cela rapetisse. Mais qu'ayant de l'argent, au lieu d'acheter lit, linge, vaisselle, il exige ces choses, même des domestiques, cela devient extravagant et cela peint le peuple français actuel. L'avarice, l'indélicatesse, sont ce qui caractérise les Français

(177) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 336.
(178) *Arch. Aff. Etr.*, folio 207, Torun 11 juin 1812.
(179) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 134.

d'aujourd'hui. Que le soldat soit ainsi, admettons : vingt ans de guerre, d'attaques à main armée, de meurtres, lui ont ôté le sens de l'équité et de la propriété. Mais qu'un prêtre honoré des plus hautes fonctions, pourvu d'immenses revenus, soit sans pitié pour une pauvre ville, cela vous tourne la bile. Qui aurait cru que le grand ambassadeur du plus grand monarque ordonnerait dès les premiers jours de faire nourrir ses gens par la ville et que lui-même chaque jour mangerait chez le résident français » [180]. L'ambassadeur arrivé le 5, est entré en contact le 8 avec les autorités et voilà le 11 où en est déjà sa réputation. En somme, l'étourdi Jérôme s'était montré plus résistant.

Il est difficile d'accepter le récit que de Pradt fait de ses relations avec le roi : elles ont duré huit jours et il en parle comme si elles s'étaient prolongées des mois. « Ce prince, dit-il, dont la solitude allongeait les journées, m'envoyait chercher à chaque instant. J'étais sa ressource. Semblable en cela à son frère, ses causeries sont éternelles et presque toujours très vides. Comme Napoléon, il répète infiniment, hasarde tout, dit tout... Ainsi que l'Empereur, il est de l'école de ces philosophes qui donnaient leurs leçons en marchant. Tous deux passent le temps à se promener dans les salons avec action, parlant avec une volubilité aussi oiseuse que peu séante à leur dignité... Il me prenait un temps infini : je n'en sortais jamais sans une extrême fatigue de tête et de jambes. Un jour je tombais évanoui, lorsque le Prince Czartorinski arriva. Je bénis mon libérateur et me sauvai à demi mort : il y avait 4 heures que ce mortel se promenait, parlant et me traînant après lui ». Ceci peut s'admettre sans peine. De Pradt ajoute : « Son élocution n'est pas propre à faire supporter la longueur de ses conversations. La nature n'a pas fait cette race élégante ni gracieuse : ils visent à la profondeur, tombent dans les exagérations ou le niais; jamais rien dans la nature. Pour ce roi, il a l'esprit lourd, sec, la parole flandreuse, quelque chose de bas dans le visage, dans le geste. Quintilien n'eut reconnu en lui aucune partie de l'orateur ». Peut-être; mais alors les Comtesses Potocka, Zamojska, Niemcewicz, et même Masson ont agi en courtisans, quand ils lui ont attribué des mérites inverses. Ces critiques ne seraient-elles pas simplement d'un courtisan des Bourbons et des Alliés ? L'ambassa-

(180) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 338-339.

deur poursuit, montrant Jérôme sous l'ascendant continuel de l'Empereur : « Même génie aventurier, même mépris de la morale, même admiration des coups d'Etat; grand enthousiasme pour son frère ». Après tout, autant vaut que la sourde hostilité de Louis, les éclipses de loyalisme de Murat, la jalousie incurable de Lucien. « J'ai vu dominer chez lui l'attachement pour sa femme et sa famille » [181]. L'affirmation de ces sentiments à cette date est tout à l'éloge de Jérôme.

Du rôle du roi en Pologne, De Pradt a retenu trois choses : ses prétentions insolentes au trône de Pologne, les exigences du roi et de son armée vis-à-vis des habitants, les illusions qu'il se fait sur le caractère de la campagne imminente. Il a vu en Jérôme un candidat au trône très méprisant pour les Polonais : « Jérôme est après Napoléon, celui chez qui la soif de régner est le plus ardemment allumée; *il s'attendait bien à être roi de Pologne* ». Son ambition me parut ardente; *il aspirait au trône de Pologne* et me disait un jour du roi de Saxe : « Ce pauvre roi ! Il croit que cela est pour lui ». Il se félicitait d'avoir fait un coup de maître, tant la vanité s'en prend à tout, en évitant de se loger au palais du Roi dont il aurait eu dès lors l'air de prendre possession » [182]. Que ce qui se préparait, ne fût pas pour Frédéric-Auguste, c'est croyable, mais cela ne signifie pas que ce cela tente Jérôme : ceci n'est que l'écho des ragots ramassés partout. Le roi parlant à De Pradt se serait d'autre part exprimé « fort mal sur le compte des Polonais qu'il traitait de gascons et de pauvres gens » [183]. Or, il y a quelqu'un qui, non en tête-à-tête, mais dans un ouvrage auquel il fut donné une grande publicité, s'est exprimé bien plus mal, c'est De Pradt : « A Varsovie, c'était un choc continuel, un renvoi d'une autorité à l'autre; rien n'était en ordre dans les bureaux, les sous-ordres n'obéissaient pas. Dans ce pays qui a encore si peu d'hommes rompus aux affaires; où, de tout temps, les lois sont restées sans exécution, j'ai ressenti d'une manière cruelle le poids de cet état d'enfance où est l'administration ». « Je ne vis que des hommes ruinés et gémissant au lieu de ces magnifiques seigneurs dont le faste m'avait été dépeint sous des couleurs propres à retracer le luxe de l'Orient. Les chaumières touchaient aux Palais, ceux-ci en petit nombre, grossièrement bâtis, très mé-

(186) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 77-79.
(182) *Idem*, p. 77-78.
(183) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 77-78.

diocrement meublés, le domestique très borné, les carrosses rares et pas l'ombre de ce qu'on peut appeler une maison, excepté chez le Comte Potocki ». Tous ces gens de peu de valeur travaillent l'esprit de Napoléon pour lui faire restaurer la Pologne, sans qu'il leur en coûte rien : « Les grands, quelques parties de la noblesse et des professions libérales s'agitaient; mais la masse de la nation était indifférente au mouvement. Elle aurait vu avec plaisir le rétablissement de la Pologne, s'il avait pu s'opérer par un coup de baguette de fée; mais s'il fallait le payer des restes de fortune échappés à six ans d'efforts et de privations, certainement elle n'en voulait pas ». Les Polonais « regardaient comme superflus de faire de grands efforts : ils croyaient qu'il suffisait à l'Empereur de dire comme Dieu à la lumière que la Pologne se fasse, pour qu'elle fût faite ». Et De Pradt de s'indigner de « la confiance avec laquelle Napoléon précipitait sa nation et sa fortune dans une immense entreprise sur la foi d'une coopération très efficace d'une nation aussi obérée » [184]. Bychowiec répondra un jour vertement à De Pradt [185] qui du moins avait peu qualité pour juger sévèrement les propos de Jérôme.

Le prélat n'est pas l'avocat, mais l'accusateur du 8e corps : « Dès mon arrivée, dit-il, je n'entendis que des cris sur les excès commis par l'armée de Jérôme. On citait mille traits de férocité, de rapacité à la charge de Vandamme : ce nom est resté en horreur à la Pologne » [186]. En présence de De Pradt, le 10 juin, les ministres « considérent combien il est triste qu'un corps allié, celui du Général Vandamme ait arrêté sur la Vistule 60 bateaux d'approvisionnement venant de Cracovie, ce dont il a été fait rapport au roi de Westphalie » [187]. On revient sur ce sujet le 15 juin : c'est toujours l'incident d'Obor qu'on sert et grossit sans cesse; les quelques galères sont devenues une Armada de 60 bateaux. Le 15, Potocki écrit à Bassano : « Environ 100 bateaux de fourrage descendaient la Vistule et auraient ramené l'abondance, si le Général Vandamme ne s'en était emparé, malgré les représentations du Ministre de l'Intérieur et les ordres donnés au nom de

(184) *Idem*, p. 81-2, 91, 97, 133, 135, 93.
(185) Bychowiec (Jozef), List do J. W. Pradta, bylego Arcybiskupa Mechlinskiego, traduit du français, Varsovie 10 août 1817, 32 p. in-16, s. n. p. 3-5, 10-11, 16.
(186) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 80.
(187) *Archiwum Akt dawnych*, Protokól Rady Ministrów, Séance 378, fol. 245.

S. M. le Roi de Westphalie par le Général Marchand »[188]. Ainsi, nous voilà à 100 bateaux. Parlant de Vandamme, De Pradt fait chorus : « Que peut-on ajouter à ce nom ? » Il le voit « envoyant prendre de la viande dans la plus belle calèche » de la Comtesse Potocka, « se roulant en bottes et éperons sur des meubles très recherchés » et répondant aux observations « avec cette grossièreté insolente qui naît de l'alliance de la grossièreté et de la force réunies »[189]. Or, c'est Tharreau qui a habité à Natolin et non Vandamme. On jugera de la confiance que mérite De Pradt historien par le fait qu'il place les Saxons sous Vandamme et dit : « Le corps saxon avait passé sous le général Reynier que la réprobation de Vandamme lui avait fait substituer dans le commandement »[190]. Oui, il y a un complot, contre le 8e corps, assez mal ourdi d'ailleurs, et c'est Jérôme qui est visé par dessus Vandamme. De Pradt en effet s'en prend d'abord aux soldats : « On craignait des combats entre les troupes et les habitants. Je trouvai la ville en émotion, les magistrats à la recherche des effets et des chevaux volés par les Westphaliens ». Il aboutit à Jérôme : « Les plaintes atteignaient le roi même : on publiait que les fournitures qui lui étaient faites ayant tari, il avait dit que s'il n'était pas traité comme roi, il devait être nourri comme général. La haine naturelle des Polonais contre les Allemands était très envenimée par ces débats et je ne doute pas qu'en cas d'élection au trône, les Polonais n'eussent fait avec délices à Jérôme l'application du *liberum veto* »[191]. C'est probable[192], mais Jérôme n'était pas candidat et les Polonais n'eussent peut-être pas été invités à voter.

De Pradt juge aussi en Jérôme le stratège : « Le roi Jérôme avait la manie de me prouver que les Russes livreraient des batailles en ouvrant la campagne. Cela lui convenait parce qu'il ne doutait pas que l'Empereur ne les gagnât toutes. Pour cette raison même, je soutenais que les Russes n'en hasarderaient pas, je les trouvais contraires à leurs intérêts. De

(188) *Idem*, séance 381, folio 255 et *Arch. Aff. Etr.* Pologne 330, folio 240.
(189) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 146-7.
(190) *Idem*, p. 77 et 162.
(191) *Idem*, p. 80-81.
(192) Pourtant Pakosz à peine arrivé de Dresde et partant pour Pultusk le 8 juin, fait tout ce qu'il peut pour voir Jérôme à peine rentré de Makόw et occupé de l'affaire Lebzelteru et le Roi l'« a accueilli avec bonté » (*Gosoudarstvenuy Archiv. : novia dieta*, n° 6122, 278 II).

tous les Français et Polonais, j'étais seul de cet avis. Le plus acharné de tous ces commodes vainqueurs était le général Dutaillis, commandant militaire à Varsovie » [193]. Il est facile à De Pradt en 1814 de comprendre mieux la stratégie russe que Jérôme en 1812 : que Dutaillis et autres aient pensé comme le roi, cela excuse un peu celui-ci qui, recevant sans cesse depuis avril, de Napoléon et de Berthier, des ordres pour parer à une attaque brusquée des Russes, est mis par eux dans l'état d'esprit d'un chef d'armée de couverture qui attend un choc [194]. Si Jérôme n'avait pas été dans cet état d'esprit, c'est qu'il ne se serait pas pénétré de son rôle et alors les Russes auraient eu grand tort de ne pas l'attaquer.

Dans l'attente où est le roi de son ordre de départ, il n'y a plus rien qui puisse l'intéresser, De Pradt ayant tous pouvoirs politiques. La grande affaire d'abord, c'est la construction de cette machine de guerre contre la Russie qui, diète au début, deviendra la Confédération de Pologne, chargera son Comité d'un « rapport en entier dirigé contre la Russie » et rappellera les Polonais officiers ou soldats au service de cet empire » [195]. A Poznan, Napoléon aurait dit à Matuszewicz : « Convoquez la Diète, formez une Confédération; appelez-y votre roi; demandez moi de vous retourner la partie de votre pays qui vous a été prise; alors je le proclamerai et j'espère que je tiendrai » [196]. Il ne peut être indifférent à Jérôme de suivre avant de partir les préparatifs de cette grande affaire appelée à faciliter sa marche en Lithuanie.

Matuszewicz demande pour cela qu'on ne retarde plus la publication des pouvoirs extraordinaires attribués au Conseil des Ministres [197]. De Pradt engage ceux-ci à préparer, en attendant, l'acte de convocation de la Diète et leur recommande de n'y pas mettre encore en cause l'Empereur [198], ce que seule pourra faire la Confédération. C'est « le pauvre comte Mathu-

(193) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 79-81.
(194) Le colonel *Okouneff* affirmant aussi que les Russes ne pouvaient songer qu'à la défensive, justifie par là De Pradt; mais il est dans l'armée russe et lui aussi écrit plus tard (Considérations sur les grandes opérations, batailles et combats de la campagne de 1812 en Russie. Paris, Anselin 1829, 209 p. in-8°, p. 40-44).
(195) Handelsmann, Instructions t. 2, p. 116-122.
(196) Niemcewicz, Pamiętniki, 5 juin, p. 332-3.
(197) *Arch. Aff. Etr.*, Pologne 1 vol. 123 Varsovie 6 juin, Matuszewicz à Bassano.
(198) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 127-8. De Pradt à Bassano, 7 juin.

chewitz »[199] qui a rédigé le morceau : De Pradt le lit, le trouve médiocre, y barre des pages entières[200] et se « propose de ne plus leur abandonner la publication d'aucune pièce »[201]. Bignon a souligné l'outrecuidance de ce Quintilien qui, à peine arrivé, prétend savoir « mieux que les indigènes » quel est le langage à employer pour frapper l'opinion du pays[202]. Ce qui est plus fort, c'est qu'ayant refait ce document dont l'effet fut faible, il tient à rendre Jérôme responsable de sa maladroite présomption : « Deux actes antérieurs, dit-il, sortis de la même source avaient paru déjà sans être remarqués. Le roi de Wetsphalie après les avoir lus, m'avait dit : « Monsieur l'Ambassadeur, il n'y a plus moyen d'y tenir; mettez-y donc la main »[203]. Ainsi donc, voici Jérôme témoin à décharge de De Pradt, témoin à charge contre l'éloquent Matuszewicz; voici De Pradt plus obéissant à Jérôme qu'aux instructions de l'Empereur. Le malheur, c'est que tout ceci s'est passé le 7 ou le 6, c'est-à-dire en un temps où le roi était ou sans relations avec De Pradt, ou absent.

Ce qui doit davantage intéresser Jérôme comme De Pradt, c'est l'activité que déploie Matuszewicz au profit des Czartoryski. Les instructions de De Pradt disent : « Quand la Diète serait convoquée, elle pourrait recevoir une pétition de 8 ou 10 personnages les plus considérables dans les provinces russes, tels que le Prince Adam Czartoryski, l'aîné des Radziwill, le Prince Iablonowski »[204]. Matuszewicz a écrit à Bassano le 6 pour lui annoncer le choix du vieux Prince Czartoryski comme maréchal de la Confédération par tous les ministres, sur sa proposition et avec l'agrément de l'archevêque de Malines qui a jugé cela conforme aux vues et intentions de l'Empereur[205]. D'autre part Bassano écrit à De Pradt le 9 : « Le comte Lubienski a beaucoup d'ennemis contre lesquels il est bon que V. E. se tienne en garde. Il se les est faits par sa fermeté persévérante à établir le code civil... Il est le seul ministre dont le département ait été conduit avec activité... Le roi a un attachement particulier pour lui »[206]. Or, le fils

(199) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 116-118.
(200) *Arch. Aff. Etr.*, Pologne 330, folios 132-146.
(201) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 127-8.
(202) Bignon, Histoire de France, t. 1, p. 19-20.
(203) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 116-118.
(204) Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 116-9.
(205) *Arch. Aff. Etr.* Pologne 330, folio 123.
(206) Handelsmann, Instr., t. 2, p. 130.

de Lubienski, « le comte Pierre Lubienski, député du district de Varsovie envoie le 12 au Conseil des ministres sa démission; et, pour que ce district ne restât pas sans représentant à la Diète, on convoque aussitôt la diétine de Varsovie qui élira le Prince Czartoryski, lequel sera nommé maréchal de la Diète, puis chef (naczelnik) de la Confédération, idée que l'Ambassadeur estima heureuse » [207]. Ainsi s'opère la conjonction de ces deux astres Lubienski et Czartoryski. Le 13, le Prince Czartoryski « est inscrit sur la liste des citoyens du district; le soir le Sénat se réunit et approuve cette liste. On attend chaque jour le Prince : ce n'est plus un secret qu'il doit être député, maréchal et proclamer la Confédération ». Ainsi parle Niemcewicz qui ajoute : « Il ne manque pas deux ans pour qu'il y ait un demi-siècle que cet homme respecté fut en 1764 maréchal de la diète qui élut Stanilas-August » [208]. L'effort conjugué de Matuszewicz et des Lubienski nous ramène en 1764. Napoléon va faire proclamer la Confédération par ce personnage symbolique qui n'a rien de commun avec la France révolutionnaire et impériale. Varsovie va saluer en triomphateur ce revenant. Ceci ne manque pas d'intérêt pour Jérôme, retour de Pulawy.

En attendant, le jeune roi continue à jouer le rôle ingrat qui lui incombe. Napoléon lui ayant demandé le 5 « que la garde nationale de Varsovie soit organisée, au moins plusieurs bataillons » [209], il a entretenu De Pradt le 8 au soir de ce « désir » de l'Empereur : il s'agit de constituer pour l'armée polonaise un dépôt, une armée de soutien, création éminemment impopulaire. De Pradt temporise, écrit à Bassano : « Comme je manque d'instructions positives à cet égard, je me bornerai à en faire l'insinuation, sauf à exprimer une demande formelle, quand j'y serai autorisé » [210]. Le 11, l'effet paraît avoir été produit : « Ce matin, on a arrêté la formation de la garde nationale à Varsovie *sur un mode propre à rassurer les esprits* et à être facilement appliqué à tout le territoire du Duché. J'ai cru ces ménagements nécessaires » dit De Pradt. Bignon, le 15, note que la garde nationale fait seule le service de la place [211]. Mais ce corps reste à l'état

(207) *Archiwum Akt dawnych*, Protokol Rady Ministrow, Séance 380, fol. 292, 12 juin.
(208) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 339, 13 juin.
(209) Du Casse, Mémoires sur la campagne, p. 64.
(210) *Arch. Aff. Etr.* Pologne 330, fol. 170, Varsovie 9 juin.
(211) Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 133, p. 99-100.

d'ébauche : Dutaillis le 29 exigera sa rapide organisation et son armement : les ministres en délibèrent les 29, 30 juin, et affirment le 2 juillet que ce corps existe depuis longtemps [212]. En fait, cette garde ne sera organisée, ni pour assurer la défense du pays, ni pour constituer une réserve sérieuse.

Le 12 et le 13 Jérôme reçoit de Napoléon et de Berthier ses ordres de départ pour le 16 et s'assure de la situation dans laquelle il laisse son dépôt et ses malades : le 13 dit Niemcewicz « le roitelet-lapin a chez lui grossièrement et publiquement lavé la tête au préfet, à cause de la mauvaise viande qu'on donne dans les hôpitaux. Le préfet comme d'habitude a perdu la tête et n'a su répondre, ni en fonctionnaire, ni en Polonais. Pour un officier autrichien présent à cette scène, il dût être bien doux de voir comme les Polonais sont traités » [213]. Le Prince Léon Sapicha a montré vers cette date sa famille attablée devant un plat de gruau à la grande surprise d'un officier étranger, et sa tante ravie à la vue d'une poule rotie, plat ignoré d'elle depuis plusieurs mois [214]. Le manque de viande paraît donc général : pourtant Jérôme est dans son rôle en défendant ses malades. D'autre part, en 1809, on s'était plié aux exigences autrichiennes sans toutes ces indignations.

« Le 14 juin, le 2e lancier polonais se mit en marche vers Kamenczyk, Nur, Bialystok, Sokolka, Grodno, musique en tête : des dizaines de milliers de curieux contemplaient le défilé; des cavaliers, des voitures contenant des personnes d'importance l'escortèrent, tant que le régiment ne prit pas le grand trot » Le lendemain, les Westphaliens à leur tour partaient : mais leur départ différa quelque peu. Le 14, l'ordonnateur général Barthomeuf a demandé au ministère de l'intérieur « d'approvisionner sans délai en avoine les magasins, sinon il aurait recours à des moyens qu'il voudrait éviter » [216]. Le conseil des ministres s'en prend à Vandamme, De Pradt s'éclipse; on écrit à Bassano pour être autorisé à tirer de l'avoine des magasins de réserve de Modlin; on pro-

(212) *Archiwum Akt dawnych*, Protokol Rady Ministrow, 2e vol. de 1812, Séance 390, folio 3; séance 393, folios 8 et 9.
(213) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 339, 13 juin.
(214) Sapieha (Xiaze Léon), Wspomnienia (z lat 1803 do 1863) Cracovie, Gebethner et Wolf, 1912 in-8°, XXXVII-375 p. p. 11.
(215) Gnoinski, Ze wspomnienia mojego dziadka. Pamiętniki z wojny 1812. Piotrkow 1918, 100 p. in-16, p. 6.
(216) *Archiwum Akt dawnych*, Protokół rady Ministrów, Séance 381, fol. 254-5, 15 juin.

teste contre « des visites domiciliaires qui pourraient compromettre la tranquillité publique »; on met au défi Barthomeuf « de trouver de l'avoine pour de l'argent »; on incrimine les autorités militaires, les livreurs français et prussiens [216 bis]. C'était remettre à longtemps une solution qui devait être immédiate. Le 15, les Westphaliens partirent : « C'est avec un grand plaisir, dit Bignon, qu'on a vu partir ces troupes qui, sans avoir commis aucun excès bien grave en cette résidence même, y étaient cependant mal vues sur le bruit des écarts qu'on impute aux autres corps de la même nation dans les campagnes » [217]. Niemcewicz parle sur un autre ton : « Si le séjour des Westphaliens a été accablant pour la ville et le pays, leur départ a presque causé une révolte ouverte. Furieux de partir pour la guerre, abrutis par la boisson, ils se sont jetés sur des chariots de brasseurs, ont dételé les chevaux, volé les tréteaux des revendeuses. Notre peuple si doux ne supporte cependant pas les outrages : il y eut tout le jour et la nuit du tumulte, un vrai combat, quelques blessés des deux cotés, un westphalien tué. A ma demande, le général Du Taillis a envoyé des patrouilles de nos ulhans qui ont arrêté la tuerie. Déjà, on se réjouissait que ce peuple insubordonné fût parti, quand tout à coup, de plus loin que Praga, la garde rebroussa chemin, prétextant la chaleur. O illustres et valeureuses troupes ! On a fait demander au préfet quelques dizaines de chevaux pour les canons. On peut donc trainer derrière soi des chambellans, un préfet du palais, « un grand maître de la garderobe » et n'avoir pas de chevaux pour l'artillerie » [218]. Ce coup est décoché contre Jérôme; or il est probable que si le 2e lancier prenait le grand trot et si l'artillerie westphalienne avait besoin de renforts en chevaux, c'est que les rations d'avoine n'étaient pas les mêmes partout.

Le 16, le roi doit suivre le 8e corps. Varsovie « délivrée du soldat étranger offre une vue agréable aux députés et sénateurs qui se rassemblent de toutes parts. Quelques-uns sont venus à pieds, chose digne vraiment des premiers temps de la République romaine » [219]. « L'empressement qu'ils ont montré pour se rendre à Varsovie surpasse toute attente : ils attendent avec impatience l'ouverture de la diète » Le 17 « ils sont déjà

(216 bis) *Archiv Aff. Etr.*, Pologne, 240, 15 juin.
(217) Handelsmann, Instructions t. 2, p. 99-100.
(218) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 340-1, 15 juin.
(219) *Idem*, p. 341-16 juin.

presque tous là : il n'y en a pas 10 qui soient en retard : ils sont pleins d'enthousiasme et d'espérance » [220]. Le 13, De Pradt s'effrayait à l'idée du contre coup qu'aurait cette effervescence sur les soldats polonais du corps autrichien qui approche. Le 14, il la voit grandir dans la ville et les campagnes. Le 16, ne sachant « jusqu'où pourrait aller une masse d'hommes réunis », il imagine de leur donner les moyens de renouveler leurs baux de ferme de la Saint-Jean et de les renvoyer au bout de quelques jours en réduisant « la diète confédérée à une commission d'un petit nombre de membres » [221] « Jamais Napoléon, remarque Bignon, a-t-il pu deviner qu'une pareille pensée dût entrer dans l'esprit de son ambassadeur et qu'il pût avoir l'audace de la mettre à exécution » [222].

Cette histoire de baux de la Saint-Jean suffit à prouver que De Pradt n'a pas agi de lui-même : des Polonais l'ont inspiré; Bignon sans les nommer, fait allusion aux ministres. Poniatowski à l'armée, Luszczewski très malade, Sobolewski sans initiative sont hors de cause; ce n'est pas Potocki qui, exclu de la direction de la Confédération, aurait intérêt à ne pas voir un Comité directeur se substituer à la Diète. Il ne reste que Lubienski et Matuszewicz. Bignon attribue aux inspirateurs de De Pradt, la crainte « des désordres, du pillage qui, à la suite des confédérations armées, n'épargnaient pas même les propriétés », la crainte des confédérations « qui jadis ébranlaient le pays entier, faisaient monter à cheval tous les gentilshommes et pour les nourrir, les équiper, mettaient à contributions, sans ménagements, ni distinction d'amis ou ennemis, les terres des grands propriétaires » [223]. Ces craintes font qu'il ne reste rien de ce qu'attendait Napoléon de la Pologne confédérée, si ce n'est la mise au pinacle de Czartoryski aux dépens de Potocki. Les mécontents ne manqueront pas : Potocki d'abord poussé par les opposants de la dernière diète vers le maréchalat de la Confédération et qui n'en était pas fâché [224]. Le maréchal de cette dernière diète, le Comte Soltyk, que l'ambassadeur à peine arrivé estime « au-dessous de cette place », jugé par d'autres « plus capable que Czartoryski de remplir ces hautes fonctions », eut voulu

(220) *Archiv. Aff. Etr*, fol. 243, Varsovie 16 juin, Bignon à Bassano, fol. 259, idem.
(221) Handelsmann, Instructions et dépêches, t. 2, p. 136 De Pradt à Bassano.
(222) Bignon, Histoire de la France sous Napoléon t. 11, p. 15-18.
(223) *Idem*, t. 11, p. 12 et 13.
(224) Handelsmann, Instructions t. 2, p. 99, 13 juin, Bignon à Bassano.

« saisir le gouvernement d'une main ferme remuer les masses », mais se sent « écarté par la politique de Napoléon » [225]. Le 16 juin, le sort en est jeté : Czartoryski sera maréchal et la Confédération se réduira rapidement à un comité dont la réception « d'adhésions, le lancement de proclamations, de lettres de compliments seront les seuls actes politiques » [225]. Il y a désormais deux pouvoirs en vue : un ministère à pouvoirs extraordinaires et un comité de confédération à pouvoirs dictatoriaux. D'un côté Potocki, de l'autre Czartoryski : partout Matuszewicz. A côté d'eux, De Pradt, instrument aux mains des habiles flattant sa vanité et dont la mission ne fut pas dirigée selon la pensée de l'Empereur dans le grand intérêt de la Pologne, mais dans le sens étroit d'un intérêt purement local [226].

Pendant que De Pradt projette de manquer à sa mission, le brouillard s'épaissit sur le front sud-ouest. Les Russes sont bien informés de ce qui a lieu dans le Duché. C'est ainsi que le 1er juin, le juif Chem est allé pour la seconde fois de Terespol à Varsovie, envoyé par le juif Leyzor Zyskielewicz; que le juif Calko, marchand de cuir à Koden, renseigne le Général Essen par le Bug [227]. Par contre le Comte de Goes, gouverneur de Galicie, ayant opposé un refus poli, mais formel de laisser arriver à Léopold Vandernoot, le meilleur agent de Bignon, le remplaçant de cet agent « arrivé au moment où la frontière russe se fermait de façon rigoureuse, et étant sans liaisons dans le pays, n'a pu obtenir aucune bonne information sur les troupes russes dans les provinces méridionales » [228]. Une correspondance régulière entre le Duché et l'Empire russe est impossible : « notre Sainte Inquisition, le Conseil de guerre établi à Luck a tant d'espions que personne ne peut être en sûreté; de nouveaux événements ont fait martyriser plusieurs personnes dont Stecki qui sera exilé en Sibérie ou condamné à être soldat » [229]. Le 8 un agent de Térespol a refusé de continuer sa correspondance, 11 ou 12 gentilhommes voisins ayant été envoyés en Russie [230]. Le même jour Jérôme

(225) *Archiv Aff. Etr,* Pologne 330, fol. 243, Bignon à Bassano 16 juin. — Handelsmann, Instructions t. 2, p. 134, 17 juin, de Pradt à Bassano. — Soltyk (Roman), Napoléon en 1812, Mémoires historiques et militaires sur la campagne de Russie. Paris, Bertrand 1836, 464 p. in 8° p. 51, 53, 55.

(226) Bignon, Histoire de la France, t. 11, p. 11-12.

(227) *Archiv. Aff. Etr,* Pologne 330, fol. 98.

(228) *Idem,* fol. 99-100, Bignon à Bassano 1er juin.

(229) *Idem,* fol. 106, 2 juin.

(230) *Idem,* fol. 154.

a écrit à l'Empereur : « Le corps de Bagration remonte sur Brzesc et celui d'Essen se réunit à Bialystok ». A quoi Berthier répond : « Il est fâcheux que vous n'ayez pas envoyé au lieu d'une simple analyse les rapports originaux, afin qu'on pût les comparer à ceux que nous avons » [231]. Ces originaux semblent maigres; Bignon et Jérôme savent peu de chose; Berthier et Napoléon cherchent une certitude, mais manquent de faits pour l'établir. Les bruits que le tsar « veut se déclarer roi de Pologne ou mettre son frère sur le trône » [232], « que la paix est faite avec les Turcs » [233]; que les Russes remontent vers le nord [234], paraissent un moment aussi douteux l'un que l'autre. Les impressions sur ce qui se passe au sud-est de l'aile droite, peuvent se résumer en ces phrases de Bignon : « Les rapports que je reçois, sont chaque jour moins intéressants. Les nonces qui arrivent ici de la frontière, ne nous apprennent rien de plus » [235]. Ceci étant, et Jérôme ayant reçu les 12 et 13 juin des ordres précis, le roi ne pouvait se priver de voir une personnalité comme le vieux prince Adam.

Les ordres reçus par Jérôme sont les suivants : « Aussitôt que la tête des Autrichiens sera à Zamosc, ce que S. M. présume devoir avoir lieu du 15 au 18, il sera nécessaire que Reynier rétrograde à marches forcées sur Praga; que tout le 8e se porte sur Sierock et Pultusk, votre Q. G. sur Pultusk le 16 et à Ostrolenka le 18; que le Q. G. du Prince Poniatowski soit le 18 à Nowogrod. Lorsque le 7e sera de retour, il doit aussitôt appuyer le 8e et le 5e, en laissant de fortes garnisons à Praga, Modlin et sur la Vistule jusqu'à ce que les Autrichiens arrivés à Praga, puissent couvrir Varsovie et la gauche de la Vistule » [236]. Berthier fait remarquer à Jérôme : « Nous sommes si éloignés, que c'est à vous à manœuvrer selon les circonstances dans l'esprit général de vos instructions. Le mouvement de Bagration sur Brzesc peut avoir pour but de regagner les marches que nous avons sur lui, défendre le passage du Niemen et couvrir Wilna avec toutes ses forces réunies pour donner bataille. Si V. M. s'aperçoit qu'il en est ainsi et que Bagration remonte sur Grodno, Elle doit accélérer, se porter sur Ostrolenka et Nowogrod et se trouver tou-

(231) Du Casse, Mémoires sur la Campagne, p. 70.
(232) *Archiv. Aff. Etr*, Pologne, 330 fol. 106, 2 juin.
(233) *Idem*, fol. 172.
(234) *Idem*, fol. 178.
(235) *Arch. Aff. Etr.*, fol. 259, Varsovie 17 juin.
(236) Du Casse, Mémoires sur la Campagne p. 68, Danzig 10 juin.

jours en mesure d'être opposée à la gauche de l'ennemi, à l'armée de Bagration. L'important est que la droite que vous commandez, ne se commette pas contre des forces supérieures et manœuvre réunie de position en position » [237]. Les 5e et 8e corps sont donc rivés à ce 7e si peu pressé, rivé lui-même au corps autrichien, le moins pressé de tous : les plus résolus sont à la merci des plus inertes. Le 5, Berthier voit Schwarzenberg le 14 à Lublin; le 10, il ne le voit plus à Zamość que du 15 au 18.

Le 13, un aide de camp de Schwarzenberg a annoncé à Jérôme et à De Pradt « que ses troupes entraient dans le grand duché, qu'il ignorait leur destination, qu'elles viendraient peut-être à Varsovie et comprenaient 10 bataillons entièrement composés de Polonais » [238] ce qui rendra leur chef moins désireux encore de se hâter vers Varsovie. Le 15, le Conseil des Ministres signale à De Pradt que les Autrichiens veulent faire des réquisitions sur le département de Lublin et qu'il n'a reçu aucun avis *sur la manière* dont ces troupes entrent dans le Duché » [239]. Voici des points de friction, prétextes à retards. De plus, des bruits décevants se répandent, bruits « d'un voyage que le Prince de Schwarzenberg a dû faire pour voir le roi de Westphalie »; bruits qu'il sera ambassadeur d'Autriche à Varsovie; que D'Haugwitz y représentera la Prusse; qu'ils « feront au nom de leurs cours respectives la déclaration qu'elles cèdent en entier les Provinces détachées de la Pologne depuis 1773 » [240]. Schwarzenberg en tout ceci ne prend pas figure de chef belliqueux. Du 7e corps, on continue à se plaindre [241]. Le général Gudsmith de la 2e division, en mourant à Pulawy, ce qui fut signalé à Dresde et à Wilna, attire l'attention des Russes sur la présence des Saxons en ce point, sur l'envoi de renforts pour remplacer les absents et malades de ce corps, sur le zèle du roi de Saxe « destiné à être le nouveau roi de Pologne ou à renoncer au Duché sous promesse apparente de dédommagements » [242]. Autant les Russes sont tranquilles au sujet des Autrichiens,

(237) *Idem*, p. 70-71, Danzig 11 juin.
(238) HANDELSMANN, Instructions t. 2, p. 135, de Pradt à Bassano.
(239) *Archiwum Akt dawnych*, Protokół Rady Ministrów, Séance 381, 15 juin folios 254-5.
(240) *Arch. Aff. Etr*, Pologne 330, fol. 226, 18 juin, Bignon à Bassano.
(241) HANDELSMANN, Instructions t. 2, p. 100, 15 juin, Bignon à Bassano.
(242) *Glavny Archiv*, n° 6609, Dresde 5-17 juin. Chanikof au Chancelier d'Empire.

autant ils doivent désirer porter un coup au 7e corps pour calmer le roi de Saxe. De tout ceci, Jérôme a une idée plus ou moins nette.

D'autre part, une campagne a commencé en faveur du prince Adam Georges, adolescent de 42 ans qui batifole alors avec des jeunes filles sur les bords du San, cet autre Lignon. Le chef de chœur est son beau-frère André Zamojski que Bassano définit « un homme puissant, considéré comme le chef actuel d'un assez grand parti, celui de Czartoryski », qui est assez fort pour oser demander « au détriment de l'Etat une indemnité de 7 millions de florins que le ministre en sa conscience ne croyait pas due » [243]; et en lequel Askenazy montre « un des principaux ressorts du gouvernement du Duché », un homme qui aura été successivement bien en cour à la Hofburg, aux Tuileries et près du tsar [244]. Ce grand seigneur hostile à Jérôme, va partout redisant la « position désespérante » d'Adam qui a « rêvé toute sa vie le rétablissement de la Pologne, et se trouve au moment de sa délivrance enchaîné de manière à ne pouvoir y prendre part », ayant vu six fois le tsar refuser sa démission. « Cette conversation de M. Zamojski, dit Bignon, m'a paru une justification de l'inactivité actuelle à laquelle son beau-frère se condamne, et *une préparation à le voir paraître sur la scène un peu plus tard* » [245]. Si Bignon a fait partager cette illusion à Jérôme, il a dû éprouver quelque difficulté.

De Posen, Matuszewicz a écrit à Adam Georges après avoir écrit au vieil Adam et dans le même esprit. La Princesse Isabelle avertie de ceci par une seconde lettre de Matuszewicz à son mari, met son fils en garde contre les intentions qu'à ce ministre de l'attirer dans le parti de Napoléon : « Je sais qu'il t'a écrit selon ses vues. Mais je te conseille de suivre l'impulsion de ta conscience. Borne toi strictement à ce que l'honneur commande. La Providence peut tout. Mais l'heure est difficile. Ce qui me rassure, c'est que ni toi, ni nous n'avons rien à nous reprocher. Tu es le meilleur des Polonais et un honnête homme. O mon cher enfant, un jour viendra où, suivant l'élan de ton cœur, tu pourras venir ici et dire avec nous, je suis en Pologne, je suis Polonais, nous avons une pa-

(243) Handelsmann, Instructions t. 2, p. 130, Torun 9 juin, Bassano à De Pradt.
(244) Askenazy, Na rozdrozu (1812-3) p. 212-3.
(245) Handelsmann, Instructions t. 2, p. 98-99. Varsovie 13 juin, Bignon à Bassano.

trie » [246]. Adam n'est donc pas poussé à l'action par sa mère. Toujours sujet, ami et serviteur d'Alexandre [247], il adresse de Sieniawa le 10, à son « cher et digne ami » Matuszewicz une lettre, manifeste qui par dessus cette tête va à ses compatriotes et à Napoléon. Matuszewicz en a fait part dès le 15 à De Pradt auquel « elle a paru d'un intérêt tel qu'il a cru devoir lui demander de lui accorder de la transmettre » à Bassano. Ce manifeste est écrit dans le style condescendant dont use Alexandre avec Czartoryski : il a quelque chose de royal. Adam n'est-il pas honoré par Alexandre « d'une amitié que les Souverains accordent rarement aux particuliers » ? Grâce à ceci, il a espéré pouvoir être utile aux Provinces polonaises : « Vous vous rappelez que mes espérances ne furent pas vaines ». Par lui, la Pologne aurait pu « devenir un royaume séparé..., sort le plus heureux auquel nous aurions pu prétendre ». A la vérité, les résultats ont « entièrement trompé son attente » : mais ceci vient de ce qu'un mauvais sort avait « de plus en plus embrouillé les affaires de l'Europe ». Il avait alors donné et obtenu « non sans peine », sa démission de ministre. Sa mémoire le trompe : c'est Alexandre qui l'a remercié. — Depuis lors, il est resté au service du tsar, « au poste où sa destinée l'a placé ». Le tsar refusant d'agréer ses multiples démissions de fonctionnaire russe, l'a autorisé à résider hors de Russie, au sein même de sa patrie et de sa famille; Adam lui doit donc « des obligations, de la reconnaissance » pour le mode d'utilisation de ses talents : car il est toujours au service du tsar et c'est avec une particulière onction qu'il dit « mon service ».

Attaché à son pays, il est heureux de voir ses parents « se rendre immédiatement à Varsovie pour assister à l'acte mémorable qui doit recommencer l'existence de la Pologne ». Il croit « le glaive de la destruction suspendu sur l'Empire de Russie », « toutes les probabilités possibles promettant la victoire au génie de la victoire » ; mais, dit-il, il serait contraire « à la loyauté, aux convenances les plus respectées, de

(246) Askenazy, Na rozdrozu, p. 211. Cette lettre datée de Pulawy 3 juin, est en réalité du 9.

(247) Il reste jusqu'à la mort hostile à Napoléon, puisque le traité de Schœnbrum qui est regardé par tous comme un acheminement vers la restauration de la Pologne est appelé par lui « Traité du 5e partage de la Pologne entre l'Autriche et la Russie, confirmé dans le traité de paix entre la France et l'Autriche » (D'Angeberg, Recueil des traités, p. 519).

me mettre un des premiers en avant contre le Souverain que je sers encore et qui a épuisé envers moi tous les procédés d'amitié et de délicatesse ». Il s'exposerait ainsi à une souillure et aussi « à des peines infamantes ». Nul en effet ne connaît bien le maniement de « la balance où l'avenir des nations est déjà résolu et pesé ». Il a donc foi; mais il doute. « Ma personne de plus ou de moins dans ce moment ne saurait très certainement influer en rien sur les chances qui s'ouvrent pour la Pologne ». « Dois-je me couvrir de blâme et de déshonneur ? » « Si j'oubliais ce qu'exigent mes obligations envers l'Empereur Alexandre, nos compatriotes en Russie s'en ressentiraient immédiatement ». « Faut-il que je sois mal vu à cause que je me suis trouvé rapproché de la scène des événements ? » Il a donc peur d'être mal vu d'Alexandre.

Il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses : « Ma patrie a été et sera toujours le premier objet de mes vœux, mon devoir, la règle unique de mes actions », vague et superbe phrase pour un discours du trône. Napoléon a toujours manqué de précision : « Non seulement l'avenir restait caché, mais les espérances de la Pologne semblaient se perdre dans les vastes plans qui occupaient le grand homme du siècle ». Mais, il « sait d'un coup d'œil saisir les plus vastes combinaisons dont le sort des nations dépend » [248]. Au reste l'Empereur qui connaît si bien son Rulhière n'y a-t-il pas lu ces phrases révélatrices de la politique des Czartoryski ? « Les Princes Czartoryski que l'ancienne grandeur de leur maison portait à s'élever au-dessus de l'égalité républicaine, accusant en toute rencontre les vices de leurs concitoyens..., avaient conçu le projet de changer le gouvernement en une véritable monarchie... Ils avaient conçu l'espérance de former cette monarchie pour eux-mêmes...; pour contraindre une nation si éperdument éprise de liberté, ils osaient se flatter d'employer le concours même de la Russie... Une telle entreprise ne pouvait être conduite par des mains plus hardies et plus adroites... En paraissant s'attacher au système que suivait la maison de Saxe, les Czartoryski formaient des liaisons particulières dans les cours de Russie, d'Angleterre et d'Autriche » [249]. La lettre

(248) *Arch. Aff. Etr.* Pologne 330, folio 187-189. Publiée dans le *Coup d'œil sur l'Etat politique du Royaume de Pologne sous la domination russe.* Paris 1832. Voir Mémoires du Pce Adam Czartoryski par Mazade p. 285.

(249) Rulhière, t. 1, p. 222-230.

d'Adam Georges, et Rulhière même ne donnent-ils pas à comprendre à Napoléon qu'en attribuant à Czartoryski la couronne dès juin 1812, il simplifie les difficultés de la campagne ? Ou les dernières phrases de Rulhière suffiront-elles à contrebalancer l'effet des premières et de la lettre d'Adam à Matuszewicz ?

En tout cas Bignon connaît cette lettre [250], Jérôme aussi. Le 16 juin, toujours sensible aux caresses dont la politesse polonaise a l'ineffable et délicieux secret, Bignon écrit à Bassano : « Si j'en dois croire « *quelques* insinuations, on souhaiterait que, la Pologne rétablie,, ce ne fut point par l'organe d'un ambassadeur que se manifestât ici la volonté de S. M. I. C'est l'Empereur qu'on demande pour maître. C'est par lui qu'on veut être gouverné; qu'il y ait ici un Roi ou un Vice-Roi, c'est sous la dictée de S. M. I. qu'on désire que ce Roi ou Vice-Roi agisse en tout... Le vœu de la nation est d'avoir S. M. pour véritable souverain. Si elle n'a pas ce bonheur, elle veut que le souverain qu'elle aura, ne soit que le bras qui exécute ses ordres. Il est évident qu'on ne me parle ainsi qu'afin de me mettre dans le cas d'en rendre compte » [251].

Ce qu'il y a de commun entre Zamojski, Czartoryski et les interlocuteurs de Bignon, c'est leur hâte de voir Napoléon désigner un roi : sous des formes délicates, exquises, ils le mettent en demeure de se décider avant le début d'hostilités qui pourraient mettre en vedette un Prince Joseph, un Jérôme.

Cependant tous les regards sont tendus vers le vieux Prince Adam. De Pradt annonce à Bassano le 14 : « Il sera à Varsovie le 16 » [252]. Bignon écrit : « Le retour du vieux prince, pour figurer en première ligne dans la plus étonnante des époques, semble promettre à cette famille le recouvrement de son ancienne influence et déjà on s'inquiète sur les moyens de la conserver » [253]. Le 16, il remarque : « Il y a des patriotes polonais purs qui craignent le retour du règne des grands seigneurs aux dépens des autres classes et l'application à un royaume de Pologne de modifications enlevant au peuple les avantages qu'assure le texte actuel de la constitution, avantages dont la classe inférieure ne jouit pas encore,

(250) *Arch. Aff. Etr.*, Pologne, 330, fol. 259, Varsovie 17 juin 1812, Bignon à Bassano.
(251) Handelsmann, Instructions t. 2, p. 102. Bignon à Bassano 16 juin.
(252) *Idem*, t. 135.
(253) *Arch. Aff. Etr.* Pologne 330 fol. 226, 13 juin.

il est vrai, mais dont elle doit inévitablement jouir dans un temps plus ou moins éloigné » [254]. Evidemment, Napoléon et Czartoryski incarnent deux solutions contraires de la question paysanne. Soltyk souligne que « ce vieillard octogénaire dont les ans ont altéré le peu d'énergie qu'il avait, a, dans le cours de sa vie publique, montré plus d'habileté que de fermeté » [255]. Quant à Niemcewicz, il s'écrie : « Le Prince est arrivé. Ce vieillard octogénaire connu par ses vertus, sa bienfaisance, ayant rendu tant de services au pays, s'est hâté aujourd'hui encore de le servir à nouveau » [256].

Le vieux prince verra De Pradt, même Bignon qui n'est plus rien, mais auquel il affirmera « la vive reconnaissance qu'il porte ainsi que tout bon Polonais » à l'Empereur. Son langage a été parfait : « admiration pour les grandes conceptions de l'Empereur, expression du dévouement de la nation pour son libérateur, confiance dans la profonde sagesse de S. M. qui affermira le grand système créé par son génie, tous ces hommages ont été exprimés avec grâce et une chaleur qu'on eut pu ne pas attendre chez un octogénaire. Sa santé est bonne, son esprit encore très vif; le rôle auquel il est rendu à la fin de sa carrière rajeunit beaucoup son existence » [257].

Quant à Jérôme, peut-il donc partir de Varsovie sans avoir pris le contact précédemment cherché ? Abandonné à lui-même par Berthier à raison de l'éloignement, sur le point de quitter la zone sud, de se diriger vers le nord, le chef de l'aile droite doit désirer voir le Prince dont il a pu à Pulawy mesurer le prestige, dont le triomphe se prépare à Varsovie et qui arrive de cette frontière sud de chaque côté de laquelle il a des relations nombreuses, des moyens de renseignements puissants et éprouvés. Les réponses renseigneront sur son attitude. Jérôme eut été le dernier des étourdis, des indifférents. si, renseigné par l'incident Lebzeltern sur la valeur du ralliement des Habsbourg, il n'avait pas, au vol et d'autorité, saisi cette occasion de juger du ralliement des Czartoryski : il doit partir le 16 pour Pultusk, il ne partira que le 17; il a bien fait. Niemcewicz dit : « Le Prince Adam est arrivé. Le *Królik* westphalien aussitôt a envoyé vers lui : encore qu'il ne

(254) Handelsmann, Instructions t. 2, p. 101.
(255) Soltyk, Napoléon en 1812, p. 51.
(256) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 341, 16 juin.
(257) Handelsmann, Instructions t. 2, p. 103-4, Bignon à Bassano 18 juin.

s'entende pas à gouverner, il sait jacasser. Il a dit que la paix entre Moscou et la Porte était déjà conclue » [258]. Ainsi donc, au débotté, le vieux prince qui n'a pas fait un pas vers Jérôme à Pulawy, a été prié par celui-ci de venir le trouver. Niemcewicz voit en Jérôme qui va risquer son armée, par suite son trône, un ridicule bavard; l'homme de valeur c'est Czartoryski qui, sans risque, va présider la Confédération : c'est un point de vue.

Le vieillard n'est pas venu de suite : Jérôme l'attendant et « parlant, a traîné 4 heures » De Pradt qui, à l'arrivée du prince, se « sauve à demi-mort » et les laisse en tête-à-tête. Jérôme a parlé de la paix russo-turque ce qui amenait à parler des mouvements russes en face de Pulawy et Zamość. Il a cherché aussi à se renseigner sur l'action prochaine du Prince qui de 1806 à 1812 s'est tenu dans un orgueilleux isolement, loin des Bonapartes, et sur l'attitude d'Adam Georges, de ce sphinx qui, entre Alexandre et Napoléon paraît l'âme noble qu'un insoluble problème cornélien déchire, sans qu'elle puisse choisir une solution. Le vieux prince fait à son fils, le 17, un compte rendu de l'entrevue, rédigé en anglais et dont la conclusion en polonais ne nous a pas été communiquée : « J'ai, dit-il, été hier soir chez le R. de W. Il a été à mon égard d'une remarquable amabilité et m'a gardé plus d'une heure, arpentant pendant tout ce temps la petite pièce d'environ 20 pieds de large. Il est intelligent, parle très bien de tout et cela en connaissance de cause. Il m'a dit avoir lu votre lettre à M (atuszewicz). « Un rapport m'ayant mis, dit-il, parfaitement au courant de votre réputation à Paris, j'étais sûr que sa réponse serait telle qu'elle a été et j'eusse été fâché qu'il en fût autrement. Ses idées sont celles d'un véritable homme d'honneur et il exprime ses sentiments d'une manière aussi convenable qu'appropriée aux circonstances ». Et le vieil Adam ajoute pour son fils : « Vous avez là une preuve convaincante que la droiture et l'honneur finissent par l'emporter. Les vôtres sont bien connus et *récompensés*, — ce qui donne... » [259]. L'extrait de cette lettre communiqué par le regretté recteur Kallenbach [260] s'arrête à l'endroit le plus intéressant.

(258) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 341, 16 juin, Roitelet lapin.

(259) *Museum XX Czartoryskich*, A. D. Listy orygin, X Generala ojca do syna X. Ad Cz, n. 479, t. 2, 1811-1819, 17 juin 1812, Varsovie, ce qui précède et suit, est en polonais.

(260) De l'université de Cracovie, Directeur du Musée Czartoryski.

Ce qui frappe dans cette lettre, c'est d'abord que le vieux Czartoryski a de Jérôme une opinion identique à celle de sa fille Sophie Zamojska, exprimée dans les mêmes termes, et contrastant d'une façon absolue avec celle d'André Zamojski irréductiblement hostile au roi de Westphalie. C'est aussi que Jérôme ne dit pas à Czartoryski qu'il faut choisir, être pour Napoléon ou contre lui, mais approuve Adam Georges de ne pas se déclarer soudain l'ennemi de son ancien maître, affirme son estime pour une telle conduite, se montre tout autre chose qu'« un ogre de Corse » et s'efforce ainsi d'attirer à son frère les sympathies des Czartoryski. C'est enfin que, dans l'attitude de Jérôme, le vieil Adam voit déjà une récompense pour la conduite adoptée par Adam Georges « ce qui donne » à penser qu'il faut persévérer dans cette voie et que Napoléon n'en gardera pas rancune au jeune Adam; que peut-être même il lui en saura gré et, qu'au moment de la victoire, il lui fera des propositions; qu'en tout cas cette conduite n'est en rien dangereuse, qu'elle est très diplomatique. Jérôme aurait donc sa part de responsabilité dans l'attitude ultérieure d'Adam Georges.

Précisément, le 16, le jeune Adam a écrit de Sieniawa à sa mère : « J'apprends par des lettres que je viens de recevoir d'Uziemblo (son commissionnaire) et de Sniadecki (recteur) qu'on parle à Wilna de mon arrivée, qu'on désire me voir, qu'on s'étonne que je n'ai pas encore rejoint l'Empereur Alexandre... Au moment où je croyais que M. de Novosiltzoff ne passerait plus, j'ai reçu l'avis de son arrivée; j'ai passé une heure avec lui; il est possible que cette visite transpire, et, dans ce cas, le mieux est de l'avouer tout bonnement... Nous avons beaucoup causé; il va en Russie rempli d'espoir, est persuadé que la guerre traînera, que les Russes se tiendront sur la défensive... Au reste, il ne sait à peu près rien et va offrir ses services. J'ai remarqué qu'il était dans une entière ignorance de la tournure que vont prendre les affaires en Pologne... J'ai profité de l'occasion pour écrire à l'Empereur Alexandre et le supplier de m'accorder ma démission... Novosiltzoff a trouvé ma démarche fort à propos et très juste : je suis bien aise que lui et ma lettre arrivent à Vilna » [261]. Anna Potocka a peint de couleurs sombres ce Novosiltzoff dont « tandis qu'un de ses yeux flottait, l'autre scrutait au plus

(261) *Arch. Aff. Etr.*, Pologne, fol. 249, 16 juin, Copie, non original.

profond de l'âme la pensée qu'on cherchait à lui dérober » et qui n'allait chez elle que « pour savoir ce qu'on y disait et pensait » [262]. Czartoryski n'est pas homme à pouvoir donner le change à ce maître espion; il subit, en le craignant, son étrange ascendant; il a peur et conclut : « Mon projet est d'aller à Carlsbad et Egra ». Il écrit cela le jour où son père voit Jérôme. La lettre par laquelle son père lui relate son entrevue avec le roi de Westphalie achève de le décider à se retirer dans sa tour d'ivoire. Le 4 juillet, il envoie à Alexandre une lettre qui est le pendant de celle envoyée le 10 juin à Matuszewicz, et le prie d'agréer « l'hommage d'un attachement auquel le devoir seul pouvait tracer des bornes », — le devoir qu'il a envers sa patrie et sa carrière. Le 4 juillet, le 16 août, le 9 octobre il offre sa démission au tsar. Ce 9 octobre même, il déclare que si sa lettre reste sans réponse, dans six semaines il se regardera comme démissionnaire et se joindra à la Confédération. Mais il n'en fera rien, et le 6 décembre félicitera le tsar de sa victoire [263]. C'est l'homme qui s'offre à venir au secours de la victoire, après avoir déclaré qu'il ne peut y collaborer; c'est le comte de Provence, le général Boulanger, le prétendant qui se dérobe et ne comprend pas qu'il perd de ce fait toute valeur. Alexandre le lui fera bien voir.

Rassuré par Jérôme et par Novosiltzoff, c'est sur son parti en Pologne que compte Adam pour que son « devoir » devienne celui d'un roi. Bignon qualifie la lettre à Matuszewicz d'« expression officielle des insinuations itératives » [264] de Zamojski. Il écrit : « On parle que le roi de Prusse a remis à l'Empereur les anciennes couronnes de Pologne déposées au Château de Cracovie et enlevées en 1794 par les Prussiens; qu'elles ont été apportées à Varsovie et seront employées au couronnement [264 bis]. L'élection unanime du Prince Czartoryski pour nonce du district de Varsovie, conformément à la voix publique, a causé un contentement général. On ne pouvait sans attendrissement voir un citoyen des plus distingués, d'un mérite reconnu, s'empresser malgré son âge d'offrir ses services à sa patrie renaissante. Le bâton de Maréchal de la diète que le vœu public lui destine, ne saurait, dit-on, être mis en des mains plus illustres » [265]. Sans cesse vont de front ces trois

(262) Potocka (Ctesse), Mémoires, p. 365.
(263) Mémoires du Pce Czartoryski, t. 2, p. 285-290, 293, 297.
(264) *Arch. Aff. Etr.*, Pologne 330 fol 259, Varsovie 17 juin.
(264 bis) En 1809, presque toutes ces insignes furent fondues, les pierres précieuses vendues; ce qui reste, est encore en Allemagne. (M. J. Wielopolska : Kurier Poranny 13 juin 1930. Insygnia Koronne polskie jako broń partyjna).
(265) *Idem*, folio 266, 18 juin à Bassano.

idées — imminence du choix d'un roi, illustration de la maison Czartoryska, contentement général à la vue de l'élévation de cette maison. La voix publique ne représente d'ailleurs que des gens ayant voix, et non la masse d'un peuple muet. Niemcewicz dit aussi : « Attendrissante fut la réunion de la diétine. La *szlachta* était rassemblée, la foule désirait voir un homme éloigné depuis longtemps, connu par sa bienfaisance et les services importants rendus à la patrie. Sincères étaient les acclamations de tous : les assistants versaient des larmes » [266]. Czartoryski ayant fait un discours, « des pleurs d'attendrissement lui ont presque ôté la parole » [267]. Ce fut un des beaux jours du Prince; le 17 juin 1813, Sophie Matuszewicz notera : « C'était hier l'anniversaire de l'élection du Prince comme député de Varsovie. J'ai été moralement et physiquement étouffée par la masse des visiteurs venus à cette occasion, par leur cohue tapageuse » [268]. En 1813, quand la campagne d'Allemagne bat son plein, quand les Russes occupent le Duché, une telle manifestation ! qu'on juge du 17 juin 1812 d'après l'anniversaire. C'est le commencement de l'apothéose de la Famille, très distincte d'une apothéose des Bonapartes.

La Princesse Czartoryska annonce qu'en Lithuanie on a parlé au tsar en faveur d'Adam Georges et qu'Alexandre, tout en se proposant lui, son frère Nicolas ou le duc d'Oldenbourg pour y régner, a déclaré ne pouvoir « demander au Prince Adam des démarches qui le perdraient et compromettraient sa famille ». Ainsi donc la Princesse tend à dire que, seule, la crainte de Napoléon empêche que son fils joue un rôle de premier plan en Lithuanie. Il est clair que, si l'Empereur lui confie ce rôle pour la Pologne, tout s'arrange. Elle prend les devants et propose l'envoi de « précurseurs dans les provinces encore occupées, pour préparer les habitants à l'insurrection », notamment d'« un homme qui a beaucoup de parents, d'amis en Lithuanie, qui est à Léopol, mais doit arriver ici incessamment ». C'est donc la maison Czartoryska qui fournirait les agents. Elle indique aussi la façon d'opérer : parmi les propriétaires de Lithuanie, « il y en a peut-être qui craignent l'introduction brusque et entière du Code français ».

(266) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 341-2, 17 juin.
(267) *Arch. Aff. Etr.*, fol. 259.
(268) Wodzicka (Thérèse), z zwierzeń Dziewczęcych, Pamiętniki Zofii z Matuszewiczów Kickiej p. 17-18.

« Dès longtemps, commente Bignon, le Comte Zamojski et d'autres personnes m'ont entretenu de la convenance qu'il y aurait à remplir le canevas constitutionnel dans le sens des habitudes nationales » [269]. C'est dans cet esprit que la vieille princesse commence sa campagne.

Cependant, le 17, le prince Adam note à Adam Georges : « Le roi a quitté Varsovie ce matin de très bonne heure. Son Q. G. est à Pultusk » [270]. Et Niemcewicz dit : « Le roiteletlapin de Westphalie, à 4 heures du matin, a filé à cheval, laissant toutefois M. Marinville, son chambellan, pour qu'il ne permette à personne de s'installer dans le Palais. Après ce départ, les fronts de tous se sont rassérénés »[271]. Le parti dont est Niemcewicz, craignant en effet de voir Jérôme définitivement installé à Varsovie, c'est du moins un répit, un espoir que son départ en campagne. Anna Potocka écrit : « Je crois qu'à l'ambassade on fut soulagé de le voir partir » [272]. Evidemment, De Pradt est débarrassé d'un témoin gênant pour lui. La Gazeta Warszawska attend le 20 pour révéler le départ du chef de l'aile droite : « Dans la nuit de mardi à mercredi, S. M. le Roi de Westphalie a quitté notre capitale pour se rendre à l'armée; S. E. le Général français Reynier est arrivé ici avant-hier » [273]. Ce départ en sourdine, sans apparât, à la Napoléon, contraste singulièrement avec l'arrivée du vieux Czartoryski. Cette opposition ne s'arrêtera pas là.

Quand, le 17 juin à l'aube, sur la route de Praga à Pultusk Jérôme presse de sa cuisse nerveuse la monture qui le mène en hâte vers des destinées aussi courtes que décevantes, croit-il qu'il sera roi de Pologne ? Veut-il l'être ? Dans une note datée du 30 juin, Reinhard signale : « On dit que Mme la Comtesse de Lövenstein, dame du Palais, est la seule qui ait obtenu du Roi la promesse qu'elle le suivrait *dans le cas où il serait roi de Pologne* » [274]. On ne peut guère attacher de valeur aux papotages jaloux des rivales de Mme de Löwenstein qui à Cassel voient la Pologne comme un Eldorado. Par contre l'opinion de Jérôme mérite quelque créance. Le 8 juin, la reine Catherine lui a écrit une lettre chargée d'inquiétudes,

(269) Handelsmann, Instructions, t. 2, p. 105, Bignon à Bassano, 22 juin.
(270) *Museum XX Czartoryskich*, A. D. n° 479, t. 2, 1811-1819, 17 juin.
(271) Niemcewicz, Pamiętniki, p. 342.
(272) Potocka (Ctesse) : Mémoires, p. 320.
(273) *Supplément* au n° 49, samedi, p. 865.
(274) *Arch. Aff. Etr. Fonds Westphalie* 1812 vol. 10, fol. 127-8.

telle qu'en rédigent les femmes aimantes qu'une sorte de fluide télépathique avertit d'on ne sait quels dangers menaçant un mari, un fils, un père, un amant. Cherchant à donner un objet précis à ce vague, mais puissant instinct, elle émet la crainte que Jérôme oublie la Westphalie et se mette à désirer la Pologne. Or, la réponse du roi, datée de Pultusk 19 juin, sera très claire : « Je réponds, ma chère et bien-aimée petite femme, à la lettre du 8 que je reçois seulement aujourd'hui : ainsi, il ne faut pas t'impatienter, si tu ne reçois pas aussi souvent de mes lettres. Sois seulement bien persuadée que, sitôt que nous devrons nous mettre en marche pour opérer, je t'enverrai un courrier pour que tu ne sois pas inquiète. Je suis, je t'assure, *bien loin de désirer* la Pologne et je t'assure que *ni moi ni l'Empereur n'y pensons :* ainsi, tout ton latin est perdu car *tu prèches un converti et très converti* » [275].

Etant donné les difficultés de tout genre qu'à éprouvées Jérôme, ce qu'il sait de la situation, ce qu'il peut prévoir, il n'existe aucune raison d'émettre des doutes sur la sincérité de cette affirmation.

(275) Mémoires et Corresp. du roi Jérôme et de la reine Catherine t. 5, p. 488.

CONCLUSION.

Ainsi, le 19 juin, Jérôme ne pense pas à régner en Pologne et l'Empereur ne pense plus à l'y faire régner. Jérôme l'affirme : sa sincérité n'est pas douteuse et il semble documenté sur les intentions de son frère. Sa joie en mars 1812 n'était d'ailleurs pas celle d'un candidat à un nouveau trône, mais bien celle d'un jeune prince qui saisit allègrement l'occasion de faire acte d'obéissance à l'Empereur en se donnant par une participation active à la guerre des droits à une Westphalie plus étoffée, plus puissante.

D'avril au 19 juin, il a fait en Pologne l'expérience de l'administration d'une armée en marche ou en station et du commandement de plusieurs corps, expérience dure, non seulement pour lui, mais encore pour un militaire aussi accompli que Marchand. L'opération qu'était la feinte sur Lublin, a échoué; mais entreprise par un autre que lui, elle n'eut pas eu plus de succès; la fausse manœuvre de la fin n'est imputable qu'à Reynier. Le roi semble avoir eu avec Poniatowski des relations que des tiers seuls auraient pu troubler; s'être fait apprécier du Président du Conseil et des comtesses Potocki; avoir, — autant que le permettaient une situation politique et sociale compliquée, des ressources médiocres, des voies de communication rares et précaires, — longuement louvoyé en face de l'inévitable mécontentement des gouvernants et des paysans miséreux. Il a pêché dans le monde plus par discrétion que par légèreté; il est entré à ses dépens en contact avec l'opinion d'un pays où il ne régnait pas, mais où on l'accusait de vouloir régner et où il avait l'air d'un hébertiste couronné. Du fait qu'il était à Varsovie, il a été le bouc émissaire qu'on a incriminé de tout ce qu'on n'osait reprocher à l'Empereur.

Il a su plaire aux princesses Czartoryski; mais il a troublé le jeu de la Famille par sa visite à Pulawi. Zamojski chef du parti lui rend coup pour coup et prouve au pays que sa Maison

ne se rallie pas à Napoléon. Le vieil Adam atténue l'impression en paraissant répondre à l'appel de l'Empereur et de Matuszewicz à venir diriger la Confédération. La lettre d'Adam Georges du 10 juin résume ces deux tendances : il ne se rallie pas, mais si Napoléon voit clair, il doit proposer Adam à Alexandre. Lui, Adam, veut se dégager du service d'Alexandre, sans s'engager vis à vis de Napoléon; qu'on lui laisse carte blanche : ses partisans reconstruiront la Pologne. Ce sont des mots. Mais Jérôme, c'est-à-dire, — pour Adam, — Napoléon, donnant une franche approbation à cette attitude impartiale, il n'y a plus à en changer : il ne reste à Adam qu'à se retirer en Bohême, s'il veut vraiment écarter de lui tout soupçon. Jérôme l'a ainsi aidé à se perdre : car se retirer de la scène, c'était se perdre sûrement.

En avril, le roi ne pouvait nourrir beaucoup d'illusions sur la prospérité du pays entrevu par lui en 1807; mais il avait déjà beaucoup de sympathies pour le soldat polonais. En juin, son estime pour l'armée polonaise n'a fait que grandir. Il s'y est ajouté beaucoup de goût pour une partie de la Société; mais le chiffre de ses illusions sur les ressources de la future Pologne tend vers zéro.

Sans doute, il est difficile de conclure : il manque trop de lettres de Napoléon à Jérôme; on voudrait surtout avoir celles de Jérôme à Napoléon. Mais, de la mi-avril à la mi-juin, quels agents auraient pu, mieux que Jérôme et sans manquer ailleurs à la préparation de la guerre, éveiller l'attention des Polonais, de l'Autriche, de la Prusse, du tsar, les inciter à s'engager à fond, à se découvrir ? Davout, trop redoutable et qui eut manqué autre part, eut fait se terrer tout ce monde. Quelle inquiétude en Italie, si Eugène était venu jouer à Varsovie le rôle qui fut donné à Jérôme : Eugène et le 4e corps devaient du reste arriver trop tard pour le bien jouer. Seul Jérôme a l'apparence légère d'un homme placé là par inadvertance et que ses adversaires militaires ou politiques peuvent écraser, s'ils ont un peu d'audace. Car Napoléon sait qu'il a appris la prudence à ses ennemis et il veut qu'ils s'en départissent. Mais ils s'en gardèrent, Jérôme ayant paru insuffisamment étourdi.

Napoléon se trompe sur la valeur de ses agents : ayant jeté là Jérôme comme un appât, il ne songe pas assez à l'expérience utilisable qu'il lui a fait acquérir. Il ne voit pas que la fatuité de De Pradt en fera un ami de la Pologne du type le plus odieux : l'homme supérieur qui protège ce pays à toute

heure du jour; que Bignon est un homme précieux auquel il donne trop peu de crédit, de poids, par suite de hardiesse. De même que Bignon à la place de Reinhard aurait été fort utile à Jérôme et à la Westphalie, de même, en confiant à Bignon et à Jérôme réunis la tâche à accomplir à Varsovie jusqu'à la fin de la guerre, Napoléon eut dû obtenir des résultats que l'hiver même n'eut pu compromettre. « Il aurait pu gagner la terrible partie, dit René Pinon, s'il avait plus fortement constitué la Pologne et la Lithuanie derrière lui » [1]. Au lieu de cela, Jérôme n'a été là qu'un passant commandant une armée et faisant quelque figure, ce qui autorisait tous les soupçons et toutes les intrigues. Le vice principal de ce rôle, c'est que, n'ayant pu aboutir à un rapprochement avec les Czartoryski, il paraît sans but précis et ne facilite par suite en rien la réussite de cette entreprise vaine, impossible et inutile que sera la campagne de Russie. Napoléon ne sachant pas exactement ce qu'il ferait en Russie, ne pouvait charger officiellement son frère en Pologne d'un rôle plus étendu et plus nettement délimité. Il gaspillait ainsi l'activité de celui-ci sans lui faire atteindre aucun but, et se dispensait de savoir ce qu'elle pouvait offrir d'utile.

Napoléon avait peu connu la Pologne encore vagissante de 1807 : il avait connu depuis lors beaucoup de Polonais; il ne connaissait pas la Pologne de 1812, les échantillons qu'il en avait vus, courtisans très déliés, ou militaires, étant trop spéciaux. Quatre Français seulement pouvaient la lui peindre telle qu'elle était; Davout et de Serra qui n'ont plus avec elle que des rapports peu suivis; Bignon et Jérôme qui vont la quitter. L'expérience acquise par ces derniers sera vaine. Napoléon n'appellera Bignon à Wilna qu'après y avoir pris les dispositions essentielles, créé un Duché de Lithuanie, nommé certaines personnalités aux emplois les plus considérables; et la connaissance des hommes et des choses gagnée par ce résident en Pologne ne servira que pour des détails secondaires, parfois infimes. Le cas Jérôme est plus typique encore : Jérôme a rayonné du sud au nord, de l'ouest à l'est du duché; ses fonctions l'ont mis en contact impromptu avec une foule de choses et de gens qui ont à peine eu le temps de composer leur visage; il a, par suite, de ce pays une vision d'ensemble plus

(1) Pinon (René), Histoire diplomatique Collection Hanotaux t. 9, Paris, Plon 1929, 646 p. in 4°, p. 434.

complète, plus proche de la réalité peut-être que celle qu'en a Bignon. Or, l'Empereur en vient, comme tous ceux qui ont beaucoup réussi, à croire qu'on peut réaliser n'importe quoi, sur des rapports faits n'importe comment, par n'importe qui. Au lieu de faire blâmer Vandamme par Berthier le 1er juin et d'écrire à Jérôme les 1er et 5 juin, il eut dû appeler son frère à Thorn et le laisse parler : il aurait ainsi plus appris en deux heures qu'en lisant vingt rapports circonstanciés. Or, non seulement Napoléon n'a pas vu Jérôme à ce moment décisif, avant le passage du Niémen; mais il ne le verra pas pendant la guerre, alors que Jérôme vient de faire de la vie publique et du commandement l'expérience la plus sérieuse qu'il aît eu l'occasion de faire, et serait à même de profiter de ses conseils. Napoléon lui laissera quitter l'armée fin juillet sans l'appeler près de lui pour l'entendre : il est vrai que le jeune frère clairvoyant qui lui écrivait le 5 décembre 1811 la lettre jugée si sage par Bignon, puis par Vandal, lui eut crié casse cou en juin et plus encore en juillet. Quand Napoléon reverra Jérôme au moment de l'effondrement de l'Empire, il s'étonnera de la maturité de son esprit, de la sincérité de son dévouement : il n'eut tenu qu'à lui de s'en apercevoir plus tôt et d'en faire son profit en temps utile.

Est-ce à dire que ce passage de Jérôme en Pologne ait été sans aucune influence sur les décisions postérieures de Napoléon ?

On ne peut ne pas voir le contraste entre deux séries de mesures que sépare chronologiquement le passage du Niémen, mais que cet évènement militaire et ceux qui l'ont suivi, ne suffisent pas à expliquer. D'une part, le 26 mai, il est décrété que le Ministère varsovien sera revêtu de pouvoirs extraordinaires pour une durée indéterminée et succèdera, pour ainsi dire au roi de Saxe; le 2 juin, Matuszewicz obtient de Napoléon l'autorisation de réunir la Diète qui organisera la Confédération du royaume de Pologne; le 5, arrive à Varsovie un Ambassadeur français qui paraît devoir être prochainement accrédité près d'un roi de Pologne. D'autre part, au lieu de déclarer la Lithuanie réunie au Duché, et le royaume de Pologne rétabli, Napoléon, le 1er juillet créé à Wilna un Duché de Lithuanie. Cette Lithuanie n'a rien d'ailleurs du grand Duché de Lithuanie de Ladislas Iagiellon : elle ne comprend que les départements de Bialystok, Grodno, Minsk et Wilna. Ceci n'en paraît

que plus en contradiction avec le rétablissement d'un royaume de Pologne.

Langeron a noté l'existence parmi les papiers de l'Empereur pris par les Cosaques d'une carte portant au crayon rouge l'indication des trois grands duchés de Varsovie pour le roi de Saxe, de Lithuanie pour Poniatowski, de Volhynie pour Davout [2]. Ceci confirmerait l'idée que les projets de reconstitution de la Pologne attribués par Fain à l'Empereur au printemps 1812, ont été ensuite abandonnés par lui. Ce qui est sûr, c'est qu'à la conception du Duché de Varsovie, bastion de la Confédération du Rhin, ayant comme glacis le Niemen et le Bug, il a, après avoir dû passer sur ses répugnances pour une guerre contre la Russie, adopté une conception de la Pologne — bastion avancé, non plus de la Confédération, mais de l'Europe — qui n'est pas un retour à l'ancienne Pologne dépassant la Duna et le Dniepr : la guerre entraîne à ses yeux l'occupation permanente du territoire situé entre le Niemen, la Baltique, la Duna, le Dniepr, le Pripet; d'où l'armée de choc s'élança vers Moscou, où elle revint pour se refaire. Mais ce territoire stratégiquement un, est pour lui administrativement et même ethniquement divisible. Outre le Duché de Lithuanie qui en est le réduit central, le noyau organisé, cette région comprend deux autres parties distinctes : 1° les départements de Mohilov, Witebsk, Smolensk qui seront autonomes, 2° le pays entre Memel, Dunabourg et Riga, administré par les ordonnateurs du 10e corps et paraissant un appât pour la Prusse. Le duché de Lithuanie semble susceptible de s'intégrer plus tard dans la Pologne varsovienne, comme l'avait fait jadis l'ancienne Lithuanie; Mohilov, Witebsk, Smolensk constitueraient des confins qu'on eut pu annexer plus tard encore. En attendant, M. de Villeblanche, auditeur des comptes administre à Smolensk, un Portugais à Mohilov; à Witebsk un Polonais que Marbot est allé chercher au delà de la Duna. Ce territoire sera provisoirement comme l'Illyrie qui n'a pas été réunie à l'Italie voisine, mais à l'Empire français; ou comme la Nouvelle Galicie de 1809 dont les troupes étaient organisées, les villes occupées au nom de Napoléon et qu'on n'annexa au Duché qu'après le traité de Schœnbrünn : le 15 août, l'archevêque russe de Mohilov chantera un Te Deum en l'honneur de l'Empereur. La distinction

(2) Langeron (Général), Mémoires, Campagnes de 1812, 1813, 1814, publiées par Fabry p. 71, note 2.

entre la Pologne varsovienne, la Lithuanie et ces confins semble indiquer deux étapes dans l'annexion, si annexion il doit y avoir. Cette distinction laisse d'ailleurs, lors de la paix définitive, le champ ouvert à toutes sortes d'arrangements avec la Russie, y compris l'absence de toute annexion au Duché de Varsovie, de tout rétablissement du royaume de Pologne. Tout ceci est incompatible avec l'idée de créer de suite sur la Vistule et le Niemen un royaume qui fasse oublier la Westphalie à Jérôme ou mérite du moins qu'on y accrédite un ambassadeur.

Personne autre que Napoléon n'est responsable de ce revirement; mais encore faut-il voir les influences qui ont pu contribuer à cette volte-face dans l'esprit de l'Empereur. Après son départ de Dresde, il n'a guère pu changer d'avis à Poznan ou à Thorn où il est assiégé par Matuszewicz et toute une cour de grands seigneurs polonais. Ce n'est pas à Bassano qu'on peut attribuer cette idée de freiner brusquement à l'égard de la Pologne, ce ministre ayant « aliéné sa pensée en faveur de celle de l'Empereur ». D'autre part, « chaque Polonais était pour lui un Malachowski, un Mokranowski; les Polonais étaient des Paladins, fleurs de la chevalerie, toute représentation sur la Pologne lui était odieuse, le cabrait. A la tendresse qu'il professait pour la Pologne, on l'eut pris pour un descendant des Cazimir, des Iagellons plutôt que pour la progéniture d'un Esculape de Dijon »[3]. Il y a, pour Napoléon, « ce maître sans entrailles qu'est la nature des choses », la situation en Lithuanie qu'il a traduite à Wilna par ce mot : « Ces Polonais ne sont pas les mêmes que ceux de Posen et de Varsovie ». Mais le mot paraît postérieur : Napoléon est arrivé à Vilna dans la soirée du 28; le décret d'organisation du Duché de Lithuanie a été rendu le 30 à la date du 1er. L'Empereur a donc dû commencer à s'en occuper dès le 29. Il a évolué du moment où il a échappé à l'emprise de son entourage polonais à Thorn, c'est-à-dire du 9 au 29 juin. A Dantzig, Kœnigsberg, Gumbinnen, à la grande revue de Wilkowyszki, il s'est retrouvé dans l'ambiance fiévreuse du commandement : du Duché de Varsovie, il ne lui reste comme données immédiatement utiles que les rapports de Bignon, Jérôme, Vandamme; les difficultés dont a été hérissée la vie de l'aile droite dans le Duché, il les retrouve en Prusse orientale où

(3) De Pradt, Histoire de l'Ambassade, p. 99-100, 109.

sont concentrées tant de troupes, où règne un tel désordre, bien que Jérôme n'y commande pas : et il commence à comprendre la situation de ce dernier depuis trois mois.

Les pouvoirs extraordinaires donnés au Ministère du Duché devraient avoir comme corollaire leur extension aux territoires libérés par la Grande Armée à mesure qu'elle avancera. Sinon, ces territoires devraient être confiés à des gouvernants délégués par la Confédération réunie le 28 à Varsovie. Or, Napoléon se rend compte que, dans l'un ou l'autre cas, ce serait organiser dans la zone de guerre un régime analogue à celui dont Jérôme et Marchand se sont plaints dans le Duché en avril, mai et juin et qui a causé les plaintes des gouvernants polonais contre Jérôme, Vandamme et Reynier. Pour couper court à ces perspectives de conflit, il prévient toute action du Ministère ou de la Confédération : le 30, il y a un Duché de Lithuanie sorti d'un acte de sa volonté. Faire acte de volonté, gouverner directement le pays, c'est ce que Bignon lui a toujours conseillé; c'est ce qui eut supprimé les trois quarts des difficultés dans le Duché, si Jérôme avait pu le faire. S'il était trop tard pour agir ainsi à Varsovie, c'était une raison de plus pour ne pas étendre le mal au delà du Niemen : il y aura donc un Gouverneur de Lithuanie, le Hollandais Hogendorp, et à Bialystok, Grodno et Minsk des auditeurs des comptes. Seuls les membres du Conseil de Gouvernement, sans pouvoirs réels, mais disposant d'une influence à exploiter et les sous-préfets, fonctionnaires subalternes, seront des Polonais. Le séjour de Jérôme dans le Duché aura donc eu son contre-coup sur l'organisation de la Lithuanie : si du moins le gouverneur avait été bien choisi, le résultat eut pu être heureux.

Ce séjour a eu d'autres conséquences : ni Eugène, ni Murat, ni aucun maréchal n'auront fait de la Pologne en 1812 une épreuve de la durée et de l'ampleur de celle dont a été chargé Jérôme; aucun n'a eu en mains autant d'éléments de la question polonaise, et n'a pu aussi bien juger de ses rapports avec le succès de la campagne qui s'ouvre. Le 19 juin, Jérôme n'a plus guère qu'une raison de croire au succès de la guerre, c'est sa conviction que le génie de son frère est supérieur à tous les obstacles et l'aidera, lui, Jérôme, à triompher de tous ceux qu'il rencontrera. A Mickiewicz enfant voyant passer Jérôme à Nowogródek, sa silhouette paraîtra encore symboliser les jeunes espérances de la Lithuanie, et ce souvenir chantant encore dans la mémoire du poète en 1833,

Mickiewicz nous fera entrevoir le roi sous cet aspect dans son chef-d'œuvre, *Pan Tadeusz*. C'est par les quelques vers dans lesquels est serti son nom, et non par les mémoires peu lus de Niemcewicz que Jérôme est actuellement connu du grand public en Pologne. Mais il ne pouvait prévoir cette fortune : abreuvé de dégoûts au cours de sa brève campagne, peu rassuré sur la solidité de cette base d'opérations et de ravitaillement qu'est le Duché, sur l'appui moral qu'elle offre, c'est parce que Jérôme a séjourné du 10 avril à la fin de juin dans le Duché, qu'il quittera l'armée à Nieswiez le 19 juillet et regagnera la Westphalie. Ce geste fait, quand personne encore ne doute de la victoire de l'Empereur, était plein de bon sens : ni les maréchaux, ni Eugène n'étaient assez informés, ni assez libres pour pouvoir se le permettre, n'étant pas des Bonapartes. Quand Murat fuyant en janvier 1813 les débris de la Grande armée, en fera autant, ce sera chez lui un geste d'inconscient, un cri de Sauve qui peut. Si Jérôme s'était retiré le 17 juin 1812, il n'eut paru que pusillanime : la campagne pouvait en effet offrir des éléments de succès inconnus de lui et il devait se juger trop novice pour oser douter de la réussite d'une entreprise conçue par son frère, surtout avant qu'elle ne fût commencée. Le 19 juillet même, il continuera à se croire trop novice pour oser écrire ou dire que l'entreprise ne peut être menée à bien : mais son départ sera celui d'un homme qui ne s'attache pas plus longtemps à une affaire qu'il comprend de moins en moins. Etant en Pologne depuis le 10 avril, il comprend le 19 juillet ce que beaucoup ne comprendront que le 19 août ou le 19 septembre, c'est-à-dire trop tard : à savoir qu'il n'y avait pas de levée en masse à attendre de la population du Duché même de Varsovie; qu'un tel mouvement national était moins réalisable encore en Lithuanie et en Russie blanche et que, faute de cela, l'envahisseur pouvait s'attendre au sort de Charles XII, à Poltawa ou de Crassus chez les Parthes.

Le séjour de Jérôme dans le Duché enfin, n'est qu'un exemple de l'incohérence des rapports entre France et Pologne. Il est difficile pour des Français de trouver un pays où il y ait plus de personnalités sympathiques qu'en Pologne, plus d'individualités dont la culture se marie mieux à la nôtre, où règne une urbanité plus propre à hâter le règlement de toutes les questions, plus caressante, plus séduisante, ce qui rend nos relations avec les Polonais plus faciles qu'avec nos propres com-

patriotes. Il était difficile alors de trouver un pays dont les classes sociales verticalement superposées fussent mieux préparées à résister à l'esprit égalitaire français qui en France a confondu ces classes sur un même plan horizontal. Avant de faire la guerre, il aurait fallu réaliser une révolution dans le Duché; mais avant d'opérer cette révolution, il aurait fallu avoir vaincu la Russie. Napoléon n'avait pas le temps de résoudre cette antinomie avec le tact que suppose une solution longtemps étudiée. Napoléon ayant abordé par à-coups la question des rapports franco-polonais, ne l'a traitée que comme l'ont fait tous les gouvernants français et polonais depuis le 16e siècle, d'une façon fragmentaire, occasionnelle. La méconnaissance réciproque de la France et de la Pologne en 1577 est fabuleuse; elle l'est à peine moins pendant la guerre de Trente ans. Le désaccord se poursuit sous Sobieski, lors du siège de Vienne; puis lors de l'élection de Conti; au temps de Louis XV et de Leszczynski. Les partages de la Pologne et la Révolution française qui ont mis en contact tant de Polonais et de Français, ont en réalité créé une longue lacune dans les relations des deux pays, devenus alors plus que jamais étrangers l'un à l'autre. La méfiance à l'égard de Jérôme part moins d'un mauvais vouloir réel que de l'incompréhension réciproque du roi et de ses hôtes.

Et Jérôme ne sera pas le dernier à faire à ses dépens et à ceux de la France, comme de la Pologne, l'épreuve des inconvénients de ce manque de continuité dans les relations des deux peuples. En 1831, en 1846, 1848, en 1854, en 1863, c'est la même incohérence. En 1919, d'autres malentendus, en apparence accidentels, accompagneront encore la reprise de contact entre la France victorieuse et la Pologne renaissante. La France, même au temps de Napoléon, n'a pas eu de politique polonaise; la Pologne, même au temps d'Adam Czartoryski n'a pas eu de politique française. Toutes deux en pâtissent : il est inévitable qu'elles se méprennent sur leurs buts respectifs. Jérôme candidat sans le vouloir à un trône de Pologne inexistant, ne représente qu'un anneau de cette longue chaîne de méprises.

Constater franchement ces erreurs, c'est déjà travailler à en éviter le renouvellement. Depuis dix ans, des efforts ont été faits en ce sens. Si de longs espoirs et de vastes pensers sont permis à la Pologne et à la France actuelles, il n'est

pas interdit d'espérer qu'on trouvera désormais chez les gouvernants des deux pays une attention assez soutenue pour mettre fin à ces négligences répétées qui, pour constituer de regrettables traditions, ne sont cependant pas de ces phénomènes-lois dont un déterminisme historique pourrait faire envisager le retour comme inévitable. Pour empêcher ce retour, il ne faut que soutenir et intensifier l'effort sincère fait par chacune des deux nations en vue d'étudier et de comprendre son allié d'outre Allemagne.

BIBLIOGRAPHIE

PIECES D'ARCHIVES

Archives Françaises.

Archives du Ministère de la Guerre : 1812.
Cartons 114 : du 16 avril au 1er mai.
115 : du 1er au 16 mai.
116 : du 16 mai au 1er juin.
117 : du 1er au 16 juin.

Archives nationales :

AFIV 1642 : 1er dossier : Affaires générales.
3e — 1er corps, Prince d'Eckmühl.
9e — Les Saxons, le général Reynier.
10e — Les Westphaliens.
15e — Affaires diverses, Personnel.
AFIV 1646 : 8e dossier : Pièces relatives aux Polonais et Renseignements sur les localités.
AFIV 1687 : Fonds de la Secrétairerie d'Etat, Consulat et Empire. Relations extérieures (Pologne, Egypte, Etats barbaresques). (An VIII-1813).
1er dossier : Pologne.

Archives du Ministère des Affaires étrangères :

Fonds Westphalie : Correspondance politique.
Tome 9 : 1812 (1er janvier-31 mars).
Tome 10 : 1812 (Avril-août).
Fonds Pologne : 1809-1810 : n° 326.
1812 : n° 329 : 1er janvier au 1er mai.
n° 330 : 1er mai-16 juillet.
Supplément n° 17 : 1808-1812.
Fonds Russie :
n° 154 : Correspondance de M. le Comte de Lauriston, ambassadeur.
Supplément : tome 17 (Russie 1789 à 1812), folio 267 (5 janvier 1810); folio 318, 11 mai 1812.

Archives Polonaises.

Chwalewik (Edward) : Zbiory Polskie : Archiwa, Bibljoteki, Gabinety, Galerje, Muzea i inne zbiory pamiatek przeszlosci w ojczyzne i na obczyznie. Collections polonaises : archives, bibliothèques, cabinets, galeries, musées et autres collections de monuments du passé, dans le pays et à l'étranger. Varsovie-Cracovie, Mortkowicz, 1927, 2 vol. in-16.

Cracovie : Bibliothèque de l'Université Iagiellon : Manuscrit n° 3733 : Rys Działan Wojsk Polskich, Korpus 5°, Wielkiej Armiej pod wodza Xięcia Poniatowskiego w Woynie 1812 roku, skladajacych, przez Antoniego Siemonskiego. Esquisse des opérations des troupes polonaises composant le 5e corps de la grande armée, commandé par le Prince Poniatowski, pendant la guerre de 1812, par Antoine Siemonski, 11 pages.

Muzeum Książąt Czartoryskich (Musée des Princes Czartoryski), Cracovie :

1. Lettres contenues dans une enveloppe jaune, ne portant aucun numéro, mais seulement la souscription : Lettres de la Comtesse Zamojska au Prince Général des Terres de Podolie. Listy Ordynatowej Zamojskiej : do Xięcia Jla Z. P.
2. A. D. n° 256. Xna Wurtemberska do swego brata X. A, C., t. 2 (1804-1815). La Princesse de Wurtemberg à son frère, le Prince Adam Czartoryski.
3. A. D. n° 264. Listy Konstantego Czartoryskiego do X. A. C. Lettres de Constantin Czartoryski au Prince Adam son frère : t. 1 (1812).
4. A. D. n° 267. Listy Stanislawa hr Zamoyskiego do szwagra X. A. C. Lettres du Comte Stanislas Zamoyski à son beau-frère, le Prince Adam Czartoryski : tome 1er, 1802-1823.
5. A. D. n° 248. X. A. C. do Matki. Le Prince Adam Czartoryski à sa mère.
6. A. D. n° 468. Listy Xiąznej Generalowej Z. P. do syna Xięcia Adama Jerzego Cz. Lettres de la Princesse Générale des Terres de Podolie à son fils, le Prince Adam Georges, tome 2, 1801-1815.
7. A. D. n° 479. Listy orygin, X. Generala ojca do syna X. Adama Czartoryskiego. Lettres originales du Prince Général à son fils, le Prince Adam Czartoryski : tome 2, 1811-1819.

Varsovie :

Akta Konsystorza Jeneralnego Archidyecezyi Warszawskiej. Uroczystosci. Actes du Consistoire général de l'Archidiocèse de Varsovie. Solennités. (1808-1839), 1 volume.

Bibliothèque de l'université de Varsovie : Section des manuscrits : 5.6/29. Łagowski Piotr : Pamiętnik wypadków r. 1812 od m. kwietnia. Mémoires sur les événements de l'année 1812, à dater d'avril. 96 folios (de 89 à 95 pages blanches).

Bibliothèque du majorat des Comtes Krasinski : Section des archives : n° 4380. Correspondance du Général Vincent Krasinski : année 1812.

Archiwum Główny Akt dawnych : Archives principales des actes anciens (rue Dluga, 24).

a) Wykaz Akt ogólnych i szczegolowych z b. Ksiestwa-Warszawskiego od. r. 1807 do 1815. Dénombrement des actes généraux et particuliers de l'ancien Duché de Varsovie de 1807 à 1815.

N° 1 : Akta zażalen na Prezydenta Municypalnosci Miasta Stolecznego Wasszawy od Czerwca 1810, 6 folios. Originaux des plaintes formulées contre le Président de la Municipalité de la ville capitale de Varsovie depuis juin 1810.

N° 64 : Akta, tyczace się Organizacyi Magistrata M. Warszawy z roku 1807. Actes concernant l'organisation de l'administration de la ville de Varsovie depuis 1807, 95 pièces.

N° 72 : Akta Exekucyi Prezydentowi Przeslanych 1812. Actes d'exécutions envoyés au Président en 1812. 15 pièces.

N° 167 : Akta urzadzen Municypalnosci wydanych w czas przechodu wojsk zkombinowanych (1812). 1 pièce. Dispositions prises par la Municipalité pendant le passage des troupes combinées.

N° 246 : Meldowania różnych Osób. 1812. Inscriptions à la police de diverses personnes, 67 pièces.

b) Skorowidz Aktów przez Komissji wojskowej przekazanych w 1864. Table des matières des actes cédés par la Commission militaire en 1864 : 2e partie. Duché de Varsovie (Dzial II : Księstwo Warszawskie).

N° 279 : Korrespondencye Sztabu Generalnego i Dywizyów 1807-1813. Correspondance de l'Etat major et des divisions. (1812 : folios 234 à 265).

N° 296 : Revues et Intendance Générale de la Grande Armée des années 1807, 1812 et 1813. 420 pièces.

N° 298 : Rozkazy dzienne. Ordres du jour (1807-1813). 578 pièces.

N° 425 : Dyzlokacya wojsk (1808-1813). Emplacements des troupes. (1812 : seulement folios 362-363).

N° 449 : Korespondencya Ministra Woyny Francuskiego i innych wladz oraz minuty odpowiedzi na takowe. Correspondance du Ministre de la guerre français et d'autres autorités et minutes des réponses (1808-1812). De janvier à juin 1812, folios 486-601.

N° 453 : Rozkazy dzienne i Korrespondencya Xięcia Ministra Wojny (1808-1812). Ordres du jour et correspondance du Prince, Ministre de la guerre. Folios 252 à 453.

N° 502a : Protokol Odpowiedzi Sekretariatu stanu. Etat des réponses du Secrétariat d'Etat (1808-1813). 852 folios.

N° 555 : Rozkazy okólne oryginalne. Originaux de circulaires (1809-1812). 1re moitié de 1812, fol. 104-121.

N° 599-606 : Correspondance des corps de troupes avec le Ministre de la guerre du Duché (1808-1812). Nov. 1811 à déc. 1812, folios 305 à 415.

c) Catalogue sur fiches : Année 1812.

N° 1598 : Korespondencya Prefekta Departamentu Krakowskiego i innych wladz. Correspondance du préfet de Cracovie et d'autres autorités. 71 pièces.

N° 1613 : Korespondencya Prefektow Departamentow. Cor-

respondance des préfets des départements. 215 pièces.

N° 1614 : Idem (En réalité correspondance avec le général Hebdowski, chargé du recrutement). 328 p.

N° 1650 : Korespondencya Sztabu Generalnego. Correspondance de l'Etat major, folios 504.

N° 1653 : Korespondencya inspektorów piechoty, artyllerij i jazdy. Correspondance des inspecteurs de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie, folios 719.

N° 1654 : Korespondencya komendantow departementów Warszawskiego, Plockiego, Lomzynskiego. Correspondance des commandants des départements de Varsovie, Plock, Lomza, folios non numérotés : environ 500.

N° 1680 : Korespondencya Ministra Wojuy i Dyrektora generalnego Administracyi wojskowej. Correspondance du Ministre de la guerre, et du directeur général de l'administration de la guerre, folios 398.

N° 1681 : Rozkazy Ministerjum Wojny, sztaba generalnego, sztab Dywyzyi i generalow brygad. Ordres du jour du Ministère de la Guerre, de l'Etat major général, des états majors de Divisions et des généraux de brigades. Sans folios : 800.

N° 1772 : Wojsko Francuskie, Saskie i Pruskie. Miesiąc Czerwiec 1812. Troupes françaises, saxonnes et prussiennes : Juin 1812. (Registre des comptes du dépôt des troupes alliées à Varsovie).

N° 1773 : Wojska westfalskie. Troupes westphaliennes. Mai. (Même registre pour mai).

Année 1813 n° 2019 : Correspondance de trois princes français : Joachim Napoléon, roi de Naples, Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie. 51 folios.

Archiwum Akt Dawnych : Archives des actes anciens (rue Jezuicka, 1).

a) Protokoł Rady Ministrow (Procès-verbaux des séances du Conseil des Ministres).

1° vol. 71 : in folio relié cuir rouge : 1er janvier au 25 juin 1812, 283 folios.

2° vol. 72 : idem : 67 premiers folios (27 juin-4 août).

b) A ces archives ont été incorporés les papiers catalogués dans le tome 19 de l'Inventaire des dossiers d'archives du Conseil d'Empire de St-Pétersbourg (Opis diél archiv gosoudarstvennavo Soviéta). Ce tome est intitulé : Diéla Stats-Sekrétariata Gertsogstva Varchavskavo i Tsarstva Polskavo s 1807 goda po 1825. (Dossiers du Secrétariat d'Etat du Duché de Varsovie et du Royaume de Pologne de 1807 à 1825). Pétersbourg, Typographie impériale, 1910, 568 p. in-8°.

1808 n° 176 : Diélo ob ouplatie frantsouskomou pravitelstvou po obiazatelstvam priniatim gertsogstvom varchavskim po silié Bayonskoï i Parijskoï konventsii. Dossier relatif au paiement au gouvernement français des sommes dues

conformément aux engagements pris par le Duché de Varsovie, en vertu des conventions de Bayonne et de Paris. 1re Partie :13 juin 1808-8 octobre 1809, folios 143. 2e Partie : Complément au dossier n° 176, Prilojenie k dielou 1808 za n° 116, folios 52.

n° 177 : Dielo o konventsii zaklioutchennoï 10 Maïa 1808 goda v g. Bayonne, Miejdou frantsouskim imperatorom i Korolom Saksonskim, gertsogom varehavskim, a takje o dopolnitelnoï konventsii sostoïavcheisia, v Parije, 3 fevrala 1810, folios 125. Dossier sur la convention conclue le 10 mai 1808 à Bayonne entre l'Empereur et le roi de Saxe, et la convention complémentaire de Paris, 3 février 1810.

1811 n° 318 : O dostavlenie sviedenii o massonskich lojach. Renseignements sur les loges maçonniques, 3 folios.

1812 n° 60 : Dielo s doneseniem o beztchinstvach, soverchennich otriadami Saksonskich i Westfalskich voisk v predièlach gertsogstva. Dossier relatif au rapport sur les désordres commis par des détachements saxons et westphaliens sur le territoire du Duché. Du 20 mai au 9 août 1812. 20 folios.

n° 61 : Ob outchrejdenii kreditoï direktsii dla likvidatsii obiazatelstv, osnovannich na Baïonskoï konventsii i dla vziskania soumm oustouplennich Gertsogswou Varchavskomou po silié etoï konventsii, a takje o razrotchkie vsiskania onich. Sur la fondation d'une direction de crédit pour la liquidation des engagements reposant sur la convention de Bayonne et pour la récupération des sommes concédées au Duché de Varsovie en vertu de cette convention; sur leur répartition en divers termes. 152 folios.

Archives Russes.

PÉTERSBOURG :

Voïenno outchony Archiv (Archives savantes de la guerre). Otd. 2 (2e section) :

n° 4305 : Quinze lettres du Roi de Westphalie, J. N. au maréchal Davout.

Glavny Archiv Ministerstva Inostrannych Diel : 1812.

a) Correspondance des ministres de Russie en Westphalie et en Saxe : pièces n°s 700a, 3175, 3536, 3686, 3925, 4354, 4441, 4445, 4517, 4602, 4783, 4784, 4893, 4944, 5010, 5046, 5050, 5080, 5081, 5297, 5431, 5478, 5594, 5595, 5651, 5713, 5741, 6021, 6052, 6223, 6318, 6363, 6609, 6739.

b) Gosoudarstvenny Archiv (Archives d'Etat) : novia diela, dossiers nouveaux : Dossier n° 278II, piece 6122.

OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES

Davois (Gustave) : Bibliographie Napoléonienne française jusqu'en 1908. Paris, L'édition bibliographique, 1909-1911, 3 vol. in-8°.

Estreicher (Charles) : Bibliographie Polonaise : XIX^e siècle. Cracovie, Imprimerie de l'Université des Jagellons, 1870-1880. 5 vol. in-8; puis 2 volumes de Suppléments (1881); et enfin 4 volumes pour les ouvrages ou documents publiés de 1881 à 1900. (1906-1916). (En Polonais).

Finkel (D^r Louis) : Bibliografia Historyi Polskiej (Bibliographie de l'Histoire de Pologne). Lwów, Imprimerie populaire 1891-1906, 4 vol. in-8°, dont 1 de tables. En tout 2150 pages. (1^er vol. : p. 328-345, Documents, Actes du 19^e siècle; p. 516-527, Chroniques, Mémoires du 19^e s.; 3^e vol., 1401-1414, travaux historiques; p. 1652-1671, Suppléments).

Kircheisen (F. M.) : Bibliographie napoléonienne. Paris, 1902, 1 vol. in-8°.

—— Bibliographie du temps de Napoléon. Genève, 1912, 1 vol. in-8°.

Mansuy (A.) : Revue des revues russes (1912-1914). Revue des Etudes Napoléoniennes (juillet-août 1914, p. 100-121).

Mazon (André) : Les historiens russes et la guerre de 1812. (Revue de Synthèse historique, 1912, p. 247-254).

Pariset (Georges) : Le Consulat et l'Empire. Paris, Hachette, 444 p. in-4°. Voir la Bibliographie : voir de même celles de Bourgeois, Driault, Waliszewski, cités plus loin.

Documents Imprimés.

Almanach Impérial : Paris Testu, 1812, 975 p. in-12.

Angeberg (Comte d') : Recueil des traités, conventions et actes diplomatiques concernant la Pologne (1762-1862). Paris, Amyot; Leipzig, Brockhaus, 1862, 1 vol. in-8°, 1171 p.

Barante (Baron de) : Souvenirs, publiés par son petit-fils Claude de Barante. Paris, Calmann-Lévy, 1890, 8 vol. in-8°.

Baumgarten-Crusius (Oberst) : Die Sachsen 1812 in Russland nach Tagebüchern von Mitkämpfern. Leipzig, Wigand, 1912, 253 p. in-16.

Bialkowski (Antoni) : Pamiętnik starego zolnierza. Souvenirs d'un vieux soldat (1806-1814). Varsovie, Gebethner, 1903, 500 p. in-8°.

Biblioteka Warszawska : Bibliothèque de Varsovie, revue mensuelle consacrée à la science à l'art, à la vie politique, fondée en 1840.

Biernacki : Uwagi nad zaprowadzic się mianym Rządem Polski. Considérations sur l'installation d'un gouvernement de la Pologne. S. l. Grünauer, 1812, 30 p., in-16.

Bignon (Baron) : Histoire de France sous Napoléon. Paris, Didot, et Leipzig, Brockhaus, 1838, 14 vol. in-8°.

Bignon (Baron) : Souvenirs d'un diplomate. La Pologne. Paris, Dentu, 1864, 436 p. in-16.

Biographie moderne ou galerie historique, civile, militaire, politique, littéraire et judiciaire, Paris, Alexis Eymery, Delaunay, Mons, Leroux, 2e édition, 1816, 3 vol. in-8°.

Blocqueville (Marquise de) : Le maréchal Davout raconté par les siens et par lui-même. Paris, Didier, 1879-1880, 4 vol. in-8°.

Boltenstern : Am Hofe Königs Jeromes. Erinnerungen eines westfälischen Pagen und Officiers (Von Lehsten). Berlin, Mittler 1905, viii-150 p. in-8°.

Bychowiec (Jozef) : List do I. W. Pradta bylego Arcybiskupa Mechlinskiego. Varsovie, 10 août 1817, 32 p. in-16, s. n.

Bluszcz (Le lierre) : Revue hebdomadaire illustrée : numéros des 4, 11, 18, 25 février, 3 et 10 mars 1928. Varsovie, Place du Château, 51e année.

Borejko-Chodzko (Léonard) : Histoire des légions polonaises. Paris, Barberat, 1829, 2 vol. in-8°.

Caulaincourt : Mémoires : En traineau avec l'Empereur. Préface du duc de La Force. Revue des Deux Mondes, 1er juillet-15 sept. 1928.

Chlapowski (G. D.) : Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813), traduits par Chelminski et Malibran. Paris, Plon-Nourrit, 1908, 349 p. in-16.

Chuquet (Arthur) : Lettres de 1812. Paris, Champion 1911, 368 p., in-8°.

Chuquet (Arthur) : Mémoires du Margrave de Bade. Traduction. Paris, Fontemoing, 1912, 268 p. in-16.

Clausewitz (Karl von) : Der Feldzug von 1812 in Russland, der Feldzug von 1813 zum Waffenstillstand und der Feldzug von 1814. Berlin, Dümmler, 2e édition, 1862, xii-404 p., in-8°.

Comeau (Baron de) : Souvenirs des guerres d'Allemagne pendant la Révolution et l'Empire. Paris, Plon, 1900, 597 p., in-8°.

Constant (Benjamin) : Journal intime. Préface de Paul Rival. Paris, Stock, 1928, xxxviii-227 p. in-16.

Constant : Mémoires de Constant, Premier valet de chambre de Napoléon Ier. Paris, Albin Michel, s. d. 467 p., in-8°.

Czartoryska (Księzna Izabella z Hr. Flemingów) : Z Pamietnika (Extrait des Mémoires). Przewodnik Naukowy i Literacki 1885, p. 672-681, 769-777.

Czartoryska (Księzna Izabella z Hr. Flemingów) : Listy. Lettres de la Princesse Isabelle Czartoryska, née comtesse Fleming, publiées par Séverine Duchinska dans la Kronika rodzinna (Chronique des familles), Varsovie, Gebethner et Wolff, 1887.

Czartoryski (Adam) : Mémoires du Prince Adam Czartoryski, édités par Mazade. Paris, Plon, 1887, 2 vol. in-8°.

Czartoryski (Ladislas) : Alexandre Ier et le Prince Czartoryski : Correspondance particulière et conversations (1801-1823); introduction de Ch. de Mazade. Paris, Michel Levy, 1865, 371 p. in-8°.

Czas (Le Temps) : Supplément mensuel du journal de ce nom, tome 16, 1859, avril.

Delille (Jacques) : Œuvres complètes. Paris, Firmin Didot, 6e édition, 1840, 914 p., in-8°.

Dembowski (Léon) : Moje Wspomnienia. Mes souvenirs. Pétersbourg, Grendyszynski, 1898, 2 vol. in-8°.

Denniée (Baron) : Itinéraire de l'Empereur Napoléon pendant la campagne de 1812. Paris, Paulin, 1842, 212 p., in-16.

Drzewiecki (Josef) : Pamiętniki. Mémoires (1772-1852). Cracovie Gebethner, 1891, 367 p. in-8°.

Du Casse (A.) : Opérations du 9e corps de la Grande Armée en Silésie sous le commandement en chef de S. A. I. le Prince Jérôme (1806-7). Paris, Corréard, 1851, 2 vol. in-8°.

Du Casse (Albert) : Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1812 en Russie, suivis des lettres de Napoléon au roi de Westphalie pendant la guerre de 1813. Paris, Bureau du spectateur militaire, Dumaine, Corréard, 1852, xii-291 p. in-8°.

Du Casse : Mémoires et Correspondance politique du Prince Eugène, Paris, 1860.

Du Casse : Le Général Vandamme et sa correspondance. Paris, Didier, 1870, 2 vol. in-8°.

Du Casse (Baron) : Souvenirs d'un aide de camp du roi Jérôme. Paris, Savine, 1890, 315 p. in-16.

Du Casse (Baron) : Catherine de Wurtemberg, princesse Jérôme. Correspondance inédite. Paris, Bouillon, 1893, 398 p. in-8°.

Duviquet (Maurice) de Clamecy : Souvenirs : Vendée, Armée de réserve, Westphalie sous Jérôme Napoléon (1773-1814); publiés par Frédéric Masson. Paris, Ollendorf, 1905, x-328 p., in-16.

Dziennik Praw Xiestwa Warszawskiego (Bulletin des Lois du Duché de Varsovie). Varsovie, Imprimerie des Piari, 1810-1814, 3 vol. in-8°.

Fain (Baron) : Manuscrit de 1812, contenant le précis des événements de cette année pour servir à l'histoire de l'Empereur Napoléon. Paris, Delaunay, 1827, 2 vol. in-8°.

Fezensac : Journal de la campagne de Russie en 1812. Paris, Galliot, 1850, 200 p. in-8°.

Fredro (Alexandre Comte) : Trzy po trzy. Trois par trois. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1880, 228 p. in-8°.

Gajewski (François) : Pamiętniki. Mémoires. Poznan, Rzepecki et Lwów, Altenberg, s. d., 2 vol. in-8°.

Gazeta Krakowska (1812).

Gazeta Lwowska (1812).

Gazeta Warszawska (1806-1812) (1852).

Giesse (Friedrich von) : Kassel-Moskau-Küstrin (1812-1813) : Tagebuch während des russischen Feldzuges geführt. Leipzig, Dyk, 1912, xiii-345 p. in-8°.

Gley (G.) : Voyage en Allemagne et en Pologne. Paris, Gide, 1816, 197 p. in-8°.

Gnoinski (Boleslaw Zygmunt) : Ze wspomnien mojego dziadka, pamiętnik z wojny 1812. Mémoire sur la guerre de 1812 tiré des souvenirs de mon grand-père. Piotrków, Trybunalskie wydawnictwa kroniki Piotrkowskiej, 1910, 100 p. in-16.

Goriaïnov : Lettres interceptées par les Russes durant la campagne de 1812, publiées d'après les pièces communiquées par Goriaïnov, Directeur des Archives de l'Etat et des Affaires étrangères, annotées par Léon Hennet et le Commandant Martin, avec une introduction par Frédéric Masson. Paris, La Sabretache, 1913, xvi-440 p. in-8°.

Gourgaud (Général Baron) : Sainte Hélène, Journal inédit de 1815 à 1818, préface et notes de MM. le vicomte de Grouchy et Antoine Guillois. Paris, Flammarion, 2 vol. in-8°.

Gouvion Saint-Cyr (Maréchal) : Mémoires. Paris, Ancelin, 1831, 3 vol. in-16.

Handelsmann (Marcel) : Instructions et dépêches des résidents de France à Varsovie. Cracovie, Gebethner, 1914, 2 vol in-8°.

Hortense : Mémoires de la reine Hortense, publiées par le Prince Napoléon avec des notes de Jean Hanoteau. Paris, Plon, 1927, 2 vol. in-8°.

Karpinski (Franciszek) : Pamiętniki. Mémoires. Poznan, Stefanski, 1844, 204 p. in-8°.

Kicka (Zofia z Matuszewiczów) : Pamiętnik. Mémoires (1769-1822). Cracovie, Imprimerie du *Czas*, 1910, 143 p. in-8°.

Kielmannsegge (Comtesse de) : Mémoires sur Napoléon Ier d'après le manuscrit original des archives du comte Guerrino zu Lynar, traduit de l'allemand par Joseph Delage. Paris-Neuchatel, Attinger, 1928, 2 vol. in-8°.

Kollontaj (Hugo) : Uwagi nad terazniejszem polozeniem tej części ziemi Polskiej ktorą od pokoju Tylzyckiego zaczęto zwac Xiestwem Warszawskim. Réflexions sur la situation de cette partie de la terre polonaise que depuis la paix de Tilsit on a commencé à appeler Duché de Varsovie. Leipzig, 1808, s. n., 222 p. in-16.

Kozmian (Kajetan) : Pamiętniki. Mémoires. Varsovie, Bibljoteka dziel wyborowych, 1907, 6 vol. in-16.

Krasinski (Joseph) : Ze zpomnien Jozefa Krasinskiego. Bibljoteka Warszawska, 1912.

Kronika rodzinna (Chronique des Familles), bi-mensuelle, Varsovie, Noskowski, in-4°.

Kwartalnik historyczny (Le trimestre historique), organe de la Société d'histoire de Pologne, fondé par Xavier Liski, (1887); directeur Jean Ptasnik. Lwów.

Labaume (Eugène) : Relation circonstanciée de la Campagne de Russie. Paris, Pankoucke, 1814, 402 p., in-8°.

Langeron (Général) : Mémoires (Campagnes de 1812, 1813, 1814), publiés d'après le manuscrit original par la Société d'histoire contemporaine, par L. G. Fabry. Paris, Alphonse Picard, 1902, cxx-524 p. in-8°.

Las Cases : Le Mémorial de Sainte Hélène. Paris, Garnier, s. d., 4 vol. in-12.

Lefebvre (Armand) : Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire. Paris, Amyot, 2e édition, 1869, 8 vol. in-8°.

Ligne (Prince de) : Œuvres posthumes inédites publiées par Félicien Leuridant. Ma Napoléonide. Paris, Champion 1921, 128 p., in-8°.

Lossberg (Von) : Briefe des westfälischen Stabs offiziers F. W. von Lossberg vom russischen Feldzug des Iahres 1812. Berlin, Eisenschmidt, 1910, 202 p. in-8°.

Lubienski (Félix Hr.) : Pamiętnik. Mémoires. Okreslil i opracowal Wl. Chomentowski. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1876, 260 p. in-16.

Lubienski (Roger Hr.) : General Tomasz Pomian, Hrabia Lubienski. Le Général Thomas Pomian, Comte Lubienski (correspondance). Varsovie, Gebethner et Wolff, 1899, 2 vol. in-8°.

Lutostanski (Charles) : Les partages de la Pologne et la lutte pour l'indépendance. (Documents officiels). Lauzanne-Paris, Payot, 1918, xix-712-xlix, in-4°.

Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue, publié par Edouard Driault, Paris, Albert Morance, 1929, 100 p., in-8°.

Mémoires et Correspondance du roi Jérome et de la reine Catherine. Parie, Dentu, 1861-1866, 7 vol. in-8°.

Malte-Brun : Tableau de la Pologne ancienne et moderne pour servir de complément à l'histoire de la Pologne par M. de Rulhières. Paris, Henri Tardieu, 1807, xii-498 p., in-8°.

Margueron (Colonel) : Campagne de Russie (2e partie, t. IV). Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., 632 p., in-8°.

Marie-Louise : Lettres de l'Impératrice Marie-Louise et de la reine Catherine de Westphalie. (Revue des Deux Mondes : 15 mai 1928, p. 386-416).

Mathilde (Princesse) : Souvenirs des années d'exil (Revue des Deux Mondes : 15 déc. 1927 au 15 janvier 1928.

Mazade (Ch. de) : Correspondance du Maréchal Davout, prince d'Eckmühl, ses commandements, son ministère (1801-1815). Paris, Plon 1885, 4 vol. in-8°.

Membre (un) de la dernière diète polonaise. Le grand duc Constantin à Varsovie pendant le congrès de Vienne. Paris, Librairie slave, Renouard, 1847, 60 p., in-16. (Bibliothèque polonaise du Quai d'Orléans).

Metternich : Mémoires, documents et écrits divers laissés par le Prince de Metternich, chancelier de cour et d'état, publiés par son fils, le Prince Richard, classés et réunis par M. A. de Klinkowstroem. Paris, Plon, 1880, 1er vol. (1773-1815), xi-372 p., in-8°.

Moniteur universel : année 1812.

Montgaillard (Maurice de) : Seconde guerre de Pologne ou considérations sur la paix publique du Continent et sur l'indépendance maritime de l'Europe. Paris, Lenormand, 1812, 330 p., in-8°.

Moscicki (Henri) : Dzieje porozbiorowe Polski w aktach i dokumentach. Histoire de la Pologne après les partages : actes et documents. Varsovie, Gebethner et Wolff, VIII-116 p., in-8°.

Murat : Lettres et documents. Paris, Plon, 1914, 8 vol. in-8°.

Nakwaska (Mme) : La Polonaise ou l'instinct du cœur, traduit du Polonais, de la Princesse W... par Mme Nakwaska. Paris, Peytieux, 1822.

Nakwaska (Anna z Krajewskich) : Wyjatki z Pamietnikow Wspólczesnych. Extraits de mémoires contemporains (1792-1815). Gazeta Warszawska 1852, nos 197-219, précédés d'une lettre de Joseph Korzeniowski.

Nakwaska (Anna z Krajewskich) : Kraków i Wasszawa w 1813. Cracovie et Varsovie en 1813. (Fragment des mêmes Mémoires faisant suite à celui publié en 1852). Dans le Bluszcz, nos des 4, 11, 18, 25 février, 3 et 10 mars 1928.

Napoléon : Correspondance inédite officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte avec les cours étrangères, les princes, les ministres, les généraux français et étrangers, en Italie, en Allemagne, en Egypte. Paris, Panckoucke, 1820, tome 7, 467 p., in-8°.

Napoléon : Correspondance de Napoléon Ier publiée par Napoléon III, Paris, Imprimerie Impériale, 30 vol in-4° (1858-1870).

Napoléon : Lettres inédites de Napoléon Ier, collationnées sur les textes et publiées par Léonce de Brotonne. Paris, Champion, 1898, XVI-612 p., in-8°.

Napoléon : Dernières lettres inédites de Napoléon Ier, publiées par Léonce de Brotonne. Paris, Champion, 1903, 2 vol. in-8°.

Napoléon : Lettres inédites de Napoléon Ier (An VIII-1815), publiées par Léon Lecestre. Paris, Plon, 1897, 3 vol. in-8°.

Napoléon : Correspondance inédite de Napoléon Ier, conservée aux Archives de la guerre, publiée par Ernest Picard et Louis Tuetey, sous la Direction de la Section historique de l'Etat-major de l'armée. Paris, Charles-Lavauzelle, 1925, t. 4, 1812, 641 p., in-8°.

Napoléon : Supplément à la Correspondance de Napoléon Ier : L'Empereur et la Pologne, préface d'Adam Skalkowski. Paris, Bureau de l'Agence polonaise de Presse, 1908, 52 p., in-8°.

Nicolas Michaïlovitch (Grand Duc) : l'Empereur Alexandre Ier. Pétersbourg, 1912, 2 vol., in-4°. Imprimerie Impériale.

Nicolas Michaïlovitch (Grand Duc) : Perepiska Imperatora Alexandras s siestroï velikoï kniaginiej Ekaterinoï Pavlovnoï. Pétersbourg 1910, Expédition des Papiers d'Etat, XXX-320 p., in-8°. (Correspondance de l'Empereur Alexandre Ier avec sa sœur la grande duchesse Catherine Pavlovna).

Niemcewicz (Juljan Ursyn) : Pamiętniki (Mémoires) (1809-1820). Poznan, Zupanski, 1871, 2 vol. in-8°.

Norvins (J. de) : Mémorial, publié par De Lanzac de Laborie. Paris, Plon, 1897, 3 vol. in-8°.

Norvins : Histoire de Napoléon. Paris, Furnes, 1839, 646 pi, in-8°.

Odental (J. P.) : Pisma Odentala. Lettres d'Odental à Bulgakov, publiées par Dolgov (Rousskaïa Starina, 1912, avril).

Oginski (Michel) : Mémoires sur la Pologne et les Polonais depuis 1788 jusqu'à la fin de 1815. Paris, Ponthieu; Genève, Barberat et Delarue, 1826, 4 vol. in-8°.

Okouneff (Colonel N.) : Considérations sur les grandes opérations, batailles et combats de la campagne de 1812 en Russie. Paris, Anselin, 1829, 209 p., in-8°.

Ostrowski (Antoine) : Zywot Tomasza Ostrowskiego oras rys wypadków krajowych od 1763 do 1817, przez autora Pomysłów o potrzebie reformy towarzyskiej. Vie de Thomas Ostrowski et aperçu des événements qui ont eu lieu dans le pays de 1763 à 1817, par l'auteur des idées relatives à la nécessité d'une réforme de la société. Paris, Marylski, 17 bis, rue des Marais St-Germain, 1836, 2 vol. in-8°.

Owidzki (Joachim) : Spotrzezenia, uwagi i mysli Obywatela w zaciszu domowem przyszlemu Sejmow podane. Lublin, Pruski, 1811, 62 p., in-16. (Observations, remarques et idées d'un citoyen présentées dans le calme de la maison à la future Diète).

Potocka (Comtesse Anna) : Mémoires, publiés par Stryenski. Paris, Plon, 11e édition, 1911, xxxi-424 p., in-12.

Pradt (De) : Histoire de l'Ambassade dans le grand Duché de Varsovie en 1812. Paris, Pillet, 1815 (4e édition), 239 p., in-8°.

Przewodnik naukowy i literacki (guide scientifique et littéraire) supplément mensuel à la Gazette de Lwów, fondé en 1873.

Protestation (Développement de la) de 3076 émigrés polonais contre l'immixtion de la famille Czartoryski dans les affaires de Pologne. Traduit du journal polonais publié à Paris sous le titre : *Wiadomosci Polskie*, du 10 janvier 1855. Bruxelles, chez les principaux libraires. Typographie Dehon, 1855, 12 p. in-8°. Bibliothèque polonaise du Quai d'Orléans.

Rapp (Général) : Mémoires (Collection des Mémoires des contemporains pour servir à l'histoire de la République et de l'Empire). Paris, Bossange, frères, 1823, 439 p., in-8°.

Rembowski (Alexandre) : Sources documentaires concernant l'histoire du Régiment des Chevau-légers de la garde de Napoléon Ier. Varsovie, Rubieszewski, 1899, clxviii-829 p., in-8°.

Roczniki Towarzystwa Królewskiego Warszawskiego Przyjaceli Nauk. Tomes 9-14... (Annales de la Société royale des Amis des Sciences de Varsovie).

Rostworowski (Michel) : Materialy do Dziejów Komisyi Rzadzącej z r. 1807, tome I : Dziennik Czynnosci Komisyi Rządzącej. Kraków, Gebethner, 1918, 814 p., in-8°. (Matériaux pour l'histoire de la Commission de Gouvernement en 1807, tome 1er : Procès-verbaux de la Commission).

Rüppel (Eduard) : Kriegsgefangen in Herzen Russland (1812-14). Berlin, Poetel, 1912, 222 p., in-8°.

Rulhière : Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette République suivie des Anecdotes sur la révolution de Russie en 1762 par le même auteur. Paris, Desenne, A. Nicolle et Desenne jeune, 4 vol. in-8°.

Revue des Deux Mondes.

Revue des Etudes Napoléonniennes (Alcan); a pris ensuite le nom de Napoléon, Revue du XIX° siècle, (Albert Morancé).

Revue d'Histoire moderne et contemporaine, Paris, Rieder.

Revue de Littérature comparée, Paris, Champion.

Sanguszko (Xiąze Eustachy) : Pamiętnik. Mémoires (1786-1815). S. l., n. d., L-176 p., in-8.

Sapieha (Leon Xiąze) : Wspomnienia z lat od 1803 do 1863, z Przedmowa Stanislawa Hr. Tarnowskiego. Souvenirs de 1803 à 1863, avec préface du Comte Tarnowski, publiés par Bronislaw Pawlowski. Cracovie et Varsovie, Gebethner et Wolff, 1912, XXXVII-375 p., in-8°.

Sarrazin (Général) : Histoire de la guerre de 24 ans du mois d'avril 1792 jusqu'au 20 novembre 1815, ou le Général Bonaparte démasqué. Bruxelles, Paris, Didot; Londres, Dulac; Hambourg, Hofmann, 1840, 502 p., in-16.

Sauzey (Lt-Colonel) : De Munich à Vilna, à l'Etat-major du Corps bavarois de la Grande Armée en 1812, d'après les « Papiers du Général d'Albignac ». Paris, Chapelot, 1911, XXIV, 240 p., in-8°.

Schlossberger : Briefwechsel der Königin Katharina und des Königs Jérome von Westphalen sowie des Kaisers Napoléon I mit dem König Friedrich von Wurtemberg. Stuttgart, Kohlhammer, 1886, 3 vol. in-8°.

Schlossberger : Politische und militarische Correspondenz Königs Friedrich von Wurtemberg mit Kaiser Napoléon I (1805-1813). Stuttgard, Kohlhammer, 1889, 348 p., in-8°.

Ségur (De) : Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812. Paris Baudouin, 1824, 2 vol. in-8°.

Skalkowski (Adam) : Z nieogloszonych listów not i dekretów Napoleona. Lettres, notes et décrets non publiés de Napoléon. (Kwartalnik historiczny), 1910, p. 537-618.

Skalkowski (A.) : Correspondance du Prince Joseph Poniatowski avec la France (1807-1809). Publication de la Société scientifique de Poznan. Poznan, Imprimerie de l'université de Cracovie, 1921-1923, 2 vol. in-8°.

Skarbek (Frederic Comte) : Dzieje Xięstwa Warszawskiego. Histoire du Duché de Varsovie. Poznan, Zupanski, 1860, 2 vol. in-8°.

Sokolnicki (Général) : Recherches sur les lieux où périt Varus avec ses légions, Extraites d'un journal de voyage. Moniteur universel, 1812, n°s 130, 133, 135.

Soltyk (Roman) : Napoléon en 1812. Paris, Bertrand, 1836, 464 p., in-8°.

Specht (Von) : Korolevstvo vestfalskoïe i razrouchenie ievo general-adjutantom Tchernichevim. Le royaume de Westphalie et sa destruction par le général-aide de camp Tchernicheff. Traduit de l'allemand par Kaznakow. Pétersbourg-Weimar, 1852, 221 p., in-8°.

Stael (Mme de) : Dix années d'exil. Paris, Gillequin, 192 p., in-16.

Staszic (Stanisla) : Pisma Pedagogiczue. Ecrits pédagogiques. Publiés par Sigismond Kukalski, préface d'Ignace Chrzanowski. Lublin, Gebethner, 1926, 352 p., in-8°.

Szescioletnia korrespondencya wladz duchownych z rządem swieckim Xięstwa Warszawskiego, sluząca do Historyi Koscióla Polskiego. Six ans de correspondance des autorités ecclésiastiques avec le gouvernement civil du Duché de Varsovie, pour servir à l'histoire de l'Eglise de Pologne. S. l., s. n., 1816, 570 p., in-16.

Talleyrand : Mémoires du Prince de Talleyraud, publiées par le Duc de Broglie. Paris, Calmann-Lévy, 1891, 2 vol., in-8°.

Témoin oculaire (Un) : Le royaume de Westphalie. Jérôme Bonaparte, sa cour, ses favoris et ses ministres. Paris, Gide, 1820, 274 p., in-8°.

Thibaudeau : Mémoires. Paris, Plon, 1913, IV-561 p., in-8°.

Trembicka (Françoise) : Mémoires d'une Polonaise pour servir à l'histoire de Pologne de 1764 à 1830. Paris, Lachèze, 1841, 2 vol., in-8°.

Voïenski (K.) : Akty, dokumenty i materialy dla istorii 1812 goda. Actes, documents et matériaux pour l'histoire de l'année 1812. Pétersbourg, Stolzenburg, 1909, 2 vol. in-8.

Voltaire : Correspondance.

Weyssenhoff (Général Jean) : Pamiętnik. Mémoires. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1904, 251-V p., in-12.

Wurtemberg : Journal des campagnes du Prince de Wurtemberg (1812-1814). Paris, Chapelot, 1907, CCCXX-254 p., in-8°.

Wybicki : Dodatek do pamiętnikow Wybickiego odnoszący sie do zyciu Andrzeja Zamojskiego z rekopisma Wybickiego wydany. Complément aux Mémoires de Wybicki se rapportant à la vie d'André Zamojski, publié d'après le manuscrit de Wybicki. Poznan, Zupanski, 1847, 31 p., in-8°.

Wybicki (Jozef) : Zycie moje. Ma vie. Publié par Adam Skalkwoski, Cracovie, Société de Publication, Bibliothèque nationale, 1927, 356 p., in-16.

Zaleski (Stanislaw) : O Masonii w Polsce od roku 1738 do 1822 na zródlach wylacznie masonskich. Sur la Franc-Maçonnerie en Pologne de 1738 à 1822, d'après des sources uniquement maçonniques. Cracovie, Anczuc, 1908, 274-248 p., in-8°.

Zaluski (Joseph) : La Pologne et les Polonais défendus par un ancien officier de chevau-légers polonais de la garde de l'Empereur Napoléon Ier contre les erreurs et les injustices des écrivains français, MM. Thiers, Ségur, Lamartine. Paris, Dumineray, 1856, 235 p. in-8°.

Zaluski (Joseph) : Czwarte Wspomnienie o pulku lekkokonnym polskim Gwardyi Napoleona I. Quatrième Souvenir sur le régiment de chevau-légers polonais de la garde de Napoléon Ier. Czas : supplément mensuel (1859), t. 16, avril.

Zamojska (Zofia z Czartoryskich) : Z Pamiętnika Zofii z Czartoryskich Zamojskiej. Tiré des souvenirs de Sophie Zamojska née Czartoryska. Kronika rodzinna, n° 22, 15 novembre 1887, p. 673-746.

Zwierkowski (Valentin) : Dąznósé Czartoryskich do Korony Polskiej. Aspirations des Czartoryski à la Couronne de Pologne. Poitiers, F. A. Saurien, 1839, 10 p., in-8°. (Bibliothèque polonaise du quai d'Orléans).

Ouvrages de seconde main.

Alekseiev (F. N.) : Aleksandr, iego litchnost, pravlenie i intimnaïa jizn. (Alexandre, sa personne, son gouvernement et sa vie intime). Londres, s. n. 1908, 53 p. in-12.

Anchel (Robert) : Napoléon et les Juifs. Paris, les Presses universitaires de France. 1928. xxxi-598 p., in-8°.

Askenazy (Szymon) : Napoléon a wojsko polskie w 1813 (Napoléon et l'armée polonaise en 1813). Lwów, 1899, Kwartalnik historyczny, p. 73-83.

Askenazy (Szymon) : O sprawie polskiej w v. 1812. (La question polonaise en 1812). Kraków, Nakladem Akademij Umiejętnosci, 1912, 24 p., in-8°.

Askenazy (Szymon) : Napoléon, a Polska. (Napoléon et la Pologne). Varsovie, Cracovie, 1918, Towarzystwo Wydawnicze w Warszawie, 3 vol. in-8°.

Askenazy (Szymon) : Xiąze Józef Poniatowski (1763-1813). Le Prince Joseph Poniatowski. Varsovie, Biblioteka Polska, 4e édition, 1922, 309 p., in-8°.

Askenazy (Szymon) : Na rozdrożu (1812-1813). A la bifurcation. Varsovie 1911. Bibljoteka Warszawska (février, mars, avril : p. 209-233, 418-452, 1-43).

Bielinski (Josef) : Zywot Ks. Adama Ierzego Czartoryskiego. Vie du Prince Adam Georges Czartoryski. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1905, 2 vol. in-16.

Bogdanovitch : Istoria Otietchestvennoï Voïny 1812. Histoire de la guerre nationale de 1812. Pétersbourg, Strugonnikov, 1859 3 vol., in-8°.

Bonnal (Général) : La manœuvre de Vilna. Paris, Chapelot, 1905, 93 p., in-8°.

Bonnefons (André) : Un allié de Napoléon : Frédéric-Auguste. Paris, Perrin, 1902, xx-514 p., in-8°.

Borschak (Elie) : Les sympathies napoléoniennes en Ukraine. Le Temps, 28 août 1930.

Boulenger (Marcel) : Le Duc de Morny, Prince français. Paris, Hachette, 1925, 247 p., in-8°.

Bourgeois (Emile) : Manuel historique de Politique étrangère. Paris, Belin, 8e édition 1925, 3 vol. in-16, le 4e paru en 1926.

Bourgin : Napoleon und seine Zeit. Stuttgart, Perthes, 1925, 151 p., in-8°.

Boyé (Pierre) : La cour polonaise de Lunéville (1737-1766). Nancy, Paris, Strasbourg, Berger-Levrault, 352 p., in-8°.

Camon (Lt-Colonel) : La guerre napoléonienne. Les systèmes d'opérations. Paris, Chapelot, 1907, 372 p., in-8°.

Chassé (Charles) : Napoléon par les écrivains. Paris, Hachette, 1920, 260 p., in-8°.

Cieszkowski (Stanislas) : Senatorowie Ksiestwa Warszawskiego i Królestwa Kongressowego. Les sénateurs du Duché de Varsovie et du royaume du Congrès. Varsovie, Filipowicz, 1891, 75 p., in-8°.

Corti (Egon Cesar Comte) : La maison Rothschild. L'essor (1770-1830). Traduction française de Pierre Raffegeau. Payot, Paris, 1929, 432 p., in-8°.

Driault (Edouard) : Tilsit. Paris, Alcan 1917, 491 p., in-8°.

Driault (Edouard) : Le Grand Empire. Paris, Alcan, 1924, 424 p., in-8°.

Driault (Edouard) : La chute de l'Empire. Paris, Alcan, 1927, 484 p., in-8°.

Du Casse (Baron) : Les rois frères de Napoléon. Paris, Baillère, 1883, 486 p., in-8.

Ernouf (Baron) : Maret, duc de Bassano. Paris, Charpentier, 1878, 691 p., in-8°.

Espitalier (Albert) : Napoléon et le roi Murat (1808-1815). Paris, Perrin, 1910, vi-519 p., in-8°.

Exner (Moritz) : Der Antheil der königlich-sächsichen Armee am Feldzuge gegen Russland 1812. Leipzig, Duncker et Humblot, 1896, 172 p., in-8°.

Falkowski (Juliusz) : Obrazy z zycia kilku ostatnich pokolen w Polsce. Tableaux de la vie des quelques dernières générations en Pologne. Poznan, Zupanski, 1877, 5 vol., in-8°.

Félix (Le Père) : Le Prince Adam Czartoryski. Paris, Dillet, 1862, 116 p., in-16.

Forst-Battaglia (Dr Otto) : Eine unbekannte kandidatur auf dem polnischen Thron. Landgraf von Hessen-Kassel und die Konfédération von Bar. Bonn und Leipzig, Karl Schröder, 1922.

Francastel (Albert) : Les dessins de Dutertre à Versailles (Napoléon, revue des Etudes napoléoniennes, janvier-février, 1925).

Gembarzewski (Bronislaw) : Wojsko Polskie (1807-1814). L'Armée polonaise. Varsovie, Gebethner, 1905, xii-362-53 p., in-4°.

Grabski (Stasnislaw) : Uwagi o biezącej historicznej chwili Polski. Réflexions sur le moment historique actuel en Pologne. Varsovie, Perzynski, 1923, 160 p., in-8°.

Grinwasser (Hip.) : Le Code Napoléon dans le Duché de Varsovie, étude historique, d'après des documents inédits. (Revue des Etudes Napoléoniennes, septembre-octobre 1917, p. 129-170).

Handelsmann (Marcel) : Napoléon et la Pologne. Paris, Alcan, 1909, iv-280 p., in-8°.

Handelsmann (Marcel) : Rezydenci Napoleonscy w Warszawie (1807-1813). Les résidents de Napoléon à Varsovie. Cracovie, Gebethner, 1915, 349 p., in-8°.

Handelsmann (Marcel) : Pomiędzy Prusami a Rosią. Entre la Prusse et la Russie. Varsovie, Wende, 1922, 248 p., in-8°.

Handelsmann (Marcel) : Rozwoj narodowosci nowoczesnej. Développement d'une nationalité moderne. Varsovie, Gebethner, 1923, 267 p., in-16. Tome 2, intitulé Francja-Polska (France-Pologne) 1795-1845, 1926, 307 p., in-16.

Handelsmann (Marcel) : Les idées françaises et la mentalité politique en Pologne au XIXe siècle. Paris, Alcan 1927, 213 p., in-16. Traduction d'une partie du précédent.

Handelsmann (Marcel) : Pod znakiem Napoleona. Varsovie, Wende, s. d., 300 p., in-8°.

Holzapfel (Rudolphi) : Das Königreich Westfalen. Magdeburg, Lichtenberg, 1895, 215 p., in-8°.

Holzhausen (Paul) : Les Allemands en Russie avec la Grande Armée. Traduction du Commandant Minart. Préface de F. Masson. Paris, Fournier, 1914, 382 p., in-8°.

Horwitz (L.) : Die Israeliten unter den Königreich Westfalen, Berlin, Calvary, 1900, 106 p., in-8°.

Iwaszkiewicz (Ianusz) : Litwa w roku 1812. La Lithuanie en 1812. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1912, 439 p., in-8°.

Jurnal Ministerswa narodnavo prosviechtchenia (1916).

Kircheisen : Pourquoi la guerre éclata en 1806 entre la France et la Prusse ? (Revue d'Histoire diplomatique, 1929).

Kleinschmidt (Dr Arthur) : Geschichte des Königreiches Westfalen. Gotha, Andreas Perthes, 1893, viii-678 p., in-8°.

Konarski : Palac Brühlowski w Warszawie. Le Palais Brühl à Varsovie. Varsovie. Towarzystwo milosników historij, 1915, 111 p. in-8°.

Korytkowski (Jan) : Arcybiskupi gnieznenscy prymasowie i metropolicj Polscy od roku 1000 az do roku 1821, czyli do połączenia arcybiskupstwa gnieznienskiego z biskupstwem poznanskiem. Les archevêques de Gniezno, primats et métropolites de Pologne de l'an 1000 à l'an 1821, c'est-à-dire jusqu'à la fusion de l'archevêché de Gniezno avec l'évêché de Poznan. Poznan, Imprimerie du Courier de Poznan, 1892, 6 vol. in-4° (t. 5).

Kozlowski : Niemcewiez en Amérique et sa correspondance inédite avec Jefferson (1797-1810). (Revue de littérature comparée, janvier-mars 1928, p. 29-45).

Kukiel (Marian) : Wojny Napoleonskie. Les guerres de Napoléon. Nouvelle édition. Varsovie, librairie militaire, 1927, t. I, 318 p. in-8°.

Lacour-Gayet (Georges) : Napoléon. Paris, Hachette, 1920, s. d., 587 p. in-4°.

Lacombe (De) : La vie privée de Talleyrand. Paris, Plon, 1910, 435 p. in-8°.

Lantoine (Albert) : Histoire de la Franc-maçonnerie française. La Franc-maçonnerie chez elle. Paris, Nourry, 1925, 514 p. in-8°.

Lefebvre (Georges), Guyot et Sagnac : La Révolution française. Alcan 1930, 577 p. in-8°.

Lelevel (Joachim) : La couronne de Pologne et sa royauté. Rouen, Brière, s. d. (entre 1832 et 1839), 10 p. in-16. Bibliothèque polonaise du Quai d'Orléans).

Lesage (Charles) : Napoléon, créancier de la Prusse (1807-1814). Paris, Hachette, 1924, 366 p. in-8°.

Lévy (Arthur) : Napoléon intime. Paris, Nelson, 1892, 554 p. in-16.

Lévy (Arthur) : Napoléon et Eugène de Beauharnais. Calmann-Lévy, 1926, 339 p. in-12°.

Lévy (Arthur) : Un grand Profiteur de guerre, sous la Révolution, l'Empire et la Restauration : G. J. Ouvrard. Paris, Calmann-Lévy, 1929, 259, in-8°.

Limanowski (Dr B.) : Historya Demokracyi polskiej w epoce porozbiorowej. Histoire de la démocratie polonaise après les partages. Varsovie, Cracovie, J. Mortkowicz, 1922, 271 p. in-8°.

Loliée (Frédéric) : Talleyrand et la Société européenne. Paris, Emile Paul, 1911, 8e édition 1927, 365 p. in-8°.

Ludwig (Emil) : Napoléon, Berlin, Ernst Rowohlt, 1927, 695 p., in-8°.

Madelin (Louis) : La France de l'Empire. Paris, Plon, 1926, 332 p., in-16.

Maggiolo (Vicomte Adrien) : Corse, France, Russie : Pozzo di Borgo (1764-1842). Paris, Calmann-Lévy, 1890, v-450 p., in-8°.

Mansuy (Abel) : Le clergé et le régime napoléonien dans le Duché de Varsovie (1807-1813). Revue d'Histoire moderne et contemporaine, 1903-1904, t. V, p. 97-106 et 161-171. Paris, Rieder.

Mansuy (Abel) : La colonie française de Varsovie en 1812. Revue des Etudes Napoléoniennes, 1915, p. 145-169.

Mansuy (Abel) : Les idées de la Révolution française et le régime napoléonien dans la Russie occidentale en 1812. (Revue des Etudes franco-russes (1er février 1903), p. 41-56.

Martel (René) : La Pologne et nous. La légende et l'histoire. Chimères et réalités. Paris, Delpeuch, 1928, 248 p., in-16.

Martinet (André) : Jérome Napoléon, roi de Westphalie. Paris, Ollendorf, 1902, 285 p., in-8°.

Masson (Frédéric) : Napoléon et sa famille. Paris, Ollendorf, 11e édition, 1914, 10 volumes in-8°.

Michelet (Jules) : La Pologne martyr : Russie-Danube. Paris, Dentu, Bruxelles et Leipzig, A. Lacroix, Verboukhoven, 1863, 365 p. in-12.

Mickiewicz (Adam) : Histoire populaire de la Pologne, publiée par Ladislas Mickiewicz avec une préface, des notes et un chapitre complémentaire. Paris, Hetzel, 1867, xxiv-617 p., in-12.

Nakwaski (H.) : Question de l'émancipation des paysans de Pologne. Genève, Henri Georges, 1860, 61 p., in-8°.

Niedzielski (K.) : Rys Dziejow Ksiestwa Warszawskiego. Esquisse de l'histoire du Duché de Varsovie. Varsovie, Ziarno, 1907, 2 vol., in-16.

Niejecki (Ks. Kaspar) : Herbarz Polski powiekszony dodatkami z pozniejszych Autorów, rekopismów, dowodów urzedowych i wydany przez Iana Nep. Bobrowicza. Armorial polonais augmenté de compléments tirés d'auteurs postérieurs, de manuscrits, de documents officiels et édité par I. N. Bobrowicz. Leipzig, Breitkopf et Haertel, 1845, 11 vol., in-8°.

Osten-Sacken : Der Feldzug von 1812. Berlin, Possische Buchhandlung, 1901, 343 p., in-8°.

Pinon (René) : Histoire diplomatique (1515-1928). Tome 9 de l'Histoire de la nation française de Gabriel Hanotaux. Paris, Plon, 1929, 646 p., in-4°.

Podreczna Encyklopedya Koscielna. Encyclopédie ecclésiastique. Varsovie, Gebethner et Wolff, tome XLI-XLII, 1915.

Przezdziecki (Comte Renaud) : Varsovie. Varsovie, Biblioteka Polska. 1925, 388 p., in-8°. Il y a une édition en français, une en polonais.

Rabbe (Alph) : Histoire d'Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies. Paris, Treutter et Wurtz, 1826, 2 vol. in-16.

Rambaud (Alfred) : Le royaume de Westphalie et Jérôme Bonaparte, Paris, Revue des deux mondes, 1872.

Rembowski (Alexander) : La vie constitutionnelle dans le Duché de Varsovie. Z zycia konstytucyinego w księstwie Warszawskiem. Varsovie, Fiszer, 1905, 258 p., in-8°.

Rembowski (Alexander) : Projekta reform wloscianskich w księstwie Warszawskiem (1807-1812). Projets de réformes paysannes dans le Duché de Varsovie. Lwów, Przewodnik naukowej (guide scientifique), 1905, p. 507-520 et 605-628.

Robotnik (29 mai 1930) : Losy reformy rolnej w t. zw. « Zamojszczyznie ». L'Ouvrier : Le sort de la réforme agraire dans la « Zamojszczyzna ».

Rutkowski (Jan) : Poddanstwo włoscian w XVIII° wieku w Polsce i niektorych krajach Europy. Le servage des paysans au 18° siècle en Pologne et dans plusieurs pays d'Europe. Poznan, Gebethner et Wolff, 1921, 156 p., in-8°.

Sauzey (Commandant) : Les Allemands sous les Aigles françaises. Paris, Chapelot, 1902-1912, 6 vol. in-8°.

Schilder (Général) : Imperator Aleksandr I, jevo jizn i tsarstvovanie. L'empereur Alexandre, sa vie et son règne. Pétersbourg, Souvorine, 1897, 4 vol., in-4°.

Skalkowski (A. M.) : Kosciuszko w swietle nowszych badan. Koscinszko à la lumière des dernières recherches. Poznan, Fiszer et Majewski, 1924, 50 p., in-8°.

Soloviev (Serge) : Imperator Alexandr I. Politika-Diplomacia. L'empereur Alexandre Ier. Politique-Diplomatie. Pétersbourg, Stasinlevitch, 1877, 560 p., in-8°.

Sorel (Albert) : L'Europe et la Révolution française. Paris, Plon, 18e édition, 8 vol., in-8°.

Sto lat Mysli Polskiej : Zyciorysy, Streszczenia, Wyjatki pod redakeją Chrzanowskiego, Gallego i t d. Cent ans de la Pensée polonaise : Biographies, analyses, extraits des grands écrivains, sous la direction de Chrzanowski, Galle, etc. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1906, 9 vol., in-8°.

T. : En mai 1812. Rousskaïa Starina. Mai 1912, p. 430-444.

Tarasov (K.) : Outchebnie gody N. I. Tourguenieva v Gœttingenie. Années d'études de N. I. Tourgueniev à Gœttingen. Journal Ministerstva narodnavo prosviechtchenia. Journal du Ministère de l'Instruction publique : septembre et octobre 1916, p. 72-115 et 145-185.

Tatischeff (Serge) : Alexandre Ier et Napoléon. Paris, Perrin 1891, 640 p., in-8°.

Thiers (Adolphe) : L'Empire. Paris, Lheureux, 1866, 5 vol in-4°.

Thiegem (P. Van) : Ossian en France. Paris, Rieder, 1917, 2 vol. in-8°.

Turquan (Joseph) : Un joyeux souverain, le roi Jérôme, frère de Napoléon, Paris, Taillandier, s. d., 308 p. in-8°.

Vandal (Albert) : Napoléon et Alexandre : L'Alliance franco-russe sous le Premier Empire. Paris, Plon, 1891, 3 vol. in-8°.

Vernadskij (G.) : Alexandre Ier et le problème slave pendant la première moitié de son règne. Revue des Etudes Slaves : t. 7.

Waliszewski (K.) : Le règne d'Alexandre Ier. Paris, Plon, 1923-5, 3 vol. in-8°.

Wegener (Hélène) : Die Relationen Napoleons I mit dem Königreich Westfalen. (1807-1813). Breslau, 1905, 1 vol. in-8.

Wielka Encyklopedya (Grande Encyklopédie) : Varsovie, Imprimerie de la Gazeta Haudlowa 1904, tome 35-36. Article : Kodeks Napoleona w Polsce, p. 939-941.

Wielopolska (J. M.) : Insygnia koronne polskie jako broń partyjna. Les insignes royaux polonais comme armes de parti Kurier. [illegible] oranny, 13 juin 1930).

Wurtemberg (Marie de) : Malwina czy domyslnósé serca. Malvina ou la prescience du cœur. Varsovie, 1816, rééditée dans la Collection de la Biblioteka dziel wyborowych (Bibliothèque des œuvres de choix).

Zamorski (Bronislaw) : Polska od 1807 do 1815 roku. La Pologne de 1807 à 1815. Lwów, Zamorski, 1870, 219 p., in-8°.

Zóltowski (Stanislaus von) : Die Finanzen des Herzogtums Warschau (1806-1815). Posen 1890-1892, 2 vol. in-8°.

INDEX

A

Achen, 136.
Adair, 23.
Aile droite, 137, 139, 149-53, 160, 163-5, 298-9, 303-4, 307, 309-12, 324-5, 330-6, 346-50, 352-3, 370, 379-80, 387-8, 390-3, 403-8, 413, 456, 461-84, 487-9, 491-2, 510-15, 520-1, 523, 525, 528-9, 535, 556-60, 562-3, 574-5, 583-5, 596-7, 599, 600-7, 613-5, 621-4, 630-1, 637-9, 649-50.
Aksamitowski, Général, 188.
Albertrandi, évêque, 213, 241-2.
Albignac (Général D'), 46, 47, 166.
Alexandre Ier, 5, 16, 23-33, 37-43, 58-73, 91, 97, 98, 141-2, 145-7, 155-61, 176, 196-9, 201-2, 211, 216, 222, 232, 240, 253-6, 259-66, 272, 274, 278, 324, 334, 336, 371-3, 392, 421, 445-7, 452, 470, 483, 485, 497, 513, 525, 538-9, 543-4, 547, 551-2, 554-6, 560-2, 568-74, 578-81, 585, 608, 638, 640-2, 645-8, 652.
Alexandre-le-Grand, 275.
Alexandre, sieur, 352.
Allemagne, 33, 57, 71-81, 92, 102-6, 119-25, 138-42, 168, 231, 280-3, 313, 318, 322, 363, 398, 436, 516, 542, 564, 567, 571, 630, 648, 660.
Allix, Général, 109, 111, 148, 150, 309, 405, 472-3, 479, 491-2, 510, 563, 585.
Allonville (D'), 70.
Alvensleben, baron, 219.
Alvensleben, major, 112.
Alvensleben, ministre, 112.
Alvensleben, préfet, 112.
American Philosophica Society, 231.
Amérique, 29, 231.
Amis des sciences, 187, 231.
Amsterdam, 283.
Anders, 412, 415.
Andréossy, 27.
Andrzejkowicz (Mlle), 23.
Angleterre, 5, 15, 16, 39, 43, 47-49, 57, 66, 77, 91, 93, 105, 116, 192, 194, 210, 231, 250, 259-62, 370, 524, 564, 567, 642.
Anhalt, 148.
Anhalt-Zerbst, 63.
Anne, grande duchesse, 42, 60-7, 256, 257.
Anne la Sanglante, 62.
Annibal, 275.
Anstedt (D'), 72.
Antechrist, 241.
Antilles, 398.
Antokol, 454.
Antraigues (D'), 171.
Anvers, 612.
Aristide, 232.
Aristocratie polonaise, 8, 31, 68, 176, 184, 190, 192, 206-9, 211, 218-9, 221-2, 224-6, 228, 231-2, 234-5, 238, 266-7, 270, 279-82, 289, 297-8, 302, 309, 343-6, 357-61, 431, 439, 442, 446.
Arminius, 96.
Arons, 412, 415.
Arthus, 83.
Artois (comte d'), 171.
Aschaffenburg, 364.
Asie, 264, 612.
Aubernon (D'), 589.
Auerstaedt, 160, 199, 480.
Augerburg, 535.
Augias, 101.

Augsbourg, 19.
Auguste II, 173, 183.
Auguste III, 183, 390.
Augustins, 243.
Austerlitz, 30, 31, 67, 196, 199, 250, 294, 332, 569, 582.
Autriche, 5, 22, 27, 33, 43-52, 56-8, 71, 78, 120, 139, 193-7, 199, 210, 221, 249,-55, 259-63, 330, 368, 372, 375, 484, 496, 507, 532, 538, 541, 544-52, 556, 565-6, 569, 605-6, 609, 622, 624-5, 638-9, 641-2, 652.

B

Bacher, 355.
Bachkirs, 607-8, 610.
Bade (*duché de*), 32, 63, 100, 106, 111, 237, 374.
Bade (*margrave de*), 99, 102, 103.
Badenhausen (*Comte de*), 132, 400.
Badeni Martin, 235.
Baggovouth (*Général*), 142.
Bagien, 515.
Bagration, Général, 310, 333, 336, 606, 609, 638-9.
Bagration (*Mme*), 451, 568.
Bale, 372.
Balkans, 249.
Baltimore, 395.
Baltique, 57, 97, 655.
Bamberg, 32.
Banco, 197.
Banque de Berlin, 288.
Banque de France, 284, 287.
Bar (*confédération de*), 194, 225, 274, 278, 527, 565.
Barabanow, 609.
Baranów, 600-1, 605.
Barberousse, 280.
Barby, 321, 466.
Barclay de Tolly, 70.
Barisów, 600.
Barry (*Mme du*), 475.
Barthomeuf, 634-5.
Bastineller, colonel, 148.
Batowski, 486, 496, 588.
Bauer, 76.
Bautzen, 165.
Bavière, 5, 15, 16, 21, 32, 43, 48, 54, 71, 90, 92, 106, 131, 161-6, 171, 305, 325, 364, 383, 388, 426, 467, 469, 536-8.
Bayard, 211.
Bayonne, 40, 63, 287-90, 292.
Beauharnais, 65.
Beauharnais (*Eugène de*), *vice-roi*, 15, 25, 32, 92, 161, 250, 315, 335, 374, 461, 463, 469, 503, 512, 514, 517, 522-3, 528-9, 532-3, 536-8, 546, 557, 559, 612, 616, 621-2, 652, 657-8.
Beauharnais (*Hortense de*) *reine*, 32, 546.
Belliard, 163.
Bénard, 314.
Benjamin Constant, 323, 397, 400.
Bennigsen, général, 23, 69, 333.
Bénonites, 271, 282.
Béranger, 359.
Bercagny, 576.
Beresteczko, 607.
Berg, 6, 25, 32, 33, 48, 137.
Bergeron, colonel, 148.
Berlin, 14, 15, 27, 42, 43, 55. 57, 86, 95-8, 111-5, 139, 158, 164-5, 193-7, 212, 220, 252, 270-5, 303, 337, 365-72, 377, 379, 389, 411, 540, 547, 569.
Bernadotte, prince royal, 123, 163, 171, 571.
Bernard, colonel, 148.
Bernburg, 136.
Bernterode, 390.
Berry, 195.
Berthier, major-général, 16, 17, 27, 41, 48, 97, 109-12, 126, 132-6, 149-52, 157, 166, 256, 269, 299, 310-1, 332, 337, 346-50, 353, 387, 392, 404, 445, 456, 469, 474, 477-9, 483, 487, 491, 510, 512-4, 517, 523, 528, 546, 550, 557-8, 594, 596, 598, 601-2, 604-5, 614, 621-2, 631, 634, 638-9, 644, 654.
Bertrand, général, 28.
Beugnot, 35.
Beurnonville, général, 370.
Bezobrazov, 451.
Biala, 599.
Bialkowski, 406, 516.
Bialystok, 188, 262, 290, 511,

522-3, 595, 607-10, 622, 634, 638, 654, 657.
Bibikov, 539.
Biéganski, général, 613.
Biélany, 454-5.
Bielanska, 363.
Bielinski, 213, 216, 287.
Bielsk, 609.
Biernacki J., 235.
Biernacki A., 237.
Bignon, résident de France, 43-4, 68, 84, 146-7, 161, 171,-82, 185, 191-5, 202-10, 217-9, 224-8, 262-6, 273-8, 316, 332, 350, 370-9, 402, 417-8, 422, 436, 448, 452, 454, 459, 478, 513, 517-8, 522-3, 536-7, 547-8, 553, 573, 589-92, 598, 607-8, 613-4, 621, 624, 632-8, 640, 643-4, 647, 649, 653-4, 656-7.
Blachą (Pod), 185, 195, 206, 269, 391, 425, 428, 430-3, 435.
Blache (De la), 26.
Blasky, 314, 340.
Blocqueville (Comtesse de), 480.
Blücher, général, 54.
Blumenthal, 108.
Bocholz (Comtesse), 499.
Bœdiker, colonel, 148.
Bohème, 47, 48, 52, 194, 368, 504, 652.
Bolesta, colonel, 561.
Bonaparte, 40, 65, 248-9, 269, 275, 387, 392, 398-9, 417, 421, 575, 585, 645.
Bongars, général, 116, 122-7, 155, 317-8, 390, 576.
Bonnal, général, 72, 333-4.
Bordeaux, 367.
Borch, 391.
Borghèse, prince, 135, 425.
Borstel, colonel, 148, 399.
Borstel, général, 540.
Boucheporn, 143, 397, 398, 499.
Boucher, 475.
Bourbons, 40, 425, 627.
Bourcier, général, 541.
Bourgeoisie, 227, 230, 233, 325-8, 344.
Bourgoing, ministre à Dresde, 252, 258.
Boutigny, 616.
Boutry, 148.
Bouvier, 517.
Brandebourg, 139, 565.
Brandt, 444.
Branicki, 146, 279, 281.
Brauneau, 252.
Brème, 32.
Breslau, 13-24, 165, 189, 275, 328, 364, 371, 387, 420, 473.
Brévannes, de, 441, 589.
Breza (comte de), 20, 184, 214-5, 234, 316, 463, 491, 495, 555, 591.
Briansk, 609.
Brieg, 14, 22.
Brock, 558-9.
Brockhausen (Baron de), 60, 61.
Brodnica, 151.
Brody, 58.
Broglie (Victor de), 589.
Bromberg, voir *Bydgoszcz*.
Broniec, 485.
Bruguière (Baron de Sorsum), 127, 143, 157, 326, 329, 397.
Brühl (Palais de), 8, 359, 362, 368-9, 381, 388-91, 394, 400, 419, 424, 426, 432, 457, 469, 478, 510, 515, 577, 591, 613-19, 621, 623-4, 626, 649.
Brunswick, 47, 97, 105, 116, 124-5, 134, 138, 145, 219, 322-3, 355, 577.
Brunswick (Duc de), 16, 23, 355.
Brunswick-Oels (Duc de), 44-55, 137, 395.
Bruxelles, 194.
Bruyère, général, 326, 329.
Brześć, 221, 349, 511, 556-8, 595, 603-4, 606-10, 622, 638.
Bug, 331, 333, 382, 512, 514-5, 535-6, 556-9, 579, 585, 599, 601, 604, 606-8, 622-3, 637, 655.
Bukovine, 551.
Bulow (Comte de), ministre des des finances, 97, 113-8, 124, 137, 293, 356.
Buonaparte, 44.
Busche de Hunefeld, 210, 400.
Busche (de), 319, 400.
Buxhowden, 69, 73, 202, 273, 447.
Bychowiec, 629.
Bydgoszcz, 20, 95-6, 157, 243, 367, 383, 412, 416.

C

Cagliostro, 391.
Calabre, 251.
Calbe, 398.
Calko, 637.
Calmouks, 522, 607, 610.
Cambacérès, 66.
Campochiaro, 397.
Campo Formio, 248, 250.
Candras, général, 45.
Canossa, 176.
Cap (Le), 15.
Carabas, marquis de, 195.
Carlsbad, 96, 245, 574, 647.
Carlsruhe, 43, 371-3, 377, 379.
Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre, 16.
Caroline Murat, reine de Naples, 32, 397.
Carrare, 76.
Cassel, 13, 33, 35, 37, 41-9, 52-7, 61, 67, 70, 77, 83, 86-93, 98-9, 103-8, 116, 119, 123, 128, 131, 138-9, 144-9, 153-8, 169, 303, 308, 315-9, 323, 326, 351-6, 362-6, 370-1, 389, 394-5, 400, 416, 419, 459, 466, 479, 498, 501, 504, 506, 508, 518, 539, 577-8, 649.
Catalogne, 110.
Catharinenthal, 35, 79.
Catherine d'Oldenbourg, 24, 40, 60-66, 70, 141-2.
Catherine II de Russie, 38, 62-3, 193-5, 328, 565.
Catherine, reine de Westphalie, 16, 23-4, 34-8, 41-4, 53, 58-66, 70, 73-80, 83-5, 91, 107, 121, 138-42, 155-7, 297, 317-29, 336, 351, 358, 364, 371-2, 419-20, 441, 447, 461, 491, 498-507, 516, 526-7, 539-40, 559, 575-6, 582, 591, 612, 614, 649.
Caton, 232.
Caulaincourt, duc de Vicence, 39-42, 59, 119, 181, 209, 253, 260, 374, 540, 582.
Cazimir, 656.
César, 193.
Chabert, général, 135, 148, 157, 326, 398.
Chambon (Du), baron de Rotterode, 127, 143.
Chambre ou Commission d'éducation, 186-7, 276, 565.
Champagny, duc de Cadore, 41, 54, 56, 64, 118, 258, 276, 290, 396.
Chanaan, 307.
Charlemagne, 280.
Charles, archiduc, 194, 375, 541.
Charles IV d'Espagne, 257.
Charles XII, 193, 658.
Charlottenburg, 540.
Charpentier, général, 517.
Chasseloup, général, 517.
Chateaubriand, 122, 357, 580, 612.
Chelm, 237, 604, 606.
Chem, 637.
Chemnitz, 51.
Chevalier (Mme), 377.
Chevau-légers, 34-5, 44-5, 47, 219-20, 286.
Chevillard, 471, 484.
Chlapowski, 37, 258, 270, 272, 289.
Chodkiewicz, colonel, et Mme, 188, 376, 418, 421-2, 432, 447, 487, 530, 618-9.
Chomentowski, 217.
Ciązno, 241.
Ciechanów, 557.
Ciechanowice, 609.
Cinq-cents, 100.
Cisalpine, 370, 372.
Clapier, 411.
Clarke, ministre de la guerre, 118, 209, 371.
Claus, 145.
Clausewicz, 333.
Clausthal, 75.
Clémenceau, 193.
Clément, Prince, 600.
Clergé, 175, 189, 213, 235-6, 239, 240-6, 292, 298, 350-4, 356-7, 360, 612.
Cobourg, Prince de, 549.
Code Napoléon, 14, 213-4, 216, 218, 234, 236-7, 239, 242-3, 245, 298, 371, 417, 648.
Coignet, capitaine, 394.
Collignon (de), 499.
Comeau, général baron, 537.

Commission provisoire de Gouvernement, 14, 19-21, 184-91, 213, 276, 286.
Condés, 195.
Confédérations de Pologne, 211, 225, 228, 274, 574, 620, 623, 631-3, 636-7, 645, 647, 652, 654-7.
Confédération du Rhin, 36, 53, 69, 84, 87-92, 100, 103, 126, 149, 161, 261, 265, 366, 370, 500, 544, 554, 655.
Conseil d'Etat, 172, 177-89, 215, 223-7, 230-3, 246, 278, 284, 290, 393, 496.
Constantin-le-Grand, 280.
Constantin (*Grand duc*), 29, 41, 54, 64, 147, 392, 445-6, 522-3, 638.
Constantinople, 248, 280.
Constitution du 3 mai 1791, 187, 194.
Consulat, 171.
Conti, Prince de, 33, 659.
Convention, 280.
Corbineau, général, 220.
Corse, 29.
Cosaques, 167-8, 310, 508, 523, 607-10, 655.
Cöthen, 136.
Cottin (*Mme*), 448.
Cracovie (*Faubourg de*), 185, 387.
Cracovie, 56, 193, 199, 200, 234, 297-302, 315, 323-35, 347, 351, 357, 367, 380-2, 414-6, 463, 482, 511, 520-1, 563, 577-8, 596, 629, 647.
Crassus, 658.
Cromwell, 583.
Crossen, 151.
Cujavie, 244, 350, 354, 612.
Custrin, 65, 260, 371, 540.
Cuxhaven, 47.
Czaplic, général, 568.
Czarnocki, 37.
Czarnowo, 333.
Czartoryski, 7, 9, 27-9, 42, 60, 67-8, 73, 97, 140, 146, 176, 196, 208, 211, 216-29, 238, 270, 278-81, 368, 425-6, 451-2, 460, 485, 495-7, 530-3, 555, 565-6, 573-4, 577-81, 585, 589, 591, 619, 624, 632, 640, 642, 644, 648, 653.
Czartoryski Adam, feld maréchal, 185, 193, 203, 221-2, 229, 231, 393, 442, 447, 480, 497, 560, 563-9, 585-6, 606, 620, 623-7, 633, 636-8, 640, 643-9, 652.
Czartoryski Adam Georges, ministre des Affaires Etrangères, 29-31, 42, 68, 71-3, 145-7, 176, 192-8, 202, 209, 217, 262, 272-3, 371, 444-8, 452-3, 497, 526, 530, 539, 560-1, 565-74, 578-82, 606, 620, 623-4, 640-3, 645-9, 652, 659.
Czartoryski Constantin, 146-7, 203, 206, 447, 560-1, 563, 566, 574, 579, 623-4.
Czartoryski Joseph, 223.
Czartoryska Constance, 193.
Czartoryska Isabelle, née Fleming, 95, 188, 230, 376, 378, 425, 497, 564, 566-8, 583, 606, 620, 623, 640-1, 648-9.
Częstochowa, 175, 233, 327-30, 367, 495.
Czetwertynski, Prince, 23.
Czosnowska (*Mme*), 196, 426-8, 470.
Cyrus, 356.

D

Dalberg, primat, 50, 53, 92, 106, 174, 355.
Dalmatie, 250.
Damas (*Général*), 148.
Danemark, 257, 580.
Danloup-Verdun, général, 148, 348.
Dantzig (*Gdansk*), 81, 91, 110-1, 131, 133, 136, 139, 157, 165, 188, 193, 236, 259-65, 309, 383, 404, 407, 411-2, 456, 543, 621, 626, 656.
Danube, 171, 392.
Daru, Comte, 209, 371, 592.
Daunou, 278.
Dautancourt, 34.
Davout Alexandre, 123-4.
Davout, maréchal, 7, 14, 16, 79, 81, 85-7, 112, 123-7, 135, 147, 151-3, 158-62, 166, 186, 192, 197-9, 241, 252-3, 259-61, 266-

72, 282, 286, 305, 332-7, 368, 374, 382, 386, 407, 409, 416, 431, 461-3, 471, 475-81, 493, 503, 511, 514-5, 554, 652-3, 655.
Davout (maréchale), 186, 198, 272, 425.
Delille, 221, 582-5.
Delude, 148.
Demblin ou Dęblin, 562, 567.
Dembowski, ministre, 223.
Dembowski, 289, 362, 428, 431, 568, 582.
Demuy, 15.
Dentzel, 514-5.
Deroy (de), 15.
Dery, Baron, 539-40.
Dessaix, division, 166.
Dessau, 134-5, 149, 597.
Dessoles, général, 464, 482-3.
Destaing, général, 163.
Deybel, 390.
Didier, 96.
Diebitsch Zabalkanski, 360.
Diètes, 171, 175-6, 183-4, 189-90, 212, 218, 221, 227-35, 274-8, 358, 374, 496, 554, 588, 633, 635-8, 647, 653-4.
Diétines, 171, 232, 633, 648.
Dijon, 656.
Directoire, 171, 275, 370.
Divov, 333.
Dluga, 363.
Dniepr, 655.
Dobra, 307, 310, 599.
Dobrzenice, 600.
Dolgorouki, 523.
Dombrowna, 338.
Dombrowski ou Dąbrowski, 13, 14, 25, 28-9, 172, 195-9, 203, 206, 240, 248-9, 251, 267-76, 284, 372, 392, 470, 538, 546, 624.
Don, 607.
Donnersmarck (Henckel von), 289.
Dörnberg, 43-5, 49-50, 103, 355, 394-5, 399.
Dowgiallo, 534.
Dresde, 7, 45-51, 55, 61, 69, 70, 94, 139, 156-9, 165-6, 171, 175-80, 183, 189, 194, 197, 200, 214-8, 222, 226, 236, 241, 245-6, 252, 258, 270, 290, 301, 305, 316, 334-7, 358, 364-5, 390, 461, 469-70, 479, 485-6, 487-91, 493-6, 498-507, 513, 516, 526-7, 530, 532-3, 538-40, 543, 546, 549-50, 552-6, 565, 575, 578, 586-9, 591, 602, 611, 630, 639, 656.
Drevenz, 528.
Drouot, 211.
Drzewiecki, 275.
Duché de Varsovie, 5-8, 19, 20, 23, 26-7, 32, 34, 48, 51, 54, 56-8, 67, 69, 72-3, 91, 93-99, 137, 146-7, 153, 161-2, 170, 177-188, 190, 197, 200, 202-5, 214-6, 218, 222-3, 225, 231, 235, 237, 241, 245, 251-8, 261-3, 265, 271-2, 285-90, 292, 297-8, 304-5, 310, 315, 333, 334, 337, 344-5, 363, 365, 372, 380, 393, 409-12, 416, 447, 461-2, 467, 479, 481, 486, 492-8, 503, 511, 516-8, 521, 526, 528, 536, 539, 547, 552-4, 559, 566, 579, 587-8, 590-1, 598, 608, 616, 633, 637, 639-40, 648, 655-8.
Ducoudras, 143.
Dumas, intendant, 220, 303, 337, 345-6, 409-11, 466, 471, 485, 489-90, 493.
Dumouriez, 194.
Duna, 655.
Dupleix, 312-5, 325, 338, 341-6, 403, 408, 489, 511.
Duport, 376.
Durant, 24.
Duroc, grand maréchal, 16, 17, 23, 268, 270.
Dutaillis, général, 486, 489, 519, 529, 631, 634-5.
Dzialynski, 287, 289.
Dziecznöw, 606.
Dziekowski, 17.
Dziewanowski, 34.

E

Eblé, général, 43, 101, 150, 313.
Eckstädt, von, 158.
Eden (loge), 188, 422.
Egra, 647.
Egypte, 163, 168, 196, 249.

Eilenburg, 158.
Eisenach, 48, 51.
Elbe, 78, 134, 149, 253, 319, 500.
Elbing, 333, 476, 503, 513.
Elisabeth I, 62.
Elisabeth, femme d'Alexandre I^er^, 29, 62, 147, 371, 375.
Elster, 193, 381.
Embarquement pour Cythère, 475.
Emmermann, 148.
Empereur du Nord, 542.
Ems, 78, 80.
Eneide, 221.
Enghien (duc d'), 30.
Epervier, 398.
Erfurt, 7, 40-2, 54, 59, 61, 101, 157. 254, 317, 371, 445, 498-9.
Ering, 395.
Escalonne (Mme) et le Sieur, 351-2, 457, 459.
Espagne, 5, 8, 40, 66, 84, 88, 93, 110-1, 128, 140, 151, 229, 252-3, 256, 266, 287, 436, 478, 488, 496, 544, 612.
Essen, général, 310, 608-10, 637-8.
Essling, 199, 219, 496.
Esterhazy, 496, 505, 549-50.
Etats-Unis, 231, 395, 576.
Etrurie, 249.
Europe, 186, 188, 241, 249, 257, 262, 264, 280, 334, 377, 504, 538, 544-5, 612, 641, 655.
Exelmans, général, 127.
Eylau, 17, 20, 22, 219, 270, 284, 333, 445, 540.
Eysenberg, 518.

F

Fain, 182, 263, 535, 655.
Fallencja, 601.
Famille (La) voir *Czartoryski*.
Femmes, 24, 38, 42, 46, 62-66, 68, 120, 141-3, 146-7, 172-4, 188-9, 193-4, 196, 202, 212, 230, 266, 302, 351-2, 360-1, 371, 375-9, 383-6, 388, 400, 416-460, 502, 507, 509.
Ferdinand VII, 257.
Ferdinand, archiduc, 187, 199, 541, 566.
Fesch, cardinal, 85.
Finkenstein, 19.
Finlande, 142, 256.
Finsch (de), 210.
Fiszer, général, 198, 272, 378, 391-2, 560, 623.
Fiszer, Mme, 378, 447.
Flachaut (Charles de), 434-5, 444, 546, 556.
Florence, 369, 421, 552.
Fontainebleau, 252.
Fouché, 192, 194, 211.
Fragonard, 475.
Francfort-sur-le-Mein, 46, 48, 50-3, 56, 145, 212, 222, 355.
François I^er^ d'Autriche, 27-8, 62-3, 139, 145, 194, 255, 499-502, 504, 507, 541-2, 548-52, 566.
Franconi, 25.
Francs-maçons, 94-5, 188-9, 277, 373-4.
Frankel, 411.
Frankenstein, 19, 23.
Frédéric II, roi de Prusse, 16.
Frédéric Guillaume II, 171, 193, 212.
Frédéric Guillaume III. 28, 60-1, 77, 113, 162, 164, 196-7, 212, 232, 239, 241, 244, 249, 275, 282, 288, 360, 367, 415, 507, 540, 542.
Fredro, 302, 392, 567.
Freiberg, 51.
Frenkel, 518.
Frères dormants (les 7), 184.
Frères Polonais unis (Les), 188.
Friedland, 15, 20, 199, 259, 276, 286, 445.
Froznow, 579.
Fulda, 50.
Fullgraff (von), 148.
Furstenstein (Lecamus comte de), 19, 46, 54, 56, 88, 90, 105, 107, 111, 114-7, 120-1, 124, 127, 143-4, 153-7, 210-1, 320, 326-7, 356, 364, 395-7, 402, 413, 419, 438-9, 446, 455, 473, 482, 484.
Furtado, 283.

G

Gaiguenaille, capitaine, 124, 145.

Gajewski, 291, 300-2, 305, 315, 422, 430, 435.
Galicie, 28, 37, 57-8, 144-6, 188, 199, 200, 222-3, 227, 229, 250, 253-6, 263, 275, 332, 353, 403, 447, 489, 539, 548, 550, 565, 578, 586, 637, 655.
Galitzine (*Général Prince*), 200, 422, 435.
Gallo, 397.
Garczynski, préfet, 175, 289, 300, 302, 305-6, 312, 315, 325, 337-40, 344-6, 383.
Garczynski, Thadée, etc., 306.
Gardes nationales, 259, 344, 633-4.
Garnier, 326.
Garwolin, 600, 606.
Gatchina, 64-5.
Gautier, 399.
Gavard, capitaine, 426.
Gazette de Cracovie, 144, 367, 536, 540, 543, 578.
Gazette de Lwów, 144-5, 367-8.
Gazette de Varsovie, 21-3, 48-9, 50-5, 68-70, 75, 93-4, 98-9, 113, 144, 150, 169, 189, 203, 323, 328, 356, 365-9, 375-6, 389, 499-501, 543, 586.
Gènes, 15, 420.
Genet, 408.
Georges III, 75.
Georges IV, 567.
Gersdorf, général, 553.
Gertrugdensberg, 567.
Giedroyc, Prince, 289.
Giesse Karl, 80, 144, 168, 300.
Gilsa (*von*), *colonel*, 148.
Gilsa (*von*), 499.
Gissot, colonel, 86, 148.
Glatz, 14, 19.
Gley, 424.
Gliszczynski, préfet, 95, 96, 243.
Glogau, 13, 14, 18, 21, 140, 150-2, 158, 164-9, 260, 313, 327, 352, 367, 387, 448, 488, 533.
Gniewaszów, 583.
Gniezno, 95, 240-1.
Gobelins, 443.
Godlewski, 238.
Goes (*Comte de*), 548, 637.
Goethe, 74.
Goettingen, 76-7, 323, 372.
Goląb, 424, 426, 449.
Golembiowski, 579.
Goltz (*von*), *ministre de Prusse*, 33, 111-2, 289.
Góra Kalwaria, 511, 521, 525-6, 584-5, 598-9, 600-1, 606, 612.
Gorajski, 34.
Gorzenski, 213.
Gotha, 48.
Gourgaud, 29, 182.
Gouvion Saint-Cyr, 20, 52, 163, 165-6, 391, 461, 463, 467, 483, 487.
Grabinski, général, 21.
Grabowska (*Mme*), 425, 475.
Grabowski Michel (*général*), 36, 206, 309-10, 325, 475, 537, 568.
Grabowski (*Maison*), 375.
Grandjean, général, 488.
Graudens ou Grudziadz, 92, 197.
Grawert, général, 473.
Graz, 248.
Grodno, 195, 262, 393, 458, 522-3, 572-3, 575, 607-9, 622, 634, 638, 654, 657.
Gropzig, 136.
Grouchy, général, 517.
Gruszczyn, 448.
Grzybowica, 607.
Grzybowska, 363.
Guben, 151.
Gudschmidt, 639.
Guillaume (*Prince et Princesse de Prusse*), 220.
Guillaume II, 232.
Guilleminot, général, 134.
Gumbinnen, 656.
Gutakowski, 189, 212-3, 276, 363, 373.
Guzow, 212, 214, 220.
Gwiazda Wschodnia, 188.

H

Habsbourgs, 644.
Halberstadt, 47, 399.
Halle, 54, 76, 134-5, 144-5.
Hambourg, 32, 55, 123, 161, 363.
Hamlet, 29, 580.
Hammerstein, écuyer, 400.
Hammerstein (*général de*), 80, 103, 131, 148, 157, 400, 524-5, 585.

Hanau, 180, 186.
Hanovre, 47, 55-6, 61, 70, 78, 80, 141, 219, 322-3, 507, 541, 577.
Hanse, 55.
Hardenberg (*Charlotte de*), 323, 400.
Hardenberg (*Mlle de*), *comtesse de Furstenstein*, 46, 395.
Hardenberg, ministre de Prusse, 33, 114, 357, 540.
Hardenberg (*ville de*), 323.
Hardenbergs, 323.
Harthausen (*Baron de*), 122.
Harz, 75.
Hasselfeld, 323.
Haucke, général, 206, 383.
Haugwitz (*D'*), 639.
Hauterive (*D'*), 250.
Hautpoult (*D'*), 469-70, 511.
Hebdowski, général, 393, 407-8.
Héberti (*Mlle*), 420.
Hédouville, général, 14, 27.
Heeren, 77.
Hehnstaedt, 372.
Heilsberg, 333.
Heldring, général, 99.
Helenów, 357-9, 369, 402, 562.
Héligoland, 48.
Helvétie, 235.
Hénin (*Mlle*), 420.
Hennequin, 193.
Henri IV, 352, 421.
Hessberg (*von*), 148.
Hesse, 80, 81, 322, 360, 372, 400, 507, 547.
Hesse (*Landgrave de*), 13, 75, 100, 355, 361, 370-1, 399.
Hesse-Barchfeld, 112-3.
Hesse-Philipstadt (*Ernest de*), 45, 103, 132, 361, 399, 424, 446, 575.
Hesse-Philipstadt (*Princesse de*), 397, 499.
Hofburg, 640.
Hogendorp, 657.
Hohenlinden, 249.
Hohenlohe (*Prince de*), 289.
Hohenzollern (*Prince de*), 22.
Hohenzollerns, 57.
Hollabrünn, 333.
Hollande, 32, 45-9, 54, 67, 106, 194, 236, 256, 258, 283, 499.
Holstein-Gothorp, 63.
Hongrie, 566.
Horace (*odes*), 221.
Horace (*Corneille*), 425.
Horochów, 607-9.
Horodyiski, 14, 234.
Houdon, 475.
Hoyerswerda, 164.
Hoym, 212.
Hrubieszów, 236.
Huet, général, 370.
Hugo, 77.
Hugo (*Victor*), 475.
Humbert, colonel, 148.

I

Iablonna, 195, 433, 437, 469-70, 537, 562.
Iablonowski, 213.
Iacobsdorf, 542.
Iacobson, 115, 354, 356.
Iagiellon Ladislas, 654, 656.
Iakubowicz (*Mme*), 464, 469, 482, 486, 489.
Iasinice, 202, 221.
Iassy, 398.
Iedlin, 414.
Iéna, 15, 23, 33, 171, 197, 199, 212, 253, 371, 480, 540.
Ietzmann, 367.
Ieziorna, 446, 600.
Illyrie, 655.
Indissolubles (*cercle des*), 193.
Isoard, 148.
Israël, 242, 307.
Italiens, 5, 25-6, 32, 106, 165-6, 186, 194, 231, 248-50, 268, 280, 282-3, 311, 325, 346, 383, 398, 469, 495, 537-8, 564, 597, 652, 655.
Iutroszin, 169.

J

Jacobins, 29, 195-6, 198, 230, 266, 268-70.
Jamin, évêque, 245.
Janus (*loge de*), 96.
Jefferson, 231.
Jérémie, 236.
Jérôme Napoléon, 5-9, 13-27, 32-9, 41-61, 65-70, 73-94, 97-

114, 116-28, 131-45, 147, 149-70, 174, 184-92, 210-1, 219-20, 229-30, 238, 245-7, 254, 279, 282, 284, 286, 292-9, 301-12, 315-39, 342, 346-74, 377-83, 385-409, 413-24, 426-8, 432, 435-46, 448, 450, 452-79, 481-7, 489, 491-3, 496-9, 502-540, 546, 553, 556-63, 569, 574-86, 589, 591, 593-605, 610, 612-35, 638-40, 644-7, 649-54, 656-9.
Jersey (Lady), 567.
Jérusalem, 283.
Jésuites, 300.
Jésus-Christ, 283-4, 351.
Johannesburg, 535, 595.
Jollivet, 35.
Joseph II, 193, 565.
Joseph Napoléon, 6, 15, 26, 32, 39, 140, 161, 163, 189, 250, 389.
Joséphine (l'Impératrice), 59, 60, 219, 532.
Juifs, 44, 115, 216, 242, 244, 282-4, 298, 300, 307, 351, 354-7, 362, 368, 412, 415, 464-9, 482-9, 482-9, 518, 523-4, 596, 612, 637.
Junot, duc d'Abrantès, 45, 385.

K

Kaiserling, Comte, 390, 565.
Kalinowski, 36.
Kalisch ou Kalisz, 13, 16, 21, 131, 143, 151-3, 158, 164-9, 175, 246, 275, 297, 299-309, 311-5, 317, 323-7, 330-1, 334, 338, 430-1, 344, 346-7, 351-2, 357, 359-61, 364-7, 381-5, 389, 402, 448, 449, 462, 475, 478-9, 483, 517-8, 537.
Kalkreuth, maréchal, 220.
Kalkreuth, Mme, 289.
Kalm (von), 148, 340.
Koluszyn, 599.
Kameniec Litewski, 608.
Kameniecki, général, 198, 205, 392, 429, 470, 480, 624.
Kamien, 607.
Kamienczyk, 557, 585, 599, 634.
Kamienski, général, 69, 532.
Kaminski, général polonais, 470.
Kaminski, général russe, 607-8.
Kanabrod, 599.
Kanikof, ministre à Dresde, 337, 365, 389, 470, 479, 485, 487, 491, 500, 503, 505, 533, 543, 546-50, 552-5, 569, 578, 589-90, 594.
Kapcewicz, général, 608.
Karczew, 470, 522, 557, 585, 599, 600-2, 604-5.
Karshut, 75.
Karlsruhe Zeitung, 372.
Katt, 43.
Kaunitz, 194.
Kellermann, maréchal, 45, 51.
Kepler, 210.
Kerzen, 600-1.
Kicki, 567.
Kielmansegge (Mme de), 159, 217.
Kiev, 193.
Kinska Thérèse, 193.
Kinski, colonel, 496.
Kiselin, 608-9.
Kleist, général, 472-3, 512.
Klenau, général, 550.
Klimontowicz, 236.
Klutzchinski, 572, 579.
Kniasiewicz, général, 147, 248-9, 392, 531.
Knobelsdorf, général, 164.
Kobryn, 608-10.
Kochanowski, 183.
Kochelev, 71.
Kock, 524, 563, 600, 606.
Koden, 637.
Köhler, 391.
Kolberg, 92.
Kolbierz, 600.
Kollontaj (abbé Hugo), 200, 217 236.
Kolubakin, général, 507.
Königsberg, 77, 161, 290, 543, 656.
Königsbrück, 158, 165.
Königsfeld, 193.
Königstein, 500.
Koprowski, 518.
Kordecki, 328.
Korice, 414.
Korsakov, 523.

Kortków, 609.
Kosciuszko, 14, 29, 185, 194-5, 223, 231, 272, 275, 358, 392, 564, 566.
Kosel, 14, 17, 19, 22.
Kourakine (*Prince*), 26, 60, 155, 261-2.
Kowel, 607-9.
Kowno, 543.
Kozenice, 203, 525, 583-4.
Kozietulski, 34.
Kozmian (*Kajetan*), 174, 183, 191, 225, 230, 393, 418, 455.
Krasinski Joseph, 530.
Krasinski (*général Vincent*), 34, 213, 269-70, 363, 434, 480, 488, 496, 528, 541, 543.
Krasinska (*Comtesse*), 429, 435, 543.
Krebs, 367.
Królikarnia, 438, 440, 474, 485, 503.
Krotoszyn, 244.
Krüdener (*Baronne de*), 568.
Krüsemark, ministre de Prusse à Paris, 86, 113-4, 138.
Kruzenstern, 568.
Krylow, 607.
Krzemieniec, 608-9.
Krzynski, colonel, 488.
Kukiel, général, 333.
Kulm, 302.
Kunisbrock, 151.
Kurow, 600.
Kutno, 243.
Kutuzov, 93, 609.
Kwilecka, Mme, 378.

L

La Bédoyère, 434.
Lacuée de Cessac, 412.
Laczinski, colonel, 488.
La Fayette, 29.
La Fayette (*Mme de*), 443.
Laffitte, 528.
Laflèche, baron de Keudelstein, 127.
Laflèche, Blanche, 420.
Lafontaine, services sanitaires, 432.
La Fontaine, 444.
Lageon, colonel, 148.
Lagowski, colonel ? 481, 555, 563.
La Haye, 552.
Lajard, 589-90, 614.
Lallemand, colonel, 148.
Lambert, général, 608-9.
Lamberty, 148.
Lancret, 475.
Lancut, 451.
Landau, 251.
Langenschwarz, général, 103.
Langeron, général, 481, 568, 655.
Lanskoy, gouverneur, 572, 575, 579.
Lapicki, 185.
La Riboisière, 92.
Las Cases, 63, 65.
Latour-Maubourg, général, 150, 331, 348, 390, 470, 487, 489, 491, 512, 557, 614, 625.
Launay, général, 101.
Lauriston, ambassadeur, 160-2, 260-3, 445, 483.
Lausanne, 163, 552.
Lautenbourg, 528.
Lavalette, 533.
Lazienki, parc et palais, 195, 438, 440, 455, 474, 476, 508, 513, 516, 562.
Lebrun, 249.
Lebzeltern (*Louis de*), 624-6, 630, 644.
Lecamus, voir Furstenstein.
Lecoq, 138, 606.
Leczyca, 243, 349-50.
Lefebvre, maréchal, 553.
Lefebvre, secrétaire de légation, 42, 44, 47, 55-58, 66.
Lefebvre-Desnoettes, général, 14, 19, 22.
Légions, 19, 35, 43, 195, 197, 248-51, 266-271, 274, 392.
Légion polacco-italienne, 19-21, 286.
Légion de la Vistule, 35-6, 43.
Legras, colonel, 148, 440.
Lehsten, page, 168, 359-62, 381, 457-8, 467-8, 506, 623.
Leipzig, 43, 46-54, 157-8, 180, 182, 200, 299, 306, 358, 364-9, 381, 501, 552.
Lelewel, 566.

Lemarrois, général, 20.
Léoben, 248-9, 275.
Léopol ou Lemberg, voir *Lwów.*
Léopold, empereur, 171.
Lepel, (général comte), 99, 132, 148, 310, 371, 474.
Lesage, maréchal-ferrant, 92-3, 366.
Lesperut, 15, 19.
Leszczynski Stanislas, 193, 659.
Leszno, 363, 447.
Lévy Michel, 283.
Lewis, général, 608.
Lewkowicz, 37.
Lichtenstein, 51.
Lida, 522.
Ligne, prince de, 193.
Linden, de, ministre, 111, 115, 164, 357.
Linden, officier, 148.
Linowski, 227, 230, 569-70, 572.
Linz, 219.
Lipinski, 187.
Lipno, 412, 528, 536.
Lippe (de la), 132.
Lisbonne, 67, 395.
Lithuanie, 28, 42, 57-8, 68, 97, 182, 193, 209, 216, 221, 254, 283, 378, 441, 480-1, 513, 534. 556, 565, 570, 572, 601, 608-9, 631, 648, 653-8.
Litwag, 283.
Liven, Comte, 521.
Liwiec, 557-9, 585, 599, 623.
Łobejun, 136.
Lodomérie, 28.
Lombardie, 196, 248.
Lomza, 95, 522, 595, 622.
Londres, 210, 275.
Longe, von, 148.
Lorge, général, 150, 164, 310, 331, 446, 474, 513.
Łośńce ou Lososna, 522, 608.
Lossberg, major, 166, 168, 238-9, 300, 307, 345, 350-1.
Lothum, Comte, 409, 412.
Louis XIV, 421, 443, 563.
Louis XV, 186, 525, 659.
Louis XVI, 525.
Louis XVIII, 171, 195, 249, 428, 474, 647.
Louis, roi de Hollande, 14, 15 26, 32-3, 39, 47, 67, 91, 140, 171, 371, 389, 628.
Löwestein-Wertheim, Comte de, 103, 132, 400.
Löwestein-Wertheim, Comtesse de, 400, 420, 499, 649.
Lowicz, 17, 360.
Lubartów, 604.
Lubeck, 32.
Lubienski Félix, ministre de la justice, 69, 175, 184, 198, 211-20, 227, 231-2, 241, 245, 277, 288-90, 315-7, 367, 374, 463-4, 484, 491, 496, 498, 517, 530, 553, 555, 582, 621, 632-3, 636.
Lubienski Pierre, 217, 633.
Lubienski Thomas, colonel, 34, 219, 529-30, 542-3.
Lubienski, directeur des postes, 218.
Lubienski, préfet, 214.
Lubienski, primat, 213.
Lubietów, 609.
Lublin, 200, 222, 325, 330, 414, 425, 511, 518, 520, 545, 553, 556-9, 565, 575, 579, 595, 601-7, 610, 616, 622, 639, 651.
Lubochnia, 358.
Lubomirska, la Princesse Maréchale, 185, 451.
Lubomirska Rose, 425.
Lubomirski, Prince, 23, 390, 567.
Lubomirski Alexandre, 210.
Lubomirski Casimir, 210-1.
Lubomirski, Henri, 210.
Lucchesini, 30.
Lucien Bonaparte, 14, 39, 91, 628.
Luck, 607-9, 637.
Lude (Mme de), 443.
Luków, 522, 524, 529, 563.
Lunéville, 249-50.
Luszczewski, ministre de l'intérieur, 21, 50, 189-91, 212, 220, 306, 344, 349, 367, 382, 393, 408-9, 464, 482-3, 486. 509, 514-5, 518-20, 526, 529-30, 585, 611, 629, 636.
Lutzen, 552.
Lwów (Lemberg ou Léopol), 145, 181, 194, 222, 331, 367-8, 404, 545-9, 555, 569, 637, 648.
Lyautey, général, 80.

M

Maedonald, maréchal, 93, 488-9.
Maciejowice, 195, 212, 392, 448, 524, 545, 561-2, 586, 600, 606.
Mack, général, 193-4.
Madame Mère, 79, 85, 102.
Madrid, 6.
Magdebourg, 34, 48, 52, 79, 96-7, 105, 108, 112, 125-6, 134, 145, 157, 165, 219-20, 251, 319, 348, 365-6, 387, 473, 487.
Maghalla, 397.
Maintenon (Mme de), 429.
Makow, 557-8, 623-5, 630.
Malachowski, président de la diète, 20, 30, 173, 213, 243, 656.
Malachowski, colonel, 206.
Malczewski, évêque, 244, 350, 352, 354, 357, 368.
Malchus, ministre des finances, 104, 108, 126, 466, 576.
Mallet, colonel, 467.
Mallet, Mme, 499.
Malsbourg (Baron), 116, 371.
Malsbourg (colonel comte), 144, 360, 399, 457.
Malte (ordre de), 195.
Malvina ou Malwina, 426, 448-9.
Mankowski, 37.
Mansfield (lord), 564.
Mantenffel, 176, 237.
Maraine, pension, 451.
Marbot, 655.
Marbourg, 51, 75-6, 102, 318, 372.
Marchand, général, 150-3, 164, 307-15, 325, 335, 338, 346-7, 352-3, 382, 387-92, 398, 403-8, 413-4, 436-9, 446, 463-5, 472-4, 482-3, 486, 491-2, 518-21, 523-5, 556-7, 584, 598-9, 600-2, 604-5, 610, 613-5, 619, 630, 651, 657.
Marcolini, 176.
Marengo, 249.
Maret, duc de Bassano, 13, 19, 20, 42, 70, 83, 87-90, 99, 104, 110, 114-21, 126-7, 133, 136, 147, 156-9, 192, 195, 204, 215, 217, 223-6, 261-3, 266, 273, 276, 308, 315-6, 321-2, 350, 352, 374-8, 456, 459, 462, 478, 491, 502, 522-3, 573, 590-2, 607, 611, 613, 615, 617, 619-21, 624, 626, 629, 632-4, 640-1, 643, 656.
Mariampol, 238.
Marie, grande duchesse de Weimar, 40, 64.
Marie-Antoinette, reine de France, 583.
Marie-Casimire d'Arquieu, reine de Pologne, 443.
Marie Feodorovna, tsarine, 24, 37-42, 59-67, 72, 142, 372.
Marie-Louise, impératrice d'Autriche, 375, 499-501.
Marie-Louise, impératrice des Français, 85, 364, 431, 498, 500, 505, 507, 541, 543, 591, 612.
Marie-Thérèse, 193.
Marinville (De), 143, 398, 649.
Marne, 10.
Marseille, 100.
Massau, Comte, 212.
Masséna, 335, 394.
Mathilde (Princesse), 443.
Matuszewicz, ministre des finances, 176, 189, 192, 206, 217, 220-9, 254, 277-9, 292, 367, 372, 382, 393, 443, 446, 460, 464-6, 482, 494-9, 502-3, 506, 527-8, 530, 553, 567, 611, 617-8, 620-1, 623, 631-3, 636-7, 640-1, 643, 645, 647, 652, 654, 656.
Matuszewicz Sophie, 497, 640, 648.
Maximilien, archiduc, 541.
Mayence, 171, 212, 364, 540.
Mecklembourg, Prince de, 607-9.
Meissen, 165.
Melsztynski, 450.
Memel, 159.
Menganowice, 414.
Menou, 163.
Mériage, 150, 164, 388, 398.
Merlini, 437, 440.
Merrem, 148.
Mervelt (Comte), 317.
Metternich, 211, 336, 549-52, 555, 568.
Metz, 265, 283.

Meyer, 410.
Meyer Simon, 115.
Meyronet, Comte de Wellingerode, 47, 83, 127, 142-4, 148, 398, 402, 413, 440.
Miączynski, 222.
Miakowski, évêque, 240.
Michaud, général, 97, 126, 145, 157, 319, 324.
Michelet, 280.
Michelson, général, 568.
Mickiewicz, 29, 657-8.
Miechów, 524-5, 563, 600.
Mielzynska, Comtesse, 289.
Mielzynski (général), 206.
Mietelski, abbé, 235-6.
Milan, 248, 274-5, 369, 395, 533, 537.
Miloradowicz, 568.
Minden, 34.
Ministres (Conseil des), 8, 170-1, 178-80, 183-229, 315-22, 345, 359, 367, 369, 370, 373, 382, 391, 393, 401-3, 408-9, 413, 462-4, 482-3, 485-6, 492-6, 497-8, 515-6, 518-20, 526-8, 530, 586-9, 610-11, 616-21, 631-4, 636-7, 657.
Minnich, 193.
Minsk, 262, 607, 654, 657.
Minsk Mazowiecki, 599-602.
Miodowa, 375.
Mir, 185.
Mirowska (caserne), 363.
Mitscherlich, 76.
Mlawa, 150, 529, 557.
Mniszek, Comte et Comtesse, 453, 567.
Modlin, 20, 172, 205, 258, 331-2, 387, 409-10, 414, 421, 437, 466-9, 471, 474, 489, 511, 514-6, 522, 529, 532, 535, 557-9, 585, 595, 622-4, 634, 638.
Mohilov, 655.
Mohrenholz (Baron de), 400.
Moïse, 242, 356.
Mojajsk, 37.
Mokranowski, 656.
Moldavie, 139, 256, 260, 539.
Molière, 425.
Mollien, 355, 528.
Monck, 539.
Monet (De), 564.
Montalivet, 255, 258.
Montbrun, général, 15.
Montgaillard, 281.
Montmartre, 262.
Moravie, 193, 368.
Moreau, général, 163.
Moreau, munitionnaire, 411.
Morellet, abbé, 434.
Morio, général, 83-88, 92-3, 100, 109, 132, 366, 395.
Mortier, Maréchal, 35, 371.
Moscou, 5, 77, 105, 141, 257, 280, 283, 345, 364, 532, 577, 587, 625, 645, 655.
Moskal, 281.
Mostowski, 13, 190.
Motz (de), 340.
Mulde, 149.
Muldner, 440.
Müller, colonel, 148.
Müller (Jeanne de), 102.
Müller (Jean de), 74, 329, 397.
Mulhausen, 49.
Mulochot, 243.
Münchhausen, 76.
Munich, 53, 487, 552.
Murat Joachim, 6, 13-6, 21, 25, 28, 30, 32, 36, 41, 61, 123, 127, 135, 161, 185, 189, 197, 201, 212, 231, 265-8, 272, 275, 284, 287, 315, 374, 380, 389, 394, 397, 402, 425, 427, 434-5, 463, 503, 532, 538-41, 593, 628, 657-8.
Muskau, 164.
Mynher, 148.

N

Nakwaska (Mme), 174, 207, 375-9, 383, 388, 418, 420, 422, 424-9, 431-2, 442, 447-8, 452, 455, 496, 508, 527.
Nakwaski, préfet, 289, 382-8, 393, 425, 509-10, 526, 589, 634.
Nancy, 283.
Naples, 6, 32, 106, 121, 127, 163, 250-1, 538-41.
Napoléon, 5-10, 14-43, 46-48, 50, 52-3, 55-67, 70, 72, 74, 77-81, 84-93, 97-102, 104-12, 114, 116-19, 122-8, 131-43, 145, 147, 149, 151-63, 166-72, 174-82, 185-9, 195, 197-202, 205-15, 219-228,

232-99, 303-4, 306, 310-1, 317, 323-26, 330-6, 339, 343-5, 348-55, 357-60, 364, 368-77, 380, 382-3, 385-92, 396-9, 400-2, 405, 407, 409-12, 414-21, 424-5, 428, 430, 435, 445, 448, 454, 456-7, 460-3, 465, 468-71, 475-80, 481-507, 510-4, 519-21, 523-51, 554, 556-60, 565, 567-71, 573-5, 579-81, 583-5, 587-604, 607, 610, 614-34, 636-8, 640-6, 648-59.
Napoleonshöhe, 102, 144, 420, 501.
Narbonne (*M. de*), 415, 435, 469, 525-6.
Narew, 332, 511-2, 514, 523, 529, 535-6, 557-9, 585, 595, 599, 621-3.
Nassau (*Henriette de*), 43.
Natoline. 433, 437-8, 440, 472-3, 523, 630.
Nauheim, 124.
Nawa, 528.
Necker, 115.
Neipperg, 252, 271, 431.
Neiss, 14, 22.
Nemrod, 275.
Neustadt, 145.
Ney, maréchal, 165, 334-5, 528.
Neymann, 14.
Nicolas Michaïlovitch, grand duc, 60, 66.
Nicolas Pavlovitch, grand duc, 648.
Nieborów, 212, 408.
Niebuhr, 288, 292.
Nieczowna, 600.
Niemcewicz, 173-4, 187, 198, 213, 231, 299, 351, 354, 359, 361, 382-3, 386-8, 401, 406-7, 413, 438, 440, 443-4, 454, 457, 463, 466, 470, 473, 481-6, 492-3, 497-8, 509-13, 516, 518, 523-9, 533, 561-2, 586-9, 591, 594, 596, 599, 615-7, 625-7, 633-5, 644-5, 648-9, 656, 658.
Niemen, 10, 23, 160, 254, 263, 333, 459, 538, 602, 638, 654-5, 657.
Nieswiez, 454, 658.
Niewiadomski, 272.
Niewporewz, 559.
Noblesse (*petite*), *szlachta*, 190, 232-5, 297, 301, 343-6, 436, 648.
Norbertanki, 243.
Normandie, 370.
Norvins, 43.
Nowogród, 595, 622, 638.
Nowogródek, 657.
Novosiltsov, 23, 31, 146, 375, 445, 646-7.
Nowomiasto, 557.
Nur, 559, 603-4, 622, 634.

O

Oberg, Comte, 167, 400.
Obor, 436, 438, 596, 600, 629.
Ochs, général baron, 80, 103, 132, 148, 325, 337-8, 341, 348, 440, 523-4.
Oder, 33, 84, 139, 160-1, 252, 260, 263, 287, 544, 612.
Oginska, Comtesse, 289.
Oginski, Comte, 68-9, 216-20, 248, 553, 570.
Okouniev, Colonel, 631.
Okuniew, 506, 623.
Oldenbourg, 63, 70, 97, 141, 258, 261-2, 265, 648.
Olindski, 496.
Olyka, 607.
Omulew, 557, 559, 595, 623.
Opatów, 306, 414.
Orchowski, 73, 272-3.
Orient (*empire d'*), 280, 373.
Orient (*Grand*), 188-9.
Osiecki, 600, 606.
Osinska (*Mme*), 188.
Osnabrück, 47.
Ossolinska, Catherine, 219.
Ossolinski, 390.
Osten-Sacken, 542.
Osternienburg, 136.
Osterwick, 323.
Ostrolenka, 93, 457, 512, 522-3, 529, 557-9, 585, 595, 603, 607, 622-4, 658.
Ostrowski (*Comte Antoine*), 150, 216, 231, 357-9, 368, 386, 408, 508, 510, 535.
Ostrowski (*Comte Thomas*), 183, 216, 231, 279, 358-9, 393, 463.
Ostrowski (1916), 232.

Oszmiana, 435.
Othon, empereur, 75.
Otto, ambassadeur, 196.
Oudinot, maréchal, 93, 134, 220, 334-5.
Ouessant, 326.
Ouvrard, 284.
Owidzki, 238.

P

Pac, colonel, 206.
Paderborn, 122.
Pakosz, 45, 56, 630.
Palestine, 115.
Pannat (Brunet de), 441, 589.
Pannwitz (De), 289.
Pape, 202, 298, 354.
Paris, 13, 43, 55-63, 67-70, 74, 77, 113, 116, 121, 135, 144-54, 159, 161, 184, 202-3, 210, 216-26, 250, 273, 277, 283-4, 291, 322, 333, 364, 370, 373, 392, 402, 425, 427, 435, 448, 450, 467, 505, 508, 532, 541, 547-50, 645.
Parthes, 106, 658.
Paterson (Mlle), 371, 395.
Paul I^er^, 62, 195, 249, 377.
Pauline Borghèse, 25, 202.
Paszkowski, général, 623.
Pawlowice, 311.
Paysans, 19, 168, 190, 192, 233, 235-8, 258, 270, 273, 279-82, 297, 300, 303, 336, 343-5, 351, 361, 436, 463-4, 483.
Pelet, colonel, 150, 164, 388, 398.
Pelletier, général baron, 205, 470.
Pernety (De), 14-5.
Perrégaux, 528.
Perse, 26.
Pétersbourg (Saint), 39, 54, 61, 67-71, 77, 146-7, 156, 192, 195, 199, 209-10, 216-24, 253, 263, 263, 324, 333, 376, 400, 483, 543, 602-624, 626.
Peterson, Mme, 220.
Petersthore, 50.
Petropavlovsk, 231.
Pfesdorf, 145.
Pfühl, colonel, 148.
Piast, 97.
Pichon, 104-5, 116, 155, 327, 575-6.
Picot, 148.
Piémont, 170.
Pierre III, 24, 564.
Pijari, 563.
Pilica, 255, 307, 311, 325, 347, 358, 436, 600, 603, 605.
Pilnitz, 171, 175, 501, 533.
Pinsk, 333, 556, 607.
Piotrków, 18, 330, 347, 350, 357, 473, 478, 612.
Platov, 522, 609.
Pless (Prince de), 22.
Plessmann, colonel, 148.
Plock, 95, 162, 190, 244, 276, 332, 385, 462, 467, 469, 473, 483, 491, 517, 523, 529, 533, 535-6, 554, 595, 616.
Płońsk, 470, 528-9, 557.
Plumkett, 193.
Podolie, 217, 262, 336, 556, 564.
Podzamcze, 560-1, 563, 586.
Polack, 283.
Polenz, chevau-légers de, 600.
Pologne, 6-9, 13-6, 18-9, 25, 27, 29-37, 42, 45, 47-51, 56-7, 67, 83, 92, 97-8, 108, 111, 122, 127, 131, 138, 140-1, 150-1, 158-60, 167, 170-2, 175, 177, 179, 182, 184, 186-9, 192-6, 201, 204, 207, 209, 211-2, 216, 220-1, 223, 225-6, 229, 232-7, 239-40, 246-66, 268-92, 297-9, 301, 326, 330, 334, 339-40, 343, 354-8, 360-61, 370-4, 383, 387, 393, 402, 410, 413, 415, 417, 419-20, 444, 462-4, 468, 470, 475, 481-2, 489, 498, 504-5, 516-8, 533, 535-6, 539-40, 542, 549, 555, 562-8, 571-3, 575, 578, 581, 585-7, 589, 598, 612, 615, 617, 620-1, 628-31, 634, 637, 639-43, 646-50, 652-8.
Polonais (Le), 252.
Poltawa, 658.
Poméranie, 264, 412.
Poniatowski (Prince Joseph), 17-20, 24, 28-30, 36, 54, 56, 71, 74, 93, 137, 150-3, 161-7, 173-

8, 186-7, 192-211, 222-8, 258-9, 266-73, 289, 302-7, 310, 330-5, 346, 349, 355, 359, 374, 378-83, 387-8, 390-2, 398, 402, 407, 409-12, 425-38, 440-1, 447, 465, 467-9, 471, 474-8, 480-4, 487-90, 493-8, 515, 524, 530, 534-5, 537-40, 557, 560, 566-7, 593, 611, 621-2, 636, 638, 643, 651, 655.
Poninski, Prince, 391.
Poritz, 607.
Poryk, 579.
Potocka (Dlle), 36.
Potocka (Mme Adam), 207.
Potocka (Comtesse Anna), 25, 173, 185, 189, 309, 378, 420-1, 426, 437-8, 440-1, 444, 446-7, 454-6, 460, 521, 525-7, 538, 540, 546, 627, 646, 649, 651.
Potocka (Comtesse Stanislawa), 96, 188, 376, 423, 432, 435, 440-1, 444, 446, 454, 475, 521, 567, 630, 651.
Potocka (Comtesse Stasiowa), 530.
Potocki (palais), 362, 440, 521.
Potocki, 14, 71, 208, 223-4, 279, 433, 436-7, 539, 619.
Potocki Adam, colonel, 206, 488.
Potocki Alfred, 549.
Potocki Alexandre, 433-4, 438, 473, 619.
Potocki Alexandre, ministre de la police, 20, 94-95, 176, 185, 192.
Potocki Maurice, 434.
Potocki Jean, 233.
Potocki Ignace, 185, 222.
Potocki Stasia, général, 188, 206, 487.
Potocki (Comte Stanislas Kotska), président du Conseil, 176-80, 184-9, 198, 212-6, 221, 224, 227, 234, 276, 287, 369, 373, 381-2, 393, 401-3, 436-7, 460, 485-6, 494-6, 498, 518-20, 525-8, 530, 616, 618-21, 626, 629, 636-7, 651.
Pothau, 395.
Potsdam, 540.
Powązki, 268, 405, 452.
Poznan ou Posen, 13, 97-8, 116, 151, 165-6, 189, 194, 197, 212, 222, 241, 270, 274-6, 306, 381, 383, 411, 464, 471, 480, 483, 486, 527-8, 530, 540-1, 543, 594-5, 611, 620, 631, 640, 656.
Pozzo di Borgo, 568.
Pradt (De), 265, 285, 353-4, 378, 421, 423-4, 441, 455-6, 554, 589-91, 593, 611-21, 623-4, 626-30, 633-4, 636-9, 641, 643-5, 649, 652.
Praga, 195, 258, 387, 416, 463-4, 466-7, 469-70, 511, 516, 556-8, 562, 585, 599, 600, 603, 605, 622, 638, 648.
Prague, 500, 504.
Presbourg, 250.
Pripet, 557, 608, 655.
Prosna, 300.
Provencal, 115-6.
Prusse, 5-7, 13 ,15-18, 25-8, 31, 33,. 39, 49, 51, 54, 57, 61, 71, 78, 80, 86-98, 105-8, 112-22, 131, 139, 142, 153, 159-65, 171, 195-6, 211-4, 241, 251, 259, 263-6, 271, 275, 285-91, 322, 328, 333, 357, 360, 365-75, 392, 410, 413, 415, 417, 425, 434, 451, 464, 467, 478-9, 484, 489, 496, 507-8, 515-6, 542, 547, 559, 588, 597, 624, 639, 647, 652.
Prusse orientale, 188, 541-2, 608, 656.
Pruzana, 608-9.
Przasnitz, 529, 557-8.
Przebędowski, 488.
Przemysl, 146.
Przybyszewski, général, 250.
Pulaski, 29.
Pulawy, 27, 29, 43, 70, 72, 146-7, 176, 196-203, 210, 221-4, 230-1, 279, 325, 330-1, 346-7, 352, 368, 404, 424, 426, 447-8, 451, 458, 479, 491, 503, 522, 524-5, 538, 545, 555, 558-69, 573-83, 585-6, 589, 594-5, 598-601, 603-8, 610, 620-1, 623-4, 633, 639, 644-5, 651.
Pultusk, 17, 21, 270, 333, 456-7, 459, 512, 523, 529, 557-9, 577, 595-602, 617, 621-4, 630, 638.

Q

Quichotte (Don), 327.

Quintilien, 627, 632.

R

Raczynski, achevêque, 231-245, 282.
Raczynski, comte, 241.
Radolinski, 436.
Radom, 200, 222, 225, 335, 338, 341, 346, 349, 414, 415, 462, 518, 520, 545, 553.
Radomka, 311.
Radowski, 306.
Radziminski, 34.
Radziwill, palais, 362, 431, 596, 616, 624.
Radziwill Antoine, 23, 196-8, 203, 220.
Radziwill Dominique, colonel, 206, 221, 453-4, 522, 567.
Radziwill Michel, général, 203, 206, 441.
Radziwill, lieutenant, 534.
Radziwill, princesses, 360, 376, 475.
Radziwill, princesse Angélique, 567.
Radziwill, princesse Dominique, 446, 449, 453-4.
Radziwill (Louise de Prusse, princesse), 23, 196, 220, 361, 375.
Radzymin ou Radzimin, 464, 466, 624.
Rapp, général, 411-2, 622.
Rastadt, 275.
Rastenbourg, 537.
Raszyn, 199.
Rauschenplatz, 148.
Rautenstrauch, 198, 378, 392, 454, 561.
Rawa, 357.
Rawicz, 167.
Razumowski, 194-5, 375, 568.
Recke Comtesse, 96.
Récamier (Mme), 451.
Recke Comtesse, 96.
Reibnitz, 289.
Reinack, Baron de, 318.
Rheinhard, ministre de France, 54-7, 76-8, 87-90, 99, 105-28, 132, 136-7, 143, 149, 153-7, 293, 308, 312, 315, 319-23, 352, 371, 389, 395-6, 399, 416, 428, 459, 649, 653.
Reitz (Mme), 212.
René, 29.
Rembielynski, préfet, 190.
Repnine, 54, 56, 390.
République italienne, 250.
République romaine, 417, 635.
Réunion (Ordre de la), 589.
Reval, 210.
Revest, colonel, 135, 148.
Révolution, 170, 244, 280, 284, 659.
Rewbell, 390.
Reynier, général, 137, 150-3, 163, 165, 279, 302-9, 312, 325, 330-35, 346-53, 390, 404, 414, 436, 463, 467, 472-3, 478, 491, 510-1, 515, 518, 521-2, 524, 563, 584, 599-607, 609-10, 630, 638, 649, 651, 657.
Rhin, 84, 156, 261, 287, 319, 495.
Ricard général, 378.
Richelieu, maréchal de, 328.
Riga, 159, 283.
Rigaud, 443.
Robinet, 305, 471.
Roch, 561.
Rochefoucault-Liancourt (La), 231.
Roi et royaume de Pologne, 6, 13-14, 23-28, 30, 41, 56-7, 67, 90, 100, 122, 137, 138-40, 158, 164, 173, 180, 183, 196, 201, 209, 227-9, 239, 249, 257, 261, 263-4, 278, 297, 315-7, 324, 329, 348, 358, 361, 373, 383, 401, 413, 426, 463, 481, 486, 503, 505, 532-3, 535, 537-42, 544, 546, 552, 564-5, 569, 575, 579, 590-1, 593, 628, 638-9, 641-3, 647-52, 654-6.
Romain, empire, 106.
Romanofs, 38.
Rome, 280, 421.
Rome (roi de), 77, 80, 149, 202, 225, 480.
Rondelard, 108.
Rosplatze, 50.
Rossi (colonel de), 148.
Rothschild, 355.
Roumiantzov au Romantsov, 71,

77, 156-61, 263, 337, 364-5, 394, 445, 470, 479, 491, 503, 505, 549, 575.
Rozan, 529, 557-8.
Rozniecki, général, 150, 189, 222, 272, 393, 470, 524, 529, 563, 584, 608-10.
Ruelle, colonel, 148.
Rulhière, 225, 278, 642-3.
Rumford, soupes, 586.
Rupe, 579.
Ruppel, 37, 80, 308.
Russie, 5, 8-9, 26-8, 33, 40, 42, 54-9, 63-7, 72-3, 77, 94, 97, 116, 120, 123, 137, 139, 142-6, 151-5, 159-63, 167, 181, 195, 197, 209, 217-9, 224-5, 229, 241, 248-66, 279, 281, 287, 299, 324, 328-36, 353, 363-75, 385, 390, 393, 417, 435, 469-70, 478-9, 484-5, 491, 514, 516, 521-3, 532, 538-9, 541, 543-5, 547-53, 565-6, 569-72, 574, 578, 581, 586, 590, 604, 606-8, 622, 624-5, 630-1, 637-9, 641-2, 646, 648, 653, 655-6, 659.
Russie blanche, 658.
Ruy Blas, 278.
Rycice, 599.
Ryk, 567, 600.
Rypin, 528.
Rzadkowski, 183, 230.
Rzutkwoski, 213.

S

Saale, 50, 149.
Sagan, 164-5.
Saint Cloud, 225, 417, 435, 499.
Saint Domingue, 109, 196, 249, 252, 270, 329, 395.
Sainte Hélène, 153, 251.
Saint Jean (baux de la), 636.
Saint Jullien (*de*), *ambassadeur*, 62, 71, 551.
Saint Marsan (*de*) 112-114, 119, 125, 293, 540.
Saint Sépulchre, 358.
Saldern Comte, 391.
Salm (*Prince des*, 103, 326, 399, 446.
Salomon, 283, 475.
Saltykov, 578.
Samogitie, 608-10.
San, 146, 497, 640.
Sandomir, 152, 221, 311, 323, 325, 330, 526.
Sanguszko (*Princes*), 146, 200, 211, 279, 290, 437, 450, 530, 568.
Sanhédrin, 283-4, 372.
Sapieha (*Princes*,) 17, 222, 250, 376, 450, 456, 527-8, 568, 634.
Sapieha, Princesse, 423, 433, 451, 475, 530.
Sarrazin général, 360.
Sartelon, 304-5, 312, 325, 345-6.
Sartorius, 77.
Savary, 192.
Savigny, 186.
Saxe (*jardin, palais, place de*), 362-3, 387, 391, 484, 516, 518, 529, 589.
Saxe et Saxons, 6, 8, 22-4, 32, 41, 45-54, 57, 73, 137, 151,2, 158-66, 171-2, 177, 182, 193, 195, 213, 216, 231, 253, 260-1, 300-1, 305-7, 312, 334-8, 342, 345, 349-52, 368, 383, 409, 413, 426, 467, 472, 474, 479, 499-500, 503, 507, 517, 520, 529, 554, 566, 574, 583, 590, 597, 601, 630, 639, 642.
Saxe (*Frédéric Auguste, roi de*), 6, 27, 32, 34, 37, 41, 45-50 53-6, 73, 77, 98-9, 131, 140, 152, 158-60, 171-87, 190, 195, 199, 202, 205, 213-8, 222, 226-7, 232, 238-41, 245, 252-6, 260, 271, 278, 282-6, 290-1, 305-6, 315-6, 334, 343-4, 374, 393, 405, 408, 415, 418-9, 467, 474, 481, 485-6, 489, 495-6, 498-503, 507, 533, 536, 540, 542, 554-5, 565, 587, 590, 613, 616, 619, 628, 630, 639-40, 654-5.
Saxe (*Marie-Amélie, reine de*), 53, 74, 499-501, 533, 540.
Saxe (*Marie-Augusta-Amélie, princesse de*), 173-4, 197, 500, 540, 542, 565, 593.
Saxe (*Princesses Marie, Marie-Anne, Elisabeth, Thérèse de*), 500.
Saxe (*Prince Antoine de*), 500-1, 532.

Saxe (Prince Frédéric), 546.
Saxe (Prince Jean, régiment du), 554.
Saxe (Prince Maximilien), 500-1, 532, 554.
Schall (Baron de), 120-2.
Scheel (De), chambellan, 123.
Schele, préfet, 113.
Schill, major, 43-55, 162, 356.
Schlicher, Baron de, 400.
Schlœstedt, 97.
Schloetzer, 77.
Schneidemühl, 412.
Schneider (Père), 174-5, 213.
Schœnaich, 289.
Schönau, 49.
Schoenbrünn, 58-9, 641, 655.
Schouvalov, 67.
Schulemburg, 118, 145, 389, 458.
Schultz, commissaire, 145.
Schultz, colonel, 148.
Schwarzenberg (Prince de), 142, 194, 199, 515, 546,-7, 551-2, 555, 575, 602-5, 639.
Schweidniss, 14, 19, 22.
Schwerin, Comte de, 220.
Sedan, 546.
Seine, 78.
Sénat, 171, 183, 189, 230, 246, 353, 393, 496-7, 516, 635.
Senfft de Pilsach, ministre des Aff. étr., 95, 159, 176-80, 185, 201, 217, 226, 258, 272, 287, 290, 470, 479, 495. 552-5, 589-91, 613, 626.
Senfft (Mme de), 217-8, 553, 589, 591.
Senfft (De), ministre de Prusse à Cassel, 111, 114-7, 120, 122, 134.
Serra (De), 69, 184, 195, 214-5, 223-4, 241, 258, 265, 276, 288-90, 305, 373-4, 376, 590, 613.
Servage, 234-5, 237, 239, 272.
Séville (Barbier de), 427.
Seybolo, 499.
Seydlitz, colonel, 349.
Sibérie, 637.
Sicile, 201.
Siedlce, 595, 599, 624.
Siemonski, 470.
Sieniawa, 146, 148, 368, 447-8, 497, 555, 560, 564, 569, 573, 575, 578-9, 585-6, 606, 624, 641, 646.
Sieradz, 302, 310-1, 316, 337-40, 518.
Sierakowski, 187.
Sierawski, colonel, 272.
Sierock, 258, 511, 557-9, 585, 600, 622-3, 638.
Sierokomla, 606.
Sieyès, 245.
Silésie, 13-27, 33-5, 71, 78, 82, 85-7, 139, 159, 164, 171, 188, 212, 252, 286, 344, 367, 371, 395, 398.
Sigismond, 115.
Siméon, ministre de la justice (Cassel), 35, 84, 98-101, 110, 114-5, 153-7, 317-23, 356, 362-4, 502.
Siméon, ministre à Dresde, 158, 364, 491.
Skarbek, Comte, 35, 96, 97, 179. 183, 188, 230, 234-5, 238, 265, 285, 288, 292, 488.
Skarbek, comtesse, 289.
Skierniewice, 425.
Slaves, 280.
Slesin, 244.
Sluck, 608.
Smalkalden, 364.
Smith (Adam), 77.
Smolensk, 310, 335, 468, 655.
Sniadecki, 646.
Sobieski, 443, 449, 659.
Sobolewski, ministre de la police, 191-2, 227, 277, 374, 382, 392, 409, 486, 495, 498, 526-7, 530, 621, 636.
Société d'acquéreurs de terres en Prusse, 97.
Sochoczin, 557.
Sokolka, 634.
Sokolnicki, général, 273.
Sokolow, 599.
Soldau, 557.
Solec, 311.
Solms, Prince de, 220.
Soltan, 68.
Soltyk, 174, 218, 636, 644.
Somo Sierra, 219, 480.
Sorau, 151, 164.
Sortine, 328.

Sosna, 307.
Souza (Mme de), 434.
Souvorov, 195, 249, 372.
Specht (von), 74.
Speranski, 66.
Spremberg, 151, 164.
Sprottau, 164.
Stackelberg, ministre à Varsovie, 391, 617.
Stackelberg, envoyé à Vienne, 551-2.
Stadion, 27.
Staël (Mme de), 74-5, 255, 323, 378, 397, 451, 508, 580.
Stanislas Auguste Poniatowski, roi de Pologne, 13, 29, 175, 193-7, 207-11, 226, 232, 267, 274, 352, 383, 385, 390, 413, 421, 428, 435, 440-1, 474-5, 565, 633.
Stanislawów, 470, 557, 585, 599.
Staps, 93.
Staszic, abbé, 182, 192, 200, 227, 230, 233, 236, 240, 352.
Statut constitutionnel du Duché, 14, 170, 179, 183, 234-6, 239-43, 265, 276, 344.
Stecki, 637.
Stein, ministre de Prusse, 118.
Stelzer, 364.
Stendal, 43.
Stéphanie de Beauharnais, 32, 371.
Stettin, 48, 161, 165, 540.
Stezica, 474, 492, 510.
Stockmayer, 148.
Stötteritz, 49.
Stralsund, 45.
Strasbourg, 44, 53, 372.
Stuart, 583.
Stutterheim, 27.
Stuttgart, 24, 69, 70, 140, 223.
Subsistances, 8, 204, 297, 303-7, 311-5, 325, 332, 336-50, 354, 369, 379-82, 384, 386, 403, 405, 407, 409-12, 414-5, 438, 463-6, 471, 481-5, 489-90, 492-93, 502, 512-3, 518-21, 523-4, 526, 530, 556, 559, 586, 594-8, 600-1, 622, 629-30.
Sudenburg, 145.
Suède, 34, 224, 254, 256, 264-5, 328, 523, 571.
Suisse, 256, 318.
Sulistrowski, 97.
Sulkowska Antoinette, 423, 433, 442, 446, 530.
Sulkowski, Général, 19, 180, 206, 446.
Sulkowski, aide de camp, 248.
Surowiecki, 236.
Swików, 414.
Szaniawski, 14, 238.
Szczerbatov, Prince, 607-9.
Szczytno, 212.
Szlachta, voir *petite noblesse*.
Szoldrski, 426.
Szumlanski, 257.
Szymaniecki, 380-1.

T

Talleyrand, 17, 26-7, 40-2, 171, 188, 199, 211, 250, 268, 272, 370, 397, 425-30, 434, 486, 613.
Tancujący Krakow, Cracovie dansant, 379.
Tarente, 251.
Targowica, 146, 225, 565.
Tarnopol, 552.
Tarnowska (Mme), 457.
Tarnowski, colonel, 206, 488, 568.
Taroutina, 392.
Tartares, 607-8, 610.
Tchernischev, 203, 263, 333, 373, 579.
Tchernischev (Mme née Lanskoy), 579.
Tczew, 268.
Telza, 608.
Tempelhof, général, 289.
Terespol, 595, 604, 608, 624, 637.
Tharreau, général, 135, 148, 325, 338-9, 343-5, 438-41, 473, 630.
Theresienstadt, 52.
Thibaudeau, 100.
Thiébaut, 394.
Thiele, 366.
Thielmann, 52-3, 349.
Thorn, 18, 95, 151, 158, 165, 332, 368, 409-10, 414-5, 515, 518, 529, 536, 595, 598, 602, 606, 626, 654, 656.

Thun, Comtesse de, 193.
Ticoczin, 595.
Tigellin, 101.
Tilleul, 397.
Tilsitt, 23, 24, 27, 31, 34, 58, 61, 72, 181, 187, 196, 251, 254, 259, 262-3, 266, 496.
Tobolsk, 607.
Toison d'or, 566.
Tokay, 354.
Tolstoï, Comte, 141.
Torgau, 158, 165.
Tormanzov, 609.
Toulon, 15.
Tourgueniev, 77.
Trafalgar, 15.
Trembicka (Mme), 429, 432.
Treskow (von), 97, 289.
Triat, 326.
Trieste, 421.
Trousset, 303, 380, 407-8, 471, 482, 490, 616.
Trzczynski, 272.
Tugendbund, 96-7, 355, 374.
Tuileries, 63, 67, 417, 640.
Turcs, 138, 141, 193, 217, 259, 521-2, 564, 609-10, 638, 645.
Turin, 552.
Tyrol, 71.
Tyszkiewicz Thadée, colonel, 206, 488.
Tyszkiewicz Thérèse, née Poniatowska, 193-5, 202, 209, 211, 269, 427-8, 430, 475, 568.
Tyzenberg, 414.

U

Ujazd, 357-9, 402, 458, 562.
Ujazdowska, 598.
Ukraine, 146, 217, 548, 556, 559.
Ulliac, colonel, 148, 309, 473-4.
Ulm, 250, 536.
Ursynów, 440.
Uscilug, 579.
Uziemblo, 646.

V

Valachie, 139, 256.
Valençay, 427.
Valladolid, 37.
Valois, 33, 369, 539.
Vandamme, 14, 72, 132, 135, 147, 149-50, 163-6, 169, 279, 302, 305, 307, 310, 313-5, 325, 334-9, 341-9, 352-4, 390, 398, 403-4, 408, 436-9, 446, 457, 463, 466, 472-3, 482-4, 584, 594, 596-9, 600, 612, 614, 629-30, 634, 654, 656-7.
Vandernoot, 548, 637.
Varsovie, 7-8, 13-4, 17-20, 22-5, 29, 42, 46, 55, 68-74, 144-7, 151-3, 158-9, 162, 165, 167, 171, 173-8, 180, 187, 193-200, 202, 210-9, 222, 232-3, 240-1, 245, 252, 255, 259-60, 265-7, 271, 275, 285, 297-9, 303-6, 308-11, 323, 325, 330-3, 335-6, 342, 346-53, 357, 359-62, 365, 367-70, 373-80, 383, 386-93, 401, 404-12, 415, 417-21, 425-32, 435-8, 440-1, 444, 447-8, 451, 455-9, 461, 464, 466, 470-1, 474, 476, 478, 483-7, 491, 494-7, 503-12, 514-7, 520-1, 525-9, 533, 535, 540, 545-6, 549, 553-5, 558, 561, 564, 567, 571, 575, 577, 579, 585, 587-8, 501-5, 599, 600-6, 610-1, 613, 616-7, 619, 621-6, 628, 631, 633, 635, 637-9, 641, 643-4, 647-9, 651, 653-4, 657.
Vauban, Comtesse de, 194-8, 269, 427-33, 527.
Vaublanc, 265.
Vedensen (von), 391.
Vendéens, 194.
Venise, 223, 236, 250.
Verra, 317.
Versailles, 443, 563.
Vétéran, 395.
Vettin, 136.
Victor, maréchal, 488-9.
Vienne, 23, 27, 57, 63, 69-70, 193-7, 199-200, 211, 224, 248, 252, 258, 261, 274, 327-8, 372, 374, 431, 435, 447, 451-2, 479, 539-41, 544, 548-9, 552, 574, 626, 659.
Vieth, colonel, 337.
Ville sur Illon (comte de la), 103, 168, 361, 382, 396-8, 426, 455, 457, 484, 508-9, 512.
Ville de Varsovie (La), 252.
Villeblanche (De), 655.

Vilukind, ingénieur, 78.
Vincennes, 123.
Vincent, résident de France, 20, 23, 184, 198, 229, 265.
Vistule, 10, 20, 32, 37, 87, 161, 251, 261, 263-5, 276, 281, 307, 311, 328-33, 336, 347, 351-3, 387, 404, 416, 440, 448, 454, 464, 469, 474, 482, 488-92, 510, 518, 526, 529, 536, 544, 552, 554, 558-9, 569, 571, 582, 585, 595, 600-1, 603-6, 621-2, 629, 638, 656.
Voltaire, 328, 567.

W

Wachler, 76, 102.
Wagram, 5, 47, 163, 200, 219, 222.
Walcheren, 47.
Waldeck (Prince de), 366.
Walewska (Mme), 417, 429.
Wallerstein, 283.
Walter, 339, 343, 345.
Warka, 347, 385, 467.
Warmie, 188.
Warta, 339, 340, 347, 369.
Wartha (la), 307, 311, 328, 330.
Washington, 29, 193.
Wąsowicz (Dunin), 435.
Wassilewski, ordonnateur, 519.
Waterloo, 445.
Watteau, 475.
Wawel, 199.
Węglenski, 177, 223-6.
Węgrów, 585, 599.
Węgrzecki, 386, 393, 508-10, 512, 526, 589.
Weimar, 40-1, 54, 180, 505.
Weissenhoff, colonel, 406, 516, 561.
Wellingerode, voir *Meyronet*.
Wellington, 355.
Werzycki, 98.
Weser, 48, 78, 88.
Westphalie, 5-8, 23, 32-6, 41, 43, 48-9, 52-7, 61, 67, 70-4, 77-94, 97-101, 103-18, 120-8, 131-41, 144-59, 162-6, 219, 245-6, 261, 286, 297, 300-1, 305, 308-13, 316-23, 334, 338-9, 348, 354, 357-73, 379, 384, 386, 390, 396, 400-3, 405, 412, 415, 426, 438, 455, 458, 460, 464, 466-8, 471-3, 478-9, 483-6, 499, 502-4, 507, 516-20, 529-30, 534, 537, 546, 554, 575, 577-8, 584, 594, 614-6, 624, 630, 634-5, 651, 653, 658.
Wiazówna, 605, 610.
Wickenberg, 148, 518.
Widawa, 311, 314, 338, 340-2.
Wiegand, 80.
Wielhorska (Mme), 188.
Wielhorski, général, 198, 203-4, 230, 393, 467, 621.
Wieliczka, 323-9, 367, 465.
Wielka Uchowiecka, 609.
Wielopolski, 30.
Wielun, 338, 340.
Wieprz, 404, 491, 510, 522, 563.
Wierzbica, 511-2.
Wigier, 244.
Wilkowyszki, 538, 656.
Willanów, 185, 347-8, 385, 436-8, 440-4, 446-50, 452-4, 466, 478, 485-6, 491-2, 496, 503, 505, 513, 523, 562, 567, 605.
Wilno ou Vilna, 7, 68, 142, 156, 160, 259, 262, 277, 335, 365, 368, 378, 441, 445, 453, 469, 479, 483, 513, 525, 538, 552, 560, 572-3, 575, 602, 608, 610, 624, 638-9, 646, 653-4, 656.
Winckler, 93.
Windt (de) évêque, 122.
Wintzingerode, général, 547-8, 568.
Wintzingerode, ministre, 88.
Witebsk, 655.
Wizigrod, 528-9.
Wkra, 529, 536.
Wlodawa, 579, 586, 599.
Wlodzimir Wolynski, 575, 608, 610.
Woelfl, hotel, 300-1, 315.
Wola, 405, 408, 513, 539.
Wolborz, 350-9, 402, 436, 562, 612, 614.
Wolff, général, 43-44, 348.
Wolff, 410.
Wolfradt (de) ministre de l'intérieur, 61, 78, 124.

Wolhynie, 37, 57-8, 146-7, 262, 481, 556, 575, 601-2, 604-5, 608, 655.
Wolice, 523.
Wolicki, abbé, 241.
Wolkonsói, prince, 391.
Wrède (de), 163, 165, 536.
Würtemberg (roi et royaume de), 5, 15, 17, 21-2, 32-3, 37-42, 54, 60, 63, 68-70, 92, 106, 131, 138, 141-2, 154, 161, 163, 364, 383, 467, 469, 502, 506, 554.
Wurtemberg (Adam de), 42, 68-72, 140, 142, 447.
Wurtemberg (Alexandre de), 39, 72, 142.
Wurtemberg (Eugène de), 72, 142.
Wurtemberg (Ferdinand de), 39.
Wurtemberg (Prince royal de), 70, 141, 367.
Wurtemberg (Louis de), 42, 68-72, 140, 185, 202, 207, 273, 289.
Wurtemberg (Marie de, née princesse Czartoryska), 42-3, 68, 71-3, 140, 146, 376, 406, 426, 442, 444, 446-51, 454, 527, 530, 564, 583, 651.
Wurzbourg, 32, 364, 543.
Wurzbourg (Grand duc de) 50, 71, 252, 364, 413, 499-501, 503, 532, 541-4, 593.
Wybicki, sénateur, 14, 28, 230, 232, 269-79, 284, 393, 486, 527, 538.
Wyszogród, 557.

X

Xerxès, 275.

Y

Yakovlev 121-2, 155-6, 158, 334, 363-5, 389, 394-7, 578, 594.
York, général, 163.
York (loge), 96.

Z

Zabia, 363.
Zablocki, 37, 301-2.
Zablocki, président de la police, 509.
Zachariasiewicz, évêque suppléant, 242, 244, 589.
Zadig, 499.
Zajączek, général, 14, 25, 29, 172, 195, 197, 203, 239, 251, 269-74, 306, 386, 392, 405-6, 490, 565, 624.
Zakroczym, 470.
Zaleski, 291.
Zamek (Chateau royal), 173, 332, 387, 427, 470, 521, 591, 615, 618, 621, 628.
Zamość, 202, 222, 260, 331, 383, 404, 511, 575, 595, 601-2, 605, 607, 622, 638, 645.
Zamojska (Sophie, comtesse, née Czartoryska), 192, 202, 376, 405, 441-7, 449-53, 455, 460, 497, 527, 530, 559, 562, 627, 646, 651.
Zamojski André, 276.
Zamojski Constant et Wladyslaw, 450.
Zamojski André Stanislas, 175-6, 192, 222, 228, 238, 262, 375, 393, 425-6, 447-8, 451, 463, 526, 530-1, 553, 560-3, 567, 573, 585-6, 640, 643, 646-7, 649, 651.
Zamojski, colonel, 206.
Zamorski, 280.
Zand, colonel, 148, 483.
Zawadzki, colonel, 488.
Zawadzki, juge, 579.
Zawichost, 311.
Zduny, 167.
Zelazna Brama, 363.
Zelechow, 600, 605-6.
Zerboni, 192.
Zeron, 148.
Zlaczew, 347.
Znaïm, 200.
Zorbig, 136.
Zubow (Princesse) 568.
Zubrzycki, général, 523.
Zucker, 518.
Zurlo, 397.
Zwanowa 188.
Zyskielewicz, 637.

Itinéraire du Roi Jérôme

dans le Duché de Varsovie en 1812

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 5-10

PREMIERE PARTIE

Jérôme et la Pologne avant la guerre de 1812.

CHAPITRE PREMIER : Le Prince Jérôme : premier contact avec la Pologne (1806-1807) 13-33

CHAPITRE II : Jérôme, roi de Westphalie et les Polonais (1807-1811) 34-82

CHAPITRE III : La crise d'avant-guerre en Westphalie (décembre 1811-mars 1812) 83-128

DEUXIEME PARTIE

Entrée en contact.

CHAPITRE IV : Le départ du roi pour la zône des armées : commandement, régence, marche du 8e corps de Cassel à Kalisz (mars-avril) 131-169

CHAPITRE V : Le Duché de Varsovie en 1812 : le roi, les ministres, les corps d'Etat, l'administration, la situation politique, sociale, religieuse 170-246

CHAPITRE VI : Napoléon Ier et la Pologne 247-293

TROISIEME PARTIE

Jérôme en Pologne.

CHAPITRE VII : En province : De Kalisz à Varsovie par Cracovie 297-368

CHAPITRE VIII : A Varsovie : Relations avec le résident de France, les gouvernants, l'armée, l'administration, la société 369-460

CHAPITRE IX : Jérôme, chef de l'aile droite de la Grande Armée 461-531

CHAPITRE X : Candidatures au trône de Pologne et menées politiques 532-555

CHAPITRE XI : La veillée des armes : la feinte contre la partie sud du front russe; l'arrestation de l'agent autrichien Lebzeltern; la tentative de rapprochement de Napoléon avec la maison Czartoryska; le départ de Jérôme pour la 2e guerre de Pologne ... 556-650

CONCLUSION 651-660

BIBLIOGRAPHIE 661-680

CARTE : Itinéraire du roi Jérôme en Pologne en 1812 ... hors texte

INDEX 681-704

TABLE DES MATIÈRES 705

IMPRIMERIE DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, PARIS-BOURG